Autour de l'île d'Ezo : évolution des rapports de domination septentrionale et des relations avec l'étranger au Japon, des origines au 19ème siècle

Noémi Godefroy

▶ **To cite this version:**

Noémi Godefroy. Autour de l'île d'Ezo : évolution des rapports de domination septentrionale et des relations avec l'étranger au Japon, des origines au 19ème siècle. Histoire. Institut National des Langues et Civilisations Orientales- INALCO PARIS - LANGUES O', 2013. Français. NNT : 2013INAL0018 . tel-01124206

HAL Id: tel-01124206
https://theses.hal.science/tel-01124206

Submitted on 6 Mar 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Institut National des Langues et Civilisations Orientales

École doctorale N°265

Langues, littératures et sociétés du monde

Centre d'Études Japonaises (CEJ)

THÈSE

présentée par :

Noémi GODEFROY

soutenue le : 23 novembre 2013

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'INALCO**

Discipline : HISTOIRE, SOCIÉTÉS ET CIVILISATIONS

Autour de l'île d'Ezo : évolution dans les rapports de domination septentrionale et des relations avec l'étranger au Japon, des origines au 19ème siècle

Thèse dirigée par :

Monsieur François MACÉ	Professeur des universités, INALCO

RAPPORTEURS :

Monsieur Augustin BERQUE	Directeur d'études émérite, EHESS
Madame Annick HORIUCHI	Professeur des universités, Université Paris Diderot

---

MEMBRES DU JURY :

Monsieur Augustin BERQUE	Directeur d'études émérite, EHESS
Madame Annick HORIUCHI	Professeur des universités, Université Paris Diderot
Monsieur François MACÉ	Professeur des universités, INALCO
Monsieur Pierre-François SOUYRI	Professeur ordinaire, Université de Genève

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier les professeurs Kômori Yôichi, Shibata Yôichi, Yonetani Masafumi et Kim Seung-Young qui m'ont aiguillée en début de thèse, et m'ont permis d'allier dans mon travail mes premières amours, l'histoire des Aïnous, à une réflexion plus large sur le septentrion japonais.

Un grand merci à Annick Horiuchi, pour sa gentillesse et ses références, elle a su guider mes recherches bibliographiques en France, une tâche que je n'aurai pas pu accomplir sans elle.

Depuis des années, Jean-Michel Butel, Arnaud Nanta et Laurent Nespoulous suivent mon travail et me conseillent avec patience et sérieux. Ce travail n'aurait pu aboutir sans eux.

Je suis extrêmement redevable à Nathalie Cazal, qui, malgré les vacances, la chaleur, et les travaux, m'a exceptionnellement ouvert les portes de la Bibliothèque du Collège de France afin que je puisse peaufiner mes références bibliographiques.

À mes amis, qui ne m'ont pas oubliée et ont continué à m'écrire pour m'encourager, et ce malgré mon silence durant ces derniers mois de vie retirée et monastique.

Aux thésards et jeunes docteurs : Thomas Garcin, Grégoire Sastre, Marie Parmentier, Mathieu Capel, David-Antoine Malinas, Pauline Cherrier, Ellen van Goethem, Federica Carlotto, Eric Silverman, Evelyne Lesigne-Audoly, Rémi Scoccimaro, Constance Séréni, Arnaud Doglia, Isabelle Konuma, Wojciech Nowak, Daniel Kremers, Matthias Hayek, Côme Martin, Bérengère Baucher, Lydie Cabane, Camille Paulhan, Colin Smith, Shûko Tanaka, Mecit Kerem Uzun, David Dylus, David Funtowiez, Myrtille Hunault, Michael Kelly, et à tous ceux qui alimentent le site Ciel mon doctorat. Merci !

Arthur, merci de m'avoir fait découvrir PhD comics, ainsi que pour ton soutien durant le monitorat et tout au long du travail de thèse. Merci pour tes conseils « adaptés » pour la rédaction de l'intro.

Hiroko, merci infiniment d'avoir mis tes talents linguistiques au service de la traduction de la langue japonaise d'Edo. Ta rapidité et ton efficacité internétiques auront permis d'effacer la distance géographique nous séparant.

Je tiens tout particulièrement à remercier Claude qui, malgré le fossé séparant nos univers de recherche, s'est plongé avec courage et détermination dans les questions de domination septentrionale, les tatouages péribuccaux et les nurseries à faucons. Ses conseils, ses remarques ainsi que son soutien quasi-quotidiens m'ont été indispensables ces derniers mois.

Des Aïnous aux *tondenhei* aux *kaitakuron*, de Meiji à Edo, le savoir encyclopédique de François Macé, ainsi que son soutien et sa gentillesse indéfectibles, ont été mes plus fidèles alliés depuis mes premiers pas timides dans le monde de la recherche il y a presque dix ans. Je l'en remercie de tout cœur.

À mon oncle, dont l'humour m'a permis d'aborder l'épineux sujet de ma thèse et de mon avenir académique sans dramatiser. À mon père, qui a finalement accepté que je ne le suive pas dans la voie des mathématiques, bien que je lui emboîte le pas dans celle de la recherche académique. Le soutien matériel et psychologique qu'il m'a apporté durant toutes ses années auront été indispensables à l'accomplissement de ce travail. À ma mère, dont l'enthousiasme insubmersible en toute situation a été une source d'inspiration tout au long de ce travail. À ma sœur, dont la passion pour l'écriture et l'attitude positive face aux remarques et aux critiques m'ont servi de modèle pendant la phase de rédaction.

À Victor, pour sa barbe.

À Julius, pour tout.

Table des matières

REMERCIEMENTS 0

Table des matières 2

AVERTISSEMENTS 7

I. UNE LOGIQUE ANCIENNE DE RAPPORTS DE DOMINATION PLURISÉCULAIRES DANS LE SEPTENTRION JAPONAIS, DÉFINIS PAR UNE VISION PARADIGMATIQUE D'OPPOSITION ENTRE BARBARES ET CIVILISÉS 30

1. Le septentrion japonais depuis la préhistoire 30

(1) Une unité culturelle à l'époque Jômon 30

(2) Une première rupture culturelle : les cultures Yayoi et du Jômon prolongé 30

(3) Les cultures de Satsumon et d'Okhotsk : des cultures septentrionales intégrées à un dense réseau d'échanges 32

(4) Des cultures proto-aïnoues 36

2. La naissance de la frontière et l'émergence de la vision paradigmatique d'une opposition entre barbares et civilisés 41

(1) La « frontière » : une expérience vécue plus qu'une délimitation territoriale ou topographique 41

(2) L'opposition entre centre et périphérie : la mise en place d'une vision dichotomique entre barbare et civilisé 42

(3) Barbares et civilisés au Japon 45

(4) Les « barbares de l'Est » du Japon : les Emishi 47

3. Un antagonisme grandissant entre l'État central japonais et les Emishi : la soumission des « confins des terres » 53

4. Asseoir la domination japonaise du septentrion : nouveaux enjeux, nouveaux acteurs, nouvelles altérités régionales 64

(1) De nouveaux enjeux dans le contrôle du nord 64

(2) L'avènement de la culture aïnoue 73

(3) La culture et la société aïnoues 85

(4) Des partenaires commerciaux 96

(5) Les guerres aïnoues : de la nécessité de définir les rapports entre Japon et Ezo, et d'établir un type d'autorité nouveau dans le nord 104

II. LE TEMPS DES SYSTÈMES : L'ÉCLATEMENT DES CENTRES ET LA MISE EN PLACE DE DÉPENDANCES CROISÉES : COMMERCE ET SOUMISSION DANS LE MINI-SYSTÈME MATSUMAE-EZO-PACIFIQUE 111

1. Un nouvel ordre japonais dans un nouvel ordre mondial : le système bicéphale shogunal-domanial et sa politique d'isolement partiel dans un contexte de mondialisation archaïque et d'émergence du système-monde moderne 111

(1) Les institutions du shogunat Tokugawa 111

(2) Un monde qui rétrécit – la nécessité de mettre en place un référentiel paradigmatique nippo-centré 123

(3) La mise en place d'un cadre de régulations des relations avec l'Asie et l'Europe : les interdictions maritimes et la politique du *sakoku* 137

2. L'éclatement des centres : le fief de Matsumae dans le système shogunal-domanial 145

(1) La mise en place du fief de Matsumae– l'officialisation de la domination septentrionale 145

(2) Un « invité vêtu de brocart » – les entorses de Matsumae au système shogunal-domanial 154

3. Les relations nippo-aïnoues – un système complexe de dépendances croisées shogunat-fief de Matsumae-Aïnous 165

(1) Un héritage médiéval : le « commerce sous le château » 166

(2) Une évolution mercantiliste : l'avènement des « guerriers marchands » 179

(3) L'ambivalence des rapports nippo-aïnous et des dépendances croisées à la lumière des sources aïnoues, les *yukar* 186

4. Les conséquences des dépendances croisées : déséquilibres inter- et intra-ethniques 195

(1) L'intrusion grandissante des Japonais en territoire aïnou et ses conséquences écologiques et environnementales 195

(2) Une balance commerciale déséquilibrée : la détérioration des rapports commerciaux nippo-aïnous 200

(3) Les changements dans la société aïnoue : 202

(4) Des conflits intra-ethniques, dus à la concurrence pour les ressources rendue nécessaire par la présence japonaise 207

5. Le tournant de la guerre de Shakush'ain : la sakoku-isation de Hokkaidô, la détérioration des rapports nippo-aïnous et le tournant mercantiliste, proto-industriel et proto-capitaliste de Hokkaidô 209

(1) Le conflit 210

(2) De nouveaux moyens de domination septentrionale : séparer pour mieux surveiller et soumettre 220

III. LE TEMPS DES ENJEUX ÉCONOMIQUES (fin 17ème – mi 18ème siècle) : DOMINATION, EXPANSION, MULTIPLICATION DES ACTEURS RÉGIONAUX ET DÉVELOPPEMENT 246

1. Pallier les difficultés financières shogunales : l'émergence des « traités d'ouverture » - Le septentrion comme territoire à défricher, solution à des problématiques économiques nationales 247

(1) Les finances shogunales jusqu'au milieu du 18ème siècle : 247

(2) L'apparition du septentrion dans les réflexions économiques 249

(3) Les richesses potentielles de l'île d'Ezo : riz, territoire et or 250

2. La réalité économique locale : La transition entre des priorités économiques héritées du Moyen-âge à une économie proto-industrielle et proto-capitaliste 271

(1) Les origines du système des *basho* : conséquence d'une transition économique, démographique, technique et agricole 272

(2) Le fonctionnement effectif et logistique d'un *basho* 285
(3) Conséquences 295
3. Les origines économiques de la présence russe en Extrême-Orient 315
(1) Réseaux et tensions commerciaux 315
(2) La volonté russe d'instaurer un commerce avec le Japon 321
(3) La rencontre entre la Moscovie et le Japon 332
IV. LE TEMPS DES ENJEUX STRATÉGIQUES (DES MENACES ?) : L'ÉMERGENCE DE LA MENACE RUSSE ET DES TRAITÉS D'OUVERTURE ET DE DÉFENSE MARITIME (*KAIBÔRON* 海防論) 344
1. Le tournant de 1771 : le coup de semonce de Beniowski 344
(1) Point historiographique 345
(2) Beniowski, le comte qui criait aux Russes 346
(3) Les *Mémoires* de Beniowski 347
(4) Le périple de Beniowski 349
(5) Les Kouriles de Beniowski 351
(6) Beniowski au Japon 356
(7) L'avertissement de Beniowski 361
2. Les conséquences du passage de Beniowski : le début des rivalités européennes dans le Pacifique nord 366
(1) Une absence de réaction shogunale 366
(2) La réaction russe : la mission Shabalin 367
(3) Le regard russe se tourne vers les Aléoutiennes 370
(4) Les autres réactions européennes : « D'incalculables avantages à l'initiative d'un gouvernement audacieux » 372
(5) Le Voyage de La Pérouse 376
3. Le contexte d'émergence des traités d'ouverture et de défense : l'époque de Tanuma 383
(1) Contexte économique de l'arrivée au pouvoir de Tanuma Okitsugu 383
(2) Un contexte d'essor intellectuel et de remise en cause des piliers du confucianisme 392
4. La naissance des traités de géographie : les partisans de l'ouverture (積極論者) et les hommes qui « brisèrent le rêve du *sakoku* » 402
(1) Hayashi Shihei 林子平, le « consultant free-lance » : « Un pays prospère, une armée forte » par la préparation et l'anticipation 403
(2) Kudô Heisuke : celui qui fit bouger le shogunat (幕府を動かした人物) 426
V. LE TEMPS DE LA RÉFLEXION : LES MISSIONS D'EXPLORATION 1783-1786 454
1. Le temps de l'investigation : les missions d'exploration 1783-1786 454
(1) La mission de Hezutsu Tôsaku 平秩東作 454
(2) L'expédition de l'ère Tenmei 463

(3) Un changement de contexte politique : la chute de Tanuma et l'arrivée au pouvoir de Matsudaira Sadanobu 471

(4) Une mission shogunale sous Matsudaira : Furukawa Koshoken « cent paroles ne valent pas un regard »（百聞は一見に及ばず）..... 476

2. Le soulèvement de Kunashiri-Menashi 480

3. Le temps de la réflexion : immobilisme ou changement ? 502

(1) Deux politiques shogunales possibles : 502

(2) Le pragmatisme marchand de Naka.i Chikuzan 507

(3) Le changement radical : Honda Toshiaki et Mogami Tokunai 513

4. Le temps de l'action : le tournant de 1791-1792 538

(1) Le *Traité de Défense d'un pays maritime* 海国兵談 (*Kaikoku heidan*) (1785) .. 538

(2) Un très mauvais timing : les mesures défensives de Matsudaira et la réception du *Traité* 548

(3) L'*Opinion écrite relative au développement d'Ezo* (*Ezo kaihatsu ni kansuru jôsho* 蝦夷開發に關する上書) 550

VI. Le temps de l'action : l'ouverture 556

1. La rencontre avec Laxman 556

(1) La fabuleuse histoire de Daikokuya Kôdayû et d'Isokichi, ambassadeurs malgré eux : 556

(2) La réaction shogunale 561

(3) Le face-à-face 566

(4) Les conséquences du côté russe 569

2. Le durcissement des positions : l'émergence d'une volonté de rejeter les barbares ... 570

(1) Un envoyé spécial malgré lui : le parcours atypique d'Ôhara Sakingo 570

(2) Les *Humbles paroles concernant les terres du nord* (*Chihoku gûdan* 地北寓談) – la sérénité à travers « un pays prospère et une armée forte » (富国強兵) 572

(3) De nouvelles menaces : le premier passage de Broughton 577

(4) L'*Avertissement concernant les terres du nord* (北地危言 *Hokuchi kigen*) 581

(5) Vers les concepts de *fukoku kyôhei, jô.i* et le rôle grandissant de l'Ecole de Mito 587

(6) Le retour de Broughton 588

3. L'émergence du courant d'abandon du modèle asiatique au profit du modèle européen, la création de la figure paternelle du souverain et la proposition de mesures coloniales dans les écrits de Honda Toshiaki 589

(1) Les *Contes d'Occident* (*Sei.iki monogatari* 西域物語) – l'expansionnisme septentrional selon Honda 589

(2) Les *Mesures secrètes pour gouverner* (*Keisei hisaku* 経世秘策) 592

4. Intégrer Ezo 604

(1) « Itouroup, grand empire japonais » (*Dai Nippon Etorofu* 大日本恵土呂府) - l'expédition de 1798 604

(2) Une décision pour contrer la bienveillance russe à l'égard des Aïnous 606
(3) Gommer le barbare, respecter l'autochtone - les mesures concrètes envers les Aïnous 608
VII. BIBLIOGRAPHIE 619
OUVRAGES GÉNÉRAUX, ATLAS ET DICTIONNAIRES 619
HISTOIRE – OUVRAGES GÉNÉRAUX ET THÉORIQUES 619
HISTOIRE DU JAPON 620
HISTOIRE DE HOKKAIDÔ 623
Sources secondaires 623
Sources primaires 629
HISTOIRE DES AÏNOUS ET DES MARGES AU JAPON 630
OUVRAGES RELATIFS À LA CULTURE AÏNOUE 639
OUVRAGES RELATIFS À L'ÉTUDE DE LA FRONTIÈRE 643
OUVRAGES RELATIFS À LA QUESTION DU *SAKOKU* 645
HISTOIRE DES RELATIONS AVEC L' ÉTRANGER 648
Généraux 648
Avec l'Asie 649
Avec l'Europe 650
Avec la Russie 651
Beniowski 653
Les naufragés 654
HISTOIRE DE LA CARTOGRAPHIE ET DE L'EXPLORATION DU PACIFIQUE NORD 657
Cartographie 657
Exploration 659
Récits de voyages, de captivité et d'expéditions 661
ÉCONOMIE 663
Commerce japonais pendant l'époque d'Edo 663
Commerce à Hokkaidô 664
Système des lieux d'entreprise contractuels 666
OUVRAGES RELATIFS À LA PENSÉE JAPONAISE 670
Ouvrages généraux sur la pensée à l'époque d'Edo 670
Ouvrages biographiques 672
Sources primaires 676

AVERTISSEMENTS

Systèmes de retranscription et particularités concernant l'aire culturelle japonaise

Pour retranscrire phonétiquement les mots, patronymes et toponymes en japonais, nous utilisons le système de retranscription Hepburn modifié. Pour indiquer les sons vocaliques allongés, nous utilisons les accents circonflexes, en lieu et place des macrons (exemple : Hokkaidô).

Comme il est de coutume en langue japonaise, dans le cas de patronymes japonais, le nom de famille précède systématiquement le prénom. Exemple : Koizumi Jun.ichirô.

Contrairement au choix effectué lors de nos précédents travaux, nous avons choisi d'orthographier « Aïnou » le terme écrit en japonais à l'aide des katakana アイヌ. Cette orthographe, que l'on retrouve dans des dictionnaires de noms propres, est privilégiée par Arlette et André Leroi-Gourhan, Augustin Berque, Jean Esmein, Thierry Mormanne, Tsushima Yûko, Tahara Kaori et Hans-Otto Meissner, entre autres. D'autres graphies possibles sont « Ainu » (utilisées par le professeur François Macé, Philippe Dallais et lors de nos deux précédents mémoires), « Aïnos » (Dictionnaire encyclopédique historique Mourre, Larousse, collection « Bordas », 1996). Par ailleurs, pour la retranscription des termes aïnous en langue française, comme par exemple *kamui*, ou *yukar*, je me fierai aux précédents établis par les ouvrages des auteurs précédemment cités. L'endonyme « aïnou » n'apparaît dans les sources japonaises qu'à partir de l'époque Kamakura, au moment de l'implantation permanente de Japonais sur Hokkaidô ; cette appellation est utilisée de plus en plus fréquemment à partir du 15ème siècle, pour supplanter complètement celle d' « Ezo » après Meiji. Dans les sources européennes, le mot « Aino » apparaît en 1591 dans un manuscrit, rédigé en latin, intitulé *De Yezorum insula*, où Hokkaidô est désignée par le terme Ainomoxori. Dans le cas de la retranscription et la traduction de documents anciens, nous nous fierons au texte d'origine.

Les mois du calendrier lunaire japonais ont été mis en correspondance avec ceux du calendrier grégorien en 1873 ; toutes les dates antérieures à cette année sont conformes au modèle : « énième jour du énième mois » ou « énième jour de la énième lune ». Par souci de clarté et quand c'est possible, nous faisons correspondre les dates citées dans ce mémoire au calendrier grégorien, sauf mention contraire.

Autres remarques

Nous utiliserons indifféremment les expressions « fief de Matsumae » ou « Matsumae » pour désigner le fief, et « Fukuyama » pour désigner la ville-capitale (ou ville sous le château, *jôkamachi*). J'utiliserai ensuite les expressions « Ezo », « territoire ezo » ou « territoire des Ezo » pour désigner la partie de l'île ne faisant pas partie du fief de Matsumae, et « territoire des Japonais » (*Wajinchi*) par opposition à ces expressions, pour désigner le fief de Matsumae,

habité par les Japonais à partir de 1672. J'utiliserai, bien que de manière anachronique, les expressions îles de Hokkaidô, ou îles Kouriles, ou île de Sakhaline, pour désigner ces îles dans leur totalité, en tant qu'entité géographiques, ou par opposition à d'autres (comme Honshû).

Traduction de titre d'ouvrages

Les traductions françaises des titres d'ouvrages en japonais sont écrites en italique, qu'ils aient fait l'objet d'une publication, ou non. Dans le cas d'ouvrages dont une traduction française a déjà été publiée, les références de celle-ci seront précisées en note.

Notes de bas de page et références bibliographiques

Nous avons souhaité que ce mémoire soit lisible et compréhensible pour des « non-japonisants », ce qui explique la présence de certaines notes concernant l'histoire et la culture japonaises, qui pourraient sembler superflues.

Pour faciliter la lecture, nous avons choisi de placer les notes en bas de page, ce qui induit parfois une quantité assez dense d'informations. La norme utilisée pour les références bibliographiques est la norme ISO 690 pour les ouvrages publiés, que nous avons choisi de légèrement modifier pour faciliter leur lecture. Pour plus de clarté, nous avons retranscrit au début de chaque sous-partie (numérotée grâce à un chiffre entre parenthèses) la notice bibliographique complète de chaque auteur, cité une première fois. Les références suivantes à l'intérieur de chaque sous-partie seront indiquées comme suit : NOM Prénom, *op.cit.*, numéro de page. Dans le cas où un auteur aurait écrit plusieurs ouvrages, cités à l'intérieur d'une même sous-partie, nous procéderons de la manière suivante : NOM Prénom, *op.cit.*, année, numéro de page. Il n'existe, dans ce mémoire, aucun cas où un auteur aurait écrit plusieurs documents relatifs à notre travail la même année. Dans la bibliographie, les ouvrages d'un même auteur sont présentés dans l'ordre chronologique.

En mars 2008, le journal japonais *Asahi shimbun* 朝日新聞 publie une série d'articles intitulée : « L'époque Edo est-elle vraiment celle d'un 'pays verrouillé' ? » (江戸時代は本当に鎖国か)[1]. Bien que la tendance actuelle parmi les chercheurs de refuser cette étiquette ait été soulignée en introduction, un tel titre semble indiquer que cette idée n'avait pas encore fait son chemin parmi le grand public il y a de cela quelques années[2]. En effet, si l'ensemble des chercheurs s'accordent aujourd'hui à répondre par la négative à cette question rhétorique, la vision d'un Japon refusant les contacts avec l'étranger a prédominé jusque dans les années 1950. Après-guerre, lorsque certains japonologues américains – à l'instar de John Whitney Hall[3], Donald Keene (né en 1922) ou Conrad Totman (né en 1934)- se sont penchés plus attentivement sur l'histoire du Japon, ils ont commencé à remettre en cause la vision d'un Japon émergeant à l'ère Meiji de deux siècles et demi d'isolement, mais également d'« immobilisme », d' « atonie intellectuelle » ou même d'un « long sommeil féodal »[4]. Ils se sont rendus compte que l'ouverture et la modernisation du Japon à l'ère Meiji, bien qu'accélérées par l'arrivée du Commodore Matthew Perry en 1853, constituaient le produit d'un long processus historique et intellectuel interne –certes invisible au regard des nombreux pays occidentaux qui ne bénéficiaient pas de contacts commerciaux ou diplomatiques avec le Japon-, ainsi que de contacts répétés avec l'étranger, et ce bien avant le milieu du 19ème siècle[5]. En 1955, Hall affirme que « la vitesse de la réaction japonaise à la crise [des bateaux noirs de Perry] et [sa] remarquable adaptabilité ne peuvent pas être comprises simplement à travers l'analyse de ces évènements »[6], mais plutôt à la lumière d'une analyse de l'évolution de la pensée politique qui s'étend plus d'un siècle en arrière.

Le rejet d'une distinction sommaire et simpliste entre un « avant » et un « après » Perry, un « avant » et un « après » Meiji, d'une vision dichotomique de l'histoire japonaise, ainsi que d'un verrouillage étanche du Japon vis-à-vis du monde extérieur jusqu'au milieu du 19ème siècle revient donc à affirmer que des dynamiques de changement et d'ouverture à l'étranger sont à l'œuvre bien avant 1853. La quête de tels remous intellectuels et politiques pendant l'époque d'Edo a été l'une des forces motrices de notre travail ; à l'instar de nombreux chercheurs qui y ont participé, tels que David L. Howell[7], nous avons cherché à dévoiler l'émergence de nouveaux courants de pensée parmi les lettrés proches du pouvoir en tant qu'origine de la dissolution des institutions gouvernementales. Nous avons ensuite pensé à

[1] http://www.asahi.com/culture/news_culture/TKY200803120100.html, consulté le 27 septembre 2013.
[2] TOBY Ronald, *« sakoku » to iu gaikô* (La politique étrangère dite du « pays verrouillé »), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi – Shinshiten kenseishi », volume 9 (sur 16), 2008, p.76
[3] John Whitney Hall (1916-1997) : fils d'un couple de missionnaires, basé à Tôkyô, il est considéré comme l'un des pionniers de la japonologie et fut décoré par l'Ordre du Trésor Sacré pour son excellence académique par le gouvernement japonais.
[4] Pour reprendre l'expression de Spencer Daniel Lloyd, dans « Japan's pre-Perry preparation for Economic Growth » (Préparatifs pré-Perry pour le développement économique du Japon), *American Journal of Economics and Sociology*, volume 17, n°2, janvier 1958, p.195
[5] Ce courant historiographique américain, rejoint par de nombreux chercheurs japonais à partir des années 1970, fait l'objet d'une analyse plus poussée lors de l'analyse du corpus bibliographique.
[6] HALL, John Whitney, *Tanuma Okitsugu, 1719-1788: Forerunner to modern Japan* (Tanuma Okitsugu, 1719-1788 : un pionnier du Japon moderne), Cambridge (Massachussets), Harvard University Press, 1955, p.1
[7] HOWELL David L., *Geographies of Identity in Nineteenth century Japan* (Géographies des identités dans le Japon du 19ème siècle), Berkeley, University of California Press, 2005, p.1

allier cette investigation à nos intérêts premiers en matière de recherche académique, à savoir l'histoire des Aïnous et de Hokkaidô.

Avant de devenir une colonie du Japon moderne au 19ème siècle puis une partie intégrante du territoire japonais en 1869 sous le nom de Hokkaidô (北海道, le « circuit des mers du nord »), l'île d'Ezo (*Ezo-chi* 蝦夷地) fait partie d'un système plus vaste de régions septentrionales incluant l'extrême sud de Sakhaline (*Kita-Ezo* 北蝦夷, « Ezo du nord ») et les Kouriles méridionales (*Oku-Ezo* 奥蝦夷, « Ezo des confins ») dans la sphère économique et culturelle japonaise. Cette région est peuplée par les Aïnous et est intégrée depuis des siècles à des réseaux d'échange commerciaux, kourilien[8] pour les fourrures de loutres de mer, continental via Sakhaline pour les plumes de faucon et le brocart. Bien que se situant en dehors des frontières japonaises après l'intégration du nord de Honshû au 12ème siècle et habitée par un peuple considéré par les Japonais comme barbare et belliqueux, l'île attire des commerçants Japonais par son intégration aux réseaux d'échanges lucratifs évoqués précédemment ; ils s'installent dans le sud de l'île, sur la péninsule d'Oshima. A la fin du 16ème siècle, au commerce des « trois produits d'Ezo » (*Ezo no sanpin* 蝦夷の三品) s'ajoute l'importance stratégique de l'île dans l'optique d'envahir la Corée ; la présence japonaise est renforcée et rendue officielle par la mise en place du fief de Matsumae (*Matsumae han* 松前藩) en 1590. Gardien de la seule frontière terrestre japonaise, le fief bénéficie d'aménagements et d'un statut uniques au sein du système de gouvernance bicéphale shogunal-domanial (*bakuhan taisei* 幕藩体制). Au même moment, le mystère entourant la région du septentrion japonais fascine les Occidentaux, qui ne connaissent le Japon que depuis quelques décennies. Peuplée de Blancs poilus, arborant de longues barbes et possédant poêles et casseroles en or et en argent, Ezo est tantôt considérée comme un Eldorado, ou une colonie japonaise, tour à tour comme une île ou un isthme ou même un continent, comme une partie de l'Asie ou de l'Amérique. Baptisée Isla de Plata, Terra de Gama, ou Province de Tessoy Jesso, Ezo intrigue et déroute dès la fin du 16ème siècle, au point que le géographe et cartographe Jean Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782) écrira en 1737 : « La Terre de Jeço, dont l'état n'est pas si aisé à constater […] m'[a] mis à une espèce de torture (sic) »[9].

Les ressources potentielles et avérées d'Ezo attirent donc les convoitises japonaises et occidentales, et sa situation géographique, à la croisée des chemins entre les aires culturelles et commerciales aïnoue, japonaise, chinoise et russe font d'elle le théâtre de multiples contacts et rencontres. De ce fait, elle cristallise les limites des interdictions maritimes de l'ère Kan.ei et pose la question de la pertinence du verrouillage partiel. Les débats concernant sa gestion qui émergent à la fin du 18ème siècle reflètent les questionnements des lettrés sur la manière dont le Japon appréhende ses rapports avec l'étranger. Avec la présence de plus en plus pressante des Russes dans la région, la défense de l'île que Tokugawa Nariaki 徳川斉昭[10]

[8] L'adjectif « kourilien » est un néologisme que j'emprunte à Thierry Mormanne. MORMANNE Thierry, *L'archipel des brumes : précis d'histoire kourilienne*, mémoire de maîtrise sous la direction de Pierre-François Souyri, Paris, Institut National des Langues et des Civilisations Orientales, 1990, 276p.

[9] D'ANVILLE Jean-Baptiste, *Lettre de Monsieur D'Anville, géographe ordinaire du Roy au Révérent Père de Castel au sujet des Pays du Kamtchatka & de Jeço*, Paris, 1737, p.11. L'intégralité de cette lettre est disponible sur Internet à l'adresse suivante http://books.google.fr/books?id=sYUUAAAAQAAJ, consultée le 30 septembre 2013.

[10] Tokugawa Nariaki 徳川斉昭 (1800-1860) : Originaire du fief de Mito, dont il deviendra le seigneur en 1829, il reçoit les enseignements de lettrés tels qu'Aizawa Seishisai. Conscient de l'importance de la connaissance des pays étrangers, il ouvre une école spécialisée en la matière (*Kôdôkan* 弘道館). D'abord puni par le shogunat pour ses vues pro-impériales (c'est un des précurseurs du mouvement de « révérence de l'empereur et du rejet des

appellera en 1839 le « verrou de la porte nord » (*hokumon no sayaku* 北門の鎖鑰) a été l'un des arguments utilisés par ceux qui désirent rompre définitivement avec le modèle chinois. Par ailleurs, les rapports commerciaux de dépendances croisées nippo-aïnous, et après eux les rapports proto-capitalistes dans le cadre du système des *basho* (*bashoukeoi seido* 場所請負制度) illustrent le décalage entre les institutions shogunales et domaniales et la réalité locale, indiquant la caducité grandissante du système de gouvernance bicéphale shogunal-domanial et de la vision confucéenne du commerce.

Pour toutes ces raisons, nous avons choisi de nous pencher sur l'évolution des rapports de domination entre les différentes entités présentes dans la région du septentrion japonais dans une perspective historique, de manière à mettre en lumière l'évolution du paradigme japonais des relations avec l'étranger dans la pensée des lettrés, dans les faits et la réalité locale, et enfin dans la politique shogunale à Ezo. Par « rapports de domination », nous entendons les rapports de force entre les différents protagonistes régionaux menant à un contrôle complet, partiel ou conjoint des activités économiques, des rapports sociaux, et de la gestion administrative de cette région.

L'originalité de notre démarche se situe dans le choix d'un « système » - le septentrion japonais - comme unité d'analyse. Elle implique de passer outre les frontières des États nationaux, mais aussi d'adopter comme période d'étude une temporalité longue, et comme approche une analyse transversale et pluridisciplinaire[11]. D'après Immanuel Wallerstein (né en 1930), l'un des pionniers de ce type d'analyse, parmi les débats à l'origine de celle-ci se trouve celui concernant la nature –interne ou externe- de la transition entre féodalisme et capitalisme[12] ; dans le cas présent, c'est la quête des origines internes de la transition entre les politiques de fermeture et d'ouverture du Japon au monde qui ont motivé notre travail. Le caractère pluridisciplinaire d'une telle démarche implique d'utiliser une multitude de sources et de recouper de nombreux courants historiographiques, que nous nous proposons d'analyser avant de poursuivre notre propos et de proposer un plan pour illustrer cette démarche. (On pourra consulter en parallèle la bibliographie.)

Notre travail relève tout d'abord de l'histoire des régions septentrionales japonaises (*hoppôshi* 北方史[13]). Par le passé, cette discipline fut reléguée en marge de l'histoire japonaise générale (*seishi* 正史) ; en effet, l'histoire de Hokkaidô n'est véritablement intégrée en tant que facette de l'histoire japonaise qu'à partir du moment où l'extrême sud de l'île est intégré au système shogunal des fiefs (*bakuhan taisei* 幕藩体制), c'est-à-dire à la toute fin du 16ème siècle[14]. Elle est appréhendée comme un objet d'étude indépendant et défini, à partir du

---

barbares occidentaux » *sonnô jôi* 尊皇攘夷), il est chargé de la défense côtière après l'arrivée de Perry en 1853. Il s'oppose à la signature du Traité Harris en 1858 et finit ses jours assigné à résidence. Père du dernier shogun.

[11] Wallerstein lui-même emploie le mot « unidisciplinaire », dans le but de gommer les barrières entre les disciplines, qu'il juge illégitimes. WALLERSTEIN Immanuel, *Comprendre le monde - Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte, collection « Grands repères », 2006, p.37

[12] *Ibid.*, p.26

[13] L'expression *hoppô*, « régions septentrionales », est à différencier de l'expression *hoppô ryôdo* 北方領土, « territoires du nord », associée aux revendications japonaises dans les Kouriles méridionales et aux tensions diplomatiques avec la Russie depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale.

[14] ÔNISHI Hideyuki, « Hokkaidô higashibu ni okeru 'Chûsei Ainu' shakai keisei zenya no dôkô – Rettôshi no naka no Tobinitai bunka no ichi » (Tendances historiques et culturelles à la veille de l'avènement de la société des « Aïnous du Moyen-âge » dans l'est de Hokkaidô – La place de la culture Tobinitai dans l'histoire de

moment où elle pénètre institutionnellement dans la sphère d'influence japonaise sans prendre en compte les relations avec les régions voisines.

La première vague de chercheurs qui se spécialisent en histoire septentrionale date de Meiji. Elle vise à justifier l'annexion officielle de l'île par le Japon en 1869, ainsi que les politiques de défrichage et d'assimilation qui s'ensuivent[15]. Cette tendance est matérialisée par un livre qui restera longtemps l'ouvrage de référence en la matière : l'*Histoire de Hokkaidô* (*Hokkaidô shi* 北海道史). Publiée en 1919 par le Gouvernement de Hokkaidô (*Hokkaidô chô* 北海道庁) à l'occasion du 50ème anniversaire de l' « ouverture » (*kaitaku* 開拓) de l'île, et écrite par Kôno Tsunekichi 河野常吉 (1863-1930), l'*Histoire* met en exergue la responsabilité qui incombe aux Japonais -peuple supérieur- de développer Hokkaidô et de civiliser les Aïnous. Cette notion n'est pas sans rappeler celle de « Destinée Manifeste » (*Manifest Destiny*), forgée par le journaliste John O'Sullivan (1813-1895) vers 1845 pour promouvoir l'annexion du Texas et de l'Oregon aux États-Unis d'Amérique, qui en vint à désigner l'idéologie selon laquelle la nation américaine avait pour mission divine – et inéluctable- de répandre la civilisation et la démocratie parmi les populations de l'Ouest américain. Pour Kôno et ses successeurs, il y a une barrière culturelle nette entre le Japon et Hokkaidô, qui n'est pas sans rappeler la distinction entre barbares et civilisés dont nous parlerons bientôt, qui justifie l'annexion.

La deuxième vague de chercheurs en histoire septentrionale date d'avant-guerre ; leurs recherches portent sur les origines de l'expansion coloniale japonaise en se focalisant, entre autres, sur les théories d'ouverture septentrionale. Parmi ces chercheurs, on trouve Tsûji Zennosuke, Honjô Eijirô, Minami Testuzô, Ebina Kazuo et Inobe Shigeo[16]. De leur travail naît la *Nouvelle histoire de Hokkaidô* (*Shinsen Hokkaidô-shi* 新撰北海道史). Elle paraît en 1937, l'année durant laquelle est abolie l'appellation officielle « anciens indigènes » (*kyûdojin* 旧土人) pour désigner les Aïnous et date à laquelle commence le conflit sino-japonais. On peut imaginer qu'à l'origine, ces recherches ont pu être encouragées par les autorités gouvernementales, dans l'optique de replacer dans un contexte plus ancien -et de là à légitimer- les velléités expansionnistes japonaises. Malgré tout, la *Nouvelle Histoire* est un monument des études septentrionales, et elle permet en outre d'aborder le sujet des prémices de la pensée coloniale antérieure au 19ème siècle. Dans un contexte de l'expansion japonaise en Asie, les ouvrages parus pendant la guerre se penchent sur les origines du développement agricole de Hokkaidô. En outre, cette période voit l'avènement de l'un des « pères des études

---

l'archipel) dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshin toshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.211

[15] A ce sujet, on pourra voir GODEFROY Noémi, « Hokkaidô, An Zéro – Changements des rapports de domination et septentrion japonais à la fin du XIXe siècle », *Cipango – Cahiers d'études japonaises*, n°18, 2011, p.105-134

[16] KÔNO Tsunekichi, « Aka-ezo fûsetsukô no chosha Kudô Heisuke » (L'auteur de la Réflexion sur les rumeurs à propos de la Russie [Ezo rouge], Kudô Heisuke), *Shigaku zasshi*, volume 26, n°5, 1916, p.51-64, EBINA Kazuo, « Kaikoku ron no bokkô to Tanuma jidai » (Le développement soudain des théories pour l'ouverture du pays et l'époque Tanuma), Rekishi chiri, volume 31, n°2, 1918, p.159-165, MINAMI Tetsuzô, « Meiji ishin mae ni okeru Hokkaidô nôgyô kaihatsu iken to sono hôkô » (Opinions et orientations concernant le développement agricole à Hokkaidô avant la restauration de Meiji), *Hôkei kaironshô*, n°9, avril 1941, p.195-238, HONJÔ Eijirô, « Tokugawa jidai ni okeru shokuminteki shisô » (La pensée coloniale à l'époque des Tokugawa), *Keizai ronsô*, volume 38, n°1, 1934, p.329-348, INOBE Shigeo, « Matsudaira Sadanobu to Ezochi kaikô » (Matsudaira Sadanobu et l'ouverture de ports du territoire aïhnou), *Shigaku zasshi*, volume 45, 1934, p.78-88

aïnoues », Takakura Shin.chirô[17]. A la fin de la Seconde Guerre Mondiale et au début de la Guerre Froide, les Américains prennent le relais et commencent à s'intéresser à l'histoire du septentrion, dans le cadre de leurs recherches sur les relations nippo-russes, c'est le cas de Harry Emerson Wildes, John A. Harrison et George Alexander Lensen[18]. Nous en reparlerons plus loin.

Il faut attendre le milieu des années 1970, et l'avènement du pionnier incontesté dans l'étude des marges septentrionales, l'historien Kaiho Mineo 海保嶺夫, pour assister à une remise en cause de la vision antagoniste entre histoire japonaise et histoire septentrionale[19] ; il consacre un nombre impressionnant d'ouvrages[20] à une discipline nouvelle, celle de l' « histoire des régions septentrionales » (*hoppôshi* 北方史). Kaiho dénonce tout d'abord la mainmise sur ce domaine de l'ouvrage intitulé l'*Histoire de Hokkaidô* de Kôno et l'accuse d'avoir délibérément choisi d'ignorer plusieurs facteurs cruciaux dans la compréhension de l'histoire septentrionale : l'appartenance du nord de Honshû et de Hokkaidô à une même aire culturelle pendant de nombreux siècles, les liens étroits unissant les deux régions, le rôle des Aïnous dans l'histoire septentrionale japonaise et dans l'économie des échanges en Asie du nord, le pragmatisme stratégique et économique des lettrés du 18ème siècle, prônant une expansion septentrionale bien avant Meiji. Ces deux premiers points sont confirmés par de nombreux archéologues et pris en compte par ces nouveaux chercheurs en histoire septentrionale qui s'attachent à redessiner l'histoire des marges septentrionales japonaises à partir de l'Antiquité, en intégrant ses relations avec l'île de Honshû et le continent. A partir des années 1980-1990, cette nouvelle vague inclut Emori Susumu, Kikuchi Isao, Sekiguchi

[17] TAKAKURA Shin.ichirô, « Edojidai ni okeru Ezochi iminron », *Hôkei kairongyô* 4, Janvier 1936, p.22-35, *Id.*, « Hokkaidô beisaku zenshi » (Histoire des origines de la riziculture à Hokkaidô), *Hôkeikaironsô*, n°9, avril 1941, p.265-278

[18] WILDES Harry Emerson, « Russia's Attempts to open Japan » (Les tentatives russes pour ouvrir le Japon), *Russian Review*, volume 5, n°1, automne 1945, p.70-79, HARRISON John A., « Notes on the discovery of Yezo » (Notes sur la Découverte de Yezo), *Annals of the Association of American Geographers*, Volume 40, n° 3, septembre 1950, p.254-266, *Japan's Northern Frontier: A Preliminary Study in Colonization and Expansion with Special Reference to the Relations of Japan and Russia* (La frontière septentrionale japonaise: une étude préliminaire de la colonisation et de l'expansion japonaise avec une mention spéciale pour les relations nippo-russes), Gainesville, University of Florida Press, 1953, 202p. et LENSEN George Alexander, « Early Russo-Japanese Relations » (Le début des relations nippo-russes), *The Far Eastern Quarterly*, vol.10, n°1, novembre 1950, p.2-3 et *The Russian Push Towards Japan : Russo-Japanese Relations, 1697-1875* (La poussée russe vers le Japon : les relations nippo-russes entre 1697 et 1875), Princeton, Princeton University Press, 1959, 554p.

[19] Incidemment, dès le début des années 1920, l'anthropologue et spécialiste de l'histoire asiatique Carl Whiting Bishop avait déjà –à sa manière- souligné l'importance des peuples marginaux septentrionaux –les Emishi, et plus tard les Aïnous-, dans le développement historique du Japon, pourtant très peu prise en compte. Il va jusqu'à affirmer que c'est « le combat pluriséculaire pour leur soumission qui a forgé la classe des guerriers, sans laquelle le pays aurait végété, telle une seconde Corée (sic !), en d'autres termes, une pâle copie de la Chine, manquant à la fois la volonté et la force de penser et d'agir de manière indépendante ». BISHOP Carl Whiting, « The Historical Geography of Early Japan », *The Geographical Review*, 13, n°1, janvier 1923, p.40-63

[20] Il écrit *Nihonhoppôshi no ronri* (Théorie de l'histoire des régions septentrionales japonaises) en 1974, *Bakuhansei kokka to Hokkaidô* (L'État shogunal et Hokkaidô) en 1978, *Kinsei no Hokkaidô* (Hokkaidô à l'époque pré-moderne) en 1979, *Bakusei shiryô to Ezochi* (Archives shogunales et territoire ezo) en 1980, deux volumes de *Hokkaidô no kenkyû* (Etudes sur Hokkaidô) en 1982 et 1983, *Chûsei Ezo shiryô* (Archives médiévales relatives à Ezo) en 1983, *Kinsei Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire ezo dans l'époque pré-moderne) en 1984, *Rettô hoppôshi kenkyû nôto – Kinsei Hokkaidô wo chûshin toshite* (Notes sur l'étude de l'histoire des régions septentrionales de l'archipel – Hokkaidô à l'époque pré-moderne) en 1986, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon ») en 1996, et participe à de nombreux ouvrages collectifs.

Akira, Suzuki Makoto et Minoshima Hideki[21], mais aussi Kumagai Kunio, Irumada Nobuo, Oguchi Masashi, Sawato Hirosato, Ôtsuka Kazuyoshi, Ôi Yasuo, Segawa Takurô et d'autres encore.

Il apparaît donc comme primordial d'étudier le septentrion japonais dans sa globalité – et donc en tant que système- en tenant compte de ses interactions pluriséculaires dès l'Antiquité avec les aires culturelles occupant les territoires japonais, chinois, russe. L'analyse des interactions entre les différents protagonistes implique l'analyse de la frontière septentrionale. Dès la mise en place du proto-État japonais aux alentours du 5ème siècle, l'évolution de la nature et la fonction de la frontière japonaise septentrionale est intrinsèquement liée à la discipline des *hoppô-shi*. Au risque de nous répéter par la suite, nous souhaiterions ici revenir brièvement sur l'émergence d'une thématique de recherche consacrée à la question de la frontière.

L'un de ses pionniers est l'historien américain Frederick Jackson Turner (1861-1932) ; dans son travail, il met en lumière l'influence de la *frontier* (zone-frontière pionnière) sur la société américaine. Il considère que son extension permit de réduire les liens de dépendance à l'Europe -dont la population américaine était principalement issue- et de briser le centralisme politique de l'est du pays[22]. De la même manière, les lettrés prônant l'ouverture et le développement de l'île d'Ezo dès le début du 18ème siècle utilisent l'argument de l'autosuffisance alimentaire. Par ailleurs, c'est Turner qui le premier a associé la *frontier* à une région et la *boundary* à une ligne[23] ; par la suite d'autres chercheurs mettront en lumière une ligne de progression historique allant des zones-frontières caractérisant les entités politiques prémodernes aux lignes-frontières des États modernes. L'approche turnérienne, mise en place d'après l'histoire américaine pour une analyse de la société américaine, n'est certes pas applicable à tous les pays, mais elle fournit un cadre théorique de départ. Elle a suite été nuancée dans les années 1980 par le mouvement académique de la « Nouvelle Histoire de l'Ouest » (*New Western History*), dont se réclame l'historien Richard White (né en 1947), qui repense cette région-frontière comme une « zone intermédiaire » (*middle-ground*), dont le fonctionnement est défini par les interactions entre deux populations[24]. Ses recherches sur l'histoire des Indiens d'Amérique a en effet poussé White à rejeter une vision historique qui donne systématiquement l'initiative aux dominants, rejoignant en cela les *Subaltern Studies*, que nous évoquerons plus loin. Ces interactions mutuelles – le pléonasme servant ici

[21] On citera l'ouvrage collectif HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, 346p., KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Histoire du nord et du sud de l'archipel), collection « Histoire territoriale de l'époque moderne », Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, 264p.

[22] TURNER Frederick Jackson, *The Frontier in American History* (Le front pionnier dans l'histoire américaine), New York, Henry Holt & co., 1920, 375p. (disponible en intégralité en ligne sur le site du Projet Gutenberg www.projectgutenberg.org).

[23] En français, il est difficile de traduire la nuance sémantique qui existe en anglais entre les mots *boundary* et *frontier*. En japonais, la traduction proposée par le Genius est respectivement 境界（線）ou 接点 pour le premier terme, et 国境（地方）, 辺境《開拓地と未開拓地の境界地帯》ou フロンティア, pour le deuxième. On retrouve l'idée de démarcation linéaire dans le premier cas, et l'idée de région, ou de zone, voire de front pionnier dans le deuxième cas. On trouve également le terme *border*, qui désigne une ligne-fonrière entre deux États, toutefois comme concerne plus particulièrement les États modernes, il ne fera pas l'objet ici l'objet d'une analyse.

[24] WHITE Richard, *The Middle Ground : Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Regions, 1650-1815* (La zone-intermédiaire : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815), Cambridge, Cambridge University Press, 1983, 544p.

à mettre en exergue l'influence conjointe et synchrone des partis en présence l'un sur l'autre - sont également analysées par Fredrick Barth (né en 1928) dans le cadre de la définition de la frontière ethnique. Nous aborderons ce sujet en détail dans notre propos.

Le prisme centripète de l'influence de la périphérie sur le centre de Turner ainsi que l'analyse des interactions à travers les écrits conjoints de Barth et White permettent d'étudier les rapports de part et d'autre d'une frontière en nuançant le point de vue de l'une ou l'autre faction. Plus récemment, cette approche s'est enrichie au contact de l'histoire des régions septentrionales japonaises, et l'étude de nouvelles facettes indissociables des zones-frontières - l'économie, l'identité ethnique, la cohabitation dans un même système écologique- a vu le jour. Par extension, un nombre grandissant de chercheurs [25] procèdent à l'étude de phénomènes de part et d'autre de la frontière septentrionale, en mettant l'accent sur une interaction et une influence mutuelle entre deux entités adjacentes. Ces approches s'opposent à la vision quasi-axiomatique d'un « territoire national japonais » insulaire, aux frontières statiques et plurimillénaires véhiculée par les « traités de japonité », ou « nippologies » (*nihonjinron* 日本人論)[26]. D'après les avocats de ces nippologies, le territoire japonais constitue le point de départ du processus de développement historique japonais, et non son point d'arrivée. De tels traités véhiculent également le stéréotype d'un peuple japonais ethniquement homogène (*tan.itsu minzoku* 単一民族), qui constitue un isolat racial unique de riziculteurs sous une autorité impériale centrale et plurimillénaire.

Il est donc important d'étudier le problème de la frontière septentrionale japonaise en étudiant parallèlement l'histoire de l'expansion japonaise et l'histoire du peuple aïnou.

La discipline des « études aïnoues » fait ses premiers pas lors de l'ouverture du Japon à l'ère Meiji. Les premiers ouvrages sont soit des œuvres descriptives écrites par des Occidentaux se rendant à Hokkaidô (simples voyageurs, missionnaires, ou anthropologues[27]), soit des ouvrages écrits par des chercheurs japonais (géographes, linguistes, anthropologues ou archéologues) ; ils ont en commun la quête des origines du peuplement de l'archipel[28]. Les deux plus grands spécialistes des Aïnous en cette fin de 19ème siècle sont sans nul doute le missionnaire anglais John Batchelor (1854-1944) et le linguiste Kinda.ichi Kyôsuke 金田一京

[25] On citera Ôguma Eiji, Mura.i Shôsuke, Philippe Pelletier, Donald Keene, David Howell, Tessa Morris-Suzuki, Ronald Toby, Smits, Richard Siddle, Brett Walker, Mimi Yiengpruksawan, Mark Hudson, Kären Wigen, Bruce Batten, John Harrison et Richard Louis Edmonds.

[26] Jacqueline Pigeot les définit comme des « ouvrages prétendant donner une vision synthétique de la réalité japonaise, ou proposant une clé universelle pour en expliquer les composantes, le point de départ et la conclusion étant la radicale spécificité de la culture nipponne, notamment au regard de la culture européenne ». L'ambition des auteurs est de déterminer les invariants de l'âme japonaise (l'*ethos* grec) à travers les époques, en établissant des liens particuliers, essentiellement déterministes, entre nature, espace, langue, histoire et société japonaise, pour montrer la spécificité de cette dernière par rapport aux autres. Parmi les auteurs de ces théories, on trouve par exemple Kûki Shûzô, Watusji Tetsurô, Katô Shûichi, Doi Takeo, Nakane Chie, etc.

[27] On pourra citer, à titre d'exemple, l'exploratrice et écrivaine Isabella Bird (1831-1904), le missionnaire, spécialiste des études aïnoues John Batchelor (1854-1944), les anthropologues Neil Gordon Munro (1863-1942), Henry Savage Landor (1865-1924), ou encore Bronislaw Pilsudski (1866-1918).

[28] On pourra citer, à titre d'exemple, Matsuura Takeshirô 松浦武四郎, Kinda.ichi Kyôsuke 金田一京助, ou encore Tori.i Ryûzô 鳥居龍蔵 et Tsubo.i Shôgôrô 坪井正五郎.

助 (1882-1971), qui travaille avec des Aïnous instruits dans les « écoles pour anciens indigènes » (*kyûdojin gakkô* 旧土人学校) pour préserver leurs chants épiques oraux (*yukar*)[29].

Comme on l'a vu, le père des études aïnoues modernes est sans conteste l'historien et fervent assimilationniste Takakura Shin.ichirô 高倉新一郎 (1902-1990). Malgré une connaissance de l'histoire aïnoue inégalée en son temps et une réelle intuition sur les débats qui animeraient les études aïnoues par la suite -en particulier l'hétérogénéité au sein du peuple aïnou-, il est fortement marqué par son époque. Sympathisant de la cause aïnoue, il s'oppose à leur mauvais traitement et considère que la meilleure protection pour les Aïnous est l'assimilation. A l'instar de ceux de Takakura, la majorité des ouvrages d'avant-guerre ont en commun de considérer les Aïnous comme un peuple inférieur et « en voie d'extinction » (*horobiyuku minzoku* 滅び行く民族). Ce point de vue est partagé par les quelques écrits d'avant-guerre qui existent en langue française sur les Aïnous[30]. Après-guerre, en réponse à l'ouvrage d'Okuyama Tôru 奥山亮 (*Ainu suibôshi* アイヌ衰亡史 (L'histoire du déclin aïnou), 1966), dans lequel il affirme que l'histoire aïnoue prend fin en 1868, on assiste, à partir des années 1970, à un renouveau historiographique sur les Aïnous ; c'est à cette période qu'émerge l'idée que les Aïnous sont sujets et non objets de l'histoire[31]. Les leaders de la nouvelle histoire aïnoue sont Ogawa Masato et Iwasaki Naoko. Cette dernière propose de nuancer les propos sur l'exploitation des Aïnous dans les lieux alloués, en soulignant qu'une telle focalisation risque d'homogénéiser le peuple aïnou, en passant sous silence les conflits internes et les luttes de pouvoir.

La période entre la Seconde Guerre Mondiale et les années 1970 est donc peu couverte, que ce soit par les chercheurs japonais ou anglo-saxons. Par ailleurs, les documents traitant de l'histoire des Aïnous après Meiji en langue française sont peu nombreux[32]. L'ouvrage de référence sur la culture aïnoue en langue française ne paraît qu'en 2000 sous la forme d'un recueil de chants de Tsushima Yûko, dont l'introduction détaille l'histoire et la culture de ce peuple avant l'époque Meiji[33].

---

[29] En effet, la langue aïnoue ne possède pas de système d'écriture, et du fait de l'interdiction de sa pratique dans les « écoles pour anciens indigènes » et des changements opérés quant à l'organisation au sein de la société aïnoue, dus à l'assimilation et au déploiement agricole forcé, la transmission intergénérationnelle des *yûkar* se fait plus difficile.

[30] On citera en particulier celui de suisse George Montandon (*La civilisation Aïnou et les cultures arctiques*, Payot, 1937) et l'ouvrage d'Arlette et André Leroi-Gourhan (*Un Voyage chez les Aïnous : Hokkaidô 1938*, Paris, Albin Michel, 1989, 156 p.).

[31] HOWELL David L., « Is Ainu history Japanese history? » (L'histoire aïnoue fait-elle partie de l'histoire japonaise ?), *Journal of Northeast Asian Studies*, Volume 5, n°1, Juin 2008, p.122

[32] On citera Augustin Berque dans son ouvrage *La Rizière et la Banquise*, Pierre-François Souyri dans ses articles « La colonisation japonaise : un colonialisme moderne mais non-occidental », dans Marc Ferro, *Le livre noir du colonialisme : XVIème-XXIème siècle, de l'extermination à la repentance*, Paris, Hachette littératures, p.545 et « Une forme originale de domination coloniale ? Les Japonais et le Hokkaidô avant l'époque Meiji », *De Russie et d'ailleurs,* Mélanges de Marc Ferro, Paris, 1995, ou encore Arnaud Nanta dans son article Nanta Arnaud, « L'altérité aïnoue dans le Japon moderne (1880-1900) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 61ème année, Paris, janvier 2006, p.247-273 et Dallais Philippe, « Hokkaidô : le peuple ainu, ou l'ambivalence de la diversité culturelle au Japon » dans Buissou Jean-Marie (dir.), *Le Japon Contemporain*, Paris, Fayard/CERI, p.357-361

[33] TSUSHIMA Yûko, *Tombent, tombent les gouttes d'argent : chants du peuple aïnou*, Paris, Gallimard, collection « L'Aube des Peuples », 1996, 387 p.

Les années 1970 voient s'épanouir le courant des *Cultural Studies*[34] (Etudes culturelles), caractérisées par la valorisation comme objet d'étude des pratiques liées à l'identité culturelle et de construction de collectifs. Au Japon, la fin de cette décennie marque la remise en cause du discours sur l'unicité et homogénéité ethnique et culturelle des Japonais (nous en reparlerons plus loin), ainsi que l'émergence d'ouvrages adoptant un point de vue nouveau sur l'histoire des Aïnous. Ces derniers sont en effet perçus non plus comme des objets, mais comme des acteurs de l'histoire[35], mais également des chercheurs. A partir de cette époque, le domaine des études aïnoues est dominé par un historien d'origine aïnoue Kayano Shigeru 萱野茂 (1926-2006) (son ouvrage autobiographique le plus connu a été traduit en anglais sous le titre *Our Land was a Forest : An Ainu Memoir*). En dehors du Japon, Richard Siddle et Donald Philippi ont pris le relais.

A la fin des années 1990 et au début des années 2000, sans doute influencés par les *Subaltern studies*[36], que l'on pourrait traduire par « études du point de vue des dominés[37] », une nouvelle vague de chercheurs anglo-saxons se lancent dans l'étude de l'histoire à « rebrousse-poil » (*against the grain*), en nuançant le discours dominant, rejoignant les *frontier studies* dont certains sont issus. On citera principalement Mark Hudson, Tessa Morris Suzuki, Brett L. Walker, David L. Howell, Michael Weiner, John Lie, mais aussi Oguma Eiji

[34] Nées à Birmingham en 1964 sous l'égide de leurs trois pères fondateurs Hoggart, Raymond Williams et Edward Thompson puis de Stuart Hall, les *Cultural Studies* s'inscrivent dans le cadre des analyses marxistes ; elles proposent de centrer leur approche de la culture de masse sur une histoire sociale de longue durée portant sur les pratiques de résistance des classes populaires et sur les luttes sociales. De ce fait, elles conduisent à l'étude d'un groupe ou un sous-groupe à travers ses pratiques culturelles et sa relation au pouvoir. A partir des années 1980, les *Cultural Studies* se confrontent à la caution théorique française (Foucault, Deleuze, Derrida) et marquent un « tournant ethnographique », caractérisé par la valorisation comme objet d'étude des pratiques identitaires et de construction de collectifs. Voir MATTELLART Armand et NEVEU Erik, *Introduction aux Cultural Studies*, Paris, La Découverte, 2003 et VAN DAMME Stéphane, « Comprendre les *Cultural Studies* : une approche d'histoire des avoirs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2004-2005, n°51-4 bis, p.48-58

[35] HOWELL David L., *op.cit.*, 2008, p.121

[36] Les *Subaltern Studies* émergent en 1982, à travers la publication d'une série de volumes collectifs qui portent leur nom sous l'égide de Ranajit Guha (né en 1923), un historien bengali, Le courant historiographique qui en découle, qu'il convient d'appeler « l'histoire par le bas » (*history from below*) est inspiré par l'histoire de l'Inde. Il s'agissait à l'origine de rétablir le peuple comme sujet de sa propre histoire en refusant de le concevoir comme une simple masse de manœuvre manipulée par les élites, et en rompant avec les téléologies qui le transforment en agent passif d'une mécanique historique universelle, qu'il s'agisse de l'histoire nationaliste qui présente les révoltes de l'époque coloniale comme autant d'étapes de la genèse de l'État-nation, ou de l'histoire marxiste qui les voit comme des stades de l'émergence de la conscience de classe. Il fallait reconnaître son importance historique réelle à la capacité d'initiative (*agency*) libre et souveraine de ce peuple, redécouvrir sa culture propre, s'intéresser enfin sérieusement à son univers de pensée et d'expérience (et pas seulement à ses conditions matérielles d'existence). Elles proposent d'envisager l'histoire « par le bas », et critiquent le paradigme élitiste des sources et de l'historiographie qui nécessitent, selon elles, un travail de déconstruction du discours des élites, qui tend en permanence à néantiser la conscience propre des dominés ou des minorités en présentant leurs mouvements de protestation et de contestation comme de simples réactions réflexes à l'oppression économique ou politique, dissolvant du même coup l'autonomie de vision et d'initiative des dominés dans la mécanique des causes extérieures. A ce sujet, voir VAN DAMME Stéphane, « Comprendre les *Cultural Studies* : une approche d'histoire des avoirs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2004-2005, n°51-4 bis, p.48-58

[37] Ce qui définit les « subalternes » (notion empruntée à Gramsci et les *Cahiers de Prison*), c'est la relation de subordination dans laquelle les élites les tiennent, relation qui se décline en termes de classe, de caste, de sexe, de race, de langue et de culture. Ranajit Guha[37] mettait au centre de sa perspective historique une vision dichotomique de la société partagée entre dominants et dominés. Par ailleurs, il avait la conviction que les élites indiennes exerçaient certes sur le peuple des subalternes leur domination (matérielle), mais non pas leur hégémonie (c'est-à-dire leur suprématie culturelle).

小熊英二[38] et les auteurs d'ouvrages collectifs comme *L'histoire japonaise vue du Nor*d ou *l'Histoire du nord et du sud de l'archipel*[39], parmi les chercheurs japonais.

En 2008, David Howell s'interroge sur la place des recherches sur l'histoire aïnoue dans le domaine de l'histoire japonaise ; à cette occasion, il met en exergue la volonté actuelle de s'éloigner de la tendance de certains à dépeindre la réalité aïnoue avant l'époque Meiji soit comme « idyllique et intemporelle », soit à travers la vision misérabiliste de l'exploitation généralisée d'une société homogène par les pêcheries proto-industrielles[40]. Il conclut que les *Ainu studies* ont sont à leur balbutiements[41]. Pour compléter cette réflexion sur les *Ainu studies*, une étude critique doit voir le jour prochainement sous l'égide de Mark Hudson, Mark Watson et Ann-Elise Lewallen[42]. Dans notre travail, nous avons choisi de traiter les Aïnous en acteurs de l'histoire de Hokkaidô –et par extension en acteurs de l'histoire septentrionale japonaise. Nous avons essayé d'intégrer à notre propos les sources émanant de leurs rangs, mais avec précaution.

L'historien italien Arnoldo Momigliano (1908-1987), cité par Paul Veyne, considère que « la méthode moderne de recherche historique est toute entière fondée sur la distinction entre sources originales et sources de seconde main »[43]. Il convient donc d'appréhender avec précaution les sources, et en particulier les sources primaires qualifiées de mythiques. Les *yukar* (chants oraux aïnous, ou poèmes épiques chantés) (désigné par le terme *yûkara* ユーカラ en japonais) font partie de celles-ci. Les Aïnous ne possédant pas de système de langue écrite, ces *yukar* constituent les seules sources primaires que nous possédons qui peuvent nous indiquer leur point de vue sur leur relation avec les Japonais. Le mot *yukar* serait un composé des termes *i* (désignant un fait) et *ukar* (c'est-à-dire l'imitation avec des mots[44]) ; le fait de chanter un *yukar* constituerait donc une imitation narrée d'un fait réel. Par ailleurs, comme le souligne Veyne, le mythe antique est basé sur le présupposé axiomatique que nul ne peut

[38] On citera par exemple HUDSON Mark J., *Ruins of identity : Ethnogenesis in the Japanese Islands* (Vestiges d'identité : Ethnogenèse dans les îles japonaises), Honolulu, University of Hawai'i Press, 2000, WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2001, WEINER Michael, *Japan's minorities : The Illusion of homogeneity* (Les minorités japonaises: une homogénéité illusoire), London, Routeledge, 1997, LIE John, *Multiethnic Japan* (Un Japon multiethnique), Cambridge, Harvard University Press, 2001, HOWELL David L., *Geographies of Identity in Nineteenth-Century Japan* (Géographies identitaires dans le Japon du 19ème siècle), University of California Press, Berkeley and Los Angeles (California), 2005, MORRIS-SUZUKI Tessa, *Henkyô kara nagameru – Ainu ga keiken suru kindai* (Regards venant de la frontière – Les Aïnous au prisme de l'époque moderne), Tôkyô, Misuzu shobô, 2000, OGUMA Eiji, *« Nihonjin» no kyôkai : Okinawa, Ainu, Taiwan, Chôsen shokuminchi shihai kara fukkiundô made* (Des frontières parmi les Japonais : Okinawa, Ainu, Taïwan, Corée, de la domination coloniale aux mouvements de restitution), Tôkyô, Shinyôsha, 1998.

[39] HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, 346p., publié suite au séminaire du même nom, qui eut lieu à Hakodate du 26 au 28 juillet 1986, et KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Histoire du nord et du sud de l'archipel), collection « Histoire territoriale de l'époque moderne », Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, 264p.

[40] A l'instar des écrits d'Iwasaki Naoko et Tajima Toshiya.

[41] HOWELL David L., *op.cit.*, 2008, p.141

[42] *Re-visioning Ainu Studies: A Critical Introduction*, Honolulu: University of Hawai'i Press.

[43] VEYNE Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris, Seuil, collection « Points Essais », 1983, p.14

[44] MACÉ François, « Rythmes humains, rythmes divins dans les épopées ainu », *Diogène*, n°181, janvier-mars 1998, p.31

mentir initialement, ou sur toute la ligne (un mythe contient donc forcément un fond de vérité)[45], et la réalité se confond dans le miroir avec l'image qu'il reflète, si bien que le médium ne se distingue pas du message (le *yukar* n'ayant pas de véritable « locuteur », il est exempt d'une volonté de dissimulation de la vérité)[46]. Tout le travail réside donc à démêler les éléments correspondant à une quelconque réalité historique, et les éléments découlant de figures de style (métaphores, exagération, répétition, etc.) illustrant un propos[47].

Les *yukar* commencent à être timidement évoqués dans les ouvrages japonais dans le contexte des missions d'exploration septentrionale à partir du 18ème siècle[48]. Au 19ème siècle Philipp Franz von Siebold obtient des informations concernant les Aïnous et leur culture par ses contacts avec les *rangakusha*. Ses écrits sur la question inspirent à leur tour l'Autrichien August Pfitzmaier (1808-1887) dans ses recherches sur la langue et les chants aïnous. On assiste à un regain d'intérêt les concernant au début de l'époque de Meiji, coïncidant avec la découverte japonaise de nouvelles disciplines importées d'Occident que sont l'archéologie, l'anthropologie, l'ethnologie et la linguistique[49]. Au cours de ses recherches sur les origines de la langue japonais, Kinda.ichi Kyôsuke 金田一京助 commence à étudier la langue aïnoue, et les *yukar*. Aidés par de jeunes Aïnous, tels que Chiri Yukie 知里幸恵 (1903-1922) et Chiri Mashiho 知里真志保 (1909-1961), qui ont appris le japonais dans les écoles pour anciens indigènes (*kyûdojin gakkô* 旧土人学校) à partir de 1877, il participe à la retranscription et la traduction des *yukar* en langue aïnou. Cependant, le caractère urgent de la retranscription de ces chants oraux, mis à mal par l'assimilation linguistique et culturelle forcée des Aïnous, qui fait d'eux un « peuple en voie de disparition » (*horobiyuku minzoku* 滅び行く民族), les sépare d'un contexte de récitation avec lequel ils étaient intimement liés. Un des ouvrages-clé sur les *yukar*, écrit par Donald Philippi, paraît en anglais en 1979[50], mais il faut attendre 1985 pour voir la rubrique *yukar* apparaître dans un dictionnaire de la littérature classique japonaise[51], et 1996 pour qu'un ouvrage en langue française qui leur est consacré ne voie le jour.

L'étude du rôle des Aïnous dans l'évolution des rapports de domination dans le septentrion est primordiale, comme l'est celle du rôle des Russes à partir du 17ème siècle. Présents en Extrême-Orient dès les années 1630, ils sont en contact indirect avec le Japon via les populations qu'ils soumettent, mais surtout grâce aux naufragés japonais échoués dans les régions soumises. L'un des ouvrages de référence des chercheurs est un document d'époque,

[45] VEYNE Paul, *op.cit.*, p.67-68
[46] *Ibid.*, p.74
[47] A ce sujet, voir VEYNE Paul, *op.cit.*, 169 p., SAKATA Minako, « Possibilities of Reality, Variety of Versions : The Historical Consciousness of Ainu folktales » (Des réels possibles, des versions variées : la Conscience historique à travers les contes aïnous), *Oral Tradition*, volume 26, n°1, 2011, p.175-190 ou OKUDA Osamu, « Ainu Oral Literature as Materials for Historical Study » (La littérature orale aïnoue comme base pour les recherches historiques), *Bulletin of the Hokkaidô Ainu Research Center*, n°2, p.19-31
[48] Ils sont désignés par le terme *Ezo jôruri*, en référence à la récitation qui accompagne le théâtre de poupées japonais, le *bunraku*.
[49] Parmi les chercheurs dans ces disciplines s'intéressant aux Aïnous, on citera Matsuura Takeshirô 松浦武四郎, Kinda.ichi Kyôsuke 金田一京助, ou encore Tori.i Ryûzô 鳥居龍藏 et Tsubo.i Shôgôrô 坪井正五郎. D'après Richard Siddle, il n'est pas exagéré d'affirmer que des disciplines telles que l'anthropologie, l'archéologie, la linguistique doivent leur naissance et leur développement à la proximité d'un peuple considéré comme primitif et servant d'objet d'études.
[50] PHILIPPI Donald, *Songs of Gods, Songs of Humans: The Epic Tradition of the Ainu* (Chants des dieux, chants des hommes : la tradition de chants épiques aïnous), Tôkyô, University of Tôkyô Press, 1979, 417p.
[51] MACÉ François, *op.cit.*, p.30

l'*Histoire et Description du Kamtchatka* par Stepan Petrovitch Kracheninnikov (1711-1755). Il participe à une expédition en Sibérie entre 1733 et 1736, puis au Kamtchatka entre 1737 et 1741, accompagné d'un seul interprète et d'un garde. Après près d'une décennie passée dans l'Extrême-Orient russe, il publie juste avant de décéder le premier ouvrage exhaustif sur l'histoire, la géographie et les mœurs des peuples du Kamtchatka et des Kouriles. Celui-ci est traduit en anglais dès 1764, et en français en 1770. Parmi les pionniers de la recherche sur les relations nippo-russes dans les milieux académiques japonais à la fin du 19ème et au début du 20ème siècle, on retrouve Kôno Tsunekichi, qui matérialise les liens entre les études portant sur Hokkaidô et celles portant sur l'histoire de l'expansion russe. Chez les Américains, Franck Alfred Golder (1877-1929) effectue un travail considérable sur des sources primaires très difficiles d'accès ; son ouvrage de 1914 – étonnamment peu connu- constitue une mine d'informations sur les errements cartographiques et géographiques en Asie du Nord-est. Il fait d'ailleurs partie des ouvrages de référence des historiens Tabohashi Kiyoshi 田保橋潔 (1897-1945) en 1930 et d'Inobe Shigeo 井野辺茂雄 (1877-1954) en 1935. Outre l'impressionnant ouvrage de référence sur l'histoire des relations internationales japonaises dans leur ensemble écrit par ce dernier, on citera le livre d'Ôtomo Kisaku 大友喜作[52], lui aussi paru avant-guerre. Les Américains prennent le relais dans le contexte de la Guerre Froide dans les années 1950 : George Alexander Lensen et John A. Harrison se penchent sur les relations nippo-russes[53]. La décennie 1980 voit apparaître une nouvelle vague d'ouvrages sur la question, à l'instar de ceux de Kooriyama Yoshimitsu, Mitani Hiroshi, Hiraoka Masahide ou encore Norbert Adami.

Comme nous l'avons vu plus haut, l'étude des rapports nippo-russes est intrinsèquement liée à celle de l'histoire des naufragés japonais durant l'époque d'Edo. Arakawa Hidetoshi est le pionnier de cette littérature dès le début des années 1960[54], mais c'est pendant les années 1990 et 2000 que l'on assiste à un fort développement des recherches avec la parution de plus d'une dizaine d'ouvrages, en japonais, en anglais, mais également en français[55]. Parmi les ouvrages se penchant sur les relations nippo-russes, il faut également ajouter la contribution d'Akizuki Toshiaki, un auteur de référence en matière de relations nippo-russes, mais également au sujet de l'histoire de la cartographie dans le Pacifique nord.

Nous souhaiterions profiter de cette occasion pour faire un rapide tour d'horizon de cette recherche. Dans son article sur la dénomination « mer du Japon », Philippe Pelletier

[52] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, 299 p.

[53] LENSEN George Alexander, « Early Russo-Japanese Relations » (Le début des relations nippo-russes), *The Far Eastern Quarterly*, vol.10, no.1, novembre 1950, p.2-37 ou *The Russian Push Towards Japan : Russo-Japanese Relations, 1697-1875* (La poussée russe vers le Japon : les relations nippo-russes entre 1697 et 1875), Princeton University Press, 1959

[54] ARAKAWA Hidetoshi, *Kishô shiryô shîrîzu 3 – Nihon hyôryû hyôchaku shiryô*, Tôkyô, Chijin shokan, 1962 ou *Ikoku hyûryû monogatari* (Histoire d'une dérive en terre étrangère), Tôkyô, Shakaishisô sha, 1969, 212p.

[55] On citera la retranscription de l'ouvrage de KATSURAGAWA Hôshû par KAMEI Takayoshi *Hokusabunryaku – Daikokuya Kôdayû Roshia hyôryûki* (Notes brèves d'une dérive au nord – Journal de Daikokya Kôdayû, échoué en Russie), Tôkyô, Iwanami shoten, collection « Iwanami bunko », 1990, 484 p., à son tour traduite en français par SIARY Gérard (éd. et trad.), *Naufrage et pérégrinations d'un japonais dans la Russie de Catherine II (1782-1792)*, Paris, Chandeigne, 2004, 430p., ou les ouvrages de KISAKI Ryôhei, *Hyôryûmin to Roshia* (Les naufragés et la Russie), Chûôkôronsha, 1991, *Kôdayû to Rakkusuman : bakumatsu nichiro kôshôshi no ichisokumen* (Kôdayû et Laxman : un aspect des relations nippo-russes à la fin du shogunat), Tôsuishobô, 1992, ou encore *Sendai hyômin to Rezanofu: bakumatsu nichiro kôshôshi no ichisokumen n°2* (Les naufragés de Sendai et Rezanov : un aspect des relations nippo-russes à la fin du shogunat), Tôsui shobô, 1997

propose une bibliographie très complète sur l'histoire de la cartographie japonaise[56]. Après avoir fait l'objet de publications au tournant du 20ème siècle, celle-ci connaît une nouvelle phase de développement dans un contexte de mise en place de Guerre Froide entre le milieu des années 1940 et 1950 (Kiss George, Harrison John, Akioka Takejirô, Bagrow Leo, Kitagawa Kay). Le courant historiographique le plus récent voit ses origines dans les années 1970 ; il est dominé par les travaux d'Akizuki Toshiaki, Unno Kazutaka, Funekoshi Akio, et Marcia Yonemoto. L'ouvrage de référence concernant l'histoire de la cartographie du Pacifique nord est sans nul doute celui d'Akizuki Toshiyuki. Il se base sur deux types de documents : les sources d'époques, sous forme de cartes et de journaux de bord des explorateurs (à l'instar de ceux de Coen pendant l'expédition de Vries, Cook, Beniowski, La Pérouse, Broughton, Golovnin, Krusenstern, Witsen), ainsi qu'une bibliographie secondaire comportant essentiellement des ouvrages russes et américains datant des années 1950 (à l'instar de ceux de Harrison, Lensen et Krashennikov), dont les recherches ont sans doute été financées dans un contexte de début de Guerre froide et de tensions russo-américaines en Asie.

L'étude des relations nippo-russes est donc primordiale dans notre travail. L'étude de l'histoire de la cartographie dans le Pacifique nord se révèle indispensable à la compréhension de la fascination exercée par Ezo dès le 16ème siècle, et aux relations entre les Japonais, les Aïnous, et les nations européennes explorant la région (en particulier la France de La Pérouse et l'Angleterre de Broughton à la fin du 18ème siècle).

Comme on l'a vu plus haut dans l'introduction, l'image caricaturale d'un Japon fermé et peu adapté au monde moderne a été véhiculée dès l'ère Meiji par un grand nombre de personnes, allant des des diplomates étrangers justifiant la signature des « traités inégaux » (*fubyôdô jôyaku* 不平等条約) aux jeunes réformateurs japonais des années 1870 eux-mêmes, qui entendaient ainsi « noircir le tableau de l'Ancien Régime »[57]. En outre, Maruyama Masao 丸山真男[58] explique qu'une telle conception reflète la vision hégélienne de l'histoire des pays d'Asie orientale ; ceux-ci vivraient sous le règne de la durée (*Ein Reich der Dauer*), conséquemment, les changements radicaux les faisant progresser ne viendraient pas d'eux-mêmes, mais de l'extérieur[59]. Toutefois, dès le début des années 1950, une nouvelle vague de chercheurs anglo-saxons émerge, qui remet ce postulat en question. En 1951, l'historien Kenneth Latourette (1884-1968) remarquait : « L'époque du shogunat des Tokugawa est en quelque sorte une chrysalide qui a permis la gestation d'un nouveau Japon. Quand la coquille protectrice vola en éclats à l'arrivée de l'Occidental, ce qui se cachait en son for intérieur était étonnamment prêt à affronter le nouvel environnement dans lequel il avait été si brutalement projeté. »[60].

---

[56] PELLETIER Philippe, « Tumulte des flots entre Japon et Corée. A propos de la dénomination de la 'mer du Japon' », *Annales de Géographie*, 2000, t.109, n°613, p.279-305

[57] BAYLY Christopher, *La Naissance du Monde moderne (1780-1914)*, Paris, Editions de l'Atelier avec le concours du Monde Diplomatique et du Centre National du Livre, collection « L'Atelier en Poche », 2007, p.135

[58] Maruyama Masao 丸山真男 (1914-1996) : Né à Ôsaka, il étudie à la prestigieuse Université de Tôkyô, où il enseignera les sciences politiques. Il est l'auteur de nombreux ouvrages de référence, tels que ses *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, traduits en français. Il est l'un des plus grands spécialistes de l'histoire politique et de la pensée japonaises.

[59] MARUYAMA Masao, *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, Paris, Presses Universitaires de France, collection « Orientales », 1996, p.30

[60] LATOURETTE Kenneth S., *A Short History of the Far-East* (Une brève histoire de l'Orient), New York, MacMillan, 1951, p.260

Il faut attendre le milieu des années 1970 pour assister au Japon à une réflexion sur le système shogunal, à une redéfinition du concept de « pays verrouillé » (*sakoku* 鎖国) dans le but de briser la vision euro-centrée d'un Japon complètement fermé et enfin à une réévaluation de son degré d'étanchéité et des conséquences de cette politique[61]. Ils sont tous deux l'objet de débats parmi les chercheurs.

On ne peut nier, comme le souligne Iwao Seiichi, que les interdictions maritimes ont marqué une rupture diplomatique et politique, dans le sens où le Japon a toujours jusque-là pu bénéficier d'apports cultures et techniques extérieurs[62]. Si certains, à l'instar d'Uchida Ginzô 内田銀蔵, insistent sur les aspects positifs de cet isolement, tels que la consolidation d'un État japonais unifié sous le pouvoir des Tokugawa[63], d'autres, tels Watsuji Tetsurô 和辻哲郎[64] la considèrent comme « la tragédie du Japon »[65]. Quant à lui, Asao Naohiro 朝尾直弘 regrette qu'un tel terme ait nui à l'image du Japon, en dépeignant cette période comme conservatrice et néfaste, en passant sous silence l'effervescence intellectuelle et la curiosité à propos de l'Occident et du monde qui la caractérisent pourtant[66]. Arano Yasunori 荒野泰典 abonde dans son sens en soulignant que l'histoire japonaise a longtemps été dominée par une vision euro-centrique[67]. Par ailleurs, Asao note justement que la politique du shogunat n'a pas toujours été appliquée de manière rigide ou en cohérence avec une politique véritablement isolationniste[68]. Arano confirme ce point de vue en citant une grande absente de ce débat : la relation entre le Japon et l'île d'Ezo, passée sous silence par beaucoup, à l'instar de Tashiro Kazui[69]. D'après Hamashita Takeshi et Kawakatsu Heita, plutôt que de parler d'un « pays verrouillé », il vaudrait mieux évoquer une « ouverture sélective » (*sentakuteki kaikoku* 選択的開国)[70] ; Yamamoto Hirofumi analyse quant à lui les pays « étrangers », avec lesquels le Japon a maintenu des contacts[71], par ailleurs, il nuance la remise en cause de l'imperméabilité du *sakoku*, en suggérant que dans certains cas, dont celui de Hokkaidô, on n'a pas vraiment

[61] EMORI Susumu, « Hokkaidô kinseishi kenkyû no dôkô – Senkyûhyakunanajûnendai ikô wo chûshin to shite » (L'évolution dans l'étude de Hokkaidô à l'époque moderne), *Kaitei zôho Hokkaidô kinseishi no kenkyû* (Etude révisée et augmentée de l'histoire de Hokkaidô à l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1997, p.496

[62] IWAO Seiichi, *Nihon no rekishi : sakoku*, Tôkyô, Chûô kôronsha, 1966, pp.4-5

[63] UCHIDA Ginzô (annoté par MIYAZAKI Michio), *Kinsei no Nihon : Nihon kinsei shi*, Tôkyô, Heibonsha, collection « Tôyô bunko », n°279, 1975 et KATÔ Eiichi, « The Development of Japanese Studies on sakoku, Closing the Country : A survey » (Le développement des études japonaises concernant le sakoku:une enquête), *Acta Asiatica*, 22, 1972.

[64] Watsuji Tetsurô 和辻哲郎 (1889-1966) : philosophe et historien, il se consacre à l'étude de la culture japonaise primitive et du bouddhisme.

[65] HÉRAIL Francine (dir.), *Histoire du Japon*, Lyon, Horvath, collection « Histoire des Nations », 1990, p.330

[66] ASAO Naohiro, *sakoku: Nihon no rekishi 17* (Histoire du Japon 17－sakoku), Tôkyô, Shôgakukan, 1975, 406p.

[67] « sakoku-ron kara kaikin, jôi chitsujo » (Du 'sakokuron' aux interdictions maritimes et au paradigme du barbare et du civilisé), *Nihon rekishi 14 – Kaikin to sakoku* (Histoire du Japon 14 – Interdictions maritimes et sakoku), Tôkyô, Tôkyôdô shuppan, 2002, p.51

[68] *Ibid.*, p.16

[69] Voir TASHIRO Kazui, « Foreign relations during the Edo period : sakoku re-examined » (Les relations extérieures durant l'époque d'Edo : une réévaluation du sakoku), *Journal of Japanese Studies*, Vol. 8, No. 2, été 1982, University of Washington, p.22-35

[70] HAMASHITA Takeshi et KAWAKATSU Heita (éds.), *Ajia kôeki ken to Nihon kôgyôka 1500-1900* (La sphère commerciale du commerce asiatique et l'industrialisation du Japon 1500-1900), Tôkyô, Liburo, 1991, p.27

[71] YAMAMOTO Hirofumi, *sakoku to kaikinseisaku jidai* (La période du sakoku et les interdictions maritimes), Tôkyô, Azekura shobô, 1995, p.1-9

affaire à un pays étranger, mais plutôt une région soumise à l'État japonais moderne, incorporé dans un périmètre défensif, qu'il qualifie d' « antichrétien »[72].

L'étude de l'histoire septentrionale devient donc l'une des thématiques argumentatives utilisées par les chercheurs – dont Arano, mais aussi l'historien médiéviste Amino Yoshihiko 網野善彦 (1928-2004), ou Befu Harumi[73]- pour procéder à une relecture de l'histoire du Japon durant l'époque d'Edo et à un nuancement -voire une remise en question- de l'étanchéité du *sakoku*. Des chercheurs occidentaux se joignent à ce mouvement, à l'instar de Donald Keene, Ronald Toby, Reinier Hesselink, et Brett L. Walker. Ce dernier allie la réévaluation du sakoku aux recherches qu'il effectue sur l'histoire de Hokkaidô[74]. Nous avons cherché à apporter notre pierre à l'édifice avec ce travail.

Cette remise en cause s'accompagne d'une volonté de relecture de l'économie japonaise et des échanges pendant le règne des Tokugawa, à partir des années 1970 ; elle se trouve résumée en détail dans l'article de William B. Hauser[75]. L'un des pionniers de l'historiographie sur l'économie japonaise durant l'époque d'Edo est Honjô Eijirô 本庄栄治郎 (1888-1973), qui se trouve également être l'un des spécialistes de la vie et de l'œuvre de Tanuma Okitsugu. Souvent critiqué pour sa vision quelque peu monolithique de la classe marchande, mais également pour ses penchants ultranationalistes, il représente néanmoins l'avant-garde des études économiques de l'époque d'Edo ; par ailleurs, il a cherché à publier en anglais pour diversifier son public. Sa vision de l'économie d'Edo a depuis été remise en question par le développement des études marxistes d'après-guerre, que Yamamura Kôzô résume ainsi : l'économie croît jusqu'à la fin du 17ème siècle, puis stagne ; les paysans sont exploités, les guerriers souffrent du développement du commerce[76]. Susan Hanley, Seymour Broadbridge, Syndey Crawcour et d'autres critiquent également une vision marxiste, tout en essayant de ne pas tomber la dichotomisation entre régions « avancées » (développées au niveau agricole) et « arriérées » (dont l'économie est basée sur la production proto-industrielle), dans lequel Yamamura est taxé de tomber[77]. Le courant marxiste est nuancé par les études historico-écologiques (*seitaishi* 生態史) d'Umesao Tadao (1920- ?) 梅棹忠夫, ainsi que le développement d'un angle d'approche plus international, dont pourrait se réclamer l'historien économique Kawakatsu Heita et Hamashita Takeshi[78]. Ce dernier est d'ailleurs

[72] YAMAMOTO Hirofumi, *op.cit.*, p.1-9

[73] AMINO Yoshihiko, *Nihonron no shiza- Rettô no shakai to kokka* (Les théories sur les Japonais : société et État dans l'archipel), Tôkyô, Shogakkan, 1990, BEFU Harumi, *Ideorogî toshiteno nihonbunkaron* (Les théories culturelles japonaises en tant qu'idéologie), Tôkyô, Shisô no kagakusha, 1987, et DALE Peter, *The Myth of Japanese Uniqueness (*Le mythe de l'unicité japonaise), London, Nissan Institute, 1986.

[74] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.7-8

[75] HAUSER William B., « Some Misconceptions about the Economic History of Tokugawa Japan » (Quelques idées reçues à propos de l'histoire économique du Japon des Tokugawa), *The History Teacher*, volume 16, n°4, août 1983, p.569-583

[76] YAMAMURA Kôzô, « Toward a Reexamination of the Economic History of Tokugawa Japan, 1600-1867 » (Vers une relecture de l'histoire économique du Japon des Tokugawa, 1600-1867), *The Journal of Economic History*, volume 33, n°3, 1973, p.516

[77] BROADBRIDGE Seymour, « Economic and Social Trends in Tokugawa Japan » (Tendances économiques et sociales dans le Japon des Tokugawa), *Modern Asian Studies*, volume 8, n°3, 1974, p.347 et HOWELL David L., « Proto-industrial origins of Japanese capitalism » (Origines proto-industrielles du capitalisme japonais), *The Journal of Asian Studies*, volume 51, n°2, mai 1992, p.279

[78] LEE John, « Trade and Economy in Pre-industrial East Asia » (Commerce et économie préindustriels en Asie orientale), *The Journal of Asian Studies*, volume 58, n°1, février 1999, p.4

l'un des directeurs de la collection d'ouvrages collectifs (*Ajia kara kangaeru* アジアから考える *Penser du Point de vue de l'Asie*), publié en 1993 et 1994, et comportant sept volumes.

Plus récemment, dans leurs travaux Kawakatsu et Hauser, sans pour autant remettre en cause l'influence de l'Occident sur les changements en Asie au 19ème siècle, considèrent que la propre expérience préindustrielle du Japon constitue un plus grand facteur évolutif[79]. En effet, comme le soulignent Eric Jones et David Howell ; ce dernier s'appuie d'ailleurs sur l'exemple de Hokkaidô, le Japon des Tokugawa est l'un des trois cas -avec l'Europe pré-moderne et la Chine des Song (960-1126)- de croissance économique préindustrielle intense, caractérisée par une augmentation réelle des revenus per capita[80].

Depuis les années 1970, la vision d'un Japon d'Edo évoluant vers une société économique (*keizai shakai* 経済社会), et ce avant Meiji, est donc de plus en plus communément acceptée[81]. Cette thèse est appuyée par la généralisation d'emplois en dehors du domaine agricole à travers le Japon à la fin du 18ème et au début du 19ème siècle[82] ; celle-ci appuie le concept de « révolution industrieuse » (*kinben kakumei* 勤勉革命) japonaise, proposé par Hayami Akira 速水融 (né en 1929), selon lequel les modes de production japonais d'Edo dépendent des investissements en main d'œuvre plus qu'en capitaux. Par ailleurs, dans le but de se rapprocher d'une main d'œuvre polyvalente, des ressources naturelles et produits de base, et pour minimiser la mainmise des maisons de commerce, les marchés et les manufactures se délocalisent des centres urbains et « villes sous le château » vers les villes, bourgs et villages au cours du 18ème siècle ; ce mouvement participe à brouiller les frontières entre paysans, commerçants, artisans[83]. Bien que ne constituant donc pas le seul exemple de bourgeon du capitalisme et de proto-industrie au Japon avant Meiji[84], l'étude de l'économie du fief de Matsumae et du système de « contrats de lieux » représente une petite contribution à cet édifice, que pose David L. Howell dans ses ouvrages et articles, et que nous nous efforcerons de consolider.

La dernière thématique abordée par notre sujet est l'étude de l'histoire intellectuelle japonaise, en portant une attention toute particulière au 18ème siècle. Cette période voit la naissance de ce qu'Immanuel Wallerstein appelle le « système-monde moderne ». Ce dernier est caractérisé par l'impératif d'accumuler sans cesse des capitaux, dicté par l' « économie-monde » née deux siècles auparavant, entraînant la nécessité de changements technologiques permanents et d'une expansion continue des frontières, qu'elles soient géographiques, intellectuelles ou scientifiques. Au Japon, la seconde moitié de l'époque d'Edo, à partir des années 1780, coïncide avec une période de remous politiques, sociaux, intellectuels et

[79] LEE John, *op.cit.*, p.3
[80] HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.5-6
[81] LEE John, *op.cit.*, p.6
[82] HAUSER William B., « Some Misconceptions about the Economic History of Tokugawa Japan » (Quelques idées reçues à propos de l'histoire économique du Japon des Tokugawa), *The History Teacher*, volume 16, n°4, août 1983, p.571
[83] *Ibid.*, p.573
[84] On citera d'autres régions proto-industrielles, longtemps considérées comme économiquement « arriérées », car moins développées au niveau agricole, comme le nord Kantô et Shinano et sa production de soie, Tosa et le papier, Nambu et sa métallurgie. HOWELL David L., « Proto-industrial origins of Japanese capitalism » (Origines proto-industrielles du capitalisme japonais), *The Journal of Asian Studies*, volume 51, n°2, mai 1992, p.279

culturels[85]. Tout d'abord, on assiste à un véritable essor intellectuel, caractérisé par la relativisation d'un confucianisme physiocrate et du sino-centrisme, et dans son sillon au développement des études nationales (*kokugaku* 国学), caractérisées par une réflexion sur l'identité et la spécificité culturelle japonaises, et enfin par des études hollandaises (*rangaku* 蘭学), axées sur les savoirs scientifiques occidentaux, puis sur les pays occidentaux eux-mêmes. Par ailleurs, l'augmentation de la production et de la circulation des produits à l'intérieur du pays apporte des changements dans la structure villageoise et la vie des paysans japonais tandis que les difficultés financières au niveau shogunal et domanial motivent certains lettrés proches du pouvoir, dans ce contexte d'essor culturel, à remettre en question la politique des interdictions maritimes, mise en œuvre un siècle et demi plus tôt. Ces interrogations sont renforcées par un autre facteur nouveau, qui voit le jour à cette époque : la présence grandissante de l'empire russe et ses tentatives répétées et pour le moins indésirables de prise de contact.

Dans ce contexte d'effervescence intellectuelle et de changements sociétaux, la présence étrangère, les questions de défense stratégique qui s'ensuivent, ainsi que la caducité économique apparente des restrictions maritimes, poussent des lettrés tels que Hayashi Shihei, Kudô Heisuke, et Honda Toshiaki, mais aussi des responsables gouvernementaux tels que Tanuma Okitsugu ou Matsudaira Sadanobu, à s'interroger sur une possible remise en cause du système en place. Celle-ci se traduit par la rédaction de traités pour l'ouverture et le développement de l'île d'Ezo. Sans remettre directement et effectivement en cause le pouvoir shogunal, ces traités s'interrogent sur sa relation d'autorité avec le fief de Matsumae, sa responsabilité à garantir la prospérité et le maintien en vie de son peuple et ses implications économiques, sur la relation du Japon avec son nouveau partenaire régional, la Russie, et la subjugation d'une frange ethnique sur laquelle le Japon possède une avance technique et technologique. Par ailleurs, ils proposent des innovations dans les domaines stratégique et économique, remettant par la même en question la vision paradigmatique des relations avec l'étranger, héritée de la Chine antique, en inadéquation avec la géographie maritime japonaise – que le géographe et spécialiste du Japon Philippe Pelletier qualifiera plus tard de « sur-insularité »[86]-, ainsi que la viabilité économique et défensive des interdictions maritimes. La question du développement de l'île d'Ezo se pose d'autant plus que, d'après l'un des grands spécialistes de l'histoire de Hokkaidô, Kaiho Mineo, durant la seconde moitié de l'époque d'Edo, on « atteint la première étape d'un processus de changements structurels –économique et politique- dans l'autonomie de l'île »[87].

Les sources les plus nombreuses pour ce chapitre concernent les deux personnages politiques que sont Tanuma Okitsugu et Matsudaira Sadanobu[88]. Ebina Kazuo est le premier à travailler sur Hayashi Shihei et l'époque Tanuma pendant l'ère Meiji, en 1908. Il se penche sur lui de manière à démontrer que les prémices de l'ouverture du Japon datent de la fin du

[85] FUJITA Satoru, *Kinseikôki seijishi to taigaikankei* (Histoire politique de la fin de l'époque moderne et relations internationales), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 2005, p.i

[86] Voir PELLETIER Philippe, *La Japonésie. Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, Paris, CNRS éditions, collection « Espaces et milieux », 1998, 400p.

[87] KAIHO Mineo, *Kinsei no Hokkaidô* (Hokkaidô à l'époque pré-moderne), Tôkyô, Kyôikusha, collection « Nihonshi » n°99, 1979, p.3

[88] On citera Ebina Kazuo 海老名一雄, Tsuji Zennosuke 辻善之助, Honjô Eijirô 本庄栄治郎 (1888-1973), pionnier dans l'étude de l'économie japonaise, Inobe Shigeo 井野辺茂雄, Shibusawa Eiichi 渋沢栄一, John Whitney Hall, Herman Ooms, Robert L. Backus, Iwasaki Haruko, Fujita Satoru 藤田覚, Dômon Fuyuji 童門冬二.

18ème siècle, et non de l'arrivée de Perry en 1853[89]. Inobe fait de même avec Matsudaira quelques décennies plus tard[90]. Quant aux autres auteurs, sans placer la gestion septentrionale au premier plan, ils ne s'en penchent pas moins sur les aspects innovants et modernes des politiques de leur sujet d'études. Reflétant leurs carrières antithétiques[91] et leurs politiques en opposition, les deux personnages sont parfois présentés de manière caricaturale par les chercheurs : Tanuma comme un dépensier novateur, et Matsudaira Sadanobu, comme un conservateur rigoriste et pragmatique[92]. Cette opposition a parfois déteint sur les chercheurs, à l'instar des querelles entre deux grands historiens japonologues américains John Whitney Hall et Herman Ooms. Le premier s'intéresse en 1955 à Tanuma, le présentant comme un « pionnier du Japon moderne » (*forerunner of modern Japan*)[93], le second souligne l'importance de la politique de Matsudaira, un « bureaucrate charismatique » (*charismatic bureaucrat*)[94]. Hall parle de « retour en arrière » enclenché par Matsudaira tranchant avec l'expansionnisme politique novateur de Tanuma ; Ooms critique avec véhémence l'idée préconçue que le libéralisme économique mène systématiquement au progrès et au bien-être d'une société, insiste sur le fait que le bureaucratisme, le retour à l'idéologie confucianiste ainsi que la préséance de la politique sur l'économie ont été bénéfiques pour le Japon, ouvrant la voie pour de nombreuses politiques de Meiji. Plus récemment, les biographes japonais qui leur ont succédé (à l'instar d'Ôishi Shinsaburô, Dômon Fuyuji, et Fujita Satoru) ne prennent pas part à de telles querelles[95]. Ces deux derniers auteurs partagent leurs recherches entre les deux personnages dans des biographies aux titres objectifs et sobres[96]. Fujita rend d'ailleurs hommage à ses prédécesseurs, Tsuji Zennosuke (1915)[97] et Ôishi, pour leurs travaux de réhabilitation de Tanuma, tout en soulignant la difficulté de brosser un portrait réaliste de cet homme politique, tant les écrits qui nous sont parvenus sont peu nombreux. Cet auteur allie d'ailleurs les recherches sur Tanuma et Matsudaira, celle relatives aux les relations internationales, mais aussi à la question de l'île d'Ezo[98], incarnant une nouvelle fois les liens

[89] EBINA Kazuo, « Kaikoku ron no bokkô to Tanuma jidai » (Le développement soudain des théories pour l'ouverture du pays et l'époque Tanuma), *Rekishi chiri*, volume 31, n°2, 1918, p.159-165

[90] INOBE Shigeo, « Matsudaira Sadanobu to Ezochi kaikô » (Matsudaira Sadanobu et l'ouverture de ports du territoire aïhnou), *Shigaku zasshi*, volume 45, 1934, p.78-88

[91] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.358

[92] Cette vision a été récemment ébranlée par l'article d'Iwasaki Haruko dévoilant les piécettes comiques et parodiques de Matsudaira, qui nuancent fortement son caractère conservateur et rigoriste. IWASAKI Haruko, « Portrait of a Daimyô : Comical Fiction by Matsudaira Sadanobu » (Portrait d'un daimyô : une fiction comique de Matsudaira Sadanobu), *Monumenta Nipponica*, volume 38, n°1, printemps 1983, p.1-18, et MATSUDAIRA Sadanobu, IWASAKI Haruko (trad.) « Daimyô Katagi », *Monumenta Nipponica*, volume 38, n°1, printemps 1983, p.20-48.

[93] HALL, John Whitney, *op.cit.*, 1955, 208 p.

[94] OOMS Herman, *Charismatic bureaucrat : A Political Biography of Matsudaira Sadanobu, 1758-1829* (Un bureaucrate charismatique : biographie politique de Matsudaira Sadanibu), Chicago, University of Chicago University Press, 1975, 225p.

[95] Robert L. Backus sur Matsudaira en 1963, Ôishi Shinsaburô sur Tanuma en 1991

[96] DÔMON Fuyuji, *Tanuma Okitsugu to Matsudaira Sadanobu* (« Tanuma Okitsugu et Matsudaira Sadanobu »), Tôkyô, Jijitsûshinsha, 2000, 252p. et FUJITA Satoru, – *Seijikaikaku ni idonda rôjû* (Matsudaira Sadanobu – l'Ancien qui défia les réformes politiques), Tôkyô, Chûôkôronsha, collection « Chûkô shinsho », 1993, 217 p. et *Tanuma Okitsugu*, Tôkyô, Minerva shobô, collection « Minerva Nihon Hyôdensen », 2007, 271p.

[97] TSUJI Zennosuke, *Tanuma jidai* (L'époque Tanuma), Tôkyô, Iwanami bunko han, n°18, 1980 (1ère édition 1915), 357 p.

[98] FUJITA Satoru, « Ezo-chi daiichiji jôchi no seiji katei » (Le processus politique menant à la prise de contrôle shogunal direct du territoire des Ezo), dans TANAKA Takeo (éd.), *Nihon zenkindai no kokka to taigai kankei*, Tôkyô, Yoshikawa Kôbunkan, 1987, 679-681p., FUJITA Satoru (éd.), *Jûnanaseiki no Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon du 17ème siècle et l'Asie orientale), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000, 218p., *Kinseikôki seijishi to*

très étroits unissant ces sujets, tout comme son collègue à l'Université de Tôkyô, Tsuruta Kei[99].

L'étude des écrits des lettrés relatifs à la gestion septentrionale se base principalement sur des sources primaires. Celles-ci sont principalement regroupées par deux collections. La *Hokumon Sôsho* 北門叢書 (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), sous l'égide d'Ôtomo Kisaku 大友喜作, compilée dans un contexte de conflits en 1943, cherche à rassembler les textes prônant la défense nationale (en particulier de Kudô Heisuke et d'Ôhara Sakingo) contre la Russie. Le titre de l'article introductif d'Ôtomo est d'ailleurs « Prémices de la défense nationale contre la Russie » (対露国保の濫觴). L'un des premiers à avoir étudié l'œuvre de Kudô n'est autre que Kôno Tsunekichi, spécialiste de l'histoire de Hokkaidô et des relations nippo-russes[100], nous montrant une nouvelle fois à quel point ces thématiques sont imbriquées. La seconde compilation, *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* 北方未公開古文書集成 (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), date de 1979, sous l'égide de Terasawa Hajime, Wada Toshiaki, Kuroda Hidetoshi. Elle regroupe les textes d'Ara.i Hakuseki, Sakakura Genjirô, Kudô, Hayashi, Honda. Elle s'insère dans le courant précédemment cité de remise en question d'un verrouillage du Japon jusqu'en 1853, comme nous le démontre le titre de l'article introductif de Wada Toshiaki : « Les trois auteurs classiques qui ont fait voler en éclats l'illusion du *sakoku* (pays verrouillé) » (鎖国の夢を破った古典三名著). Ces derniers sont Kudô Heisuke, Hayashi Shihei et Honda Toshiaki. Elle paraît un an après les œuvres complètes de Hayashi[101], et deux ans après l'ouvrage biographiques de Taira Shigemichi[102]. En dehors du Japon, ces auteurs et leurs écrits sont étonnamment peu étudiés. On citera toutefois quelques exceptions notables parmi lesquels Donald Keene[103], Bob Wakabayashi[104] aux États-Unis, Annick Horiuchi[105]en France. Au Japon, depuis le milieu des années 2000, les penseurs de la question septentrionale et certains

---

taigaikankei (Histoire politique de la fin de l'époque pré-moderne et relations internationales), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 2005, 312p.

[99] TSURUTA Kei, « Jûnana seiki no Matsumae han to Ezochi » (Le fief de Matsumae au 17ème siècle et le territoire ezo), dans FUJITA Satoru (éd.), *Jûnanaseiki no Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon du 17ème siècle et l'Asie orientale), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000, p.157-185, et « Kansei kaikaku to Ezochi seisaku » (La révolution de l'ère Kansei et le territoire des Ezo), dans FUJITA Satoru, *Bakuhansei kaikaku no tenkai*, Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2001, 232p.

[100] KÔNO Tsunekichi, « Aka-ezo fûsetsukô no chosha Kudô Heisuke » (L'auteur de la Réflexion sur les rumeurs à propos de la Russie [Ezo rouge], Kudô Heisuke), *Shigaku zasshi*, volume 26, n°5, 1916, p.51-64

[101] YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), 5 volumes, Tôkyô, San.ichi shobô, 1978

[102] TAIRA Shigemichi, *Hayashi Shihei – sono hito to shisô* (Hayashi Shihei- L'homme et sa pensée), Tôkyô, Hôbundô, collection « Sendai han no rekishi », n°4, 1977, 307p.

[103] KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La découverte japonaise de l'Europe : 1720-1830), Stanford, Stanford University press, 1969, 255 p.

[104] WAKABAYASHI Bob, *Anti-foreignism and Western Learning in early modern Japan* (Repousser l'étranger et apprendre de l'Occident au début du Japon moderne), Cambridge, Harvard University Press, 1986, 1991 (2ème édition), 343p.

[105] HORIUCHI Annick, « La science dans la pensée politique de l'époque d'Edo : l'exemple de Honda Toshiaki (1743-1820) », *Actes du Premier colloque d'études japonaises de l'Université Marc Bloch*, Strasbourg, 2000, p.85-96, « Honda Toshiaki (1743-1820) ou l'Occident comme utopie » dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.411-448, ou encore « Le Kaikoku Heidan (De la défense des pays maritimes) de Hayashi Shihei : présentation et traduction », *Ebisu*, n°38, Automne-hiver 2007, Tôkyô, Maison franco-japonaise, p.83-101

de leurs écrits font l'objet d'une nouvelle vague d'études, représentée par des chercheurs tels qu'Iwasaki Naoko[106] ou Miyata Jun[107].

Le plan de notre travail découle de cette variété de sources, correspondant elle-même à une pluralité de dimensions sur la question. Rejoignant des mouvements de réévaluation de la politique du *sakoku*, des relations étrangères et de la pensée japonaise de l'époque d'Edo d'une part, et d'ouverture de l'histoire septentrionale à l'histoire aïnoue, russe et aux réseaux d'échanges économiques et culturels du Pacifique nord d'autre part, deux mouvements amorcés dans les années 1970 qui connaissent actuellement une nouvelle vague de dynamisme, notre travail s'articule donc autour d'une multitude de thèmes et de sources, appelant un plan chrono-thématique.

Dans l'optique d'analyser parallèlement l'évolution dans les rapports de domination septentrionale et l'évolution du paradigme des relations avec l'étranger au Japon, nous nous pencherons tout d'abord sur le paradigme dichotomique et antagonique d'une périphérie barbare opposée à un centre civilisé (*ka.i chitsujo* 華夷秩序), hérité de la Chine ancienne qui prévaut jusqu'à la fin du 16ème siècle et régit les relations entre Japonais et Emishi, puis Japonais et Aïnous dans le septentrion japonais (nord de Honshû et péninsule méridionale d'Oshima à Hokkaidô). Dans un second temps, nous analyserons l'émergence d'un référentiel nippo-centré (*Nihon-gata ka.i chitsu jo* 日本型華夷秩序) dans un contexte de mondialisation archaïque, d'isolement partiel du Japon, et d'éclatement des centres qui dure jusqu'à la fin du 17ème siècle, ainsi que la mise en place des relations de dépendances croisées entre le shogunat, le fief de Matsumae et les Aïnous dans le septentrion. Par la suite, nous examinerons les enjeux économiques et la multiplication des acteurs régionaux, poussant les lettrés à questionner pour la première fois le statu quo septentrional dans les premiers traités pour l'ouverture (*kaitakuron* 開拓論), dans un contexte de déséquilibre grandissant entre les institutions domaniales et la pratique locale, et ce jusqu'aux années 1770. Enfin, nous analyserons l'émergence de la menace russe et ses implications dans la naissance des traités d'ouverture (*kaikokuron* 開国論) et de défense maritime (*kaibôron* 海防論), et les débats qui s'en suivent parmi les lettrés et les hommes du pouvoir à la fin du 18ème et au tout début du 19ème siècle. Nous porterons donc dans cette dernière partie un intérêt tout particulier aux questions stratégiques autour de la gestion de l'île d'Ezo en tant que corolaire des courants de pensée parmi ces derniers, ceux-là même qui, selon l'éminent japonologue Conrad Totman, ont marqué le début de l'effondrement des fondations du système de gouvernance

[106] IWASAKI Naoko, « 'Aka-ezo fûsetsu kô' no saikô » (Un réexamen du « Aka-ezo fûsetsu kô »), *Hokkaidô-Tôhokushi kenkyû* (Recherches sur l'histoire de Hokkaidô et du Tôhoku), n°3, Sapporodô shoten, 2006, p.80-85, « Jûhasseiki kôki ni okeru hoppô ninshiki no hatten » (La prise de conscience concernant les territoires du nord à la fin du 18ème siècle), dans FUJII Kenji, SUGIYAMA Tadaaki, KINDAI SHôsuke (éds.), Kyôto, Kyôto University Press, 2007, « 'Kamusatsuka fûsetsu kô' no rekishi teki shii » (Le sens historique des *Réflexions sur les rumeurs à propos du Kamtchatka*), dans KYÛSHÛ SHIGAKU KENKYÛKAI (éd.), *Kyôkai kara mita uchi to soto* (L'intérieur et l'extérieur vus des marges), Iwata shôin, 2008, p.59-76, « Shiryô shôkai – Namikawa Tenmin no 'Hekikyô roku' » (Introduction aux documents historiques – Namikawa Tenmin et ses *Archives pour l'ouverture des frontières*), *Hokkaidô Tôhoku kenkyûkai*, n°5, 2009, p.73-81

[107] MIYATA Jun, « Honda Toshiaki no keizai shisô – Kansei nananen seiritsu no 'Shizen chidô no ben' no sôgôteki kenkyû » (La pensée économique de Honda Toshiaki – La rédaction en l'an 7 de l'ère Kansei de « Shizen chodô no ben »), *Asia Japan Journal*, n° 5, 2009, p.19-41

bicéphale, shogunale et domaniale[108]. Notre étude s'achève en 1802, au moment de la confirmation de la durée indéterminée de la prise de contrôle shogunal direct (*eijôchi* 永上知) sur la partie orientale de l'île, à notre sens la première véritable rupture institutionnelle vis-à-vis des relations avec l'étranger.

[108] TOTMAN Conrad, « Ethnicity in the Meiji Restoration : an interpretive essay » (Le rôle de l'ethnicité japonaise dans la Restauration de Meiji : un essai interprétatif), *Monumenta Nipponica*, Volume 37, n°3, automne 1982, p.279

I. UNE LOGIQUE ANCIENNE DE RAPPORTS DE DOMINATION PLURISÉCULAIRES DANS LE SEPTENTRION JAPONAIS, DÉFINIS PAR UNE VISION PARADIGMATIQUE D'OPPOSITION ENTRE BARBARES ET CIVILISÉS

1. Le septentrion japonais depuis la préhistoire

(1) Une unité culturelle à l'époque Jômon

La première population dont la présence a été avérée par des fouilles sur l'île de Hokkaidô -appelée « hommes de Shirataki » (*Shirataki jin* 白滝人) par les archéologues- a occupé la région entre les rivières Yûbetsu 湧別 et son affluent à l'époque paléolithique il y a vingt mille ans[1] (On pourra consulter des cartes de Hokkaidô dans l'annexe I). A la fin de la dernière glaciation (-13 000), les cultures Tato (*Tato bunka* 田戸文化) et Sumiyoshi (*Sumiyoshi bunka* 住吉文化), venues du sud via la péninsule d'Oshima 渡島, apportent avec elles les techniques de pêche et de cueillette, ainsi que la poterie[2], tandis qu'apparaît plus au sud la culture Jômon (*Jômon bunka* 縄文文化)[3]. Elle englobe peu à peu l'ensemble de l'archipel, puis l'île de Hokkaidô il y a environ six mille ans. La population de Jômon est d'origine proto-mongoloïde. Elle est sédentaire à ses débuts et pratique la chasse, la pêche et la cueillette, ainsi que la poterie, en particulier décorée avec des motifs de cordes (*jômon* 縄文). Cette technique donne d'ailleurs son nom à la culture et à l'époque qui la caractérisent. La société de Jômon est particulièrement dynamique dans l'est et le nord de l'archipel, comme l'atteste la présence de vestiges de concentrations d'habitations et de greniers ; certains sites pouvaient compter jusqu'à plusieurs centaines de bâtiments, à l'instar de celui de San.nai Maruyama 三内丸山, près de l'actuelle ville d'Aomori 青森. Cependant durant le dernier millénaire de l'époque Jômon, on assiste à une dispersion des populations qui marque une péjoration des conditions de vie, peut-être un effet retord d'une trop forte poussée démographique par rapport aux ressources alimentaires[4]. A la fin de l'époque Jômon, deux cultures régionales existent à Hokkaidô : la culture Kamegaoka (*Kamegaoka bunka* 亀ヶ岡文化), basée autour de la péninsule d'Oshima à l'extrême sud, et la seconde, à l'est, englobant la région d'Ishikari 石狩, représentée par les vestiges de Nusamai (près de l'actuelle ville de Kushiro 釧路)[5].

(2) Une première rupture culturelle : les cultures Yayoi et du Jômon prolongé

L'arrivée dans l'archipel japonais d'une population venue du continent vers -300, apportant avec elle la pratique de la riziculture, marque une première rupture entre l'histoire

[1] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.9
[2] *Ibid.*, p.13
[3] Francine Hérail souligne que cette période peut être placée dans le Mésolithique, car elle n'a connu l'agriculture que dans sa phase finale. HÉRAIL Francine, *Histoire du Japon, des origines à la fin de Meiji*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1986, p.10
[4] Voir la conférence en ligne donnée par Laurent Nespoulous sur le site de l'INRAP à l'adresse suivante : www.inrap.fr/via_podcast/p-2291-Le-contre-exemple-Jomon-au-Japon.htm, consulté le 8 janvier 2013.
[5] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.18

culturelle de Hokkaidô et celle du reste de l'archipel. Les plus anciens vestiges de rizières ont été découverts dans le nord-ouest de l'île de Kyûshû, mais l'expansion de cette population vers le nord semble avoir été très rapide. En effet, d'après des recherches génétiques menées en vue d'élucider les origines du peuplement de l'archipel japonais, il semble que cette population continentale ait rapidement supplanté celle de culture Jômon du fait d'un taux d'accroissement naturel supérieur et du métissage[6]. En ce sens, le patrimoine génétique des habitants des franges septentrionales et méridionales de l'archipel japonais (Aïnous et habitants d'Okinawa) serait issu en grande partie du patrimoine génétique de la population de culture Jômon, tandis que pour la majeure partie de la population japonaise actuelle, il serait issu -à des degrés différents, bien sûr- d'un métissage entre les deux cultures[7].

C'est ainsi que sur une très grande partie de l'archipel la culture Yayoi (*Yayoi bunka* 弥生文化) prédomine, et ce jusqu'au 3ème siècle, date de l'apparition des premiers tertres funéraires. Dans l'extrême nord-est de Honshû[8] et sur Hokkaidô, la culture précédente évolue grâce aux apports techniques continentaux du travail du métal pour donner celle du « Jômon prolongé » (*zoku jômon* 続縄文), à partir du début de notre ère[9]. Bien qu'influencée par la culture Yayoi et se livrant à une agriculture limitée, la société du « Jômon prolongé » continue à centrer son économie de subsistance autour de la chasse, la pêche et la cueillette. La culture de Kamegaoka devient la culture Esan (*Esan bunka* 恵山文化), du nom de l'amas coquillier retrouvé vers Shirikishinai 尻岸内 (à l'extrême sud-est de la péninsule d'Oshima). L'une de ses caractéristiques est l'utilisation de motifs représentent des ours, retrouvés sur des fragments de poterie. La culture orientale évolue plus lentement, et prend le nom de « culture d'Ebestu » (*Ebetsu bunka* 江別文化) ; en contact étroit avec le continent, de nombreuses perles bleues dont se pare cette population ont été retrouvées[10]. Elle est caractérisée entre autres par les gravures retrouvées à Fugoppe フゴッペ, qui ressemblent à des dessins ou des caractères. Ces deux cultures sont différentes sur de nombreux points –tels que le mode de sépulture (la tête au nord-ouest pour la première, ou sud-est pour la seconde)- mais elles possèdent cependant certains points communs, issus des cultures continentales, que l'on retrouvera dans

[6] En effet, plus de 65% du patrimoine héréditaire des habitants des quatre grandes îles de l'archipel japonais est issu du patrimoine d'origine continentale de la vague de migration du début de Yayoi. Ce même patrimoine continental constitue moins de 20% chez les Aïnous et les habitants des Ryûkyû. Voir TANAKA Masashi *et al.*, « Mitochondrial Genome Variation in Eastern Asia and the Peopling of Japan » (Variation dans le génome mitochondrial en Asie de l'est et le peuplement du Japon), *Genome Research*, n°14, Département de Médecine Légale, Ecole Doctorale interdisciplinaire de Médecine et d'Ingénierie de l'Université de Yamanashi, 2004, p.1832–1850

[7] Le « modèle de double structure » (*nijûkôzô moderu* 二重構造モデル) de la population japonaise, proposé par Hanihara Kazurô en 1991 d'après des recherches dentaires et crâniennes, est aujourd'hui accepté par la majorité des chercheurs qui étudient les époques Jômon et Yayoi, même si l'importance et l'influence de la vague de migration de Yayoi est encore discutée (par des biologistes et généticiens, comme Ne.i Masatoshi, ou des historiens tels que Mark J. Hudson, parmi d'autres). L'hypothèse de Hanihara rompt avec l'hypothèse préexistante d'une évolution spontanée vers la riziculture du peuple de Jômon sans apport continental ou mouvement de population, soutenue par certains chercheurs (Hasebe, Suzuki, Kouchi, Akazawa, Aikens, etc.). Ces derniers semblaient rejoindre de ce fait les théories des « traités de japonité » (*nihonjinron* 日本人論), qui présentent le peuple japonais comme homogène, de lignée ininterrompue, sans aucun métissage populationnel. A ce sujet, voir HUDSON Mark J., *Ruins of identity : Ethnogenesis in the Japanese Islands* (Vestiges d'identité : Ethnogenèse dans les îles japonaises), Honolulu, University of Hawai'i Press, 2000, p.59-81.

[8] Les héritiers de la culture Jômon qui pratiquent la riziculture sur Honshû sont désignés par le terme « barbares aux rizières » *den.i* (田夷). Voir KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.32

[9] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.19

[10] *Ibid.*, p.20

la culture aïnoue (le thème de l'ours, les perles bleues), bien que celle d'Ebetsu soit plus proche des Aïnous des Kouriles[11].

C'est à la fin de cette période, au 4ème siècle, que l'on voit apparaître les premiers écrits –chinois- concernant le Japon ; à cette époque, le pays des Wa 倭 aurait compté une centaine de principautés, plus ou moins tributaires de la Chine des Han, mais d'où émergent déjà des fédérations sous le pouvoir d'un souverain unique (homme ou femme), à l'instar de la reine Himiko 卑弥呼, qui règne sur le Yamatai 邪馬台. Cette période marque donc le début d'un intérêt chinois pour ses voisins orientaux, concrétisés par des contacts culturels. L'époque suivante des tertres anciens (*Kofun jidai* 古墳時代) s'étend du 3ème à la fin du 6ème siècle ; elle marque l'extension progressive de l'autorité de la dynastie du Yamato 大和 sur la région du Kansai, Kyûshû, Shikoku. Son influence atteint le sud de la Corée[12]. Les liens tissés par la dynastie du Yamato avec cette dernière ainsi que la Chine s'accompagnent de nombreux apports culturels, dont le bouddhisme au 6ème siècle.

(3) Les cultures de Satsumon et d'Okhotsk : des cultures septentrionales intégrées à un dense réseau d'échanges

Les alentours du 6ème siècle correspondent sur Honshû à la fin de l'époque des tertres anciens et au début de l'époque d'Asuka (*Asuka jidai* 飛鳥時代), qui voit l'assimilation des principaux aspects de la civilisation chinoise (écriture, pensée et organisation administrative), ainsi que la transformation des puissants locaux en un corps de fonctionnaires[13]. A cette époque, on assiste à une vague d'immigration d'une population méridionale, élevant des chevaux vers la région nord-est de l'île de Honshû (la région du Tôhoku 東北). Certains d'entre eux vont jusqu'à Hokkaidô ; ils se heurtent à la culture d'Ebetsu qui s'est progressivement étendue jusqu'au nord de Honshû entre le 6ème et le 8ème siècle. Ils y introduisent un type de poterie nouveau (*hajiki* 土師器), des outils en fer (mais pas production) et des techniques agricoles (mais pas de riziculture)[14]. Ces avancées techniques donnent naissance à la culture, dite de Satsumon (*Satsumon bunka* 擦文文化), aux alentours du 8ème siècle. Elle est caractérisée par une société vivant dans un habitat semi-enterré carré contenant un foyer, pratiquant la chasse, la pêche et une agriculture limitée avec des outils en fer, acquis via le troc avec les habitants de la région nord-est voisine du Dewa 出羽. La quasi-totalité de l'île de Hokkaidô est englobée dans cette aire culturelle. Bien que l'inclusion de la région de Tsugaru 津軽 au nord de Honshû fasse encore l'objet de débats entre les chercheurs, une majorité d'historiens -dont Kaiho Mineo- considère que cette région est bien intégrée dans l'aire culturelle Satsumon[15].

---

[11] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.21
[12] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.11
[13] *Ibid.*, p.11
[14] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Kôdansha, collection « Kôdansha sensho mechie » 69, 1996, p.74 et SEGAWA Takurô, *Ainu no rekishi – Umi to takara no nomado* (L'histoire des Aïnous – Les nomades de la mer et des échanges), Tôkyô, Kôdansha, collection « Kôdansha sensho Métier » 401, 2007 (1ère édition), 2009 (4ème édition), p.26
[15] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.76. Certains archéologues tels que Matsumoto Takehaya et Segawa Takurô pensent que cette région ne constitue qu'un maillon du réseau commercial septentrional, sans être de culture Satsumon. SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.219

La voisine septentrionale de l'aire culturelle de Satsumon est celle de la culture d'Okhotsk (*Ohôtsuku bunka* オホーツク文化), qui s'étend de l'extrême nord de Hokkaidô, baigné par la mer d'Okhotsk, aux Kouriles du Sud à l'est, au Kamtchatka via l'île de Sakhaline, et enfin à l'embouchure du fleuve Amour sur le continent[16]. On date son origine au 5ème siècle environ et elle est fortement influencée par les cultures continentales, à l'instar de la culture tougouse, autour des fleuves Ienisseï, Lena et Amour ; elle atteint Hokkaidô via les Nivkhes (anciennement appelés les Ghiliaks) de Sakhaline[17]. Cette aire géographique reflète en grande partie celle de l'habitat aïnou à partir du 13ème siècle.

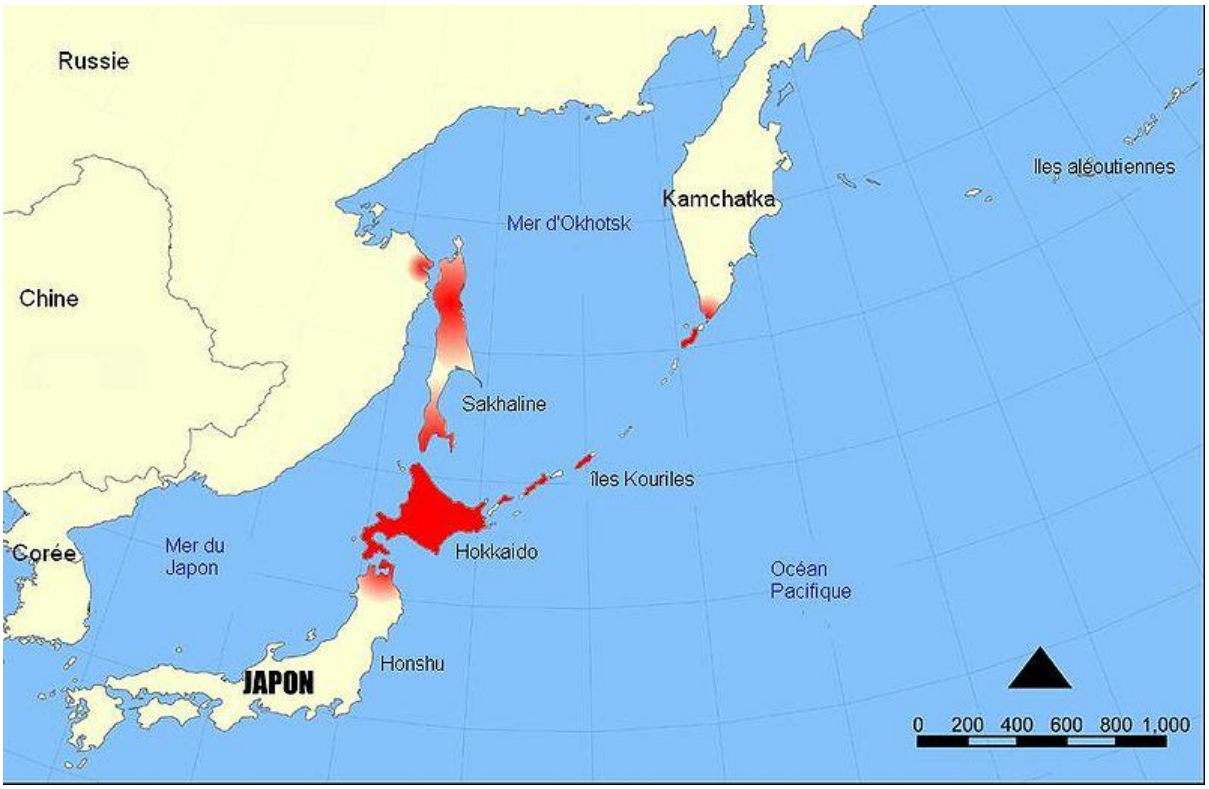

Figure 1 - L'habitat aïnou
(Carte disponible sur le site Wikipédia, http://fr.wikipedia.org/wiki/A%C3%AFnous_%28ethnie_du_Japon_et_de_Russie%29, consulté le 21 septembre 2013)

Elle est caractérisée par une économie de subsistance presque entièrement dépendante de la chasse et de la pêche, malgré une culture vivrière limitée d'orge et de millet, et par une domestication canine et porcine. Les vestiges les plus connus de cette culture sont sans doute l'amas coquillier de Moyoro (*Moyoro kaizuka* モヨロ貝塚), près de l'actuelle ville d'Abashiri 網走, ou les vestiges dans la dune d'Aonae 青苗, sur l'île d'Okouchir 奥尻, à l'ouest de Hokkaidô[18]. (On pourra consulter les cartes des aires géographiques 1 et 2 de l'annexe V, ainsi que la figure ci-dessous)

[16] D'après Stepan Petrovich Kracheninnikov, l'Amour aurait été désigné par le toponyme *Sakalin oula* par les peuples y vivant. KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, p.373
[17] EMORI Susumu, « Hokutô Ajia kara mita Ainu » (Les Aïnous vus de l'Asie du nord-est), dans KIKUCHI Isao (dir.), *op.cit.*, p.129. Certains chercheurs, tels que Befu, estime que les racines de cette culture sont d'origine eskimo et aléoute, mais ils sont minoritaires. A ce sujet, voir HUDSON Mark, *op.cit.*, p.225
[18] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.31

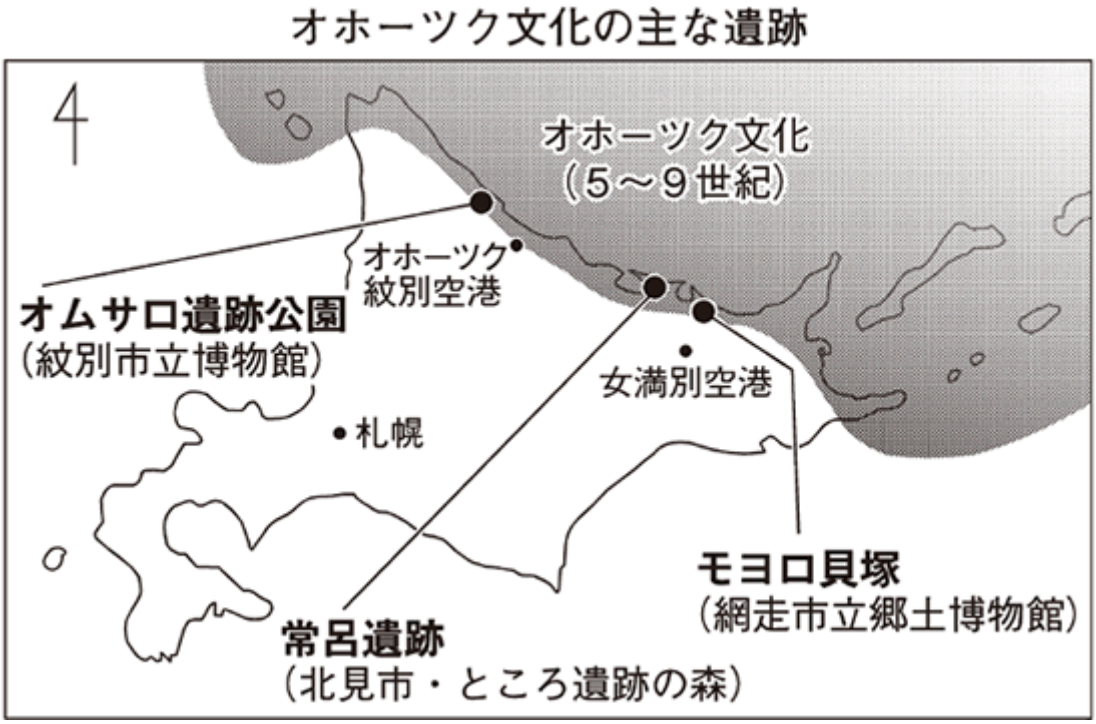

Figure 2 - la culture d'Okhotsk
(http://www.asahi.com/culture/news_culture/TKY200902040080.htm , consulté le 26 septembre 2013)

Cette proximité culturelle continentale se traduit également par des liens commerciaux très forts : les cultures d'Okhotsk et Satsumon sont intégrées à un réseau d'échanges très prospère et dynamique. En effet, on a retrouvé sur le site de Moyoro des miroirs chinois datant de l'époque des Song (960-1279) ainsi que des objets en bronze et en fer, quasiment identiques à ceux retrouvés dans les sites Nanai à Khabarovsk, sur la rivière Urmi[19], preuves d'un commerce entre les habitants de Hokkaidô et les populations continentales. Par ailleurs, des fouilles ont révélé la présence de poteries caractéristiques de l'époque dans des sites archéologiques datant de l'époque de Satsumon[20] s'étendant des environs de l'actuelle ville d'Aomori au nord de Honshû, jusqu'au sud de Sakhaline et aux Kouriles méridionales[21]. Cependant, de l'avis de Segawa Takurô et Matsumoto Takehaya, les objets de facture Satsumon et Aonae retrouvés à Honshû sont trop peu nombreux pour pouvoir affirmer une extension méridionale culturelle jusqu'à la région du Tôhoku ; tout au plus cela confirment-ils des liens commerciaux entre les cultures Satsumon, Aonae et du Tsugaru[22].

[19] KIKUCHI Toshihiko, « Ainu minzoku to hoppô kôeki » (Le peuple aïnou et le commerce septentrional), dans Chohôshi Kenkyû Kyôgikai (éd.), *Hoppôshi no shin shiza: Taigai seisaku to bunka*, Tôkyô, Yûzankaku, 1994, p.107-108
[20] KAIHO Mineo, « Hoppô kôeki to chûsei Ezo shakai » (Commerce septentrional et société médiévale à Ezo), dans AMINO Yoshihiko, *Nihonkai to hokkoku bunka:Umi to rettô bunka* (La Mer du Japon et les cultures septentrionales : cultures maritimes et insulaires), Tôkyô, Shôgakukan, 1990, p.270
[21] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.75
[22] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.219

Le commerce entre Hokkaidô et Honshû est avéré par les traces de riz retrouvées dans les vestiges de cette époque, et ce bien que les archéologues n'ont retrouvé à ce jour aucune trace de riziculture datant de cette époque[23]. Des chercheurs tels que Sasaki Toshikazu et Segawa Takurô estiment qu'une large partie de ce riz était utilisé pour la fabrication de saké, qui devait tenir un grand rôle dans les cérémonies religieuses[24], comme plus tard dans la culture aïnoue. Ce malte est appelé *kamutachi* ou *kamitachi*, en langue aïnoue[25], de même qu'en japonais durant les époques Nara et Heian. Nous reparlerons plus loin de ces similarités linguistiques. Mais le riz était également consommé en tant qu'aliment, comme l'attestent des baguettes retrouvées dans les vestiges K39, près de l'actuelle ville de Sapporo 札幌, faites en bois de cyprès japonais et en cryptomère, -deux arbres qui ne poussent pas à Hokkaidô- preuve d'une importation méridionale. En outre, on sait par les descriptions des Aïnous datant de l'époque moderne établies en 1618 et 1643 par les Européens Girolamo de Angelis[26] et Maarten Gerritzoon de Vries[27] que les Aïnous se servent de baguettes pour manger[28]. En sus, des objets provenant des lointaines Ryûkyû ont même été retrouvés dans le site archéologique n°10 d'Usu 有珠, datant de l'époque Jômon prolongé[29].

Ces contacts commerciaux sont également visibles à travers les similarités matérielles et culturelles existant entre le Japon des époques de Kofun, Nara et Heian et la culture Satsumon. Segawa Takurô prend pour exemple le métier à tisser utilisé par les Aïnous jusqu'au 19ème siècle pour tisser le chanvre (*reteruppe*) et l'écorce de bouleau (*attus*), similaire à celui employé sur Honshû vers le 7ème siècle[30], ou la forme du couteau court traditionnel aïnou (*makiri*), inspirée des sabres courts de l'époque de Heian. Par ailleurs, les similarités linguistiques entre certains vocables en langue aïnoue et en japonais n'ont pas échappé aux linguistes, tels que Nakagawa Hiroshi ; c'est le cas par exemple pour les mots désignant soit des ustensiles une coupe à saké (*sakazuki* en japonais, *tuki* en langue aïnoue), couvercle (*futa* en japonais, *puta* en langue aïnoue), ou des mots associés aux croyances religieuses : les dieux (*kami*, en japonais, *kamui*, en aïnou[31]), les os (*hon*e, en japonais, *pone* en aïnou), les esprits et les perles (*tama* en japonais et en aïnou) et les bandelettes de papier votives (*nusa* dans les

[23] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.94
[24] *Ibid.*, p.98
[25] Une annexe des termes en langue aïnoue est consultable en annexe III.
[26] Girolamo de Angelis (1567-1623) : missionnaire jésuite italien. Il entre dans les ordres en 1586 et exprime l'envie de partir au Japon. Il part en une première fois en 1596, mais une tempête l'oblige à rebrousser chemin. Il repart en 1599 et débarque en juillet 1602 à Nagasaki. I ; fonde une mission à Sumpu (actuelle Shizuoka). Le 27 janvier 1614, le shogun ordonne l'expulsion des missionnaires et de Angelis se réfugie à Nagasaki avant de partir vers le nord. Il est le premier européen à visiter Hokkaidô en 1618. Ses activités septentrionales sont tolérées par Date Masamune, un sympathisant de la cause chrétienne. Le durcissement des décrets antichrétiens l'oblige à quitter le nord et à retourner à Edo, où il est brûlé vif le 4 décembre 1623. Il est béatifié en 1867.
[27] Maarten Gerritzoon de Vries (1589-1647) : Navigateur hollandais. Premier Occidental à décrire la Mer d'Okhotsk et Sakhaline. Nous en reparlerons.
[28] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.97
[29] HUDSON Mark, *op.cit.*, p.211. On pourra consulter un tableau récapitulatif des objets de facture japonaise retrouvés dans des sites archéologiques aïnous dans HUDSON, *op.cit.*, p.212-213.
[30] Ce type de vêtements remplace les vêtements en peau de bêtes (*uri*), en plumes (*rapuri*) et en peau de poisson (*akumi*), utilisés précédemment. TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.13
[31] Ces deux termes sont également phonétiquement proches du mot kamtchadale pour génie *kamoul*. KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *op.cit.*, p.99

deux langues)[32]. En outre, certains noms d'animaux sont passés du aïnou au japonais ; c'est le cas de *tonto* devenu *todo* pour désigner le lion de mer de Steller[33], -ces deux mots viendraient d'ailleurs de la langue nivkhe-, *tonakai* (cerf), *ottosei* (otarie à fourrure), *rakko* (loutre de mer), *shishamo* (*spirinchus lanceolatus*). (On pourra consulter en annexe XXX une liste des termes en langue aïnoue, de même qu'un tableau de correspondance des différentes périodes sur Honshû et Hokkaidô en annexe IV).

(4) **Des cultures proto-aïnoues**

Bien que l'émergence de la culture aïnoue à proprement dite est plus tardive -vers le 12ème et 13ème siècle- coïncidant avec la transition entre un habitat semi-enterré à un habitat de surface, la maison aïnoue (*chise*), et l'introduction du foyer central[34], la culture de Satsumon peut déjà être considérée comme une culture proto-aïnoue. L'historien Mura.i Shôsuke la définit même comme la civilisation proto-aïnoue finale[35]. En effet, des symboles retrouvés au fond des poteries *hajiki* découvertes à Hokkaidô sont identiques à ceux retrouvés au fond de bols en laque appartenant à des Aïnous à l'époque d'Edo[36]. Ces symboles sont appelés *itokpa* ou *ekashi shiroshi* (« signes des anciens ») [37], et constituent des sortes de sigles familiaux. A l'origine, ces symboles représentent les dieux protecteurs de chaque individu ou de chaque famille[38]. D'après le poète aïnou Iboshi Hokuto 違星北斗 (1901-1929), ils sont transmis de génération en génération par le chef de famille [39]. Avant sa mort, celui-ci appelle son descendant à son chevet pour lui transmettre l'*ekashi shiroshi* de la famille[40]. Ces symboles servent à établir des lignées patrilinéaires dans une société ne possédant ni système d'écriture, ni patronymes[41]. Ils ornent les objets de culte ainsi que les flèches utilisées pour la chasse ; ils indiquent qui a fait la prise au cours d'une partie de chasse -auquel cas ils prennent le nom de « symboles de flèches » (*ai shiroshi*[42]). Dans le cas où un père et son fils chassent ensemble, un trait ou un point est rajouté au symbole de départ pour différencier leurs flèches[43]. Par ailleurs, attaché au carquois se trouve un bâtonnet gravé de l'*ekashi shiroshi* et que l'on marque d'une entaille pour chaque ours tué[44], constituant ainsi une sorte de « tableau de chasse » personnel. En sus, ces *shiroshi* servent également de sauf-conduits pour retrouver ses ancêtres dans l'au-delà[45]. Une centaine d'entre eux nous sont parvenus, correspondant à une

[32] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.96
[33] Du nom de Georg Wilhelm (Stöller) Steller (1709-1746), botaniste allemand qui voyage au Kamtchatka avec Stepan Petrovitch Kracheninnikov entre 1738 et 1740, avant de rejoindre l'expédition de Béring ; il donne son nom à des espèces d'aigles, de lions de mer et de canards, et d'autres animaux, qu'il est le premier à décrire.
[34] HUDSON Mark, *op.cit.*, p.213
[35] MURA.I Shôsuke, « Espace régional et construction de l'État dans l'archipel japonais au Moyen-âge », *Annales HSS*, mai 2003, p.999
[36] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.148
[37] IBOSHI Hokuto, *Kotan*, Tôkyô, Sôfûkan, 1984, p.15-16
[38] HAMADA Ryûji, *Kaitaku : Hokkaidô no rekishi*, Tôkyô, Mainichi shinbunsha, 1974, p.43
[39] IBOSHI Hokuto, *op.cit.*, p.15-16
[40] *Ibid.*, p.16-17
[41] *Ibid.*, p.211
[42] KAYANO Shigeru, *Ainu no hi*, Tôkyô, Asahi shinbunsha, 1990 (1ère édition), 1999 (8ème éd.), p.31
[43] LEROI-GOURHAN Arlette et André, *Un Voyage chez les Aïnous : Hokkaidô 1938*, Paris, Albin Michel, coll. « L'aube des peuples », 1989, p.89
[44] *Ibid.*, p.89
[45] *Ibid.*, p.16-17

centaine de lignées aïnous ; de nos jours, ils servent d'emblème aux associations de descendants de Aïnous[46]. (Voir figure ci-dessous)

Figure 3- Ekashi shiroshi, ou itokpa aïnous
(Image disponible à l'adresse suivante http://www.geocities.jp/bzy14554/fugoppe.htm, consultée le 21 septembre 2013)

Ceux d'Iboshi Hokuto constituent une exception à la règle. En effet, son grand-père travaillait pour les Japonais au début de l'époque de Meiji et il leur dévoila son *ekashi shiroshi*. Comme il ressemblait à une sorte d'étoile, les Japonais lui attribuèrent le nom de famille d'Iboshi[47], correspondant aux caractères 違星, signifiant « étoile différente ». Celui de la famille de Kayano Shigeru est la nageoire dorsale d'un poisson (*ashipenoka*, en langue aïnoue)[48]. En outre, les lignées matrilinéaires (*huchi ikiru*, littéralement « grand-mère ancêtre ») sont matérialisées par le mode de tissage de la ceinture portée sous les vêtements des femmes à même le corps (*upsor kut*), spécifique à chaque lignée et gardé secret[49]. (Voir la figure ci-après)

[46] UI Makiko, *Ainu tokidoki nihonjin* (Aïnous parfois japonais), Tôkyô, Shakaihyôronsha, 2001, p.182-183
[47] IBOSHI Hokuto, *op.cit.*, p.33-34
[48] KAYANO Shigeru, *op.cit.*, p.32
[49] WATANABE Hitoshi, *The Ainu Ecosystem and Group Structure* (Écosystème et structure du groupe chez les Aïnous), Tôkyô, University of Tôkyô Press, 1972, p.110

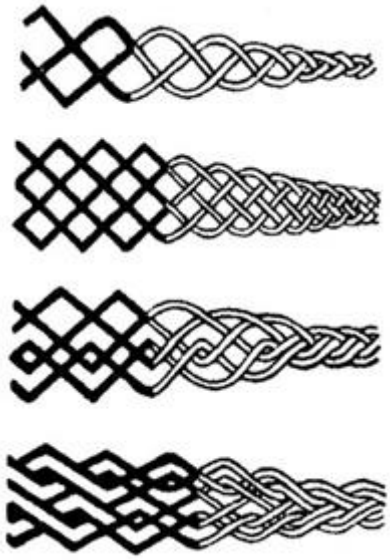

Figure 4- Mode de tissage des upsor kut
(VAN GULIK Willem R., Irezumi: the Pattern of Dermatography in Japan (Irezumi: Motifs de dermatographie au Japon), E.J.Brill, Leiden (Pays-Bas), 1982, p.218)

De nombreux éléments matériels et culturels aïnous reflètent une influence culturelle continentale, via la culture d'Okhotsk. Par ailleurs, comme l'ont démontré les travaux de l'expédition Jesup[50], au début du 20ème siècle, on peut parler d'une véritable civilisation du Pacifique Nord, centrée sur la zone d'échange entre la Béringie, la Mer d'Okhotsk et l'île de Vancouver. Les cultures d'Okhotsk et aïnoue ont en commun le port des boucles d'oreille, les motifs en spirale sur les vêtements[51], et partagent avec de nombreuses autres cultures du Pacifique nord le culte de l'ours. Celui-ci fait en effet l'objet d'un culte circumpolaire qui remonte aux sociétés paléolithiques de la dernière glaciation[52] et qui a pour manifestation concrète un rituel autour du renvoi de l'âme d'un ours occis (*iomante*, dans les cas des Aïnous), que l'on retrouve chez les Sami de Laponie, les communautés de Sibérie occidentale basées autour des fleuves Ob et Ienisseï, et les groupes toungouse, aïnou et nivkhe[53]. Le culte de l'ours atteint sa forme la plus sophistiquée dans ces deux derniers groupes, qui « adoptent » et élèvent des oursons[54] dans le but de procéder à la cérémonie rituelle d'envoi.

[50] Expédition Jesup (1897-1902) : expédition anthropologique en Sibérie, en Alaska, au Canada dont le but est d'étudier les liens entre les populations de part et d'autre du détroit de Béring. Elle est financée par Morris Jesup, et menée par Franz Boas, le « Père de l'anthropologie américaine ». Elle étudie entre autres, les Aïnous, les Nivkhes, les Kamtchadales, les Tchouktches.
[51] Ceux-ci devaient servir de sorte de labyrinthe pour égarer les mauvais esprits cherchant à pénétrer le corps des individus. Cette fonction est également remplie par les tatouages rituels féminins sur les mains et avant-bras, mais aussi autour de la bouche, deux endroits considérés comme étant particulièrement vulnérables aux esprits mauvais.
[52] JAHUNEN Juha, « Tracing the Bear Myth in Northeast Asia » (Le mythe de l'ours en Asie du nord-est), *Acta Slavica Iaponica*, n°20, 2003, p.2
[53] *Ibid.*, p.318
[54] Selon certaines sources japonaises anciennes, telles les *Essais d'Ezo* de Sakakura Genjirô, les femmes aïnoues allaiteraient même les oursons fraichement capturés. SAKAKURA Genjirô, « Ezo zuihitsu » (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.75

Dans la sépulture P45, située aux abords de l'actuelle ville d'Ashibetsu 芦別, à Hokkaidô, parmi les milliers de perles d'ambre retrouvées, se trouvait de la serpentine sculptée en forme de tête d'ours percée d'un trou à l'arrière. On suppose que l'utilité de cet objet était la même que celui qui ornait parfois les bandeaux de chefs de village lors des cérémonies aïnoues (*sapaunpe*), décrit pour la première fois en 1799[55]. (Voir la figure ci-dessous, sur laquelle un ours en bois taillé orne l'avant du bandeau)

Figure 5 - Chef aïnou portant le sapaunpe, bandeau de cérémonie
© 2007-2013 Kjeld Duits[56]
(Disponible sur le site old photos of Japan http://www.oldphotosjapan.com/en/photos/654/ainu-chief#.Uj4EHH-SlNs, consulté le 21 septembre 2013)

C'est un argument parmi d'autres pour mettre en lumière les similitudes culturelles et religieuses entre le peuple du Jômon postérieur à Hokkaidô et leurs descendants probables, les Aïnous. Des objets similaires ont été trouvés dans d'autres sépultures, près des villes d'Esashi, Ebetsu, Yoichi, Date et Kitami[57].

Par ailleurs, cette proximité est confirmée par les chroniques japonaises, à l'instar de la *Suite des chroniques du Japon* (*Shoku Nihongi* 続日本紀[58]) relatant les évènements de l'an 4 de l'ère Yôrô 養老 (720), où il est question de la proximité de l'île de Hokkaidô avec le continent :

[55] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.81
[56] Autorisation d'utiliser ces images obtenue par le gestionnaire du site. Pour plus d'informations, voir http://www.meijishowa.com/info/28/terms-of-use, consulté le 26 septembre 2013.
[57] *Ibid.*, p.82
[58] Elle couvre la période allant de 697 à 791. Elle est achevée en 797. Nous choisissons la traduction du titre proposée par Francine Hérail.

渡島津軽津司従七位上諸君鞍男等六人を靺鞨国に遣わしその風俗を観しむ[59]
L'administrateur du septième rang inférieur majeur en charge du passage entre Watarishima et Tsugaru, Kimi Kurao, a envoyé six hommes chez les Makkatsu, où ils ont observé leurs coutumes.

D'après certains historiens, tels Sasaki Shirô, les Aïnous peuvent être considérés comme les plus méridionaux des peuples du Nord, parmi lesquels on trouve les Nivkhes, les Kamtchadales, les Inuits, les Evenks, les Oroqens, etc.[60] (On pourra consulter la carte 3 des aires géographiques en annexe V). Leurs liens culturels sont évidents ; il est possible que le nom même de la péninsule du Kamtchatka provienne de la langue aïnoue, des mots *kam* (« viande ») et *satk* (« séchée »)[61], et que le mot Kouriles viennent de l'aïnou *kur* (« brouillard »)[62].

Ces contacts culturels reflètent le fait que jusqu'à l'avènement de l'État régi par les Codes, ce sont des zone-frontières -et non des lignes frontières- qui séparent des aires culturelles, et non des territoires politiques. On trouve de telles zones perméables entre les aires culturelles de Yayoi et du Jômon prolongé, ou l'aire culturelle japonaise antique de l'époque des tertres anciens et les aires culturelles de Satsumon et d'Okhotsk[63]. Cependant de par l'influence de la pensée chinoise, elles sont remplacées par des lignes-frontières qui vont délimiter des territoires politiques, subcélestes (*tenka* 天下) et sous le contrôle d'un souverain, garant de l'ordre terrestre, et les différencier des territoires barbares.

[59] KOJIMA Kyôko, *Emishi, Ezo kara Ainu e* (Des Emishi et des Ezo aux Aïnous), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Rekishi bunka Laiburarî » 273, 2009, p.46

[60] SASAKI Shirô, « Higashi Ajia no rekishi sekai ni okeru Ainu no yakuwari » (Le rôle des Aïnous dans l'histoire d'Asie orientale), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshin toshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.845

[61] D'après les dires de deux Russes, rencontrés à Itouroup par la mission d'investigation de 1785-6, cités dans « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.408. Le premier préfet de Hakodate, Habuto Masayasu 羽太正養, utilise cette étymologie dans son argumentation pour étendre le contrôle japonais jusqu'au Kamtchatka au début du 19ème siècle. Honda Toshiaki se montre encore plus irrédentiste et considère que ce mot serait une corruption du japonais *kara sake* 干鮭, qui signifie « saumon séché », du fait des grandes quantités de poisson péchées par les Aïnous dans cette région. HONDA Toshiaki, « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), dans WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle chez les barbares rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1978, p.122

[62] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2006, p.262

[63] Kaiho Mineo et Segawa Takurô, le peuple des Mishihase (également appelé *Shukushin* 粛慎) qu'aurait combattu Abe no Hirafu 阿倍比羅夫 à trois reprises entre 668 et 660 serait issu de cette culture d'Okhotsk. Kojima Kyôko affirme que le terme Mishihase désigne bien un peuple distinct des populations qui habitent Honshû ; dans les chroniques de la Chine ancienne, il désigne les peuples habitant au nord-est de l'Empire du Milieu, à l'instar des termes *yûrô* 邑婁, utilisé par les Han postérieurs, *motsukitsu* 勿吉, utilisé à l'époque des Sui et des Tang, et *makkatsu* 靺鞨, sous les Tang. D'après mes recherches, tous ces termes désigneraient les ancêtres des *Joshin* 女眞 (Jürchens), appelés Mandchous à partir du 17ème siècle, lorsqu'ils fondent la dynastie des Qing.

2. La naissance de la frontière et l'émergence de la vision paradigmatique d'une opposition entre barbares et civilisés

(1) La « frontière » : une expérience vécue plus qu'une délimitation territoriale ou topographique

Hayashi Masami considère que l'idée de « frontière » (*sakai* 境・堺・界) au Japon correspond moins à l'origine à un concept territorial qu'à une expérience vécue, une sphère d'activité quotidienne où se combinent les phénomènes primitifs de jour et de nuit, de lumière et d'obscurité, de vie et de mort[64]. En effet, le politologue et spécialiste des relations internationales Bertrand Badie estime que le concept de territoire en soi n'est rien, et que c'est l'usage qu'on en fait qui importe. En outre, cette idée de frontière vécue est confirmée par le fait que les frontières de l'État japonais ne correspondent pas -et ce jusqu'au Moyen-âge- à des délimitations topographiques. En effet, comme le rappelle Philippe Pelletier, le Japon est un pays insulaire dont la constitution en État-nation résulte d'un processus historique et géopolitique qui, malgré les apparences et ce qu'on en dit, prit plusieurs siècles et n'épousa pas automatiquement les contours topographiques de sa région. En effet, comme le rappelle Bruce Batten, les frontières japonaises ont bien été déterminées par des facteurs politiques, accompagnant l'évolution de l'État japonais[65]. De ce fait, les îles ne constituèrent pas *ipso facto* des frontières, et il y eut des frontières terrestres à l'État japonais, en particulier dans le septentrion japonais[66]. Tessa Morris-Suzuki précise même que, dans le cas de la Mer d'Okhotsk et du détroit de Tsugaru, l'espace maritime a rapproché les peuples plus qu'il ne les a séparés[67].

Les natures et les fonctions de la frontière en tant que réflexions d'expérience vécues sont donc multiples, comme le soulignent les travaux académiques anglo-saxons sur le sujet. L'un des pionniers de la recherche sur la nature et la fonction des frontières est l'historien américain Frederick Jackson Turner (1861-1932) ; c'est lui qui le premier a associé la *frontier* à une région et la *boundary* à une ligne[68]. La ligne-frontière (*border* ou *boundary*) est un facteur séparateur bidimensionnelle et centripète, et la zone-frontière (*frontier*), un facteur médiateur tridimensionnelle et centrifuge[69]. Parallèlement, le géographe politique Kristof Ladis (1918-2009) met en lumière une progression historique allant des zones-frontières des

[64] HAYASHI Masami, *Toge no minzoku chishi – sakai wo megutte* (Atlas ethnographique des cols – la relation à la frontière), Tôkyô, Kokon shoin, 1980, 224p.
[65] BATTEN Bruce, *op.cit.*, p. 166
[66] PELLETIER Philippe, « Iles-frontières, territoires impossibles ? », *Etudes Internationales*, volume 28, n°1, 1997, p.73
[67] MORRIS-SUZUKI Tessa, *op..cit.*, 1999, p.61
[68] En français, il est difficile de traduire la nuance sémantique qui existe en anglais entre les mots *boundary* et *frontier*. En japonais, la traduction proposée par le Genius est respectivement 境界（線）ou 接点 pour le premier terme, et 国境（地方）, 辺境《開拓地と未開拓地の境界地帯》ou フロンティア, pour le deuxième. On retrouve l'idée de démarcation linéaire dans le premier cas, et l'idée de région, ou de zone, voire de front pionnier dans le deuxième cas.
[69] Sur ce sujet, voir, entre autres, PELLETIER Philippe, *op.cit.*, 1997, p.73-103, ou MORRIS-SUZUKI Tessa, « Creating the Frontier : Border, Identity and History in Japan's Far North », *Asian History 7*, 1994, ou « Lines in the Snow : Imagining the Russo-Japanese Frontier », *Pacific Affairs*, Volume 72, n°1, Spring 1999, ou encore BATTEN Bruce, *To the Ends of Japan :Premodern Frontiers, Boundaries and Interactions*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2003, PRESCOTT John Robert Victor, International Frontiers and Boundaries 1, London, 1987 et MORMANNE Thierry, «L'instant de la frontière », *Cipango*, 1999, n°8, p.7-64.

entités politiques prémodernes aux lignes-frontières des États modernes, la notion de frontière linéaire en tant que limite étant récente [70]. L'historien et spécialiste des relations internationales en Asie, Benedict Anderson (né en 1936) abonde dans son sens en soulignant le fait que les États antiques sont définis par des centres et que les frontières sont poreuses et indistinctes[71]. On peut percevoir ici en filigrane l'évolution de zones-frontières séparant des aires culturelles en lignes-frontières marquant la limite entre un territoire civilisé et gouverné par un souverain et des marges barbares, incultes et insoumises.

L'approche turnérienne, mise en place d'après l'histoire américaine pour une analyse de la société américaine, n'est certes pas applicable à tous les pays. En sus, elle a suite été nuancée dans les années 1980 par le mouvement académique de la *New Western History*, dont fait partie l'historien Richard White, qui repense cette région-frontière comme une « zone intermédiaire » (*middle-ground*), dont le fonctionnement est défini par les interactions entre deux populations[72]. Ces interactions ont été analysées par Fredrick Barth (né en 1928). Il souligne la persistance des frontières en dépit du flux de personnes qui les franchissent de manière à montrer que les distinctions de catégorie ethnique ne dépendent pas d'une absence de mobilité, de contact, ou d'information, mais impliquent des processus sociaux d'exclusion ou d'incorporation par lesquels des catégories discrètes se maintiennent, *malgré* des changements dans la participation et l'appartenance au cours des histoires individuelles. En d'autres termes, de tels processus sociaux sont à l'origine de statuts ethniques dichotomisés à la base de relations sociales stables, persistantes et souvent d'une importance vitale, de part et d'autre de telles frontières[73]. Le passage d'une zone à une ligne frontière passe donc par une mise en exergue de l'altérité de l'Autre ainsi que la mise en place d'une opposition entre un centre civilisé et des franges barbares, et d'une vision dichotomique de la frontière.

(2) L'opposition entre centre et périphérie : la mise en place d'une vision dichotomique entre barbare et civilisé

Cette vision est basée sur l'opposition entre un centre (*core*) et une périphérie (« frange » ou « espace liminaire »). Le centre est le lieu du pouvoir, il est le plus souvent densément peuplé et à la pointe du développement[74]. Entre le centre et la périphérie se trouve l'écoumène (du grec *oikemune*) qui désigne les espaces habités. Il est lui-même subdivisé en

[70] KRISTOF Ladis, « The nature of frontiers and boundaries » (La nature des frontiers et limites), *Annals of the Association of American Geographers*, n°49, 1959, p.269-74

[71] ANDERSON Benedict, *Imagined Communities : Reflections on the Origins and Spread of Nationalism*, (Communautés imagines : Réflexions sur les Origines et l'expansion du nationalisme), London, Verso, 1991, p.19

[72] WHITE Richard, *The Middle Ground : Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Regions, 1650-1815* (La zone-intermédiaire : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815), Cambridge, Cambridge University Press, 1991, 544p.

[73] BARTH Fredrick, « Les groupes ethniques et leurs frontières », dans POUTIGNAT Philippe et STREIFF-FENART Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995, p.204-205

[74] Richard Louis Edmonds, dans son étude des frontières Qing et Tokugawa, établit une nuance entre ce qu'il appelle les « centres primaires » -qui possèdent l'ascendance chronologique et sont étendus- et les « centres secondaires », plus récents, parfois éphémères, et relativement plus petits. EDMONDS Richard Louis, « Northern Frontiers of Qing China and Tokugawa Japan » (Frontières septentrionales de la Chine des Qing et du Japon des Tokugawa), *Research Paper n°213*, Chicago, Department of Geography, University of Chicago Press, 1985, p.20

« zone d'écoumène intensif » -qui peut être considérée comme l'extension d'un centre- et en « zone d'écoumène extensive », caractérisée par des densités de population moins élevées[75]. La périphérie est également subdivisée en une zone interne centripète et une zone centrifuge, elle est le plus souvent représentée comme un espace vierge et inculte[76], ou « progressivement dichotomique », c'est-à-dire de plus en plus sauvage en s'éloignant du centre. On retrouve une telle vision concentrique dans la cosmogonie chinoise, à l'intérieur du paradigme d'Empire du Milieu et sa taxonomie d'altérité.

Comme le remarque en son temps l'historien athénien Thucydide[77], le civilisé doit s'opposer au barbare pour légitimer son degré de civilisation ; en d'autres termes, pour être civilisé, il faut un barbare, figure par excellence de l'altérité, celle que l'on rejette et celle qui fait peur[78]. Si la perception du barbare procède très certainement, à l'origine, de différences concrètes dans le mode de vie et la culture, les représentations consolident et figent ensuite ces différences[79], souvent sur la base d'une différenciation d'ordre social, sur laquelle se construit « l'ethnicité » des groupes réputés « barbares »[80]. Ceci explique pourquoi les barbares ne vivent pas toujours à l'extérieur des frontières mais subsistent au cœur de la civilisation où ils constituent souvent des couches de population plus anciennes qui ont été soumises et refoulées. Ces frontières sont sociales, bien qu'elles puissent aussi avoir des contreparties territoriales[81]. Comme le souligne Fredrick Barth, c'est par différenciation, ainsi que par exclusion et auto-attribution[82], que se forment les communautés, et les rapports de domination entre elles. Quand on définit un groupe ethnique par son caractère attributif et exclusif, la nature de la continuité de telles entités est claire : elle dépend du maintien d'une frontière[83]. Dans le cas de la Chine et du Japon, le degré de « civilisation » et de « barbarie » sert à définir la frontière, qui est ensuite matérialisée par une opposition entre un noyau diffuseur de civilisation et une marge qui s'en trouve plus ou moins éloignée, que ce soit au sens figuré -et culturel- ou au sens propre -et géographique.

Les populations qui habitent les espaces liminaires de l'État central antique japonais s'intègrent dans une cosmogonie qui hiérarchise leur degré de barbarie en fonction de leur éloignement par rapport à l'Empereur et à la civilisation (On pourra consulter le modèle 1 de l'annexe VI). Inspiré du *Weltanschauung* chinois antique, ce cadre théorique référentiel des relations avec l'étranger du Japon est basé sur une opposition à la fois spatiale et culturelle entre un centre civilisé –à l'origine l'empire du Milieu, c'est-à-dire la Chine- et des franges barbares périphériques[84]. Ce paradigme est désigné par les expressions ***ka.i chitsujo*** 華夷秩序 (***hua-yi zhixu***, « centre civilisé face aux franges barbares ») ou ***chûka shisô*** 中華思想 (***zhonghua sixiang***, littéralement « l'idéologie de l'efflorescence centrale », « idéologie de

[75] EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*., p.21
[76] PRESCOTT John Robert Victor, *op.cit.*, 190p.
[77] Thucydide (v.460 avant notre ère – v. 400 avant notre ère) : historien athénien. L'auteur de *L'Histoire de la Guerre du Péloponnèse* est considéré comme le premier véritable historien, du fair de sa volonté d'éliminer tout mythe ou toute rumeur de sa relation des évènements.
[78] RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.9
[79] *Ibid.*, p.10
[80] *Ibid.*, p.10
[81] BARTH Fredrick, *op.ct.*, p.212
[82] *Ibid.*, p.212
[83] *Ibid.*, p.212
[84] BATTEN Bruce, *op.cit.*, p. 166-182

l'empire du milieu »/ *middle-kingdom ideology* »), est organisé en cercles concentriques autour de l'empereur, et par extension autour de la capitale impériale ; plus on se trouve éloigné de ce centre, plus faible est le degré de civilisation.

Cette dichotomie entre barbare et civilisé, correspond à une vision ethnocentrique du monde et fournit la base idéologique du système de tributs chinois. Ce paradigme de « pays du Milieu »[85] (*Zhongguo* 中国), entouré de quatre mers (四海 *si hai*, *shikai* en japonais), est antérieure à la fondation de l'empire[86], on peut le mettre en parallèle avec le terme *Zhongyuan* 中原 (« plaine centrale »), désignant la plaine formée par les alluvions du fleuve Jaune, occupée une confédération instable de seigneureries sous la suzeraineté d'un roi, Fils du Ciel, celle des Zhou occidentaux (1046-771 avant notre ère). L'expression « sous le Ciel » (天下 *tian xia*, *tenka* en japonais) désigne à cette époque indifféremment l'ensemble du royaume et le monde d'ici-bas. Parallèlement, les « quatre régions » (四方 *si fang*, *shihô* en japonais), ou les « peuples des quatre régions » (四方民 *si fang min*, *shihô min* en japonais) désignent de manière métonymique le monde et l'ensemble de ses habitants, de même que l'expression quadrisyllabique presque « lexicalisée », *huaxia manmo* 華夏蠻貊 (*kakabanpaku* en japonais). Les deux premiers signes désignent les Zhou, les deux suivants tous les types de barbares dans une relation co-hyponymique renvoyant à l'ensemble des habitants d'ici-bas tout en opérant une différence entre les Zhou et les barbares[87].

Les ethnonymes pour les désigner sont nombreux, et parmi eux certains sont précédés d'un point cardinal. Ainsi, pendant la période dite « Printemps et Automne » 春秋 (*Chun qiu*, *shun jû* en japonais), s'étendant entre -722 et -481, le pouvoir central affaibli des Zhou orientaux se voit attaqué par quatre groupes de barbares distincts, chacun associé à une direction : 東夷 (*Dong yi*, ou *Azuma Ebisu* ou *Tôi* en japonais), 西戎 (*Xi rong*, *Seijû* en japonais), 南蛮 (*Nan man*, *Namban* en japonais), et 北狄 (*Bei di*, *Hokuteki* en japonais). A partir de ce moment-là, les ethnonymes sont quasiment systématiquement associés aux points cardinaux et des descriptions sur leurs us et coutumes font leur apparition[88]. En outre, c'est dans les annales de cette époque, datant du troisième siècle avant notre ère, qu'il est écrit que le domaine royal doit être considéré comme l'intérieur et celui des barbares comme extérieur[89]. Ces termes servent ensuite à désigner respectivement les Coréens et Japonais pour le premier, puis les peuples tibétains et turques pour le second, les habitants d'Asie du Sud pour le troisième, et enfin les Mandchous et autres peuplades du nord pour le quatrième.

[85] Nous privilégions, à l'instar de Zhitang Drocourt, la traduction d'Anne Cheng, *Histoire de la pensée chinoise*, Paris, Seuil, 1997, p.53. Cette notion, avant tout culturelle et géographique, renvoie à une civilisation liée à la plaine centrale depuis les Zhou occidentaux et ce n'est qu'à partir des Ming (1368-1644) qu'elle commence à prendre un sens politique, lorsque la Cour impériale se désigne officiellement par cette appellation dans les documents diplomatiques. DROCOURT Zhitang, « La notion de 'barbares' en Chine ancienne », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.27

[86] DROCOURT Zhitang, « La notion de 'barbares' en Chine ancienne », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.14

[87] *Ibid.*, p.17

[88] *Ibid*, p.18

[89] *Ibid.*, p.19

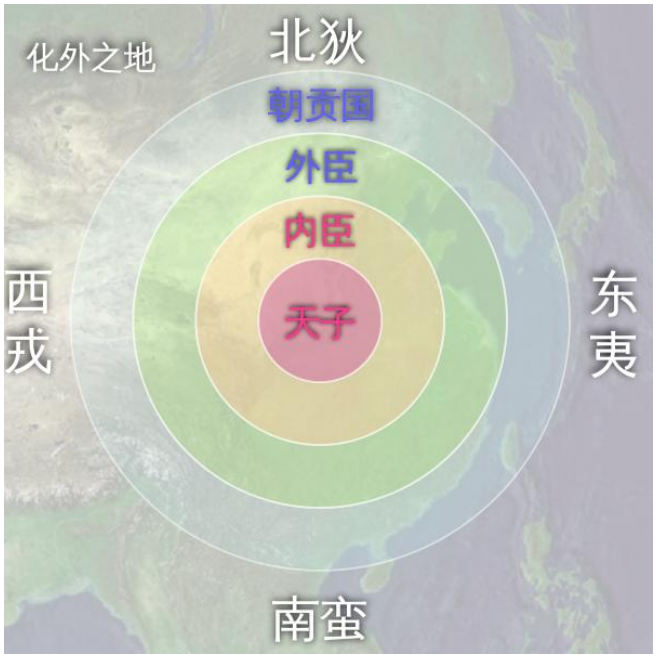

Figure 6 - Schéma paradigmatique chinois du barbare et du civilisé
(http://mamoretaiwan.blog100.fc2.com/blog-entry-882.html, consulté le 21 septembre 2013)

Il faut surimposer à cette vision le rapport de la civilisation sinisée à la mer, marqué par une prépondérance de la riziculture irriguée[90], un appareillage socio-politique de cours marquées par le confucianisme terrien, la menace récurrente de cavaliers nomades, renforçant une défensive terrienne, la présence elle aussi menaçante de pirates dans les eaux orientales par la suite[91].

(3) **Barbares et civilisés au Japon**

Comme on l'a vu précédemment, dans le septentrion japonais, la première frontière est culturelle, entre la culture Yayoi rizicole, arrivée par vagues à partir du 4ème siècle avant notre ère, et celle du Jômon prolongée, qui englobe la région de Tsugaru et l'île de Hokkaidô. Avec l'avènement de la dynastie du Yamato à l'époque des grands tertres anciens à partir du 3ème siècle, on assiste à une expansion progressive septentrionale du territoire sous son contrôle, sous la forme d'un front pionnier. Il s'étend selon ce que les historiens-géographes contemporains appellent une « zone de déplacement graduel » (*zen.i chitai* 漸移地帯) beaucoup moins rationalisée que la *frontier* américaine, définie par un kilométrage et une densité géographique[92]. Ce déplacement graduel matérialise ce que Ladis Kristof nomme la « tendance spontanée d'expansion de l'écoumène »[93]. De fait, comme le soulignent les historiens Takakura Shin.ichirô et Pierre-François Souyri, l'expansion territoriale japonaise a

[90] Dans le sud de la Chine, les populations mandchoues du nord cultivent plutôt le milet, et le sorgho.
[91] PELLETIER Philippe, « Tumulte des flots entre Japon et Corée. A propos de la dénomination de la 'mer du Japon' », *Annales de Géographie*, 2000, t.109, n°613, p.282
[92] *Id.*, *op.cit.*, 1998, p.75
[93] « Spontaneous tendency for growth of the ecumene ». KRISTOF Ladis, *op.cit.*, p.271-2

toujours pris la forme d'un engagement régional dans le but d'étendre le territoire japonais à des zones contiguës à ses frontières et d'agrandir ainsi l'espace impérial, tout en le maintenant en un seul bloc[94].

Suite à ses contacts avec la Chine, dès le 5ème siècle, le proto-État japonais adopte cette vision dichotomique lorsqu'il prend conscience de la présence de peuples de culture différente à ses frontières. Il les considère comme étant des « peuples extérieurs » (*huawai zhi min, kegai no tami* 化外之民). En effet, en 478, le souverain des Wa, un certain Wu 武 (*Yûryaku tennô* 雄略天皇 dans la tradition japonaise), demande à la Cour des Song du Sud de reconnaître sa souveraineté sur les barbares qu'il a soumis[95] :

> 封国は偏遠にして、藩を外に作す。昔より祖禰、躬ら甲冑を擐き、山川を跋渉し、寧所に遑あらず。東は毛人を征する五十五国、西は衆夷を服すること六十六国、渡りて海北を平ぐること九十五国 [96]
> Ils habitent loin de tout État suzerain et en dehors des divisions administratives. Depuis les temps anciens, ils ont transpercé nos armures et celles de nos pères. Ils traversent les montagnes et les rivières, sans relâche. A l'Est, les 55 pays des Emishi [retranscrit grâce aux caractères des poils et de l'homme] sont conquis, à l'Ouest, les 66 pays des ennemis nombreux sont conquis, en traversant la mer du nord les 95 pays sont pacifiés.

On retrouve ici trois des quatre directions, auxquelles sont associés des ennemis à soumettre. Ceux de l'est sont simplement désignés par le terme « Emishi », dont les idéogrammes signifient « hommes poilus », mettant ainsi en exergue leur barbarie et leur apparence animale. Les ennemis du nord, au-delà des mers semblent être les habitants de l'île de Hokkaidô ; en outre, le verbe *wataru* 渡る sera par la suite employé pour construire l'appellation de cette île, Watarijima (渡嶋). Ces peuples du nord ne sont pas nommés, ni même décrits, même si leur existence semble être connue. Les barbares du sud ne sont pas nommés, sans doute car les régions au sud de la région du Yamato, où est installé le pouvoir central de l'État japonais en devenir, sont considérées comme soumises au pouvoir central.

Dans le cas du Japon et en vertu de ce paradigme, les peuples insoumis habitent les régions orientale et septentrionale de Honshû. Les appellations utilisées pour les désigner sont donc variées ; on y retrouve fréquemment l'idéogramme 夷 (lu *yi* en chinois), qui servait à désigner les barbares de l'est. Il peut être utilisé seul, auquel cas, les Japonais le lisent *ebisu*, mais le plus souvent il intervient dans des composés, à l'instar de *tôi* 東夷 (l'équivalent de *dong yi*, vu plus haut), *ijin* 夷人 (barbare), d'*ezo* 蝦夷 ou d'*ebisu* (ici, le premier idéogramme est vide de sens[97]), ce dernier pouvant s'écrire également en utilisant l'idéogramme désignant les barbares du nord 狄, ou plus rarement 愛比須[98]. L'appellation *ebisu* serait d'ailleurs une

[94] SOUYRI Pierre-François, *op.cit.*, p.545
[95] MACÉ François, « Pour être civilisé, il faut des barbares : le cas du Japon dans l'Antiquité », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.35
[96] KUMAGAI Kimio, *Ezo no chi to kodai kokka* (La terre d'Ezo et l'État antique), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Nihonshi Liburetto », n°11, 2004, p.7
[97] BERQUE Augustin, « La Chaîne culturelle d'une colonisation : les paysans à Hokkaidô », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, année 1974, volume 29, n°6, p.1427
[98] HAMADA Ryûji, *Kaitaku : Hokkaidô no rekishi*, Tôkyô, Mainichi shinbunsha, 1974, p.29. Dans une retranscription des chroniques relatives à l'ère Yôrô 養老 (717-723), dans les *Chroniques posétrieures du Japon*, dans le composé 蝦夷 se lit *Ebisu* (cette lecture est indiquée par les idéogrammes suivants 衣比須). Voir KOJIMA

corruption d'*emishi*, écrit en utilisant les mêmes idéogrammes 蝦夷, ou plus rarement 愛瀰詩 ou encore 愛弥詩, devenu *ebishi*, puis *ebisu* au cours du temps[99].

(4) Les « barbares de l'Est » du Japon : les Emishi

Comme on l'a vu plus haut, le terme *Emishi* 蝦夷 correspond à la classification chinoise des Barbares des Quatre Directions et désigne des habitants des franges de l'Est. Avant de poursuivre notre propos, il nous paraît judicieux de revenir sur la ou les populations désignées par ce terme. La pierre d'achoppement parmi les chercheurs a longtemps consisté à établir si le peuple désigné par le terme « Emishi » constituait un groupe ethnique différent des Japonais (dits « Yamato »), issus de la culture Yayoi. En d'autres termes, les Emishi étaient-ils les descendants directs des habitants de l'archipel à l'époque du Jômon ? Cette question fait partie d'un débat plus vaste sur l'origine du peuplement japonais, qui nait au 18ème siècle, mais connaît un regain d'intérêt parmi les scientifiques lors de l'avènement de l'archéologie moderne au Japon après Meiji[100]. Comme l'écrit dans son journal de bord le navigateur français Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse (1741-1788) en 1787, lors de son passage dans le Pacifique nord :

> Je n'essaierai point d'expliquer comment le Jesso, l'Oku-Jesso, et toutes les Kuriles, sont peuplés d'une race d'hommes différente de celle des Japonais, des Chinois, des Kamtchadales, et des Tartares […]. En ma qualité de voyageur, je rapporte les faits et j'indique les différences ; assez d'autres réduiront ces données en système[101].

(i) L'hypothèse des « Emishi-Aïnou »

Une première hypothèse dite « du peuple différent » (*iminzoku setsu* 異民族説), ou des « Emishi-Aïnou » (*Emishi Ainu setsu* 蝦夷アイヌ説), affirme que les Emishi sont les ancêtres des Aïnous[102], boutés hors de Honshû après le 9ème siècle. Cette hypothèse est privilégiée de la fin de l'époque Edo jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale. A la fin du 18ème siècle, le lettré

Kyôko, *Emishi, Ezo kara Ainu e* (Des Emishi et des Ezo aux Aïnous), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Rekishi bunka Laiburarî » 273, 2009, p.19

[99] OGUCHI Masashi, « Bunken shiryô kara mita 'Ezo' no seiritsu – 'Kôkogaku kara mita Ainu minzoku-shi' he no komento » (L'avènement des 'Ezo' dans les documents de référence – un commentaire de la présentation 'L'histoire des Aïnous du point de vue de l'archéologie'), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshin toshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.67

[100] On fait souvent remonter l'apparition de l'archéologie moderne au Japon à la découverte de fragments de poterie dans l'amas coquillier d'Ômori (*Ômori kaizuka* 大森貝塚) par le zoologue américain Edward S. Morse en 1877. Avant cette date, la plupart des lettrés japonais se fiaient aux chroniques officielles japonaises et chinoises pour trouver des informations concernant l'histoire de leur pays, malgré les critiques de certains intellectuels tels qu'Ueda Akinari et Yamagata Bantô. Ainsi, d'après les *Annales de l'histoire du Japon* (*Nihonshoki* 日本書紀), celui-ci aurait été fondé par le premier empereur japonais, Jinmu, qui aurait régné au Japon en l'an 660 avant notre ère.

[101] LA PÉROUSE Jean-François de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, édition du Carrefour, collection « Voyages et Découvertes », Paris, 1930, p.228

[102] On ne parle de l'émergence d'une culture proprement aïnoue qu'à partir du 13ème siècle. Nous en reparlerons plus loin.

confucéen et homme politique Ara.i Hakuseki 新井白石 (1657-1725) considère qu'en des temps immémoriaux, les Mishihase 粛慎, venus du nord de la Chine, auraient envahi les îles de Sado et d'Ezo et y auraient laissés des objets en pierre taillée, pour lesquels il portait un intérêt tout particulier. En outre, du fait de leur apparition conjointe dans les chroniques, un amalgame est parfois fait entre les Mishihase (également appelé *Shukushin*), issus de la culture d'Okhotsk, qu'aurait combattu Abe no Hirafu 阿倍比羅夫[103] à trois reprises entre 668 et 660, et les Emishi. En vérité, ces deux termes désignent bien des populations distinctes[104]. Kiuchi Sekitei 木内石亭[105] compare des objets en pierre taillée trouvés à Hokkaidô et à Honshû et en déduit que les primo-habitants de l'archipel sont les Emishi, une autre appellation pour Mishihase. La conclusion est la même pour Sugae Masumi 菅江真澄[106] qui trouve de nombreux objets de pierre taillée dans le Tôhoku et à Hokkaidô et en déduit que les Aïnous habitaient l'île de Honshû[107]. Cette dernière version est reprise par la suite par Philipp Franz von Siebold[108] et son fils Heinrich.

Durant l'époque de Meiji, les plus grands avocats de cette théorie sont sans doute l'historien Kida Sadakichi 喜田貞吉 (1871-1939), l'un des pionniers de l'étude des Aïnous de Honshû, le linguiste, spécialiste de la langue aïnoue Kinda.ichi Kyôsuke 金田一京助 et l'anthropologue et anatomiste Kodama Sakuzaemon 児玉作左衛門 (1895-1970) tous trois spécialistes des études aïnoues à la fin du 19ème et au début du 20ème siècle. Kinda.ichi considère que le mot *emishi* viendrait du japonais *yumishi* 弓師, signifiant « maître de l'arc », et met ceci en parallèle avec son utilisation chez les Aïnous. Ils sont rejoints par celui qui est considéré comme le père des études aïnoues, Takakura Shin.ichirô 高倉新一郎 (1902-1990)[109]. Quant à lui, l'historien Tsuda Sôkichi 津田左右吉 (1873-1961) ne s'oppose pas diamétralement à cette hypothèse, mais, plutôt que de parler des liens entre Emishi et Aïnous, il préfère évoquer un « autre peuple » (*iminzoku* 異民族) à opposer au peuple japonais (qu'il appelle « notre peuple », *wareware no minzoku* われわれの民族) et le « peuple du Yamato » (*Yamato*

[103] Abe no Hirafu 阿倍比羅夫 (dates inconnues) : gouverneur de l'ancienne province de Koshi, correspondant aux régions d'Echigo, Etchû et Echizen, sur la côte au centre-ouest de l'île de Honshû. Il est mentionné dans le *Kojiki* 古事記 (*Récit des faits anciens*). Il participe aux campagnes militaires en Corée visant à aider le royaume de Paekche, avant d'être défait par une alliance entre la Chine des Tang et le royaume coréen de Silla. Il est également connu pour avoir combattu les Emishi qui vivent au nord du Japon. Il serait un des fondateurs des clans Abe et Andô, responsables de la surveillance du nord de Honshû par la suite. Nous en reparlerons.

[104] D'après KOJIMA Kyôko, dans le *Wei-zhi dong-yi-zhuan* 魏志東夷伝 (*Gishitôiden*, en japonais), le *Sui-shu* 随書 (*Zui sho*, en japonais) ou le *Tong-dian* 通典 (*Tsuden*, en japonais), le terme Mishihase désigne les peuples habitant au nord-est de l'Empire du Milieu.

[105] Kiuchi (ou Kinouchi) Sekitei 木内石亭 (1724-1808) : Minéralogiste et archéologue japonais. Il publie la revue d'histoire naturelle « Pétrographie » (*Unkonshi* 雲根志) entre 1773 et 1801.

[106] Sugae Masumi 菅江真澄 (1754-1829) : Grand voyageur et pionnier des études folkloriques au Japon. Nous en reparlerons plus loin.

[107] GOTÔ Takuto, « Senjû minzoku Ainu wo kangaeru » (Sur les aborigènes du Japon, les Aïnous), *Bunkyô daigaku Shônan sôgôkenkyûjo kiyô* (Revue d'études du Laboratoire Shônan de l'Université de Bunkyô), octobre 1997, p.210

[108] Philipp Franz von Siebold (1796-1886) : Au service de la Compagnie des Indes Néerlandaises, il est envoyé à Dejima en 1823, où il ouvre une école de sciences occidentales. Du fait de son amitié avec des lettrés tels que Takahashi Kageyasu, Inô Tadataka et Mogami Tokunai, il obtient des informations confidentielles et il est soupçonné d'espionnage pour le compte de la Russie et expulsé du Japon en décembre 1829. De retour entre 1859 et 1863, il écrit de nombreux ouvrages de référence sur la flore et les mœurs de ce pays.

[109] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Kôdansha, collection « Kôdansha sensho mechie » 69, 1996, p.31-33 et 135

minzoku 大和民族, c'est-à-dire issu de la culture Yayoi)[110]. L'historien Takahashi Takashi 高橋崇, dans les années 1980, se base lui sur la présence abondante de toponymes se terminant par les sons nai [nai] et betsu [betsy], qui signifie respectivement « petit cours d'eau » et « rivière » en langue aïnoue, dans le nord de Honshû (en particulier dans les départements actuels d'Iwate et Akita)[111].

Enfin, la similitude entre les motifs en spirale, présents chez de nombreuses populations autour du globe, et les tatouages péribuccaux – présents dans de nombreuses cultures septentrionales, à l'instar des Tchoutchkes et des peuples toungouses- des statuettes de l'époque Jômon et ceux présents dans la culture aïnous a souvent été utilisée pour corroborer des liens de parenté entre habitants du Jômon et Aïnous.

(ii) L'hypothèse des « peuples périphériques »

La deuxième hypothèse concernant les Emishi, dite des « peuples périphériques » (*henmin setsu* 辺民説) ou des « Emishi non-aïnou » (*Emishi hi ainu setsu* 蝦夷非アイヌ説) ou enfin des « Japonais de la 'frontière' » (*'henkyô' nihonjin setsu* 「辺境」日本人説), qui émerge après-guerre, considère que le terme Emishi désigne des Japonais, mais non soumis à l'autorité impériale. L'historien Shin.ya Naokichi 新野直吉 (né en 1925) considère que du fait du métissage qui a eu lieu entre la vague d'immigration de l'époque Yayoi et la population de culture Jômon, il est difficile de parler de deux groupes ethniques différents[112]. Cependant, il considère que les Mishihase que combat Abe no Hirafu sont sûrement un peuple habitant plus au nord, ethniquement différents des Emishi, et donc des Japonais. Pour l'archéologue Itô Nobuo 伊東信雄 (1908-1987), il n'y a aucune preuve archéologique permettant d'affirmer que les Emishi étaient un peuple complètement différent des Japonais.

(iii) L'hypothèse « de la triple vague »

A Meiji, le naturaliste américain Edward S. Morse (1838-1925) propose sa théorie, c'est-à-dire celle d'une triple vague de peuplement de l'archipel : le premier pré-aïnou, le second aïnou, et enfin le troisième japonais. John Milne (1850-1913) soutient cette version, et lors d'une conférence le 12 janvier 1882 devant la Asiatic Society of Japan, intitulée « Notes on the Koro-pok-guru or Pit-dwellers of Yezo and the Kurile Islands » ; c'est le premier à nommer ce peuple, d'après les informations transmises par les Aïnous au missionnaire et spécialiste de la langue et de la culture aïnoues John Batchelor[113].

---

[110] Son propos révèle cependant des contradictions lorsqu'il évoque la culture de Hiraizumi 平泉文化 et du temple Chûsonji 中尊寺 en mettant en exergue son caractère japonais, alors que le clan Fujiwara 藤原 de Hiraizumi se réclame d'ascendance emishi.

[111] A ce sujet, voir YAMADA Hidezô, *Ainugo chimei no kenkyû* (Etude des toponymes en langue aïnoue), Tôkyô, Sôfûkan, 1995, 334p.

[112] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.37

[113] NANTA Arnaud, « Koropokgrus, Aïnous, Japonais, aux origines du peuplement de l'archipel. Débats chez les anthropologues, 1884-1913 », *Ebisu*, n°30, 2003, p.125

C'est ensuite Tsuboi Shôgorô 坪井正五郎 et Shirai Mitsutarô 白井光太郎, membres fondateurs de la Société d'anthropologie (*jinrui gakkai* 人類学会) en 1886, qui débattent de la question. Tsuboi soutient la thèse de la double hétérogénéité des populations pré-japonaises, alors que Shirai nie l'existence des Koro-pok-gurus ; il est rejoint par Kogane.i Yoshihiko 小金井良彦. Au début de l'ère Taishô, l'anthropologue et archéologue Torii Ryûzô 鳥居龍藏 (1870-1953) affirme l'altérité irréductible entre « Japonais protohistoriques » et « Aïnous préhistoriques »[114] ; la théorie des Koro-pok-gurus disparaît pour de bon[115].

(iv) L'hypothèse « créole »

L'hypothèse privilégiée aujourd'hui veut que les Emishi fassent partie d'une population hybride de Japonais de culture Yayoi, et de proto-Aïnous de culture du « Jômon prolongé » et de Satsumon, qui, malgré de grandes différences culturelles, ont pour point commun de ne pas se soumettre au pouvoir central. Cette hypothèse est appelée « de la non-spécificité » (*hitokutei setsu* 非特定説), ou « hypothèse créole » (*kureôru setsu* クレオール説). En effet, d'après l'historien Karl Friday, certains Emishi ne parlent pas japonais[116] ou de certains Japonais maîtrisant la langue Emishi (désignée par le terme *igo* 夷語)[117], ce qui semblerait en effet indiquer une parenté avec les Aïnous. Cependant, certains Emishi pratiquent la riziculture et l'élevage de chevaux, absents de la culture aïnoue, ce qui indique une économie de subsistance plus proche de celle des Japonais du Yamato[118].

Parallèlement, pour Hasebe Kotondo 長谷部言人 (1882-1969), spécialiste d'anthropologie et d'ethnographie, l'appellation Emishi correspond, non pas à un peuple, mais à une manière condescendante de faire référence à une population, ce terme possédant le même sens que « barbare de l'est » (*tôi* 東夷). Il désignerait donc un peuple géographiquement marginalisé (*henmin* 辺民, ou *hômin* 方民) ; l'hypothèse qui en découle s'appelle *hômin setsu* 方民説. C'est l'historien Takahashi Tomio 高橋富雄 (né en 1921) qui popularise cette hypothèse après la Seconde Guerre Mondiale, et elle est acceptée par tous les spécialistes de l'histoire des marges septentrionales, à l'instar de Kaiho Mineo.

---

[114] NANTA Arnaud, « Torii Ryûzô : terrains et discours d'un anthropologue et d'un archéologue japonais du début du XXe siècle », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Volume 22, juin 2010, p.24-37

[115] Ce mot vient de l'aïnou *Korpokur* (« les hommes qui vivent sous les pétasites du Japon »). Ce peuple aurait vécu à Hokkaidô avant d'en être chassé par les Aïnous. Ils font l'objet d'un chapitre dans l'ouvrage d'Iboshi Hokuto. A Sakhaline, dans les Kouriles et dans certaines parties de Hokkaidô, il s'agit d' « hommes vivant dans des trous » (*ti chise unkur*), d'où le nom « pit dweller ». Ils seraient de petite taille et participeraient à un « commerce silencieux » avec les Aïnous. Plus récemment, Segawa Takurô a émis l'hypothèse que ce mot soit utilisé pour désigner les populations vivant dans les Kouriles septentrionales. Certains voyageurs dans la région ont effet fait allusion à ce type de « commerce silencieux », dans lequel il n'y a aucune interaction entre les partis. A ce sujet, voir SEGAWA Takurô, *Koropokkuru ha dare ka – Chûsei no kita Chishima to Ainu densetsu* (Qui sont les Koropokkuru ? –Les Kouriles septentrionales au Moyen-âge et les contes aïnous), Tôkyô, Shintensha, 2012, 128 p.

[116] FRIDAY Karl F., « Pushing Beyond the Pale: The Yamato Conquest of the Emishi and Northern Japan » (La Conquête des Emishi et du septentrion japonais), *Journal of Japanese Studies*, Volume 23, n°1, hiver 1997, p.4

[117] A ce sujet, voir KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.64-65

[118] KUMAGAI Kimio, *op.cit.*, p.4

(v) Des barbares à soumettre

Les Emishi sont cités à plus de quatre-vingt reprises dans le *Recueil des choses anciennes* (*Kojiki* 古事記) et les *Chroniques du Japon* (*Nihonshoki* 日本書紀[119]), mais en vérité, il n'y a qu'une seule occurrence pour laquelle on soit sûr qu'il s'agisse bien de la lecture *Emishi*. Dans les *Chroniques du Japon*, dans le chapitre de l'époque antérieure à l'accession au trône de l'empereur Jinmu[120], dans la retranscription d'un chant guerrier du clan Kume (*kume* 来目), il est question de l'extermination du dernier chef des Emishi (愛瀰詩), Yaso Takeru 八十梟帥, qui aurait été battu à Oshisaka 忍坂 dans le Yamato. Ce texte daterait du 5ème siècle au plus tard[121].

Ils sont décrits comme n'étant pas civilisés, - des animaux presque-, comme dans le chapitre des *Chroniques* concernant la septième lune de la quarantième année de règne de l'empereur Keikô.

> 其の東夷の中に、蝦夷は是尤も強し。男女交り居て、父子別無し。冬は穴に宿ね、夏は槻に住む。毛を衣、血を飲み、昆弟相疑う。山に登ること飛ぶ禽の如く、草を行くこと走獣の如し。恩を承けては忘れ、怨を見ては必ず報ゆ。是を以て、箭を頭髻に蔵し、刀を衣の中に佩く。或いは党類を聚めて辺境を犯し、或いは農桑を伺ひて人民を略む。撃てば草に隠れ、追えば山に入る。故、往古より以来、未だ王化に染はず。[122]
> Parmi ces barbares de l'Est, les Emishi sont les plus puissants. Ils ne font aucune distinction entre hommes et femmes, parents et enfants. L'hiver, ils dorment dans des trous, l'été ils vivent dans des nids. Ils portent des peaux, boivent du sang. Ils se soupçonnent entre frères. Ils gravissent les montagnes tels des oiseaux qui volent, et courent la lande, tels des bêtes sauvages. Ils oublient les bontés qu'on leur fait, mais punissent toujours les méfaits. Pour cela, ils cachent des flèches dans leurs chignons et leur sabre dans leurs vêtements. Il arrive qu'ils se réunissent en connaissance et violent les frontières. Visant le moment où les plantes sont mûres, ils s'emparent des récoltes et attaquent la population. Quand ils attaquent, ils se cachent dans les herbes, quand on les poursuit, ils disparaissent dans les montagnes. Depuis les temps anciens, ils n'ont jamais été soumis à l'autorité d'un souverain[123].

Dans cette description, les Emishi sont d'abord comparés à des animaux ; ils vivent comme une meute et ne semblent pas avoir le sens des relations humaines, entre époux et épouse, parents et enfants, et même frères entre eux. Ils habitent des trous et des nids, tels des insectes ou des oiseaux, bien que cette remarque puisse faire référence à un habitat semi-enterré ou des cachettes provisoires pour la chasse; ils sont même comparés à des animaux quand il est fait référence à leur célérité. Enfin, ils boivent du sang et portent des peaux. Du fait de la souillure (*kegare* 穢れ・汚れ) liée au sang faisant suite à l'introduction du bouddhisme au Japon au 6ème siècle et de l'interdiction de tuer et de consommer de viande qui

---

[119] *Nihon shoki* 日本書紀 : *Chroniques du Japon*, histoire officielle du Japon, datée de 720. Elle couvre l'histoire du Japon des origines à 697. J'ai choisi la traduction de Francine Hérail.
[120] OGUCHI Masashi, *op.cit.*, p.67
[121] KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.15
[122] KUMAGAI Kimio, *op.cit.*, p.9 et SUZUKI Takuya, *Emishi to Tôhoku sensô* (Les Emishi et les guerres du Nord-est), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Sensô no Nihonshi » (L'Histoire du Japon dans les guerres) 3, 2008, p.1
[123] Nous nous sommes beaucoup inspiré de la traduction de François Macé relative à cet extrait. MACÉ François, « Pour être civilisé, il faut des barbares : le cas du Japon dans l'Antiquité », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.37

l'accompagne[124], cela en fait des personnes hautement impures et bestiales. Cette impureté est mise en exergue avec d'autant plus de véhémence que le besoin de se différencier d'un autre peuple est proportionnel à la proximité culturelle et/ou géographique de celui-ci, comme Sigmund Freud le souligne dans son ouvrage de 1929 (*Malaise de la Civilisation*) en parlant de « narcissisme des différences mineures » (*Narzissmus der kleiner Differenzen*, ou narcissisme des petites différences). Par ailleurs, comme le souligne Philippe Pons, on assiste au même moment à une marginalisation-discrimination à la base du système de valeurs de la monarchie qui cherche à asseoir son pouvoir en se distinguant radicalement par sa « pureté » du reste de la société[125]. De ce fait, la condamnation de la souillure devient un mécanisme de contrôle social et dans ce sens, le degré d'impureté des « barbares du Nord » et son contrôle justifie leur soumission au Japon.

Dans cette description, on retrouve certains aspects iconographiques du barbare en Asie : la nudité totale ou partielle, les cheveux et barbes[126] en bataille, le tatouage, la consommation de viande, le fait de porter comme vêtements des peaux de bête et des végétaux non-transformés[127], auxquels il est fait référence dans presque chaque description des Emishi, puis des Aïnous, jusqu'à la fin du Moyen-âge. Augustin Berque qualifie le monde qu'ils habitent d' « antimonde, où ne se pratiquait rien de ce qui faisait la vie japonaise, à commencer par l'agriculture » et où l'on enverra plus tard les condamnés à l'exil[128]. Une telle description semble sous-entendre qu'il n'y a guère d'autre choix possible que de soumettre rapidement et par la force de tels individus.

Toutefois, dans la deuxième partie de l'extrait, ils semblent s'humaniser. Ils sont aptes à la vengeance, et dissimulent des armes dans leurs vêtements et leurs cheveux. L'expression employée ici est *takifusa*, ou *motodori* 髻, qui désigne une manière de coiffer ses cheveux, rassemblés sur le haut du crâne ; ils portent donc une coiffure similaire aux Japonais. L'accent est ensuite mis sur leur agressivité et le fait qu'ils ne respectent ni frontière établie, ni culture, deux symboles de la civilisation. Ils ne semblent pas non plus respecter les termes d'engagement du combat, en se dissimulant pendant les attaques et en fuyant dans des lieux inaccessibles pendant les retraites ; cette stratégie semble néanmoins se montrer efficace. La deuxième partie de cet extrait est intéressante, car cette fois-ci il n'est plus question de caractéristiques animales ou impures, mais humaines, quoique non-civilisées. Quoiqu'il en soit, ils sont considérés comme des adversaires redoutables et leur courage ainsi que leurs techniques de combat font l'objet de l'admiration des Japonais au moins depuis l'époque de Nara. En effet, c'est à partir de cette époque que l'on voit apparaître le suffixe Emishi accolé à

[124] Comme le précise Philippe Pons, outre la diffusion du bouddhisme, qui interdit de tuer des êtres vivants, les interdits shintô entourant la mort s'étend au contact avec les cadavres d'animaux. Le premier édit interdisant de manger certains animaux date de 676, et concerne la viande de bœuf, de chien, de cheval, et de singe. Un autre, au milieu du 8ème siècle, interdit aux personnes ayant consommé de la viande de pénétrer dans les temples. PONS Philippe, *Misère et crime au Japon du XVIIe siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque des sciences humaines », 1999, p.38

[125] *Ibid.*, p.35

[126] Le port de la barbe, qu'elle soit représentée comme étant en bataille chez les Aïnous, ou coiffée, chez les Chinois est un signe visible d'altérité. Sur la barbe dans l'image de l'altérité chinoise, on pourra consulter TOBY Ronald, *« sakoku » to iu gaikô* (La politique étrangère dite du « pays verrouillé »), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi – Shinshiten kenseishi », volume 9 (sur 16), 2008, p.210-215

[127] *Id.*, « Imagining and Imaging 'Athropos' in Early-modern Japan » (Imaginer et représenter l' « anthropos » dans le Japon pré-moderne), *Visual Anthropology Review*, volume 14, n°1, printemps-été 1998, p.29

[128] BERQUE Augustin, *op.cit.*, p.1427

certains noms de famille[129]. Plus qu'une manière de désigner l'appartenance d'un clan aux Emishi, c'est un suffixe honorifique qui met en exergue les capacités militaires. Cette pratique semble prendre fin au milieu du 9ème siècle, qui correspond à la disparition progressive de cette appellation.

La mise en exergue de l'aspect barbare et violent des populations insoumises que l'on retrouve dans les chroniques chinoises et japonaises antiques, semble indiquer un antagonisme grandissant entre un État central en pleine expansion et une population rebelle qui se heurte à celle-ci. La condamnation de la souillure sert un mécanisme de contrôle social et dans ce sens, le degré d'impureté des « barbares du Nord » et son contrôle justifie leur soumission au Japon. En outre, celle-ci sert à l'État japonais à affirmer son pouvoir sur l'archipel vis-à-vis de son voisin chinois ; en 659, un couple d'Emishi du Mutsu accompagne une ambassade japonaise auprès des Tang[130].

3. Un antagonisme grandissant entre l'État central japonais et les Emishi : la soumission des « confins des terres »

Comme le souligne Robert Gilpin, politologue et historien, l'expansion des États pré-modernes s'explique par la prépondérance de l'agriculture, à la base du pouvoir et de la richesse d'un État. En ce sens, l'expansion territoriale est à la fois cause et effet de la puissance d'un État, mais aussi souvent l'origine des forces s'opposant à lui [131]. L'insoumission des Emishi menace l'expansion de l'État japonais, qui lance des campagnes de pacification jusque dans les régions reculées de Michinoku 陸奥 (une abréviation de *Michi no oku* « le fond des terres», « les confins des terres », également appelé Mutsu 陸奥) et du Dewa 出羽, ces deux régions formant un ensemble appelé Ôu 奥羽. Ces campagnes sont menées de part et d'autre par de grands chefs de guerre ; ceux-qui parviennent à soumettre les Emishi sont appelés « généralissime chargé de la soumission des barbares » (*sei.i taishôgun* 征夷大将軍), qui, abrégé sous la forme « shogun », désignera le détenteur du pouvoir politique au Japon entre 1192 et 1867.

[129] C'est le cas des noms personnels suivants : Abe (ason) emishi 阿部朝臣蝦夷, Ono (ason) emishi 小野朝臣蝦夷, Ôtomo (sukune) emishi 大伴宿禰蝦夷, Saekino (sukune) ima emishi 佐伯宿禰今蝦夷, Soga emishi 蘇我蝦夷, et même du nom de certaines femmes, telle que Kamuhatorinomuraji emishime 神服連蝦夷女. Le titre (*kabane* 姓) de certaines de ces personnes est également visible dans leurs noms, tels qu'*ason* 朝臣 ou *sukune* 宿禰. Ceci indique que le suffixe Emishi était associé à des valeurs positives. Voir SUZUKI Takuya, *op.cit.*, p.6 et KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.20

[130] BATTEN Bruce, *op.cit.*, p.106

[131] GILPIN Robert, *War and change in World Politics* (Guerres et changements dans la politique), Cambridge, Cambridge Universirt Press, 1981, p.112

(i) Des places fortes et des colons

Les Emishi sont organisés en clans, à la tête d'un territoire appelé *mura* 村, dont la taille est comparable aux districts (*gun* 郡) du système des Codes (*ritsu ryô sei* 律令制)[132]. Chaque clan est indépendant et autonome, et s'il arrive que des alliances se forment entre plusieurs clans lors de conflits, la structure clanique demeure intacte au sein d'une même fédération[133]. L'expansion du pouvoir central de l'État régi par les Codes, qui rayonne depuis la région dite du Yamato - l'actuelle région du Kansai-, vise à faire passer sous sa domination politique, mais aussi dans son univers culturel des régions contiguës et de plus en lointaines, comme le souligne Pierre-François Souyri[134]. Il fait construire des places fortes et des forts (*jôsaku* 城柵) dès 647[135] ; autour de ceux-ci sont construits des avant-postes (*kinohe* ou *sakko* 柵戸), vers lesquels on déplace des soldats-paysans (*tondenhei* 屯田兵), qui ont pour mission le défrichage et la sécurité du territoire (On pourra consulter la carte 8 de l'annexe 1). En 659, il est même question dans les *Chroniques* relatives au règne à la sixième année de l'impératrice Saimei 斉明, d'un poste de garde établi par Abe no Omi 阿部臣 à Shiribeshi (後方羊蹄), sur l'île de Hokkaidô, pour surveiller les mouvements septentrionaux[136] et de combats contre des milliers d'Emishi sur une île appelée Herobe 弊賀弁[137]. Cet extrait est le premier à mentionner des toponymes de l'île[138]. (On pourra consulter dans l'annexe VII un tableau récapitulatif des mentions de l'île et de ses différentes appellations et la figure ci-dessous). En 715, mille foyers sont déplacés de l'actuelle région de Kantô vers le nord[139].

---

[132] Système des Codes (*ritsu ryô sei* 律令制) : Système de codes et de lois écrites, inspiré par les codes chinois et le confucianisme. Les *ryô* 令 comptent neuf cents articles environ, et traitent des fonctions et des rangs, des cultes, des terres arables, des impôts, des fêtes et rites, de la procédure criminelle, etc. Quant aux *ritsu* 律, divisés en 12 chapitres, ils traitent des mêmes sujets, mais d'un point de vue pénal. On considère qu'une première mise en application a lieu pendant les réformes de l'ère Taika en 645. Le système de division administrative, dit *kokugunri sei* 国郡里制 (système de provinces, districts et quartiers), fait également partie de ces codes. Il sera remplacé en 715 par le système, dit de *gôri* 郷里, dans lequel la subdivision de commune voit le jour entre celles des districts et des quartiers.

[133] FRIDAY Karl F., « Pushing Beyond the Pale: The Yamato Conquest of the Emishi and Northern Japan » (La Conquête des Emishi et du septentrion japonais), *Journal of Japanese Studies*, Volume 23 (1), Hiver 1997, p.4

[134] SOUYRI Pierre-François, « La colonisation japonaise : un colonialisme moderne mais non-occidental », dans Marc Ferro, *Le livre noir du colonialisme : XVIème-XXIème siècle, de l'extermination à la repentance*, Paris, Hachette littératures, collection « Pluriel », 2003, p.545

[135] Entre 647 et 812, au moins vingt-trois places fortes et fortins sont construits dans le nord de Honshû. La construction la plus ancienne connue actuellement est le fort de Nutari 渟足柵 (*Nitari no ki*), et la plus récente la place forte de de Tokutan 徳丹城. Pour une liste extensive et une carte voir KUMAGAI Kimio, *Ezo no chi to kodai kokka* (La terre d'Ezo et l'État antique), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Nihonshi Liburetto » 11, 2004, p.84 et 18

[136] HAYASHI Shihei, « Sankoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des trois royaumes), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.78

[137] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.24

[138] MACÉ François, « Pour être civilisé, il faut des barbares : le cas du Japon dans l'Antiquité », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.38

[139] KUMAGAI Kimio, *op.cit.*, p.71

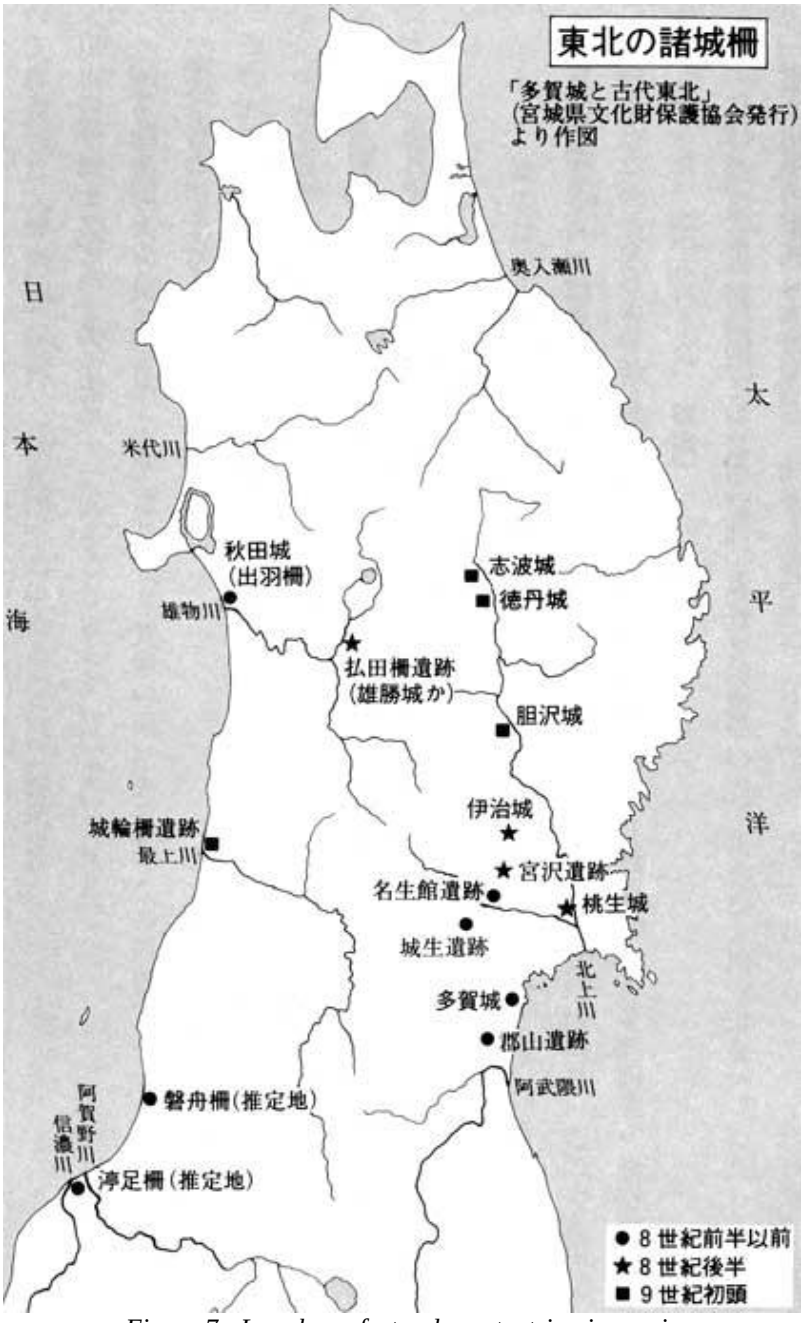

Figure 7 - Les places fortes du septentrion japonais
(http://www.furutasigaku.jp/jfuruta/tyosaku10/touhoku1.html, consulté le 27 septembre 2013)

Le château de Taga (*Taga jô* 多賀城), construit vers les années 720-730 et dont subsistent les vestiges, est le siège du gouvernement de l'État régi par les Codes (*chinjufu* 鎮守府) dans le nord[140]. On y surveille étroitement la production et le commerce du fer avec les Emishi[141], en vertu des mesures les concernant (*Emishi seisaku* 蝦夷政策), qui ont cours aux

[140] KUDÔ Masaki, « Kodai Emishi to sono shakai » (Les Emishi de l'Antiquité et leur société), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.141

[141] ÔNISHI Hideyuki, « Hokkaidô higashibu ni okeru 'Chûsei Ainu' shakai keisei zenya no dôkô – Rettôshi no naka no Tobinitai bunka no ichi » (Tendances historiques et culturelles à la veille de l'avènement de la société des « Aïnous du Moyen-âge » dans l'est de Hokkaidô – La place de la culture Tobinitai dans l'histoire de l'archipel) dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to*

7ème et 8ème siècles. Ceci a pour conséquence l'émergence de cultures spécifiques, à l'instar de la culture Satsumon précédemment évoquée, dans l'extrême nord de Honshû et à Hokkaidô.

Cependant l'île de Hokkaidô, appelée à l'époque Watarishima (渡嶋, ces idéogrammes pouvant également se lire « Tonoshima ») ou Hidakami 日高見, est intégrée au bloc septentrional. Elle est, de même que le nord de Honshû, peuplée de barbares, bien que ceux-ci soient présentés comme étant encore plus sauvages et encore moins soumis. Cependant, on perçoit dans les textes une unité, que ce soit dans la remise de tributs, ou dans la rébellion contre l'expansion japonaise.

On trouve l'une des premières mentions des Emishi et de l'île de Hokkaidô, - ou du moins de l'une de ses régions, désignée ici par l'expression *Hidakami no kuni* (日高見国)-, dans les *Chroniques du Japon*, dans le chapitre relatant le 12ème jour de la deuxième lune du règne du douzième empereur, Keikô-tennô 景行天皇[142], et mettant en scène Takenouchi no Sukune 武内宿禰, un guerrier légendaire, que l'on dit (arrière) petit-fils de l'empereur Kôgen 孝元天皇 (On pourra de nouveau consulter l'annexe VII).

> 武内宿禰自東国自還之奏言。東夷之中。日高見国有。其国人。男女並椎結身文。人然勇悍。是摠蝦夷曰。亦土地沃壌而曠之。擊取可也。[143]
> Takenouchi no Sukune est revenu des pays de l'Est et a relaté son expédition à l'empereur. Dans les contrées barbares de l'Est, se trouve le pays de Hidakami no kuni[144]. Les habitants de ce pays, hommes et femmes, portent leurs cheveux en hauteur sur leur tête et ont le corps tatoué ; ils sont courageux de caractère. Ils sont tous appelés les Emishi. Ils se sont emparés des terres fertiles et vides. Ils s'en sont emparés par la force.

Il est déjà question dans cet extrait du courage de ces peuples de l'est et du nord, mais également de la vacuité et de la fertilité de ces terrains, accessibles et que l'empereur doit acquérir par la force militaire. En outre, on retrouve ici la présence de tatouages sur le corps des Emishi, tatouages souvent associés à la culture aïnoue. Cependant comme cet extrait date du 8ème siècle, il n'est pas exclus qu'il s'agisse de Japonais de culture Yayoi, vivant dans l'est, tout comme il pourrait s'agir de populations héritières de la culture Jômon.

(ii) Des gouverneurs et des tributs

En 701, le Code de l'ère Taihô (*Taihô ritsuryô* 大宝律令) qui vient d'être mis en place prévoit la nomination de gouverneurs régionaux (*kokushi* 国司) dans les régions de Mutsu, du Dewa et d'Echigo 越後 (actuel département de Niigata) pour contrôler les Emishi. Ils possèdent des droits que n'ont pas les autres gouverneurs régionaux. Tout d'abord, ils

---

kôryû o chûshin to shite (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.215

[142] Keikô tennô 景行天皇 : Douzième empereur du Japon, de 71 à 130, selon le *Nihhon shoki*. Il aurait conduit une expédition dans le sud de Kyûshû contre les tribus Kumaso, et dans le nord de Honshû contre les Ezo avec son fils Yamato Takeru.

[143] KAIHO Mineo, *Kinsei Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire des Ezo dans l'époque pré-moderne), Tôkyô, San.ichi shobô, 1984, p.21

[144] 日高見国 (Hidakami no kuni) : littéralement « le pays d'où l'on voit le soleil haut ». C'est une manière poétique de désigner l'est, et parfois même l'île de Hokkaidô. Nous en reparlerons plus tard.

reçoivent des fonds pour régaler et divertir les chefs soumis, dans le but d'instaurer des relations amicales avec ces derniers (*kyôkyû* 饗給 ou *bui* 撫慰) ; en 697, Abe no Ômi, en expédition dans le nord, rapporte que les barbares qui acceptent de remettre un tribut sont récompensés lors de banquets. A ce titre, un Emishi de Hokkaidô, Inarimushi, et un proto-Manchou, Shirasuesô, se voient offrir du brocart, des soieries et des haches[145]. Ils reçoivent également des fonds pour déployer leurs armées et soumettre les autres (*seitô* 征討) ; enfin ils ont le droit d'envoyer des éclaireurs en territoire ennemi (*sekkô* 斥候)[146], et comme on l'a vu précédemment, certains s'octroient même celui d'envoyer des missions vers le continent.

Les relations de l'État régi par les Codes et les Emishi oscillent entre relations de soumission ou de résistance. Les remises de tributs des Emishi aux autorités datent au moins du milieu du 7ème siècle, mais elles ont pour origine des initiatives personnelles. Elles sont systématisées à partir de la mise en place du Code de l'ère Taihô, en 701, et ont lieu tous les ans pour la nouvelle année jusqu'en 774[147]. Par la suite, elles sont de nouveau le fait d'initiatives ponctuelles.

> 出羽及び渡嶋蝦夷は馬千匹を献上 (718) [148]
> Les Emishi du Dewa et de Watarishima ont offert mille chevaux

Il est intéressant de noter ici que les Emishi du Dewa et ceux de l'île de Watarishima ne sont pas différenciés, alors qu'ils le sont très clairement par la suite.

(iii) Les campagnes de soumission et de représailles

A partir du début du 8ème siècle, des campagnes de soumission et d'expansion se succèdent : aux campagnes de 709, 737, 758, 767, 776, 780 s'ajoutent six campagnes s'échelonnant entre 784 et 811. D'autres campagnes constituent des missions de représailles à des attaques emishi (720, 724, 774, 780 et en 813)[149]. (On pourra consulter la figure ci-après.)

[145] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.10
[146] KUMAGAI Kimio, *op.cit.*, p.67
[147] SUZUKI Takuya, *Emishi to Tôhoku sensô* (Les Emishi et les guerres du Nord-est), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Sensô no Nihonshi » (L'Histoire du Japon dans les guerres) 3, 2008, p.98
[148] YAGI Arinori, « Tonoshima Emishi to Tsugaru Emishi » (Les Emishi de Tonoshima et les Emishi de Tsugaru), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshin to shite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p. 80-81
[149] SUZUKI Takuya, *op.cit*, p.14-15

Figure 8 - Avancée du front d'expansion septentrional japonais (http://1st.geocities.jp/tugami555syou/syouichi11.htm, consulté le 26 septembre 2013)

La volonté de domination septentrionale japonaise apparaît également à travers cette inscription datant de 764, sur une stèle du château de Taga 多賀[150], siège du gouvernement de la région de Michinoku, il est inscrit que « la frontière du pays des Emishi se trouve à 120 *ri*, la capitale à 1 600 *ri* et celui des peuples Toungouses, probablement Sakhaline, à 3000 *ri* » (去蝦夷国界百廿里、去靺鞨国界三千里). (Voir l'annexe VIII) Ce qui est important ici n'est pas l'exactitude géographique de ces indications, mais l'affirmation d'une volonté de domination septentrionale jusqu'aux confins des terres. Nous reparlerons de cette stèle par la suite.

En 774, la place forte de Mono.u 桃生城, achevée quinze ans plus tôt, est prise d'assaut. Suite à cela, des expéditions militaires japonaises sont envoyées pour soumettre les populations insoumises au pouvoir central. En 789, le général en chef (*taishôgun* 大将軍)

[150] Découverte lors du règne du 4ème seigneur de Sendai, Date Tsunamura (1658-1719), elle est immortalisée par Matsuo Basho dès 1689. Elle atteint une renommée nationale grâce à Sakuma Dôgan 佐久間洞巌 (1653-1736).

Ki(no)kosami 紀古佐美 rassemble 50 000 hommes à la place forte de Taga 多賀[151], mais il est vaincu. Cinq ans plus tard, en 794, cent mille hommes, sous le commandement de Ôtomo no Itomaro 大伴伊弟麻呂 et le sous-commandement du fameux Sakanoue no Tamuramaro 坂上田村麻呂, échouent à prendre d'assaut les positions emishi. Malgré tout, grâce à ses faits d'armes, Sakanoue gagne en 797 le titre de tout premier « généralissime chargé de la soumission des barbares » (*sei.i taishôgun* 征夷大将軍) (Voir figure ci-dessous). En 802, il parvient à capturer et à emmener à la capitale deux leaders de la résistance emishi, Tamo no kimi Aterui 大墓公阿弓流為 et Baku no kimi More 盤具公母礼[152].

Figure 9 - Sakanoue no Tamuramaro, par Kikuchi Yôsai 菊池容斎
(Gravure de l'époque d'Edo, disponible sur le site de Wikipédia
http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Sakanoue_Tamuramaro.jpg, consulté le 21 septembre 2013)

Pendant ces campagnes, il semblerait que le commerce avec le Japon ait persisté, mais sans passer par les intermédiaires habituels du Tsugaru, les Emishi apportant leurs marchandises directement dans les places fortes et dans les sièges des gouvernements locaux[153]. Les Emishi échangent l'algue laminaire *kombu* 昆布[154] (dans le Mutsu) et des peaux d'ours, de phoques et de lions de mer (dans le Dewa) contre des objets en fer, des laques, du

[151] Construite en 724, elle est le siège du « gouvernement militaire régional de pacification et de protection» (*chinjufu* 鎮守府) avant que celui-ci ne soit déplacé par Sakanoue Tamuramaro à la place forte d'Isawa 胆沢城 lors de son achèvement en 802.
[152] Ces dénominations de chefs emishi sont appelées « titres de barbares » (*I-kabane* 夷姓) ; ils sont composés du lieu d'origine, suivi du suffixe *no kimi* (公), pour indiquer leur haute rang parmi les Emishi. Pour une couverture extensive des batailles, voir KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.32-34 et SUZUKI Takuya, *op.cit.*, p.204 et suivantes.
[153] YAGI Arinori, *op.cit.*, p.82 et SUZUKI Takuya, *op.cit.*, p.277
[154] Il existre plusieurs variétés de *kombu*. Celle qui est trouvée dans le nord du Japon est du type *Laminaria saccharina* ou *saccharina latissima*, également appelée en français « laminaire sucrée » ou « baudrier de Neptune ».

tissu, du riz et du saké[155]. Les produits et denrées échangées durant l'époque antique proviennent en grande partie de Hokkaidô, et ils feront également l'objet d'un commerce entre les Japonais et les Aïnous, et ce jusqu'à la fin du 19ème siècle. Les familles nobles de la capitale, les gouverneurs des régions de Mutsu et du Dewa, ainsi que quelques familles argentées issues du peuple pratiquent également le commerce avec les Emishi, en particulier de coton et de fer. Mais durant les campagnes de pacification, ce dernier est jugé dangereux car avantageux pour l'ennemi et il est interdit en 787 ; il continue cependant secrètement[156]. En 802, il est interdit aux nobles de se procurer des produits du Dewa provenant des Emishi de Watarishima[157].

Suite à ces dernières campagnes de soumission, dans les documents d'époque tels la *Suite des chroniques du Japon* (*Shoku Nihongi* 続日本紀) de 797, d'autres termes sont utilisés pour désigner les Emishi, désormais soumis : *fushû* 俘囚 (« soumis et assimilés »), *ifu* 夷俘 (« barbares soumis[158] ») ou *tekifu* 狄俘 (« ennemis soumis »). La première occurrence de ce terme date de 725, et il accompagne fréquemment les extraits de documents officiels qui relatent la mise en place de structures administratives dans le nord, de l'établissement de forts et de mesures de déplacement de populations en vue de l'intégration des Emishi[159] ; ils sont employés dans la plupart des documents postérieurs à 810. On assiste à une différenciation dans les termes d'avec les Emishi iliens, qui demeurent insoumis, et désignés par le terme Ebisu 狄, voire des *ara-ebisu* 荒狄 (Ebisu ensauvagés). Malgré leur insoumission, de nombreux extraits des *Suite des Chroniques du Japon* et des *Chroniques postérieures du Japon* (*Nihon kôki* 日本後記[160]) mettent l'accent sur les tributs qu'ils remettent aux gouverneurs du nord.

> 渡嶋蝦狄早くより真心をつくして来朝しており、朝貢するようになってすでに久しい (780)
> Les Ebisu de Watarishima remettent depuis longtemps et de bon cœur des tributs, cela fait déjà longtemps qu'ils remettent des tributs.
>
> 渡嶋狄等来朝し雑皮を献上、好皮は王臣諸家が競い買いもとめる[161] (802)
> Les Ebisu de Watarishima offrent des peaux d'animaux variés, les plus belles font l'objet de tractations parmi les familles nobles qui veulent toutes s'en procurer.

Ce qu'il est intéressant de noter dans cet extrait est la popularité des fourrures apportées par les Ebisu, allant presque jusqu'à semer la zizanie parmi les familles nobles de la Cour. Du fait des conflits grandissants entre Japonais et Emishi, peut-être sont-elles d'ailleurs devenus plus rares à cette époque.

---

[155] NAMIKAWA Kenji, *Ainu minzoku no kiseki* (Dans les pas du peuple aïnou), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Nihonshi Liburetto », 2004, p.19
[156] SUZUKI Takuya, *op.cit.*, p.278
[157] *Ibid.*, p.278
[158] D'après le dictionnaire *Kôjien*, la nuance entre ces deux termes se situe dans le degré d'assimilation à la population japonaise ; les *fushû* sont complètement assimilés et intégrés, alors que les *ifu* sont encore en voie d'assimilation.
[159] KOJIMA Kyôko, *Ainu minzoku shi no kenkyû : Ezo, Ainukan no rekishiteki hen.yô* (Etude de l'histoire du people aïnou : les changements historiques vus par les Aïnous et Ezo), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, p.54
[160] Ces chroniques couvrent la période allant de 792 à 833 ; elles sont achevées en 840.
[161] YAGI Arinori, *op.cit.*, p.81

Un grand nombre de ces « Emishi soumis » sont intégrés dans des bataillons japonais pour combattre les derniers insoumis ; certains y gagnent même des titres. En 778, Koreharu no Azamaro se voit attribuer le statut de gouverneur du district de Kurihara, avant de se rebeller deux ans plus tard[162]. Entre 835 et 837, six exemples d'Emishi soumis ayant obtenu un statut extérieur de noble de 5ème rang inférieur mineur (外従五位下) nous sont parvenus[163]. C'est le cas par exemple de Mononobe Shiwa no muraji Ukanu 物部斯波連宇賀奴, qui devient en 835, comme son nouveau nom l'indique, le chef du village de Shiwa. En 881, un autre Mononobe du même clan, Mononobe Shiwa no muraji Naganu 物部斯波連永野, interprète auprès des Emishi de Michinoku (*Michinoku Emishi yakugo* 陸奥蝦夷訳語), obtient également un statut protocolaire de 5ème rang inférieur mineur (外従五位下). A l'instar des Mononobe, en moins d'un demi-siècle, des clans d'origine emishi deviennent des nobliaux régionaux et obtiennent des fonctions de pouvoir. En 878, Takakura Shin.ichirô rapporte que lorsque des Emishi du Dewa se révoltent, des Emishi de Watarishima proposent leur aide au gouverneur du Dewa[164].

Malgré tout, les Emishi ne forment pas un groupe homogène ; si certains se soumettent, d'autres persistent dans la lutte, renforçant ainsi l'ambivalence des rapports nippo-emishi dans le nord. En 875, le gouverneur du Dewa rapporte que des Emishi ensauvagés venus de Hokkaidô (*Watarishima ara emishi* 渡島荒狄) sur 80 bateaux fondent sur les districts d'Akita et d'Akumi, et tuent des colons. Trois an plus tard ont lieu les troubles de l'ère Gankyô (*Gankyô no ran* 元慶の乱) : trois mille hommes de douze *mura* emishi, sous le contrôle de la place forte d'Akita, accompagnés de cent trois chefs emishi de Hokkaidô se soulèvent et brûlent la place forte d'Akita. D'après *Les Chroniques véridiques des trois règnes* (*Sandai jitsuroku* 三代実録[165]), les Emishi avaient préalablement fait savoir au général venu les « pacifier » que le territoire au nord de la rivière Akita était le leur[166] ; on peut déduire de cet évènement que malgré leur description en tant qu'animaux par leurs contemporains japonais, ils manifestent des intentions véritablement politiques, ainsi qu'une organisation comportant des émissaires.

Cependant, l'île de Hokkaidô est de plus en plus assimilée à une terre d'ennemis et de rebelles, qui se distingue culturellement du bloc septentrional en voie d'intégration ; c'est en effet dans le courant du 9ème siècle que la culture de Satsumon recouvre l'ensemble de l'île. Cette rupture culturelle entre Hokkaidô et le nord de Honshû transparaît dans les sources d'époque, telle que la *Suite des chroniques du Japon*, à la date du quatorzième jour de la quatrième lune de 737, du dixième jour de la huitième lune de 770, du deuxième jour de la deuxième lune de 780, ou deux extraits de 789, ou le *Sandai jitsuroku*, précédemment cité, à la date du onzième jour de la première lune de 879, ou encore dans le *Nihonryôiki* (*Histoires*

[162] BATTEN Bruce, *To the ends of Japan : Premodern frontiers, boundaries, and interactions* (Jusqu'au bout japonais: frontières pré-modernes, bornes et interactions), University of Hawai'i Press, Honolulu, 2003, p.107
[163] SUZUKI Takuya, *op.cit.*, p.270
[164] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.10
[165] Chroniques en cinquante livres relatives aux règnes des empereurs Seiwa, Yôzei et Kôkô. Elles font partie des Six Histoires Nationales (*Rikkokushi* 六国史). Compilées sur ordre de l'empereur Uda, elles sont complétées en 901. Parmi les compilateurs, on trouve Sugawara no Michizane.
[166] MURA.I Shôsuke, « Espace régional et construction de l'État dans l'archipel japonais au Moyen-âge », *Annales HSS*, mai 2003, p.994

saintes et étranges 日本霊異記)[167], l'île est désignée par le terme *zoku-chi* (« terre des rebelles » 賊地). Dans le *Ruijû sandaikyaku* (*Recueil à classement méthodique des décrets des trois règnes* 類聚三代格)[168], dans le chapitre concernant l'an 822, ou un ordre du Grand chambellan datant de 1064, il est question de la terre des barbares du Nord (*tekichi* 狄地)[169]. En 1069, on voit apparaître l'appellation *kokoku* (« Terre des barbares » 胡国). Dans le journal de Fujiwara no Munetada, datant de 1096, il est question d'*iteki chi* (夷狄地), la terre des barbares du nord et de l'est.

Ces barbares servent d'ailleurs le pouvoir japonais, et leur soumission possède des implications politiques pour l'État japonais. Se dotant lui-même de barbares soumis, il évite d'y être assimilé, et c'est dans ce but qu'il exhibe des Emishi, soigneusement sélectionnés pour leur apparence physique, jusqu'en Chine.

La première occurrence de l'île et de sa population dans les documents chinois date du tout début du 9ème siècle et se trouve dans le *tsuden* (*Tong-dian* en chinois) 通典, qui comprend deux cents rouleaux, compilé par le lettré Du You (735-812) et achevé vers 801, relate l'histoire de la Chine jusqu'à la dynastie des Tang. Dans un chapitre consacré à l'île de Hokkaidô (le *Ezokokuden* 蝦夷国伝, séparé du chapitre sur le Japon, le *Waden* 倭伝), on trouve l'extrait suivant :

> 蝦夷国は海島中の小島也。其使の鬚、長さ四尺、尤も弓をき善くし、矢は首に挿し人をしてこれを戴き立たしめ、四十歩のしてこれを射るも中らずてへり。大唐の顕慶四年十月、倭国の使人に随い入朝す。[170]
>
> Le pays des Emishi est une petite île au milieu des mers. Leurs envoyés portent une barbe de quatre *shaku*[171] de long, ils excellent au tir à l'arc, leurs flèches transpercent les cous à plus de quarante pas. A la dixième lune de l'ère Kenkei de la dynastie des grands Tang [la 5ème année du règne de l'impératrice Saimei au Japon, en 659], ils ont suivi les envoyés des Wa et sont venus à la Cour.

Cet épisode est également relaté dans les *Chroniques du Japon*, toujours au chapitre de l'impératrice Saimei, relatif à l'ambassade chez les Tang de Sakahibe no Ihashiki et Tsumori no Kisa[172].

> 唐国に使いせしむ。仍て道奥の蝦夷男女二人を以て唐天子に示す。（中略）天子問いて曰く、此等の蝦夷国何方に有りやと。使人謹みて答う、国は東北に有りと。天子問いて曰く、蝦夷は幾種ぞやと、使人謹みて答う、類三種有り、遠きは都加留［つかる］と名づけ、次は麁蝦夷［あらえびす］と名づけ、近きは熟蝦夷［にきえびす］と名づけ。今此れは熟蝦夷なり。毎歳、本国之朝に入貢すと。[173]

---

[167] *Nihonryôiki* 日本霊異記 (*Histoires saintes et étranges*) : recueil d'anecdotes édifiantes et morales en trois livres, terminé entre 810 et 824 sans doute composé par le moine Kyôkai.
[168] Recueil de textes de lois datant du milieu de l'époque de Heian d'une trentaine de livres. Il s'agit des édits de l'ère Kônin (810-824), Jôgan (859-877) et Engi (869-907).
[169] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.9
[170] KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.32
[171] *Shaku* 尺 : unité de mesure de longueur équivalente à environ 30,3 centimètres.
[172] MACÉ François, *op.cit.*, p.36-37
[173] ADACHI Gentarô, *Mugen ibun chinsetsu – Wakokuden monogatari* (Histoires rares, inouïes et fantastiques : le récit du Wakokuden), Tôkyô, Bungeisha, 2002, p.136

> Ils sont allés en ambassade en Chine. Ils ont montré un homme et une femme emishi du Michinoku. […] L'empereur demande : « Où se trouve le pays des Emishi ? » Les ambassadeurs lui répondent : « Au nord-est de notre pays ». L'empereur demande : « Combien y a-t-il d'ethnies chez les Emishi ? » Les ambassadeurs répondent : « Il y en a trois ; les plus lointaines sont appelés les Tsukaru et les Ara-emishi [les Emishi « ensauvagés »], les plus poches les Niki-emishi [les Emishi « cuits »]. Tous les ans, ils remettent des tribus à la Cour. »

On perçoit déjà ici l'utilisation de la mise en scène de la soumission des barbares septentrionaux dans un but de légitimation de sa propre autorité. Les Japonais cherchent sûrement à accéder à un statut égal à celui de la Chine en utilisant ce processus. Il leur faut soumettre des « barbares » pour éviter d'être eux-mêmes considérés comme tels, ou du moins réduire l'écart civilisationnel d'avec la Chine. Par ailleurs, si les envoyés japonais exhibent cet homme et cette femme de la sorte, on peut facilement imaginer que ces Emishi-là font partie de ceux qui sont des héritiers des cultures septentrionales, et non des Japonais descendants des immigrés de l'époque Yayoi, pour mettre en exergue leur aspect barbare. Malgré tout, une triple subdivision est effectuée parmi les barbares. Les plus proches géographiquement sont tributaires de la Cour et soumis, comme l'indique le préfixe *nigi* (« cuits » 熟, 和, c'est-à-dire assujettis aux taxes et aux corvées). Les plus lointains (habitant de la région de Tsugaru et sans doute de l'île de Tonoshima) étant considérés plus sauvages, comme l'indique le préfixe *-ara* (荒, 麁, 麤, 麤). On retrouvera ce préfixe, et cette appellation dans des écrits postérieurs, mais employé de manière plus systématique pour désigner les habitants de l'île de Watarishima. Incidemment, on retrouvera également une triple subdivision parmi les Emishi dans des extraits postérieurs, à l'instar du *Texte du rouleau peint de la divinité de Suwa* en 1356.

(iv) L'intégration du Mutsu et du Dewa au territoire japonais

En 893, les alliés d'hier s'affrontent entre eux et ces combats intra-emishi permettent une intervention militaire de grande ampleur, qui parachève la mainmise japonaise sur toute l'île de Honshû. Le nord de Honshû est intégré (*naikokuka* 内国化) sous forme de deux grandes provinces (*kuni* 国), le Mutsu 陸奥 et le Dewa 出羽, et les Emishi soumis sont assimilés. Ils font désormais partie des peuples situés *à l'intérieur* de la sphère d'influence japonaise, bien que s'il on se penche sur la taille des sous-unités administratives, les districts (*gun* 郡), on perçoit qu'elles reflètent différents stades d'intégration territoriale en fonction de la latitude : les districts les plus méridionaux sont organisés comme ceux des autres provinces du Japon, et les intermédiaires sont organisés autour de bases militaires servant d'avant-postes. Il n'y a pas de districts plus au nord, seulement des communautés éparses organisées en villages (*mura* 村)[174]. Cette réalité pousse l'État japonais à mettre en place un système de marche et d'intégration progressive au 9ème siècle. Elle se traduit par l'arrivée de vagues de colons venus du sud qui s'installent dans la région de Tsugaru des « villages à caractère défensif » (*bôgyosei shûraku* 防御性集落) à partir du milieu du 10ème siècle, le long d'un front pionnier appelé simplement « Azuma » (l'Est). Ils y pratiquent de nouvelles activités dans la région, telles que la riziculture inondée, production de fer et de céramique, marquant une

[174] BATTEN Bruce, *op.cit.*, 1999, p. 170

fracture nette avec la culture et les modes de vie de Hokkaidô[175]. L'île de Watarishima demeure toujours en dehors du territoire japonais (*kegai* 化外[176]), et reste peuplée de barbares ensauvagés, et les deux entités géographiques s'éloignent culturellement. Le bloc septentrional éclate, la rupture entre Honshû et Hokkaidô est consommée.

Durant l'antiquité japonaise, ces relations, entre l'État central japonais en expansion et ceux que l'on désigne à cette époque sous l'appellation Emishi sont intégrées, à travers la vision japonaise, au schéma cosmogonique chinois de l'État central civilisé opposé aux franges barbares insoumises. Cependant, à l'intérieur de ce schéma, diverses évolutions sont à prendre en compte, qui émergent au Moyen-âge : celle de la vision de l'altérité barbare, qui passe d'un peuple hétéroclite –les Emishi- à une altérité ethnique régionale – les Aïnous-, l'intégration de la notion de souillure à la définition de ces rapports, et l'évolution des enjeux de la domination septentrionale, charriant dans son sillon la nécessité de mettre en place des modalités de domination nouvelles.

4. Asseoir la domination japonaise du septentrion : nouveaux enjeux, nouveaux acteurs, nouvelles altérités régionales

Au début du Moyen-âge, les rapports de domination septentrionaux doivent s'adapter à un nouveau contexte interne, marqué par l'instauration du régime shogunal et l'introduction des concepts de pureté et de souillure dans les rapports à l'autre, mais aussi un contexte extérieur, avec l'émergence de nouvelles altérités régionales, dans le monde sinisé et à Hokkaidô. Le contrôle du nord, et des relations commerciales nippo-aïnous, devient un enjeu économique, stratégique et politique, qui nécessite une domination nouvelle et affirmée.

(1) De nouveaux enjeux dans le contrôle du nord

(i) Se protéger de l'impur

A la fin du 9ème siècle, les craintes liées à l'effondrement de la Chine des Tang ont pour conséquence la fin des ambassades japonaises en Chine, et par extension une rupture des ambassades officielles du Japon vers la Chine, renforcée par l'achèvement de la conquête du nord de Honshû et les conséquences des guerres entre les Taira et les Minamoto. Cette rupture se traduit par une évolution dans la vision du monde japonaise. La zone-frontière de l'époque antique est une zone d'expansion, ouverte vers le monde extérieur, même si elle est déjà associée au concept de pollution du fait de la présence de criminels exilés, de peuples insoumis et même étrangers. La ligne-frontière du Moyen-âge est tournée vers l'intérieur, elle sépare des territoires et des peuples, et permet de se protéger de la souillure de la marge et de l'étranger. D'après l'historien Itô Jun, la conception territoriale (領土領域概念 *ryôdoryôiki gainen*) de l'Antiquité comprend des régions que n'atteint pas le pouvoir mais celle du

[175] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.218
[176] BATTEN Bruce, *op.cit.*, p. 170

Moyen-âge se limite aux régions passées sous le contrôle de l'État[177] ; la frontière perd donc cette dimension d'ouverture. La vision du monde japonaise est désormais celle d'un monde fini où le concept de frontière est moins intrinsèquement lié au concept de civilisation qu'à celui de pollution, empreint d'une forte dimension religieuse[178]. (On pourra consulter les modèles 1 et 2 de l'annexe VI.)

Les cercles concentriques marquant les différents degrés de civilisation de la vision cosmogonique de l'Empire du Milieu, précédemment évoquée, se doublent de différents degrés de pollution ; ces cercles s'étendent de la capitale impériale à Kyôto jusqu'aux régions extérieures aux frontières (*iiki* 異域). Ce changement est perceptible dans l'*Histoire Nationale classifiée* (*Ruijû kokushi* 類聚国史), compilée en 892 par Sugawara no Michizane 菅原道真[179]. Celui-ci divise les peuples tributaires du Japon en deux catégories : ceux aux « mœurs différentes » (*shuzokubu* 殊俗部) et les peuples « à coutumes » (*fûzokubu* 風俗部). Parmi les premiers, on trouve les Coréens et d'autres peuples étrangers, et parmi les seconds les Hayato, les habitants de Tanegashima, de Yakushima, les Kuzu de Yoshino, mais aussi les Emishi et les Emishi soumis[180]. Avec la publication de l'*Engishiki* 延喜式 (*Les Réglements de l'ère Engi*), compilé entre 905 et 927, l'État fixe et gère la souillure, contrôle son développement et sa propagation, de sa naissance à son extinction. En indiquant où doivent être expulsés les « mauvais démons souillés », c'est-à-dire « à l'est au-delà du Mutsu, à l'ouest au-delà d'Osuka [les îles Gotô], au sud au-delà de Tosa, au nord au-delà de Sado », ce document nous indique où l'État japonais fixait les limites de sa juridiction[181]. Ceci s'accompagne de la transition de la gestion des « fonctions frontalières » (*border functions*), telles que le commerce, les migrations et flot d'informations de l'État au profit de clans[182]. De cette manière, les Abe, Kiyohara, et Fujiwara qui remplacent le « gouvernement militaire régional de pacification et de protection» (*chinjufu* 鎮守府), dont le rôle était de surveiller la frontière avec les Emishi à la fin de l'époque Heian[183].

[177] ITÔ Jun, « Hayato to Emishi wa doko ga chigau ka » (En quoi les Hayato et les Emishi diffèrent-ils ?), dans YOSHIMURA Takehiko et YOSHIOKA Masayuki (dirs.), *Sôten nihon no rekishi* (Histoire complète du Japon), volume 3, Shinjinbutsujûrai-sha, 1991, p.59-74

[178] Sur les relations entre les oppositions centre-marges-espaces frontière et pureté-souillure, voir MURA.I Shôsuke, « Espace régional et construction de l'État dans l'archipel japonais au Moyen-âge », *Annales, Histoire et Sciences sociales*, 58ème année, 2003/5, p.981-1008

[179] Sugawara no Michizane 菅原道真 (845-903) : Personnage historique très connu des Japonais. Lettré, homme d'État et poète, il est proche des empereurs, et se croit éloigné des rivalités claniques. Il met fin aux ambassades japonaises en Chine à la chute des Tang. En 899, l'empereur Uda le nomme Ministre de Droite. Le clan Fujiwara, jaloux, l'accuse de fomenter un complot contre l'empereur Daigo. En 901, il est exilé de la capitale et envoyé en tant que gouverneur surnuméraire à Dazaifu, un avant-poste militaire dans le Kyûshû. Profondément affecté par son éloignement de la capitale, il meurt deux ans plus tard. Après sa mort, des catastrophes naturelles se produisent à la capitale, mises sur le compte de son esprit vengeur. Il est réhabilité à titre posthume et sa popularité en fit même une divinité sous le nom de Tenjin, protecteur des études.

[180] SAITÔ Toshio, « Hokui yonjûdo ihoku no jû-jûisseiki » (Les 10ème et 11ème siècles au nord du 40ème degré de latitude nord), dans IRUMADA Nobuo, KOBAYASHI Masato, SAITÔ Toshio (dirs.), *Kita no naikai sekai – Kita ôshû, Ezogashima to chi.iki shoshûdan* (Le Monde des mers intérieures du nord – L'Ôshû septentrional, l'île d'Ezo et les peuples de ces régions), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000 (2ème édition), p.15

[181] MURA.I Shôsuke, *op.cit.*, p.982

[182] BATTEN Bruce, « Frontiers and Boundaries of Pre-modern Japan » (Frontières et limites du Japon pré-moderne), *Journal of Historical Geography*, 25, n°2, 1999, p.174

[183] *Ibid.*, p.174

En ce sens, les frontières médiévales japonaises sont donc relativement apolitiques et statiques, comme on peut le percevoir dans le *Récit de l'ère Hôgen* (*Hôgen monogatari* 保元物語), concrétisées par Sotogahama, Tsugaru et Akoru 阿古流 au nord et à l'est, et par Kikaigashima 鬼海嶋 (Iôjima), la Corée (*Kôrai* 高麗, anicenne désignation du Royaume de Koryŏ), Iki et Tsushima au sud et à l'ouest[184] (on pourra se reporter au modèle 2 de l'annexe 6). L'île de Watarishima, au-delà du Mutsu, reste toujours en dehors du territoire japonais (*kegai* 化外[185]), et reste peuplée de barbares. Comme le souligne Augustin Berque, l'île constitue un antimonde où ne se pratique rien de ce qui fait la vie japonaise, à commencer par l'agriculture, des ténèbres extérieurs où l'on déporte les condamnés -à partir de 1216-, où les clans vaincus s'enfuient, à l'instar des Andô en 1443[186].

(ii) Les enjeux commerciaux

Outre un certain vide laissé par la désertion des troupes gouvernementales dans le nord, le commerce prospère qui perdure entre Hokkaidô et la région de Tsugaru constitue un enjeu de taille pour les différents clans qui cherchent à s'octroyer le pouvoir régional.

En effet, dans les vestiges des « villages à caractère défensif » (*bôgyosei shûraku* 防御性集落) où vivent les colons, on a retrouvé des poteries de style Satsumon et Aonae, qui témoignent d'un commerce dense entre ces trois cultures. A cette époque la culture Aonae (*Aonae bunka* 青苗文化) voit le jour dans la région du sud de Hokkaidô (*Dônan* 道南). Cette culture englobe le nord de la région du Tôhoku et le sud de Hokkaidô entre le milieu du 10ème et le début du 11ème siècle[187]. Les hommes d'Aonae possèdent les mêmes ancêtres que ceux de la culture Satsumon, mais leurs pratiques culturelles sont différentes. Ils vivent dans des villages fortifiés entourés de douves (*kangô shûraku* 環濠集落), et comme le démontrent les fouilles effectuées sur l'île d'Okouchir dans l'amas coquillier d'Aonae, ils se sont spécialisés dans la pêche aux ormeaux (*awabi* 鮑) et la chasse aux cervidés, pour commercer avec Honshû[188]. Cette culture allie donc une production spécialisée à but commercial à un mode de vie de chasseur-pêcheur.

Par ailleurs, dans les *Règlements de l'ère Engi* (*Engishiki* 延喜式), compilés entre 905 et 927, il est question de produits venus du nord, tels que les peaux de phoque, de lion de mer, la

[184] ÔISHI Naomasa, « Chûsei no Ôu to Hokkaidô » (La région d'Ôu au moyen-âge et Hokkaidô), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.62 et BATTEN Bruce, « Frontiers and Boundaries of Pre-modern Japan » (Frontières et limites du Japon pré-moderne), *Journal of Historical Geography*, 25, n°2, 1999, p.172. En 1019, ces deux îles cinquante navires jurtchet ravagent d'ailleurs leurs côtes. QUISEFIT Laurent, « Quelques notes sur la perception des barbares en Corée », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.49

[185] BATTEN Bruce, *op.cit.*, p. 170

[186] BERQUE Augustin, « La Chaîne culturelle d'une colonisation : les paysans à Hokkaidô », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, volume 29, n°6, 1974, p.1427

[187] SEGAWA Takurô, *Ainu no rekishi – Umi to takara no nomado* (L'Histoire des Aïnous – Nomades des mers et des trésors), Tôkyô, Kôdansha, collection « Kôdansha sensho Métier » 401, 2007, p.215

[188] *Ibid.*, p.101

poussière d'or et le *kombu* du Michinoku[189] et du Dewa[190] ; une bonne partie de ces produits proviennent non pas de la région d'Ôu, mais bien de Hokkaidô. En effet, les découvertes archéologiques révèlent que pendant la première moitié du 11ème siècle, l'habitat Satsumon se regroupe autour des lieux de pêche de truite et de saumon, et que la taille des bateaux augmente sensiblement, preuve de l'augmentation des échanges en produits piscicoles entre Hokkaidô et Honshû. Celle-ci est due à l'émergence aux 10ème et 11ème siècles d'une culture nouvelle, celle de Tobinitai (*Tobinitai bunka* トビニタイ文化), qui englobe les Kouriles du Sud et la côte est de l'île de Hokkaidô. L'économie de subsistance de celle-ci est basée sur la pêche au saumon et à la truite ; par ailleurs, une partie de cette pêche est mise de côté pour le commerce[191].

Il est question d'une autre denrée dans le *Saigûki* (ou *Saikyûki*) 西宮記 (*Notes du (ministre de Gauche) du palais de l'Ouest*), écrit vers le 10ème siècle par Minamoto Taka.akira, le *Shôyûki* 小右記 (*Notes du Ministre de Droite de la maison Ono no miya*), - en l'occurrence Fujiwara no Sanesuke) à la date du 25ème jour de la septième lune de 1019 ou encore le *Gumaiki* 愚昧記 (*Journal de Sanjô Sanefusa*), daté de la 6ème lune de 1168, il est question de « plumes des Mishihase » (*mishihase-wa* 粛慎羽) pour désigner des plumes de faucon[192]. A l'époque de Heian, ces plumes, également appelées « plumes véritables » (*maba* 真羽) sont très prisées pour la fabrication des flèches. Les plumes d'aigle (*washi-ba* 鷲羽) proviennent des régions de Tokachi et de Kushiro en Hokkaidô, où les aigles marins de Steller (*haliaeetus pelagieus*)[193] en provenance de Sakhaline et du continent viennent passer l'hiver[194], certaines proviennent du continent par l'intermédiaire des Emishi de Watarishima[195]. Un poème du milieu de l'époque de Kamakura d'Ôe no Kimitomo 大江公朝 (?-1200) illustre ce lucratif commerce :

> みちのくのえぞが千島の鷲の羽にたへなる法の文字もありけり[196]
> De ma plume d'aigle des Mille Îles des Ezo en Michinoku, coulent les caractères exquis de la Loi

[189] KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » 19, 2003, p.39
[190] SUZUKI Takuya, *Emishi to Tôhoku sensô* (Les Emishi et les guerres du Nord-est), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Sensô no Nihonshi » (L'Histoire du Japon dans les guerres) 3, 2008, p.277
[191] ÔNISHI Hideyuki, « Hokkaidô higashibu ni okeru 'Chûsei Ainu' shakai keisei zenya no dôkô – Rettôshi no naka no Tobinitai bunka no ichi » (Tendances historiques et culturelles à la veille de l'avènement de la société des « Aïnous du Moyen-âge » dans l'est de Hokkaidô – La place de la culture Tobinitai dans l'histoire de l'archipel) dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshin to shite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.222
[192] SAWA.I Gen, « Jûichi- jûni seiki no Satsumonjin ha nani wo mezashita ka » (Les hommes de Satsumon des 11ème et 12ème siècles que sont-ils devenus ?) dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshin to shite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.261
[193] Du nom de Georg Wilhelm (Stöller) Steller (1709-1746), botaniste allemand qui voyage au Kamtchtka avec Stepan Petrovitch Kracheninnikov entre 1738 et 1740, avant de rejoindre l'expédition de Béring ; il donne son nom à des espèces d'aigles, de lions de mer et de canards, et d'autres animaux, qu'il est le premier à décrire.
[194] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2006, p.76
[195] KOJIMA Kyôko, *Emishi, Ezo kara Ainu e* (Des Emishi et des Ezo aux Aïnous), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Rekishi bunka Laiburarî » 273, 2009, p.42
[196] ÔISHI Naomasa, *op.cit.*, p.48

(iii) Les enjeux politiques : les guerres des clans sur fond de guerre civile

Outre ses bénéfices économiques, l'obtention du pouvoir régional septentrionale est d'autant plus importante que Mark Hudson considère qu'au tout début du Moyen-âge, le Tôhoku peut être considéré comme une périphérie relativement autonome par rapport au pouvoir central, alors que l'île de Hokkaidô est ce que l'on pourrait appeler une « périphérie rattachée » (*attached periphery*) au Tôhoku[197]. Ce phénomène a pour double conséquence un certain degré de domination économique et politique de l'île pour le clan se rendant maître du nord, mais un développement moindre des systèmes économiques et politiques propres de la société aïnoue émergeante. En outre, il semblerait que des « villages à caractère défensif » aient vu le jour entre le milieu du 10ème et le début du 12ème siècle sur l'ensemble de Hokkaidô et jusqu'à l'extrême sud de Sakhaline, comme le démontre la présence de vestiges, dits « vestiges de Belokamennaya »[198]. Cela signifie que le gouverneur des provinces du nord de Honshû étend effectivement son influence jusqu'au sud de Sakhaline.

Vers le milieu du 11ème siècle émerge le clan Abe. On sait peu de choses sur ses origines, mais d'après les *Récits du Mutsu* (*Mutsu waki* 陸奥話記), il s'agirait de descendants de chefs Emishi vaincus, devenus notables de province[199]. A sa tête, Abe no Yoriyoshi 安部頼良 (plus tard Yoritoki 頼時) prend en charge la supervision des six districts du nord (*Oku roku gun* 奥六郡[200]) et se fait appeler « chef des barbares de l'Est » (*Tôi no shûchô* 東夷の酋長) ou « gouverneur des six districts » (*Rokko gun no shi* 六箇郡ノ司)[201]. Ses ambitions le poussent à entrer en conflit avec le clan Fujiwara, sous Fujiwara no Naritô 藤原登任, gouverneur du Mutsu, en 1051[202], ou 1056 selon les sources[203]. Naritô est vaincu et la Cour envoie Minamoto no Yoriyoshi 源頼義 pour soumettre les Abe ; ce conflit prend le nom de « Première campagne des Neuf Ans » (*zenkunen no eki* 前九年の役). (On pourra consulter les figures ci-après.)

[197] HUDSON Mark, *Ruins of Identity : Ethnogenesis in the Japanese Islands* (Vestiges d'identité : Ethnogénèse dans les îles japonaises), Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, p.219
[198] SAITÔ Toshio, *op.cit.*, p.11
[199] HÉRAIL Francine, *Histoire du Japon, des origines à la fin de Meiji*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1986, p.158
[200] Izawa 胆沢, Esashi 江刺, Waga 和賀, Hienuki 稗貫, Shiwa 斯波 et Iwate 岩手.
[201] SASAKI Kaoru, *Ainu to « Nihon » - Minzoku to shûkyô no hoppôshi* (Les Aïnous et le « Japon » - Histoire septentrionale populaire et religieuse), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2001, p.38
[202] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.40
[203] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.158

Figure 10 - Première campagne des Neuf Ans
(http://1st.geocities.jp/tugami555syou/syouichi11.htm, consulté le 26 septembre 2013)

En 1062, les Minamoto reçoivent le soutien du clan Kiyohara 清原 Il semblerait que cette famille descende d'un administrateur provincial envoyé dans la région en 878 ; le chef de ce clan est désigné comme « le chef des soumis[204] de Senpoku en Dewa », *Dewa senpoku no fushûshu* 出羽仙北の俘囚主[205]) et vient à bout du clan Abe. En 1070, les derniers conflits avec les Emishi prennent fin et l'ensemble de la région nord est intégrée administrativement au territoire impérial[206], malgré une brève recrudescence des velléités du clan Abe en 1086,

[204] Francine Hérail traduit ce terme par « captif », (HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.158), mais je préfère me référer à la définition du dictionnaire *Kôjien* : 朝廷の支配下に入り一般農民の生活に同化した蝦夷 (Des emishi tombés sous le contrôle de la cour impériale et assimilés à la population paysanne).
[205] Cette région de Senpoku 仙北 comptait trois districts : Ogachi 雄勝, Hiraka 平鹿 et Yamamoto 山本.
[206] IRUMADA Nobuo, « Nukanobu, He.i, Ezogashima no kaiminshûdan to shodaimyô » (Les populations maritimes de Sato-gun, He.i, Ezogashima et les seigneurs), dans IRUMADA Nobuo, KOBAYASHI Masato, SAITÔ Toshio (dirs.), *Kita no naikai sekai – Kita ôshû, Ezogashima to chi.iki shoshûdan* (Le Monde des mers intérieures du nord – L'Ôshû septentrional, l'île d'Ezo et les peuples de ces régions), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000 (2ème édition), p.52

matées en trois ans par le fils de Yoriyoshi, Yoshiie 義家 ; ce conflit prend le nom de « Seconde campagne de trois ans » (*gosannen no eki* 後三年の役)[207].

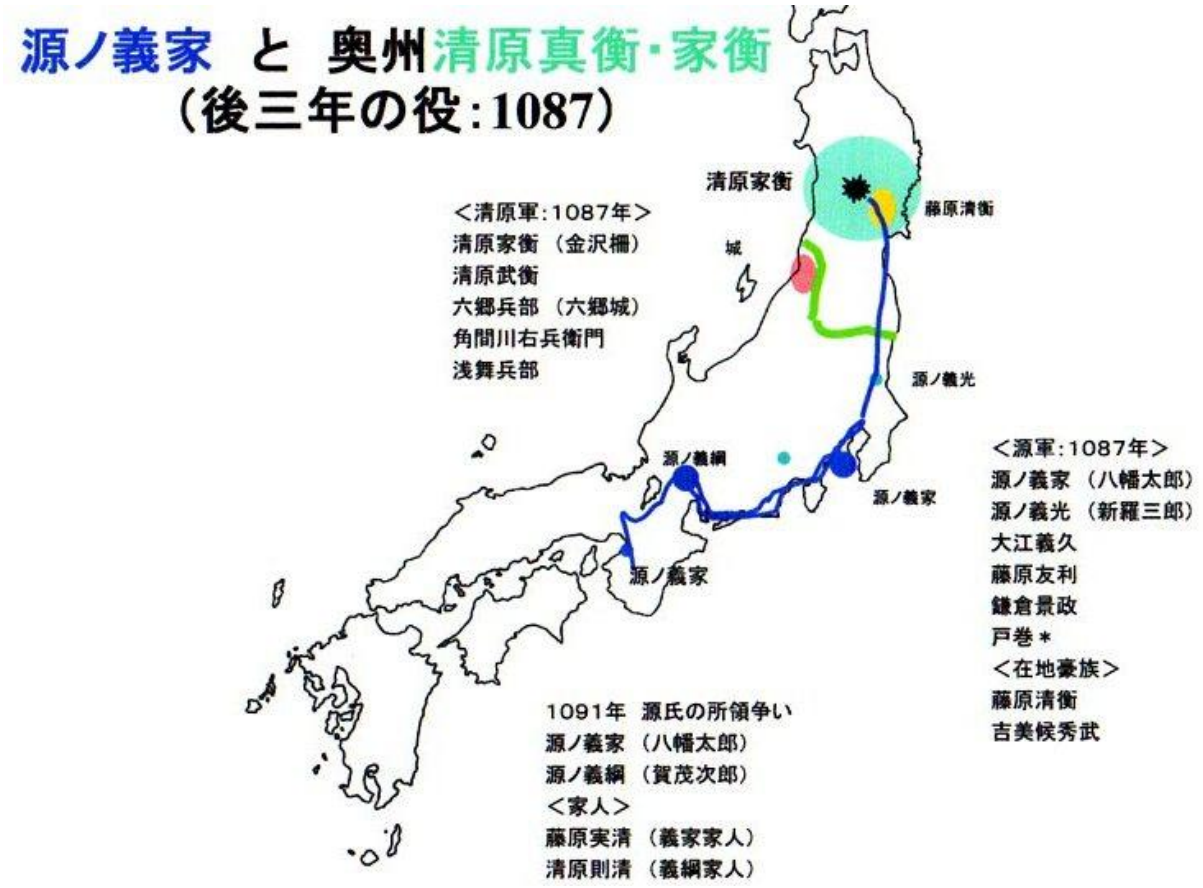

Figure 11 - Seconde campagne de trois ans
(http://1st.geocities.jp/tugami555syou/syouichi11.htm, consulté le 26 septembre 2013)

Le clan Kiyohara remplace finalement les Abe à la tête des districts du nord, et après des luttes internes, c'est finalement Fujiwara no Kiyohira 藤原清衡, fils d'un Fujiwara et d'une de filles d'Abe no Yoritoki, recueilli par les Kiyohara, qui se désigne lui-même comme « chef des barbares soumis de l'est » (*Tôi no enshû* 東夷之遠酋, ou *fushû no jôtô* 俘囚之上頭[208]) et qui obtient le contrôle de la région en 1087. C'est le début de la lignée des Fujiwara de Hiraizumi, et de la période dominée par l'essor culturel dit de Hiraizumi (*Hiraizumi bunka* 平泉文化)[209].

[207] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.158
[208] KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.43
[209] Cette lignée comptera quatre générations. Kiyohira fait construire un énorme temple, le Chûsonji 中尊寺 ; les momies des chefs du clan s'y trouvent toujours, dans la Salle d'Or (*Konjiki dô* 金色堂). Voir YIENGPRUKSAWAN Mimi, *Hiraizumi: Buddhist art and Regional Politics in Twelfth-Century Japan*, Cambridge, Harvard Press, 1998, 263p. Ses successeurs feront construire le Môtsûji 毛越寺 et le Muryôkôin 無量光院.

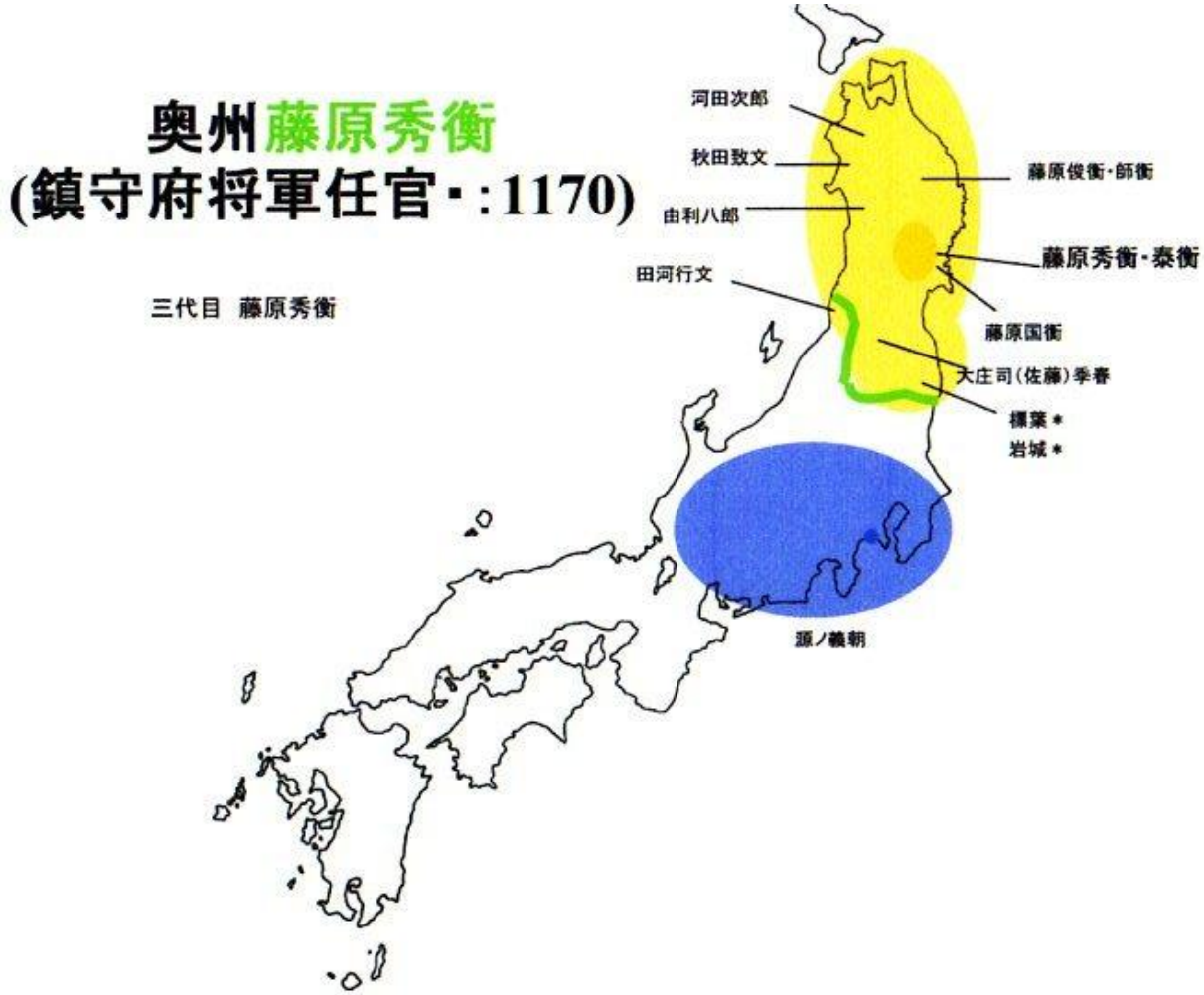

Figure 12 - Les luttes pour le contrôle du nord
(http://1st.geocities.jp/tugami555syou/syouichi11.htm, consulté le 26 sptembre 2013)

En 1189, les Minamoto, qui ont pris le dessus sur le clan Taira à la tête du pays quelques années plus tôt, visent à faire admettre l'existence d'un nouveau pouvoir aux roitelets du nord-est. Minamoto no Yoritomo 源頼朝[210] fait s'effondrer le clan Fujiwara. Avec la chute du clan Fujiwara de Hiraizumi, l'ensemble de l'île de Honshû qui tombe sous l'autorité shogunale du *bakufu* (幕府 « gouvernement militaire ») de Kamakura à partir de 1192. Comme le souligne Ôishi Naomasa, cette période correspond également à une période de transition pour Hokkaidô. Tout d'abord, on assiste à l'apparition du terme « Ezogashima » et de la lecture « Ezo » qui remplace « Emishi » pour les idéogrammes 蝦夷 désignant les habitants. Ensuite, Ezogashima, et le port de Sotogahama en Tsugaru deviennent les frontières orientales et septentrionales du Japon, et l'île constituant dorénavant un espace en dehors des frontières[211]. De ce fait, elle devient une terre d'envoi pour les criminels condamnés à l'exil (*ryûkeichi* 流刑地)[212] les premiers écrits attestant de l'envoi de condamnés sur l'île de Hokkaidô datent de 1216 et 1234[213]. Bien qu'il n'y ait que cinq mentions d'envoi de criminels sur l'île d'Ezo dans la chronique shogunale *Azuma Kagami* (*Le Miroir des pays de l'Est* 吾妻

[210] Minamoto no Yoritomo 源頼朝 (1147-1199): vainqueur du clan Taira et premier shogun à régner sur le Japon.
[211] ÔISHI Naomasa, *op.cit.*, p.43
[212] SASAKI Kaoru, *op.cit.*, p.44
[213] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.34

鏡[214]), principal document historique de l'époque Kamakura, on peut imaginer qu'il y en ait eu plus[215]. L'envoi de criminels renforce l'aspect d'espace liminaire impur, peuplé de barbares.

Privé de contacts diplomatiques officiels avec la Chine de la dynastie Yuan et la Corée, et tout à ses troubles internes, le Japon du début du début du 13ème siècle découvre la présence de nouvelles altérités régionales : les tentatives d'invasion mongole à la fin du 13ème siècle mettent l'État japonais face à un autre « centre », politiquement structuré et en voie d'expansion, tandis que l'émergence de la culture aïnoue sur Hokkaidô l'oblige à définir plus clairement ses rapports avec le septentrion. Le shogunat s'étant rendu maître du nord de Honshû[216], il confie la gestion de la région nord au clan Kasai 葛西, qui devient gouverneur (*Ôshû sôbugyô* 奥州総奉行) et au clan régent des Hokujô 北条[217]. Ces derniers choisissent comme représentants un clan déjà sur place, qui possède de liens commerciaux étroit avec les Ezo, le clan Andô 安藤, écrit à l'origine 安東. Il semblerait que cette famille descende d'un chef emishi soumis en la personne d'Abe Yoritoki 安部頼時 ; son fils Sadatô 貞任 (1019 ?-1052) aurait lui-même eu un fils, Takaaki 高星, qui se serait enfui vers le nord pour échapper au contrôle des Andô de Tsugaru[218]. Ils sont basés à Tosaminato 十三湊, un port de la région de Tsugaru 津軽 (également appelée *Shimo no kuni* à l'époque 下国) fondé en 1223, comme l'atteste un document daté de 1325[219]. Takaaki, une fois installé sur Hokkaidô aurait pris le nom de Andô Tarô 安藤太郎 ou 安東太郎 et serait devenu le premier « gouverneur d'Ezo » (*Ezo kanryô/ Ezo kanrei* 蝦夷管領 ou *Ezo sata daikan* 蝦夷沙汰代官) à partir de 1217 (On pourra consulter sa decendance en annexe XI)[220]. Un de ses successeurs, Andô Gorô 安藤五郎 fait construire douze forteresses (*tate* 館[221], ou *chasi* en langue aïnoue) à Hokkaidô à partir du milieu du 13ème siècle[222]. (Voir la figure ci-dessous).

[214] Le shogunat de Kamakura commande la rédaction d'une histoire en *kambun* dans les années 1268 à 1301. Celle-ci prend la forme des histoires officielles de l'époque ancienne, en utilisant cependant des documents émis par le shogunat, des extraits de notes journalières de hauts dignitaires, ainsi que des récits épiques. Le texte est disponible à l'adresse suivante http://www5a.biglobe.ne.jp/~micro-8/toshio/azuma.html.

[215] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Collection « Kôdansha sensho mechie » 69, Kôdansha, 1996, p.136

[216] Ceci est confirmé par un document adressé aux guerriers servant le shogunat datant de 1319. Voir SASAKI Kaoru, *Ainu to « Nihon » - Minzoku to shûkyô no hoppôshi* (Les Aïnous et le « Japon » - Histoire septentrionale populaire et religieuse), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2001, p.51

[217] SAITÔ Toshio, *op.cit.*, p.39

[218] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.38

[219] IRUMADA Nobuo, *op.cit.*, p.55

[220] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.101

[221] Cet idéogramme peut également se prononcer *tachi*, un terme phonétiquement proche de *chasi*. J'y vois une possible influence linguistique japonaise sur la langue aïnoue, bien que je n'ai pas trouvé de preuve bibliographique pour soutenir cette hypothèse.

[222] Il s'agit de Shinoridate 志苔館, Mobechi (Mobetsu) tate 茂別館, Nakano tate 中野館, Wakimoto tate 脇本館, On.nai tate 穏内館, Oyobe tate 覃部館, Ôdate 大館, Nebota tate 禰保田館, Haraguchi tate 原口館, Hiishi tate 比石館, Hanazawadate 花沢館. D'autres places fortes sont celles de Toi tate 戸井館, Katsuyama tate 勝山館, Suzaki tate 洲崎館, Tomari tate 泊館, Kokubun tate 国分館, Yaemonkawa tate 弥右衛門川館, Yafurai tate 矢不来館 et Usukeshi tate 宇須岸館 (plus tard Hakodate). Les forteresses aïnoues sont Shiodomari chasi 汐泊チャシ, Kami no kuni Washiri chasi 上ノ国ワシリチャシ, Okouchir Miyazu chasi 奥尻宮津チャシ, et Setanai Chasi 瀬田内チャシ.

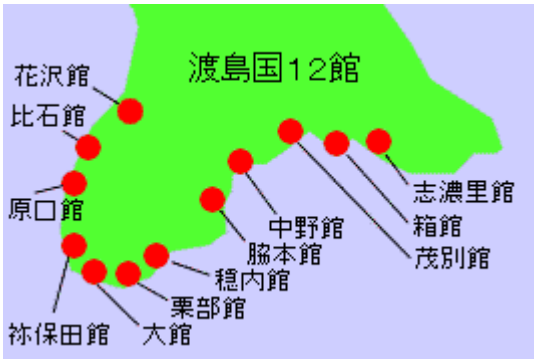

Figure 13 - Les douze tate (places fortes)
(http://url.exen.fr/85744/, consulté le 21 septembre 2013)

Les Andô sont chargés d'organiser le passage sur l'île des criminels exilés (*ryûkeisha* 流刑者), de l'acheminement des marchandises vers Kamakura et Kyôto et du contrôle des navires venant du reste du Japon et se rendant au Nord. Le transfère de la région de l'Ôu sous contrôle shogunal date de 1391[223] ; ceci marque véritablement le début de l'antagonisme entre shogunat et Aïnous.

(2) L'avènement de la culture aïnoue

(i) La fin des cultures d'Okhotsk et de Tobinitai au profit des hommes de Satsumon

C'est sans nul doute cette même raison qui pousse les hommes de Satsumon à s'installer dans le sud de Sakhaline au début du 11ème siècle. Ces conflits territoriaux semblent être confirmés par des chants oraux aïnous (*yukar*), qui évoquent une guerre entre les *yaunkur* (« les gens de la terre »)[224] –les hommes de Satsumon vivant sur Hokkaidô- et les *repunkur* (« les gens de la haute mer »), c'est-à-dire les hommes d'Okhotsk, venus du continent par la mer[225]. Cependant l'expression *yaenkur* désigne des Aïnous habitant Sakhaline[226], ce qui pourrait signifier un conflit entre des habitants de Sakhaline et des populations plus septentrionales encore.

A Hokkaidô, les 10ème et 11ème siècles voient les cultures d'Okhotsk et de Tobinitai (*Tobinitai bunka* トビニタイ文化), vivant dans l'est de l'île, être peu à peu absorbées par la culture de Satsumon, comme en témoigne l'expansion de l'habitat semi-enterré (*tate ana jûkyo* 竪穴住居) aux côtes nord et est de Hokkaidô[227]. Les contacts commerciaux entre les clans (Abe, Kiyohara, mais surtout Fujiwara de Hiraiziumi) ont fait évoluer la culture matérielle des populations habitant Hokkaidô, et la présence d'aigles, - et donc la possibilité

[223] ENDÔ Iwao, « Ôei shoki no Ezo hanran - Chûsei kokka no Ezo mondai ni yosete » (La résistance ezo du début de l'ère Ôei – le problème ezo et l'État médiéval), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.178
[224] D'après Stepan Krasheninnokov, à la fin du 17ème siècle, les Aïnous des Kouriles septentrionales appellent encore les Aïnous méridionaux *ya unkur*. KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, p.7
[225] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.38
[226] SASAKI Shirô, *op.cit.*, p.855
[227] SAWA.I Gen, *op.cit.*, p.149

de se livrer au commerce de leurs plumes avec les Japonais, c'est en effet à cette période qu'apparaissent les termes *mishihase-wa* 粛慎羽 (plumes des Mishihase), *washi-o* 鷲尾 (queues d'aigle) et *washi-ba* 鷲羽 (plumes d'aigle)[228]- a engendré des conflits territoriaux entre les cultures. C'est sans nul doute cette même raison qui pousse les hommes de Satsumon à étendre leur influence jusqu'au sud de Sakhaline au début du 11ème siècle.

(ii) Les hommes de Satsumon deviennent les Aïnous

Le 12ème siècle correspond à son tour à la période finale des cultures de Satsumon et de Tobinitai, qui vont disparaître au profit d'une autre culture, celle des Aïnous. L'avènement de celle-ci est marqué par l'arrêt de l'utilisation de poterie, au profit de pots en fer (*kana nabe* 鉄鍋)[229]. L'origine de cette culture est l'arrivée d'une puissante altérité régionale, contre laquelle un groupe -que l'on peut désormais désigner comme aïnou- tente de résister. L'installation d'une base mongole dans le sud de Sakhaline, ainsi que la subjugation des Nivkhes, puis les mouvements de résistance aïnoue qui s'ensuivent parachèvent cette transition culturelle et identitaire. Comme le souligne Mura.i Shôsuke, il est probable que c'est dans la résistance des populations Satsumon à celles de la mer d'Okhotsk qu'est née une conscience commune du peuple qu'on désigne ensuite sous le terme « aïnou »[230]. Cette identité culturelle a ensuite été renforcée par les contacts avec d'autres altérités régionales : les conflits avec les Mongoles sur Sakhaline au 13ème siècle, et par les contacts de plus en plus fréquents avec les Japonais. L'émergence de cette identité culturelle propre s'accompagne d'une évolution de la perception de l'île de Hokkaidô par les Japonais, sur laquelle nous souhaiterions revenir.

(iii) Une première transition nominative : les Emishi deviennent des Ezo

Les contacts politiques et commerciaux nouveaux entre les clans Abe, Kiyohara et Fujiwara, et les populations de Hokkaidô et de Sakhaline à partir du 10ème siècle s'accompagnent de la transition entre l'appellation « Emishi », associée aux populations désormais soumises du nord de Honshû et celle de Hokkaidô, assimilées comme un seul et même bloc septentrional durant l'époque antique, et l'appellation « Ezo », associée à Hokkaidô, Sakhaline et les Kouriles, en tant qu'entités septentrionales distinctes du Japon. (On pourra de nouveau consulter l'annexe VII.)

Le linguiste Kinda.ichi Kyôsuke[231] affirme en 1923 que le mot *ezo* est une corruption du mot *emciw* signifiant « homme » dans la langue aïnoue parlée à Sakhaline[232]. D'après Kojima

[228] SAWA.I Gen, *op.cit.*, p.261
[229] WAKUSAKA Shûichi, « Ainu bunka no zenshi toshite no Ohôtsuku bunka – Mappô gawa hokugan iseki wo jirei toshite » (La culture d'Ohkotsk en tant qu'ancêtre de la culture aïnoue – L'exemple des vestiges de la rive nord de la rivière Mappô) dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshin to shite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.235
[230] MURA.I Shôsuke, *op.cit.*, p.1000
[231] Kinda.ichi Kyôsuke 金田一京助 (1882-1971): linguiste et folkloriste japonais, il étudia la langue, et les mœurs des Ainu. Il traduisit les poèmes épiques aïnous, les *yukar*, dans son ouvrage *Ainu Jojishi yûkara no kenkyû* アイヌ叙事詩ユーカラの研究 (Etude des *yukar* poèmes mythiques aïnous), datant de 1931.
[232] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.33 et KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.50

Kyôko, cette appellation proviendrait de la lecture sino-japonaise *Iji* du toponyme 伊治, prononcé *Koreharu* d'après la lecture japonaise[233]. Quoiqu'il en soit, cette nouvelle appellation marque un nouveau départ dans les relations entre l'île et le Japon, qui s'étend désormais jusqu'au détroit de Tsugaru.

> 国の東境は海島に接す、夷人の居す所、身面皆毛有り[234]
> Les frontières orientales du pays l'île. C'est là que vivent les Ezo. Ils ont tous le corps couvert de poils.

On trouve un extrait similaire dans le *Shintôsho* 新唐書 (*Nouvelle Histoire des Tang*) de 1060,

> 明年使者蝦夷人偕に朝す。蝦夷亦海島中に居す。其使者髭の長さ四尺許、箭を首えにさしはさみ人をして瓠を戴きて立たしめ、数十歩にして射る。中らざることなし。[235]
> L'année prochaine, les envoyés viendront à la Cour avec des Ezo. Ils vivent à Ezo, dans une île. Leurs barbes mesurent quatre *shaku*[236] de long. Ils portent un arc au cou ainsi que des gourdes ; ils peuvent tuer un homme à plusieurs dizaines de pas. Ils ne ratent jamais leur cible.

L'appellation « Ezo » désigne également des personnes, comme dans les *Histoires qui sont maintenant du passé* (*Konjaku Monogatari* 今昔物語)[237], dans la première phrase de la 11ème histoire du livre 31 sur Abe no Yoritoki 安倍頼時 (?-1057).

> 今昔、陸奥ノ国ニ安倍ノ頼時ト云フ兵有ケリ、其ノ国ノ奥ニ夷ト云者有テ[238]
> C'est maintenant du passé, mais il était une fois, dans le pays de Michinoku, un guerrier du nom d'Abe Yoritoki, et il y avait dans ce pays des gens du nom d'Ezo

Ce même Abe no Yoritoki avait été désigné plus avant, dans la 13ème histoire du livre 25, comme étant le « chef des Ebisu ». Une différence est clairement marquée entre les Ebisu et les Ezo.

On trouve une nouvelle occurrence dans un poème de type *waka* 和歌[239], écrit par Fujiwara no Akisuke 藤原顕輔[240]et extrait du *Recueil de poèmes de Monseigneur Akisuke du*

---

[233] KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.53-55. D'après Kojima, *Koreharu* serait une corruption du nom du district de Kurihara 栗原. Cependant, Koreharu est également le patronyme d'un chef emishi, Koreharu no Azamaro qui se seriat révolt en 780 et aurait brûlé en partie le château de Taga. BATTEN Bruce, *To the ends of Japan : Premodern frontiers, boundaries, and interactions* (Jusqu'au bout japonais: frontières pré-modernes, bornes et interactions), University of Hawai'i Press, Honolulu, 2003, p.106

[234] SAITÔ Toshio, *op.cit.*, p.15

[235] KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.33

[236] On retrouve la longueur de quatre *shaku* de barbe, déjà aperçue dans des sources antérieures. Ce chiffre doit à coup sûr être symbolique, car il est réemployé très souvent pour désigner la longueur des barbes des Ezo, que ce soit dans les écrits chinois ou japonais. De plus, leur talent en tant qu'archer est de nouveau mis en exergue.

[237] *Histoires qui sont maintenant du passé* (*Konjaku Monogatari* 今昔物語) : recueil d'environ 1040 histoires courtes, compilé entre 1110 et 1124. Il est classé en quatre parties : les histoires sur l'Inde, sur la Chine, sur le Japon (les histoires bouddhiques ou populaires).

[238] SAITÔ Toshio, *op.cit.*, p.14

[239] *Waka* 和歌 : littéralement « chant japonais », par opposition à la poésie chinoise, ce poème court japonais classique est très populaire à la Cour de Heian. Il est composé de 5-7-5 puis 7-7 syllabes.

Service de la Capitale, section de Gauche (*Sakyô Daibu Akisuke kyô shû* 左京大夫顕輔郷集) de 1132. Il décrit un fait ou un comportement digne de mépris :

> あさましや ちしまのえぞが つくるなる　とくきのやこそ　ひまはもるなれ
> 浅ましや　千嶋の蝦夷が　作るなる　鳥茎の矢こそ　隙は漏るなれ
> Que c'est vil ! Les flèches empoisonnées fabriquées par les Ezo des Mille Îles [l'archipel des Kouriles] comblent le moindre interstice[241]

Le mot *Chishima no Ezo* sert à désigner les habitants de l'archipel des Kouriles, connu pour leur habileté au tir à l'arc, ainsi que leur utilisation de flèches empoisonnées. Celles-ci étaient également utilisées par les Aïnous jusqu'à leur interdiction en 1871. Par la suite, les expressions *Tsugaru no Ezo* et *Chishima no Ezo*, à l'instar du mot *Ebisu*, sont utilisées dans les *waka* comme des expressions métaphoriques illustrant l'absence de sentiments humains, ou du manque de cœur.

On retrouve une expression similaire dans le *Dit des Heike* (*Heike monogatari* 平家物語)[242], *Ezo ga sumu naru chishima* (les « Mille Îles où vivent les Ezo » 夷か栖なる千島), ou encore dans le Dit des Hôgen (*Hôgen monogatari* 保元物語[243]) : *Higashi wa Akoru (?) ya Tsugaru, Ezogachishima* (東は阿古流や津軽・俘囚が千島, « A l'Est, Akoru, le Tsugaru et les Mille Îles des Ezo »)[244]. On notera à cette occasion qu'aujourd'hui encore, le mot *Chishima* est employé pour désigner les îles Kouriles, bien que le mot *Kuriru* soit également employé.

(iv) Watarishima devient Ezogashima

D'après Saitô Toshio et Oguchi Masashi, le terme « Ezo » pour désigner l'île de Hokkaidô apparaîtrait pour la première fois dans un écrit de l'empereur Gosanjô 後三条 (1034-1073), daté de 1069, adressé aux gouverneurs des provinces du nord Minamoto no Yoritoshi 源頼俊 et Kiyohara no Sanehira 清原真衡, il est question d'un lieu appelé *Esonowakareshima* ou *Esonowakareshima* (衣曾別嶋) [245]. La séparation maritime d'avec le Japon y est clairement affirmée.

---

[240] Fujiwara no Akisuke 藤原顕輔 (1090-1155) : poète à l'époque de Heian.
[241] Nous tenons à cette occasion à remercier le professeur Michel Vieillard-Baron pour avoir corrigé ma traduction lors de la soutenance de notre mémoire de Master le 12 juin 2007.
[242] *Heike monogatari* 平家物語 : « Dit des Heike ». Ecrit entre 1202 et 1221. Récit de guerre (*gunki monogatari* 軍記物語) qui raconte la destinée de la famille Taira jusqu'à sa défaite face à Minamoto no Yoritomo en 1185, à la bataille navale de Dan no Ura. La version chantée date de 1371 ; les moines récitants (*biwa hôshi* 琵琶法師) lui confèrèrent une teinte bouddhique, en insistant sur l'impermanence de la gloire des clans, et donc de toute chose en cette vie. Ce dit servira d'inspiration à de nombreuses pièces de théâtre classique japonais et d'œuvres littéraires.
[243] *Récit de l'ère Hôgen* 保元物語 : Récit de guerre (*gunki monogatari* 軍記物語) datant du début de l'époque Kamakura, en trois livres. Egalement appelé le *Heiji monogatari* 平治物語.
[244] KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.81
[245] OGUCHI Masashi, « L'avènement des 'Ezo' dans les documents de référence – un commentaire de la présentation 'L'histoire des Aïnous du point de vue de l'archéologie', dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges*, Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.68 et SAITÔ Toshio, *op.cit.*, p.13-14

Lors de la période de troubles internes qui accompagne les conflits entre les Taira et les Minamoto, les désignations peuvent posséder un caractère plus ou moins belliqueux ; dans la chronique shogunale *Azuma Kagami* (le *Miroir de l'Est* 吾妻鏡), l'île de Hokkaidô est désignée par l'appellation *itekijima* (夷狄島), dans un chapitre relatant les faits de l'an 1189[246], dans le même esprit, l'appellation *itô* 夷島 (Île des Ezo) fait son apparition au début du 13ème siècle.

En 1277, l'expression *Esokashima*[247], qui sera plus tard appelée *Ezogashima* 蝦夷島 (L'île des Ezo), voit le jour ; elle apparaît dans le *Dit des Heike*, le *Récit de l'ère Hôgen*, le *Récit de la vie du héros uerrier Minamoto no Yoshitsune* (*Gikeiki* 義経記[248]) ou encore le *Récit des Soga* (*Soga monogatari* 曾我物語[249]). Dans le *Texte du rouleau peint de la divinité de Suwa*, dont nous reparlerons par la suite, c'est l'expression *Ezogachishima* 蝦夷千島 (Les Mille Îles des Ezo) qui est utilisée. Dans les écrits du moine Nichiren[250] apparaissent les appellations *inoshima* (イノ嶋 l' « île des barbares de l'est ») en 1265, *fushû no shima* (俘囚の嶋 l' « île des barbares soumis ») en 1272, ou encore *Hokkai no shima no Ebisu* (北海の島のえびす Les « Ebisu de l'île des mers du nord ») en 1280[251].

Comme nous l'avons déjà évoqué plus haut, l'appellation *Ezogachishima* met en exergue l'existence de nombreuses îles au nord du Japon, toutes peuplées par le peuple ezo. Durant l'époque de Muromachi, l'usage de l'appellation *Yezokashima* (エソカシマ, ou 夷楚島) s'étend dans les documents officiels japonais. En 1471, l'île fait son apparition sur une carte coréenne où elle est désignée par les idéogrammes 夷島. La première mention européenne d'Ezo est sans doute celle écrite en 1548 ou 1549 en Inde par un Italien, missionnaire installé à Goa, du nom de Niccolò Lancellotti. D'après les dires d'un Japonais, Yajirô, prisonnier évadé de Kagoshima, converti par Saint François Xavier à Malacca et rebaptisé Angelo :

> 日本の北東に大国あり。グゾーと呼ばれる。その住民は色白く、長いひげを貯え … 勇敢に戦う[252]
> Il y a un grand pays au nord est du Japon. On l'appelle Guzô. Ses habitants sont blancs, et portent de longues barbes. […] Ils se battent avec courage.

[246] KAIHO Mineo, *Kinsei Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire des Ezo dans l'époque pré-moderne), Tôkyô, San.ichi shobô, 1984, p.10

[247] Dans le cas de l'appellation Esokashima, il apparaît clairement qu'il s'agit d'un exemple de document où ne figurent pas les marques (*dakuten* 濁点) rajoutées aux sons consonantiques [k] pour donner [g].

[248] *Gikeiki* 義経記 : *Récit de la vie du héros uerrier Minamoto no Yoshitsune*. Il fait partie du style littéraire des « récits guerriers » (*gunki monogatari* 軍記物語). Il date du début de l'époque Muromachi et son auteur est inconnu. Il conte la vie de Minamoto no Yoshitsune (1159-1189), demi-frère de Yoritomo, le premier shogun. La jalousie de ce dernier le contraint à fuir vers le nord où la légende populaire veut qu'il ait vécu des aventures rocambolesques, accompagné du moine-guerrier Benkei. Il aurait enseigné certaines cultures, comme celle du millet, aux Aïnous, et correponsdrait au personnage d'Okikurmi dans les *yukar*. ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.34-36

[249] *Soga monogatari* 曾我物語 : Le *Dit des Soga* compte douze livres et date de la fin de l'époque Kamakura. Son auteur est inconnu. A ce sujet, voir ÔISHI Naomasa, « Chûsei no Ôu to Hokkaidô » (La région d'Ôu au moyen-âge et Hokkaidô), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.53-54

[250] Nichiren 日蓮 : moine bouddhiste, il commence à prêcher sa propre doctrine en 1253. Fondateur de la secte bouddhique qui porte son nom.

[251] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.10

[252] AKIZUKI Toshiyuki, *Nihon hokuhen no tanken* (La découverte des franges septentrionales japonaises), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankôkai, 1999, p.30 et HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Invitation à l'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.84

Quelques années plus tard, le jésuite Manuel Teixeira, à Canton en 1564, évoque ces habitants si présomptueux qu'ils ont nommé leur pays 'Yesu' [prononciation proche de « Jésus »] ». En 1585, sur une carte laissée à Florence par la mission japonaise en Europe, l'île au nord de Honshû est notée Yézogaxima[253].

Incidemment, l'endonyme « aïnou » n'apparaît dans les sources japonaises qu'à partir de l'époque Kamakura, au moment de l'implantation permanente de Japonais sur Hokkaidô ; cette appellation est utilisée de plus en plus fréquemment dans le courant du 19ème siècle, pour supplanter complètement celle d' « Ezo » après Meiji. Dans les sources européennes, le mot « Aino » apparaît en 1591 dans un manuscrit intitulé *De Yezorum insula*, rédigé en latin, par le jésuite Ignacio Moreira, qui accompagne Alessandro Valignano (1539-1606) au Japon, et rencontre un Aïnou accompagnant la délégation Kakizaki en visite à Toyotomi Hideyoshi. Celui-ci lui indique qu'il vient d' « Ainomoxori », l'endonyme pour Hokkaidô[254].

(v) Une transition technique : le métissage culturel entre Okhotsk et Satsumon, et technique avec le Japon

Cette évolution dans la désignation de l'île et de ses habitants accompagne une transition technique et culturelle ; en effet, on considère que les éléments matériels principaux caractérisant la culture aïnoue, et marquant une rupture avec la culture Satsumon précédente, sont les casseroles en fer, les bols en laque, les baguettes à libation (*tukipasui*[255], en langue aïnoue. On pourra voir la figure ci-dessous), les ustensiles de chasse et de pêche en os ou en corne, les hameçons pour la pêche au saumon, un habitat de plain-pied et une sépulture en terre jambes allongées, le visage à l'est et les jambes au sud[256].

Figure 14 - Baguette de libation (tukipasui)
(Image disponible sur le site du magazine en ligne Japan Focus http://www.japanfocus.org/-Chisato__Kitty_-Dubreuil/2589, consulté le 22 septembre 2013)

[253] OKAMOTO Yoshitomo, *Jûroku seiki ni okeru Nihonchizu no hattatsu* (L'apparition des cartes du Japon au 16ème siècle), Tôkyô, Yagi shoten, 1973, p.44
[254] BATTEN Bruce, *To the ends of Japan : Premodern frontiers, boundaries, and interactions* (Jusqu'au bout japonais: frontières pré-modernes, bornes et interactions), University of Hawai'i Press, Honolulu, 2003, p.110
[255] Le mot « tuki » viendrait sans doute du japonais *sakazuki* 杯, désignant une coupe à saké. La première référence européenne à leur sujet date d'un texte de Luis Frois de 1565.
[256] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.15

Une grande partie de cette culture matérielle, ainsi que cette dernière coutume funéraire viendraient du continent via la culture d'Okhotsk. En effet, il y a de nombreuses similitudes entre celle-ci et la culture aïnoue : le mode de subsistance, basé sur la chasse et la pêche, l'importance du commerce et des échanges, le fait de révérer des os crâniens d'ours[257]. Par ailleurs, le port de boucles d'oreille et d'accessoires décoratifs en perles, venu de la culture tatare sur le continent, est aussi présent dans la culture aïnoue via celle d'Okhotsk[258]. Les motifs aïnous (*Ainu monyô* アイヌ紋様, appelés *moreu* « qui s'enroule doucement » en langue aïnoue) que l'on retrouve sur les vêtements[259], les ornements de tête, ou même les tatouages (On pourra consulter l'annexe IX.), sont très proches de motifs présents chez les Nivkhes, les Evenks, les Oroqens, les Oroks et les Hezhens[260]. (On pourra consulter la carte 3 des aires géographiques dans l'annexe V.)

(vi) Une transition identitaire face aux altérités régionales

D'après Kaiho Mineo et Mura.i Shôsuke, l'émergence de cette culture coïncide avec les contacts belliqueux entre Mongols et Aïnous à partir de 1264[261] et s'explique par l'émergence d'une conscience identitaire unificatrice face à la menace mongole qui lance des expéditions à Sakhaline en 1264, 1284 et 1286. Au milieu du 13ème siècle, on assiste à la subjugation des Nivkhes ; au même moment, les Aïnous envahissent le sud de Sakhaline ; ils sont déjà présents dans les Kouriles. Les conflits entre les Nivkhes de Sakhaline et les Aïnous auraient pour origine l'accès aux plumes de faucon et d'aigle[262]. (Voir figure ci-après)

[257] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.38
[258] *Ibid.*, p.38
[259] La marque de foulards française Hermès a présenté pour sa collection hiver 2011-2012 un motif similaire intitulé « Esprit ainou ».
[260] SAITÔ Toshio, *op.cit.*, p.28
[261] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.194
[262] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.146

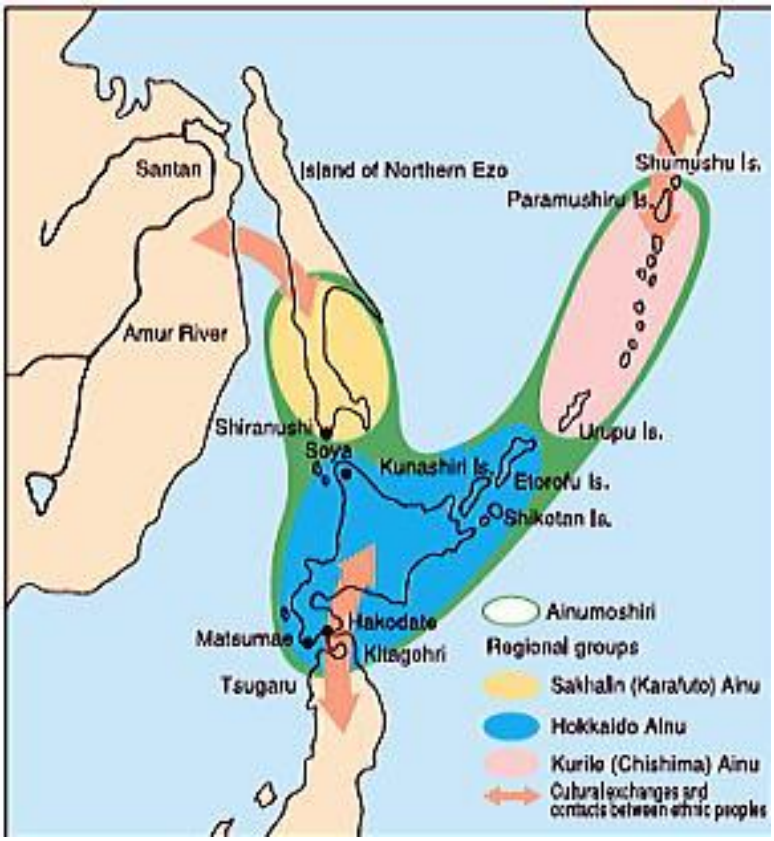

Figure 15 - Régions habitées par les Aïnous et zones de contact
(image disponible à l'adresse suivante http://hokkaido-ken.forumactif.org/t227-l-histoire-des-ainous-source-http-hokkaidonokumacom, consultée le 21 septembre 2013)

D'après les chroniques chinoises de l'époque, les conflits entre les Nivkhes et les Aïnous (désignés par l'appellation *kugi* 骨嵬[263]) auraient pour origine l'accès aux plumes de faucon et d'aigle[264], dans une optique commerciale. En 1264, Kubilai Khan[265] obtient le contrôle de l'Amour inférieur, et y soumet les Jürchens (ancêtres des Mandchous), Nanai, Nivkhes, et les Kugi de Sakhaline l'année suivante. (Voir la figure ci-après)

[263] NAMIKAWA Kenji, *op.cit.*, p.17. Dans la Nouvelle Histoire de Hokkaidô, cette appellation est utilisée par les Yuan pour désigner Sakhaline et ses habitants.
[264] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.146
[265] Kubilai Khan (1215-1294) : petit-fils de Genghis Khan, il devient à son tour grand khan mongol, puis empereur de Chine, il fonde la dynastie Yuan.

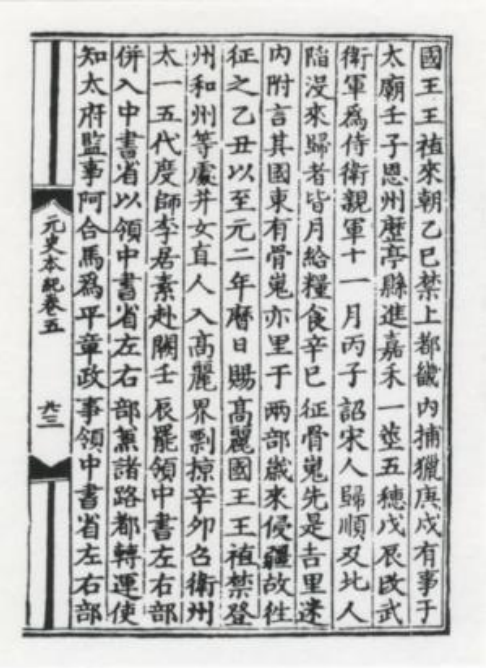

Figure 16 - Extrait du 5ème volume de l'histoire des Yuan, relatif à la sujugation des Kugi de Sakhaline au 11ème mois de 1264 (première année de l'ère Zhiyuan), disponible sur le site (http://www.nippon.com/en/features/c00103/, consulté le 22 septembre 2013)

En 1264, puis entre 1284 et 1286, les Mongols, fondant la dynastie des Yuan en 1271, attaquent les Aïnous. Ceux-ci se rendent sur le continent pour affronter les Mongols entre 1297 et 1305, mais sont défaits en 1308[266]. Il est d'ailleurs question dans un extrait de la source chinoise *Jingshi Dadian* 經世大典, datant de cette même année d'un chef de guerre des Weugu [Guwei], appelé Yu Shannu, dont la fin du nom ressemble au suffixe *–ain(u)*, utilisé pour désigner les hommes puissants chez les Aïnous[267].

Incidemment, en 1268, un incident éclate à l'extrême nord du Japon, quand Andô Gôrô est assassiné par des Aïnous venus de l'île de Hokkaidô ; cet évènement est relaté en 1275 par le moine bouddhiste Nichiren, mais pas par les sources shogunales[268]. Qu'un évènement d'une telle importance n'y apparaissent pas rend l'incident difficile à croire. D'après Kaiho Mineo, une telle affirmation pourrait être révélatrice du fait qu'Andô Gôrô aurait été envoyé à Sakhaline pour défendre le Japon contre les Mongols[269]. Quoiqu'il en soit, cet incident, ou un incident, est à l'origine de querelles à l'intérieur du clan Andô dans les années 1320 qui dégénèrent en révoltes généralisées[270].

[266] NAMIKAWA Kenji, *op.cit.*, p.17, KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.83-88 et EMORI Susumu, « Hokutô Ajia kara mita Ainu » (Les Aïnous vus de l'Asie du nord-est), dans KIKUCHI Isao (dir.), *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.129-147

[267] HUDSON Mark, *op.cit.*, p.227. Hudson remarque en note qu'il pourrait également s'agir du suffixe *–nu*, pour désigner les esclaves. *Ibid.*., p.253

[268] SASAKI Kaoru, *op.cit.*, p.92

[269] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.92

[270] MURA.I Shôsuke, *op.cit.*, p.1000

Devenus tributaires des Yuan, les Aïnous de Sakhaline deviennent tributaires des Ming, qui prennent le pouvoir en 1368[271]. Ils sont désignés dans les chroniques chinoises comme les Kugeh 倉葉[272]ou Kugi[273] (骨嵬), une transcription chinoise de la désignation des Aïnous de Sakhaline par les voisins Nivkhes, Toungouses et Oroqen ; celle-ci donne également Kuwi 苦兀, Kui 苦夷, Kuwen 庫野, Kuwei 骨嵬[274]. Ces conflits permettront la naissance du commerce, dit de Santan[275] (*Santan kôeki* 山丹交易), qui suit une voie commerciale longeant le cours du fleuve Amour en Sibérie orientale, qui sépare la Russie de la Chine, et rallie l'île d'Ezo via l'île de Sakhaline. Ce commerce permet de lier Chinois, Russes, Mandchous, Toungouses, Nivkhes, Kamtchadales, et Aïnous. On pourra consulter la figure ci-dessous. Conflits et commerce sont donc à l'origine de la mise en place de la frontière ethnique les Aïnous et leurs altérités régionales. Nous souhaitons ici nous pencher plus particulièrement sur celle entre Aïnous et Japonais. (On pourra consulter la carte des aires géographiques 3 en annexe V.)

① Une transition culturelle liée au commerce avec le Japon

Comme le souligne Fredrick Barth, les distinctions ethniques ne dépendent pas d'une absence d'interaction ou d'acceptation sociale, mais sont tout au contraire les fondations mêmes sur lesquelles sont bâties des systèmes plus englobants. L'interaction dans un tel système social – sous la forme de conflits ou de relations commerciales- ne conduit pas sa liquidation par changement ou acculturation ; les différences culturelles peuvent persister malgré le contact interethnique et l'interdépendance entre les groupes[276]. Contrairement à la définition idéal-typique, qui fait du partage d'une même culture une caractéristique première ou définitionnelle du groupe ethnique, Barth considère que ce partage doit être vu comme un résultat ou une implication. La caractéristique première est plutôt le « support de culture » des groupes ethniques, c'est-à-dire leurs caractéristiques morphologiques des cultures dont ils sont porteurs : les traits distinctifs de cette culture et les formes culturelles manifestes qui peuvent être inventoriées comme des traits caractéristiques qui traduisent les effets de l'écologie, c'est-à-dire reflétant l'adaptation à l'environnement ainsi que les circonstances extérieures auxquelles les acteurs doivent s'adapter[277]. Ici, l'antagonisme d'altérités régionales est à l'origine de l'avènement du groupe aïnou, et l'intensification du commerce entre celui-ci et les Japonais participe à définir le matériau culturel propre à ce groupe.

Cette société de chasseurs, cueilleurs pratiquant une agriculture limitée, que Pierre Clastres définirait comme étant une société sans État (nous aborderons la définition de ce concept plus avant), s'organise selon une hiérarchie basée sur la possession de « trésors »

[271] NAMIKAWA Kenji, *op.cit.*, p.20
[272] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.89 et NAKAMURA Kazuyuki et ODA Hirotaka, « Ezo nishiki to kita no shirukurôdo » (Le brocart d'Ezo et la Route de la Soie septentrionale), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.829
[273] Une sinisation de l'exonyme *Kughi*, donné par les Nivkhes aux Aïnous.
[274] Sinisation de l'exonyme *Kuyi*, donné par les peuples toungouses aux Aïnous.
[275] *Santa(n)* : nom donné par les Aïnous de Sakhaline aux populations du bassin inférieur du fleuve Amour.
[276] BARTH Fredrick, « Les groupes ethniques et leurs frontières », dans POUTIGNAT Philippe et STREIFF-FENART Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995, p.205
[277] *Ibid.*, p.207

(*ikor*), issus du commerce avec les Japonais. Cette possession conditionne en effet le statut d'un homme et de son *utare* (sa famille élargie, -les Aïnous pratiquent la polygamie-, ceux qui dépendent de lui et vivent sous son toit) dans le village et la société, et peut permettre à celui-ci d'accéder au statut de *nishpa* (« homme de bien »), *ikor kor kur* (« homme possédant des trésors »), *ottena* (« grand homme », en référence au mot japonais pour un ancien du village, *otona* 乙名, pour désigner une personne haut placée dans la hiérarchie aïnoue en contact avec les Japonais[278]), ou même *kotan kor kur* (chef de village, littéralement « homme possédant le village ») [279]. D'après Iwasaki Naoko, le cycle de l'accumulation de trésors peut être représenté comme suit[280] :

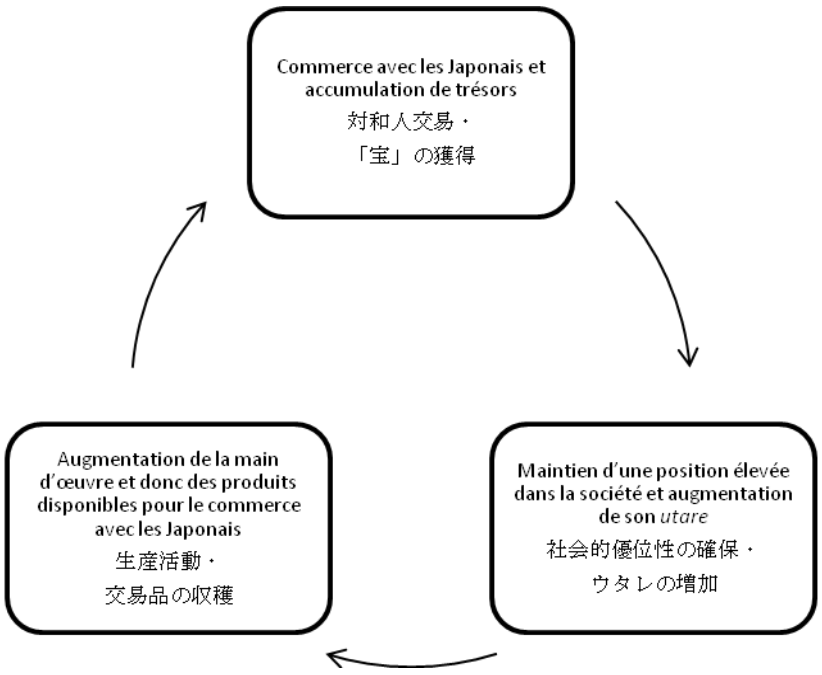

Figure 17- De l'importance de l'utare et des "trésors" (ikor) dans la société aïnoue

Comme le confirme Matsumae Hironaga 松前広長 dans sa *Description de Matsumae* (*Matsumae-shi* 松前志) de 1782, plus l'*utare* est nombreux, plus l'accumulation de produits de la chasse et de la cueillette, ainsi que la main d'œuvre pour produire les vêtements tissés ou les outils, augmentent[281].

Ces trésors prennent la forme d'objets, le plus souvent de facture japonaise, parmi lesquels des sabres, des objets en laque, des pipes, etc. L'obtention de ces objets dépend du commerce avec les Japonais, qui est une activité très prisée par les Aïnous. Ceci est visible dans les seules sources primaires aïnoues, les *yukar*, où il est souvent question d'Aïnous qui

[278] IWASAKI Naoko, *Nihon kinsei no Ainu shakai* (La société aïnoue du Japon pré-moderne), Tôkyô, Kôzô shobô, collection « Rekishi kagaku sôsho », 1998, p.107
[279] KAIHO Mineo, *op.cit.*, p.296
[280] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, p.162
[281] MATSUMAE Hironaga, « Matsumae-shi » (Description de Matsumae), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10) 'Description d'Ezo, Essais d'Ezo, Description de Matsumae', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.100

se réjouissent à l'idée de commercer avec les Japonais. Incidemment, Emori Susumu considère que l'apparition des chants épiques oraux aïnous -les *yukar*- au 14ème siècle coïncide avec l'émergence de la culture et de l'identité aïnoue[282].

Dans l'*Histoire de la fille de l'Aïnou* (*Rukaninka huô) Rukaninka*[283], le frère aîné de la narratrice et chef de famille (*utarpake*) caresse le projet d'aller commercer avec les Japonais, pour que sa famille vive mieux :

> Mon petit frère aîné,
> Mon grand frère aîné
> M'élevant,
> Toujours, sans changement, je vivais ma vie.
> Un jour,
> Mon grand frère aîné s'est adressé à moi :
> « Holà !
> Ecoute bien ce que je vais te dire.
> Pour t'élever,
> Nous nous sommes vraiment mis en quatre.
> Quant à moi, je désirais cependant
> Partir faire du négoce chez les Shisam[284].
> Jusqu'à présent, je n'ai pu réaliser ce projet,
> Mais dès aujourd'hui
> J'ai l'intention de vaquer à mes affaires. »

Dans l'*Histoire de la divinité de la vieille embarcation* (*Poina sô- Sô wa sô*)[285], la narratrice, une vieille embarcation, évoque le commerce avec les Japonais :

> Accompagnant le dieu Okikurmi dans ses affaires,
> Je me rends au village des Shisam.
> Conformément aux dires d'Okikurmi,
> De saké, de tabac, de riz, de trésors
> Et d'épées précieuses,
> Mes flancs sont somptueusement garnis.

Ces objets servent aussi en cas de conflit ; suite aux négociations (*charanke*) entre les deux partis, le fautif ou perdant se doit d'offrir des trésors au gagnant, la valeur desquels dépend de l'offense ou la faute commise (qui peut aller du meurtre au fait de surprendre quelqu'un faisant ses besoins[286]), cette offrande prend le nom de *tsukunai* ou *tsugunai*. Comme le décrit en 1784, dans sa missive au préfet aux comptes de Tanuma Okitsugu, Matsumoto Hidemochi 松本秀持, l'inspecteur aux comptes (*kanjô kumigashira* 勘定組頭)

[282] EMORI Susumu, « Yûkara no rekishiteki haikei ni kan suru ikkôsatsu » (Etude de la toile de fond historique des *yukar*), *Shishô*, n°5, 1979, p.96-98
[283] TSUSHIMA Yûko (dir.), *Tombent, tombent les gouttes d'argent – Chants du peuple aïnou*, Paris, Gallimard, collection « L'aube des peuples », 1996, p.316-322
[284] *Shisam* : mot de la langue aïnoue signifiant « voisins » et désignant souvent les Japonais. Le terme *shamo*, qui possède une connotation plus péjorative, est une corruption de ce mot. On pourra consulter de nouveau consulter l'annexe XXX.
[285] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.303-311
[286] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.98

Tsuchiyama Sôjirô 土山宗次郎 (1740-1788) résume ainsi le fonctionnement de la société aïnoue :

> 蝦夷人理非を糺し申募り、非分に落候ものより、償と唱へ、其外何に而も、償を取候事、風俗に御座候。 287
> Les Ezo mènent l'enquête sur qui a raison et qui a tort dans les affaires, et celui qui se trompe doit donner des tsugunai, c'est leur coutume.

Matsumae Hironaga, dans se *Description de Matsumae* (*Matsumae-shi* 松前志) de 1781, précise que l'absence de *tsugunai* peut mener au conflit armé entre deux partis (法に背きて財を出さざれば、闘争におよぶなり。[288]).

En outre, ces trésors sont à la fois les signes tangibles d'une dépendance aïnoue au commerce avec les Japonais, mais dans le même temps les piliers d'une culture qui s'est construite par rapport à celle-ci.

Bien que les *yukar* et les descriptions détaillant la structure et le fonctionnement de la société aïnoue soient postérieurs à l'époque de Kamakura, nous profitons de cette occasion pour faire une parenthèse et brosser, à très grands traits, quelques caractéristiques de la société et de la culture aïnoue. Cette description sera nuancée et complétée au cours du mémoire.

(3) La culture et la société aïnoues

Assimilables à ce que Pierre Clastres définit comme une société sans État, en d'autres termes une société à pouvoir politique non-coercitif[289], et sans système d'écriture. Par ailleurs, la relative faiblesse démographique des Aïnous s'explique, entre autres, par le besoin d'espace de populations de chasseurs et de pêcheurs[290] ; en effet, chaque fois qu'une population dépend de l'exploitation d'une niche naturelle, ceci implique une limite supérieure à la taille qu'elle peut atteindre, correspondant à la capacité que peut porter cette niche[291]. Nous aborderons cet aspect plus avant dans une prochaine sous-partie. En effet, le premier document faisant référence à la population aïnoue[292], la *Description de l'unification du Tsugaru* (*Tsugaru ittôshi* 津軽一統志), qui relate tous les évènements importants dans le fief de Tsugaru à partir de 1670[293], évoque vingt mille personnes (惣島中には狄二万余), le chiffre de quarante mille personnes est avancé en 1784[294]. La conséquence de ceci, que Pierre Clastres

[287] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.57-58
[288] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.101
[289] CLASTRES Pierre, *La Société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, éditions de Minuit, 1974, p.22
[290] *Ibid.*, p.73
[291] BARTH Fredrick, *op.cit.*, p.221
[292] Un tableau récapitulatif de l'évolution de la population aïnoue à Hokkaidô est consultable en annexe XII.
[293] *Description de l'unification du Tsugaru* (*Tsugaru ittôshi* 津軽一統志) : imprimé en 1737, il comporte 10 livres..
[294] YOSHIDA Kôzô, « Ainu no jinô – Shiryô wo chûshin to shite » (Population aïnoue – en se basant sur les documents), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°37, p.279-280

appelle l' « atomisation de l'univers », est l'impossibilité d'émergence d'un État[295], d'où le terme de société sans État. La société aïnoue est à rapprocher aux sociétés agraires complexes d'Afrique, souvent désignées par le terme « sociétés sans classes ». Vivant de travaux agricoles et d'élevage, ces sociétés ne comportent pas d'appareil d'État formant une entité distincte et sont régulées de l'intérieur par des chefs de lignage[296].

Les Aïnous se désignent eux-mêmes comme étant « des êtres humains » (*ainu*) par opposition aux dieux, l'appellation « ezo » est un exonyme japonais. Comme le remarque judicieusement La Pérouse dans son journal :

> On prononcerait vainement chez tous ces insulaires les noms de Jesso et Oku-Jesso, qui vraisemblablement sont japonais ; ni les Tartares, ni les prétendus Jessois et Oku-Jessois n'en ont aucune connaissance[297].

De nombreux peuples des régions circumpolaires possèdent des endonymes désignant l'être humain, par opposition aux esprits : les Inuits (dont l'exonyme algonquin « eskimo » signifie « mangeur de viande crue »), les Nanai (dont les exonymes sont Oultches ou Golde), les Nivkhes (dont l'exonyme et ancienne appellation en français est Ghiliak), les Tchouktches (dont l'endonyme est Luoravetlan)[298]. (On pourra consulter le tableau 1 l'annexe V.)

Les Aïnous se distinguent géographiquement : les Aïnous du sud-est (de Shibichari (Shizunai) à Porotumi/ Urakawa) étaient les *Menashiunkur*, les « hommes de l'Est » ; ceux de l'ouest (entre Niikappu et Shirawoi/ Mukawa) étaient les *Shumunkur* (également appelés *Sarunkur*, pour ceux qui vivent le long de la rivière Saru, anciennement *Shishirmuka*), les « hommes de l'ouest ». Les Aïnous d'Usu, d'Aputa, d'Etomo et de Horobetsu étaient les *Ushiyoronkur*, c'est-à-dire « les hommes de la baie ». Ceux de Woshamambe à Mori sur la péninsule du Dônan étaient les *Ushikeshunkur*, les « hommes du fond de la baie » et ceux de Shikabe à Toi les *Horebashi unkur*, les « hommes de la pleine mer ». Les habitants de la côte Pacifique étaient les *Shimenashunkur*, les « hommes des confins orientaux », et ceux de la côte ouest les *Yoichi Ainu* ou les *Ishikari Ainu*. Les Aïnous des Kouriles du sud étaient les *Chiupukankur*, les « hommes de la direction du soleil » et ceux de Sakhaline les *Rebun moshir unkur*, les « hommes de l'île éloignée »[299].

(i) Les *kamui*

Influencés, comme on l'a vu auparavant par les cultures septentrionales, telle celle d'Okhotsk, qui, d'après les travaux de l'expédition Jesup, au début du 20ème siècle, font partie d'une véritable civilisation du Pacifique Nord, centrée sur la zone d'échange entre la Béringie,

[295] CLASTRES Pierre, *op.cit.*, p.181
[296] BAYLY Christopher, *La Naissance du Monde moderne (1780-1914)*, Paris, Editions de l'Atelier avec le concours du Monde Diplomatique et du Centre National du Livre, collection « L'Atelier en Poche », 2007, p.72
[297] LA PÉROUSE Jean-François Galaup de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, édition du Carrefour, collection « Voyages et Découvertes », Paris, 1930, p.228
[298] MORRIS-SUZUKI Tessa, « Lines in the Snow : Imagining the Russo-Japanese frontier » (Des lignes dans la neige : Imaginant le frontière nippo-russe), *Pacific Affairs*, volume 71, n°1, printemps 1999, p.62
[299] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.16

la Mer d'Okhotsk et l'île de Vancouver, les Aïnous, comme de nombreux peuples sibériens et aléoutes, considèrent que « chaque individu n'est qu'un élément d'un réseau complexe d'interactions, et donc tous ont une responsabilité d'ordre éthique pour ne pas briser le fragile équilibre de la nature, et par conséquent, toute énergie de la nature utilisée doit être restituée par des rituels »[300].

Le monde des Aïnous a été créé par le dieu Chouette, *Aeoinakamui*[301], qui descendit sur Terre et créa les montagnes, les rivières, et les villages. Il y oublia sa houe, qui devint un petit arbre blanc, l'arbre Chikisani[302]. Il existe plusieurs versions de ce qui se passa ensuite. D'après une première version, le dieu du Tonnerre, *Shi kanna kamui*, tomba amoureux du petit arbre blanc et lui fit un fils[303]. Selon une deuxième version, c'est le dieu de la variole, *Pakkor kamui*, descendu sur terre pour admirer le paysage, qui s'assit sur l'arbre blanc, et ainsi lui fit un enfant[304]. Quoiqu'il en soit, cet enfant est le dieu qui est à l'origine de l'homme, *Ainu rakkur*, le « dieu comme un homme », également appelé *Okikurmi* (*Okikirmui*) ; c'est lui qui enseigna les techniques de la vie quotidienne aux hommes[305]. Quant à l'arbre blanc, incendié par le dieu du Tonnerre, il devint *Ape huchi*, *kamui* du Feu et protectrice de la vie quotidienne[306], ainsi que messager entre les dieux et les hommes[307].

Les dieux aïnous, les *kamui*, ont une forme humaine dans les cieux, dans le pays des dieux (*Kamui moshir*), mais habitent des réceptacles animaux, végétaux, ou climatiques, lors de leur séjour sur terre, c'est-à-dire dans le « pays des hommes » (*Ainu moshir*). L'environnement qui les entoure est donc à la fois considéré comme naturel et surnaturel, car tout ce qui existe dans la nature est conscience et pouvoir de ces dieux ; toute action à son encontre est donc effectuée en prenant en compte la conscience et la sensibilité de la nature[308]. Les Aïnous estiment que les esprits invisibles président aux migrations du gibier, gèrent sa dispersion territoriale et ont la charge de sa régénération. Le gibier lui-même étant mu par la compassion qu'il éprouve pour la souffrance des humains, êtres exposés à la disette et qui dépendent de lui pour survivre[309]. Les Aïnous, en consommant ces réceptacles terrestres et en leur rendant grâce, libèrent ainsi leur esprit, qui retourne au pays des dieux. Ceux-ci ne possèdent pas de pouvoirs surnaturels à proprement parler, et sont sur un pied d'égalité avec les hommes[310] ; par contre, ces derniers peuvent s'en remettre à eux pour leur assurer

[300] DESCOLA Philippe, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque des sciences humaines », 2005, p. 31
[301] TSUSHIMA Yûko, *op.cit.*, p.339
[302] CHIKAPPU Mieko, *Ainu moshiri no fû* (Vent du pays aïnou), Tôkyô, Nihon hôsô shuppankyôkai, 2001, p.35
[303] *Ibid.*, p.35
[304] TSUSHIMA Yûko, *op.cit.*, p.18
[305] *Ibid.*, p.18. D'après certains lettrés japonais, à l'instar de Sakakura Genjirô au milieu du 18ème siècle, Okikur(mi) ne serait autre que Minamoto no Yoshitsune, réfugié dans le nord et révéré comme un dieu chez les Aïnous. SAKAKURA Genjirô, *Ezo zuihitsu* (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.72
[306] CHIKAPPU Mieko, *op.cit.*, p.36
[307] WALKER Brett L., *op.cit.*, p.110
[308] STRONG Sarah, « The most revered of Foxes : Knowledge of Animals and Animal power in an Ainu kamui yukar » (Le plus vénéré des renards : Savoir et pouvoirs des animaux dans un *kamui yukar* aïnou), *Asian Ethnology*, volume 68, n°1, 2009, p.31
[309] DESCOLA Philippe, *op.cit.*, p. 35-36
[310] KAYANO Shigeru, *Ainu no hi* (Epitaphe pour les Aïnous), Tôkyô, Asahi shinbunsha, 1999 (8ème édition), p.88

protection et nourriture en quantité suffisante. Si le *kamui* est satisfait de son accueil par les hommes, il renverra aux Aïnous d'autres animaux, habités d'autres *kamui*. Ainsi parle le dieu ours :

> J'ai flâné intentionnellement dans sa direction de manière à être vu par lui, suite à quoi il se cacha prestement derrière un arbre, encocha une flèche et attendit. Feignant de ne rien avoir remarqué, je passai à côté de lui. La corde de l'arc résonna, et le Dieu de la flèche me transperça. En entendant résonner la corde une nouvelle fois, puis une fois de nouveau, je perdis connaissance.[311]

Invité d'honneur à la cérémonie renvoyant son esprit au pays des dieux (*iomante*), il est séduit par les danses d'un jeune homme. Il se laisse donc occire à plusieurs reprises par des chasseurs du même village pour en apprendre plus à son sujet.

Parmi les *kamui* des espèces animales, l'Ours se trouve au sommet du panthéon ; il est considéré comme le *nupur kor kamui*, « dieu qui gouverne la montagne », ou *kimun kamui*, « dieu de la montagne ». Le *kamui* de l'Orque, *Rebun kamui*, le « dieu de la pleine mer »[312], comme le Maître des Océans[313]. Un autre kamui important est *Yuk atte kamui*, le dieu qui règne sur les cerfs[314]. Il existe également des *kamui* d'éléments naturels : *Wakkaush kamui*, la déesse de l'Eau, également appelé *Petorun kamui* (« la divinité qui réside dans la rivière »[315]) ou *Shi kanto kor kamui*, le dieu du Soleil, ainsi que des *kamui* d'espèces végétales, comme *Shiranpa kamui*, le *kamui* des arbres. Par ailleurs, il existe différentes sortes de *kamui* protecteurs : le Dieu-Chouette, *kamui* protecteur du village (*Kotan kor kamui*), la Déesse-Feu, protectrice de la maison (*Chise kor kamui*), des rivières, à l'exemple du dieu protecteur de la rivière Ishikari, *Ishikari kor kamui*[316], de l'agriculture *Nusa kor kamui*, et de la chasse, *Hashiknau kamui*. La hiérarchie des *kamui* est visible à travers leur nom ; ceux qui ne contiennent aucune référence géographique ou topographique sont les moins importants, à l'instar du Dieu Renard rouge, *chironnup kamui*, dont l'étymologie signifie « la chose (*p*) que nous (*chi*) tuons (*ronnu*) » et du Dieu Renard noir, *shitunpe kamui*, littéralement « la chose (*pe*) qui vit (*un*) sur la crête (*shitu*) »[317].

Tous les *kamui* sont craints, respectés et vénérés, des plus importants aux moins importants, comme le *kamui* du mille-pattes, qui, quand il est courroucé, peut apporter la maladie[318] ; en outre, *payoka kamui*, le « dieu qui punit » inflige la petite vérole[319]. Des devins,

---

[311] HONDA Katsuichi, *Harukor: A Woman's Tale* (Harukor: l'histoire d'une femme), Berkeley, University of California Press, 2000, p.124-128
[312] HAMADA Ryûji, *Kaitaku : Hokkaidô no rekishi* (Défrichement : l'histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Mainichi shinbunsha, 1974, p.36
[313] LEROI-GOURHAN Arlette et André, *Un Voyage chez les Aïnous : Hokkaidô 1938*, Paris, Albin Michel, 1989, p.101
[314] HAMADA Ryûji, *op.cit.*, p.38
[315] TSUSHIMA Yûko, *op.cit.*, p.236
[316] *Ibid.*, p.354
[317] STRONG Sarah, *op.cit.*, p.33
[318] LEROI-GOURHAN Arlette et André, *op.cit.*, p.106
[319] WALKER Brett L., « The early modern Japanese state and Ainu vaccinations : Redifining the Body politic » (L'État japonais moderne et la vaccination des Aïnous : la redéfinition d'une politique corporelle), *Past and Present*, n°163, mai 1999, p.124

les *uepotar-kur*, sont chargés de la fabrication d'*inao*[320] spéciaux de guérison (appelés *sinna inao*), de l'administration de soins et de l'exorcisme des malades[321]. Pour cela, ils fabriquent des pièges à esprits pestilentiels à l'aide de la renouée de Sakhaline (*kuttar* en langue aïnoue, *polygonum sachalinensis*), ils battent le malade à l'aide de trèfles (*sinkep*), et incise son corps pour laisser couler le « mauvais sang »[322]. La variole, pestilence particulièrement virulente parmi les Aïnous à partir du 17ème siècle, a même marqué les esprits au point de faire partie d'une version du récit des origines de l'homme[323] et d'après Kayano Shigeru et Neil Gordon Munro[324], les Aïnous qui meurent de variole ne peuvent pas rejoindre la terre de leurs ancêtres[325].

Par ailleurs, la culture aïnoue comporte de nombreux tabous, envers les dieux et envers les hommes, dont la transgression fait l'objet de réparations sous forme matérielle (*tsukunai*, provenant du Japon *tsugunau* 償う, ou *ashinpe*), ou de châtiments corporels[326]. Il est interdit de prononcer le nom d'un mort, de révéler des secrets, de déranger un lieu sacré, de regarder à travers la fenêtre divine (*kamui puyar*) de quelqu'un[327]. Les femmes n'ont pas le droit de s'adresser directement aux dieux, à un homme qui n'est pas de leur famille, ou même de prononcer le nom de leur mari[328].

Ces tabous féminins sont matérialisés par un tatouage autour de la bouche (*shi-nuye* « se graver soi-même »), qui constitue, avant et après son interdiction en 1871 (une première interdiction a lieu entre 1799 et 1821), l'un des éléments les plus connus et les plus frappants de la culture aïnoue[329]. Comme en témoigne les descriptions japonaises dès le 8ème siècle précédemment évoquées, le tatouage rituel aïnou a d'autant plus frappé l'esprit des Japonais que celui-ci est associé depuis l'Antiquité à la pègre et au crime, alors que sa pratique elle-même est associée dans la pensée confucianiste à une sorte d'automutilation[330].

---

[320] *Inao* : Bâtons d'offrande décorés de copeaux de bois en spirale. On sait peu de choses de son origine, mais ils sont considérés comme sacrés et sont un élément indispensable à la vénération des *kamui*. Ils sont plantés dans le sol, où sur la palissade sacrée de chez famille pour délimiter les lieux sacrés, ou jetés dans les rivières ou dans les forêts comme signe de remerciement des dieux. Les femmes ne peuvent pas les toucher.

[321] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.198

[322] *Ibid.*, p.200

[323] TSUSHIMA Yûko, *op.cit.*, p.18

[324] Neil Gordon Munro (1863-1942) : médecin et anthropologue écossais. Il choisit de vivre à Nibutani parmi les Aïnous à partir de 1930.

[325] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.269

[326] A ce sujet, voir TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *« The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), Transactions of the American Philosophical Society, New Series, volume 50, n°4, 1960*, p.20-21

[327] Littéralement « fenêtre des dieux ». Situé dans le mur est de la maison, c'est par elle que sont rentrés les denrées animales ou végétales, et sortis les restes, car contenant encore l'esprit du *kamui*.

[328] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.20

[329] Les tatouages péribuccaux et sur les bras se retrouvent chez les Aïnous des Kouriles septentrionales, les Tchoutchkes, et les peuples toungouses. KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, p.226

[330] On pourra lire l'ouvrage de Willem van Gulik sur le tatouage aïnou, ainsi que l'histoire du tatouage au Japon des descriptions chinoises des Wa tatoués de l'Antiquité aux tatouages des *yakuza* et des forains du 20ème siècle. VAN GULIK Willem R., *Irezumi: the Pattern of Dermatography in Japan* (Irezumi: Motifs de dermatographie au Japon), E.J.Brill, Leiden (Pays-Bas), 1982, 380p.

La première incision est faite au moment de la promesse de mariage[331], puis le tatouage est complété régulièrement année après année jusqu'au mariage, date de son achèvement, marquant ainsi l'accession de la femme aïnoue à l'âge adulte[332]. En ce qui concerne l'origine de cette coutume, plusieurs hypothèses coexistent. Loin d'être, comme certains l'affirment de manière simpliste, une compensation le manque de pilosité des femmes par rapport aux hommes, il symboliserait le fait que toute parole qui sortirait désormais de la bouche de la femme nouvellement mariée serait pour son mari[333]. Selon d'autres sources, le tatouage aurait été inspiré par la mère ancestrale, *Okikurmi tures mat*, la petite sœur du Dieu des origines, et les femmes aïnoues l'auraient imité en signe de vénération religieuse[334].

La présence de tatouages sur la bouche, mais aussi les mains et les avant-bras des femmes aïnoues s'explique également par la vulnérabilité de ces membres à être des voies d'entrée d'esprits mauvais, de par leur importance dans la vie quotidienne des femmes. Les mains servent en effet pour effectuer toutes les tâches ménagères, mais aussi pour se saluer (*uruirui*, salutation en se frottant les mains mutuellement)[335]. Les motifs enroulés (*moreu*) que l'on retrouve sur ces tatouages aussi bien que sur les vêtements des hommes comme des femmes (*attush*) constituent des sortes de labyrinthes, dans lesquels les mauvais esprits se perdent avant de pouvoir sévir. (On pourra consulter l'annexe IX.)

(ii) Le *kotan*

L'unité de fonctionnement de base de la société aïnoue est la famille[336], à la tête de laquelle trône le chef de famille (*utarpake*), également désigné par l'appellation « celui qui possède la maison » (*chise kor kur*). Une famille est composée des parents et des enfants non-mariés au minimum, mais elle peut inclure aussi des beaux-enfants (dans la majorité des cas la résidence post-maritale est virilocale, mais il arrive qu'elle soit uxorilocale), les grands-parents, des neveux et nièces orphelins, des enfants adoptés, etc. Chaque famille possède une maison (*chise*), un établi (*iochise*), une cage à ourson (*heperset*), un autel sous forme de palissade (*nusasan*), des séchoirs à viande (*kam kuma*) et à poisson (*chep kuma*), et des endroits prédéfinis pour exécuter les tâches du quotidien, sous la protection d'un *inao* (l'endroit où puiser de l'eau –*wakkata ush-*, où écorcher les prises –*iri an kuta ush-*, où déposer les os – *pone kuta ush-*, où préparer le poisson –*chep karu ush-*, où entreposer la fourrure – *rush nomi ush*)[337].

Etant donné l'espace occupé par ces divers lieux, la distance entre les lieux de vie de deux familles varie entre 100 et 500 mètres, et la distance entre deux villages varie de deux à huit kilomètres. Chaque village (*kotan*) compte entre une et dix familles[338]. Comme le précise

[331] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.69
[332] CHIKAPPU Mieko, *op.cit.*, p.76
[333] LEROI-GOURHAN Arlette et André, *op.cit.*, p.34
[334] VAN GULIK Willem R., *op.cit.*, p.206
[335] LEROI-GOURHAN Arlette et André, *op.cit.*, p.140
[336] WATANABE Hitoshi, *The Ainu Ecosystem and Group Structure* (Écosystème et structure du groupe chez les Aïnous), Tôkyô, University of Tôkyô Press, 1972, p.7. Cependant Takakura Shin.ichirô nuance ceci en ajoutant que l'unité sociale par excellence reste le village.
[337] *Ibid.*, p.8
[338] *Ibid.*, p.9

en 1643 le Hollandais Vries, lors de son bref séjour à Ezo dont nous reparlerons ultérieurement : « Le plus grand village que j'ai vu compte vingt maisons. Six ou sept, ou même, onze au maximum, constituent le nombre de maisons qui composent un village. Ces villages sont très éloignés les uns des autres, rarement de moins d'un mile. »[339]. Par ailleurs, en 1790, Mogami Tokunai confirme les propos de Maarten de Vries dans ses *Notes sur Ezo* (*Ezo sôshi* 蝦夷草紙) : « Un village ne comporte pas plus de cinq à sept maisons. Dix maisons signifient un grand village, ce qui est très rare. »[340]. Conséquemment, les familles composant la majorité des villages descendent d'un seul et même ancêtre commun (*shine ekashi ikiru*).

Le village est organisé autour du bassin d'une rivière (*pet iwor*, littéralement « territoire de la rivière »), -dont il prend souvent le nom-, car il était très difficile et peu pratique de s'installer au dessus de 200 mètres[341]. Ceci est confirmé dans la *Description d'Ezo* (*Ezo-shi* 蝦夷志) par Ara.i Hakuseki, qui cite 54 villages dans la partie orientale du territoire et 41 dans la partie occidentale[342], et par l'expédition de Satô Genrokurô en 1785-6[343]. Les villages côtiers (*pishun kotan*) sont plus rares que ceux de l'intérieur (*kimun kotan*), et quasiment systématiquement situés à l'embouchure d'un cours d'eau[344]. Chaque village vit sous l'autorité d'un chef (*nishpa* ou *kotan kor kur*). Ceci est affirmé très tôt par les sources japonaises, à l'instar des *Notes informelles sur Ezo* (*Ezodan hikki* 蝦夷談筆記)[345], écrites en 1710 par Matsumiya Kanzan 松宮観山 (1686-1780), lettré confucianiste envoyé en mission d'exploration dans le nord de Honshû et à Ezo. Il y précise qu' « en terre d'Ezo, depuis les temps anciens, il n'y a pas de leader (*sôtaishô* 惣大将), mais dans chaque village il y a un personnage à sa tête, semblable aux chefs de village au Japon (*myôshu* 名主), qui détient le pouvoir. » (蝦夷地にはいにしへより惣大将と申は之無、村々に名主の如く頭立候者之有、支配仕候)[346]. Ara.i le confirme trois ans plus tard[347], et dans une lettre datant de 1715, écrite à la demande du shogunat pour le seigneur de Matsumae, Norihiro 矩広, il y aurait en territoire aïnou, à Sakhaline et dans les Kouriles, une cinquantaine ou à une soixantaine de chefs[348]. Hezutsu Tôsaku 平秩東作 (1726-1789), dans ses *Pérégrinations dans l'est* (*Tôyûki* 東遊記), datées de 1784 le décrit comme étant « viril, portant une superbe barbe et un talent d'orateur » (男つきよく、髭うるわしく、弁舌よきもの)[349].

Plusieurs villages sont ensuite regroupés en région, sous l'autorité d'un chef régional, auquel tous les Aïnous d'une région sont liés, dont le symbole patrilinéaire (*sine itopka*) orne

[339] WATANABE Hitoshi, *op.cit.*, p.94
[340] *Ibid.*, p.93
[341] EDMONDS Richard Louis, « Northern Frontiers of Qing China and Tokugawa Japan » (Frontières septentrionales de la Chine des Qing et du Japon des Tokugawa), *Research Paper n°213*, Chicago, Department of Geography, University of Chicago Press, 1985, p.138
[342] ARA.I Hakuseki, « Ezo-shi » (Description d'Ezo), dans TERASAWA Hajime (éd.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.44-45
[343] « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.333
[344] WATANABE Hitoshi, *op.cit.*, p.91
[345] Une copie manuscrite datant de 1844 est consultable sur le site de l'Université de Waseda à l'adresse suivante http://www.wul.waseda.ac.jp/kotenseki/html/ru04/ru04_03999/index.html
[346] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.127
[347] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.46
[348] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, p.103
[349] *Ibid.*, p.108

leurs flèches. A l'intérieur de ce territoire, à chaque village correspondent des zones de chasse et de pêche bien définies (*iwor*) : *kimun iwor* (territoire de chasse de la montagne) et *yaun iwor* (territoire de chasse de la plaine) pour la chasse et la cueillette, *pet iwor* (territoire de chasse de la rivière) pour la pêche dans les rivières, *rebun iwor* (territoire de chasse de la mer) pour la pêche en mer[350]. Le bassin de chaque rivière est considéré comme le territoire propre à un groupe local, composé d'un ensemble de villages, qui « possède conjointement un même territoire » (*sine iwor ukokor utaru*)[351], ou à un ensemble de groupes. Par conséquent, un homme ne peut s'introduire dans une zone n'appartenant pas à son groupe sans en demander l'autorisation au préalable au chef de la communauté concernée. Cette requête sera accompagnée d'un rituel au dieu des Eaux[352].

Les bases de la subsistance d'origine animale commune à tous les groupes aïnous sont le cerf (*yuk*) et le saumon (*kamui chep*), chassé et pêché en automne, puis séchés pour être consommé pendant les mois d'hiver. A l'inverse du saumon, le cerf n'est pas une denrée qui intéresse les Japonais. Sa chasse demeure donc dans le domaine des activités de subsistance aïnoues.

(iii) La hiérarchie

La société aïnoue est une société extrêmement hiérarchisée. D'après les *yukar*, dont l'un des premiers cités dans l'anthologie de Chiri Yukie (*Ainu shinyô shû* アイヌ神謡集) et qui a donné son nom au titre du seul ouvrage en langue française dédié à ce jour au folklore oral aïnou, *Tombent, tombent les gouttes d'argent* (*Shirokanipe ranran pishkan, Konkanipe ranran pishkan*)[353], c'est la divinité tutélaire du village (*kotan kor kamui* « dieu qui possède lu village »), dont l'apparence sur terre est celle d'une chouette, qui est à l'origine de la richesse, et donc du pouvoir d'une famille sur un village. En effet, la richesse d'un homme est souvent liée à sa valeur morale, dans le sens où les *kamui* récompensent ceux qui leur rendent le mieux hommage. Dans ce *yukar*, le Dieu Chouette se laisse abattre par un jeune garçon pauvre, et couvre sa famille de trésors.

> L'infortuné, soulevant une tempête de sable,
> Est parvenu jusqu'à une petite maison.
> L'enfant m'y a introduit par la fenêtre des dieux[354], […]
> « Dieu Chouette, dieu majestueux, nous vous remercions vivement
> d'avoir bien voulu venir dans notre humble demeure. […]
> Bientôt, alors qu'il faisait nuit noire,
> Je me suis levé.
> « Tombent, tombent les gouttes d'argent, tombent, tombent les gouttes d'or »,
> Chantonnais-je doucement ; […]
> A chacun de mes battements d'ailes, tout autour de moi, tombaient ça et là,
> de magnifiques trésors, des trésors divins. [355]

[350] NAMIKAWA Kenji, *Ainu minzoku no kiseki* (Dans les pas du peuple aïnou), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Nihonshi Liburetto », 2004, p.23
[351] WATANABE Hitoshi, *op.cit.*, p.16
[352] LEROI-GOURHAN Arlette et André, *op.cit.*, p. 21
[353] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, 387p.
[354] *Kamui puyar* : cette fenêtre, située à l'est de la maison, sert exclusivement à introduire ou sortir des prises de chasse, ou de pêche.
[355] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.81-90

En outre, le mot en langue aïnoue « *wen* » désigne à la fois un homme mauvais et un homme pauvre, mettant en exergue la vision négative de la pauvreté dans la société aïnoue[356]. Les hommes les plus fortunés sont désignés par l'appellation *kamoi rengai*. D'après John Batchelor, ce terme pourrait être une retranscription de *kamui irenga* (« l'aide des dieux »), ou de *kamui renkaine* (« dans la pensée des dieux ») d'après Kubodera Itsuhiko[357]. Dans les deux cas, l'emploi du mot « dieu » ne fait aucun doute, ce qui indique le respect voué à ces hommes fortunés par le reste de la population. Les hommes très riches, mais qui se situent à un échelon hiérarchique inférieur, sont les « maîtres » (*nishpa*), et parmi eux sont choisis les chefs de village. Celui-ci possède plusieurs dénominations : *kotan kor kur*, « homme qui possède le village », *por chise kor kur* (« celui qui est à la tête de la maison principale »)[358], *aneram ushinnu kur*, « celui par qui nous sommes relevés », *kotan spahane kur*, « homme à la tête du village »[359]. Sa maisonnée est appelée « maison principale » (« grande maison », *por chise*). La charge de chef est héréditaire, et certains chefs avaient pour réputation d'être des descendants des dieux, comme c'était le cas de Bafura, chef dans la région de la Sarugawa au 18ème siècle[360].

Les fonctions du chef de village sont la protection du village et des biens communs, la résolution des conflits (*charanke* ou *ukoramkor*), la justice, et la tête des cérémonies villageoises (envoi de l'âme d'un ours –*iomante*-, accueil des saumons remontant les rivières -*asir cep nomi*-, construction d'une maison)[361]. On rejoint ici les trois fonctions essentielles d'un chef, énoncées par l'ethnologue américain Robert H. Lowie (1883-1957), cité par Pierre Clastres : celle d'un faiseur de paix, d'un bon orateur (*charanke*) et d'un homme généreux de ses biens[362]. Par exemple, la cérémonie annuelle de vénération des dieux (*kamui nomi*), durant laquelle les villages voisins sont invités à participer, est non seulement organisée, mais aussi financée par le chef du village. Seules les affaires concernant l'ensemble du village sont sous la responsabilité du chef, les affaires internes à une famille sont réglées par le chef de famille. Par ailleurs, pour les affaires très importantes ou exceptionnelles, c'est l'ensemble des chefs de famille en assemblée qui prend les décisions, le chef du village n'ayant dans ces cas-là qu'une simple voix au chapitre. Le chef est assisté par un ou plusieurs sous-chefs (*waki otona* 脇オトナ) et un ou plusieurs assistants (*kozukai* 小遣) ; ce système est désigné par les Japonais par le terme « triple rôle » (*san yaku* 三役)[363].

La richesse se calcule par la quantité d'objets précieux (ou « trésors », appelés *ikor*) possédés par un Aïnou ; ceux-ci sont le plus souvent des objets de facture étrangère : de facture japonaise (objets en laque (*sintoko*), sabres et gardes de sabres (*seppa*), en particulier), ou provenant du continent (soieries, vêtements tissés (*Ezo nishiki* 蝦夷錦), des perles ou des

[356] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.55
[357] *Ibid.*, p.70
[358] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.17
[359] WATANABE Hitoshi, *op.cit.*, p.12
[360] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.57
[361] *Ibid.*, p.56
[362] CLASTRES Pierre, *op.cit.*, p.27
[363] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.46

médaillons, appelés *tamasay* ou *sitoki*, etc.)[364], -incidemment ces produits continentaux font partie des produits que les Aïnous échangent avec les Japonais. (On pourra consulter la figure ci-dessous, ainsi que l'annexe X.)

Figure 18- Chef aïnou portant un sabre
© 2007-2013 Kjeld Duits[365]
(disponible sur le site Old Photos of Japan http://www.oldphotosjapan.com/en/photos/645/ainu-man#.Uj4Lf3-SlNs, consulté le 21 septembre 2013)

Comme le souligne Chrsitopher Bayly, les grands chefs et grands rois « étaient avides de ce genre d'objets et de mets exotiques dotés de pouvoirs surnaturels et qui étaient à même de symboliser et de matérialiser leur propre grandeur »[366]. Mais cette richesse est également symbolisée par le nombre de personnes vivant avec le chef et qui sont ses subordonnés, et par extension, sa main d'œuvre, pour se procurer de nouvelles richesses, et ainsi perpétuer le cycle de production et d'accumulation de richesses et de subordonnés. Ceux-ci forment l'*utare* d'un chef, son entourage, ceux qui dépendent de lui. Ce sont ses femmes et ses concubines (*cipanke mat*), ses esclaves (ennemis capturés lors des conflits), ses serviteurs (*ussiu*) ses descendants, etc.[367]. Les richesses prennent la forme d'objets utilisés lors de rituels ou de quantité de nourriture récoltée, particulièrement le millet des oiseaux (*awa* 粟) et le millet japonais (*hie* 稗).

Il existe très peu de documents établissant une liste précise des biens que possèdent les chefs aïnous. Cependant Segawa Takurô mentionne dans son ouvrage les trésors du chef Kamuisashi d'Abuta, détaillés dans un rapport rédigé par Matsuura Takeshirô 松浦武四郎 en

[364] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.58
[365] Autorisation d'utiliser ces images obtenue par le gestionnaire du site. Pour plus d'informations, voir http://www.meijishowa.com/info/28/terms-of-use, consulté le 26 septembre 2013.
[366] BAYLY Christopher, *op.cit.*, p.78
[367] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.56

1857, ans son *Journal d'investigation géographique et topographique d'Ezo de l'est et de l'ouest de l'an Teishi* (*Teishi tôzai Ezo sansen chiri torishirabe nikki* 丁巳東西蝦夷山川地理取調日記). Il est question d'une cinquantaine de garde de sabres en argent, vingt-sept sabres longs et dix-sept sabres courts décorés d'or et d'argent, des flacons à saké en étain, des coupes à saké en argent, des baguettes de libation, des pièces en brocart d'Ezo (*Ezo nishiki* 蝦夷錦. On pourra consulter l'annexe X), des brûleurs à encens en bronze chinois, et enfin d'innombrables bols à thé, plateaux et autres ustensiles en laque[368]. A titre de comparaison, dans un rapport postérieur, daté de 1858, le *Journal d'investigation géographique et topographique d'Ezo de l'est et de l'ouest de l'an Bogo* (戊午東西蝦夷山川地理取調日記), il est mentionné qu'un chef de famille ordinaire du nom d'Isotek possède un grand sabre et deux gardes en argent. Harikira possède quant à lui un long sabre décoré d'or et d'argent, et une garde en argent[369]. Dans ce même rapport, il est question d'une récolte annuelle de trente-cinq *hyô* (soit 210 kilos) de millet pour le chef du *kotan* de Hobetsu ; à titre de comparaison, ce même rapport indique qu'une famille ordinaire du *kotan* voisin d'Atsuma récolte entre dix et vingt *hyô* seulement[370].

Les chefs qui supervisent le commerce côtier, tels que Sansha de Kounashir, Kotanbiru de Rumoi, Kinkiriu de Yoichi et Wajima d'Iwanai sont infiniment plus riches que les autres[371]. Sebenke, chef du *kotan* d'Iwanai, possède un lieu de pêche qui lui était réservé à une vingtaine de kilomètres de son village, où il se rend tous les ans en famille pour pêcher. Il lui arrive de prendre plus de 14 000 saumons en une saison, qu'il revend aux Japonais[372]. La richesse des chefs aïnous, et donc des personnes à la tête de la société, dépend du commerce qu'ils effectuent avec les Japonais. Cette dépendance méridionale commerciale, qui fera l'objet d'une étude dans la deuxième partie de ce mémoire, constitue l'une des caractéristiques de base de la société aïnoue.

Les Aïnous, dignes héritiers des cultures d'Okhotsk et de Satsumon, servent d'intermédiaires commerciaux aux peuples sibériens méridionaux et du nord de la Chine. Devenus tributaires des Yuan, les Aïnous de Sakhaline deviennent ensuite tributaires des Ming, qui prennent le pouvoir en 1368[373]. Ils sont intégrés à un réseau commercial naissant, qui suit longea le cours du fleuve Amour en Sibérie orientale, séparant la Russie de la Chine, et rallie l'île d'Ezo via Sakhaline. Ce commerce permet de lier commercialement Chinois, Russes, Mandchous, Oultches, Nivkhes, Kamtchadales, et Aïnous ; il suit la mise en place, en 1409, de l'avant-poste de Nurgan (actuelle Tyr), et des trois avant-postes d'Uriga en 1410, Nouhahru en 1413 et Poroga[374] au sud de Sakhaline. Il est l'ancêtre du commerce, dit de Santan[375] (*Santan kôeki* 山丹交易), dont nous reparlerons plus loin.

[368] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.59
[369] *Ibid.*, p.59
[370] *Ibid.*, p.66
[371] *Ibid.*, p.60
[372] *Ibid.*, p.67
[373] NAMIKAWA Kenji, *op.cit.*, p.20
[374] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.195
[375] *Santa(n)* : Ce mot viendrait du mot *Janta*, exonyme nivkhe désignant une population nomade ; il s'agirait en fait d'un peuple dont les endonymes sont Nanai ou Hezhen. TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.14

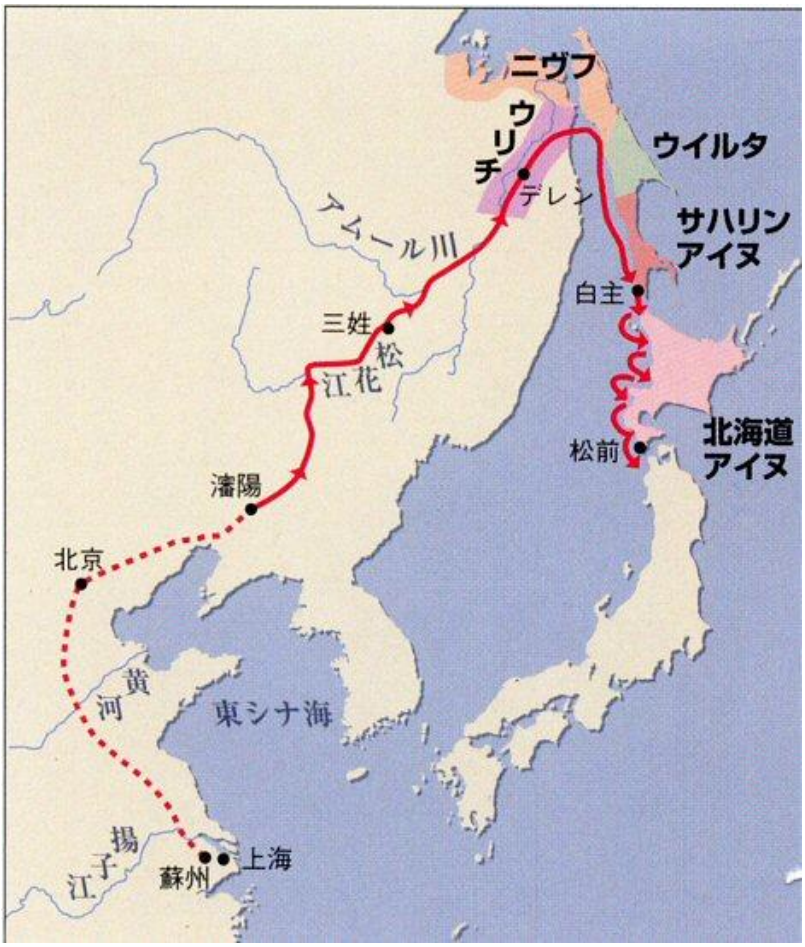

Figure 19 - Commerce de Santan

(4) Des partenaires commerciaux

(i) Le *Texte du rouleau peint de la divinité de Suwa* de 1356

Les Aïnous sont donc devenus voisins et partenaires commerciaux des Japonais ; ils n'en demeurent pas moins des barbares aux yeux de ces derniers. Comme le souligne Fredrick Barth, les traits distinctifs de groupes de part et d'autre d'une frontière ethnique sont attributifs, c'est-à-dire qu'ils ne représentent pas la somme des différences « objectives », mais seulement celles que les acteurs eux-mêmes considèrent comme significatives[376]. Les contenus culturels des dichotomies ethniques sembleraient être analytiquement de deux ordres : tout d'abord, des signaux ou des signes manifestes – les traits diacritiques que les individus recherchent et affichent pour montrer leur identité, tels que le costume, la langue, l'habitat, ou le style de vie en général, mais encore des orientations de valeurs fondamentales : les critères de moralité et d'excellence par lesquels les actes sont jugés. Les caractéristiques distinctives de la barbarie, tels qu'ils apparaissent aux Japonais du milieu du 14ème siècle, c'est-à-dire au moment de la naissance de la frontière ethnique nippo-aïnoue, constituent en quelque sorte les canons des descriptions des Aïnous pour les siècles à venir. Ces traits distinctifs sont visibles dans la description qui accompagne le rouleau peint de la divinité de

[376] BARTH Fredrick, *op.cit.*, p.211

Suwa[377] (*Suwa daimyôjin e kotoba* 諏訪大明神画詞). Elle date de 1356 et a été produite par Kosaka Enchû 小坂円忠. La copie la plus ancienne qui nous est parvenue date de 1472 ; malheureusement les images qui accompagnaient le texte original ont été perdues. Ce texte est considéré comme un document de référence en matière d'histoire de l'île d'Ezo au Moyen-âge. C'est le document le plus ancien du Moyen-âge, et sans doute l'un des plus connus, qui dépeint les Aïnous.

> 蝦夷カ千嶋ト云ヘルハ東北ニ当テ大海ノ中央ニアリ、日ノ本・唐子・渡党此三類各三百三十三ノ嶋ニ群居セリト、一嶋ハ渡党に混ス、其内ニ宇曾利鶴子（別？）、（万）堂宇満伊太ト云小嶋トモアリ、此種類ハ多ク奥州津軽外ノ浜ニ往来交易ス、夷一把ト云ハ六千人也、相聚ル時ハ百千把ニ及ヘリ、日ノ本・唐子ノ二類ハ其地外国ニ連テ、形体夜叉ノ如ク変化無窮ナリ、人倫禽獣魚肉等ヲ食トシテ、五穀ノ農耕ヲ知ス、九沢（訳？）ヲ重ヌトモ語話ヲ通シ堅シ、渡党ハ和国ノ人ニ相類セリ、但鬢髪多シテ、遍身ニ毛ヲ生セリ、言語俚也ト云トモ大半ハ相通ス、此中ニ公超霧ヲナス術ヲ伝ヘ、公遠隠形ノ道ヲ得タル類モアリ、戦場ニ望ム時ハ丈夫ハ甲冑・弓矢ヲ帯シテ前陣ニ進ミ、婦人ハ後塵ニ隋ヒテ木ヲ削テ幣帛ノ如クニシテ天ニ向テ誦呪ノ躰アリ、男女共ニ山壑ヲ経過スト云トモ乗馬ヲ用ス、其身ノ軽キ事飛鳥走獣ニ同シ、彼等カ用ル所ノ箭ハ遺骨ヲ鏃トシテ毒薬ヲヌリ、纔ニ皮膚ニ触レハ其ノ人斃スト云事ナシ[378]
>
> Les Mille Îles des Ezo (Ezogachishima 蝦夷カ千島) se situent au nord-est [du Japon], au milieu de la grande mer. Les Hinomoto 日ノ本, les Kara ko 唐子 et les Wataritô 渡党 [littéralement le « peuple qui traverse »] peuplent chacun trois cent trente-trois îles. Un groupe d'îles est habité par les Wataritô, dont font partie les îles d'Usoritsurukobetsu [379] pour y commercer. Matôuma.imasu[380]. Ils se rendent fréquemment à Sotonohama (外ノ浜) dans le Tsugaru. Une poignée d'Ezo compte six mille personnes, quand on assemble les trois groupes, on compte jusqu'à six cent mille personnes. Les Hinomoto 日ノ本 et les Karako 唐子 se rendent à l'étranger. Ils ont l'apparence de démons et comme eux en changent perpétuellement. Ils mangent de la viande d'animaux et de poissons et ne connaissent pas les cinq céréales[381]. On ne peut pas comprendre leur langue, même si on essaie de la traduire. Les Wataritô ressemblent aux Japonais, mais ils portent cependant une barbe fournie et leur corps est couvert de poils. Leur langue n'est pas raffinée, mais traduisible. Ils se transmettent des techniques pour disparaître comme le brouillard, et emprunter les chemins cachés. Quand ils sont en guerre, les hommes portent casques, arcs et flèches à la ceinture et se rendent aux avant-postes, les femmes les suivent, pèlent l'écorce des arbres et fabriquent des sortent de lanières, ensuite elles se tournent vers le ciel et semblent prier. Les hommes comme les femmes vont par monts et par vaux, mais ne montent pas à cheval. Leurs corps sont légers et ils volent comme des oiseaux et courent comme des animaux. Les pointes des flèches qu'ils utilisent sont en os et enduites de poison. Si elles vous effleurent ne serait-ce qu'un peu la peau, vous êtes un homme mort.

Dans cette description, on retrouve les caractéristiques employées par les Japonais du Moyen-âge pour définir le barbare, par opposition au civilisé. Parmi les signes manifestes, évoqués plus haut, on trouve la ressemblance avec des démons, ou le physique poilu et barbu,

---

[377] *Suwa (Dai) myôjin* 諏訪大明神 : divinité célébrée dans le grand sanctuaire de Suwa dans le pays de Shinano, actuelle département de Nagano.

[378] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.79-80

[379] Région de l'extrême nord de Honshû, autour de Tanabe, Kakizaki et Sa.i. ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.39

[380] Dans SASAKI Kaoru, *Ainu to « Nihon » - Minzoku to shûkyô no hoppôshi* (Les Aïnous et le « Japon » - Histoire septentrionale populaire et religieuse), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2001, p.48, il est question de 宇曾利鶴子洲 Usoritsurukoshima et 万当宇満伊丈 Matôuma.imasu.

[381] *Gokoku* 五穀 : les cinq céréales, nécessaires à l'alimentation, mais dont la culture sert également d'indicateur d'un certain degré de civilisation. Celles-ci sont : le riz, le blé, le sorgho, le mil, et le soja. Cependant cette liste est variable.

mais aussi la langue incompréhensible ; parmi les critères moraux, on trouve la consommation de viande – qui va à l'encontre des interdits bouddhiques, et ce bien que la divinité de Suwa autorise la chasse-, mais aussi le contact répété avec le sang et la mort dans le fait de porter des peaux de bête. Ceci semble indiquer que les Ezo sont littéralement sans foi, ni loi, et qu'ils ne craignent pas de se mettre les dieux à dos en consommant de la viande. Par ailleurs, celle-ci sous-entend un contact avec le sang lors de l'abattage, ce qui les rend hautement impurs. En outre, on trouve également la promiscuité qu'entraîne la vie dans une maison d'une seule pièce (*chise*). C'est donc véritablement à travers le prisme du shystème de valeur japonais que l'on découvre ce qui fait un barbare. Il est intéressant de noter qu'en tant qu'Européenne, fortement influencée par un système de valeur judéo-chrétien, nous aurions plutôt mis en exergue la polygamie ou le sacrifice animal comme traits distinctifs de la culture aïnoue.

Les Hi no moto occupent l'est de l'île, tandis que les Karako occupent l'ouest. Les Wataritô, possèdent une situation intermédiaire, si leur statut de barbare ne fait aucun doute, - ils sont comparés à des animaux et des oiseaux, même si cette comparaison peut être comprise comme étant élogieuse-, du moins sont-ils encore considérés comme des êtres humains, et non des démons. Par ailleurs, cet échelonnage dans le niveau de barbarie, voire d'appartenance au genre humain, n'est pas sans rappeler les cercles concentriques du paradigme chinois. Par ailleurs, les îles où habitent les Wataritô peuvent être considérés comme une sorte d' « étranger apprivoisé », dans le sens où l'interprétariat, et donc la communication, est possible. Les îles où habitent Hinomoto et Karako représentent par contre l'étranger (voire l'extérieur de l'humanité), celui avec lequel aucune communication n'est possible, et aucun point commun ne peut être trouvé. D'après Enomoto Morie, les Karako seraient d'ailleurs des Aïnous de Sakhaline[382].

Cet extrait n'est pas sans rappeler une autre description, celle de l'île du Monde des Démons (*Kikaigashima* 鬼界が島), autre terre d'exil, évoquée dans le *Dit des Heike* (*Heike monogatari* 平家物語). Il s'agirait d'une île au sud de Satsuma, donc au sud de l'île de Kyushu ; les chercheurs actuels s'accordent à dire qu'il s'agit de l'île d'Iwo (*Iô jima* 硫黄島, ce qui signifie littéralement l'Ile du Souffre). On y retrouve des habitants couverts de poils, parlant une langue incompréhensible, qui consomment de la viande et ne pratiquent pas l'agriculture[383]. Ils sont aussi décrits comme des êtres ne montant pas à cheval, mais légers, volant comme des oiseaux et courant comme des animaux. Ils utiliseraient des flèches empoisonnées faites en or[384].

Plusieurs théories existent quant à définir si les Wataritô sont aïnous ou japonais. Des chercheurs, tels que Kaiho Mineo, se basent sur les *Chroniques de Shinra* (*Shinra no kiroku* 新羅之記録), un document de référence en matière d'histoire septentrionale, datant de 1646, Les *Chroniques de Shinra* (*Shinra no kiroku* 新羅之記録). Compilées par Matsumae Kagehiro en 1646, elles constituent l'une des sources primaires les plus importantes dans l'étude de l'histoire de Hokkaidô. Elles ont pour but de justifier le pouvoir du clan Matsumae (anciennement Kakizaki) sur l'île, et retrace donc l'histoire de la domination du septentrion

[382] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.38
[383] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.81-82
[384] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.47

des Andô jusqu'en 1646. En ce sens, elles sont qualifiées dans la *Nouvelle histoire de Hokkaidô* (*Shin Hokkaidô shi* 新北海道史) d' « équivalent du *Kojiki* et du *Nihon shoki* pour Hokkaidô ».

Kaiho affirme que les Wataritô sont des descendants de personnes ayant fui la répression des Fujiwara de Hiraizumi en 1189, ainsi que de personnes ayant fui pendant le règne de Minamoto no Sanetomo entre 1203 et 1219, et des criminels exilés[385]. Par ailleurs, il ajoute que le suffixe *–tô* (党) dans ce cas est à mettre en parallèle avec son utilisation dans l'expression *akutô* (悪党), désignant des bandes de brigands pendant le Moyen-âge. Dans la *Généalogie du clan Matsumae* (*Matsumae kafu* 松前家譜), qui date de 1643, le mot Wataritô (retranscrit 和多利党) désigne les habitants de l'île d'Ezo[386].

Pour Kinda.ichi et Kita, ils sont des Aïnous à part entière. Mais cela va à l'encontre des résultats des fouilles archéologiques qui font état d'une présence japonaise effective sur l'île d'Ezo à partir de la deuxième moitié du 14ème siècle, attestée par les fouilles archéologiques. En effet, dans la région de l'actuelle Chitose, on a retrouvé parmi les sépultures aïnoues (hommes et femmes enterrés le visage vers l'est et les pieds vers le sud) des sépultures où des corps de femme avaient été placés la tête au nord et le visage vers l'ouest et les genoux recourbés, attestant de leur appartenance au bouddhisme[387]. Ceci semble en effet indiquer que des Japonais partageaient la vie de village aïnou, qu'ils y vivaient toute l'année avec leurs femmes, et qu'ils y mouraient. Avant cette date, les séjours des Japonais sur l'île étaient saisonniers – d'où la présence du concept d'allers-retours dans l'expression « le peuple qui traverse »[388]. Ceci semble confirmé par le *Texte du rouleau peint de la divinité de Suwa* ; les Wataritô font de nombreux allers-retours avec le port de Sotogahama, au nord de Honshû, au départ des ports de Mato.umaidake (万当宇満伊丈)[389], actuelle Matsumae et d'Usukeshi (également appelé Ushorokeshi 宇須岸, qui correspond à l'actuelle ville de Hakodate)[390]. L'activité commerciale dans le sud de l'île d'Ezo se concentre en effet autour de ces deux ports, et dans toute la région de Shinori, Ishizaki et Toi[391]. Pour Kikuchi Isao, il s'agit d'une population métissée entre Aïnous et Japonais.[392] Pour Emori Susumu, l'utilisation du suffixe -*tô* indique une diversité de population[393]. L'archéologue Segawa Takurô rejoint cette théorie, en précisant que les Wataritô sont pour lui des descendants de la culture hybride Aonae, qui se sont japonisés au contact des Japonais établis dans la région[394].

Nous aurions tendance à penser qu'il s'agit d'Aïnous commerçant avec les Japonais depuis plusieurs générations et pratiquant une agriculture limitée. En effet, ces Wataritô semblent pratiquer des rites religieux similaires aux Aïnous ; « les femmes les suivent, pèlent l'écorce des arbres et fabriquent des sortent de lanières, ensuite elles se tournent vers le ciel et

[385] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.136 et SASAKI Kaoru, *op.cit.*, p.49
[386] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.143
[387] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.41
[388] *Ibid.*, p.40
[389] Mato.umaidake (et par extension Matsumae) viendrait du toponyme aïnou Mat om nai, l' « étang aux femmes ».
[390] SASAKI Kaoru, *op.cit.*, p.48 et KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.134
[391] SAITÔ Toshio, *op.cit.*, p.39
[392] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.227
[393] KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.87
[394] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.227

semblent prier », il s'agit ici d'une description de la fabrication d'*inao*. Les Hinomoto et les Karako pourraient faire référence aux descendants des cultures d'Okhotsk et de Tobinitai, dans le sens où ce texte date de la période de transition culturelle entre toutes les cultures, dites proto-aïnoues, et aïnoue. Quoiqu'il en soit, une chose est sûre : pour les Japonais de l'époque, les Wataritô sont considérés comme étant une sous-catégorie des Ezo. En outre, cette multiplicité de groupes assimilés aux Aïnous semble confirmer que le processus d'uniformisation de la culture aïnoue, engrangé, comme nous l'avons vu plus haut, au milieu du 13ème siècle, n'est pas encore tout à fait terminé un siècle plus tard.

Des représentations des Ezo sont visibles dans d'autres documents datant du Moyen-âge, à l'instar des rouleaux peints de Shôtoku Taishi (*Shôtoku Taishi e-den* 聖徳太子絵伝). Ceux-ci dépeignent la vie de Shôtoku Taishi, le Prince Shôtoku, qui vécut de 572 à 622 ; fervent bouddhiste et homme d'État avisé, il fait de cette religion la religion d'État en 594. Ces rouleaux peints circulent parmi les familles de lettrés et de guerriers de l'époque de Kamakura jusqu'à l'époque Edo, dans le but de propager les enseignements de la religion bouddhiste à travers la vie du Prince Shôtoku. Bien que les épisodes de la vie du saint homme choisis dans les différentes versions de ces rouleaux varient, certains sont inamovibles, tel l'épisode de sa pacification des barbares (*Ezo chinbu* 蝦夷鎮撫) lorsqu'il avait dix ans[395]. Ceux-ci sont censés vivre dans un monde pollué au-delà de Sotogahama en Aomori[396]. Si les représentations varient de rouleau à rouleau, certains éléments sont communs à tous. Shôtoku Taishi est monté sur un cheval, il est accompagné de deux personnages en costume de cour ; ils reçoivent des présents d'Ezo assis ou agenouillés, au nombre de deux minimum. Ceux-ci sont dépeints comme barbus et portant des plumes autour du cou. Ces représentations s'inspirent sans doute des textes descriptifs concernant les Aïnous de l'époque. (Voir figure ci-dessous)

Figure 20- Shôtoku Taishi et les Emishi
(HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), Kita kara no Nihon-shi (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.65)

[395] KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.95. Un exemplaire se trouve actuellement parmi les œuvres précieuses, dans les coffres du Musée National de Tôkyô.
[396] HUDSON Mark, *op.cit.*, p.225

(ii) Les produits du commerce septentrional

Le Japon est l'une des destinations des produits obtenus via le commerce avec les Wataritô ; en effet, comme en témoignent des fouilles archéologiques dans la région de Tsugaru, aux 13ème et 14ème siècles, une grande quantité de porcelaine chinoise circule via le port de Tosaminato[397]. En effet, des travaux de construction d'autoroute en 1968 ont permis de découvrir dans les vestiges de la place forte de Shinori une pièce chinoise du 13ème siècle[398]. Ce commerce motive l'installation permanente de japonais dans la région au moins dès le 14ème siècle, attestée par la découverte d'une tombe datée de 1367, ainsi que la fondation d'un temple bouddhiste à Shiriuchi dès 1404[399].

D'après Takakura Shin.ichirô, des plumes d'aigle, du brocart d'Ezo, des perles en verre, et des pipes arrivaient à Ezo du continent via les Nivkhes du nord de Sakhaline, puis les Aïnous du Sud de l'île jusqu'aux Aïnous de Sôya[400]. Dans un manuel à but éducatif (*ôraimono* 往来物[401]), le *Manuel de Tosa* (*Tosa ôrai* 十三往来[402]), que l'on fait traditionnellement remonter à 1363, il est question de « rassemblements de bateaux de la capitale et d'Ezo » (*Isen kyôsen gunshû* 夷船京船群集), ainsi que de « rassemblements de navires d'Ezo et de Chine » (*Isen tôsen gunshû* 夷船唐船群集) dans le port de Tosaminato, dans la région de Tsugaru[403]. La période de commerce la plus prospère s'étend entre la seconde moitié du 14ème siècle et la première moitié du 15ème siècle, après laquelle elle semble marquer un net déclin[404]. A cette époque, le port de Tosaminato est l'un des ports les plus actifs du Japon, comptant même parmi les « trois zones portuaires et les sept ports » (*sanshin shichisô* 三津七湊[405]). Incidemment, les années 1450 coïncident avec l'âge d'or du port d'Usukeshi (l'actuelle Hakodate), où, d'après le *Shinra no kiroku*, des vaisseaux se rendent trois fois l'an et des marchands japonais se sont installés[406]. D'après Mura.i Shôsuke, certaines histoires édifiantes du Moyen-âge font référence à un commerce d'êtres humains vers Sado, Matsumae et Ezo, mais nous n'avons trouvé aucune autre référence à ce sujet[407].

En outre, de nombreuses marchandises sont originaires de Hokkaidô même. Dans le *Teikin ôrai* 庭訓往来, datant du 14ème siècle, probablement écrit par le moine Gen.e 玄恵, on

---

[397] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.46
[398] ÔISHI Shinsaburô, *op.cit.*, p.115
[399] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.49-50
[400] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.145
[401] *Ôraimono* 往来物: Sorte de manuel scolaire, utilisé de l'époque Heian jusqu'au début de l'époque de Meiji. Il se présente sous forme d'échange de lettres, d'où son nom (*ôrai mono* signifiant littéralement « les choses qui font des allers-retours »). Le public visé étant le peuple, une bonne partie du vocabulaire qui y est contenu est lié à la vie quotidienne ainsi qu'à la société et aux mœurs de chaque époque. Celui qui se répandit le plus fut sans doute le *Teikin ôrai* 庭訓往来, datant de l'époque Muromachi.
[402] Le texte original est consultable à l'adresse suivante http://www.aomori-shi.shinrinhakubutsukan.jp/13minato/03tosaarakaruto/0403tosaouraigenbun.html
[403] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.137
[404] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.43
[405] Ceux-ci sont les baies d'Ano (préfecture de Mie), Hakata (nord Kyûshû) et Sakai (Ôsaka), et les ports de Fukui, Wajima, Fushikitoyama, Naoetsu, Tsuchizaki et Motoyoshi. Ils sont tous situés sur la Mer du Japon, et joueront un rôle décisif dans le commerce septentrional, avec l'avènement des navires de cabotage spécialisés, les *kitamae bune* (北前船).
[406] MURA.I Shôsuke, *op.cit.*, p.1002
[407] *Ibid.*, p.1003

trouve une liste des produits régionaux, et parmi ceux-ci, le « saumon des barbares » (*Ebisu sake*), provenant de Hokkaidô[408]. L'un des produits les plus prisés est la peau de loutre de mer (*rakko*), en provenance des Kouriles, autour de l'île qui porte son nom, *Rakko jima* (Ouroup)[409]. La plus vieille mention des loutres de mer dans un document japonais remonte à 1423, dans le *Miroir du futur* (*Nochi Kagami* 後鏡), dans lequel il est question de présents pour l'investiture du shogun Ashikaga Yoshikazu 足利義量 (1407-1425) par le clan Andô (sans doute par Yasusue 康季)[410], gouverneur du Michinoku (*Michinoku no kami* 陸奥守) ; celui-ci présente au shogun vingt chevaux, cinq mille plumes, vingt mille pièces de monnaie (« yeux d'oie », *gagan* 鵞眼[411]), trente peaux de loutres de mer, et cinq cent pièces de *kombu*[412]. Incidemment, ce document est le premier où apparaît le terme de « loutre de mer », *rakko* en japonais, retranscrit par le composé 海虎 ; ce terme vient d'ailleurs de la langue aïnoue. Tous les produits présentés sont donc issus du commerce septentrional. Un document de 1483 atteste de l'exportation du Japon vers la Chine de fourrure de loutre de mer[413]. D'après Kracheninnikov, au 18ème siècle, au Kamtchatka, une peau de « castor de marin » provenant des Kouriles méridionales se vend aussi cher que vingt peaux de renard[414].

(iii) Un commerce qui attise les convoitises

Le contrôle du commerce septentrional attise les convoitises, et on assiste à des rivalités claniques pour le contrôle des régions du nord. Ces rivalités influencent les informations contenues dans les sources d'époque, comme le soulignent Hirayama Hiroto et Irumada Nobuo. Celles-ci peuvent être séparées en deux catégories, celles qui sont issues de Matsumae, et celles qui sont issues du nord de Honshû ; le but étant à chaque fois de légitimer le contrôle septentrional des différents clans (Andô 安藤 ou Nambu 南部), ou branches de clan (Andô de Tsugaru, de Minato, de Matsumae ou Mobestu)[415]. Par exemple, il existe différentes versions de la date de la mort d'Andô Morisue 安藤盛季 (1414 selon une source[416], 1432 selon une autre[417], et 1444 selon les sources issues de la famille Matsumae[418]). Ces rivalités mèneront à une fragilisation de la position japonaise sur l'île, moment propice pour un soulèvement aïnou et un conflit interethnique.

---

[408] SAWA.I Gen, *op.cit.*, p.126

[409] A ce sujet, voir RAVALLI Richard, « The Sea Otter Islands : Geopolitics and Environnement in the East Asian fur trade » (Les îles aux loutres de mer : Géopolitique et environnement dans le commerce de fourrures en Asie orientale), *Asia Pacific perspectives*, volume 9, n°2, juin 2010, p.27-35

[410] Une généalogie du clan Andô est consultable en annexe XI.

[411] Petites piécettes rondes, appelées ainsi du fait de leur ressemblance à des yeux d'oie.

[412] NAMIKAWA Kenji, *op.cit.*, p.22

[413] RAVALLI Richard, *op.cit.*, p.28

[414] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, p.64

[415] Une généalogie du clan Andô est consultable en annexe XI.

[416] *La généalogie du clan Abe de Shimo no kuni* (*Abe sei shimo no kuni shi keifu* 阿部姓下国氏系譜)

[417] *Journal des trois impératrices de Mansai* (*Mansai jugô nikki* 満済准后日記). Notes tenues entre 1411 et 1435 par Mansai 満済 (1378-1435), l'abbé du Daigo-ji.

[418] Telles que *Chroniques de Shinra* (*Shinra no kiroku* 新羅之記録), les *Archives secrètes de Fukuyama* (*Fukuyama hifu* 福山秘府), les *Généalogies successives de Matsumae* (*Matsumae ruikei* 松前累系), ou les *Archives de Matsumae* (*Matsumae kyûki* 松前旧記).

En 1432, les Andô, avec à leur tête Michisada 道貞, perdent la guerre contre le clan Nambu 南部, avec à sa tête Nambu Yoshimasa 義政 (1374-1440), qui a peu à peu gagné de l'influence dans la région, et s'enfuient à Ezo, où ils prennent le nom de Hiyama Andô. On considère que leur siège constitue l'un des premiers habitats permanents japonais sur l'île ; cette présence japonaise est renforcée par l'établissement de temples sur l'île d'Ezo ; le premier date de 1433[419]. De l'autre côté du détroit, la présence pluriséculaire dans la région[420] et la puissance du clan Andô de Tsugaru (Tosaminato) pousse Andô no Yasusue 安藤康季 (également appelé Abe no Yasusue 安部康季) à se désigner lui-même, en 1436, comme « le shogun de Hinomoto[421], de Tosaminato, en Mutsu » (*Ôshû tosaminato hinomoto shôgun* 奥州十三湊日之本将軍)[422]. Il semblerait d'ailleurs que dans un décret adressé la même année que lui adresse l'empereur Go-Hanzono 後花園 (1419-1470), celui-ci s'adresse à lui de la manière suivante « Abe [*sic*] Yasusue shogun de Hinomoto et de Tosaminato de nord »[423].

Peu de temps après, en 1443 (1441 ou 1442 selon les sources), le clan Andô (Shimo no kuni) perd le contrôle de Tosaminato au profit des Nambu ; le chef de clan Andô Morisue 安藤盛季 s'enfuit également à Hokkaidô (*Ezo no shima* 狄之島, dans les textes)[424], où il meurt en 1444 ou 1446[425]. D'après Irumada Nobuo, qui se base sur un autre document, le *Journal des trois impératrices de Mansai* (*Mansai jugô nikki* 満済准后日記), cette défection vers l'île d'Ezo aurait eu lieu quelques années plus tôt, en 1432, mais sous la pression du shogunat, désireux de préserver la paix dans la région, les Andô seraient revenus à Tosaminato[426]. Son successeur Andô Yasusue 安藤康季 décède deux ans plus tard, et les tentatives de la nouvelle tête de clan Andô Yoshisue 安藤義季 de reprendre le pouvoir à Tosaminato en 1453 se solde par un échec et la mort de Yoshisue[427] ; le contrôle de Tsugaru définitivement perdu. Une partie du clan est épargnée, comptant peut-être parmi elle le frère de Yoshisue, Sadasue 貞季, tandis qu'une autre partie du clan, avec à sa tête Andô Masasue 安藤政季, descendant du petit frère de Morisue, se rend à Hokkaidô en 1454. Il est soutenu et suivi par Takeda Nobuhiro 武田信広[428]. Cet exil marque le début d'une période de conflits entre Japonais et Aïnous. Le contrôle de ce commerce prospère attise sans nul doute les convoitises parmi les seigneurs septentrionaux, mais l'installation de Japonais toujours plus nombreux constituera l'une des origines des conflits nippo-aïnous.

---

[419] SASAKI Kaoru, *op.cit.*, p.107

[420] Les ancêtres du clan Andô de Tosaminato, également appelé Abe, auraient été exilés à Sotogahama, dans le nord de Honshû, au 7ème siècle avant notre ère. Ils auraient combattu Sakanoue Tamuramaro, et tirerait même leur nom Abe du dieu du feu aïnou (*Ape kamui*). Voir KIKUCHI Isao, *op.cit.*, p.45

[421] Hinomoto signifie littéralement « origine du soleil » et sert parfois à désigner l'est, et par extension les régions nord-est de l'île de Honshû. Certains chercheurs la rapprochent du terme *Hidakami no kuni* 日高見国, qui désigne également les régions orientales, puis septentrionales. Comme le shogunat des Ashikaga est basé à Muromachi, qui se trouve dans la région du Kansai, à l'ouest, contrairement au shogunat précédent des Minamoto, situé à Kamakura à l'est, Abe se revendique comme un shogun de l'est par opposition à un shogun de l'ouest, le shogun Ashikaga. Les idéogrammes utilisés pour le Japon (« le pays du soleil levant », *nihon* 日本) et ceux pour origine du soleil (*hinomoto* 日之本) sont les mêmes. Cette appellation daterait de l'époque de Kamakura. Voir OGUCHI Masato, *op.cit.*, p.329-347 et ÔISHI Naomasa, *op.cit.*, p.75-79

[422] D'après le *Hagadera engi* (*L'Histoire du temple de Haga* 羽賀寺縁起). KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.45

[423] HUDSON Mark, *op.cit.*, p.223

[424] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.46

[425] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.51. Cependant cette date ne fait pas l'unanimité.

[426] IRUMADA Nobuo, *op.cit.*, p.57

[427] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.57

[428] *Ibid.*, p.51

(5) Les guerres aïnoues : de la nécessité de définir les rapports entre Japon et Ezo, et d'établir un type d'autorité nouveau dans le nord

(i) Un embryon de découpage administratif japonais à l'extrême sud de l'île

Le clan Andô, installé dans la région du Dônan, a remplacé les Wataritô en tant qu'intermédiaire commercial entre les Aïnous et le Japon ; il cherche à obtenir l'exclusivité commerciale avec eux en leur interdisant de se rendre eux-mêmes au sud, et aux Japonais de se rendre au nord. A peine arrivé et réconcilié avec le clan Andô de Tosaminato en 1456, Masasue 安藤政季 quitte l'île d'Ezo pour aller s'installer plus au sud, à Ogashima 小鹿嶋, dans la région d'Akita, pour mettre en place ce réseau commercial exclusif. Le Dônan 道南 est scindé en trois, -une scission qui rappelle les trois groupes d'Ezo évoqués dans le *Texte du rouleau peint de la divinité de Suwa*, précédemment évoqué-, et Andô Masasue place ses vassaux les plus puissants à la tête de chacune de ces trois régions ; ils en deviennent les gouverneurs (*shugo* 守護), sous leurs ordres se trouvent les commandants des *tate*. A cette époque, une majorité des Japonais installés sur l'île vivent de la pêche et du commerce[429].

Masasue confie à son lointain cousin Andô Tadamasa 安藤貞政 le contrôle de la région de Matsumae 松前 autour de l'un des trois grands ports de l'île, celui-ci s'installe dans le *tate* d'Ôdate. La région de Kaminokuni 上之国 se situe plus au nord et longe les côtes de la mer du Japon ; elle partage son nom avec la région d'Akita et englobe le bourg d'Esashi 江差. A sa tête se trouve Kakizaki Sueshige 蠣崎季繁, arrivé de la région de Wakasa, d'où il avait été chassé entre 1454 et 1456, qui s'installe dans le *tate* de Hanazawa. La région de Shimonokuni 下之国 se situe face à la péninsule de Tsugaru ; son frère Andô Iemasa 安藤家政 s'installe à Mobechi 茂別[430]. C'est le début du « système à trois gouverneurs » (*sanshugo taisei* 三守護体制), le premier système hiérarchique d'autorité administrative sur l'île d'Ezo. Malgré tout, le départ de Masasue crée un morcellement de l'autorité effective et un tel vide de pouvoir se fait sentir dans un contexte de fortes tensions avec les Aïnous.

(ii) La guerre de Kosham'ain (1457-1458)

En toile de fond des soulèvements de Kosham'ain, on trouve l'augmentation de la population japonaise sur l'île[431]. D'après les *Chroniques de Shinra*, l'évènement qui met le feu aux poudres date de 1456 ; il s'agit d'une rixe concernant le prix d'un couteau (*makiri*, retranscrit à partir du aïnou dans le texte original 靡刀), entre un forgeron japonais de la région de Shinori, et un jeune homme aïnou (*otsukai* 乙孩, retranscrit à partir du aïnou dans le texte

[429] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.11
[430] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.51
[431] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.42

original[432]). Suite à cet argument, le forgeron s'empare dudit couteau et tue le jeune homme[433]. D'après Takakura Shin.ichirô, il s'agirait d'un chef aïnou et non d'un jeune homme[434]. Quoiqu'il en soit, les Aïnous se révoltent et tuent de nombreux Japonais (*shamo*, retranscrit à partir de la langue aïnoue dans le texte original 者某, ou encore 沙茂[435]).

On peut ainsi extrapoler que le rapport qualité-prix des marchandises japonaises proposées aux Aïnous ne joue pas en la faveur de ces derniers. Le commerce inégal, l'exclusivité commercial avec les vassaux des Andô, et la présence grandissante de Japonais sur la péninsule d'Oshima pousse les Aïnous, échaudés par l'épisode du *makiri*, à se révolter contre les Japonais, sous l'égide d'un chef de guerre aïnou de la région orientale de l'île, Kosham'ain. Cette épisode de l'histoire de Hokkaidô prend le nom de « révolte de Kosham'ain » (*Kosham'ain no hôki* コシャマインの蜂起), de « troubles de Kosham'ain » (*Kosham'ain no ran* コシャマインの乱) ou encore de « guerre de Kosham'ain » (*Kosham'ain no tatakai* コシャマインの戦い), du nom du chef aïnou qui mène la révolte.

Au 5ème mois de 1457, Kosham'ain et ses alliés prennent d'assaut les *tate*, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que deux aux mains des Japonais, Mobechi (Andô Iemasa 安藤家政) et Hanazawa (siège du clan Kakizaki 蠣崎), cependant le sort de la forteresse d'Ôdate, aux mains Andô Tadamasa 安藤貞政, fait l'objet de nouvelles controverses[436]. (Voir figure ci-dessous)

Figure 21 - Les douze tate pendant la Guerre de Kosham'ain
(http://hosokawa18.exblog.jp/11464067/, consulté le 21 septembre 2013)

Kakizaki Sueshige 蠣崎季繁 est à la tête de la forteresse de Hanazawa, où il est secondé par Takeda Nobuhiro 武田信広[437]. Courageux et meneur d'hommes, il serait parvenu à unir les

[432] La retranscription en japonais des mots de langue aïnoue pâtit souvent de la pauvreté des sons consonnantiques des syllabaires japonais. Quand c'est possible, on peut se référer à d'autres retranscriptions. Ici, il s'agit sûrement du mot aïnou *okkay*, retranscrit en langhue française par Julius Kalproth.
[433] SASAKI Kaoru, *op.cit.*, p.96
[434] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.11
[435] ÔTOMO Kisaku, *op.cit.*, p.57
[436] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.61
[437] Takeda Nobuhiro 武田信広 : Né à Obama, dans la province de Wakasa en 1431. Devenu un guerrier sans maître (rônin), il rencontre le chef du clan Kakizaki et le suit à Hokkaidô en 1454.

Japonais de Hokkaidô et à vaincre les Aïnous à Nanae, tuant Kosham'ain (retranscrit 胡奢魔犬 dans le texte original[438]) et son fils en 1458, ainsi que de nombreux aïnous (*utari*, signifiant « fratrie », « confrérie » et retranscrit de la langue aïnou dans le texte original 侑多利)[439]. Le chef de clan Kakizaki Sueshige 蠣崎季繁 n'ayant pas d'héritier, il choisit Takeda pour lui succéder. Celui-ci prend le nom de Kakizaki et devient Kakizaki Nobuhiro 蠣崎信広[440]. Dix ans plus tard, son beau-père Andô Masasue lui envoie une demande pour récupérer le contrôle du sud de l'île, mais en vain[441], les Kakizaki contrôlent désormais le Dônan.

Figure 22- Takeda (Kakizaki) Nobuhiro
(Image disponible sur le site de la ville de Hakodate http://www.city.hakodate.hokkaido.jp/soumu/hensan/hakodateshishi/tsuusetsu_01/shishi_03-01/shishi_03-01-04-00-01.htm, consulté le 21 septembre 2013)

Incidemment, les *Chroniques de la Cour des Yi* (*Richô jitsuroku* 李朝実録[442]), reprises dans les *Documents historiques de l'Empire Japonais* (*Dai Nippon shiryô* 大日本史料), datant de 1929, mentionnent un évènement singulier, « redécouvert » en 1981 par l'historien Takahashi Kômei 高橋公明[443]. En 1482, il est question d'une ambassade du shogun Ashikaga Yoshimasa 足利義政 (1436-1490, au pouvoir de 1449 à 1473) en Corée incluant « Kasha, le

[438] On notera que les idéogrammes utilisés désignent respectivement un peuple étranger de Chine ancienne, l'exagération, un démon et un chien.
[439] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.43
[440] Une généalogie du clan Kakizaki est consultable en annexe XI.
[441] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.59
[442] *Richô jitsuroku* 李朝実録 : Les Chroniques véridiques de la Cour des Yi couvrent la période de règne des Yi, également appelé la dynastie Joseon, entre 1392 et 1863.
[443] TAKAHASHI Kômei, « Ezo ga chishima ô Kasha no Chôsen kenshi ni tsuite » (A propos de l'ambassade du Roi Kasha d'Ezogachishima en Corée), *Hokkaidô-shi kenkyû* (Etude de l'Histoire de Hokkaidô), n°28, 1981

roi des Mille Îles d'Ezo» (*Ezogachishima-ô Kasha* 夷千島王遐叉). S'agirait-il d'une corruption du nom du chef aïnou, à l'instar de Kosham'ain, d'un envoyé du clan Andô, d'un envoyé du clan Tsushima, d'une imposture ? Les avis des historiens varient ; certains, comme Kaiho Mineo et Endô Mineo, pensent qu'il s'agit d'un représentant du clan Andô, d'autres, à l'instar de Kojima Kyôko et Nagai Setsuko, considèrent qu'il s'agit d'un envoyé de Tsushima, d'autres enfin, comme Mura.i Shôsuke et Takahashi Kômei, pensent qu'il s'agit d'une imposture. En effet, de la fin du 15ème siècle à la fin du 17ème siècle, de nombreuses ambassades sont envoyées pour établir des relations commerciales avec la Corée. Dans certains cas, les membres de ces missions se présentent comme étant des représentants de seigneurs ; ces « fausses ambassades » sont appelées *gishi* 偽使[444].

(iii) La guerre de Shoya et Kôji (1512-1515)

Quoiqu'il en soit, les conflits armés se poursuivent pendant huit décennies. En 1512, trois places fortes (Usukeshi, Shinori et Yokuramae) sont reprises par les Aïnous ; l'année suivante, Ôdate tombe également entre leurs mains, avant d'être reprise en 1514 par le fils de Kakizaki (Takeda) Nobuhiro, Mitsuhiro 光広. Takakura Shin.ichirô considère que cette date marque la prise de pouvoir *de facto* du clan Kakizaki (plus tard Matsumae) sur l'île[445]. En 1515, les chefs aïnous Shoya et Kôji sont reçus par Mitsuhiro à Ôdate, puis assassinés[446]. Par la suite, les attaques aïnoues se concentrent sur le siège du pouvoir Kakizaki. Les chefs aïnous les plus influents qui participent au conflit, Tanasakashi, Hashit'ain et Tarikona, sont issus de la région de Setanai, l'une des plaques tournantes du commerce nippo-aïnou ; les tensions affectent donc le commerce et les Kakizaki souhaitent y mettre fin au plus vite[447].

(iv) Les conflits de Tanasakashi (1528-1529) et Tarikona (1536)

En 1528, de nouvelles attaques sont dirigées vers Ôdate, mais elles sont repoussées par un autre fils de Nobuhiro, Yoshihiro 義広. L'année suivante, suite à de nouvelles révoltes, il fait venir le chef aïnou Tanasakashi à son château en lui faisant miroiter la paix, et l'y assassine. Deux ans plus tard, une nouvelle attaque aïnou est menée contre Ôdate, sans succès. En 1536, Yoshihiro fait assassiner le beau-fils de Tanasakashi, ainsi que Tarikona et sa femme, mettant ainsi fin à près de huit décennies de conflit. L'arrivée au pouvoir de Kakizaki Suehiro 蠣崎季広 en 1545, plus diplomate envers les Aïnous, calme les tensions[448].

[444] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, p.45, KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.92 et KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.113
[445] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.10
[446] OGASAWARA Nobuyuki, *Ainu sabetsumondai yomihon (Shisamu ni naru tame ni)* (Le problème de la discrimination aïnoue), Tôkyô, Ryokufû shuppan, collection « Puroburemu Q&A », 1997, 2000 (réédition), p.80 et HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.74-93
[447] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.217
[448] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.46

(v) Les conséquences des conflits : vers l'établissement du fief de Matsumae

Kaiho Mineo invoque plusieurs raisons expliquant la durée du conflit une égalité relative. La première est la relative égalité des deux forces en présence sur les plans du nombre de combattants, mais aussi de l'utilisation des armes (principalement des arcs et flèches, des lances) et des armures. Cette première raison peut indirectement nous indiquer à quel point la rencontre des Japonais et des Portugais à Tanegashima en 1543, et l'introduction progressive des mousquets au Japon a révolutionné la stratégie militaire et l'issue des conflits armés au Japon. Ensuite, il met en exergue l'aspect extrêmement local du conflit[449]. En effet, les Aïnous n'ont pas établi de coalition territoriale étendue pour faire face aux Japonais, les forces aïnoues en présence ne regroupent que des habitants de la péninsule d'Oshima, d'où un caractère assez « familial » et « héréditaire » du conflit, et ce dans chacun des deux camps. Les *Chroniques de Shinra*, le document le plus précis qui nous est parvenu sur cette période de conflits armés, ont été écrites dans le but de légitimer le pouvoir des Kakizaki sur l'île. Elles ont donc présenté ces conflits comme des conflits ethniques et généralisé, alors qu'il s'agissait de conflits extrêmement localisés, de nature plus commerciale et comparables à des règlements de compte. Malgré tout, deux siècles après les tentatives d'invasion mongoles de Sakhaline, et un siècle après l'achèvement des *Rouleaux peints*, ces conflits montrent que bien que des spécificités régionales aïnoues, en particulier est-ouest, persistent, un certain degré d'unification culturelle aïnoue est atteint.

En outre, ces troubles ont fait apparaître la nécessité d'instaurer un type d'autorité nouveau dans le sud de l'île. Le clan Kakizaki s'étant imposé comme la principale figure d'autorité, c'est lui qui en sera bénéficiaire, même s'il faudra attendre les conséquences de l'éruption du Mont Komagatake en 1640 pour que l'influence des Aïnous de Setanai cesse véritablement d'être une menace pour la présence japonaise sur l'île[450].

En 1551, le chef du clan Andô du château de Hiyama, Andô Kiyosue 安藤舜季, en tant que « gouverneur d'Ezo » (*Ezo kanryô* 蝦夷管領) du fait de sa position de tête du château d'Akita (*Akita jônosuke* 秋田城介), retourne sur l'île pour négocier la paix avec les Aïnous ; le *Traité concernant les allers-retours des bateaux de commerce ezo* (*Iteki no shôsen ôkan no hatto* 夷狄の商船往還法度) est signé par Kakizaki Suehiro 蠣崎季広, le petit-fils de Takeda, et deux chefs aïnous, respectivement de l'ouest et de l'est, Hashit'ain (波志多犬) du village de Setanai et Chikomot'ain (知蒋多犬) du village de Shiriuchi. Suehiro les nomme représentants officiels (*in* 尹) des Aïnous de l'ouest (*Karako*) et des Aïnous de l'est (*Hinomoto*) ; ils sont chargés de superviser le commerce dans leur région respective[451].

L'île d'Ezo est donc coupée en deux entre l'est et l'ouest, puis en trois avec l'apparition d'une petite enclave japonaise autour de la forteresse d'Ôdate, que Kaiho Mineo appelle le « proto-territoire japonais » (*gen wajin chi* 原和人地)[452], par opposition au « territoire des Japonais » (*wajinchi* 和人地), qui verra le jour après la guerre de Shakush'ain. En effet, c'est à

[449] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.140
[450] *Id.*, *op.cit.*, 1984, p.218
[451] OGASAWARA Nobuyuki, *op.cit.*, p.83
[452] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.208

Ôdate, - plus tard *Fukuyama tate* 福山館, puis Matsumae-, que Kakizaki Mitsuhiro 蠣崎光広 avait transféré le pouvoir en 1514[453]. Cependant, comme le soulignent Kobayashi Masato et Tsuruta Kei, au moment de la signature de ce traité, ces frontières ne sont pas encore politiques[454]. C'est avec la mise en place du fief de Matsumae à proprement parler que les frontières de l'enclave sous contrôle japonais vont s'étendre, d'Uwa no kuni 上ノ国 à l'ouest à Shiriuchi 知内 à l'est au 16ème siècle, d'Otobe 乙部 à Shodome 潮（汐）泊 ou Iwasaki 岩崎 au 17ème, de Kuma.ishi 熊石 à Kameda 亀田 à partir du 18ème siècle[455]. Par ailleurs, ce traité stipule que les Kakizaki prélèvent une taxe sur ces bateaux de commerce ; une partie est reversée chaque année à chacun des représentants aïnous (*iyaku* 夷役), comme le démontre cet extrait des *Chroniques de Shinra*.

> 而後西より来る狄[456]の商舶は、必ず天河の沖で帆を下して休み、一礼をなして往還し、東より来る狄の商舶は、必ず志利内の沖で帆を下して休み、而して一礼をなして往還す。[457]
> A partir de maintenant, les bateaux de commerce ezo qui viennent de l'ouest doivent baisser les voiles et s'arrêter dans la baie de l'Ama et s'acquitter d'une taxe avant de repartir, les bateaux de commerce qui viennent de l'est doivent baisser les voiles et s'arrêter dans la baie de Shiriuchi et s'acquitter d'une taxe avant de repartir.

Quelques siècles après l'avènement de la société aïnoue, et la prise de contrôle du nord par les Andô, les rapports de domination prennent un nouveau tournant. Ce n'est plus simplement vis-à-vis du shogunat ou des clans voisins qu'il faut prouver son autorité, mais vis-à-vis de la population locale aïnoue elle-même. Les rapports nippo-aïnous sont désormais régulés par le fief, et un accord local, et non par un décret shogunal. Bien qu'il ait été signé sous le contrôle du gouverneur d'Ezo, en la personne du seigneur du château d'Akita, Andô Kiyosue 安藤舜季, la gestion effective de l'ordre japonais sur place est confiée à Kakizaki Suehiro ; c'est l'officialisation de la mainmise des Kakizaki sur le Dônan, mais aussi une source de revenus qui lui permet de vivre. Par ailleurs, pour la première fois des intermédiaires aïnous pour superviser ce commerce, et les Aïnous devront s'acquitter d'une taxe envers les Kakizaki. Les bases du système d'autorité du futur fief de Matsumae sont jetées. Par ailleurs, la période de conflits armés a participé au rassemblement des Japonais vivant sur l'île à Matsumae et le long de la rivière Amanogawa 天河. La séparation entre les régions habitées par les Ezo et celles où vivent les Japonais s'est donc faite graduellement, avant d'être officialisée par la mise en place du fief de Matsumae, dans un contexte

[453] YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.48

[454] TSURUTA Kei, « Jûnana seiki no Matsumae han to Ezochi » (Le fief de Matsumae au 17ème siècle et le territoire ezo), dans FUJITA Satoru (éd.), *Jûnanaseiki no Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon du 17ème siècle et l'Asie orientale), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000, p.164

[455] YOSHIDA Kôzô, « Meiji mae Ainu jinkô shi III – Karafuto, Chishima, Rokkebasho, Wajinchi » (Population aïnoue avant Meiji III – Sakhaline, les Kouriles, les six basho, le territoire japonais), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°78, 2009, p.127

[456] Comme le souligne Kasuga Toshihiro 春日敏宏, l'emploi conjoint dans les *Chroniques de Silla* des termes 狄 et 夷 ne signifie en aucun cas qu'ils ont le même sens, ce qui rend l'interprétation de ces Chroniques ardue.

[457] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, 1969, 1981 (rééd.), p.29

d’éclatement des centres et de redéfinition des relations avec l’étranger dans un contexte de mondialisation archaïque et d’émergence de systèmes-monde du début de l’époque d’Edo.

II. LE TEMPS DES SYSTÈMES : L'ÉCLATEMENT DES CENTRES ET LA MISE EN PLACE DE DÉPENDANCES CROISÉES : COMMERCE ET SOUMISSION DANS LE MINI-SYSTÈME MATSUMAE-EZO-PACIFIQUE

1. Un nouvel ordre japonais dans un nouvel ordre mondial : le système bicéphale shogunal-domanial et sa politique d'isolement partiel dans un contexte de mondialisation archaïque et d'émergence du système-monde moderne

La fin du Moyen-âge japonais est caractérisée par un éclatement des centres : le contexte interne des provinces en guerre fait voler en éclats le shogunat des Ashikaga et rend nécessaire la mise en place d'un nouveau type de pouvoir shogunal, tandis que le contexte externe de mondialisation archaïque et d'émergence de systèmes-mondes fait évoluer la vision japonaise du monde. L'éclatement de ces centres internes et externes vont avoir un impact décisif dans la mise en place du système d'autorité bicéphale japonais, dans lequel s'intègre le nouveau fief de Matsumae, la redéfinition des rapports avec l'étranger, et l'adoption d'un référentiel japonais, dans lesquels s'insèrent les rapports nippo-aïnous.

(1) Les institutions du shogunat Tokugawa

Au Japon, la fin du 16ème siècle correspond à une période de guerre (dite, la « période des provinces en guerre », *sengoku jidai* 戦国時代) qui dure depuis le milieu du 15ème siècle. Cette période correspond à la découverte d'un nouvel ordre militaire grâce aux armes à feu, et d'ouverture vers l'extérieur, les seigneurs de guerre augmente encore leur puissance par rapport au shogunat Ashikaga sclérosé. Dans ce contexte de troubles intérieures émergent trois chefs de guerre, considérés comme les unificateurs du Japon : Oda Nobunaga 織田信長, Toyotomi Hideyoshi 豊臣秀吉 et Tokugawa Ieyasu 徳川家康, auxquels s'opposent des coalitions de chefs régionaux. Cette période a également vu le Japon « découvrir » l'Europe, et ouvrir des relations commerciales avec certains pays européens, tout en accueillant en son sein de nouveaux modes de pensée, de nouvelles religions, mais aussi de nouvelles techniques, en particulier en matière militaire. Par ailleurs, elle aura été marque par trois hégémons souhaitant mettre fin aux conflits et unifier le Japon face à ces nouvelles altérités. L'ère nouvelle qui s'ouvre suite à la bataille de Sekigahara en 1600, et à la victoire définitive du clan Tokugawa sur ses adversaires en 1615, voit l'avènement des shoguns Tokugawa, charge militaire suprême confiée par l'empereur[1]. Cette autorité est issue en grande partie de l'unification, mais surtout de la pacification du Japon après des années de conflit civil. Dans cette optique, le pouvoir des Tokugawa se caractérise à son commencement par un régime fort,

[1] Dans les faits, le shogun contrôle sévèrement les activités de la Cour, par le biais d'un règlement les obligeant à étudier les lettres, à s'abstenir des armes, et limitant leur possibilité de communiquer avec le reste du pays (*Kinchû narabini kuge shohatto* 禁中並公家諸法度). HÉRAIL Francine, *Histoire du Japon, des origines à la fin de Meiji*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1986, p.307

qui cherche à contrôler la population, mais aussi les seigneurs, et à s'imposer face à l'étranger[2].

L'historien Asao Naohiro considère en ce sens que les trois piliers institutionnels politiques et économiques du shogunat d'Edo sont la séparation entre guerriers et paysans (*heinô bunri* 兵農分離), - qui sert de base de la hiérarchie sociale issue d'une pensée politique inspirée par le néoconfucianisme-, les interdictions maritimes (*kaikin seisaku* 海禁政策) et la politique d'isolement partiel (*sakoku* 鎖国), et enfin le système de calcul d'impôt physiocratique rizicole du *kokudaka* 石高[3]. Wakita Osamu, Hayakawa Jirô, Nakamura Kichiji considèrent quant à eux que la rupture entre l'époque dite médiévale et celle des Tokugawa[4] est marquée par une refonte du féodalisme (*hôkensei saihensei* 封建制再編成), elle-même caractérisée par une autorité accrue des seigneurs domaniaux (*ryôshu* 領主, ou *daimyô* 大名[5]) sur les paysans, et agrémentée des politiques de séparation des classes, d'impôts calculés sur la production rizicole (*kokudaka*) et d'interdictions maritimes[6].

Pour bien replacer les nouveaux rapports croisés triangulaires (shogunat-fief-Aïnous) dans le septentrion japonais, il est crucial de revenir brièvement sur les bases institutionnelles idéologiques, politiques et économiques du système d'autorité bicéphale shogunal-domanial (*bakuhan taisei* 幕藩体制) du shogunat des Tokugawa.

(i) L'influence du néoconfucianisme – une économie physiocratique, une hiérarchie sociale fixe

Quand Ieyasu est arrivé à la tête du Japon, il a eu le souci de chercher des justifications théoriques à son pouvoir, qui n'est établi que sur la force. L'une d'elles est qu'il apporte paix et stabilité, reposant sur la fixité des statuts et des rapports sociaux. L'adoption de la pensée néo-confucianiste comme norme, les considérations relatives à l'ordre naturel trouvant son analogue dans l'ordre humain, l'accent mis sur la morale plus que sur la métaphysique, permirent d'élaborer la théorie de la place et de la fonction de chacun au sein de la société.

---

[2] Dans ses relations avec l'étranger, il prend souvent le titre de « grand seigneur », *taikun* 大君, plutôt que celui de shogun.

[3] PONS Philippe, *Misère et crime au Japon du XVIIe siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque des sciences humaines », 1999, p.64. Un *koku* équivaut à 180 litres de riz, soit la consommation moyenne considérée comme nécessaire à un homme adulte pendant un an.

[4] Celle-ci est souvent appelée « époque moderne » dans l'historiographie française, à l'instar du titre du chapitre qui la couvre par Ninomiya Hiroyuki dans l'ouvrage de référence dirigé par Francine Hérail. Celle-ci traduit l'expression *kinsei nihon* 近世日本 (« Japon des temps modernes », ou « le Japon pré-moderne », comme le désigne Louis Frédéric), utilisée par les historiens japonais spécialistes de la période, tels que Arano Yasunori ou Uchida Ginzô. Dans l'historiographie anglo-saxonne, cette époque correspond à celle du « Japon pré-moderne » (*premodern Japan*) d'après Bruce Batten, au « Japon moderne antérieur » (*early modern Japan*) d'après John Whitney Hall, Marc Ravina, Brett Walker ou Ronald Toby, ou encore au « Japon des Tokugawa » (*Tokugawa Japan*).

[5] Terme désignant un vassal direct du shogun dont les revenus dépassent dix mille *koku*.

[6] WAKITA Osamu, « The Kokudaka System : A device for unification » (Le système du kokudaka : un Moyen de l'unification), *Journal of Japanese Studies*, volume 1, n°2, printemps 1975, p.298-299

Pour comprendre les origines de ces institutions, il convient tout d'abord de revenir brièvement sur la pensée confucianiste et son influence sur la politique shogunale d'Edo, comme l'a fait Maruyama Masao 丸山真男, l'un des principaux historiens de la pensée politique japonaise du 20ème siècle. Selon lui, l'époque du règne des Tokugawa, période de stabilité relative du fait de l'absence de conflits avec l'étranger ou entre grands feudataires qui suit l'unification japonaise, constitue l'âge d'or du confucianisme au Japon[7]. Il semblerait que le confucianisme (*jugaku* 儒学) a été introduit au Japon à l'époque de l'empereur Ôjin (*Ôjin tennô* 応神天皇), à la fin du 4ème- début du 5ème siècle par le scribe coréen Wani. Il fait de la soumission du fils au père le fondement de tout code éthique et considère ce type de rapports comme le modèle sur lequel doivent se calquer les relations entre un père et un fils, un sujet et son seigneur, entre une épouse et son mari, entre un frère cadet et un frère aîné. Ces relations intangibles se basent sur les notions d'inférieur et de supérieur, de noble et de vulgaire (*jôge sonpi* 上下尊卑). La cinquième catégorie parmi les cinq types de relations humaines (*gorin* 五倫) est celle entre amis, qui est la seule où les deux partis se trouvent sur un pied d'égalité[8].

Le néoconfucianisme (*shushigaku* 朱子学), quant à lui, devient proéminent dans la Chine des Song (960-1279), sous l'impulsion de Zhu Xi 朱子 (1130-1200). Parmi ses principes fondateurs, on trouve le rejet de la tradition exégétique qui entourait le confucianisme, et de ce fait l'instauration d'une métaphysique établissant un lien entre l'homme et l'univers, analogie entre ordre naturel et ordre humain, destinée à remédier aux lacunes dont souffrait le confucianisme sur le plan du discours théorique. De cette volonté découle l'idée que les lois de la nature, de l'histoire et de la culture sont subordonnées à la norme de la morale ; en d'autres termes que cosmos et société sont soumis à la même loi[9]. Cette morale se caractérise par le devoir (*gi* 義) et la part de chacun (*meibun* 名分), c'est-à-dire le devoir propre à chacun, c'est-à-dire pour un sujet, le service loyal envers le souverain[10]. En retour, la responsabilité du souverain et des seigneurs est de protéger leurs sujets, et de les gouverner avec bienveillance (*jinsei* 仁政) ; l'un des termes fréquemment utilisé pour désigner le shogunat durant l'époque d'Edo est d'ailleurs *kôgi* (広義), une expression qui peut être traduite par le « devoir publique ».

Bien qu'il n'existe pas au Japon comme en Chine de relation privilégiée entre le confucianisme et l'autorité publique via des examens de recrutement aux postes de fonctionnaires[11], et entre celui-ci et le pouvoir social via une classe consacrée, morale et politique y sont bien liées, et cette dernière devient par la même un vecteur de réalisation des normes morales. Cette transcendentalité est très importante pour les lettrés -confucianistes et néo-confucianistes- japonais dans le sens où, conscients de leur identité japonaise et de l'origine étrangère –chinoise- du credo auquel ils adhèrent, ils sont donc particulièrement

[7] MARUYAMA Masao, *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, collection « Orientales », Presses Universitaires de France, Paris 1996, p.34
[8] *Ibid.*, p.31
[9] *Ibid.*, p.48 et KIM Young-Chin, « On political thought in Tokugawa Japan » (Sur la pensée politique du Japon des Tokugawa), *The Journal of Politics*, Volume 23, n°1, février 1961, p.132
[10] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.197
[11] OOMS Herman, « Logique des idées et logique de la pratique », dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.126

attachés à sortir la pensée confucianiste de son contexte chinois et de démontrer qu'elle correspond aussi bien aux contextes géographique et culturel japonais[12].

Dans le Japon des Tokugawa, à travers les écrits de Hayashi Razan 林羅山[13], de Kumazawa Banzan 熊沢蕃山 (1919-1691) ou de Yamaga Sokô 山鹿素行 (1622-1685), c'est la loyauté qui est la vertu la plus importante sur l'échelle des obligations morales confucianistes. Razan, lettré confucéen et conseiller politique du premier shogun Tokugawa Ieyasu 徳川家康[14], est à l'origine de la doctrine officielle des Tokugawa. A travers lui, le néoconfucianisme devient l'idéologie officielle et de ce fait l'un des plus grands éléments de contrôle de l'économie et la société de l'époque, à travers sa fonction d'instrument idéologique nécessaire au seigneur pour assurer sa domination sur les nombreux guerriers qu'il doit commander, ainsi qu'au shogunat pour assurer sa domination sur les fiefs. Ceci permet dans un premier temps de légitimer le règne des Tokugawa, acquis par la force, puis de justifier un ordre social fixe et durable.

Cette idéologie justifie la séparation entre paysans et guerriers (*heinô bunri* 兵農分離)[15], de manière à réduire le risque d'émergence de pouvoirs locaux, voire de révolte contre l'autorité centrale, qui avait marqué la période des provinces en guerre. Elle permet également de hiérarchiser la société selon des statuts différents (*mibunsei* 身分制), associés à des responsabilités différentes (*yaku* 役), -taxes à payer, emplois, devoirs militaires[16]. Ce système est désigné par l'appellation *shi-nô-kô-shô* 士 農 工 商 (Guerriers-paysans-artisans-commerçants)[17], et dans les écrits de cette période, il n'est pas rare de trouver l'expression *shimin* 四民 (« les quatre peuples ») pour désigner la société japonaise dans son ensemble. Cette construction théorique vise à hiérarchiser le corps social. Cependant malgré son apparente rigidité, une relative mobilité sociale persiste[18]. En effet, malgré une vision européenne qui put un temps considérer cette hiérarchie sociale comme figée dans des coutumes et un conservatisme immuables, dans les faits, c'est le domaine d'activité choisi par

[12] NAKA.I WILDMAN Kate, « The Naturalization of Confucianism in Tokugawa Japan : The Problem of Sinocentrism » (La naturalisation du confucianisme dans le Japon des Tokugawa : le problème du sino-centrisme), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 40, n°1, Juin 1980, p.162

[13] Hayashi Razan 林羅山 (1583-1657) : érudit néo-confucianiste. Il travaille pour le shogunat sous les quatre premiers shoguns Tokugawa.

[14] Tokugawa Ieyasu 徳川家康 (1542-1616) : l'un des trois grands hégémons unificateurs du Japon, et le fondateur de la dynastie shogunale des Tokugawa, au pourvoir jusqu'en 1867. Général d'Oda Nobunaga, il devient régent du fils de Toyotomi Hideyoshi. Il s'oppose aux alliés de ce dernier à la bataille de Sekigahara en 1600. Il devient shogun trois ans plus tard, et en 1605, cède sa place de son vivant à son fils, Hidetada.

[15] PONS Philippe, *op.cit.*, p.64

[16] HOWELL David L., « Territoriality and Collective Identity in Tokugawa Japan » (La territorialité et l'identité collective dans le Japon des Tokugawa), *Daeadalus*, volume 127, n°3, été 1998, p.106

[17] En dehors de ce cadre hiérarchique, on trouve l'Empereur et les nobles de Cour, les religieux, mais aussi les *eta* 穢多, chargés des métiers en contact avec la souillure du sang animal (bouchers, tanneurs (*kawata*), équarisseurs, etc.) ou du crime (surveillants de prison), et *hinin* 非人, sans-abris, mendiants ou personnes travaillant dans les prisons et geôles. Les propos concernant une possible mobilité sociale ne concernent pas ces deux dernières catégories de la population. Toutefois, dans certains cas, on peut devenir *hinin*, si les circonstances mènent quelqu'un à la mendicité, ou du fait d'une sentence, par exemple dans le cas d'une tentative de double-suicide amoureux. Sont également associés à ces groupes les fossoyeurs, les pompes funèbres, les officiants itinérants pour les cérémonies aux défunts, les diseurs de bonne aventure, les danseurs itinérants, les nettoyeurs de temples et de sanctuaires, les descendants de chrétiens (*ruizoku* 類族), entre autres. HOWELL David L., *Geographies of Identity in Nineteenth century Japan* (Géographies des identités dans le Japon du 19ème siècle), Berkeley, University of California Press, 2005, p.29

[18] PONS Philippe, *op.cit.*, p.64

une personne qui dicte son statut, et non ses origines ; en outre, il est possible d'accéder à des privilèges ou à de hautes responsabilités en une ou deux générations[19]. La place des paysans s'explique par la vision physiocratique (*jûnôgakuha* 重農学派) confucéenne et la déférence qui en découle vis-à-vis de la culture du riz et des céréales (*gokoku* 五穀)[20], inversement le commerce est considéré comme improductif. Celles-ci seront à l'origine du système de calcul d'impôt physiocratique rizicole (*kokudaka* 石高), que nous aborderons plus en détail plus avant.

Ces concepts permettent donc une certaine stabilité, désignée comme la *Pax Tokugawa*, dont ils sont dépendants ; en effet, à la fin du 18ème siècle, les difficultés financières de certains fiefs, la montée de la pression étrangère, les révoltes paysannes de plus en plus nombreuses, et les insurrections aïnoues donnent naissance à une remise en cause de l'ordre établi par les penseurs confucianistes proches du shogunat.

Bien que le shogunat Tokugawa ait été officiellement mis en place à Edo en 1603, de nombreux spécialistes de la période considèrent que le régime ne se stabilise et que les fiefs ne complètent leur évolution en tant qu'unités de gouvernance locales pendant les règnes des deuxième et troisième shôgun Tokugawa, Hidetada 秀忠 entre 1605 et 1623, et Iemitsu 家光, entre 1623 et 1651[21]. Suite au règne de ce dernier, malgré quelques raffermissements ponctuels, l'autorité shogunale s'effrite peu à peu. Une première remise en cause idéologique a déjà lieu suite la pénétration de l'économie monétaire et ses conséquentes « anormalités » dans l'ordre des choses néo-confucianiste à partir de l'ère Genroku 元禄 (1688-1703)[22]. En outre, des penseurs tels qu'Ogyû Sorai 荻生徂徠 rejettent l'application des catégories de l'ordre naturel à l'ordre social et affirment que les codes sociaux ont été créés par l'homme, et ne sont donc pas issus d'une loi transcendantale de l'univers, s'opposant de ce fait à l'extension de la morale privée dans la sphère politicienne. Pour lui, le prérequis pour le contrôle effectif de ses sujets est la confiance que ceux-ci doivent avoir en leur souverain, une confiance mise à mal à partir de la fin du 18ème siècle. Nous en reparlerons.

(ii) Une autorité bicéphale – un shogunat suzerain, mais aussi « super-daimyô »

L'ordre social repose sur un système de contrôle et de maintien de l'ordre bicéphale, appelée système *bakuhan* 幕藩 (shogunal-domanial). Celui-ci combine l'autorité centrale du shogunat (*bakufu* 幕府) et l'autorité locale des seigneurs (*daimyô* 大名 ou *hanshu* 藩主), à la tête de fiefs (*han* 藩), relativement autonomes à condition de respecter les directives shogunales. Comme le souligne Hiroyuki Ninomiya, le gouvernement shogunal a deux

[19] BAYLY Christopher, *La Naissance du Monde moderne (1780-1914)*, Paris, Editions de l'Atelier avec le concours du Monde Diplomatique et du Centre National du Livre, collection « L'Atelier en Poche », 2007, p.59
[20] HOWELL David L., « Proto-industrial origins of Japanese capitalism » (Origines proto-industrielles du capitalisme japonais), *The Journal of Asian Studies*, volume 51, n°2, mai 1992, p.277
[21] HALL John Whitney, « The *bakuhan* system » (Le système du *bakuhan)*, dans JANSEN Marius B. (éd.), *Warrior rule in Japan* (Le règne des guerriers au Japon), New York, Cambridge University Press, 1995, p.147 et BOLITHO Harold, « The *Han* » (Le fief), dans JANSEN Marius B. (éd.), *Warrior rule in Japan* (Le règne des guerriers au Japon), New York, Cambridge University Press, 1995, p.225
[22] KIM Young-Chin, *op.cit.*, p.136

facettes : c'est un gouvernement central qui étend sa suzeraineté sur tout le pays, et donc sur tous les fiefs, mais c'est aussi, au même titre que les autres *daimyô*, un administrateur de domaines[23], et donc une sorte de « super-daimyô ».

La limite des différents domaines a été matérialisée par la réalisation de cartes de l'ensemble du territoire lors de missions cartographiques (*kenchi* 検地), telles que la mission entreprise sous Toyotomi Hideyoshi, dite du Taikô[24] (*Taikô kenchi* 太閤検地) entre 1582 et 1598. Celle-ci, -qui ne couvre pas l'île de Hokkaidô-, sert de base à l'élaboration du système de propriété foncière. Certaines terres sont allouées par le shogun à ses vassaux (d'où l'appellation *chigyô* 知行, « terre allouée », pour désigner la seigneurie), dont le rang hiérarchique est déterminé par la quantité de riz produit par ces terres, en sachant que celles-ci ne peuvent être achetées, vendues, ou cédées[25]. Le shogun récompense donc la fidélité de ses vassaux grâce aux terres et au riz qu'elles produisent. En 1617, le shogunat confirme par lettre de cachet officielle les limites géographiques de chaque fief, les villages (*mura* 村) qui en font partie, ainsi que ses revenus approximatifs en *koku*[26]. En cas de manquement à ces règles, le shogunat possède le droit de déposséder un clan du contrôle de son fief, comme ce fut le cas à 95 reprises entre 1616 et 1651, et à 118 reprises entre 1651 et 1867 (dont 44 sous le seul Tokugawa Tsunayoshi entre 1680 et 1709)[27].

Les terres shogunales sont appelées *chokkatsuryô* (直轄領 « territoires sous contrôle direct »), *shihai jo* (支配処 ou 支配所, « lieux sous contrôle »), ou encore *goryôchi* (御料（地）, « terres utilisées »)[28]. Leur administration est confiée à vassaux directs héréditaires des Tokugawa, appelés « hommes de la bannière » (*hatamoto* 旗本)[29], comme dans le cas des « seigneuries des hommes de la bannière » (*hatamoto chigyô chi* 旗本知行地), ou alors par des « préfets de contrées lointaines » (*ongoku bugyô* 遠国奉行). Moins de 2% des terres appartiennent à la Cour impériale ou aux établissements religieux[30]. D'après Sawada Shô, les revenus annuels fixes du shogunat avoisinent les quatre millions deux cent mille de *koku* sur un total d'environ 18 500 000 *koku* sous Toyotomi Hideyoshi 豊臣秀吉[31] (premier chiffre disponible), vingt millions en 1603[32], 27 800 000 *koku* vers 1688-1703, 30 500 000 en

[23] NINOMIYA Hiroyuki, « L'époque moderne », dans HÉRAIL Francine (dir.), *Histoire du Japon*, Lyon, Horvath, collection « Histoire des Nations », 1990, p.342
[24] Ne pouvant prétendre au titre de shôgun, Toyotomi Hideyoshi porte celui de *taikô*, désignant un régent en retraite.
[25] WAKITA Osamu, *op.cit.*, p.301
[26] BOLITHO Harold, *op.cit.*, p.212
[27] *Ibid.*, p.227
[28] A Meiji, elles prennent également le nom de *tenryô* (天領 « territoires du ciel »), quand les terres appartenant à l'ancien shogunat tombent entre les mains de l'empereur (*tennô* 天皇). Bien que cette dernière n'ait pas été utilisée à l'époque, dans les ouvrages japonais actuels concernant l'époque d'Edo, les deux appellations sont visibles.
[29] Ils sont appelés de la sorte, du fait de leur soutien aux Tokugawa avant leur victoire à Sekigahara.
[30] NINOMIYA Hiroyuki, *op.cit.*, p.339
[31] Toyotomi Hideyoshi 豊臣秀吉 (1536-1598) : Il entre au service d'Oda Nobunaga et le seconde dans la plupart de ses campagnes. A la mort de celui-ci, il poursuit l'unification du Japon en annihilant la résistance des clans rivaux et des religieux. Il interdit le christianisme en 1587 et organise la « chasse aux sabres » (*katanagari*) chez les paysans de manière à les dissocier des guerriers. Dans le même temps, il fait réaliser le cadastre des terres, commencé par Oda. Après avoir presque achevé l'unification japonaise, mais échoué dans ses tentatives d'envahir la Corée, il s'éteint en 1598.
[32] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.307

1842[33].Un quart de la productivité du pays à peu près se trouve donc sous son contrôle shogunal direct, ou sous celui des « hommes de la bannière » (l'équivalent d'environ trois millions de *koku*)[34]. Cependant, étant de rang inférieur, ils sont à la tête de petits fiefs, dont la productivité est inférieure à dix mille *koku*, et dont la moyenne oscille autour de 600 *koku*[35].

Comme nous l'avons souligné précédemment, bien que le shogunat Tokugawa ait été officiellement mis en place à Edo en 1603, de nombreux spécialistes de la période considèrent que le régime ne se stabilise et que les fiefs ne complètent leur évolution en tant qu'unités de gouvernance locales qu'à partir du règne du troisième shôgun Tokugawa, Iemitsu 家光, entre 1623 et 1651[36]. C'est donc à partir de 1623 que le shogun bénéficie de l'assistance du conseil de quatre ou cinq « Anciens » (les *rôjû* 老中), présidé, le cas échéant, par le « Grand Ancien » ou « Grand aîné » (*tairô* 大老), nommé par le shogun. Il est secondé par le conseil des « jeunes Anciens » (*wakadoshiyori* 若年寄). Les Anciens supervisent les administrateurs chargés des finances, de la surveillance des *daimyô*, entre autres. Trois à cinq préfets des comptes (*kanjô bugyô* 勘定奉行), choisis parmi les « hommes de la bannière », gèrent les finances shogunales (revenus et dépenses, contrôle de gestion, fabrication de la monnaie). Quatre ou cinq inspecteurs généraux (*ômestuke* 大目付), eux aussi des « hommes de la bannière », sont chargés de surveiller les *daimyô*, dans leurs fiefs, ou lors de leur séjour à Edo. Ils ont accès aux cartes des fiefs (*kuni ezu* 国絵図), dont la réalisation est obligatoire à partir de 1644[37], aux registres de population appartenant aux temples (*shûmon aratame chô* 宗門改帳[38]), qui servent de moyen de recensement avant le premier recensement moderne en 1871, et aux registres agraires[39]. Dans chacun des grands centres urbains sous contrôle shogunal, un préfet (*bugyô* 奉行) –deux dans le cas d'Edo-, gère la police et la justice[40]. A partir de 1635, un poste de préfet aux affaires religieuses (*jisha bugyô* 寺社奉行) est créé. D'après Hiroyuki Ninomiya, malgré quelques tendances à la bureaucratie patrimoniale (dans le cas des Anciens, par exemple), l'appareil bureaucratique au niveau central est assez moderne et rationnel[41].

Comme on l'a vu plus haut, le shogunat promulgue les règles auxquelles doivent se plier les *daimyô* ; en 1615 sont édictés la *Règle d'un château par province* (*Ikkoku ichijô rei* 一国一城令) ainsi que les *Règlements relatifs aux guerriers* (*Buke shohatto* 武家諸法度). Fortement influencées par la hiérarchie sociale confucianiste et la volonté shogunale d'éviter de nouveaux conflits, ces derniers mettent l'accent sur la vie des guerriers et des seigneurs à

[33] SAWADA Shô, « Financial difficulties of the Tokugawa Bakufu » (Difficultés financières du shogunat des Tokugawa), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 1, n°3/4, novembre 1936, p.316
[34] NINOMIYA Hiroyuki, *op.cit.*, p.339
[35] *Ibid.*, p.342
[36] HALL John Whitney, *op.cit.*, 1995, p.147 et BOLITHO Harold, *op.cit.*, p.225
[37] Il y eut quatre campagnes différentes de réalisation de cartes provinciales, à l'ère Keichô (1591 et 1605), Shôhô (1644), Genroku (1697) et enfin Tempô (1835). Il est aussi question d'une carte réalisée à l'ère Kan.ei, dans les années 1630, mais elle ne nous est pas parvenue. Les campagnes pour la réalisation de cartes du Japon (*nihonzu* 日本図) sont également au nombre de quatre et datent des mêmes époques, à l'exception de la dernière, réalisée à l'ère Kyôhô, autour de 1720.
[38] Suite à l'interdiction du christianisme au Japon, chaque Japonais doit s'affilier à un temple bouddhiste, où il était inscrit sur un registre (*shûmon aratame chô* 宗門改帳) ; c'est le système *terauke* 寺請. Il voit le jour dès 1630.
[39] HALL John Whitney, *op.cit.*, p.177
[40] A ce sujet voir MACÉ François et Mieko, *Le Japon d'Edo*, Clamecy, Belles Lettres, collection « Guides des Belles Lettres des Civilisations », 2006, 2009 (réédition), p.105 et suivantes
[41] NINOMIYA Hiroyuki, *op.cit.*, p.346

l'intérieur de chaque fief d'une part, et sur les devoirs et les interdictions relatifs aux relations entre fiefs et avec le shogunat d'autre part.

La vie des guerriers se doit d'être frugale et centrée sur la pratique des arts martiaux et l'étude des classiques chinois (*bunbu* 文武). Les interactions entre fiefs sont strictement interdites, les châteaux, sièges de l'autorité domaniale, ne peuvent faire l'objet d'extensions ou d'innovations techniques, et enfin les fugitifs, meurtriers, rebelles et autres hors-la-loi doivent être confiés au shogunat. Ces règlements sont amendés en 1629, puis en 1635 sous Tokugawa Iemitsu. Ces derniers amendements mettent l'accent sur les moyens de communication –interdiction des barrières douanières domaniales, obligation d'entretenir les routes et les ponts dans chaque fief-, les relations avec l'étranger –interdiction de quitter ou d'entrer au Japon et de construire des navires de plus de cinq cents *koku* de tonnage- et la religion –interdiction du christianisme et de confisquer les terres appartenant aux temples et sanctuaires. Par ailleurs, les fiefs ne peuvent juger eux-mêmes les criminels, ni régler eux-mêmes leurs différends ; le shogunat possède le pouvoir judiciaire[42]. D'autres amendements, moins drastiques, sont effectués en 1663, 1683 et 1710[43]. C'est cet antépénultième texte qui restera en vigueur jusqu'en 1868.

Les forces militaires permanentes sous ordre direct du shogunat sont composées de vassaux directs d'un revenu inférieur à dix mille *koku* : les « hommes de la bannière » (*hatamoto* 旗本), qui possèdent un droit d'audience avec le shogun, et les « hommes de service » (*gokenin* 御家人), qui n'en ont pas.

Le gouvernement shogunal maintient le contrôle sur les grands centres économiques (Edo, Ôsaka, Kyôto, Nagasaki), sur les cinq principales routes reliant les capitales économique (Ôsaka), impériale (Kyôto) et shogunale (Edo), – dont le circuit du Tôkaidô 東海道-, sur les principales mines (le shogunat contrôle la totalité de l'île de Sado, et de ce fait ses mines d'or et d'argent), les relations avec l'étranger et se réserve le droit de réprimer violemment toute rébellion. Par ailleurs, il envoie des inspecteurs domaniaux (*kuni metsuke* 国目付, au nombre de trente) pour superviser les successions, alliances par mariages, et d'autres évènements importants et des tournées d'inspection (*junkenshi* 巡検使) dans les différents fiefs à partir de 1633 et jusqu'en 1838[44]. Nous en reparlerons plus loin. Enfin, en 1633, le système de circonscription (*gun.yaku taisei* 軍役体制) est mis en place dans l'ensemble des fiefs.

Malgré une apparente centralisation, des chercheurs tels que Hiroyuki Ninomiya, mettent en exergue la juxtaposition des innombrables corps du pouvoir, ainsi que la notion de « charge publique » (*yaku* 役), supportée par les différents corps de la population en vertu de la hiérarchie sociétale confucianiste (les paysans fournissant redevances et corvées, les guerriers le service militaire et tâches administratives). Les lois établies pour le shogunat concernant les différents corps de la population de l'empereur aux paysans en passant par les guerriers, pour définir la place de chacun dans la société et les « charges publiques » qu'il lui doit.

[42] BOLITHO Harold, *op.cit.*, p.212
[43] Suite à la mort de Tokugwa Iemitsu, plus d'une dizaine de ses conseillers proches, y compris des Anciens, se donnent la mort. Cette pratique, appelée *junshi* 殉死, est interdite par l'amendement de 1663.
[44] HALL John Whitney, *op.cit.*, 1955, p.177

En conclusion, on citera John Whitney Hall qui met en lumière la dichotomie intrinsèque d'un pouvoir d'inspiration féodale, mais recherchant la centralisation politique à travers la double-casquette du shogunat, à la fois garant de la sécurité nationale, responsable du destin du Japon, mais aussi le plus grand des *daimyô*, qui doit maintenir et justifier de sa supériorité vis-à-vis des autres[45].

(iii) Une autorité bicéphale – des fiefs vassaux, mais souverains

Conrad Totman (*Politic in the Tokugawa Bakufu*, 1967) ou Harold Bolitho (*Treasures Among Men : the Fudai Daimyo in Tokugawa Japan*, 1974), tous deux chercheurs sur les origines de l'éclatement du shogunat, considèrent que l'autonomie locale des fiefs est symptomatique d'une absence de pouvoir central fort, un état de fait plutôt que l'un des aspects fondamentaux d'un système politique réfléchi. Cependant, cette vision jette un voile sur l'importance de l'évolution de la pensée politique ainsi que de la société japonaise à travers les siècles menant jusqu'à Meiji, en particulier si l'on étudie l'évolution de la pensée politique en matière de défense et de relations internationales intimement liée à la situation géographique, économique et politique dans le fief de Matsumae[46]. John Whitney Hall considère que le système politique des Tokugawa essaie de concilier deux courants contradictoires : le féodalisme d'un gouvernement d'origine militaire, basé sur la discipline et la compartimentalisation sociétale, et la volonté d'une centralisation du pouvoir politique[47]. Pour dénouer cette apparente contradiction et expliquer ces deux siècles de vie, il faut, d'après Marc Ravina, comprendre le fief non comme un obstacle au pouvoir central, mais plutôt comme un locus de pouvoir légitime, non comme une extension de l'autorité shogunale, mais comme une composante de celle-ci[48]. On perçoit ceci à travers l'un des documents d'époque les plus connus concernant la gouvernance d'un domaine, laissé par Uesugi Harunori 上杉治憲 (1751-1822), *daimyô* du fief de Yonezawa, qui laisse à son héritier ces quelques conseils en 1785 :

> L'État (*kokka* 国家) est hérité de ses ancêtres et transmis à ses descendants ; il ne doit pas être administré de manière égoïste.
> Les gens (*jinmin* 人民) appartiennent à l'État ; ils ne doivent pas être administrés de manière égoïste.
> Le seigneur existe pour le bien de l'État et des gens ; l'État et les gens n'existent pas pour le bien du seigneur.

Dans ce document, qui compte parmi les documents politiques d'époque les plus connus, le mot « État » désigne, non pas le shogunat, mais le fief[49]. Incidemment, il est bon de noter ici que le terme han pour désigner le fief n'apparaît qu'au 18ème siècle, dans les écrits

[45] HALL John Whitney, *Tanuma Okitsugu, 1719-1788: Forerunner to modern Japan* (Tanuma Okitsugu, 1719-1788 : un pionnier du Japon moderne), Cambridge (Massachussets), Harvard University Press, 1955, p.4
[46] RAVINA Marc, « State building and political economy in early-modern Japan » (La construction étatique et l'économie politique dans le Japon moderne), *The Journal of Asian Studies*, Volume 54, n°4, novembre 1995, p.999
[47] HALL John Whitney, *op.cit.*, 1955, p.3-4
[48] RAVINA Marc, *op.cit.*, p.1000
[49] *Ibid.*, p.998

souhaitant mettre en exergue le pouvoir central, comme ceux d'Ara.i Hakuseki ; dans la plupart des documents, le terme polysémique utilisé est celui de *kuni* 国. Sa première utilisation officielle date en fait de 1868 ; les *han* n'ont donc véritablement existé que pendant 3 ans entre 1868 et 1871. Quoiqu'il en soit, on perçoit ici toute l'influence de la pensée confucianiste ; ses obligations vis-à-vis des habitants de son fief est aussi importante que celles vis-à-vis du shogunat. D'après Marius Jansen, ce système représente un compromis entre un système féodal par ses allocations de terres aux vassaux, et centralisé en ce qui concerne les impôts exigés par le shogunat[50]. En résumé, on pourrait dire que le système *bakuhan* se base sur l'union de domaines semi-autonomes sous la supervision d'une entité représentant le bien commun, le shogunat.

En ce qui concerne l'importance des fiefs, tout est fonction de la quantité estimée de riz produit en boisseaux, *koku* (石) : le revenu des seigneurs, le montant des impôts. Ces valeurs sont évaluées lors des missions de d'évaluation shogunales, qui calculent les revenus effectifs (*uchidaka* 内高) de chaque fief. Les fiefs comme celui de Matsumae, qui n'ont pas de production rizicole, sont évalués selon des revenus fictifs (*omotedaka* 表高)[51] ; nous en reparlerons. Au début du 17ème siècle, la plus grande partie des revenus de la majorité des fiefs est issue de la production agricole, et ces estimations constituent un bon indicateur de la richesse effective de chacun d'eux.

Cependant avec le temps et l'augmentation des revenus commerciaux et manufacturiers, les estimations de la richesse d'un fief basée sur sa production rizicole vont être plus éloignées de la réalité économique. Le fief le plus important est celui des Maeda, qui englobe les provinces de Kaga, Etchû et Noto, et qui dépasse le million de *koku* ; la production de l'ensemble des fiefs, soit les trois quarts de la production du pays, représente entre vingt-deux et vingt-trois millions de *koku*.

En outre, ce système sert moins à évaluer la richesse effective d'un fief (*uchidaka* 内高) qu'à définir ses obligations vis-à-vis du shogunat, et, comme on le verra dans le cas de fief de Matsumae, l'absence de production agricole ne l'empêchera pas d'être considéré comme un fief estimé en 1716 à 10 000 *koku*[52], avec toutes les responsabilités que cela entraîne. Plus tard, Fujimori Kôan 藤森弘庵 (1799-1862)[53], partisan de l'ouverture et du développement d'Ezo, estimera le fief de Matsumae à un million six cent mille *koku*[54]. Ce système, qui place une très grande responsabilité sur la classe des paysans[55], oblige le shogunat à effectuer des emprunts

[50] JANSEN Marius B. (éd.), *Warrior rule in Japan* (Le règne des guerriers au Japon), New York, Cambridge University Press, 1995, p.xv

[51] YAMAMURA Kôzô, « Toward a Reexamination of the Economic History of Tokugawa Japan, 1600-1867 » (Vers une relecture de l'histoire économique du Japon des Tokugawa, 1600-1867), *The Journal of Economic History*, volume 33, n°3, 1973, p.524

[52] HOWELL David L., *Capitalism from within: Economy, Society, and the State in a Japanese Fishery* (Un capitalisme intérieur: économie, société et État dans une pêcherie japonaise), Berkeley, University of California Press, 1995, p.35

[53] A son sujet voir FUJII Sadayoshi, « Fujimori Kôan no Ezo kaitakuron » (Les théories concernant d'Ezo de Fujimori Kôan), *Ôsaka furitsu daigaku keizai kenkyû*, 1958, p.67-79

[54] *Ibid.*, p.73

[55] Celle-ci a été mise en exergue à travers l'historiographique marxiste dominante d'après-guerre, et elle a depuis été relativisée, en particulier depuis les années 1970, du fait de la mise en lumière d'une ambigüité des frontières entre paysannerie, commerce et manufacture, et le concept de « Révolution Industrieuse », mis au point par Hayami Akira 速水融.

auprès des marchands car payé en riz, et empêche une diversification de la production régionale[56].

Comme on l'a vu précédemment, un quart de la productivité du pays à peu près se trouve sous son contrôle shogunal direct, ou via les « hommes de la bannière »[57]. Les trois-quarts restants (entre 22 et 23 millions de *koku*) appartiennent aux fiefs, dont le nombre varie entre 250 et 270[58]. Chacun possède son armée de *bushi*, son système d'imposition, ses vassaux, ses lois (*hanpô* 藩法) et parfois même sa propre monnaie. Face à cela, le shogunat contrôle les principales routes, les principaux ports (dont Nagasaki), un droit de regard sur les mariages, les adoptions, les constructions et réparations de châteaux, - sièges de l'autorité des daimyô -, l'autorité de confisquer un fief, et le dernier mot en ce qui concerne les relations avec l'étranger. D'après Ronald Toby, c'est ce monopole du contrôle sur les relations avec l'étranger qui a établi la légitimité du shogunat comme autorité suprême au Japon. Par ailleurs, les *daimyô* se voient imposer un service militaire et la participation aux travaux publics.

Les *daimyô* sont à la fois souverains dans leurs fiefs et vassaux du shogun ; cette double-casquette a participé à véhiculer l'idée en Occident d'un Japon féodal jusqu'au la Restauration impériale de Meiji. La hiérarchie des *daimyô* est déterminée par deux facteurs : leurs origines, - et en particulier leurs liens avec le clan Tokugawa-, et la richesse de leur fief. Les *daimyô* les plus haut placés appartiennent aux clans directement apparentés à la famille Tokugawa (les « seigneurs des armes de la famille », *kamon daimyô* 家紋大名, ou « seigneurs des fiefs affiliés », *shinpan daimyô* 親藩大名), tels les Matsudaira des fiefs d'Aizu et de Fukui. Parmi les *shinpan daimyô,* les plus proches du shogun on trouve les trois maisons principales (*gosanke* 御三家), issues des trois plus jeunes fils d'Ieyasu ; elles sont les seules à pouvoir proposer des héritiers au poste de shogun au cas où la branche principale ne puisse le faire. Il s'agit des Tokugawa des fiefs d'Owari, de Kii et de Mito. Les têtes des clans alliés à Tokugawa Ieyasu avant la bataille de Sekigahara sont considérées comme des « seigneurs vassaux héréditaires », ou « de lignée légitime » (*fudai daimyô* 譜代大名). Ils sont les seuls à pouvoir briguer des postes élevés dans l'administration shogunale, tels que ceux de *rôjû, wakadoshiyori* et *Kyôto shoshidai* 京都所司代 (gouverneur de la ville impériale de Kyôto).

Par opposition, les têtes de clans ralliés à Ieyasu après la bataille sont des « seigneurs vassaux de l'extérieur » (*tozama daimyô* 外様大名). Ceux-ci représentent une plus grande menace pour le shogunat, et ils conservent les fiefs éloignés du pouvoir central, à l'ouest (comme les Shimazu du fief de Satsuma ou les Môri du fief de Chôshû) et à l'extrême nord (comme les Date du fief de Sendai ou les Matsumae). De ce fait, ils possèdent souvent des fiefs plus importants en taille que les *fudai daimyô*, à l'instar des Maeda de Kaga, évoqués précédemment. Par ailleurs, il est intéressant de noter que les trois familles servant d'intermédiaires commerciaux avec l'étranger, respectivement les Sô du fief de Tsushima avec la Corée, les Shimazu de Satsuma avec les Ryûkyû et les Matsumae de Matsumae avec les Aïnous, sont des *tozama*. Est-ce un signe de confiance du shogunat vis-à-vis d'eux, ou une volonté de créer une zone-tampon entre l'étranger et le territoire shogunal ?

[56] HOWELL David L., *op.cit.*, 1992, p.280
[57] NINOMIYA Hiroyuki, *op.cit.*, p.339
[58] D'après Harold Bolitho, ils sont au nombre de 192 en 1614, 229 en 1664 et 262 en 1720, pour une moyenne de 93 000 *koku* au 17ème et de 65 000 *koku* au 18ème siècle. BOLITHO Harold, *op.cit.*, p.220

Qu'ils soient *shinpan, fudai* ou *tozama,* tous les *daimyô* doivent maintenir une résidence à Edo, où réside leur famille, officieusement en tant qu'otages, et y résider un an sur deux ; c'est le système dit des « résidences alternées » (*sankin kôtai* 参勤交代), instauré définitivement en 1635 pour les *tozama daimyô* et en 1642 pour l'ensemble des têtes de fiefs. Les têtes de fiefs de la région du Kantô alternent tous les six mois, les autres tous les ans, à l'exception des fiefs de Tsushima tous les trois ans et Matsumae tous les trois, puis tous les six à partir de 1727[59]. Le système de résidence alternée dans la capitale shogunale a un très grand impact sur l'économie d'une majorité de fiefs. En effet, il n'est pas rare pour un fief de dépenser l'équivalent d'un an de revenus, voire plus, pour le transport, puis le séjour à Edo ; il faut préciser qu'un nombre considérable de personnes accompagne chaque seigneur (à titre d'exemple, fin 17ème siècle, pour le fief de Morioka, chaque séjour coûte environ 30 000 *ryô*, soit 50% de ses revenus annuels, mais d'autres calculs font état d'un minimum de 46 500 *ryô* dépensés par un daimyô et sa suite pour le transport et la vie à la capitale)[60].

Le shogunat dépend des fiefs dans le domaine administratif, et ceux-ci fournissent les collecteurs d'impôts, les magistrats, les policiers, et les clercs. Par ailleurs, en plus d'administrer leur propre territoire, certains fiefs devaient prendre en charge l'administration des terres du bakufu (*azukarichi* 預地), éparpillées à travers le pays, parfois même des superficies supérieures à celles desdits fiefs[61]. D'après Marc Ravina, les domaines où l'autonomie est la plus prononcée sont les grands domaines établis au 16ème siècle, avec à leur tête ce qu'on appelle les « seigneurs possédant une ou plusieurs provinces » (*kunimochi*, ou *kokushu*, *daimyô* 国持（国主）大名). Il y aurait en tout environ dix-huit famillles dans ce cas, certaines d'entre elles possédant plusieurs provinces, à l'instar des Maeda et des Shimazu, d'autres une seule tels les Môri, les Ikeda, les Asano, les Yamano.uchi, les Date, les Uesugi et les Hachisuka[62]. Il nous semble qu'il faut ajouter aux seigneurs possesseurs d'une province les Matsumae à cette liste, car ils bénéficient de nombreux aménagements dus à la particularité de leur fief, et du fait de la mise en place des interdictions maritimes. Les autres rangs de *daimyô* sont désignés par les termes suivants : les seigneurs « assimilés à des possesseurs de province » (*jun kokushu* 准国主), les seigneurs « possesseurs de château » (*jôshu* 城主, ou *shiromochi* 城持), les seigneurs « assimilés à des possesseurs de château » (*jun jôshu* 准城主) et enfin les seigneurs « dépourvus de château » (*mujô* 無城)[63].

Comme le résume Conrad Totman dans son article, on a donc affaire durant l'époque d'Edo à un Japon polycentrique, aux institutions supra-domaniales, - la Cour, le shogunat, sorte de « super fief » suzerain - relativement faibles, et dont le fonctionnement administratif est basé sur une similitude dans les structures et procédures entre le shogunat et les fiefs. La population est divisée verticalement en fiefs et horizontalement en classes, mais constitue un groupe uniforme, sinon au niveau culturel, au niveau des valeurs et de principes

[59] YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.93
[60] *Ibid.*, p.530
[61] BOLITHO Harold, *op.cit.*, p.224
[62] RAVINA Marc, *op.cit.*, p.1012
[63] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.311

organisationnels de la société[64]. Ce système d'autorité bicéphale et les institutions sous-tendant le shogunat des Tokugawa correspondent à une évolution politique unique, cherchant à répondre en particulier aux troubles internes qui caractérisaient les époques précédentes. Cependant, elles doivent également répondre à un nouvel ordre mondial ; ce sera fait grâce à un nouveau référentiel paradigmatique de relations avec l'étranger et des restrictions maritimes.

(2) Un monde qui rétrécit – la nécessité de mettre en place un référentiel paradigmatique nippo-centré

(i) A la recherche de nouveaux eldorados - la naissance de l'économie-monde et de la mondialisation archaïque

Comme on l'a vu précédemment, Immanuel Wallerstein considère que l' « économie-monde » capitaliste mise en place au 16ème siècle et l'impératif inhérent d'accumuler sans relâche des capitaux qui s'ensuit, entraînent la nécessité d'un changement technologique permanent et l'expansion continue des frontières – géographiques, intellectuelles, scientifiques[65] ; c'est ce phénomène que l'historien anglais Christopher Bayly nomme la « mondialisation archaïque ». Ce terme décrit la transition des réseaux et des modes de domination précédemment centrés sur le local et le régional, à un niveau interrégional et intercontinental[66]. Au 17ème siècle, ce sont l'afflux d'argent du Nouveau Monde, les réseaux esclavagistes et la recherche de nouveaux eldorados qui sont à l'origine de ce phénomène. En outre, c'est la recherche d'un l'Eldorado oriental qui est à l'origine de l'exploration des eaux septentrionales japonaises autour d'Ezo[67].

Dans le *Livre des Merveilles du Monde*, rédigé par Rustichello de Pise en ancien français à partir des récits de voyage de Marco Polo en Asie entre 1271 et 1291, le Japon, appelé *Cipango*, est considéré comme un Eldorado asiatique. Dès le début du 16ème siècle, la première circumnavigation documentée, effectuée entre 1519 et 1522 par l'équipage de Magellan, ajoutée à la compétition coloniale entre l'Espagne et le Portugal, motivent les missions d'exploration maritime dans les eaux asiatiques. Après la victoire de Francis Drake sur l'Invincible Armada en 1588, l'Angleterre et de la Hollande se lancent à leur tour. Quatre ans plus tard, en 1592, la Compagnie Unie des Indes Orientales (ci –après VOC, *Vereenigde Oost-Indische Compagnie*) voit le jour, dans un contexte que Fernand Braudel qualifie de « retour décisif à la marchandise » et aux échanges de base, par opposition au système de changes et de rechanges, de papiers et de crédit[68], démultipliant ainsi les possibilités de transactions avec des pays non-européens.

---

[64] TOTMAN Conrad, « Ethnicity in the Meiji Restoration : an interpretive essay » (Le rôle de l'ethnicité japonaise dans la Restauration de Meiji : un essai interprétatif), *Monumenta Nipponica*, Volume 37, n°3, automne 1982, p.276

[65] WALLERSTEIN Immanuel, *Comprendre le monde - Introduction à l'analyse des systèmes-mond*e, Paris, La Découverte, collection « Grands repères », 2006, p.12

[66] BAYLY Christopher, *op.cit.*, p.76

[67] AKIZUKI Toshiyuki, *Nihon hokuhen no tanken* (La découverte des franges septentrionales japonaises), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankôkai, 1999, p.50

[68] BRAUDEL Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, collection « Champs », 2000, p.30

(ii) Trouver l'Eldorado – à la recherche d'Ezo

Comme le souligne Philippe Pelletier, lorsque l'ensemble des terres du globe sont connues suite à la période des Grandes Découvertes, le besoin de se partager les surfaces maritimes, s'est fait sentir[69]. C'est l'un des facteurs qui attire les Européens dans les mers d'Asie au cours du 16ème siècle, suscitant de fortes demandes géographiques et cartographiques de la part des arrivants comme des autochtones, qui découvrent à cette occasion des innovations techniques dans ces deux domaines[70].

Après l'arrivée des premiers Européens, -Portugais-, au Japon en 1543, et dans le contexte d'ouverture de voies maritimes entre le Mexique espagnol et les Philippines des années 1580, c'est désormais l'île que l'on appelle Ezo (ou Yezo) qui attise les convoitises géographiques, car peu de choses sont connues à son sujet. Comme on l'a vu précédemment, à travers les écrits de Lancellotti, Teixeira, ce sont les missionnaires qui, en premier, connaissent l'existence de l'île et sa position géographique approximative. Luis Frois[71] écrit dans l'une des lettres adressées à son ordre en 1565,

> 日本の北方ほとんど北極直下に大いなる国があり、そこには蛮人が住んでいる。彼らは毛深く、長い髭があり、酒を飲むとき棒を用いる[72]
> Il y a un grand pays tout au nord du nord du Japon, dans lequel vivent des barbares. Ils ont de longs poils, de longues barbes, et se servent de baguettes[73] lorsqu'ils boivent de l'alcool.

En 1571, Gaspar Vilela[74] évoque un grand pays, en contact avec la Nouvelle Espagne [le Mexique], mais où aucun missionnaire jésuite ne peut se rendre. Le premier à fare référence un Eldorado asiatique est le Basque Andrés de Aguirre, un frère de l'Ordre de Saint Augustin qui participe à la colonisation espagnole des Philippines en 1565 avec Miguel Lopez de Legazpi. Il mentionne dans une lettre au Gouverneur de la Nouvelle Espagne la présence d'or et d'argent dans des îles quelque part dans le Nord-ouest du Pacifique[75].

Dans les années 1580, avec l'ouverture d'une voie commerciale maritime entre le Mexique et les Philippines, tous deux sous domination espagnole dans les années 1580, la rumeur enfle à propos d'une île d'or qu'aurait découverte un navire espagnol dérouté par un orage. D'après cette rumeur, elle se situerait entre les 39ème et 40ème degrés nord, à 380

[69] PELLETIER Philippe, « Tumulte des flots entre Japon et Corée. A propos de la dénomination de la 'mer du Japon' », *annales de Géographie*, 2000, t.109, n°613, p.280
[70] *Ibid.*, p.283
[71] Luis Frois (1532-1597) : jésuite portugais. Arrivé au Japon en 1563, il y demeure jusqu'à sa mort. Il écrit un grand nombre de rapports sur le Japon, ainsi qu'une *Histoire du Japon* (*Historia de Japam*), publiée en 1594.
[72] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.30
[73] Il s'agit ici des baguettes de libation (*tuki pasui*).
[74] Gaspar Vilela (1526-1572) : Il rejoint la Société de Jésus en 1553, et arrive au Japon trois ans plus tard. Il fonde la mission jésuite de Kyôto.
[75] HARRISON John A., « Notes on the discovery of Yezo» (Notes sur la Découverte de Yezo »), *Annals of the Association of American Geographers* (Annales de l'Association des Géographes américains), Volume 40, numéro 3, Septembre 1950, p.257

reguwa [ligues] (soit deux mille kilomètres) à l'est du Japon[76]. En 1582, la rumeur d'un Eldorado oriental est relancée lorsque le récit d'un équipage échoué au Japon après une tempête découvre un pays au peuple accueillant, vivant dans l'opulence, au point que leurs poêles et leurs casseroles elles-mêmes étaient d'or et d'argent[77].

En 1585, sur une carte laissée à Florence par la mission japonaise en Europe, l'île au nord de Honshû est notée Yézogaxima[78], mais quatre ans plus tard, le géographe flamand Abraham Ortelius (Ortelli) (1527-1598) matérialise la rumeur sur sa carte, les *Mers du Pacifique* [79], où figure une île au nord du Japon (*Iapan insula*), désignée comme « Isla de Plata », l'« Ile d'Argent »[80]. Il réitère en présentant son « Île d'Or » (*Isla de Plata*) entre 40° et 50° nord et 160° et 170° est, dans son *Théâtre de l'Orbe Terrestre* n°6 (*Theatrum Orbis Terrariem*). Cette appellation est reprise par certains auteurs comme l'historien Antonio de Moraga, qui inclut cette information dans sa description générale de l'Asie Orientale. (On pourra consulter les cartes dans l'annexe XIII).

C'est d'abord Pedro de Unamuno qui est envoyé à la recherche de l'Île d'Or par l'Espagne en 1587 ; il part des Philippines, mais ne les trouve pas et conclut à leur non-existence ; il poursuit son voyage jusqu'à la Californie. En 1611, Sebastiàn Viscaino[81] est envoyé par le roi Philippe III d'Espagne à la recherche l'île d'or et d'argent et débarque à Uraga. A Edo, il rencontre Tokugawa Ieyasu et Hidetada et leur remet une missive de la part du Gouverneur de Nouvelle Espagne. Il rentre au Mexique deux ans plus tard sans avoir rencontré le succès, mais en emmenant avec lui Date Masamune[82]. C'est la dernière mission espagnole dans la région.

En 1613, John Saris (1579/80-1643), administrateur pour la Compagnie anglaise des Indes Orientales, écrit[83] :

> Ezo est une île au nord-ouest du Japon, distant de 10 *rega*. Ses habitants sont des Blancs et portent des vêtements apprêtés. […] Leurs armes sont les arcs et les flèches empoisonnées. Les habitants du sud sont ouverts d'esprit, mais en se rendant à 30 jours de marche à l'intérieur des terres, les habitants des confins d'Ezo ne le sont pas. Ils possèdent de l'argent et beaucoup de

[76] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.50
[77] NACHOD Oskar, *Ein Unentdeckes Goldland* (Un Eldorado inconnu), Tôkyô, 1910 dans GOLDER F.A., *Russian Expansion on the Pacific 1641-1850 – An account of the Earliest and Later expeditions made by the Russians along the Pacific coast of Asia and North America, including some related expeditions to the Arctic regions* (L'expansion russe dans le Pacifique 1641-1850 : Expéditions précoces et tardives des Russes le long des côtes Pacifique d'Asie et d'Amérique du Nord, ainsi que des expéditions arctiques), Gloucester, Peter Smith, 1960, p.119-120
[78] OKAMOTO Yoshitomo, *Jûrokuseiki ni okeru nihonchizu no hattatsu* (Le développement des cartes japonaises au 16ème siècle), Tôkyô, Yago shoten, 1973, p.44
[79] Sur la carte précédente, datée de 1570, Ezo n'apparaît pas. DICKEN Evan Robert, *Creating Ezo : The Role of Politics and Trade in the Mapping of Japan's Northern frontier* (Créer Ezo : le role de la politique et les échanges dans la cartographie de la frontière septentrionale japonaise), mémoire de Master, Ohio State University, 2009, p.44
[80] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.50
[81] Sebastiàn Viscaino (vers 1551-1615) : envoyé au Japon pour remercier le shogun Tokugawa Ieyasu pour l'hospitalité qu'il a fournie à Rodrigo Vivero y Velasco, gouverneur espagnol des Philippines de 1608 à 1609 qui fit naufrage au large des côtes de Kazusa et séjourna deux mois au Japon.
[82] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.50
[83] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Collection « Kôdansha sensho mechie » 69, Kôdansha, 1996, p.153-154

> poussière d'or, et l'échangent avec des Japonais contre riz et d'autres denrées. Les plus enviables sont le riz et les vêtements en coton. Le fer et le plomb viennent du Japon. Les ustensiles de cuisine et les tissus sont vendus immédiatement. Le riz japonais se vend trois fois le prix aux Ezo.

Le lettré allemand Eliud Nicolai évoque en 1619 dans son recueil d'informations concernant l'exploration maritime *Neue und wahrhafte Relation von den Ost und West Indien*[84] (Nouveau et véridique rapport sur les Indes Occidentales et Orientales), l'existence de « Jezo » ou « Ainoxomoti », qui est « une grande île »[85].

Le premier Européen à s'y rendre, Girolamo de Angelis, en 1620 ou 1622, ne mentionne ni or, ni argent. Au milieu du 16ème siècle, un capitaine portugais du nom de Joao de Gama aurait découvert une étendue terrestre entre la Chine et la Nouvelle-Espagne aux alentours de Hokkaidô[86]. Ainsi baptisée « Terra de Gama », elle apparaît sur la carte de Joao Teixeira Albernas en 1630[87] (ou en 1649[88]), basée sur les dires de marins anglais et portugais, ainsi que sur les informations récoltées par William Adams[89]. Il semblerait que la rumeur de l'Eldorado septentrional ait été connue jusqu'au Japon, car Tokugawa Ieyasu aurait demandé à celui-ci d'entreprendre un voyage dans le septentrion à la recherche de ces contrées riches en or et en argent[90].

(iii) Le tournant de la mission de Vries et Schaep (1643)

Les Hollandais succèdent aux Espagnols dans la quête des îles d'or du Pacifique nord. Willem Verstegen (v.1612-1659), qui travaille à la factorerie hollandaise de Hirado puis de Dejima et qui a lu les travaux de Moraga, écrit en 1635 au gouverneur des Indes néerlandaises, Antonie van Diemen (1593-1645) pour lui parler d'une île regorgeant d'or et d'argent au nord du Japon[91], à peu près à 36°5' nord[92], non loin de la Grande Tartarie (nom donnée par les Occidentaux à la Sibérie). Suite à cela, celui-ci envoie en 1639, Mathijs Quast (?- 1641) et

---

[84] La première édition est numérisée et consultable à l'adresse suivante, http://www.archive.org/stream/newevndwarhafft00nicogoog#page/n4/mode/2up.

[85] KISS George, « The Cartography of Japan during the middle Tokugawa era : A study in ross-cultural influences » (La cartographie japonaise au milieu de l'époque Tokugawa : une étude des influences interculturelles), *The Annals of the Association of American Geographers*, volume 37, numéro 2, juin 1947, p.106

[86] TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, p.40

[87] DICKEN Evan Robert, *op.cit.*, p.54

[88] GOLDER F.A., *Russian Expansion on the Pacific 1641-1850 – An account of the Earliest and Later expeditions made by the Russians along the Pacific coast of Asia and North America, including some related expeditions to the Arctic regions* (L'expansion russe dans le Pacifique 1641-1850 : Expéditions précoces et tardives des Russes le long des côtes Pacifique d'Asie et d'Amérique du Nord, ainsi que des expéditions arctiques), Gloucester, Peter Smith, 1960, p.122-123 et KISS George, *op.cit.*, p.109

[89] William Adams (1564-1620) : de son nom japonais, Miura Anjin 三浦按針. Navigateur hollandais, il est le capitaine du vaisseau hollandais *Liefde* qui s'échoue sur les côtes du Bungo en 1600. Engagé par Ieyasu en tant que conseiller pour sa grande connaissance des bateaux, il est chargé de construire la flotte japonaise. Il demeure au service du shogunat, sans rentrer chez lui jusqu'à sa mort en 1620.

[90] HARRISON John A., *op.cit.*, p.257

[91] GOLDER F.A., *op.cit.*, p.120

[92] HARRISON John A., *op.cit.*, p.258

son second Abel Jans Tasman (1603-59), futur « découvreur » de la Tasmanie, de la Nouvelle-Zélande et des îles Fidji, à la recherche de l'île d'or, mais ils échouent[93].

En 1643, Maarten Gerritzoon de Vries (1589-1647) est envoyé en mission à son tour ; il est chargé de vérifier si Ezo est reliée ou non au continent, d'effectuer des relevés dans le détroit de Tartarie, de trouver l'île d'or, qui serait situé à 343 miles nautiques au nord-est du Japon, à la latitude 37,5°, et enfin de prendre possession de toute terre découverte en y érigeant une stèle[94]. Le 2 mars, le *Castricum* de Vries et le *Breskens* de Hendrick Cornelisz Schaep quittent le port de Batavia ; ils sont séparés par un orage le 19 mai.

Vries débarque sur Hokkaidô le 9 juin, aux alentours de l'embouchure de la rivière Tokachi où il rencontre des Aïnous, qu'il appelle Ainos. Il remonte ensuite plus au nord jusqu'au détroit entre les îles d'Itouroup et d'Ouroup de l'archipel des Kouriles du Sud, qui porte aujourd'hui son nom, cependant, à cause du brouillard, il ne sait pas qu'il s'agit d'îles différentes[95]. Il débarque à Ouroup qu'il approprie à la VOC et qu'il baptise *Terre de la Compagnie* (*Compagnies Land*).

A Kushunkotan, Vries exécute même ce que l'historien australien David Day considère comme les premières phases nécessaires à la colonisation d'un territoire[96]. Il remet des documents officiels au chef aïnou, il lève le drapeau, il joue l'hymne royal au clairon, en guise de cérémonie officielle de prise de possession de l'endroit. Il baptise ensuite l'île d'Itouroup, l'*Île des États* (*Staaten Island*), mais sans pouvoir y débarquer pour cause de brouillard[97]. Il débarque à Kounachir, puis perdu dans le brouillard, il débarque à Sakhaline, dans la Baie d'Aniwa ; dans les deux cas, il rencontre de nouveau des Aïnous. Dans le village de Tamari, il remet une déclaration officielle au chef, hisse les couleurs de la Hollande et joue l'hymne national au cor de chasse[98]. Il poursuit son voyage au nord jusqu'à l'île Tyuleniy, qu'il nomme Île Robben, au large du Cap Patience, qu'il nomme ainsi à cause de leur attente pour la levée du brouillard. Le 3 août, Vries décide de rebrousser chemin. Il débarque une nouvelle fois sur l'île d'Ezo à Atukisu (Akkeshi), où il rencontre cette fois-ci des représentants japonais[99]. Au vu des anneaux en argent que portent les hommes et les femmes aïnous à leurs oreilles, il est désormais persuadé que c'est une île d'argent qu'il cherche, bien qu'il apprenne de la bouche d'un Aïnou appelé Noiassak qu'il y a de l'argent à Shiraruka [Shirafuka ou Shiranuka ?], et de l'or à Takapchi [Tokachi][100]. Le 27 août, des bateaux arrivent de Matsumae. Un envoyé de fief, ainsi que le capitaine visitent et inspectent le navire. Ce dernier semble avoir expliqué être un métis nippo-aïnou. Ceux-ci confirment qu'Ezo est une île[101]. Après avoir longé les côtes orientales japonaises à la recherche d'îles inconnues, Vries se ravitaille à Hachijô shima puis repartent à Taïwan, alors sous contrôle hollandais.

[93] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.51
[94] *Ibid.*, p.51 et GOLDER F.A., *op.cit.*, p.121
[95] *Ibid.*, p.121
[96] DAY David, *Conquest - How societies overwhelm each other*, New York, Oxford University Press, 2008, p.7
[97] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.51
[98] *Ibid.*, p.52
[99] HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Invitation à l'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.102
[100] *Ibid.*, p.103
[101] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.53

De son côté, après avoir perdu le *Castricum* de vue au large de Hachijôshima, baptisée pour l'occasion « Ongeluckich » (la Malchanceuse), Schaep, à bord du *Breskens*, débarque le 10 juin à Yamada, dans le fief de Morioka 盛岡藩 (également appelé fief de Nambu 南部藩), qui correspond aux actuels départements d'Iwate et d'Aomori. L'équipage rencontre des Japonais des environs et échange avec eux des marchandises avant de repartir le lendemain. Cependant, en vertu des mesures de restrictions maritimes, l'arrivée du navire est rapportée au clan Nambu à Morioka et les autorités du fief souhaitent questionner tous ceux ayant rencontré les Européens. Bien que le journal de bord du *Breskens* ait été perdu, on sait qu'il poursuit sa route vers le nord, mais que les mêmes conditions climatiques que connut Vries empêchent la récolte d'informations cartographiques précises. De retour à Yamada le 28 juillet, le *Breskens* est attendu par les autorités locales et shogunales cette fois-ci, et dix membres d'équipage, dont Schaep, sont faits prisonniers. Soupçonnés d'être des missionnaires catholiques, ils envoyés à Edo, puis relâchés neuf mois plus tard, grâce à l'aide du directeur de la factorerie de Dejima[102]. Cet évènement prend le nom d' « incident du Breskens » (ブレスケンス事件).

Cet épisode marque à la fois le début de l'exploration européenne dans le Pacifique nord, mais aussi un évènement significatif pour le shogunat, qui se trouve pour la première fois depuis la prise des mesures de restrictions maritimes confronté au problème d'incursion étrangère maritime. Cependant, pendant le siècle et demi qui sépare la mission de Vries et Schaep et la fin du 18ème siècle, aucun bateau européen ne navigue dans les eaux entourant l'île d'Ezo. Incidemment, la recherche de l'Eldorado en Asie n'était en fait pas tout à fait sans fondement, car il y a de l'or à Ezo, bien que les Aïnous ne l'aient pas intégré à leur culture matérielle. La présence de cet or est connue du shogunat depuis au moins 1604, durant la période de plus grande production japonaise d'or entre 1592 et 1615[103]. Nous en reparlerons plus avant.

(iv) Cartographier l'humanité – l'essor des *mappa mundi*

En sus de la découverte de nouveaux Eldorados, les États commanditaires de ces quêtes cherchent à se partager les surfaces maritimes, et en ce sens, ils partagent les objectifs cartographiques des sociétés royales britannique et française, porté par James Cook (1718-1779), Antoine de Bougainville (1729-1811) ou encore Jean-François Galaup de La Pérouse (1741-1788), de dresser « la carte de l'humanité toute entière » (*mappa mundi*)[104].

Au début de l'époque d'Edo, les seules cartes du Japon qui existent sont les celles établies par les Jésuites, à l'instar de celle de Matteo Ricci[105] (1552-1610), la *Carte complète*

[102] HESSELINK Reiner, *Prisoners from Nambu – Reality and Make-believe in 17th Century Japanese Diplomacy* (Prisonniers de Nambu – Réalité et Fiction dans la diplomatie japonaise au 17ème siècle), Honolulu, University of Hawai'i Press, 2002, p.32
[103] SAWADA Shô, *op.cit.*, p.311
[104] BAYLY Christopher, *op.cit.*, p.83
[105] Matteo Ricci (1552-1610) : jésuite italien. Il rentre dans les ordres en 1571, et demande à partir évangéliser l'Orient. Il arrive à Gao en 1572, à Macao en 1582 et devient le premier évangélisateur de la Chine. Il meurt à

de la myriade des pays du Monde (*Konyo bangoku zenzu* 坤輿万国全図), datant de 1584 et révisée en 1602, utilisée dans l'enseignement jésuite à Kyôto dès 1605 et imprimée à Nagasaki à partir de 1645 (*Carte illustrée de la myriade des pays du monde* 万国挿図 *Bankoku sôzu*)[106]. C'est sans doute cette carte en partie erronée qui donne à Toyotomi Hideyoshi l'impression que Hokkaidô et le continent sont proches. Les *mappa mundi* japonaises, publiées à intervalles réguliers suite à cette première carte (deux en 1647, en 1649, 1671, 1710) sont accompagnées de tableaux de populations (*Bankoku jinbutsu-zu* 万国人物図)[107], représentant de manière imagée, voire complètement fantaisiste les habitants de cette « myriade de pays ». Incidemment, ni les habitants des Ryûkyû, ni ceux d'Ezo n'apparaissent dans ce tableau anthropo-taxonomique illustré.

Parallèlement, sur des cartes postérieures représentant le Japon, telles que la *Carte illustrée générale et détaillée du Japon* (*Honchô zukan kômuko* 本朝図鑑綱目), réalisée par l'artiste Ishikawa Ryûsen/ Tomonobu 石川流宣[108]datant de 1687, le nord de l'archipel n'est pas représenté ; seuls apparaît une petite île, désignée comme étant Matsumae, ainsi qu'une île d'or et une île d'argent à l'ouest (on pourra consulter la carte 23 de l'annexe XIII) ; deux facteurs expliquent ceci. Tout d'abord, certains styles de cartes inscrivent le Japon dans un rectangle, et excluent les marges septentrionales et méridionales, comme les cartes, dites de style Gyôki 行基 (668-749), d'après un moine de l'époque de Nara, qui dépeint le Japon comme un conglomérat de formes ovales, représentant chacune des soixante-six provinces[109] (on pourra consulter la carte 11 de l'annexe XIII) ; par ailleurs, le nord de l'archipel en particulier constitue une énigme cartographique[110]. On retrouve ce questionnement représenté dans chacun des grands courants cartographiques de l'époque : portugais, jésuite, sino-jésuite, germano-hollandais, et français[111] (les Russes se basant, dans le cas d'Ezo, sur des cartes françaises).

Pékin. Il est l'auteur de la première carte du monde en Chine. Il est parfois appelé Rimatô 利瑪竇 en Chine et au Japon.

[106] YONEMOTO Marcia, « Spatial Vernacular in Tokugawa Maps » (L'espace vernaculaire dans les cartes de l'époque Tokugawa), *The Journal of Asian Studies*, volume 59, n°3, août 2000, p.649

[107] TOBY Ronald, « Imagining and Imaging 'Athropos' in Early-modern Japan » (Imaginer et représenter l' « anthropos » dans le Japon pré-moderne), *Visual Anthropology Review*, volume 14, n°1, printemps-été 1998, p.24. Pour un résumé succin de la vision japonaise de leurs voisins septentrionaux, voir GODEFROY Noémi, « The road from Ainu barbarian to Japanese primitive : a brief summary of Japanese-ainu relations in a historical perspective » (Du barbare aïnou au Japonais primitif : un bref sommaire des relations nippo-aïnoues dans une perspective historique), *Proceedings of the Papers of the Consortium for Asian and African Studies (CAAS), 3rd International Conference*, 2011, p.201-212

[108] Ishikawa Ryûsen 石川流宣 (?- ?) : également appelé Tomonobu. Il est l'auteur d'*ukiyo-e* ainsi que de cartes géographiques à la fin du 17ème siècle.

[109] YONEMOTO Marcia, *op.cit.*, p.657. Ces soixante-six provinces seront reprises dans des cartes postérieures, telles que celles des jésuite Antonio Cardim (1646), ou Philippe Briet d'Abbeville (1660), ou encore Adrien Reland en 1715.

[110] PYE Norman et WEASLEY W.G., « An Undescribed Manuscript Copy of Inô Chûkei's Map » (Une copie manuscrite non-répertoriée de la carte d'Inô Chûkei), *The Geographical Journal*, volume 117, n°2, juin 1951, p.178

[111] PELLETIER Philippe, *op.cit.*, 2000, p.283

(v) Ezo – une énigme cartographique

❖ Une étendue sans limite

En 1615, le missionnaire Girolamo de Angelis se rend à Ezo. Il remet en 1621, deux ans avant d'être brûlé vif à Edo, un rapport accompagné d'une carte[112]. Plusieurs cartes européennes du Japon voient le jour à la fin du 17ème siècle, représentant Ezo comme une vaste étendue territoriale dont on ne voit pas les frontières septentrionales. Maurice Beniowski, explorateur fantasque et opportuniste dont nous reparlerons plus loin, évoque le caractère énigmatique de cette région dans ses *Mémoires* :

> A une certaine distance [des îles Kouriles du Nord], tout porte les navigateurs à croire qu'elles sont la prolongation d'un continent, c'est ce qui a induit les Hollandais [certainement Martin Vries] dans les plus grandes erreurs ; et les missionnaires de la Chine [certainement de Angelis et Martini, premiers auteurs de cartes du Japon avec Hokkaidô mise en évidence, publiée par Blaeu] nous ont donné de cette contrée tant de relations fabuleuses qu'il est impossible d'en rien conclure.[113]

Cependant de nombreux cartographes choisissent leur propre conclusion. En 1636, François Caron[114] représente le Japon et la Tartarie comme étant reliée par « T'Vaste Landt van Iezzo » (La terre ferme d'Iezzo)[115]. Cette ambigüité persiste la *Nouvelle carte de la Grande Tartarie, de l'Empire mongol, du Japon et de la Chine* de Johan de Witt (1657), la *Nouvelle carte du Japon et de la terre d'Ezo, avec les îles adjacentes* (*Nova et Accurata Iaponiae, Terrae Esonis, ac Insularum adjacentium*) par Johannes Janszoon (1658), la *Carte du Royaume du Iapon* du père jésuite Philippe Briet d'Abbeville (avant 1660), la *Carte d'Asie Orientale* de Vincenzo Coronelli (1690), la *Carte de la Tartarie orientale* de Nicolaas Witsen (1692). (On pourra consulter les cartes de l'annexe XIII.)

Dans sa *Nouvelle Carte de la Grande Tartarie*, datant elle aussi de 1692, Nicolaas Wisten (1641-1717), cartographe réputé, représente Ezo comme un prolongement continental, comme le fera Vincenzo Coronelli sur son *Île du Japon* (*Isola del Giappone*) en 1696, en nommant Ezo « Tartaria »[116]. Wisten est également un homme politique, maire d'Amsterdam et ambassadeur des Provinces Unies à Moscou en 1664 et 1665 ; on pense qu'il s'est inspiré de documents russes pour établir ses cartes. En 1712, le géographe allemand Herman Moll (1654 ?-1732) représente sur sa carte du Japon, d'Ezo et du détroit de Vries une « terre d'Ezo » qui s'étend jusqu'en Chine, séparé de la « Terre de la Compagnie » par l' « Île des États ». Il semblerait donc qu'il se soit inspiré des découvertes de Vries, dont certaines concernent même l'intérieur de Hokkaidô (il mentionne Tocapite, *Tokapch* en langue aïnoue, devenu Tokachi). Il est imité par Pieter van der Aa (1659-1733) en 1715. Cette même année,

[112] A ce sujet, voir KITAGAWA Kay, « The Map of Hokkaidô of G. de Angelis, ca 1621 » (La carte de Hokkaidô de G. de Angelis, aux alentours de 1621), *Imago Mundi*, volume 7, 1950, p.110-114
[113] BENIOWSKI, Maurice Auguste, *Mémoires et voyages*, Paris, Phébus, 2010, p.672
[114] François Caron (1600-1673) : huguenot originaire des Pays-Bas. Il est le premier français à débarquer au Japon, en tant qu'apprenti cuisinier du *Schiedam*, avant de s'installer comme commerçant à Hirado, puis Dejima. Après plus de vingt ans de vie Japon, il rentre en Europe via Batavia. En 1664, il devient, à la demande de Colbert, directeur général de la Compagnie française des Indes orientales.
[115] GOLDER Franck Albert, *op.cit.*, p.121
[116] KISS George, *op.cit.*, p.104

Hadrian Reland (1676-1718), linguiste, historien et professeur de langues orientales à l'Université d'Utrecht, publie une carte de l'Empire du Japon (*Imperium Japonicum*) où seule la partie méridionale de « Jedso » apparaît[117].

En 1770, Kracheninnikov admet que pendant longtemps, les Russes ont cru que Hokkaidô était une prolongation du Kamtchatka. Ce n'est qu'au début du 18ème siècle, avec l'exploration des Kouriles, qu'ils se sont rendus compte qu'ils avaient affaire à une île[118].

❖ Une île

Bien avant les Russes, certains choisissent de représenter Ezo comme une île, corroborant ainsi les dires de Salis, Nicolai et De Angelis. L'explorateur Robert Dudley[119], dans son encyclopédie maritime *Du Secret de la Mer* (*Dell'Arcano del Mare*) de 1647, inspirée par les textes des Jésuites s'étant rendus en Asie, affirme que Yeso est séparé de la Tartarie par le détroit de Tessoy, vingt-trois degrés à l'est se trouve Mantzumay[120]. Nicolas Sanson d'Abbeville[121], en 1652, représente Ezo comme une grande île entre l'Asie et l'Amérique, cependant il concède qu' « Autres encor disent que ce n'est point un Detroit, mais un Isthme, qui attache le Japon avec le Jesso que l'un et l'autre ne font qu'une isle. »[122]. Le neveu de Nicolas Sanson, Pierre Duval d'Abbeville en 1661 considère Ezo comme faisant partie du continent américain ; séparé de l'Asie par le Détroit de Jesso, il baptise cette terre « Amérique Terre de Jesso », puis, trois ans plus tard « Terre de Province de Tessoy Jesso »[123]. Le géographe flamand Jan van Lugtenburg représente Ezo comme le lieu de vie de l'une des tribus perdues d'Israël « Terra de Yesso Het Land van de tien Stammen der Kindern Israels »[124] (La terre de Yesso, le pays des dix souches des enfants d'Israël). En 1704, un ouvrage londonien affirme que « Jesso est généralement considérée comme étant une île, bien que certains remettent ceci en doute »[125]. Non content de représenter Ezo une seule fois, Fred de Witt, cartographe d'Amsterdam, représente deux Ezo, une *Terra Esonis* américaine, et *Yedso*, asiatique ; cette idée est reprise par Carel Allard[126] et Nicolas de Fer (1646-1720), géographe du Roi, de manière posthume en 1722.

---

[117] KISS George, *op.cit.*, p.102
[118] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, p.233 et 389
[119] Robert Dudley (1574-1649) : explorateur et cartographe anglais. Son encyclopédie maritime *Secrets de la Mer* (*Arcano del Mare*) de 1647 comporte l'un des premier atlas complet des mers du globe, et constitue le premier ouvrage anglais de la sorte, ainsi que le premier à utiliser la projection Mercator.
[120] GOLDER F.A., *op.cit.*, p.123
[121] Nicolas Sanson d'Abbeville (1600-1667) : Elevé chez les Jésuites, sa première carte de France, qu'il dessine à 18 ans, lui vaut l'attention du Cardinal de Richelieu. Il devint l'instructeur de Louis XIII, puis XIV en géographie.
[122] GOLDER F.A., *op.cit.*, p.125
[123] *Ibid.*, p.124
[124] *Ibid.*, p.124
[125] Dans Ashwan and John Churchill (éds.), *A Collection of Voyages and Travels* (Collection do voyages au long cours et de pérégrinations), Londres, 1704, 4, 534-5 cité dans HARRISON John A., *op.cit.* , p. 254
[126] GOLDER F.A., *op.cit.*, p.125

Guillaume Delisle (1675-1726)[127], devant l'Académie en 1720, avance même que le Japon est une péninsule de Jeso ! L'Allemand Matthäus Seutter (1647-1756) en 1720 –celui-ci se ravisera en 1730- et le Suisse Jean Gaspar Scheuchzer (1702-1729) en 1727 et l'Allemand Matthäus Seutter (1647-1756) en 1730 considèrent quant à eux que Matsumae est une île entre le Japon et Ezo[128]. Dans une lettre datée de 1737, Jean Baptiste Bourguignon d'Anville (1697-1782), le « Ptolémée français » selon l'expression de Malte-Brun[129], se plaint que la Terre de Jeco lui a « mis à une espèce de torture »[130]. Ludwig Lindner confirme en 1812 que « Les premières informations concernant la terre d'Ezo obtenues par les Européens constiuent elles-mêmes une énigme. » (« Seidem die Europaer die erste Nachrichte von dem Lande Jesso erhlielten is desselbe ein geographischer Ratsel gewesen »)[131], dans un article intitulé « Entdeckungsgeschichte des Insel Jesso und den Halb-insel Saghalien » (Histoire de la découverte de l'île d'Ezo et de la presqu'île (*sic*) de Sakhaline), preuve qu'en effet des énigmes cartographiques restaient à éclaircir[132].

Il faut cependant noter que le mot « Ezo » (« Yezo », « Jezo », « Jesso », « Iezoo ») est lui-même ambivalent dans les langues européennes à l'époque ; il peut en effet désigner tour à tour le territoire ezo sur Hokkaidô, Sakhaline (appelée *Kita-ezo*, au « Ezo du nord »), les Kouriles (*Oku-ezo*, ou « Ezo des confins »), et par moments même l'extrême sud de la péninsule du Kamtchatka. Cette multiplicité d'appellations japonaises, russes, aïnoues, européennes pousse l'explorateur et premier circumnavigateur allemand de la Baltique Ivan Krusenstern (1770-1846) [133] à chercher une île appelée Karafuto [134] (Sakhaline) entre Hokkaidô et Sakhaline.

Il faut attendre la mission d'exploration de La Pérouse pour résoudre une partie du mystère et affirmée que Hokkaidô et Sakhaline sont bien séparées, par le détroit qui porte aujourd'hui son nom. Cependant, avant lui Vries, mais aussi Laxman, s'en sont rendus compte, mais leurs notes ayant été consignées respectivement aux Archives de la VOC et au Bureau gouvernemental du Kamtchatka, elles n'avaient pas été rendues publiques[135].

---

[127] Le premier de trois frères géographes, spécialistes en géographie russe. Plus connu que ces cadets, il est considéré comme l'un des meilleurs géographes de son temps. Après 1718, il occupe le poste de premier géographe du roi. Il rencontre Pierre le Grand lors de sa visite à Paris, et peut être considéré comme l'un des pères fondateurs de l'expédition Béring. Son demi-frère Louis Delisle de la Croyère fait partie de l'expédition Béring et meurt en 1741 au retour de l'expédition Chirikov en Amérique.

[128] KISS George, *op.cit.*, p.116-117

[129] PELLETIER Philippe, *op.cit.*, p.288

[130] GOLDER F.A., *op.cit.*, p.125

[131] LINDNER Ludwig, « Entdeckungsgeschichte des Insel Jesso und den Halb-insel Saghalien » (Histoire de la découverte de l'île d'Ezo et de la presqu'île (*sic*) de Sakhaline), *Allgemeine Geographisches Ephmeriden*, 38, 1812, p.249

[132] Cependant, côté russe, il était connu que Sakhaline était une île grâce à Lev Izmailov, envoyé en Chine en 1720.

[133] Il est accompagné lors de ce tour du monde (1803-1806) par Rezanov et le Japonais Tsûdayû, qui deviendra de fait, le premier Japonais à faire le tour du monde.

[134] Ce toponyme provient très certainement de la langue aïnoue « Karapt ». Il s'écrit en *katakana*, ou avec les idéogrammes 唐太, jusque dans les années 1860, date à laquelle le premier idéogramme, dont l'un des sens est « chinois », semblant remettre en cause les revendications japonaises sur l'île, est remplacé par l'idéogramme homophonique 樺, signifiant « bouleau ».

[135] HARRISON John A., *op.cit.*, p.265-6

(vi) Trouver et marquer sa place en Asie, dans le monde et dans le cosmos

Outre l'importance diplomatique, stratégique et économique de la cartographie pour les explorateurs européens, cette dernière possède en Asie un autre rôle, tout aussi important : celui de représenter l'ordre du monde, selon les cercles concentriques des degrés de civilisation et de barbarie, que nous avons déjà évoqués (On pourra de nouveau consulter l'annexe VI, modèles 1, 2 et 3). Dans cette optique, les frontières sont d'ordre territorial, mais surtout d'ordre culturel et civilisationnel, de sorte qu'une carte indique non seulement la position géographique d'une entité dans le monde, mais également sa position dans l'ordre cosmique et vis-à-vis du centre civilisé[136]. Comme le souligne Ronald Toby, avant la rencontre avec les Portugais à Tanegashima en 1543 ou l'arrivée de François-Xavier en 1549, la vision japonaise du monde s'articule autour de trois royaumes (*sangoku* 三国[137]) : notre royaume (*wagachô* 我が朝 ou *honchô* 本朝), le monde sinisé (*Shintan* 震旦 ou *Kara* 唐), et l'Inde, pays d'origine du bouddhisme (*Tenjiku* 天竺)[138]. Plus que l'Inde elle-même, cette dernière appellation désigne plutôt les terres au-delà du monde sinisé, et donc n'ayant aucun contact avec le Japon[139]. Plus que des références géographiques et topographiques, ces lieux représentent des concepts culturels, civilisationnels, et théologiques. L'arrivée des Portugais marque l'extension des frontières du monde. L'apparition du concept de « myriade de pays » (万国 *bankoku*), ainsi que des cartes et des tableaux taxonomiques représentants les différents pays et peuples du monde, marque une transition dans la vision paradigmatique des rapports avec l'étranger : il ne s'agit plus seulement des barbares des quatre directions, mais d'une infinité de pays et de peuples. C'est d'abord par la cartographie que passe l'apprivoisement de ce nouveau monde, et avant tout, la cartographie de ses propres frontières.

L'île d'Ezo n'apparaît pas en tant que telle sur la plus ancienne carte du Japon faite par des Japonais, qui nous est parvenue, issue d'une édition de l'époque Muromachi de l'encyclopédie *Shûgaishô* 拾芥抄 (*Recueil des Poussières*), qui date de la fin de l'époque de Kamakura. Il faut attendre la fin du 16ème siècle, c'est-à-dire le moment qui correspond à la mise en place du fief de Matsumae, pour voir apparaître l'île. Cependant, si cartographes, lettrés et dirigeants japonais, contrairement à leurs collègues européens, s'accordent sur le fait qu'Ezo est une île, sa situation géographique par rapport au continent est moins claire. Tokugawa Ieyasu pose la question à William Adams, sans que celui-ci puisse répondre et en 1618, Girolamo de Angelis affirme que l'île se situe au large d'un des caps méridionaux de la péninsule de Tartarie, reliée au continent[140]. C'est donc plutôt le statut de l'île de Sakhaline qui pose question. D'après Hayashi Shihei, entre 1605-1622, Matsumae Kinhiro 公広 (le « Prince de Matsumaye ») envoie quelques personnes de San Kaï, dans le canton de Soûya, au

[136] YONEMOTO Marcia, *op.cit.*, p.661
[137] On retrouvera cette référence à trois pays dans bon nombre d'ouvrages géographiques, à l'instar de celui de Hayashi Shihei, le *Panorama illustré des Trois Royaumes* (*Sangoku tsûran zusestu* 三国通覧図説), qui sera analysé plus avant.
[138] On retrouve cette notion de trinité des Royaumes dans l'*Histoire des Trois Royaumes* (三国志 *Sankoku-shi*, en japonais, *San guo zhi*, en chinois), rédigée à la fin du 3ème siècle, l'une des premières sources mentionnant l'archipel japonais.
[139] TOBY Ronald, *op.cit.*, 1998, p.19
[140] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.20

village d'Outsousiyam, sur Karafouto (Sakhaline), pour dresser une carte, mais ils ne peuvent y pénétrer[141].

A partir de l'an 1604, le shogunat exige la réalisation régulière de cartes domaniales (*kuni ezu* 国絵図) par les fiefs et shogunales (*nihonzu* 日本図), mais la première salve ne comporte pas de carte de Matsumae ; en 1644, la *Carte complète du Japon de l'ère Shôhô* (*Shôhô Nihon sôzu* 正保日本挿図), quasiment identique à la suivante, la *Carte des régions de l'ère Genroku* (*Genroku kuni ezu* 元禄国絵図), inclut Matsumae et les Ryûkyû[142]. (On pourra consulter les cartes 16 et 16 bis de l'annexe XIII). Cependant, sur cette dernière, bien que de nombreux toponymes correspondent en effet à des villages aïnous et qu'un nombre important d'éléments topographiques –lacs, étangs, montagnes, collines, etc.- y soient correctement inscrits, les contours même de l'île restent flous et inexacts. Malgré tout, il est intéressant de noter qu'à la fin de la mise en place des mesures de restrictions maritimes, la présence même de l'île parmi les cartes régionales indique un certain degré d'appartenance au territoire japonais, bien que celui-ci reste très ambigü.

A contrario, le statut de l'île, tel qu'il apparaît sur les cartes non-gouvernementales (*minshû no chizu* 民衆の地図) est clairement défini comme un territoire étranger[143]. Ceci est visible sur la carte (*Fusô koku no zu* 扶桑国之図) de Nakamura Kichibê 中村吉兵衛, ainsi que sur la *Carte illustrée générale et détaillée du Japon* (*Honchô zukan kômoku* 本朝図鑑綱目) de 1666 (carte 20 de l'annexe XIII), la carte réalisée par l'artiste Ishikawa Ryûsen/ Tomonobu 石川流宣 datant de 1687 (carte 23 de l'annexe XIII), pourtant réalisées après les cartes shogunales de l'ère Shôhô[144]. Celui-ci présente cependant Matsumae comme une île entre le Japon et Ezo, qui, bien que colorée en jaune, couleur des terres étrangères, possède néanmoins une position intermédiaire. A contrario, la *Nouvelle Carte illustrée du Grand Japon* (*Shinsen dainippon zukan* 新撰大日本図鑑), datant de 1672 et d'auteur inconnu, représente l'île d'Eso (ゑその嶋)[145] (carte 21 de l'annexe XIII) ; on peut néanmoins souligner qu'ici il s'agit du « Grand Japon », incluant peut-être des territoires perçus par l'artiste comme soumis.

Si l'on se penche sur les descriptions et illustrations se focalisant sur la population, le statut « étranger » de l'île est encore plus perceptible. En 1666, le *Dictionnaire illustré* (*Kinmô zu.i* 訓蒙図彙) du lettré confucéen Nakamura Tekisai 中村惕斎 (1629-1702) inclut un Aïnou et un barbare de l'est (東夷), qui se situent entre les chasseurs qui parcourent les montagnes et les plongeuses qui se rendent dans le Royaume du Dragon d'eau et les Namban, Chinois, Coréens, etc. on retrouve ici la frontière ténue, y compris dans l'esprit de lettrés, entre le fantastique et le réel, dans un but de taxonomie, et de place dans le cosmos (voir la figure ci-dessous).

---

[141] HAYASHI Shihei (Rinsifée), Heinrich Julius von Klaproth (trad.), *Sankokf tsou ran to sets, ou, Aperçu général des trois royaumes*, Paris, Oriental Translation Fund of Great Britain and Ireland, 1832, p. 192 disponible en consultation gratuite à l'adresse suivante http://books.google.fr/books?id=lsoNAAAAIAAJ&printsec=frontcover&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false, p.210

[142] Matsumae fait l'objet d'une carte domaniale à l'ère Shôhô, ce qui n'est pas le cas de l'archipel des Ryûkyû, bien qu'intégré à la carte shogunale.

[143] TOBY Ronald, *« sakoku » to iu gaikô* (La politique étrangère dite du « pays verrouillé »), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi – Shinshiten kenseishi », volume 9 (sur 16), 2008, p.121

[144] *Ibid.*, p.121

[145] *Ibid.*, p.122

Figure 23 - Dictionnaire illustré (Kinmô zu.i 訓蒙図彙)
(http://eastern-old-books.com/kashiragakizouhokinmouzui-4-person-27/[146], consulté le 26 septembre 2013)

Dans l'*Encyclopédie Sino-japonaise illustrée des trois composantes de l'univers* (*Wakan sansai zue* 和漢三才図会) de Terajima Ryôan 寺島良安[147], - une domestication japonaise du *Sancai tuhui* 三才図会 de 1607-, le Japon renverse la Chine et la remplace en tant que pays central (c'est la naissance du *nihon gata ka.i chitsujo* 日本型華夷秩序, que nous évoquerons dans le chapitre suivant). Il sépare les habitants du monde en *ikoku jinbutsu* 異国人物, « habitants des pays étrangers », écrivant en chinois et mangeant avec des baguettes. – au nombre de 11, dont la Chine, la Corée, la Tartarie, la Cochinchine, le Tonkin, les Ryûkyû et Ezo)- et en « habitants barbares de l'extérieur » *gai.i jinbutsu* 外異人物 (on pourra consulter le modèle 3 de l'annexe VI). Ces pays sont plus de cent-soixante[148], parmi lesquels le Cambodge, le Siam, Luzon, Java, le Bengale, l'Espagne, le Portugal, la Hollande, mais aussi le Pays des Hommes-Oiseaux ou des Créatures avec six jambes et quatre ailes[149]. Les critères pour effectuer cette classification ne sont pas clairs. Les Ezo y sont représentés, comme habitants de Hidakami-koku 日高見国 (et non d'Ezo), arborant une barbe et muni d'un arc[150]. On

[146] Cette image est libre de droits d'auteur. http://eastern-old-books.com/information/, consulté le 26 septembre 2013.
[147] Terajima Ryôan 寺島良安 (dates inconnues) : spécialiste de médecine chinoise du milieu de l'époque d'Edo.
[148] TOBY Ronald, *op.cit.*, 1998, p.35
[149] MORRIS-SUZUKI Tessa, « A Descent into the Past : The Frontier in the Construction of Japanese history » (Un plongeon dans le passé : La frontière dans la construction de l'histoire japonaise), dans DENOON D., HUDSON M., McCORMACK G. and MORRIS-SUZUKI T. (éds.), *Multcultural Japan : Paleolithic to Postmodern* (Un Japon multiculturel : du paléolithique au postmoderne), Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p.83
[150] TOBY Ronald, *op.cit.*, 1998, p.34

retrouve ici deux des caractéristiques présentes dans les descriptions les plus anciennes des Aïnous. L'encyclopédiste, astronome et spécialiste des « études hollandaises » Nishikawa Joken 西川如見 (1648-1724) représente quant à lui quarante-deux pays et peuples en 1714, en incluant les Ryûkyû, mais en excluant Ezo.

Au milieu du 17ème siècle, si le fief de Matsumae a clairement été inclus dans les cartes domaniales et shogunales depuis un demi-siècle, et les frontières entre territoire japonais et Matsumae définies clairement suite aux insurrections aïnoues de 1669, dont nous reparlerons, les contours de l'île demeurent flous, ainsi que ceux des îles environnantes, qui ne feront l'objet d'exploration cartographiques qu'à la toute fin du 18ème-début du 19ème siècle. En outre, comme le souligne Philippe Pelletier, la topographie variée de la façade asiatique de l'Océan Pacifique, avec sa latitude ample, sa longitude demeurée longtemps imprécise par rapport aux méridiens européens, sa configuration littorale, maritime péninsulaire, insulaire et surinsulaire très variée a permis des situations souvent floues quant au statut des mers et, au-delà, des îles[151]. Cependant si d'un point de vue gouvernementale, un certain degré d'appartenance de l'île est indéniable, une forte ambigüité persiste chez les cartographes indépendants, et ce jusqu'à la fin du 18ème siècle ; en 1779, la *Nouvelle carte générale des terres et des voies japonaises* (*Kaisei Nihon yochi ro tei zenzu* 改正日本輿地路程全図) de Nagakubo Sekisui 長久保赤水 (1717-1801), l'une des premières à intégrer les lignes de latitude et de longitude avec la *Carte des territoires japonais* (*Nihon bun.ya zu* 日本分野図) de Mori Kôan 森幸安 (1754), et qui servira de modèle aux cartes postérieures, ne propose qu'une ébauche de l'extrême-sud de Hokkaidô (On pourra consulter les cartes 41 et 42 de l'annexe XIII). En outre, l'absence de frontières nettes est soulignée par Matsumae Hironaga dans sa *Description de Matsumae* (*Matsumae-shi* 松前志) :

> 国初よりして吾蝦夷地の封疆と北韃の国界とを明白にせし例を聞かず。[152]
> Depuis la fondation de notre pays [Matsumae], la frontière entre notre partie soumise du territoire ezo et la Tartarie du nord n'est pas clairement établie.

Il faudra attendre le tournant du 19ème siècle pour que le shogunat ordonne une mission cartographique spécifique de Hokkaidô à Inô Tadakazu 伊能忠敬. De fait, ce n'est qu'à cette époque que la cartographie précise des côtes nord de l'île est connue des Japonais. En d'autres termes, le fief de Matsumae ne connaît pas –et ne cherche pas à connaître précisément- la géographie et la topographie du territoire dont il aura la charge.

Ces ambigüités et ces réflexions reflètent en un sens le changement dans la vision du monde japonaise à partir du 17ème siècle d'un composé de trois pays principaux (*sankoku* 三国), à un monde composé d'une myriade de pays (*bankoku* 万国), qui nécessite une hiérarchisation précise[153]. Trouver sa place et définir son territoire est vital dans ce nouveau monde qui devient plus complexe, à mesure qu'il rétrécit. Pour ce faire, le Japon va se placer

[151] PELLETIER Philippe, *op.cit.*, 2000, p.283
[152] MATSUMAE Hironaga, « Matsumae-shi » (Description de Matsumae), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10) 'Description d'Ezo, Essais d'Ezo, Description de Matsumae', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.107
[153] TOBY Ronald, *op.cit.*, 2008, p.194

au centre d'un mini-système protégé, tels que celui du paradigme oppositionnel barbare contre civilisé avec le Japon pour centre référentiel (*nihongata ka.i chitsujo*), en réutilisant et réadaptant le concept paradigmatique chinois, et en renversant la position dominante de la Chine. L'apparition d'un référentiel nippo-centré dans les relations avec l'étranger du Japon à l'époque d'Edo marque un tournant dans l'histoire des relations entre le Japon et le monde, et pave la voie pour les réflexions des chercheurs quant aux modes de domination septentrionaux. Ce nouveau référentiel est rendu nécessaire par l'avènement de la dynastie mandchoue –et donc d'origine barbare- des Qing en Chine en 1644, et rendu possible par les interdictions maritimes et la politique dite du *sakoku*, l'est aussi dans ce nouvel ordre du monde.

(3) La mise en place d'un cadre de régulations des relations avec l'Asie et l'Europe : les interdictions maritimes et la politique du *sakoku*

La mise en place du nouveau référentiel nippo-centré paradigmatique de relations avec l'étranger sous-entend dans un premier temps la position centrale du Japon, au centre de cercles concentriques de pays plus ou moins proches culturellement, un Japon qui est maître de ses relations avec l'étranger (On pourra consulter le modèle 3 de l'annexe VI). Ceci est rendu possible par une série de décrets, appelés les « interdictions maritimes » (*kaikin seisaku* 海禁政策)[154]. De ce fait, le Japon est considéré par les Européens, les Russes et plus tard les Américains, comme étant un « pays verrouillé » (*sakoku* 鎖国). Dans les faits, ce nouveau référentiel se traduit plutôt comme un schème de relations multipolaires, plus en phase avec le système d'autorité bicéphale, dans lequel un centre japonais s'entoure d'une ceinture de fiefs, se chargeant des relations avec l'étranger proche, le shogunat ayant à sa charge celles avec l'étranger plus lointain (on pourra consulter le modèle 4 de l'annexe VI). Malgré tout, il maintient donc des contacts autorisés et contrôlés avec certains pays étrangers, tout en subissant par moments des contacts non-désirés, dont certains auront pour théâtre l'île de Hokkaidô.

S'il est donc inexact d'adopter la vision d'un Japon hermétiquement et complètement fermé aux contacts avec l'étranger, leur restriction s'inscrit à l'origine dans une politique délibérée de consolidation d'unification politique et de domination shogunale, passant par la protection vis-à-vis des velléités prosélytes et commerciales européennes. Elle s'inscrit par ailleurs dans l'évolution du système paradigmatique de relations avec l'étranger particulier à la Chine et au Japon.

[154] Ce terme apparaît dans les écrits des lettrés proches du shogunat dès 1716. LEE John, « Trade and Economy in Pre-industrial East Asia » (Commerce et économie préindustriels en Asie orientale), *The Journal of Asian Studies*, volume 58, n°1, février 1999, p.7

(i) Les origines de la fermeture du Japon : préférer la physiocratie, le bullionisme et la substitution à l'importation au mercantilisme face à une nouvelle réalité économique

Du fait de l'émergence de la mondialisation archaïque, que nous avons évoquée précédemment, on assiste à une circulation mondiale de « produits-clé » (*key commodities*), que sont le coton, la soie grège, le sucre, le thé, et le tabac, qui divise les pays en deux catégories : les producteurs, parmi lesquels la Chine et l'Inde, ou les consommateurs, comme l'Europe ou encore le Japon[155]. Pour que ces derniers amoindrissent leur dépendance, l'Europe et le Japon ont trouvé différentes parades. L'Europe a opté pour une forte expansion outre-mer, qui aurait donné naissance et permis le développement de ce qu'Immanuel Wallerstein appelle un « système-monde »[156], à l'intérieur duquel l'importance du capital et de l'innovation technologique aurait à son tour mené à la révolution industrielle[157]. Le Japon, quant à lui, aurait basé son économie sur le bullionisme[158], la physiocratie et la substitution à l'importation (*import substitution*), doublé d'un encouragement à l'autosuffisance, menant non à l'émergence d'un « système-monde », mais plutôt à une période d'isolement, soutenu idéologiquement par une priorité confucéenne à une économie physiocratique par rapport à une économie mercantiliste. Le bullionisme mène à l'interdiction de l'exportation d'argent à partir du 17ème siècle (1660 avec la Hollande, 1680 avec la Chine, bien que la Corée et les Ryûkyû participent à ce commerce jusqu'aux années 1750) ; la substitution à l'importation à une volonté de limiter les échanges commerciaux avec l'étranger. Ceci a permis une autarcie relative, basée sur une production familiale à petite échelle, à faible innovation technologique et à forte dépendance en main d'œuvre, ce que l'historien Hayami Akira 速水融 (né en 1929) désigne sous le terme « révolution industrieuse » (*kinben kakumei* 勤勉革命)[159]. De plus, ce phénomène n'est pas particulier au Japon, et on peut observer un phénomène similaire en Chine et en Corée[160].

---

[155] LEE John, *op.cit.*, p.11

[156] La conception des « systèmes-monde » est née de quatre débats entre les années 1945 et 1970 : celui sur le concept centre-périphérie et l'élaboration qu'il permit de la « théorie de la dépendance », l'utilité du concept de Marx sur le « mode de production asiatique » parmi les intellectuels communistes, les discussions sur la transition –plutôt interne ou externe- entre féodalisme et capitalisme chez les historiens d'Europe occidentale, et enfin le débat sur l' « histoire totale » et le triomphe de l'école des *Annales*, et de la mise en perspective globale des phénomènes historiques. Un « système-monde » désigne à chaque fois une zone spatiale/temporelle qui traverse nombre d'unités politiques et culturelles, et qui constitue une zone intégrées d'activités et d'institutions régies par certaines règles systémiques. L'analyse de ces systèmes vise à associer de manière cohérente un triple questionnement sur l'unité d'analyse (système-monde au lieu d'État national), les temporalités sociales (nécessité d'une longue période) et les barrières érigées entre les différentes sciences sociales et entend proposer une vision globale d'une perspective qui entend promouvoir une science sociale historique holistique. WALLERSTEIN Immanuel, *op.cit.*, p.8-33

[157] LEE John, *op.cit.*, p. 11

[158] Bullionisme : courant de pensée économique du 16ème siècle reposant sur la conviction que les métaux précieux et par extension la quantité de ces métaux – et en particulier l'or- sont la richesse par excellence en raison de leur caractère impérissable. Considéré comme la matrice primitive du mercantilisme.

[159] Il est néanmoins critiqué, et des chercheurs tels que Tessa Morris-Suzuki nuancent ses propos, en argumentant que la politique, tout autant que l'économie, dicta le choix d'une forte dépendance à la main d'œuvre, dans le sens où le Japon était un pays relativement isolé, à la population stable et fortement hiérarchisée. Ce dernier facteur limitait la croissance du marché interne tout en le fragmentant ; la recherche de technologies pour réduire la main d'œuvre n'est donc pas une priorité durant l'époque d'Edo.

[160] LEE John, *op.cit.*, p. 13

(ii) Les origines de la fermeture du Japon : une restructuration des relations étrangères en Asie

A partir du milieu du 16ème siècle, on assiste à une restructuration de l'ordre international traditionnel dans la région, organisé autour de la Chine. En effet, l'affaiblissement des Ming sous la pression des Mandchous dès le début de ce siècle mène à la fin du commerce bilatéral officiel entre la Chine et le Japon en 1549 et participe à la recrudescence de l'activité des pirates (dits « pirates japonais », *wakô* 倭寇[161]) en Mer de Chine[162]. Par ailleurs, l'apparition des Occidentaux dans la région, -à l'instar des Portugais à Tanegashima en 1543-, suivie de l'ouverture de relations commerciales avec le Portugal, l'Espagne, puis la Hollande et l'Angleterre, mais aussi le prosélytisme des œuvres missionnaires qui les accompagnent [163] constituent de même des bouleversements au paradigme des relations extérieures établi. Ces nouveaux étrangers s'insèrent dans le paradigme antique chinois comme étant des « barbares venus du sud » (*namban* 南蛮). Comme on a pu le voir dans le chapitre précédent, la vision du monde extérieur évolue, l'ancienne vision cosmologique d'un monde où seuls trois pays organisés existent (les *sangoku* 三国 – Wagachô 我が朝 (le Japon), Shintan 震旦 ou Kara 唐 (la Chine), et Tenjiku 天竺, l'Inde) est remplacée par un monde composé d'une myriade de pays (*bankoku* 万国, les « dix-mille pays », soit une infinité de pays), ce changement est accompagné par la nécessité d'établir de nouvelles taxonomies.

A ces changements extérieurs s'ajoute, comme on l'a vu précédemment, un contexte d'agitation interne au Japon. En effet, après des décennies de luttes de pouvoir intestines et de guerres, Tokugawa Ieyasu prend le pouvoir et met en place une nouvelle dynastie shogunale. Trois principes se dégagent dans la réorganisation de sa politique extérieure. Tout d'abord, il souhaite constituer autour du Japon un réseau de dépendance, dégagé de l'emprise de la Chine. Ensuite, il veut pouvoir contrôler les échanges commerciaux avec les pays étrangers, mais aussi écarter toute possibilité d'intervention politique ou idéologique des pays occidentaux dans le Japon nouvellement réunifié[164]. Cette réorganisation passe par la création d'un réseau de domination, indépendant de la Chine, autour du Japon. Ce réseau est constitué de la Corée, avec qui le Japon a renoué le contact grâce aux manœuvres diplomatiques habiles du clan Sô et ce après et malgré les deux tentatives d'invasion de Toyotomi Hideyoshi, de l'archipel des Ryûkyû, suite à une invasion du clan Shimazu de Satsuma avec l'aval du shogunat, et de l'île

[161] *Wakô* 倭寇 : « pirates japonais », ils viennent en fait de toute l'Asie orientale et méridionale, et parfois même du Portugal. Entre le 13ème et le 16ème siècle, ils constituent une flotte d'environ 500 navires, appelées *baban-sen* 八幡船 en référence à l'idéogramme du dieu de la guerre shintô Hachiman dessiné sur leurs voiles. Ils sement la terreur en Corée et sur les côtes orientales de la Chine.

[162] L'effondrement des Ming et l'avènement de la dynastie mandchou des Qing (*shin* 清, en japonais) a lieu en 1644. (Voir HÉRAIL Francine (dir.), *op.cit.*, p.313 et suivantes)

[163] On estime à 100 000 le nombre de chrétiens au Japon en 1579. Rien que pour l'année 1587, le Japon accueille cent onze missionnaires. Cependant cette même année voit la promulgation du décret d'interdiction du christianisme au Japon (*Bateren tsuihô rei* バテレン追放令) par Toyotomi Hideyoshi. HIRAKAWA Arata, *Kaikoku he no michi* (La route vers l'ouverture), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi », volume 12, 2008, p.10

[164] HÉRAIL Francine (dir.), *op.cit.*, p.322

d'Ezo via la mise en place du fief de Matsumae. (On pourra consulter le modèle 4 de l'annexe VI).

En ce qui concerne la politique commerciale du shogunat, celui-ci s'inquiète de sa dépendance aux commerçants européens, et en particulier portugais, qui se font les intermédiaires entre le Japon et la Chine. Par ailleurs, il souhaite pouvoir surveiller le plus étroitement possible ce commerce.

(iii) Le verrouillage partiel du pays : la mise en place politique du *nihongata ka.ichitsujo*

Dans cette optique, les décrets se succèdent : restriction de ce commerce aux ports de Nagasaki et Hirado pour les navires étrangers non-chinois en 1616, fermeture du comptoir anglais de Hirado en 1623, après dix ans d'activité, fin des relations diplomatiques et commerciales avec l'Espagne en 1624. En 1631, on assiste à l'instauration du système des *hôshosen* 奉書船 ; seuls les navires autorisés peuvent mouiller dans les ports de Nagasaki et Hirado. Entre 1633 et 1639, on assiste à un durcissement des décrets, qui seront appelés rétrospectivement les « décrets de verrouillage du pays » (*sakokurei* 鎖国令) ou « interdictions maritimes » (*kaikin seisaku* 海禁政策). Elles sont renforcées à leur insu par un protectionnisme hollandais armé ; entre 1629 et 1635, la marine hollandaise détruit cent cinquante navires portugais entre l'Inde et le Japon[165].

En 1633, aucun navire japonais qui n'est pas muni d'une autorisation shogunale spéciale ne peut se rendre à l'étranger[166], et les Japonais ayant résidé plus de cinq ans en dehors du Japon ne peuvent plus revenir au pays. En 1634, aucun Japonais ne peut se rendre outre-mer ou en revenir. En 1635, il est interdit à tout Japonais de quitter le Japon sous peine de mort, rendant caduque les autorisations shogunales spéciales. En 1636, tous les Portugais ne s'occupant pas du commerce extérieur sont expulsés ; les représentants commerciaux sont cantonnés sur l'île de Dejima, nouvellement construite dans la rade de Nagasaki. Chaque *daimyô* des fiefs côtiers se voit obligé d'escorter ou d'envoyer à Nagasaki tout navire étranger essayant d'accoster au Japon[167].

La révolte de Shimabara (*Shimabara no ran* 島原の乱)[168] de 1637-1638 renforce les sentiments hostiles du shogunat vis-à-vis des chrétiens ; un décret expulse les derniers

[165] WAKABAYASHI Bob, *Anti-foreignism and Western Learning in early modern Japan* (Repousser l'étranger et apprendre de l'Occident au début du Japon moderne), Cambridge, Harvard University Press, 1986, 1991 (2ème édition), p.62

[166] Ces « navires missionnés » (*hôshosen* 奉書船) possèdent la « licence au cachet rouge » (*shuin* 朱印), instaurées par Toyotomi Hideyoshi, qui leur permet de se rendre dans toute l'Asie du Sud-est. Ils sont au nombre de trois cents cinquante-cinq entre 1604 et 1635.

[167] WAKABAYASHI Bob, *op.cit.*, p.63

[168] Révolte de Shimabara (*Shimabara no ran* 島原の乱): Révolte de paysans et de *rônin* à Shimabara, dans les îles proches d'Amakusa dans l'extrême sud du Japon. En majorité chrétiens, ces paysans et *rônin* se rallient derrière leur chef charismatique, Amakusa Shirô, un jeune chrétien de 16 ans, et protestent contre une augmentation des impôts, due à la construction du château du nouveau clan au pouvoir, les Matsukura. Ils appellent le shogunat à

Portugais présents au Japon en 1639. Les Hollandais, qui ont aidé le shogunat à mater la rébellion, sont désormais les seuls Européens autorisés à commercer avec le Japon[169]. Pour mieux les surveiller, le shogunat les cantonne dans l'île de Dejima, d'où ils ne peuvent pas sortir, en 1641. L'organe de commerce y est un comptoir de la VOC (*Vereenigde Oostindische Compagnie*), qui porte le nom de factorerie, dirigée par l'*Opperhoofd*, qui change régulièrement et rend visite au shôgun une fois l'an. Ce décret parachève la mise en place des restrictions commerciales japonaises.

Cependant, il reste quatre passages (quatre « ouvertures » (littéralement « bouches » *yotsu no kuchi* 四つの口) par lesquels s'effectuent les relations entre le Japon et l'étranger. (On pourra de nouveau consulter le modèle 4 de l'annexe VI). A Nagasaki, ville contrôlée directement par le shogunat, des commerçants chinois maintiennent quelques relations commerciales avec le Japon ; ils sont cantonnés dans le « quartier chinois » (*tôjin yashiki* » 唐人屋敷), de même que les Hollandais sur Dejima. Un haut fonctionnaire shogunal, le *Nagasaki bugyô* 長崎奉行, est chargé de contrôler ce commerce restreint. Par ce biais, le shogunat garde la mainmise sur les relations avec des entités structurées, qui ne lui sont pas subordonnées.

Les relations de nature plus tributaires avec des entités considérées comme subordonnées au Japon sont gérées par l'intermédiaire de différents fiefs, auxquels le shogunat a confié le rôle de « contrôleurs » (*osae no yaku* 押さえの役). Via l'île de Tsushima 対馬, le clan Sô 宗 gère les relations commerciales avec la Corée ; par ailleurs, l'envoi d'une délégation coréenne à chaque succession shogunale semble indiquer le maintien de relations à la fois commerciales et diplomatiques entre les deux pays[170]. Le fief de Satsuma, avec à sa tête le clan Shimazu, gère les relations commerciales avec le royaume des Ryûkyû, doublement tributaire du Japon et de la Chine. A partir de 1644, date qui coïncide d'ailleurs avec la chute des Ming en Chine, des délégations sont envoyées au Japon à chaque succession shogunale. Cependant, on ne peut pas parler de relations diplomatiques officielles, dans le sens où le fief ne reconnaît de relations diplomatiques officielles qu'à Tsushima avec la Corée. Au nord, c'est le fief de Matsumae qui gère les relations commerciales avec les Aïnous présents sur l'île d'Ezo. Ceux-ci ne sont pas unis derrière un même chef, et si des cérémonies de remise de tributs sont organisées par le fief pour légitimer son autorité septentrionale, on ne peut pas véritablement parler de relations diplomatiques entre le Japon et le peuple aïnou. Par ailleurs, ce passage septentrional va attirer une autre puissance occidentale, intéressée par l'ouverture de relations commerciales avec le Japon, la Russie. Nous en reparlerons.

Si cette gestion domaniale des relations étrangères paraît contradictoire avec le pouvoir central shogunal affirmé qui se met en place à Edo, elle s'explique par des facteurs extérieurs. Tout d'abord, les tentatives d'invasion de la Corée de Toyotomi Hideyoshi ont détérioré les

---

l'aide, et celui-ci envoie 200 000 hommes en renfort contre les 37 000 révoltés, assiégés dans le château de Hara. Ils sont vaincus et exécutés en avril 1638.

[169] La Hollande dont la capitale, Amsterdam, peut être considérée comme le centre de l'économie-monde européenne, et dernière cité-État (*poleis*) de l'histoire, d'après Fernand Braudel succédant à Gênes dans les années 1590-1610, jusque dans les années 1780-1815, où elle sera remplacée par Londres. BRAUDEL Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, collection « Champs », 2000, p.90

[170] Des ambassades coréennes se sont rendues à douze reprises au Japon entre 1607 et 1811. Voir GRÉPINET Vincent, « Le mythe de l'entente cordiale et durable entre le Japon et la Corée durant la période d'Edo », dans Berlinguez-Kôno Noriko et Thomann Bernard, *Japon Pluriel 8 – La modernité japonaise en perspective. Actes du huitième colloque de la Société française des études japonaises*, Arles, Philippe Picquier, 2011, p.397-405

relations entre celle-ci et le Japon, et le fait d'avoir les Sô, et non le shogunat comme interlocuteur, permet un maintien de relations diplomatiques à sens unique[171]. Les relations avec la Chine des Ming sont également tendues, et la reprise de relations commerciales ne signifie pas pour autant une reprise des relations diplomatiques, d'où l'intérêt d'un terrain neutre où effectuer le commerce.

Par ailleurs, des historiens tels que Arano Yasunori et Ronald Toby considèrent qu'un tel système de ritualisation des relations étrangères n'illustre pas un rejet du monde extérieur, mais bien la mise en place d'un réseau de relations croisées, inspiré du paradigme des relations avec l'étranger hérité de la Chine ancienne, mais appliqué au Japon pré-moderne (un paradigme oppositionnel barbare contre civilisé avec le Japon pour centre référentiel, *nihongata ka.i chitsujo* 日本型華夷秩序)[172]. En effet, Arano ajoute que les interdictions maritimes constituent plus un cadre de régulations des relations avec l'Asie et l'Europe qu'un véritable corpus législatif. Par ailleurs, l'arrivée au pouvoir des Qing en 1616 et la chute des Ming en 1644 renforce la volonté du Japon, mais aussi de la Corée, de devenir des centres référentiels de leurs propres réseaux de dépendance.

(iv) Le Japon vu de l'Europe : la naissance du mythe du « sakoku »

Cet isolement partiel de deux siècles et demi vaut au Japon la réputation d'être un « pays verrouillé » (*sakoku* 鎖国). Ce terme, qui devient un terme consacré après le Restauration de Meiji, est à l'origine la traduction japonaise d'un mot hollandais. Entre 1690 et 1692, Engelbert Kaempfer (1651-1716), un médecin d'origine allemande au service de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales (VOC), séjourne à Dejima. Il a même l'occasion de se rendre à Edo en 1691 et 1692, lors des visites annuelles de la mission hollandaise à la capitale shogunale.

Après son retour en Europe en 1692, il publie en 1712 un recueil regroupant ses observations diverses concernant les pays où il a séjournés, dont la Perse et le Japon, intitulé *Amoenitatum exoticarum politico-physico-medicarum fasciculi V, quibus continentur variae relationes, observationes & descriptions rerum Persicarum & ulterioris Asiae, in peregrinationibus per universum Orientem, collectae ab auctore Engelberto Kaempfero* (Cinq fascicules sur les choses exotiques politiques, physiques et médicales : observations, descriptions et anecdotes variées de la Perse et de l'Extrême Orient, récoltées lors des pérégrinations de l'auteur en Orient, en japonais *Kaikoku kikan* 廻国奇観). La première occurrence de ses remarques sur l'isolement japonais se trouve dans le 14ème sous-chapitre (*relatio*) du deuxième fascicule sur les cinq que contient ce recueil, intitulé *Regnum Japoniae optima ratione, ab egressu civium, & exterarum gentium ingressu & communione, clausum*

[171] ARANO Yasunori, *Kinsei Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon pré-moderne et l'Asie orientale), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 1988, p.xii-xiii.
[172] TOBY Ronald, « Reopening the Question of sakoku : Diplomacy in the Legitimization of the Tokugawa Bakufu » (Réexaminer la question du sakoku : la Diplomatie dans la légitimation du shogunat des Tokugawa), *The Journal of Japanese Studies*, vol.3, No.2, été 1977, p.326

(La raison suprême du royaume du Japon est sa fermeture par l'interdiction de sortie de ses citoyens, d'entrée de personnes étrangères et de relations entre elles).

Au même moment, il écrit en allemand cette fois, *Heutiges Japan* (Le Japon d'aujourd'hui), mais ce manuscrit n'est pas publié de son vivant ; son neveu en hérite. Celui-ci est sujet à des problèmes financiers et vend tous les écrits concernant le Japon à Sir Hans Sloane (1660-1753), qui souhaite les publier. Il fait traduire *Heutiges Japan* en anglais par son secrétaire suisse Johann Caspar Scheuchzer (1702-1729), et lui demande de les éditer en vue d'une publication. Scheuchzer s'exécute et ajoute en annexe sa traduction du latin en anglais des remarques sur le Japon contenues dans l'*Amoenitatum exoticarum*. Le tout est publié en anglais en 1727 sous le titre *History of Japan* (*Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon*)[173]. Cette version anglaise est traduite en français en 1729, en hollandais en 1733 et en allemand en 1777[174].

Les Japonais découvrent la version hollandaise dans les années 1770. En 1801, un spécialiste des études hollandaises (*rangakusha* 蘭学者), Shizuki Tadao 志筑忠雄 (1760-1806)[175] le traduit à son tour en japonais[176]. Il traduit la réflexion de Kaempfer concernant le « verrouillage » des relations japonaises avec l'étranger par le terme *sakokuron* 鎖国論 (« La théorie d'un pays verrouillé »)[177]. Le titre original anglais de l'appendice contenant ce « verrouillage » est : « An Enquiry, whether it be conductive for the good of the Japanese Empire, to keep it shut up, as it now is, and not to suffer its inhabitants to have any Commerce with foreign nations, either at home or abroad » (« Examen de la question de l'avantage qu'il y aurait pour le bien de l'Empire japonais à demeurer fermé, tel qu'il l'est aujourd'hui, et à ne pas souffrir que ses habitants aient un quelconque commerce avec les nations étrangères, que ce soit sur leur sol ou outre-mer »).

Bien que ce terme, issu d'une vision euro-centriste des relations japonaises avec l'extérieur, pourra par la suite prendre une connotation négative lorsque repris par des Européens, des Russes et des Américains, Kaempfer soutient cette politique d'isolement, en

[173] L'intégralité de cet ouvrage est consultable sur internet à l'adresse suivante http://books.google.fr/books?id=ha8-AAAAcAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false.

[174] Cette édition voit le jour après la mort du dernier héritier de Kaempfer (sa nièce), et est enrichie de notes manuscrites jusque-là inconnues. Cette édition augmentée est publiée par Christian Wilhelm Dolm, sous le titre *Geschichte und Beschreibung von Japan aus der Originalhandschriften des Verfassers*, Histoire et Description du Japon d'après des documents originaux écrits de la main de l'auteur).

[175] Shizuki Tadao 志筑忠雄 (1760-1806) : érudit en sciences hollandaises et astronome. Interprète selon une tradition héréditaire, il traduit de nombreux ouvrages hollandais en japonais.

[176] Disponible en ligne à l'adresse suivante http://www.wul.waseda.ac.jp/kotenseki/html/bunko08/bunko08_c0213/index.html et voir GONOJI Masahiro, « Le 'sakokuron' de Kaempfer lu en latin : un article tiré de son 'Kaikoku kikan' et sa traduction », *Recueil de textes classiques occidentaux*, 2010, 22, Publications de la Recherche en textes classiques occidentaux de l'Université de Kyôto, p.260-278

[177] Ronald Toby précise que cette traduction n'a pas été celle qui a été utilisée lors de la première publication en 1850, *ijin kyôfuden* 異人恐怖伝 (La peur des étrangers). TOBY Ronald, *op.cit.*, 2008, p.81

vertu de toutes les richesses que le Japon possède sur son territoire et de ce fait de l'absence de besoin de se tourner vers les autres pays[178].

> And yet, with these many and considerable advantages I have hitherto enumerated, it would still be a vain attempt in the Japanese, even with all their strength and resolution, to keep their country free from invasions from abroad, and to stay at home themselves without any communication with foreign nations, were it not that within their own limits, they find enough wherewithal to live content and happy. [179]
> Et pourtant, nonobstant les nombreux et considérables avantages comme j'ai énumérés ci-avant, il serait quand même vain de la part des Japonais, malgré toute leur force et leur résolution, d'essayer de maintenir leur pays à l'abri des invasions de l'étranger, et de demeurer eux-mêmes sur leur sol sans aucune communication avec des nations étrangères, s'ils ne possédaient pas, à l'intérieur de leurs propres frontières, les moyens de vivre satisfaits et heureux.

De plus, toujours d'après Kaempfer, une ouverture serait même plutôt une source de désagréments et de désordre.

> Japonum, inquam, qui intra microcosmi sui pomoeria fruuntur pacis ac continentiae sudo, finitimarum regionum, quin totius mundi atque omnium nationum aequo animo carentes consortio.
> 日本人の，と私は言う．日本人はこの小世界の領域内できわめて幸福に晴朗な平和と節制を享受しているのであり、近隣地域，いや，全世界，全民族との交際がなくても平和なのである[180]
> Je dis que les Japonais jouissent à l'intérieur des frontières de leur microcosme d'une tempérance et d'une paix sereines et extrêmement heureuses, et quand bien même ils n'auraient pas de relations avec leurs pays voisins, que dis-je !, avec le monde entier, qu'ils seraient en paix.

Ce texte d'approbation de la politique d'isolement japonaise par un Occidental est une perle rare, et Shizuki immortalise son nom en choisissant de le traduire[181]. Cependant, comme le souligne Annick Horiuchi, à l'époque, ce texte ne reflète au départ que le regard porté par un voyageur européen sur le Japon, mais dans le contexte intellectuel de la fin du 18ème et du début du 19ème siècle, il vient enrichir le débat interne concernant cette politique d'isolement et procurer des arguments à tous ceux qui désiraient rompre définitivement avec le modèle chinois[182]. Des partisans de la fermeture, tels que Matsudaira Sadanobu 松平定信, *rôjû* entre 1787 et 1793, Hirata Atsutane 平田篤胤 (1776-1843), l'un des auteurs-phare des études nationales (*kokugaku* 国学), et certains guerriers du fief de Mito, défenseurs de la cause impériale et de l'expulsion des barbares (*sonnô jôi* 尊皇攘夷), en recommandent la lecture.

Contrairement au terme « sakoku », celui d'« interdictions maritimes » (*kaikin seisaku* 海禁政策) apparaît dans les écrits des lettrés proches du pouvoir dès 1716, pour évoquer des

[178] HORIUCHI Annick, « Le *sakoku-ron* et la construction de l'identité japonaise », dans les Actes du troisième colloque d'études japonaises de l'Université Marc Bloch – La Rencontre du Japon et de l'Europe : Images d'une découverte, *Presses Orientalistes de France (pof)*, 2006, p.125
[179] GONOJI Masahiro, *op.cit.*, p.272
[180] *Ibid.*, p.266
[181] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2006, p.126
[182] *Ibid.*, p.124

restrictions commerciales et maritimes[183]. Il prend en compte le contexte intellectuel, mais aussi régional, car se base sur l'expression chinoise *haijin* 海禁, et rejoint le terme plus moderne d'« ouverture sélective » (*sentakuteki kaikoku* 選択的開国), choisi par Hamashita Takeshi et Kawakatsu Heita pour décrire les relations avec l'étranger du Japon à partir des années 1630[184]. Celui-ci est caractérisé par une volonté shogunale de limiter pour mieux monopoliser et surveiller les relations avec l'étranger. Néanmoins, à mon sens, les interdictions maritimes constituent un mélange entre une évolution du schéma archaïque de relations étrangères (celui du centre civilisé contre des franges barbares), avec pour centre un référentiel japonais (*nihongata ka.ichitsujo* 日本型華夷秩序) s'entourant d'une sorte de zone-tampon, et un schéma nouveau, celui de l'éclatement des centres dans un contexte de mondialisation archaïque et d'émergence de systèmes-mondes, autorisant des relations bilatérales avec l'étranger qui excluent le shogunat. Ce mélange semble représenter la parade shogunale au nouvel ordre mondial, et expliquer l'« exception septentrionale » que représente le fief de Matsumae. En ce sens, l'analyse approfondie des rapports de domination septentrionaux permet nuancer ces interdictions maritimes (*kaikin seisaku* 解禁政策) et pour analyser jusqu'à quel point elles ont été pensées comme une loi fondamentale japonaise, et si elles ont été pensées pour pallier à une situation problématique ponctuelle, ou en effet véritablement pour durer pendant deux siècles et demi.

2. L'éclatement des centres : le fief de Matsumae dans le système shogunal-domanial

(1) La mise en place du fief de Matsumae– l'officialisation de la domination septentrionale

Comme nous le précisions à la fin de la première grande partie, les rapports de domination septentrionale se doublent d'une dimension politique ; les conflits aïnous ont rendus nécessaire une présence officielle et soutenue sur l'île. Celle-ci est rendue possible par l'émancipation du clan Kakizaki vis-à-vis des Andô, et se matérialise par la mise en place et la reconnaissance shogunale du fief de Matsumae, gardien de la seule frontière terrestre japonaise, et garant de la stabilité septentrionale.

(i) L'émancipation du clan Kakizaki (Matsumae) vis-à-vis de la suzeraineté des Andô

Comme on l'a vu précédemment, la période de guerres civiles voit l'émergence des trois hégémons unificateurs du Japon : Oda Nobunaga 織田信長, Toyotomi Hideyoshi 豊臣秀吉 et Tokugawa Ieyasu 徳川家康. Quand Oda parvient à unifier le Japon géographiquement, il place

[183] Ce terme apparaît dans les écrits des lettrés proches du shogunat dès 1716. LEE John, *op.cit.*, p.7
[184] HAMASHITA Takeshi et KAWAKATSU Heita (éds.), *Ajia kôeki ken to Nihon kôgyôka 1500-1900* (La sphère commerciale du commerce asiatique et l'industrialisation du Japon 1500-1900), Tôkyô, Liburo, 1991, p.27

son fils Nobutada 信忠 à la tête du château d'Akita (*Akita jônosuke* 秋田城介), pour asseoir son pouvoir dans le nord-est de Honshû, région historiquement associée, comme nous avons pu le voir dans le premier chapitre, aux révoltes contre l'autorité centrale. Il cherche par ailleurs à s'assurer du soutien des chefs de guerre (*sengoku daimyô* 戦国大名) du nord, tels que ceux du clan Andô et à protéger la mainmise japonaise sur l'extrême sud de l'île[185]. En 1578, Kakizaki Masahiro 蠣崎政広, de la sixième génération de Kakizaki sur l'île et quatrième fils de son père Suehiro 季広 (on pourra consulter l'arbre 3 de l'annexe XI), participe à une entrevue entre Oda et le chef du clan Andô, Chikasue 恒季 (on pourra consulter l' arbre 2 de l'annexe XI)[186]. Il aurait reçu de la part d'Oda une lettre, dont le contenu ne nous est pas parvenu, mais dont l'historien Asao Naohiro pense qu'il s'agit d'une légitimation de l'autorité des Kakizaki sur l'île par Oda.

Un contexte de conflits régionaux opposant les différentes branches du clan Andô, ainsi que d'autres clans, caractérise la fin des années 1580. Fort de son autorité sur le sud de l'île et vassal des Andô en pleine crise, le clan Kakizaki souhaite que leur autorité soit reconnue de manière officielle. Un nouveau contexte politique voit le jour lors de l'accession au pouvoir de Toyotomi Hideyoshi en 1582, suite au meurtre d'Oda par un de ses vassaux, Akechi Mitsuhide. D'origines modestes, Hideyoshi incarne la tendance du « bas contre le haut » (*gekokujô* 下克上, qui correspond à l'expression « monde à l'envers », mise en lumière par Pierre-François Souyri[187]) et celle-ci lui confère un caractère que certains associent à une tendance mégalomane. En effet, il cherche à contrôler directement ou via des clans soigneusement choisis, toute la puissance économique et politique du Japon.

A la fin des années 1580, les conflits de succession suivant la mort en 1587 d'Andô Chikasue 安藤愛季, de la branche Hiyama en Akita, voient l'autorité de l'héritier Sanesue 実季, alors âgé de 13 ans, remise en question par Andô Michisue, seigneur de Toshima. Sanesue se réfugie à Hiyama, et les combats se poursuivent. Par ailleurs, en 1590, Toyotomi Hideyoshi soumet les Hokujô 北条 et les Date 伊達, se rendant ainsi maître de la région de l'Ôu, et de ce fait de toute l'île de Honshû. Dans ce contexte, les Kakizaki se présentent comme un clan uni et fidèle à leur suzerain.

Suite à la soumission du nord par Hideyoshi, celui-ci ordonne une mission d'inspection (*Ôu kenchi* 奥州検地). Maeda Toshiie 前田利家 (1539-1599) en prend la tête. Ayant vent de la présence de ce dernier dans la région de Tsugaru, le chef du clan Kakizaki, Yoshihiro 慶広, le frère de Masahiro, travers le détroit pour aller lui rendre hommage ; il en profite pour rencontrer le jeune héritier des Andô, Sanesue, alors âgé de seize ans.

Yoshihiro prévoit de descendre à Kyôto rencontrer Hideyoshi. Maeda le précède dans la capitale et annonce l'arrivée du « seigneur de l'île d'Ezo » (*Ezogashimajima no nushi* 蝦夷島々主) ; bien que ce statut ne soit pas officiel, il démontre la faiblesse diplomatique des

[185] TSURUTA Kei, « Jûnana seiki no Matsumae han to Ezochi » (Le fief de Matsumae au 17ème siècle et le territoire ezo), dans FUJITA Satoru (éd.), *Jûnanaseiki no Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon du 17ème siècle et l'Asie orientale), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000, p.157

[186] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion 1590-1800*, Berkeley, University of California Press, 2001, p.28

[187] SOUYRI Pierre-François, *Histoire du Japon : le Monde à l'Envers, la Dynamique de la société médiévale*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1999, 321p.

suzerains Andô et la volonté d'émancipation de leur vassal Kakizaki. Yoshihiro parvient à la capitale le 16ème jour du 12ème mois, il rencontre Hideyoshi le 29. Celui-ci mécontent des Andô, qui ne se sont pas montrés à la hauteur lors de sa soumission des clans septentrionaux, et impatient de trouver un représentant local crédible de son autorité, accorde à Yoshihiro le titre honorifique protocolaire de noble du 5ème rang inférieur, c'est-à-dire le même que son suzerain Andô. Ceci marque la prise d'indépendance officielle du pouvoir du clan Kakizaki par rapport au clan Andô ; les Kakizaki représentent désormais la seule autorité officielle sur l'île[188] et des vassaux directs de Hideyoshi.

A cette occasion, Yoshihiro s'est également fait accompagner par des Aïnous, sans nul doute par légitimer son autorité sur eux. Ils sont interrogés par un missionnaire et cartographe portugais du nom d'Ignacio Moreira, qui séjourne au Japon avec Alessandro Valignano[189] entre 1590 et 1592. Il écrit, en parlant du territoire Ezo : « Les Japonais disent Ezo, mais les indigènes disent *Aino mosori* »[190]. Il s'agit d'une corruption de l'expression *Ainu moshir*, évoquée dans le premier chapitre. Toyotomi Hideyoshi, qui ne connaissait pas avant cette entrevue l'existence de Kakizaki Yoshihiro, prend vite conscience du fait que son autorité peut s'étendre jusqu'à l'île d'Ezo, et même au-delà, car, une fois l'unification du Japon terminée, c'est vers l'extérieur que se tourne Hideyoshi pour étendre son dominion.

(ii) Diplomatie, stratégie et expansion territoriale : la reconnaissance de l'autorité Kakizaki sur l'île

En 1591, le clan Kakizaki prouve effectivement son soutien à Hideyoshi lors de sa participation au matage de la révolte de Kunohe Masazane de Nambu (*Kunohe Masazane no ran* 九戸政実の乱)[191], aux côtés des autres seigneurs du nord et à la tête de troupes aïnoues[192], dont l'efficacité est louée. Dans la *Description du pays et de l'histoire postérieure de Mikawa* (*Mikawa gofudoki* 三河後風土記) de 16101, il est écrit que « leurs flèches ne ratent jamais l'ennemi, et tous décèdent sans exception, même des blessures les plus bénignes »[193]. L'année suivante, en 1592, Hideyoshi peut se tourner vers l'extérieur, et entreprend de planifier une invasion de la Corée. Kakizaki Yoshihiro lui rend visite à son quartier général à Nagoya en Hizen 肥前名護屋, où il stationne avec ses troupes, semble-t-il pile au bon moment, car Hideyoshi dira :

---

[188] WALKER Brett L., *op.cit.*, p.32 et YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.18

[189] Alessandro Valignano (1539-1606) : Missionnaire jésuite, envoyé évangéliser l'Inde, il séjourne trois fois au Japon en 1579, 1590 et 1598.

[190] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Collection « Kôdansha sensho mechie » 69, Kôdansha, 1996, p.163 et HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Invitation à l'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.79

[191] TSURUTA Kei, *op.cit.*, p.157

[192] Malheureusement, peu d'informations précises existent concernant le nombre de ces troupes, mais aussi leur mode de recrutement ; étaient-ce des mercenaires ? Des volontaires ? Des recrues forcées ?

[193] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.52-53

思ひも寄らず狄の千島の屋形遼遠の路を凌ぎ来るの儀、誠に以て神妙なり[194]
Le fait que vous soyez venus de votre lointaine demeure des Mille Îles sans même rien savoir [des plans d'invasion de la Corée] tient du miracle.

Ils discutent ensemble de la possibilité de passer par Hokkaidô, puis la région frontalière entre la Tartarie et la Corée, appelée *Orankai* 兀良哈. A cette époque, et selon les informations que possède Hideyoshi, les liens géographiques entre Sakhaline et le continent restent flous. En 1592, un naufragé du nom de Gotô Kiyohara avait été appréhendé en Orankai, et d'après ses dires, l'île de Hokkaidô et cette région constituaient une continuité terrestre[195]. Sur l'éventail de Toyotomi se trouve représentée une carte d'Asie Orientale (*Toyotomi Hideyoshi shoji senmen tôa-zu* 豊臣秀吉所持扇面東亜図), sur laquelle Ezo [Eso] est reliée au territoire asiatique[196]. (On pourra consulter la figure ci-dessous)

Figure 24 - Carte sur l'éventail de Toyotomi Hideyoshi (visible au Château d'Ôsaka)

En s'assurant de la sorte le soutien du vassal Matsumae, Hideyoshi met à sa portée, non seulement un déplacement de troupes terrestres, mais aussi un soutien militaire et logistique septentrional. L'idée qu'Ezo (Yedzoo), bien qu'étant une île, fait partie du continent asiatique (de la Tartarie) sera réitérée en 1613 par William Adams[197].

[194] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.76
[195] KAIHO Mineo, *Kinsei Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire des Ezo dans l'époque pré-moderne), Tôkyô, San.ichi shobô, 1984, p.183
[196] *Id.*, *op.cit.*, 1996, p.174
[197] *Ibid.*, p.176

Heureux de ce soutien inattendu, Hideyoshi propose des terres en Ômi (l'équivalent de 3000 *koku*) à Yoshihiro, mais celui-ci refuse et demande à la place le droit de participer au « système de résidence alternée » à hauteur d'une fois tous les 5 à 7 ans. Hideyoshi accepte. En sus, dans l'optique de ce soutien logistique et militaire de la part des Kakizaki, ce dernier officialise l'autorité du clan sur l'île par la lettre de cachet vermillon (*shu in jô* 朱印状) du cinquième jour de la nouvelle lune de l'an 1593 ; Kakizaki Yoshihiro devient gouverneur (*shimazu* 志摩守) de la terre d'Ezo[198].

松前於、諸方従来船頭商人等、夷人対、地下人同、非分義申懸可不。並船役の事、前々自、有来如、之取可。自然此旨於相背族在之者、言上急度可、御誅罰者速加被可者也。

文禄二年正月五日

蠣崎志摩守とのへ[199]

A Matsumae, tout commerçant et capitaine de navires de commerce se doit de ne pas traiter les Ezo de manière outrancière, tout comme avec le petit peuple. Par ailleurs, comme auparavant [depuis 1551], il leur faut s'acquitter de la taxe douanière maritime (*funa yaku* 船役). En outre, il faut également dénoncer les contrevenants à ces mesures, que nous puissions appliquer le plus rapidement possible les sanctions nécessaires.

2ème année de l'ère Bunroku, 5ème jour de la nouvelle lune

A Kakizaki Shima no kami

Le premier objectif de cette lettre de cachet est d'émanciper officiellement la famille Kakizaki de leurs suzerains, les Andô. Yoshihiro est désormais un vassal direct de Toyotomi Hideyoshi. D'après *l'Histoire de Matsumae* (*Matsumae chô shi* 松前町史), c'est cette lettre qui fait véritablement passer les Kakizaki du rang de vassaux à celui de seigneur-suzerain, vassal direct du shogun (*daimyô* 大名)[200].

Cette lettre mentionne les Aïnous [Ezo], ils sont à traiter avec respect, en particulier pour éviter une nouvelle flambée de violence après la guerre de Kosham'ain. Le fait que les Aïnous sont mis au même niveau que les paysans est également symbolique de leur apport au fief et à la société ; ils ont un rôle de producteurs, dans le sens où ils fournissent les marchandises pour les échanges, produit de base du fonctionnement du futur fief. Cette lettre sonne également le glas de toute la population qui effectue des allers-retours entre Honshû et Hokkaidô, Wataritô et autres, et qui jouent le rôle d'intermédiaires commerciaux, sans pour autant en avoir le statut.

[198] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.111

[199] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, 1969, 1981 (rééd.), p.113 et KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Collection « Kôdansha sensho mechie » 69, Kôdansha, 1996, p.166

[200] TSURUTA Kei, *op.cit.*, p.165

Cette missive ne correspond pas aux autres lettres de mission à cachet vermillon, envoyées aux différents seigneurs à la tête d'un fief, appelées « lettre de relève territoriale » (*honryô ando jô* 本領安堵状) ou « lettre territoriale » (*ryôchi ate kôjô* 領地宛行状.), cependant comme le clan Kakizaki possède un droit de douane et de prélèvement des taxes (*chôzeiken* 徴税権), ainsi que l'autorité pour distribuer des droits commerciaux, son autorité est néanmoins reconnue et affirmée. Par ailleurs, comme il est rend visite annuellement à Hideyoshi pour lui offrir des faucons pour la chasse, il détient un droit de circulation et de réquisition d'hommes et de chevaux (*ninputenma* 人夫伝馬) de Tsugaru jusqu'à Osaka.

Plusieurs facteurs ont pu motiver l'envoi d'une telle lettre, d'après Kasuga Toshihiro, la proximité géographique de l'île et d'Orankai, ainsi que la nécessité de s'allier à la famille contrôlant le nord, a joué un très grand rôle[201]. Kamiya Nobuyuki opine dans le même sens, en ajoutant que où le traité de paix de 1551 avait régulé le commerce entre Aïnous et Japonais, cette lettre assure l'exclusivité du commerce bilatéral avec les Aïnous aux Kakizaki[202]. Ceci est confirmé par les études sur les Aïnous de Tsugaru de Namikawa Kenji[203]. D'après les *Chroniques de Shinra* (*Shinra no kiroku* 新羅之記録) de 1646, document légitimant l'autorité des Kakizaki sur l'île et ci-après *Chroniques*, Yoshihiro aurait déclaré en rentrant à Fukuyama qu'il va rassembler les Ezo, leur montrer la lettre de cachet et leur en traduire le contenu ; qu'il agira contre les ennemis ezo, les contrevenants japonais aux restrictions commerciales, qu'il apaisera les tensions avec les Ezo et fera venir les navires de commerce en nombre pour développer le pays[204].

Incidemment, toujours d'après les *Chroniques,* deux jours après la réception de cette lettre, Kakizaki Yoshihiro, rend visite à Tokugawa Ieyasu, l'un des cinq hauts conseillers (*gotairô* 五大老) de Hideyoshi. Autoproclamé « seul à contrôler Ezo » (エゾを支配するのは我のみ[205]), venu de « l'île aux confins [du nord] qui traverse vers les ennemis chinois » (奥狄唐渡の嶋), Yoshihiro se montre fin diplomate, et semble pressentir peut-être l'importance d'Ieyasu, le prochain homme fort du Japon. Il se présente vêtu de vêtements de brocart chinois (*kara koromo* 唐衣, également appelé « brocart d'Ezo » *Ezo nishiki* 蝦夷錦), venus du continent via le commerce aïnou, qu'il cède finalement à Ieyasu, qui lui en fait la demande[206]. Ce choix vestimentaire indique sans doute une volonté de marquer une différence visuelle par rapport aux autres seigneurs, ainsi qu'une affirmation de la particularité du fief par rapport au reste du shogunat.

En 1596, Yoshihiro et son fils aîné Morihiro 盛広 rendent visite à Ieyasu à Osaka ; ils reçoivent cette même année une autre missive de la part de Hideyoshi, selon Kasuga Toshihiro 春日敏宏.

---

[201] KASUGA Toshihiro, « Toyotomi seiken to 'Ezo no shima ô' – Matsumae han seiritsushi no kisoteki kenkyû 1 » (Le pouvoir de Toyotomi et le « Roi de l'Île des Ezo »), *Hokkaidôshi kenkyû* (Etudes sur l'histoire de Hokkaidô), n°37, 1985

[202] KAMIYA Nobuyuki, *Daimyô gaikô to Hgashi Ajia* (La Diplomatie des Daimyô et l'Asie Orientale), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1997, p83-85

[203] NAMIKAWA Kenji, *Kinsei Nihon to hoppô shakai* (Le Japon pré-moderne et les sociétés du nord), Tôkyô, Sanseidô, 1992, 305p.

[204] HOKKAIDÔ CHÔ (éd.), *Shinsen Hokkaidô shi* (Nouvelle histoire de Hokkaidô), Tôkyô, 1937, volume 5, p.46

[205] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.166

[206] *Ibid.*, p.166

其口巣鷹、自余へ出候事、停止一切令一候。先々如可申付可候。並商買船之事、最前モ如仰出被、夷江直相付可不候。松前於可商売遂可候。右之両条、若相背輩ハ、曲事為可候条、注其名相、言上可候也。

極月二日　　秀吉印
蠣崎甚五郎（盛広）殿[207]

Par cet ordre, il est interdit d'envoyer des poussins de faucon à élever ailleurs qu'au shogunat, comme c'était le cas avant. Et comme avant, les bateaux de vente ne commercent pas directement avec les Ezo. A Matsumae, on peut commercer. Concernant les deux règlements qui précèdent, les noms des contrevenants sont à nous être communiqués.

L'objectif de cette seconde lettre est de renforcer l'exclusivité shogunale en matière de produit fauconniers, et l'exclusivité domaniale en matière de commerce avec les Ezo, qui de fait. Par ailleurs, on pense que c'est autour de cette époque, entre 1596 et 1615, que le premier poste frontière (*bansho* 番所) est installé entre le territoire domanial et aïnou à Kameda, par Shiratori Mogasaburô, un immigré du fief de Nambu[208].

(iii) L'avènement des Matsumae et de la relation triangulaire shogunat-Matsumae-Aïnous

En 1599, après la mort de Hideyoshi, Yoshihiro rend de nouveau visite à Ieyasu, nouvel homme fort du Japon, accompagné de son fils cadet Tadahiro 忠広. Comme preuves de soumission à Ieyasu, Yoshihiro présente une généalogie du clan Kakizaki ainsi qu'une carte de l'île d'Ezo (*Ezo no zu* 蝦夷之図)[209] –qui ne nous est malheureusement pas parvenue. Pour parachever cette soumission symbolique, en 1599, Yoshihiro abandonne son nom et prend celui de son fief.

Bien que devenu un vassal direct d'Ieyasu, la distance empêche Matsumae Yoshihiro de participer à la Bataille de Sekigahara à ses côtés en 1600. Son clan fera donc partie de ceux des « seigneurs vassaux de l'extérieur » (*tozama daimyô* 外様大名). En 1600, il se fait construire un nouveau château, achevé six ans plus tard, auquel il donne le nom de Fukuyama 福山, au sud de la forteresse de Tokuyama (anciennement Ôdate) [210] ; c'est de là que siège le fief de Matsumae.

[207] HOKKAIDÔ CHÔ (éd.), *op.cit.*, volume 5, p.83
[208] EDMONDS Richard Louis, « Northern Frontiers of Qing China and Tokugawa Japan » (Frontières septentrionales de la Chine des Qing et du Japon des Tokugawa), *Research Paper n°213*, Chicago, Department of Geography, University of Chicago Press, 1985, p.88
[209] AKIZUKI Toshiyuki, *Nihon hokuhen no tanken* (La découverte des franges septentrionales japonaises), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankôkai, 1999, p.15 et YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.25
[210] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.116

En 1601, Yoshihiro envoie de nouveau son héritier Morihiro rendre visite au nouveau shogun Tokugawa Ieyasu, où celui-ci se voit accorder le titre honorifique protocolaire de noble du 5ème rang (*wakasa no kami* 若狭守). En 1603, Yoshihiro rend de nouveau visite à Ieyasu et reçoit une allocation ; le clan Matsumae en recevra une à chacune de ses visites aux shoguns Tokugawa. Le 27ème jour de la nouvelle lune de l'an 1604, Tokugawa Ieyasu envoie au Matsumae une lettre à cachet noir (*koku in jô* 黒印状).

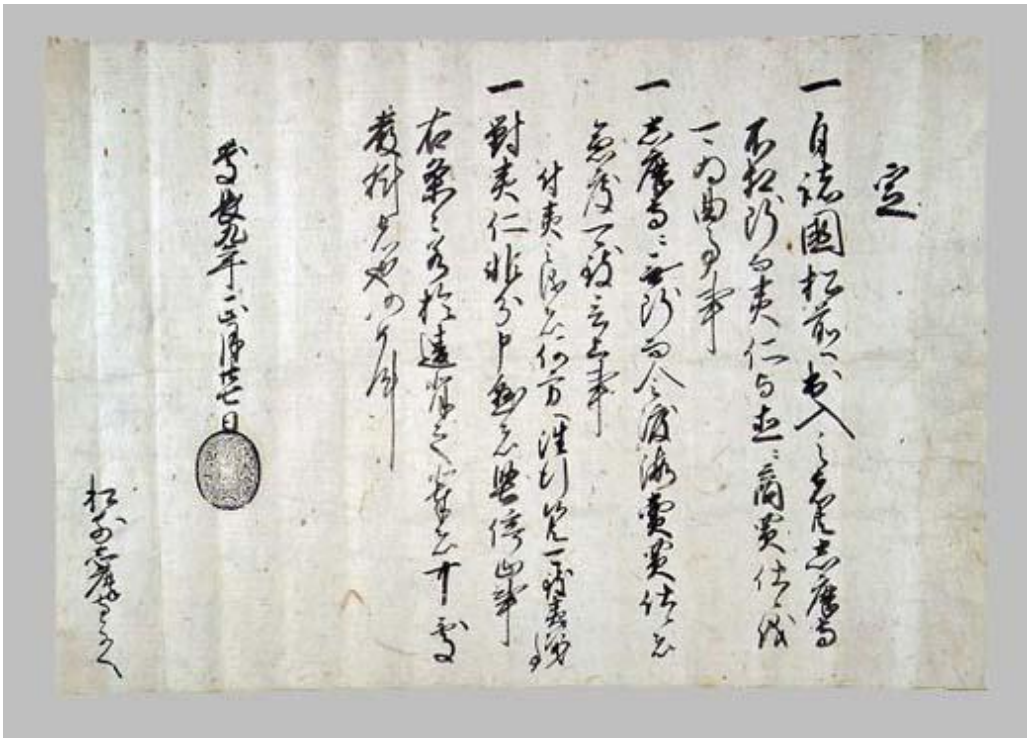

Figure 25- La lettre à cachet noir deTokugawa Ieyasu
(Disponible sur le site de la Fondation pour la Recherche et la Promotion de la Culture Aïnoue, http://www.frpac.or.jp/together/details/post-5.html, consulté le 2 octobre 2013)
[L'original est conservé à l'Université de Waseda]

一、諸国自松前へ出入之者共、志摩守ニ相断不而、夷仁商買仕候儀、曲事為可事。
一、志摩守ニ断無断而、渡海令、売買仕候者、急度言上致可事。
附、夷之儀者、何方へ往行候共、夷次第為可事。
一、夷仁対、非分申懸者、堅停止事。
右条々若違背之輩於者、厳科処可者也。仍如件。

慶長９年正月２７日
松前志摩守とのへ[211]

1. Il est interdit à toute personne des provinces extérieures d'entrer ou de sortir de Matsumae et de commercer avec les Ezo sans l'autorisation du gouverneur (*shima no kami* 志摩守).
2. Il faut dénoncer dès que possible ceux qui, sans l'autorisation du gouverneur, traverse et font du commerce.
2 bis. Les Ezo peuvent aller ou bon leur semble [pas jusqu'au Japon, mais où qu'ils veuillent sur l'île]
3. Il est strictement interdit d'infliger un mauvais traitement aux Aïnous.

[211] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, Volume 2 (sur 9), p.116 et KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.186

Si quiconque contrevient à ce décret, il sera rigoureusement puni. Prière d'observer avec attention le contenu de ce décret.

An 9 de l'ère Keichô, 27ème jour de la nouvelle lune
A Matsumae Shima no kami

Plusieurs éléments sont intéressants à noter dans ce décret. Tout d'abord, il confirme l'interdiction pour quiconque de commercer avec les Aïnous [Ezo], sans l'aval du fief. Ensuite, il précise que ceux-ci ne sont pas concernés par les restrictions de mouvement des Japonais, bien que, comme on l'a vu précédemment, depuis 1551, leurs transactions commerciales sont visées par les responsables de l'est et de l'ouest, eux-mêmes supervisés par le clan Matsumae. Néanmoins, nulle part est-il stipulé clairement que les Aïnous ne peuvent effectuer de transactions commerciales qu'avec le fief de Matsumae ; d'ailleurs, le fait que les Aïnous se rendent dans la région du Tôhoku pour commercer est confirmé par de nombreux documents d'époque[212]. Enfin, on retrouve le souci de ne pas maltraiter les populations locales. Ceci pourrait paraître étonnant au vu de l'impureté et de la barbarie de ceux-ci par rapport aux Japonais, cependant le fait d'imposer des mesures de protection fait partie des prérogatives d'un leader japonais vis-à-vis de ses subordonnés. Le clan Matsumae est ici considéré comme responsable de la protection des Aïnous, au même titre que le shogun est responsable de la protection des Japonais, même s'ils sont clairement considérés comme étant extérieurs au shogunat. En outre, comme le fait remarquer Kaiho Mineo, il n'y a aucune preuve que ce décret ait été communiqué de quelque manière que ce soit aux Aïnous eux-mêmes[213].

D'après l'*Histoire de Matsumae*, la teneur ainsi que le style de rédaction de cette lettre en fait une lettre de mission officielle, à valeur de décret. Elle reconnaît les Matsumae en tant que *daimyô*, et elle fixe leur responsabilité vis-à-vis des Aïnous. En confirmant le contrôle domanial des Aïnous, et en insistant de nouveau sur l'exclusivité du commerce bilatéral avec eux, le shogunat définit à la fois les devoirs du fief vis-à-vis de ces derniers, mais également vis-à-vis de lui[214]. L'autorité des Kakizaki est reconnue, leur titre honorifique et rang protocolaire de cour est le 5ème inférieur (*Izu no kami* 伊豆守) et le fief de Matsumae (Matsumae han 松前藩) est né. Néanmoins, le clan Matsumae n'obtient le statut officiel de *daimyô* qu'en 1719 selon certaines sources[215], 1732 selon d'autres[216] ; avant cela, il est considéré comme un vassal héréditaire (*kôtai yoriai* 交代寄合[217]). Les droits de commerce exclusifs avec les Aïnous seront confirmés par des shoguns postérieurs : Hidetada en 1617,

[212] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.170
[213] *Ibid.*, p.170
[214] TSURUTA Kei, *op.cit.*, p.168
[215] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.198
[216] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, p.122-123
[217] *Kôtai yoriai* 交代寄合 : souvent un « porte-bannière » vivant sur des terres obtenues du shogun, d'un revenu supérieur à 3 000 koku, et qui participe au système de résidence alternée.

Iemitsu en 1634, Ietsuna en 1664[218], Tsunayoshi en 1682, Ienobu en 1711, et Yoshimune en 1719[219].

Les trois documents marquant l'instauration du fief de Matsumae que nous venons de voir possèdent une similitude frappante : l'absence totale de limites géographiques clairement définies pour le fief. Il est bien fait référence à un « territoire ezo », mais sans préciser où il commence, et où il finit. Ceci est d'autant plus frappant que Toyotomi considère qu'Ezo est en contact avec la région d'Orankai, et qu'Ieyasu lui-même affirme que l'île est proche de la frontière avec le nord de Kôrai (北高麗)[220]. En l'absence de missions d'évaluation (*kenchi* 検地) et de mission cartographique, cela se comprend, mais leur absence même est remarquable.

Cette particularité n'est pas la seule concernant le fief de Matsumae ; face à l'apparente rigidité institutionnelle du système shogunal-domanial, l'exemple de Matsumae révèle une souplesse effective au niveau local. La naissance et la pérennité du fief dépendent de la reconnaissance shogunale de l'autorité des Matsumae, de la souplesse shogunale à son égard et de l'exclusivité de ses droits commerciaux bilatéraux avec les Aïnous. En échange, le fief joue le rôle d'intermédiaire commercial et garant de la paix dans le nord.

(2) Un « invité vêtu de brocart » – les entorses de Matsumae au système shogunal-domanial

Comme on l'a vu précédemment, les trois piliers institutionnels du shogunat d'Edo sont les interdictions maritimes et la politique d'isolement partiel (*sakoku*), le système de calcul rizicole du *kokudaka* comme base aux institutions politiques et économiques et enfin la hiérarchisation compartimentée de la société. Cette rigidité institutionnelle est renforcée par le contrôle shogunal des fiefs sur les questions des unions maritales, des constructions et réfections de châteaux, ou le système de résidences alternées (*sankin kôtai* 参勤交代). Cependant, comme le souligne Kaiho Mineo, Matsumae bénéficie d'une entorse aux interdictions maritimes dans le sens où il commerce avec les Aïnous, au système de *kokudaka* dans le sens où il n'y participe pas, du fait de l'absence de riziculture et de mission d'évaluation (*kenchi* 検地) devant servir de base aux estimations des taxe, et enfin, du fait de l'impossibilité d'établir des barrières claires entre les guerriers, les paysans, les commerçants et les Aïnous[221]. Le fief de Matsumae ne correspond donc à aucun des piliers de l'État Tokugawa selon Asao Naohiro. Plus tard, le caractère unique de ce fief sera renforcé par la présence de la Russie à ses portes et l'émergence des pêcheries proto-industrielles.

[218] SAKAKURA Genjirô, « Ezo zuihitsu » (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.58

[219] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), University of California Press, Berkeley, 2006, p.244

[220] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.177

[221] *Id.*, *Bakuhansei kokka to Hokkaidô* (L'État du système Bakuhan et Hokkaidô), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.14-16

(i) Une structure domaniale conventionnelle

La structure administrative et décisionnelle du fief reflète, à plus petite échelle, celle du shogunat (On pourra consulter les annexes XIV et XV). A la tête du fief se trouve un seigneur (*hanshu* 藩主), assisté par trois ou quatre « anciens de la famille » (*karô* 家老)[222], issus des clans Kakizaki et Matsumae, ou Shimo no kuni, qui ont énormément d'influence sur la politique domaniale.. Cette structure reflète la hiérarchie gouvernementale entre shogun et *rôjû*. La date exacte de l'apparition officielle de cette fonction de *karô* n'est pas claire, mais le premier document attestant d'une visite au shogun date de 1642[223]. A partir de 1681, la fonction de « responsable » (*yônin* 用人) apparaît ; ils sont entre trois et cinq pour assister les *karô* [224] . D'autres fonctions font leur apparition progressivement avec l'élargissement progressif du territoire domanial, les incursions en territoire aïnou, l'augmentation de la population japonaise dans l'île (On pourra consulter les figures de l'annexe XII), mais aussi les changements économiques ; c'est le cas des préfets (*bugyô* 奉行) aux finances (*kanjô bugyô* 勘定奉行) et aux temples et aux sanctuaires (*jisha bugyô* 寺社奉行), deux de chaque dès 1733, aux villes, telles que Kameda-Hakodate, à partir de 1741, ou Hinokiyama et Esashi. Ces derniers sont surveillés par des surveillants de districts (*machi ginmi yaku* 町吟味役) à partir de 1787.

Parmi les plus vieilles fonctions, de bureau de contrôle douanier maritime (*oki no kuchi bansho* 沖ノ口番所) à partir des années 1615 ; ils sont chargés de vérifier les arrivées et départs des navires, ainsi que le règlement des taxes correspondantes. Ils sont surveillés à partir de 1787 par les « inspecteurs de l'embouchure » (*oki no kuchi ginmi yaku* 沖ノ口吟味役). Des « contrôleurs affectés au territoire d'Ezo» (*Ezochi kinba*n 蝦夷地勤番) sont quant à eux chargés d'inspecter les cargaisons des bateaux affrétés par les familles de guerriers pour réguler le commerce avec les Aïnous[225]. Nous en reparlerons. En résumé, si l'on exempt le rôle de préfet en charge de la surveillance des harengs destinés au gouvernement shogunal (*kenjô nishin bansho bugyô* 献上鯡番所奉行)[226], l'organigramme de Matsumae est similaire à ceux des autres fiefs.

En outre, les liens entre le fief de Matsumae et la Cour sont très forts, par rapport à l'éloignement et la taille du Matsumae. Ceci est du à la prise en charge et la surveillance de Hanayamain Tadanaga 花山院忠長 dans son exil à Matsumae, suite à l'affaire Inokuma (*Inokuma jiken* 猪熊事件)[227]. Après avoir passé quatre ans en exil à Matsumae, en 1619, Hanayamain voit sa peine commuée et complète sa sentence à Tsugaru. Il reste en très bons

[222] *Karô* 家老 : Conseillers choisis parmi les vassaux héréditaires du chef de fief.
[223] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, Volume 2 (sur 9), p.132
[224] *Ibid.*, p.132
[225] *Ibid.*, p.131
[226] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.58
[227] *Inokuma jiken* 猪熊事件: en 1607, le samurai Inokuma entretient une liaison ave une femme de Cour de l'empereur Go Yôzei. Le coupable parvient à s'échapper, mais le même incident se produit en 1609. Le coupable est finalement mis à mort et les complices, dont Hanayamain Tadanaga 花山院忠長 sont exilés.

termes avec le fief qui l'a accueilli, et de ce fait, six seigneurs de Matsumae prendront pour épouses des femmes nobles, ce qui est très rare pour un fief si petit et si éloigné[228].

(ii) Une entorse au « système de résidence alternée »

Le fief de Matsumae est en effet l'un des plus éloignés, de la capitale shogunale, si non dans les faits, du moins dans les esprits, du fait des relations pluriséculaires entre l'État central japonais et le nord-est. De ce fait, le fief de Matsumae bénéficie d'une entorse au « système de résidence alternée » à Edo : jusqu'à la fin des années 1680, les Matsumae ne se rendent qu'un an sur trois dans la capitale shogunale, puis tous les cinq ou six ans en moyenne jusqu'à la prise de contrôle shogunal direct de 1799[229]. En outre, on peut noter qu'il y a plusieurs années durant lesquelles cette obligation est suspendue : en 1669 durant la guerre de Shakush'ain, en 1697 pour cause de catastrophes naturelles, en 1785 en vertu de la mission shogunale d'investigation d'Ezo (*Ezochi chosa* 蝦夷地調査) de l'ère Tenmei et enfin en 1797, quand les représentants Matsumae rebroussent chemin pour cause de contacts avec des navires étrangers (l'incident Broughton)[230]. A titre de comparaison, les Sô du fief de Tsushima, se voient imposer en 1605 un séjour à Edo tous les trois ans et en 1607, ainsi qu'un statut de *daimyô* d'un fief à 100 000 *koku*[231].

Comme le confirme un document des rares documents d'époque, le *Hokkai zuihitsu* 北海随筆 (*Essais des mers du nord*) de Sakakura Genjirô :

> 国初の頃松前家の位席は、賓客の御あしらひにて、参勤の時は往来御伝馬にて、堂上の格式も列候より格別の事も有し由[232]
> Aux premiers temps du pays, la position de la famille Matsumae faisait qu'elle recevait le traitement d'invité d'honneur ; lors des allers et retours au moment de la résidence alternée à Edo, ils peuvent s'arrêter dans les haltes de relais équins shogunales, et lors des cérémonies formelles au château, plutôt que de faire la queue, elle reçoit un traitement particulier.

Lors de leurs voyages à Edo, les seigneurs de Mastumae bénéficient depuis Toyotomi Hideyoshi d'une autorisation spéciale pour circuler dans chaque fief, s'arrêter dans tous les relais équins (*gotenma* 御伝馬) et être fournis en nourriture pour faucon. D'après Kikuchi Isao, l'une des raisons de cette permissivité est justement l'acheminement des faucons jusqu'à Edo[233]. Nous reparlerons plus avant de l'importance du commerce des plumes de faucon.

---

[228] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.52
[229] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.199
[230] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.124
[231] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.201
[232] ÔTOMO Kisaku, *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), 6 volumes, Tôkyô, Hokkô shobô, 1943, volume 2, p.81
[233] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.104

(iii) Des pratiques diplomatiques bien rôdées

Ce traitement de faveur, le fief le doit à son éloignement, mais également à la relative confiance dont fait preuve le shogunat à son égard ; ceci est en partie due à des pratiques diplomatiques bien rôdées. Comme on l'a vu plus haut, Yoshihiro a su s'assurer des bonnes grâces de Toyotomi Hideyoshi et a su voir en Ieyasu le nouvel homme fort du Japon. Cependant, du fait de son absence à la bataille de Sekigahara, le clan des Matsumae fait partie des clans dits extérieurs (*tozama* 外様), et de ce fait, il cherche à s'assurer le soutien du shogunat et des clans puissants. En 1609, lors d'une résidence alternée à Edo, le septième fils de Yoshihiro, Yasuhiro 安広, est placé au service du seigneur Date Masamune 伊達政宗, et l'année suivante lors d'un séjour à Akita, le dernier fils de Yosjhijiro, Michihiro est placé au service de Satake Yoshinobu 佐竹義宣[234]. En 1616, lors de la prise du château d'Ôsaka pour mater le clan Toyotomi et sceller le pouvoir des Tokugawa à la tête du pays, Matsumae Yoshihiro, âgé de 68 ans, et son deuxième fils, Tadahiro 忠広, se battent aux côtés d'Ieyasu. Lors de la victoire de ce dernier, Yoshihiro lui remet sept *shaku*, soit environ 2 mètres 30, de peau de loutre de mer, qu'il a lui-même reçu en cadeau du chef aïnou Nishirake'ain, parmi une dizaine de fourrures[235], et place Tadahiro à son service. Lors de la découverte d'or à Hokkaisô, le troisième seigneur Matsumae, Kinhiro 公広, présente cent *ryô* de poussière d'or au shogun Hidetada en 1620. Trois ans plus tard, il se porte volontaire pour l'accompagner ainsi que son fils Iemitsu 家光, à Kyôto, pour obtenir l'investiture impériale de celui-ci. Il bénéficie à cette occasion d'une escorte digne d'un daimyô de 10 000 *koku*, alors qu'il n'en est pas officiellement un. La personnalité et la lucidité de Kinhiro, qualifié par Iemitsu, d' « être rare pour la campagne » (田舎には珍しき者)[236], ainsi que ses bonnes relations avec le shogunat, -à l'instar de son accueil des topographes et cartographes shogunaux venus établir une carte d'Ezo en 1634-, permettent aux Matsumae de bénéficier d'une relative confiance shogunale. Bien qu'ils n'obtiennent le statut officiel de *daimyô* qu'en 1732, et qui plus est de *tozama daimyô*, ils jouissent d'une grande liberté et d'une relativement grande confiance de la part du shogunat des Tokugawa.

(iv) Une relative facilité de mouvement

Cette confiance se traduit également par une relative facilité de mouvement. En effet, bien que dans d'autres fiefs, le mouvement des populations, en particulier des paysans, soit régulés, les mouvements de populations du Tôhoku vers Matsumae, en particulier en période de famine, est comparativement aisé. Malgré que le fief n'ait pas encouragé l'immigration, il n'a pas non plus systématiquement rejeté les arrivées de migrants, temporaires ou non. Ceux qui possèdent des attaches –réelles ou fictives- avec des habitants du fief peuvent demander une naturalisation, littéralement une « entrée dans le corps des paysans » (*hyakushô-iri* 百姓入

[234] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.28
[235] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.101
[236] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.52

り)[237]. En outre, les travailleurs saisonniers se rendant en territoire aïnou doivent passer par l'une des deux barrières douanières à l'ouest, à Sekinai, aux alentours de Kuma.ishi, ou à l'est, à Kameda, aux alentours de Hakodate[238]. Par ailleurs, les voyageurs (*tabibito* 旅人) se rendant à Ezo sont également les bienvenus, à la condition expresse que leurs papiers soient en règle et après avoir subi un interrogatoire à leur arrivée à Ezo.

Incidemment, et ce même après la mise en place des restrictions maritimes, en 1635, le fief envoie Murakami Kamonzaemon 村上掃部左衛門, Satô Kamozaemon et Kakizaki Hiroshige, tous trois vassaux des Matsumae, explorer la côte sud de Sakhaline ; malheureusement les écrits relatifs à cette mission ont disparu dans un incendie en 1638, et aucun ne nous est parvenu[239]. L'année suivante, un autre vassal, Kôdô Shôzaemon, pousse jusqu'au lac Taraika, au nord-est de Sakhaline, puis hiverne à Usshamu[240]. En 1661, contrevenant aux restrictions maritimes, le fief envoie le vassal Yoshida Sakubê 吉田作兵衛 faire le tour de tout Ezo. Bien que leurs relevés aient été perdus, on peut imaginer qu'ils aient servi à coucher sur papier les cartes de 1644 et 1700. Il est intéressant de noter qu'au moment même où sont parachevées les interdictions maritimes interdisant à aucun Japonais de quitter le territoire (décret de 1634), le fief prend sur lui d'outrepasser les décrets shogunaux.

Parmi les sources citées par Matsumae Hironaga dans sa *Description de Matsumae* de 1782, on trouve écrits de guerriers domaniaux envoyés en mission : 礦崎伝右衛門, qui pendant l'ère Genroku (1688-1704) aurait voyagé dans le nord de l'île[241], Takahashi Moriaki 盛明 entre 1711 et 1716, -et grâce à lui des informations de Sebukaf'ain, le chef de Taraika en Sakhaline-, Katô Kahei, qui aurait voyagé jusqu'à Sakhaline autour des années 1751[242], puis Kudô Nagamoto 工藤長旧, qui rencontre à Sôya le chef de Nayoro en Sakhaline dans les années 1770[243]. Un tel fait est intéressant à plusieurs points de vue ; tout d'abord, cela signifie que des guerriers du fief peuvent se rendre jusqu'à Sakhaline, ensuite, comme ses écrits ne nous sont pas parvenus et qu'il n'en est question dans aucune autre source, on peut imaginer que le shogunat ou les lettrés proches de celui-ci n'ont pas pu y avoir accès.

En 1771, Murayama Dembei est envoyé par le fief pour évaluer la possibilité d'ouvrir des *basho* à Sakhaline. Ces initiatives ne sont, semble-t-il, pas toujours toutes assumées par le fief. En 1761, interrogés par des envoyés shogunaux sur leurs rapports avec Sakhaline et le continent, les représentants domaniaux répondent évasivement. Ils admettent que certains produits proviennent « d'extrêmement loin », qu'ils sont « quasiment impossibles » à obtenir et qu'il n'y avait donc « aucun besoin de s'en préoccuper »[244].

---

[237] HOWELL David L., *Capitalism from within: Economy, Society, and the State in a Japanese Fishery* (Un capitalisme intérieur: économie, société et État dans une pêcherie japonaise), Berkeley, University of California Press, 1995, p.60
[238] *Ibid.*, p.60
[239] MATSUMAE Hironaga, « Matsumae-shi » (Description de Matsumae), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10) 'Description d'Ezo, Essais d'Ezo, Description de Matsumae', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.103
[240] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.139
[241] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.108
[242] *Ibid.*, p.107
[243] *Ibid.*, p.110
[244] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.143

(v) Une autorisation à déployer ses troupes

De la même manière que les fiefs de Satsuma et Tsushima, également en contact avec l'étranger, le fief de Matsumae n'a pas besoin de la permission du shogunat pour déployer ses troupes, et, tout comme Nagasaki, il bénéficie même du soutien d'une partie des troupes des fiefs voisins de Tsugaru, Nambu et Tsuruoka, en cas de besoin. En 1789, le fief de Tsugaru envoie trois mille hommes suite à l'insurrection de Kunashiri–Menashi et en 1809, le fief de Shônai envoie trois cents hommes pour patrouiller[245]. Par ailleurs, suite au Règlement sur le service militaire (*gun.yaku kitei* 軍役規定) par le shogunat en 1633, le fief de Matsumae doit remplir les obligations militaires d'un fief de 10 000 *koku*.

Par rapport à toutes les particularités domaniales précédemment citées, l'une des plus importantes sont sans aucun doute l'absence de riziculture, et de ce fait, l'impossibilité d'implanter le système de *kokudaka*.

(vi) L'absence de riziculture et la non-application du *kokudaka*

La riziculture n'est pas véritablement pratiquée à Hokkaidô avant les années 1850. Des tentatives infructueuses ont lieu pendant l'ère Kansei (entre 1661 et 1673) et l'ère Jôkyô (1684-1688)[246], puis de nouveau pendant deux ou trois ans à partir de 1692 vers Abuta[247], en 1694 à Bekiriji[248], en 1697 à Tokunori[249]. De nouvelles tentatives sont entreprises en 1700 à Esashi, au début des années 1730 à Otobe, puis de nouveau en 1732 à Esashi ; cette dernière récolte fournit une soixantaine de kilos de riz[250]. Sakakura Genjirô fait une tentative de riziculture inondée à Fukushima et Ôno pendant l'ère Kyôho (1716-1736), la tentative est renouvelée sur ordre domanial en 1739[251]. En 1779-80, de riziculteurs du fief d'Akita, puis de

[245] BOLITHO Harold, « The *Han* » (Le fief), dans JANSEN Marius B. (éd.), *Warrior rule in Japan* (Le règne des guerriers au Japon), New York, Cambridge University Press, 1995, p.223
[246] TAKAKURA Shin.ichirô, « Hokkaidô beisaku zenshi » (Histoire des origines de la riziculture à Hokkaidô), *Hôke kaironsô*, n°9, avril 1941, p.265
[247] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.250
[248] *Ibid.*, p.250
[249] D'après le *Shôi zuihitsu* (*Essais des pins barbares* 松夷随筆) de Sei Kai 性海 (1768) cité dans EDMONDS Richard Louis, « Northern Frontiers of Qing China and Tokugawa Japan » (Frontières septentrionales de la Chine des Qing et du Japon des Tokugawa), *Research Paper n°213*, Chicago, Department of Geography, University of Chicago Press, 1985, p.21
[250] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, 2009, p.94 et YAMAMOTO Tadashi (éd.), *Kinsei Ezo-chi nôsakubutsu nenpyô* (Chronologie des cultures agricoles à Ezo pendant l'époque pré-moderne), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankô kai, 1996, p.3
[251] Cette dernière est celle qui apparaît dans le plus grand nombre de documents d'époque (*Hokkai zuihitsu*, *Ezo zuihitsu* (SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.67), Matsumae-*shi*, *Fukuyama hifu*, *Matsumae nenki* et les rapports de la mission shogunale de 1761), et sources secondaires. KIKUCHI Isao, « Ezo-jima no kaihatsu to kankyô », dans KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.255, YAMAMOTO Tadashi (éd.), *op.cit.*, p.4 et YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.94, HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit*., volume 2, p.250

Tsugaru[252] sont invités par le seigneur Matsumae Hironaga pour tenter d'implanter la riziculture à Fukushima[253]. En 1795, puis en 1801, une tentative de riziculture inondée à Fumitsuki[254]. Par conséquent, le fief importe donc son riz. Dans les premières années, il bénéficie de la part du shogunat de vente à taux réduit de riz de la région de l'Ôu, à hauteur de 3000 *hyô* (l'équivalent de 180 tonnes), puis plus tard de 4500 *hyô* (270 tonnes) à partir de 1696[255]. En 1761, il importe 40 291 *koku*, 66 700 *koku* en 1788, dont 10 000 *koku* utilisés pour le commerce et le reste à nourrir la population japonaise grandissante[256].

Ce qu'il faut retenir, c'est qu'à l'exception des tentatives de 1739, puis 1779-80, ordonnées par les seigneurs de Matsumae, Kunihiro et Hironaga, toutes les autres sont des tentatives individuelles et qu'à aucun moment le fief ne se donne véritablement les moyens de développer la riziculture. Il n'est donc pas étonnant que ces tentatives aient échoué au vu du peu de moyens et de l'absence de défrichage ; il faudra attendre pour cela la prise de contrôle shogunal direct en 1801. Sans véritablement l'interdire, le fief n'encourage pas la riziculture, qui risque de monopoliser de la main d'œuvre, – déjà relativement peu nombreuse-, réservée aux activités piscicoles et sylvicoles, ainsi qu'à l'acheminement des produits de Hokkaidô dans tout le Japon.

Cependant d'autres cultures sont pratiquées dans le fief. Matsumiya Kanzan, en 1710, est le premier à avoir évoqué l'agriculture vivrière aïnoue[257]. Plus récemment, Yamamoto Tadashi a rassemblé dans son livre des informations extraites de sources d'époque pour établir une liste relativement exhaustive des cultures pratiquées à Ezo avant l'époque Meiji. Cet impressionnant travail nous permet de savoir précisément quelles étaient les ressources du fief en matière d'agriculture. Bien que l'agriculture reste une activité relativement marginale à Ezo, et circonscrite au territoire japonais, et bien que la riziculture ne soit pas praticable, d'autres cultures voient le jour. Cependant, à la différence de la riziculture, celles-ci dépassent le cadre du territoire japonais.

La première vague concerne des cultures préexistantes à Ezo, et déjà pratiquées de manière vivrière par les Aïnous, telles que le millet italien (*awa* 粟), dont la culture est attestée depuis l'ère Kan.ei (1624-1644), le millet japonais (*hie* 稗), depuis 1620, (deux cultures pratiquées de manière vivrière par les Aïnous). La seconde vague coïncide avec l'installation de Japonais dans le sud de l'île, elle compte le millet (*kibi* 黍) et le froment (*mugi* 麦), depuis l'ère Genroku (1688-1704)[258]. On perçoit à partir de cette époque une volonté de

[252] Les fiefs du Tôhoku sont désignés de plusieurs manières durant l'époque d'Edo, du nom de leur capitale « sous le château », ou du nom de la famille à sa tête. Le fief de Tsugaru est donc également appelé fief de Hirosaki. Je choisis d'utiliser l'appellation Tsugaru, car elle apparaît dans le titre du *Tsugaru ittôshi*, l'une des sources d'époque d'intérêt majeur pour étudier le fief de Matsumae. De même, le fief de Nambu apparaît également sous l'appellation Morioka, Satake sous celle d'Akita, Date sous celle de Sendai, Saka.i celle de Shônai. Nous nous fierons aux appellations le plus couramment utilisées dans les sources primaires que nous avons étudiées, c'est-à-dire : Tsugaru, Nambu, Akita, Sendai,, Shônai.
[253] TAKAKURA Shin.ichirô, *op.cit.*, 1941, p.265 et HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.250
[254] YAMAMOTO Tadashi (éd.), *Kinsei Ezo-chi nôsakubutsu nenpyô* (Chronologie des cultures agricoles à Ezo pendant l'époque pré-moderne), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankô kai, 1996, p.5
[255] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.27
[256] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.86
[257] WATANABE Hitoshi, *The Ainu Ecosystem and Group Structure* (Écosystème et structure du groupe chez les Aïnous), Tôkyô, University of Tôkyô Press, 1972, p.131
[258] YAMAMOTO Tadashi (éd.), *op.cit.*, p.24

responsabiliser les habitants du territoire domanial envers l'agriculture à travers cet édit, transmis à la préfecture d'Abuta en 1691, indiquant que si les terres confiées aux habitants ne sont pas défrichées dans les cinq ans, elles seront confisquées et confiées à une autre famille ; il est d'ailleurs rendu possible par ce même décret d'employer des saisonniers des fiefs voisins[259].

Le soja (*daizu* 大豆), le haricot rouge (*azuki* 小豆) et le radis japonais (*daikon* 大根) sont cultivés dès la fin du 17ème siècle en territoire japonais, et dès le début du 18ème en territoire ezo[260]. On trouve également des cultures plus rares, comme le flageolet ? (*ingen mame* 隠元豆), les carottes, les navets, les aubergines, le perilla de Nankin (*shiso* 紫蘇), la moutarde, le poireau depuis la fin du 17ème siècle[261]. Le début du 18ème siècle voit l'arrivée de la culture du concombre, de la pomme de terre, du chanvre, de la poire, et du tabac, dont la culture est attestée dès 1717[262]. La fin du 18ème siècle voit apparaître les cultures du raisin, de la prune, de sésame (*goma* 胡麻) (1783), du carthame des teinturiers (1781) et d'indigo (1781)[263]. L'ail et la pastèque sont cultivés depuis au moins le passage du *Providence* de Broughton en 1796[264]. Par ailleurs, l'igname chinoise (*naga imo* 長芋) et les carottes poussent à l'état naturel[265]. Enfin, même si elles sont peu exploitées avant le 18ème siècle, les ressources sylvicoles, le cyprès japonais (*hinoki* 檜 *Chamaecyparis obtusa*) vers Esahsi en territoire japonais, et le de pin d'Ezo (*Ezo matsu* 蝦夷松 *Picea jezoensis*), le long de la rivière Ishikari en territoire aïnou, font néanmoins partie des produits d'exportation de l'île. Ce sont des maisons de commerce basées à Edo pour une grande majorité qui prennent en charge des exploitations sylvicoles à partir du milieu du 18ème siècle[266]. Elles sont représentées sur place par un bureau, le bureau de ressources sylvicoles à Esashi (*hinokiyama yakusho* 檜山役所)[267].

L'absence de riziculture rend délicate l'insertion du fief de Matsumae dans le système de *kokudaka* et ses responsabilités domaniales relativement aléatoires, et ce bien que, comme on l'a vu plus haut, ce système sert moins à évaluer la richesse effective d'un fief (*uchidaka* 内高) qu'à définir ses obligations, mais aussi son importance, vis-à-vis du shogunat[268]. Toute l'ambigüité du statut du fief par rapport aux autres est contenue dans sa variation de statut à l'intérieur de ce système. Matsumae est considéré à la fin du 17ème siècle comme un fief à 7 000 *koku* lors de certaines audiences, le nombre de *koku* le plus bas, cependant il remplit les obligations militaires d'un fief de 45 000 *koku*. Il est officiellement considéré comme un fief à 10 000 *koku* dans une missive de 1643, dans ses obligations militaires en 1680[269], puis de

[259] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.248
[260] YAMAMOTO Tadashi (éd.), *op.cit.*, p.37
[261] *Ibid.*, p.45
[262] *Ibid.*, p.77
[263] *Ibid.*, p.96-97
[264] *Ibid.*, p.71
[265] *Ibid.*, p.70
[266] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*09, p.99
[267] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.57
[268] Comme le souligne David L. Howell, le shogunat augmente le *kokudaka* des fiefs de Tsugaru et Nambu au tournant du 19ème siècle, proportionnellement à leur importance stratégique en vue de la protection de Hokkaidô (respectivement de 47 000 à 70 000 en 1805, puis 100 000 en 1808, et de 100 000 à 200 000 en 1808). HOWELL David L., *Geographies of Identity in Nineteenth century Japan* (Géographies des identités dans le Japon du 19ème siècle), Berkeley, University of California Press, 2005, p.34 et 207
[269] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.198

manière fixe à partir de 1716[270] ou 1719[271], selon les sources. Fujimori Kôan 藤森弘庵 (1799-1862), un partisan de l'ouverture et du développement d'Ezo avant Meiji, estimera quant à lui que le fief équivaut à un million six cent mille *koku*[272]. A titre de comparaison, lors de l'invasion des Ryûkyû par Satsuma, un statut de *kokudaka* est assigné à l'archipel, et Tsushima bénéficie, grâce à son commerce avec la Corée, d'un statut à 100 000 *koku*, et ce malgré le peu de production rizicole des deux territoires[273].

La pratique de la riziculture à Hokkaidô aurait été difficile et coûteuse, au vu des techniques agricoles de l'époque, cependant la relative absence d'agriculture ne s'explique pas par la rudesse du climat, mais plutôt, comme le résume au début du 18ème siècle Sakakura Genjirô, dans ses *Essais concernant Ezo,* par une absence de motivation :

> 松前にて田作なき事は土地にあわざるにてはなく、田作の時節鯡猟と差合ゆえ古来より耕心見るものまきなり。[274]
> A Matsumae, le fait qu'il n'y ait pas de riziculture n'est pas dû à l'inadéquation des terres, mais comme depuis les temps anciens, le temps des récoltes coïncide avec celui de la pêche aux harengs, personne n'a le cœur à l'agriculture.

On comprend à travers cet extrait que c'est plutôt la présence des Aïnous sur l'île et le commerce pluriséculaire lucratif instauré avec eux a servi de frein à la promotion agricole, et bien que Matsumae ne soit pas le seul fief dont l'économie ne dépende pas principalement de l'agriculture, c'est l'un des seuls à ne pas l'avoir dissimulé. Par ailleurs, la riziculture est également interdite aux Aïnous, pour accroître leur disponibilité et la dépendance vis-à-vis du commerce. Quand le fief a vent des quelques rares tentatives d'implantation rizicole, comme dans les années 1780, dans la région d'Ishikari, les plans sont détruits et les responsables sont mis à l'amende[275]. Incidemment, cette agriculture limitée et l'absence de riziculture ont pour conséquence une nouvelle particularité domaniale : un ratio entre guerriers, agriculteurs et « non-agriculteurs » (*hinôgyômin* 非農業民) est beaucoup plus faible qu'ailleurs au Japon. En effet, même sans prendre en compte la population aïnoue, le nombre de ces « non-agriculteurs » - bûcherons, chasseurs, chercheurs d'or- que Philippe Pons assimile à l' « arrière-plan des catégories sociales à statut discriminatoire […] qui, pour certains groupes, leur fut assimilée »[276].

Cette absence de riziculture rend le fief dépendant des importations du reste du Japon, en particulier des régions de Tsugaru, d'Akita et de Sakata[277]. D'après le rapport établi suite à

---

[270] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.122 et YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.52, HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.191 et EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.136
[271] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.198 et WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.40
[272] FUJII Sadayoshi, « Fujimori Kôan no Ezo kaitakuron » (Les théories concernant l'ouverture d'Ezo de Fujimori Kôan), *Ôsaka furitsu daigaku keizai kenkyû*, 1958, p.73
[273] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), University of California Press, Berkeley, 2006, p.43
[274] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.67
[275] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.86
[276] PONS Philippe, *Misère et crime au Japon du XVIIe siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque des sciences humaines », 1999, p.34-35
[277] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.61 et « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, 1969, 1981 (rééd.), p.366

la mission d'inspection shogunale de 1761, le fief importe 40 291 *koku* de riz[278]. La limitation de la population via l'absence d'encouragement d'immigration a pour but de limiter le nombre de bouches à nourrir pour éviter que les importations de riz ne s'envolent, mais aussi pour éviter au maximum que le produit de la pêche soit consommé par la population. Furukawa Koshoken 古河古松軒 (1726-1807) précise dans ses *Notes de mes pérégrinations à l'est* (*Tôyû zakki* 東遊雑記), suite à sa mission d'investigation à Hokkaidô en 1788, que « le prix du riz est élevé, mais pour quiconque pêche suffisamment de harengs, il est tout à fait abordable. »[279].

Comme le souligne Takakura Shin.ichirô, le système socio-économique de l'époque des Tokugawa est basé sur la riziculture, sous-tendue par l'existence d'une classe paysanne ; une région qui ne possède ni l'une ni l'autre n'est pas vraiment une région (農耕を行はない農民のない國は國とは言えないと考えられて居た[280]). A Hokkaidô, les guerriers sont paysans et les nobles intermédiaires commerciaux [281] . D'après Augustin Berque, le refus domanial du développement de la riziculture a résulté dans des représentations collectives d'un espace hors-agriculture, et donc hors-culture, renforçant ainsi l'aspect sauvage et inculte de cet espace[282]. Peut-on aller jusqu'à affirmer que Matsumae n'est pas vraiment le Japon ?

(vii) « Matsumae n'est pas le Japon »

En sus des particularités précédemment citées, quelques anecdotes viennent renforcer l'idée d'une indépendance relative du fief par rapport au shogunat. D'après un document qu'on fait remonter aux années 1750-1760, le *Journal d'Ezo* (*Ezokokushiki* 蝦夷国私記), le chef du clan Matsumae a été fait « roi d'Ezo » (*Ezo daiô* 蝦夷大王) par Tokugawa Ieyasu, et il est cité dans d'autres documents contemporains comme étant un « daimyô difficile à comparer avec les autres » (*Wagakuni no daimyô ni hirei shikataki* 我国の大名に比例しかたき)[283].

> 御当家へ天下治り降参せられて蝦夷大王となり、段々船の多く入り込み人家も年々に相増候事也。（略）諸年貢不納、武家にて漁を致し、又わ商ひを致して暮らしけるか、段々と繁昌し、他国より出店抔いたし日増に賑ひ、夫に城下のやうに相成、家老用人始問屋を止め蝦夷地へ交易を始め、夫より漸く武家の形に成たる国なり。[284]
>
> La famille Tokugawa est arrivée au pouvoir et nous avons été soumis, devenant ainsi les rois d'Ezo ; les bateaux sont arrivés de plus en plus nombreux et les familles installées ici n'ont cessé d'augmenter d'année en année. […] Les familles de guerriers ne reçoivent pas d'allocations, mais ils vivent des fruits de la pêche ou du commerce ; celui-ci ne cesse de croître, les maisons de commerce des autres régions prospèrent, comme dans une ville sous le château. Les anciens de la famille ont cessé de se servir des maisons de commerce comme

[278] TAKAKURA Shin.ichirô, *op.cit.*, 1941, p.270
[279] *Ibid.*, p.270
[280] *Ibid.*, p.272
[281] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.56
[282] BERQUE Augustin, *La Rizière et la Banquise : Colonisation et changement culturel à Hokkaidô*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1980, p.128
[283] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.171
[284] *Ibid.*, p.171-172

intermédiaires et commencèrent à pratiquer le commerce en territoire ezo, et celui-ci est enfin devenu un pays mené par des guerriers.

Cet extrait met en exergue nombre de particularités du fief : l'absence d'allocations aux familles de guerriers, leurs activités de pêcheurs et de commerçants prospères, en contradiction avec la hiérarchie confucianiste qui régit l'ordre sociétal dans le reste du Japon. Cependant cet état de fait unique est nuancé par l'expansion commerciale en territoire ezo, et le pouvoir exercé sur lui par les guerriers-commerçant qui en découle. Etonnamment, c'est par le commerce, une activité qui ne correspond pas à la classe guerrière, que le pouvoir, apanage de cette classe, s'affirme en territoire aïnou.

Ce statut tout particulier est confirmé par Girolamo de Angelis [285] (1567-1623), considéré comme le premier Européen à se rendre à Ezo. Arrivé au Japon en 1602, il fuit au nord suite l'interdiction du christianisme par Tokugawa Ieyasu en 1613 ; il finira brûlé vif avec une cinquantaine d'autres croyant à Edo en 1623. Dans son *Premier Rapport sur Ezo* (*Dai.ichi Ezo hôkoku sho* 第一蝦夷報告書) de 1618, contrevenant aux interdits religieux en cours dans le shogunat, il aurait pratiqué deux baptêmes à Matsumae[286]. Ceci indiquerait un certain manque d'égard domanial vis-à-vis de la législation shogunale en vigueur dans tout le Japon, qui semble être confirmé par les dires du deuxième *daimyô*, Kinhiro 公広 : « Le shôgun a renvoyé le *padre* [Girolamo de Angelis] du Japon pour une raison quelconque, mais Matsumae n'est pas le Japon »[287]. Un certain degré de velléité autonomiste est perceptible à travers les discours de bon nombre de seigneurs *tozama* à la tête de fiefs éloignés du pouvoir central, néanmoins, cette déclaration, qui pourrait presque être qualifiée d'arrogante, confirme que jusqu'à l'intervention militaire du shogunat pour aider le fief de Matsumae pendant la guerre de Shakush'ain, le clan semble considérer que le fief n'est pas soumis aux mêmes lois que le reste du Japon.

En effet, d'après les déclarations du huitième seigneur de Fukuyama, Michihiro 道広, au pouvoir entre 1765 et 1792, retranscrites en 1796 dans les *Petites notes informelles du Nord* (*Chihoku gûdan* 地北寓談) d'Ôhara Sakingo :

仰吾藩は今臣とし従ふといへども、地を割て封ぜられしにもあらず、曩祖の勲功をもて、夷人共なびき従ひ、のちに廃して同じく奥と称すといへども、異域にひとしき国なり。[288]

Bien que notre fief soit soumis au shogun, il n'a pas été fixé et confiné en parcelles ; de par les services rendus par nos ancêtres, les Ezo nous sont soumis, c'est un pays qui ressemble à un territoire étranger.

Il apparaît comme évident dans cet extrait que, comme ses prédécesseurs, Michihiro, le dernier à profiter pleinement du contrôle total de son fief, -son successeur, Akihiro 章広,

[285] Arrivé au Japon en 1602, il fuit au nord suite l'interdiction du christianisme par Tokugawa Ieyasu en 1613 ; il finira brûlé vif avec une cinquantaine d'autres croyant à Edo en 1623.
[286] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.184
[287] *Ibid.*, p.173
[288] ÔTOMO Kisaku, *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), Tôkyô, Hokkô shobô, 1943, p.224

assistera à la gestion shogunale de son fief- considère que son fief a un statut spécial au sein du shogunat. S'il admet sa soumission au pouvoir central, il revient sur l'absence de système de *kokudaka*, et insiste sur le privilège –mérité grâce aux actes de ses ancêtres- de soumettre les Ezo. Ensuite, il insiste sur sa position éloignée, qui, ajoutée au reste, en fait un territoire presque étranger, à défaut d'employer le mot pour « autonome ».

En effet, quand on voit les aménagements dont bénéficie le fief de Matsumae dans le système des résidences alternées (un an sur trois, puis un an sur six à partir de 1727[289]) et la liberté relative dont il jouit en vertu de l'entorse fait au système de *kokudaka*, on comprend qu'une telle idée ait pu naître dans l'esprit des dirigeants du fief. En tant que marqueur visuelle de cette particularité et de cette émancipation, et malgré les règlementations vestimentaires strictes à l'époque d'Edo, - une ordonnance de 1625 spécifie que « la tradition de nos lois ne permet pas que des vassaux ornent leurs vêtements de brocarts de soie »[290]-, les seigneurs de Matsumae n'hésitent pas à se vêtir du fameux brocart d'Ezo, dont nous reparlerons dans la sous-partie suivante.

En outre, Matsumae ne semble payer aucune taxe au fief. En effet, nous n'avons trouvé mention dans aucun des documents que nous avons pu consulter d'une redevance quelconque. Par contre, nous avons pu trouver de nombreuses références à des offrandes (*kenjôbutsu* 献上物) présentées annuellement au shogunat, en particulier des faucons et grues vivantes, des plumes d'aigle et de faucons, des peaux de loutres de mer et d'otaries, du brocart d'Ezo, des perles bleues, du requin, et même de harengs[291].

Le fief de Matsumae occupe une position particulière au sein du shogunat, et bénéficie d'une souplesse shogunale sans précédent. Cependant sa plus grande particularité est celle d'être la seule frontière terrestre japonaise, et de ce fait une zone de contact avec une population autre. Les contacts avec celle-ci, pluriséculaires, ont toujours été placés sous le signe des relations commerciales ; celles-ci seront renforcées par l'absence de riziculture et du système de *kokudaka*, et à l'origine de la prospérité domaniale. L'une des particularités du fief à Edo peut donc se résumer ainsi, il a fait le choix d'une économie mercantiliste par rapport à une économie physiocrate. En ce sens les relations commerciales nippo-aïnoues constituent en quelque sorte les origines, la raison d'être et le gagne-pain du fief de Matsumae ; il en est donc complètement dépendant.

3. Les relations nippo-aïnoues – un système complexe de dépendances croisées shogunat-fief de Matsumae-Aïnous

Comme on a pu le voir en première partie, le commerce septentrional ne date pas de l'époque d'Edo, cependant si la nature des produits échangés varie peu, leur quantité et leurs modalités d'échange subissent des changements. On a déjà pu voir la mainmise du fief sur les

[289] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.93
[290] MARUYAMA Masao, *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, collection « Orientales », Presses Universitaires de France, Paris 1996, p.35
[291] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.229

échanges, au détriment d'autres domaines septentrionaux, tels Tsugaru ou Akita. La plus grande particularité du fief de Matsumae est sans nul doute ses rapports avec les Aïnous. Son existence et son maintien dépendent du commerce avec les Aïnous et de sa position en tant qu'intermédiaire avec ce peuple (il ne réussira pas sa transition de « verrou de la porte nord »). Par ailleurs, étant relativement peu peuplé à ses origines et peu militarisé, la soumission des Aïnous par la force n'est pas une option ; ceux-ci doivent donc être soumis commercialement. Les relations entre Aïnous et Japonais sont donc purement commerciales, et le fief n'envoie que très rarement des responsables domaniaux en territoire aïnou. Comme le résumera le chef aïnou Haukase en 1669 : « Le seigneur Matsumae et moi, chef d'Ishikari, n'avons pas affaire ensemble. Je n'interfère pas avec les affaires de Matsumae, qu'il n'interfère pas avec les nôtres. »[292]. De fait, l'interdépendance commerciale va aller en s'accentuant, que ce soit du côté aïnou ou domanial.

(1) Un héritage médiéval : le « commerce sous le château »

(i) Les origines du développement commercial

Au tout début de l'instauration du fief de Matsumae, que l'on peut faire remonter à la lettre de cachet noir d'Ieyasu en 1604, le commerce est presqu'exclusivement pratiqué à Fukuyama, la « ville sous le château » (*jôkamachi* 城下町) et capitale du fief. Il constitue un commerce exclusif jusqu'à la mise en place des interdictions maritimes et le déplacement progressif des comptoirs de commerce en dehors du territoire domanial. Si les institutions à l'origine de la gestion du fief et sa base commerciale ont été établies par Yoshihiro, c'est sous le règne de son petit-fils le troisième seigneur Matsumae, Kinhiro 公広, que ce commerce trouve sa vitesse de croisière[293]. En 1623, il se porte volontaire auprès de Tokugawa Hidetada pour faire partie de sa suite, lors de sa visite à l'empereur à Kyôto dans le but d'obtenir la nomination de son fils cadet Iemitsu 家光. Il bénéficie à cette occasion d'une escorte digne d'un *daimyô* de 10 000 *koku*, alors qu'il n'en est pas officiellement un. La personnalité et la lucidité de Kinhiro, qualifié par le troisième shogun Tokugawa, Iemitsu 家光, d' « être rare pour la campagne » (田舎には珍しき者)[294], ainsi que ses bonnes relations avec le shogunat, -à l'instar de son accueil des topographes et cartographes shogunaux venus établir une carte d'Ezo en 1634-, donnent un gros coup de pouce au développement du commerce. Un autre facteur d'intensification commerciale, l'évolution des modalités d'acheminement.

Jusqu'à la fin du Moyen-âge, les denrées circulent des Kouriles, de Sakhaline ou de Hokkaidô jusqu'à Ôsaka via Tsuruga et Obama sur les côtes de la Mer du Japon (*nishi-mawari* 西廻り). De Tsuruga, elles passent en Echizen, puis en Ômi, traverse le lac Biwa et arrivent à Kyôto ; d'Obama, elles circulent par voie terrestre, sur la « Route des

[292] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.27
[293] YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.53
[294] *Ibid.*, p.52

Maquereaux » (*saba kaidô* 鯖街道)[295]. Ceci marque le début de la période d'activité des commerçants d'Ômi (*Ômi akindo* 近江商人). Il semblerait que ceux-ci aient participé au commerce à Ezo dès le début de l'ère Keichô à la fin des années 1590, et bénéficient de la confiance du clan Kakizaki (puis Matsumae). En sus d'effectuer des allers-retours chargés de marchandises, ils tiennent le rôle de groupe d'investissements pour les pêcheurs, qui souhaitent s'équiper, en particulier pour pêcher de grandes quantités de hareng et ainsi produire de la farine de hareng pour l'épandage. Ils possèdent donc à la fois le droit de prélever des taxes sur leurs prêts, mais aussi la lourde responsabilité de prêter de l'argent (*goyôkin* 御用金) au fief[296]. Si les institutions à l'origine de la gestion du fief et sa base commerciale ont été établies par Yoshihiro, c'est sous le règne de son petit-fils le troisième seigneur Matsumae, Kinhiro 公広, que ce commerce trouve sa vitesse de croisière[297].

Avec l'avènement de l'époque moderne s'ouvre une nouvelle voie d'acheminement, orientale cette fois-ci ; les bateaux de commerce septentrional, les *kitamaebune* 北前船, se rendent à Ôsaka via la région du Chûgoku et la Mer Intérieure (*higashi-mawari* 東廻り). (On pourra consulter les figures ci-dessous)

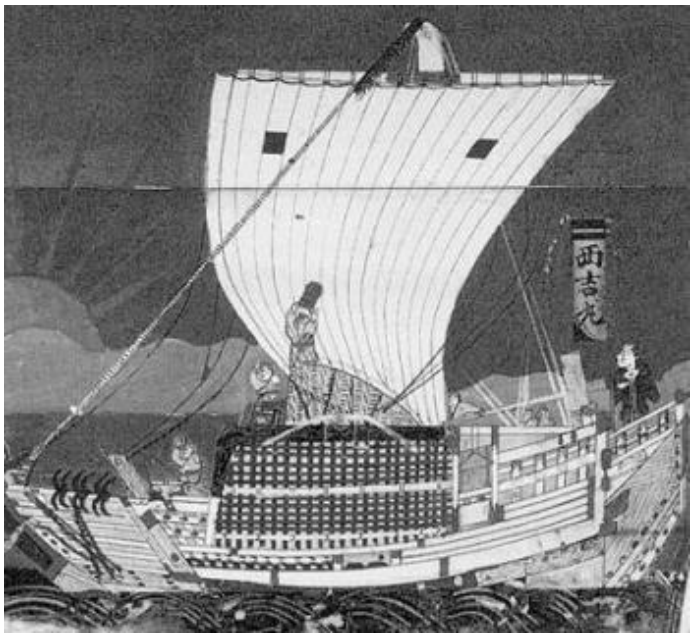

Figure 26- Les kitamaebune (Image disponible sur le site de l'Association de Typographie japonaise http://www.typography.or.jp/symbol/009.html, consulté le 21 septembre 2013)

[295] ARAMU Ken.ichirô « Le marché d'Ôsaka et les produits des Ryûkyû et de Matsumae », dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, p.117
[296] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.49
[297] *Ibid.*, p.53

Figure 27- la route du kombu
(Image disponible sur le site http://www.ns-nissei.com/user_data/konbu.php, consulté le 21 septembre 2013)

Plus tard, paradoxalement, la mise en place conjointe des interdictions maritimes et du « système de comptoirs de commerce alloués » participe aussi grandement au développement du commerce nippo-aïnou.

(ii) Commerce et politique : l'origine des *uimam*

Fredrick Bath nous rappelle que lorsque deux ou plusieurs groupes ethniques entrent en contact, leur mode d'adaptation écologique peut aboutir à trois formes différentes, ainsi qu'à des situations composites basées sur celles-ci. Ils peuvent occuper des niches nettement distinctes dans l'environnement naturel et n'entrer que très peu en concurrence pour les ressources, ce qui mène à une interdépendance limitée et dans le domaine du commerce. Cette interaction définit les liens nippo-aïnous à leurs débuts. Ou alors, les différents groupes peuvent monopoliser des territoires séparés, auxquels cas ils sont en concurrence pour l'accès aux ressources, ce qui donne naissance à un secteur d'activité politique le long de la frontière. Enfin, ils peuvent se fournir mutuellement des biens ou des services importants, c'est-à-dire

occuper des niches réciproques et donc différentes mais dans une interdépendance étroite[298] ; c'est le cas entre les Aïnous et les Japonais de Matsumae.

De part et d'autre de la frontière ethnique : plus les liens se resserrent, plus il devient nécessaires de mettre en exergue les traits distinctifs dichotomiques. Comme le souligne Fredrick Barth, une dichotomisation des autres comme étrangers, comme membres d'un autre groupe ethnique, implique de reconnaître des limitations dans la compréhension commune, des différences dans les critères de jugement des valeurs et des actes, et une restriction de l'interaction aux seuls secteurs présumés offrir des possibilités d'incompréhension et d'intérêt mutuel. Ainsi la persistance de groupes ethniques en situation de contact implique non seulement des critères et des marques ostensibles d'identification, mais aussi une structuration de l'interaction qui permette la persistance des différences culturelles. Cette structuration, basée sur un ensemble de prescriptions qui régissent les situations de contact, et qui permettent l'articulation dans certains domaines d'activité, et sur un ensemble d'interdits concernant les situations sociales qui empêchent l'interaction dans d'autres secteurs, et ainsi isole certaines parties des cultures, les protégeant de toute confrontation ou modification[299]. Ceci explique l'interdiction pour les Aïnous d'apprendre la langue japonaise d'une part, mais d'autre part les vastes espaces de diversité –et de liberté- culturelle dans les secteurs d'activité religieuse et domestique, soulignées par John S. Furnivall (1878-1960) dans son analyse d'une société polyethnique intégrée dans l'espace marchand, sous le contrôle d'un système étatique dominé par l'un des groupes. Cette domination s'exerce à un autre niveau, celui du maintien de la frontière ethnique par la mise en place d'une rencontre cérémonielle codifiée, fortement hiérarchisée, mettant en exergue les caractéristiques distinctives, scellée par l'offrande de gages de fidélité sous la forme de tributs[300]. Elle porte le nom d'*uimam*.

Les premières recherches effectuées sur ces cérémonies d'*uimam* et d'*umsa* l'ont été par le père des études aïnoues (*Ainu studies*), Takakura Shin.ichirô. Il considère, à l'instar de Kindai.ichi Kyôsuke, que le terme *uimam*, est une corruption du mot japonais *omemie* (御目見(得)), signifiant « audience avec son seigneur ». Cependant, d'après Inagaki Reiko, qui se base sur les recherches linguistiques effectuées par Chiri Mashiho et Emori Susumu, ce mot est issu des *yukar* et désigne le commerce en langue aïnoue (l'expression *Uimamam kusu* signifie « échanges d'objets »)[301].Cette cérémonie se double d'une dimension politique, dans le sens où elle intervient nécessairement dans l'établissement de relations commerciales entre Aïnous et Japonais, ainsi que dans la reconnaissance officielle des chefs par le fief, et ce depuis 1549[302]. Par ailleurs, c'est non pas le shogunat, mais Matsumae, qui représente le centre civilisé ; plus tard, il pourra remettre ces mêmes présents à l'élite shogunale, adoptant cette fois-ci une position d'humilité.

---

[298] BARTH Fredrick, « Les groupes ethniques et leurs frontières », dans POUTIGNAT Philippe et STREIFF-FENART Jocelyne, *Théories de l'ethnicité*, Paris, PUF, 1995, p.220

[299] *Ibid.*, p.213

[300] NAKAI Wildman Kate, « The Naturalization of Confucianism in Tokugawa Japan : The Problem of Sinocentrism », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 40, n°1, Juin 1980, p.181

[301] INAGAKI Reiko, « Kinsei Ezochi ni okeru girei shihai no tokushitsu: uimamu, omusha no hensen o tooshite », (Les caractéristiques de la domination cérémonielle à Ezo durant l'époque moderne - Autour de la question des changements dans les cérémonies d'uimam et d'omusha), dans Minshû kenkyûkai (éd.), *Minshû seikatsu to shinkô, shisô* (Croyances, pensée et vie quotidienne du peuple), Tôkyô, Yuzankaku, 1985, p. 113

[302] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.255

Ce phénomène est matérialisé par une anecdote que nous avons brièvement évoquée plus haut, faisant intervenir un chef aïnou, Nishirakeainu, un seigneur de Matsumae, Yoshihiro, et un shogun, Tokugawa Ieyasu. En 1615, quelques dizaines de bateaux de la région de Menashi parviennent à Fukuyama, d'après le *Shinra no kiroku*. Le chef Nishirakeainu, qui accompagne l'expédition, apporte avec lui quelques dizaines de peaux de loutre de mer[303]. Celles-ci sont ensuite présentées à Tokugawa Ieyasu par le seigneur de Matsumae. Ce produit est introuvable à Hokkaidô même, ce qui signifie que les Aïnous du nord-est de l'île commercent avec les Kouriles, voire même que la délégation aïnoue qui se rend à Fukuyama provient des Kouriles méridionales. Girolamo de Angelis confirme lors de ses visites à Ezo en 1618 et en 1621, que des centaines de bateaux aïnous se rendent chaque année à Matsumae, apportant des peaux de loutres de mer[304]. Il évoque de même la visite à Matsumae l'année précédant la sienne de deux indigènes, à la peau foncée et ne portant pas la barbe, s'exprimant dans une langue incompréhensible pour les Aïnous. S'agit-il d'habitants des Kouriles, ou alors de Kamtchadales ? Si c'est le cas, sont-ils venus de leur propre chef, ou ont-ils été amenés à Matsumae en tant que captifs des Aïnous ? Il est difficile de le savoir. Toujours est-il qu'en ce début de domination politique effective de l'extrême sud de Hokkaidô, le fief semble avoir des contacts réguliers, et des visites qui s'apparentent fort à des remises de tributs, avec les Aïnous habitant le nord-est de l'île (les *Menashi-kur*), mais aussi avec des habitants de zones plus septentrionales, mais aussi que ces peuples non-japonais possèdent des liens très forts entre eux.

Par ailleurs, on peut s'imaginer que le fait de descendre jusqu'à Matsumae, chargé de produits aussi luxueux a pour but d'attirer l'attention du fief et de lui donner envie de commercer de manière plus régulière avec les Aïnous du nord-est, car, comme nous l'avons vu précédemment, les Aïnous sont divisés en groupes territoriaux et sous-divisés en communautés villageoises, et ne fonctionne donc pas comme un groupe solidaire (comme nous le verrons plus avant lors du conflit de Shakush'ain et de Kunashiri Menashi), et il est donc important d'établir groupe par groupe des relations commerciales avec le fief.

Les cérémonies d'*uimam* sont donc d'abord organisées lors des échanges entre groupes aïnous et Japonais, sous la forme de libations pour fêter le commerce. Comme le souligne Emori Susumu[305], avant 1604, date de la restriction du commerce nippo-aïnou à Matsumae, des cérémonies d'*uimam* devaient également avoir lieu entre les Aïnous et leurs intermédiaires commerciaux japonais du nord de Honshû[306]. Sakakura Genjirô, dans ses *Essais d'Ezo*, évoquent des Aïnous à Tsugaru et Nambu, qui se sont accoutumés à la vie sur Honshû et ne souhaitent pas communiquer avec ceux de Hokkaidô du fait d'une

[303] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.327
[304] *Ibid.*, p.327
[305] INAGAKI Reiko, *op.cit.*, 1985, p. 113 et TAKAHASHI Ayumi, « Kinsei zenki ni okeru Hirosaki-han no Ainu shihai to han.ishiki » (La soumission des Aïnous de Hirosaki et la redéfinition du fief au début de l'époque moderne), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.727-770
[306] Il est question de cérémonies d'*uimam* à Tsugaru en 1662, 1694 ou encore en 1707 et à Nambu en 1655, 1665. A ce sujet, voir TAKAHASHI Ayumi, *op.cit.*, p.727-770

discrimination de lignée ; quand il est devenu le chef des Aïnous de Sotogahama, Shirô Saburô, qui vit à Utetsu, a rendu visite au *daimyô*[307].

Les premières mentions de ces cérémonies à Fukuyama, à Hokkaidô, datent du début du 17ème siècle, vers les années 1610[308] ; les échanges n'ont lieu qu'en territoire japonais en vertu du système de « commerce sous le château » (*jôka kôeki taisei* 城下交易体制).

En 1620, le missionnaire Diego Carvalho note que lors de l'audience, les Aïnous de l'ouest apportent des soieries et des brocarts au seigneur[309] :

> 礼として甚だ上質の絹布を松前殿へもって来ます。それは坊主［ボンゾ］の衣または十徳［ジトク］になります。（略）この〔北東方の〕蝦夷人は、礼として松前殿へ、前にも触れた如く猟虎［ラッコ］という島から出るので猟虎皮と申している柔らかい毛皮を将来します。また生きた鷹や鶴、日本人が箭を付けて飾る鷲の羽をももたらします。[310]
>
> Ils [les Ezo] apportent en signe de respect des soieries de grande qualité au seigneur de Matsumae. Ce sont des vêtements de bonze ou du *jittoku*. […] A l'instar des Ezo susmentionnés, les Ezo [du nord-est] apportent, en signe de respect au seigneur de Matsumae, une douce fourrure de *rakko*, provenant de l'île appelée Rakko. Ils apportent également des grues et des faucons vivants, et des plumes d'aigles que les Japonais apposent sur leurs flèches pour les décorer.

Tous veulent y participer, car les *uimam* sont synonymes de richesses et de libations, mais aussi un gage de respect au retour au pays. Dans le *yukar* d'Uepeker, que l'on estime antérieur au 17ème siècle, il est question à plusieurs reprises de cérémonies d'*uimam*. Le chef Iwan se rend une fois par an troquer des peux d'ours et de renne avec les Japonais, et qui revient les gras chargés de saké après avoir participé à un banquet avec les Japonais. Le récit se termine par les mots prononcés par le narrateur :

> 僕もぜひ何とかして和人の国見たくてシカ皮クマ皮の売り物を方々から集めて今かなりな量になり、非常に満足していた。[311]
>
> Moi aussi, je veux voir le pays des Japonais, donc j'ai rassemblé des peaux de rennes et des peaux d'ours, j'ai rassemblé des produits à vendre d'un peu partout, et maintenant j'en ai une quantité suffisante. Je suis éminemment heureux.

---

[307] SAKAKURA Genjirô, « Ezo zuihitsu » (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.70. 此蝦夷は本邦往古よりの蝦夷とて、松前蝦夷と出会する事をのぞまず、系図を正して其差別する事なり。外ヶ浜ウテッと云所に四郎三郎と云蝦夷、夷中の戸にて外ヶ浜の首長なるゆへ、大守へも目見をするなり。

[308] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2006, p.205

[309] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Collection « Kôdansha sensho mechie » 69, Kôdansha, 1996, p.187

[310] *Ibid.*, p.188

[311] SAKATA Minako, « Uimamu to omemie – Ainu to Wajin, futatsu no ninshikiron » (Les *uimam* et les *omemie* – Deux théories de la conscience de l'autre entre Aïnous et Wajin), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.511-512

Dans les sources aïnoues anciennes, c'est-à-dire les *yukar* le plus anciens, à l'instar d'*Uepeker*, les cérémonies d'*uimam* sont décrites comme des moments de commerce, à l'avantage des deux partis, et de convivialité.

> 家へ入ると、足軽たちは私の足も洗ってくれました。私がはうように遠慮しながら行くと、座敷の戸が開いて、刀を二本差した神様のように立派な殿様が出てきました。そして、「はうことをせず、早く私のそばへ来なさい」と大歓迎をしてくれました。そして、「はじめて来たのかい」と聞かれたりしながら、殿様が飲む酒や殿様が食べるごちそうを出されましたが、私は酒を飲んで酔っ払ってはならないと思い、あまり飲みませんでした。それでも少しだけ飲みながら、昨夜お守りの品を下さった黒ギツネの神へは、「私を守ってください。そうすると、帰りに御礼をします」とお祈りしました。それを見ていた殿様も自分の神棚へ酒などをあげながら、「初めて私の仲よしになれたオッテナと私が、いつまでも仲よしになれますように」と祈っています。その後二人で酒を飲み、その夜はそこに泊りました。[312]
>
> Quand je suis entré dans la maison, des servants m'ont lavé les pieds. Je m'avançais en rampant de manière hésitante, quand la porte de la pièce s'ouvrit et que, portant deux sabres, tel un dieu exquis, le seigneur pénétra dans la pièce. Il me dit, en guise de salutations d'accueil bienveillantes : « Il n'est nul besoin de ramper, viens vite t'asseoir à mes côtés ». Il me demanda si c'était la première fois que je venais, tout en me servant du saké et un succulent repas. Je pensais à part moi-même qu'il ne fallait pas que je boive de saké et que je m'enivre, et donc je ne bus pas. Malgré tout, j'en bus un peu et dans le même temps, j'adressai une prière au dieu de Renard noir, qui m'avais aidé à transporter ces marchandises la veille eu soir : « Protégez-moi et faites que je rentre sans encombre. » Voyant cela, le seigneur fit une offrande de saké devant l'autel de ses dieux et pria lui aussi : « Qu'Ottena et moi-même, qui nous sommes rencontrés pour la première fois et sommes devenus amis, puissions le rester pour toujours. » Ensuite, ils burent du saké, et dormirent au château.

Si on analyse cet extrait, issu du *yukar* de l'*inao* du dieu Renard noir, le narrateur de la dernière phrase de l'histoire, plusieurs éléments sont intéressants à noter. Tout d'abord, le lavement de pied, présent dans la culture judéo-chrétienne comme une marque de soumission et d'infini respect, qui est effectué par des Japonais pour un Aïnou nous montre à quel point l'auteur a voulu traduire l'importance de ceux-ci aux yeux des Japonais. Le lavement de pied du commerçant aïnou est d'ailleurs présent dans plusieurs *yukar*. La bienveillance et le respect du seigneur sont également mis en exergue, représentés par ses paroles et par les libations qu'il propose. Le motif du jeune aïnou qui se rend pour la première fois chez le seigneur, hésitant et apeuré, et qui est reçu comme un roi, est présent dans de nombreux *yukar* évoquant le commerce de cette même époque. Cependant, ce jeune aïnou est un *ottena*, un chasseur hors-pair et quelqu'un qui possède des richesses (*nishpa*) ou qui est très riche (*ikor kor kur*), sans forcément être le chef du village (*kotan kor kur*). Par ailleurs, on dénote un caractère moralisateur quand il est question de ne pas se saouler et de ne pas trop boire, une tendance que l'on retrouve dans d'autres *yukar*, où il arrive malheur aux Aïnous.

Le ton dans le *yukar* de *la fille de l'Aïnou* (*Rukaninka huô, rukaninka*)[313], postérieur à Uepeker, est très différent.

[312] SAKATA Minako, *op.cit.*, p.515

[313] La traduction proposée est une version légèrement altérée de celle de Tsuhsima Yûko. TSUSHIMA Yûko (dir.), *Tombent, tombent les gouttes d'argent – Chants du people aïnou*, Paris, Gallimard, collection « L'aube des peuples », 1996, p.316-322 et WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.209

Un jour,
Mon grand frère aîné s'est adressé à nous :
« Holà !
Ecoutez bien ce que je vais vous dire.
Pour vous élever,
Je me suis vraiment mis en quatre.
Quant à moi, je désirais cependant
Partir faire du négoce chez le seigneur des *Shisam* (*tono-ko-uimam*).
Jusqu'à présent, je n'ai pu réaliser ce projet,
Mais dès aujourd'hui
J'ai l'intention de vaquer à mes affaires.
Avant toute chose,
Je dois construire un bateau. »
[…]

Il a rassemblé les produits appréciés des *Shisam*
Et, dans ce grand bateau (*uimamcip*) orné de sculptures,
[…]
Les a entassés en grand nombre.
Ensuite mon grand frère aîné a dit :
« Si les gens qui ont une cadette
L'emmènent avec eux,
Les *Shisam* lui offrent
Des cadeaux différents de ceux des hommes ;
Et comme ce sont des choses
Que nous voulons également,
Je te prie, petite sœur, de nous accompagner. »
[…]

Un grand volatile, un oiseau blanc
En tête d'une nuée d'oiseaux,
Est venu vers nous à tire d'aile.
[…]
« Moi [l'oiseau blanc] aussi j'étais parti
Dans l'intention de faire du commerce,
Mais le méchant interprète japonais
M'a fait boire du vin empoisonné,
Et c'est ainsi que j'ai péri.
Ceci est mon âme défunte
Qui s'en retourne au pays.
N'allez pas là-bas !
Rentrez vite !
Rentrez vite ! »
[…]

Nous sommes arrivés au village des *Shisam*.
Là, mes aînés
Ont hissé le bateau sur le rivage,
Et ont érigé une grande cabane[314].
Cela fait, ils ont entamé le déchargement des marchandises,
Qui a vite été achevé.
Puis, pour l'entrevue
Avec les chefs japonais,
Mes aînés se sont changés,
Revêtant les habits magnifiques par moi brodés ;
Et je me suis changée
De la même façon,
Revêtant les habits magnifiques par moi brodés.

[314] Souvent appelée *hamagoya* 浜小屋 ou *marugoya* 丸小屋.

Nous nous sommes mis en route et avons découvert,
S'étendant à l'infini, les maisons japonaises
Dont nous avions entendu parler.
Avançant pas à pas,
Nous avons aperçu une bâtisse en bois
Haute et somptueuse.
Lorsque nous y sommes entrés,
Le méchant interprète japonais
Dont nous avions entendu parler est apparu.
[…]

[Il] a apporté le saké préparé.
Mes aînés ont été servis,
Et voici ce qui est arrivé :
Une odeur de poison s'est répandue.
[…]

Ici, la peur de mourir, empoisonné par les Japonais, à l'instar d'Utomasa, est perceptible. Malgré tout, le fait de commercer avec les Japonais est l'un des souhaits du frère aîné, présenté comme le chef de famille (*utarpake*). Sans doute est-il nécessaire à la vie de la famille. En filigrane, on perçoit également le danger accru pour une jeune fille aïnoue qui tomberait aux mains des Japonais. On perçoit également des allusions à des conflits plus anciens (comme à des conflits à venir) avec les Japonais, évoqués en première partie, durant lesquels, appâtés par des libations et des propositions de paix, des chefs aïnous tels que Shoya, Kôji et Tanasakashi ont été assassinés par leurs hôtes.

Plus rarement des *uimam* sont organisés durant lesquels les Aïnous rendent hommage au shogunat, comme lors de la tournée d'inspection shogunale à Ezo de 1633 (*Kan.ei jûnen no bakufu junkenshi* 寛永十年の幕府巡見使), durant laquelle il est fort probable que des cérémonies d'*uimam* aient lieu à la frontière entre les territoires japonais et aïnou, probablement à Otobe et Kuroiwa[315]. Furukawa Koshoken, qui accompagne la mission d'exploration shogunale de 1788 fait été d'une telle cérémonie durant laquelle quatorze chefs aïnous viennent leur rendre hommage, dont ceux de Futoro et Setanai[316]. Cependant au 17ème siècle, ces cérémonies sont encore apparentées au commerce, ou à des occasions particulières, et ne sont pas encore devenues des exhibitions de domination domaniale. A titre d'exemple, les Aïnous de Futoro effectuent 32 *uimam* sur une période de 72 ans au 17ème siècle[317].

Les *uimam* sont un passage obligé pour les Aïnous souhaitant commercer avec les Japonais de Matsumae ; à son tour, le commerce avec les Japonais est passage obligé pour se procurer des denrées nécessaires à la vie quotidienne (denrées comestibles comme le riz, ou utilisées dans la chasse et la pêche, comme les objets en fer), mais aussi des objets moins fonctionnels, marqueurs de la position sociale d'un individu. En cela, les *uimam* sont un exemple parfait de la dépendance des Aïnous au commerce avec les Japonais.

[315] KAIHO Mineo, *Kinsei Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire des Ezo dans l'époque pré-moderne), Tôkyô, San.ichi shobô, 1984, p.212
[316] FURUKAWA Koshoken, *Tôyû zakki* (Notes sur des pérégrinations à l'est), annoté par Ôto Tokihiko, Tôkyô, collection « Tôyô bunko », n°27, Heibonsha, 1964, 1980 (8ème édition), p.122
[317] YOSHIDA Kôzô, « Meiji mae Ainu jinkô shi II – Nishi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji II – le territoire ezo de l'ouest), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°75, 2008, p.211

(iii) Un commerce de luxe – la prépondérance des *karumono*

Le « commerce sous le château » est un commerce de luxe, non pas du fait de la nature des produits japonais troqués, qui sont principalement le riz, les objets en fer ou en laque, le coton, le saké, le tabac, comme on peut le voir en annexe XVI, mais du fait des marchandises aïnoues, dont certaines viennent même du continent.

D'après les écrits laissés par John Saris, qui séjourne au Japon en 1613[318], le riz, le coton, le fer et le plomb sont des produits précieux à Ezo, et il ajoute que le riz s'y vend quatre fois son prix. Il raconte que Machima [Matsumae] compte cinq cents foyers japonais, et que les indigènes s'y rassemblent nombreux pour y faire commerce, surtout en septembre, avant l'hiver. Il précise ensuite qu'en dehors de la ville de Machima ne vit, ni ne commerce aucun Japonais[319]. Tout gravite via le port de Matsumae. En 1613, John Saris écrit que « Machima [Matsumae] détient le plus grand marché, où les indigènes se rendent. En particulier au mois de septembre, pour se réapprovisionner avant l'hiver. En mars, ils apportent des poissons séchés. »[320]. En 1618, de Angelis évoque également le saumon et le poisson séché, mais aussi les peaux de loutre de mer et les *tukipasui* (intéressant, en tant que souvenir ?) contre du riz et du saké. Deux ans plus tard, il s'agit d'après Carvalho de brocart ezo et de peaux de loutre de mer contre saké, riz et du levain à saké. L'année suivante, Angelis évoque du saumon séché, du hareng, de la grue, du faucon, de la baleine, du lion de mer de Steller (*todo*), et de la loutre de mer, les produits japonais qu'il cite sont le riz, les kimonos à manches courtes, et les vêtements en coton.

Il décrit la venue de bateaux de commerce aïnous à Matsumae pour pratiquer le commerce.

> 毎年東部の方にあるミナシの国から松前へ百艘の船が、乾燥した鮭とエスパーニャのアレンカにあたる鰊という魚を積んで来ます。多量の貂の皮をももってきますが、彼等はそれを猟虎皮［ラッコの皮］といい、わがの貂に似ています。頗る高価に売ります。（略）蝦夷国の西の方へ向かう一部である天塩国からも松前へ蝦夷人の船がまいりますが、それらの船は、種々の物と共に中国品のようなドンキの幾反をも将来します。それらの蝦夷は高麗から余り遠くないようでございます。但し実際に蝦夷人達は、中国をも高麗をもその何物であるかを知らないといいました。[321]
>
> Tous les ans, une centaine de bateaux arrivent à Matsumae en provenance du pays de Minashi [Menashi] dans la partie orientale, chargés de saumon séché et de hareng, l'équivalent de l'*alenca* d'Hispanie. Ils apportent également de nombreuses peaux de martes, qu'ils appellent « rakko », et qui ressemblent à nos martes. Elles sont vendent très chers. […] Des navires viennent aussi de Teshio, dans la partie occidentale ; ceux-ci sont chargés, entre autres choses, de produits chinois, tels que des couteaux. Il semblerait que ces Ezo ne soient pas loin de la

[318] John Saris (1579/1580-1643) : Officier commandant de la flotte de la Compagnie des Indes Orientales britannique. En 1613, il rencontre Tokugawa Ieyasu et Hidetada, leur offre des présents d'Angleterre et une lettre de James 1er. Il reçoit en échange l'autorisation de commercer avec le Japon pour l'Angleterre.
[319] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.193
[320] HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Invitation à l'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.102
[321] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.188-189

> Corée (*Kôrai*). Cependant, en vérité, les Ezo disent ne pas savoir si ces produits sont coréens ou chinois.

Il est intéressant de noter ici que les Ezo de l'ouest disent ne pas savoir d'où viennent leurs produits, issus du commerce avec le continent. Cependant, on peut imaginer également que le fief de Matsumae joue les intermédiaires entre de Angelis et les Aïnous, et qu'il choisit de lui faire croire que la provenance de ces produits est inconnue et incertaine, pour s'éviter des remontrances. Il évoque la présence à Matsumae de deux personnes ayant apporté des peaux de loutres de mer, mais qui ne sont pas compris des Ezo. On peut s'imaginer qu'il s'agit là d'Aléoutes vivant dans les Kouriles[322].

Comme nous le montrent ces extraits, il existe essentiellement deux types aïnoues de marchandises du 16ème au début du 18ème siècle, c'est-à-dire pendant la période des comptoirs de commerce ; les premières sont appelées « choses légères » (*karumono* 軽物), plutôt destinées à servir de cadeaux pour l'élite, et les secondes les denrées comestibles (souvent appelées *tawaramono* 俵物, « les choses que l'on met dans des sacs »), destinées au commerce, et donc aux marchés d'Ôsaka et de Nagasaki. Parmi les *karumono*, on compte toutes les fourrures et peaux (loutre de mer, ours, cervidés, renard, etc.), les plumes, les produits pharmaceutiques (vésicules biliaires d'ours), et les produits issus du commerce avec le continent (perles bleues, brocart, etc.)[323]. On pourra consulter les tableaux récapitulatifs en annexe XVI.

Parallèlement à la valeur symbolique à résonance politique de certains objets japonais chez les Aïnous (sabres, objets en fer et en laque qui deviennent des « trésors » *ikor*, évoqués précédemment et visibles dans l'annexe X), on retrouve une valeur symbolique, marqueur de l'appartenance à une élite, dans la possession de certains produits d'Ezo, et ce depuis le Moyen-âge. L'exemple le plus frappant, que nous avons brièvement évoqué plus haut, a lieu en 1616 lorsque Matsumae Yoshihiro offre à Tokugawa Ieyasu une fourrure de loutre de mer, qui lui avait été donnée en marque de soumission et de respect par le chef aïnou Nishirake'ain l'année précédente, en marque de soumission et de respect.

Les produits les plus assimilés aux présents faits à l'élite sont les faucons. Oda Nobunaga et Toyotomi Hideyoshi en leur temps sont même allés jusqu'à interdire aux autres *daimyô* de se procurer des faucons à Hokkaidô, pour être les seuls à en posséder[324]. Depuis l'époque de Momoyama, les faucons sont considérés comme des offrandes pour les shoguns. D'après Kikuchi Isao, le don de faucons aux hégémons de la période d'unification a joué un grand rôle dans la confiance et les droits que ceux-ci ont conférés par la suite aux Matsumae[325]. Hideyoshi interdit leur chasse à Hokkaidô sans autorisation shogunale[326]. En

[322] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.188-189
[323] DERIBA Hiroshi, « Kinsei makki ni okeru Ainu no kegawa kedamono shuryô ni tsuite – Kegawa kôeki no shiten kara » (La chasse pour l'obtention de fourrures chez les Aïnous de la fin de l'époque pré-moderne – Du point de vue du commerce des fourrures), dans SASAKI Shirô (éd.), *Akareta tsunagari to shite no shuryô saishû shakai* (Les sociétés de chasseurs-cueilleurs ouvertes), Bulletin d'information du Musée national d'Ethnologie n°34, 2002, p.114
[324] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.104
[325] KIKUCHI Isao, *Bakuhantaisei to Ezochi* (Le système shogunal et domanial et Ezo), Tôkyô, Yûzankaku, 1984, p.26-49
[326] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.209

1630, un faucon blanc est capturé et envoyé au shogun Hidetada, mais celui-ci décède peu de temps après, et le faucon blanc, déosrmais considéré comme un oiseau de mauvais augure, est interdit de séjour à la capitale et leur capture interdite[327]. En 1700, il existe à Ezo 208 « nurseries » à faucons, dont 59 appartiennent au petit-fils du 6ème fils de Yoshihiro, Kagehito, le compilateur des *Chroniques de Shinra*[328]. Ce commerce sera l'une des origines des conflits aïnous à venir ; nous en reparlerons.

Outre les plumes, le brocart d'Ezo (*Ezo nishiki* 蝦夷錦) est également un produit assimilé à l'élite. Malgré son nom, il ne provient pas de l'île, mais du troc des Aïnous de Sôya avec la Chine, il est également appelé « vêtement du Dragon » (*ryûhô* 龍袍), ou « vêtement du Serpent » (*môhô* 蟒袍), ou encore *Santan Chimipu*[329], et au Japon brocart d'Ezo[330]. Ce brocart est mentionné dès 1143, lorsqu'il apparaît dans le *Recueil du geki du Centre*[331] (*Chûgaishô* 中外抄), où il est question d'un étui à biwa fabriqué en *ezoiwanu nishiki* えぞいはぬ錦[332]. Il fait également une apparition remarquée dans les chroniques japonaises, lors de la visite de Kakizaki Yoshihiro à Toyotomi Hideyoshi en 1593, à la base avancée de Bizen, sur Sado, en vue de l'invasion de la Corée. Il y est désigné comme une « vêtement chinois » (*karakoromo* 唐衣). Par la suite, lors de sa rencontre avec Tokugawa Ieyasu, Yoshihiro lui en fait cadeau[333]. Parmi les marchandises qu'ils se procurent via ces échanges, on trouve perles appelées « nids d'insectes » (*mushi no su* 虫の巣), qui servent de lien (*ojime* 緒締め) pour maintenir les cordons des blagues à tabac, ou pour décorer les *netsuke* 根付. Bien plus tard, au 18ème siècle, il est assimilé à un tribut de soumission au seigneur de Fukuyama, comme lorsque le chef de Kushiro, Tohikar'ain, en fait offrande au *daimyô* pendant l'ère Hôreki[334].

D'après Diego Carvalho, missionnaire jésuite arrivé au Japon en 1620, puis revenu en 1622,

> 礼として甚だ上質の絹布を松前殿へもって来ます。それは坊主［ボンゾ］の衣または十徳［ジトク］になります。（略）この〔北東方の〕蝦夷人は、礼として松前殿へ、前にも触れた如く猟虎［ラッコ］という島から出るので猟虎皮と申している柔らかい毛皮を将来します。また生きた鷹や鶴、日本人が箭を付けて飾る鷲の羽をももたらします。[335]

[327] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.60
[328] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.248
[329] SASAKI Shirô, « Higashi Ajia no rekishi sekai ni okeru Ainu no yakuwari » (Le rôle des Aïnous dans l'histoire d'Asie orientale), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.853
[330] NAKAMURA Kazuyuki et ODA Hirotaka, « Ezo nishiki to kita no shirukurôdo » (Le brocart d'Ezo et la Route de la Soie septentrionale), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.836
[331] *Geki* 外記 désigne un rang de Cour, détenu par l'auteur Nakahara no Moromoto 中原師元 (1109-1175). Le tout 中外 peut également désigner « l'extérieur d'un centre ».
[332] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.18
[333] SASAKI Shirô, *op.cit.*, p.852
[334] MATSUMAE Hironaga, « Matsumae-shi » (Description de Matsumae), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10) 'Description d'Ezo, Essais d'Ezo, Description de Matsumae', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.98
[335] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.188

> Ils [les Ezo] apportent en signe de respect des soieries de grande qualité au seigneur de Matsumae. Ce sont des vêtements de bonze ou du *jittoku*. […] A l'instar des Ezo susmentionnés, les Ezo [du nord-est] apportent, en signe de respect au seigneur de Matsumae, une douce fourrure de loutre de mer, provenant de l'île appelée *Rakko*. Ils apportent également des grues et des faucons vivants, et des plumes d'aigles que les Japonais apposent sur leurs flèches pour les décorer.

Par ailleurs, comme le précise le rapport de mission shogunale établi par en 1786 :

> 軽物と唱、志摩守方え取上け売買には不為致由の真羽　青玉　錦の類はカラフト島の蝦夷人共、サンタンと申候所より交易いたし、本蝦夷ソウヤえ持渡を請負人共に買取為置（中略）猟虎皮、熊胆　膃肭の類も軽物と唱[336]
> Ce qu'on appelle *karumono* sont des choses que le seigneur offre, mais ne vend pas. Des plumes, des brocarts sont troquées dans un lei nommé Santan par les Ezo de Sakhaline, puis apportés à Sôya, où des gestionnaires contractuels les achètent […] Peaux de loutre de mer, des vésicules biliaires d'ours, des peaux d'otaries : ce sont toutes des *karumono*.

Incidemment, il est intéressant de noter ici l'emploi du mot *hon Ezo*, signifiant « Ezo principal », pour désigner l'île de Hokkaidô. En effet, bon nombre de ces *karumono* proviennent des Kouriles, de Sakhaline, ou même du continent.

D'après ce que décrit Girolamo de Angelis dans son *Premier Rapport sur Ezo* (*Dai. Ichi Ezo hôkoku sho* 第一蝦夷報告書) de 1618 (un des premiers ouvrages descriptifs concernant Ezo depuis le *Texte du rouleau peint de la divinité de Suwa*), les Aïnous Menashi viennent de l'est avec des fourrures de loutres de mer, qui proviennent des Kouriles ; de l'ouest et de Teshio arrivent des soieries de Chine, et le tout se retrouve à Matsumae. Ceux qui apportent les fourrures de loutres de mer seraient, d'après Angelis, un peuple différent des Aïnous, sans barbe et parlant une langue différente. Il fait ici référence aux Nivkhes et aux Orocks, intermédiaires commerciaux des habitants de la région de l'Amour, les Oultches (*Santan*)[337]. Les peaux de loutre de mer sont apportées à Kiitappu par les *Shima ezo*, les « Ezo des îles », ici les Kouriles[338]. En outre, au milieu du 18ème siècle, lors de son expédition au Kamtchatka, Stepan Kracheninnikov affirme que de nombreux produits du commerce nippo-aïnou – boucles d'oreille, sabres, laques, textile- sont échangés à Onnekotan (une carte des Îles Kouriles est consultable en annexe I) contre des plumes d'aigles du Kamtchatka, ré-échangées avec les Japonais plus au sud[339]. Les Aïnous servent donc véritablement d'intermédiaires dans ce commerce de *karumono*.

[336] DERIBA Hiroshi, *op.cit.*, p.119
[337] SEGAWA Takurô, *Ainu no rekishi – Umi to takara no nomado* (L'Histoire des Aïnous – Nomades des mers et des trésors), Tôkyô, Kodansha sensho Métier 401, 2007, p.44 et HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Invitation à l'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.121
[338] WATANABE Ken, « 'Tsukunai' to 'kishômon » (Offrandes compensatoires et serments), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.551
[339] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, p.379

Kaiho Mineo et Segawa Takurô font tous deux références à une chanson qui était chantée de l'époque Muromachi[340] jusqu'au début de l'époque Shôwa (les années 1930), qui évoque le commerce avec l'île d'Ezo.

夷が島では夷殿と、
（商元では何々と、）
唐の衣や唐糸や、
（じんやじやこうや、）
（たかの羽や、）
商踊を一踊り、
［いざ戻ろよ我国へ］[341]

Sur l'île d'Ezo le seigneur ezo
(Quoi donc quoi donc comme produits chinois)
Des vêtements et de la soie
(De l'aloès et des moschidées)
(Des plumes de faucons)
Dansons la danse du commerce
Et maintenant rentrons chez nous.[342]

Dans cette chansonnette, les produits cités sont tous des produits du continent, qu'il s'agisse des tissus et brocarts et de l'aloès, ou de Sakhaline, comme c'est le cas des plumes de faucon ; cependant il est clair que ces produits parviennent jusqu'au Japon par l'intermédiaire des « seigneurs ezo » à Ezogashima. Cette appellation, moins usitée durant l'époque d'Edo, semble confirmer que cette chansonnette date en effet au moins de l'époque Muromachi.

La dépendance commerciale aïnoue va en s'aggravant, et la mise en place des interdictions maritimes donne un nouveau coup de fouet au commerce bilatéral. Matsumae doit justifier son existence, son statut particulier et son rôle dans un Japon qui s'isole par rapport à l'étranger, et choisit l'agriculture au commerce. Si le fief n'est pas encore dépendant au commerce bilatéral, il va rapidement le devenir, ce qui accroîtra, par extension, la dépendance des Aïnous, et charriera dans son sillon des rapports de domination encore plus poussés, qui mèneront finalement au conflit.

(2) **Une évolution mercantiliste : l'avènement des « guerriers marchands »**

L'absence de *kokudaka*, et la dépendance croissante du fief en produits aïnous favorisent la diversification commerciale et le développement du commerce des *tawaramono*, ainsi que la mise en place d'un système unique, celui des « comptoirs de commerce alloués » (*akinaiba chigyôsei* 商場知行制), et conséquemment de rapports complexes de dépendance mutuelle et croisée entre le fief et les Aïnous, entre le fief et les vassaux, et entre ces derniers et les Aïnous. D'après David L. Howell, la raison d'être même du fief est son rapport avec les

[340] L'emploi de *gen* 元 [Yuan] pour désigner les Chinois semble indiquer que cette chanson date de cette période, c'est-à-dire entre 1271 et 1368.
[341] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.144 et SEGAWA Takurô, *Ainu no rekishi – Umi to takara no nomado* (L'Histoire des Aïnous – Nomades des mers et des trésors), Tôkyô, Kodansha sensho Métier 401, 2007, p.147
[342] La partie entre parenthèses n'est pas citée par Kaiho, la partie entre crochet n'est pas citée par Segawa.

Aïnous[343], en cas d'assimilation, d'extermination ou de soulèvements violents contre son autorité, celui-ci perd sa crédibilité et les motifs de son existence aux yeux du shogunat. Ceci complexifie d'autant les rapports avec les Aïnous.

(i) Les modalités commerciales – le « système des comptoirs de commerce alloués »

Dans ce système, mis en place entre 1593 et 1604, les familles de guerriers (*hanshi* 藩士), vassales des Matsumae[344], ne reçoivent pas de terres (*chigyôchi* 知行地 ou *saichi* 采地), comme c'est le cas dans le reste de l'archipel ; les plus haut-placées reçoivent des droits de commerce exclusifs avec les Aïnous. Ce système se substitue à un système préexistant de gestion de zones, -principalement en matière de surveillance et de commerce- par les familles guerrières vassales. Takeda Nobuhiro confie à la famille Satô en 1450 les villages de Shiriuchi, Wakimoto et Odanishi ; son fils Mitsuhiro confie à la famille Atsutani les villages de Shiraoi, Yûfutsu, Chitose et Shikotsu. Chaque famille est responsable de lieux prédéfinis par le fief, -des comptoirs, sous formes de zones définies le long des côtes, qui correspondent en gros à des territoires de chasse et de pêche aïnous préexistants (*iwor*)-, octroyés aux vassaux les plus haut-placés. Ils s'étendent rapidement à tout le territoire de l'île, avec l'ouverture d'un comptoir à Muroran en 1596, à Suttsu 寿都, Otasutsu 歌棄 et Isoya 磯谷 en 1600[345], à Usu dès 1613[346], à Akkeshi dès 1624, Teshio et Kusuri (Kushiro) en 1635 et Sôya en 1669[347].

Les familles possédant le droit de gérer un comptoir, appelé *basho* « lieu », abréviation de *unjô basho* (« lieu taxé »), sont dites *shihaijo mochi* (支配所持) ou *basho mochi* (場所持)[348]. Elles font venir des navires d'Ôsaka, chargés de riz, de saké, coton, de laque, d'objets du quotidien pour pratiquer le troc avec les Aïnous. Ils prennent ensuite en charge l'acheminement des marchandises vers l'intérieur des terres sur des bateaux légers (300 *koku* de tonnage au maximum) faits de planches et de cordages, les *nawa tojibune* 縄締船[349].

Ceux-ci repartent chargés de marchandises aïnoues, revendues à des maisons de commerce (問屋 *ton.ya*) installées à Matsumae. Les familles possédant les comptoirs récoltent

---

[343] HOWELL David L. *Geographies of Identity in Nineteenth century Japan* (Géographies des identités dans le Japon du 19ème siècle), Berkeley, University of California Press, 2005, p.140

[344] On trouve une liste des familles à la tête des places fortes lors de la guerre de Kosham'ain dans la *Description de Matsumae* par Matsumae Hironaga en 1782 ; parmi celles-ci, on trouve de nombreuses familles vassales : les Kobayashi 小林, les Kawano 河野, les Satô 佐藤, les Nanjô 南条, les Komoduchi 薦槌, les Imaizumi 今泉, les Shimokuni 下国, les Aihara 相原, les Kondô 近藤, les Okabe 岡部, les Atsutani 厚谷, les Mobetsu 茂別. MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.96. Il faut y ajouter les Ara.ita 新井田, les Saka.i 酒井, les Asari 浅利, les Kitami 北見, les Aoyama 青山, les Kaneko 金子, les Matsui 松井, les Ima.i 今井, les Akashi 明石, les Maeda 前田, les Wada 和田, les Namikawa 並川, les Kudô 工藤, parmi quelques autres.

[345] YOSHIDA Kôzô, *op.cit.*5, 2008, p.213

[346] *Id.*, « Meiji mae Ainu jinkô shi I – Higashi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji I – le territoire ezo de l'est), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°73, 2007, p.104 et suivantes

[347] WALKER Brett L., « Reappraising the sakoku paradigm : the Ezo trade and the extension of Tokugawa political space into Hokkaidô » (Réévaluer le paradigme du *sakoku* : les échanges à Ezo et l'extension de la politique des Tokugawa dans l'espace septentrional de Hokkaidô), *Journal of Asian History* 30/2, 1996, p.179

[348] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.46

[349] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.26

ensuite les bénéfices de cette vente[350]. Comme le décrit Diogo Carvalho dans son journal en 1620 : « La pêche au saumon est allouée par le seigneur à ses guerriers ; autour de Matsumae, les tronçons de rivière sont divisés entre eux, et ils reçoivent le produit de la pêche. Pour une raison inconnue, il n'y a pas de champs cultivés de légumes ou de riz, en dehors des champs de millet ou de pois. »[351]. Le fief, en leur accordant également le privilège de garder les fruits de leurs transactions, prélève néanmoins une taxe commerce (*unjôkin* 運上金) sur la possession d'un tel comptoir. Le montant de cette taxe est indépendant du statut de la famille au sein de fief, mais dépend des bénéfices engrangés par telle ou telle famille, ce qui s'apparente à un système de taxation progressive par rapport aux revenus, très moderne pour l'époque.

Incidemment, il ne nous est parvenu aucun document officiel entre le fief et les familles concernant la prise en charge de ces comptoirs, alors qu'il reste un nombre conséquent de contrats entre ces familles et les gestionnaires des lieux d'entreprise contractuels par la suite. Dans certaines généalogies de famille de l'époque, on peut trouver de quel comptoir elles étaient responsables, mais ce n'est pas systématique. D'après Kaiho Mineo, ceci semble indiquer que le fief ne délivre pas de titre officiel de gestion de comptoir, et que conséquemment, le maintien de cette gestion dépend entièrement du bon vouloir du fief, ce qui renforce d'autant son autorité sur le commerce[352].

Ce système possèderait deux fonctions de contrôle : la garantie de l'exclusivité domaniale du commerce avec les Aïnous, et la fixation et la régulation des relations entre Japonais et Aïnous, deux fonctions essentielles à la survie du fief[353]. Incidemment, malgré les instructions sur la lettre de cachet de Tokugawa Ieyasu, garantissant une liberté de mouvement totale aux Aïnous, ce système les oblige à pratiquer le troc dans un lieu prédéfini[354], augmentant de ce fait le contrôle sur les Aïnous. Leur mise en place progressive, -contrôle des commerçants japonais présents en territorial domanial en 1593, mise en place des droits exclusifs de commerce des familles guerrières vassales en 1596, puis mise en place des droits des commerce en dehors du territoire domanial à partir de 1604-, reflète la décision domaniale de renforcer son contrôle sur Ezo, et sur les rapports entre les Japonais et les Aïnous, rendue nécessaire par la guerre de Kosham'ain. Cependant, la dépendance au nombre d'habitants aïnous, vivant dans une prédéfinie est forte, car il définit à lui seul le volume des échanges, et plus tard, dans le système des lieux d'entreprise contractuels qui y succède, la main d'œuvre disponible.

Les familles de plus basse extraction, qui ne peuvent ouvrir de tels comptoirs, reçoivent une allocation en riz ; elles sont désignées par le terme *kirimaitori* 切米取 (littéralement « qui prennent le riz récolté »). Elles l'échangent contre des peaux dans les comptoirs des familles plus riches. En 1669, le nombre de familles de guerriers à Matsumae est estimé entre quatre-vingts et quatre-vingt-dix, dont la moitié au moins fait partie des *kirimaitori*. En 1760, 59

[350] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.252
[351] TSURUTA Kei, « Jûnana seiki no Matsumae han to Ezochi » (Le fief de Matsumae au 17ème siècle et le territoire ezo), dans FUJITA Satoru (éd.), *Jûnanaseiki no Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon du 17ème siècle et l'Asie orientale), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000, p.175
[352] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.260
[353] *Ibid.*, p.255
[354] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.27

d'entre elles possèdent des comptoirs, et 150 sont des *kirimaitori*. En 1798, 55 familles possèdent des lieux d'entreprise et 62 sont des *kirimaitori*[355].

Les comptoirs sont au nombre d'une soixantaine et situés le long des côtes ; ils correspondent chacun, non point à un point mais à une zone qui englobe, de manière schématique, un territoire sous la domination des différents chefs aïnous régionaux[356], et sont situés non loin de villages aïnous préexistants. A titre d'exemple, entre 1661 et 1673, le comptoir d'Abuta comprend les *kotan* de Hebe (10 maisonnées), Refunke (2 maisonnées), Okotarabe[357] (15 maisonnées), sous l'autorité du chef du *kotan* d'Usu (30 maisonnées), Tsash'ain[358]. En outre, en 1670, le comptoir de Yamkushinai correspond aux *kotan* de Yûrappu (7 maisonnées), dont le chef est l'*otona* Haha, un à Kunkoshum, un à Kunnui, dont le chef est l'*otona* Barufure. Monbetsu compte cinq maisonnées, dont le chef est l'*otona* Mashima, Oshamambe (5/6 maisonnées), dont le chef est l'*otona* Amari[359]. Dans chaque comptoir, on trouve un magasin (*unjôya* 運上屋), où les Aïnous peuvent venir échanger leurs marchandises contre des marchandises japonaises. Les vassaux allocataires occupent leur comptoir uniquement pendant l'été, qui est la saison du commerce[360].

Comme par exemple, sur le territoire de Shiruuhente'ain, chef régional dans la région de Sôya et Sannai, à la pointe nord-ouest de l'île. Dans la *Description de l'unification du Tsugaru* (*Tsugaru ittôshi* 津軽一統志), citée par Tabata Hiroshi[361], on peut lire :

> そう屋　有緑泊りと言潤有　　狄家あり　　商場有　　大将シルウヘンテアイン
> 同　カシモレイ
> 三内　　狄家あり　　商場所島さきなり
> Sôya[362] Yûendomari　Présence de familles ezo, présence d'un comptoir, chefs : Shiruuhente'ain et Kashimorei
> Sannai[363]　Présence de familles ezo, présence du comptoir à la pointe du cap

En 1717, ce système est décrit dans la *Chronique des Ezo de Matsumae* (*Matsumae Ezo ki* 松前蝦夷記[364]) :

---

[355] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.131
[356] HOWELL David L., *Capitalism from within: Economy, Society, and the State in a Japanese Fishery* (Un capitalisme intérieur: économie, société et État dans une pêcherie japonaise), Berkeley, Unversity of California Press, 1995, p.31
[357] Il disparaît entre 1736 et 1751 ; on pense que la population a éé déplacée de force près de l'*unjôya* à Abuta.
[358] KOBAYASHI Kazuo, « Edo jidai kôki ni okeru higashi Ezo chi no Ainu shûraku » (Les villages aïnous en Ezo de l'est à la fin de l'époque d'Edo), *Hokkaidô daigaku jinbunkagaku ronshû*, n°24, 1986, p.28
[359] *Ibid.*, p.25
[360] EDMONDS Richard Louis, « Northern Frontiers of Qing China and Tokugawa Japan » (Frontières septentrionales de la Chine des Qing et du Japon des Tokugawa), *Research Paper n°213*, Chicago, Department of Geography, Unversity of Chicago Press, 1985, p.139
[361] TABATA Hiroshi, « Basho ukeoisei shiron no gaikyô » (Situation générale de l'histoire théorique concernant le « système de lieux contractuels »), dans HOKKAIDÔ – TÔHOKUSHI KENKYÛKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, p.16
[362] Devenue l'actuelle ville de Sôya 宗谷.
[363] Devenue la ville de Sannai 珊内 dans le district de Wakkanai 稚内.
[364] Consultable à l'adresse suivante http://ambitious.lib.hokudai.ac.jp/hoppodb/kyuki/doc/0A000130000000.html, consultée le 3 octobre 2013.

何方之船ニ而も松前町澗江着船荷物等不残町人土蔵をいたし、逸々荷物を改無相違荷物を見とどけ、志摩守手船に積申候而蝦夷地商売之場所々々江指遣候（略）蝦夷地には極りたる澗無之、岩間ニて船着故大船通路成かたく候故右之小船軽く作り通路仕ルよし[365]
Tous les bateaux arrivant au port de Matsumae doivent stocker l'intégralité de leur marchandise dans les entrepôts des marchands ; ceux-ci doivent les inspecter et les noter soigneusement une par une avant de les envoyer dans les bateaux de commerce du fief dans les différents comptoirs […] Comme il n'y a que très peu de baies et points d'accostage en territoire ezo, il est difficile pour de gros navires de s'engager entre les rochers ; il vaut mieux utiliser des petites embarcations légères.

蝦夷地之内六十一ヶ所家中給分代に渡シ置場所有之候へ共、夷仁より収納無之、従銘々夷仁に向申候品を船積にて差越、雑物替いたし申候而其利金取申斗之よし、併近年出物蝦夷地不漁ゆへに少ク舟数を茂有之候、依之近年家中困窮のよし[366]
Dans le territoire des Ezo, il y a soixante et un lieux qui ont été mis en place comme allocations héréditaires des maisons [grandes familles]. Elles n'y reçoivent pas de tributs de la part des Aïnous, mais peuvent y procéder avec chaque Aïnou à un échange de marchandises qu'elles font parvenir par bateau, et récolter les bénéfices. Cependant, du fait d'une mauvaise pêche ces dernières années, les marchandises provenant du territoire des Ezo sont peu nombreuses et le nombre de bateau est désormais trop important ; c'est la raison pour laquelle parmi les maisons sévit la pauvreté ces dernières années.

On peut conclure plusieurs choses de la lecture de cet extrait. Tout d'abord, il y est précisé qu'en aucun cas il n'y a de remise de tributs dans les comptoirs, et qu'il s'agit bien d'un troc. En effet, seul le fief peut recevoir des tributs, lors des cérémonies d'*uimam* : c'est un privilège qui lui est réservé, tout comme il accorde aux grandes familles le privilège de commercer avec les Aïnous. Par ailleurs, à la fin de l'extrait, il est question d'une pénurie de produits issus de la pêche, et donc d'une pénurie de produits ezo, entraînant la gêne de certaines familles. Ceci nous indique que les grandes familles sont complètement dépendantes de ce commerce.

Le fief reçoit comme source de revenus les taxes qu'il perçoit sur ce commerce (*unjôkin* 運上金) que ce soit de la part des familles de guerriers pratiquant le troc dans les comptoirs (plus tard également des gestionnaires des lieux contractuels) ou des navires se rendant dans l'un des trois ports en territoire japonais dont l'accès est autorisé dans le fief, Matsumae, Esashi et Hakodate, cependant l'accès à ces deux derniers est extrêmement restreint. A partir de 1615, des bureaux de contrôle douanier (*oki no kuchi bansho* 沖ノ口番所) sont mis en place à Matsumae, Hakodate et Esashi, les seuls ports ouverts aux navires des autres provinces par ordonnance shogunale de 1664[367]. A partir de l'ère Genroku (1688-1704), ce bureau prélève une taxe d'entrée sur les individus (*ninbetsu aratame* 人別改), ainsi que sur les bateaux (*sen.yaku kin* 船役金)[368] ; c'est également lui qui autorise l'accès aux deux autres ports jusqu'en 1725. Une fois l'autorisation de pénétrer obtenue, c'est la maison de commerce (*ton.ya* 問屋) qui achète prend en charge le transport et la vente de la marchandise. Par ailleurs, le fief possède lui-même des comptoirs de commerce, appelés *kurairi chi* 蔵入地, et le commerce de l'or, des faucons et du bois lui est réservé[369].

[365] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.289
[366] TABATA Hiroshi, *op.cit.*, p.32-33
[367] KOBAYASHI Masato, *op.cit.*, p.47 et WALKER Brett L., *op.cit.*, 1996, p.179
[368] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.90
[369] *Ibid.*, p.47

Une grande différence avec le commerce dans le reste de l'archipel est la dérégulation. Les taux (*shûkaku ryô* 収穫量) sont fixes dans les autres fiefs, mais à Matsumae les familles peuvent fixer leurs propres taux et donc engranger des bénéfices, sans avoir à se préoccuper d'une ingérence domaniale[370]; pour cent saumons séchés, on obtient deux *to*[371] de riz, soit 36 litres, mais les taux baissent peu à peu pour atteindre pour atteindre sept *shô*[372], soit 12, 6 litres de riz[373]. Au début du 18ème siècle, ce système se mue « système des lieux d'entreprise contractuels » (*basho ukeoi seido* 場所請負制度) qui leur succède entre 1711 et 1715. Nous en reparlerons plus loin.

Les conséquences de ce système seront visibles plus tard, mais dès la fin du 17ème siècle, on perçoit des effets néfastes. En effet, avec la mise en place de ce système l'incitation à la pêche pour les Aïnous est grande, et parfois les pêcheurs japonais qui se trouvent en aval des rivières constatent une diminution du nombre de poissons, pêchés avec de grands filets (*ôami* 大網). En 1690, trois mille pêcheurs de la région ouest du territoire japonais descendent à Fukuyama pour réclamer l'interdiction des grands filets, et la démission des familles Sumihara et Abe de leurs comptoirs respectifs[374].

L'importance pour les Aïnous de ce commerce apparaît pour la première fois, à ma connaissance, dans un document européen, dans les commentaires établis par Girolamo de Angelis inscrits sur la carte qu'il a dessinée lors de son séjour en 1615-1616. Il est question d'Aïnous qui se rendent de Menashi (de l'est) à Setanai, à leur *akinai*, c'est-à-dire leur comptoir de commerce[375].

Incidemment, un autre corollaire de la non-application du système de *kokudaka* est que, contrairement aux autres fiefs, Matsumae taxe les individus et non les villages. Les premières taxes sont prélevées directement sur les produits de la pêche des individus, -en effet les seuls habitants du fief, outre les vassaux, sont presque tous des pêcheurs-, avant de devenir fiduciaires en 1719[376], et calculées en fonction de la propriété des bateaux et de matériel de pêche. A l'intérieur du territoire japonais, l'unité administrative de base est le village (*son* 村). Certains sont sous le contrôle direct du fief, d'autres ont à leur tête des vassaux méritants ; c'est le cas d'un village sur cinq en territoire japonais de l'est dans les années 1780, un sur six à l'ouest[377]. Les biens de chaque personne dépendent de la surface de terre cultivée ou du nombre de bateaux et les taxes sont payées, non en riz, mais en hareng ou en céréales cultivées (millet, sorgho, etc.).

Par ailleurs, il n'existe aucun système de taxation des Aïnous. Contrairement aux Russes, qui imposent aux peuples d'Extrême-Orient qu'ils soumettent un impôt forfaitaire

[370] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.48
[371] Un *to* 斗 équivaut à 18 litres.
[372] Un *shô* 升 équivaut à 1,8 litre.
[373] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.45
[374] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.320
[375] KITAGAWA Kay, « The Map of Hokkaidô of G. de Angelis, ca 1621 » (La carte de Hokkaidô de G. de Angelis, aux alentours de 1621), *Imago Mundi*, volume 7, 1950, p.114
[376] HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.58
[377] EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.124

local par capitation, le *yasak*, payable en fourrures et peaux, et assimilé à une remise de tributs, les Japonais n'en ont jamais mis en place. Les Aïnous de Sakhaline et des Kouriles, jusqu'à Ouroup, paient le *yasak*[378]. Cependant, les revenus du fief proviennent essentiellement de deux sources : la commission remise par les allocataires sur le commerce avec les Aïnous (plus tard la taxe de pêche des gestionnaires contractuels dans le système des *basho*), et la commission prélevée sur le commerce au départ du territoire japonais (*oki no kuchi kôsen* 沖の口口銭) dans l'un des trois ports, Matsumae, Hakodate ou Esashi. A partir de la seconde moitié du 18ème siècle, une nouvelle ressource vient s'y ajouter, les profits du commerce avec la Chine, via les commerçants de la route de Santan, dont les marchandises principales sont le brocart d'Ezo, les perles fines, et les plumes d'aigle et de faucon[379]. La demande sera tellement forte que le fief s'endettera vis-à-vis des Aïnous leur servant d'intermédiaires commerciaux, ce qui participera à leur paupérisation. A partir de 1807, des commerçants japonais se substitueront aux Aïnous dans ce commerce, jusqu'à son interdiction à Meiji.

Ce système, unique au Japon, donne naissance à des reproches d'ordre confucianiste, repris par Satô Genrokurô entre autres[380], dans le sens où il brouille la distinction entre la classe des guerriers, la plus élevée dans la hiérarchie confucianiste, et celle des marchands, la plus basse et la moins productive, en rendant les guerriers responsables de la gestion du commerce nippo-aïnou. Ce reproche servira les avocats de l'ouverture de l'île et de la prise de contrôle shogunale, qui argumenteront que les guerriers, tout occupés qu'ils sont à leurs affaires, ne pourront pas assurer la gouvernance et la protection de la frontière nord. Par ailleurs, comme l'indique un extrait du *Journal d'Ezo* (*Ezokokushiki* 蝦夷国私記), ainsi que le titre de l'ouvrage de Yamashita Masaya, *Hokkaidô shônin daimyô* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô), les seigneurs de Matsumae ont un « comportement de familles guerrières » (武家の形), et s'abaissent à se livrer à des activités commerciales, et ce malgré un traitement de faveur du shogunat, et sans taxes[381].

(ii) Une évolution vers le commerce de masse - Vers une prépondérance des *tawaramono*

Avec l'apparition des comptoirs, les vassaux comme le fief souhaitent bénéficier de revenus sur les produits de la pêche en particulier, Matsumae grâce aux taxes, les vassaux grâce au commerce via les maisons de commerce. On assiste donc à une évolution entre une prépondérance des produits de luxe que constituent les peaux, à celle de produits de consommation de masse que sont les denrées alimentaires séchées, les *tawaramono*.

Le plus vieux document japonais cette fois permettant d'établir les marchandises circulant à Ezo pendant la première moitié du 18ème siècle est le *Rapport du commerce à Ezo* (*Ezo shôko kikigaki* 蝦夷商賈聞書). Du côté de la Mer du Japon, on trouve l'abalone (*awabi*), dont le commerce remonte à l'époque de Satsumon, l'holothurie (*namako*) et le hareng

[378] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.278
[379] SASAKI Shirô, *op.cit.*, p.863
[380] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.89
[381] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.178

(*nishin*), dont la pêche à Hokkaidô remonte à l'époque de Jômon[382]. Du côté Pacifique ouest, on trouve de l'algue *kombu*, et de l'otarie à fourrure (*ottosei*[383]), et du côté Pacifique est, on trouve des plumes d'aigles et des loutres de mers (*rakko*)[384].

Dans les années 1660, les produits aïnous sont principalement : le saumon séché, le hareng, la laitance de poisson, les crustacés, les plumes d'aigle (*maba*, ou *matoriba* 真（鳥）羽), les peaux d'ours, les peaux de cervidés, de la baleine, des grues vivantes, de l'huile de poisson, de l'*eburiko* (du lichen médicinal du sud de Sakhaline, le *fomitopsis officinalis*), du phoque, des *neppu* (grandes peaux d'otaries à fourrure), des *koppi* (des phoques femelles), en territoire aïnou de l'ouest ; du saumon et du haddock séché, de l'ours, des peaux de cervidés, des plumes d'aigle, des peaux de loutres de mer en provenance des Kouriles, des grues vivantes de la baleine, du *kombu* rouge, de l'huile de poisson[385]. En 1661, d'après les écrits de Sebastiàn Vizcaino, les Aïnous échangent des peaux d'animaux et du poisson contre du coton, deux ans plus tard, John Saris met l'accent sur le saumon et le poisson séché en échange de riz, de vêtements en coton, de fer et de plomb, de laque. Au 18ème siècle, il est question de saumon, hareng, de morue et de requin séchés, d'ormeaux, d'holothurie, de *kombu*, de peaux d'otaries à fourrure, d'huile de poisson, échangé contre de riz, du levain à saké, des vieux vêtements, du saké, de coton, des casseroles, pots et bouilloires, des bols en laque. (On pourra consulter l'annexe XVI).

Une telle liberté commerciale s'explique en partie du fait de la nature des marchandises japonaises troquées ; en effet, il ne s'agit pas, comme c'est par exemple le cas dans le commerce avec la Chine, de métaux, mais de riz, de saké et de tabac, ce qui permet au fief de Matsumae de bénéficier d'une surveillance moins minutieuse. Par ailleurs, cette évolution vers un produit de consommation de masse va paver la voie à un mode de production proto-industrielle pour répondre à une demande toujours accrue.

(3) L'ambivalence des rapports nippo-aïnous et des dépendances croisées à la lumière des sources aïnoues, les *yukar*

Lors des sous-parties et des paragraphes précédents, il nous est arrivé de citer des *yukar* aïnous de manière à illustrer nos propos. Ils constituent les seules sources anciennes d'origine aïnoue, et bien qu'ils faillent les manier avec la précaution qu'il sied à des chants de tradition orale, ils n'en contiennent pas moins quelques éléments nous permettant d'appréhender certains aspects des rapports nippo-aïnous, du système complexe de dépendance croisée, et toute l'ambivalence qui s'ensuit.

---

[382] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.101

[383] Ce nom même d'*ottose*i viendrait de la langue aïnoue *un.neu*, prononcé à la chinoise, d'après le dictionnaire encyclopédique *Kôjien*. Matsumae Hironaga, dans sa *Description de Matsumae*, datée de 1782, la décrit comme n'étant « ni un poisson, ni un animal, mais une créature marine étrange » (魚にあらず、獣にあらず、海中の奇物なり). MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.152

[384] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.102

[385] KIKUCHI Isao, « Ezo-jima no kaihatsu to kankyô », dans KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.235

(i) Retour sur le concept et l'historiographie

Comme nous avons pu le préciser en introduction, Arnoldo Momigliano (1908-1987), cité par Paul Veyne, considère que « la méthode moderne de recherche historique est toute entière fondée sur la distinction entre sources originales et sources de seconde main »[386]. Il convient donc d'appréhender avec précaution les sources, et en particulier les sources primaires, qualifiée de mythiques. Les *yukar* (chants oraux aïnous) (désigné par le terme *yûkara* ユーカラ en japonais) font partie de celles-ci. Les Aïnous ne possédant pas de système de langue écrite, ceux-ci constituent les seules sources primaires que nous possédons susceptibles de nous indiquer leur point de vue sur leur relation avec les Japonais.

Ce mot serait un composé des termes *i*, désignant un fait, et *ukar*, c'est-à-dire l'imitation avec des mots[387] ; le fait de chanter un *yukar* constituerait donc une imitation narrée d'un fait réel. Par ailleurs, comme le souligne Paul Veyne, le mythe antique étant basé sur le présupposé axiomatique que nul ne peut mentir initialement, ou sur toute la ligne (un mythe contient donc forcément un fond de vérité) [388], la réalité se confond dans le miroir avec l'image qu'il reflète, si bien que le médium ne se distingue pas du message (le *yukar* n'ayant pas de véritable « locuteur », il est exempt d'une volonté de dissimulation de la vérité)[389]. Tout le travail réside donc à démêler les éléments correspondant à une quelconque réalité historique, et les éléments découlant de figures de style (métaphores, exagération, répétition, etc.) illustrant un propos[390].

Les *yukar* commencent à être timidement évoqués dans les ouvrages japonais à partir du 18ème siècle[391], dans le contexte des missions d'exploration septentrionale, mais ce n'est au 19ème siècle que Philipp Franz von Siebold, obtient des informations concernant les Aïnous et leur culture par ses contacts avec les spécialistes des savoirs hollandais (*rangakusha*), proches du pouvoir. Ses écrits sur la question inspirent à leur tour l'Autrichien August Pfitzmaier (1808-1887) dans ses recherches sur la langue et les chants aïnous. On assiste à un regain d'intérêt les concernant au début de l'époque de Meiji, qui coïncide avec la découverte japonaise de nouvelles disciplines importées d'Occident que sont l'archéologie, l'anthropologie, l'ethnologie et la linguistique[392]. Des Japonais, mais aussi des Occidentaux commencent alors à étudier les *yukar*[393].

---

[386] VEYNE Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris, Seuil, collection « Points Essais », 1983, p.14

[387] MACÉ François, « Rythmes humains, rythmes divins dans les épopées ainu », *Diogène*, n°181, janvier-mars 1998, p.31

[388] VEYNE Paul, *op.cit.*, p.67-68

[389] *Ibid.*, p.74

[390] A ce sujet, voir VEYNE Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris, Seuil, collection « Points Essais », 1983, 169 p., SAKATA Minako, « Possibilities of Reality, Variety of Versions : The Historical Consciousness of Ainu folktales » (Des réels possibles, des versions variées : la Conscience historique à travers les contes aïnous), *Oral Tradition*, volume 26, n°1, 2011, p.175-190 ou OKUDA Osamu, « Ainu Oral Literature as Materials for Historical Study » (La littérature orale aïnoue comme base pour les recherches historiques), *Bulletin of the Hokkaidô Ainu Research Center*, n°2, p.19-31

[391] Ils sont désignés par le terme *Ezo jôruri*, en référence à la récitation qui accompagne le théâtre de poupées japonais, le *bunraku*.

[392] Parmi les chercheurs dans ces disciplines s'intéressant aux Aïnous, on citera Matsuura Takeshirô 松浦武四郎, Kinda.ichi Kyôsuke 金田一京助, ou encore Tori.i Ryûzô 鳥居龍藏 et Tsubo.i Shôgôrô 坪井正五郎. D'après Richard Siddle, il n'est pas exagéré d'affirmer que des disciplines telles que l'anthropologie, l'archéologie, la linguistique

Au cours de ses recherches sur les origines de la langue japonais, Kinda.ichi Kyôsuke 金田一京助 commence à étudier la langue aïnoue, et les *yukar*. Aidés par de jeunes Aïnous, tels que Chiri Yukie et Chiri Mashiho, qui ont appris le japonais dans les écoles pour anciens indigènes (*kyûdojin gakkô* 旧土人学校) à partir de 1877, il participe à la retranscription et la traduction des *yukar* en langue aïnou. Cependant, le caractère urgent de la retranscription de ces chants oraux, mis à mal par l'assimilation linguistique et culturelle forcée des Aïnous, qui fait d'eux un « peuple en voie de disparition » (*horobiyuku minzoku* 滅び行く民族), les sépare d'un contexte de récitation avec lequel ils étaient intimement liés.

Un des ouvrages-clé sur les *yukar*, écrit par Donald Philippi, paraît en anglais en 1979[394], mais il faut attendre 1985 pour voir la rubrique *yukar* apparaître dans un dictionnaire de la littérature classique japonaise[395], et 1996 pour qu'un ouvrage en langue française qui leur est consacré ne voie le jour.

(ii) Structure et types de *yukar*

Les *yukar* sont chantés dans une langue spécifique, appelée « belle langue », « langue ornée » (*atomte-itak*)[396], ou encore « langue rythmée » (*sa-kor itak*)[397], utilisée pour les actes de parole à caractère formulaire, et souvent à forte connotation rituelle, par opposition à la langue quotidienne (*yayan itak*)[398]. Il en existe deux types, les chants épiques (*yukar* ou *sakorpe*), également appelés *ainu yukar* (« récits des hommes ») et les chants mythiques *kamui yukar* (« chants des dieux »), qui ont pour narrateur ou personnage principal des divinités, revêtant souvent la forme animale qu'ils adoptent lors de leur séjour sur Terre, au pays des hommes (*Ainu moshir*). On peut y ajouter une troisième catégorie, les contes (*uwepeker* ou *tuytak*)[399].

Les (*ainu*) *yukar* sont chantés par des hommes, les *yukar kut*, et mettent souvent en scène un jeune orphelin qui, apprenant la cause du décès de ses parents, cherche à les

---

doivent leur naissance et leur développement à la proximité d'un peuple considéré comme primitif et servant d'objet d'études.

[393] On pourra citer, à titre d'exemple, l'exploratrice et écrivaine Isabella Bird (1831-1904), le linguiste anglais Basil Hall Chamberlain (1850-1935), le missionnaire et pasteur anglican, spécialiste des études aïnoues, John Batchelor (1854-1944), les anthropologues Neil Gordon Munro (1863-1942), Henry Savage Landor (1865-1924), Bronislaw Pilsudski, frère du premier chef d'État polonais, exilé seize ans à Sakhaline (1866-1918), ou encore le folkloriste russe Nikolai Nevski (1892-1937).

[394] PHILIPPI Donald, *Songs of Gods, Songs of Humans: The Epic Tradition of the Ainu* (Chants des dieux, chants des hommes : la tradition de chants épiques aïnous), Tôkyô, University of Tôkyô Press, 1979, 417p.

[395] MACÉ François, *op.cit.*, 1998, p.30

[396] STRONG Sarah, « The most revered of Foxes : Knowledge of Animals and Animal power in an Ainu kamui yukar » (Le plus vénéré des renards : Savoir et pouvoirs des animaux dans un *kamui yukar* aïnou), *Asian Ethnology*, volume 68, n°1, 2009, p.31

[397] Dans le cas des *kamui yukar*, les « récits des dieux », le rythme est insufflé pour une sorte de refrain, répété entre chaque vers, appelé *sakehe*. Chaque narrateur possède le sien, et comme celui-ci est souvent un animal, - forme que prennent les divinités lors de leur séjour parmi les hommes, dans de nombreux cas, le *sakehe* est une retranscription du cri de l'animal en question.

[398] Seule la dernière phrase « Ainsi racontait le dieu… » est en langage quotidien. MACÉ François, *op.cit.*, 1998, p.31 et TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.51

[399] SAKATA Minako, *op.cit.*, p.176

venger[400]. Les *kamui yukar* sont chantés par des femmes, qui ont un statut proche de celui du chamane, appelées *tus menoko* (les « femmes qui peuvent se fondre avec les divinités »), ou *nupur mat* (les « femmes de la montagne ») [401] et qui rentrent en transe lors de la récitation. Une sous-catégorie des *kamui yukar* sont les *oina* (qui signifie « transmettre »), les chants des dieux spécifiques qui ont transmis la culture aux hommes, tels que Ainurakkur, Aeoinakamui (« le dieu qui se livre »), Okikurmi, etc.[402].

Il est difficile d'affirmer avec certitude à quelle époque correspond la conception du monde aïnou, telle qu'on peut la découvrir à travers les *yukar*, mais ils n'en restent pas moins la seule source d'informations de première main avant Meiji. La présence d'éléments culturels japonais dans certains récits, y compris ceux qui concernent les origines du monde, tels que l'histoire d'*Aeoinakamui*, semblent indiquer une postériorité par rapport aux contacts avec les Japonais. Ceux-ci sont d'ailleurs présents, directement ou indirectement, dans de nombreux *yukar*. Ils y sont désignés par le terme *Shisam*, que nous avons déjà évoqué.

(iii) La présence japonaise dans les *yukar* – indirecte via les objets de commerce

La présence japonaise est tout d'abord évoquée à travers des objets, tels que les sabres, considérés comme divins pour les Aïnous : « Les villageois ont pris leurs sabres divins qu'ils vénèrent depuis toujours comme le plus grands des trésors. » (Chant de l'Orque *Atuika tomatomaki kuntuteashi hum hum*)[403], ou à travers la fabrication de saké, nécessaire aux cérémonies religieuses aïnoues : « Nous avons fabriqué un peu de saké. » (Chant de l'Orque *Atuika tomatomaki kuntuteashi hum hum*) [404].

De nombreux chants évoquent le commerce avec les Japonais (*Shisam*) ; cette activité est tellement importante qu'Okikurmi[405], le dieu qui veille sur la vie quotidienne des hommes, se livre lui-même à ce commerce. Dans l'*Histoire de la divinité de la vieille embarcation* (*Poina sô- Sô wa sô*) [406], Samanyukur, qui représente l'irascibilité et la méchanceté, et Okikurmi, qui représente le bien, commercent tous deux avec les Japonais (*Shisam*), desquels ils obtiennent « du saké, du riz, du tabac, des trésors et des épées précieuses ».

L'importance des contacts nippo-aïnous est palpable jusque dans l'histoire d'*Aeoinakamui*, le Dieu des origines (*Hei inou*), et de la création du monde, dans laquelle le dieu Chouette édifie les villages et le pays de la terre des hommes (*Ainu moshir*). Quand il a terminé, les autres dieux descendent sur Terre pour contempler son œuvre, y compris le dieu de la variole, une maladie introduite par les Japonais à Ezo, et qui fait des ravages. Celui-ci enfante avec le manche de la houe du dieu Chouette bâtisseur, oublié sur Terre et devenu

[400] MACÉ François, *op.cit.*, 1998, p.35
[401] *Ibid.*, p.32
[402] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.48
[403] *Ibid.*, p.126
[404] *Ibid.*, p.127
[405] *Okikurmi* ou *Okikurmuy* : également appelé *Ainurakkur*, « un dieu comme un homme », dieu veillant sur la vie quotidienne des Aïnous, fils de la déesse orme blanc (*Chikisani*) et du dieu de la variole.
[406] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.303-311

orme blanc. L'enfant est abandonné, puis recueilli par la divinité céleste qui règne sur le mont divin d'Optateshke (« grande montagne enneigée »). Cet enfant est le dieu qui veille que la vie quotidienne des hommes, *Ainu rakkur*, également appelé *Hei inou*. Devenu grand, celui-ci se joint aux dieux pour vaincre un grand démon qui s'empare de la terre. Il revêt une tunique en orme à l'ourlet enflammé, ainsi qu'un *kosonde* (*kosode* japonais), ce qui montre le respect inspiré par ce vêtement, également porté par la déesse Loup[407].

L'influence des contacts nippo-aïnous dans la hiérarchie sociale a fait l'objet d'une sous-partie antérieure, mais si l'on résume, l'importance des échanges avec les Japonais d'un homme aïnou influence sa richesse et donc sa place dans la hiérarchie sociétale aïnoue. Les dieux aïnous eux-mêmes semblent commercer avec les Japonais.

Dans le *Chant du dieu Ourson*[408], l'homme aïnou s'adresse à un ourson qu'il garde en cage en vue d'organiser pour lui la cérémonie d'*iomante*, et de renvoyer son âme divine vers le pays des dieux. Il l'informe qu'il va commercer avec les Japonais de manière à obtenir le saké nécessaire aux libations qui auront lieu durant la cérémonie : « Cette année, Il est temps que je te fasse partir. Auparavant, j'irai commercer avec les *Shisam*. Je rapporterai du saké, beaucoup de saké, Car je veux fêter ton départ en grande pompe. » [409]. Il semblerait d'ailleurs que la cérémonie d'*iomante* est atteint son degré paroxystique de sophistication et d'élaboration à la fin du 18ème siècle, un moment qui correspond à l'un des pics de la domination japonaise sur l'île[410].

Dans le conte du *Puits de glace* (*Koori no ido*), retranscrit et traduit par Kayano Shigeru en 1988, il est également question d'un jeune homme qui part seul faire du commerce à la ville ; il y rencontre un bon samurai avec qui troquer. Par remercier les dieux, il fabrique un *inao* qu'il dépose au temple de la ville, et le dieu japonais, réjoui, lui donne un porte-bonheur, qui l'aidera à déjouer les plans machiavéliques, fomentés par un mauvais samurai. Son ami lui conseille néanmoins de ne plus revenir commercer à la ville, car c'est trop dangereux, et le jeune Aïnou suit ses conseils et arrête de troquer. Cependant, il ne devient jamais chef de son village, comme l'était son père[411].

L'universalité des divinités est intéressante à noter ici. Par ailleurs, il apparaît que non seulement sans commerce aucune ascension sociale n'est possible, mais que de surcroît, une insuffisance commerciale rend une rétrogradation sociale possible, et même probable.

D'après Minako Sakata, les deux motifs récurrents dans les chants concernant le commerce sont celui de l'échange-difficulté-succès, dans lequel un Aïnou rencontre des difficultés lors des contacts commerciaux avec les Japonais et les surmontent, ou le motif de

[407] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.337-351
[408] *Ibid.*, p.241-248
[409] *Ibid.*, p.242. Par ailleurs, il semblerait d'après Sakakura Genjirô que la fête d'*iomante*, qui a lieu à la fin octobre, soit même devenue un évènement fêté par les habitants de Matsumae (武家より百姓まで是を祝す). SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.75
[410] HOWELL David L., *op.cit.*, 2005, p.118. Cependant, cette affrimation est peut-être à nuancer, dans le sens où il faut garder à l'esprit que cette période coïncide avec l'émergence de descriptions des mœurs aïnous plus précises et plsu objectives, sous le pinceau d'explorateurs tels que Mogami Tokunai.
[411] SAKATA Minako, *op.cit.*, p.179

l'échange-meurtre-mort[412]. Ceux-ci sont symboliques de l'ambivalence entre la nécessité de ce commerce, et le danger d'une dépendance inhérente à celui-ci.

(iv) Les Japonais, acteurs des *yukar*

Dans la majorité des chants où les Japonais sont effectivement acteurs, ils sont dépeints comme étant mus par de mauvaises intentions. Dans le *Chant de l'épouse d'*Oinakamui (*Oina sô – Arimna terke arimna sô*) [413] est évoquée l'extension de la présence japonaise sur Ezo (« Je reconnais sans erreur ces hommes Que l'on appelle les *Shisam*, Dont seule la rumeur m'a appris l'existence Et que je pensais ne jamais rencontrer. »), mais aussi leur cruauté alors qu'ils enlèvent la femme d'un chef aïnou et assassinent son enfant (« Infâmes ! Sales individus ! Affreux blasphémateurs ! On m'a dit que les époux, que les *Shisam* Etaient des hommes droits. Mais voyez quelle méchanceté de cœur ! ») [414]. Cependant Oinakamui, le dieu bafoué, se venge des Japonais au comportement cruel et fait périr les coupables. Il est intéressant de noter que c'est cet acte de vengeance, de rétribution vis-à-vis de Japonais cruels, qui illustre le rôle de cette divinité protectrice des Aïnous ; le chant se finit d'ailleurs par ces mots : « Sans changement, comme à l'accoutumée, Je protège les Aïnous. » [415].

Dans l'*Histoire de la fille de l'Aïnou* (*Rukaninka huô, rukaninka*) [416], deux frères ont pour projet d'aller commercer avec les Japonais (*Shisam*). Ils souhaitent être accompagné de leur jeune sœur, dont la présence leur permettrait d'obtenir plus de cadeaux de la part des Japonais (« Si les gens qui ont une cadette L'emmènent avec eux, Les *Shisam* lui offrent Des cadeaux différents de ceux des hommes ; Et comme ce sont des choses Que nous voulons également, Je te prie, petite sœur, de nous accompagner. ») [417]. Avertis en chemin par la divinité Oiseau blanc du destin funeste qui les attend s'ils commercent avec les Japonais, les deux frères poursuivent néanmoins leur route. Finalement, ils périssent empoisonnés par le vin que leur ont offert les Japonais (« Le méchant interprète japonais Dont nous avions entendu parler Est apparu. […] [Il] a apporté le saké préparé. Mes aînés ont été servis, Et voici ce qui est arrivé : Une odeur de poison s'est répandue. » [418]) ; cette fin tragique qui évoque celles des chefs aïnous de Shoya, Kôji et Tanasakashi au 16ème siècle, empoisonnés par leurs hôtes japonais, un acte inimaginable pour les Aïnous. Par ailleurs, cet assassinat semble gratuit, mu uniquement par la méchanceté d'un interprète japonais, c'est-à-dire celle d'un intermédiaire. On perçoit également en filigrane, ainsi que dans le *Chant de l'épouse d'*Oinakamui, l'intérêt des Japonais pour les filles et femmes aïnoues (*menoko*), mais aussi indirectement la naïveté des deux frères, pourtant avertis par la divinité Oiseau blanc du destin tragique qui les attend. Ce chant semble faire lui-même office d'avertissement aux Aïnous qui commercent avec les Japonais.

[412] SAKATA Minako, *op.cit.*, p.178
[413] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.166-180
[414] *Ibid.*, p.169
[415] *Ibid.*, p.180
[416] *Ibid.*, p.316-322 et dans SAKATA Minako, *op.cit.*, p.183, chantée par Karepia Hirame en 1936.
[417] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.317
[418] *Ibid.*, p.319-320

Dans *Une berceuse* (*Auhottu ro*, chantée par Shikata Shimkani le 19 août 1940)[419], la duplicité des *Shisam* est de nouveau au centre du récit. Une mère chante à son enfant l'histoire de son père disparu, mort aux mains des Japonais.

> « Ton père était parmi nous
> Mais les règles d'en haut
> Sont très sévères
> Bien qu'il ait reçu
> Pendant six étés
> Pendant six hivers
> Des lettres lui demandant
> De se rendre au village des *Shisam*
> Il vivait ici
> Sans jamais s'y rendre.
>
> Finalement
> Ton père a pris la décision
> De se rendre au village des Shisam
> Avant son départ
> Il m'a dit
> « Je vais partir pour le village japonais
> Et si je ne reviens pas
> Voici ce qui se passera
> Un jour
> Une légère brise soufflera du large
> Alors tu sortiras
> Et tu regarderas au loin
> Tu verras une nuée d'oiseaux s'approcher
>
> Cette nuée sera guidée par la divinité Oiseau sans tête
> Cette divinité
> Ce sera moi.
>
> […]

L'Oiseau sans tête, comme l'Oiseau blanc, à la tête d'une nuée d'oiseaux, représentent la mort. Quand la femme l'aperçoit, elle sait que son mari a péri. Bien que l'origine du décès ne soit pas précisée dans ce chant, il est clairement lié au départ du mari pour le village des *Shisam*. Les lettres en question sont sûrement des semonces pour se rendre au *basho*, là où vivent les Japonais en dehors du territoire domanial et là où les Aïnous effectuent des travaux pénibles dans des conditions très difficiles, qui entraînent parfois leur mort. On peut sans peine s'imaginer que c'est ce qui est arrivé au père de l'enfant à qui s'adresse cette berceuse.

Comme son titre l'indique, dans *Problèmes avec le seigneur* (*Tonosama no nandai*), chantée par Torao Haru en 1983, un chef aïnou fortuné n'ayant pas besoin de troquer avec les Japonais s'y refuse, malgré l'insistance du seigneur de la ville voisine. Un jour, celui-ci menace le village d'une guerre, et le chef se rend commercer à la ville. Grâce à l'aide d'une divinité protectrice, il parvient à déjouer les pièges du seigneur, qui le récompense. De retour au village, il met en garde sa famille : « Ne vous rendez pas dans la ville des Japonais, les difficultés que vous y rencontrerez sont terrifiantes. »[420]

[419] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.381-383
[420] SAKATA Minako, *op.cit.*, p.184

Dans certains cas, les acteurs japonais sont multiples, et leurs comportements vis-à-vis des Aïnous sont ambivalents. Dans le chant de la *Forêt de saule d'or et la forêt de saules d'argent* (*Gin no yanagibayashi, kin no yanagibayashi*), retranscrit par Kannari Matsu en 1932, il est question de six hommes aïnous riches à la tête d'un village et qui commercent avec les Japonais. Leur plus jeune frère leur demande en vain de les accompagner, et se résout donc un jour à les suivre subrepticement. Ils bivouaquent un soir dans une île, et le jeune frère, priant le dieu de la falaise de l'île, reçoit de ce dernier en cadeau deux baguettes de saule pour l'aider dans son commerce avec les Japonais. Arrivé à la ville, il rencontre un samurai de basse extraction avec qui il se lie d'amitié, et qui promet d'acheter toute sa marchandise. Il retourne par la suite donc seul à la ville pour faire affaire avec lui, jusqu'au jour où il est sommé de se présenter chez le seigneur du lieu, car il a omis lors de ses séjours, de lui présenter des offrandes. Il s'y rend, soupçonnant ses frères aînés de l'avoir trahi. Grâce aux baguettes de saule magiques, il parvient à gagner le respect du seigneur, qui lui donne mille richesses. Ses frères avouent être des imposteurs d'un autre village et sont bannis. Le jeune homme devient un commerçant prospère et le chef du village[421].

Ce qu'il faut noter dans ce conte est l'ambivalence des comportements aïnous et japonais ; en effet, il y a des personnes mues par de bonnes, comme de mauvaises intentions, dans les deux camps. Par ailleurs, ce conte fait allusion à des rivalités familiales, et quand on connaît l'importance du commerce chez les Aïnous, il n'est pas difficile d'imaginer que la concurrence au sein d'un même village, voire d'une même famille devait être relativement fréquente. Enfin, le commerce d'initiative individuelle, comme c'est le cas entre le jeune aïnou et le samurai de basse extraction, est proscrit sans l'aval du seigneur local, ce qui correspond à l'impossibilité de commercer en dehors des lieux et des comptoirs durant l'époque d'Edo.

Cette ambivalence est également perceptible dans le *Conte du Petit homme d'Otasut et de son fils, qu'aida le dieu loup* (*Pon Otasutunkur to sono musuko wo tasuketa ookami no kami no monogatari*), chanté par Kuro Yae, en 1949, dans lequel le Petit homme d'Otasut épouse une Japonaise, fille d'un seigneur, qui l'aide à combattre des Aïnous jaloux d'un autre village, qui finissent par les tuer[422].

Dans de très rares cas, les Japonais sont acteurs d'un certain nombre de *yukar*, et participent aux évènements de manière positive. Dans *l'Histoire du dieu Renard* (*Pau couwa chopa hum hum hum, Huwa e pau*) [423], celui-ci construit un bateau d'inspiration japonaise (le mot aïnou *penchai* est inspiré des bateaux de type *bezai*[424]) et y dispose des Aïnous en herbe à sa poupe et des *Shisam* en herbes à sa proue. Aïnous et Japonais sont ici placés au même niveau, et au service de la divinité Renard.

[421] SAKATA Minako, *op.cit.*, p.178
[422] *Ibid.*, p.180
[423] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.268-273
[424] Les *bezai-bune* 弁才船 constituent le modèle le plus courant à l'époque ; ils sont également appelés *sengoku-bune* (littéralement « bateau à mille *koku* » 千石船).

(v) Une exception : un Japonais narrateur des *yukar*

Dans de très rares cas, le narrateur de l'histoire est lui-même un Japonais, comme c'est le cas dans le *Chant du jeune homme de Matsumae* (*Sôrepa sôre*)[425]. Rejeté par les siens, entre autre pour son illettrisme, - un point commun qu'il a avec les Aïnous -, il est chassé de son village pour devenir, après moult péripéties, la divinité du lac Aputa. Cette histoire se montre sévère avec la famille et le village du jeune homme, mais conte néanmoins l'ascension d'un jeune Japonais au rang de divinité du panthéon aïnou. Outre la compassion exprimée vis-à-vis du rejet que subit le jeune homme de Matsumae, ce chant semble ne pas généraliser l'attitude et le caractère des Japonais, et démontrer qu'il existe parmi eux des personnes exceptionnelles.

(vi) La présence étrangère dans les *yukar*

Sakata Minako cite un *yukar* qui a plusieurs appellations : le *Chant du village d'Utunnai* (*Kotan Utunnai yûkara*), *La femme de la rivière Chiwas qui transforma sa divinité tutélaire en cerf* (*Chiwaspet-un-mat ga jibun no tsukigami wo shika ni shita*), ou encore *Le Garçon-cerf courageux qui me vint en aide* (*Shika no otoko no yûsha, watashi wo tasuketa*)[426], et dans lequel les parents du jeune Pon Yaunpe ou Pon Otasutunkur dont les parents ont été occis par des hommes de Karapt (ici, Karafuto, donc Sakhaline), et de Santa (des Nivkhes, appelés Santan en japonais). Ici, il s'agit sûrement d'une référence au déficit commercial des Aïnous vis-à-vis des commerçants de Santan, dont il sera question plus avant dans ce mémoire, et au fait que ce derniers pratiquent des représailles dures sur la population aïnoue de Hokkaidô.

Ces yukar illustrent toute l'ambivalence des rapports nippo-aïnous, insérés dans un réseau complexe de dépendances croisées. Malgré une relative autonomie et un statut particulier au sein de l'ensemble des fiefs du shogunat d'Edo, le fief de Matsumae reste dépendant des produits alimentaires – et en particulier du riz-, mais aussi transformés, provenant du reste du Japon. Il est dépendant des Aïnous qui justifient et légitiment son existence, tout en rendant possible sa viabilité économique. Le fief de Matsumae vit de sa situation géographique, qui est à la fois sa raison d'être et son gagne-pain. Les Aïnous de leur côté sont également dépendants des produits japonais, et donc du commerce. Le développement de celui-ci grâce au « système des comptoirs de commerce alloués » accentue cette dépendance et à des conséquences néfastes sur la société aïnoue. Celles-ci sont matérialisées par les origines du conflit de Shakush'ain, qui marquera un nouveau tournant dans les rapports de domination septentrionale.

[425] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit;*, p.147-154
[426] SAKATA Minako, *op.cit.*, p.181

4. Les conséquences des dépendances croisées : déséquilibres inter- et intra-ethniques

L'ambivalence des rapports nippo-aïnous va céder la place à une franche détérioration, déjà palpable à travers certains *yukar* évoqués précédemment. En effet, la délocalisation et l'intensification des échanges seront les causes directes de l'intrusion japonaise en territoire aïnou, d'une concurrence commerciale accrue mais aussi d'une modification de l'environnement et de la société aïnous. Ceci mène à des déséquilibres inter- et intra-ethniques grandissants, conséquences du système de dépendances croisées.

(1) L'intrusion grandissante des Japonais en territoire aïnou et ses conséquences écologiques et environnementales

(i) Des frontières domaniales fluctuantes et changeantes

On peut établir un parallèle entre l'ambivalence des rapports nippo-aïnous précédemment évoquée et le caractère flou des frontières domaniales de Matsumae avant la guerre de Shakush'ain. Malgré la mise en place officielle d'un fief, et la reconnaissance d'une famille à sa tête, les frontières en demeurent floues ; comme on l'a vu précédemment, à aucun moment dans les documents shogunaux officiels est-il question de limite d'autorité domaniale.

A mon sens, celui-ci constitue, au même titre que la détérioration des rapports inter- et intra-ethniques, l'une des origines du conflit.

Les frontières entre le territoire japonais et le territoire aïnou n'ont pas été officiellement définies. Aux alentours de 1550-1551, lors de la signature du traité mettant fin aux conflits de Kosham'ain, la frontière occidentale se situe vers Kaminokuni sur la rivière Amano. Cependant, à cette date, à Hokkaidô comme dans le reste de l'archipel, les frontières sont floues e aucun véritable mission d'arpentage n'a encore eu lieu.

La première inspection shogunale sur l'île en 1633 (*Kan.ei jûnen no bakufu junkenshi* 寛永十年の幕府巡見使) s'insère dans une politique de recensement et d'arpentage national, décidée par le nouveau shogun Iemitsu. Suite à cela, le shogunat envoie une mission d'exploration (*junkenshi* 巡見使) à chaque changement de shogun, dans les territoires du shogunat (*goryôjunken* 御領巡検) et les autres fiefs (*shokoku junken* 諸国巡検). Elles sont dirigées par trois personnes, un responsable shogunal (*shiban* 使番) et assisté par deux guerriers lettrés (*shoinban* 書院番 et *koshôgumi* 小姓組). Ils sont chacun assistés à leur tour par environ 25 personnes, ce qui signifie qu'en moyenne une expédition compte environ 45 à 50 personnes. La mission à Matsumae est menée par Saka.i Iêmon 酒井伊衛門 et dont les relevés sont effectués par Takahashi Giemon 高橋儀右衛門. Ils vont jusqu'à Otobe et Monai à l'ouest, et Shiodomari à l'est ; les Aïnous de la région sont invités à les rencontrer lors d'une cérémonie d'*uimam*[427]. Ceci semble donc indiquer que les frontières se situent à Otobe et

[427] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, 1969, 1981 (rééd.), p.126

Shiodomari. (On pourra consulter le tableau récapitulatif des missions sur l'île en annexe XVII.)

En 1635, Murakami Kamon 村上掃部 effectue un « tour de l'île » (*shima meguri* 島巡り), en se rendant en territoire aïnou ; à son retour il établit une carte, dite la *Carte de l'ère Shôhô* (1645-1648) (*Shôhô kuniezu* 正保国絵図), sur laquelle figurent soixante-sept villages aïnous, dont une partie correspondent directement à des zones de comptoirs, sur Hokkaidô, Sakhaline et les Kouriles[428] (On pourra de nouveau consulter l'annexe XIII). D'après Kaiho Mineo, la première mission, effectuée en vue de calculer le nombre de *koku* pour estimer les obligations militaires, coïncide avec une visite de Matsumae Kinhiro à Tokugawa Iemitsu en 1634, la seconde servant à fixer les frontières de son fief, la partie orientale s'étendant jusqu'au cap Shiokubi, près de Kameda, et la partie occidentale jusqu'à Kuma.ishi. Malgré tout, aucun document officiel n'atteste de ceci.

On peut y voir une des origines probables de la perméabilité de la frontière, et conséquemment, de la relative facilité de circuler en territoire aïnou pour les Japonais, une fois arrivés sur l'île. En effet, à cette époque, on assiste à une sorte de dérégulation de l'immigration japonaise en territoire aïnou, de plus en plus de Japonais y résident,-pêcheurs, chasseurs de faucons, mais surtout chercheurs d'or[429]. Comme le fief de Matsumae n'exerce aucune autorité en territoire aïnou, il n'y a aucune rétribution contre les Japonais et les plaintes des Aïnous restent lettres muettes. Si les taxes sont payées et aucune arme donnée ou vendue aux Aïnous, le fief se lave les mains des agissements de Japonais de en dehors du territoire domanial[430]. En 1664, un ordre est posté à trois endroits de la ville sous le château (城下三ヶ所に高札あり) :

定

諸国徒松前渡海之輩夷対二人商売堅停止之事。
子細無而松前へ渡海令売買仕候者之有者急度注進可事。
　附、蝦夷人之義何処往来其心次第為可事。
蝦夷人対一非分之義申懸可不事。

右之条々守之相可、若当家代々先例之旨違犯之族於者任、厳科速可者也。

寛文四年[431]

Règlement

[428] KAIHO Mineo, *Kinsei Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire des Ezo dans l'époque pré-moderne), Tôkyô, San.ichi shobô, 1984, p.212 et 264
[429] SEGAWA Takurô, *Ainu no rekishi – Umi to takara no nomado* (L'histoire des Aïnous – Les nomades de la mer et des échanges), Tôkyô, Kôdansha, collection « Kôdansha sensho Métier » 401, 2007 (1ère édition), 2009 (4ème édition), p.45
[430] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.28
[431] SAKAKURA Genjirô, « Ezo zuihitsu » (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.58

Les ressortissants des autres provinces qui se rendent à Matsumae ne doivent pas commercer avec les autochtones.
Les personnes se rendant à Matsumae sans raison valable et se livrant au commerce doivent être l'objet d'un rapport [aux autorités].
En sus, les Ezo peuvent se rendre où ils les veulent.
Vis-à-vis des Ezo, il faut adopter un comportement correct.

Ces articles doivent être suivis, et quiconque y contreviendrait serait jugé coupable de par l'autorité de Matsumae, et rapidement et sévèrement puni.

An 4 de l'ère Kambun (1664)

Une nouvelle fois, on perçoit que le fief est plus intéressé par la protection de ces droits commerciaux exclusifs que par un contrôle effectif des passages, ou des agissements japonais en territoire aïnou, par ailleurs financièrement et logistiquement difficile mettre en place pour Matsumae.

(ii) Chercher de l'or à Ezo

La recherche de l'Eldorado en Asie évoquée précédemment n'est en fait pas tout à fait sans fondement, car il y a bien de l'or à Ezo, même si les Aïnous ne l'ont pas intégré à leur culture matérielle. Dans la *Nouvelle Histoire de Hokkaidô*, il est fait mention d'une exploitation aurifère sommaire à Shiriuchi dès 1205, mais le manque de sources ne permet pas d'affirmer ceci[432]. Toutefois, les *Chroniques de Shinra* affirment que la présence d'or sur l'île est connue du shogunat depuis au moins 1604, durant la pleine période de productivité au Japon qui s'étend de 1592 à 1615[433] ; à Matsumae, la période de production maximale s'étend entre 1615 et 1624[434]. C'est en effet à cette date qu'Ieyasu précise que la gestion de la recherche d'or sur l'île est confiée au seigneur à la tête du fief, mais que les bénéfices ultimes de cette ressource appartiennent au shogunat[435].

Quand en 1608, le préfet aux mines d'or (*kanayama bugyô* 金山奉行) du shogunat demande à Matsumae Yoshihiro d'effectuer des investigations concernant la possibilité de chercher de l'or à Shiriuchi ; celui-ci répond qu'elle occupe trop d'hommes, qu'elle est la cause de beaucoup d'accidents et qu'elle ne produit aucun bénéfice[436]. Il semblerait que Yoshihiro souhaite cacher le plus possible l'ouverture de nouvelles mines au shogunat, avant de s'en approprier la concession.

[432] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.203
[433] SAWADA Sho, « Financial difficulties of the Tokugawa Bakufu » (Difficultés financières du shogunat des Tokugawa), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 1, n°3/4, novembre 1936, p.311
[434] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.63
[435] YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.54
[436] *Ibid.*, p.56

En 1617, des chercheurs d'or officient dans les cours d'eau de Sotsuko et Ôsawa, en territoire japonais[437] ; en 1620, Matsumae Kinhiro présente au shogun Hidetada, l'équivalent de 100 *ryô* en poussière d'or, qui y ont été extraits ; il reçoit l'autorisation d'ouvrir de nouveaux sites miniers[438]. Suite à cela, l'île est victime d'une véritable ruée vers l'or en 1619-1620, dans les années 1620, trente mille à cinquante mille personnes traversent le détroit de Tsugaru à la recherche d'or[439]. A l'instar de nombreux chrétiens fuyant ainsi les persécutions, Diogo Carvalho, un missionnaire portugais (1578-1624), profite de cette vague d'émigration pour déguiser en chercheur d'or et partir vers le nord. Arrivé au Japon en 1609, il en repart direction Macao en 1614, avant d'y revenir malgré l'interdiction. En 1624, il est pris dans les montagnes autour de Sendai et plongé dans de l'eau glacée[440]. A la demande du shogunat, le fief débusque les chrétiens cachés parmi les chercheurs d'or et en exécute cent soixante[441].

Des sites de recherche d'or sont ouverts en territoire aïnou. D'après les sources d'époque, dont les deux chroniques généalogiques 松前家記 *Matsumae-ke ki* (Chroniques de la famille Matsumae) et *Matsumae nennen-ki* 松前年々記 (Chroniques des ans de Matsumae), les découvertes de gisements se succèdent : à Sokko et Ôzawa, en territoire japonais, en 1617 ; en 1628, dans la rivière Shiriuchi, en 1631 à Akagami, à Toyohenai, Shimakomaki, marquant la première ouverture en dehors du territoire domanial ; en 1632 à sur la rivière Saru, un an plus tard à Kenomai et à Shibuchari (Shizunai ; l'exploitation ferme en 1669) – précisément là d'où partiront les soulèvements aïnous. En 1635 des sites d'exploitation sont ouverts à Unbetsu, Aiboshima (jusqu'en 1641), Haboro[442] ; en 1637 à Tokachi, en 1641, à Yûbari et Kunnui (actuelle Oshamambe); le dernier ouvre à Sôya en 1685[443]. De nombreux mineurs employés par le fief sont d'ailleurs des chrétiens ayant fui le Japon. Bien que le fief de Matsumae se soit montré plus souple à leur égard que le shogunat, en 1639, il en appréhende et en décapite cent six[444].

Sakakura Genjirô 坂倉源次郎 évoque dans ses *Essais des mers du nord* de 1739 plusieurs dizaines de milliers de personnes (クンヌイへ松前より砂金取数万人入込) s'installant à Kunnui dans les années 1660[445], toutefois les années 1670 marquent la fin de la recherche d'or à

[437] EDMONDS Richard Louis, « Northern Frontiers of Qing China and Tokugawa Japan » (Frontières septentrionales de la Chine des Qing et du Japon des Tokugawa), *Research Paper n°213*, Chicago, Department of Geography, University of Chicago Press, 1985, p.137

[438] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), University of California Press, Berkeley, 2006, p.82

[439] KIKUCHI Isao, « Ezo-jima no kaihatsu to kankyô », dans KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.235

[440] AKIZUKI Toshiyuki, *Nihon hokuhen no tanken* (La découverte des franges septentrionales japonaises), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankôkai, 1999, p.40

[441] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.61

[442] D'après Sakakura Genjirô, le gisement de Haboro est situé dans une zone très inhospitalière et où la température descend extrêmement bas l'hiver. Les Aïnous n'y habitent pas et les on dénombre de nombreux morts parmi les chercheurs d'or qui y hibernent. SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.63

[443] EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.103

[444] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.57

[445] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.66 et ÔTOMO Kisaku, *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), 6 volumes, Tôkyô, Hokkô shobô, 1943, volume 2, p.56

Ezo[446], et malgré les injonctions des avocates du développement des ressources naturelles à Ezo, aucune mine véritable ne voit le jour. Incidemment, il faut noter que le fief a tout intérêt à ce que cette industrie prospère, car il touche une commission d'un *monme* 匁 (3,75 grammes) par chercheur d'or et par mois ; d'après Sakakura Genjirô, cette taxe est perçue sur des dizaines de milliers de personnes[447]. Ceci explique sans doute sa souplesse quant à la facilité de passage à travers les frontières domaniales.

L'une des techniques utilisées pour exposer les filons est le détournement de cours d'eau, ce qui a pour conséquence de perturber les cycles de reproductions piscicoles, mais aussi les territoires de pêche (*pet iwor*) des villages en aval. Comme le remarque Hirayama Hiroto, les endroits d'où partent les soulèvements aïnous correspondent aux endroits où des Japonais se sont rendus pour chercher de l'or[448]. On pense que quatre des neuf ou dix concessions en dehors du territoire domanial se situent dans les terres de l'est appartenant aux Menashikur, unis autour de Shakush'ain[449].

En outre, l'argent est exploité à Akagami à partir de 1631, le plomb à Toyobenai depuis les années 1680 et très brièvement à Yûrappu, le cuivre à Kaminokuni et le fer à Shinori, également très brièvement, le soufre à Esan (35 *ryô* annuels versés au fief) et à Nobetsu[450].

(iii) Chasser le faucon à Ezo

Un autre filon motivant l'intrusion japonaise en territoire aïnou est la chasse aux faucons vivants pour fournir l'élite guerrière japonaise. Comme on l'a vu précédemment, les faucons de tous les âges sont chassés à Hokkaidô entre août et janvier, et ce depuis les temps anciens. Dans les années 1660, il existe environ trois cents postes pour attraper les faucons (*takauchiba* 鷹打場 ou *toya(ba)* 鳥屋（場）), dont un tiers sont gérés par des membres de la famille Matsumae, au début du 18ème siècle, le fief et les principaux vassaux possèdent 390 postes fauconniers[451]. De ce fait, il y a un nombre important de *takamachi* 鷹待, les chasseurs de faucons, et de *takajô* 鷹匠 ou *takashi* 鷹師, les maîtres-chasseurs de faucons[452]. Ils se trouvent principalement dans les régions de Shikotsu, d'Ishikari, du Tokachi, d'Unbetsu, de Makomae[453]. En 1670, les profits amassés par ce commerce par le fief avoisinent les 2 500 *ryô* ; les seigneurs de Matsumae peuvent payer jusqu'à trente *ryô* pour un grand faucon d'un an (*kidaka* 黄鷹), cependant la moyenne est de deux à cinq *ryô* par faucon[454]. Un autour (*ôtaka* 大鷹) peut aller jusqu'à 315 *ryô*[455]. Les *takamachi* doivent également payer une commission

[446] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.237. Cependant, les Aïnous trouvent un dernier filon en 1690 à Haboro, mais il n'est pas exploité. ÔTOMO Kisaku, *op.cit.*, p.63.
[447] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Collection « Kôdansha sensho mechie » 69, Kôdansha, 1996, p.155
[448] HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Invitation à l'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.105
[449] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.156
[450] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.207-208
[451] *Ibid.*, p.208
[452] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.105
[453] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.106
[454] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.106 et KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.236
[455] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.85

(*unjôkin*) aux vassaux du fief ou aux membres de la famille Matsumae à qui appartiennent les postes. D'après le *Tsugaru ittô shi*, écrit en 1669, le commerce des faucons rapportent chaque année 2000 *ryô* au fief[456].

Le bien-être des faucons devient l'une des priorités de Matsumae, qui interdit que dans les régions où ils nidifient soient allumés des feux, coupés des arbres ; il y est même interdit de parler à voix haute. En sus, un édit de 1681 oblige chaque famille vivant dans le fief se voit contrainte d'élever trois chiens en vue de les nourrir[457]. En plus de subir l'intrusion de leur territoire, les Aïnous se voient obligés de fournir des chiens pour nourrir les faucons. Cependant, certains chasseurs de faucons se montreront compatissants vis-à-vis de la cause aïnoue lors du conflit, et le paieront de leur vie : Shôdayû de la province d'Echigo, Sakuemon de Shônai, Ichiemon d'Owari, et Sukenomichi de Mogami ; certains serviront d'intermédiaires entre le fief et les Aïnous, comme Bunshirô de Sendai, conseiller d'Onibishi[458].

(iv) Pêcher à Ezo

Si le fief de Matsumae reconnaît aux Aïnous le droit exclusif de pêcher dans les rivières et dans les lacs, la lucrative pêche au saumon attire toutefois de nombreux pêcheurs japonais, qui pénètrent en territoire aïnou, installent d'énormes filets et partent vendre le produit de leur pêche sur Honshû, où les taux sont meilleurs[459]. En 1669, on estime à quatre cents personnes le nombre de saisonniers (pêcheurs, chercheurs d'or, bûcherons) qui se rendent en territoire aïnou[460]. Le chef de Shirafuka s'en plaint au fief, sans résultat. Kekishike, chef de Yoichi de plus de soixante-dix ans, se rend lui-même à Matsumae pour s'en entretenir avec le seigneur, mais il est battu pour avoir transgressé la frontière sans permission[461]. D'Otasutsu à Mashike, en passant par Isoya, Yoichi, Shirifuka, Bikuni et Shakotan, les Aïnous se soulèvent à cause du déséquilibre de la balance commerciale, mais aussi à la présence grandissante de pêcheurs japonais dans leurs eaux : des pêcheurs de Matsumae, dont un dénommé Ôzawa Kiyosaburô, font partie des victimes japonaises à Isoya[462]. Ces incidents marquent le début des hostilités interethniques ; elles sont renforcées par une balance commerciale de plus en plus déséquilibrée à la faveur des Japonais.

(2) Une balance commerciale déséquilibrée : la détérioration des rapports commerciaux nippo-aïnous

A la fin du 16ème siècle, les Aïnous commercent librement, comme le démontrent les sources d'époque, en se rendant eux-mêmes à Honshû pour troquer. Luis Frois nous indique en 1565 que « Nombreux sont ceux qui se rendent en terre japonaise d'Akita dans le grand

[456] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.210
[457] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.60
[458] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.237
[459] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.28
[460] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.254
[461] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.28
[462] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.117

pays de Gewa [Dewa] pour commercer »[463]. D'après le *Tsugaru ittôshi*, le grand chef d'Ishikari, Haukase, sur les conseils du Japonais Kindayû se rend à Hirosaki (anciennement Takaoka) pour commercer[464]. Comme nous l'avons vu précédemment, depuis le traité de paix de 1551, les Aïnous peuvent en effet commercer et voyager, s'ils s'acquittent d'une taxe auprès de leurs responsables régionaux. Cependant, avec l'ouverture des comptoirs de commerce, les mouvements des Aïnous deviennent de plus en plus restreints, et ils deviennent à leur tour de plus en plus dépendants des taux d'échange dans ces comptoirs. Ceux-ci sont de plus en plus défavorables aux Aïnous, qui, privés de la possibilité de faire jouer la concurrence entre partenaires commerciaux du fait de la mainmise du fief sur le système des comptoirs, ne peuvent que se plier à un déséquilibre de la balance commercial grandissant.

Le taux d'échange pour cinq tas de saumon séchés (cent saumons) a baissé de deux *to*[465] de riz, soit 36 litres dans les années 1641-1648, à 14,5[466] litres, puis enfin à sept *shô*[467], soit 12, 6 litres de riz à la veille du conflit en 1669[468]. Les quantités de marchandises japonaises diminuent, si les Aïnous ne fournissent pas les quantités exigées, les Japonais leur imposent des taux d'intérêt exorbitants l'année suivante et s'ils ne peuvent pas payer, leurs enfants sont pris par les Japonais[469]. Le chef aïnou de Shirifuka, nommé Kannishikor, a placé une réclamation auprès des autorités, qui a été rejetée[470]. Ceci montre que les chefs aïnous se plient au système administratif du fief pour essayer d'obtenir des réparations, une acculturation par rapport aux habitudes de *charanke*, des discussions ouvertes entre les deux partis. Comme le révèleront des sources postérieures, établies par les espions du fief de Tsugaru, dont Maki Tadaemon 牧只左衛門, les Aïnous sont perdants à chaque échange : les chefs de Yoichi et Shirfuka se plaignent que le prix des marchandises a diminué du triple, ceux de Bikuni et Shakotan réclament des comptes à Matsumae[471].

D'après certains chercheurs, tels que Hirayama Hiroto, le fait que les Aïnous calculent en base vingt rend les confusions au niveau des quantités échangées d'autant plus facile[472]. En effet, Kushihara Seihô met en exergue en 1791 dans ses Récits et paroles d'Ezo (*Igen zokuwa* 『蝦諺俗話』), le fait qu'il faut pour concevoir un nombre tels que 535, ils doivent effectuer beaucoup plus d'opérations (5 + (20 x 7 - 10) + (20 x 10 x 2)= 5 + 130 + 400 = 535. Ceci explique peut-être également l'existence du « calcul aïnou » (*ainu kanjô* アイヌ勘定)[473] , aussi appelé le « calcul de la jeune fille aïnoue » (*menoko kanjô* メノコ勘定[474]). En rajoutant les mots :

[463] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.101
[464] *Ibid.*, p.102
[465] Un *to* 斗 équivaut à 18 litres.
[466] HOSAKA Satoru, « Shakush'ain no tatakai » (La Guerre de Shakush'ain), dans HOSAKA Satoru (dir.), *Ikki to shûen* (Révoltes et contexte), collection « Minshû undô shi – Kinsei kara kindai he» (Histoire des mouvements populaires – Du Moyen-âge à l'époque moderne) n°1, Tôkyô, Aoki shoten, 2000, p.236
[467] Un *shô* 升 équivaut à 1,8 litre.
[468] SEGAWA Takurô, *op.cit*, p.45 et HIROTO Hirayama, *Ainushi no susume* (Invitation à l'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.30
[469] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.68
[470] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.115
[471] *Ibid.*, p.119
[472] *Ibid.*, p.31
[473] SARASHINA Genzô, *Ainu to nihonjin* (Aïnous et Japonais), Tôkyô, NHK Books, 1983, p.131 et HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Invitation à l'étude des l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.28
[474] SUGAWARA Yukisuke, *Gendai no Ainu* (Les Aïnous contemporains), Tôkyô, Genbunsha, 1969, p.113

hajimari, « commençons » avant de compter, et *owari*, « terminé », au comptage des dix poissons, ils en empochent douze poissons. Il y a même des exemples où les commerçants japonais prennent quinze poissons au lieu de dix. Ils rajoutent les mots : *hajimari*, *sora kita* « le voilà qui arrive », *man.naka* « moitié », *owari*, et, comble de l'ironie, *omake* « supplément gratuit ».

Il est par ailleurs question de marchands qui offrent de l'alcool aux Aïnous avant les échanges, de manière à les saouler pour ensuite les duper, ou qui déconcentrent à dessein les Aïnous pendant leurs comptes pour gagner de la marchandise gratuite[475]. Renforçant ce déséquilibre, l'interdiction aux bateaux japonais d'entrer et de sortir autrement que par le port de Matsumae et de commercer avec les Aïnous, mise en place par une lettre de cachet vermillon de Tokugawa Ietsuna en 1664[476].

Il est un fait établi que la décennie 1660 voit un regain d'intérêt japonais par rapport au territoire aïnou ; en 1661, le fief envoie pour la première fois Yoshida Tomohei 吉田作兵衛 effectuer un tour de l'île pour établir des relevés, les relevés précédents ayant été effectués sur ordre du shogunat. A cette occasion, il récolte vingt-trois noms de Kouriles[477]. En outre, cet intérêt est également concrétisé par une intrusion japonaise grandissante, une souplesse domaniale complice, une détérioration de l'environnement et des relations nippo-aïnoues. Celle-ci, conjointement aux tensions intra-ethniques, mettra le feu aux poudres en 1669.

(3) Les changements dans la société aïnoue :

(i) L'évolution du rapport à l'animal – la dé-ritualisation de la chasse et de la pêche et la recherche d' « animaux d'entreprise »

On sait que le commerce entre les populations proto-aïnoues et aïnoues, et japonaise n'est pas nouveau, comme nous l'avons vu auparavant la consommation de riz, obtenu via le troc par les populations vivant à Hokkaidô remonte au moins à l'époque de Nara[478]. Si des chercheurs tels que Sasaki Toshikazu et Segawa Takurô estiment qu'une large partie de ce riz est utilisé pour la fabrication de saké, qui, si l'on en juge la culture aïnoue, tenait un grand rôle dans les cérémonies religieuses[479], le riz est également consommé en tant qu'aliment,

[475] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.41
[476] TSURUTA Kei, « Jûnana seiki no Matsumae han to Ezochi » (Le fief de Matsumae au 17ème siècle et le territoire ezo), dans FUJITA Satoru (éd.), *Jûnanaseiki no Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon du 17ème siècle et l'Asie orientale), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000, p.175 et KOBAYASHI Masato, « Seiritsuki bashoukeoisei no seidoteki kôsatsu – Akinaiba chigyôsei to bashoukeoisei no kankei ni tsuite » (Investigation sur le système des lieux d'entreprise contractuels à leur mise en place – Sur les liens entre le système de comptoirs de commerce alloués et le système des lieux d'entreprise contractuels), dans HOKKAIDÔ – TÔHOKUSHI KENKYÛKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, p.47
[477] TANAKA Akira, *Urâ Diana – Shirasezaru Nihon hokuhen kankei shi* (Hourra Diana! Histoire tue des relations étrangères dans le Japon septentrional), Tôkyô, Kindai bungei sha, 1995, p.48
[478] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.94
[479] *Ibid.*, p.98

comme l'attestent des baguettes retrouvées dans les vestiges K39, près de l'actuelle ville de Sapporo. Celles-ci sont fabriquées en bois de cyprès japonais et en cryptomère, -deux arbres ne poussant pas à Hokkaidô, preuve d'une importation méridionale.

En outre, on sait par les descriptions des Aïnous de l'époque moderne établies en 1618 et 1643 par les Européens Girolamo de Angelis et Maarten Vries que les Aïnous se servaient de baguettes pour manger[480]. Par ailleurs, le commerce de peaux et de poissons contre des denrées alimentaires remonte également au 10ème siècle au moins, néanmoins c'est le degré de dépendance de la part des Aïnous aux marchandises japonaises qui évolue. La mise en place du fief de Matsumae à la fin du 16ème siècle, dont la raison d'être et la survie dépendent de la dépendance commerciale aïnoue, accentue celle-ci de manière exponentielle et irréversible. Suite à elles, la chasse et la pêche des Aïnous a deux fonctions, la première est de se nourrir (*jika shôhiyô* 自家消費用) et la deuxième est de fournir des marchandises pour le commerce avec les Japonais (*kôeki katsudôyô* 交易活動用). Au cours de l'époque d'Edo, c'est le rapport entre le temps, l'énergie et donc la rentabilité de chacune qui évolue ; par ailleurs, avec la mise en place des pêcheries proto-industrielles au 18ème siècle, une troisième fonction vient se greffer à la chasse et la pêche aïnoues : la fourniture de matière première en vue d'une transformation[481].

En outre, le rapport des Aïnous aux espèces animales change, et la hiérarchie intra-et inter-villageoises aïnoue s'en trouve également modifiée. De moyens de subsistance fournis par les dieux, liens indéfectibles entre l'homme qui craint, vénère et rend grâce, le dieu qui juge, punit et récompense, et le monde environnant, ces denrées deviennent monnaie d'échange. Ce ne sont plus les dieux qui récompensent l'Aïnou en lui permettant d'effectuer une prise, mais l'intermédiaire commercial japonais qui le « récompense » en troquant avec lui. L'environnement dans lequel évolue l'Aïnou, un ancien allié, devient un adversaire. C'est toute la structure sociale et sociétale, ainsi que l'univers paradigmatique aïnou qui est affecté. Les chefs des villages ne sont plus ceux qui, récompensés de leurs bonnes actions par les dieux, obtiennent le plus de prises, mais ceux qui, de par leurs rapports avec les Japonais, possèdent le plus de « trésors », sous forme de sabres, de laques, de tabac et de saké. Le but de la chasse et de la pêche n'est plus le maintien d'un rapport avec les dieux, ni la subsistance, mais l'obtention de pouvoir par l'accumulation de ce que Richard White appelle « les animaux d'entreprise »[482], recherchés par le marché japonais.

La chasse chez les Aïnous provient d'un accord entre ceux-ci et les espèces animales. Si ces dernières se laissent attraper, les Aïnous doivent libérer leur âme en leur rendant grâce et en les remerciant de les sustenter.

---

[480] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.97

[481] TAKAKURA Hiroki, « Jûhasseiki～jûkypuseiki no kita taiheiyôsekai ni okeru Karafuto senju minzoku kôeki to Ainu » (Les Aïnous et le commerce avec les peuples du Pacifique nord au 18ème et 19ème siècles, dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, p.170

[482] WHITE Richard, « Animals and Enterprise » (Animaux et entreprise), dans MILNER II Clyde A. et al.,*The Oxford History of the American West*, New York, Oxford University Press, 1994, p.238

父は、その年はじめて鮭が獲れると、鮭を俎板に載せていろりの横座に置き、頭を火のほうに、腹を左座のほうに向けます。父は右座に座り、最初に鮭のほうに向いて、ていねいに礼をし、アイヌ語で、
「今日はこの家においでくださって、ほんとうにありがとう」と言います。
次にいろりの火に向かって、火の神に、
「今年になって今日はじめて鮭を獲ってまいりました。どうぞお喜びください。この鮭このものは、わたしども人間が食べるばかりでなく、神々と共に食べ、そして虫のように小さいわたしの子供たちとも食べるものです。どうぞ今後たくさんの鮭が獲れますようお守りください」とお祈りするのです。[483]

Mon père, après avoir pêché le premier saumon de l'année, le mit sur la planche à découper, et l'installa à la place à côté du foyer, la tête vers le feu et le ventre vers la gauche. Mon père s'assit à droite, se tourna d'abord vers le saumon et se mit à prier en langue aïnoue, avec soin :
« Aujourd'hui, tu nous as fait l'honneur de venir dans notre maison, je t'en remercie beaucoup. »
Puis se tournant vers le foyer, il fit une prière au dieu du feu :
« En ce jour, j'ai pu attraper le premier saumon de l'année. Réjouissez-vous. Ce saumon, nous les hommes n'allons pas être les seuls à le manger, nous allons le manger avec les dieux, ensuite nos enfants, petits comme des insectes, mangeront avec nous. A partir de cet instant, veuillez faire en sorte que nous puissions attraper de nombreux saumons. »

Tant que le contrat est maintenu, les *kamui* veillent au bien des Aïnous.

昔のことだよ。ある年、アイヌの国は冬になっても雪が降ってこない。春になるころ北から寒い風が吹き、雪が降ってきたんだよ。そうして夏がこないうちに秋になり、その年はおそろしい飢饉に襲われた。それは悲惨なものだった。木の実もないから秋にはクマやシカがばたばたと倒れて死んだ。不思議なことに、川にサケも上がってこない。十二月の寒波がきたころにはアイヌ(人間)も食い物を失って途方にくれた。このアイヌの飢饉の苦しみを知ったカムイ(神)は、アイヌを死滅から救う相談をした結果、トッカリ(アザラシ)とトド(海獣)をアイヌにあたえることに決めた。天国のカムイたちが総出で、トッカリとトドをオホーツク海からモシリ(北海道)の海岸に追い込んできた。巨大な体のトドやトッカリが浜に打ち上げられてくるのを見たアイヌたちは、これを捕え、肉をはいで寒い冬をすごすができたんよ。[484]

C'est une histoire de jadis. Une année, l'hiver arriva au pays aïnou, mais aucune neige ne tomba. Quand le printemps arriva, un vent froid souffla du nord et la neige survint. Ensuite, l'été ne vint pas et c'est l'automne qui arriva, et cette année-là, une terrible famine sévit. Quelle misère ! Comme il n'y avait pas de fruits sur les arbres, en automne les ours et les cerfs moururent tous successivement. Ce fut une chose incroyable, mais les saumons ne remontèrent pas les rivières. Quand la vague de froid arriva en décembre, les Aïnous non plus n'avaient plus rien à manger et ne savaient plus que faire. Les *kamui*, qui savaient tout de l'atrocité de la famine qui touchait les Aïnous, tinrent conseil pour les sauver de l'extinction, et décidèrent de leur envoyer des phoques et des lions des mers de Steller. Tous ensemble, les *kamui* du Ciel envoyèrent les phoques et des lions des mers de Steller de la Mer d'Okhotsk jusqu'aux plages du *moshir* (Hokkaidô). Les Aïnous, qui virent les phoques et des lions des mers de Steller énormes qui venaient s'échouer sur les plages, les saisirent, et les dépecèrent, et ainsi purent passer le rude hiver.

Quand le but de la chasse devient le commerce et non plus la subsistance, le contrat est rompu : les Aïnous perdent cette fonction de « libérateur d'âmes des dieux » et ceux-ci ne sont plus sommés de se laisser attraper. Comme le remarque un observateur postérieur,

[483] KAYANO Shigeru, *Ainu no ishibumi* (Epitaphe pour les Aïnous), Tôkyô, Sôfûkan, Asahi shinbunsha, 1999 (8ème éd.), p.26-27
[484] SUGAWARA Yukisuke, *op.cit.*, p.22

Yamazaki Hanzô en 1806, les famines parmi les Aïnous sont dues au courroux des *kamui*, qui n'envoient plus de cervidés au pays des hommes[485].

L'évolution de la chasse et de la pêche vers des activités à but commercial (*kôeki katsudôyô* 交易活動用) chasse et la pêche leur fait perdre leur aspect sacré. En effet, tous les instruments et outils utilisés, ainsi que les prises, sont sortis et rentrés par la « fenêtre des dieux » (*kamui puyar*, ou *rorun puyar*), qui fait face à la source d'où provient le cours d'eau. Ce mode de construction, la porte faisant face à l'aval et la fenêtre sacrée à l'amont, se retrouve chez les Nivkhes (Oroq) de Sakhaline[486], par ailleurs chez les Lapons, il existe une ouverture spéciale pour faire rentrer les ours abattus. Le dé-ritualisation de la chasse et de la pêche constitue l'une des conséquences de la dépendance commerciale aïnoue.

La guerre de Shakush'ain participera à mettre en lumière le degré de dépendance des Aïnous au commerce avec les Japonais. Celui-ci dicte les rapports entre les deux populations sur l'île jusqu'à Meiji. Richard White (né en 1947), historien des *New Western Studies* et spécialistes des rapports entre les Indiens d'Amérique du Nord et les colons américains, résume ainsi les changements socioculturels entraînés par une dépendance commerciale : une population qui, un temps, fut capable de se nourrir et de se vêtir devient incapable de le faire ; un environnement qui avait pu facilement subvenir aux besoins de la population connaît une profonde dégradation, et les ressources habituelles et familières ne peuvent désormais plus suffire en tant que moyen de subsistance aux populations qui en dépendaient[487]. Ce qui est vrai pour les Indiens d'Amérique de Nord l'est également pour les Aïnous ; ils sont devenus de plus en plus dépendants du riz japonais, désormais une des bases de leur alimentation, qui possède le double avantage de se conserver, et de permettre aux Aïnous de troquer des denrées qui assuraient jusqu'à lors leur survie, telles que le saumon, la truite, le hareng. Mais le riz, mélangé au *kôji* 麹, ferment nécessaire à la fabrication de saké, également un produit japonais indispensable aux Aïnous, leur permettant de fabriquer du saké, un élément indispensable aux cérémonies rituelles. Le système de production aïnou, -ici de chasse et de pêche-, est désormais tourné vers l'économie de marché plutôt que l'économie de subsistance. Une exception notable est la viande de cervidé (*yuk*), l'une des bases de la nourriture animale commune à tous les groupes aïnous avec le saumon (*kamui chep*), chassé en automne, puis séché pour être consommé pendant les mois d'hiver ; à l'inverse du saumon, la viande de cervidé n'est pas une denrée qui intéresse les Japonais. Sa chasse demeure donc dans le domaine des activités de subsistance aïnoues.

(ii) Les conséquences sur les modes de subsistance aïnous

Cependant, les peaux de cervidés, constituent l'un des produits les plus troqués avec les Japonais[488]. Au début de l'époque d'Edo, le Japon importe les peaux de cervidés, dont il se sert pour la fabrication des armures, de *tabi*, de *haori*, de pinceaux à calligraphie d'Asie du

[485] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.121
[486] WATANABE Hitoshi, *The Ainu Ecosystem and Group Structure* (Écosystème et structure du groupe chez les Aïnous), Tôkyô, University of Tôkyô Press, 1972, p.151
[487] WHITE Richard, *op.cit.*, p.xiv
[488] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.120

Sud-est, mais avec la fermeture progressive du pays, c'est l'île Hokkaidô qui commence à fournir ces peaux dès le milieu du 17ème siècle. Une première baisse significative des populations animales a lieu au début du 18ème siècle, quelques décennies plus tard, les populations de cervidés ont presque entièrement disparu, en particulier dans la région du Tokachi[489]. En 1784, trois cents à quatre cents Aïnous meurent de faim par manque de viande de cervidé séchée[490].

En effet, comme le remarque Matsumiya Kanzan en 1710, les peaux de cervidés disparaissent du marché. C'est particulièrement inquiétant si l'on sait que la viande de cervidé, comme le saumon, fait partie des aliments de base de l'alimentation des Aïnous. Cette disparition n'échappe pas à Matsumae Norihiro, à la tête du fief entre 1665 et 1720, le remarque lui-même dès 1715, les ressources naturelles se sont raréfiées, en particulier en peaux de cervidé; ceci est confirmé par Kushihara Seihô en 1792[491] .

Les activités de subsistance aïnoues que sont la chasse et la pêche sont donc devenues des activités à but commercial ; de ce fait, la dépendance commerciale aïnoue se voit prise dans l'engrenage d'un cercle vicieux, qui la rend exponentielle. Plus les Aïnous chassent de cervidés et pêchent de saumons, moins il en reste pour leur propre subsistance, plus ils dépendent du riz japonais, et plus ils chassent et pêchent pour s'en procurer. (Voir figure ci-après)

[489] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.210
[490] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.121
[491] MATSUMAE Norihiro, « Shôtoku gonen Matsumae shima no kami sashidashi sôrô kakitsuke » (Lettre du protecteur de l'île Matsumae en l'an 5 de l'ère Shôtoku), dans WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), University of California Press, Berkeley, 2006, p.118

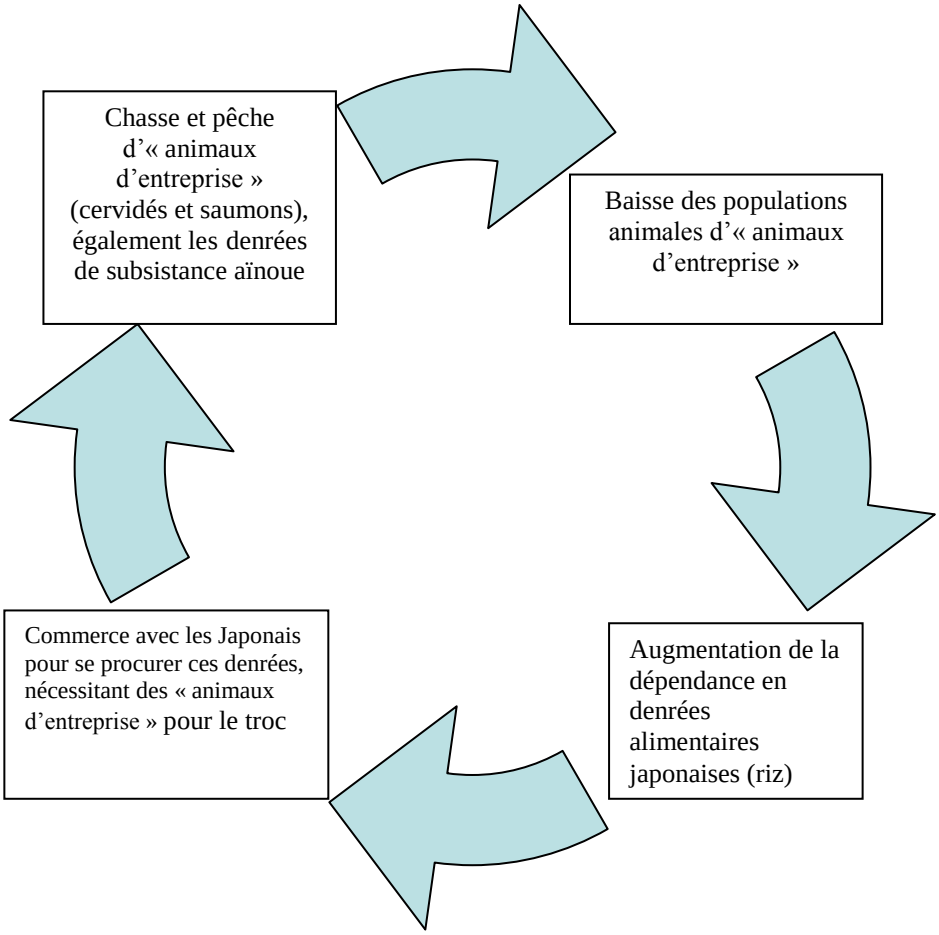

Figure 28 - Le cercle vicieux de la subsistance et de la dépendance commerciale aïnoues

L'environnement écologique dans lequel évoluent les Aïnous est certes influencé par les conséquences de leur dépendance commerciale, mais il l'est aussi par une intrusion japonaise grandissante en dehors du territoire domanial et en territoire aïnou.

(4) Des conflits intra-ethniques, dus à la concurrence pour les ressources rendue nécessaire par la présence japonaise

Les Aïnous ne sont pas un peuple homogène ; il existe différents groupes, reflétés par différentes appellations. S'ils sont tous Aïnous, c'est-à-dire les habitants d'*Ainu moshir*, le « pays des hommes »[492], en d'autres termes le « monde des vivants », par opposition à *Kamui moshir*, le « pays de dieux », ils se désignent plus volontiers comme des *Menashi unkur* (les « hommes de l'est »), des *Shumunkur* (les « hommes de l'ouest »), des *Ushiyoronkur* (les « hommes de la baie »), des *Ushikeshunkur* (les « hommes du fond de la baie »), des *Horebashiunkur* (les « hommes de la haute mer »), des *Shimenashunkur* (les « hommes des confins de l'est »), des *Chupkankur* (les « hommes de la direction du soleil ») ou enfin des

[492] De nombreux peuples septentrionaux se désignent par le terme signifiant « être humain » ; c'est le cas des Inuits, des Oroks, des Nivkhes, etc.

Rebun moshir unkur (les « hommes du pays éloigné par la mer »)[493]. Ces différents groupes s'allient ou s'affrontent et à la fin du 17ème siècle, les tensions concernant des droits de pêche dans la région de Shizunai, habitée par le groupe aïnou Shibechari, apparaissent[494].

Par ailleurs, le déplacement du commerce entre Matsumae et les Ezo de Fukuyama à des comptoirs éparpillés sur Ezo, rend caduque l'autorité des grands chefs régionaux, et c'est l'antagonisme nouveau entre ceux-ci et les chefs locaux qui est à l'origine de la guerre de Shakush'ain. [495] Par ailleurs, ce déplacement augmente le nombre d'Aïnous pouvant pratiquer le commerce, devenant par la même de plus en plus dépendants à cette activité, et en concurrence les uns avec les autres. Il semblerait d'ailleurs qu'une grande majorité des quelques 530 *chasi* (« places fortes entourées de palissades », en langue aïnoue) ont été construites au début du 17ème siècle, c'est-à-dire au moment de la mise en place des comptoirs de commerce, à l'instar des *chasi* de Setanai, Shibuchari (Shizunai) et Abetsu (Biratori)[496].

Au milieu du 17ème siècle, plusieurs grands chefs régionaux exercent leur autorité ; Onibishi, basé à Hae, à la tête des *Shum unkur* de l'ouest, s'opposent aux autres grands chefs : Sent'ain, (et ses successeurs Kamokut'ain et Shakush'ain) chez les *Menashi unkur* à l'est, Haukase, le « grand chef de la région ouest » (*Kami no kuni shôtaishô* 上の国惣大将) de ceux d'Ishikari, Hachirô Uêmon 八郎右衛門, le « grand chef » (*shôtaishô* 惣大将) à la tête des Aïnous de Yoichi, et qui contrôle la route commerciale de Santan, et Ainiou'in, le « chef de Uchiura » (*Uchiura no shô otona* 内浦惣乙名), dont la base est à Setanai, et qui contrôle toute la partie entre Wikishinai et Kunnui[497]. La concurrence commerciale entre les groupes aïnous est rude, et les tensions de plus en plus vives.

La mise en place du système de dépendances croisées et l'intensification des rapports nippo-aïnous, -en particulier en dehors d'un territoire domanial aux frontières relativement floues et perméables-, participent à la détérioration des rapports nippo-aïnous et entre Aïnous, du fait d'un déséquilibre commercial, et d'une détérioration environnementale, mais aussi d'une évolution du rapport entre la société aïnoue et son environnement. Les bases du conflit sont jetées.

[493] KIKUCHI Isao (dir.), *op.cit.*, 2003, p.16 et ICHIGE Motoyuki, « Nihon kinsei no Ezochi Shikotsu, Ishikari, Saru no chiikiteki tokushitsu » (Les particularités régionales de Shikotsu, Ishilari et Saru dans le territoire ezo du Japon moderne), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.601-631
[494] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.46
[495] *Ibid.*, p.46
[496] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.123
[497] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.216

5. Le tournant de la guerre de Shakush'ain : la sakoku-isation de Hokkaidô, la détérioration des rapports nippo-aïnous et le tournant mercantiliste, proto-industriel et proto-capitaliste de Hokkaidô

La guerre de Shakush'ain[498] (*Shakushain no tatakai* シャクシャインの戦い[499]), également appelée « soulèvements ezo de l'ère Kambun» (*Kambun Ezo hôki* 寛文蝦夷蜂起), a pour origine une conjonction de facteurs : des tensions interethniques liées à l'intrusion de plus en plus fréquente de Japonais en territoire aïnou, des conflits intra-ethniques entre différents groupes aïnous, liés aux modifications écologiques et sociétales inhérentes à la présence japonaise, un déséquilibre grandissant de la balance commerciale, le tout dans un contexte de changements environnementaux liés aux éruptions volcaniques des monts Usu-zan 有珠山 en 1663 et Taruemae-san 樽前山 en 1667, de famines récurrentes (comme en 1666[500]) et de redéfinition des réseaux commerciaux dans le Pacifique nord, suite aux échauffourées entre la Chine et la Russie. En effet, les tensions entre ces deux puissances régionales perturbent le commerce dit de Santan, duquel les Aïnous forment le dernier maillon. Du fait de l'instauration des comptoirs de commerce, grâce auxquels le fief touche une commission sur les échanges, celui-ci restreint de plus en plus les activités commerciales d'initiative privée, au grand dam des Aïnous. Désormais seul à réguler ce commerce, Matsumae fixe les taux d'échange, interdit le commerce direct dans le territoire domanial (*jôka kôeki*), et développe de nouveaux comptoirs de commerce en dehors de sa juridiction directe, en territoire aïnou. Les Aïnous réagissent violemment contre ces mesures et la pénétration grandissante des Japonais[501]. Toutefois, comme le note Hosaka Satoru, il ne concerne pas de manière égale tous les Aïnous, et les partis en présence ne se limitent pas au fief de Matsumae et à Ezo[502]. Ses conséquences de ce conflit marquent à la fois un tournant dans les relations nippo-aïnoues, mais aussi dans les relations entre le fief et le shogunat.

Par ailleurs, il est bon rappeler ici que les sources qui nous sont parvenues au sujet de ce conflit sont toutes japonaises, bien qu'elles émanent de trois pôles différents, aux points de vue très différents : le fief de Matsumae, le shogunat et les fiefs de Tsugaru, Akita et Nambu. Nous en citerons essentiellement trois : le *Rapport du déploiement de troupes relatif aux soulèvements des Ezo de Shibushari* (*Shibushari ezo hôki ni tsuku shutsujin sho* 渋舎利蝦夷蜂

[498] On trouve parfois l'appellation Shamsh'ain ou Shamkush'ain. ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.35

[499] On peut également trouver l'expression *Shakuash'ain no ran* シャクシャインの乱 (« la rébellion de Shakush'ain) ; cependant cette expression est remise en cause par l'association Ainu Minzoku Gakkai (Association pour l'Etude du peuple aïnou) depuis 1974, dans le sens où ell sous-entend une légitimité japonaise sur l'île face à une attitude rebelle des Aïnous, défendant pourtant à juste titre leur territoire contre une trop grande présence japonaise. BERQUE Augustin, *La Rizière et la Banquise : Colonisation et changement culturel à Hokkaidô*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1980, p.130

[500] YAMAMOTO Tadashi (éd.), *Kinsei Ezo-chi nôsakubutsu nenpyô* (Chronologie des cultures agricoles à Ezo pendant l'époque pré-moderne), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankô kai, 1996, p.118

[501] INAGAKI Reiko, « Kinsei Ezochi ni okeru girei shihai no tokushitsu: uimamu, omusha no hensen o tooshite », (Les caractéristiques de la domination cérémonielle à Ezo durant l'époque moderne - Autour de la question des changements dans les cérémonies d'uimam et d'omusha), dans Minshû kenkyûkai (éd.), *Minshû seikatsu to shinkô, shisô* (Croyances, pensée et vie quotidienne du peuple), Tôkyô, Yuzankaku, 1985, p. 114

[502] HOSAKA Satoru, « Shakush'ain no tatakai » (La Guerre de Shakush'ain), dans HOSAKA Satoru (dir.), *Ikki to shûen* (Révoltes et contexte), collection « Minshû undô shi – Kinsei kara kindai he» (Histoire des mouvements populaires – Du Moyen-âge à l'époque moderne) n°1, Tôkyô, Aoki shoten, 2000, p.230

起ニ付出陣書), la *Description de l'unification de Tsugaru* (*Tsugaru ittôshi* 津軽一統志), les *Documents compilés concernant les soulèvements ebisu de l'an dix de l'ère Kansei* (*Kansei jûnen Ebisu hôki atsumegaki* 寛政拾年狄蜂起集書) de Norita Yasuemon 則田安右衛門. Enfin, parmi les sources secondaires, outre les ouvrages-clé des historiens spécialistes d'Ezo (Takakura, Susumu, Kaiho, Kikuchi, Walker, Howell, Segawa, Shin.ya, etc.), d'autres se sont penchés sur des aspects particuliers de ces soulèvements ; Asakura Yûko s'est focalisée sur leur répercussion sur la politique des fiefs voisins, Ayumi Takahashi sur les conséquences pour les Aïnous du fief de Tsugaru, et Hosaka Satoru l'a inséré dans l'histoire des révoltes japonaises à l'époque d'Edo.

(1) Le conflit

(i) Les prémisses : les conflits intra-ethniques

En 1643, le fief de Matsumae met en place un comptoir de commerce domanial dans la région de Shimakomaki, et y ouvre un site pour la recherche d'or ; à cette époque, Shimakomaki est le seul endroit sur la côte de la mer du Japon où se situe un tel site. Ceci mène à des conflits territoriaux et à de la concurrence commerciale entre les Aïnous de Shimakomaki, sous l'autorité du grand chef Henauke, et ceux Setanai, sous les ordres d'Ainiou'in[503]. Cette première échauffourée est matée par Kakizaki Toshihiro 蠣崎利広[504].

Un peu plus tard, en 1648, les Aïnous de l'est, les *Menashi unkur* s'opposent à ceux de l'ouest, les *Shum unkur*, à propos de droits de pêche dans la rivière Shibechari, proche de Shizunai. Lors d'un banquet organisé pour négocier, les hommes de Shizunai, sous les ordres de Kamokut'ain et Shakush'ain, assassinent des lieutenants d'Onibishi. L'incident est si grave qu'il n'est pas question de le régler par l'offrande de cadeaux de réparations (*tsukunai*), et les confrontations armées se succèdent jusqu'en 1653. A cette date à laquelle Onibishi parvient à unifier plusieurs groupes aïnous et à tuer Kamokut'ain[505] ; Shakush'ain prend alors leur tête. Le fief de Matsumae, inquiet des répercussions que ces tensions risquent d'avoir sur ses activités commerciales, propose aux deux partis une trêve en échange de présents. En 1655, les deux chefs sont invités à Fukuyama par Matsumae Takahiro et les tensions se calment temporairement[506]. Cependant, Onibishi ressent toujours de l'animosité pour son adversaire, considérant que c'est grâce à l'intervention japonaise qu'il a gardé la vie sauve[507]. Il empêche ce dernier d'accéder à la montagne pour y chasser les cervidés, et en retour, Shakush'ain lui interdit l'accès à la rivière Shibuchari pour y pêcher le saumon[508]. On perçoit à cette occasion la gravité de ces interdictions, qui concernent deux « animaux d'entreprise ».

[503] HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.248
[504] YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyô – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.64
[505] HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.231
[506] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, 1969, 1981 (rééd.), p.287
[507] HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.231
[508] *Ibid.*, p.232

A l'été 1667, un Aïnou de Hae, membre de la famille d'Onibishi, capture une grue qu'il souhaite échanger au comptoir de commerce le plus proche. Shakush'ain considère que le lieu de la capture fait partie du territoire d'Urakawa (Horobetsu), sous son autorité du fait de son alliance avec le chef Ehiteki. Le fautif est invité chez Shakush'ain sous prétexte de fêter leur amitié et il est assassiné par le jeune frère (Kanrinka), ou le fils (Kanririka), de Shakush'ain. Onibishi réclame trois cents *tsugunai*, mais n'en reçoit qu'onze, et les tensions s'enveniment[509]. Onibishi est conseillé, comme de nombreux chefs aïnous de l'époque, par un Japonais du nom de Bunshirô, à la tête d'une exploitation de poussière d'or sur la rivière Shibuchari. Celui-ci rencontre le magistrat à l'exploitation minière (*kinzan bugyô* 金山奉行) de Matsumae fin 1667, ce qui éveille les soupçons de Shakush'ain concernant une possible entente entre le fief et Onibishi[510].

Derrière les deux chefs de guerre s'articule un jeu d'alliance qui oppose les *Menashi unkur* et les *Shum unkur* ; en effet, Shakush'ain compte parmi ses alliés les Aïnous d'Urakawa, Horoizumi, Tokachi, Shiranuka, Kusuri, Akkeshi ; Onibishi et ses *Haekur* peuvent compter sur le soutien de Chikunashi, Daizô et Utomasa de Monbetsu (les *Sarunkur*), Harou de Biboku (Niikappu), et des Aïnous de Shikotsu[511].

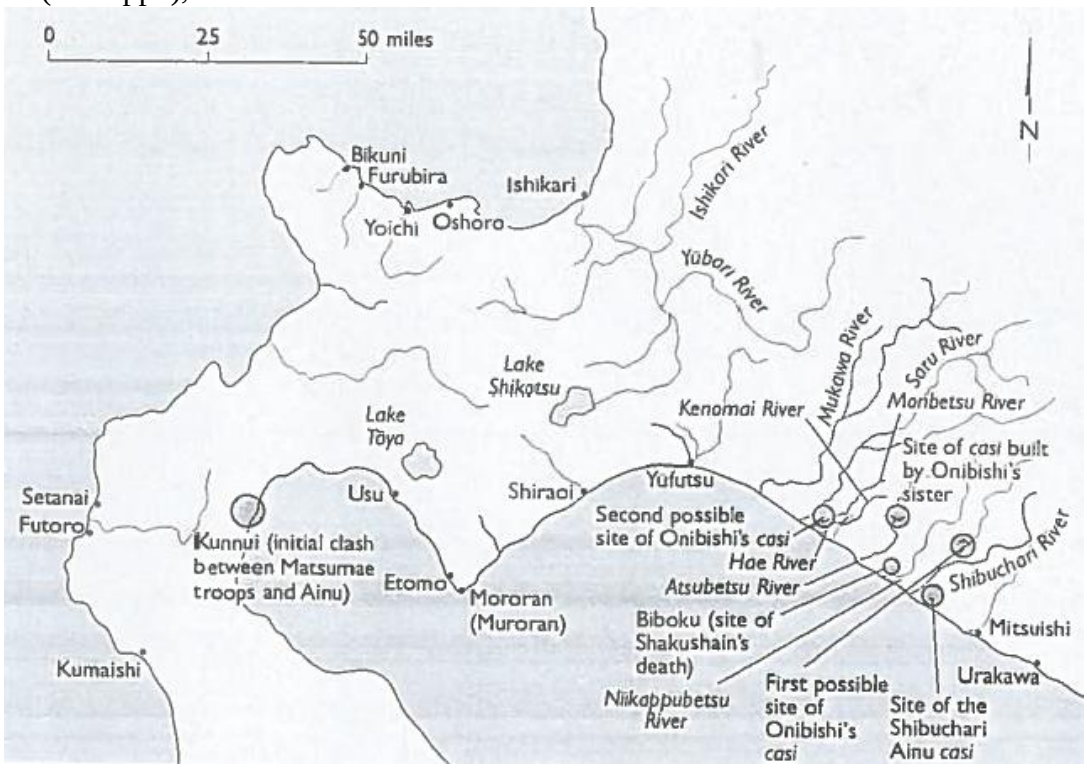

Figure 29 - Carte des conflits inter- et intraethniques de Shakush'ain
(Carte tirée de WALKER Brett, The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion 1590-1800 (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2001, p.50)

L'année suivante, à la quatrième lune, Shakush'ain et ses hommes traquent Onibishi et le tuent, ainsi que deux cents de ses hommes ; son cousin Harou s'enfuit et se réfugie chez un

[509] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), University of California Press, Berkeley, 2006, p.55-56

[510] HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Invitation à l'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.110

[511] HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.233

chercheur d'or du nom de Satorizaemon 覚左衛門[512]. Suite à cela, au sixième mois de 1666, profitant d'une soirée de libations, suite à l'arrivée (fortuite ?) de Japonais dans le camp de Shakush'ain, le successeur d'Onibishi, Chikunashi, attaque les hommes de Shakush'ain. Mais leur victoire est de courte durée, et un mois plus tard, les Hae sont attaqués de nouveau. Ils demandent des munitions et de l'aide à Matsumae qui refuse[513]. Cependant, ces troubles ont des conséquences désastreuses pour le commerce et présentent un danger pour l'intégrité du fief ; celui-ci décide donc d'envoyer des émissaires pour servir d'intermédiaires entre les deux camps.

(ii) Le conflit intra-ethnique se mue en conflit interethnique

La pierre d'achoppement que représente la recherche d'or dans la rivière Shibuchari entre le fief de Matsumae et les Aïnous de Shizunai, dont Shakush'ain, qui vivent en aval (et non en amont comme les Hae), fait évoluer le conflit d'une guerre intra-ethnique et une guerre interethnique. Celui-ci est accentué par la volonté des chefs aïnous de retrouver leur liberté commerciale, désormais otage du comptoir de commercer dont ils dépendent, et de faire jouer la concurrence. Comme le note Luis Frois en 1565, nombreux sont les Aïnous qui se rendent à Akita pour commercer. Il ajoute que du fait de la dangerosité d'un voyage sur l'île, les Japonais sont moins nombreux à s'y rendre pour commercer[514]. Les Aïnous sont donc condamnés à commercer dans les comptoirs, selon des taux établis par eux. Parallèlement, quelques années auparavant, en 1664, le shogun Ietsuna a restreint à Matsumae le droit d'accueillir des navires du reste du Japon[515]. D'après le *Tsugaru ittôshi*, le chef Haukase aurait même déclaré que le seigneur de Matsumae est à la tête de Matsumae, mais que lui est à la tête des Aïnous d'Ishikari, et peut y faire ce que bon lui semble ; il ajoute que depuis les temps anciens, les Aïnous sont des hommes qui vénèrent les poissons et se vêtissent de peaux de cerfs. Enfin, il menace les personnes se rendant dans son territoire pour commercer de ne jamais rentrer chez eux (松前殿は松前の殿、われらは石狩の大将に候えば、松前殿に構え申すべきも無之候（中略）総じて昔より蝦夷は魚ばかり下され、鹿の皮を身に着するばかりの者にござ候。商船御越成られ候儀も御無用の由、其上商船御越候わば一人も帰し申まじく候)[516].

Shakush'ain est conseillé par quatre Japonais dont il est devenu proche, - Shôdayû 庄太夫 de la province d'Echigo, qui épousera même sa fille, Tomoueimon 作右衛門 de la province de Shônai, Ichisaeimon 市左衛門 de la province d'Owari et enfin Hironosuke 広之助 (ou Sukenomichi 助之進 selon certaines sources) de la province de Mogami-, ils sont chasseurs de

[512] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.110
[513] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.60 et HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.234
[514] HIROTO Hirayama, *Ainu-shi no susume* (Invitation à l'étude des l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.29
[515] « Seiritsuki bashoukeoisei no seidoteki kôsatsu – Akinaiba chigyôsei to bashoukeoisei no kankei ni tsuite » (Investigation sur le système des lieux d'entreprise contractuels à leur mise en place – Sur les liens entre le système de comptoirs de commerce alloués et le système des lieux d'entreprise contractuels), dans HOKKAIDÔ – TÔHOKUSHI KENKYÛKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, p.47
[516] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.62

faucon ou chercheurs d'or[517]. Par leur intermédiaire, il se rend compte que la véritable lutte de pouvoir ne se joue pas entre chefs aïnous, mais contre le dictat commercial du fief de Matsumae. D'après Matsumiya Kanzan 松宮観山, le but ultime de Shakush'ain est de supplanter Matsumae à la tête des échanges, et de s'approprier la gestion du commerce, moyens et voies de transport, avec toutes les régions (諸国通路の商船を己等が心に任せんと企)[518].

Incidemment, le chef aïnou d'Ishikari, Haukase, aurait été également conseillé par un Japonais, lui aussi devenu son beau-fils, du nom de Kindayû de Hachiman en Ômi (近江八幡の金太夫), sans doute un des commerçants d'Ômi, installés sur l'île. Ces conseillers japonais servent sans aucun doute en partie leurs propres intérêts ; en effet, comme on le verra plus tard, Shôdayû et Ichisaeimon conseillent la confrontation dans le but d'assouplir les restrictions domaniales et de permettre aux Aïnous d'ouvrir des relations commerciales avec leurs propres fiefs d'Echigo et d'Owari. Contrairement à eux, Kindayû, de la région d'Ômi, qui possède des comptoirs sur l'île, prône la paix, dans le but de maintenir sa mainmise commerciale et le maintien des échanges. L'apparition de ces conseillers japonais dans de nombreuses sources d'époque (*Chronique de l'envoi de troupes armées lors des soulèvements des Ezo de Shibuchari* (渋舎利蝦夷蜂起ニ付出陣書 *Shibuchari Ezo hôki ni tsuite shutsujin sho*), *Documents relatifs aux soulèvements Ebisu de l'an dix de l'ère Kambun* (寛文拾年狄蜂起集書 *Kambun jûnen Ebisu hôki shûsho*)), a plusieurs explications possibles : la mise en exergue de la nécessité de maintenir ces deux populations séparées, ou une manière de justifier l'efficacité militaire des Aïnous, et donc a posteriori, le besoin d'intervention de fiefs voisins.

Dans le but d'unir les Aïnous contre le fief, en 1669, Shakush'ain accuse les Japonais d'avoir empoisonné Utomasa, le beau-frère d'Onibishi[519], et s'allie donc à ses anciens ennemis pour venger ce dernier[520]. Chimenba, chef d'Etomo, parcourt les villages de l'est, et Wensukashi (Wentsuru) de Biboku ceux de l'ouest, manifestant contre l'injustice du fief et l'assassinat d'Utomasa[521]. Par ailleurs, il fait appel à d'autres groupes aïnous, jusqu'à Sakhaline et au Kouriles du sud[522]. Nombreux sont ceux qui le rejoignent, parmi eux les Aïnous d'Isoya, Makuri et Tsunouchi d'Oshamambe, Nishinosuke et Daizô des Sarunkur, Otakuku'in d'Atsumae[523]. (On pourra consulter le tableau récapitulatif 1 dans l'annexe XVIII.)

Deux mille Aïnous se soulèvent sur une ligne de front allant de Shiranuka, près de Kushiro, à l'est, jusqu'à Mashike vers Teshio à l'ouest. Ils attaquent des bateaux japonais se rendant en territoire aïnou et tuent les chasseurs de faucon, chercheurs d'or et hommes

[517] D'après la *Chronique de l'envoi de troupes armées lors des soulèvements des Ezo de Shibuchari* (*Shibuchari Ezo hôki ni tsuite shutsujin sho* 渋舎利蝦夷蜂起ニ付出陣書), citée dans KAIHO Mineo, *Kindai Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire des Ezo dans l'époque pré-moderne), Tôkyô, San.ichi shobô, 1984, p.257
[518] *Ezo dan hikki* (蝦夷談筆記) *Notes informelles sur Ezo* (1710), cité dans KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.256
[519] Celui-ci, issu de la région de Saru est allié d'Onibishi, serait en fait mort sur le chemin du retour de Fukuyama, où il était allé quémander du riz et du saké pour ses troupes.
[520] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.289-290
[521] *Ibid.*, p.290
[522] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.62
[523] HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.239

d'équipage qui s'y trouvent. Selon les sources, trois cent cinquante-cinq[524], deux cent soixante-cinq[525] ou deux cent soixante-treize[526] Japonais trouvent la mort, dont 71 chasseurs de faucons[527], cinq guerriers[528] et une vingtaine de chercheurs d'or. Au total, près de deux cents victimes ne sont pas des natifs du fief[529].

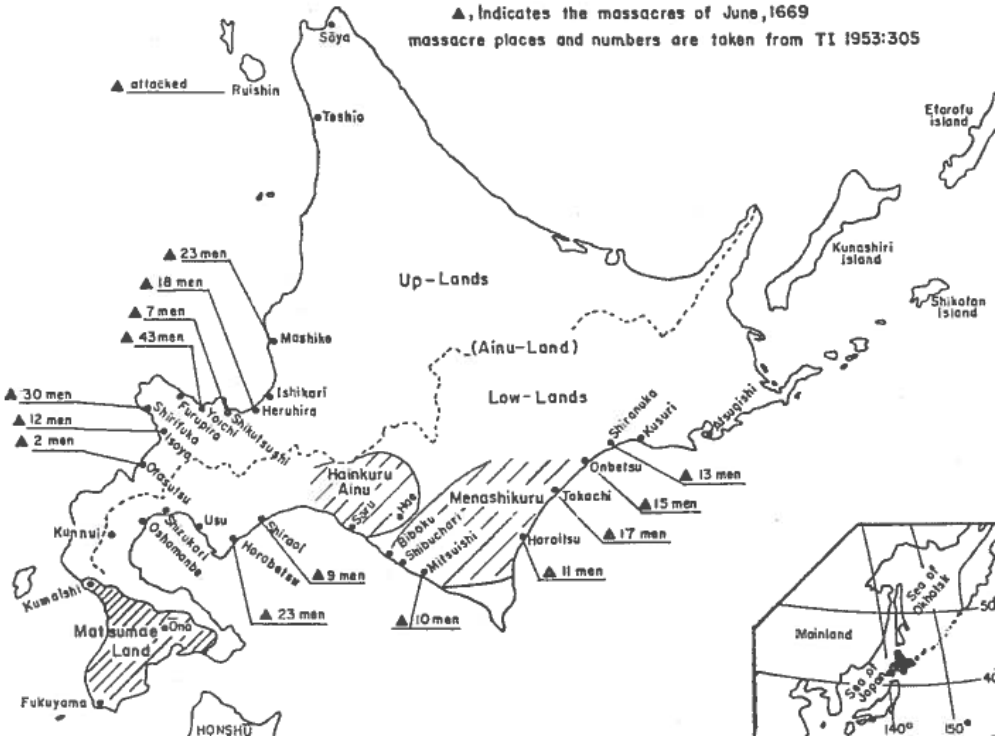

Figure 30- Les lieux des soulèvements aïnous
(Carte disponible sur le site http://historum.com/asian-history/61828-japan-s-conquest-ainu-invasion-hokkaido.html, consulté le 26 septembre 2013)

Les régions les plus touchées sont : Yoichi (43 morts), Shibuchari (30 morts), Mashike et Horobetsu (23 morts), Isoya et Tokachi (20 morts), Furupira (18 morts), Onbetsu (15 morts), Shiranuka (13 morts), Horoizumi (11 morts), Mitsuishi (10 morts), Shiraoi (9 morts), Shukkutsu (7 morts), Otasutsu (2 morts), Shikotsu (2 morts). (On pourra conulter le tableau récapitulatif 2 dans l'annexe XVIII). A Shikotsu (actuelle Chitose), quatre chasseurs de faucon sont tués, avec les huit hommes d'équipage du « bateau fauconnier » (*takabune* 鷹船) qui les transporte[530]. Il est intéressant de noter que parmi les victimes japonaises, on trouve en majorité des chasseurs de faucon, des chercheurs d'or, ainsi que les personnes les accompagnant, en majorité des Japonais étrangers au fief, mais presque aucun guerrier ; ceux-ci sont pourtant les gestionnaires des comptoirs de commerce.

[524] HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.235
[525] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.284
[526] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.65
[527] KIKUCHI Isao, « Ezo-jima no kaihatsu to kankyô », dans KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.237
[528] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.65
[529] *Ibid.*, p.65
[530] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.105

Le caractère interethnique du conflit doit cependant être nuancé par trois facteurs. Tout d'abord, il faut noter la sélection attentive des victimes japonaises. Bien que les vassaux qui possèdent les comptoirs de commerce puissent être considérés comme des intrus en territoire aïnou, dont la présence peur modifier l'équilibre écologique, la dépendance aïnoue au commerce via ce biais les rend intouchables. Les Aïnous n'ont donc aucun intérêt à les massacrer. Ensuite, il faut également prendre en compte la présence d'Aïnous parmi les troupes et les espions de Matsumae et de Tsugaru, ainsi que la présence d'au moins quatre Japonais, dont le beau-fils de Shakushain, Shôdayû de la province du Dewa, du côté aïnou ; il finira brûlé vif à la prise de la forteresse de Shibuchari au 10ème mois de 1669. Enfin, tous les Aïnous dans leur ensemble ne sont pas unifiés par la cause de Shakush'ain. Certains prennent même parti pour la réussite du fief ; ils sont appelés « alliés » (*mikata* 味方). On compte parmi eux Daizô, un chef de la région de Saru, ou Hirasaemon de Shikotsu[531].

A cette époque, il existe un clivage relativement important entre les Aïnous du sud, région dans laquelle se sont installés les comptoirs de commerce, et ceux du nord, qui sont intégrés dans un réseau de dépendances croisées encore plus complexe. Depuis le 15ème siècle, ils constituent le dernier maillon d'une chaîne commerciale qui lie le continent et le Japon.

(iii) Les partis non-interventionnistes

Si l'on fait un petit retour en arrière pour mieux appréhender la position des Aïnous septentrionaux[532] dans le Pacifique nord, on voit qu'au moment où ceux-ci repoussent des tentatives d'invasion mongoles sur Sakhaline en 1263 et en 1284, ils établissent par la même occasion les premiers contacts avérés avec la Chine datent de 1264[533]. Ceux-ci semblent être liés à la transition entre l'époque Satsumon et l'émergence de la culture aïnoue. Les conflits cessent en 1308[534], et un siècle plus tard, l'arrivée au pouvoir des Ming marque une transition dans la gouvernance des zones orientales. Entre 1409 et 1411, l'avant-poste de Nurgan (奴兒干) est fondé dans la région de Tyr, et trois autres sont mis en place sur la partie orientale de Sakhaline, Uriga en 1410, Nouhahru en 1413 et Poroga[535]. La présence chinoise permet l'établissement d'une nouvelle voie commerciale qui relie Sôya, - situé à l'extrême nord-ouest de Hokkaidô-, à Sakhaline, puis au continent via le détroit de Mamiya, - par bateau, ou par traineau pendant l'hiver. Sur Sakhaline, les gens de Santan (Oultches vivant le long de l'Amour), les Nivkhes (appelés par les Aïnous les Sumerenkur), les Orocks, et les Aïnous commercent ; ces derniers y résident respectivement dans le nord-ouest, le nord-est et le sud[536]. L'un des plus anciens témoignages de ce commerce est la présence attestée de tuiles

[531] HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.241
[532] C'est-à-dire installés au sud de Sakhaline.
[533] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Collection « Kôdansha sensho mechie » 69, Kôdansha, 1996, p.194
[534] NAMIKAWA Kenji, *Ainu minzoku no kisek*i (Dans les pas du peuple aïnou), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Nihonshi Liburetto », 2004, p.17, KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.83-88 et EMORI Susumu, « Hokutô Ajia kara mita Ainu » (Les Aïnous vus de l'Asie du nord-est), dans KIKUCHI Isao (dir.), *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.129-147
[535] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.195
[536] HARRISON John, « The Saghalien Trade : A contribution to Ainu studies » (Le commerce de Sakhaline : une contribution aux études aïnoues), *Southwestern Journal of Anthropology*, volume 10, 1954, p.280

en faïence chinoise dans le nord de Hokkaidô en 1485[537]. Le commerce continental entre les Mandchous et les peuples locaux –Oultches, Orocks, et Nivkhes principalement- s'étend entre les mois de juillet et de septembre. Ensuite, ces derniers se rendent sur Sakhaline via Noteto et suivent la côte occidentale jusqu'à Shiranushi, où ils commercent avec les Aïnous. On peut faire remonter les origines de la route commerciale, dite de Santan (*Santan kôeki* 山丹交易) au 17ème siècle. Nous en reparlerons.

Les Aïnous des régions septentrionales de Hokkaidô, intégrés ce commerce à l'ouest, comme ceux intégrés à celui des loutres de mer, à l'est, restent relativement calmes, comme Ishikari, Sôya à l'extrême nord-ouest, ou Rishiri, ou encore à l'est de Kushiro, n'ayant encore que peu de contacts poussés avec les Japonais[538].Certains chefs choisissent la voie de la non-intervention (à l'instar de Haukase d'Ishikari, ou des Aïnous de Rishiri, Sôya, Teshio, Yûbetsu, Akkeshi). Le commerce se poursuit un temps avec Sôya et Yûbetsu, jusqu'à ce que des Aïnous d'Isoya aillent jusqu'à tuer des Japonais à Rishiri[539].

Pendant l'ère Kan.ei, entre 1624 et 1645, l'envoi systématique d'un bateau de commerce japonais à Akkeshi se met en place et les Aïnous de cette région deviennent de plus en plus dépendants des marchandises japonaises, au point que pendant la guerre de Shakush'ain, menée par des groupes plus méridionaux et qui a interrompu les échanges à l'ouest de Tokachi, 479 Aïnous venus de Kusuri (Kushiro), Akkeshi et Nosappu se rendent à Shiraoi pour réclamer la reprise du commerce, en argumentant que le blâme ne vient pas d'eux (咎なき狄共迷惑仕候 Les Aïnous sans blâme subissent.)[540]. Ils sont en effet doublement dépendants de ces produits, à la fois pour leur consommation personnelle, mais aussi pour échanger à travers le réseau qui s'étend du nord-est d'Ezo via les Kouriles septentrionales jusqu'au Kamtchatka et au continent. Les Aïnous de Rishiri iront jusqu'à s'opposer à leur compatriotes pour protéger le commerce avec les Japonais. Cette attitude s'explique par le fait que contrairement à leurs compatriotes du sud, les Aïnous du nord vivent dans des environnements encore préservés des activités et du peuplement japonais, et commercent encore relativement librement avec les habitants de Sakhaline.

(iv) L'intervention extra-domaniale

A cette époque, la population japonaise de l'île (dans le fief de Matsumae) est d'environ 15000, alors que la population aïnoue était de 20000 environ[541] ; ce déséquilibre des forces en présence fait souffler un vent de panique dans le fief[542]. Cependant celui-ci interdit toute fuite vers le sud[543] et envoie une missive annonçant des soulèvements aïnous au fief de Tsugaru le premier jour du 6ème mois de 1669. L'information est immédiatement transmise au chef du

[537] HARRISON John, *op.cit.*, 1954, p.280
[538] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.291
[539] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.121
[540] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.328
[541] D'après les archives de l'Université de Waseda sur la population à Hokkaidô, on peut considérer autour de 1750 la date à laquelle la population japonaise dépasse la population aïnoue
[542] SEGAWA Takurô, *Ainu no rekishi – Umi to takara no nomado* (L'histoire des Aïnous – Les nomades de la mer et des échanges), Tôkyô, Kôdansha, collection « Kôdansha sensho Métier » 401, 2007 (1ère édition), 2009 (4ème édition), p.46
[543] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.65

fief, Tsugaru Nobumasa 津軽信政 (1646-1710), qui séjourne à ce moment-là à Edo ; celui-ci en informe à son tour le shogunat[544]. Il est intéressant de noter ici que ce n'est donc pas directement, mais par l'intermédiaire d'autres têtes de fief que ce dernier apprend la nouvelle ; on ne peut qu'imaginer qu'il s'agit ici d'une démarche délibérée du fief de Matsumae. Il est plus probable qu'il ait voulu essayer de régler rapidement et discrètement cette affaire, pour en informer le shogunat a posteriori. Ou alors, connaissant la présence à Edo du *daimyô* de Tsugaru, il procède délibérément de la sorte, pour mettre en exergue la gravité de l'évènement.

Quoiqu'il en soit cette information motive le fief de Tsugaru à interdire à ses commerçants des allers-retours en Matsumae et à accroître la surveillance des Aïnous vivant sur son territoire. Par ailleurs, des commerçants, ainsi qu'une cinquantaine d'Aïnous de Tsugaru, sont envoyés pour récolter des informations sur ce conflit[545]. Incidemment, l'un de ces Aïnous, du nom de Shiuraki, sera employé par le chef de famille et régent, Kakizaki Kurando 蠣崎藏人, et envoyé dans les Kouriles en tant qu'informateur du fief. En tout, entre le 7ème et le 10ème mois, Tsugaru envoie 58 missives informatives à Edo, qui lui en renvoie 47[546].

En 1670, deux guerriers sont envoyés secrètement à Matsumae, accompagné d'un *metsuke*, d'un homme d'arme, d'un interprète Ezo de Sotogahama en Tsugaru, l'un vers l'est, l'un vers l'ouest. Ils doivent feindre le naufrage et récolter le maximum d'informations. Celui se rendant à l'est rencontre des problèmes et repart bredouille à Tsugaru. Son compagnon, parti à l'ouest, récolte au contraire de nombreuses informations concernant les origines du conflit de Shakush'ain, -l'insatisfaction des Aïnous vis-à-vis des injustices commerciales-, les raisons de la neutralité des certains chefs, tels que Haukase d'Ishikari, ou les chefs de Sôya et Rishiri, préoccupés par les effets néfastes du conflit sur les échanges. Suite à cela, il part pour Edo, et transmet toutes ces informations au rôjû. Deux ans plus tard, le fief de Tsugaru enverra un bûcheron, sous couvert de récoltant de *kombu*, espionner Matsumae[547].

Les nouvelles des exactions à l'est atteignent Fukuyama le 21ème jour de la 6ème lune, ceux concernant l'ouest deux semaines plus tard. Le fief, sous la régence de Kakizaki Kurando, envoie des guerriers protéger les mines, domaines d'exploitation du shogunat à Kunnui, et dans la région d'Oshamambe, où 340 à 350 Aïnous se sont rassemblés[548]. Il envoie directement une missive à Edo le 13ème jour de la 7ème lune[549]. Des rumeurs naissent sur une possible intervention tatare du côté des Aïnous. Comme l'écrit Hayashi Shunsai 林春斎 (1618-1680)[550], un administrateur shogunal, dans son *Miroir des échanges japonais* (*Honchô tsûgan* 本朝通鑑) en 1670 :

[544] ASAKURA Yûko, *Hoppô shi to kinsei shakai* (L'histoire des régions septentrionales et la société pré-moderne), Tôkyô, Seibundô, 1999, p.16
[545] *Ibid.*, p.16
[546] *Ibid.*, p.18
[547] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.294-295
[548] HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.237
[549] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, p.291 et HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.237
[550] Hayashi Shunsai 林春斎 (1618-1680) : également connu sous le nom de Hayashi Gahô 林鵞峰, il est le troisième fils de Hayashi Razan 林羅山 et un administrateur confucéen du shogunat. Il a écrit des ouvrages tels que *Métamorphoses des rapports de barbares et civilisés* (*Ka.i hentai* 華夷変態).

> Certains disent que les Ezo souhaitent attaquer Matsumae, et que conséquemment Matsumae s'y prépare. D'autres disent que les Ezo réfléchissent à la possibilité de demander de l'assistance auprès des Tatars.[551]

Cinq décennies après l'unification du Japon et quelques décennies après la descente des hordes mandchoues sur la Cour des Ming, l'image d'armées tatares déferlant sur Hokkaidô a de quoi inquiéter le shogunat, et comme, de plus, le jeune seigneur de Matsumae, Norihiro 矩広, n'a que 10 ans, le shogunat décide d'envoyer en renfort l' «homme de la bannière » et grand-oncle de Norihiro, Matsumae Yasuhiro 泰広, nommé pour l'occasion « inspecteur responsable de Matsumae » (*Matsumae o-metsuke* 松前御目付).

Le shogunat envoie également des ordres aux fiefs de Tsugaru, Nambu et Akita de préparer des troupes de réserve à intervenir. Tsugaru sera finalement le seul à envoyer cinq cents hommes sur l'île. Ce fait explique pourquoi, à partir des années 1670, les archives historiques de Tsugaru évoquent souvent les évènements importants ayant lieu chez leurs voisins du nord. Cependant comme la nouvelle parvient à Fukuyama selon laquelle les Aïnous ont atteint Etomo, l'un des chefs de famille (*karô* 家老) et régent, Kakizaki Kurando, décide de ne pas attendre l'arrivée des renforts, et envoie le peu de guerriers que compte le fief, agrémentés d'un troupe hétéroclite de pêcheurs, de chasseurs de faucon, de mineurs vers les mines de Kunnui. Les troupes de Yasuhiro les rejoignent fin août. L'envoyé des Tokugawa prend le contrôle des opérations, au nez et à la barbe des Matsumae. Il est intéressant de noter que l'envoi de troupes par le shogunat sur l'île pousse certains chercheurs, tels qu'Endô Iwao, à considérer que la gestion du conflit a été faite comme une intervention interne[552]. Cependant, le secret entourant les missions d'envoi d'inspecteurs shogunaux semble indiquer qu'il faut nuancer cette opinion.

(v) La mort de Shakush'ain et la fin du conflit

Redoutant une guérilla longue et coûteuse, Yasuhiro invite les chefs aïnous Shakush'ain, Chimenba, Fumiashi, Uenshirushi et leurs suites à un banquet le 23ème soir de la 10ème lune de 1669, pour leur proposer un traité de paix ; il les y fait assassiner. Privés de leur tête et élément unificateur, mis à mal par l'absence prolongée de commerce avec les Japonais, les forces aïnoues se dispersent et les leaders restants capitulent, en remettant des tributs (*tsugunai* 償い) au fief. Les chefs aïnous à qui le fief de Matsumae fait porter la responsabilité sont en majorité ceux de Hidaka et d'Iburi, qui vivent dans les régions où se trouvent les chasseurs de faucon et les chercheurs d'or[553]. Les chefs de la côte ouest sont épargnés en majorité, à l'exception d'Ikochim'ain du *kotan* d'Otasutsu, du fait de sa fraternité avec l' « activiste » Chimemba ; les autres doivent payer des réparations[554]. Haukase, malgré sa position non-interventionniste, se voit également obligé de payer des réparations[555]. (On pourra de nouveau consulter le tableau récapitulatif 2 dans l'annexe XVIII).

[551] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.64-65
[552] TSURUTA Kei, « Jûnana seiki no Matsumae han to Ezochi » (Le fief de Matsumae au 17ème siècle et le territoire ezo), dans FUJITA Satoru (éd.), *Jûnanaseiki no Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon du 17ème siècle et l'Asie orientale), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000, p.170
[553] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.125
[554] *Ibid.*, p.125
[555] *Ibid.*, p.127

Près de deux ans après le début du conflit, la guerre prend fin[556]. Les pertes sont relativement peu nombreuses, soixante-quatorze Aïnous sont tués ou capturés, et outre les Japonais assassinés par les troupes de Shakush'ain et les quatre Japonais dans ses rangs, seuls quatre soldats trouvent la mort[557]. En 1672, Matsumae Yasuhiro est confirmé dans son rôle d'inspecteur de Matsumae (*Matsumae o-metsuke* 松前御目付) auprès du shogunat. C'est l'année qui correspond à la fin des cérémonies de remise de *tsugunai* par les chefs aïnous vaincus[558].

De par la multiplicité des acteurs, les conséquences de la guerre de Shakush'ain dépassent les frontières du fief. Le fief de Tsugaru, le seul à avoir envoyé des troupes sur place, a lui-même accru la surveillance des Aïnous vivant sur son territoire, ainsi que des commerçants, ancêtres des Wataritô, qui effectuent des allers-retours à but commercial[559]. La récolte régulière d'informations sur l'état des choses à Ezo est apparue comme nécessaire à de nombreux fiefs du nord, que ce soit ceux qui ont pu recevoir des informations directes de la part de leurs envoyés, à l'instar d'Akita, Morioka ou Tsugaru, ou indirectes, soit de la part des membres de leur famille dans le cas de Sendai, soit par des fiefs voisins amis, pour Kumamoto (également appelé Higo), Hachinohe, soit en envoyant eux-mêmes des représentants dans les fiefs du nord, comme le fit Tsuruoka (également appelé Shônai) ou Nihonmatsu[560]. L'année suivante, l'ensemble des fiefs envoie des représentants à Matsumae, preuve que ces évènements ont énormément marqué les esprits.

Malgré un nombre de morts relativement peu important, ce conflit marque un tournant dans les rapports de domination du septentrion, et ce à plus d'un titre. Tout d'abord, il apparaît clairement que le fief de Matsumae doit accentuer son contrôle sur le territoire aïnou pour éviter des débordements japonais aussi bien qu'indigènes, mais aussi désormais justifier sa position de gestionnaire du nord vis-à-vis du shogunat, ainsi que des fiefs voisins, dont certains verront naître plus tard des lettrés la remettant en cause. Ce conflit a également mis en lumière le degré de dépendance commerciale aïnoue, si forte qu'elle en devient un facteur de tensions intra-ethniques. En conséquence, le fief, comme le shogunat, vont changer leur regard sur le territoire aïnou et prendre des mesures pour s'approprier un contrôle plus affirmé du territoire aïnou, par l'intermédiaire d'une surveillance des Japonais comme des Aïnous et d'un verrouillage partiel. Par ailleurs, l'activité en territoire aïnou va se focaliser sur les pratiques commerciales, et voir la mise en place d'un nouveau système, celui des « lieux d'entreprise contractuels » (*basho ukeoi seido*), qui va accroître d'autant la dépendance commerciale et la soumission aïnoues.

---

[556] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.66
[557] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.293
[558] HOSAKA Satoru, *op.cit.*, p.248
[559] Voir TAKAHASHI Ayumi, « Kinsei zenki ni okeru Tsugaru-han no Ainu shihai to han.ishiki » (La soumission des Aïnous de Tsugaru et la redéfinition du fief au début de l'époque moderne), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.727-770 et ASAKURA Yûko, *op.cit.*, p.16
[560] *Ibid.*, p.21

(2) De nouveaux moyens de domination septentrionale : séparer pour mieux surveiller et soumettre

La guerre de Shakush'ain a mis en en évidence les désavantages de contacts trop fréquents et pas assez hiérarchisés entre Aïnous et Japonais, ainsi que le degré de dépendance commerciale aïnoue, les lacunes du système de domination septentrionale domaniale, et les conséquences d'un trop grand désintérêt shogunal. Dorénavant, ces contacts doivent s'insérer dans un cadre strict de relations d'autorité dominatrice à peuple soumis ; il s'agit pour le fief de séparer japonais et Aïnous pour mieux surveiller les deux populations et soumettre la dernière. Ceci passe par un verrouillage partiel de Hokkaidô et du territoire aïnou, - une sorte de *sakoku*-isation-, ainsi qu'une soumission officielle des Aïnous, matérialisée par la corruption des cérémonies d'*uimam* en symbole de domination.

(i) La mise en place de frontières tangibles : la *sakoku*-isation de Hokkaidô et du territoire aïnou

Comme on l'a vu précédemment, au tournant du 17ème siècle, les frontières domaniales de Matsumae se situent à Kameda, à l'est, et Kuma.ishi, à l'ouest[561]. Elles sont cependant assez perméables pour permettre la pénétration d'un grand nombre de Japonais, - en majorité de chercheurs d'or ou des chasseurs de faucon-, en territoire aïnou. Il s'agit désormais de limiter et de surveiller la présence japonaise en territoire aïnou, en établissant des frontières tangibles et des postes-frontières.

De fait, comme le souligne Kobayashi Masato, la guerre de Shakush'ain a alerté le shogunat sur les conditions réelles sur l'île, ainsi que sur les risques inhérents aux échanges inégaux avec les Aïnous et aux incursions japonaises dans leur territoire[562]. Celui-ci va donc tenter de minimiser ces risques en permettant exclusivement à des ressortissants domaniaux, muni de l'aval du fief, de pénétrer en territoire aïnou. Par ailleurs, il encourage une séparation nette des territoires japonais et aïnou, au point que Kaiho Mineo évoque même un « barrage de porte » (*kan.nuki* 閂[563]), ou une « quarantaine » (*kakuri* 隔離)[564], et Wada Toshiaki un « pays verrouillé à l'intérieur d'un pays verrouillé » (*sakoku no naka no sakoku* 鎖国のなかの鎖国)[565].

Comme on l'a vu précédemment, on peut déduire l'emplacement officieux, sinon officiel, des frontières grâce aux missions shogunales (*junkenshi* 巡見使) envoyées sur l'île. La

[561] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.129
[562] KOBAYASHI Masato, « Seiritsuki bashoukeoisei no seidoteki kôsatsu – Akinaiba chigyôsei to bashoukeoisei no kankei ni tsuite » (Investigation sur le système des lieux d'entreprise contractuels à leur mise en place – Sur les liens entre le système de comptoirs de commerce alloués et le système des lieux d'entreprise contractuels), dans HOKKAIDÔ – TÔHOKUSHI KENKYÛKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, p.106
[563] KAIHO Mineo, *op.cit.*, p.207
[564] *Ibid.*, p.221
[565] WADA Toshiaki, « Introduction », dans TERASAWA Hajime (éd.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.ii

mission de 1633 se rend jusqu'à Otobe 乙部 à l'ouest, et Shiodomari 潮泊 à l'est[566] ; la carte régionale établie suite au « tour de l'île » (*shima meguri* 島巡り) de Murakami Kanimori 村上掃部左衛門, la *Carte de l'ère Shôhô* (1645-1648) (*Shôhô kuniezu* 正保国絵図) indique Kameda 亀田 et Kuma.ishi 熊石 comme frontière. Suite au conflit de Shakush'ain, les frontières, auparavant établies à Kameda, à l'est, et Kuma.ishi, à l'ouest, se déplacent vers le nord. La présence d'un poste-frontière (*bansho* 番所) est attestée à Ainumanai 相沼内, Kuma.ishi, Kameda, ainsi qu'à Tatehira. Les frontières se fixent définitivement vers Sekinai 関内[567], où la présence d'un poste-frontière est attestée dès 1669, à partir des années 1690[568]. (On pourra consulter les cartes 2 et 3 de l'annexe 1).

En 1697, le fief organise une mission de relevés cartographiques jusqu'à Kuma.ishi à l'ouest et le cap Shiokubi à l'est, avec pour résultat la *Carte domaniale de l'ère Genroku* (*Genroku gokuni ezu* 元禄御国絵図), qui fixe une nouvelle fois les frontières entre territoires japonais et aïnou[569]. Celles-ci se maintiendront jusqu'à Meiji. Cependant, l'ouvrage le plus connu de l'époque, la *Description d'Ezo* d'Ara.i Hakuseki, évoque Kuroiwa 黒岩 et Otobe comme frontières, sans doute du fait des limites de la mission shogunale de 1717[570]. Edmonds mentionne un troisième poste-frontière à Esashi 江差, appelé à l'époque Hinokiyama 檜山[571], dont l'existence est attestée par certaines sources, dont le *Rapport de Matsumae en Ezo* (*Matsumae Ezo ki* 松前蝦夷記) d'Arima Naizen 有馬内膳, compte-rendu de la mission de 1717 précédemment citée[572]. Par ailleurs, deux cents hommes des troupes de réserve sont envoyés à Abuta 虻田, et cinq cents à Ainumanai, Kuma.ishi, et Sekinai[573]. Kameda devient le siège d'un bureau gouvernemental régional oriental ; celui de la région occidentale est établi à Esashi. La *Chroniques des ans de Matsumae* (*Matsumae nennenki* 松前年々記) évoque l'envoi de trois cents soldats à Yoichi[574].

> 蝦夷地の儀は、松前より東北西の方地続にて東は北安、西は熊石と唱候所を国地と蝦夷地の境に極、守所には番所を建置、右弐ヶ所の外に定り候道筋は無レ之、山中の儀故、国地　蝦夷地の境、右両所の外定り候儀も無之、蝦夷に至、全志摩守領分の心得（略）カラフト　エトロフ　ウルップ等は勿論の儀、都て蝦夷人罷在候土地は、縦令交易不レ至候とも志摩守領分と相心得罷在候[575]
>
> Le territoire ezo s'étend à l'est, au nord et à l'ouest de Matsumae. Les frontières entre notre territoire et le territoire ezo est marquée par les deux lieux appelés Kitayasu à l'est et Kuma.ishi à l'ouest, dans lesquels des postes de garde ont été établis. Au-delà de ces deux lieux, il n'y a pas de routes, ni rien qui marque la frontière, comme la zone est montagneuse. Toutes les règles du seigneur de Matsumae s'appliquent aux Ezo […]. Dans les terres de Sakhaline, Itouroup et Ouroup où ne vivent que des Ezo, même si ceux-ci ne pratiquent pas le commerce, ils sont soumis aux mêmes règles.

---

[566] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.126
[567] Le toponyme japonais aurait été calqué sur l'ancien toponyme aïnou Chupkinai, l' « étang aux chaumes ». Par ailleurs, le toponyme japonais Sekinai signifie « dans la frontière ».
[568] EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.105
[569] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.217
[570] ARA.I Hakuseki, « Ezo-shi » (Description d'Ezo), dans TERASAWA Hajime (éd.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.44
[571] EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.86
[572] *Ibid.*, p.86
[573] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.293
[574] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.134
[575] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.13

Il est intéressant de noter ici l'emploi de *kokuchi* 国地 (littéralement « le territoire du pays », pour dire « notre pays ») pour désigner le territoire du fief. L'appellation privilégiée de nos jours pour désigner le fief de Matsumae, *Wajinchi* 和人地 (le « territoire des japonais »), ne sera utilisée qu'à partir du 19ème siècle. Cependant, comme le souligne Tsuruta Kei, il ne s'agit pas ici de frontières politiques entre le shogunat et l'étranger, mais plutôt de frontières effectives entre une zone d'habitation japonaise sous contrôle domanial local (ローカルルール) et une zone où vivent les Aïnous qui ne l'est pas de manière officielle[576]. En 1784, il est question dans une lettre informative envoyée par Tsuchiyama Sôjirô 土山宗次郎 (1740-1788) au préfet des comptes de Tanuma, Matsumoto Hidemochi 松本秀持, d'une frontière du territoire ouest à Kumo.ishi 雲石[577].

Les décrets et lois sont applicables dans le territoire habité par les Japonais, mais s'étendent dans certains cas au-delà de ses frontières. Un décret envoyé au poste-frontière de Kameda, datant de 1691, fait état de cette ambivalence[578]. Il semble indiquer que la mission principale des postes de contrôle est de surveiller le trafic entre Aïnous et Japonais de part et d'autre de la frontière, c'est-à-dire de limiter le commerce illicite ayant lieu en dehors des comptoirs de commerce :

> 定
> 一、熊石近郷村々盗買船入念可遂穿鑿候、勿論上蝦夷飯米買等荷物持来候共、下々江申付売買堅不為到致、荷物相改取揚、蝦夷早速相返可申候事
> 一、追鯡船節喜内［せっきない］より先江通し申間鋪候、自然鯡群来所ニより急度見届為取候様可申付候事
> 一、鮑取船太田より先江遣申間鋪事
> 右之者急度可相守者也[579]
>
> Règles
> - Il faut procéder à la fouille minutieuse des bateaux pratiquant le commerce illicite dans les villages aux alentours de Kuma.ishi, et quand bien même des Ezo de l'ouest viendraient acheter du riz, il faut interdire aux gens du commun de pratiquer le commerce avec eux. Toute marchandise doit être confisquée les marchandises et les Ezo renvoyés.
> - Les bateaux d'oi-nishin[580], ne peuvent pas dépasser Sekkinai. Dans l'éventualité où des bancs de hareng apparaîtraient naturellement quelque part, il faut en établir un rapport.
> - Les bateaux de pêche à l'ormeau ne peuvent pas dépasser Ôta.
>
> Veuillez respecter à la lettre ce qui précède.

Richard Louis Edmonds cite également ce décret :

[576] TSURUTA Kei, *op.cit.*, p.174
[577] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokuho no ranshô - Akaezo fûsetsu kô*, Tôkyô, Naukasha, 1935, p.56
[578] EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.90-91
[579] *Matsumae Fukuyama sho okite, zen* (Tous les règlements de Matsumae Fukuyama), dans MATSUMAE CHÔ SHI HENSANSHITSU (dir.), *Matsumae chô shi* (Histoire du district de Matsumae), Volume 1, Tôkyô, Daiichi insatsu shuppanbu, 1974, p.538 et EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.107
[580] *Oi-nishin* 追鰊 ou 追鯡 : incursions de pêcheurs japonais en territoire ezo pour pratiquer la pêche aux harengs. Elles sont très limitées jusqu'en 1793, date à partir de laquelle elles sont autorisées, suite à la baisse significative des populations piscicoles en zone de pêche autorisée.

L'ordre selon lequel il ne faut pas faire de demandes déraisonnables aux Aïnous doit être rappelé. Note : quand il est question de bateaux engagés dans un commerce illégal en territoire ezo, il faut établir un rapport dans la ville de Matsumae le plus tôt possible.
[…]
Quand des examens sont administrés afin de débusquer des chrétiens, les résultats doivent être transmis dans le moindre détail au chef du village (*nanushi*) et aux cinq membres de protection de quartier (*goningumi*).
[…]
Quand des bateaux d'autres provinces sont échoués, tout leur équipement doit être catalogué en l'état. Le capitaine ainsi que l'équipage doivent être nourris et envoyés à Matsumae.

Si des bateaux d'autres provinces se rendent dans des lieux de production de kombu, ils doivent être retenus et ce fait doit être rapporté aux autorités immédiatement. […] Les bateaux dont le passage n'est pas interdit ne doivent pas être entravés, mais leur passage doit être noté. Quand des bateaux marchands [autorisés] d'autres provinces repartent, le permis douanier qu'ils ont utilisé doit leur être retiré par le bureau de contrôle douanier maritime et les conditions de leur départ notées.
[…]
Tout transport maritime, fluvial ou terrestre en direction de Yuurappu ou Oshamambe doit être stoppé et les commerçants réprimandés. S'ils persistent, ils doivent être signalés.

Si des habitants d'autres provinces se trouvent dans la zone sans la permission du gouverneur ou du chef du village, ils doivent en être expulsés. Ceux dont la provenance n'est pas claire ou qui ne semblent pas posséder d'occupation définie, ou alors se livrant à une occupation douteuse, doivent être signalés.

Toutes les taxes et les obligations de Kameda doivent être réglées en temps et en heure. Tout nouvel habitant bénéficie d'une exonération de cinq ans.

Une personne ne peut pas déménager d'un village à un autre. Les apprentis ou successeurs de chaque habitant doivent être signalés.

La vente de « jeune kombu », récolté avant son arrivée à maturité, est strictement interdite.

Note : une terre demeurée inculte pendant ans doit être assignée à un nouvel occupant.

Dans les domaines de la construction, de l'habillement, de la nourriture, etc. la plus grande frugalité est encouragée, et les gens doivent être bien conscients de ceci.

Si des proches viennent d'autres provinces, à leur retour, ils doivent repasser par Matsumae. Si des gens de votre village souhaitent se rendre dans d'autres provinces, il faut les questionner sur les détails et conditions de leur voyage et les y autoriser.

Le dernier mois de l'année, les commerçants, les saisonniers, les chercheurs d'or doivent être inspectés ainsi que les autres voyageurs.

Le décret ci-dessus doit être respecté à la lettre.

Quatrième mois de l'an 4 de l'ère Genroku (1691)

Il est intéressant de noter ici que plus d'un siècle après la lettre à cachet vermillon (*Shu in jô* 朱印状) de Toyotomi Hideyoshi, et près d'un siècle après la lettre à cachet noir (*Koku in jô* 黒印状) de 1604, le shogunat réitère la nécessité de ne pas infliger de mauvais traitement aux Aïnous ; on peut imaginer qu'après la guerre de Shakush'ain, un tel rappel prend tout son sens. La preuve en est qu'en 1680, un Japonais est décapité pour avoir volé les objets précieux

d'un Aïnou (probablement un chef), ou lorsqu'en 1693, lorsqu'il est interdit de prendre un Aïnou comme domestique[581].

Par ailleurs, on trouve ici des mesures concrètes concernant les habitants japonais du fief, qui rappellent par certains aspects, les mesures de type colonial prises dans le cadre de la Mission au Défrichement (*kaitakushi* 開拓使) dans les premières années de l'ère Meiji[582] ; certaines sont attractives, à l'instar de l'exonération de taxes, d'autres coercitives, à l'instar de l'obligation, sous peine de confiscation, de défricher ses terres, et d'autres enfin restrictives, comme celles concernant la marche à suivre en cas de déménagement. En outre, on perçoit un souci de nature plus écologique et relatif au renouvellement des ressources lorsqu'il est question de l'interdiction de récolter le *kombu* qui n'est pas parvenu à maturité. Enfin, il est rappelé aux habitants de Matsumae que comme partout ailleurs au Japon, la plus grande frugalité est de mise.

On perçoit donc à travers cet extrait l'importance des postes-frontières dans la gestion même du territoire japonais, et la volonté de surveillance qui en émane. La *sakoku*-isation de l'île est renforcée par l'interdiction pour des Japonais non-accrédités de pénétrer en territoire aïnou, comme en témoignent les documents d'époque suivants.

Quant au 2ème mois de 1688, Tokugawa (Mito) Mitsukuni 水戸光圀 (1628-1701)[583], à la barre de son navire, le *Kaifû-maru* 快風丸, souhaite récolter des informations pour rédiger une *Histoire du Grand Japon* (*Dainipponshi* 大日本史), sa demande est refusée[584]. De retour au 21ème jour du 6ème mois, les bras chargés de cadeaux au seigneur Norihiro, il se rend en Ishikari, où il établit des relevés pendant quarante jours et consigne ses observations dans le *Rapport du Kaifû-maru à Ezo* (*Kaifû-maru Ezo kikigaki* 快風丸蝦夷聞書). Plus tard, Yoshida Tasuku 豊田亮 (1805-1864) en reprend le contenu dans un chapitre intitulé : la « Description de l'île du nord » (*Hokutô-shi* 北島志). Dans le *Rapport*, Mitsukuni confirme que les Japonais ont cessé de se rendre à Ezo :

> 日本人蝦夷地へ往来堅御停止、於ニ違犯一者従類御絶シナサレヘキ由[585]
> Il faut fermement mettre fin aux incursions en territoire ezo et punir sévèrement les contrevenants.

Il évoque la présence de près de 950 Aïnous venus saluer la mission, la grande quantité de saumon remontant les rivières, le taux d'échange de cent saumons contre un *to* et deux *shô* de riz (soit environ 21,6 litres), le fait que des dizaines de naufragés japonais sont restés sur place et ont pris une femme aïnoue, et enfin la confiscation de tous les sabres et les armes aux

[581] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.278
[582] A ce sujet, voir GODEFROY Noémi, « Hokkaidô, An Zéro – Changements des rapports de domination et septentrion japonais à la fin du XIXe siècle », *Cipango – Cahiers d'études japonaises*, n°18, 2011, p.105-134
[583] Tokugawa (Mito) Mitsukuni 水戸光圀 (1628-1701) : petit-fils de Tokugawa Ieyasu et deuxième seigneur du fief de Mito entre 1661 et 1690. Il lance le projet de rédaction d'une grande histoire du Japon depuis les origines. Les livres 240 et 241 concernent Ezo. Elle est achevée en 1906.
[584] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.73
[585] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.220

Aïnous[586]. Suite à cette mission, l'intérêt du clan Mito pour le territoire aïnou et son sort ne faiblira pas. Nous en reparlerons plus avant.

En outre, Matsumiya Kanzan précise, dans ses *Notes informelles sur Ezo* (*Ezo dan hikki* 蝦夷談筆記) en 1710 que les bateaux des autres provinces, en dehors de ceux qui sont accrédités d'une autorisation shogunale sont interdits de se rendre à Ezo, par décret (蝦夷地へ他国ヨリ至リ候商船ハ、御朱印船ノ外御法度ニテ、往来渡海一切不成由ナリ)[587]. D'après les *Essais des mers du nord* (*Hokkai zuihitsu* 北海随筆) de Sakakura Genjirô, qui se rend à Hokkaidô en 1739, pour pénétrer en territoire aïnou, il faut présenter une autorisation au poste-frontière de Kuma.ishi pour le territoire occidental, et à Kameda pour le territoire oriental[588]. Dans le cas contraire, on se voit renvoyer de l'île ; quelques décennies plus tard, dans les années 1770, des bûcherons, arrivés dans la région de la rivière Saru sans autorisation domaniale, se voient renvoyés et assignés à résidence dans leur fief de Nambu[589]. A partir de l'ère Tenmei, les Japonais doivent se munir d'un document marqué du tampon du préfet de la ville sous le château [de Fukuyama], le *jôkamachi bugyôshû no kitte* 城下町奉行衆の切手[590]. Il faut noter toutefois que suite à de multiples inondations au tout début du 18ème siècle, le port de Kameda devient rapidement impraticable, et il est remplacé, cinq kilomètres plus au sud, par Hakodate, qui devient le centre économique effectif de l'île dès les années 1740, et se voit couronner d'une préfecture, celle de Kameda-Hakodate en 1741[591].

Incidemment, Sakakura note également que malgré les interdictions, des moines continuent de se rendre en pèlerinage en territoire aïnou.

> （臼ヶ岳の）麓には善光寺の弥陀とて安置せり。蝦夷も是を尊敬し不思議の奇瑞も有よし云伝ふ。蝦夷地へは往来禁制なれども廻国の僧はしのびて参詣するなり。[592]
> Au pied du mon Usugatake se trouve le temple Zenkôji dédié au Bouddha Amida. Il semblerait que les Ezo révèrent également cet endroit du fait des signes prophétiques qui y eurent lieu. Malgré les interdictions, les moins itinérants effectuent des pélérinages en territoire aïnou.

Les commerçants, qui n'ont pas été l'objet de violence de la part des Aïnous durant le conflit, peuvent se rendre librement en territoire aïnou, à condition d'être munis d'une autorisation domaniale, qu'ils obtiennent via une maison de commerce établie sur l'île qui s'en porte garante.

> 客船入津の時は船手の者早速伝馬船を乗来り、其かかりの手代・沖の口番所へ改めを願ひ、役人同道して右の伝馬に乗、元船へ乗移り、何々荷物積来り候哉、人乗船なれは本国を尋て何人わ何屋の誰方へ参り、又何人わ何屋の誰方とみなみな船問屋より書付を出し、改め済て後銘々より揚がり問屋に付くことなり。紛敷人又わ六十六部なとわ船より揚る事叶す、亦其船にて戻る事なり。[593]

[586] http://www.city.ishikari.hokkaido.jp/museum/if0119.html, consulté le 30 août 2013.
[587] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.133
[588] SAKAKURA Genjirô, « Ezo zuihitsu » (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.57
[589] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.106
[590] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.220
[591] EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.92
[592] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.68
[593] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.218

> Quand un bateau de passagers entre au port, le capitaine monte rapidement dans une chaloupe et demande une autorisation au responsable de la douane. Ils remontent ensemble dans la chaloupe, et montent sur la bateau. Le capitaine procure au responsable un document établissant la liste et la quantité des marchandises, des passagers du bateaux, leur lieu d'origine, leur identité et la maison de commerce de la personne qu'ils viennent rencontrer ; à la réception de l'autorisation, chacun peut descendre du bateau et rejoindre la maison de commerce. Dans le cas de personnes dissimulant leurs intentions ou de pèlerins des soixante-six lieux du Sutra du Lotus (*rokujû roku bu*), ils ne sont pas autorisés à descendre et doivent repartir dans le même bateau.

Les personnes n'ayant pas de garant, sous la forme d'une maison de commerce ne peuvent donc pas pénétrer sur l'île. Et en 1792, l'envoyé septentrional du fief de Mito Kimura Kenji 木村謙次 (1752-1811) note que la maison Sô (惣問屋) se fait rappeler à l'ordre sur le fait de se porter garant à tort et à travers[594]. Par ailleurs, il affirme, toujours dans son *Journal de voyage au nord* (*Hokkô nichiroku* 北行日録) que « selon les lois du pays, il est interdit pour des voyageurs de s'y rendre [en territoire aïnou] sans raison valable » (国法ヲ以無用ノ旅人ヲ留ルコトヲ許サス)[595]. Sugae Masumi 菅江真澄[596] lui-même en arrivant à Matsumae se voit tout d'abord refuser l'entrée :

> 天明八年（1788）月日忘レタリ。三河国ヨリ白井英治秀雄［菅江真澄］ト云ヒケル人松前へ渡リヌ。当港ハ旅人ヲ改メ猥リニ入ルコトヲ免サス。是蝦夷人ニ他ヨリ来レルモノヲナレサセザル国禁ナリ。是御代々御朱印ニ領主ニ届ケス蝦夷人ト交易ヲ不赦ノ大禁ナリ。此故ニ旅人ヲ沖ノ口番所ト云ヒテ改ル所ナリ。秀雄モ稼方商人ト見へサル故、先船問屋へ揚ケ置、津軽地へ出帆ノ船アラハ帰国スベシト沖ノ口番所ヨリ申含メラレ。[597]
>
> Durant la huitième année de l'ère Tenmei (1788), j'ai oublié le jour et le mois, de Mikawa est arrivé un voyageur du nom de Shira.i Eiji Hideo [Sugae Masumi]. On ne le laissa pas pénétrer dans le port sans autorisation. Il est interdit par les lois du pays de laisser pénétrer quiconque d'autres que des Ezo. Il est formellement interdit de commercer avec les Ezo sans autorisation écrite du seigneur du fief, qui possède depuis des générations une lettre à cachet vermillon. De ce fait, les voyageurs doivent présenter une autorisation à la douane maritime. Comme Hideo n'a l'air ni d'un saisonnier, ni d'un marchand, la douane maritime lui explique qu'il doit remonter sur un bateau marchand et repartir pour Tsugaru.

Finalement, Sugae put s'entretenir de vive voix avec le seigneur Matsumae Michihiro et put pénétrer au Japon.

A travers ces exemples, on perçoit la mainmise du fief sur les contacts et les échanges entre les deux communautés, au point qu'Emori Susumu suggère que la mise ne place du territoire japonais est véritablement issue d'une politique délibérée du fief, plutôt qu'un état de fait suite aux conflits[598]. Kaiho Mineo concorde en affirmant que ce verrouillage du territoire aïnoue a pour but d'en faire un « espace isolé » (*kakurisareta kûkan* 隔離された空

[594] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.219
[595] *Id.*, *op.cit.*, 1984, p.13-14
[596] Sugae Masumi (1754-1829) : De son vrai nom Shira.i Hideo 白井秀雄. Voyageur et précurseur en études folklorique de la fin de l'époque d'Edo originaire de Mikawa. Il voyage dans les régions de Shinano, du Tôhoku et à Ezo, et séjourne en Tsugaru et en Akita.
[597] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.14
[598] HOWELL David L., *Capitalism from within: Economy, Society, and the State in a Japanese Fishery* (Un capitalisme intérieur: économie, société et État dans une pêcherie japonaise), Berkeley, University of California Press, 1995, p.31

間)[599]. Toutefois, l'imperméabilité de cette frontière doit être quelque peu nuancée, s'il l'on en croit Kondô Jûzô 近藤重蔵[600], qui se rend à Hokkaidô lors de la mission shogunale de 1785. Celui-ci inspecte les villages du territoire japonais en précisant, en lieu et place de leur production rizicole (*muradaka* 村高), leurs activités piscicoles et commerciales. Il identifie 39 villages à l'ouest, dont seize dépendent de l'incursion de leur population en territoire aïnou pour récolter des ormeaux, du *kombu* et pêcher le hareng[601].

Outre ces exceptions frontalières de la fin du 18ème siècle, suite à la guerre de Shakush'ain, la population japonaise de l'île est restreinte au territoire domanial. Dans le *Répertoire des pays de l'île de Matsumae* (*Matsumaejima gôchô* 松前嶋郷帳) de 1700, celui-ci est désigné par plusieurs appellations : *zaigô* 在郷, un terme générique qui désigne les territoires domaniaux en dehors des villes sous le château (*jôkamachi* 城下町), Shamochi シャモ地 (« terre des Shamo »), Nipponchi 日本地 (« terre du Japon »), Matsumaechi 松前地 (« terre de Matsumae »), Matsumaeryô 松前領 (« territoire de Matsumae »)[602] . Fukuyama est désignée par l'appellation *jôka* (« sous le château » 城下), et constitue, d'après Edmonds, le siège de la juridiction de tous les villages entre Kaminokuni 上ノ国 et Kikonai 木古内[603] (entre Nebuta et Oyobe d'après Kaiho[604]). Il est intéressant de noter que dans ce *Répertoire*, les îles des Kouriles méridionales, ainsi que Sakhaline sont notées, preuve d'un certain degré d'appartenance de ces territoires à la sphère de domination domaniale[605]. Les autres lieux du fief sont présentés comme faisant partie du territoire (*zai* 在 , abréviation de *zaigô* précédemment cité) oriental ou occidental. Bien que ne constituant que quatre pour cent de la surface totale de l'île, le territoire du fief de Matsumae élargi, tel qu'il apparaît après 1672, d'Urakawa 浦河 à l'est à Mashike 増毛 à l'ouest, compte 3374 kilomètres carrés[606]. Le shogunat valide la démarcation entre les territoires japonais et aïnous en 1682[607].

La partie occidentale (*nishi zaigô* 西在郷 ou *kami zai* 上在) s'étend du village de Nebuta à Ken.nichi 見市 et compte quarante-quatre zones d'habitation et trois îlots, elle dépend du bureau gouvernemental de Hinokiyama (Esashi) à partir de 1678 ; la partie orientale (*higashi zaigô* 東在郷 ou *shimozai* 下在) s'étend d'Oyobe à Ukagawa, sur 37 zones d'habitation, elle dépend du bureau gouvernemental de Kameda bien avant les années 1670 (plus tard Hakodate-Kameda). D'après Edmonds, la frontière effective du territoire oriental se situe entre les villages de Shiokubi 汐首 et Haraki ; Oyasu est le dernier endroit à bénéficier de l'appellation « village » (*mura* 村) en territoire ezo oriental[608].

---

[599] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.14
[600] Kondô Jûzô 近藤重蔵 (1771-1829) : Explorateur shogunal. Il effectue plusieurs missions à Hokkaidô. Nous en reparlerons plus en détail par la suite.
[601] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.46
[602] HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.193
[603] EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.123
[604] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.13
[605] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.39
[606] HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.31
[607] *Id.*., *Geographies of Identity in Nineteenth century Japan* (Géographies des identités dans le Japon du 19ème siècle), Berkeley, University of California Press, 2005, p.115
[608] EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.93

Lors de son passage en 1643, Vries rencontre un jeune Japonais du nom d'Orey, dont la mère est aïnoue et qui vient de Matsumae ; il parle les deux langues, ce qui semble indiquer qu'il a été élevé par un père japonais et une mère aïnoue en territoire japonais[609]. Il est difficile de s'en assurer, mais il n'est sûrement pas un cas isolé ; des épouses aïnoues, ainsi que des enfants métis vivent donc en territoire japonais. Toutefois, l'une des conséquences est la désertion aïnoue du territoire domanial. En 1550, le chef des Aïnous de l'est vivait à Shiriuchi 知内, mais en 1704, il ne reste plus un seul Aïnou dans cette région, et les villages de Kikonai, Satsukari, Mobetsu et Hekirichi ont été complètement désertés[610]. En 1787, il ne serait resté que douze Aïnous dans tout le territoire de Matsumae[611]. Avant la guerre de Shakush'ain, il y avait quinze villages aïnous (dont Kaminokuni, Tomari 泊, Ainomanai), tous sous l'autorité d'un chef, mais vivant sous les lois du fief[612]. La ségrégation entre les Aïnous et les Japonais s'étant renforcée suite au conflit, la population aïnoue en territoire japonais chute : de 152 en 1717 à 97 en 1761, 12 en 1788, tandis que la population japonaise y croît, de 15 530 en 1716 à 26 564 en 1787. D'après les archives de l'Université de Waseda sur la population à Hokkaidô, on peut considérer autour de 1750 la date à laquelle la population japonaise en territoire japonais dépasse la population aïnoue en territoire aïnou[613]. Le premier recensement, datant de 1777, dénombre environ 26 500 personnes et 170 familles de *samurai* dans le fief[614]. (On pourra consulter l'annexe XII.)

Au tournant du 18ème siècle, la population japonaise en territoire japonais (*wajinchi* 和人地) atteint les vingt mille, mais ce chiffre inclut plus de 1800 voyageurs et bûcherons et près de 2300 travailleurs saisonniers. Les seize mille Japonais restants sont des guerriers du fief (*hanshi* 藩士) et des habitants ordinaires (*ryômin* 良民). La population croît ensuite régulièrement pour atteindre les trente mille au début du 19ème siècle. Après la prise de contrôle shogunal direct à partir de 1799, la population va croître exponentiellement pour atteindre près de soixante mille personnes cinq décennies plus tard[615]. Cependant la proportion de pêcheurs migrants saisonniers japonais (*dekasegi gyomin* 出稼漁民) reste relativement peu élevée avant cette première prise de contrôle shogunale, et leur habitat, qu'ils occupent entre le printemps et la fin de l'automne est cantonné aux côtes, que contrôle le fief[616].Cette population augmentera de manière plus systématique après les famines de 1833 dans le nord du Japon[617]. Les 177 villages aïnous recensés en 1697 se trouvent tous en territoire aïnou.

Mogami Tokunai, lors de sa mission d'exploration shogunale sur l'île en 1785-1786, écrit ainsi dans ses *Notes sur Ezo* (*Ezo sôshi* 蝦夷草紙) :

---

609 HOWELL David L., *op.cit.*, 2005, p.128
610 TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.37
611 YOSHIDA Kôzô, « Meiji mae Ainu jinkô shi III – Karafuto, Chishima, Rokkebasho, Wajinchi » (Population aïnoue avant Meiji III – Sakhaline, les Kouriles, les six basho, le territoire japonais), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°78, 2009, p.127
612 KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.224
613 http://archive.wul.waseda.ac.jp/kosho/wa03/wa03_02537/wa03_02537_0001/wa03_02537_0001_p0041.jpg
614 TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.51
615 YOSHIDA, *op.cit.*, p.133
616 KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.303
617 YOSHIDA Kôzô, *op.cit.*, p.132

> 松前所在島一国のうち、地方を考るに、其形ち親疎の二儀あり、先松前の百姓ども住居する処を土人名付てシャモ国といふ。シャモは人間なり。又蝦夷土人の住居の所をアイノの国といふ。アイノは蝦夷の事也。又日本に近き蝦夷地を口蝦夷といひ、遠きを奥蝦夷といふ。口蝦夷、奥蝦夷とは分境もなくて只だ遠近の異名あるのみ也。[618]
> Dans l'île où se trouve Matsumae, il y a deux régions, nouvelle et ancienne : d'abord, il y a le lieu où vivent les paysans de Matsumae et que les indigènes appellent le pays des Shamo. Un Shamo est un être humain. Ensuite, là où vivent les indigènes d'Ezo qui s'appelle le pays des Aino. Les Ainos sont les Ezo. Par ailleurs, la partie du territoire ezo qui se trouve proche du Japon est dit Kuchi Ezo (la bouche d'Ezo) et la plus lointaine Oku Ezo (Ezo du fond). Elles ne sont séparées par aucune frontière, mais possèdent simplement une appellation différente en fonction de leur éloignement.

Il est intéressant de noter que, selon toute vraisemblance, une partie des informations de Mogami sont proviennent de la bouche des Aïnous eux-mêmes, dans le sens où les mots « shamo » et « aino » [aïnou] sont plus volontiers utilisés par ces derniers. *Oku-ezo* désigne souvent les îles Kouriles, mais ici, comme Mogami met en exergue l'absence de frontières entre les deux territoires, il semblerait qu'il s'agisse plutôt de la partie septentrionale et orientale de l'île, au-delà de Shikotsu. Celle-ci sera le théâtre, quelques années plus tard, du soulèvement des Aïnous de Menashi. Ici, la référence à Matsumae semble indiquer que cette information provient plutôt de Japonais. Quoiqu'il en soit, plus d'un siècle après l'insurrection de Shakush'ain, les deux territoires sont encore bien nettement séparés dans les esprits des Aïnous comme des Japonais.

Des frontières tangibles, matérialisées par des postes-frontières, ont donc été mises en place par le fief, à la demande du shogunat. Suite au conflit, la juridiction domaniale a pour vocation de s'étendre au-delà des frontières, et la première condition sine qua non est la promesse d'allégeance des Aïnous. Celle-ci est à son tour incarnée par le *Serment en sept points* de 1671, une liberté de mouvement restreinte et une surveillance accrue des Aïnous, ainsi que la création de cérémonies de soumission, en tant que marqueur visible de la domination domaniale.

(ii) Une soumission officielle : le *Serment en sept points*

Pour coucher par écrit et officialiser l'allégeance et la soumission aïnoues vis-à-vis du fief de Matsumae, celui-ci fait circuler un serment (*kishômon* 起請文) en sept points, qui est visé par 58 chefs aïnous de la partie ouest, et des centaines de chefs de famille et de villages de la partie est[619]. Il exige la soumission des Aïnous à l'autorité domaniale.

[618] MOGAMI Tokunai, « Ezo sôshi » (Notes sur Ezo), dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 1 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.312
[619] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.125

一、従ニ殿様一、如何成儀被ニ仰懸一候とも、私儀は勿論、孫子一門並うたれ[620]男女に不レ限、逆心仕間敷候事。
一、殿様え逆心を企申歟、御苦労に罷成儀等申夷及レ承候はゞ、随分意見仕、其上承引不レ仕候はゞ、何卒通路罷成に於いては早々御注進可ニ申上一候事。附仲間出入御座候はゞ、随分面々及レニ手立一申儀候はゞ、取扱可レ申事。
一、殿様御用にて、しゃも浦々罷通候はゞ、少も如レ在仕間敷候。縦令しゃも自分の用にて通り候とも、随分馳走可レ致候事。
一、御鷹待並金掘に、少も如レ在仕間敷候事。
一、従ニ殿様一向後被ニ仰出一候通、商船へ我儘不ニ申懸一、互に首尾能商可レ仕候。余所の国の荷物買取申間敷候。我国にて調申荷物も、脇の国へ持参仕商売致間敷候。人の国にて取申候皮、干鮭我国へ持参仕売買致者、跡々より仕付候通可レ致候事。
一、向後米一俵に府皮五枚、干鮭五束商売可レ仕候。新物、烟草、金道具に至るまで、米に応じ、跡々より高直に商売可レ仕候。荷物沢山に有レ之年は、一俵に皮類も干鮭も不直に商売可レ致候事。
一、殿様御用にて、状使並御鷹送申儀、其外伝馬宿送昼夜に不レ限、少も如レ在仕間敷候。御鷹の餌犬あたひ出し不レ申候共、無ニ遅々一出し可レ申候事。
　右の旨、私儀勿論、孫子一門並うたれ男女に不レ限、少も相背申間敷候。若相背候者於レ有レ之は、神々の蒙ニ御罰一、子孫長く絶果候。依て起請文如くレ件。[621]

- J'obéirai, ainsi que ma descendance et mon entourage, hommes et femmes confondus, à mon seigneur, et ferai preuve à son égard du plus grand respect, sans faire preuve de déloyauté.
- Dans le cas de projets déloyaux, je prêterai l'oreille aux dires du conspirateur, et tenterai de le faire changer d'avis ; si cela ne fonctionne pas, j'en informerai diligemment et rapidement les autorités. S'il y a des visiteurs japonais dans notre territoire, tout problème sera réglé.
- Aucun mauvais traitement ne sera infligé à un *shamo* se rendant en territoire aïnou sur ordre shogunal. Dans le cas où un *shamo*, de son propre chef, viendrait, je le recevrai avec faste.
- Aucun mauvais traitement ne sera infligé aux chasseurs de faucon et les chercheurs d'or.
- Sur ordre du seigneur, à partir de maintenant, sans faire preuve d'égoïsme vis-à-vis des bateaux de commerce, je commercerai avec eux. Je n'irai pas me procurer des marchandises d'autres régions. Je n'emporterai ni ne vendrai, y compris mes propres marchandises, à des régions voisines. Je laisserai circuler les personnes qui se rendent dans mon pays pour vendre et acheter du saumon séché, ou des peaux.
- A partir de maintenant, un sac de riz vaut cinq peaux, ou cinq tas de saumon séché. Les produits tels que les produits manufacturés, le tabac, les objets en or, correspondent à un prix en riz en devenant progressivement plus chers. Les années durant lesquels les produits sont nombreux, un sac de riz s'échangera contre plus de peaux, ou de saumon séché.
- Aucun mauvais traitement ne sera infligé, de jour comme de nuit, aux messagers domaniaux, qu'ils soient à pied, à cheval, ou des faucons. Même s'il n'est fourni aucune compensation financière pour la consommation de chiens domestiqués par les faucons, je les fournirai gratuitement.
- Les ordres énoncés seront suivis par moi, mais aussi par ma descendance, et par mon utare, hommes et femmes confondus.

Dans le cas contraire, je recevrai un châtiment divin, qui se perpétuerait de génération en génération. Selon le présent serment.

Les deux premiers articles de ce serment mettent l'accent sur la loyauté des Aïnous, mais aussi sur leur devoir de dénoncer aux autorités tout comportement subversif à leur égard.

[620] Le mot *utare* employé ici vient de la langue aïnoue et désigne les compagnons, les compatriotes. Il désigne les Aïnous dans leur ensemble. Il me semble que ce terme est employé car le fief ne se trouve pas face à une entité politique bien définie, et c'est le seul mot qui lui semble rassembler tous les Ezo. Rappelons à cette occasion que ceux-ci, plutôt que de se considérer comme Aïnou, se voyaient avant tout comme des habitants d'une région en particulier, et que les solidarités villageoises et régionales jouaient donc un plus grand rôle qu'une solidarité ethnique.

[621] Une retranscription de l'original est visible dans la Nouvelle Histoire de Hokkaidô. HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.295-296

En 1693, le chef aïnou Umushimute est emprisonné car soupçonné d'avoir fomenté une révolte à la mine d'or de Haboro[622].

Les Aïnous se voient également confisquer leurs armes, y compris les sabres et armures[623] japonais, considérés comme des « trésors » (*ikor*), qu'ils se sont procurés via le commerce[624]. Toutefois, la présence de gardes de sabres (appelées *seppa*, en langue aïnoue) parmi les trésors (*ikor*) des Aïnous semble attester que pour ne pas mettre fin au troc d'armes, les Japonais n'échangent désormais plus que les gardes des sabres, inoffensives. Par ailleurs, les Aïnous se voient contraints d'offrir des présents compensatoires (*baishôhin* 賠償品, ou *takara* 宝) au fief, sous peine de ne pas pouvoir poursuivre de relations commerciales avec les Japonais par la suite. Le fief note en effet soigneusement les chefs aïnous ayant présenté les *tsugunai*[625]. Les chefs aïnous les plus impliqués dans les violences faites aux Japonais sont exécutés pour l'exemple ; c'est la fin du système des grands chefs dans le sud de l'île.

En juin 1672, Haukase d'Ishikari, l'un des chefs non-interventionniste, se rend à Fukuyama accompagné de deux cents Aïnous ; cette démonstration de force a pour but la reprise du commerce[626]. Le seul à continuer la lutte est le chef des Aïnous d'Urakawa, Harayake[627]. Cependant, l'arrêt des relations commerciales avec les Japonais s'est montré néfaste pour tous les groupes aïnous impliqués dans le conflit ; elles ne seront plus remises en péril.

Côté japonais, l'exclusivité commerciale du fief représente une garantie de sécurité pour les Japonais en territoire aïnou. Celle-ci nécessite une restriction de la liberté de mouvement des Aïnous, pourtant garantie par la lettre à cachet noir d'Ieyasu en 1604. Avant e conflit, les Aïnous se rendant régulièrement à Nambu via le détroit de Tsugaru[628], dorénavant, par un décret datant de l'accession au pouvoir du cinquième shogun, Tokugawa Tsunayoshi, en 1682, les Aïnous ne peuvent désormais plus se rendre au Japon[629], ni même librement en territoire japonais. D'après les règlements en vigueur à Matsumae (*Matsumae Fukuyama shookite* 松前福山諸掟), en 1691, un Aïnou qui tente de passer la douane pour aller commercer un territoire japonais se fait confisquer sa marchandise et renvoyer chez lui[630].

Ceci a pour conséquence l'isolement des petites communautés aïnoues restées dans les lieux de troc du Tôhoku et de Shimokita, interdites de quitter leur fief pour Hokkaidô[631], mais aussi le fait que les Aïnous se retrouvent d'autant plus pieds et poings liés, obligés de

[622] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.37
[623] Celles-ci ont été interdites par Matsumae Kinhiro entre 1616 et 1641. KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.289
[624] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.47
[625] WATANABE Ken, « 'Tsukunai' to 'kishômon » (Offrandes compensatoires et serments), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.536-537
[626] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.138. Il est dit que l'utare de Haukase atteignait les mille personnes. (IWASAKI Naoko, *Nihon kinsei no Ainu shakai* (La société aïnoue du Japon pré-moderne), Tôkyô, Kôzô shobô, collection « Rekishi kagaku sôsho », 1998, p.113)
[627] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.126
[628] A ce sujet, voir NAMIKAWA Kenji, *op.cit.*, p.230-252
[629] HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.29
[630] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.306
[631] *Ibid.*, p.301

pratiquer un commerce dont ils sont complètement dépendants avec les commerçants que le fief leur impose, aux taux que ceux-ci leur imposent. Les bases du « système de lieux d'entreprise contractuels » sont jetées.

La soumission officielle aïnoue doit être reconnue et perpétuée par les Aïnous eux-mêmes, mais aussi par les autorités domaniales. Elle est portée par un retour de la dichotomie entre le barbare et le civilisé dans les écrits des lettrés, une taxonomie d'altérité rendue possible par les sphères de vie désormais séparée des Japonais et des Aïnous sur Hokkaidô, et sera matérialisée par les *uimam*, qui évoluent d'une tradition commerciale à un symbole de domination domaniale. Ces cérémonies rejoindront la nouvelle taxonomie d'altérité (*ihôsei* 異邦性) dont relèvent les Aïnou ; leur sphère de vie est désormais bien séparée de celle des Japonais sur Hokkaidô, ce qui donne lieu à une volonté domaniale cultiver la différence et de la mettre en scène comme justification de sa domination.

① Le retour de la dichotomie entre barbares et civilisés en tant qu'expression de l'ethnicité

Comme on l'a vu précédemment, les sphères de vie des Aïnous et des Japonais sont dorénavant bien séparées sur Hokkaidô, et les Aïnous ont prêté serment d'allégeance. La soumission effective de ceux-ci donne naissance à une volonté domaniale de cultiver la différence civilisationnelle, technique, militaire avec eux ; cette différenciation sert à la fois de justification à la séparation et de la dissimilation.

Nul ne peut occulter le caractère « ethnique » de certaines origines du conflit, or comme le souligne David L. Howell, l'introduction des notions de « race » ou d' « ethnie » au Japon est postérieure à Meiji. En ce sens, l'un des moyens d'établir cette distinction est de réutiliser comme cadre théorique la vision dichotomique du barbare et du civilisé, précédemment évoquée, en le nuançant pour créer une sorte d'échelle de valeur, élaborée selon différents degrés de barbarie[632]. En ce sens, à partir du début du 18ème siècle, et ce jusqu'à Meiji, les descriptions des mœurs et coutumes aïnous (*fûzoku* 風俗), établies par les lettrés, ainsi que la mise en exergue de leur différence par rapport aux coutumes japonaises un moyen de matérialiser une appartenance ethnique différente. En sus, au lendemain du conflit de Shakush'ain, qui a vu l'autorité du fief sur l'île défiée par un soulèvement autochtone, il se peut que cette nouvelle vague de mise en exergue de la barbarie aïnoue serve également à exorciser une faiblesse passagère domaniale, et remettre les Aïnous à leur juste place. En outre, l'absence de référence à leur bravoure, leur vélocité et leur habileté à manier les armes, - des éléments descriptifs pourtant très présents dans les récits antiques-, semble indiquer une volonté de ne pas évoquer, de près ou du loin, la guerre de Shakush'ain ou les conflits passés.

Ces différents degrés de barbarie sont matérialisés par des caractéristiques spécifiques, telles que la consommation de viande, la promiscuité entre hommes et femmes, parents et enfants, - qui n'est pas sans rappeller la vie en meute-, l'aspect hirsute ou la forte pilosité,

[632] HOWELL David L., *op.cit.*, 2005, p.6

l'habitat rustique, les vêtements en fibres naturelles non-traitées[633] et dont le pan gauche recouvre le droit[634], l'absence de chaussures, la présence de tatouages.

A cette occasion, il est bon de rappeler l'importance des vêtements et de la coiffure en tant que marqueur de civilisation, d'appartenance au monde japonais, mais aussi de statut à l'intérieur de la société japonaise de l'époque d'Edo. En effet, sous les Tokugawa, les coiffures des Japonais sont règlementées ; en particulier, les *hinin* sous Danzaemon 弾左衛門[635] se voient obligés par le shogunat de porter les cheveux courts et interdire de les attacher en 1723[636]. Les Aïnous, hommes comme femmes, qui les portent déjà courts, sont donc d'autant plus facilement assimilés à des personnes impures. Incidemment, il sera question à la fin du 18ème siècle, sous Tanuma Okitsugu, d'envoyer des *eta* et des *hinin* à Hokkaidô ; cette suggestion sera d'ailleurs l'un des points de départ des débats concernant l'ouverture de l'île. Nous en reparlerons. A partir de 1644, les Qing au pouvoir en Chine rendent obligatoire le port de la coupe mandchoue (*benpatsu* 辮髪), avec la moitié du crâne rasé[637]. En outre, comme l'attestent les naufragés du Wakamiya-maru 若宮丸, de retour au Japon après un séjour en Russie en 1804 (nous en reparlerons), accompagnés par Rezanov et de Krusenstern, les autorités shogunales leur ordonnent (命有て), en vue de leur entretien avec elles, de se vêtir des vêtements sur mesure qu'ils leur ont préalablement faits faire et de se coiffer à la manière *sakayaki* 月代[638].

Cependant, il faut noter que les descriptions japonaises ne sont pas les seules à évoquer les tatouages, le port de bijoux et les barbes abondantes. Par esprit de comparaison, un siècle auparavant, en 1621, le missionnaire jésuite Girolamo de Angelis, premier Européen à s'être rendu sur Hokkaidô et à avoir rencontré des Aïnous les décrit comme « plus blancs que les Japonais, arborant de longues barbes, parfois jusqu'au ventre, robustes et beaux à voir. ».

---

[633] Les *attush* sont le plus souvent tissés à partir de plantes.

[634] Sur les photos prises d'Aïnous postérieures à Meiji, comme celles présentes dans ce mémoire, le pan droit du vêtement recouvre le gauche, preuve d'une étape assimilatrice vestimentaire.

[635] Danzaemon 弾左衛門 (?- ?) : Représentant des *eta* et des *hinin* du Kantô. Plusieurs théories existent quant à ses origines ; il serait né à Ikeda, au nord-ouest d'Ôsaka, et se serait inventé un lien de parenté avec la famille Minamoto. Il vit à Asakusa, à Edo. En 1722, il reçoit le soutien du chef des *hinin*, le *chôri* 長吏, Kuruma Zenshichi 車善七, et prend la tête des cinquante territoires *eta* et *hinin* du Kantô. L'une de ses tâches, à la tête des « *hinin* déclarés » (*kakae hinin* 抱え非人) est de renvoyer chez eux les « *hinin* non-déclarés » (littéralement « *hinin* de la campagne », *no-hinin* 野非人) et les sans-abris (*mushuku* 無宿), émigrés dans les grands centres urbains, chez eux. Du fait de son statut haut-placé, il a le droit de porter les deux sabres, à la manière des guerriers. HOWELL David L., *op.cit.*, 2005, p.31

[636] A la même époque en France, suite aux épisodes répressifs de la Régence entre 1719 et 1722, le soin d'arrêter des mendiants et des vagabonds pour ensuite les transporter vers les colonies françaises d'Amérique a été confié à la Compagnie du Mississippi, compagnie privée chargée de la mise en valeur de la Louisiane. A ce sujet, voir DENIS Vincent, « Administrer l'identité : le premier âge des papiers d'identité en France (18ème siècle-milieu 19ème siècle) », *Labyrinthe*, n°5, 2000, p.25-42

[637] KIKUCHI Isao, « Kinsei ni okeru Ezo-kan to 'Nihon fûzoku' » (La vision japonaise des Ezo à l'époque moderne et les « coutumes japonaises »), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.223

[638] WOOD Michael S., *Literary Subjects adrift: A cultural history of early-modern castaway narratives, CA. 1780-1880*, thèse de doctorat présentée au Département de Langues et Littératures d'Asie Orientale et à l'Ecole Doctorale de l'Université de l'Oregon, mars 2009, p.92. Porter ses cheveux à la *sakayaki* 月代 signifie, pour un homme, de se raser la moitié frontale du crâne en laissant les cheveux pousser sur la moitié postérieure. A partir des troubles de l'ère Ônin, on rasait la partie du crâne ce qui se trouvait sous le casque des guerriers pour leur éviter des coups de chaud. A l'époque d'Edo, cette coupe fut reprise par les gens du commun, en tant que signe de leur accession à l'âge adulte.

Certains portent leurs cheveux à la japonaise (en rasant la moitié antérieure du crâne), d'autres en bataille. Les hommes portent des anneaux en argent aux oreilles. Les femmes se tatouent autour de la bouche et sur les mains[639].

> 一般には日本人よりも白いし、ときどき腹部の中程まで垂れるような長大な鬚をもっていて、醜い容貌ではなく、体軀とよく均斉がとれ、外見は立派でございます。鬚髪が残らぬように頭の半ばを剃り、他の半分には髪を生やしております。日本のヴォップロ程の長さの髪を有つ者あり、また日本人のように髪を折り曲げないで結んでいる者もあります。彼等は耳に孔を穿ち、それに銀の耳輪を懸けますが、……女の髪は、他の国々の女のようには長くはなく恰も日本の禿の如くでございます。女は唇を藍色に塗り、手頸にも同じ色で五つ乃至六つの環のようなものを描いております[640]
>
> Ils sont généralement plus pâles que même les Japonais, et portent de temps en temps de grandes barbes qui leur coulent jusqu'au nombril, mais ce n'est pas laid, car cela s'équilibre bien avec le reste de leur corps, et leur donne une apparence splendide. Ils se rasent complètement une moitié du crâne, et laissent les cheveux pousser sur l'autre. Il y a des gens avec des cheveux de la longueur des *vopporo* au Japon, et comme au Japon, il y a des gens qui attachent leurs cheveux sans les relever. Ils ont les oreilles percées et portent des anneaux en argent. […] Les cheveux des femmes ne sont pas longs comme chez celles des autres pays, elles sont comme les chauves du Japon. Les femmes se peignent le contour de la bouche en indigo et font pareil sur leurs mains, où elles dessinent 5 ou 6 spirales de la même couleur.

Girolamo de Angelis, qui a sans doute pu voir des Aïnous lors de son séjour à Hokkaidô, évoque ce qui le frappe en tant qu'Européen, et compare les Aïnous aux Japonais. Il s'attache lui aussi à décrire leur aspect visuel. Toutefois, si l'on retrouve certains éléments descriptifs chez les lettrés japonais, Girolamo de Angelis se montre plus objectif, voire même positif (« mais ce n'est pas laid »), que ces collègues japonais, comme nous pouvons le voir dans les extraits suivants. Matsumiya Kanzan dans ses *Notes informelles sur Ezo* (*Ezo dan hikki* 蝦夷談筆記) datant de 1710, les décrit comme robustes, aux cheveux rouges et en pagaille, la barbe de deux *shaku* de long ; les femmes portant des boucles d'oreille, ne portent pas de barbe (sic !) et tatouées autour de la bouche et sur les mains[641].

> 蝦夷人共形体すくやかに相見候。髪は赤く、潮に入候故ちぢみ上り、尤惣髪にて、髭は二尺斗も有之、目、鼻斗見ゆる様なるもの有之候。女は髪を中にて切、鉢巻をいたし、髭は無之、唇を針にてつき、墨を入染申候。手の甲も右の如くして模様を仕候。[642]
>
> Les Ezo-jin ont l'air robuste de corps. Leurs cheveux sont rouges, et comme ils pénètrent dans l'eau salée, ils semblent se rétracter, leurs barbes font deux *shaku* de long[643], leurs yeux, leurs nez sont grands comme des barriques. Les femmes portent un serre-tête, elles n'ont pas de barbe et à l'aide d'un crochet, injectent de l'encre et se dessinent un tatouage autour de la bouche. Elles font de même sur leurs mains en dessinant des motifs.

On note ici que les Aïnous ont en commun avec les Hollandais, considérés un temps comme les barbares du sud (*namban* 南蛮), une chevelure rouge ; cette couleur servira

[639] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 1988, p.209-210
[640] *Ibid.*, p.209-210
[641] *Ibid.*, p.208
[642] *Ibid.*, p.209-210
[643] Un *shaku* équivaut à environ 30,3 cm, deux shaku équivalent donc à environ une soixantaine de centimètres. On pourra consulter un tableau en annexe II.

quelques décennies plus tard à décrire de nouveaux barbares, les Russes, désignés comme des « Ezo rouges » (*Aka-ezo* 赤蝦夷).

Ara.i Hakuseki dans sa *Description d'Ezo* (*Ezo-shi* 蝦夷志) de 1720, considérée comme le premier ouvrage consacré à Hokkaidô et aux Aïnous, et référence pour les chercheurs, les décrits ainsi :

> 男子は被髪長鬚し、耳に銀鐶を穿つ。（其の髪は縮れて短し。卑賤なる者は耳鐶に或いは鉛錫を用う。）其の服飾は単衣、左衽（右まえ、左のえりを内に入れる。）、窄袖長身、腰に細帯を束ぬ。酋豪は則ち蟒緞（ウワバミの模様のある厚い織物）綾緞（あやぎぬ）雑絵（あつし）等を裁用し、頸に大刀を懸け、装うに金塗銀鏤を用い、帯に紅緑の組条を用う。（名づけて懸刀と曰う。）卑下は則ち苧麻［カラムシ］[644]及び樹絲を織って布と成し、之れを文るに［まざる］に刺繍を以てし、身に近づくるの衣は、皆な木綿獣皮を用うるのみ。婦人は髪を結びて髻と為し、耳に銀連鐶を穿つ。唇を染むる者は、青草汁を用う。（其の鐸は之れを男子に比ぶれば、用うる所稍々〔やや・いくらか、少し〕大、或いは銀錫を用う。其の唇を染むる者は、名づけて口草と曰う。未だ是れの何たるかを審らかにせず。）額面手臂は皆鯨（ゲイ）して花卉状を為し（イレズミ）、種種繊巧ありと云う。是れ幼時に其の母の刺す所なり。其の衣制は男子の如くなるも、蟒緞の刺繍を用いず、束ねるに博帯を以てし、頸に銀鏡を懸けて以て之れが飾と為す。[…] 男女は皆な鞋履を著せず、徒跣にて善く行く。屋舎は皆な房室内外の制無く、室は唯だ四壁のみ、牖戸を鑿開して、上に覆う茅を以てし、菅を編みて地に鋪く。父子兄弟雑処し、共に寝食を同じうす。男女別無く、上下節無し。[645]
>
> Les hommes n'ont pas les cheveux ou attachés et arborent une longue barbe ; ils portent des anneaux d'argent aux oreilles (leurs cheveux sont courts et frisés et même les parias portent des cloches de plomb aux oreilles). Ils ne portent qu'une seule épaisseur de vêtement, le gousset à gauche (en plaçant le pan gauche sur le droit), les manches sont longues et étroites, ils s'attachent grossièrement un obi fin dans le dos. Les chefs se vêtissent de tissus damassés aux motifs de serpent [les *moreu*], une couronne en tissu, et des vêtements tressés, un grand sabre leur pend du cou, incrustés d'or et d'argent, la lanière est décorée d'une bande rouge et d'une bande verte. (Cela s'appelle une « lanière à sabre »). Leur barbe est entretissée de chanvre ou de « fil de bois », et en deviennent comme du tissu, et de la broderie ; leurs vêtements, proches de la peau, ne sont fabriqués, et ce pour tous, qu'avec de l'écorce, du coton, et des peaux de bête. Les femmes s'attachent les cheveux à la *motodori* et portent des chaines d'anneaux d'argent aux oreilles. Pour se teindre les lèvres, elles se servent de plantes bleues. (Les cloches de ces dernières sont sensiblement plus grandes que celles des messieurs. Les personnes qui se sont teint les lèvres s'appellent « les bouches de plante ». Je n'ai pas encore eu le temps d'enquêter plus profondément là-dessus). Elles sont tatouées des deux côtés sur les avant-bras et ceux-ci dénotent un grand talent et une grande finesse. C'est leur mère qui leur administre dès l'enfance. Leurs vêtements ressemblent à celui des vêtements des hommes, sans les incrustations, attachés de manière grossière par une ceinture et portent en guise d'accessoires des miroirs d'argent au cou (appelés *shidoki*). Cet accessoire en forme de cercle avec des décors floraux et végétal avec des attaches de part et d'autre. Les hommes comme les femmes ne portent pas de chaussures et vont nu-pieds. Il n'y a qu'une seule pièce dans leur maison, il n'y a que les quatre murs, les fenêtres sont des trous pratiqués dans les murs, le tout est recouvert de chaume, le sol est en terre, avec des tapis de laîche tressée. Les parents et les enfants, frères et sœurs vivent tous ensemble, dorment et mangent ensemble. Il n'y a pas de différence entre homme et femme, pas de règles hiérarchiques.

Dans cette description, on perçoit l'influence de récits antérieurs : la promiscuité est mentionnée dans les chroniques de l'empereur Keikô, l'aspect hirsute et l'utilisation de

[644] Le nom de cette plante viendrait soit du coréen « mosi », soit du aïnou « mose ».
[645] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.46

végétaux pour la fabrication de vêtements dans la *Texte du rouleau peint de la divinité de Suwa,* cités en première partie.

De manière plus étonnante, le fait d'insister sur la préséance du pan gauche sur le droit constitue une mise en exergue plus subtile de l'aspect barbare ; en effet, d'après la version japonaise du plus ancien dictionnaire nippo-portugais (*Hôyaku nippo jisho* 邦訳日葡辞書), les Japonais plient le pan droit de leur vêtement sur le gauche depuis le 7ème siècle, sous l'influence de la mode vestimentaire chinoise. Il semblerait que l'État régi par les Codes ait implanté la tradition chinoise du repli du pan droit au-dessus du gauche[646]. On perçoit de nouveau ici qu'une habitude vestimentaire peut tout à fait marquer la limite entre l'intérieur et l'étranger, voire le monde des vivants et celui des morts.

Hezutsu Tôsaku dans ses *Pérégrinations dans l'est* (*Tôyû-ki* 東遊記), datées de 1784, précise quant à lui que la longueur de la barbe sert souvent de marqueur visuel de la place d'un homme dans la société et ajoute que les grands chefs aïnous (*otona*) arborent souvent de belles et longues barbes (村の長を其ままオトナと呼ぶ。男つきよ、鬚うるわしく、弁舌よきものをおしたててオトナとなす。此オトナには豪強の者多し)[647]. Cependant, paradoxalement, même s'il leur reconnaît une hiérarchie sociale, il compare néanmoins les Aïnous à des « animaux » (禽獣の如し) [648].

Peu de temps avant la prise de contrôle shogunal direct de 1799, Kondô Jûzô dans sa *Proposition confidentielle de rapport relatif à la prise de pouvoir d'un territoire étranger* (*Ikokkyô torishimari ni tsuki naimitsu jôshinsho sôan* 異国境取締ニ付内密上申書草案 s'exprime de manière sans appel sur les Aïnous ; il évoque leur aspect repoussant, hirsute, leur hardes de sauvages, leur odeur nauséabonde[649].

> 夷人之風俗は実以見苦敷ニ有之、散髪、垢面、麁衣、悪臭、江戸表菰被り之体ニ相違無之候[650]
> Les coutumes [vestimentaires] des Ezo sont véritablement douloureuses à voir : leurs cheveux sont en bataille, leur visage est sale, leurs vêtements grossiers, ils sentent mauvais, ils ressemblent à ces corps couverts de paille que l'on voit à la capitale.

La même année, Mutô Kanzô 武藤勘蔵 écrit dans son *Journal d'Ezo* (*Ezo nikki* 蝦夷日記) :

> ゑぞの風俗敦樸は論をまたず。其容もにくむべからず。礼儀をもていふも、又わが鄙人彼に劣ること万々なり。……裃を左にし袖をせばくするも皆わが旧俗なき所ならず。言語、礼法、神を崇禱祈を信ずるもわが国の習いにいで、しかもこゝにとゞまらず。……ゑぞは自らゑぞの俗をなす。もし姑く旧によりてさしおかは自ら移ることをしら

[646] Cependant, il est un fait bien connu que l'on voit souvent lors des rites funéraires bouddhistes que chez les personnes décédées le pan gauche est replié au-dessus du droit. Si on réfléchit au proverbe 着物は左前着るな (« Ne porte pas de kimono avec le pan gauche devant »), peut-être peut-on y voir un lien avec un quelconque refus vis-à-vis de l'expansion du bouddhisme. KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 1988, p.209-226
[647] *Ibid.*, p.210
[648] *Ibid.*, p.214
[649] *Ibid.*, p.213
[650] *Ibid.*, p.213

ず。何者ありて来るともたやすく変ぜんこと、恐らくはあたふまじ。此俗を変し得ず。此土を有とせむこと更に難かるべし。是和俗なればなり……[651]

L'existence de coutumes ezo est incontestable. Il ne faut pas éprouver de ressentiment à leur égard. Bien qu'ils possèdent des principes, il est évident que nos compatriotes les considèrent comme inférieurs. […] Le fait de replier le pan gauche de son vêtement sur le dessus ou de porter ses manches serrées sont des traditions qui ont eu cours chez nous. Le fait de posséder une langue, des croyances, des dieux que l'on révère et à qui l'on prie sont aussi des coutumes que nous possédons, mais elles ne sont pas l'apanage de notre pays. Les Ezo ont leurs coutumes ezo [propres]. On ne sait pas si peut-être elles ne se sont pas d'elles-mêmes déplacées il y a longtemps. Peut-être est-il possible que ces changements aient eu lieu du fait de l'arrivée de certaines personnes, qui emportaient avec elles leurs coutumes. Et que celles-ci soient restées telles quelles. Il sera difficile de faire de cette terre la nôtre. Et de leurs coutumes des coutumes japonaises.

Plus tard, en 1807, Habuto Masayasu 羽太正養 (1752-1814) dans son *Récit de la lumière vertueuse* (休明光記 *Kyûmei kôki*) écrit :

元来蝦夷の土人其の形は、五体備りたりといえども人倫の道もしらず、男は髪を乱し、髯をそらず、身にはアツシといひて木の皮にて織たる物を膞だけに仕立、左衽に着し、女は禿の如く乱髪にて、襟のあたりにてきり、夫を持たるものは口の回り又は両手にことごと黥し、是もアツシを左衽に着し、男女共縄を以て帯とし、小児は多く裸形なり。たまたま犬の皮などを着するもあり。
L'apparence des indigènes par nature est la suivante. Ils ne connaissent pas la voie de l'humanité ; les hommes ont les cheveux en bataille, ils ne se rasent pas la barbe. Ils portent des vêtements en écorce d'arbre appelé *attush* et des accessoires tissés, mais uniquement aux chevilles, et ils replient leurs vêtements avec le pan gauche au-dessus. Les femmes ont également les cheveux en bataille, au point qu'on leur voit le crâne par endroit et elles portent des bandeaux. Les femmes mariées ont un tatouage autour de la bouche et également sur les deux mains et portent aussi leurs vêtements avec le pan gauche au-dessus du droit. Les hommes comme les femmes se servent d'une corde comme ceinture et de nombreux enfants vont nus. De temps en temps ils portent des peaux de chiens ou d'autres animaux.

Mogami Tokunai 最上徳内 est le premier à justifier les différences culturelles par une appartenance ethnique différente, dans ses *Notes informelles de voyage dans les îles Watarishima hikki* (渡島筆記 *Notes informelles de voyage dans les îles*) de 1808 : ゑぞは自らゑぞの俗をなす (Les traditions des Ezo sont leurs traditions propres)[652]. Il écrit d'ailleurs en 1791 un rapport qui leur est consacré, le *Rapport sur les mœurs et les coutumes du pays des Ezo* (*Ezo-koku fûzoku ninjô no sata* 蝦夷国風俗人情之沙汰).

古しへ我か俗をいふみな文身断髪とす。蝦夷が俗猶これに似て、我容却て彼の異なり。……然るを俄に変じて我か俗と同じからしめむとせば、誰か心に猶予嫌疑なからむ。猶予嫌疑の人をして更に弁髪せしめんといふものあらば、河決のごとくなるべし。蝦夷が頭実に醜、しかありて我が頭といづれに、亦将かの弁髪といづれぞ。遠く外より見ては断髪同といえども間あること成るべし。今のわが人の眼より見むのみをもては、偏に好醜は定がたかるべし。既にこれ定がたし。これを政にほどこすべきや。[653]
Aux temps anciens, parmi nos propres coutumes, se trouvait le tatouage et les cheveux courts. Celles-ci ressemblent aux coutumes des Ezo, mais les nôtres et les leurs diffèrent. […] Si nous

[651] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 1988, p.215
[652] *Ibid.*, p.215
[653] *Ibid.*, p.216

> changeons ces coutumes soudainement, si nous les obligeons à être comme nous, ils seront hésitants et suspicieux. Aux sceptiques, il faut parler de la coiffure *benpatsu*, et ils ne pourront que concorder. Les têtes des Ezo nous semblent laides, mais toutes nos têtes arboraient le crâne à moitié rasé. Vu de très loin, il y a une différence avec les cheveux courts [?…]. Avec notre regard d'aujourd'hui, c'est véritablement une aberration. Il ne faut pas en faire une mesure gouvernementale.

Les Aïnous, qui ont affronté les Japonais d'égal à égal lors de la guerre de Shakush'ain, ont retrouvé dans les écrits leur statut de barbare ; celui-ci se matérialise par des éléments visuels, en particulier la mode vestimentaire et capillaire, mais aussi des coutumes, tels que la structure familiale, présentée comme de la promiscuité, et la consommation de viande, considérée comme impure. Toutefois, cette barbarie se double d'une dimension ethnique, que l'on ressent à travers l'intérêt grandissant des lettrés pour les coutumes aïnoues, et la qualité de plus en plus objective de leurs écrits[654]. Malgré tout, c'est bien cette barbarie qui justifie le statut particulier de Matsumae au sein du shogunat, malgré son apparente et ponctuelle faiblesse lors du conflit de 1669. De manière paradoxale, et comme on l'a vu auparavant, les seigneurs de Matsumae rappelle visuellement ce statut particulier en revêtant eux aussi des vêtements exotiques et hors-norme. Cette exhibition d'exotisme, dont Matsumae se sert pour se démarquer du reste du Japon, est également instrumentalisée, de sorte à ce que ce soit les Aïnous qui se démarquent de lui. Celle-ci est matérialisée par une nouvelle forme d'*uimam*, à partir de la toute fin du 17ème siècle.

(iii) Les *uimam* : la mise en scène de l'altérité aïnoue comme justification de la domination

Une fois la barbarie des Aïnous avérée, il s'agit pour le fief de la mettre en scène en tant que légitimation de son pouvoir sur Hokkaidô, et de son rôle d'intermédiaire vis-à-vis au shogunat. Outre l'exhibition visuelle de la soumission, les *uimam* joue également un rôle politique : réservées aux seuls chefs et adjoints, ils servent de cérémonies de passation de pouvoir et d'occasion de lire aux représentants aïnous présents les décrets imposés par le chef. En outre, les offrandes reçues lors de ces cérémonies légitiment l'autorité et le pouvoir d'un chef, et creusent un fossé entre l'élite aïnoue, qui a tout intérêt à s'attirer les bonnes grâces du fief, et le reste de la population, interdite de séjour à Fukuyama et dont la mobilité est restreinte au territoire sous l'autorité des comptoirs de commerce, et plus tard des *basho*. Désormais acquis à la cause du fief, dont dépend leur autorité, les chefs font respecter les lois du fief au niveau local.

Comme nous l'avons vu précédemment, Takakura Shin.ichirô considère, à l'instar de Kindai.ichi Kyôsuke, que le terme *uimam*, est une corruption du mot japonais *omemie* (御目見(得)), signifiant « audience avec son seigneur ». Une telle hypothèse découle non pas de la forme originelle de cette cérémonie, mais de sa forme revisitée, après le conflit de

[654] Le paroxysme de ce phénomène dans notre période d'étude, qui s'étend jusqu'au tout début du 19ème siècle, étant atteint par les *Informations concernant les gens et les coutumes du pays des Ezo* (*Ezo-koku fûzoku ninjô no sata* 蝦夷国風俗人情之沙汰) de Mogami Tokunai en 1790.

Shakush'ain. En effet, d'après Inagaki Reiko, qui se base sur les recherches linguistiques effectuées par Chiri Mashiho et Emori Susumu, ce mot d'origine aïnoue désigne le commerce (l'expression *Uimamam kusu* signifie « échanges d'objets »)[655]. Plus récemment, Sakata Minako se range également derrière cet avis. David L. Howell s'est penché quant à lui à l'importance de ces cérémonies dans la différenciation des Japonais d'avec ses voisins, l'établissement des frontières japonaises et la construction du futur État-nation japonais[656]. Tessa Morris-Suzuki insiste quant à elle sur l'importance de leur aspect visuel.

D'après Inagaki Reiko, la plus ancienne cérémonie d'*uimam* s'apparentant à une audience et à une exhibition de domination domaniale est mentionnée dans les archives de la famille Wada, gestionnaire du comptoir de Futoro, le *Journal généalogique de la famille Wada* (*Wada-ke daidai nikki* 和田家代々日記), relatives à l'année 1685, ainsi que dans les *Archives Précieuses de Fukuyama* (*Fukuyama hifu* 福山秘府). Selon celles-ci, des Aïnous de l'ouest (*saibu ijin* 西部夷人) se sont rendus à Fukuyama en avril 1685, puis en février 1686 pour une audience. D'après les archives des Wada des représentants des Aïnous de Futoro 太櫓 se rendent à Fukuyama pour effectuer un *uimam* trente-et-une fois entre 1684 et 1755, soit en moyenne, une fois tous les deux ans[657]. D'autres sources évoquent une visite annuelle à Fukuyama de la part des chefs de l'ouest entre 1684 et 1687[658]. Quelques années plus tard en 1692, le *Journal du seigneur de Matsumae* (*Matsumaeshu mizuhirojinikki* 松前主水広時日記) fait état d'audiences avec les Aïnous dépendants des zones de dix-huit comptoirs[659] : six à l'est, douze à l'ouest et deux en territoire japonais[660].

Dans ses *Essais d'Ezo*, Sakakura Genjirô décrit une cérémonie d'*uimam*, telle qu'il a pu en voir dans les années 1720-1730 :

> 蝦夷村の酉長をヲトナと云。本邦の庄屋にて松前より令をヲトナにつたへて蝦夷ども慎みて此下知にしたがふ。春毎に産物を船にのせて松前へ来り礼をつとむ。其有りさまははなはだ恐れつつしみたる体なり。松前へ着船して木屋へ上り、休息の内もいまだ目見するざるうちは外へ出ず、酒もりせず、あきなふ等もせずして穏便なり。[661]
> Le chef d'un village aïnou est appelé *otona*. Il est comme un *shôya* [chef de village à l'époque d'Edo] de notre pays et on lui transmet les ordres domaniaux de Matsumae de manière à garder les Aïnous sous contrôle et dans une position d'humilité. Chaque printemps, ils chargent des marchandises sur leur bateau, et viennent à Matsumae rendre hommage au seigneur. Ils ont l'air terrorisés. En arrivant, ils construisent une cabane en bois, et se tiennent coi, sans sortir, sans boire, sans commercer, en attendant l'audience.

655 INAGAKI Reiko, *op.cit.*, 1985, p. 113
656 HOWELL David L., « Ainu ethnicity and the boundaries of the early modern Japanese state » (L'ethnicité aïnoue et les frontiers de l'État japonais pré-moderne), *Past and Present* 142, 1994, p.69
657 YOSHIDA Kôzô, « Meiji mae Ainu jinkô shi II – Nishi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji II – le territoire ezo de l'ouest), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°75, 2008, p.211
658 TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.35
659 WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.212
660 Il s'agit des Aïnous de Shiodomari 塩泊り et Ainomanai 相之間内.
661 SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.70

On perçoit à travers cet extrait toute la tension générée par ce nouveau type d'*uimam*, qui est devenue une cérémonie matérialisant la domination japonaise sur l'île, désormais dénuée de toute considération commerciale.

> 目見の時はアツシ、鹿の皮等は着せず、本邦の女衣裳の古着を着し帯をもしめ、又ジツトクを着するもあり。[662]
> Au moment de l'audience, ils ne portent ni attush, ni peaux de cervidés, mais d'anciens kimonos pour femme de notre pays avec obi, ou alors des brocarts [jintoku].

Cette nouvelle cérémonie consiste donc à se rendre à une audience (*haietsu* 拝謁) au château de Fukuyama ; au cours de celle-ci, les Aïnous, vêtus à la demande du fief de brocart d'Ezo, pour rendre leur aspect plus exotique, ou de vieux kimonos pour femme, remettent des présents (*kenjô mono* 献上物), - associés à des tributs (*chôkô* 朝貢)-, au seigneur à la tête du fief de Matsumae, qui leur remet en échange des présents de vassalité (*kashi hin* 下賜品). Tirant ses origines des échanges inégaux avec les représentants du fief, la cérémonie d'*uimam* aurait pris progressivement une coloration de plus en plus politique, pour devenir un acte purement cérémoniel[663]. Suite au conflit de Shakush'ain et à l'interdiction de commercer en dehors des lieux prévus à cet effet, à partir des années 1680, les cérémonies d'*uimam* effectuées au château de Fukuyama sont purement des instruments de domination domaniale ; elles ont perdu tout aspect commercial[664].

A cette occasion, trois à six responsables aïnous séjournant à cette occasion entre quatre et six mois à Matsumae[665]. Dès 1688, il est même question d'une résidence spéciale (*Ezo yashiki* 蝦夷屋敷) pour recevoir les Aïnous venant pour ces cérémonies[666]. Une fois sur place, une demande d'audience (*omemie gan* 御目見願) est rédigée et envoyée aux autorités qui fixent une date d'audience.

En accord avec la hiérarchie sociale aïnoue, seuls peuvent y participer les chefs (*otona* 乙名) et leurs adjoints (*kozukai* 小遣)[667]. Si aucun changement à la tête d'un groupe aïnou ne dépend directement des Japonais, chaque nomination est validée par eux lors d'une cérémonie d'*uimam*, et ce depuis au moins 1549[668]. En effet, il est important pour un nouveau chef d'aller collecter des trésors à Fukuyama, ces derniers étant un gage de son pouvoir et de son autorité. Par la suite, il deviendra l'interlocuteur privilégié lorsque le fief devra faire passer des informations aux Aïnous au niveau local.

Par ailleurs, suite à l'audience, les Aïnous en profitent pour se rendre dans la ville où ils peuvent exceptionnellement commercer avec les Japonais ; ceci est confirmé par les sources japonaises d'époque, tels les *Essais d'Ezo* de 1739 :

---

[662] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.70
[663] INAGAKI Reiko, *op.cit.*, 1985, p. 111-112
[664] *Ibid.*, p. 115
[665] *Ibid.*, p. 115
[666] HIRAYAMA Hiroto, *op.cit.*, p.134
[667] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, p.118
[668] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.262

春毎に商物を船に乗せて松前に来り領主へ礼をつとむ。（中略）目見済きてよりは町々へも出でて商ひをもするなり。[669]

A chaque printemps, ils [les Aïnous] embarquent sur des bateaux et se rendent à Matsumae où ils rendent hommage au seigneur. […] Une fois l'audience achevée, ils sortent de par la ville et se livrent au commerce.

Ceci est également confirmé par les sources aïnoues. Dans le chant de la *Forêt de saule d'or et la forêt de saules d'argent* (*Gin no yanagibayashi, kin no yanagibayashi*), retranscrit par Kannari Matsu en 1932, il est question de six hommes aïnous riches à la tête d'un village qui commercent avec les Japonais. Leur plus jeune frère leur demande en vain de les accompagner, et se résout donc un jour à les suivre subrepticement. Ils bivouaquent un soir dans une île, et le jeune frère, priant le dieu de la falaise de l'île, reçoit de ce dernier en cadeau deux baguettes de saule pour l'aider dans son commerce avec les Japonais. Arrivé à la ville, il rencontre un samurai de basse extraction avec qui il se lie d'amitié, et qui promet d'acheter toute sa marchandise. Il retourne donc seul à la ville pour faire affaire avec lui, jusqu'au jour où il est sommé de se présenter chez le seigneur du lieu, car il a omis lors de ses séjours, de lui présenter des offrandes. Il s'y rend, soupçonnant ses frères aînés de l'avoir trahi. Grâce aux baguettes de saules magiques, il parvient à gagner le respect du seigneur, qui lui donne mille richesses. Ses frères avouent être des imposteurs d'un autre village et sont bannis. Le jeune homme devient un commerçant prospère et le chef du village[670]. On peut déduire de ce chant que la participation à la cérémonie d'*uimam* et la remise d'offrandes au seigneur est une condition sine qua non pour avoir accès à un commerce restreint dans la ville.

Dans un autre *yukar*, le départ d'Aïnous pour un *uimam* à Fukuyama est décrit de la manière suivante :

Lorsque nous effectuions l'échanges des objets (*Uimamam kusu*), nous passions au large de Karaputo et étions salués de la main du haut de la falaise ; nous poursuivions notre route, nous ramant jusqu'à *tono moshir* [littéralement, « le pays du seigneur », c'est-à-dire en terre du fief de Matsumae], nous nous rappelions comme nous avions été tristes de quitter le *tono kamui* la fois précédente, qui chaque jour nous avait reçus lors de banquets, et qui au retour avait chargé notre bateau de saké, d'objets de valeur et de toutes sortes de mets.[671]

La participation aux cérémonies d'*uimam* est donc importante à deux titres : elle est nécessaire aux chefs aïnous pour légitimer leur pouvoir par la réception de « trésors » et la possibilité de commercer pendant quelque temps à Fukuyama, et elle constitue la seule occasion de se rendre à Fukuyama, dont l'accès est restreint pour les Aïnous suite à la guerre de Shakush'ain.

Bien que ce texte date du 18ème siècle, et évoque le « système des lieux d'entrprise contractuels », on perçoit l'importance de la participation à une cérémonie d'*uimam* dans la passation de pouvoir entre un chef et son successeur :

[669] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.70-71
[670] SAKATA Minako, « Possibilities of Reality, Variety of Versions : The Historical Consciousness of Ainu folktales » (Des réels possibles, des versions variées : la Conscience historique à travers les contes aïnous), *Oral Tradition*, volume 26, n°1, 2011, p.178
[671] INAGAKI Reiko, *op.cit.*, 1985, p. 113

蝦夷村にて頭役の者を傳御［おとな］と言ふ。（略）傳御役に成時わ前方蝦夷錦のたくひ又わ唐物にても珍しきしな志摩守殿へ献上の心かけ、夫より其村々に船を立る運上屋支配人またわ通辞人船頭抔へ相頼み、其場所のかゝり、城下の船問屋を頼み置、親、兄弟、妻子迄も引連城下へ来り船問屋江宿を取り、其宿より早速其趣を下代江届、町奉行に訴出、夫より吉日を撰み目見を被申付[672]

Dans les villages ezo, il y a des *otona* [chefs]. […] Quand l'un d'eux devient *otona*, accompagné du chef précédent, emportant avec lui des brocarts d'Ezo et des objets rares de Chine, et il vient les présenter au seigneur ; ils demandent la permission au responsable du magasin qui gère les villages, à l'interprète et au capitaine de bateau. Le responsable du *basho* demande à son tour à un navire marchand de Fukuyama, puis parents, frères et sœurs, femmes et enfants s'y rendent en procession. Ils logent chez celui qui leur a prêtés les bateaux et doivent dès que possible envoyer une missive faisant état du motif de leur présence, qu'ils font parvenir au préfet de la ville, puis un jour faste est choisi et ils sont reçus.

On comprend, à la lecture de cet extrait, que la passation de pouvoir entre un chef régional et un autre doit être visée par le fief. Ceci n'est pas étonnant dans le sens où, comme insiste Segawa Takurô dans son ouvrage, la société aïnoue est une société hiérarchisée où le statut de chef doit être confirmé par la possession d'un maximum de « trésors », parmi lesquels on trouve essentiellement des produits japonais. Le fait de pouvoir accéder à Fukuyama, et d'y recevoir des « trésors » en échange d'un acte symbolique de soumission, renforcé par une procédure administrative lourde, et parfois sûrement humiliante, constitue donc un mal nécessaire pour qu'un chef, et a fortiori un nouveau chef, assoie son pouvoir. Pour Matsumae, la réception du nouveau comme de l'ancien chef est un gage de relations apaisées, tout comme une démonstration de la soumission des Aïnous. En effet, leur accession au statut de chef est rendue possible, mais aussi officialisée, en quelque sorte, par le fief. Et, bien que leur territoire ne fasse pas officiellement partie dudit fief ils doivent, pour y circuler et en sortir, se plier aux exigences procédurières de celui-ci.

En tant que symbole de la soumission aïnoue, la mise en scène d'une telle cérémonie est soigneusement travaillée pour accentuer le sentiment d'infériorité des Aïnous, sans doute pour éviter de futurs débordements. Par ailleurs, les *uimam* deviennent également l'occasion de lire des décrets domaniaux (*goyô* 御用) relatifs aux Aïnous[673].

En 1758, les *Choses de territoire ezo en Matsumae* (*Matsumae Ezochi kiji* 松前蝦夷地紀事), s'exprime ainsi à ce sujet :

此者とも年々順番おくり松前城主へお目見へに上る。此時御城主の門に抜身の刀十文字に横たへて其下を通し、又は鑓のさやをはづしさかしまに釣りその下を通して恐れをなさしむ。背かせましき為なりとそ[674]。

Tous les ans, ils [les Aïnous] se rendent en procession au château de Fukuyama pour rendre visite au seigneur. A cette occasion, arrivés au portail, ils déposent leur sabre ôtés de leur fourreau sur une croix. Ensuite, ils déposent leur fourreau sur un crochet dans l'antichambre et pénètre plus au fond ; la peur les étreint. Ceci est fait pour les impressionner.

[672] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.14
[673] INAGAKI Reiko, « Ainu minzoku ni taisuru girei shihai: uimamu, omusha ni tsuite » (La Domination des Aïnous par le rituel : les uimamu et les omusha), *Kita kara no Nihonshi* (L'Histoire du Japon vue du Nord), Hokkaidô Tôhoku-shi kenkyûkai, Tôkyô, 1988, p. 316
[674] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.315

Kakizaki Orindo s'exprime, bien plus tard, sur le déroulement d'une de ces cérémonies dans ses *Evènements annuels au château de Matsumae* (*Matsumae jônai nenjû gyôji* 松前城内年中行事). On peut imaginer que de nombreux éléments sont similaires entre la fin du 18ème et le milieu du 19ème siècle.

Figure 31- Uimam
(Image disponible sur le site de l'Université Centrale de la ville de Hakodate http://archives.c.fun.ac.jp/fronts/index/, consulté le 26 septembre 2013)

Tout d'abord, on explique aux chefs aïnous la marche à suivre et du déroulement de la cérémonie. Ils sont ensuite conduits dans une salle d'attente, décorée d'armures et de sabres, où pend un rideau sur lequel figurent les insignes de la famille Matsumae ; ceci a pour but de rappeler la puissance militaire domaniale. Ensuite, ils pénètrent dans la salle d'audience, les chefs (*otona*), adjoints (*kozukai*) et donneurs de cadeaux (*miyagetori* 土産取り) sont assis face au seigneur (*kamiza* 上座), qui est lui-même assis, entouré de représentants officiels sur une estrade (*ozashiki* お座敷), et leurs suites sont assises plus bas (*shimoza* 下座) ; le seigneur fait son entrée peu de temps plus tard. Chaque *otona* se présente et suite à cela, un interprète officiel lit les édits et décrets concernant les Aïnous, preuve que cette cérémonie possède également un but administratif. Ensuite les Aïnous, le seigneur et les représentants domaniaux boivent une coupe de saké et les Aïnous sont emmenés pour visiter le château par le maître de cérémonie (*goyôban*), une nouvelle manière de rappeler la richesse et la puissance du fief. A leur départ, des présents (*kudasaremono*) leur sont remis[675].

D'après David L. Howell, au début du 18ème siècle, les chefs aïnous sont assis non loin du seigneur de Fukuyama, un siècle plus tard, ils doivent attendre dans le jardin et s'asseoir plus loin ; cette mise en scène semble proportionnelle au degré de soumission des Aïnous[676].

Je souhaiterais clore cette sous-partie par une anecdote bien connue des chercheurs, et relatée dans les *Notes sur Ezo* (*Ezo sôshi* 蝦夷草紙) de Mogami Tokunai, concernant un Aïnou vivant à Kennechi 見市, en territoire japonais. Ihannoshike, de son nom japonais Iwanosuke 岩之助, est un paysan. Il porte la plupart du temps ses cheveux à la mode japonaise, mais, l'hiver

[675] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.215-216
[676] HOWELL David L., *op.cit.*, 2005, p.120

venu, il laisse pousser ses cheveux, et reprend son apparence aïnou, de manière à participer à la cérémonie d'*uimam* organisée au château de Fukuyama pour le Nouvel An le 7ème jour de la première lune (百姓なり。平日は日本の野郎鬢なれども、冬になれば月代を剃ず、夷の体にかへて、正月七日に領主へ吉例に出る。[677]). Nous sommes ici en présence d'une véritable mise en scène. En effet, dans le sens où des personnes telles qu'Iwanosuke, en partie assimilées au japonais et vivant sur leur territoire et sous le coup de leurs lois, se griment en Aïnous et effectuent une cérémonie qui devrait symboliser la soumission, l'essence même de l'*uimam* est perdue. On peut imaginer que c'est pour divertir le seigneur, ou sa cour, qu'une telle cérémonie a lieu, ou qu'on fait appel à des personnages tels qu'Iwanosuke pour « faire nombre » et impressionner les « nouveaux patrons » shogunaux ou encore qu'à l'époque où Mogami écrit ses *Notes sur Ezo*, les Aïnous sont tellement prisonniers de leurs obligations dans les *basho* pour pouvoir descendre à Fukuyama et effectuer une telle cérémonie. Ce qui est également frappant c'est qu'Iwanosuke ait pu obtenir un statut officiel de paysan, malgré son origine.

Le cas d'Iwanosuke constitue une exception, et ce à plusieurs titres. En effet, bien qu'aucun décret officiel n'ait été rédigé dans ce sens, il est formellement interdit aux Aïnous d'apprendre la langue japonaise, de porter des sandales ou des vestes de paille, et de pratiquer l'agriculture[678].

Les nouveaux rapports de domination politique, rendus nécessaires par le conflit de Shakush'ain peuvent être résumés par cette phrase : « séparer pour mieux surveiller et soumettre ». Si la séparation des Japonais et des Aïnous sur l'île a également pour but la limitation d'une présence japonaise en territoire aïnoue, qui peut se révéler dangereuse pour la paix et la stabilité de l'île, la recrudescence de la dichotomie entre barbares et civilisés, matérialisée par les nouvelles formes d'*uimam* vise les Aïnous. En outre, Matsumae a tout intérêt à légitimer son pouvoir sur l'île, car ce conflit est également à l'origine de la première réflexion shogunale concernant le sort de l'île. Dans son article sur les opinions écrites quand à l'ouverture du territoire aïnou, Minami Tetsuzô souligne que la première mention d'une réflxion sur l'ouverture et le développement de Hokkaidô date de 1669. Il semblerait que le shogun, Ietsuna, souhaitent soumettre tous les Aïnous, faire pénétrer des Japonais dans leur territoire et procéder à un défrichage agricole [679]. Bien que les conclusions de cette réflexion ne soit pas mise en pratique, elle constitue la première étincelle des traits pour l'ouverture (*kaigyôron* 開業論) et la défense (*kaibôron* 海防論).

Les 16ème et 17ème siècles ont vu la redéfinition des rapports entre le Japon et le monde, le pouvoir shogunal et l'autorité des fiefs, et le fief de Matsumae et les Aïnous. Ces derniers ont été caractérisés, jusqu'à la guerre de Shakush'ain, par des systèmes complexes de dépendances croisées de commerce et de soumission, en partie calqués sur la vision antique du rapport entre barbare et civilisé. Toutefois, la multiplication des acteurs régionaux remettent en cause cette dichotomie à partir de la fin du 17ème siècle, parmi ceux-ci les

[677] MOGAMI Tokunai, *op.cit.*, p.313
[678] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.262
[679] MINAMI Tetsuzô, « Meiji ishin mae ni okeru Hokkaidô nôgyô kaihatsu iken to sono hôkô » (Opinions et orientations concernant le développement agricole à Hokkaidô avant la restauration de Meiji), *Hôkei kaironshô*, n°9, avril 1941, p.197-8

commerçants japonais d'une part, qui se substituent aux guerriers domaniaux à l'intérieur d'un nouveau système commercial proto-industriel, celui des « lieux d'entreprise contractuels », et les étrangers d'autre part, en particulier russes. En outre, d'autres acteurs – indirects cette fois-ci- commencent à s'intéresser au sort du septentrion, à réfléchir à de nouveaux modes de domination, mais surtout à envisager la domination septentrionale comme un enjeu économique, puis stratégique, dans un contexte de difficultés financières shogunales et domaniales, mais aussi de menace étrangère dans le Pacifique nord. Le contrôle et la gestion de l'île d'Ezo constituent désormais des réponses possibles à ces menaces internes et externes (*naiyû gaikan* 内憂外患)[680], des enjeux économiques, puis diplomatiques.

[680] Harootunian propose la traduction suivante « La dislocation interne mène à la catastrophe externe ». HAROOTUNIAN Harry D., *Toward Restoration : Political Consciousness in Tokugawa Japan* (Vers la Restauration : Conscience politique dans le Japon des Tokugawa), Berkeley, University of California Press, 1970, p.1

III. LE TEMPS DES ENJEUX ÉCONOMIQUES (FIN 17EME – MI 18EME SIECLE) : DOMINATION, EXPANSION, MULTIPLICATION DES ACTEURS RÉGIONAUX ET DÉVELOPPEMENT

Comme nous le rappelle l'historien anglais Christopher Bayly, d'une manière générale, autour du globe, la période entre 1660 et 1720 connaît un accroissement important de l'activité économique, accompagné d'une paix et d'une stabilité relative faisant suite au renforcement des grands « empires agraires » que sont le Japon des Tokugawa, la Chine des Qing, l'Inde moghole, Java, les Empires russe et ottoman, et la monarchie des Habsbourg. En 1750, ceux-ci constituent près de 70% de l'humanité. Ces vastes ensembles politiques possèdent plusieurs traits distinctifs : une composition ethnique souvent complexe, un centre qui subsiste, entres autres, grâce aux prélèvements des surplus produits par les paysans, une intervention de l'autorité centrale et de la bureaucratie dans certains domaines bien définis, la complexité et la segmentation des pouvoirs idéologiques et politiques, et enfin une tendance à passer par des « cycles de développement » à l'intérieur desquels une période de centralisation relative débouche sur une décentralisation, voire ensuite sur une tentative de recentralisation[681]. William Doyle s'exprime ainsi : « La réalité de l'Ancien Régime était celle d'une confusion intense des pouvoirs faite de perpétuels chevauchements de juridictions inégales »[682]. Les caractéristiques intrinsèques des grands ensembles susnommés soulignent l'importance des transformations qui vont survenir au 19ème siècle avec l'émergence des notions de nation, de minorité, de science et de profession[683]. En outre, le théoricien Jürgen Habermas considère que l'agent principal de ces transformations et le dissolvant de l'Ancien Régime est l' « espace public critique », qui se crée entre la société et l'État[684]. Il semble en effet que si elle ne constitue pas à elle seule l'origine de la chute de l'Ancien Régime, la constitution des opinions publiques, et la critique de l'ordre politique qui se répand à travers elle, est sans doute l'un de ces principaux facteurs.

Dans le cas du Japon, si la composition ethnique est sans doute moins complexe que dans les empires occidentaux (malgré la présence des Aïnous à Hokkaidô), il n'en reste pas moins que la survie économique du shogunat, tout comme celle des fiefs, dépend des prélèvements sur les paysans, effectués en riz. Par ailleurs, comme nous avons pu le voir précédemment, la segmentation des pouvoirs existe de manière évidente dans le système d'autorité bicéphale « shogunal-domanial » (*bakuhan* 幕藩) –particulièrement visible à Matsumae-, et la segmentation des rôles de chacun dans le « système de statuts » (*mibunsei* 身分制). Enfin, les « cycles de développement » susnommés peuvent correspondre aux règnes des différents shoguns, mais surtout aux politiques des Anciens, les *rôjû* 老中, qui dirigent la politique du pays. Indépendamment de ces cycles, on peut dire que dans l'ensemble, le pouvoir effectif du shogun s'érode avec le temps. Cet affaiblissement progressif, accentué par les famines, puis les menaces étrangères, peut être perçu à travers la diffusion de critiques de

[681] BAYLY Christopher, *La Naissance du Monde moderne (1780-1914)*, Paris, Editions de l'Atelier avec le concours du Monde Diplomatique et du Centre National du Livre, collection « L'Atelier en Poche », 2007, p.56
[682] *Ibid.*, p.65
[683] *Ibid.*, p.69
[684] *Ibid.*, p.123

moins en moins voilées de la part des lettrés Celles qui nous intéressent plus particulièrement ont trait à des propositions de changement dans le développement et la gestion de l'île d'Ezo. Ces « traités d'ouverture [de l'île d'Ezo] » (*kaitaku-ron* 開拓論)[685] peuvent être divisés en deux vagues principales au niveau de leur contenu : la première s'attache à l'analyse de la gestion de l'île comme solution aux difficultés financières shogunales, la seconde comme solution pour pallier les menaces étrangères pesant sur le Japon. Dans ce chapitre, nous nous proposons donc tout d'abord d'étudier parallèlement l'état des finances shogunales et l'émergence des écrits critiques, puis la réalité économique effective dans le septentrion, sur l'île de Hokkaidô, puis en Extrême-Orient russe et dans les Kouriles.

1. Pallier les difficultés financières shogunales : l'émergence des « traités d'ouverture » - Le septentrion comme territoire à défricher, solution à des problématiques économiques nationales

(1) Les finances shogunales jusqu'au milieu du 18ème siècle :

L'analyse rapide de l'historiographie sur l'économie japonaise ayant précédemment fait l'objet d'une sous-partie introductive, nous allons donc nous contenter de passer ici dans le vif du sujet. Comme nous l'avons vu précédemment, le système politique bicéphale et l'idéologie confucianiste sous-tendant le shogunat des Tokugawa ont pour conséquence une opposition entre une économie agricole et physiocrate, dont la masse productrice est louée mais lourdement taxée, et une économie commerciale, méprisée mais de plus en plus influente. Cette influence s'explique entre autres par le fait que les taxes, prélevées en riz, doivent ensuite être vendues via les maisons de commerce[686]. Si la quantité exacte de ces taxes est difficile à évaluer, il est néanmoins possible d'affirmer qu'au moins la moitié des revenus des paysans (*honbyakushô* 本百姓) sont taxés. En effet, à la taxe principale sur les rizières et les champs (*hondo mononari* 本途物成), qui peut être fixe (*jômen-hô* 定免法) ou fixée en fonction de la récolte (*kemi-hô* 検見法), s'ajoutent d'autres taxes, comme celles sur les « petits produits » (*komononari* 小物成)[687]. En outre, les guerriers, garants de la paix et respectés en tant que tels, dont la vie est dévouée aux armes et aux lettres (*bumbu* 文武), se doivent de servir de modèle au reste du peuple par l'étude et la frugalité. Toutefois, cela signifie qu'ils restent largement improductifs, malgré quelques éventuelles tâches d'enseignement. De l'autre côté, les marchands, dont l'activité est jugée improductive, profitent d'une relative liberté ; leurs revenus sont méconnus du gouvernement et donc difficiles à taxer. En sus, ils ne réinjectent pas les capitaux accumulés dans l'économie japonaise, préférant se livrer à des activités de prêt ou de thésaurisation.

[685] Ici, le mot « ouverture » est à prendre dans le sens de « développement et de défrichage » ; preuve en est qu'à cette époque, un autre terme est parfois employé, celui de *kaigyô-ron* 開業論, dans le sens d' « ouvrir une échoppe ».
[686] YAMAMURA Kôzô, « Toward a Reexamination of the Economic History of Tokugawa Japan, 1600-1867 » (Vers une relecture de l'histoire économique du Japon des Tokugawa, 1600-1867), *The Journal of Economic History*, volume 33, n°3, 1973, p.516
[687] HÉRAIL Francine, *Histoire du Japon, des origines à la fin de Meiji*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1986, p.323

Les finances shogunales dépendent donc des taxes prélevées sur les pays, et dans une certaine mesure, le commerce extérieur. Les revenus de celui-ci sont en vérité assez limités. En effet, jusqu'au tarissement du filon à la fin du 16ème siècle, les exportations japonaises sont dominées par la production d'argent, écoulée via le Portugal, jusqu'à la rupture des relations diplomatiques et commerciales avec celui-ci en 1639. Suite à la fuite de ce métal à l'étranger, en 1660, la vente d'argent aux Hollandais est interdite, ainsi qu'à la Chine en 1680 ; la Corée et les Ryûkyû participent à ce commerce jusqu'aux années 1750. Les restrictions commerciales des autres produits à partir des années 1630 font baisser l'activité à Nagasaki, qui, plutôt que de rapporter des liquidités au shogunat, en perd[688]. En résumé, la dépendance économique shogunale et domaniale quasi-exclusive sur la production rizicole et les impôts de la classe paysanne, la limitation du commerce extérieur, ainsi que le dédain institutionnel pour le commerce intérieur, rendent le système économique shogunal de moins en moins viable. En outre, cette tendance est aggravée du fait de l'augmentation quantitative de la classe guerrière et du rehaussement de son niveau de vie à partir du 18ème siècle[689]. L'insuffisance numéraire persiste, accrue par la thésaurisation, l'incapacité des marchands de réinjecter de l'argent dans une économie physiocrate rizicole, et le peu de commerce extérieur. Ajoutée à cela, l'instabilité extrême des cours du riz, tributaire du climat, des aléas des transporteurs (dont certains, on le verra, se retrouvent échoués en Amérique du nord !) et de la spéculation des marchands, rend les finances shogunales quasiment impossibles à maintenir à flot. Kumazawa Banzan 熊沢蕃山 (1619-1691)[690] souligne d'ailleurs les nombreux facteurs de gaspillage du riz (aléas du climat, naufrages des transporteurs, ravages des insectes, empiètement d'autres cultures –tabac, coton, blé-, la fabrication du saké), en citant : « Pour peu que le shogun et les *daimyô* ne négligent pas la question [du gaspillage], ils s'enrichiront au point que leurs greniers ne seront plus assez vastes »[691].

Les finances shogunales commencent à se détériorer à partir du règne du troisième shogun, Iemitsu 家光, au pouvoir entre 1623 et 1651. En effet, la construction du mausolée de Nikkô, le matage de la révolte de Shimabara, précédemment évoquée, la reconstruction du château d'Edo (en partie détruit durant un incendie), ainsi que l'aide apportée aux guerriers et *hatamoto* d'Edo vident les caisses[692]. Son successeur, Ietsuna, doit quant à lui faire face au

[688] LEE John, « Trade and Economy in Pre-industrial East Asia, c.1500- c.1800 : East Asia in the Age of Global Integration » (Commerce et économie préindustriels en Asie orientale entre les années 1500 et 1800 : l'Asie orientale à l'âge de l'intégration mondiale), *The Journal of Asian Studies*, volume 58, n°1, février 1999, p.8

[689] HALL, John Whitney, *Tanuma Okitsugu, 1719-1788: Forerunner to modern Japan* (Tanuma Okitsugu, 1719-1788 : un pionnier du Japon moderne), Cambridge (Massachussets), Harvard University Press, 1955, p.5

[690] Kumazawa Banzan 熊沢蕃山 (1619-1691) : lettré confucéen de l'école Yômeigaku. Il naît à Kyôto dans la famille d'un *rônin* au service du *daimyô* d'Okayama. Il étudie sous la direction de Nakae Tôju et suit les pas de son père, puis quitte le service du *daimyô* en 1656 pour voyager tout en écrivant des ouvrages de pensée et d'économie, ainsi que des commentaires de grands classiques. L'un de ses ouvrages les plus connus est *Daigaku wakumon* 大学或問 (Questions sur la Grande Etude) de 1687, il y propose de réduire le gaspillage, la monétarisation du riz à un prix stabilisé, la nécessité d'une défense dans le nord, et le retour à la terre des guerriers. Ce dernier point est sans doute la cause de sa disgrâce, car il remet en cause la séparation des statuts entre guerriers et paysans, sur laquelle est fondé l'ordre social. Emprisonné pour avoir critiqué l'administration shogunale, il est libéré peu de temps après et assigné à résidence jusqu'à sa mort. Un siècle plus tard, en 1788, une nouvelle édition de *Daigaku Wakumon* se voit frappée d'interdit.

[691] SOUM Jean-François, « Morale et pratique sociale dans la pensée de Kumazawa Banzan », *Ebisu*, volume 3, numéro 3, 1993, p.63

[692] SAWADA Shô, « Financial difficulties of the Tokugawa Bakufu » (Difficultés financières du shogunat des Tokugawa), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 1, n°3/4, novembre 1936, p.314

grand incendie d'Edo à l'ère Meireki, à la première lune de 1657, durant lequel plus de 18 000 habitants périssent : plus de 160 000 *ryô* sont distribués en aide aux sinistrés[693]. De graves déficits fiscaux commencent à apparaître en 1678, juste avant l'arrivée au pouvoir de Tsunayoshi 綱吉 (en 1680). Fervent bouddhiste, celui-ci dépense de larges sommes en dons et en pèlerinages, affaiblissant ainsi une trésorerie déjà mal en point. En sus, il doit faire face à de nouvelles catastrophes naturelles : l'incendie d'Edo de 1681, le tremblement de terre d'Edo de 1703, qui fait trente mille morts, mais aussi la dernière éruption en date du Mont Fuji en 1707. Ces dépenses, ajoutées à la diminution de production de métaux précieux et à l'exportation intensive de ceux-ci, ont pour conséquence un manque de numéraire shogunal[694]. Pour tenter de compenser ceci, le Ministre des Finances (*kanjô bugyô* 勘定奉行) de Tsunayoshi, Ogiwara Shigehide 荻原重秀 (1658-1713), lui propose de refondre des pièces, de moindre teneur, mais de valeur nominale identique. Ce stratagème est utilisé par la suite quand le shogunat se retrouve face à des difficultés financières trop importantes, avec pour conséquence une augmentation du prix des denrées de base, une dépréciation toujours plus importante de la monnaie et une thésaurisation des « bonnes » monnaies[695]. Malgré cette refonte à la mort de Tsunayoshi en 1709, le shogunat est déficitaire d'un million huit cent mille *ryô*. Les cérémonies de deuil, puis d'investiture du nouveau shogun, Ienobu 家宣, aggravent encore la situation, et ce malgré les quatre millions de *ryô* de rentrées annuelles shogunales fixes[696]. La situation n'est guère meilleure pour les fiefs. Kumazawa Banzan considère que la somme totale des dettes accumulées des *daimyô* et des *hatamoto* vis-à-vis du shogunat et des marchands au 17ème siècle dépasserait de cent fois la somme totale d'argent en circulation[697]. Plus tard, Satô Nobuhiro 佐藤信淵[698] (1769-1850) estime que les économies de tous les *daimyô* mises ensemble n'excèdent pas les trois cent mille *ryô*[699] ; son grand-père Satô Nobukage fait d'ailleurs partie des premiers lettrés à envisager les ressources de l'île d'Ezo comme solution aux difficultés financières shogunales.

(2) L'apparition du septentrion dans les réflexions économiques

L'intérêt des lettrés pour les questions économiques prend ses racines pendant l'ère Genroku (1688-1703), lorsque la pénétration de l'économie monétaire et les « anormalités »

[693] SAWADA Shô, *op.cit.*, p.314
[694] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.335
[695] SAWADA Shô, *op.cit.*, p.314
[696] *Ibid.*, p.315
[697] NAKAI WILDMAN Kate, « The Naturalization of Confucianism in Tokugawa Japan : The Problem of Sinocentrism » (La naturalisation du confucianisme dans le Japon des Tokugawa : le problème du sino-centrisme), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 40, n°1, Juin 1980, p.157-99
[698] Satô Nobuhiro 佐藤信淵 (1769-1850) : avocat de l'ouverture et de la modernisation, il est considéré par certains comme étant l'une des têtes pensantes à l'origine du concept de « Sphère de coprospérité pan-asiatique ». Persuadé du danger représenté par l'Occident et de la nécessité de mettre en place des défenses maritimes (*bôkaisaku* 防海策), ainsi que de la place prépondérante du Japon en Asie, il prône des réformes militaires et économiques (« Les principes essentiels de l'économie », *Keizai yôroku* 経済要録), ainsi que la domination japonaise de l'Asie (dans son « Plan secret d'unification du monde », *Unai kondô hissaku* 宇内混同秘策). Usu.i Ryûji a écrit de nombreux textes à son sujet.
[699] SAWADA Shô, *op .cit.*, p.309

qui s'ensuivent ébranlent l'édifice idéologique néo-confucianiste[700], et ce bien que l'on assiste à une perméabilité visible et grandissante entre les classes guerrière et marchande à partir de l'ère Kyôhô (1716-35)[701]. Au début du 18ème siècle, le shogunat souhaite défricher de nouvelles terres et en assécher certaines pour pouvoir y construire des rizières, et ainsi augmenter leurs revenus fiscaux en riz. Il prend les mesures appelées « mesures d'ouverture et de développement de nouvelles rizières » (*shinden kaihatsu seisaku* 新田開発政策). Pour ce faire, le shogunat emprunte de l'argent aux marchands[702] ; entre 1600 et 1720, la superficie de terres cultivées augmente de 82 % grâce au défrichage[703]. Cependant une telle politique a des limites, et celles-ci poussent les lettrés proches du pouvoir à chercher plus loin des terres à défricher. Ceux-ci se tournent vers l'île de Hokkaidô, territoire que l'on sait vaste, et possédant des ressources halieutiques et aurifères, mais dont la topographie –en particulier à l'intérieur des terres - reste en grande partie méconnue. Le potentiel effectif de l'île reste donc un mystère, et certains lettrés ne se privent pas de l'exagérer pour étayer leurs propos. Ces derniers sont tout d'abord basés sur trois richesses potentielles de l'île : la terre, l'or et le riz. En outre, deux réalités économiques pluriséculaires -la présence sur place de la population aïnoue et le commerce avec les réseaux du Pacifique nord- ne font pas encore partie des arguments utilisés pour soutenir son développement économique, et ce jusqu'à la toute fin du 18ème siècle.

(3) **Les richesses potentielles de l'île d'Ezo : riz, territoire et or**

La première vague de réflexion sur le potentiel économique septentrional date de la fin du 17ème siècle, et se poursuit jusqu'au milieu du 18ème siècle. L'année 1739, qui voit la rédaction de la *Description d'Ezo* de Sakakura Genjirô, ainsi que le passage au Japon de Martin Spanberg, correspond à une rupture entre cette première vague, tournée vers les questions économiques, et encore très influencée par la pensée chinoise, et la seconde, quelques décennies plus tard, dans la lignée intellectuelle des « études hollandaises », tournée vers la présence russe dans le Pacifique nord. L'un des premiers auteurs de cette vague économique, Namikawa Tenmin 並河天民, illustre parfaitement dans son développement l'utilisation d'un modèle de référence chinois à l'intérieur d'une vision plus nippo-centrée ; c'est également le cas dans les écrits d'Ara.i Hakuseki 新井白石. La seconde vague illustre l'émergence d'un modèle de référence nippo-centré, ou inspiré par l'Occident, mais plus par le paradigme des relations avec l'étranger chinois. (On pourra consulter les tableaux récapitulatifs des penseurs et des écrits dans l'annexe XIX.)

Le premier lettré à véritablement s'intéresser à Hokkaidô n'est pas un confucianiste, mais le seigneur du fief de Mito et petit-fils d'Ieyasu, Tokugawa (Mito) Mitsukuni 徳川光圀 (1628-1700). En 1688, il commandite une mission d'exploration de l'île d'Ezo où il se rend

[700] KIM Young-Chin, « On political thought in Tokugawa Japan » (Sur la pensée politique à l'époque des Tokugawa), *The Journal of Politics*, Volume 23, n°1, Février 1961, p.136
[701] *Ibid.*, p.128
[702] FUJITA Satoru, *Tanuma Okitsugu*, Tôkyô, Minerva shobô, collection « Minerva Nihon Hyôdensen », 2007, p.68-69
[703] BOLITHO Harold, « The Han » (Le fief), dans JANSEN Marius B. (éd.), *Warrior rule in Japan* (Le règne des guerriers au Japon), Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p.236

dans le *Kaifû-maru* 快風丸 ; il est le premier à faire preuve de curiosité par rapport se au potentiel économique effectif de l'île[704]. Il arrive à Fukuyama le 13ème jour de la 6ème lune et demande les autorisations nécessaires pour pénétrer en territoire aïnou, officiellement pour récolter des informations pour rédiger une *Histoire du Grand Japon* (*Dai Nippon shi* 大日本史)[705] -mais peut-être officieusement pour tenter d'établir des relations commerciales pour le compte de son fief de Mito ? Toutefois en vertu des lois du fief, la mission ne peut se rendre que dans des lieux bien déterminés, sous contrôle domanial, et après s'être acquitté d'une taxe[706]. Les informations récoltées au cours de cette mission sont précieuses, et constituent des précurseurs en la matière des mœurs aïnous et de commerce avec le Japon[707]. Dans sa lignée, les seigneurs et guerriers de Mito s'intéresseront souvent aux questions d'ouverture et de développement de l'île.

(i) Satô Nobukage 佐藤信景 (1674-1732) : les traités pour l'ouverture, une histoire de famille ?

Né dans le Dewa en 1674, Satô Nobukage 佐藤信景 grandit dans une famille lettrée ; son père, Nobuhiro 信栄, est un féru d'agronomie et de météorologie[708]. Nobukage étudie d'abord la médecine, mais d'après les dires de son petit-fils Satô Nobuhiro 佐藤信淵, il se rend vite compte de leur peu d'impact à sauver les masses lors de famines et de catastrophes[709]. Influencé par son père, il décide donc de poursuivre des études d'agronomie et de minéralogie pour améliorer les techniques agricoles et minières de son temps. Pendant près de quatre décennies, il parcourt le Japon pour mettre ses connaissances et ses théories en pratique ; il se rend une première fois à Hokkaidô en 1694[710], puis en 1698, quand pendant trois ans, il s'essaie à la riziculture dans la région de Kushiro[711] et d'Akkeshi. Il fait part de ses résultats dans les deux livres de ses *Notes secrètes sur l'étude des montagnes* (*Sansô hiroku* 山相秘録), rédigé autour des années 1700[712], qu'il fait parvenir au fief de Matsumae. À cette époque, en

[704] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.47

[705] Administrateur éclairé, Mitsukuni organise en 1657 un bureau chargé de rassembler et de critiquer les documents relatifs à l'histoire japonaise, et à établir un plan de publication conforme aux règles de l'historiographie chinoise. Cette œuvre, destinée à expliciter l'idéal national, et à faire ressortir ce qui constitue l'originalité de la nation, n'est achevée que bien plus tard.

[706] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.335

[707] BERQUE Augustin, *La Rizière et la Banquise : Colonisation et changement culturel à Hokkaidô*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1980, p.52

[708] USU.I Ryûji, « Satô Nobuhiro no kôzangaku, sono jinji kanriron » (Les études minières de Satô Nobuhiro, la théorie de gestion du personnel), *Shakai mondai kenkyû*, volume 20, n°4, avril 1971, p.32

[709] DEBARY William Theodore, KEENE Donald, TANABE George et VARLEY Paul (dirs.), *Sources of Japanese tradition* (Sources de la tradition japonaise), volume 2 (sur 2), New York, Columbia University Press, 2006 (3ème édition), p.507 et USU.I Ryûji, « Satô Nobuhiro no kôzangaku, sono jinji kanriron » (Les études minières de Satô Nobuhiro, la théorie de gestion du personnel), *Shakai mondai kenkyû*, volume 20, n°4, avril 1971, p.36

[710] MINAMI Tetsuzô, « Meiji ishin mae ni okeru Hokkaidô nôgyô kaihatsu iken to sono hôkô » (Opinions et orientations concernant le développement agricole à Hokkaidô avant la restauration de Meiji), *Hôkei kaironshô*, n°9, avril 1941, p.198

[711] KÔNO Tsunekichi, « Aka-ezo fûsetsu kô no chosha Kudô Heisuke » (L'auteur des *Réflexions à propos des rumeurs concernant la Russie*), *Shigaku zasshi*, volume 26, n°5, p.602

[712] MINAMI Tetsuzô, *op.cit.*1, p.197

effet, on peut s'imaginer qu'il s'est procuré les autorisations domaniales nécessaires pour parcourir l'île, et doit donc rendre compte de son travail vis-à-vis du fief. Ce n'est que plus tard, et par l'intermédiaire de son petit-fils Nobuhiro, que les douze livres de son *Nouveau livre pour le défrichage et le développement agricole* (*Kaitaku shinsho* 開拓新書), d'après Minami Tetsuzô, ou *Nouveau livre pour l'ouverture du pays* (*Kaikoku shinsho* 開国新書) d'après d'autres auteurs[713], et les cinq livres de ses *Paroles topographiques* (*Doseiben* 土性弁) de 1724[714], sont rendus publiques. Nobukage y souligne l'espace inoccupé à Hokkaidô, la richesse des ressources halieutiques, mais aussi la présence de deux cents îles qui s'étendent au nord[715]. Il y clame aussi avoir réussi à faire pousser du riz vers Akkeshi[716].

Cependant, comme le souligne Usu.i Ryûji, comme les écrits de Nobukage ne nous sont parvenus que grâce à son petit-fils Nobuhiro, il est difficile de garantir leur paternité, en particulier en ce qui concerne les traités pour l'ouverture[717]. Augustin Berque est du même avis et évoque la possibilité que le voyage de Nobukage à Hokkaidô ne soit que pure invention[718]. En outre, dans son article sur la pensée expansionniste à l'époque des Tokugawa, Honjô Eijirô ne le mentionne pas comme penseur de l'ouverture de l'île, et cite comme précurseur Namikawa Tenmin, dont nous parlerons dans la sous-partie suivante. Il est indéniable que les écrits de Nobukage servent les intérêts de Nobuhiro, fervent partisan de l'ouverture, de la modernisation et de l'expansion japonaise, et il est légitime de se demander s'ils nous sont parvenus intacts. Quoiqu'il en soit, la vision qui émané des écrits de Nobukage correspond à une vision très physiocrate ; pour lui, le principal intérêt d'une telle ouverture serait l'expansion territoriale et le potentiel agricole en découlant. Il n'est nulle part question de considérations d'ordre stratégique, et en cela, ces écrits correspondent aux traités de son temps, plus que de celui de son petit-fils. Nobukage meurt en 1732 alors qu'il visite la mine de cuivre d'Ani en Akita.

(ii) Namikawa Tenmin 並河天民– La recherche du profit économique, inspirée par le modèle chinois

Pour nombre de chercheurs, à l'instar de Honjô Eijirô et Naka.i Nobuhiko, le premier véritable auteur d'une théorie concernant l'ouverture d'Ezo est Namikawa Tenmin 並河天民 (1679-1718). Il aurait rédigé ses *Notes pour l'ouverture des frontières* (*Hekikyôroku* 闢疆録[719]),

[713] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.47

[714] Consultable dans sa version numérique aux adresses suivantes : http://porta.ndl.go.jp/service/servlet/Result_Detail?meta_item_no=I000084780&meta_repository_no=R000000008, et http://ambitious.lib.hokudai.ac.jp/hoppodb/kyuki/doc/0A006980030000.html, consultés le 3/2/2010, ou http://kindai.ndl.go.jp/info:ndljp/pid/838997, http://kindai.ndl.go.jp/info:ndljp/pid/838998/1 et http://kindai.ndl.go.jp/info:ndljp/pid/838999.

[715] MINAMI Tetsuzô, *op.cit.*, p.199

[716] TAKAKURA Shin.ichirô, « Hokkaidô beisaku zenshi » (Histoire des origines de la riziculture à Hokkaidô), *Hôke kaironsô*, n°9, avril 1941, p.265

[717] USU.I Ryûji, *op.cit.*, p.34

[718] BERQUE Augustin, *op.cit.*, p.52

[719] Pour une analyse complète de ce texte, voir IWASAKI Naoko, « Shiryô shôkai – Namikawa Tenmin no 'Hekikyô roku' » (Introduction aux documents historiques – Namikawa Tenmin et ses *Archives pour l'ouverture des frontières*), *Hokkaidô Tôhoku kenkyûkai*, n°5, 2009, p.73-81

en 1714 ou 1716[720], mais Takakura Shin.ichirô considère cependant qu'elles n'ont pas été publiées de son vivant[721]. En outre, il semblerait que ce travail aurait du parvenir aux autorités shogunales, mais que l'occasion ne se présenta pas[722].

Namikawa Tenmin est le deuxième des trois fils d'un commerçant en riz de Yamashiro ; de ce fait, il est très tôt en contact des convoyeurs de riz entre Matsumae et Ôsaka, et des commerçants d'Ôtsu, qui participent activement à ce commerce[723]. C'est sûrement grâce à eux qu'il obtient les premières informations concernant l'absence de riziculture à Hokkaidô. Namikawa apprend le confucianisme d'Itô Jinsai 伊藤仁斎 (1627-1705)[724], critique du néoconfucianisme, ce dernier prône pour une lecture moins exégétique des textes fondateurs ; il fonde l' « école du sens ancien » *kogigaku* 古義学. La vision de Namikawa concernant la gestion de l'île d'Ezo est inspirée par le confucianisme.

Il souligne que la principale richesse d'un souverain est la terre et le peuple, et en ce sens, une terre aussi vaste et aussi accessible que le territoire des Ezo ne peut pas rester en l'état. En sus, le développement de l'agriculture pourrait faire baisser les prix et venir en aide aux populations les plus démunies.

> 天子、将軍第一の御宝と申候は土地人民に越し申事之れなく候。一郡広く候へば一郡程の御威栄を増やし、一國広く候へば、一國程の御威栄増し可申候。されば北奥州松前に続候蝦夷國を御開き遊ばされ候て、日本國と一つに遊ばされたき事を奉存候。蝦夷國の儀は周圍船路にて一千里余有レ之候由なれば、少なく積り候ても、海岸五百里廻り可レ有レ之候得ば、誠に以て莫大の國に御座候[725]。かかる大國がすたり居候事、残念千萬、言語道断の義と奉存候。（中略）此國の者共、耕作農業の道を教へ候て、國の最中を開き、國郡御分ち遊ばされ候はゞ、数年の中には見事なる國となり、日本國と一つに成申すべく、左候はゞ大日本國を又々増加し候て、大々日本國となり可レ申候。（中略）古き書物を見候処、堯舜を始め唐土の大聖人は國を開き、夷地をも手に入れさせられ候。是は其功を誇るにあらず、又土地を貪るにあらず、其本國広大になり諸事自由を得る為と、夷國遠方迄其徳を及ぼす莫大の慈悲による事候[726]。其外國郡を分ち人民を次第に移し、道路を付け候はば、自然に彼國此國往来通行仕申すべく、何の六かしき事も御座あるまじき義と奉存候[727]。
>
> La plus grande richesse d'un empereur ou d'un shogun, ne sont autres que la terre et les hommes. En étendant son pouvoir sur de nouveaux districts ou de nouvelles régions, celui-ci approfondit d'autant son autorité et sa gloire. Dans cet ordre d'idées, le pays ezo, contigu avec le nord de l'Ôshû et Matsumae, peut être ouvert et intégré au Japon. La circonférence de l'île par voie maritime est de mille *ri*, toutefois même si l'on attend une circonférence inférieure, et

[720] MINAMI Tetsuzô, *op.cit.*, p.197
[721] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.50
[722] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.47
[723] MAC CORMACK Noah, « *Buraku* emigration in the Meiji era – Other ways to become Japanese » (L'émigration *buraku* durant l'époque de Meiji – une autre manière de devenir Japonais), *East Asian History*, n°23, juin 2002, p.90
[724] Itô Jinsai 伊藤仁斎 (1627-1705) : fils de marchand, il revient sur les *Entretiens* de Confucius et le *Mencius*, seuls ouvrages contenant d'après lui le véritable enseignement, pour en saisir le véritable sens, le « sens ancien » (*kogi* 古義) par-delà les commentaires postérieurs.
[725] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.71
[726] HONJÔ Eijirô, « Tokugawa jidai ni okeru shokuminteki shisô » (La pensée coloniale à l'époque des Tokugawa), *Keizai ronsô*, volume 38, n°1, 1934, p.331
[727] *Ibid.*, p.332

qu'il n'y a effectivement que 500 *ri* de côtes, elle n'en reste pas moins une très vaste terre. Négliger un tel territoire serait déplorable et inexcusable. […] En enseignant la voie de l'agriculture à ses habitants et en ouvrant l'intérieur de ce pays, en le divisant en districts, d'ici quelques années il deviendrait prospère, en l'intégrant au Japon, notre pays se développerait tant et plus. […] Si l'on observe les écrits anciens, c'est à la suite des empereurs Gyô et Shun que les sages et saints hommes de la Chine ont commencé à agrandir le pays, en s'emparant des terres barbares. Sans se reposer sur leurs lauriers, ni se vautrer dans la cupidité, ils ont agrandi leur pays, et sont restés libres ; par charité et compassion, ils ont propagé les vertus jusqu'aux confins des terres barbares. En divisant le pays en districts, en construisant des routes, et en y déplaçant des populations, il devient possible d'y aller et d'en venir, ce ne sera pas quelque chose de difficile.

S'inspirant de l'exemple des mythiques empereurs de la Chine (Gyô et Shun sont les deux derniers des huit souverains mythiques (*sankô gotei* 三皇五帝) de la Chine ancienne), qui se sont appropriés les terres barbares et les ont ouvertes au développement agricole, Namikawa prône l'ouverture d'Ezo ; l'un de ses arguments principaux est que la terre et le peuple sont les richesses principales d'un souverain, ainsi qu'un pays étendu. Ezo présente donc un territoire stratégique économiquement, car constituant une terre de grande envergure, inhabitée en son centre (彼国の国を見候に、皆々海辺に住居仕候て、国の最中は無人の地に候。[728]). En outre, bien qu'il admette une certaine méconnaissance de la superficie exacte d'un tel territoire, il est évident qu'il s'agit d'un espace vaste, et inhabité. Il argumente ensuite qu'une telle ouverture ferait du Japon un grand pays, grand par la taille, mais également faisant preuve de grandeur d'âme apportant aux peuples barbares les vertus du confucianisme (夷国迄其徳を及ぼす莫大の慈悲による事に候[729]). Il assène qu'une telle conversion serait possible, en effectuant une analogie entre l'île au 18ème siècle et la région du Kantô pendant sa conquête. La capitale shogunale Edo se trouve là où vivaient auparavant les *Azuma Ebisu* (« Ebisu de l'est ») ; toutefois, sous le contrôle des Tokugawa, cette région prospère plus que la capitale impériale de Kyôto[730]. Une fois l'ouverture décidée, les objectifs seraient la mise en culture du riz (第一米穀生じ), l'amélioration des mœurs des Ezo par l'introduction d'une nourriture à base de céréales pour remplacer leur régime carné (蝦夷も自ら習ひ覚て穀食となるときは則本邦と化すべし[731]) et l'instauration conjointe de l'ordre shogunal (第二蝦夷の風俗変じかねて、日本国の御用に立)[732]. En sus, il souligne dans son dans son *Ouverture et développement des terres des Ezo* (*Ezochi kaibyaku* 蝦夷地開闢), qui daterait des environs de 1718, la conséquence qu'aurait une intégration du territoire au Japon :

（蝦夷国を）日本国と一つに成申すべく、左候はゞ大日本国を又々増加し候て、大々日本国となり可申候[733]
En intégrant [le pays ezo], le Grand Japon s'étendrait et cette terre deviendrait le Grand Japon.

[728] HONJÔ Eijirô, *op.cit.*, p.331
[729] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.337
[730] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.52
[731] *Id.*, *Shinpan ainu seisaku shi* (Nouvelle édition de l'Histoire des mesures concernant les Aïnous), Tôkyô, San.ichi shobô, 1972, p.131
[732] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.338
[733] KATSURAJIMA Nobuhiro, « Ka.i shisô no kaitai to jita ninshiki no hen.yô – Jûhasseiki makki – jûkyû seiki shotôki wo chûshin ni » (Le démantèlement de l'idéologie du barbare et du civilisé et l'évolution dans la conscience de soi et des autres – La fin du 18ème et le début du 19ème siècle), dans KOMORI Yôichi (éd.), *Iwanami kôza kinsei Nihon no bunkashi 2 – Cosmorojî no kinsei* (Histoire culturelle du Japon d'Iwanami kôza 2 – les Cosmologies de l'époque moderne), Tôkyô, Iwanami shoten, 2001, p.242

L'auteur ne s'éloigne pas du cadre des relations entre barbare et civilisé, et cite la Chine en exemple. Il s'inspire encore du modèle chinois et insiste sur l'aspect économique, sans évoquer le caractère défensif du développement des zones frontalières.

A la fin de son ouvrage, Namikawa écrit :

> 時節を相待言上仕度罷在候処、只今時節到来と奉レ存此時節に不ニ申上一候は、誠以天地神明の御心に背き奉らんと申すものに候[734]
> Il faut attendre et se préparer, ne pas saisir l'opportunité d'agir quand le moment est venu reviendrait à s'opposer à la volonté des dieux.

Augustin Berque résume ainsi sa pensée : la hausse des prix dans l'Empire (*sic*) pourrait être brisée par l'augmentation de l'offre, c'est-à-dire par l'extension des terres cultivées ; les immenses surfaces d'Ezo pourraient être mises en culture, ce ne serait qu'une question d'adaptation technique dont les campagnes de Honshû donnent déjà l'exemple dans les montagnes[735]. En d'autres termes, pour sortir de l'impasse économique dans laquelle se trouve la population et faire baisser les prix des produits de la vie quotidienne, il faut que ceux-ci soient fournis en abondance, ce que permettrait la mise en valeur et le défrichage d'Ezo. Ces idées sont inspirées de celles de son maître, Itô, mais aussi des idées de Tokugawa Yoshimune 徳川吉宗 (1684-1751). Petit-fils de Tokugawa Ieyasu, Yoshimune est le 8ème shogun ; il accède à ce rang en 1716 et règne jusqu'en 1745. Il souhaite défricher toutes les terres possibles et améliorer les rendements agricoles, et conséquemment les finances des fiefs ainsi que l'accès aux denrées de base pour le peuple. Ceci lui vaut le surnom « Shogun du riz » (*Kome shôgun* 米将軍).

En outre, il inaugure, en 1721, la coutume de placer une boîte à suggestions, la *meyasu-bako* (目安箱, littéralement « boîte pour recevoir les écrits qui ainsi viennent facilement devant les yeux des autorités supérieures »), à la porte de son château pour recevoir les plaintes et les suggestions de la population. Il mène une vie frugale, et s'intéresse aux sciences occidentales. Il adoucit les lois bannissant l'usage des livres étrangers et fait lui-même des expériences de botanique de manière à améliorer les techniques agricoles et par la même, le sort des paysans. Nous y reviendrons plus avant. Ce contexte politique est donc propice à l'émergence d'arguments pour l'ouverture d'Ezo, cependant la mort prématurée de Namikawa l'empêche de développer ses idées et d'en faire part au shogunat. Son frère aîné, le géographe Namikawa Seisho 並河誠所 (1668-1738), reprend le flambeau et prêche les idées d'ouverture d'Ezo de son jeune frère jusqu'à sa propre mort en 1738. Il laisse d'ailleurs en 1737 l'écrit suivant :

> 蝦夷の図並書は尤他見有レ之間敷候。江戸には工藤丈庵、大坂には北国屋治郎兵衛、松前領江刺（江差）に七年前より太田彦介と申人遣し置候。苗も出来申候。砂金も有レ之候。此上は若し開国の手懸り申来候はば何時も発足可レ申積にて候[736]
> Les cartes et écrits sur Ezo n'ont pas été montrés au public. Je les ai envoyés à Kudô Jôan[737] à Edo, à Kitakuni –ya Jirôbei à Ôsaka et à un homme du nom d'Ôta Hikosuke installé depuis

[734] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.338
[735] BERQUE Augustin, *op.cit.*, p.52
[736] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.339
[737] Kudô Jôan 工藤丈庵 (1695-1755) : également appelé Yasuyo 安世. Médecin domanial officiel en résidence à Edo, et peintre. Il est le père adoptif de Kudô Heisuke. Nous en reparlerons plus en détail par la suite.

> sept ans à Esashi en territoire de Matsumae. Il est possible d'y faire pousser du riz. La présence de poussière d'or est attestée. Si l'on décidait de prendre en charge l'ouverture de ce pays, ce serait possible immédiatement et les bénéfices seraient immédiats.

Ce qu'il est intéressant de noter dans cet extrait est la possibilité de faire pousser du riz en terre de Matsumae, ce qui permettrait l'instauration du système de *kokudaka*, et un pas vers l'autosuffisance du fief, jusqu'alors complètement dépendant de l'importation de produits méridionaux. Par ailleurs, on voit apparaître Kudô Jôan, le père adoptif de Kudô Heisuke, l'un des avocats de l'ouverture d'Edo.

Les idées de Namikawa Tenmin s'infiltrent peu à peu dans le milieu des lettrés. Cependant le shogunat n'en a pas encore entendu mot. Quelques années plus tard, en 1721, Fukami Gen.yû 深見玄融 dépose dans la toute-nouvelle « boîte à suggestions » shogunale son opinion à propos d'une possible ouverture du territoire aïnou[738] ; il est puni pour son acte[739]. Fils cadet d'un lettré confucéen shogunal, Fukami Tennami 深見天漪 (1649-1722), il est poète. Ara.i Hakuseki lui fournit même une recommandation pour qu'il devienne confucéen shogunal. Il est accepté à ce poste en 1715, avant de disparaître deux ans plus tard en laissant derrière lui son testament, puis de réapparaître peu après et de plaider une folie passagère pour ses actes. Il est séquestré par son père. Sa suggestion ne nous est pas parvenue, mais d'après une lettre d'Ara.i Hakuseki à Sakuma Dôgan 佐久間洞巖 (1653-1736) datant de 1721, premier chercheur à s'intéresser à la stèle du château de Taga, Fukami y propose une série de mesures pour développer la riziculture sans avoir recours aux caisses shogunales. Non seulement ces mesures ne sont pas adoptées, mais il est de nouveau mis aux arrêts. Son acte le fait de nouveau passer pour un déséquilibré et fait perdre de la crédibilité à ses propos, fussent-ils sensés.

Ara.i Hakuseki et Sakakura Genjirô représentent la seconde salve de la première vague ; ils écrivent dans un contexte légèrement différent. Tous deux se montrent beaucoup plus pragmatiques en matière d'économie. Le premier est un conseiller du shogun qui place l'accent sur des exportations en « ballots de Nagasaki » (*tawaramono*) pour se substituer aux métaux précieux, et le second s'intéresse tout particulièrement à l'exploitation aurifère et l'agriculture. Du fait de leurs connaissances respectives (théoriques pour Ara.i, et pratiques pour Sakakura), leurs écrits sont des référence pour les chercheurs, mais aussi pour leurs successeurs. En outre, les écrits d'Ara.i sont plus diffusés que ceux de ses prédécesseurs.

(iii) Ara.i Hakuseki – le compilateur érudit

Ara.i Hakuseki[740] 新井白石 naît en 1657 dans une famille de guerrier. Il passe une jeunesse difficile, car son père ne trouve pas de position ; lui-même se retrouve *rônin* à vingt

[738] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, p.339
[739] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.50
[740] Egalement appelé Kimiyoshi 君美, - il signe d'ailleurs l'introduction de sa *Description d'Ezo* Minamoto Kimiyoshi 源君美-, avant d'opter pour Hakuseki.

ans[741]. Il se met ensuite aux études ; sur la recommandation de son maître, Kinoshita Jun.an 木下順庵 (1621-1698), disciple de Hayashi Razan, il est choisi comme conférencier (*jikô* 侍講) du seigneur du fief de Kôfu, Tokugawa Tsunatoyo 徳川綱豊. Ce dernier est adopté par son oncle Tsunayoshi, devenant ainsi son héritier.

Figure 32- Ara.i Hakuseki
(Image disponible sur le site de Wikipédia
http://ja.wikipedia.org/wiki/%E3%83%95%E3%82%A1%E3%82%A4%E3%83%AB:Arai_Hakuseki.jpg,
consulté le 26 septembre 2013)

En 1709, à son intronisation sous le nom d'Ienobu, Ara.i devient donc le conférencier officiel du shogun. Son rôle est de commenter les classiques chinois et les chroniques historiques japonaises pour ensuite préparer des textes à l'attention du souverain, notamment en matière d'enseignement et de protocole[742]. Mais dans les faits, Ara.i intervient dans tous les domaines de l'État ; il s'oppose à Ogiwara, qui propose une nouvelle inflation et une nouvelle refonte, et, au péril de sa vie, le démet de sa charge. Nommé Surveillant du Trésor (*kanjô gimi* 勘定吟味) en 1712, Ara.i met en place une série de réformes pour améliorer les finances du shogunat ; il augmente les taxes sur la production de riz et baisse les dépenses administratives[743]. Ces mesures font partie du gouvernement de l'ère Shôtoku, connues sous le nom de *Shôtoku no Chi* (正徳の治). Elles incluent des mesures de promotion de nouvelles industries (*shokusan kôgyô* 殖産興業, appelées à l'époque *kôrisaku* 興利策) dans le but de produire à l'intérieur du pays, les produits jusque-là importés[744]. En 1711, il interdit le battage des monnaies de Keichô et de Genroku, fabriquées à partir d'alliages de mauvaise qualité, au profit de la monnaie de Shôtoku, plus pure. Pour empêcher la fuite de cette monnaie vers l'étranger, il met en place une nouvelle série de mesures, les *Nouvelles mesures de l'ère Shôtoku* (*Shôtoku shinrei* 正徳新例[745]), qui limitent le volume de produits échangés et

[741] A 35 ans, selon KURODA Hidetoshi, « Ezo no ninshiki wo kakuritsu shita senshô-sho » (Les écrits précurseurs ayant éveillé les consciences à propos d'Ezo), dans TERASAWA Hajime (éd.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.13
[742] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.336
[743] SAWADA Shô, *op.cit.*, p.314
[744] HALL, John Whitney, op.cit., p.68
[745] Egalement appelées *Nouvelles mesures pour le commerce bilatéral et le transport maritime* (*Kaihaku goji shinrei* 海舶互市新令) et *Nouvelles mesures pour Nagasaki de l'ère Shôtoku* (*Shôtoku Nagasaki shinrei* 正徳長崎新令)

remplacent les produits d'exportation or et argent par du cuivre, puis par les « ballots de Nagasaki » (*tawaramono*), dont le *kombu*, les holothuries et ormeaux séchés, ainsi que les ailerons de requin, très appréciés en Chine[746]. Nous en reparlerons plus en détail dans la partie suivante. Toutefois, une bonne partie de ces denrées provenant de Hokkaidô, ceci explique peut-être l'intérêt d'Ara.i pour l'île, fournisseur pluriséculaire de celles-ci. Si les conditions exactes de la vie et du commerce à Hokkaidô échappent en grande partie au shogunat et aux lettrés, la priorité donnée au *tawaramono* dans le commerce avec la Chine pousse les économistes à se pencher sur les ressources de l'île.

En outre, l'un des faits marquants ayant influencé Ara.i est sa rencontre avec le jésuite italien Giovanni Battista Sidotti[747] (1668-1714), entré au Japon illégalement en 1708 et emprisonné jusqu'à sa mort en 1714. Suite à ses conversations avec lui, il écrit son *Mémoire sur l'Occident* (*Seiyô kibun* 西洋紀聞)[748] et son *Recueil de propos étrangers* (*Sairan igen* 採覧異言). Cette rencontre déclenche chez lui un très grand intérêt pour l'étranger, et en particulier l'Europe, lui vaut d'être considéré, au même titre que Nishikawa Joken 西川女見[749], comme l'un des « pères des études hollandaises » (*rangaku no oya* 蘭学の祖)[750]. Celles-ci reçoivent d'ailleurs un fabuleux coup de pouce en 1720, lors de la levée de l'interdiction de l'importation de livres occidentaux non prosélytes traduits en chinois (en 1745, les livres en langue hollandaise peuvent être importés). Cependant, comme on l'a vu précédemment, Ara.i n'est pas un partisan de l'ouverture du Japon, s'il s'intéresse à l'étranger, c'est pour apprendre de nouvelles techniques dans le but de pallier l'absence de commerce extérieur par la production nationale de produits d'importation, tels que le sucre, les carottes, le textile. Ara.i meurt à 69 ans en 1725, non sans avoir inspiré les lettrés proches du pouvoir de toute sa génération, ainsi que de la génération suivante.

Bien que ne s'y étant jamais rendu lui-même, sa proximité du pouvoir lui permet d'avoir accès à de nombreux écrits concernant l'île de Hokkaidô : chroniques impériales chinoises et japonaises, cartes chinoises et japonaises, rapports d'exploration (1633, 1667, 1681, 1710 et 1717[751]), sources domaniales concernant la Guerre de Shakush'ain en 1669 et la géographie de Matsumae. Par ailleurs, il est en contact direct avec les Hollandais, qu'il rencontre en 1712, 1714 et 1716, et a également accès aux récits des naufragés-rapatriés,

[746] LEE John, *op.cit.*, p.9

[747] Giovanni Battista Sidotti (1668-1714), un prêtre catholique sicilien, brave les interdits du shogunat et débarque à Yakushima, dans l'archipel des Ryûkyû, en 1708. Il est capturé, puis transféré à Nagasaki, puis à Edo, où il est emprisonné dans la prison pour chrétiens, *Kirishitan yashiki* キリシタン屋敷, où il mourut finalement en 1714. Pendant son incarcération, il s'entretient avec Ara.i Hakuseki 新井白石, qui publie par la suite sa « Sélection des écrits remarquables » (*Sairan igen* 采覧異言) en 1713, mais surtout les « Notes sur les Pays Occidentaux » (*Seiyô kibun* 西洋紀聞) en 1715. Ara.i se montre impressionné par l'avance technologique occidentale, mais émet des réserves face à la religion chrétienne et le prosélytisme. Il conseille au shogunat la prudence envers les pays européens, mais son analyse calme et posée des propos de Sidotti tranchent avec le climat de peur et de nervosité vis-à-vis de l'Occident qui régnait au siècle précédent.

[748] D'après Tanaka Akira, celui-ci traite du christianisme, et a été caché par la famille Ara.i. Il n'aurait été découvert par le shogunat qu'en 1793. TANAKA Akira, *Urâ Diana – Shirasezaru Nihon hokuhen kankei shi* (Hourra Diana! Histoire tue des relations étrangères dans le Japon septentrional), Tôkyô, Kindai bungei sha, 1995, p.12

[749] Nishikawa Joken 西川女見 (1648-1724) : astronome et spécialiste calendaire du milieu de l'époque d'Edo. Il écrit entre autres *Ka.i tsûshô kô* 華夷通商考 (*Réflexion sur le commerce entre barbare et civilisé*) en 1695.

[750] FUJITA Satoru, *op.cit.*, p.68

[751] La liste des expéditions, ainsi que les membres et les titres des rapports correspondants peut être consultée en annexe

interrogés par les lettrés spécialistes des études hollandaises (*hyôryûki* 漂流記 – tels que ceux de 1646, de 1662[752] et 1712[753]), à leur retour au Japon. Ceux-ci feront l'objet d'une sous-partie plus avant. Son travail de recherches et de compilation est immense, comme le constate plus tard Hayashi Shihei dans son *Panorama illustré des trois pays* (*Sangoku tsûran zusetsu*) : « Minamoto Kimiko [Ara.i] a procédé à des nombreuses investigations et a élaboré sa *Description d'Ezo*, le premier ouvrage complet sur cette région » (源君美子、よく考察して蝦夷志を作て、始てその一州の大略を見るべし[754]). On peut dire que la seule chose qui lui manque est une expérience de première main.

La *Description d'Ezo* (*Ezo-shi* 蝦夷志), publiée en 1720, est considérée comme le premier ouvrage regroupant toutes les connaissances de l'époque concernant Ezo et les Aïnous ; il demeure pendant longtemps la référence pour tous ceux qui s'intéressent au sujet. Sa manière exhaustive de présenter les informations fait qu'Ara.i est souvent considéré comme le premier encyclopédiste japonais[755]. Par ailleurs, il se montre visionnaire dans la nécessité de s'approprier un territoire par la connaissance, en rassemblant toutes les informations à son sujet. Son travail influence les récits postérieurs sur Ezo -y compris ceux écrits par des auteurs s'étant rendus sur place- : les *Essais des mers du nord* (*Hokkai zuihitsu*) de Sakakura Genjirô, de 1739, et la *Description de Matsumae* (*Matsumae-shi*) de Matsumae Hironaga, de 1781, mais aussi des écrits plus polémiques, comme les *Réflexions sur les rumeurs à propos de la Russie* (*Akaezo fûsetsu kô* 赤蝦夷風説考) de Kudô Heisuke et *De la défense des pays maritimes* (*Kaikoku Heidan* 海国兵談) de Hayashi Shihei.

Vue son importance, il nous semble judicieux de revenir en détail sur sa structure et son contenu. Dans l'introduction, Ara.i commence par évoquer l'histoire des Ezo (Emishi) et leur relation avec le Japon ; pour lui, la filiation directe entre les Emishi évoqués dans les chroniques anciennes et les habitants d'Ezo ne fait aucun doute. Il fait remonter les origines des Emishi à la tribu protomongole des Xian-bei (*senpi* 鮮卑) et à leur chef Tanshihuai (壇石槐 entre 156 et 181), que l'on peut classer parmi les barbares de l'est (*tôko* 東胡) et assimiler aux habitants de la Tartarie (*hokuwa* 北倭). Les Emishi de Watarijima (Hokkaidô) sont issus de ce peuple[756]. De ce fait, il encourage la différenciation (*ika* 異化) des Japonais d'avec les barbares et leurs coutumes (*izoku* 夷俗)[757] dans sa vision des rapports entre barbares et civilisés adaptée au Japon (*Nihongata ka.i chitsujo* 日本型華夷秩序)[758]. Ara.i fait preuve d'érudition en citant les

[752] Récit d'une dérive dans les mers du nord d'un navire de Seishû (région d'Ise), *Seishû-sen hokkai hyôchakuki* 勢州船北海漂着記. En 1661, Shichibê de Matsuzaka en Ise échoue à Itouroup.
[753] Récit d'une dérive à Itouroup, *Etorofu hyôryûki* 恵渡路部漂流記. En 1712, un navire en provenance de Satsuma échoue à Itouroup. La liste des naufragés-rapatriés, leur lieu d'origine et leur lieu de naufrage ainsi que les titres des rapports d'interrogatoire correspondants peut être consultée en annexe
[754] KURODA Hidetoshi, « Ezo no ninshiki wo kakuritsu shita senshô-sho » (Les écrits précurseurs ayant éveillé les consciences à propos d'Ezo), dans TERASAWA Hajime (éd.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.22
[755] WADA Toshiaki, « Introduction », dans TERASAWA Hajime (éd.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.i
[756] ARA.I Hakuseki, « Ezo-shi » (Description d'Ezo), dans TERASAWA Hajime (éd.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.41
[757] KATSURAJIMA Nobuhiro, *op.cit.*, p.242
[758] *Ibid.*, p.242

différentes sources primaires où il est question d'Emishi, chroniques chinoises des Song et des Han, chroniques japonaises de l'empereur Keikô dans le *Nihon shoki*, ou de l'impératrice Saimei.

Il revient ensuite sur les trois différents types d'Emishi sur Honshû pendant l'expansion territoriale antique : les plus lointains étant ceux de Tsugaru, les intermédiaires les Emishi « sauvages », et les plus proches les Emishi « évolués » (遠き者は都加留（つがる）、次なる者麤蝦夷、近き者は熟蝦夷なり[759]). La première catégorie, définie géographiquement, semble être la plus barbare, car la plus éloignée de l'Empereur, et donc de la civilisation ; il n'est nul besoin de les définir comme barbares, ou sauvages, car leur localisation suffit à faire d'eux des personnages ensauvagés. Ceci rend nécessaire leur soumission, qu'il décrit ensuite, en faisant l'éloge de Tamuramaro et de Minamoto no Nobuhiro, le gouverneur de la province de Wakasa (若狭の守源の信広), qui traverse la mer et pénètre en pays barbare en 656 et s'empare de leurs territoires méridionaux, mettant en place les terres du nord (海を越えて夷中に入り、遂に其の南界を取り、以って北地を定む[760]). De son vrai nom Takeda Tarô, il donne naissance à la lignée des Matsumae, ininterrompue depuis le milieu du 7ème siècle, à en croire Ara.i. Parallèlement à la lignée impériale japonaise ininterrompue, l'autorité des Matsumae sur Ezo se trouve justifiée, et le caractère ensauvagé des Emishi au-delà de Tsugaru confirmé (par des sources chinoises et japonaises).

S'ensuit une description géographique d'Ezo qui commence par une nouvelle référence au nord-est, direction associée aux démons[761] : Ezo se trouve dans la grande mer du nord-est (蝦夷は東北大海の中に在り[762]). Il précise comme Namikawa que l'intérieur des terres est inconnu, ainsi que la taille de l'île. C'est un pays rempli de montagnes dangereuses, où l'on ne croise que rarement bêtes et oiseaux (山島に依りて国を為し、地は山険多く、僅かに禽鹿の径を通ず[763]). Ce pays est peuplé de barbares grands et agiles, qui nagent bien et se meuvent comme s'il n'y avait point d'obstacles (夷人は軽捷驍健〈長身〉、且つ善く水に没し、行くとして阻むを見ず[764]). Ara.i met ensuite la proximité de ce pays en exergue : « Même si notre mer du nord-est nous sépare de la frontière sud d'Ezo, la distance n'est pas grande, et l'eau est vite traversée. » (我が東北海岸は、蝦夷の南界を距ること甚しくは相い遠からず、而して其の間の海潮は駛急なり[765]). Matsumae marque la frontière sud de cette terre sauvage (松前は夷地の南界なり[766]). Au nord-ouest s'étend la mer de Tartarie (*Dattan-kai* 韃靼海) qui comporte la région appelée « Ezo du fond » (*Oku-Ezo*), un autre nom pour Karafuto [Sakhaline] (俗に以て奥蝦夷と為す其の地は総称「カラフト島」なり[767]). Au nord-est s'étendent 32 ou 37 pays, peuplés d'Ezo, appelés *Kurumise* [les Kouriles], ou les Îles aux loutres (*Rakko shima*) [actuelle Ouroup]. D'après le *Registre régional de l'île de Matsumae* (*Matsumaeshima gôchô* 松前島郷帳) datant

[759] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.42
[760] *Ibid.*, p.42
[761] Il est intéressant de noter que la référence systématique à cette direction persiste, alors que Hokkaidô se trouve en vérité au nord, plutôt qu'à l'est d'Edo, où écrit Ara.i. Cette ambigüité semble toutefois due au manque de connaissances précises sur la géographie de Hokkaidô d'une part, et sur l'absence de mise en place d'un système de calcul des latitudes et des longitudes, d'autres part.
[762] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.43
[763] *Ibid.*, p.43
[764] *Ibid.*, p.43
[765] *Ibid.*, p.43
[766] *Ibid.*, p.43
[767] *Ibid.*, p.43

de 1700, auquel a peut-être eu accès Ara.i, les « Îles Kurumise » sont au nombre de 34. (On pourra consulter la carte qui accompagne ce registre ci-dessous)

La partie suivante est simplement intitulée Ezo, et Ara.i commence par y décrire le fief de Matsumae, qui voit ses ports « congestionnés de navires de tout le pays » (諸国の賈船の輻輳する所なり[768]) avant d'exposer l'étendue de ses recherches en établissant une liste impressionnante de 69 villages en territoire ezo.

Ensuite, Ara.i s'emploie à décrire les Ezo eux-mêmes. On retrouve de nombreux éléments présents dans des descriptions antérieures ou des sources chinoises, matérialisant un certain degré de barbarie, justification de la différenciation :

> 男子は被髪長鬚し、耳に銀鐶を穿つ。（其の髪は縮れて短し。卑賤なる者は耳鐶に或いは鉛錫を用う。）其の服飾は単衣、左衽（右まえ、左のえりを内に入れる。）、窄袖長身、腰に細帯を束ぬ。酋豪は則ち蟒緞（ウワバミの模様のある厚い織物）綾緞（あやぎぬ）雑絵（あつし）等を裁用し、頸に大刀を懸け、装うに金塗銀鏤を用い、帯に紅緑の組条を用う。（名づけて懸刀と曰う。）卑下は則ち苧麻［カラムシ］[769]及び樹絲を織って布と成し、之れを文るに［まざる］に刺繡を以てし、身に近づくるの衣は、皆な木綿獣皮を用うるのみ。婦人は髪を結びて髻と為し、耳に銀連鐶を穿つ。唇を染むる者は、青草汁を用う。（其の鐸は之れを男子に比ぶれば、用うる所稍々〔やや・いくらか、少し〕大、或いは銀錫を用う。其の唇を染むる者は、名づけて口草と曰う。未だ是れの何たるかを審らかにせず。）額面手臂は皆鯨（ゲイ）して花卉状を為し（イレズミ）、種種繊巧ありと云う。是れ幼時に其の母の刺す所なり。其の衣制は男子の如くなるも、蟒緞の刺繡を用いず、束ねるに博帯を以てし、頸に銀鏡を懸けて以て之れが飾と為す。[…] 男女は皆な鞋履を著せず、徒跣にて善く行く。屋舎は皆な房室内外の制無く、室は唯だ四壁のみ、牖戸を鑿開して、上に覆う茅を以てし、菅を編みて地に鋪く。父子兄弟雑処し、共に寝食を同じうす。男女別無く、上下節無し。[770]
>
> Les hommes n'ont pas les cheveux attachés et arborent une longue barbe (被髪長鬚) ; ils portent des anneaux d'argent aux oreilles (leurs cheveux sont courts et frisés et même les parias portent des cloches de plomb aux oreilles). Ils ne portent qu'une seule épaisseur de vêtement, le gousset à gauche (en plaçant le pan gauche sur le droit), les manches sont longues et étroites, ils se nouent grossièrement un obi fin dans le dos. Les chefs revêtent de tissus damassés aux motifs de serpent [les *moreu*], une couronne en tissu, et des *attus* [mot aïnou pour vêtement], un grand sabre leur pend du cou, incrustés d'or et d'argent, la lanière est décorée d'une bande rouge et d'une bande verte. (Cela s'appelle une « lanière à sabre »). Leur barbe est entretissée de chanvre ou de copeaux d'écorce, et en deviennent comme du tissu, et de la broderie ; leurs vêtements, proches de la peau, ne sont fabriqués, et ce pour tous, qu'avec de l'écorce, du coton, et des peaux de bêtes. Les femmes s'attachent les cheveux à la *motodori* et portent des chaines d'anneaux d'argent aux oreilles. Pour se teindre les lèvres, elles se servent de soupe d'herbe. (Les cloches de ces dernières sont sensiblement plus grandes que celles des messieurs. La plante qui sert à teindre les lèvres s'appelle « l'herbe à bouche ». Je n'ai pas encore eu le temps d'enquêter plus profondément là-dessus). Elles sont tatouées des deux côtés sur les avant-bras et ces tatouages dénotent un grand talent et une grande finesse. C'est leur mère qui leur administre dès l'enfance. Leurs vêtements ressemblent à celui des vêtements des hommes, sans les incrustations, attachés de manière grossière par une ceinture et elles portent en guise d'accessoires des miroirs d'argent au cou (appelés *shidoki*). Cet accessoire en forme de cercle avec des décors floraux et végétaux avec des attaches de part et d'autre. Les hommes comme les femmes ne portent pas de chaussures et vont nu-pieds. Il n'y a qu'une seule pièce dans leur maison, il n'y a que les quatre murs, les fenêtres sont des trous pratiqués dans les murs, le tout

[768] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.44
[769] Le nom de cette plante viendrait soit du coréen *mosi*, soit du aïnou *mose*.
[770] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.46

> est recouvert de chaume, le sol est en terre, avec des tapis de laîche tressée. Les parents et les enfants, frères et sœurs vivent tous ensemble, dorment et mangent ensemble (雑処し). Il n'y a pas de différence entre homme et femme, pas de règles hiérarchiques.

Cette description se trouve retranscrite par morceaux dans de nombreux récits ultérieurs sur Ezo, dont le *Récit de la lumière vertueuse* (休明光記 *Kyûmei kôki*) de Habuto Masayasu de 1807, mais fait également référence à des récits antérieurs. On retrouve les caractéristiques spécifiques du degré de barbarie des Emishi/Ezo déjà évoquées. Il insiste de la même manière sur leur agilité en tant que chasseurs : « S'ils entr'aperçoivent un animal devant eux, ils peuvent escalader ou descendre des ravins escarpés, ou nager dans des eaux profondes, et sans jamais ne pas l'atteindre ils tirent et ne manquent jamais leur cible. » (夷人は軽驍多力、兼ねて弓箭〔矢〕を習う。一獣を前に瞥視すれば即ち懸崖を下上し、深淵に沈没して、遂に之れに及ばざること無く、射て之れに中らざること無し[771]). Toutefois, et ceci est un fait nouveau par rapport aux descriptions antérieures, Ara.i nuance cette barbarie en évoquant les mœurs, us et coutumes aïnous en termes de religion, de musique, d'armement, domaines porteurs d'un certain degré de civilisation.

Il se penche ensuite sur la faune et la flore locale en insistant sur la diversité des espèces animales et halieutiques, et particulièrement sur l'abondance de saumon, « à tel point que lorsque ceux-ci remontent les rivières en période de ponte au mois de juillet et août, l'eau ne parvient plus à couler et on peut les attraper à mains nues » (歳の七八月、鮭魚河を泝つて、上げれば、水塞がれて流れず、乃ち徒手之れを捕う[772]). A l'est, le hareng, pêché au filet, a le ventre gonflé d'œufs en automne, les mers du sud-est regorgent de *kombu*, celles du nord de baleines « grosses comme des montagnes » (北海の鯨魚大いなる者は山の如く[773]).

Ara.i conclut cette partie en se lamentant sur le sort des Aïnous, dont la sauvagerie est due, selon lui, à un manque d'éducation.

> 大抵夷中の俗は之れを上世猶お未だ聖人なる者有りて出でざるが如きの時に視るなり。其の礼を知らず、其の義を知らざること禽獣に近きは、蓋し其の教無きのみ。毛（草木、作物）を茹で、血を飲むは、其の性なると曰うと雖も、亦た未だ嘗て粒食の美たるを知らざるに由るなり。[774]
> Depuis les temps anciens, il n'y a pas encore eu parmi les Ezo, de personne qui soit devenue sage, mais ce temps est venu. Ils ne connaissent pas les lois [du bouddhisme], et le fait de ne pas les rites, mais ce n'est du qu'à une absence d'éducation. On dit d'eux qu'ils font bouillir des plantes [pour les manger] et boivent du sang, que c'est dans leur nature, mais ne serait-ce pas plutôt du au fait qu'ils ne connaissent pas encore la pureté du riz ?

Il poursuit en louant les efforts de défrichage des terres, vouées à débarrasser les Aïnous de leurs mauvaises habitudes :

[771] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.49
[772] *Ibid.*, p.49
[773] *Ibid.*, p.49
[774] *Ibid.*, p.50

> 此歳以来、其の東西地方は、土を墾して粱を植え以て粮食に充つる者有り。（中略）或は謂、壌曠土多く、俗艱苦を忍ぶも、其の野は以て耕す可く、其の水は以て漑す可く。[775]
> Cependant, depuis, à l'est et à l'ouest, des gens ont défriché des terres et planté du millet et fournissent des denrées. […] En d'autres termes, de nombreuses terres sont étendues, mais malgré tout, en supportant la difficulté, il est possible de cultiver ces terres, et il est possible d'irriguer.

La dernière image qu'il nous laisse des Aïnous est celle d'épicuriens, faciles à combler, dont les penchants font vivre le commerce :

> 男女は酒と煙を嗜むこと尤も甚しきも、皆は其の地に無き所なり。是の故に東南の賈船の至る所は、則ち其の人相い慶ぶなり。[776]
> Les hommes et les femmes sont particulièrement friands de boisson et de tabac, et il n'y en a nulle part dans cette région. Pour cette raison, les gens présents dans le sud-est où accostent les navires marchands sont très contents.

Il est intéressant de noter qu'au moment où Ara.i se penche sur le sort des « barbares » septentrionaux, il est lui-même taxé d'un certain degré de barbarie en tant que conseiller d'un souverain qui préfère les armes aux lettres, par des lettrés coréens, issus de l'ultime bastion de la civilisation chinoise depuis la chute des Ming en 1644[777].

Les deux dernières parties de son texte concernent l'Ezo septentrional (*Kita ezo* 北蝦夷) et oriental (*Higashi ezo* 東蝦夷). Il tire ses informations pour le premier de la carte de Matteo Ricci (Ri Matô 利瑪竇) de 1612 (On pourra consulter la carte 13 dans l'annexe XIII).

Dans le nord-ouest, Santan fournit des perles bleues, les plumes de faucon, et des superbes dessins et motifs peints sur soie ; ceux-ci sont des produits chinois (漢の物として). Il s'intéresse ensuite aux îles Kouriles (*Tôhoku Ezo* 東北蝦夷), qui, précise-t-il, sont appelées « Kurumise » par les autochtones. A notre connaissance, c'est la première occurrence du mot *Kurumise*[778] dans un écrit japonais. Plus particulièrement, Ara.i est le premier à intégrer ces deux territoires plus lointains au « bloc Ezo » ; il est en droit de le faire dans le sens où, en dehors de la frontière entre le fief de Matsumae et le territoire aïnou, il n'existe pas de frontière administrative entre Hokkaidô et Sakhaline, ou les Kouriles.

Celles-ci apparaissent lors de sa mention des naufragés septentrionaux. Ara.i est également le premier à les mentionner, sans doute du fait de son accès aux sources shogunales. Ceux-ci auraient passé sept mois à dériver, passé cent jours dans l'hiver boréal, sans voir ni soleil, ni lune, et auraient accosté dans un grand pays, avant de revenir via Itouroup et

[775] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.50
[776] *Ibid.*, p.50
[777] GRÉPINET Vincent, « Le 'barbare' en Corée et au Japon, à l'aune de la civilisation chinoise et de la civilisation japonaise », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.100-101
[778] Ce mot pourrait être une corruption d'un mot aïnou signifiant « sourd-muet » du fait de la présence de Kamtchadales dans les Kouriles. Les Aïnous auraient également appelé les Kouriles dans leur ensemble *chupka*, « là où se lève le soleil », du fait de leur position orientale par rapport à Hokkaidô.

Kounachir, dans le Tokachi[779]. Il s'agit sûrement ici d'une référence à Shichibei 七郎兵衛, de Matsuzaka 松阪 en pays d'Ise, qui transporte du riz de Kii à Edo en 1662. Il dérive, puis échoue en 1660 à Kounachir, avant d'être rapatrié par des Aïnous jusqu'à Itouroup, puis Hokkaidô. Cet épisode, très peu connu des lettrés, a néanmoins donné lieu à un entretien à leur retour (*kuchigaki* 口書き), le *Récit d'une dérive dans les mers septentrionales d'un bateau d'Ise* (*Seishû sen hokkai hyôryûki* 勢州船北海漂流記), dont Ara.i a eu vent, ou qu'il a peut-être même pu lire. A l'exception d'Ara.i qui le mentionne brièvement, aucun des lettrés évoquant des naufragés (Kudô, Hayashi ou Mogami) ne semble connaître l'existence de cet évènement[780]. Par la suite, la question des naufragés prend beaucoup plus d'importance parmi eux lorsque les Russes auront fait leur apparition dans le théâtre septentrional. Par contre, Ara.i ne fait aucune mention de l'histoire antérieure de Takeuchi Fujiêmon 竹内藤右衛門, son fils Takeuchi Tôzô 竹内藤蔵, Kunita Hyôêmon 国田兵衛門 et 55 autres marins d'Echizen, censés rallier Matsumae au départ de Mikuni-ura, le 1er jour du 4ème mois de 1644. Après avoir échoué en Mandchourie, et après un passage à Pékin, quinze d'entre eux reviennent au Japon via la Corée et Tsushima au 7ème mois de 1646[781]. Leur histoire constitue l'un des tous premiers récits de dérive ; il s'agit du *Dattan hyôryûki* 韃靼漂流記 (*Récits d'un naufragé en Tartarie*). Toutefois, il est possible que ce cas de « naufrage » ne l'ait en fait pas été, vu les moyens de cette expédition et le fait que les bateaux ne se soient pas séparés[782] ; c'est peut-être pour cela qu'il n'est pas évoqué par Ara.i. Le récit de leurs aventures apparaît dans six sources d'époque, dont le *Kan.ei hyôryûki* 寛永漂流記 et le *Echizen-sen hyôryûki* 越前船漂流記. (On pourra consulter le tableau récapitulatif concernant les naufragés en annexe XX).

Malgré son érudition, Ara.i reste perplexe sur le nombre exact des îles Kouriles (trente-sept d'après ses sources aïnoues), toutefois il précise qu'elles se fondent avec les îles d'Amérique du Nord (sans doute les Aléoutiennes) quand on consulte les atlas occidentaux[783]. Une nouvelle fois, il met son érudition et son accès à des sources exceptionnelles en exergue. Il évoque ensuite brièvement le passage de Vries dans la région, quelque huit décennies auparavant, avant de s'essayer à des raisonnements linguistiques. D'après lui, le mot signifiant « île » en hollandais (*bango* 番語) *–land-* se traduit par *mise*, en langue aïnoue ; le terme hollandais pour désigner les Kouriles, *Kurunranto*, devient *Kurumise* en langue aïnoue[784]. *Mise* pourrait en effet être une retranscription erronée de *moshir*, signifiant « terre », ou « pays », en langue aïnoue, donnant pour les Kouriles l'appellation *Kurmoshir* (« pays des brumes », ou « pays des hommes »). Il semblerait plus logique que le premier sens soit le bon D'après Augustin Berque, la proximité du courant froid Oya-shio au large de la côte Pacifique de l'île occasionne en moyenne deux mois et demi de brumes d'été dans le nord-est[785]. L'un des premiers lettrés japonais à s'intéresser à Ezo, Sakakura Genjirô, dans ses *Essais sur Ezo*,

[779] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.52
[780] WOOD Michael S., *Literary Subjects adrift: A cultural history of early-modern castaway narratives, CA. 1780-1880* (Des personnages littéraires à la dérive : une histoire culturelle des récits narratifs des naufragés de l'époque moderne), thèse de doctorat présentée au Département de Langues et Littératures d'Asie Orientale et à l'Ecole Doctorale de l'Université de l'Oregon, mars 2009, p.330
[781] http://www9.atwiki.jp/evergreenforest/pages/151.html, consulté le 8 septembre 2013.
[782] WOOD Michael S., *op.cit.*, p.271
[783] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.51
[784] *Ibid.*, p.53
[785] BERQUE Augustin, *op.cit.*, p.16

fait en effet référence à un épais brouillard (雲霧ふかく)[786] ; de nombreux navigateurs y font également référence dont Spanberg et La Pérouse[787]. Quand, lors d'un épisode souvent oublié de la Guerre de Crimée[788], les troupes franco-anglaises prennent brièvement Ouroup en 1855, ils la baptisent « Isle de l'Alliance » et l'archipel « Isles des Brumes », avant de quitter la région en 1856. L'historien spécialiste des relations nippo-russes George Alexander Lensen suppose que le nom des Kouriles, donné par les Cosaques à ces îles, viendrait du mot « kurit' » (fumant) pour désigner les volcans s'y trouvant[789], mais cela est peu probable.

Parmi ces îles Kouriles, Ara.i mentionne « Shiwiashikotan » (probablement Chiachkotan 捨子古丹), « Wiimoshi » et « Shiwimoshiri » (probablement Shimshir 新知), qui se trouveraient dans la région de Shitsui 室韋 (*Shiwei*), du nom d'une tribu mongole, au sud-est de la Tartarie. Il s'appuie sur le fait que « soir » en langue aïnoue se dirait *ashikaru*, et que *kotan* signifie le « pays », et que par extension « Shiwiashikotan » signifierait « le pays de l'Obscurité », dont les îles sont présentées sur une carte du monde. Malheureusement, il ne précise pas laquelle. L'un de ces successeurs en matière d'écrits géographiques sur cette région, Hayashi Shihei, se base sur des le *Livre des Monts et des Mers* (*Shan Hai Jing* 山海経), recueil de données géographiques et de légendes datant de l'époque des Han, mais aussi sur le récit de dérive à Itouroup en 1754, sans citer Ara.i. Hayashi affirme qu'à l'est du Kamtchatka se trouve le Pays de l'Obscurité (夜国[790]), car celle-ci s'y prolongea nuit et jour (海気皆黒). Ara.i se serait-il servi de mêmes fragments chinois ? En outre, comme Hayashi a certainement lu la *Description d'Ezo* d'Ara.i, s'est-il inspiré des mêmes sources chinoises ? Dans ce cas, pourquoi ne pas également citer Ara.i ? Cela semble probable, car en tant que conférencier confucéen du shogun, il va sans dire qu'Ara.i est le plus érudit des deux en matière de sources chinoises. Au final, la description qu'Ara.i fait des Kouriles n'est guère reluisante :

> 其の国は山皆高峻、黒霧四塞し、風気寒し。[791]
> Ces pays sont tous recouverts de hautes montagnes, des forteresses naturelles entourées de montagnes et de rivières et enveloppées d'un brouillard noir, balayés par des vents froids.

[786] SAKAKURA Genjirô, *Ezo zuihitsu* (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.65

[787] LA PÉROUSE Jean-François de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, Paris, édition du Carrefour, collection « Voyages et Découvertes », 1930, p.214

[788] Guerre de Crimée : guerre qui opposa entre 1854 et 1856 la Russie d'une part, la Turquie, ainsi que la France et l'Angleterre, ses alliées, de l'autre. Quelques opérations navales eurent lieu dans l'Océan Pacifique, bien qu'elles aient été rares, mis en jeu des forces relativement faibles, et restées sans incidence sur l'issue du conflit. En 1854, la France ne peut se réclamer d'aucune possession territoriale en Extrême-Orient (et ce avant la mise en place de l'Indochine française en 1887), bien qu'elle possède Tahiti et les Marquises, ainsi que la Nouvelle-Calédonie. A la fin de l'automne 1855, avant de rejoindre le reste de la flotte alliée du Pacifique, les frégates française Sibylle et anglaise Pique, attaquent les Russes sur l'île d'Ouroup avant de repartir.

[789] LENSEN George Alexander, « Early Russo-Japanese Relations » (Le début des relations nippo-russes), *The Far Eastern Quarterly*, vol.10, n°1, novembre 1950, p.4

[790] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 2 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.39

[791] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.53

Bien qu'il précise que les mers « regorgent de poissons et de cétacés, certains de la taille de chevaux » et qu'ils peuvent pêcher le poisson « à la main » quand celui-ci remonte les cours d'eau[792].

La *Description d'Ezo* est un ouvrage dont le plan peut faire penser aux descriptions de provinces anciennes, comprenant des notices sur les lieux, les mœurs et les productions, les *fudoki* 風土記, un genre emprunté à la Chine. Il connaît une grande vogue à l'époque d'Edo[793], ce qui a sans doute participé à encourager les lettrés à écrire sur Ezo et les Aïnous, et influencé leur style rédactionnel. Ara.i suit un plan linéaire : histoire des Emishi, mœurs et coutumes, géographie et ressources. Cependant son argumentation n'est pas économique, et cette dernière partie est très restreinte, par rapport à la *Description d'Ezo*, *fudoki* postérieur écrit par Matsumae Hironaga quelque six décennies plus tard. L'argument utilisé par Ara.i est celui d'autorité, avançable par un érudit de son envergure, qui s'appuie à la fois sur des sources chinoises, japonaises, et même européennes. Toutefois, à aucun moment, il n'est dit explicitement qu'il faut changer de politique par rapport à Ezo. Il semblerait qu'il souhaite simplement informer le shogunat des réalités de cette île, de laquelle il est censé tirer de plus en plus de profits via les *tawaramono*. Toutefois, il insiste peu sur la production de ces produits, sans doute faute de connaissances sur la réalité économique locale, que nous aborderons dans la partie suivante.

La postérité de cet ouvrage dépasse le cercle des lettrés japonais. En effet, pendant son séjour à Irkoutsk autour des années 1805, Julius Klaproth a l'occasion de consulter une « relation japonaise de Yeso, dont l'une portait la date de 1720 », dont il intercale différents extraits dans sa traduction du *Panorama illustré des trois royaumes* de Hayashi Shihei[794] ; il cite le « docteur de *Faksikf* », transcription de « Hakuseki ». Ceci signifie que non seulement l'un des plus grands traducteurs et orientalistes de son temps cite Ara.i, mais aussi que l'Ecole de navigation d'Irkoutsk s'est procuré cet ouvrage, d'une manière ou d'une autre. Pour cela, il n'y aurait que deux possibilités : soit l'un des naufragés recueillis l'a emporté avec lui au cours d'un voyage - ce qui signifierait une très grande notoriété, ainsi qu'un accès relativement facile à cet ouvrage-, soit ils se le sont procurés via les ambassadeurs que représentent Adam Laxman, ou Mogami Tokunai et les naufragés russes dans les Kouriles. Quoiqu'il en soit ceci semble indiquer qu'il touche un public relativement nombreux et jouit donc d'une grande notoriété par rapport à un tel sujet.

(iv) Sakakura (ya) Genjirô 坂倉源次郎 – le premier envoyé spécial shogunal pour l'exploitation aurifère

En 1716, l'arrivée au pouvoir du 8ème shôgun, Yoshimune 吉宗, coïncide avec le départ d'Ara.i, ainsi qu'avec la mise en place d'une politique générale, fiscale et économique pour le pays, sous la forme de mesures d'austérité économique et d'accroissement des finances

[792] ARA.I Hakuseki, *op.cit.*, p.53
[793] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.303
[794] RINSIFÉE (Shihei Hayashi), *San kokf tsou ran to sets, ou Aperçu général des trois royaumes*, traduction de Julius Klaproth, Londres, Oriental Translation Fund, 1832, p.IV

shogunales, appelée « Réformes de l'ère Kyôho » (*Kyôhô no kaikaku* 享保の改革), sous l'impulsion du Préfet aux comptes, Kan.o Haruhide 神尾春央 (1687-1753). Celui-ci serait à l'origine de la phrase qui résume l'esprit de cette réforme : « Il en va des paysans comme de l'huile de sésame, plus on presse, plus ça sort » (*Goma no abura to hyakushô ha, shiboreba shiboru hodo deru mono* 胡麻の油と百姓は、絞れば絞るほど出るもの)[795]. Yoshimune n'a pas été élevé pour être shogun, mais a été choisi. Il est déjà adulte et habitué à administrer un fief important (celui de Wakayama 和歌山, également appelé Kishû 紀州) quand il prend la tête du pays. Pour faire suite aux encouragements prodigués à l'étude des lettres par Tsunayoshi, il souhaite redonner une place plus importante à la préparation militaire et aux vertus guerrières[796]. En outre, la politique économique de Yoshimune, à travers l'encouragement au défrichement, l'augmentation du taux de prélèvement fiscal, la généralisation du système des taux fixes pour le calcul de l'impôt, et même une réduction de la durée du *sankin kôtai* en échange d'une contribution exceptionnelle de la part des *daimyô*, reprend en grande partie les idées d'Ara.i, tout en innovant sur certains points. Malgré tout, l'inertie financière, la difficulté de connaître les revenus marchands -et donc de les taxer- ajoutés à la famine de 1732, durant laquelle la population diminue de 800 000 personnes, font de la politique de Yoshimune un demi-échec[797]. Quand, deux décennies après les théories de Namikawa et Fukami, Sakakura(ya) Genjirô 坂倉（屋）源次郎[798] publie ses *Essais des mers du Nord* (*Hokkai zuihitsu* 北海随筆[799]), les finances shogunales ne sont pas au beau fixe.

Originaire du quartier d'Asakusa, à Edo, Sakakura devient géologue et ingénieur minier shogunal (*Kinza yakunin* 金座役人), selon certaines sources, inspecteur de la flore médicinale (*yakusô ginmi* 薬草吟味), selon d'autres[800]. On possède relativement peu d'informations à son sujet, mais certains auteurs pensent voir dans l'utilisation de *Hokkai* dans son titre, un pseudonyme qu'il se serait donné pour faire référence à son lieu de vie. *Hokkai* désignant à cette époque-là la région d'Echigo et des alentours, et lui-même étant un spécialiste minier, il est probable qu'il a travaillé dans l'île de Sado. Il aurait reçu un ordre de mission du shogunat en décembre 1736 de se rendre à Ezo grâce aux fonds du responsable de la monnaie d'Edo, Gotô Shôsaburô 後藤圧三郎, dans l'optique d'ouvrir des mines d'or et d'argent, activité exclusive du shogunat. Il quitte Edo au deuxième mois de 1737 et atteint Matsumae deux mois plus tard. Suite à ses tentatives infructueuses de trouver des filons, il rentre au neuvième mois de 1738. Selon certains auteurs, dont Ôishi Shinsaburô 大石慎三郎, il s'y rend en 1736 et 1737[801]. Il ne nous reste aucune trace des rapports miniers qu'il a établis.

---

[795] FUJITA Satoru, *op.cit.*, p.69
[796] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.356
[797] *Ibid.*, p.357
[798] La retranscription de son nom est l'objet de controverse : Sakakura Genzaemon 阪倉源左衛門, d'après Kinda.ichi Kyôsuke, ou Sakakura Genhachirô 坂倉源八郎. La retranscription utilisée dans le corps du texte est celle privilégiée par Matsumae Hironaga en évoquant cet invité intrusif dans les *Archives précieuses de Fukuyama* (*Fukuyama Hifu* 福山秘府). Inobe Shigeo le nomme même Itakura 板倉 dans son ouvrage INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.48, mais les erreurs de frappe y sont fréquentes.
[799] Une transcription est consultable à l'adresse suivante : http://ambitious.lib.hokudai.ac.jp/hoppodb/kyuki/doc/0A000270000000.html, consultée le 24 septembre 2013.
[800] « Ezochi ikken » (Affaire d'Ezo) dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.304
[801] ÔISHI Shinsaburô, *Tanuma Okitsugu no jidai* (L'époque de Tanuma Okitsugu), Tôkyô, Iwanami Shoten, 1991, p.144

Sakakura évoque dans ses *Essais des mers du nord* ou *Essais d'Ezo* (*Ezo zuihitsu* 蝦夷随筆[802], ci-après *Essais*) [803] les conditions réelles en territoire de Matsumae. A la fin de son ouvrage, on peut trouver son avis personnel concernant l'ouverture et le développement d'Ezo. Dans ses *Essais*, Sakakura commence son récit en 1737 par des considérations géographiques, telles que la distance séparant Ezo de Tsugaru. Il précise que Matsumae et Ezo forment un seul et même pays, et que le territoire de Matsumae s'étend jusqu'à Kuma.ishi à l'ouest et Kameda à l'est[804]. Il précise qu'il est impossible de se rendre en territoire aïnou sans raison valable. Il précise ensuite les produits d'exportation majeurs (plumes de faucon et d'aigle, grues, vésicules biliaires d'ours, lichen médicinal du sud de Sakhaline *eburiko* (*fomitopsis officinalis*), hareng, laminaire (*kombu*), saumon –séché, salé, œufs -, peaux d'ours, de cervidés et de phoque, baleine, huile de requin, peaux de loutres de mers et d'otaries de mer, brocart et perles), avant d'évoquer l'histoire de l'exploitation aurifère à Hokkaidô (Shiriuchi, Kunui, Unbetsu, Yûbari, Haboro)[805], et sylvicole[806]. Il évoque le commerce de loutre de mer à Kiitappu, au large duquel se trouvent de nombreuses îles. Sakakura pense même qu'il pourrait s'agir des Mille Îles d'Ezo (所謂蝦夷の千島か), bien qu'il y en ait trente-sept aux dires des autorités de Matsumae[807]. Ses propos brossent un très large panorama, allant des dires de capitaines de navires évoquant la présence d'hommes de Santan à Sôya[808], à la mention de naufragés coréens échoués à Ezo[809], à des remarques lexicales en langue aïnoue (*pet* signifie « grande rivière » et *nai*, « petite rivière »[810]). Cependant, le fil rouge de son étude reste avant tout agricole et géologique ; c'est ce pour quoi il est venu.

Il relativise la difficulté de la culture rizicole, tout en soulignant les autres cultures possibles (millet, froment, soja, haricot rouge, aubergine, etc.)[811]

> 津軽も以前は松前の如くに米出来ざる国成べし。今弘前より外ヶ浜へかけて悉く平田と成し（略）一年試みて出来ざるゆへ土地に合不と決定する事あるべからず。[812]
> Comme on le dit aujourd'hui de Matsumae, on disait auparavant du Tsugaru qu'il était impossible d'y faire pousser du riz. Aujourd'hui il y a des rizières tout du long de Hirosaki à Sotogahama. […] ce n'est pas parce qu'on n'arrive pas à faire pousser du riz en un an qu'il faut décréter que le terrain n'est pas compatible.

Et quand il évoque l'arrêt de l'exploitation aurifère après les troubles de Shamush'ain (sic), c'est pour mieux souligner que ces filons restent inexploités.

> シャムシャインが一乱より砂金は取事相止、蝦夷へ入込事制禁成ゆへ、其後再興するものもなし。今とても以前の法を以て砂金を採らば可レ出事なり。[813]

---

[802] Une transcription est consultable à l'adresse suivante : http://ambitious.lib.hokudai.ac.jp/hoppodb/kyuki/doc/0A000270000000.html, consultée le 24 septembre 2013.
[803] Il existe d'autres recueils aux contenus identiques. On citera *(Ezo) Matsumae karasu* 蝦夷松前烏, *Ezo ridan* 蝦夷俚談, *Ezo kôki* 蝦夷行記, *Ezo ichiran* 蝦夷一覧 (qui reprend le premier livre des *Essais des mers*).
[804] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.57
[805] *Ibid.*, p.60-61
[806] *Ibid.*, p.61-62
[807] *Ibid.*, p.64
[808] *Ibid.*, p.62
[809] *Ibid.*, p.63
[810] *Ibid.*, p.64
[811] *Ibid.*, p.67
[812] *Ibid.*, p.67

Depuis les troubles de Shamush'ain, l'exploitation aurifère a été interrompue, et il est interdit de pénétrer à Ezo, et personne n'a donc repris la main. Il serait possible maintenant d'en extraire comme par le passé.

De par sa volonté de rouvrir les exploitations aurifères et de persévérer dans les tentatives de culture rizicole, il apparaît comme un avocat de l'ouverture et du développement de l'île d'Ezo. En sus, il présente cette mission comme une sorte de « Destinée Manifeste »[814], une mission civilisatrice vis-à-vis d'un peuple rustre et inculte, qui ne sait pas profiter des ressources qu'offre leur pays.

Contrairement à la description des mœurs aïnoues d'Ara.i, celle de Sakakura possède un caractère beaucoup moins objectif et beaucoup plus militant. Ce n'est plus leur aspect barbare qui est mis en exergue, comme dans les textes plus anciens ou chez Ara.i, mais leur incapacité à mettre à profit les ressources que la nature leur fournit. On ressent beaucoup plus de pragmatisme, et moins d'influence des écrits classiques et confucéens dans l'écriture de Sakakura.

蝦夷は海辺に住て山に住はすくなし。魚猟を事とす。漁人の故なり。山に住む蝦夷は稗、粟等作り又獣を取て食し其皮を着す。総て性質直情にして痴なり。文物の見るべきなく、実に夷狄にて、獣にひとしき形なれども、心ゆたかなるは、衣食住の心遣ひなく、金銀通用せざれば、自ら利倍の巧みなき故なるべし。家居はいづれへ移すとても心にまかせ、家作は山より木を取、縄にてからげ、むしろばりにし、床なくしてみな土間、或はは木の皮におほひたるもあり。衣はラヒヤウと云木の皮を以てメノコシ手織にし、是をアツシと云。メノコシとは女の子言なり。又獣の皮をも着し、あるに住たる体になるは寒暑あへておそれざる故なり。散髪にしてかぶり物なく、跣足にて帯せず、食物は生みよりあがり、又朝、夕ときまりたる食事なく、ただ晩食のみにて一食なり。形像一眉深目、髪髭ながふして総身毛を生たる事態のごとし。[815]（中略）神仏なく医薬なく文字なし。（略）若は天を拝し日を拝する心もあるか。[816]（中略）国に五穀生と雖も、山海の利沢余国に倍し、士民質朴にして利倍を事とせず。誠に上古の民の風あり。（中略）国を開く事おそき故にや、風俗敦厚にして、此豪幣の兆しなし。[817]

Les Ezo vivent sur les côtes ; il y en a peu qui résident dans la montagne. Ils pêchent. C'est un peuple de pêcheurs. Ceux qui vivent dans la montagne cultivent le millet japonais et italien ; ils chassent des animaux qu'ils mangent et dont ils portent les peaux. Leur disposition est franche et bête. Ils ne savent même pas lire, en vérité les Ebisu sont comme des animaux, mais ils ont l'esprit ouvert. Ils n'ont aucune considération pour leurs vêtements, leur nourriture, ou leur habitat, et comme ils n'utilisent communément ni or ou ni argent, qu'ils ne possèdent aucun talent pour produire des bénéfices. Ils déplacent leurs maisons quand ça leur chante, ils les construisent avec du bois de la montagne, et de la corde ; il n'y a de sol que de terre battue, ou recouverte d'écorce. Leurs vêtements sont tissés à la main par les *menokoshi* à partir d'écorce d'un arbre appelé *Rahiyau* ; on nomme ces vêtements *atsushi*. Les *menokoshi* sont les jeunes filles. Ils portent également des peaux de bêtes, parce qu'ils ne craignent ni le froid ni le chaud dans leur maison comme sur leur corps. Leurs cheveux sont emmêlés, il ne porte ni coiffe, ni chaussures, ni *obi* ; leur nourriture remonte les rivières de la mer, ils ne mangent ni le matin ni le soir de façon fixe, mais se contentent d'un simple repas le soir. Ils n'ont qu'un seul sourcil et

[813] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.66
[814] Traduction de « Manifest Destiny ». Terme forgé par le journaliste John O'Sullivan vers 1845. Idéologie américaine, selon laquelle la nation américaine avait pour mission divine de répandre la civilisation et la démocratie dans l'Ouest américain et que celle-ci possédait un caractère inéluctable.
[815] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.69
[816] *Ibid.*, p.71
[817] *Ibid.*, p.76

des yeux enfoncés, leurs cheveux et leurs barbes s'emmêlent et ils sont couverts de poil. […] Ils ne pratiquent ni le shintoïsme, ni le bouddhisme, ne connaissent pas la médecine, ni l'écriture. […] Peut-être vénèrent-ils le ciel et le soleil ? […] Bien que le pays compte des cultures des cinq céréales coutumières, les fruits de la mer et de la montagne sont plus nombreux que dans d'autres pays, Cette population rustre n'en tire aucun profit. En vérité, c'est un peuple d'autrefois, […] ils sont en retard dans le développement de leur pays, et leurs coutumes profondément ancrées ne présagent pas de fortes retombées pécuniaires.

A travers cet extrait, Sakakura nous indique que les Aïnous méprisent l'or et l'argent présent sur leur territoire. La rhétorique employée est celle de la responsabilité japonaise de pallier les manquements des Aïnous face aux ressources présentes sur leur territoire. Sa solution n'est pas l'assimilation active, mais la colonisation (et finalement l'assimilation).

土着のものは魚猟を以て業となし、田作の百姓は隣国の窮民を以て作にあて百姓の業を二つにする時は、おこたらずして成就すべし、五穀生ずる時に至りては国は次第に広まり、蝦夷もおのづから習いおぼへて穀食と成る時は、則本邦の人と化すべしといへり。[818]

Les autochtones pratiquent la pêche comme activité, si nous faisions venir des gens du peuple pauvres des provinces voisines pour mettre en place des rizières, nous profiterions de ces deux activités, avec de l'application, nous remplirions notre objectif et ferions pousser les cinq céréales ; le pays s'agrandirait petit à petit, les Ezo s'éduqueraient eux-mêmes, mangeraient ces céréales, et deviendraient comme les habitants de notre pays.

Sakakura argumente son propos en soulignant que cela a déjà été le cas pour les Emishi sous la domination du gouvernement provincial de Taga. En outre, cette référence nous indique que Sakakura a pu lire Ara.i avant de rédiger les *Essais*.

En outre, un contrôle renforcé permettrait également de rétablir l'ordre.

罪科ある者とてもかろきにとり国を追放ふまでにて、死罪の沙汰なし。是によりて近年は他国より放蕩なる者ども入込、やかましき事共もあれども、取わけて吟味もなく、其分にて事済ゆへ、却て土着の者の迷惑する事も有り。[819]

Les personnes ayant commis un crime et recevant une punition légère sont bannis du pays, et non exécutés. De ce fait, de toutes les autres régions du Japon sont arrivées des personnes qui vivent une vie de débauche, et de vociférations. Ils sont éparpillés et sans surveillance. Il arrive donc qu'ils causent des troubles.

Rien n'est dit ici clairement, mais on entrevoit des arguments qui seront avancés presque un siècle et demi plus tard lors de la mise en place des *tondenhei*.

Sakakura Genjirô allie les considérations économiques pragmatiques d'un Satô Genrokurô ou d'un Namikawa Tenmin, à la vision des rapports entre barbares et civilisés nippo-centrée d'Ara.i, en y ajoutant une tendance à la responsabilisation du Japon vis-à-vis de ces barbares (qu'il semble assimiler à des « bons sauvages » ; c'est perceptible à travers le vocabulaire qu'il emploie pour les décrire 心ゆたかなる, 風俗敦厚). En outre, il présente le

[818] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.77
[819] *Ibid.*, p.58-59

décalage entre Japonais et Aïnous de manière plus temporelle (上古の民, 国を開く事おそき), plutôt qu'ethnicisante. En outre, il met en exergue la possibilité de cultiver des céréales en effectuant, comme Namikawa, des analogies entre Hokkaidô au 18ème siècle et les régions septentrionales de Honshû durant l'Antiquité. Une fois l'agriculture lancée, les Aïnous y participeraient et changeraient leurs habitudes, alimentaires et autres.

Sakakura est un précurseur et un visionnaire dans le sens où, envoyé en mission de prospection, il propose néanmoins des informations et des avis qui vont au-delà des relevés et des chiffres ; il mène une véritable réflexion sur l'île dans son ensemble : une mise en contexte historique concernant l'expansion septentrionale japonaise, l'histoire des Aïnous, leurs coutumes, et même un lexique restreint (qui conclut son ouvrage), un aperçu des relations nippo-aïnous sur l'île. En plus d'être, au même titre que la *Description d'Ezo* d'Ara.i, l'un des ouvrages-clés des chercheurs en histoire septentrionale aujourd'hui, il est indéniable qu'il a influencé les penseurs de son temps, tels que Kudô Heisuke et Hayashi Shihei, bien que ceux-ci se montrent étonnamment réticents à le citer comme référence, peut-être du fait qu'il n'est pas véritablement un lettré. Les conclusions de Sakakura n'ont pas du plaire aux guerriers et vassaux du fief, car en 1766, le préfet aux comptes shogunal, Kawa.i Hisataka 川井久敬 (1725-1775) envoie une mission de trois hommes en territoire aïnou pour effectuer une nouvelle campagne de prospection minière à Shiriuchi, Setanai, et d'autres endroits[820] . Bien qu'elle reste sans suite, ceci prouve que ses écrits ont attiré l'attention du shogunat, et que celui-ci n'est plus tout à fait indifférent vis-à-vis de ce territoire septentrional. Toutefois, peut-être du fait d'une certaine discrétion domaniale, la réalité économique de l'île lui échappe encore, ainsi qu'aux auteurs –lettrés ou envoyés sur place. Face au potentiel caché et parfois fantasmé de l'île se trouve sa richesse réelle, la production proto-industrielle et proto-capitaliste des « lieux d'entreprise alloués » (*basho ukeoi* 場所請負).

2. La réalité économique locale : La transition entre des priorités économiques héritées du Moyen-âge à une économie proto-industrielle et proto-capitaliste

Comme nous venons de le voir, malgré le fait que certains des avocats de l'ouverture et du développement de l'île d'Ezo se soient rendus sur place, il semblerait que la réalité économique locale leur ait échappé, même Ara.i Hakuseki, pourtant conscient de l'importance des *tawaramono*, se focalise plutôt sur l'or et le riz. En outre, il va sans dire que pour des penseurs tels que Namikawa et Ara.i, les relations nippo-aïnoues ne dépassent pas le stade dichotomique du barbare et du civilisé, à l'intérieur d'un cadre de pensée confucianiste bien défini, et qu'ils n'imaginent pas l'ampleur de la dépendance du fief vis-à-vis de ces intermédiaires commerciaux. Pour eux, comme celle des grands empires chinois, la richesse potentielle de l'île ne se calcule que sur la base de denrées enviables dans l'Ancien Régime – or, argent, métaux précieux-, et de riz, à la base de l'économie physiocrate japonaise. Cependant, la réalité économique sur place est tout autre. Comme nous avons pu le voir dans la partie précédente, la richesse de Hokkaidô se calcule depuis le Moyen-âge en denrées rares

[820] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.343

de l'étranger (brocarts, perles) et en produits d'élite (plumes et peaux de loutres de mer et d'otaries de Steller), et d'une certaine mesure en denrées halieutiques (saumon) ; à partir du 18ème siècle, les *tawaramono* (*kombu*, en particulier) et la farine d'épandage à base de hareng se substituent aux *karumono*. Ce passage d'une priorité donnée aux produits d'élite à des produits de consommation de masse marque la transition entre une économie domaniale de troc, héritée du Moyen-âge, à une économie moderne basée sur l'investissement de capitaux, l'emploi de main d'œuvre, la transformation de produits - en d'autres termes à une économie proto-industrielle et proto-capitaliste à l'intérieur du système des « lieux d'entreprise contractuels ». Dans les relations nippo-aïnoues, cette transition se matérialise par de nouveaux modes de soumission et de dépendance économiques et les cérémonies d'*umsa*. Il semble donc que c'est au moment même où les lettrés commencent véritablement à s'intéresser au potentiel économique de l'île en tant que fournisseur de terres, de riz, et de métaux précieux, bases de la richesse d'Ancien Régime, que celui-ci évolue vers une activité proto-industrielle et proto-capitaliste. Dans cette partie, nous nous attacherons à étudier les origines, le fonctionnement et les conséquences de ce système sur les différents acteurs à Hokkaidô.

(1) Les origines du système des *basho* : conséquence d'une transition économique, démographique, technique et agricole

(i) Une reconversion rendue nécessaire par la guerre de Shakush'ain : une nécessité de diversifier ses activités et d'augmenter ses liquidités

Comme nous l'avons vu précédemment, pendant tout le 16ème siècle, l'économie ainsi que la légitimité du fief dépendent presque entièrement du commerce nippo-aïnou. Il convient néanmoins de revenir plus précisément sur les finances domaniales pour prendre la pleine mesure de l'impact économique du système des lieux d'entreprise contractuels sur l'économie domaniale, à partir du début du 18ème siècle.

Il ne reste aucun document précis concernant les finances du fief dans ses jeunes années ; on peut pourtant imaginer que la construction du château de Fukuyama à partir de 1605, ainsi que les visites répétées à Kyôto et à Edo destinées à asseoir l'autorité nouvelle des Matsumae dans le nord ont du participé à vider les jeunes caisses domaniales. Preuve en est qu'au milieu du 17ème siècle, les seigneurs Ujihiro 氏広 et Takahiro 高広 (voir la liste généalogique 2 dans l'annexe XI), sont obligés de contracter des emprunts auprès du shogunat (l'équivalent de trois mille *koku* de riz en 1666)[821]. Qu'en est-il des revenus du fief ? On sait par la *Description de l'unification du Tsugaru* (*Tsugaru ittōshi* 津軽一統志), qu'au lendemain de la guerre de Shakush'ain, les huit ou neuf navires de commerce du fief (*tebune* 手船) lui rapportent environ 1000 à 2000 *ryô*, les revenus sur la chasse aux faucons à peu près la même somme, les taxes diverses (d'entrée et de sortie, ainsi que sur les habitants), environ 600

[821] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.162

ryô[822]. Toutefois, suite au verrouillage du territoire aïnou après 1670, les revenus liés à l'exploitation aurifère et la chasse aux faucons chutent de manière drastique. Bien que deux derniers sites d'exploitation pour la recherche d'or et d'argent soient ouverts en 1677 à Yûrappu et en 1703 à Esatsu, leur difficulté d'accès et l'absence d'autosuffisance de ces sites entraînent dans leur fermeture au bout de deux ans[823]. En sus, les tensions nippo-aïnoues restent vivaces par endroit, et ce plusieurs décennies après la fin du conflit ; en 1692, Umushimate, un chef aïnou des alentours de la mine de Haboro, menace les exploitants de soulèvements, une soixantaine fuit à Fukuyama[824]. L'exploitation aurifère sur Hokkaidô est finalement complètement stoppée, comme l'atteste un document de 1717[825].

De la même manière, le trafic de faucons décroit ; ceci est une conséquence croisée de la guerre de Shakush'ain, d'une sur-chasse sur la population fauconnière, et des interdictions liées à l'accession au pouvoir de Tsunayoshi et à la mise en place des « édits relatifs à la protection des animaux » (*shôrui awaremi rei* 生類憐み令) de 1687 (finalement abolis en 1709). Le nombre de postes fauconniers chute : de 300 dans les années 1660, il passe à 211 (ou 208[826], ou même 190[827] selon les sources) en 1700, dont 136 contrôlés par des membres de la famille Matsumae[828]; parmi ceux-ci, cinquante-neuf postes appartiennent au petit-fils du 6ème fils de Yoshihiro, Kagehito, le compilateur des *Chroniques de Shinra*. Certains *takamachi*, plutôt que de s'aventurer en territoire aïnou, commercent désormais directement avec ces derniers, qui attrapent eux-mêmes les faucons[829]. En 1717, Yoshimune remet brièvement la fauconnerie au goût du jour, et 80 jeunes faucons sont attrapés, marquant le dernier pic de la chasse au faucon à Ezo. Au milieu du 18ème siècle, il ne reste que 22 ou 23 postes en activité[830].

Privé de plusieurs milliers de *ryô* de revenus de l'activité fauconnière et aurifère, le fief n'en a pas moins besoin de liquide pour importer les nombreuses denrées auxquelles il n'a pas accès du fait de l'absence d'agriculture et de riziculture. En effet, les deux denrées les plus importées, d'après Mogami en 1798, sont le riz (68 000 *koku*) – en particulier de Tsugaru, Akita et Sakata[831] - et le sel (13 000 *koku*) [832]. En sus, le fief importe du riz d'Echigo, d'Akita,

[822] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.153
[823] YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.89
[824] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.206
[825] KAIHO Mineo, *Kinsei Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire des Ezo dans l'époque pré-moderne), Tôkyô, San.ichi shobô, 1984, p.275
[826] *Ibid.*, p.248
[827] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.208
[828] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), University of California Press, Berkeley, 2006, p.106
[829] *Ibid.*, p.107
[830] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.32
[831] SAKAKURA Genjirô, « Ezo zuihitsu » (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.61

du Tsugaru et d'Etchû, du saké d'Akita, d'Echigo et d'Ôsaka, ainsi que du textile, des vêtements, du papier et des objets de première nécessité (ustensiles de cuisine, laques, etc.), du sel, des nouilles, des tatamis et du vinaigre de la Mer Intérieure, du coton et du sucre de Shikoku, de la corde de Tsuruga et du sucre de Kagoshima et des Ryûkyû[833]. A titre d'exemple, selon le registre de marchandises (*nimotsu okuri jô* 荷物送り状) que la maison de commerce Chikuzen-ya 筑前屋 fait parvenir à Matsumae en février 1786, il est stipulé que le bateau compte soixante personnes, et qu'il est chargé de quatre mille cinquante ballots de sel, de trois cents *tan* 反 de coton, cent-cinquante de coton blanc (et d'autres types de coton à hauteur de cent cinquante autres *tan*), vingt tonneaux de 4 *to* 斗 chacun de saké, quarante-sept pipes à tabac, 4 paquets de hameçons, quinze vieux kimonos, 75 *tawara* de 4 *to* de riz de qualité, 33 *koku* et six *to* de riz[834]. Par ailleurs, un *daimyô* a un grand besoin d'argent liquide à cause des dépenses engendrées par le système de « résidence alternée » à la capitale shogunale. Cette dépendance au numéraire donne l'ascendant aux maisons marchandes sur le shogunat et les fiefs, qui s'appauvrissent peu à peu, acculés par leurs revenus en riz. Ce phénomène est visible dès le milieu du 17ème siècle[835] ; en 1681, le fief est officiellement réprimandé par le shogunat pour ses problèmes financiers[836]. Il devient urgent de trouver des revenus de substitution.

(ii) La mise en place de la sylviculture en territoire japonais

L'une des activités qui va remplacer la fauconnerie et l'exploitation aurifère est la sylviculture. Les documents à ce sujet sont moins nombreux que pour ces deux premières activités, mais l'on sait que dès 1678, le fief prélève des taxes sur la première exploitation sylvicole, à Assabu 厚沢部, en territoire japonais. Ces prélèvements sont effectués par l'intermédiaire de son tout nouveau bureau à l'exploitation sylvicole (*hinokiyama bansho* 檜山番所), installé à Kami no kuni, puis à Esashi, et par son préfet à l'exploitation sylvicole (*hinokiyama bugyô* 檜山奉行)[837]. Du fait du défrichage et de l'ouverture de rizières dans les régions nord de Honshû, fournisseur de bois, la déforestation oblige les maisons à se tourner plus au nord encore. Elles exploitent tout d'abord le cyprès japonais (*hinoki* 檜, *Chamaecyparis obtusa*) ou l'*asunaro* 羅漢柏 (*thujopsis dolabrata*) dans la région de Mena 目名. Ces premières exploitations sont cantonnées au territoire japonais ; en territoire aïnou, les

---

[832] FLERSHEM Robert G., « Some Aspects of Japan Sea-shipping and Trade in the Tokugawa Period, 1603-1867 » (Quelques aspects de l'exportation maritime et du commerce pendant l'époque Tokugawa, 1203-1867), *Proceedings of the American Philosophical Society*, volume 110, n°3, juin 1966, p.185

[833] *Ibid.*, p.407

[834] « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.349-350

[835] YAMAMURA Kôzô, « Toward a Reexamination of the Economic History of Tokugawa Japan, 1600-1867 » (Vers une relecture de l'histoire économique du Japon des Tokugawa, 1600-1867), *The Journal of Economic History*, volume 33, n°3, 1973, p.512

[836] HOWELL David L., *Capitalism from within: Economy, Society, and the State in a Japanese Fishery* (Un capitalisme intérieur: économie, société et État dans une pêcherie japonaise), Berkeley, University of California Press, 1995, p.27.

[837] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 1 (sur 9), Résumé, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.29

plus anciennes concessions remontent à l'ère Shôtoku au moins (1711-1716)[838]. En avril 1695, l'exploitation d'Asshappu subit un incendie[839], et plus de la moitié des arbres sont perdus[840]. Par conséquent, les exploitants focalisent dorénavant leur attention sur le pin d'Ezo (*Ezo-matsu* 蝦夷松, *Picea jezoensis*), le sapin de Sakhaline (*todo-matsu* 椴松, *abies sachalinensis*) et le pin blanc du Japon (*goyô-matsu* 五葉松, ou *himeko-matsu* 姫小松, *pinus parviflora*). L'activité reprend peu à peu, et en 1701, il y a plus de 1 100 bûcherons (*somabito* 杣人) dans la région d'Esashi[841]. Ceux-ci viennent en majorité des fiefs voisins de Tsugaru et Nambu, où se pratique également cette activité[842]. Les maisons marchandes sont également basées dans ces fiefs, à l'instar de la bien-nommée Nambu-ya 南部屋, qui entreprend la sylviculture dans les environs d'Akkeshi au tout début des années 1730[843], ou les Hidaya 飛騨屋, qui ouvrent plusieurs concessions sur 5 ans en 1745. Les exploitations sylvicoles s'étendent progressivement en territoire aïnou, avec la permission du fief, pour qui les revenus sont importants. Les Hidaya paient 2 300 *ryô* de taxes sur cinq ans ; à Shiribetsu, la commission à payer pour un an atteint les 1 200 *ryô*, pour une production de 14 000 à 15 000 *ishime*[844]. En tant qu'activité de substitution, la sylviculture prend peu à peu son essor, avec des conséquences économiques bénéfiques pour le fief, mais extrêmement néfastes pour les relations nippo-aïnoues. Nous en reparlerons plus avant. Après la guerre de Shakush'ain, le fief ne peut donc plus compter sur les revenus de l'activité fauconnière, ni aurifère, il doit diversifier ses sources de revenus. Il se tourne vers les produits d'exportation, visant le marché intérieur japonais, telles que le bois, mais également à des produits de consommation de masse, dont l'exportation hors du Japon est encouragée par Ara.i et ses successeurs, les *tawaramono*.

(iii) Les conséquences d'une évolution économique shogunale : la priorité aux *tawaramono* pour faire face à une demande quasi-industrielle

Comme nous l'avons vu plus haut, Ara.i Hakuseki a été l'un des précurseurs du remplacement du cuivre et d'autres métaux précieux par des « produits en sac » ou « ballots » (*tawaramono*), tels que le *kombu*, les ormeaux séchés, l'holothurie, en tant que produits d'exportation vers la Chine. En 1784, le sous-préfet aux comptes Tsuchiyama Sôjirô 土山宗次郎 (1740-1788), dont nous reparlerons par la suite, évoque également l'exportation d'ailerons de requins[845], utilisés en médecine traditionnelle chinoise. D'autres produits indigènes à l'île, ou transitant par celle-ci, possèdent également une valeur médicinale. Abe Tomonoshin 阿部友之進, né à Morioka en 1670, part étudier la médecine en Chine. De retour au Japon, il est envoyé par le shogunat à Ezo en 1729, pour y étudier les plantes médicinales ; en 1758, il

[838] KIKUCHI Isao, « Ezo-jima no kaihatsu to kankyô », dans KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.241
[839] *Ibid.*, p.238
[840] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.61-62
[841] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.238
[842] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 1, p.30
[843] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.65
[844] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.241
[845] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.60

écrit les *Chroniques d'un collecteur de plantes pharmaceutiques* (*Saiyaku shiki* 採薬使記), dans lesquelles il en recense plus de cent-sept, prenant ainsi la mesure du potentiel de Hokkaidô en la matière[846]. Parmi ces produits médicinaux, on trouve des vésicules biliaires d'ours (*kuma no i* 熊の胆), des pénis séchés d'otaries à fourrure séchés (*takeri*), du lichen médicinal du sud de Sakhaline, le champignon *fomitopsis officinalis* (*eburiko* en japonais, *siw karus* ou *kui karus* en langue aïnoue) -produits mentionnés dès 1713 dans le *Wakan sansai zue* de Terashima Ryôan-, la plante *cynanchum caudatum maxim* (*ikema* en aïnou et en japonais), le mollusque *cambariodes japonicus* (*okurikankiri* en japonais, *tekunbekorube* en langue aïnoue), et d'autres encore[847]. Transitant par Nagasaki, tous ces produits partent ensuite vers la Chine[848] ; on les appelle « ballots de Nagasaki » (*Nagasaki tawaramono* 長崎俵物).

En 1739, le shogunat ordonne au fief de faire parvenir l'intérieur d'holothurie séché et bouilli (*iriko* 煎海鼠) à Nagasaki ; en 1740, plus de trente-quatre tonnes d'*iriko*, huit cents brochettes d'ormeaux, huit cents dix tonnes de *kombu*, douze mille harengs séchés quittent Matsumae pour Nagasaki[849]. En 1741, le shogunat effectue une commande pour six cents tonnes de *kombu* à la maison de commerce de Matsuda Zenzô, qui envoie des employés vérifier la faisabilité de la commande à Matsumae[850]. En 1743, près de cinquante tonnes d'*iriko* quittent Matsumae ; en 1761, ce chiffre monte jusqu'à 180 tonnes. En 1785, Matsumae fournit 450 tonnes de *kombu*[851]. En 1788, malgré une pénurie avérée, il semblerait que 100 000 *kin* 斤 (soit 60 tonnes) d'holothurie séchée[852] quittent l'île ; d'après les calculs de Mogami Tokunai, qui rajoutent un facteur 10 au compteur, l'île produit 4 500 tonnes de *kombu*, d'une valeur de 17 600 *ryô*[853]. En 1791, 8000 *da* 駄 (l'équivalent de 1 800 tonnes) de *kombu* sortent du seul *basho* de Kushiro[854]. Quelques années plus tard, de passage à Etomo en août 1797, William Robert Broughton décrit l'activité du port et des alentours :

> The peninsula about Endormo [Etomo] is very thinly inhabited; and in the harbour the men seemed to have no other employment but fishing for their daily food, while those on the other side of the isthmus, open to the sea, were always found collecting the seed-weed (*sucus sacharinus*), which they dried in the sun and made up in bundles for exportation. Great quantities of this weed dries upon the shores of Volcano bay, which makes a considerable trade for Matzmai [Matsumae], from whence it is exported to Nipon[855].
> La péninsule autour d'Endormo [Etomo] est très peu peuplée ; et dans le port les hommes semblaient ne pas avoir d'autre occupation que la pêche pour leur pitance quotidienne, tandis que ceux de l'autre côté de l'isthme, ouvert vers la mer, étaient sans cesse en train de collecter de l'algue, qu'ils faisaient sécher au soleil et empaquetaient pour l'exportation. De grandes

[846] WEINER Michael, *Race, Ethnicity and Migration in Modern Japan* (Race, Ethnicité et Migration dans le Japon moderne), London, Routeledge, 2004, p.411. Il est suivi en 1781 par Matsumae Hironaga, dans sa *Description de Matsumae* (*Matsumae-shi* 松前志), catalogue des centaines d'espèces animales, végétales et minérales.
[847] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.196
[848] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 1, p.45
[849] *Id.*, volume 2, p.220
[850] *Ibid.*, p.220
[851] *Ibid.*, p.221
[852] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.95
[853] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.238
[854] YOSHIDA Kôzô, « Meiji mae Ainu jinkô shi I – Higashi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji I – le territoire ezo de l'est), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°73, 2007, p.110
[855] BROUGHTON William Robert, *A Voyage of Discovery to the North Pacific Ocean* (Voyage à la Découverte du Pacifique nord), Tôkyô, Keini bunka sha, collection « Kinsei Higashi Ajia Seiyôgo shiryô sôsho », p.322-323

quantités de cette algue sèche sur les côtes de la Baie du Volcan, ce qui constitue un commerce considérable pour Matzmai, d'où elle est exportée à Nipon.

Mais ces produits ne sont pas les seuls qui font l'objet d'une demande exponentielle. S'ils sont plutôt destinés à l'exportation, l'un des produits-phare pluriséculaires de l'île -le hareng- devient la denrée la plus exportée vers le marché japonais, sous forme d'engrais d'épandage à base de farine de hareng.

(iv) Les conséquences d'une évolution technique et démographique au Japon : une demande accrue en farine de hareng

A la fin du 17ème siècle, la population des grands centres urbains augmente ; à titre d'exemple, le nombre d'habitants vivant à Edo double entre les années 1650 et 1720, date à laquelle elle atteint le million[856]. La première conséquence d'une telle augmentation de la population est une hausse exponentielle de la demande en denrées alimentaires au début du 18ème siècle. Elle met à jour un décalage entre la production effective des fiefs -qui augmente- et leur capacité à transporter, à stocker et à écouler cette production, qui ne suit pas. Ces tâches sont donc systématiquement confiées à des maisons marchandes, les *ton.ya* 問屋[857], qui se chargent du stockage, du transport et de la distribution. Dans le but de faciliter et d'accélérer celle-ci, il faut par ailleurs améliorer le transport. Jusqu'à la fin du Moyen-âge, les denrées circulent des Kouriles, de Sakhaline ou de Hokkaidô jusqu'à Ôsaka via Tsuruga et Obama sur les côtes de la Mer du Japon. De Tsuruga, elles passent en Echizen, puis en Ômi, traverse le lac Biwa et arrivent à Kyôto ; d'Obama, elles circulent par voie terrestre, sur la « Route des Maquereaux » (*saba kaidô* 鯖街道)[858]. Au début de l'époque moderne, de nouvelles routes de cabotage sont balisées. S'ouvre une voie d'acheminement maritime occidentale (*nishi mawari* 西廻) entre Ôsaka et Hokkaidô ; les bateaux de commerce septentrional, les « bateaux de la Mer du Japon » (*kitamae-bune* 北前船, Kitamae étant une appellation ancienne pour désigner la Mer du Japon dans la région du Kansai) se rendent à Ôsaka via la région du Chûgoku et la Mer Intérieure[859]. (voir figures ci-dessous). En sus, les routes terrestres reliant les capitales de l'est et de l'ouest sont rénovées. A Tsuruga, en 1682, cinq agents de Matsumae et deux d'Esashi supervisent le commerce et treize agents à Ôsaka supervisent tout le commerce avec Matsumae au début du 17ème siècle[860]. En 1717, sept cents bateaux accostent à Esashi, trois cents à Matsumae et deux cents à Hakodate[861]. Ces bateaux viennent entre autre s'approvisionner en farine de hareng, utilisée comme engrais pour améliorer le rendement agricole. En effet, l'augmentation de la population rend nécessaire la mise en place d'une agriculture plus intensive, mais également un trafic maritime efficace

[856] CRAWCOUR E.S., « Changes in Japanese Commerce in the Tokugawa Japan » (Changements commerciaux dans le Japon des Tokugawa), *The Journal of Asian Studies*, volume 22, n°4, août 1963, p.395
[857] *Ibid.*, p.388
[858] ARAMU Ken.ichirô « Le marché d'Ôsaka et les produits des Ryûkyû et de Matsumae », dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, p.117
[859] FLERSHEM Robert G., *op.cit.*, p.184
[860] *Ibid.*, p.185
[861] *Ibid.*, p.185

pour transporter les marchandises rapidement et de manière sûre, de leurs régions de production aux grands centres urbains.

Figure 33 - les routes commerciales de cabotage occidentale et orientale (image disponible sur le site http://url.exen.fr/85759/, consultée le 26 septembre 2013)

En outre, on assiste à une amélioration des techniques de construction navale avec l'apparition des *bezai-bune* 弁才船 (de l'appellation qui désignait le commerce dans la Mer Intérieure), également appelés *sengoku-bune* (littéralement « bateau à mille *koku* » 千石船[862]). Ils bénéficient d'une grande capacité de transport par rapport à sa taille[863]. Ils se rendent à Ôsaka via la région du Chûgoku et la Mer Intérieure (On pourra consulter les figures ci-

[862] C'est peu quand on considère que la taille des navires de commerce avec la Chine sous Ashikaga Yoshimitsu est de 2 500 *koku*. Voir KATÔ Hidetoshi, « The Significance of the Period of National Seclusion Reconsidered » (Reconsidérer la signification de la période d'isolement national), *Journal of Japanese Studies*, volume 7, n°1, hiver 1981, p.93

[863] KATSURAGAWA Hôshû, SIARY Gérard (éd. et trad.), *Naufrage et pérégrinations d'un japonais dans la Russie de Catherine II (1782-1792)*, Paris, Chandeigne, collection « Magellane », 2004, p.20-22

dessus), les produits circulent dans la région du Kinki, et les paysans découvrent à cette occasion l'engrais fabriqué à partir de chair de hareng (*nishin shimekasu* 鰊〆粕 ou *nishin gyohi* 鯡魚肥)[864]. Cette découverte donne naissance à une transition agricole visant à produire toujours plus, à moindre coût. Précédemment, les agriculteurs se servaient de farine de sardine pour l'épandage d'engrais, mais durant l'ère Kyôho entre 1716 et 1736, les prix de l'engrais fabriqué à base de farine de sardine connaissent une flambée exceptionnelle, suite à une demande accrue (130 *hyô* (7,8 tonnes) de sardines séchées sont acheminées jusqu'au port d'Ôsaka en 1724, contre 250 000 *hyô* (quinze mille tonnes) en 1742[865]). Les cultivateurs de la région d'Ômi cherchent un engrais de substitution moins onéreux ; ils adoptent peu à peu la farine de hareng, venue du nord, comme engrais d'épandage. Ceci a pour conséquence une systématisation de la pêche et de la transformation du hareng durant l'ère Gembun, entre 1736 et 1741[866].

Comme nous l'avons vu précédemment, la pêche au hareng à Hokkaidô remonte à l'époque de Jômon[867], et ce poisson fait partie des fameux « trois produits d'Ezo » (*Ezo no sanpin* 蝦夷の三品), - avec le saumon et le *kombu*. Il est d'abord consommé séché (*migaki nishin* 身欠鰊), et sa qualité est telle qu'en 1701 puis en 1706, le fief en fait offrande au shogunat, et que jusqu'en 1804, Matsumae lui offre chaque année des œufs de hareng[868]. Cependant dès la fin du 18ème siècle, son potentiel en tant que produit de consommation de masse, sous forme de farine, le rend plus attractif. Dès 1691, le fief déclare dans son *Ordonnance à la pêche aux harengs* (*Nishinryô okite* 鰊漁掟) qu'aucun fusil ne peut être tiré à portée de son de la mer entre la seconde et la cinquième lune, de manière à ne pas effrayer les harengs en période de ponte (seuls les harengs venant pondre se rapprochent assez des côtes pour être pêchés). Cette ordonnance est promulguée par une institution dédiée, la magistrature de pêche au hareng (*nishin bansho bugyô* 鰊番所奉行)[869]. Par ailleurs, on pense à l'époque d'Edo que les baleines sont responsables de l'arrivée des harengs près des côtes, et leur pêche est donc interdite à Hokkaidô ; il faut attendre que l'une d'elle soit échouée (*yori kujira* 寄鯨) pour pouvoir exploiter sa viande et son huile[870], comme le souligne La Pérouse, lors de son passage : « Ils ont un objet de commerce très important, inconnu dans la manche de Tartarie, et dont l'échange leur procure toutes les richesse : c'est l'huile de baleine. Ils en récoltent des quantités considérables »[871], ou encore « Les Jessois et les Oku-Jessois ont un objet de commerce très considérable, qui manque absolument aux Bitchys et aux Orotchys : c'est l'huile de baleine. »[872]. La Pérouse semble ignorer que la ressource halieutique la plus importante à Hokkaidô est le hareng.

L'importance du hareng à Hokkaidô se « lit » : il existe deux caractères pour désigner le hareng, le premier est 鰊, le seconde 鯡 est composé des idéogrammes du poisson et de la

[864] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.248
[865] ARAMU Ken.ichirô *op.cit.*, p.129
[866] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.82
[867] SEGAWA Takurô, *Ainu no rekishi – Umi to takara no nomado* (L'Histoire des Aïnous – Nomades des mers et des trésors), Tôkyô, Kodansha sensho Métier 401, 2007, p.101
[868] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.229
[869] HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.35-36
[870] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.240
[871] LA PÉROUSE Jean-François de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, édition du Carrefour, collection « Voyages et Découvertes », Paris, 1930, p.218
[872] *Ibid.*, p.226

négation, « qui n'est pas du [simple] poisson », ce qui semble indiquer l'importance de ce produit, qui remplace le riz, à Hokkaidô[873]. En 1713, le seigneur de Fukuyama lui-même se rend sept jours de suite pour prier dans les temples pour l'arrivée du hareng[874]. Sakakura Genjirô confirme cette prépondérance du hareng lorsqu'il relate ses impressions lors de son voyage à travers Ezo en 1739 :

> 百姓業は田作なく、鯡をとりて農業にかへて、十五の一を以て租税とす。（中略）鯡のより来るをクキルと云。此時には、武家をはじめ松前中の者共は老人、子供迄も上下一同に此業にかゝる事にて、田作の秋と異なる事なし。[875]
>
> Les paysans ne cultivent pas de champs, mais pêchent le hareng plutôt que de pratiquer l'agriculture, et en reversent un sur quinze en tant que taxe[876]. […] L'arrivée des harengs se dit « Kukiru ». A ce moment, toute la population de Matsumae, à commencer par les guerriers, jusqu'aux vieux et même aux enfants, s'agite tous ensemble pour cette activité, très différente du repiquage d'automne. […] Matsumae n'a pas connu une mauvaise saison de pêche depuis des décennies […] et en l'espace d'une vingtaine de jours les gens gagnent de quoi vivre pendant une année entière.[877]

A Matsumae, les « paysans » participent à la fabrication d'un produit à destination des paysans du reste de l'archipel. En 1788, Furukawa Koshoken 古河古松軒 évoque dans son *Journal de mes pérégrinations dans l'est* (*Tôyû zakki* 東遊雑記), que « si les habitants de Matsumae pêchent le hareng pendant trois mois au printemps, l'argent qu'ils récoltent est suffisant pour vivre toute une année » (松前の地は春三月の間に凡百日鰊を取り、一年中の暮方の代とし), et qu' « ils n'ont donc pas le cœur à l'agriculture » (耕の心なし)[878]. Cependant, c'est en partie grâce à eux que celle-ci se pratique ailleurs au Japon.

Pour faire face à la demande, les moyens de production, de stockage, de transport doivent être modernisés, la chaîne de production systématisée. Les « comptoirs de commerce » gérés par les familles vassales du fief, lieux historiques du troc nippo-aïnou sont peu à peu confiés à des maisons marchandes qui les transforment en véritables manufactures proto-industrielles.

(v) La transition entre « système de comptoirs de commerce alloués » et « système de lieux d'entreprise contractuels »

Comme nous l'avons vu plus haut, dans le cas du fief de Matsumae, du fait de la demande intérieure et extérieure, c'est la production de *tawaramono* -et en particulier la farine de hareng et le *kombu* séché- qui devient l'activité prioritaire. Pour faire face à une demande

[873] FURUKAWA Koshoken, *Tôyû zakki* (Notes sur des pérégrinations à l'est), annoté par Ôto Tokihiko, Tôkyô, collection « Tôyô bunko », n°27, Heibonsha, 1964, 1980 (8ème édition), p.1137 et ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.56
[874] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.228
[875] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.58-59
[876] Suivant un arrêté datant de 1720. HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.233
[877] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.54
[878] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.250

toujours plus forte, les modes de production doivent évoluer. Les activités dans les comptoirs où les Japonais se procurent la matière première via le commerce avec les Aïnous se diversifient. Peu à peu ces zones de commerce évoluent pour devenir des zones de pêche et de manufacture proto-industrielle, où sont effectuées les différentes étapes nécessaires au processus d'élaboration des produits : pêche, séchage, salage, cuisson, extraction d'huile, pulvérisation, emballage, conditionnement, etc. La diversification de produits, ainsi que la complexification des techniques qui s'ensuit, nécessite de l'équipement et de la main d'œuvre, et donc l'investissement de capitaux. En outre, la production, la gestion de personnel, le stockage, le transport et la vente requièrent également une expertise plus approfondie que celle des seuls guerriers à la tête des comptoirs de commerce. Ceux-ci choisissent donc de plus en plus souvent de faire appel à des commerçants de métier dans leurs comptoirs.

Les pratiques commerciales évoluent : on assiste à la fin du « commerce sous le château » (*jôka kôeki* 城下交易), ainsi que de l'échange de produits finis ou de « marchandises d'élite (*karumono* 軽物) » dans le « système de comptoirs de commerce alloués » (*akinaiba chigyôsei* 商場知行制), gérés par les vassaux allocataires. Dorénavant, les « marchandises d'élite » sont récoltées par des responsables domaniaux (*uwanori* 上乗り) se rendant directement en territoire aïnou, et la priorité est à la production de masse des *tawaramono*, destinées au commerce chinois à Nagasaki, ou à la transformation de hareng en farine, puis en engrais, pour le marché intérieur. Cette production a lieu dans les comptoirs commerciaux reconvertis en pêcheries proto-industrielles, gérées par des maisons marchandes. Celles-ci sont taxées sur la production, le transport et l'exportation de ces produits pour augmenter le numéraire domanial. Le système des « lieux d'entreprise contractuels » (*basho ukeoi seido* 場所請負制度) est né. (On pourra consulter les schémas 1 et 2 de l'annexe XXI).

Cette reconversion économique s'effectue concrètement en trois étapes. Tout d'abord, le fief confirme son contrôle exclusif sur certains domaines d'activité, laissant le champ libre aux vassaux et aux marchands pour la gestion des autres. A partir de l'ère Enpô (1673-1681), tous les droits de pêche côtière, ainsi que les taxes concernant les mines et les ressources sylvicoles reviennent au fief. Par ailleurs, les revenus des produits de luxe (*karumono*) - plumes, vésicules biliaires d'ours, peaux de loutre de mer et d'otaries, brocart, perles, etc.-, en majeur partie issus du commerce de Santan (dont nous reparlerons dans la partie suivante), reviennent également au fief[879]. Il faut noter cependant que dans le cas de familles allocataires installées en territoire japonais, celles-ci récoltent la taxe prélevée sur les droits de pêche, et non le fief[880]. Ensuite, certaines activités dans les comptoirs sont confiées à des maisons marchandes dès la fin du 17ème siècle ; c'est le cas du transport de marchandises du *basho* jusqu'aux ports[881]. On sait par exemple, qu'avant 1692, la maison marchande Miyanokoshi-ya 宮之越屋 gère déjà le transport des produits du « commerce d'automne » (*aki aji* 秋味)

[879] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.218
[880] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.328
[881] KOBAYASHI Masato, « Seiritsuki bashoukeoisei no seidoteki kôsatsu – Akinaiba chigyôsei to bashoukeoisei no kankei ni tsuite » (Investigation sur le système des lieux d'entreprise contractuels à leur mise en place – Sur les liens entre le système de comptoirs de commerce alloués et le système des lieux d'entreprise contractuels), dans HOKKAIDÔ – TÔHOKUSHI KENKYÛKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, p.67

d'Ishikari en lieu et place du fief[882]. Entre 1711 et 1740, c'est toute la chaîne du « commerce d'automne » ou d'été (*natsu akinai* 夏商), pêche, transformation, conditionnement, transport et vente, qui sont confiés aux marchands par les vassaux allocataires (*chigyônushi* 知行主). Le plus souvent, ce sont eux qui prélèvent les droits commerciaux (*unjôkin* 運上金) sur ces deux commerces, les autres droits, dont les droits de pêche, par le fief. Le « commerce d'automne » désigne celui du saumon, en particulier du « saumon-cerise » (*oncorhynchus masou*), pêché de mai à la fin de l'automne, et du « saumon-chien », ou « saumon du Pacifique » (*oncorhynchus keta*), de septembre à décembre[883]. On pourra consulter le tableau ci-dessous.

	Jan.	Fév.	Mars	Avril	Mai	Juin	Juillet	Août	Sept.	Oct.	Nov.	Déc.
Hareng	O	O	O	O	O							
Kombu						O	O	O				
Saumon									O	O	O	O
Truite									O	O	O	O
Morue	O											
Blanchaille	O	O	O	O								
Iriko				O	O	O	O	O	O			
Bois								O	O			
Cerf	O	O									O	O
Sardine					O	O	O					
Nori				O	O							
Cervidés	O	O								O	O	O
Requin				O	O							

Figure 34 - Tableau de chasse et de pêche aïnoues

Le saumon est le deuxième produit le plus exporté d'Ezo, fournissant par la même une commission importante au fief. Considéré comme le poisson des dieux (*kamui chep*) par les Aïnous, il procure de la viande, conservable salée pour l'hiver, et la peau est utilisée pour fabriquer des chaussures (*cepker* ou *keri*). L'importance de ce poisson, provenant d'un pays où se trouvent des filons d'or et d'argent, est telle qu'elle étonne certains Européens : en 1613, John Saris remarque que les Japonais préfèrent le saumon séché à l'argent[884]. La région de production la plus importante est l'Ishikari et la région qui en consomme le plus Edo ; en 1739, d'après le *Rapport du commerce à Ezo* (*Ezo shôko kikigaki* 蝦夷商賈聞書), trois ans de pêche au saumon rapportent une commission de 1 400 *ryô* en Ishikari pour plus de 1 000 *koku* de pêche. Pendant l'ère Hôreki, la production en Ishikari est de 37 000 *koku*[885], ce qui représente un tiers de la production de l'île. En 1781, la maison marchande gestionnaire Kobayashi-ya 小林屋 à elle seul à Tokuhira (l'un des treize *basho* d'Ishikari) en pêche plus de 12 000 *koku* ; en 1788, Mogami mentionne 44 000 *koku* pour un total de 29 000 *ryô* de taxes[886]. D'après le *Journal d'Ezo* (*Ezo nikki* 蝦夷日記) de Mutô Kanzô 武藤勘蔵 de 1798, la production de saumon s'échelonne ainsi : 12 000 *koku* en Ishikari, moitié moins à Rurumoppe/Mashike, 3 000 *koku* à Kiitappu, 2 000 à Shikotsu, 1 500 koku à Hamamashike/Atsuta, 1 200 à Iwanai/Sutsutsu, 1 000 koku à Teshio, Sôya, Yoichi, 500 à

[882] KOBAYASHI Masato, *op.cit.*, p.54
[883] WATANABE Hitoshi, *The Ainu Ecosystem and Group Structure* (Écosystème et structure du groupe chez les Aïnous), Tôkyô, University of Tôkyô Press, 1972, p.26
[884] HUDSON Mark, *Ruins of Identity : Ethnogenesis in the Japanese Islands* (Vestiges d'identité : Ethnogénèse dans les îles japonaises), Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, p.207
[885] Un *koku* comte environ cinquante saumons.
[886] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.234

Kunashiri, Kusuri/Tokachi, Yûrappu, 300 à Setanai, Horobetsu, Shiraoi, et 200 à Shiriuchi[887]. En 1799, il est question de 25 000 *koku* pour le territoire aïnou de l'ouest, et 12 000 à l'ouest. (On pourra consulter les tableaux récapitulatifs de l'annexe XXI).

La troisième étape de la mise en place des *basho* est la création de nouvelles taxes. Comme nous le rappelle Yamamura Kôzô, le système économique prévalent pendant une bonne partie de l'époque Edo est le « système économique des chefs de fief » (*ryôshu keizai seido* 領主経済体制), à l'intérieur duquel chaque seigneur accorde des privilèges à un petit nombre de maisons marchandes en échange d' « argent de remerciement » (*myôga kin* 冥加金, littéralement « argent pour la protection, offert en action de grâce ») [888]. Dans cet ordre d'idées, en 1719, le seigneur de Matsumae Norihiro 矩広 lance de nouveaux impôts pour renflouer les caisses - jusqu'ici basées sur les taxes sur les paysans (*hyakushô shozei* 百姓諸税)- visant cette fois les activités des marchands sur l'île : la pêche, la transformation des produits, le transport et l'export (*oki no kuchi sho yaku* 沖の口諸役). Le fief met donc en place onze nouvelles taxes, qui correspondent aux nouvelles activités économiques prioritaires : l'exportation de *kombu* (*kombu hamayaku* 昆布浜役), du bois de chauffe (*maki yaku* 薪役), des céréales (*kokubutsu yaku* 穀物役), la pêche au haddock (*tara tori yaku* 鱈取役), à la truite (*masu tori yaku* 鱒取役), au requin (*same tori yaku* 鮫取役), l'exportation d'huile de poisson (*gyoyu sôshutsu yaku* 魚油湊出役), la pêche aux harengs pour des employés d'autres provinces (*takokusha nishin toriyatou yaku* 他国者鰊取雇役), la venue de commerçants et de travailleurs d'autres provinces (*takoku shônin ninpu yaku* 他国商人人夫), et enfin l'importation de saké (*nyûshu yaku* 入酒役)[889], deuxième importation de l'île après le riz[890]. Ces taxes sont confirmées en 1720 par Matsumae Kunihiro 邦広. Il confie leur prélèvement aux quinze maisons de commerce de Fukuyama qu'il regroupe en guilde (*kabunakama* 株仲間) en 1722[891]. Trois ans plus tard, les ports d'Esashi et de Hakodate possèdent leur propre bureau de contrôle douanier pour superviser le prélèvement de ces taxes (*oki aratame* 沖改).

Dans les *basho*, chaque activité fait donc l'objet d'une taxe (*unjôkin* 運上金) différente. Conséquemment, dans un même lieu, il existe le plus souvent un double -voire un triple- système de prélèvement : une taxe prélevée par le fief en contrepartie de droits de pêche et une taxe prélevée par la famille vassale allocataire, en contrepartie des droits de production, de transformation, d'exportation et de commerce ; le représentant de maison marchande contractuelle (*ukeoinin* 請負人) s'acquitte de ces taxes. A titre d'exemple, dans le *basho* de Moiri 茂入り (qui deviendra plus tard Oshoro 忍路), la taxe du fief annuelle sur la pêche à la truite s'élève à 16 *ryô* en 1771 (à 20 *ryô* en 1784), tandis que celle reversée au vassal propriétaire (*goreikin* 御礼金) pour la gestion de la main d'œuvre et des bâtiments, l'empaquetage, le transport et la revente s'élève à 40 *ryô*[892]. Par ailleurs, ces taxes sont cumulatives ; d'après les comptes de la famille Date, qui devient gestionnaire contractuel des *basho* de Moiri, de Shikusushi (plus tard Takashima) et de Mashike en 1793, elle doit reverser annuellement au vassal allocataire de ce dernier (la famille Shimokuni) un total de 670 *ryô*

[887] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.246
[888] YAMAMURA Kôzô, *op.cit.*, p.512
[889] KOBAYASHI Masato, *op.cit.*, p.65
[890] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.87
[891] *Ibid.*, p.90
[892] OBA Yoshio, « Ezochi kaku basho ukeoinin unjôkin shirabe » (Sondage sur les contractuels et les prélèvements de chaque *basho* à Ezo), *Hokkai gakuendaigaku gakuen ronshû*, n°144, juin 2010, p.44

pour couvrir les activités de pêche à la truite (20 *ryô*), aux holothuries (50 *ryô*) et le commerce (600 *ryô*)[893]. Ce système peut également se compliquer, dans le sens où plusieurs contractants gèrent parfois des activités différentes ; il y a souvent deux gestionnaires -l'un chargé des activités piscicoles, et l'autre des activités commerciales- payant deux taxes distinctes. A Shiaroi, les Matsui gèrent le transport commercial depuis 1669 (ils continuent à le faire jusqu'au 19ème siècle), et les Kudô prennent en charge la pêche au hareng à partir de 1725[894].

En règle générale, les taxes qui rapportent le plus sont celles déduites de la pêche au hareng et la production d'engrais (*nishin unjô* 鯡運上), puis de la pêche au saumon (*aki unjô* 秋運上), et, le cas échéant, la sylviculture (*zaimoku unjô* 材木). Suivent le commerce estival (*natsu unjô* 夏運上), la récolte de *kombu* (*kombu unjô* 昆布運上), le transport (*nyûsen unjô* 入船運上)[895]. A titre d'exemple, à Shiribetsu, les taxes pour trois ans sont de 1700 *ryô* pour le hareng, ainsi que pour le saumon, de 1200 *ryô* pour la sylviculture, ainsi que pour le transport, et de cent *ryô* pour le *kombu*. En 1776, à Mashike, le fief récupère chaque année : 13 *ryô* pour la pêche aux loutres de mer, 25 *ryô* pour la manufacture d'*iriko* (intérieur d'holothurie bouilli), 45 *ryô* pour la pêche à la truite, 240 *ryô* pour le commerce d'été et de 200 à 300 *ryô* pour le commerce d'automne[896]. (On pourra consulter des tableaux récapitulatifs plus exhaustifs dans les tableaux 1 et 2 de l'annexe XXII). Ces diverses activités lucratives attirent les maisons marchandes ; le fief décide de leur faire signer des contrats, d'une durée de trois ans minimum (en moyenne les contrats sont signés pour six ou sept ans renouvelables) ; les « comptoirs de commerce » deviennent des « lieux d'entreprise contractuels ». Ils apparaissent dans les documents d'époque sous l'appellation *unjô basho* (運上場所 « lieux taxés »), puis simplement *basho* 場所, ou parfois *shihaijo* 支配所 (« lieu sous contrôle »). La première mention de ce système date de 1717 (dans le *Matsumae Ezo ki* 松前蝦夷記)[897].

En 1739, Sakakura Genjirô résume ainsi le fonctionnement de ce système, encore jeune :

> 一、船通路有處の蝦夷共は悉く松前の百姓なり。此数百里の土地御領主の蔵入の外は不残家臣の知行に割渡て尺地も余地なし。蝦夷一村の酋長ありて松前の令を受て漁猟を事とし、南部、津軽、出羽、近江、の商人は近蝦夷の其村々を請合、松前にて運上を納めて蝦夷を支配して漁猟をなさしめ、其得物を他国え廻して業す。遠蝦夷は其得物を商人と相対して直に交易するなり。是又商人は松前にて運上を納て其請場所へ入込事なり。此の運上金則知行収納物なり。夫ゆえ知行取は多くあれども石積の知行はなし。[898]
>
> Les Ezo qui habitent le long des voies maritimes sont en quelque sorte les paysans de Matsumae. En dehors des territoires contrôlés par le fief sur des centaines de *ri*, tout a été partagé et confié comme terres allouées aux maisons vassales sans exception, y compris les terres lointaines. Dans chaque village ezo, il ya un chef, il reçoit les ordres de Matsumae et gère la chasse et la pêche ; les commerçants loue les villages de *chika-Ezo* (Ezo proches) en

[893] TABATA Hiroshi, « Basho ukeoisei shiron no gaikyô » (Situation générale de l'histoire théorique concernant le « système de lieux contractuels »), dans HOKKAIDÔ – TÔHOKUSHI KENKYÜKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, p.35
[894] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.324
[895] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.244
[896] KOBAYASHI Masato, *op.cit.*, p.94
[897] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.194
[898] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.60

versant un impôt à Matsumae, ils contrôlent les Ezo et les activités de chasse et de pêche, et envoient leurs produits dans toutes les provinces. Dans les régions de l'Ezo lointain, le commerce se fait directement entre Aïnous et commerçants. C'est en versant un impôt à Matsumae que les commerçants peuvent se rendre dans chacun de ses comptoirs, cet impôt prend directement la forme d'une allocation pour les vassaux du fief. Pour cette raison, bien que les allocations soient importantes, elles ne sont pas calculées en riz.

Dans cet extrait, on peut voir que ce sont les Aïnous qui se sont substitués aux paysans, recevant des ordres de leur seigneur. A celui-ci se substitue, moyennant une taxe, des commerçants, qui répondent à la loi de l'offre et de la demande en obligeant régulièrement les Aïnous à chasser et pêcher. On perçoit néanmoins une différence de traitement entre les Aïnous vivant dans des zones proches du territoire japonais, et ceux qui habitent plus loin, ces derniers pouvant commercer de manière plus équitable et de leur propre chef avec leurs homologues japonais. Les premiers sont réduits au rang de main d'œuvre, comme cela est confirmé dans la dernière phrase. Cet extrait date de 1739, époque à laquelle les Aïnous du nord ont encore une certaine autonomie. En effet, ils commercent avec les Russes, de plus en plus présents dans la région (nous aborderons ce sujet dans la partie suivante). Néanmoins cette autonomie va s'amenuiser avec le temps, au point qu'à la fin du 18ème siècle, même les Aïnous des Kouriles méridionales sont soumis au système des *basho*.

(2) Le fonctionnement effectif et logistique d'un *basho*

(i) Les contrats

Ces contrats stipulent le nom du lieu, la taxe prélevée pour la gestion et le nombre d'années, les modalités de paiement de cette taxe, la marchandise produite par le *basho*, l'autorisation de la famille guerrière vassale allocataire. Nombre d'entre eux stipulent également la responsabilité du gestionnaire en matière de bon traitement des Aïnous. C'est le cas du contrat pour le *basho* de Shikutsushi, datant de 1787 (an 7 de l'ère Tenmei) :

支配所しくすし運上相渡候証文の事
一、支配所しくすし夏商場来申の年より巳の年迄拾ヶ年の間、此運上金千両。但し一ヵ年に小判百両宛五月九月両度に差出候筈相究運上相渡候処無ニ相違一候。
一、於ニ蝦夷地一御法度の趣急度相守レ申事。
一、蝦夷共にたいし難儀相掛申間敷事。
一、差荷等隋分入レ念是迄の通差出可レ申事。
右の通急度相心得可レ申候。随分蝦夷介抱能非道成義無レ之、惣て場所猥に相成不レ申候様急度可レ被ニ相心得一候。仍て約条の証文如レ件。

天明七丁未年九月廿七日

蠣崎三吾㊞
西川伝右衛門殿

代　住吉屋市兵衛殿
　　同　　勘助殿[899]

[899] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.271-272

Attestation d'échange mutuel du lieu de contrôle contre une rente

Pour une période de dix ans, de l'année du Singe prochaine à l'année du Serpent, la rente est du 1000 *ryô* pour le commerce estival du lieu de contrôle. Cependant, par année, entre le mois de mai et septembre, cent *ryô* en *koban* doivent être versés sans faute.
En terre d'Ezo, il faut absolument respecter les lois.
Il ne faut pas infliger de cruauté aux Ezo.
Il faut examiner scrupuleusement les marchandises et présenter un compte-rendu.

Le présent document fixe de manière absolue les termes. Il ne faut pas avoir de comportement cruel vis-à-vis des Ezo, et en prendre suffisamment soin. Il ne faut pas que le lieu devienne une zone de non-droit, cela contreviendrait complètement aux termes. Ceux-ci sont les termes attestés par le contrat.

En l'an 7 de l'ère Tenmei, année du Mouton dans le cadet du feu, 27ème jour de la 9ème lune

Visé par Kakizaki Sangô [représentant du fief de Matsumae]

Nishikawa Deneimon [vassal allocataire du lieu]

Sumiyoshi-ya Ichiheî-tono [Monsieur Ichiheî de la maison Sumiyoshi]
Idem Kansuke-tono [Monsieur Kansuke de la maison Sumiyoshi]

Le premier article du contrat concerne la durée, le montant de la rente, sa nature –en liquide-, ainsi que l'activité concernée, la gestion du commerce estival. Ce contrat est établi entre le vassal allocataire Nishikawa Den.eîmon et les deux représentants de la maison Sumiyoshi-ya. Le deuxième article stipule bien que les lois du shogunat et du fief doivent être respectées, et ce même en territoire aïnou. A partir du 3ème article, une place importante est faite au traitement des Aïnous ; ils doivent être traités sans cruauté, et avec un minimum de soin. Le quatrième article concerne la régulation du commerce, pour éviter les fraudes. Les activités dans chaque *basho* sont clairement définies et l'ouverture d'une nouvelle activité doit faire l'objet d'une demande. A titre d'exemple, en 1759-1760, le vassal allocataire du *basho* de Tomamae, Shimura Kichiuêmon 志村善右衛門, demande la permission au fief de se lancer dans la pêche au hareng[900]. Par ailleurs, la production est réglementée, comme on peut le voir grâce à ce contrat, établi en 1750, quand Maruyama Hiroshiuêmon 丸山博右衛門, devient gestionnaire contractuel de Shimakomaki, alloué à la famille Namikawa. Il fait parvenir le serment suivant au chef de famille, Kanetomo 金作 :

夏商場証文之事

並河金作殿御支配所上蝦夷地しまこうまき夏場所、来未年ノ酉年迄三ヶ年御運上小判百三拾五両㊞ニ相定申候処実正御座候。然上ハ未ノ年之御運上金前ノ午年八月中ニ半金弐拾弐両弐歩差上可申候。残金弐拾弐両弐歩商場船上着次第急度差上可申候。年々三ヶ年之内両度ニ上納可仕候。仍証文如件

差荷覚
一、油弐斗入　　弐樽
一、串貝　　弐束
一、塩貝　　壱樽
一、身欠　　壱本　　但し五千入

[900] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.320

一、あつし　　弐枚
〆
　　年々船上着次第差上可申候
右御支配所御法度之儀者掟之通為相守可申候。以上
丸山博右ヱ門㊞
同名儀兵衛㊞
　　近藤権九殿
　　並河金作殿

Obligations pour le commerce estival

Je m'engage payer en *koban* la somme de 135 *ryô* [marque du sceau de Maruyama pour confirmer la somme] pendant trois ans à compter de l'année prochaine et jusqu'à l'année du Coq pour le commerce estival dans le *basho* de Shimako(u)maki en territoire ezo au sieur Namikawa Kanetomo. Par ailleurs, je m'engage à payer l'argent pour l'année du Mouton et la huitième lune de l'année du Cheval précédente de vingt-deux *ryô* et deux *bu*. Ces vingt-deux *ryô* et deux *bu* restant à payer le seront sans faute à l'arrivée du prochain bateau de commerce. Je m'engage à payer chaque année pendant trois ans, cette obligation faisant foi.

Liste de marchandises
deux tonneaux de deux *to* d'huile de poisson [soit deux tonneaux de trente-six litres chacun]
deux poignées de brochettes de coquillages
un tonneau de coquillages salés
un ballot de hareng équeuté et étêté coupé en deux et séché　contenant cinq mille
deux *attush* [vêtements aïnou]

fin

A fournir chaque année obligatoirement au bateau de commerce
Les signataires de la présente obligation s'engagent à la respecter

Maruyama Hiroshi [sceau]
Maruyama Yoshimune [sceau]

　　Kondô Norikazu
　　Namikawa Kanetomo

En outre, une même famille d'allocataires peut signer plusieurs contrats avec des contractants différents au fil du temps ; c'est le cas des Kudô à Tomamai, qui signent des contrats en 1698, en 1712, en 1723, en 1731, et à Niikappu, en 1710, 1723, 1745[901]. Jusqu'à l'ère Kansei (1789-1801), qui marque le début de la gestion shogunale directe du territoire ezo, les allocataires de ces lieux restent plutôt stables. Dans le cas de Taromai, il n'y a que deux familles en un siècle, les Miyajima et les Okakuchi, à Makomanai, trois (les Miyajima, les Atsutani et les Kudô), à Hotonai, les Kakizaki restent à la tête du lieu de l'ère Kyôhô (1716-1736) à la fin du 18ème siècle[902].

[901] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.324
[902] ICHIGE Motoyuki, « Nihon kinsei no Ezochi Shikotsu, Ishikari, Saru no chiikiteki tokushitsu » (Les particularités régionales de Shikotsu, Ishilari et Saru dans le territoire ezo du Japon moderne), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.603

Les gestionnaires contractuels (*bashoukeoinin* 場所請負人) dans leur grande majorité ne sont pas originaires de Matsumae ; ils peuvent être divisés en trois catégories. A partir du début du 18ème siècle, les commerçants d'Ômi (*Ômi akindo* 近江商人), qui ont mis sur pied la corporation, dite des deux ports (両浜組 *ryôhamagumi*), du nom de leurs ports d'origine au bord du lac Biwa (Yanagikawa 柳川 et Satsuma 薩摩)[903] (On pourra consulter le tableau 8 de l'annexe XXI). Comme le confirme Sakakura Genjirô en 1739 :

> 城山の商人は江洲大溝、八幡、薩摩村等のもの多し。加賀、能登、出羽等者共有り。[904]
>
> Les commerçants de la ville sous le château viennent surtout d'Ômi, du fief d'Ômizo, de Hachiman et de Satsuma. Il y a également des gens provenant de Kaga, de Noto, du Dewa.

Ils bénéficient de droits commerciaux privilégiés en échange de taxes reversées au fief (*goyôkin*). Ceux-ci s'élèvent à environ 8700 *ryô* entre 1751 et 1781[905]. Par ailleurs, ils participent parfois aux frais engendrés par le système de résidence alternée : en 1762, ils participent à hauteur de mille *ryô* aux frais de déplacement de Matsumae Sukehiro 資広[906]. Comme on l'a vu précédemment, à partir de la seconde moitié du 18ème siècle, des marchands possédant leurs propres navires installent des succursales à Matsumae et Hakodate ; ils gèrent les *basho* plus éloignés de Matsumae. Parmi ceux-ci, on trouve les Abe-ya, les Takada-ya, les Suhara-ya, les Date[907]. La troisième sorte de gestionnaires ne possède pas de succursales en dehors de Hokkaidô, ils succèdent aux précédents à la fin du 18ème et au début du 19ème siècle.

Nonobstant la signature de contrats officiels, l'absence de limites claires pour délimiter quelle population aïnoue dépend de tel *basho*, quelles forêts y sont comprises, quels accès à la mer, mais surtout de quel *basho* dépendent les Aïnous de tel ou tel *kotan*, constitue un problème récurrent, et la source de conflits entre maisons marchandes. Des conflits territoriaux apparaissent régulièrement entre les gestionnaires des lieux ; ils sont ensuite réglés par le fief. Des exemples sont visibles dans le 26ème livre des *Archives secrètes de Fukuyama* (*Fukuyama Hifu* 福山秘密府), compilées en 1780. Certains litiges correspondent justement à la période de mise en place des *basho*, comme lorsqu'en 1722, le représentant commercial Kabuto-ya Yasubêi 甲屋安兵衛 outrepasse les frontières entre Yakemaki et Shiodomari. Les frontières sont finalement établies par une carte domaniale. Souvent, le fief juge que c'est aux Aïnous présents sur place de choisir à quel *basho* ils sont rattachés pour régler les litiges, comme en 1730, lors du conflit territorial entre les *basho* d'Otasutsu (vassal Kakizaki Moto.emon) et Isoya (vassal Shimonokuni 下国), en 1749 entre Setanai et Shimakomaki[908], ou en 1766-1771, lors du conflit entre Atsuta (vassal Takahashi Asaemon 高橋浅右衛門) et Mashike (vassal Shimonokuni Tajimi 下国但見), en 1758, entre les *basho* de Sutsuki (vassal Minato), et Shimakomaki. Les Minato perdent et se font confisqués leur *basho*.

---

[903] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, p.67
[904] SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.58-59
[905] NAKANISHI Satoshi, « Bashoukeoiseika no nishin gyôhai ichiba » (Le marché de l'engrais à base de hareng sous le « système des lieux contractuels »), dans HOKKAIDÔ – TÔHOKUSHI KENKYÜKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, p.134
[906] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.66
[907] NAKANISHI Satoshi, *op.cit.*, p.134
[908] KOBAYASHI Masato, *op.cit.*, p.82

En 1763, quand un conflit éclate entre les *basho* de Kayabe (Kitami Toyoshichi 北見豊七) et Wosatsu (Ara.ita Kin.uêmon 新井田金右衛門), le fief décide que c'est la rivière Matsuya qui marque la frontière. En 1737, un homme du peuple (sûrement un pêcheur) s'oppose même au vassal Shimo no kuni Kin.emon, qui souhaite mettre en place un accès à la mer (*naya basho* 納屋場所), sur une terre occupée par lui dans le territoire japonais à Otobe ; il obtient gain de cause[909].

(ii) Le fonctionnement

La taille du territoire d'un *basho* varie, entre cinq cents km² pour les plus petits, en territoire japonais à deux mille km² pour les plus grands, au nord[910]. Le territoire couvert par le *basho* reprend en grande partie la zone d'habitat aïnou affiliée aux anciens « comptoirs ».

Figure 35 - Le basho d'Urakawa
©Bibliothèque de l'Université de Hokkaidô
(Image tirée du site de l'Université de Hokkaidô, collection des Etudes septentrionales http://www2.lib.hokudai.ac.jp/cgi-bin/hoppodb/record.cgi?id=0D001810000000390, consulté le 26 septembre 2013)

Cependant, on assiste à l'installation de nouveaux *basho* plus au nord, indépendants des anciens comptoirs, comme à Kiritappu en 1701, Kounachir en 1751, Teshio en 1786 et enfin Shiranushi, sur Sakhaline en 1790[911]. (Voir figure ci-dessous)

[909] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.320
[910] EDMONDS Richard Louis, « Northern Frontiers of Qing China and Tokugawa Japan » (Frontières septentrionales de la Chine des Qing et du Japon des Tokugawa), *Research Paper n°213*, Chicago, Department of Geography, University of Chicago Press, 1985, p.126
[911] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 1, p.39. La *Nouvelle Histoire de Hokkaidô* considère même que ces mises en place constituent une extension de l'autorité de Matsumae 樺太はいまだ松前領であった. *Ibid.*, p.59.

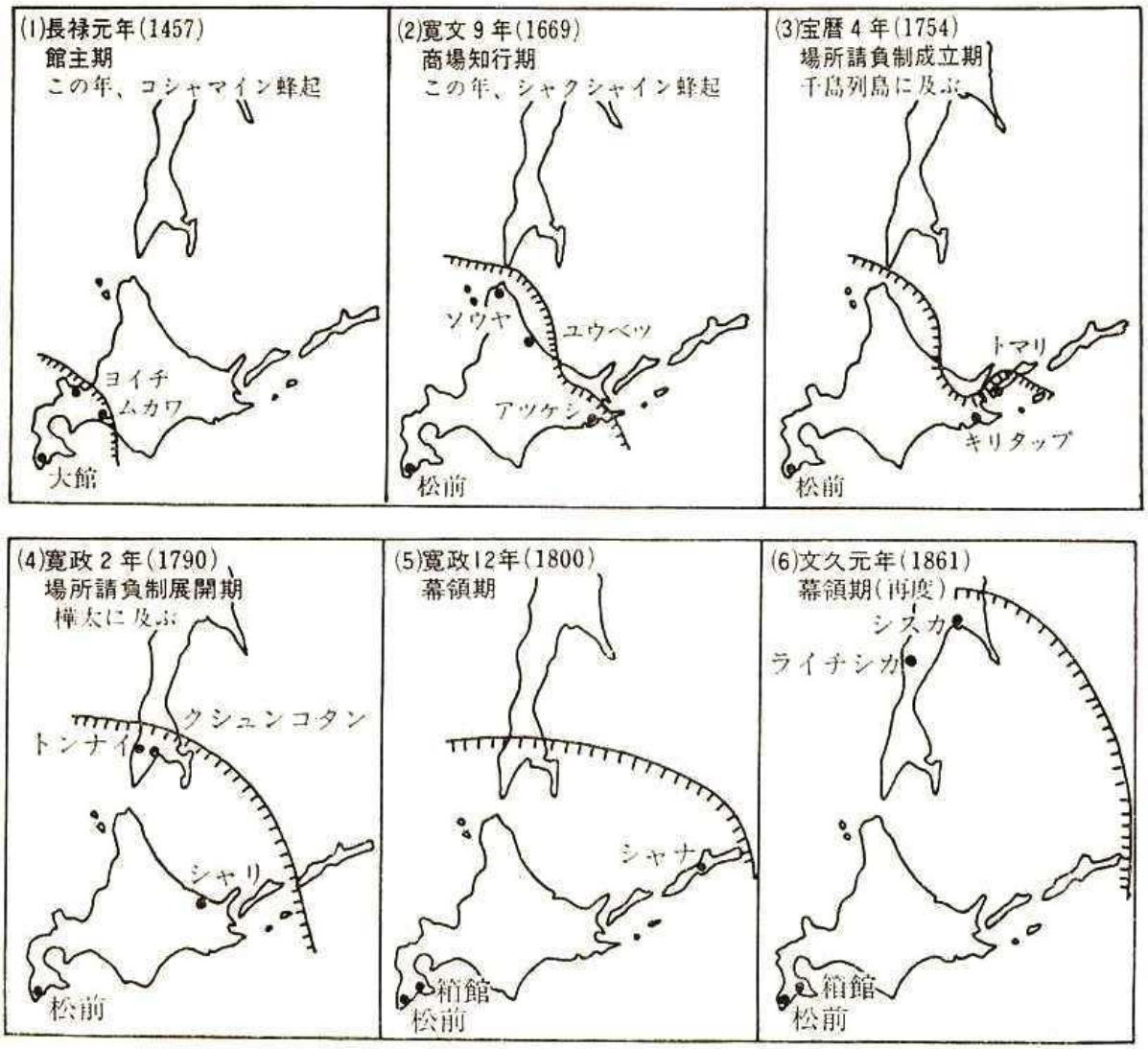

Figure 36 - Evolution géographiques de l'implantation des basho (http://www.ne.jp/asahi/cccp/camera/HoppouRyoudo/KAIHOMINEO/Shinshutsu.htm, consulté le 2 octobre 2013)

Le nombre de *basho* varie en fonction des fusions, ou des scissions : ils sont au nombre d'une soixantaine en 1717[912], en 1786, il y en a environ 76 (38 à l'est, 28 à l'ouest)[913], 88 (43 à l'ouest, 45 à l'est) durant l'ère Kansei (1789-1801)[914]. La taxe (*unjôkin*) moyenne annuelle par activité est de soixante et onze *ryô*[915]. Dans le cas de certaines régions, densément peuplées, les *basho* se multiplient, comme dans le cas des six *basho* de Hakodate, à la limite du territoire japonais, les seize *basho* de Shikotsu, ou des treize *basho* d'Ishikari. Comme presque tous les Aïnous de l'île dépendent d'un *basho*, il est possible d'établir relativement précisément la population aïnoue à une date donnée en étudiant la population des différents *basho*, comme l'a fait Yoshida Kôzô, et ce bien avant le premier recensement officiel de 1807.

[912] KOBAYASHI Masato, *op.cit.*, p.61
[913] HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.36
[914] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.142
[915] HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.38

La population aïnoue dépendant de chaque *basho* varie également ; en 1786, le plus petit est Sutsuki (Setanai nord), qui compte un foyer de quatre Aïnous, et le plus peuplé est Sôya (1662 Aïnous). (On pourra consulter les tableaux 4 et 5 de l'annexe XXI). Si l'on se penche attentivement sur les tableaux de population aïnoue dans les *basho* présentés en annexe, on observe que dans une majorité de lieux, les femmes sont plus nombreuses que les hommes. Ceci peut paraître curieux au premier abord, mais s'explique par la polygamie de certains hommes aïnous, mais aussi par la répartition des tâches et la diversité des activités pratiquées dans chaque *basho*. A titre d'exemple, il est précisé dans les archives, telles que l'*Aperçu de la structure de chaque basho en territoire ezo de l'est* (*Higashi Ezochi kaku basho yôsu taigaisho* 東蝦夷地各場所様子大概書), datant de l'ère Bunka (1804-1818), que les femmes comme les hommes participent au ramassage et au séchage du *kombu* (土用に入候得は男女共昆布を取（る）[916]). Les Aïnous qui récoltent, sèchent et empaquettent le *kombu* à partir de mai ou juin, sont appelés *kombutori* 昆布取り. Cette activité se pratique dans une grande majorité de *basho* (on pourra consulter des tableaux récapitulatifs des produits-phare de chaque *basho* dans les tableaux 6 et 7 de l'annexe XXII). Toutefois, la pêche aux holothuries et la préparation de l'*iriko* constituent des tâches réservées aux hommes (蝦夷人の男の分)[917] ; mi-avril, les Aïnous de Shiraoi, accompagnés d'Aïnous d'Etomo (江友え夷人), partent à 14 ou 15, flanqués d'un surveillant, pêcher l'holothurie[918]. Dans le même temps, les femmes partent en montagne pour y ramasser des châtaignes, du millet et du dolique asperge (*vigna sinensis*). Dans la plupart des *basho*, comme Niikappu, Shizunai, Mitsuishi, quand ils ne sont pas occupés, hommes et femmes réparent bateaux et filets de pêche, récoltent châtaignes et millet, les femmes tissent des *attush* (retranscrit 厚し). Dans certains *basho*, à l'instar de celui de Shari, on signale la présence d'un nombre parfois non-négligeable d'enfants ; ceux-ci sont également mis à contribution. Dans certains cas, les femmes et les enfants participent aux travaux, comme dans le *basho* d'Urakawa. (A partir des mois de février et mars, les femmes et les enfants accompagnent les hommes [de retour au *basho*] et participent à la construction de petites cabanes [où ils vont vivre] 二、三月より妻子を連れて浜辺へ出、小屋を建（てる）[919]). Dans certains cas, les hommes hivernent sur place, sans rentrer dans leur *kotan* ; aux *basho* d'Abuta et d'Usu, les hommes (男夷人) pêchent l'otarie de Steller, ceux qui transportent les marchandises et ceux qui tirent les filets en automne (*amihiki* 網引き) sont les seuls qui passent l'hiver au magasin, qui se trouve en bord de mer[920]. Les autres remontent la rivière Shiribetsu et pêchent le saumon durant tout l'hiver. Les activités d'un *basho* dictent donc en partie sa répartition de population.

Le centre névralgique d'un *basho* est situé autour du magasin (*unjôya* 運上屋, appelé « lieu de réunion » (*kaijo* 会所) à partir de 1799), où les Aïnous peuvent récupérer des denrées et des produits japonais en échange du produit de leur pêche, et plus tard de leur travail en tant que main d'œuvre. A l'*unjôya*, le contrôleur (*shihainin* 支配人), représentant du gestionnaire (*ukeoinin* 請負人), lui-même contractuel du vassal propriétaire (*chigyô nushi* 知行主), gère les affaires courantes, aidé d'un comptable (*chôba* 帳場) et d'un interprète (*tsûji* 通辞). Autour des magasins, on trouve plusieurs autres bâtiments (entrepôts, salle de réunion, dortoirs). Dans les

[916] KOBAYASHI Kazuo, « Edo jidai kôki ni okeru higashi Ezo chi no Ainu shûraku » (Les villages aïnous en Ezo de l'est à la fin de l'époque d'Edo), *Hokkaidô daigaku jinbunkagaku ronshû*, n°24, 1986, p.28
[917] *Ibid.*, p.28
[918] *Ibid.*, p.34
[919] *Ibid.*, p.48
[920] *Ibid.*, p.29

plus grands *basho* (*honbasho* 本場所), on trouve plusieurs magasins (trois à Tokachi) et groupements de bâtiments, comme les postes de surveillance (*ban.ya* 番屋), ou les zones de pêche (*gyoba* 魚場)[921]. Les travailleurs japonais sont soit des contremaîtres (*bannin* 番人), soit des saisonniers (*kasegikata* 稼ぎ方) ; ils supervisent également le travail de la main d'œuvre aïnoue. (On pourra consulter le schéma 3 de l'annexe XXI). Ces Japonais s'installent de manière quasi-permanente pour superviser les échanges, puis la production et la transformation. Leur nombre varie, de quatre à Shakotan, Sutsuki, ou Kabata, à trente-cinq à Rumoi. Incidemment, ce nombre ne semble pas être proportionnel à la population aïnoue sur place ; à Shari, il n'y a que six Japonais et plus de mille quatre cents Aïnous.

En 1784, dans sa missive au préfet aux comptes de Tanuma Okitsugu, Matsumoto Hidemochi 松本秀持, Tsuchiyama Sôjirô 土山宗次郎 résume ainsi le fonctionnement des *basho* :

> 蝦夷地之内殿場所と相唱候は、志摩守へ運上納め、常之場所は、家中之諸士へ割與へ、餘國知行所之ごとく、境々有レ之、其他之運上を所務仕候。運上之儀は、松前城下町人共請負、八ヶ年秋、十ヶ年秋に引請、金子差出し、蝦夷地に居小屋相立、手代附置、蝦夷人望之品遣、右之漁猟之品と引替、船に而松前え相廻し、諸國へ夫々に文送し、政禁之品も、場廣之儀故漏出、近年は蝦夷地へ、餘國町人も入込、運上差出、交易仕候得共、表而は松前領之ものと號し差遣候。（中略）日本人、蝦夷地押渡り、交易仕り候品共、第一米、酒、糀、其外木綿、針、麻苧、煙草（中略）塗物、蒔絵道具類等好候ゆえ、古き物を渡し申候。刃物は制禁に而、まさりと頓小刀類を相渡候斗に御座候。蝦夷人はおろかなるものにて、文字は向通用無レ之、此方より参り候通辞など、散々にあしらひ、或は無理を申かけ、打擲抔仕候得共、日本人に対し候而は、諸事慮外仕間敷由、厳敷申渡し有レ之候間、心外堪忍仕候様子に相見へ、蝦夷人理非を糺し申募り、非分に落候ものより、償と唱へ、其外何に而も、償を取候事、風俗に御座候。[922]
>
> Dans le territoire ezo, il y a des endroits appelés lieux seigneuriaux, sur lesquels le seigneur du domaine prélève une taxe ; les lieux habituels sont partagés entre les vassaux domaniaux, comme les terres allouées dans le reste du pays, qui possèdent des frontières établies et sur lesquelles est prélevée une taxe. Cette taxe est prise en charge par les commerçants de la ville de Matsumae, pour huit ou dix automnes. Ils ont installé de petites cabanes en territoire ezo, sous l'autorité d'un surveillant, où des marchandises désirées par les Ezo sont envoyées, et échangées contre des produits de la chasse ou de la pêche. Ceux-ci sont envoyés par bateau à Matsumae, puis envoyés dans tout le pays ; même les produits interdits s'y écoulent et ces dernières années, les commerçants de toutes les régions ont pénétré en territoire ezo et ils y pratiquent le commerce en échange des taxes, sous couvert de l'appellation « produit de Matsumae » [et non « produit d'Ezo »]. […] Les Japonais apportent en territoire ezo en tant que produits à troquer du riz, du saké, du levain à fabriquer le saké, mais aussi du coton, des hameçons, du chanvre, du lin, […] et comme ils [les Aïnous] apprécient les objets en laque et les *makie*, on leur en fait parvenir des vieux. Les objets coupants sont interdits, donc on envoie des petits sabres émoussés. Les Ezo sont bêtes, ils ne possèdent pas de système d'écriture, et les interprètes qui s'y rendent les traitent avec sévérité, les traitent d'incapables, et les frappent ; vis-à-vis des Japonais, en retour, les Ezo sont tolérants en toute chose, quand ils sont traités avec sévérité, ils le supportent et tiennent bon.

[921] YOSHIDA Kôzô, « Meiji mae Ainu jinkô shi I – Higashi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji I – le territoire ezo de l'est), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°73, 2007, p.110

[922] « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p. 300 et ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.57-58

Il ajoute qu'étant donné que l'accès au territoire aïnou est restreint (蝦夷地之内には限り有レ之), qu'aucune route terrestre ne permet de desservir ces lieux, et que les voies maritimes elles-mêmes sont dangereuses[923], les bateaux de commerce ne peuvent se rendre qu'une fois l'an dans les *basho*, accompagné d'un responsable domanial (*uwanori* 上乗), entre mars et août. Le rôle de ce dernier est de superviser les marchandises et de récupérer, pour le compte du fief, les produits de luxe (*kenjôbutsu* 献上物), issus du commerce de Santan. Comme le précise Tomouêmon 友右衛門, capitaine de navire pour la maison marchande Horikawa-ya 堀川屋, et naufragé à Itouroup, dans les *Chroniques d'un naufragé à Itouroup* (*Etorofu-shima hyôryûki* エトロフ島漂流記[924]), datant de 1756, les Aïnous se voient obligés « par décret » (御法度) de remettre les peaux de loutre de mer aux interprètes du *basho* d'Akkeshi[925].

(iii) Les marchandises

Le plus vieux document permettant d'établir les marchandises circulant à Ezo pendant la première moitié du 18ème siècle est le *Rapport du commerce à Ezo* (*Ezo shôko kikigaki* 蝦夷商賈聞書). D'après lui, les denrées produites dans la quasi-totalité des *basho* sont les fameux « trois produits-phare » déjà évoqués, mais aussi les holothuries, la morue ainsi que les peaux et vésicules biliaires d'ours[926]. Parmi les spécialités régionales, on remarque la raie, l'ormeau –dont le commerce remonte au moins à l'époque Satsumon-, le requin à l'ouest, l'otarie, la sardine, la blanchaille et le cerf, à l'est. En sus, il existe également des spécialités plus locales, comme les peaux d'otaries de Steller à Usu, le saumon à Saru, Setanai et Ishikari (c'est sa seule marchandise), le *kombu* à Mitsuishi, le hareng à Mashike[927], ou encore les produits issus du commerce de Santan et qui circulent via Sôya. Le *kombu* est récolté de mai à juillet, en particulier dans les environs de Shinori, To.i, Shirikishinai, Osatsube, Mitsuishi, Urakawa, Aburakoma, Horoizumi, Shiranushi. Il en existe plusieurs sortes : le *kombu* rouge (*aka kombu* 赤昆布), le plus prisé, le *kombu* habituel (*moto kombu* 元昆布), et le moins prisé, le *kombu* coupé (*kiri kombu* 切昆布)[928]. Le *kombu* d'Esashi[929], en territoire japonais, est de qualité médiocre, et peut être récolté sans autorisation, ni redevance, ce qui attire les récoltants de toutes les régions du Japon[930]. En territoire japonais, les activités qui se pratiquent principalement sont la récolte de laminaires et la pêche au hareng[931]. A titre d'exemple,

[923] ÔTOMO Kisaku, *op.cit.*, 1935, p.126
[924] A ce sujet, voir KAWAKAMI Jun, « Hôreki roku-nen (1756) Kishû-sen Etorofu-tô hyôryûki ni tsuite » (A propos du récit de dérive jusqu'à l'île d'Itouroup du bateau en provenance de Kishû en l'an 6 de l'ère Hôreki (1756)), *Hikaku bunka ronsô-Sapporo daigaku bunka gakubu kiyô*, n°17, 2006, p.5-29
[925] *Ibid.*, p.16
[926] AKINO Shigeki, « Ainu no tama-okuri girei to basho ukeoi seido » (Les cérémonies rituelles d'envoi d'âmes d'animaux des Aïnous et le système des lieux d'entreprise contractuels), dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusaaki (éds..), *Rettô shi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne) 1, 2006, p.208
[927] YOSHIDA Kôzô, « Meiji mae Ainu jinkô shi II – Nishi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji II – le territoire ezo de l'ouest), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°75, 2008, p.225
[928] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.237
[929] Le toponyme même d'Esashi viendrait du aïnou *esa-us*, c'est-à-dire « l'endroit où il y a du *kombu* ».
[930] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.238
[931] *Id.*, volume 1, p.38

l'*Affaire d'Ezo* nous indique qu'en 1786, le Goja-maru 五社丸 quitte Sôya emportant quatre cents tas de hareng salé, 97 pièces d'*attush*, 10 tas de haddock séché, de l'huile de poisson[932]. En 1787, un bateau de commerce quitte Akkeshi, avec à son bord : un *taba* de requin, 70 *attush*, 400 *taba* de hareng ; celui qui quitte Kiitappu contient : huile de poisson (18 *koku*), *iriko*, 65 *taba* de haddock séché, 317 *taba* de requin séché, 47 *taba* de raie, 45 *attush*, 883 *taba* de poisson séché, 1600 *taba* de saumon séché. Le bateau qui quitte Kounachir contient : 27 *koku* d'huile de poisson, 4 *taba* de haddock séché, 6 *taba* de saumon séché, 91 *taba* de requin séché, 100 han d'*attush*, 2395 *taba* de poisson séché, 2500 *taba* de saumon séché[933].

Les marchandises sont transportées du *basho* jusqu'à l'un des trois ports ouverts au commerce –Matsumae, Hakodate et Esashi-, tous situés en territoire domanial. Là, elles sont prises en charge par une maison de commerce locale (*Matsumae ton.ya*[934], *Hakodate ton.ya* ou *Esashi ton.ya*). Celle-ci se porte garante pour eux et prélève la commission douanière (*gokuchisen* 御口銭[935], ou *oki no kuchi kôsen* 沖の口口銭). Elles prennent donc le nom de « maisons de permission » (*danshuku* 断宿)[936]. En sus, elles stockent et écoulent la marchandise en échange de taxes de stockage (*kurashiki* 蔵敷) et de revente. Les marchandises partent vers Uraga, puis de là circulent par voie terrestre jusqu'au lac Biwa puis Ôtsu, où elles sont vendues à la maison de commerce *Ôtsu naya* 大津納屋.

Ce système est la colonne vertébrale économique de l'île, et les rapports entre les différents acteurs régionaux évoluent. Aïnous, familles vassales et fief dépendent tous des marchands. Le fief n'est plus un véritable intermédiaire commercial, son rôle est de plus en plus insignifiant.

[932] « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.376-377
[933] *Ibid.*, p.423-424
[934] A son sujet, voir HARA Naofumi, « Matsumae ton.ya », dans Yoshida Nobuyuki (éd.), *Autour des statuts de l'époque pré-moderne, la place du marchand et la société*, Yoshikawa kôbunkan, 2000
[935] TABATA Hiroshi, *op.cit.*, p.20
[936] YAMADA Shinobu, « Ezochi, Wajinchi, Naichi wo meguru ryûtsû shisutemu to sono saihen » (Système de circulation de marchandises entre les territoires ezo, japonais et le reste de l'archipel et ses évolutions), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.681

(3) Conséquences

(i) L'insignifiance grandissante du fief dans le système des *basho*

Le système de « lieux d'entreprise contractuel », tout comme son prédécesseur, constitue la base de l'économie du fief de Matsumae[937] ; son influence sur l'île est immense, au point que certaines affirment, à l'instar de Richard Louis Edmonds, qu'au 19ème siècle, le territoire aïnou est désigné par le mot *basho-chi* (« terre des *basho* »)[938]. D'après David L. Howell, ce système sauve le fief de la faillite[939]. En 1784, les revenus des *basho* gérés directement par les vassaux sont de 3 539 *ryô* pour le territoire aïnou de l'ouest et 660 pour l'est[940]. En 1786, le total des revenus du fief en *unjôkin* atteint 5510 *ryô*[941]. En sus, celui-ci peut compter sur des revenus stables, qui ne dépendent pas des récoltes rizicoles. Toutefois, le système évolue à partir du milieu du 18ème siècle, et son rôle s'amenuise peu à peu.

Pendant l'ère Hôreki (1751-1764), les taxes flambent, et de plus en plus de gestionnaires se procurent leurs propres bateaux et après s'être préalablement acquittés auprès du fief des taxes portuaires et d'import-export, sans débarquer les marchandises ou les céder à une maison de commerce portuaire, ils se rendent eux-mêmes les écouler à Tsuruga ou Ôsaka[942]. Les maisons marchandes portuaires locales perdent de l'argent. Si l'on ajoute à cela la pénurie grandissante de hareng à partir de 1776, il semble que les commerçants d'Ômi perdent peu à peu leur mainmise sur l'île et de plus petites structures, spécialisées dans le transport aussi bien que le commerce, s'installent de plus en plus souvent à leurs comptes[943]. Sur 31 établissements tenus par des commerçants d'Ômi en 1758, il n'en reste que 16 en 1781, puis 6 au début du 19ème siècle[944]. En effet, à partir de 1782, des conséquences écologiques du système des *basho* commencent à se faire sentir : il n'y a presque plus de harengs[945]. Ceci est dû aux innovations techniques de la pêche aux œufs de hareng à partir de la fin du 17ème siècle, date à laquelle le filet en cuiller (*tamo-ami* 攩網) est remplacé par le filet jeté *sashi-ami* 差網[946]. En outre, cette baisse motive aussi un nombre grandissant de pêcheurs japonais à pénétrer plus avant en territoire aïnou à la recherche de populations piscicoles, ce qui est théoriquement interdit par le fief. Elle est pratiquée dès 1768 à Futoro, en 1786 à Shimakomaki ou Setanai[947]. Face à cet état de fait, le fief autorise des incursions de pêche aux harengs (*oi-nishin* 追鰊) pour des pêcheurs autonomes jusqu'à Ishikari à partir de 1793[948], toutefois, ils ne peuvent se rendre plus au nord que Hamamashike jusqu'en 1840[949]. Ceci mène à des conflits avec les gestionnaires des lieux, qui demandent des compensations ; les

[937] TABATA Hiroshi, *op.cit.*, p.34-35
[938] EDMONDS Richard Louis, *op.cit.*, p.8
[939] HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.27.
[940] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.227
[941] ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *op.cit.*, p.68
[942] ARAMU Ken.ichirô *op.cit.*, p.128
[943] NAKANISHI Satoshi, *op.cit.*, p.118
[944] *Ibid.*, p.136
[945] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 1, p.53
[946] *Ibid.*, p.38
[947] KOBAYASHI Masato, *op.cit.*, p.103
[948] Texte de l'arrêté HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.231.
[949] TABATA Hiroshi, *op.cit.*, p.37

pêcheurs indépendants se voient dans l'obligation de leur fournir 20% de leur prise (*nihachi tori* 二八取)[950] aux maisons marchandes des *basho* où ils pêchent. En effet, pour faire face à la demande, les gestionnaires contractuels font de plus en plus appel à des travailleurs saisonniers japonais (les *dekasegi* 出稼ぎ). Devenu complètement dépendant des revenus de la pêche aux harengs, le fief a du revenir sur ses lois et autoriser l'incursion de travailleurs japonais en territoire aïnou ; par ailleurs, certaines nouvelles taxes lui échappent. Au lendemain de la guerre de Kosham'ain, en 1669, on estime à quatre cents le nombre de pêcheurs, chercheurs d'or ou bûcherons se rendant en territoire japonais, en 1701, ils sont plus de 1 800, en 1788, mille cinq cents[951]. L'exploitation sylvicole des Hida-ya à Usu-yama emploie à elle seule 175 personnes[952]. C'en est au point que dans les *basho* d'Ishikari, les Aïnous pétitionnent pour que les Japonais ne puissent pas y travailler.

Bien que d'une certaine manière le « système de lieux contractuels » renforce le pouvoir de Matsumae en lui assurant une viabilité économique et des rentrées d'argent fixes, la manne née du commerce des *tawaramono*, difficile à évaluer sans avoir accès aux comptes des différentes maisons marchandes, échappe à la fois au fief, aux vassaux, mais aussi au shogunat. Un état de fait qui est de plus en plus remis en cause par les lettrés économistes à la fin du 18ème siècle. En effet, bien que le shogunat connaisse l'existence et le fonctionnement de ces *basho* dans les grandes lignes, il lui faut attendre la mission d'investigation de 1785-1786 pour qu'il puisse analyser en détail leur fonctionnement. En sus, l'emploi de plus en plus systématique de pêcheurs saisonniers japonais mine le rôle du fief en tant qu'intermédiaire avec les Aïnous, et donc sa légitimité et seule raison d'être. Malgré tout, la déresponsabilisation du fief ne le mettra pas à l'abri des conséquences néfastes du système sur les rapports nippo-aïnous.

(ii) Les conséquences sur la population aïnoue : une double soumission domaniale et vis-à-vis des *basho*

La transition entre le « système des comptoirs de commerce » et celui des « lieux d'entreprise alloués » est multiple : économique (la priorité passe du commerce à la production en masse, et donc à une proto-industrie manufacturière), relationnelle (on passe d'une égalité théorique relative nippo-aïnoue dans le cadre de relations commerciales à une relation hiérarchique entre employeurs et employés dans des rapports de domination proto-capitalistes), spatiale (l'habitat à la fois aïnou et japonais se rassemble autour des « lieux » ; par ailleurs, les *umsa* dans les *basho* s'ajoutent aux *uimam* à Fukuyama en tant que cérémonie de soumission), politique (la gouvernance locale est dans les faits -à défaut des textes- entre les mains des employés japonais des *basho*). Ces transitions ont plusieurs conséquences sur la population aïnoue.

[950] TANIMOTO Akihisa, « Ainu no 'jibun kasegi' » (Les Aïnous louent leurs bras), dans KIKUCHI Isao (dir.), *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.210 et KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.248
[951] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.254
[952] *Ibid.*, p.256

Sous le système des comptoirs alloués, les Aïnous doivent attendre l'arrivée des bateaux de commerce, et malgré leur dépendance aux produits japonais, évoquée précédemment, cette activité commerciale ne leur prend pas tout leur temps ; ainsi, ils respectent encore les rythmes de chasse et de pêche pour se sustenter. Sous le système des *basho*, le troc direct ne se fait dorénavant plus qu'avec des articles tels que l'holothurie, que les Aïnous pêchent en grandes quantités. En effet, dorénavant, c'est le labeur de la main d'œuvre aïnoue - relativement peu coûteuse et pendant un temps seule accessible sur place- qui intéresse les gestionnaires contractuels tout autant, si ce n'est plus, que les marchandises troquées. Avec la demande grandissante des produits de l'île, et la volonté des gestionnaires allocataires de générer du profit, la priorité est à la production et à la rentabilité. En outre, la diversification des activités dans les *basho* fait souvent qu'elles s'échelonnent durant toute l'année ; la pêche au hareng occupent les Aïnous au printemps, le ramassage de *kombu* et la pêche à la truite en été, et la pêche au saumon dès l'automne. Le reste du temps, ils transforment et empaquettent les produits, et réparent le matériel. Pour effectuer ces travaux, les Aïnous ont regroupé leur habitat autour des *basho*, ne retournant au *kotan* à l'intérieur des terres que durant les mois d'hiver pour nourrir ceux qui sont dans l'incapacité de travailler (jeunes enfants, vieillards, infirmes et malades). Qu'ils y soient contraints, de l'avis de Matsuura Takeshirô, Takakura Shin.ichirô, Emori Susumu, Kaiho Yôko, ou Shiroyama Tomomasa, ou qu'ils choisissent de le faire, de l'avis de Tanimoto Akihisa, les Aïnous habitant le nord de l'île (où se trouvent des *basho* moins nombreux et plus vastes) doivent quitter leur *kotan* de manière quasi définitive pour s'y rendre. A Monbetsu, de nombreux hommes de et femmes valides se rendent à Sôya pour travailler dans cet énorme *basho*, laissant au village les jeunes enfants, les personnes âgées, les infirmes et les malades. Quand la saison de pêche se prolonge, le retour au *kotan* est impossible du fait des conditions climatiques. Parfois, certains Aïnous restent au *basho* pour réparer le matériel, ou chasser ; ceci est appelé le « travail de fin d'année » (*otsunen yatoi* 越年雇)[953]. Pour les autres, le travail reprend un peu avant la nouvelle année lunaire. Les travailleurs se rendent dans les « lieux » pour les préparer à la nouvelle campagne de pêche qui s'annonce en déblayant la neige, en coupant du bois de chauffe, les pêcheurs louent, réparent et préparent le matériel.

Contrairement au temps des « comptoirs de commerce », les activités s'échelonnent donc toute l'année, ce qui signifie qu'il est possible de trouver des marchandises japonaises toute l'année dans les *unjôya*. En 1785, les produits d'importation selon la liste de marchandises (*nimotsu kanjô chô* 荷物勘定帳) des navires Goja-maru 五社丸 et Jizai-maru 自在丸 se rendant aux *basho* d'Akkeshi, Kiitappu et Kounachir en provenance d'Edo, sont : du riz d'Echigo, Chikuzen (dans la région du lac Biwa), Shônai, Akita et de Noto, du sel de Takehara, du saké d'Ôsaka et d'Ôyama, du tabac, des casseroles, des hameçons, des filets, de la corde, du miso, du *shôyu*, du vinaigre, de l'encre, des *soroban*, du thé, des assiettes, des bols du *daikon* , pour un total de deux mille sept cents vingt *ryô*[954]. On perçoit clairement les produits destinés aux Aïnous dans l'*unjôya*, et les produits destinés au fonctionnement du *basho*, et les produits destinés aux travailleurs japonais du *basho*. Les maisons de commerce fournissent les capitaux nécessaires à l'entreprise, mais aussi les aliments et objets de première nécessité à leurs employés aïnous, qui les remboursent grâce au produit de leur

[953] TANIMOTO Akihisa, *op.cit.*, p.199

[954] « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.367-70

labeur ; ce système s'appelle *shikomi* 仕込[955]. En 1717, d'après le rapport d'expédition *Matsumae Ezoki*, soixante et un comptoirs autorisent l'achat de marchandises japonaises à crédit. N'étant plus capables, comme auparavant, de gérer leurs propres campagnes de pêche ou de chasse, et de mettre une partie du fruit de leur travail de côté pour se nourrir et subvenir aux besoins des membres les plus faibles de la communauté restés au *kotan* (*hanryôkasegi* 飯料稼), les Aïnous se voient obligés d'acheter à crédit du riz ou des marchandises japonaises (*maegashiseisansei* 前貸清算制度) pour vivre et permettre à ceux restés au *kotan* de survivre. En outre, pour augmenter leur rentabilité, ils doivent utiliser des techniques japonaises pour pêcher, et donc louer du matériel japonais au prix fort, tout en continuant de se procurer des denrées japonaises pour survivre[956]. Emprunter des fonds ou du matériel à un commerçant (*supply merchant*) est très cher ; un pêcheur doit rembourser le montant de son prêt, ajouté à l'intérêt et à la commission. Cet intérêt s'élève dans la plupart des cas à vingt pour cent par an, ce qui est bien au-dessus des douze pour cent autorisés par le shogunat, et les quinze pour cent moyens estimés par Ronald Toby dans l'ensemble du Japon pour des cas similaires[957]. Par conséquent, ils sont perpétuellement réduits à l'état d'esclaves économiques (*seimudoreika* 政務奴隷化)[958]. Par ailleurs, ces nouveaux outils nécessitant une constance réparation, les Aïnous commencent à les fabriquer à la chaîne dans les *basho* pendant les mois d'hiver. Pour les Aïnous restés au *kotan*, la situation devient critique. En effet, pendant les premières années de la mise en place des *basho*, la modification des cours d'eau, leur pollution et la surpêche diminuent de manière drastique les populations de saumon qui remontent les rivières jusqu'aux endroits de ponte et en 1724, des centaines d'Aïnous meurent de faim dans les régions d'Ishikari et de Shikotsu[959]. De même la déforestation due aux exploitations sylvicoles, à la construction des *basho* et du matériel, ainsi que la récolte de bois de chauffe, mais aussi la sur-chasse commence à faire baisser les populations de cervidés dans les forêts.

La dépendance des Aïnous au système des *basho* repose sur trois bases : la restriction de leurs mouvements, l'interdiction formelle d'apprendre le japonais -les empêchant de faire jouer la concurrence-, ainsi que l'interdiction de pratiquer la riziculture –les rendant dépendants à l'activité piscicole pour leur survie. Le peu d'autosuffisance qu'il leur reste après la mise en place des comptoirs est balayée par ce système. L'interdiction de commercer avec -puis de travailler pour,- d'autres *basho* que celui auquel son *kotan* est affilié, rend les Aïnous dépendants des taux pratiqués dans les différents *basho*. En effet, par endroit, on se trouve face au retour d'un état de fait pré-Shakush'ain car il n'existe pas de taux fixe pour les marchandises échangées, ou même le travail fourni. Les taux sont parfois fixés le jour même, ou en fonction des protagonistes. Par exemple, en échange de cent pièces d'*iriko* 煎海鼠, si l'employé aïnou préfère du saké, on pourra lui en donner trois verres (cependant avec un verre rempli à deux *gô* et cinq *shaku*, soit l'équivalent d'environ 0,37 litres) ; s'il veut du tabac, c'est cent cinquante pièces d'*iriko* pour une poignée, ou bien une boucle d'oreille[960]. En 1784, dans sa missive au préfet aux comptes de Tanuma Okitsugu, Matsumoto Hidemochi 松本秀持, Tsuchiyama Sôjirô 土山宗次郎 évoque un taux de change d'un hameçon contre 5 saumons ;

[955] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.226
[956] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.33
[957] Voir HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.78
[958] TANIMOTO Akihisa, *op.cit.*, p.199
[959] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.84
[960] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.273

pour 2 *shô* de saké coupé pour moitié à l'eau (soit environ 3,6 litres), il faut fournir 200 saumons[961]. En outre, les taux varient en fonction des *basho*, par exemple en ce qui concerne le *kombu* de la région de Hidaka : un sac de riz s'échange contre trente *da* (soit 4 tonnes) à Tokachi, 25 *da* à Samani, 22 *da* à Shizunai. Une peau de cervidé vaut 2 *shô* à Shizunai, 1 *shô* et 5 *gô* de riz (valant respectivement 1,8 litre et 0,18 litres par *gô*, soit environ 2 litres au total) à Kounachir, Akkeshi, Kiitappu, 1 *shô* et 3 *gô* à Tokachi. En 1787, à Kounachir, Akkeshi et Kiitappu, une peau de loutre de mer vaut 68 sacs de riz de 8 *shô* (14,4 litres), une poignée de plumes de la queue d'un aigle des mers de Steller vaut 34 sacs, une plume d'un jeune aigle de deux ans, 33 sacs. Etonnamment, une peau d'ours de bonne qualité ne rapporte que deux poignées de tabac et une pipe (l'équivalent de 3 *shô*, ou 4,8 litres de riz), et une de mauvaise qualité une poignée de tabac et un *makiri* (l'équivalent d'un *shô*, ou 1,8 litres de riz)[962]. Quatre-vingt saumons séchés au *basho* de Hiroo rapportent 1 sac de 14,4 litres de riz ; pour le même prix, à Samani, le commerçant japonais peut obtenir sept tas de requin séché, à Shizunai, quatre peaux de cervidés[963]. On remarque en outre une baisse générale des prix le plus l'on s'éloigne temporellement de la guerre de Shakush'ain. (Voir la figure ci-dessous)

	Quantité de riz pour 5 tas de saumons (5x20 = 100 saumons)
1641-1648	2 to (soit 36 litres)
1669 (pré Shakush'ain)	7 à 8 shô (12,6 à 14,2 litres)
1671 (immédiat post-Shakush'ain)	4 to (72 litres)
1688 (ouverture des *basho*)	1 to 2 shô (1,8 à 3,6 litres)
1792 (post-Kunashiri Menashi) à Sôya	8 shô (14,2 litres)

Figure 37 - Tableau des taux d'échanges pour cinq saumons

Au 17ème siècle, cent saumons séchés s'échangent contre dix kilos de riz, au 19ème siècle, 880 saumons séchés s'échangent contre une marmite en fer, et 4800 saumons séchés s'échangent contre une seule boîte en laque gravée[964]. Il y a deux explications possibles pour cette baisse dans les taux d'échange. Soit les gestionnaires paient moins les Aïnous au fur et à mesure que leur dépendance augmente ; soit la productivité des *basho* a pour conséquence l'augmentation des produits, et donc de l'offre, qui au final fait baisser les prix sur le marché. La première explication semble être privilégiée par les sources d'époque. En 1792, Kushihara Seihô 串原正峯 se rend à Ezo, pour enquêter sur les prix, puis rédige un compte-rendu de mission, qu'il nomme *Igen zokuwa* 蝦諺俗話 (*Récits et paroles d'Ezo*)[965]. Il y note que « le petit commerce est la plaie des Ezo, mais le bénéfice de l'*unjôya* » (小売は夷の損、運上屋の徳也。)[966]. D'après lui, les Aïnous y échangent par exemple cent holothuries pour trois coupes

[961] « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p. 301 ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.58
[962] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.275-276
[963] *Ibid.*, p.275-276
[964] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.126
[965] Une copie est visible dans les archives de l'Université de Hokkaidô, à l'adresse suivante : http://ambitious.lib.hokudai.ac.jp/hoppodb/kyuki/doc/0A000820000002.html, consulté le 3 octobre 2013.
[966] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.279

de saké, contenant chacune 25 *shaku*, soit 45 centilitres, ou une boucle d'oreille[967]. Le gestionnaire compte en langue aïnoue le nombre de poignées de cinq holothuries. Arrivé à 250, il inscrit un trait de pinceau sur le bras de l'Aïnou, chacun lui donnant droit à un verre de saké. Pour 500, il pouvait recevoir un sac de riz[968]. En sus, comme l'explique le *Tôyûki* (*Récits des pérégrinations à l'est*) de Furukawa Koshoken, le saké est souvent trouble, non raffiné, coupé à l'eau pour l'éclaircir[969]. Par ailleurs, les quantités sont floues et fluctuantes, comme les poignées pour le tabac (*wa* 把), les tas pour le poisson (*taba* 束)-ces derniers équivalent à 182 pièces à Matsumae, mais deux cents à Sôya[970]- mettent à jour des disparités régionales, défavorables aux Aïnous du nord, qui auront de graves conséquences. Certains Aïnous tentent de contrer ce déséquilibre en pratiquant la contrebande. Dans son article, Tanimoto Akifusa évoque le déplacement, volontaire cette fois-ci, des Aïnous d'un *basho* à l'autre suivant la saison pour louer leurs bras. Il cite un document de la seconde moitié du 18ème siècle, les *Notes sur les travailleurs et les produits régionaux des basho en territoire ezo de l'ouest* (*Nishi Ezo-chi basho chimei seisan hôtei hikae* 西蝦夷地場所地名生産方程控). Dans la partie évoquant le *basho* de Shimo-Yôichi, il est question d'Aïnous qui partent pêcher dans la rivière Ishikari en échange d'un salaire en riz (*chinmai* 賃米) et qui en profitent pour faire de la contrebande (*nukeni* 抜荷), c'est-à-dire pratiquer des échanges de marchandises en dehors de leur *basho* d'affectation[971]. Cependant, étant donné les taux pratiqués, il est difficile de dire si ces Aïnous étaient acculés à cette situation, ou s'ils choisissaient d'augmenter leurs bénéfices.

Le labeur des Aïnous est également rémunéré à la saison, et en fonction du statut de celui-ci dans une région ; en effet, les chefs aïnous, dont les injonctions sont souvent déterminantes dans le choix des Aïnous valides de quitter provisoirement les *kotan*, gagnent plus que leurs « administrés ». Pour une saison de production de farine de hareng pour l'épandage, un chef aïnou récolte 20 sacs de riz et vingt poignées de tabac, un homme aïnou sept à huit sacs de riz et vingt poignées, une femme cinq sacs de riz et dix poignées[972]. Ce salaire n'est pas élevé par rapport à la difficulté du travail demandé, mais si l'on compare aux taux de troc dans certains *basho*, une saison rapporte autant que six cents quarante saumons àe Hiroo, ou trente-deux peaux de cervidés. Par ailleurs, les femmes rapportent aussi du riz et du tabac, ce qui aurait été impossible si elles étaient restées au *kotan*. La rémunération est la plus basse dans les *basho* de Kounachir et de Menashi. Une saison y rapporte respectivement 3 sacs de levain de fermentation à saké au chef, un homme gagne un ou deux sacs, et une femme une à trois poignées de tabac ou un *makiri* dans le premier ; 1 sac de riz et une poignée de tabac pour le chef, et une demi-poignée de tabac et un *makiri* pour les autres, dans le second. Les conséquences d'un tel système sur la population aïnoue est l'accroissement des différences entre les différentes classes de la société aïnoue. Les chefs et les plus fortunés accumulent les objets précieux, certains allant même jusqu'à se procurer leur propre pêcherie[973]. En ce qui concerne les écarts de salaire entre Aïnous et Japonais, la maison marchande des Toma-ya 苫屋, en charge du *basho* de Kounachir, dépense : 2 *ryô* pour son

[967] WATANABE Ken, *op.cit.*, p.554
[968] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.95-96
[969] Cité dans HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.279
[970] *Ibid.*, p.279
[971] TANIMOTO Akihisa, *op.cit.*, p.208
[972] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.282
[973] SEGAWA Takurô, *op.cit.*, p.49

surveillant en chef, qui garde le *basho* pendant l'hiver (*koshitoshi bannin* 越年番人), six *ryô* pour les responsables de l'*unjôya* (支配人), 3 *ryô* 3 *bun* pour le contrôleur en chef (惣支配人), 1 *ryô* 3 *bun* pour chacun des interprètes, 1 *ryô* 3 *bun* pour les surveillants hors saison d'hiver[974]. En moyenne, pour une saison, le salaire des pêcheurs saisonniers japonais ne descend pas en dessous de sept ou huit *ryô*, alors que les Aïnous sont payés en riz l'équivalent de deux *ryô*[975]. A Abuta, le prix du *kombu* varie entre 46 *zeni* pour 142 kilos dans le cas de saisonniers japonais, et 32 *zeni* pour des Aïnous[976]. Comme le confirme La Pérouse lors de sa rencontre avec des Aïnous en 1787 :

> Ils paraissaient ne faire cas que des choses utiles : le fer et les étoffes prévalaient sur tout ; ils connaissaient les métaux comme nous ; ils préféraient l'argent au cuivre, le cuivre au fer, etc. Ils étaient fort pauvres […]. Nous pouvons assurer que les habitants de cette île forment un peuple policé, mais si pauvre que, de longtemps, ils n'auront à craindre ni l'ambition des conquérants, ni la cupidité des négociants : un peu d'huile de poisson séché sont de bien minces objets d'exportation[977].

Le navigateur les croit à l'abri de « la cupidité des négociants » du fait de leur pauvreté, sans imaginer que celle-ci puisse au contraire en être une conséquence. Il n'imagine pas que les « conquérants » sont déjà présents sur place.

Non seulement les Aïnous subissent la pression des travailleurs saisonniers japonais dans les *basho*, mais leur proximité y devient parfois source d'épidémies. Le phénomène de transmission de maladies contagieuses des Japonais aux Aïnous n'est pas un phénomène nouveau à Hokkaidô. Les premières sources qui en révèlent sont japonaises et datent du tout début du 17ème siècle - ce qui ne signifie pas que des épidémies n'aient sévi antérieurement, ou sans l'intervention japonaise. Il semblerait qu'il y ait eu deux épidémies de variole autour de l'an 1600 puis en 1624[978], mais l'existence de telles épidémies est sûrement plus ancienne, car le Dieu de la Variole, *payoka kamui*, apparaît même dans certains *yukar* contant l'origine de l'homme[979]. Plus tard, ce sont d'abord les *basho* situés dans la partie du territoire aïnou la plus proche du territoire japonais (*kuchi ezochi* 口蝦夷地), de Kudô à Furuu, qui subissent les épidémies de maladies contagieuses avant que celles-ci ne se répandent dans le reste de l'île. De nombreux Aïnous de la région d'Isoya sont emportés par des vagues de petite vérole en 1698 et 1780[980]. Cette même année, une épidémie de petite vérole tue 641 personnes en territoire aïnou de l'ouest, et 50 personnes à Isoya[981]. En outre, la syphilis a été introduite à Ezo au 18ème siècle par les Japonais, sans doute suite à la mise en place du système des *basho*.

---

974 « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.433-434
975 NAKANISHI Satoshi, *op.cit.*, p.135
976 TANIMOTO Akihisa, *op.cit.*, p. 210
977 LA PÉROUSE Jean-François Galaup de, *op.cit.*, p.189
978 WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.188
979 TSUSHIMA Yûko, *Tombent, tombent les gouttes d'argent : Chants du peuple aïnou*, Paris, Gallimard, collection « L'aube des peuples », p.18
980 YOSHIDA Kôzô, « Meiji mae Ainu jinkô shi II – Nishi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji II – le territoire ezo de l'ouest), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°75, 2008, p.218
981 *Ibid.*, p.215

En effet, ceux-ci regroupent également de la main d'œuvre aïnoue féminine, seule présence féminine en territoire aïnou.

La transmission fréquente dans les *basho* de maladies contagieuses fait baisser la population aïnoue, et donc par conséquent, augmenter le phénomène de « prêt » de main d'œuvre d'un lieu à l'autre, le déplacement forcé de la main d'œuvre, ainsi que l'emploi de Japonais saisonniers du Tôhoku. Ce « prêt » oblige certains Aïnous à se déplacer loin de leur lieu de vie, ce qui participe d'autant plus à briser l'équilibre du village et à rendre d'autant plus précaire la vie quotidienne de ceux qui y vivent.

Toutefois, les réactions des gestionnaires allocataires démontrent parfois un grand intérêt pour la préservation de la main d'œuvre aïnoue, que ce soit par philanthropie, ou, plus pragmatiquement, par peur de voir s'affaiblir ou même disparaître une main d'œuvre peu coûteuse. En effet, d'après Kushihara Seihô, en 1779, une épidémie de variole sévit à Mashike, au nord de la plaine d'Ishikari. Les Aïnous du *basho* de Rurumoppe, alertés, souhaitent réagir comme le font traditionnellement les Aïnous en pareil cas : fuir dans les montagnes et attendre que l'épidémie passe. Le manager du *basho*, Murayama Chôsaburô, incite les Aïnous à ne pas se réfugier dans les montagnes, où ils seraient exposés au froid et sans accès à des soins médicaux. Il cite le vieil adage : « Bien qu'un filet ait de nombreux trous, il protège néanmoins du vent » (*ami no me ni kaze tamaru* 網の目に風たまる) et fait installer du filet de pêche tout autour du *basho*, interdisant à quiconque de rentrer, ou de sortir. Les Aïnous plantent des *sinna inao* (*inao* protecteurs contre les maladies) sur le filet. L'épidémie passe sans infecter quiconque du *basho* de Rurumoppe[982]. Cette anecdote permet de nuancer les rapports entre les Aïnous et leurs employeurs ; en effet, l'entente entre eux n'est pas pareille d'un *basho* à l'autre. Par exemple, les rapports sont connus pour être corrects à Niikappu (car ancien territoire sous contrôle d'Onibishi, allié des Japonais), à Shizunai, à Futoro, et à Rurumoppe. Cependant, certains autres employés japonais des *basho* sont connus pour infliger un mauvais traitement aux Aïnous ; c'est le cas des *basho* plus septentrionaux de Yûbari, Kiitappu, Nemuro[983], Kounachir, Itouroup, ou encore Iwanai et Furuu (où les maladies contagieuses sévissent du fait d'une forte population japonaise dans la région) [984]. De par leurs contacts fréquents avec les Aïnous, ce sont les interprètes et les contremaîtres qui sont souvent considérés par ceux-ci comme cruels, à l'instar de la description que l'on peut trouver dans ce *yukar*, intitulé l'*Histoire de la fille de l'Aïnou* (*Rukaninka huô, rukaninka*) [985].

> Mon petit frère aîné,
> Mon grand frère aîné
> M'élevant,
> Toujours, sans changement, je vivais ma vie.
> Un jour,

[982] WALKER Brett L., *op.Cit.*, 2006, p.191-192
[983] YOSHIDA Kôzô, « Meiji mae Ainu jinkô shi I – Higashi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji I – le territoire ezo de l'est), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°73, 2007, p.111
[984] *Id.*, « Meiji mae Ainu jinkô shi II – Nishi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji II – le territoire ezo de l'ouest), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°75, 2008, p.215
[985] TSUSHIMA Yûko (dir.), *op.cit.*, p.316-322

Mon grand frère aîné s'est adressé à moi :
« Holà !
Ecoute bien ce que je vais te dire.
Pour t'élever,
Nous nous sommes vraiment mis en quatre.
Quant à moi, je désirais cependant
Partir faire du négoce chez les *Shisam*.
Jusqu'à présent, je n'ai pu réaliser ce projet,
Mais dès aujourd'hui
J'ai l'intention de vaquer à mes affaires.
Avant toute chose,
Je dois construire un bateau. »
[…]

Il a rassemblé les produits appréciés des *Shisam*
Et, dans ce grand bateau orné de sculptures,
Les a entassés en grand nombre.
Ensuite mon grand frère aîné a dit :
« Si les gens qui ont une cadette
L'emmènent avec eux,
Les *Shisam* lui offrent
Des cadeaux différents de ceux des hommes ;
Et comme ce sont des choses
Que nous voulons également,
Je te prie, petite sœur, de nous accompagner. »
[…]

Un grand volatile, un oiseau blanc
En tête d'une nuée d'oiseaux,
Est venu vers nous à tire d'aile.
[…]
« Moi [l'oiseau blanc] aussi j'étais parti
Dans l'intention de faire du commerce,
Mais le méchant interprète japonais
M'a fait boire du vin empoisonné,
Et c'est ainsi que j'ai péri.
Ceci est mon âme défunte
Qui s'en retourne au pays.
N'allez pas là-bas !
Rentrez vite !
Rentrez vite ! »
[…]

Nous sommes arrivés au village des *Shisam*.
Là, mes aînés
Ont hissé le bateau sur le rivage,
Et ont érigé une grande cabane.
Cela fait, ils ont entamé le déchargement des marchandises,
Qui a vite été achevé.
Puis, pour l'entrevue
Avec les chefs japonais,
Mes aînés se sont changés,
Revêtant les habits magnifiques par moi brodés ;
Et je me suis changée
De la même façon,
Revêtant les habits magnifiques par moi brodés.
Nous nous sommes mis en route et avons découvert,
S'étendant à l'infini, les maisons japonaises
Dont nous avions entendu parler.
Avançant pas à pas,

Nous avons aperçu une bâtisse en bois
Haute et somptueuse.
Lorsque nous y sommes entrés,
Le méchant interprète japonais
Dont nous avions entendu parler
est apparu.
[…]

[Il] a apporté le saké préparé.
Mes aînés ont été servis,
Et voici ce qui est arrivé :
Une odeur de poison s'est répandue.
[…]

Il semble donc que les mauvais traitements soient le plus souvent infligés par ceux qui sont en contact quasi-permanents avec les Aïnous, les interprètes. En effet, les Aïnous sont complètement dépendants d'eux, ce qui leur confère en retour un grand pouvoir. Parfois, ce sont les vassaux eux-mêmes qui se montrent cruels. En 1784, lors de son voyage sur place, Hezutsu Tôsaku évoque la peur qu'ils inspirent aux Aïnous (通詞をば強く恐る[986]). Comme nous l'avons vu précédemment, dans la tradition aïnoue, lors de la résolution d'un conflit (*charanke*), le perdant doit offrir au vainqueur des présents de compensation. Ce système est repris par les Japonais, à l'instar du vassal allocataire du *basho* de Shiraoi, Matsui Shigeê, qui réclame une réparation suite à l'acquisition d'une fausse vésicule biliaire d'ours, récupérant de la sorte tous les objets précieux de son vendeur aïnou[987]. Mais parfois, ce sont même des femmes qui font office de compensation pour des Japonais qui se disent floués. De tels incidents sont parfois portés à l'attention du fief. En 1727, Tsuno-ya Shigê 角屋茂兵衛 et Gensaemon de Nambu sont trainés en justice pour intimidation ; le jugement final domanial est inconnu[988]. De tels exemples sont rares ; la plupart du temps, ni le fief, ni les vassaux allocataires ne sont conscients de la réalité des *basho*, dont ils sont en partie responsables. En effet, les rares moments où un responsable domanial s'y rend, a lieu une cérémonie de libations, l'*umsa*, bien pratique pour enjoliver un tableau parfois sombre. Le rôle de l'*uwanoriyaku* 上乗役, que nous avons brièvement évoqué, est de récolter les présents des Aïnous, le plus souvent issu du commerce de Santan (*ikema*, *eburiko*, plumes d'aigles ou de faucon), et de représenter le fief en dehors des frontières domaniales, c'est-à-dire de lire les édits et les arrêtés domaniaux lors des cérémonies d'*umsa*, de prélever les allocations, de surveiller qu'il n'a y pas de contrebande[989]. Son passage en territoire aïnou est souvent l'occasion d'organiser de nouvelles cérémonies de soumission, les *umsa*.

[986] HEZUTSU Tôsaku, « Tôyûki » (Pérégrinations dans l'est) dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.342
[987] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.285
[988] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.320
[989] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.268

(iii) La cérémonie d'*umsa* – la matérialisation de la transition entre barbares et main d'œuvre

Désormais, les Aïnous sont de plus en contact avec les représentants de maisons marchandes et les employés de celles-ci dans les *basho* ; s'ils n'y sont pas soumis politiquement ou militairement, comme vis-à-vis du fief de Matsumae, ils en sont dépendants bien au-delà de leur niveau de dépendance domaniale. Cette double dépendance est matérialisée par les cérémonies appelées *umsa*. Celles-ci coïncident souvent avec le début ou la fin d'une saison de pêche, ou la venue d'un *uwanori,* dans un *tebune* domanial chargé de marchandises[990], source de réjouissance chez les Aïnous. Dans certains cas, cette cérémonie fête la venue d'inspecteurs, ou la nouvelle année, comme c'est le cas pendant la seconde moitié du 18ème siècle dans les villages de Ken.nichi et Ainuma, en territoire japonais[991]. Cette nouvelle cérémonie se nomme *umsa* (transcrit *omusha* en japonais). D'après *Description de Matsumae*, datant de 1782, il en existe depuis l'ouverture des *basho* ; dès les années 1740 à Sôya, il est question d'un guerrier du fief du nom de Tafuji 田藤, qui participe à une cérémonie d'*umsa*[992].

Il existe plusieurs hypothèses en ce qui concerne l'étymologique du mot *umsa*; la première veut qu'il soit une corruption de l'expression japonaise *obusha* 御撫謝, la seconde qu'il s'agisse d'un mot de la langue aïnou, pour désigner « un salut mutuel »[993]. En effet, d'après Matsumae Hironaga et sa *Description de Matsumae* (1782), il semblerait que cette cérémonie a lieu quand deux personnes se rencontrent pour la première fois[994]. En outre, d'après Inagaki Reiko, ce terme signifie en langue aïnoue « rendre une politesse » et désigne par extension le fait de se saluer après un long moment sans s'être vus ; les deux personnes se prennent les mains et échangent les paroles d'usage, puis ils effectuent un mouvement de leurs mains de la tête jusqu'aux épaules de leur interlocuteur tout en pleurant[995]. Les cérémonies d'*umsa* servant entre autres à clore ou à lancer une saison d'activités au *basho*, elles sont organisées avant que le gestionnaire contractuel ne quitte le lieu pendant l'hiver, ou à son retour au printemps. Il organise des libations d'au-revoir (*Uettukopak*, en langue aïnoue, ou *sharampa*, du japonais *saraba*), pendant lesquels il lit aux Aïnous les instructions et tâches à effectuer (réparations de bâtiments ou de matériel) pendant l'hiver[996]. A son retour à l'ouverture de la saison, il fait lire les règles (*kyôyusho* 教諭書) pour la nouvelle saison, traduites par des interprètes. Le responsable domanial, le cas échéant, procède de même avec les édits domaniaux. Ces cérémonies, l'occasion de lectures de règlements et d'interdictions

[990] Le bateau domanial dont il est question en 1703 dans les documents d'archives cités par Kaiho Mineo, ont une capacité de huit cents *koku*, soit 144 000 litres. KAIHO Mineo, *Kinsei Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire des Ezo dans l'époque pré-moderne), Tôkyô, San.ichi shobô, 1984, p.218
[991] TANIMOTO Akihisa, *op.cit.*, p.214
[992] MATSUMAE Hironaga, « Matsumae-shi » (Description de Matsumae), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10) 'Description d'Ezo, Essais d'Ezo, Description de Matsumae', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.97
[993] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.265
[994] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.97
[995] INAGAKI Reiko, « Kinsei Ezochi ni okeru girei shihai no tokushitsu: uimamu, omusha no hensen o tooshite », (Les caractéristiques de la domination cérémonielle à Ezo durant l'époque moderne - Autour de la question des changements dans les cérémonies d'uimam et d'omusha), dans Minshû kenkyûkai (éd.), *Minshû seikatsu to shinkô, shisô* (Croyances, pensée et vie quotidienne du peuple), Tôkyô, Yuzankaku, 1985, p. 112
[996] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.36

par les managers du *basho* ou les *uwanori*, possèdent donc une importance administrative, en particulier pour les *basho* éloignés, tels que ceux du sud de Sakhaline, Kounachir ou Itouroup. Le rassemblement pacifique des Aïnous d'une région ainsi que la possibilité de leur faire parvenir des informations ou des instructions importantes justifie la tenue d'*umsa* de plus en plus fréquente. En 1784, dans sa missive au préfet aux comptes de Tanuma Okitsugu, Matsumoto Hidemochi 松本秀持, Tsuchiyama Sôjirô 土山宗次郎 résume ainsi la fonction de soumission administrative des *umsa* :

> 尤蝦夷地え渡海之船には、志摩守より上乗、通辞相添、蝦夷人共、表召集め、御法度之趣読聞被レ申候由。[997]
> Sur les bateaux, des responsables envoyés par le seigneur, accompagnés d'interprètes, qui rassemblent les Ezo sont assemblés pour les libations, leur font la lecture des règlements.

Cette dimension politique est perceptible à travers le fait que Mogami Tokunai emploie ce mot pour désigner d'autres cérémonies de remise de tributs ailleurs dans le Pacifique nord. Il mentionne sa rencontre avec un Aïnou de Sôya, nommé Kariyashin, qui travaille comme interprète entre les Aïnous et les Santan, et qui a participé avec eux à trois reprises à leur cérémonie de remise de tributs aux Chinois[998]. En effet, des cérémonies similaires ont lieu tous les ans en juillet, pour fêter la saison commerciale, à l'extérieur des comptoirs de commerce autour de l'embouchure du fleuve Amour. Les responsables mandchous reçoivent les Oultches, Orocks et Nivkhes et leur donnent des présents[999]. Faute d'un autre mot, Mogami emploie un terme qu'il connaît et qui désigne, sinon une cérémonie de remise de tribut à proprement parler, du moins une démonstration de soumission d'un peuple vis-à-vis d'un autre. Par ailleurs, il est dit que les Aïnous de Sakhaline participent à des cérémonies d'*umsa* au *basho* de Sôya[1000].

Malgré tout, le lieu de ces cérémonies –dans les *basho* et le plus souvent en territoire aïnou- fait que, par rapport aux *uimam*, les Aïnous tiennent un rôle d'hôtes (qu'ils partagent néanmoins avec les employés du *basho*) et les Japonais en visite, celui d'invités. Ceci se ressent à travers le déroulement de la cérémonie. Dans ses *Pérégrinations à l'Est*, journal de sa participation à la mission d'exploration shogunale en 1788, Furukawa Koshoken 古河古松軒 décrit les chants et les danses traditionnelles des Aïnous en ligne[1001] ; Kaiho Mineo, précise que ce type de danses n'apparaît pas dans les descriptions des *uimam* à Fukuyama[1002]. Outre des libations, chants et danses, les Japonais offrent du riz, du levain à saké, du tabac et du saké aux chefs et adjoints présents (qui sont parfois déduits du salaire des Aïnous !). La notion de soumission n'est donc pas pour autant absente.

---

[997] ÔTOMO Kisaku, *op.cit.*, 1935, p.57
[998] SASAKI Shirô, « Higashi Ajia no rekishi sekai ni okeru Ainu no yakuwari » (Le rôle des Aïnous dans l'histoire d'Asie orientale), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.847
[999] HARRISON John, « The Saghalien Trade : A contribution to Ainu studies » (Le commerce de Sakhaline : une contribution aux études aïnoues), *Southwestern Journal of Anthropology*, volume 10, 1954, p.281-282
[1000] SASAKI Shirô, *op.cit.*, p.865
[1001] FURUKAWA Koshoken, *op.cit.*, p.122-123
[1002] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.213

Sasaki Toshikazu analyse une représentation d'une cérémonie d'*umsa*, datant de la quatrième année de l'ère Meiji, peinte par Hirasawa Byôzan 平沢屏山 (1822-1876). Sur une estrade se tiennent les personnages importants, Japonais, à la tête du *basho* ou représentants shogunaux ; ils sont assis en tailleur. Agenouillés et front à terre en face de l'estrade se trouvent sept rangées de trois hommes aïnous barbus ; le plus avant est l'*ottena* (corruption du mot *otona*), suivi de deux de ses adjoints. Dos au mur et débordant sur l'extérieur de la salle, des femmes et des enfants sont agenouillés. Entre l'estrade et les hommes aïnous, sept *hokai* (*shintoko*), sans doute remplis de saké, et surmontés d'une botte de tabac, correspondant à chacune des sept rangées. En 1791, Mogami Tokunai décrit une cérémonie d'*umsa* en territoire aïnou oriental. Les chefs Sankichi et Tsukinoe de Kounachir, Shimochi d'Akkeshi, Shonko de Nokkamappu et d'autres chefs sont présents. Ils ont revêtu les *jinbaori* 陣羽織 qui leur ont été offerts avant la cérémonie. Ils pénètrent ensuite le lieu de réunion, main dans la main et le dos courbé, -une image qui apparaît dans de nombreux récits et sur quelques représentations picturales[1003] . Il faut noter cependant que cette cérémonie précise a lieu deux ans après le soulèvement de Kunashiri-Menashi, dont nous parlerons par la suite, et un an après l'*uimam* à Fukuyama durant lequel le fils de Tsukinoe a pu admirer les têtes décapitées de ses camarades rebelles exposées au château. En effet, un tel rassemblement de chefs régionaux pourrait donner lieu à des tentatives d'attentat de la part des autorités domaniales, et quand Mogami évoque le fait que les Aïnous trempent les doigts dans leur saké pour en tester la qualité, il est probable qu'il s'agisse plutôt d'une vérification pour voir si le saké n'est pas empoisonné.

Par rapport aux *uimam*, qui se focalisent sur l'exotisme du barbare et la puissance militaire domaniale, les *umsa* mettent en exergue la dépendance complète et la soumission économique, tout en maintenant une certaine illusion du fait que les Aïnous sont « chez eux » en dehors du territoire domanial. Brett Walker, s'appuyant sur des théories de Richard White, analyse la cérémonie d'*umsa* comme un rituel bicéphale : pour les Aïnous, ils seraient question de fêter l'ouverture d'une nouvelle saison et de rendre grâce aux dieux, rejoignant certaines cérémonies rituelles antérieures (à l'instar de la « cérémonie d'accueil des saumons nouveaux » *asir chep nomi*), et pour les Japonais une exhibition de leur suprématie domaniale et de la soumission aïnoue[1004]. Il souligne un autre fait intéressant : la majorité des cérémonies d'*umsa* dont les détails nous sont parvenus semblent avoir lieu en territoire aïnou oriental et dans les *basho* septentrionaux (Kounachir, Shiranushi), donc dans des régions où l'autorité effective de Matsumae est la moins forte. Ceci semble confirmer leur importance dans le maintien régionale d'un certain degré d'autorité.

(iv) Les *basho* : éléments de transition proto-industrielle, proto-capitaliste et proto-colonialiste ?

Trois débats distincts animent les spécialistes concernant les *basho*. Le premier, datant d'avant-guerre, consiste à évaluer le rôle du fief dans l'établissement de ce système pour répondre à la question : jusqu'à quel point sa mise en place et son fonctionnement ont-ils

[1003] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.214
[1004] *Ibid.*, p.221

intégré une politique domaniale délibérée ? Au contraire, le fief s'est-il retrouvé acculé à un état de fait ? Cette question est primordiale dans le sens où sa réponse nous permet de mieux évaluer le contrôle effectif exercé par le fief sur le territoire aïnou à partir du milieu du 17ème siècle, et donc la pertinence de la prise de contrôle shogunal direct. Le deuxième débat, datant d'après–guerre, concerne la participation des Aïnous au système des *basho* et revient à répondre à la question : jusqu'à quel point ont-ils été victimes ou acteurs de ce système ? Ce second débat nous intéresse particulièrement, dans le sens où il permet de nuancer les rapports de domination nippo-aïnous, et de nous approcher de leur réalité, en particulier en l'absence de sources primaires aïnoues[1005]. Le troisième débat cherche à évaluer le caractère proto-industriel et proto-capitaliste des *basho*. Il complète le premier dans le sens où il cherche à définir en profondeur les relations entre les multiples acteurs septentrionaux : fief, gestionnaires contractuels et Aïnous.

Avant-guerre, deux courants existent. Le premier, représenté par l'un des pionniers en recherches sur Hokkaidô et sur les Aïnous, Takakura Shin.ichirô, considère que la mise en place du système des *basho* a été un acte délibéré du fief, pour que les familles de guerriers laisse de côté leur statut d'entrepreneur et vivent grâce à une rente obtenue par de véritables entrepreneurs, dont c'est le rôle. Cela revient à dire que le fief de Matsumae, malgré ses spécificités, cherche à effacer le rôle commerçant des guerriers dans le système préexistant des « comptoirs de commerce », et à « rentrer dans le rang » d'une hiérarchie sociétale plus cohérente avec les valeurs confucianistes, dans laquelle les marchands s'occupent du commerce, et les guerriers se consacrent aux armes et aux études grâce à une rente. Le second point de vue, représenté par Kayano Kazutarô, considère que ce système, soutenu par les familles de guerriers en proie à des difficultés financières, a eu pour conséquence de déresponsabiliser le fief. Cet avis est partagé par Shirayama Tomomasa et Minami Testuzô. Après-guerre, la mise en place des *basho* en tant que politique domaniale délibérée trouve de nouveaux soutiens en les personnes de Kaiho Mineo et Emori Susumu, qui considèrent que cette politique rejoint les changements établis sous Matsumae Kunihiro 邦広 entre 1720 et 1743, rendant la position du fief plus forte au contraire, en améliorant ses finances et en donnant encore plus de poids au système d'allocation[1006]. Ils se basent en partie sur certaines mesures, visant à régir le mode de vie des guerriers tout en baissant les dépenses, en mettant en place en 1724 des mesures d'austérité (*ken.yaku rei* 倹約令). Celles-ci visent les membres de sa famille et leurs dépenses somptuaires en matière de construction et de décoration de résidences. Les banquets sont interdits, et dans les cas incompressibles, tels les mariages, il faut se contenter d'une soupe et de trois légumes, gâteaux et alcool sont interdits[1007]. Ces mesures touchent aussi les autres habitants du fief. A l'exception des préleveurs de taxes, tous doivent se vêtir de coton, et non de soie[1008]. Des inspecteurs (*machi metsuke* 町目付) parcourent les quartiers pour s'assurer que ces mesures sont respectées ; elles sont renforcées en 1735. Quant à eux, Tabata Hiroshi et Kobayashi Masato sont d'accord avec les propos de Shirayama et Minami, tout en soulignant le manque de documents fiables et objectifs. Il est un

[1005] Parmi les sources primaires japonaises dont nous disposons sur ce sujet, certaines sont assez objectives, car issues d'une mission d'exploration entreprise sous ordre shogunal en 1785-1786.
[1006] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.352-353
[1007] YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.91
[1008] *Ibid.*, p.91

fait indéniable qu'il est très difficile de savoir, sans avoir pu consulter les documents domaniaux relatifs à la mise en place des *basho*, s'il s'agit d'une politique délibérée ; et si oui, jusqu'à quel point le fief en a évaluer les conséquences. En tant que représentant de la recherche anglo-saxonne, David L. Howell considère que cette mue est une mue de fait, et non issue d'un changement institutionnel[1009]. Leur naissance semble uniquement due au fait que les vassaux du fief trouvèrent plus pratique et profitable de confier la gestion de leurs comptoirs à des commerçants établis et spécialisés. Leur seule obligation, au début du 18ème siècle, outre le paiement d'une taxe aux vassaux, est d'ailleurs le respect des lois du domaine. Au 19ème siècle, ils sont devenus des employés domaniaux, puis shogunaux, dans le sens où leurs contrats stipulent qu'ils sont dans l'obligation de nourrir la main d'œuvre aïnoue qui travaille dans les pêcheries, d'entretenir les routes, entrepôts, douanes et bâtiments officiels domaniaux puis shogunaux, d'établir une réseau de surveillance maritime, et enfin de prélever une taxe de quinze à vingt pour cent pour chaque pêcheur indépendant qui fait appel à leur service et de la reverser aux autorités[1010].

Rejoignant les avis de Tabata Hiroshi et Kobayashi Masato, il nous semble difficile en effet de répondre de manière précise à cette question sans avoir pu consulter les documents domaniaux nécessaires. Néanmoins, il est possible de dire que cette transition a été au minimum *soutenue* par le fief, si elle n'a pas été une politique délibérée de celui-ci. Cette option semble en effet peu plausible dans le sens où ce système contrevient à la lettre de cachet vermillon du shogun Ietsuna de 1664, stipulant l'interdiction complète aux bateaux japonais d'entrer et de sortir autrement que par le port de Matsumae et de commercer avec les Aïnous[1011], ainsi qu'à la limite d'un bateau par *basho* pour le commerce d'été[1012]. Il est évident, comme le confirme Kaiho Mineo, que le début de l'ère Kyôhô (1716-1736) - et donc la période de mise en place du système des *basho*- coïncide avec un période de difficultés financières pour le fief[1013]. Il est donc fort probable que ce système, approuvé par lui au vu des contrats établis, s'il n'a pas été directement créé par lui, a rapidement remporté son aval. Il a permis un renforcement du système d'allocation et les finances domaniales, et en ce sens a renforcé son autorité. Comme nous avons pu le voir, cette transition est la conséquence croisée de nombreux facteurs internes (la soumission des Aïnous méridionaux et *sakoku*-isation du territoire aïnou après la guerre de Shakush'ain), mais aussi externes (transition démographique, agricole et technique) au fief. Elle nous apparaît donc comme la résultante de volontés croisées, exception faite de la volonté des Aïnous (objet du second débat) : volonté shogunale de placer la priorité sur les *tawaramono*, volonté agricole de produire plus à moindre coût pour faire face à la demande, volonté des familles guerrières vassales d'augmenter ses revenus, volonté domaniale de diversifier ses activités économiques après la guerre de Shakush'ain.

Malgré tout, il est possible d'affirmer que le fief n'a pas pu anticiper les conséquences de la mise en place de ce système dans le nord-est, région qu'il connaît mal, ni contrôler

[1009] HOWELL David L., *op.cit.*, 1995, p.36
[1010] *Ibid.*, p.36
[1011] TSURUTA Kei, « Jûnana seiki no Matsumae han to Ezochi » (Le fief de Matsumae au 17ème siècle et le territoire ezo), dans FUJITA Satoru (éd.), *Jûnanaseiki no Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon du 17ème siècle et l'Asie orientale), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000, p.175
[1012] KOBAYASHI Masato, *op.cit.*, p.78
[1013] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.350

comme il se doit le traitement infligé aux Aïnous, dont la qualité est pourtant stipulée dans les contrats. Il est indéniable que le fief a rapidement rencontré d'innombrables difficultés dans le cadre d'un tel système (dépendance aux capitaux des marchands, multiplication des acteurs, et des risques de soulèvements), au point que l'une des conséquences indirectes du fonctionnement des *basho* et des tensions nippo-aïnoues étant le dessaisissement domanial, il va sans dire que tout n'a pas été prévu. En outre, le fief de Matsumae, au moment de la mise en place des *basho*, ne peut pas non plus évaluer l'influence du commerce russo-aïnou dans la volonté d'autonomie des Aïnous du nord-est, ni celle de la présence russe sur les débats entre les lettrés autour du shogunat. Nous en reparlerons dans la partie suivante. Finalement, les difficultés financières domaniales, la dépendance aux fonds marchands, la multiplication des interlocuteurs et des responsables, ajoutées à l'ingérence grandissante de cette multitude d'acteurs sur la gestion des Aïnous mènent rapidement à la perte de contrôle domanial d'un système qui sera à l'origine, dans un contexte de menace étrangère, de sa perte.

La question de la volonté des Aïnous en tant qu'acteurs ou victimes de ce système est celle qui est à l'origine du second débat. D'un côté, nous trouvons des chercheurs tels que Matsuura Takeshirô, Takakura Shin.ichirô, Emori Susumu, Kaiho Yôko et Shiroyama Tomomasa qui estiment que le système des *basho* n'a pas laissé le choix aux Aïnous que d'effectuer la transition entre intermédiaires commerciaux et main d'œuvre, parachevant ainsi la déstructuration du *kotan* et précipitant la fin du mode de vie aïnou. Toutefois, il est bon de préciser que ces deux premiers auteurs, chacun pionnier à leur époque des études sur les Aïnous et témoin de leur acculturation, sont connus pour leur empathie et leur compassion à leur égard, biaisant sans doute en partie leur point de vue. Face à eux, on trouve d'autres chercheurs tels qu'Iwasaki Naoko, Tanimoto Akihisa[1014], Tajima Toshiya[1015], et Kobayashi Masato, qui nuancent cette idée et considèrent qu'un nombre non-négligeable d'Aïnous ont en effet choisi de le faire (*jibun kasegi* 自分稼/ *jibun shôbai* 自分商売), en particulier, comme le précise Kobayashi, dans les régions d'Ishikari et Yoichi[1016]. Une nouvelle fois, faute de documents, cette question est difficile à trancher. Il est un fait que l'immense majorité des Aïnous est affiliée à un *basho* ; la preuve en est que les chercheurs en démographie aïnoue, tels que Yoshida Kôzô, font partie de ceux qui ont le plus minutieusement étudié les populations, structures et fonctionnement des *basho*. Si les Aïnous travaillent presque tous dans les *basho*, est-ce donc une question de choix ? Oui, et non. Oui, dans le sens où, à notre connaissance aucun texte ne les y oblige, mais non du fait que leur dépendance aux produits japonais à cette époque est telle, qu'ils sont acculés à ce travail pour s'en procurer. Il est donc indéniable que le système des *basho* a accru la dépendance aïnoue en produits japonais, obligeant de fait les Aïnous capables –hommes et femmes- à y travailler, modifiant la structure villageoise, dépeuplant les *kotan* à l'intérieur des terres et déplaçant les centres névralgiques de vie aïnous vers les côtes. En ce sens, il serait malaisé de parler de choix délibéré de la part des Aïnous. De même, les maladies résultant d'un habitat contigu et prolongé dans les *basho* ne peuvent en aucun cas être un choix. En outre, le conflit de

[1014] TANIMOTO Akihisa, *op.cit.*, p.199-231
[1015] TAJIMA Toshiya, « Basho ukeoi kôki no Ainu no gyogyô to sono tokushitsu: Nishi Ezochi Yoichi basho no baai » (La pêche pratiquée par les Aïnous à la fin de la période des lieux d'entreprise contractuels : le cas du *basho* de Yoichi en territoire ezo de l'ouest), dans TANAKA Takeo (éd.), *Zenkindai no nihon to higashi ajia* (Le Japon pré-moderne et l'Asie orientale), Tôkyô, Yoshikawa Kôbunkan, 1995, p.271-95
[1016] KOBAYASHI Masato, *op.cit.*, p.105

Kunashiri-Menashi prouve que dans le nord-est au moins - là où l'autonomie des Aïnous est la plus forte- ce système est remis en question.

De fait, la multiplicité des acteurs signifie également qu'il est difficile d'affirmer lequel a la responsabilité de s'assurer du bon traitement des Aïnous : le shogunat par lettre de cachet shogunal ? Les vassaux, allocataires des lieux, et/ou les gestionnaires contractuels, tous deux signataires de contrat stipulant leur bien-être ? Les employés sur place, surveillants et interprètes, travaillant quotidiennement avec eux ? Quoiqu'il en soit, si la question du choix semble relativement facile à trancher, il nous apparaît toutefois peu judicieux de cantonner les Aïnous dans un rôle de victimes. En effet, comme nous l'avons vu précédemment, il est question de recours en justice domaniale de leur part à plusieurs reprises. Par ailleurs, la composition de *yukar* ne s'arrête pas pour autant, ni les conflits interrégionaux, comme nous le démontre ce recours à la justice domaniale des vassaux allocataires des *basho* de Saru (小林頼母) et Tokachi (蠣崎治郎左衛門) pour gérer des conflits aïnous en 1770[1017]. Il est regrettable qu'à ce jour, aucun chercheur ne semble s'être véritablement penché –peut-être est-ce faute de sources adéquates ?- sur les modalités d'adaptation des Aïnous à ce système.

Le troisième et dernier débat cherche à définir les rapports entre les multiples acteurs septentrionaux à travers le prisme économique et d'évaluer si nous avons affaire à un embryon d'économie capitaliste à Hokkaidô à la fin du 18ème siècle.

Au 18ème siècle se met en place en Europe ce que l'historiographie anglaise appelle le « marché privé » (*private market*) par opposition au « marché public », surveillé par des autorités urbaines sourcilleuses. Ce « marché privé » est caractérisé par des achats de plus en plus anticipés, effectués en fonction de la demande, ainsi que l'émergence de chaînes commerciales autonomes, souvent longues, mais libres de leurs mouvements[1018]. Le marchand s'est inséré dans les relations entre le producteurs et celui à qui est destiné la marchandise ; plus les chaînes s'allongent, plus le processus capitaliste émerge clairement[1019]. Ce « contre-marché » s'apparente déjà plus à la naissance « système des lieux d'entreprise contractuels », où les commerçants se substituent aux vassaux pour gérer les échanges de marchandises, en s'acquittant d'une taxe, certes, mais de manière beaucoup plus libre. Dans le cas d'Ezo, l'arrivée d'un intermédiaire sous forme d'une maison de commerce rajoute un maillon à la chaîne commerciale et encourage la production en fonction de la demande. A titre d'exemple, la forte demande de farine d'épandage de hareng incite les gestionnaires des lieux d'entreprise contractuels à exiger des Aïnous une pêche en hareng plus importante, ainsi que des opérations de main d'œuvre telles que la découpe, le désossage, l'extraction d'huile, la pulvérisation, le séchage, l'empaquetage du produit. Ce type de fonctionnement dans les *basho* peut correspondre à la définition du proto-industrialisme mise en place par Franklin Mendels en 1969, c'est-à-dire un modèle caractérisé par le développement rapide d'une industrie principalement rurale, sur un schéma d'organisation traditionnel, mais orientée vers un marché lointain -et non plus local-, via des commerçants[1020]. Dans le cas des *basho*, on a

[1017] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.320
[1018] BRAUDEL Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, collection « Champs », 2000, p.32
[1019] *Ibid.*, p.57
[1020] TOBY Ronald, « Both a Borrower and a Lender-be. From Village money-lender to Rural Banker in the Tempo Era » (Emprunteur et usurier. Du prêteur villageois au banquier rural pendant l'ère Tempô), *Monumenta Nipponica*, volume 46, n°4, hiver 1991, p.483 et LEE John, « Trade and Economy in Pre-industrial East Asia »

donc clairement affaire à une entreprise proto-industrielle. Pour l'historien Jürgen Schlumbohm, la proto-industrialisation est le procédé par lequel s'effectue la transition structurelle entre féodalisme et capitalisme à l'intérieur d'un microcosme régional[1021]. David L. Howell, dont le titre reflète l'opinion, est d'accord. On assiste donc à l'émergence d'un proto-capitalisme à Hokkaidô.

Le système des « comptoirs de commerce » en vigueur jusqu'à 18ème siècle correspond à ce que Fernand Braudel définit comme une « économie préindustrielle » ; en effet, selon lui, l'un des éléments primordiaux de celle-ci est la coexistence des rigidités, des inerties et des pesanteurs d'une économie encore élémentaire avec les mouvements limités et minoritaires, et cependant vifs et puissants, d'une croissance moderne[1022]. Les marchés élémentaires marquent une frontière entre ce qui reste en dehors du marché, et possède une valeur d'usage, et ce qui en franchit la porte étroite et prend donc une valeur d'échange ; ils ne s'insèrent pas dans une logique capitaliste, car marquant une frontière entre la vie matérielle et la vie économique[1023]. Dans les « comptoirs de commerce », Aïnous et Japonais échangent des denrées, dont la nature, mais non la quantité, est une conséquence de la demande du marché intérieur. Ces denrées ont une valeur d'usage, qui définit leur valeur d'échange, mais font partie de la vie matérielle, et non économique. En outre, la plupart des denrées de Matsumae avant la mise en place des *basho* sont des *karumono*, et donc des marchandises destinées à l'élite et non au commerce. Comme le précise Hayashi Shihei dans son *Panorama illustré des Trois pays*, seule une petite partie des produits du commerce des *basho* est reversée aux nobles (コノ交易ノトキソノ生産少バカリヲ松前ノ公室へ納メシムルナリ[1024]). Dans les *basho*, c'est le travail des Aïnous qui fait de plus en plus office de marchandise, et celui-ci est rendu possible par un investissement de capitaux (pour payer le matériel, mais aussi les taxes), dans le but d'amasser d'autres capitaux, et donc de répondre en nature et en quantité à la demande du marché intérieur. Dans sa seconde phase, le « système des lieux d'entreprise contractuels » intègre la manufacture et le traitement des produits par une main d'œuvre aïnoue. David L. Howell évoque l'existence d'une entreprise capitaliste, et, bien que de nombreux historiens s'accordent à dire qu'avant la Révolution Industrielle, il est difficile de parler de « capitalisme », Fernand Braudel rétorque que c'est faute d'un autre mot[1025]. Il ajoute qu'à partir du moment où les capitaux engrangés par une production quelconque sont réinvestis dans le processus renouvelé de la production[1026], on peut parler de processus capitaliste. C'est le cas des *basho*.

(Commerce et économie préindustriels en Asie orientale), *The Journal of Asian Studies*, volume 58, n°1, février 1999, p.6

[1021] HOWELL David L., « Proto-industrial origins of Japanese capitalism » (Origines proto-industrielles du capitalisme japonais), *The Journal of Asian Studies*, volume 51, n°2, mai 1992, p.283

[1022] BRAUDEL Fernand, *op.cit.*, p.11

[1023] *Ibid.*, p.23

[1024] HAYASHI Shihei, « Sankoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des trois royaumes), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.71

[1025] BRAUDEL Fernand, *op.cit.*, 2000, p.50

[1026] *Ibid.*, p.52

L'économie des *basho*, basée sur un investissement monétaire via un capital marchand et sur le travail d'une main d'œuvre indigène qui produit une denrée visant un marché lointain, n'est que très partiellement inféodée à l'autorité politique domaniale locale ; elle est même quasi-autonome. C'est en ce sens qu'elle représente une transition proto-capitaliste à Hokkaidô, et donc au Japon. Néanmoins, nuançant la définition de proto-industrialisation de Schlumbohm, David L. Howell souligne que leur échec après Meiji prouve que ces pêcheries proto-capitalistes nécessitent un contexte féodal pour exister[1027]. Il considère que les « lieux » sont superficiellement industriels : « industriels » dans le sens où ils dépendent en partie d'une force de travail - en d'autres termes, d'employés qui vendent leur travail, et non le fruit de celui-ci -, mais de manière « superficielle » dans le sens où leur survie et leur structure dépendent de liens de suzeraineté et de vassalité de type féodaux.[1028].Cette opinion est à nuancer à son tour, car, bien qu'abolies officiellement en 1869, elles perdurent sous une autre appellation, le « système de possession de pêcherie » (*gyobamochi seido* 魚場持ち制度), avant d'être abolies en l'an 9 de l'ère Meiji. C'est donc une abolition institutionnelle et une volonté gouvernementale qui y met fin, et non une faiblesse structurelle face au nouveau régime. Rappelons par ailleurs qu'une première abolition voit le jour au 11ème mois de 1799, avant d'être abrogée en 1821. (Nous en reparlerons)

En conclusion, pour Howell, si la proto-industrialisation au Japon ne peut être considérée ni comme du capitalisme, ni même comme sa cause directe, elle est toutefois symptomatique d'un stress structurel lié à une trop grande rigidité économique du système de *bakuhan*[1029]. En sus, il considère que cette évolution dans les activités et les rapports entre les différents acteurs et avec le capital évoque une transformation capitaliste, à la fois au niveau des politiques et des institutions, mais aussi au niveau des liens entre les individus[1030]. Le *basho* œuvre à l'avantage mutuel du gestionnaire contractuel, mais aussi du fief, jouant sur les rapports complexes de dépendance mutuelle et croisée entre le fief et les Aïnous, entre le fief et les marchands gestionnaires des *basho*, et entre ces derniers et les Aïnous. En outre, d'autres chercheurs tels que Shirayama Tomomasa, Minami Tetsuzô et Brett L. Walker voient également en lui des balbutiements capitalistes. Enfin Takakura Shin.ichirô considère que le système des *basho* marque la transition entre des entrepreneurs commerciaux et des entrepreneurs capitalistes, et établit un parallèle avec la transition entre une présence coloniale commerciale et une présence coloniale exploitante[1031]. Il prend pour preuve l'installation de postes de surveillance (*ban.ya*) non loin des magasins (*unjôya*), et des lieux de stockage et d'empaquetage, de production et de réparation des outils autour de ceux-ci. Là encore, il faut nuancer les propos et parler au maximum de « proto-colonisation », dans le sens où il s'agit encore d'un territoire situé clairement en dehors de la juridiction domaniale et shogunale. C'est sans doute ceci qui rend ce phénomène de proto-industrialisation proto-capitaliste et proto-coloniale possible. Comme le résume Kaiho Mineo, c'est le système des lieux d'entreprise contractuels qui permettra l'intégration progressive du territoire aïnou dans le système du shogunal-domanial[1032].

[1027] HOWELL David L., *op.cit.*, 1992, p.278
[1028] *Id.*, *op.cit.*, 1995, p.49
[1029] *Id.*, *op.cit.*, 1992, p.282
[1030] *Id.*, *op.cit.*, 1995, p.25
[1031] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, p.33
[1032] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1984, p.352

Au milieu du 18ème siècle, il n'est pas encore question de coloniser Hokkaidô, et les conséquences à long terme des *basho* échappent au fief, comme au shogunat. Cependant, la perte de l'autorité et de la légitimité progressive des autorités domaniales aux yeux des Aïnous au profit des marchands, Japonais de Honshû, est symptomatique d'une dépendance économique, qui rend le fief aveugle aux tensions nippo-aïnoues, mais aussi incapable d'évaluer l'ampleur de la nouvelle menace régionale, les Russes, également attirée par les ressources septentrionales.

3. Les origines économiques de la présence russe en Extrême-Orient

(1) Réseaux et tensions commerciaux

(i) Le commerce de Santan

Nous avons déjà pu évoquer en première partie les réseaux d'échanges pluriséculaires entre les peuples septentrionaux en Mer d'Okhotsk, ainsi que les conflits entre Aïnous de Sakhaline, Nivkhes, Chinois et Mongols au 14ème siècle, ainsi que l'influence de ces antagonismes sur l'avènement de la culture aïnoue. Dans cette partie, nous souhaitons nous attarder sur les enjeux économiques régionaux, et l'implantation des grands empires -chinois et russe- le long de l'Amour à partir de l'arrivée au pouvoir des Ming au 15ème siècle.

La nouvelle dynastie au pouvoir en Chine entreprend la construction de bases militaires avancées : entre 1409 et 1411, une en aval du fleuve, à Nurgan (奴兒干, *Nú'érgān* en pinyin, actuelle ville de Tyr dans le kraï de Khabarovsk), et trois sur la partie orientale de Sakhaline, à Uriga en 1410, Nouharu en 1413 et Poroga[1].

L'implantation des ces bases facilite la mise en place d'un nouveau réseau commercial septentrional longeant le cours du fleuve : il prend le nom de « commerce de Santan » (*Santan kôeki* 山丹交易[2]). Le mot « Santan » viendrait de l'exonyme « Janda », utilisé par les Nivkhes pour désigner la population toungouse habitant cette région. « Janda », puis *Janda kur* en langue aïnoue de Sakhaline (« les hommes Janda »), ont été corrompus pour donner *Sam ta kur* (« les hommes qui sont nos voisins »)[3], puis finalement retranscrit *Santan* en japonais. D'après Mamiya Rinzô, qui explore cette région au début du 19ème siècle, il s'agirait d'un peuple dont l'endonyme est « Nâni » ou « Mangguni » ; ceux-ci sont les ancêtres des peuples tougouses que l'on désigne aujourd'hui comme les Nanai (également appelés Goldes, Hezhen ou Samagir) et les Oultches[4].

Le premier maillon de ce commerce s'effectue entre les Mandchous et les Santan, le long de l'Amour entre mai et août. Ces derniers se rendent ensuite sur Sakhaline, à Noteto, où ils troquent avec les Oroks, et les Nivkhes (appelés *Sumerenkur* par les Aïnous), venus respectivement du nord-est et du nord-ouest de l'île.

---

[1] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Collection « Kôdansha sensho mechie » 69, Kôdansha, 1996, p.195

[2] On peut trouver d'autres graphies de ce mot 山旦, 山靼.

[3] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.219

[4] SASAKI Shirô, « Jûhachi, jûkyû seiki ni okeru Amûru-gawa karyû iki no jumin no kôeki katsudô » (Activités commerciales des peuples de la région de l'aval du fleuve Amour aux 18ème et 19ème siècles), *Kokuritsu minzokugaku hakubutsukan kenkyû hôkoku* (*Bulletin of the National Museum of Ethnology*), volume 22, n°4, 1998, p.684

Figure 38- Les populations de Sakhaline
(http://www.manchus.cn/bbs/thread-19721-1-1.html, consulté le 28 septembre 2013)

Ces échangent s'étendent entre les mois de juillet et de septembre. Ensuite, les Nivkhes suivent la côte occidentale jusqu'à Nayoro, puis Shiranushi, les Oroks bifurquant vers Kushunkotan[5]. Ils y commercent respectivement avec leurs voisins méridionaux, les Aïnous de Sakhaline. Ceux-ci échangent ensuite leurs marchandises avec les Aïnous de Hokkaidô à Sôya. Si un réseau d'échanges régionaux existe depuis des siècles, attesté par la présence de brocart venu d'Ezo à la fin de l'époque de Heian évoqués précédemment, ou celle de tuiles en faïence chinoise dans le nord de Hokkaidô en 1485[6], la nouveauté de Santan est sa systématisation.

[5] Le commerce entre Aïnous et Oroks est parfois appelé « commerce oroq » (オロッコ交易), mais il est le plus souvent compris dans le « commerce de Santan ». SASAKI Shirô, « Jûhachi, jûkyû seiki ni okeru Amûru-gawa karyû iki no jumin no kôeki katsudô » (Activités commerciales des peuples de la région de l'aval du fleuve Amour aux 18ème et 19ème siècles), *Kokuritsu minzokugaku hakubutsukan kenkyû hôkoku* (*Bulletin of the National Museum of Ethnology*), volume 22, n°4, 1998, p.704-705

[6] HARRISON John, « The Saghalien Trade : A contribution to Ainu studies » (Le commerce de Sakhaline : une contribution aux études aïnoues), *Southwestern Journal of Anthropology*, volume 10, 1954, p.280

Pour Asakura Yûko, ce commerce date de la fin du 16ème siècle[7]. Toutefois, l'une de ses plaques tournantes étant Sôya, il est probable que l'émergence de ce commerce est postérieure à la mise en place de ce comptoir entre 1684 et 1688[8] ; Kaiho Mineo considère que l'essor de ce commerce est postérieur à la signature du Traité de Nertchinsk en 1689 (nous en reparlerons). En outre, l'arrivée de la dynastie Qing au pouvoir en 1644 a sûrement intensifié les échanges mandchous. Ces dates concordent avec les informations contenues dans une missive de 1715, où il est stipulé que des Aïnous de Sakhaline (ici appelée *Karato* ou *Taraika*) échangent des fourrures, des plumes, des perles bleues avec les Aïnous de Sôya, et qu'ils se rendent même chaque année à Matsumae[9]. En 1739, Sakakura retranscrit dans ses *Essais d'Ezo* les dires de Yamada Kyûuemon 山田久右衛門, un capitaine de navire se rendant depuis de nombreuses années à Hokkaidô et maîtrisant de ce fait la langue aïnoue ; s'étant rendu à Sôya, celui-ci dit avoir rencontré des hommes de Santan, qui écrivent en utilisant des signes inconnus (*banji* 蛮字), ressemblant à du sanscrit (梵字の如し) –il s'agit probablement ici du mandchou -, mais aussi des caractères chinois[10].

Parfois, les Aïnous de Sakhaline se rendent même directement dans les avant-postes chinois pour remettre des tributs en échange de vêtements (le fameux brocart d'Ezo, *Ezo nishiki* 蝦夷錦), d'outils en fer, et de riz, ce qui n'est pas sans rappeler les *uimam* à Hokkaidô. Ils paient un tribut de fourrure aux Qing (ce qui est attesté par les sources chinoises au moins entre 1690 et les années 1730[11]) et reçoivent en échange des perles bleues « nids d'insecte » (*mushi no su* 虫の巣) (qui servent d'*ojime* 緒締め pour refermer les cordons des blagues à tabac, ou pour décorer les *netsuke* 根付), plumes, et brocart d'Ezo[12]. Celui-ci, comme nous l'avons vu précédemment, est échangé contre des marchandises japonaises, mais sert également de marqueur de rang hiérarchique au sein même de la société aïnoue, ainsi que vis-à-vis des Japonais. D'après un envoyé de Tsugaru, en juin 1670, au moment de la Guerre de Shakush'ain, neufs chefs non-interventionnistes du nord – quatre de Yoichi, deux de Rishiri, deux de Sôya et un de Teshio- se réunissent à Oshoro pour évoquer les conséquences des troubles, comme le rapporte la *Description de l'unification du Tsugaru* (*Tsugaru ittôshi* 津軽

[7] TAKAKURA Hiroki, « Jûhasseiki～jûkyûseiki no kita taiheiyôsekai ni okeru Karafuto senju minzoku kôeki to Ainu » (Les Aïnous et le commerce avec les peuples du Pacifique nord aux 18ème et 19ème siècles, dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, p.174

[8] Un poste de pêche a déjà été ouvert en 1672 à Kushunkotan, sur Sakhaline, mais la présence japonaise n'y est que très épisodique er consacrée uniquement à cette activité. BERQUE Augustin, *La Rizière et la Banquise : Colonisation et changement culturel à Hokkaidô*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1980, p.47

[9] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.42

[10] SAKAKURA Genjirô, « Ezo zuihitsu » (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.62

[11] SASAKI Shirô, *op.cit.*, p.854

[12] NAKAMURA Kazuyuki et ODA Hirotaka, « Ezo nishiki to kita no shirukurôdo » (Le brocart d'Ezo et la Route de la Soie septentrionale), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.836

一統志) ; ils sont tous vêtus de brocart (北高麗織の色々唐草織付申候を着し候)[13]. Mogami nous apprend qu'autour des années 1778, un guerrier du fief de Matsumae, Kudô Seizaemon 工藤清左衛門, censé récolter les *karumono* dans les *basho* du nord, qui se rend à Sôya et y rencontre le chef aïnou de Nayoro, Yaushiuti, qui a reçu un nom honorifique 揚忠貞 de la part d'un Mandchou avec qui il commerce[14]. Matsumae Hironaga précise qu'il porte trois épaisseurs de brocart.

Comme le précise le rapport de mission shogunale établi par en 1786, ces différents produits de luxe sont alors récupérés par des responsables domaniaux (*uwanori* 上乗) dans chaque *basho*, qui les transmettent au *daimyô* ; celui-ci les conserve, ou les offre au shogun :

> 軽物と唱、志摩守方え取上け売買には不為致由の真羽　青玉　錦の類はカラフト島の蝦夷人共、サンタンと申候所より交易いたし、本蝦夷ソウヤえ持渡を請負人共に買取為置（中略）猟虎皮、熊胆　膃肭の類も軽物と唱[15]
> Ce qu'on appelle *karumono* sont des choses que le seigneur offre, mais ne vend pas. Des plumes, des brocarts sont troqués dans un lieu nommé Santan par les Ezo de Sakhaline, puis apportés à Sôya, où des gestionnaires contractuels les achètent […] Peaux de loutre de mer, des vésicules biliaires d'ours, des peaux d'otaries : ce sont toutes des *karumono*.

Officiellement, les Japonais ne participent pas directement à ce commerce, pour ne pas contrevenir aux lois shogunales[16]. Cependant, il est épisodiquement question de commerce illicite, réprimé par le fief ; d'après les *Archives domaniales secrètes de Fukuyama*, en 1743, un responsable domanial est appréhendé pour commerce illicite (*nukeni* 抜荷) entre Kushiro et Shiranuki.

La période la plus faste de ce commerce s'étend sur trois cents ans entre 1750 et 1850[17], lorsque Russes, Chinois et Japonais sont bien implantés dans la région. Lors du passage de La Pérouse dans la région en 1787, il bat son plein :

> Leurs briquets et leurs pipes paraissaient chinois ou japonais ; celles-ci étaient de cuivre blanc parfaitement taillées. En désignant d'une main le couchant, ils nous firent entendre que le

[13] HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Suggestions de pistes d'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.121. On pense qu'il reste environ une centaine de ces pièces de brocart dans tout le Japon, dont une trentaine à Hokkaidô et une quarantaine dans la préfecture d'Aomori, où ils sont les plus nombreux ; le plus vieux date de 1728, le plus récent de 1861. TAKIMOTO Hisafumi, « Kaikyô wo koeru chiikikan kôryû » (Le commerce qui dépasse les détroits), dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, p.235-236

[14] MOGAMI Tokunai, « Ezo sôshi » (Notes sur Ezo), dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 1 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.410

[15] DERIBA Hiroshi, « Kinsei makki ni okeru Ainu no kegawa kedamono shuryô ni tsuite – Kegwa kôeki no shiten kara » (La chasse pour l'obtention de fourrures chez les Aïnous de la fin de l'époque pré-moderne – Du point de vue du commerce des fourrures), dans SASAKI Shirô (éd.), *Akareta tsunagari to shite no shuryô saishû shakai* (Les sociétés de chasseurs-cueilleurs ouvertes), Bulletin d'information du Musée national d'Ethnologie n°34, 2002, p.119

[16] *Ibid.*, p.129

[17] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.199

nankin bleu dont quelques-uns étaient couverts, les rassades et les briquets, venaient du pays des Mandchous. [18]

Toutefois, ce n'est pas ce commerce –peu connu des Russes avant qu'ils atteignent la région de l'Amour- qui les attire en Extrême-Orient, mais un autre commerce profitable : celui de la peau de zibeline, l'« or doux ».

Le destin de la Russie est de devenir le lien qui joint deux mondes, l'ouest et l'est.
- Gottfried Wilhelm von Leibniz[19] (1646-1716)

(ii) A la recherche de l' « or doux » : l'expansion russe en Extrême-Orient

George Lensen fait remonter l'expansion de l'empire russe vers l'Orient au règne d'Ivan le Terrible (1533-1584)[20], lors du passage de l'Oural en 1581 par le Cosaque Yermak -« le mortier »- Timofiev, de son vrai nom Vasili Timofeevitch Olenin [21] (?-1585) et de la fondation de Tobolsk en 1587, soit avant l'avènement des Romanov au pouvoir en 1613. Dès la fin du 16ème siècle, des colons et des Cosaques sont envoyés toujours plus à l'est à la suite du front d'expansion : ils fondent Ienisseïsk en 1620, Iakoutsk en 1632, Irkoutsk en 1651[22]. (On pourra consulter un tableau récaitulatif de l'expansion russe dans l'annexe XXII) Le commerce de l'une des ressources de l'Extrême-Orient russe se montre immédiatement très profitable : la fourrure, et en particulier celle de la zibeline sable (*martes zibellina*, *kuroten* 黒貂)[23], très recherchée par les familles nobles d'Europe[24]. Cette denrée est si précieuse et si populaire en Europe, qu'il est dit qu'en 1595, lors de la signature du traité d'alliance contre les Turcs entre Rodolphe II (empereur de Prusse) et le tsar Féodor Ivanovitch (1557-1598), ce dernier apporte avec lui - en lieu et place de monnaie pour couvrir les frais militaires- 40 120 peaux de zibeline, 20 760 peaux d'hermine, 129 peaux de zibeline sable, 33 700 peaux de

[18] LA PÉROUSE Jean-François de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, édition du Carrefour, collection « Voyages et Découvertes », Paris, 1930, p.185
[19] Gottfried Wilhelm von Leibniz (1646-1716) : mathématicien, logicien et philosophe allemand. Parmi ses très nombreuses contributions, on notera l'invention du concept d'énergie cinétique, des avancées concernant la Loi de conservation, le Principe de moindre action, le calcul différentiel et les définitions de l'espace et du temps.
[20] LENSEN George Alexander, *The Russian Push Towards Japan : Russo-Japanese Relations, 1697-1875* (La poussée russe vers le Japon : les relations nippo-russes entre 1697 et 1875), Princeton University Press, 1959, p.14
[21] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.49
[22] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.36
[23] Jusqu'aux accords de Nertchinsk du moins. La principale fourrure troquée ensuite est celle de la loutre de mer (*rakko*), provenant des îles Kouriles.
[24] En Angleterre, le port de la fourrure de zibeline à la Cour d'Edward VI, dit « le Prince Noir » (1330-1376), a même été restreint aux plus grandes familles de nobles. TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, p.14

renard, 3000 peaux de loutres et 74 peaux de grands cerfs (dits « cerfs du père David », *elaphurus davidianus*)[25].

Les peaux de zibeline sont obtenues grâce à la chasse, mais aussi grâce à la remise d'un impôt tributaire forfaitaire de capitation (le *yasak* 毛皮税), exigé aux populations sibériennes au nom du souverain russe. Cet impôt est augmenté à l'arrivée au pouvoir de la dynastie Romanov et de son premier tsar, Mikhaïl (1596-1645) : il est de dix peaux de zibeline par personne mariée, cinq peaux pour les personnes non-mariées, ajoutées à une peau tous les dix animaux chassés[26]. La part du commerce de fourrure dans l'économie russe passe de 3,8% en 1542 à 10% en 1644[27], et au 17ème siècle, la fourrure constitue la marchandise la plus prisée dans les commerces intérieur et extérieur[28]. Ceci explique l'expansion orientale russe continue à la recherche de nouvelles populations à qui exiger l'impôt, mais aussi de nouvelles populations animales. Entre 1636 et 1639, les Cosaques étendent leur domination sur une bonne partie de la Yakoutie.

En 1637, un Département des Affaires Sibériennes est créé à Moscou ; son rôle est l'envoi de missions et la récolte de tributs[29]. Les premiers Russes à atteindre la côte Pacifique et la Mer d'Okhotsk sont les Cosaques d'Ivan Iourievitch Moskvitine à l'automne 1639. A l'hiver 1644, Vassili Danilovitch Poïarkov, envoyé en mission un an plus tôt à la tête de 133 hommes pour récolter le *yasak*, devient le premier Russe à avoir aperçu de manière avérée les côtes de Sakhaline, de l'embouchure du fleuve Amour. Les Nivkhes qu'ils y rencontrent leur indiquent que sur la côte orientale vit un peuple nommé *Kui*, les Aïnous de Sakhaline.

(iii) Les conflits territoriaux sino-russes

En 1650, Ierofeï Pavlovitch Khabarov (1603-v.1671) est envoyé en mission à son tour et parvient au fleuve Amour ; il y fait preuve d'une grande violence envers les populations locales. En 1652, il se heurte aux troupes chinoises venues de Ningguta (actuelle Ning'an) et ressort victorieux des affrontements entre les deux factions. En 1655, un détachement de plus de six cents hommes s'y rend sous l'égide d'Onufriy Kouznets Stepanov (?-1658) ; cette fois-ci, il est défait par les Chinois[30] . En 1658, la Chine l'emporte définitivement militairement sur la Russie au point de convergence des fleuves Amour et Mudan[31]. Entre 1683 et 1689, les affrontements se succèdent autour du fort d'Albazin, fondé par Khabarov en 1651[32]. La signature du *Traité de Nertchinsk* entre la Chine et la Russie en 1689 (dont une traduction est consultable en annexe XXIII), le premier traité entre un pays européen et la Chine, interdit

[25] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.14
[26] *Ibid.*, p.14
[27] TAKAKURA Hiroki, *op.cit.*, p.181
[28] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1959, p.15
[29] *Ibid.*, p.17
[30] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.189
[31] AKIZUKI Toshiyuki, *Nihon hokuhen no tanken* (La découverte des franges septentrionales japonaises), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankôkai, 1999, p.66
[32] KAIHO Mineo, *Kinsei Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire des Ezo dans l'époque pré-moderne), Tôkyô, San.ichi shobô, 1984, p.312

l'installation russe sur Sakhaline[33] ainsi que leur déploiement au sud de la chaîne de montagnes des Stanovoï. Après la signature du *Traité*, la plupart des échanges commerciaux entre les deux pays se font dans la ville de Kiakhta[34]. D'après Fernand Braudel, cette date correspond, à l'ouverture de l'économie-monde russe (qui jusqu'à présent vit pour l'essentiel d'elle-même et sur elle-même) à l'économie européenne[35]. La Russie se tourne au même moment vers le nord-est, et, sans le savoir encore, vers le Japon.

(2) La volonté russe d'instaurer un commerce avec le Japon

(i) Les conséquences du *Traité de Nertchinsk*

Les Russes n'ayant plus droit de cité dans la région de Sakhaline, le quatrième empereur Qing, Kangxi 康熙帝[36], envoie quatre missionnaires jésuites français à son service, Pierre Jartoux (1688-1720), Xavier Ehrenbert Fridelli (1673-1743), Jean-Baptiste Régis (1664-1738) et Joachim Bouvet (1656-1730), explorer la région de l'embouchure de l'Amour au début du 18ème siècle ; ils y apprennent des populations autochtones que Sakhaline est une île. Pour établir son atlas en 1735, Jean Baptiste d'Anville (1697-1782) s'inspire des cartes des jésuites ; à côté de Sakhaline, il écrit que le nom qui lui est souvent attribué est *Sagalien Anga Hata*, « l'île à l'embouchure du fleuve noir [un autre nom pour l'Amour] ». Toutefois, si les Chinois connaissent depuis longtemps l'existence des Aïnous de Sakhaline et désormais la nature de celle-ci, la proximité géographique de Sakhaline et Hokkaidô ne leur est connue qu'à la fin de la deuxième moitié du 19ème siècle[37].

Côté russe, la signature du *Traité* et la fin du 17ème siècle coïncident avec la quasi-disparition de la plupart des espèces locales d'animaux à fourrure en Sibérie russe ; dès lors les voies qui s'ouvrent aux pionniers sont celles de l'agriculture, ou du commerce[38]. Pierre le Grand (1672-1725) arrive au pouvoir en 1682 mais prend véritablement les rênes du pays en 1689. Il a deux objectifs principaux concernant l'Extrême-Orient russe : l'exploration du Pacifique nord (seule voie qui lui est désormais autorisée par le *Traité*) et l'ouverture de relations commerciales avec la Chine[39]. En effet, le manque de produits de première nécessité dans la région, ainsi que leurs temps et coût d'acheminement rendent impérative l'ouverture de relations commerciales régionales.

---

[33] Et ce jusqu'à la signature du Traité d'Aigun en 1858.
[34] RAVALLI Richard, « The Sea Otter Islands : Geopolitics and Environnement in the East Asian fur trade » (Les îles aux loutres de mer : Géopolitique et environnement dans le commerce de fourrures en Asie orientale), *Asia Pacific perspectives*, volume 9, n°2, juin 2010, p.29
[35] BRAUDEL Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, collection « Champs », 2000, p.88
[36] Empereur de 1662 à 1722. Il renforce le contrôle sur Taiwan et la Mongolie extérieure, et met fin aux avancées russes le long de l'Amour.
[37] SASAKI Shirô, *op.cit.*, p.846
[38] BAYLY Christopher, *La Naissance du Monde moderne (1780-1914)*, Paris, Editions de l'Atelier avec le concours du Monde Diplomatique et du Centre National du Livre, collection « L'Atelier en Poche », 2007, p.88
[39] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.31

Les deux objectifs se rejoignent à travers l'implantation russe dans le Kamtchatka et l'exploration des Kouriles. Quelques décennies auparavant, en 1648, Simon Ivanovitch Dejnev (v.1605-1673) et Mikhaïl Vassilievitch Stadukhin (?-1666) ont atteint le Détroit de Béring, d'où ils ont découvert l'existence du Kamtchatka[40]. A cette époque, les Russes ne savent pas que le Kamtchatka est une péninsule, et la croient une île, comme en témoigne la première carte de Sibérie, complétée par Piotr Ivanovitch Godounov (?-1670)[41], ainsi que la carte de l'historien Semyon Remezov (v.1642-après 1720), chargé de cartographier l'empire, datant de 1697, et intitulée *Nouvelle Carte des terres et mers de la région des Kamtchadales*[42].

Harvard University, Houghton Library, hyde_ms_russ_72_1_recto

Figure 39- Carte de Goudounov

(Image disponible sur le site de la Bibliothèque Houghton de Harvard, http://blogs.law.harvard.edu/houghton/2010/10/04/early-maps-of-siberia-digitized/, consulté le 26 septembre 2013)

[40] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.11

[41] DICKEN Evan Robert, *Creating Ezo : The Role of Politics and Trade in the Mapping of Japan's Northern frontier* (Créer Ezo : le rôle de la politique et les échanges dans la cartographie de la frontière septentrionale japonaise), mémoire de Master, Ohio State University, 2009, p.25. Gouverneur général de la Sibérie occidentale à Tobolsk, il est surtout connu pour la carte qui porte son nom, commanditée par le tsar Alexis en 1667. L'originale fut perdue, et seule deux copies subsistent, celle de Claes Johansson Prytz et celle de Fritz Cronman.

[42] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.66. Consultable à l'adresse suivante, http://pds.lib.harvard.edu/pds/view/18273155, consultée le 9 juillet 2013.

Toutefois, comme les populations locales, Koriaks et Tchouktches (« peuples farouches et belliqueux »[43]), qui vivent respectivement au sud et au nord de la rivière Anadyr, opposent une forte résistance aux Cosaques, et que leur soumission serait trop coûteuse en hommes et en matériel, l'expansion russe se focalise sur les régions orientales du Détroit de Béring[44], et le sud du Kamtchatka.

(ii) L'expansion russe dans le Kamtchatka

Stoppée lors des conflits sino-russes, cette dernière est reprise, et poussée vers le sud et les Kouriles au début du 18ème siècle. Il est d'autant plus intéressant pour la Russie de se tourner vers le Kamtchatka et les Kouriles que la voie terrestre reliant Saint-Pétersbourg aux possessions russes de l'Extrême-Orient russe est longue, difficile et dangereuse ; la vie et l'expansion maritime des colonies se doivent donc d'être autonomes[45]. Par ailleurs, les Kouriles sont qualifiés de nation « douce de mœurs [possédant] plus de prévoyance, d'équité, de confiance, plus civilisée et plus sociable »[46], contrairement aux Koriaks et aux Tchouktches.

Plusieurs populations peuplent les Kouriles à cette époque : les Itelmen (dont l'exonyme est « Kamtchadales »), originaires du Kamtchatka, mais qui ont fui l'avancée russe en se réfugiant dans les Kouriles (en particulier sur l'île septentrionale de Shumshu[47]), quelques Aléoutes et Kodiaks à Shumshu, Shimushir[48] et Ouroup, et une grande majorité d'Aïnous des Kouriles, appelés « Kouriliens » par les Russes[49] (« Kouriles » dans la traduction française de Kracheninnikov[50]). Ces derniers habitent « la seconde île de leur nom [Paramouchir], et les autres jusqu'à celles qui dépendent du Japon »[51]. Du fait de leurs unions fréquentes avec les Kamtchadales, ils diffèrent quelque peu physiquement des Aïnous de Hokkaidô -majoritaires dans les Kouriles méridionales et désignés par l'appellation « Kouriles poilus ». On retrouve

[43] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, p.8

[44] Vitus Béring (1681-1741) : Explorateur danois au service de la marine russe. Il partit deux fois en expédition dans les îles Aléoutiennes ; il en découvrit plusieurs, et mourut en 1741 de maladie sur celle qui porte aujourd'hui son nom, à l'instar du détroit séparant les continents asiatique et américain. Les îles Aléoutiennes, qu'il « découvre » en 1741, allient deux avantages de taille : une faible densité de population et une abondance en fourrures précieuses. A la fin du 18ème siècle, Maurice Beniowski, dont nous reparlerons plus en détail plus tard, estime que les peaux de renards des Îles Aléoutiennes se vendent en Chine 80, 100 ou 120 roubles, et peuvent atteindre le double au Japon. BENIOWSKI, Maurice Auguste, *Mémoires et voyages*, préfacé et annoté par Edward Kajdański, Paris, Phébus, 2010, p.15

[45] LEFEVRE-PONTALIS Germain, « La Conquête du Japon », *Annales de l'Ecole Libre de Sciences Politiques*, tome IV, 1889, p.447

[46] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, p.8

[47] Graphie trouvée dans ORTOLLAN Didier et PIRAT Jean-Pierre, *Atlas géopolitique des espaces maritimes – Frontières, énergies, pêche et environnement*, Paris, Editions Tecnhip, 2008, p.146-147

[48] *Ibid.*, p.146-147

[49] KAWAKAMI Jun, « Nichiro kankei no naka no Ainu », dans KIKUCHI Isao (éd.), *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.260

[50] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *op.cit.*, p.2. Il participe, avec Gerhard Friedrich Müller, à une expédition dans le Kamtchatka entre 1733 et 1743 ; ils sont les premiers à rédiger une histoire de la Sibérie.

[51] *Ibid.*, p.2

cette distinction dans Kracheninnikov, les Aïnous des Kouriles sont séparés en deux groupes : les Kouriles voisins et les Kouriles éloignés [52]. Les premiers, Aïnous des Kouriles septentrionales, appellent leurs voisins du sud les *ya unkur*[53] (les « hommes de le terre »), appellation qu'on retrouve dans les *yukar*. Par ailleurs, il est intéressant de noter, qu'au moment où il écrit, plusieurs îles des Kouriles méridionales sont considérées comme appartenant à la sphère de domination japonaise. La proximité géographique japonaise apparaît pour la première fois aux élites russes lors de la parution de la carte de Mercator en 1637[54]. Par la suite, elle apparaît aux explorateurs à travers la présence d'objets de facture japonaise en possession des Kamtchadales. En outre, Kracheninnikov affirme que ceux-ci utilisent des outils et ustensiles en fer avant même l'arrivée des Russes ; ils les obtiennent des Kouriles qui les troquent avec les Japonais. Leur exonyme kamtchadale est *Chichaman*, un mot dérivé de celui désignant l'aiguille à coudre (*chiche*)[55]. En outre, durant son séjour au Kamchatka, il s'est procuré du thé, des boucles d'oreille en argent, un sabre japonais et un « cabinet verni » [56] -sans doute une boîte en laque-, objets qui correspondent aux produits japonais échangés avec les Aïnous. En outre, ils sont décrits comme se rasant les cheveux par devant jusqu'à la moitié du crâne, ressemblant en cela à des Japonais [57] ; l'on peut se demander toutefois si Kracheninnikov décrit ici une personne qu'il aurait vu, ou qu'on lui aurait décrite. En outre, il se peut qu'il s'agisse de la description d'un naufragé japonais, dont la cargaison aurait contenu ces objets.

Les premières informations russes concernant les Kouriles proviennent de l'exploration du Cosaque (*ukrainets kazak*) Vladimir Vasilievitch Atlassov (également appelé Volodomyr Otlassov[58]) (1661-1711) du Kamtchatka en 1697. Celui-ci est d'abord étonné de voir que les autochtones possèdent des tissus brodés et des objets en fer [59]. Parvenu à l'extrémité méridionale de la péninsule, il est sans doute le premier Russe à y avoir rencontré des Aïnous des Kouriles. Il y rencontre également un naufragé japonais, Dembei 伝兵衛.

(iii) Ambassadeur malgré lui, le naufragé Dembei à la Cour du tsar

Les connaissances russes sur le Japon avant l'expédition de Spanberg en 1739 proviennent des dires des populations septentrionales, mais aussi de naufragés japonais, qui en deviennent malgré eux, des ambassadeurs de leur pays. On peut s'étonner du nombre relativement important de naufragés-rapatriés japonais ; la *Compilation de navigation* (*Tsûkô ichiran* 通航一覧)- principale compilation de tous les textes relatifs aux relations étrangères

[52] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *op.cit.*, p.4
[53] *Ibid.*, p.7
[54] MANABE Shigetada, *Nichiro kankei-shi 1697-1875* (Histoire des relations nippo-russes 1697-1875), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1978, p.1
[55] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *op.cit ;*, p.46
[56] *Ibid.*, p.46
[57] *Ibid.*, p.225
[58] Véritable pionnier de l'exploration kourilienne, il donnera son nom à l'une des îles les plus septentrionales, et une ville du sud de Sakhaline.
[59] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, p.25

maritimes du Japon pendant l'époque d'Edo[60]- regroupe les quelques 341 récits de naufragés-rapatriés (*hyôryûki* 漂流記) retrouvés au Japon[61]. C'est peu comparé aux 971 naufragés coréens sur les côtes japonaises entre 1599 et 1872[62]. Parmi eux, un dénommé Li (李仙達), est retrouvé à Haboro dans les années 1710, envoyé par le fief de Matsumae à Edo, puis par le shogunat à Tsushima, avant de rejoindre la Corée[63]. Quand Mogami Tokunai se rend dans les Kouriles en 1786, dans le cadre de l'exploration shogunale, il a pu y voir sur les rivages quelques grandes ancres de bateaux échoués[64]. L'une d'elles provenait sûrement d'un naufrage en août 1673, une autre en mai 1756[65]. Ce nombre relativement important de naufragés-rapatriés japonais s'explique par plusieurs facteurs. Tout d'abord, le trafic maritime du riz entre la capitale économique, Ôsaka, et la capitale shogunale, Edo, est très important à cette époque[66]. En vertu des interdictions maritimes, la capacité des bateaux japonais ne peur excéder cent cinquante tonneaux. Comme nous l'avons vu plus haut, le modèle le plus courant à l'époque, le *sengoku-bune* (littéralement « bateau à mille *koku* » 千石船[67]), ou *bezai-bune* 弁才船, bénéficie d'une grande capacité par rapport à sa taille, mais devient de ce fait lourd et difficile à manœuvrer, au mât facilement endommageable en cas de gros temps[68]. En 1723, une tempête en fait chavirer vingt-quatre dans le port même de Matsumae[69]. Cependant la solidité de sa coque garantit de bonnes chances de survie lors des dérives des survivants japonais de tempêtes. Les navires ayant subi des avaries, où souffrant d'une absence de vent, sont le plus souvent emporté par le « courant noir » (*Kuroshio* 黒潮)[70], vers les Aléoutiennes, à une vitesse moyenne de dix miles par jour[71]. En outre, comme ces bateaux possèdent une cargaison pleine de riz, cela permet également aux marins de survivre pendant de longs mois.

[60] Achevé en 1850, il regroupe les documents relatifs aux relations étrangères japonaises entre 1566 (arrivée de naufragés d'Annam à Mikawa) et 1825 (année de la promulgation de l'*Ikokusen uchi harai rei*), en 350 volumes et 23 volumes d'annexes.

[61] HIRAKAWA Arata, *Kaikoku he no michi* (La route vers l'ouverture), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi », volume 12, 2008, p.15

[62] *Ibid.*, p.15 et WOOD Michael S., *Literary Subjects adrift: A cultural history of early-modern castaway narratives, CA. 1780-1880*, thèse de doctorat présentée au Département de Langues et Littératures d'Asie Orientale et à l'Ecole Doctorale de l'Université de l'Oregon, mars 2009, p.20. Un tableau récapitulatif des naufragés japonais à l'étranger et des naufragés étrangers au Japon est consultable à l'adresse suivante http://www9.atwiki.jp/evergreenforest/, consultée le 8 septembre 2013.

[63] SAKAKURA Genjirô, « Ezo zuihitsu » (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.63

[64] MOGAMI Tokunai, *op.cit.*, p.375

[65] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.145

[66] *Ibid.*, p.64

[67] C'est peu quand on considère que la taille des navires de commerce avec la Chine sous Ashikaga Yoshimitsu est de 2 500 *koku*. Voir KATÔ Hidetoshi, « The Significance of the Period of National Seclusion Reconsidered » (Reconsidérer la signification de la période d'isolement national), *Journal of Japanese Studies*, volume 7, n°1, hiver 1981, p.93

[68] KATSURAGAWA Hôshû, SIARY Gérard (éd. et trad.), *Naufrage et pérégrinations d'un japonais dans la Russie de Catherine II (1782-1792)*, Paris, Chandeigne, collection « Magellane », 2004, p.20-22

[69] FLERSHEM Robert G., « Some Aspects of Japan Sea-shipping and Trade in the Tokugawa Period, 1603-1867 » (Quelques aspects de l'exportation maritime et du commerce pendant l'époque Tokugawa, 1203-1867), *Proceedings of the American Philosophical Society*, volume 110, n°3, juin 1966, p.187

[70] Après le Gulf Stream, le Kuroshio est le plus puissant des courants marins du globe. Il prend son origine à l'est de Taïwan et charrie les eaux chaudes du Pacifique sud le long de la côte orientale du Japon vers les régions polaires du Pacifique nord.

[71] KATSURAGAWA Hôshû, SIARY Gérard (éd. et trad.), *op.cit.*, p.23 et SAKAKURA Genjirô, *op.cit.*, p.65

En 1755, Stepan Kracheninnikov établit un total de vingt-deux Japonais naufragés dans la région du Kamtchatka et des Kouriles[72]. Cependant certains naufrages qu'il mentionne ne figurent pas les sources japonaises ; par exemple, celui d'un bateau à Ketoi, dont les survivants auraient été remmenés par les Aïnous à Matsumae contre une rançon[73]. En outre, certains documents les concernant, à l'instar de la compilation domaniale relative aux naufragés (*Hyôryûsen tomegaki* 漂流船留書), consultée par Mogami Tokunai lors de son séjour à Matsumae à la fin du 18ème siècle[74], ont malheureusement aujourd'hui disparu. L'histoire de l'expansion russe en Extrême-Orient et de l'intérêt porté par les Russes au Japon est indissociable de l'histoire des naufragés rapatriés japonais en Russie. (On pourra consulter un tableau récapitulatif dans l'annexe XX). Les naufragés japonais, ambassadeurs malgré eux de leur pays d'origine, puis mines d'informations et enseignants pour leur pays-hôte, deviendront par la suite des atouts diplomatiques. Leur rôle, récurrent dans les relations nippo-russes, prend une importance grandissante.

Atlassov prend d'abord Dembei pour un Grec du fait de son teint clair et de ses cheveux noirs[75]. L'interrogeant sur ses origines, il se méprend une nouvelle fois en confondant « Edo » et l' « Inde », et suppose que cet homme vient d' « Uzaka » (sûrement une corruption d'Ôsaka), territoire sous contrôle indien[76]. Il s'agit en fait d'un petit commis de la maison de commerce Awaji-ya 淡路屋, qui, à l'hiver 1695, quitte le port d'Ôsaka pour rallier Edo avec quinze compagnons. Pris dans une tempête, il est dévié par les courants et dérive vingt-huit semaines avant d'arriver au Kamtchatka. Des onze survivants qui y sont parvenus, il est le seul qui n'a pas été tué par les autochtones[77]. Il tente de communiquer avec eux par écrit, mais ceux-ci ne semblent pas le comprendre, s'emparent du papier et s'en vont. Ce document est retrouvé quelques mois plus tard par Lucas Morosko, qui sous les ordres d'Atlasov, s'est rendu dans un petit village kamtchadale sur les bords de la rivière Tigil[78]. Dembei rencontre Atlasov en 1697 (1699, selon les sources[79]) dans un petit village au bord de la rivière Itcha. Ce dernier décide de le remmener avec lui à Moscou en 1701. En chemin, à Tobolsk, Dembei rencontre l'amiral et géographe suédois Philipp Johann von Strahlenberg (1676-1747)[80]. Suite à sa conversation avec Dembei, à son retour en Europe occidentale, ce dernier publie en 1730 l'un des premiers ouvrages qui mentionne la position de l'archipel japonais au-delà de la Sibérie, *La Russie, la Sibérie et la Grande Tartarie*[81].

Le 8 janvier 1702, Dembei rencontre Pierre le Grand. Sa description –en russe - de sa ville natale et des toits dorés des temples, ainsi que la proximité nouvelle entre l'Extrême-Orient russe et le Japon, motivent le tsar à tenter d'instaurer des relations commerciales avec

[72] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *op.cit.*, p.374
[73] *Ibid.*, p.387
[74] KAWAKAMI Jun, *op.cit.*, p.9
[75] TANAKA Akira, *Urâ Diana – Shirasezaru Nihon hokuhen kankeishi* (Urâ Diana – L'histoire cachée des relations étrangères dans le septentrion japonais), Tôkyô, Kindaibungeisha, 1995, p.52
[76] MANABE Shigetada, *Nichiro kankei-shi 1697-1875* (Histoire des relations nippo-russes 1697-1875), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1978, p.2-3
[77] HIRAKAWA Arata, *op.cit.*, p.27
[78] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.64
[79] *Ibid.*, p.64
[80] Philipp Johann von Strahlenberg (1676-1747) : de son vrai nom Philip Johann Tabbert. Anobli et devenu capitaine de l'armée suédoise, il est capturé par les troupes russes en 1709. Envoyé comme prisonnier de guerre à Tobolsk, il y réside de 1711 à 1721.
[81] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.67

son nouveau voisin oriental[82]. Sans doute cet intérêt est-il également né d'une volonté à long terme de devenir une puissance maritime orientale, suite à la modernisation de la marine russe[83]. Pour atteindre ses objectifs, Pierre le Grand ordonne que l'on envoie une troupe de cent hommes au Kamtchatka, dont la mission est de trouver une voie pour atteindre le Japon et se renseigner sur les relations entre celui-ci et la Chine, et sur une possible présence militaire japonaise dans la région[84]. En sus, le Commandant de Sibérie à Irkoutsk envoie au premier gouverneur d'Okhotsk, Grigori Skornyakov-Pisarev, des instructions concernant la marche à suivre en cas d'arrivée de Japonais sur les côtes du Kamtchatka. Ils doivent être bien traités et ramenés dans leur pays « offrant ainsi la possibilité d'établir des liens amicaux [avec le Japon] et des relations commerciales »[85]. En sus, en 1705, le tsar ordonne au général Alexandre Archillovitch de choisir parmi ses jeunes recrues des élèves pour l'école de langue japonaise qu'il veut ouvrir à Saint-Pétersbourg. C'est ainsi que Dembei devient le premier professeur de langue japonaise en Russie. Il est baptisé et prend le nom de Gavriil. Ce n'est que près de sept décennies plus tard, en 1771, que les autorités japonaises apprennent l'ouverture de cette école[86]. Comme Dembei est le seul enseignant, l'empereur fait parvenir une requête au gouverneur à Iakoutsk de lui envoyer tout naufragé japonais rencontré au Kamtchatka[87].

(iv) L'exploration des Kouriles par les Russes

En 1706, le gouverneur du Kamtchatka, Vassili Kolesov, envoie cinquante Cosaques explorer le sud de la péninsule et récolter le *yasak*. Le chef de l'expédition, Mikhaïl Nacedokin, revient en lui indiquant qu'au bout de la péninsule, il a aperçu des îles, mais que faute de matériau pour construire des bateaux, il n'a pas pu traverser[88]. En 1708, un bateau japonais avec à son bord dix membres d'équipage quitte la région de Kii pour Edo, il dérive et échoue dans la Baie de d'Awatcha au sud du Kamtchatka ; les dix survivants débarquent à terre. Quatre d'entre eux sont tués par les Kamtchadales, et les six autres réduits en esclavage par le boyard Piotr Chirikov. Le collecteur d'impôt de Verkhni Kamtchatsk (Ivan Kozyrevsky, selon les sources[89]) parvient à mettre la main sur quatre d'entre eux ; ayant reçu la missive impériale via le gouverneur de Iakoutsk, il y envoie l'un d'eux, qui répond au nom de Sanima (ou Sana[90]), qui serait une corruption de Sauêmon[91]. Il leur affirme venir d' « Endo ». En 1713 ou 1714, un Japonais échoue au Kamtchatka ; rebaptisé Jakob Maximov, il aurait participé à l'expédition de Béring de 1725 à 1730[92].

[82] HARRISON John A., « Notes on the discovery of Yezo » (Notes sur la Découverte de Yezo), *Annals of the Association of American Geographers*, Volume 40 n°3, septembre 1950, p.260
[83] BAYLY Christopher, *op.cit.*, p.109
[84] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.7
[85] LENSEN George Alexander, « Early Russo-Japanese Relations » (Le début des relations nippo-russes), *The Far Eastern Quarterly*, vol.10, n°1, novembre 1950, p.6
[86] KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, p.48
[87] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.67
[88] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.8
[89] HIRAKAWA Arata, *op.cit.*, p.28
[90] *Ibid.*, p.28
[91] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.6
[92] http://www9.atwiki.jp/evergreenforest/pages/202.html, consulté le 8 septembre 2013.

La réaction des Kamtchadales face aux naufragés, compagnons de Dembei ou de Sanima, s'explique par leur méfiance vis-à-vis des étrangers, qui viennent le plus souvent sous la forme de Cosaques imposant le *yasak*. Ils se soulèvent finalement à Bolcheretsk en 1710, ainsi que les Cosaques contre leur commandement, et trois représentants gouvernementaux (dont Altasov et Chirikov) sont tués[93], puis de nouveau en 1713 lors de la soumission de la baie d'Awatcha[94]. Danila Iakovlevitch Antsiferov (?-1712), ancien compagnon d'Atlasov, trouve la mort dans les environs de Bolcheretsk, où il est tué par les Kamtchadales[95]. Un autre compagnon, Ivan Kozyrevsky (1680-1734), est envoyé dans les Kouriles pour récolter le *yasak* par le gouverneur de Sibérie, Vassilii Kolesov. Il se lance, accompagné de cinquante-cinq Cosaques, onze Kamtchadales et de Sanima, en 1713[96]. Originaire du Tsugaru, celui-ci connaît quelques mots en langue aïnoue[97] et sert d'interprète. Ils sont les premiers Russes à accoster sur l'île de Shumshu, dont Kozyrevsky connaît l'existence grâce à un Kourilien, rencontré au Kamtchatka[98]. Arrivé à Paramouchir[99], il note que les Kouriliens, qu'ils désignent par le terme « Ezowiten »[100]. Parmi eux se trouve Shat'ain (ou Shitanai ?), venu d'Itouroup jusqu'à Paramouchir, Kisuchi (Kisuke ?), un naufragé japonais[101]. Les Aïnous des Kouriles méridionales se sont rendus au nord pour troquer. Ils possèdent des chaudrons, des sabres, du coton, de la soie grège et des laques. Ces derniers leur auraient affirmé « ne pas avoir été soumis jusqu'au jour présent, ne pas connaître l'existence de l'impôt tributaire, ne pas vendre de zibeline ou de renard, mais chasser la loutre de mer en hiver, qu'ils échangent à des étrangers venant d'un pays voisin plus au sud, contre des casseroles en fer et des soieries. »[102]. Il semble probable qu'il s'agisse ici d'Aïnous de Hokkaidô, venus troquer des produits japonais dans les Kouriles septentrionales et servant d'intermédiaires. D'après la *Nouvelle Histoire de Hokkaidô*, des Aïnous des Kouriles du Sud, et en particulier d'Itouroup, se rendent jusqu'à Onekotan[103], Paramouchir et même Shumshu pour échanger ces articles contre des peaux de *rakko*, de renards, et des plumes d'aigle et de faucon[104].

En sus, Shat'ain lui transmet des informations précieuses : la quinzième[105] île des Kouriles serait Matsumae, et les Japonais exploiteraient du minerai sur la 6ème, Shokoki (Raykoke[106]). L'île de Shiashkotan est un lieu de rassemblement pour les commerçants

[93] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.8
[94] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *op.cit.*, p.86
[95] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.10. Il donna son nom à un volcan et un cap sur Paramouchir, ainsi qu'à une petite île des Kouriles septentrionales, au sud-ouest de Paramouchir, également appelée Shirinki 志林規.
[96] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1959, p.34
[97] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.6
[98] Pour un récit romancé et relativement peu objectif datant de l'immédiat après-guerre, on pourra lire WILDES Harry Emerson, « Russia's Attempts to open Japan » (Les tentatives russes pour ouvrir le Japon), *Russian Review*, volume 5, n°1, automne 1945, p.70-79
[99] Ce mot vient sûrement de la langue aïnoue, et serait une déformation de *por moshir*, la « grande terre ».
[100] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.328
[101] KAWAKAMI Jun, *op.cit.*, p.262
[102] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.72
[103] Graphie trouvée dans ORTOLLAN Didier et PIRAT Jean-Pierre, *op.cit.*, p.146-147
[104] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.328 et KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *op.cit.*, p.379
[105] Le plus souvent, les Russes font référence aux Kouriles par numéro en partant du Kamtchatka. Cependant Itouroup est désignée tour à tour par les appellations Etoro, Itouroup, Atorku, Gortpu ou *Ostrov Shtatov*, l' « Île des États », d'après l'appellation *Staaten Island*, donnée par Maerten Gerritz Vries lors de son passage en 1643.
[106] Graphie trouvée dans ORTOLLAN Didier et PIRAT Jean-Pierre, *op.cit.*, p.146-147

Kouriliens et Kamtchadales. L'île d'Itouroup produit du textile à partir d'orties tissées, et à Kounachir, on peut se procurer du coton et de la soie du Japon[107]. Bien qu'il inverse l'ordre d'Itouroup et d'Ouroup, Kozyrevsky a appris que ces deux dernières sont très peuplées, que les habitants de nomment eux-mêmes *guifû kuriru*, et que les Japonais les nomment les « Ezo » [108]. Les tentatives de Kozyrevsky de récolter l'impôt sont un échec, mais les informations qu'il transmet sur les Kouriles et le Japon sont précieuses. En outre, il envoie Sanima à Saint-Pétersbourg en 1714 et celui-ci devient le professeur assistant de Dembei. Il se convertit à la religion orthodoxe et prend le nom d'Ivan avant de finir ses jours en Russie[109].

Suite à aux informations de Kozyrevsky, Pierre le Grand envoie les cartographes Ivan Mikhaïlovitch Yevreinov (1694-1724)[110] et Féodor Féodorovitch Luzhin (?-1727) inspecter la région des Kouriles septentrionales dans le but officiel de déterminer les liens entre les continents eurasiatique et américain en 1719[111]. Toutefois, leur véritable mission -gardée secrète- est de parcourir les Kouriles, jusqu'à la sixième île, où sont censés vivre des Japonais, et de récolter des informations sur le Japon[112]. Le véritable but de cette mission apparaît sur la carte, dessinée à leur retour d'expédition et rendue publique en 1945, sur laquelle n'apparaît aucune information sur l'Amérique, mais une cartographie des quatorze premières Kouriles (jusqu'à Shimushir) - la première carte européenne des Kouriles[113]. En 1721, ils atteignent la « cinquième Kourile », mais des avaries les obligent à rebrousser chemin sans atteindre leur but supposé, Raykoke, où les Japonais sont censés se rendre (C'est Béring qui sera plus tard chargé de cette mission). Sur la carte qu'ils établissent à leur retour du Kamtchatka et des Kouriles, publiée en 1722, les Kouriles sont désignées comme étant *Iaponskie Ostrova*, c'est-à-dire des « îles japonaises »[114], ce qui ne semble ni freiner les missions d'exploration dans les Kouriles, ni entériner les projets expansionnistes russes.

(v) L'intérêt russe pour leur nouveau voisin japonais

Comme le souligne l'homme politique français Germain Antonin Lefèvre-Pontalis (1830-1903), « la situation de puissance européenne la plus rapprochée du Japon, par l'extension de son territoire de la Baltique au Pacifique, n'avait donc pas facilité à la Russie, dans la mesure où l'on pourrait le croire, l'entretien de relations directes avec le mystérieux

[107] KAWAKAMI Jun, *op.cit.*, p.262
[108] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.13
[109] HIRAKAWA Arata, *op.cit.*, p.28
[110] Il donna son nom au détroit entre Makanrushi et Onekotan.
[111] En 1566, le cartographe italien Bolognino Zaltieri nomme « Anian » le détroit qui est censé séparer les deux masses continentales et qu'aurait découvertes l'explorateur espagnol Lorenzo Ferrer Maldonado (?-1625) ; ce terme est repris par Mercator et Ortellius.
[112] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1950, p.5
[113] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.21
[114] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.80. Ce n'est que dans les années 1760 que les responsables gouvernementaux sibériens, à l'instar de Féodor Ivanovitch Soimonov (1692-1780), sont conscients grâce aux informations qu'ils ont recueillies des naufragés japonais à Irkoutsk, que les Kouriles, y compris Kounachir, sont indépendantes du Japon. LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1959, p.66

empire. […] Néanmoins, pour n'avoir jamais été exploitée, la proximité de la Sibérie du sud et des îles septentrionales du Japon pouvait, à un moment donné, créer d'incalculables avantages à l'initiative d'un gouvernement audacieux »[115]. Au début des années 1720, une lettre au Premier Consul russe en Chine, probablement Laurent Lange, qui fut plus tard vice-gouverneur d'Irkoutsk, énonce : « Il vous faut rassembler le plus d'informations possibles à propos du commerce japonais et à propos du Japon, parce que, si sa Majesté l'Empereur autorisait la navigation sur le fleuve Amour, il est certain que de toutes les relations commerciales établies par les Russes, aucune ne serait aussi profitable que celle-là, tout particulièrement à cause du prix peu élevé et du risque réduit qu'induirait le transport de marchandises jusque là et en provenance de là. »[116]. En outre, dans une lettre datée du 21 décembre 1721, le premier ambassadeur français à Saint-Pétersbourg, Jacques de Campredon (1672-1749), indique que si Pierre le Grand trouve une voie pour naviguer à travers les glaces de l'Arctique, il pourra rallier le Japon en moins de deux mois[117].

A la mort de Pierre le Grand en 1725, l'intérêt pour le Japon faiblit momentanément au profit de l'Amérique ; Dans ses derniers décrets, Pierre le Grand ordonne la construction d'un ou deux grands navires sur la côte orientale de l'empire, que tout soit fait pour découvrir la relation topographique entre le Kamtchatka et l'Amérique –l'existence ou non du détroit d'Anian-, et enfin que toute terre rencontrée soit nommée, réclamée au nom de l'Empire russe, et si possible colonisée[118]. Cette même année, Vitus Béring a quitté Saint-Pétersbourg pour investiguer les voies maritimes et les îles entre la Russie et l'Amérique, avec ses lieutenants Martin Spanberg et Alexeï Ilitch Chirikov (1703-1748)[119].

En 1727, une carte des Kouriles fait son apparition à Saint-Pétersbourg, attribuée à Afanasiy Shestakov (?-1729), un Cosaque récoltant le *yasak* en Sibérie septentrionale, tué en territoire koriak ; bien que contenant de nombreuses imprécisions et erreurs, elle attire l'attention du gouvernement impérial car elle confirme que les Kouriles n'appartiennent à aucune nation, qu'elles sont riches en fourrure de toutes sortes, et que leur contrôle permettrait un commerce avec le Japon et les pays du sud, contournant les frontières de Nertchinsk[120].

L'intérêt d'une installation russe dans les Kouriles est confirmé à son retour de mission en 1730 par Vitus Béring ; il informe la tsarine Anna Ivanovna (1693-1740, au pouvoir de 1730 à sa mort) des avantages qu'il y aurait à posséder les îles Kouriles, du fait de leur proximité avec le Japon, bien que la position géographique exacte de celui-ci ne soit pas encore établie clairement à l'époque[121]. Toutefois, les Russes tentent de l'éclaircir, comme en attestent des documents diplomatiques russes concernant les expéditions au départ du Kamtchatka, dérobés à Bolcheretsk en 1770 et offerts à la France par Maurice Beniowski révèlent que les trois expéditions - celle de Vitus Béring (connue comme la première

[115] LEFEVRE-PONTALIS Germain, *op.cit.*, p.448
[116] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1950, p.5
[117] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.23-24
[118] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.33
[119] A ce sujet, voir FISHER Raymond, « The Early Cartograohy of the Bering Strait Region » (Les débuts de la cartographie du Détroit de Béring), *Arctic*, volume 37, numéro 4, décembre 1984, p.574-589
[120] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.30
[121] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1950, p.6

expédition du Kamtchatka entre 1725 et 1730), de Fiodorov et Gvozdiev en 1729, ainsi que la seconde expédition de Béring entre 1733 et 1743 (durant laquelle il périt sur l'île qui porte son nom)- ont pour but l'exploration et la cartographie des Kouriles[122].

(vi) Les naufragés Sôza et Gonza

Outre les expéditions, un autre évènement va motiver la tsarine Anna à lancer une nouvelle expédition, cette fois à destination du Japon : comme son prédécesseur, elle va rencontrer des naufragés japonais. En 1728, le Wakashio-maru 若潮丸, avec à son bord dix-sept personnes part de Satsuma pour rallier Ôsaka. Dévié de sa course par de vents violents, il dérive pendant sept mois avant d'échouer, en juillet 1729, au cap Lopatka, à la pointe sud de la péninsule du Kamtchatka. Parmi les dix-sept Japonais qui parviennent à atteindre le rivage, seuls deux sont épargnés par la troupe du cosaque Andreï Chtinnikov : un homme d'âge mûr nommé Sôza 宗蔵, et Gonza 権蔵, un jeune garçon âgé de onze ans[123]. Ils sont faits prisonniers par ce dernier et réduits en esclavage. Quand le Gouvernement de Sibérie a vent de ces faits, contrevenant aux mesures de 1731, stipulant que tout naufragé japonais doit être bien traité et raccompagné au pays[124], Skorniakov-Pisarev, fait emprisonner et pendre Chtinnikov en 1733[125]. En 1734 (1732 selon les sources[126]), Sôza et Gonza parviennent à Saint-Pétersbourg où ils rencontrent la tsarine Anna. Ils sont baptisés dans la foi orthodoxe, Sôza prenant le nom de Kouzma Schulz, et Gonza de Demian Pomortsev. Ils deviennent enseignants de langue japonaise, dans un département créé pour l'occasion à l'Académie des Sciences, sous la surveillance d'Andréï Ivanovitch Bogdanov (1692-1766)[127]. Ils décèdent en 1736 et 1739[128]. Malgré sa mort précoce, Gonza est parvenu à concevoir six manuels de conversation et de grammaire japonaise en russe, ainsi qu'un dictionnaire, mâtiné de langue vernaculaire de Satsuma[129]. Ces manuels servent dans l'école de langues japonaise à Saint-Pétersbourg. En 1753, elle est transférée à Irkoutsk, pour former les administrateurs locaux, avant d'être fermée en 1816.

Grâce aux informations recueillies auprès des naufragés, la Russie compile le premier ouvrage dédié au Japon en 1734 ; sa traduction japonaise est *Nihon kiji* 日本記事 (*Articles sur le Japon*). Toutefois, elles sont peu nombreuses et largement incomplètes ; l'année de la mort de Gonza, l'expédition de Martin Spanberg et William Walton, qui a pour but l'ouverture de relations avec le Japon, quitte la Russie.

---

[122] BENIOWSKI, Maurice Auguste, *Mémoires et voyages*, Paris, Phébus, 2010, p.213
[123] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.34-35
[124] *Ibid.*, p.37
[125] KATSURAGAWA Hôshû, SIARY Gérard (éd. et trad.), *op.cit.*, p.28
[126] LEFEVRE-PONTALIS Germain, *op.cit.*, p.446. Cette date parait crédible, car elle correspond avec la décision d'envoyer en mission Spanberg et Walton
[127] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.35. Certains le considèrent comme le fils de Dembei, ce qui paraît peu probable, comme il est né en 1692. Toutefois, il possède un homonyme, un peintre né en 1707.
[128] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1950, p.9
[129] A ce sujet, voir KANMURA Tadamasa, « Kyôikugakusha Bogudânofu no tekisutozukuri » (La création de textes par l'enseignant Bogdanov), *Kagoshima kôgyô kôtô senmon gakkô kenkyû hôkoku*, n°33, 1998, p.97-116, et NAKAMURA Yoshikazu, « The Satsuma Dialect in St.Petersburg » (Le dialecte de Satsuma à Saint-Pétersbourg), *The Japan Foundation Newsletter*, volume 26, n°3, p.1-5

(3) La rencontre entre la Moscovie et le Japon

(i) L'expédition Spanberg et Walton

Suite à aux demandes de Béring, une nouvelle expédition est lancée par la tsarine Anna Ivanovna en 1732, sous le commandant de ce dernier, assisté par Alexeï Chirikov, et Martin Spanberg (?-1761), assisté par William Walton et Alexeï Shelting. Béring et Chirikov, accompagnés de l'astronome Louis de l'Isle de la Croyère (demi-frère de Guillaume Delisle, précédemment évoqué), doivent se rendre en Amérique ; Spanberg doit se rendre au Japon, en passant par les Kouriles, accompagné d'un interprète des Kouriles septentrionales du nom de Lipag[130], où il doit collecter un tribut. Les ordres impériaux insistent sur le fait que Spanberg ne doit en aucun cas se montrer hostile vis-à-vis des Japonais, s'il en rencontre : s'il est attaqué, il doit se replier[131]. Il quitte Saint-Pétersbourg en février 1733 et met deux ans à atteindre Okhotsk, en mai 1735. Du fait de la difficulté de mettre sur pied une mission d'une telle ampleur en Extrême-Orient russe, encore peu développé, Spanberg met les voiles à la barre de l'Arkangel Mikhaïl, avec les capitaines Walton à bord du Nadezhda et Shelting du Svatoï Gavriil, trois ans plus tard, fin juin 1738. Les trois navires sont rapidement séparés par un épais brouillard.

Spanberg entame son exploration des Kouriles et nomme une à une les vingt-neuf îles au large desquelles il croise ; cependant il n'accoste pas[132]. Il atteint Ouroup en août, puis le 46° degré nord (latitude supposée d'Ezo), et enfin 42° (latitude présupposé de la Terre de Gama), sans voir de terre. Les vivres venant à manquer, la mauvaise saison étant sur le point de commencer, et les environs leur étant inconnus, il est contraint de rebrousser chemin pour hiverner à Bolcheretsk[133]. Il rejoint le Svatoï Gavriil, qui l'y attend, et ils sont à leur tour rejoints par le Nadezhda. Ils repartent le 21 mai 1739 avec un vaisseau supplémentaire, le Bolcheretsk. Séparés de Walton le 14 juin, les trois navires restants poursuivent vers le sud. Le 16, ils parviennent en vue des côtes nord-est de Honshû à 39° de latitude nord, et jettent l'ancre deux jours plus tard, sans accoster, malgré l'insistance des Japonais, venus en nombre inspecter le bateau[134]. Le 22 juin, Spanberg jette l'ancre de nouveau à 38° nord et est accueilli par deux barques, remplies de poissons frais, de riz, de tabac, de concombres, et d'autres produits. Les Japonais sont heureux de troquer tout cela contre du lin, des soieries, des verroteries, des casseroles, des miroirs[135]. Nous ne pouvons nous empêcher à cette occasion de remarquer à quel point les Japonais sont avides de troquer avec les Russes, et ce malgré les risques encourus, mais aussi de noter que certains produits, tels que le textile, et les casseroles, -certes de facture européenne- les intéressent particulièrement, à l'instar des Aïnous, avec lesquels ils troquent les mêmes produits.

[130] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *op.cit.*, p.397
[131] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.50
[132] *Ibid.*, p.51
[133] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1950, p.7
[134] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.53
[135] *Ibid.*, p.53

D'après les sources japonaises[136], vers le 23ème jour du 5ème mois, deux bateaux noirs sont apparus dans la région de l'Ôshû 奥州 dans l'île d'Aji 網地, district d'Oshika 牡鹿, au large du village de Hitawatashi 長渡[137], puis dans le même district, dans l'île de Tashiroshima 田代島 au large du cap Mitsuishi 三石, dans la province du Mutsu. Un officiel du fief de Sendai, Chiba Kanshichirô 千葉勘七郎, est invité à bord, où on lui sert du vin. Cette rencontre ayant lieu sans interprète, on lui montre un globe terrestre (丸き物にて世界万国の図[138]), puis le lieu où ils se trouvent « Yapon », que les Japonais corrigent en « Nihon ». Chiba leur désigne ensuite l'île de Matsumae, de Sado, le détroit de Tsugaru, la presqu'île de Noto, etc.[139]. A sa descente, il se voit remettre une peau de renard. Pendant ce temps-là, un autre officiel visite le navire dans ses moindres recoins dans le but d'établir un rapport détaillé au seigneur de Sendai, Date Shigemune 伊達重宗, alors en résidence à Edo. Désormais certain d'avoir trouvé une route entre le Kamtchatka et le Japon, et sans doute préoccupé par la présence de presque huit dizaines de bateaux japonais entourant désormais son navire nuit et jour, Spanberg lève l'ancre de nouveau. Il accoste le 3 juillet sur l'une des Kouriles, à 43° nord, puis poursuit son chemin en les cartographiant de nouveau au fur et à mesure. Les trois navires rentrent sans encombre à Bolcheretsk le 15 août.

Walton, dont le vaisseau a été séparé du reste de la flotte, longe les Kouriles et en compte vingt-six avant de jeter l'ancre le 17 juin[140]. Deux jours plus tard, une barque, contenant dix-huit Japonais, rend visite au Svatoï Gavriil et les invite à débarquer. Neuf personnes, dont le navigateur Lev Kazimerov, les accompagnent à terre. Ce dernier estime à 1500 le nombre de maisons dans ce bourg[141]. L'accueil qui leur est réservé à terre est chaleureux, mais suite à des demandes pressantes de commercer, ils lèvent bientôt l'ancre. Ils font un dernier arrêt pour trouver de l'eau douce. Des Japonais montrent à Walton un papier officiel. Walton s'imagine qu'il est relatif à l'assistance à porter aux étrangers ; il s'agit en fait, d'après les sources japonaises, d'un ordre provenant de la préfecture de Shimoda (*Shimoda bugyô yusho* 下田奉行諭書), sans doute pour les faire partir[142]. En effet, il semblerait qu'ils aient accosté au village d'Amatsu 天津, en Awa[143], puis dans la baie de Shimoda 下田, dans le district de Kamo 賀茂, en Izu 伊豆. Ils arrivent en Kamtchatka le 23 juillet[144].

A Edo, Date Shigemune a relayé au shogunat et au Grand Ancien Honda Tadanaka 本多忠良 (1690-1751), les informations provenant de son fief[145]. Au 26ème jour, trente *hatamoto* sont envoyés sur place, ainsi que des fusils et des balles (近代無之大騒動にて、（中略）鉄砲数箱、火なわ抔俵に入れ持運び申候)[146]. Le lendemain, des navires patrouilleurs sont envoyés dans

[136] Parmi lesquelles le *Hokusa danji* 北邊探事 d'Ôtsuki Gentaku, le *Hokkai uhakuki* 北海烏舶記 de Matsumoto Tanechika, le *Hen.yô bunkai zukô* 邊要分界圖考 de Kondô Morishige.
[137] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.56
[138] *Ibid.*, p.57
[139] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.106 et TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.54
[140] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.42
[141] *Ibid.*, p.52
[142] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.56
[143] HIRAKAWA Arata, *op.cit.*, p.31
[144] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.55 et 59
[145] *Ibid.*, p.57
[146] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.45

la baie d'Ishinomaki et en interdisent la sortie aux navires japonais[147]. Le fief, et le shogunat, font ici preuve d'une grande réactivité. Toutefois, comme le note Inobe Shigeo, le shogunat n'a aucun moyen de savoir que ces navires ont été mandatés dans le but exprès d'établir des relations avec le Japon. Toujours d'après Inobe, de nombreux administrateurs shogunaux ignorent à cette époque l'existence de pays étrangers autre que la Chine, la Corée et la Hollande. Comme le fait remarquer Annick Horiuchi, à la fin du 18ème siècle, l'Europe, en tant que région du monde, n'a pas d'existence réelle aux yeux de l'immense majorité de Japonais. Seul un petit groupe d'interprètes et de personnages haut placés ont la possibilité de rencontrer les marchands hollandais et de se faire une idée concrète de leurs mœurs et de leur langue [148]. On perçoit ici une absence notable d'éducation des seigneurs et agents domaniaux en charge des fiefs côtiers concernant les pays étrangers, ainsi que l'absence sur place d'interprètes -fussent-ils versés en langue hollandaise-, ceux-ci étant tous cantonnés à Nagasaki. Ceci oblige un passage systématique des informations et des objets par Edo, puis Nagasaki, incommode en cas d'urgence diplomatique.

Comme le souligne Tabohashi, malgré une description du drapeau décoré de la Croix de Saint-André hissé par les Russes, les Japonais ne savent pas de quel pays étranger il s'agit[149]. Conséquemment, cartes à jouer, capuche, piécettes, échangés par les Russes avec des pêcheurs passant à proximité de leur navire, sont envoyés au shogunat, qui les envoie à son tour à Nagasaki pour être examinés par le directeur de la factorerie hollandaise de Dejima, Gerardus Bernardus Visser. Celui-ci rapporte que les pièces sont de Moscovie, où ils « utilisent l'alphabet grec » (*sic*)[150] et que le morceau de papier sur lequel est dessinée une croix n'est qu'une carte à jouer, et non un objet de propagande religieuse. Ce n'est qu'à ce moment-là que les autorités japonaises apprennent que les étrangers qui ont abordé en Mutsu, en Awa et en Izu sont en fait des Russes. Ce n'est que quelques décennies plus tôt que le Japon a découvert l'existence de la Moscovie dans les *Réflexions à propos du commerce entre barbares et civilisés* (*Ka.i tsûshô kô* 華夷通商考) de Nishikawa Joken 西川如見, parues en 1695[151], toutefois, ils ne prennent pas encore la mesure de leur proximité d'avec ce qu'ils appelleront les Ezo rouges (*Aka Ezo*). Ce que les Japonais savent des Russes à l'époque est résumé par Ara.i Hakuseki en 1713, dans son *Sairan igen* 采覧異言 (*Recueil de propos étrangers*) :

> 國在欧羅巴東北、地夏沮如、冬積雪、人皆長大、赤髪皙面縁瞳、俗與莫臥児略同[152]
> Leur pays se situe au nord-est de l'Europe, leurs étés sont humides, leurs hivers très enneigés, les habitants sont tous grands, ils ont les cheveux rouges, les visages blancs et les yeux rapprochés, leurs coutumes ressemblent à celles des Mongols.

Il faudra attendre sept décennies avant que la menace russe ne motive la parution d'ouvrages plus complets sur les Russes, *Réflexions sur les rumeurs à propos de la Russie [Ezo rouge]* de Kudô Heisuke en 1783, le *Panorama illustré des Trois pays* (*Sangoku tsûran*

[147] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.58
[148] HORIUCHI Annick, « Le *sakoku-ron* et la construction de l'identité japonaise », *Actes du troisième colloque d'études japonaises de l'Université Marc Bloch – La Rencontre du Japon et de l'Europe : Images d'une découverte*, Presses Orientalistes de France, 2006, p.123
[149] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.76
[150] *Ibid.*, p.76
[151] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.89
[152] Cité dans TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.77

zusetsu) de Hayashi Shihei en 1785, l'*Histoire chronologique de la Russie* (*Roshia honki* 魯西亜本紀) de Maeno Ryôtaku en 1793, les *Notes brèves d'une dérive au nord* (*Hokusa bunryaku* 北槎聞略) et la *Description de Russie* (*Roshia-shi* 魯西亜志) de Katsuragawa Hôshû en 1794. Ceci ne motive pas non plus une exploration japonaise des Kouriles. De même, aucun mouvement de panique ne s'ensuit. Le shogunat, par l'intermédiaire des Anciens, instruisent les gouverneurs des territoires shogunaux en bord de mer :

> 奥州邊房州筋海上え異國船相見申候由、陸へあがり候はゞ、おさえ置注進可有之旨可申渡置候、捕候刻逃去候はゞ其分にいたし、一両人留置候志而も不苦候間、可致其趣候[153]
> Suite à l'apparition de navires étrangers au large des côtes du Mutsu et de l'Awa, en cas de débarquement, il faut les appréhender et établir un rapport, s'ils fuient, il faut les laisser partir.

A aucun moment, il n'est précisé de quels ressortissants il s'agit, ni des évènements précis, ni de la probabilité qu'une telle chose se reproduise. Toutefois, il ne semble pas que ceci ait créé des mouvements de panique, ni des remise en cause de la défense maritime japonaise. Cet incident est connu rétrospectivement au Japon sous le nom des « bateaux noirs de l'ère Gembun » (元文の黒舟)[154]. Côté russe, les sources d'expédition font état de la politesse -sinon de la chaleur- avec laquelle ils ont été accueillis par les Japonais, invités à visiter quelques maisons et à boire avec les habitants ; les sources japonaises ne font état d'aucune politesse particulière, ni aucune invitation quelle qu'elle soit[155]. Quelques décennies plus tard, Matsudaira Sadanobu s'étonnera même que Spanberg n'ait pas tenté d'ouvrir des relations commerciales avec le Japon dans sa lancée[156].

A son retour, ce dernier reçoit l'ordre de repartir vers le Japon par le gouverneur d'Okhotsk, Skorniak-Pisarev, du fait d'erreurs dans son journal de bord et d'informations fallacieuses ; Spanberg est accusé de s'être rendu en Corée, et non au Japon. La première expédition russe à avoir mis le pied au Japon n'est donc pas reconnue comme telle à son retour. Spanberg repart en mai 1742, accompagné de deux interprètes, formés à l'école de japonais de Saint-Pétersbourg, Piotr Shenanuikin et Andréï Fenev, ainsi que Yakob Maximov, naufragé au Kamtchatka en 1718[157]. A leur passage à Shumshu, ils embarquent également un Aïnou des Kouriles pour servir d'interprète[158]. En septembre 1743, ils rebroussent cependant chemin pour cause d'avaries matérielles et de maladie, et ne repartent pas.

Ces expéditions ont permis de confirmer que l'Île des États (*Staaten Island*, ou *Ostrov Shtatov*) et la Terre de la Compagnie (*Zemlia Kompanii*) sont des Kouriles méridionales, et que la terre de Gama, nommé d'après Juan de Gama qui l'aurait découverte au milieu du 16ème siècle, n'existe pas[159] ; ces informations apparaissent systématiquement sur les cartes européennes à partir de 1745. Dans les années 1730 et 1740, des informations concernant les Kouriles filtrent jusqu'à la France, et Nicholas Sanson appelle les îles Kouriles « les Kuriliski

[153] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.77
[154] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.105
[155] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1959, p.54
[156] SHIBUSAWA Ei.ichi, *Rakuô-kô den* (Biographie de Rakuô [Matsudaira Sadanobu]), Tôkyô, Iwanami shoten, 1937, p.271
[157] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.58
[158] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.59
[159] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1950, p.8

qu'on croit Colonie du Japon sous le nom Terre Jeso »[160]. Au moment même où les Russes commencent à s'installer dans l'archipel, le statut des Kouriles méridionales vis-à-vis du Japon est encore assez flou. Gerhard Friedrich Müller, dont les archives furent retrouvées à l'Académie en 1737, évoque l'île de Kounachir, la plus proche du Japon avec Shikotan :

> Kounachir est la plus grande des îles découvertes jusqu'à maintenant. Les habitants y sont extrêmement nombreux, de la même race que des îles traitées précédemment [sans doute Aïnous des Kouriles]. Cependant, il n'apparaît pas clairement s'ils sont un peuple indépendant, ou tributaire de la ville de Matsumae dans l'île de Matsumai. Ils se rendent fréquemment à Matsumai pour le commerce, et de la même manière des habitants viennent commercer avec eux de Matsumai. Les Japonais se rendraient jusqu'à la sixième île au nord, Shokoki, pour y charger du minerai. A propos de Matsumae, il continue : « La dernière île de cet archipel est la plus grande, et ces habitants sont les *Kykh Kuril* (Kouriliens lointains), ou les Ezo. Les Japonais ont construit sur la côte sud-ouest du même nom la ville de Matsumai et ils y vivent. Des Japonais y sont envoyés et des troupes défensives y sont stationnées, qui possèdent grandes et petites armes à feu en quantité suffisante. En outre, sur les côtes sud-ouest et est, sont installés des postes de surveillance fortifiés, parés à toute éventualité. Les iliens pratiquent le commerce avec les habitants de cette ville et y transportent du poisson, de l'huile de baleine, des peaux de bête, et bien d'autres choses encore.[161]

Le compagnon d'expédition de Müller, Kracheninnikov affirme que deux îles, nommée *Tchitronnui Ostrov* par Spanberg et *Zelinui Ostrov*, « Île Verte »[162], sont soumises au Japon[163], ainsi que deux autres, dont Matmaï :

> Ces quatre îles [Ouroup, Itouroup, Kounachir et Shibotsu] sont toutes fort peuplées. […] Les Japonois appellent tous les habitants de ces quatre isles du nom général d'Ieso […] ce qui peut servir à corriger l'erreur des Géographes qui ont donné le nom d'Ieso à une grande Terre située au Nord-Est près du Japon. […] Les Japonois ont établi, sur la pointe de cette isle, qui est au Sud-Ouest, une forte garnison, vraisemblablement pour garantir cette isle et la mettre à l'abri des Chinois et des incursions des Habitants de la Corée.[164]

Fort de ces informations, les Russes s'engagent dans les Kouriles septentrionales.

(ii) Des colonies russes dans les Kouriles

L'importance de l'implantation des Russes en Extrême-Orient accroît de concert avec la demande européenne en fourrure, qui accompagne la baisse générale des températures à partir

[160] GOLDER F.A., *Russian Expansion on the Pacific 1641-1850 – An account of the Earliest and Later expeditions made by the Russians along the Pacific coast of Asia and North America, including some related expeditions to the Arctic regions* (L'expansion russe dans le Pacifique 1641-1850 : Expéditions précoces et tardives des Russes le long des côtes Pacifique d'Asie et d'Amérique du Nord, ainsi que des expéditions arctiques), Gloucester, Peter Smith, 1960, p.129

[161] AKIZUKI Toshiyuki, *op.cit.*, p.75

[162] Il s'agit certainement ici de l'un des Rochers Habomai, appelé aujourd'hui *Ostrov Zelenyi* (« Ile Verte ») en russe, et Shibotsu-tô 志発島 en japonais. Cette île est la plus grande des Habomai, avec une surface de 45 km². En 1945, elle comptait une population de 1700 personnes, essentiellement récoltants de *kombu*. Elle fait partie des « territoires du nord », revendiqués par le Japon.

[163] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.78

[164] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *op.cit.*, p.389-91

de la seconde moitié du 18ème siècle dans l'hémisphère nord[165]. Comme dans le cas des *basho*, ce sont donc des commerçants, et non des responsables gouvernementaux, qui prennent en charge la mise en place de comptoirs et de colonies. Les premières colonies sont établies en 1743 à Shumshu par Ivan Kirilov, commerçant d'Iakoutsk, et de 1749 à 1785, une école est ouverte pour les Aïnous, où le cosaque Shergin leur enseigne le catéchisme et à lire et écrire. En 1744, Matveï Novograblennyi et Piotr Slobodchikov s'installent à Makanrushi. Ils y rencontrent des Kouriliens, qui se sont rendus sur Shimushir. Là ils ont rencontré un responsable domanial de Matsumae de Kounachir, qui leur a demandé de transmettre aux Russes une invitation à apporter leurs produits dans son île[166]. Cet épisode paraît étonnant, car le *basho* de Kounachir n'y a été installé qu'en 1754. En 1744, Slobodchikov rencontrent dix Japonais à Onekotan ; ce sont les naufragés du Taga-maru 多賀丸[167].

(iii) Les naufragés du Taga-maru

Un dénommé Takeuchi Tokubê 竹内徳兵衛, du village de Sa.i en Nambu est le capitaine d'un navire[168], qui compte seize membres d'équipage[169]. Ils quittent Sa.i pour rallier Edo le 4ème jour du 11ème mois de 1744[170]. Naufragés à Onekotan, dans les Kouriles, il y a dix survivants : Katsuemon 勝右兵衛門, le parent de Tokubê, Isoji 磯次, Hachibê 八兵衛 ou Shichigorô 七五郎, Kyûtarô 久太郎 ou Kijûrô 喜十郎, Sannosuke 三之助 ou Sanosuke 佐之助, Risuke 利助, Rihachirô 利八郎 (un parent d'Ise-ya Yasubê 安兵衛), Chôhachi 長八, Chôsuke 長助 ou Kyûsuke 久助, et Ihê 伊兵衛[171]. Ramenés à Boltcheretsk par Slobodchikov au milieu de l'année 1745, ils sont baptisés l'année suivante, respectivement Grigori Svinin, Foma Lebedev Melinikov, Andrei Reshetnikov, Piotr Chernoi, Ivan Ivanovitch Tatarinov, Pavel Alfeev, Matvei Gregoriev Popov, Ivan Afaneshev Semenov, Filip Nikiforov Trapeznikov, Vasili Panov[172]. Cinq d'entre eux (Isoji, Hachibê, Katsuemon, Ihê, Kyûtarô) sont envoyés à Saint-Pétersbourg. En 1754, Katsuemon, Ihê, Kyûtarô (Isoji et Hachibê sont décédés à Saint-Pétersbourg) sont réunis dans la toute nouvelle école de navigation et de langue d'Irkoutsk[173], où ils enseignent à leur tour le japonais. En 1752, Sannosuke a un fils, Andrei Ivanovitch Tatarinov. En 1756, Kyûsuke a un fils, Ivan Filipovitch Trapeznikov. Katsuemon aurait également eu un fils, dont le nom est retranscrit par Mogami comme étant Heitararewonseichiya, devenu marin[174].

---

[165] TOBY Ronald, *« sakoku » to iu gaikô* (La politique étrangère dite du « pays verrouillé »), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi – Shinshiten kenseishi », volume 9 (sur 16), 2008, p.88
[166] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1959, p.64
[167] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.67
[168] HONDA Toshiaki, « Ezo shûi » (Notes glanées sur Ezo), dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.311
[169] Une liste exhaustive peut être consultée à l'adresse suivante : http://www9.atwiki.jp/evergreenforest/pages/217.html, consultée le 8 septembre 2013 et dans MOGAMI Tokunai, « Ezo sôshi » (Notes sur Ezo), dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 1 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.390
[170] MOGAMI Tokunai, *op.cit.*, p.390
[171] HONDA Toshiaki, *op.cit.*, p.311
[172] http://www9.atwiki.jp/evergreenforest/pages/217.html, consulté le 8 septembre 2013.
[173] TANAKA Akira, *op.cit.*, p.66
[174] MOGAMI Tokunai, *op.cit.*, p.390

L'un des naufragés, appelé Yusancheya ou Yusonchei, a appris à Slobodchikov que Shimushir regorge d'or et d'argent, que du velours et du brocart y sont produits. Suite à ces informations, en 1747, des missionnaires y sont envoyés et y établissent une école primaire[175] et en 1755, une colonie y est ouverte à Shimushir par Semeon Novikov[176]. Yusancheya apprend enfin à Slobodchikov qu'à Atkis [Akkeshi], de grands vaisseaux japonais viennent s'approvisionner en plumes d'aigle et en peaux[177]. Sans le savoir, le Japonais révèle de fausses informations ; en effet, le brocart dont il est question provient du commerce de Santan via Sakhaline, et non du commerce kourilien.

Celui-ci voit les Aïnous des Kouriles qui effectuent du commerce circuler d'île en île, de Shumshu à Paramouchir, puis à Onekotan, Chiachkotan, et enfin Ouroup, Itouroup et Kounachir[178]. Voir la figure ci-dessous.

Figure 40- Le commerce aïnou dans les Kouriles
(http://www.nippon.com/ja/features/c00103/, consulté le 2 octobre 2013)

Avec l'expansion kourilienne méridionale russe, ils se heurtent de plus en plus aux commerçants et aux collecteurs de *yasak*. Ceci entraîne peu à peu des tensions.

(iv) Les origines des tensions russo-aïnoues et l'absence de réaction shogunale

Dans les Kouriles septentrionales, les Aïnous, au gré de leurs allers-retours se font parfois imposer plusieurs fois le *yasak*. Entre 1750 et 1753, le commandant de Shumshu, Nikolaï Storozhev, est envoyé en mission pour investiguer les déplacements des Kouriliens n'ayant pas payé le *yasak*[179]. Cette information nous apprend tout d'abord qu'il y a une

[175] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.49
[176] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.69
[177] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1959, p.64
[178] SEGAWA Takurô, *Ainu no rekishi – Umi to takara no nomado* (L'Histoire des Aïnous – Nomades des mers et des trésors), Tôkyô, Kodansha sensho Métier 401, 2007, p.145
[179] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1950, p.10

commanderie à Shumshu, mais aussi que des réprimandes sont prévues en cas de non-respect de l'impôt. En conséquence, les Aïnous des Kouriles septentrionales s'installent dans les îles méridionales pour échapper aux Russes et font part de la présence de ceux-ci aux Japonais dès 1750. Si le fief ne semble pas s'inquiéter de la présence des Russes dans la région, il semble enfin se préoccuper de la dérive de navires de commerce dans ses eaux. Le 29ème jour du 2ème mois de 1756, Tomoemon 友右衛門, capitaine de navire pour la maison marchande Horikawa-ya 堀川屋, quitte le port d'Isozaki à la tête d'un équipage de dix personnes[180]. Le lendemain, au large de Toba en Ise, un fort vent se lève et le navire est irrémédiablement dévié de sa route. Le 17ème jour du 5ème mois, ils aperçoivent une île couverte de neige, où ils accostent ; ils y découvrent une cabane et une barque. Dix jours plus tard, ils rencontrent des autochtones, qui leur montrent un document portant le sceau de Matsumae ; l'équipage comprend alors qu'ils sont à Itouroup. Le contenu de ce document, qui a été remis aux Aïnous en 1750, est extrêmement précieux.

> 公方様御城米積船七艘今年箱館港え乗落シ、右之内四艘同所致出船残る　右之所ニ掛り居候様ニ亀田番所より註進申来候、先月中より東風吹、沖合ニて暖風強自然ハ東蝦夷地之内へ走行品により破船、或ハ走上り候事も有間屋ものニて無之候、米余斗積候ハハ[181]
>
> Sept navires chargés de riz en provenance du shogunat d'Edo ont quitté Hakodate cette année, et quatre ne sont pas revenus. Ils ont passé le poste de Kameda sur le chemin du retour, mais, du fait du fort vent d'est qui souffle depuis le milieu du mois dernier, ils ont pu être brisés par les vents chauds et puissants en territoire aïnou de l'est, ou alors

> 御城米積候艘七之内四艘行衛相知不申ニ付右船流レ寄候得ハ、致大切御注進可仕との趣ニて、則別紙之通ニ御座候、夫よりハ私共も蝦夷と存相心得少シハ安堵仕候[182]
>
> « Sept bateaux chargés de riz en provenance d'Edo, et parmi eux, quatre se sont égarés ; si vous avez croisés ces navires, il faut impérativement nous en informer. »

Ceci signifie plusieurs choses : l'importance pour le fief de surveiller les allers et venues des navires chargés de riz, mais aussi qu'il est conscient du risque de dérive dans cette région. Deux mois plus tard, les Aïnous les accompagnent à Kounachir, puis à Noshappu et enfin à Akkeshi. De là, ils rallient Fukuyama, puis Tsugaru et enfin Edo à la fin du mois de septembre[183].

Malgré tout, le fief ne surveille pas -et ce malgré les injonctions répétées des Aïnous en 1753, 1756, 1758 et 1759- les allers et venues des Russes dans les Kouriles, du moins pas de manière officielle. En 1751, le fief envoie Katô Kahee 加藤喜兵衛 dans le sud de Sakhaline pour investiguer la possibilité de mettre en place un comptoir pour la pêche aux holothuries, toutefois il est difficile d'affirmer qu'il n'y a aucun autre motif à ce voyage. En 1759, un responsable domanial, Minato Kakunoshin 湊覚之進, ou Genzaemon 源左衛門, séjourne à Akkeshi ; invité à une cérémonie d'*umsa* (qu'il désigne comme étant une « cérémonie de présents », « *omiyage » no shiki* 「おみやげ」の式), il rencontre les chefs d'Itouroup, Kat'kor,

[180] Rokujirô 六次郎, Kazusuke 利助, Rokuuêmon 六右衛門, Ichirôbê 市郎兵衛, Shirôhei 四郎平, Nagakyûrô 長九郎, Naosaburô 治三郎, Jirôbê 次郎兵衛, Kanehachi 金八, Kashiki Sannosuke かしき三之助.
[181] KAWAKAMI Jun, *op.cit.*, p.25
[182] *Ibid.*, p.14
[183] *Ibid.*, p.12-13

et de Kounachir, Nusashiteka, qui l'informent que deux ans auparavant de « nombreux chinois [étrangers, selon certaines sources[184]] vêtus de rouge » sont venus chez Kat'kor, à Kurumuse kotan, qu'ils ont inspecté le poste de garde à Kamuitonokotan, posé des questions sur les maisons, et les ont comptés[185]. Ceci semble correspondre à un épisode mentionné par l'historien Kôno Tsunekichi : en 1756, un navire de plus d'une centaine d'étrangers serait apparu à Akkeshi, et serait reparti en emmenant trois femmes aïnoues[186]. Le responsable domanial présent à Akkeshi en tant que préfet du commerce maritime (*uwanori bugyô* 上乗奉行), Makita Bannai 牧田伴内 aurait assisté à cette scène exceptionnelle. Il décrira un bateau chinois à l'ancre, avec une centaine de personnes à bord, où sont chargées trois femmes aïnous kidnappées, et tirant des coups de canon[187]. Makita tait cet incident au fief. S'agit-il d'un bateau chinois, ou russe ? Aucun document autre que celui-ci n'évoque malheureusement cet incident. Par contre, Minato relaie l'information obtenue des chefs aïnous au fief, qui choisit au contraire de la taire au shogunat[188]. C'est la première fois que le fief est informé de la proximité effective des Russes dans la région[189], et son silence vis-à-vis du shogunat est l'objet de conjecture. Craint-il une prise de contrôle shogunal de la région ? N'accorde-t-il pas le crédit suffisant aux informations ? A cette date, aucune mission de renseignement domaniale ne semble avoir dépêchée sur place, ce qui semble privilégier la première hypothèse. Le fief choisit sans doute délibérément de ne pas découvrir des informations qui l'obligeraient à avertir le shogunat. Quoiqu'il en soit, ses heures sont déjà comptées.

(v) Incursions et tensions

En 1766, par le commandement de la Sibérie à Bolcheretsk, Soimonov, informé par des naufragés japonais à Irkoutsk de l'autonomie des Kouriles méridionales (y compris Kounachir) vis-à-vis du Japon[190]. Il donne ensuite l'ordre à Friedrich Christian Plenisner (ou Plenstner), gouverneur du Kamtchatka, d'investiguer ces îles en détail, et, si possible, de les intégrer à l'empire russe. Celui-ci choisit Nikita Chikin, chef de la région de Lopatka, Piotr Chuprov, et Ivan Cherny (parfois appelé Chernoï) pour cette délicate mission. Celui-ci lui précise bien qu'ils doivent persuader les Kouriliens de la bonté et de la bienveillance des Russes, et de se montrer diplomates lorsqu'ils les exhortent à fournir le *yasak* et à devenir sujets russes[191]. Chikin meurt sur Shimushir, mais ses deux acolytes visitent les Kouriles entre 1766 et 1769, jusqu'à la 19ème (Ouroup). Cherny, dont de nombreux auteurs s'accordent à dire qu'il est l'un des pionniers de l'exploration kourilienne, est principalement intéressé par le *yasak*. Il parcourt les Kouriles pendant vingt ans de 1766 à 1786, en se montrant particulièrement cruel envers les habitants et en amassant une fortune considérable. Il apprend

[184] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.344
[185] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.80
[186] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.80
[187] KÔNO Tsunekichi, « Ansei izen Matsumae to Roshiajin tono kankei » (Les relations entre le fief de Matsumae et les Russes antérieures à l'ère Ansei), *Shigakuzasshi*, vol. 27, n°6, p.662-677
[188] HALL, John Whitney, *Tanuma Okitsugu, 1719-1788: Forerunner to modern Japan* (Tanuma Okitsugu, 1719-1788 : un pionnier du Japon moderne), Cambridge (Massachussets), Harvard University Press, 1955, 208 p.101
[189] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.40
[190] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1950, p.10
[191] *Id.*, *op.cit.*, 1959, p.66

des Kouriles que des vaisseaux ont commencé à se rendre dans la 21ème (Kounachir), ce qui correspond à la date d'ouverture du *basho* en 1754. Ils y sont restés près de deux mois pour échanger du vin, tabac, pain, de petits sabres en argent, des couteaux, des haches, et des bouilloires avec des peaux de castors, des plumes d'aigle, du gras (de l'huile de baleine ?)[192]. Le 2 juin 1768, Cherny accoste dans la baie Waninau, à Ouroup, où il demeure jusqu'en mai 1769 ; il y fonde une colonie avant de poursuivre sa route jusqu'à Itouroup pour y réclamer un *yasak*.

En 1770, Nisewokote, le chef d'Itouroup parti chasser à Ouroup, est tué par l'un des trente-neuf Russes envoyés chasser dans les Kouriles méridionales par le commerçant d'Iakoutsk, Prokopiy Protojakov[193]. D'après le rapport de la mission d'investigation de 1785-6, une quinzaine d'années auparavant, des Aïnous partis chasser sur Ouroup rencontrent un grand navire, avec à son bord quatre-vingt Russes (« hommes rouges »), qui leur tirent dessus à coup de canon[194] ; ils s'enfuient. L'année suivante, en représailles, des Aïnous d'Itouroup et de Rasshua se liguent ensemble et tuent une vingtaine de Russes à Ouroup, Makanrushi, Chirboï[195]. Un grand navire arrive avec une centaine de personnes à son bord. Les Aïnous les attaquent dès qu'ils débarquent et en tuent une dizaine ; quatre ou cinq d'entre eux sont tués par balles.

Figure 41 - Echauffourées nippo-russes
(Image de date et d'auteur inconnus disponinble sur le site http://hokkaidonokuma.com/ainous_histoire.htm, consulté le 26 septembre 2013)

[192] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1950, p.10
[193] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.70
[194] Il s'agit très peut-être de l'évènement de 1759.
[195] KAWAKAMI Jun, *op.cit.*, p.263 et TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.81

Les survivants de l'expédition repartent au 9ème mois de 1772. L'année qui suit, les Russes sont venus en nombre et les Aïnous sont partis sans demander leur reste[196]. Bien qu'extrêmement circonscrit chronologiquement, cet incident prouve que les rapports sont très tendus dans les Kouriles, où les Aïnous sont encore assez indépendants et assez organisés pour réagir face aux incursions. Plus tard, en 1777, deux chasseurs russes seront tués à Itouroup. Suite à ces incidents, l'attitude russe envers les Aïnous change du tout au tout, et des présents leur sont offerts lors des transactions commerciales. Par ailleurs, des efforts de conversion, d'assimilation, de russification des paronymes et d'éducation sont entrepris à leur égard[197].

En 1784, dans sa missive au préfet aux comptes de Tanuma Okitsugu, Matsumoto Hidemochi 松本秀持, revient sur ces évènements :

> 十年程以前 蝦夷地之内ラッコ嶋に、何方之異國人に候哉、八人乗船致し罷越、右嶋に而、猟虎を取り候に付、蝦夷人右異國人を三人打殺、残五人は逃帰り、其後七年以前戌年六月、クナジリ嶋奉行に、新井田大八罷越候節、又々右之異國船、三十八人程乗組、クナジリ之ノツシャムと申所に渡り（中略）彼國は米、酒無レ之故、右品渡候はゞ、何にても望之品、可レ渡由に付、何分承知いたし候得共、領主え伺、挨拶可レ致間、明年可二罷越一段、大八申聞。[198]
>
> Il y a une dizaine d'années [en 1771], huit étrangers en barque sont venus dans l'île aux loutres [Ouroup], qui fait partie du territoire ezo ; ils chassaient la loutre. Les Ezo en tuèrent trois et les cinq autres s'enfuirent. Il y a sept ans [1774], en juin, quand Ara.ita [Daihachi] se rendit à la préfecture de Kounachir, de nouveau un bateau avec un équipage de 38 étrangers traversa la cap Noshamu […] Dans leur pays [en Sibérie et dans les Kouriles], il n'y avait ni riz, ni saké, et en échange de ces marchandises, ils pourraient en rapporter que nous souhaiterions ; Daihachi leur répondit qu'il allait demander à son seigneur s'li était possible de se mettre d'accord, et leur demanda de revenir un an plus tard.

Le fief entend donc parler rétrospectivement des incursions russes dans les Kouriles, et des décisions prises par le fief de Matsumae ; à cette époque, les seigneurs de Matsumae, Sukehiro, comme Michihiro, n'ont ni les moyens, ni l'envie de renforcer les défenses, et ce bien que la situation géographique de l'île -que Tokugawa Nariaki 徳川斉昭[199] appellera en 1839 le « verrou de la porte nord » (*hokumon no sayaku* 北門の鎖鑰)- la rend, bien malgré elle, le théâtre de contacts avec l'étranger.

---

[196] « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.407

[197] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.49

[198] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.61

[199] Tokugawa Nariaki 徳川斉昭 (1800-1860) : Originaire du fief de Mito, dont il deviendra le seigneur en 1829, il reçoit les enseignements de lettrés tels qu'Aizawa Seishisai. Conscient de l'importance de la connaissance des pays étrangers, il ouvre une école spécialisée en la matière (*Kôdôkan* 弘道館). D'abord puni par le shogunat pour ses vues pro-impériales (c'est un des précurseurs du mouvement de « révérence de l'empereur et du rejet des barbares occidentaux » *sonnô jôi* 尊皇攘夷), il est chargé de la défense côtière après l'arrivée de Perry en 1853. Il s'oppose à la signature du Traité Harris en 1858 et finit ses jours assigné à résidence. Père du dernier shogun.

En 1770, la gestion du territoire aïnou est entre les mains des gestionnaires contractuels et de leurs employés japonais ; si le fief continue à maintenir un succédané d'autorité sur les Aïnous à travers la lecture de règlements et d'*uimam*, les rapports nippo-aïnous au quotidien ont lieu avec les responsables des *basho* et sont devenus des rapports proto-capitalistes entre une main d'œuvre et des employeurs. En outre, bien que certains lettrés soulignent les ressources économiques à Ezo et l'intérêt d'une ouverture et d'un défrichage sous égide shogunale, les autorités centrales y restent indifférentes, et ignorantes de la réalité sur place. Ignorantes également d'une expansion russe tentaculaire -qui atteint Ouroup en ce début de décennie 1770-, mais aussi de l'intérêt que leur portent leur nouveau voisin, avide d'ouvrir avec elles des relations commerciales. De leur côté, les autorités domaniales choisissent d'être ignorantes, en jouant l'autruche malgré les signaux d'alarme tirés par les Aïnous ainsi que leurs propres envoyés. En 1771, le passage au Japon de l'un des personnages les plus fantasques de l'histoire japonaise va servir de coup de pied dans la fourmilière et briser l'illusion de l'isolement relatif japonais, obligeant lettrés et responsables gouvernementaux à remettre en cause l'un des piliers des institutions Tokugawa, les interdictions maritimes, et à entrouvrir les verrous du *sakoku*. La domination d'Ezo, jusqu'ici un enjeu économique, va devenir un enjeu stratégique et défensif ; les traités d'ouverture se doubler d'une réflexion stratégique et devenir de véritables traités de défense maritime. C'est la naissance des (*kaibôron* 海防論).

IV. LE TEMPS DES ENJEUX STRATÉGIQUES (DES MENACES ?) : L'ÉMERGENCE DE LA MENACE RUSSE ET DES TRAITÉS D'OUVERTURE ET DE DÉFENSE MARITIME (*KAIBÔRON* 海防論)

1. Le tournant de 1771 : le coup de semonce de Beniowski

Malgré les passages de Vries en 1643, de Walton et Spanberg en 1739, l'arrivée sur ses côtes de quelques naufragés et l'avancée des Russes dans les Kouriles, en 1771, le Japon n'a pas véritablement eu de contacts avec l'étranger depuis un siècle et demi. La raison en est qu'en sus des interdictions maritimes, les Hollandais défendent efficacement leurs intérêts commerciaux japonais en ne remettant nullement en cause la réputation des Japonais en Europe. Celle-ci perdure depuis les années 1630, la fermeture du pays et l'épisode des martyrs de Nagasaki[1]. Dans son ouvrage *De l'esprit des lois* (1748), Montesquieu (1689-1755) évoque « l'atrocité des lois » de ce pays ainsi que « le caractère étonnant de son peuple opiniâtre, capricieux, déterminé, bizarre, et qui brave tous les périls et tous les malheurs », un peuple qui « naturellement méprise la mort » et « s'ouvre le ventre à la moindre fantaisie »[2]. Un contemporain de Montesquieu, l'abbé Claude-François Lambert (1705-1765), dans son *Histoire Générale, Civile, Naturelle, Politique et Religieuse de tous les Peuples du monde*[3] (1750), déclare les Japonais « guerriers, mutins, dissolus, avides, ambitieux, et toujours prêts à de grands desseins ». D'après l'*Encyclopédie* (1751) de Denis Diderot (1713-1784), « les Japonois sont assez ressemblants aux Chinois quant à la figure, mais altiers, aguerris, adroits, vigoureux, inconstants et vains, capables de supporter la faim, la soif, le froid, le chaud et la fatigue. »[4], ils sont par ailleurs « naturel fier et violent »[5] (quant à eux, « les habitants du pays froid, stérile et montueux d'Yeço, voisins des Chinois & des Japonois, sont grossiers, brutaux, sans mœurs & sans arts, ont le corps court & gros, les cheveux longs, hérissés & noirs, le front plat, le teint jaune, le corps & même le visage velus, et sont paresseux & malpropres. ») On devine également derrière les propos de Beniowski la crainte qu'il éprouve face au Japon : « Les vents contraires m'avaient obligé à relâcher au Japon, où je n'avais abordé qu'avec crainte, celle-ci provenant des impressions que les Hollandais avaient fait méchamment publier, en ce que les Japonais faisaient mourir les chrétiens. »[6]. De même que celle de La Pérouse quelques décennies plus tard : « Partis de Manille depuis soixante-quinze jours, nous avions, à la vérité, prolongé les côtes de l'île Quelpaert [actuelle Jeju-do au sud de la Corée], de la Corée, du Japon ; mais ces contrées habitées par des peuples barbares avec les étrangers, ne nous avaient pas permis de songer à y relâcher »[7]. Les propos véhiculés par les Hollandais

[1] Plusieurs épisodes de la fin du 16ème et début du 17ème siècle illustrent la fermeté japonaise contre le prosélytisme religieux. Entre 1597 et 1637, deux cents cinq chrétiens –étrangers et japonais- sont exécutés.
[2] MONTESQIEU, *De l'esprit des Lois*, Livre VI, chapitre XIII, consultable sur Internet à l'adresse suivante : http://url.exen.fr/85760/, consultée le 22 juillet 2013
[3] Consultable en intégralité à l'adresse suivante : http://url.exen.fr/85761/, consultée le 21 juillet 2013.
[4] Consultable à l'adresse suivante : http://url.exen.fr/85762/, consultée le 21 juillet 2013.
[5] Consultable à l'adresse suivante : http://url.exen.fr/85763/, consulté le 21 juillet 2013.
[6] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *Mémoires et voyages*, Paris, Phébus, 2010, p.315
[7] LA PÉROUSE Jean-François de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, édition du Carrefour, collection « Voyages et Découvertes », Paris, 1930, p.171

découragent plus d'un navire étranger d'aborder les côtes japonaises ou à tenter de pénétrer dans un port japonais ; certains passent leur chemin, à l'instar du capitaine John Gore (1729? 1730 ? -1790), chef de la troisième expédition Cook, en 1779, ou Lord (George) McCartney (1737-1806), à la tête de de l'ambassade anglaise en Chine en 1793, et son commandant Erasmus Gower (1742-1814), qui ne suivent pas les recommandations qui leur ont été faites d'explorer les côtes orientales du Japon. En outre, le Russe Nikolaï Shabalin en 1779, La Pérouse en 1787, Laxman en 1792 et Broughton en 1797, ont le réflexe d'éviter les ports du sud, y compris Nagasaki ; ils choisissent de passer par le nord.

En 1771, l'arrivée au Japon de Maurice Beniowski -un Hongrois se faisant parfois passer pour français, allié des Polonais et ennemi des Russes, venu du Kamtchatka battant pavillon hollandais et qui avertit le Japon des projets expansionnistes russes- marque donc un véritable tournant dans la vision des relations étrangères mondiales qu'ont le shogunat et les lettrés et fait voler en éclat l'illusion de sécurité territoriale. Cet évènement, appelé l'« incident Hanbengoro[8] » (*Hanbenogoro no jiken* ハンベンゴロの事件), ainsi que l'avertissement dont il se fait le messager (*Hanbengoro no keikoku* ハンベンゴロの警告), agissent comme un véritable coup de semonce ; le shogunat prend conscience de sa toute nouvelle proximité géographique avec la Russie, -en 1771, cela fait déjà trois ans que Cherny a fondé une colonie à Ouroup. On peut considérer que cet évènement marque la première recrudescence d'une peur de l'étranger depuis la mise en place de la politique d'isolement du Japon depuis les années 1640. Il est intéressant de noter que malgré l'importance de cet évènement, il n'existe que peu de documentation à ce sujet en langue japonaise, comme en témoignent Mizoguchi Hideo et Numata Jirô, les traducteurs de ses mémoires en 1970[9]. Néanmoins, il est mentionné à deux reprises dans le *Catalogue des documents relatifs aux relations diplomatiques* (通航一覧 *Tsûkô ichiran*), en introduction (livre 273) et en conclusion (livre 321) des quarante-neuf livres relatifs aux relations du Japon avec la Russie[10], ce qui dénote son importance dans les relations nippo-russes avant Meiji.

(1) **Point historiographique**

Beniowski intéresse de nombreux chercheurs occidentaux. De l'accord de nombre d'entre eux qui se sont penchés sur cet évènement, il est considéré comme un personnage fascinant et fantasque, possédant une forte tendance à l'exagération, voire à la mégalomanie[11]. Son contemporain, le lettré Hayashi Shihei, en entend parler une première fois comme d'« un

[8] Beniowski est connu au Japon sous le nom de Bengôrô jusqu'à ce que Mitsukuri Genpo 箕作阮甫 (1799-1863), traducteur de ses mémoires, reconnaisse derrière son auteur le personnage qui avait tant défrayé la chronique un demi-siècle plus tôt. HORIUCHI Annick, « Le *Kaikokuheidan* (De la défense des pays maritimes) de Hayashi Shihei – Présentation et traduction de la préface », *Ebisu*, n°38, 2007, p.97

[9] MIZOGUCHI Hideo et NUMATA Jirô (trad.), *Benyofusukî kôkaiki* (Le Récit des Voyages en mer de Beniowski), Tôkyô, Heibonsha, Tôkyô, 1970, 350p.

[10] CULLEN Louis Michael, *A History of Japan, 1582-1941: Internal and External Worlds* (Une histoire du Japon (1582-1941): Mondes internes et externes), Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p.95

[11] Son autobiographie fut traduite en de nombreuses langues, et inspirèrent même des pièces de théâtre, à l'instar de celle du dramaturge allemand August Friedrich Ferdinand von Kotzebue (1761-1819) *Die Verschwörung in Kamtchatka* (La Conspiration du Kamtchatka), et de François-Adrien Boieldieu (1775-1834) dans *Béniowski, ou Les exilés du Kamchattka* (1800).

homme louche » (アヤシキ人)[12] avant de le considérer comme un « chef » (*gôketsu* 豪傑)[13]. Loué par certains historiens du 19ème siècle, à l'instar de Germain Antonin Lefèvre-Pontalis (1830-1903), qui dit de lui que sa « vie d'entreprises et l'esprit d'aventure ont marqué dans (*sic*) l'histoire coloniale de la France »[14] - même s'il convient que « des fables assez ridicules avaient trouvé place dans ses relations »[15]-, il est appréhendé avec plus de circonspection par les historiens contemporains. Robert Douteau le qualifie de « peu scrupuleux », et souligne que « la présomption, trop souvent, [le] pousse à exagérer »[16]. Donald Keene considère que peu de personnages historiques modernes sont aussi curieux[17], Annick Horiuchi le qualifie de « drôle de capitaine hongrois » et de « plaisantin »[18], l'un de ses biographes, Edward Kajdański, le qualifie d' « éminemment charismatique »[19]. Wada Toshiaki, quant à lui, l'a adoubé « comte qui criait au loup » (*horafuki danshaku* ホラ吹き男爵)[20]. Que sait-on véritablement de Beniowski ?

(2) **Beniowski, le comte qui criait aux Russes**

Maurice Auguste Aladar Graf von Beniowski, d'après la plupart de ses biographes, nait en Hongrie, à Verbova (ou Verbowa), dans le comté de Nitra[21], en l'an 1741 (selon certains, il nait en 1746[22]), mais les avis sur sa nationalité sont très divergents. En effet, si certains chercheurs sont enclins à voir en lui un Slovaque, il semblerait qu'il ait eu une grand-mère maternelle allemande[23], et qu'il soit lié par le sang avec toute une série de familles polonaises – les ancêtres de son père, Samuel, auraient vécu en Pologne au 14ème siècle, et sa mère, Rose, comtesse héréditaire de Túrócz, est issue de la famille des barons de Révay[24]. D'après les recherches effectuées sur les archives magyares par Mór Jókai (1825-1904) (le traducteur de

[12] TAIRA Shigemichi, *Hayashi Shihei – sono hito to shisô* (Hayashi Shihei- L'homme et sa pensée), Tôkyô, Hôbundô, collection « Sendai han no rekishi », n°4, 1977, p.96
[13] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.97
[14] LEFEVRE-PONTALIS Germain, « La Conquête du Japon », *Annales de l'Ecole Libre de Sciences Politiques*, tome IV, 1889, p.449
[15] *Ibid.*, p.450
[16] DOUTEAU Robert, « La croisière extraordinaire de la galiote 'Saints-Pierre-et-Paul' dans le Mer de Béring et sur les côtes du Japon », *Monumenta Nipponica*, volume 1, n°2, juillet 1938, p.439
[17] « Few more curious personages are to be found in modern history » KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830*, Stanford, Stanford University press, 1969, p.31
[18] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.84
[19] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.15
[20] WADA Toshiaki, 'Les trois auteurs classiques qui ont fait voler en éclats l'illusion du *sakoku* (pays verrouillé)', dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) « Rumeurs des Ezo rouges, Aperçu illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges », Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.14
[21] Graphie trouvée dans REY Alain (dir.), *Le Petit Robert des noms propres*, Paris, Dictionnaires le Robert, 1974 (1ère édition), 1994 (réédition), cependant, on peut trouver d'autres graphies, comme Nyitra ou Nitria.
[22] TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, p.94
[23] Il est d'ailleurs présenté comme allemand dans une des préfaces de TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.13
[24] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.93

Beniowski en hongrois), son père n'aurait été qu'un simple colonel de l'armée autrichienne[25]. Quoiqu'il en soit, Beniowski fait référence à maintes reprises à la Pologne comme étant sa « patrie d'adoption »[26]. C'est pour cette raison qu'il participe au combat d'indépendance de celle-ci, en adhérant à la Confédération de Bar[27] en 1768, et en servant sous le grade de colonel de cavalerie. Il est fait prisonnier par les Russes le 20 juillet 1769 à la bataille de Szuka, sur les bords du fleuve Prout. Il est ensuite exilé aux plus lointains confins de l'empire russe, sur la presqu'île du Kamtchatka, où les autorités tsaristes envoient les plus dangereux de leurs prisonniers - tels les membres des familles impériales, les officiers de la garde, les conjurés mêlés aux tentatives de révolutions de palais et aux attentats contre les souverains[28]. Son voyage de déportation à travers la Sibérie et son séjour au Kamtchatka constituent le premier tome de ses *Mémoires*, qui porte le titre suivant : *Journal du voyage du comte de Beniowski à travers la Sibérie en conséquence de sa déportation par le Sénat de Saint-Pétersbourg au Kamtchatka.*

Figure 42 - Maurice Beniowski
(http://commons.wikimedia.org/wiki/File:M%C3%B3ric-Benovsk%C3%BD.jpg, consulté le 27 septembre 2013)

(3) Les *Mémoires* de Beniowski

Ceux-ci ont été rédigés en français, et édités en 1789 ou 1791. Une édition princeps anglaise parait parallèlement, traduite et préfacée par William Nicholson[29] en 1790. Celle-ci est ensuite réimprimée plusieurs dizaines de fois dans différentes langues, dont dix fois en allemand, entre 1790 et 1816[30]. Edward Kajdański explique cette popularité inhabituelle pour de tels mémoires en cette fin du 18ème - début du 19ème siècle par la description de sa fuite rocambolesque et de sa navigation cent-trente quatre jours durant sur les eaux encore peu

[25] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.94
[26] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.12
[27] Nommée d'après une ville de Podolie, actuellement en Ukraine, cette union, fondée en 1768, regroupe des patriotes polonais s'insurgeant contre l'immixtion de la Russie dans le pays après l'élection de Stanislas II Auguste Poniatowski. Vaincus, ils ne purent empêcher le partage de la Pologne en 1772.
[28] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.13
[29] William Nicholson (1753-1815) : écrivain, chimiste, physicien et navigateur. Il découvre l'électrolyse de l'eau en 1800.
[30] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.15

fréquentées de la mer de Béring et du Pacifique nord. Ce périple, qui le mène du Kamtchatka jusqu'à la ville portugaise de Macao, sur la côte méridionale de la Chine, fait l'objet du second tome des *Mémoires* : *Journal de son [du comte de Beniowski] voyage par mer, depuis la presqu'île du Kamtchatka jusqu'à Canton en Chine*.

La véracité des informations contenues dans ce tome suscite d'ailleurs depuis deux siècles de nombreux débats parmi les chercheurs, parmi lesquels Vasilii Berg, Mór Jókai, Samuel Pasfield Oliver (1838-1907), l'historien hongrois Lewis L. Kropf, Tabohashi Kiyoshi, Edward Kajdański. En effet, si Beniowski a réellement suivi l'itinéraire qu'il y décrit (du Kamtchatka à l'île de Béring, puis au détroit du même nom, à l'île Saint-Laurent, et enfin vers les côtes de l'Alaska et des îles Aléoutiennes), il aurait découvert avant Cook la mer de Béring orientale, ainsi que les côtes occidentales de l'Alaska. Il aurait également été le premier Européen à arriver sur les îles japonaises d'Aogashima et d'Amamiôshima. C'est ce sur quoi concordent, entre autres, William Nicholson, le premier éditeur anglais des *Mémoires*, et Edward Kajdański. La majorité des sources soviétiques et russes s'opposent à cette version et font passer Beniowski par les Kouriles - sans passer par ce qui sera connu par la suite comme la « Russie d'Amérique » ; cette version se trouve également dans l'ouvrage de Cook, paru avant les *Mémoires* de Beniowski. En sus, deux textes contemporains écrits par ses compagnons - le journal du secrétaire du Bureau du Kamtchatka, démis de son poste, Ivan Riumine, repris par Vasilii Berg, et celui du colonel Hippolyte Stepanov[31]- nuancent les dires de Beniowski.

A la lecture des *Mémoires*, il apparait que Beniowski s'est largement inspiré des descriptions des Kouriles de l'ouvrage de Stepan Kracheninnikov[32], *Histoire et Description du Kamtchatka*, publié en 1755 et auquel il aurait pu avoir accès, mais également des journaux de bord de l'expédition Spanberg. Il reprend d'ailleurs les toponymes établis par ce dernier pour désigner les Kouriles qu'il rencontre. Quoiqu'il en soit, bien que mâtinés d'inexactitudes et de plagiat, les *Mémoires* de Beniowski constituent une source d'informations très riche sur la géographie et les interactions des différentes populations dans le Pacifique nord.

Le troisième tome, *Mémoire concernant l'expédition à Madagascar*, évoque son séjour de cinq ans sur l'île à partir de 1773 ; il y a été envoyé par la France dans le but d'y établir une colonie. Proclamé souverain des Malgaches, ou « ampansacabé », l'idée de créer un État indépendant à Madagascar, lié à une puissance européenne quelconque, ne le quitte plus. Dans cette optique, il séjourne six mois en Angleterre à partir de l'automne 1783 pour procéder à des pourparlers diplomatiques en ce sens. En gage de sa motivation, il confie au scientifique John Hyacinth de Magellan (1722-1790) trois volumes manuscrits de ses *Mémoires*, accompagnés de schémas et de dessins, qui se trouvent aujourd'hui à la British Library, à Londres[33] (Ceci explique la parution précoce de ses *Mémoires* en langue anglaise). Finalement reparti pour Madagascar grâce à des fonds anglais, il est d'abord trahi par son capitaine (un agent français), puis est abandonné sans armes et sans munitions sur la côte

[31] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.104
[32] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, p.398-425
[33] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.15

occidentale de l'île. Il parvient néanmoins à rallier la côte orientale, où il est accueilli avec enthousiasme et fonde la future capitale de son nouvel État, Mauritania. Il périt finalement le 26 mai 1786 au cours d'une escarmouche avec une expédition punitive française[34].

(4) **Le périple de Beniowski**

Les informations contenues dans le second tome sont celles qui nous intéressent aujourd'hui. D'après ses *Mémoires,* arrivé au Kamtchatka (à Bolcheretsk), il se fait passer pour français[35] et parvient à soumettre à son autorité aussi bien les déportés ordinaires que les officiers et les équipages des navires et bateaux de pêche qui y mouillent. En sus, il devient proche du gouverneur du Kamtchatka, - Grigori Nilov, un capitaine de l'armée russe à la retraite, un homme d'âge mûr au caractère heureux et épicurien-, et le précepteur de son fils. Il rencontre à cette occasion sa fille, Afanassia ; ils tombent amoureux. (D'après Vassilii Berg, celle-ci ne se trouve pas en Sibérie au moment du séjour de Beniowski[36], et il s'agit donc ici d'une affabulation de ce dernier). Toujours d'après les *Mémoires,* il parvient à organiser une révolte, et à se rendre maître de la ville de Bolcheretsk. Il s'y empare des archives de la chancellerie (qui sont effectivement parvenues jusqu'à Versailles) et d'un bateau -le Saints-Pierre-et-Paul-, où il embarque avec quatre-vingt cinq, soixante-dix, soixante-cinq, ou dix-neuf de ses compagnons, selon les sources. Les archives dérobées lui ont permis d'avoir accès à des cartes et des écrits lui donnant une vue d'ensemble sur la géographie de la région, telle que la connaissent les Russes à l'époque. C'est ainsi qu'il évoque les Kouriles au nord d'Itouroup (où il prétend ne jamais avoir mis les pieds,) et les Aléoutiennes (qu'il prétend avoir visitées). Par ailleurs, il semblerait qu'il ait rencontré Ivan Cherny, maintenu en captivité à Irkoutsk suite à la violence dont il a fait preuve lors de ses pérégrinations dans les Kouriles à la recherche de *yasak* entre 1766 et 1769[37].

Tous les chercheurs s'accordent à dire que le voyage que Beniowski décrit dans ses *Mémoires* est impossible, tant au niveau des durées, que des dates et des latitudes[38]. Il faut, pour reconstituer son périple, consulter d'autres sources : les journaux de bord d'explorateurs précédents (Spanberg), des compagnons de Beniowski (parmi lesquels Stepanov, Riumine, et Ismaïlov), les traités de géographie et les sources japonaises locales. (On pourra consulter le tableau 4 de l'annexe XXIV). Tous s'accordent sur le fait –vérifiable et vérifié- qu'il quitte Bolcheretsk (52°40'N et 156°14'E), -qu'il appelle lui-même Bolcha-, le 12 mai 1771[39]. D'après ses *Mémoires*, après avoir quitté Bolcheretsk et rallié la Mer d'Okhotsk, Beniowski aperçoit de loin l'île d'Atlasova (on pourra consulter la liste des îles Kouriles dans els tableaux 1 et 2 de l'annexe XXIV), avant de parvenir à l'île principale de l'archipel des Îles

[34] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.,* p.15
[35] Ceci sera attesté par Jean-Baptiste Barthélémy de Lesseps dans ses mémoires.
[36] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.,* p.98
[37] AKIZUKI Toshiyuki, *Nihon hokuhen no tanken* (La découverte des franges septentrionales japonaises), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankôkai, 1999, p.144
[38] DOUTEAU Robert, *op.cit.,* p. 442
[39] Les dates données par Beniowski et ses compagnons sont celles du calendrier grégorien, et non julien ; ils ont donc onze jours d'avance. Par ailleurs, au 18ème siècle, les marins commencent leur journée de vingt-quatre heures à midi. Beniowski indique donc être parti le 11 mai 1771, mais il s'agit en fait du 12 mai avant midi.

du Commandeur, l'île Béring une semaine plus tard. Suite à des mutineries à bord, les marins Philippe Sjablikow et Erasme Grigorievitch Izmailov (v.1745- après 1795) y sont abandonnés. Ils longent ensuite le Kamtchatka, croise le golfe d'Anadyr et traversent le Détroit de Béring, avant de longer les côtes occidentales de l'Alaska, puis les Aléoutiennes. Ils rejoignent ainsi de nouveau les Kouriles au niveau d'Itouroup. Robert Douteau souligne qu'un tel voyage aurait été impossible du fait de sa rapidité, des glaces et des brumes[40], mais aussi des courants marins, dont l'Oyashio (親潮), qui se dirige vers le sud en longeant les côtes orientales du Kamtachtka et aurait poussé Beniowski vers les Kouriles, et non les Aléoutiennes.

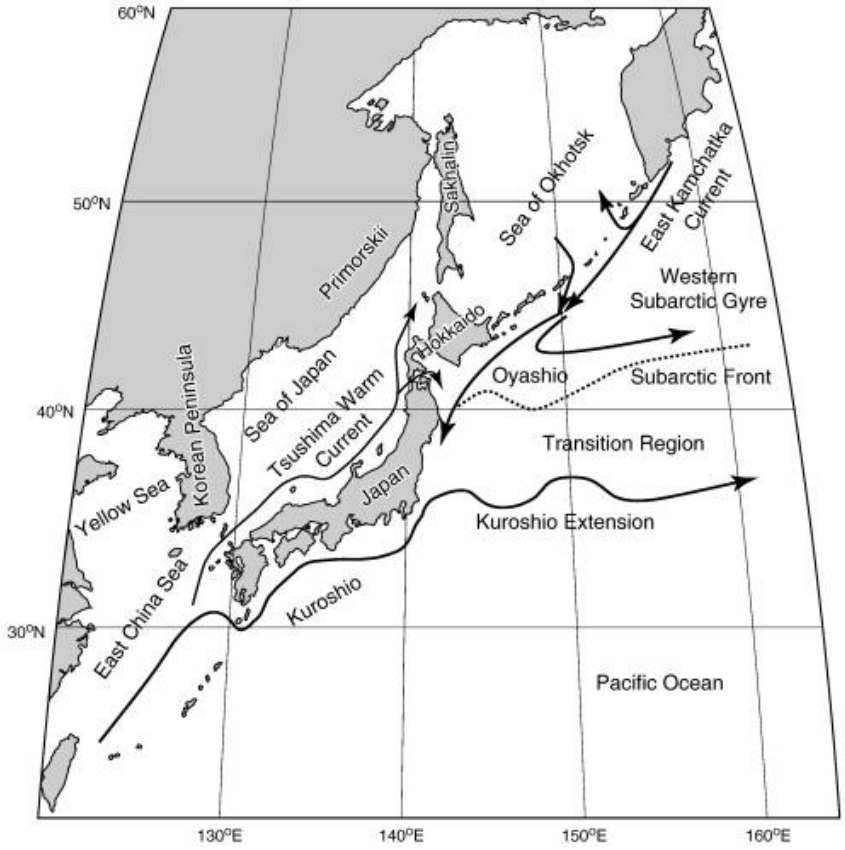

Figure 43 - Les courants dans le Pacifique
(Image libre de droit disponible sur le site http://tinypic.com/view.php?pic=15zs014&s=7#.UkXkVT-H_fM, consulté le 27 eptembre 2013)

D'après les journaux de Stepanov et Riumine, ils suivent les Kouriles et parviennent non pas aux Îles du Commandeur, mais à Makanrushi[41]. D'après Cook, qui s'entretient lors de son séjour à Unalaska en 1778 avec Izmailov (entre temps secouru par des Cosaques puis devenu explorateur pour le compte de la Russie), ils quittent Bolcheretsk le 12 mai 1771 sur un vaisseau russe et visitent une des îles Kouriles appelée Marikan, à 47° de latitude nord[42],

[40] DOUTEAU Robert, *op.cit.*, p. 443
[41] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.106
[42] Il n'y a pas d'île Marikan dans les Kouriles, mais il pourrait s'agir de Shimushir (dont l'ancien nom serait Marikan), située à 46°97'N. Cela correspondrait aux informations proposées par Robert Douteau « La croisière extraordinaire de la galiote 'Saints-Pierre-et-Paul' dans le Mer de Béring et sur les côtes du Japon », *Monumenta Nipponica*, volume 1, n°2, juillet 1938, p. 439. Ou alors, cela pourrait être Makanrushi, que Beniowski désigne comme étant l'île de Launath, ou Makanruru, l'ancien nom de l'île Broughton, situées respectivement à 49°78'N et 46°78'.

où se trouvent un port et un établissement de commerce russe. En outre, il s'avère que, selon toute vraisemblance, ce dernier a été abandonné sur l'île de Shimushir. Concernant la suite de leur voyage vers le sud, Stepanov et Riumine s'accordent à dire qu'ils ne font qu'un très court séjour au large des côtes japonaises, « car sitôt que les Japonais surent que lui et ses compagnons étaient chrétiens, ils firent signe qu'il fallait s'en aller, sans pourtant leur offrir aucune insulte et sans employer la force »[43]. Il est donc difficile de se fier aux dires de Beniowski.

Malgré de nombreuses affabulations et imprécisions, dont l'ordre dans lequel Beniowski cite les îles Kouriles qui ne correspond pas à l'ordre logique de leurs latitudes (on pourra consulter l'annexe XXIV), les indications géographiques qu'il détient grâce aux documents dérobés nous permettent d'estimer l'état des connaissances russes sur les îles Kouriles. Celles-ci seraient en grande partie le fait du centenier cosaque Ivan Cerny (Tchorny d'après Beniowski), qu'il rencontre au Kamtchatka et dont nous avons déjà parlé, complétées par les informations récoltées par Martin Spanberg. Les îles reliant le Kamtchatka au Japon seraient au nombre de vingt-huit ; toutefois, comme nous l'avons précisé auparavant, la géographie exacte des Kouriles reste vague pour de nombreux navigateurs, du fait du fort brouillard qui les entoure à la belle saison, quasiment continuel en juillet-août[44] ; ceci explique le nombre -souvent trop élevé- d'îles au large desquelles ils croisent.

(5) **Les Kouriles de Beniowski**

D'après Beniowski, les trois îles le plus septentrionales sont sous contrôle russe ; il s'agit du Rocher d'Alaïde [Atlasova] - « une montagne entourée de récifs dangereux »[45]-, Shumshu, qui « abrite un port », Paramouchir[46], qui est « difficile d'accès », et enfin Tchirinki [Antsiferov], qui abrite un port « très spacieux et très commode », et est riche en ressources halieutiques et animales[47]. Il semblerait ici que Beniowski, fort de ses documents, se soit néanmoins trompé entre Paramouchir et Antsiferov, dans le sens où il semble peu probable que cette dernière -dont la surface est de 7 km²- abrite un port spacieux et commode, ainsi qu'une pléthore d'espèces animales. Malgré tout, on peut en déduire que les Russes y sont déjà bien implantés et y ont construit des ports. Même s'il ne semble pas y avoir d'habitat permanent, les Kamtchadales s'y rendent régulièrement du nord, et les Aïnous des Kouriles méridionales du sud.

La cinquième île, que Beniowski appelle Launath (Lauzant d'après Spanberg), correspond à Makanrushi ; elle n'est habitée qu'épisodiquement par des Kamtchadales et des Aïnous qui viennent y troquer. Onekotan[48] (l' « Île Galante » de Beniowski) abrite un port et

[43] BENIOWSKI, Maurice Auguste, *op.cit.*, p.30
[44] DOUTEAU Robert, *op.cit.*, p. 449
[45] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.231. L'île d'Atlasova abrite en effet le point culminant des Kouriles, le mont Alaïde (2 339m).
[46] Son nom semble venir de l'aïnou *por moshir*, qui signifie « la grande terre ». En effet, Paramouchir est la deuxième plus grande île des Kouriles avec 2 042 km². La plus grande est Itouroup (3 183 km²).
[47] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.231-232
[48] Nous pensons qu'Onnekotan viendrait de la langue aïnoue et signifierait « le Village des Otaries à fourrures » (On neu kotan. Onnekotan signifierait « vieux village ».

une forte population de castors, mais est inhabitée du fait de l'absence d'eau potable. D'après Kajdański, l' « Île Rouge » de Beniowski désignerait le nord de Chiachkotan[49], que Spanberg a baptisé « Krasnogorok » (le Cap Rouge). Cependant cette dernière a une surface de 75 km² et abrite un volcan (le Mont Sinarka, 934 m), Beniowski la décrivant comme « un rocher », nous pensons qu'il s'agit plutôt d'une île plus petite, Ekarma (22 km²). L' « Île du Sommeil » désignerait Kharimkotan, appelée ainsi car des compagnons de Cherny y auraient consommé du pavot empoisonné[50].

Pour Kajdański, l' « Île au Volcan » désignerait Matua, car s'y trouve le volcan Sarytchev[51]. Cependant, nous émettons quelques doutes sur cette affirmation, dans le sens où Matua se trouve très au sud, et cette description, ainsi que cet ordre, semble indiquer qu'il s'agit soit de Chiachkotan, qui abrite un double système volcanique complexe de part et d'autre d'un isthme sablonneux, soit Ekarma -avec ses 28 km² et son double volcan- ou encore Tchirinkotan -une île de 6 km² qui constitue de la partie immergée d'un volcan sous-marin dont la base se situe trois kilomètres plus bas, sur le fond océanique. L' « Île des Exilés » se trouverait quasiment à la même latitude. Comme elle est décrite comme étant un « amas de rochers », il semblerait qu'il s'agisse soit d'Ekarma, soit de Tchirinkotan. Kajdański évoque quant à lui Rasshua, où Vassilii Golovnine (1776-1831)[52] rencontre des descendants des exilés dont il est question. L' « Île de l'Agneau », sur laquelle est établi un petit port, et dont les habitants sont « accoutumés au commerce et sont toujours pourvus de produits des manufactures du Japon, comme étoffes, couteaux, etc. » serait Matua ou Rasshua[53]. Du fait de brouillard et de la forte activité volcanique et sismique de la région (quelques années après le passage de Beniowski, en 1778, Raikoke subit une éruption qui fait s'ébouler le tiers septentrional de l'île) de se fier à des descriptions visuelles pour déterminer au large de quelles îles Beniowski et ses compagnons ont croisé.

L'île d'Ouchigak correspondrait à Ouchichir[54], elle est peuplée de Kouriles sur laquelle on trouve des pièces d'or venant du Japon et de Yedzo. L'or de Yedzo étant « beaucoup plus pâle » que celui du Japon. D'après Cerny, les Japonais n'y montent que lorsqu'ils y sont forcés par le mauvais temps. L'île désignée par Beniowski par l'appellation Marikan (donc Shimushir) comporte un beau havre et est « habitée par des Kouriles barbus », que les Russes appellent *Makhnati* ; il s'agit ici bien évidemment des Aïnous. « Tous ces insulaires sont habillés à la manière des Chinois (sic) ». L'île de Bérèze (en fait le nord d'Ouroup) comporte un excellent port et les quelques habitants exercent la pêche au castor et à la baleine, dont ils échangent l'huile avec les îles Yedzo contre de l'or, des étoffes, du fer et différents ustensiles. L'île de Bonne-Espérance (le sud d'Ouroup) a deux beaux ports.

[49] Ce mot viendrait du aïnou « village du *kombu* ».
[50] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.232
[51] Volcan de 1446 mètres, situé sur l'île de Matua, qui prit le nom de Gavril Sarytchev, explorateur des Kouriles et de la mer de Béring en 1785.
[52] Il donnera son nom au détroit entre Raïkoke et Matua, et à un volcan sur Kounachir. Explorateur des Kouriles méridionales, Golovnine est appréhendé à Kounachir par des responsables shogunaux et maintenu en détention pendant deux ans jusqu'en 1813.
[53] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.233
[54] Nous pensons que ce toponyme viendrait de la langue aïnoue Ush-shir, le « pays des baies », pour indiquer les nombreux points d'ancrage. Il est d'ailleurs question d'un « excellent havre », d'après Beniowski.

« Telle est la véritable situation des îles Kouriles, dans le nombre desquelles je ne comprends point, comme le font ordinairement les Russes, les îles de Yedzo ; car celles-ci sont habitées par un peuple civilisé, qui vit sous un gouvernement. » [55] . Celles-ci correspondent aux îles d'Itouroup[56], de Kounachir, de Shikotan et de Hokkaidô, apparemment déjà assimilées comme étant sous le contrôle du « peuple civilisé », en l'occurrence le Japon. Hokkaidô est pour les Russes la dernière des Kouriles, c'est-à-dire la vingt-deuxième en partant du Kamtchatka. L'île de Kawith Idzone pourrait faire référence à Itouroup, à Kounachir -où la population japonaise est plus nombreuse à cette époque que dans les autres îles, du fait de la présence d'un *basho* japonais, établi en 1754-, ou Hokkaidô, car Beniowski évoque la ville de Matza [Matsumae] :

> Kawith Idzone […] est fort peu [sic] peuplée. On y trouve sur la côte méridionale trois excellents havres. Elle produit du bois en abondance. Dans la partie du Sud est située la ville de Matza, bâtie en bois. Dans cette ville réside un chef, subordonné au *kounachir* Yedzo, souverain de toutes les îles, dont la résidence est dans celle de Kounachirane. La ville est composée de plus de deux mille maisons ; elle est défendue par plusieurs petits forts construits en bois et entourés de fossés. On exploite dans cette île des mines de cuivre et d'argent ; c'est là que les perles rouges sont pêchées et échangées tous les ans, aux mois de mai et d'octobre, avec les marchands japonais qui arrivent à ces époques, contre des draps et des étoffes de soie, des instruments de fer et des armes. [57]

Il semblerait par ailleurs que Beniowski confonde le nom d'une des Kouriles, Kounachir, avec celui du souverain des îles. Dans le journal qu'il tient lors de sa capture, Golovnine fait état des forts en bois à Itouroup. Beniowski poursuit :

> Les Japonais furent autrefois en guerre avec les habitants de cette île ; mais depuis 1762, la paix paraît être bien établie entre eux. Les habitants ont aussi de grandes barques, dans lesquelles ils se rendent en Chine, en Corée et au Japon. En 1758, un pilote russe, nommé Mastlov, ayant fait naufrage aux îles Kouriles, fut vendu par les habitants au gouverneur de Kawith ; il sut si bien se concilier la faveur de ce dernier qu'il l'éleva au rang de *besales*, ou commandant des troupes. En 1768, ce Mastlov écrivit au gouverneur du Kamtchatka une lettre par laquelle il lui donnait avis d'ouvrir un commerce avec ces îles. […] mais celui-ci, persuadé que c'était une ruse inventée par quelque marchand russe, dédaigna l'invitation.[58]

Cet extrait est extrêmement intéressant. Est-il possible qu'un naufragé russe ait en effet été recueilli par des Aïnous des Kouriles méridionales ? S'il s'agit de l'île de Kounachir, on peut imaginer que l'établissement du *basho* en 1754 permettrait la présence d'un « gouverneur », tout du moins un responsable. En sus, ceci expliquerait peut-être la stabilité régionale nouvelle en 1764. Il est possible que Beniowski ait pu voir la lettre de Mastlov, si elle a existé. Si c'est le cas, il est intéressant de noter que Mastlov n'apparaît pas dans les archives domaniales. Le gestionnaire du *basho* a-t-il en effet choisi d'employer Mastlov comme intermédiaire commercial ? Si oui, l'a-t-il fait sans prévenir le fief ? Ceci serait-il

[55] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.234
[56] L'île Itouroup, Etorofu 択捉 en japonais, la plus grande île des Kouriles. Elle tire son nom de la langue aïnoue : *Etorop-sir* « pays de nombreux caps ».
[57] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.235
[58] *Ibid.*, p.236

symptomatique d'une certaine autonomie des *basho* éloignés vis-à-vis de Fukuyama, loin au sud ?

D'après Kajdański, Beniowski évoque ensuite l'île de Kounachir[59], qu'il désigne sous l'appellation « Tchoulgane Idzone », « Tchoulgou » signifiant « cuivre ». Comme il semblerait que l'île de Kounachir abonde en cuivre, il est possible qu'il s'agisse ici bien de cette île. Beniowski évoque la présence d'une ville sur la côté nord, ainsi que d'un port. Le nom de la ville est Tchoppou Idzone, qui signifie 'ville du soleil'[60]. *Chup* en langue aïnoue signifie en effet « soleil ». Une nouvelle fois, Beniowski coupe les grandes îles en deux. Car il évoque l'île de « Kounachir Idzone » plus loin. Elle comporte un excellent port dans sa partie nord, ainsi qu'une rivière. Il est possible qu'il s'agisse de l'île de Shikotan, une des plus orientales des Kouriles méridionales, qui pourrait expliquer la présence d'une « ville du Soleil ». En outre, s'y trouve le port de Shakotan [actuel Malokurilskoje] dans sa partie nord.

> On pêche des perles dans plusieurs baies situées sur la côte ouest. La principale ville de cette île est Kounachirane, où réside le roi de la contrée. […] Les meilleures notions que j'ai pu recueillir sur cette contrée se réduisent à dire qu'elle est gouvernée par un roi ; que les étrangers sont obligés, à leur arrivée, de s'y établir par le mariage, et qu'ils sont ensuite soigneusement surveillés. Il est évident que cette île est immensément riche, et défendue par une grande force armée, puisqu'elle a pu résister pendant une suite d'années à l'empereur du Japon[61].

Comme il y avait à cette époque un *basho* japonais à Kounachir, établi en 1754, une présence japonaise permanente est attestée, ce qui pourrait expliquer la présence d'un « roi de la contrée ».

Dans le cas de l'île de Fiassi Kamoni Idzone, Kajdański estime qu'il s'agit de la partie ouest de Hokkaidô, aux alentours du cap Kamui 神威岬 sur la presqu'île de Shakotan[62]. Toutefois, il pourrait également une nouvelle fois s'agir de Shikotan, dans le sens où « Fiassi » pourrait être une retranscription corrompue de Higashi.

> Cette île est fort peuplée et son gouvernement, dépendant du *kounachir*, est régulièrement administré. On y a vu de la cavalerie. Les habitants sont continuellement en armes en raison de leurs débats avec les Coréens ; cependant le commerce y continue sans interruption entre ces deux nations, par le canal de l'île de Matzumay. Il y a deux villes dans cette île, l'une au sud et l'autre à l'ouest.[63]

Manaàs Idzone correspond à mon sens, comme à celui de Kajdański, à la partie nord-est de Hokkaidô. « Manaàs » est probablement une déformation de *Menas sir* (*Menashi* en japonais), le « pays de l'est » qui désigne la partie nord-est de l'île d'Ezo, vers la péninsule de Shiretoko, la partie la plus proche de l'île de Kounachir.

[59] Kounachir est la francisation de *Kunne sir*, le nom de cette île en langue aïnoue, qui signifie « pays noir ».
[60] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.236
[61] *Ibid.*, p.236
[62] *Ibid.*, p.673
[63] *Ibid.*, p.237

> En 1743, un pilote nommé Novodzikov […] aborda dans cette île dans une *baïdara*. Il y reçut, m'a-t-il dit, en échange d'un vieux chapeau, deux pièces d'or frappées pesant ensemble deux onces et demi. […] peu de temps après, le lieutenant Walton y aborda dans une chaloupe pontée et quelques excès commis par son équipage les firent tous mettre à mort. Sur le côté sud de l'île sont un fort bon havre et une ville appelée Ouratikiva Idzone, ou 'ville Rouge'. Elle est bien peuplée, commerçante et dépend du *kounachir*.

Le patronyme Novodzikov peut ici désigner soit Mikhaïl Nevodchikov (1706-1767), parti en 1745 dans les Aléoutiennes, comme le pense Kajdański, soit Novikov, qui en 1755, établit une colonie à Shimushir. En outre, si en effet celui-ci reçoit de l'or en échange d'un vieux chapeau – un déséquilibre qui n'aide pas à rendre ce fait crédible-, c'est de la part des Japonais, et non des Aïnous, qui n'utilisent pas la monnaie japonaise, et n'en reçoivent pas lors des échanges ou de leur travail dans les *basho*. Par ailleurs, durant l'expédition Spanberg de 1739, Walton accoste en effet à Ouroup, mais en repart sain et sauf. Quand au « fort bon havre » et à la « ville Rouge », Kajdański pense qu'il s'agit d'Akkeshi, en se basant sur les mots japonais *aka* « rouge » et *shi* « ville »[64], toute fois, il semblerait que ce toponyme vienne en fait du aïnou *Akke sir*, « l'endroit où il y a des huîtres ».

Pour finir, Beniowski évoque l'île de Matzumay [Matsumae]. D'après les documents en sa possession, il s'agirait donc de Hokkaidô dans sa globalité.

> On trouve dans cette île deux bons ports, l'un au nord et l'autre au sud. Elle est coupée par plusieurs belles rivières. La capitale est sur la partie ouest de l'île et porte également le nom de Matzumay. L'île a été conquise par les Japonais, qui y tiennent une garnison de 3000 hommes. Il y a aussi plus de mille quatre cents exilés japonais condamnés aux travaux. La plupart des naturels de l'île se retirèrent à Kounachir après la conquête. La Compagnie hollandaise, en 1754, proposa à l'empereur du Japon de faire avec son agrément un voyage au nord de ses États et de conquérir les îles de Yedzo ; mais, au lieu d'accepter leurs propositions, l'empereur défendit aux Hollandais d'y songer, sous peine d'être exclus de leur commerce[65].

C'est ainsi que Beniowski conclut sa description des îles au nord du Japon. D'après ses *Mémoires*, c'est au niveau d'Itouroup qu'il rejoint les Kouriles après son périple nord-américain ; lorsqu'il évoque les Aléoutiennes, Beniowski fait référence à l'île Kouzma, du nom de son découvreur, un certain Kouzma Korotsilov, où, dit-il, « les habitants sont habillés à la chinoise ; leurs habits sont faits d'une plante qui ressemble au chanvre »[66]. Il évoque ensuite l'île des Perles, « aussi fort peuplée, et les habitants vivent en société. Ils sont armés d'arcs et d'instruments de fer ». Il semblerait que ces deux îles soient en fait deux îles des Kouriles du Sud, peuplées d'Aïnous.

Malgré les inexactitudes, on perçoit néanmoins que les îles de taille plus importante font l'objet d'un habitat saisonnier, que s'y croisent des populations russe, kamtchadale, aïnoue et japonaise. En outre, dans l'esprit de Beniowski, et peut-être même dans les documents dérobés à Bolcheretsk, la Russie et le Japon ont déjà affermi leur autorité respective sur les

[64] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.673
[65] *Ibid.*, p.237
[66] *Ibid.*, p.229

îles les plus septentrionales (Shumshu, Paramouchir et Antsiferov, et sur les îles les plus méridionales, (Itouroup, Kounachir, Shikotan).

(6) **Beniowski au Japon**

Le premier contact de Beniowski avec les Japonais semble avoir eu lieu sur l'une de ces trois dernières îles des Kouriles. Le 3 juillet 1771, Beniowski demande à Kouznetsov d'atterrir sur une terre inconnue à 45°57' (d'après Beniowski, l'île de Kawith Idzone se trouve à 45°50') où il voit une très grande barque à deux mâts et quelques bateaux mouillés.

> Descendu à terre, il avait vu des habitants vêtus à la chinoise, en bleu avec des parasols. […] Les insulaires l'avaient invité à aller plus avant dans le pays.[67]

En outre, mention est faite d'une pipe (d'un métal composé et blanc), d'un parasol (imbibé d'huile et peint de plusieurs caractères chinois ou japonais) et d'un couteau (d'une trempe parfaite, le manche d'ivoire bien travaillé), ainsi que d'une petite bourse de tabac (en satin brodé) offerte à Kouznetsov. Il semblerait que Kouznetsov décrive ici des hommes en *haori* bleu. Nonobstant l'avis de Kajdański, il paraît peu probable que les hommes dont il est question, munis de parapluies et de pipes, à proximité d'un deux-mâts qui est sans nul doute japonais, soient Aïnous, bien que ceux-ci aient adopté l'habitude japonaise de fumer la pipe et de porter des vêtements en coton. Toutefois, à notre connaissance, les Aïnous n'utilisent pas les parasols « de papier imbibé d'huile, et peints de plusieurs caractères chinois ou japonais »[68] qui ne font pas partie des « trésors », ni même des objets troqués. En outre, Kouznetsov évoque des « cabanes ou maisonnettes […] régulièrement alignées, et parfaitement ombragées par des arbres plantés », qui font plus penser à un habitat japonais[69]. Par la suite, la galiote est prise par le courant Oyashio qui l'éloigne des côtes ; s'ensuit une longue dérive vers le sud pour Beniowski et son équipage. Tous s'accordent à dire qu'en juillet (le 28 pour Beniowski, le 8 juillet pour Riumine, le 9 pour Stepanov. On pourra consulter l'annexe XXIV), ils ancrent dans une baie japonaise, du nom d'Usilpatchar (33°56'N 342°20'E).

Certaines barques de pêcheurs s'approchent et crient « Fiassi to Holland ! Fiassi to Sindzi ! » ou « Namandabuz ! » (sans doute *Namu Amida butsu* 南無阿弥陀仏, devenu *Namandabu* en langage vernaculaire)[70]. Le commandant suédois Auguste Wynbrandth (d'après Tabohashi et Ôtomo) ou Wynbladth (d'après Beniowski) ainsi que Kouznetsov sont envoyés à terre. Ce dernier se voit remettre une lettre en hollandais par Beniowski, apparemment au fait des contacts entre le Japon et la Hollande, « portant ma déclaration sur mon voyage et ma demande de vivres ». Voici le rapport qu'établit Wynbrandth de leur passage à terre :

---

[67] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.286
[68] *Ibid.*, p.286
[69] *Ibid.*, p.286-7
[70] *Ibid.*, p.307

> Nous trouvâmes deux cents hommes à cheval et autant à pied, armés d'arcs et de lances, qui nous saluèrent tous poliment. [71]

Cet étalage de force armée face aux étrangers est présent dans de nombreux autres récits d'Européens, parvenus à débarquer au Japon durant cette période. En effet, d'après le compte-rendu du voyage d'Adam Laxman, publié pour la première fois à Wilno en 1806, son arrivée à Hakodate est décrite en ces termes :

> A Oussamarussa attendait une garde constituée de six cents hommes, au milieu des quels les Russes entrèrent dans la ville. […] dans les villages, au contraire, on ne voyait personne en dehors des fonctionnaires de police postés au carrefour des routes. Devant la maison destinée à un Russe, était placée une garde de cent vingt hommes, dont la moitié munis d'arcs et de flèches et l'autre de fusils sans culasse, mais armés de mèches allumées.[72]

Beniowski cite Wynbrandth qui raconte son voyage à terre :

> Nous fûmes ainsi conduits à un château à l'extrémité du village. […] La seconde parole qu'il [le seigneur] dit était « To Holland », ce que je compris, et je fis signe que nous n'étions pas hollandais. Ensuite, il demanda « To Sindzi », ce que ne comprenant pas, je fis encore signe de ne pas l'entendre, il continua ses questions « To Philippines, to Braki, to Masui, to Tungusi » ; et, comme je répondais toujours négativement, il battit du tambour ; à ce signal plusieurs domestiques entrèrent, auxquels il parla un moment, après quoi ils sortirent et revinrent avec des livres et des papiers en rouleaux. […] il me montra donc une carte, dans laquelle je distinguais bien le Japon, la Chine, les Philippines, les Indes, et une plage de terre inconnue, qui marquait à peu près la partie d'Europe. […] Je lui indiquai donc la partie de l'Europe, ce qui l'étonna prodigieusement. Il nous fit connaître sa surprise en criant « Namandabuz » à plusieurs reprises.[73]

Il est intéressant de noter l'ordre des questions concernant la nationalité. D'après le récit d'un des compagnons de Beniowski, Stepanov, ils battent pavillon hollandais en arrivant au Japon, sans doute prévenu du commerce officiel et des relations cordiales de ceux-ci avec les Japonais. La seconde question semble concerner la Chine. La troisième interrogation concerne les Philippines, occupée par les Espagnols, que les Japonais redoutent du fait du prosélytisme dont ceux-ci ont fait preuve à la fin du 16ème et début du 17ème siècle, et qui a constitué une des raisons de la rupture diplomatique et commerciale avec le royaume d'Espagne. D'après Kajdański, Braki désignerait une vaste région appelée Barga[74], mais nous pensons qu'il pourrait s'agir d'une déformation de Braga, capitale religieuse du Portugal et ville d'origine des ducs de Bragance, dont le 8ème devient roi du Portugal en 1640, ce titre désignant par la suite l'héritier au trône à partir de 1644. La quatrième question chercherait donc à établir s'il s'agit de Portugais, autre royaume craint par le Japon pour son prosélytisme religieux. Masui désignerait la Mandchourie. La dernière question concerne les Tougouses. Les Japonais ont ainsi fait état de certains peuples dont ils avaient connaissance à l' « Occident immédiat » et qu'ils considèrent comme susceptibles de se trouver dans cette région du monde. Ce n'est

[71] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.309
[72] « Des liens commerciaux de la Russie avec différents peuples d'Asie, notamment les Chinois et les Japonais », *Le Journal de Wilno*, n°7, 1805, pp.45-47 dans BENIOWSKI, Maurice Auguste, *Mémoires et voyages*, Paris, Phébus, 2010, p.702
[73] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.309
[74] *Ibid.*, p.702

donc pas le cas de la Russie (Woroshiya), ni l'Angleterre, ni la France. Il semble qu'ils privilégient les voies maritimes de l'ouest et du sud plutôt que celle du nord, pourtant porteuses des navires européens.

Wynbrandth revient accompagné d'un Japonais qui les salue : « Fiassi guzaimasu. Namandabuz »[75] [Hisashi ? Higashi ? gozaimasu. Namu Amida butsu]. L'un des compagnons de Beniowski, le marin Dimitri Botcharev (ou Botcharov, selon Tabohashi), ayant fréquenté l'école de langues d'Irkoutsk, est chargé de faire l'interprète, toutefois son niveau n'est pas suffisant pour servir de véritable interprète.

> Botcharev […] après bien des explications, me dit que beaucoup de monde voulait voir le vaisseau mais qu'ils avaient peur du canon, en japonais *tippo*. […] Il [le Japonais monté à bord] examinait le canon et marquait sur son papier leur nombre sans doute ; ensuite, il voulait savoir combien nous étions de monde. […] Il les compta et en écrivit le nombre.[76]

Cet extrait est crédible, du fait de la réaction des Japonais face au vaisseau. Toutefois, Beniowski aurait pu apprendre le mot *tippo*, corruption de *teppô* 鉄砲 (le mot japonais pour fusil), de Botcharev. Il relate le passage de Beniowski à terre chez l'Ulikamhy, seigneur de Ximo [Kyûshû], allié à la famille impériale. Beniowski est reçu par l'Ulikhamy, qu'il prend pour le roi d'Ushilpatchar, et rencontre un bonze origine de Tosa, ayant appris le hollandais à Nagasaki, qui aide Botcharov dans ses tentatives d'interprétariat[77].

L'Ulikamhy interroge Beniowski sur sa vision du christianisme, mais ici le passage semble avoir été réécrit, car les versions diffèrent selon les éditions (Londres ou Paris). En substance, on demande à Beniowski s'il serait prêt à mourir pour son dieu, ce à quoi il répond qu'il mourrait aussi pour le dieu des Japonais, car il n'y en a qu'un seul. A la fin de leur entretien, l'Ulikamhy assure à Beniowski qu'il « s'emploierait auprès de l'empereur pour obtenir de lui que [ses] vaisseaux puissent relâcher dans tous ses autres ports ; et qu'[il] devrait être assuré de sa parole tout le temps que [son] but serait concentré sur le commerce et qu'[il] n'ambitionnerait point de vouloir établir des changements de religion ou d'établir une puissance en faisant construire des forteresses. »[78] En échange, Beniowski promet de « n'apporter jamais aucun livre parlant de religion, et moins encore aucun bonze de mon pays au Japon. »[79]. Suite à cela, le souverain couvre Beniowski de nombreux vivres –cent sacs de riz et vingt cochons-[80], sans doute pour qu'il reparte le plus vite et le plus loin possible. Ils quittent en effet la baie le 2 août. Le onze précise que :

> En vérité on avait un décret de l'empereur de n'admettre aucun chrétien espagnol ou portugais dans le pays ; mais que ce décret ne portait pas contre les chrétiens d'autres nations, qui n'avaient jamais fait de mal à l'empire.[81]

[75] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.107
[76] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.312
[77] *Ibid.*, p.310 et TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.107
[78] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.318
[79] *Ibid.*, p.319
[80] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.107
[81] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.313

Cet extrait est extrêmement intéressant. Soit il relate un fait réel –l'accueil d'un étranger par un daimyô, sans que celui-ci prévienne les autorités shogunales par la suite-, auquel cas il s'agirait ici d'une première. Soit Beniowski a inventé cette entrevue, auquel cas il paraît extrêmement bien renseigné grâce aux documents russes, et peut-être d'autres documents encore, sur le contenu des interdictions maritimes, l'enseignement du hollandais à Nagasaki, le suffixe *–kami* pour désigner les statuts des seigneurs, etc. Ceci semblerait indiquer que le niveau de renseignement sur le Japon accessible à Beniowski est assez précis. Il est difficile de trancher cette question, dans le sens où plusieurs versions du texte existe, et que celui-ci a été complété par Beniowski lui-même, à son arrivée en France. En sus, d'après Riumine et Stepanov, à chacun des ancrages, les Japonais qui gravitent autour de leur navire leur font comprendre qu'il ne faut pas qu'ils débarquent (ce qui va à l'encontre des propos de Beniowski).

> 翌七月八日多数の日本人が海岸より来つて、再び去るやう手様を以て示した。之に屈せず隊長ベニオーウスキイは、（私たち）に命じ、皮舟を指揮して陸上に向けはじめたが、日本人多数集して上陸を阻止しようとした。（略）ベニオーウスキイは皮舟を陸岸に派遣したところが、海岸に居た日本人は手様と叫声を以て、若し異国人の上陸を許せば、日本人吏員自身が頭首を失ふことを解せしめた。（略）夜に入り二隻の番船は本船附近にあって監視し（た）。（略）七月九日隊長ベニオーウスキイは、上陸しようとしたが、番船に阻止せられた。[82]
>
> Le lendemain, 8 juillet, des Japonais sont venus de la plage et nous ont fait comprendre par des signes de leurs mains qu'il fallait que nous partions. Sans se laisser démonter par ceci, le chef d'escadron Beniowski nous lança des ordres, et nous commençâmes à monter dans les chaloupes en peau et à nous diriger vers le rivage, mais les Japonais en grand nombre nous en empêchèrent. […] Beniowski allait nous envoyer à terre dans les chaloupes quand les Japonais sur la plage crièrent et nous firent des signes de mains ; ils nous firent comprendre que s'ils laissaient des étrangers débarquer, les administrateurs japonais eux-mêmes seraient décapités. […] Le soir tombant, deux bateaux de garde s'approchèrent et nous surveillèrent. […] Le 9 juillet, le capitaine d'escadron Beniowski tenta de débarquer, mais les bateaux de garde l'en empêchèrent.

Selon Tabohashi, Ushilpatchar n'a jamais existé, et le véritable contact entre les Japonais et Beniowski est bien celui décrit ci-dessus. En effet, comme l'entretien de Beniowski avec l'Ulikamhy n'est mentionné dans aucune autre source, on peut imaginer qu'il s'agit d'une affabulation, rendue crédible par les connaissances de Beniowski en matière de politique étrangère japonaise. De nombreux chercheurs se sont penchés sur le toponyme exact de la Baie d'Ushilpatchar ; parmi eux, outre les spécialistes précédemment cités (Oliver, Kropf, Janko), on trouve Philipp Franz von Siebold, ainsi que le géographe hongrois Pal Teleki (1879-1941) et l'historien Oskar Nachod. D'après les indications longitudinales, Siebold estime qu'il s'agit d'une baie de la région du Kii, vers Ise. D'après Teleki, Ulikamhy est simplement une corruption d'*ujigami* 氏上, qui signifie « chef de clan ». D'après Nachod, Ushilpatchar correspond à Atsuta en Owari, et Ulikamhy au Gouverneur de la province de Bishû (Owari) (Bishû no kimi 尾州君)[83]. Riumine situe leur passage au Japon dans une île au large de Nagasaki, qu'il considère comme la capitale japonaise[84]. Ceci est possible dans le

[82] TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, p.112-113
[83] *Ibid.*, p.122
[84] *Ibid.*, p.114

sens où plusieurs tentatives de débarquer ont peut-être été accueillies par des injonctions de se rendre à Nagasaki. D'après Tabohashi, qui se base sur les quelques sources japonaises qui mentionnent un tel incident, un navire étranger a longé les côtes du pays d'Awa en 1771, demandant du bois de chauffe et de l'eau potable, avant de repartir[85]. Donald Keene concorde : Beniowski aurait accosté à Awa, où il se fait passer pour un commandant de l'Armée impériale autrichienne, allié aux Hollandais[86].

Beniowski et ses compagnons poursuivent leur périple. D'après les *Mémoires*, ils parviennent à une baie qu'ils nomment Misaqui [sûrement à proximité d'un cap, *misaki* en japonais] le 4 août, où les habitants se montrent beaucoup plus méfiants. Le lendemain de leur arrivée, une chaloupe s'approche du galion et fait demander par l'intermédiaire de Botcharov leur nationalité et le motif de leur voyage. Beniowski se présente comme hollandais, et en partance pour Nagasaki[87]. L'équipage lève l'ancre le 5 et arrive le 9 à Touza dans l'île de Xicoco [Tosa en Shikoku]. Descendu à terre, le petit groupe de compagnons de Beniowski est l'objet d'une rixe avec des Japonais et remonte vite à bord. Le 11, le responsable de la défense côtière domaniale (désigné comme l' « Uchami Mamas » par Beniowski) rend visite au galion pour appréhender les étrangers, mais quitte le navire rapidement, s'étant rendu compte de l'impossibilité de la chose[88]. Beniowski fait lever l'ancre le lendemain. Il parvient à Tacasima [Takashima] le même jour, où le galion est attaqué par un navire japonais. Ils répliquent de leurs canons -semble-t-il à la grande confusion des Japonais- et récupèrent toute la marchandise à son bord, avant de transférer son équipage à terre et de le couler[89]. Le 14 août, ils parviennent dans le Royaume de Liqueio [Ryûkyû], dans l'île d'Usmay Ligon. Les habitants de cette île ont semble-t-il tous été baptisés par le missionnaire portugais Ignacio Salis, arrivé sur l'île du Tonkin en 1749. Ils se montrent extrêmement accueillants avec Beniowski et ses compagnons[90]. D'après Riumine, il s'agit de l'île de Baschinssk, peuplé par les Usmaiti, aimables avec les étrangers[91]. Usmay Ligon/Usmaiti correspondrait, d'après Siebold, à Amami Ôshima, bien que Kropf maintienne qu'il s'agit d'une île des Ryûkyû.

Si l'on se réfère au tableau comparatif en annexe XXIV, on perçoit des différences assez nettes entre les quatre récits, -les *Mémoires* de Beniowski, le journal de Stepanov, le journal de Riumine et la retranscription du récit d'Ismailov, recueilli par Cook. S'ils s'accordent tous sur leur point et date de départ, il paraît peu probable que l'équipage du Saints Pierre et Paul ait pu rallier les Îles du Commandeur en une semaine, et plus vraisemblable qu'il ait poursuivi son chemin vers le sud en longeant les Kouriles. Les dates fournies par Stepanov et Riumine semblent corroborer cette hypothèse, mais Benioswki se voit contraint d'accorder les siennes avec un voyage jusqu'aux Aléoutiennes. Les dates d'arrivée au Japon ont donc près de trois semaines d'écart. Par ailleurs, il n'y aurait eu qu'un seul arrêt au Japon, où les autochtones se seraient montrés particulièrement vigilants à ce qu'aucun étranger n'accoste. Les séjours suivants, dans les Ryûkyû et à Taïwan, -où

[85] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.123
[86] KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830*, Stanford University press, Stanford, 1969, p.33
[87] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.110
[88] *Ibid.*, p.108
[89] *Ibid.*, p.109
[90] *Ibid.*, p.109
[91] *Ibid.*, p.115

Beniowski aurait rencontré un grand chef du nom de Huapo- semblent s'être prolongés et les dates à l'arrivée à Macao concordent de nouveau.

Il est une réalité dont on ne peut douter : Beniowski, en longeant le Japon, a pu transmettre une missive aux Hollandais, indirectement adressée aux autorités japonaises. Il affirme avoir donné une copie de son fameux avertissement écrit à des responsables japonais d'Ushilpatchar, mais il ne reste aucune trace japonaise de celui-ci. Il a écrit six autres feuillets (un en latin, et les autres en allemand) à Usmay[92]. Les missives de Beniowski seraient d'abord parvenues à un représentant du fief de Satsuma à Ôshima (ce qui concorderait avec un séjour dans les îles Ryûkyû ou Amami), puis elles auraient été transmises via Kagoshima à Nagasaki.

(7) L'avertissement de Beniowski

A sa réception, le préfet de Nagasaki (*Nagasaki bugyô* 長崎奉行), Natsume Nobumasa 夏目信政, ordonne leur traduction en japonais, mais comme aucun des interprètes japonais ne lit le latin ou l'allemand, on les transfère à Daniel Armenault, directeur de la factorerie hollandaise de Dejima, et Arend Willem Feith[93], son successeur. Ceux-ci les font d'abord traduire en hollandais ; la traduction en japonais qui en découle est donc la traduction d'une première traduction. Dans trois des six lettres, il se contente d'exprimer sa gratitude aux Japonais pour la fourniture de vivres et de provisions[94] ; une autre a pour but de prévenir les Japonais de l'invasion russe imminente, en témoignage de gratitude à leur égard.

六ノ印横文字書状之和解

長崎に至り阿蘭陀國より差越居候頭役之人え

数日之難風に遭海上を凌罷在候内、再び日本之地え漂流いたし、懇切之蔭を以、御國之御を得申候、然共面会を不得事甚不幸之至りに候、茲に一書を以信を明し候は、我今年ガリヨウト船二艘、フレガツト船一艘、かむしかてかよりルス國之命を請、〔下ヶ札〕ガリヨウトとレガツトは、船の名にて御座候、ルス國と申は、ムスコウビヤ國の一名にて御座候、カムシカツテカと申は、ルス國へ属する所にて御座候 要害之ため、 日本国之筋を乗廻り着、又一所に集り候筈に候、必定考候は、来歳に至り而者、マツマイの地、その外近所之島々之手を入候事も相聞候、此等之地は、赤道以北四十壱度三十八分に測量を得候也、 〔下ヶ札〕赤道以北四十壱度三十八分に測量を得候と申す儀は、数を量、松前邊を儀候と申儀に可御座候 隋而かむしかつてか之近所クルリイスと申島へ 〔下ヶ札〕クルリイスと申候島は、阿蘭陀人之絵図面、相調申候得共、何方を申儀相知不申候 砦を築き武具等を込置候、件之次第ホーゴエーデレンス之対し 〔下ヶ札〕ホーゴエーデレンスと申候は、紅毛國頭之人之事に御座候 聊も不穏置告知らせ度候得共、如斯書を通し候事、元来厳敷ルス國之族等禁申候、今爰に信を盡し候儀を以、朋友にも被比候儀希候、且ウェヲロツハ之人物に候故之事に候、私に云、貴邦より船を被出置、其害を防ぎ給れかしと謹で報告候。

千七百七拾一年ユーリイ 7 月廿日

[92] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.126
[93] Ils alternent à la tête de la factorerie entre novembre 1770 (Armenault) et 1776 (Feith). Feith alterne ensuite avec Duurkopp et Titsingh avant de repartir définitivement en 1781.
[94] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.90

ウシマにおゐて

はろんもりつあらあたるはんべんごろう

六之印横文字書状之内書添有之和解

若し御用にも可成哉と存、かむしかてか之図を残置候。[95]

Traduction japonaise de la sixième lettre en caractères horizontaux

M'adressant humblement aux directeurs hollandais de Nagasaki,

Ayant enduré en pleine mer pendant plusieurs jours des vents contraires, je dérivai une nouvelle fois vers les côtes japonaises, et par un destin clément, je reçus l'aide de votre pays. Bien que je déplore de n'avoir pu vous rencontrer, je souhaiterai faire part ici de ma bonne foi. Cette année, j'ai reçu l'ordre d'effectuer une mission de reconnaissance stratégique du Japon à la tête de deux galiotes et une frégate qui ont quitté le Kamtchatka [Kamushikatetsuka], sur ordre de la Russie [Rusu] [note de bas de page des traducteurs hollandais : « galiotes » et « frégates » sont des noms de bateaux, la Russie est un nom de la Moscovie [Muskobiya]]. Nous devions ensuite nous rassembler en un point donné. J'ai eu vent qu'en toute certitude une opération aurait lieu l'année prochaine dans le but de faire main basse sur Matsumae [Matsumai], ou d'autres îles environnantes, au nord d'une ligne à 41°38' nord [note de bas de page des traducteurs hollandais : la ligne à 41°38' nord doit se trouver, selon nos calculs, dans les alentours de Matsumae]. Ils construisent dans les îles Kouriles [Kururiisu] des forts et y assemblent des armes.

La fait que je vous ai transmis cette lettre, et cette information quelque peu alarmante, est vivement interdit par la Russie et le *Hôgowêrensu* [note de bas de page des traducteurs hollandais : le *Hôgowêrensu* est le nom du chef du pays des « poils rouges »] ; si vous voulez bien m'accorder votre confiance, comme je souhaite que vous me considériez comme votre ami, en tant qu'Européen, je vous prie humblement, de faire venir des navires de votre illustre pays, et d'établir un rapport, pour éviter un tel désastre.

1771 20 juillet (7ème mois)

A Ushima

Baron Moritz Alâdar van Bengorô

Au cas où cela puisse vous être utile, je laisse en prévision une carte du Kamtchatka.

Une traduction anglaise de l'extrait cité précédemment est proposée par Lensen ; elle diffère légèrement de notre propre traduction :

Caught in a storm for several days, battling the sea, we were driven to the territories of Japan for a second time. Thanks to your kindness we received your country's help. I am extremely sorry that I cannot meet you. I am expressing my fidelity in this letter. Having received orders from Russia to reconnoiter [Japanese] strongholds, I sailed this year with two galleons and one frigate from Kamchatka to the Japanese shores and cruised along them. We were supposed to assemble in one place. I have heard the notion expressed with certainty that next year raids will be made on the territories of Matsumae and on neighbouring islands. We made a survey of these regions in latitude 41°38'N. There-upon we constructed fortifications on the so-called Kuril Islands, near Kamchatka, and stored military supplies and the like. I did not least conceal the above from Hogoederensu and wanted to report it, but the sending of this kind of letters has

[95] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.126

been really prohibited by the Russians. Since I have carried out my fidelity to you, I hope you will keep this in strictest confidence even from your friends as we are both Europeans. Speaking secretly, I hope you will send ships from your country [Japan] to ward off that harm [Russia's alleged designs on Japan].[96]

Cette version est une traduction de Kondô Morishige (Jûzô) 近藤重蔵 dans sa *Réflexion sur la Défense des frontières et leur localisation* 辺要分界図考 (*Hen.yô bunkai zukô*), utilisée par les lettrés, les historiens et les autorités shogunales par la suite. Elle diffère légèrement de l'originale, dont la traduction anglaise est proposée par Donald Keene (voir ci-dessous). Ce que nous trouvons particulièrement intéressant dans cette version est la présence des petites notes écrites par les traducteurs hollandais (signalées entre crochets), pour faciliter la lecture des Japonais. Elles nous donnent des indications concernant les zones d'ombre au niveau des techniques de navigation et des connaissances politiques et géographiques des lettrés japonais de l'époque[97].

La traduction proposée par Keene –hélas sans le texte original en japonais – est la suivante[98] :

Highly Illustrious, High, and Wellborn Gentlemen, Officers of the Highly Esteemed Republic of Holland:

Unkind fate, which has for some time been driving me here and there on the sea, has brought me for a time into Japanese waters. I have come ashore here in the hope that I might possibly meet with your high excellencies, and obtain your help. It has been a great misfortune for me not to have had the opportunity of speaking to you personally, for I have important information to disclose. I have deemed it necessary because of my general respect for your illustrious states to inform you in this letter of the fact that this year, in accordance to a Russian order, two galleons and a frigate from Kamchatka sailed around Japan and set down all their findings in a plan, in which an attack on Matsma and the neighboring islands lying under 41°38'N.Lat. has been fixed for next year. For this purpose a fortress has been built on the Kurile island nearest to Kamchatka, and ammunition, artillery, and a magazine have been readied.
If I could speak to you personally, I might reveal more than writing permits. Your high illustriousnesses may make such preparations as you please, but my advice, as an ardent well-wisher of your illustrious republic and co-religionist, would be that you have a cruiser ready if you can. With this I further commend myself and am as subscribed, your most obedient servant

Baron Aladar von Bengoro
Army Commander in Captivity
20 July 1771 on the island Usma
When I went ashore I left there a map of Kamchatka which may be of use to you.

Nous proposons une traduction de l'extrait ci-dessus en français.

Illustres, nobles et bien nés gentilshommes, officiers de l'estimée République de Hollande[99],

[96] LENSEN George, *The Russian Push Towards Japan : Russo-Japanese Relations, 1697-1875* (La poussée russe vers le Japon : les relations nippo-russes entre 1697 et 1875), Princeton, Princeton University Press, 1959, p.81
[97] *Ibid.*, p.81
[98] KEENE Donald, *op.cit.*, p.34

Un destin contraire, qui m'entraîne de ci de là sur les mers depuis quelque temps, m'a conduit jusqu'aux eaux japonaises. J'ai accosté ici dans l'espoir que je pourrais peut-être rencontrer Vos Excellences and obtenir de vous de l'aide. C'est une grande infortune pour moi que de n'avoir pu m'adresser à vous personnellement, car j'ai des informations importantes à révéler. J'ai considéré comme nécessaire en vertu du profond respect que je nourris pour vos illustres États de vous informer par cette lettre du fait que cette année, conformément à un ordre russe, deux galiotes et une frégate venant du Kamtchatka ont navigué autour du Japon et ont intégré leurs découvertes à un projet dans lequel une attaque de Matsuma [Matsumae] et des îles avoisinantes au sud du parallèle 41°38' de latitude nord a été fixé pour l'année prochaine. Dans ce but, une forteresse a été construite sur l'île des Kouriles la plus proche du Kamtchatka, et de munitions, des pièces d'artillerie, ainsi qu'un magasin d'armes y ont été installés.
Si je pouvais m'adresser à vous personnellement et de vive voix, je pourrais vous révéler plus d'informations que ne m'y autorise cette lettre. Vos Excellences peuvent effectuer toutes les préparations qu'il vous plaira, mais mon conseil, en tant qu'ardent sympathisant de votre illustre République et coreligionnaire, serait que vous apprêtiez un croiseur, si vous le pouvez. Par la présente, je me recommande à vous et reste, comme souscris, votre dévoué serviteur.

Baron Aladar Beniowski
Commandant en chef en captivité

20 juillet 1771 sur l'île d'Usma
Quand je suis allé à terre, j'y ai laissé une carte du Kamtchatka qui pourrait vous être utile.

Les deux traductions, bien que différant fortement par leur style, contiennent néanmoins les mêmes informations. Elles ont été écrites à Us(hi)ma, ce qui correspondrait à Usmay Ligon. Suite à l'aide obtenue au Japon, Beniowski souhaite, en tant qu'ami, avertir le Japon des préparatifs russes d'expansion méridionale, allant même jusqu'à évoquer une attaque imminente, et conseiller d'adopter vis-à-vis d'eux une position ferme. Néanmoins, il s'adresse aux Hollandais, sans prendre la peine de s'adresser directement aux autorités japonaises, allant jusqu'à faire jouer une sorte de solidarité européenne, voire religieuse. Il conseille aux Hollandais de mener leur enquête.

Beniowski ment ouvertement : même si l'on croit à ses affabulations, il n'a reçu que peu d'aide au Japon ; plus grave, plutôt que de se présenter comme un fuyard et un ex-prisonnier, il se présente comme une sorte d'agent double, envoyé en mission par la Russie, mais néanmoins prêt à dévoiler des informations secrètes. Pour étayer sa thèse et rendre ses propos crédibles, il ajoute quelques éléments cartographiques (une latitude, plusieurs toponymes, une carte). En sus, il n'est en aucun cas question d'une attaque imminente russe ; à cette époque, les préparatifs d'une telle campagne sont impossibles au vu des difficultés d'acheminement d'hommes, de vivres et de matériel jusqu'à l'Extrême-Orient russe. En outre, comme nous l'avons vu auparavant, le tsar aurait plus d'intérêts à nouer des relations cordiales avec son voisin japonais. Tous les chercheurs s'accordent à dire que les informations contenues dans cet avertissement quant à un projet d'invasion russe des Kouriles et de l'île d'Ezo sont fausses. Les deux capitaines hollandais, contemporains de Beniowski, trouvent cette missive maladroite (不束) et nébuleuse (不明), et « les éléments véridiques difficiles à discerner » (実情

[99] En 1771, la Hollande est connue sous le nom de Provinces-Unis, ou République des Sept Pays-Bas Unis.

之所は何れとも難相察奉存候)[100]. Pour cette raison, cette information est tenue secrète, et n'est pas transmise à Matsumae[101].

Quand on sait l'accueil véritable qu'a obtenu Beniowski au Japon, on peut se demander quel intérêt il aurait eu à écrire une telle missive. Est-ce pour bien se faire voir des autorités japonaises et des Hollandais que Beniowski affabule de la sorte ? Serait-ce dans un but diplomatique ou commercial ? Dans ses *Mémoires*, il est question à plusieurs reprises que ses compagnons et lui s'installent à différents endroits (Ryûkyû, Formose) et y ouvrent un comptoir de commerce, plutôt que de rentrer en Europe. Comme le remarque Wada Toshiaki, une telle tactique n'aurait peut-être pas été si fantasque, dans le sens où de nombreux lettrés de l'époque semblent l'apprécier. Certains, comme Kondô dans sa *Réflexion Illustrée de la défense stratégique des frontières* (*Hen.yô bunkai zukô* 辺要分界図考) et Hirasawa Kyokuzan 平沢旭山[102], dans son *Essai de Keiho*[103] (*Keiho Zuihitsu* 瓊浦随筆), le prenant à tort pour un Russe, en font même un héros qui trahit son pays pour aider le Japon[104], et ce bien que dans la cinquième lettre, il précise bien qu'il a été captif de la Russie[105]. Il paraît étonnant qu'un captif prenne la tête d'une mission stratégique de reconnaissance, et participe au dessein secret de ses capteurs.

Est-ce simplement pour se rendre intéressant et important ? Nous commençons à cerner peu à peu le personnage et à imaginer que cette dernière hypothèse n'est pas impossible. L'opportunisme de Beniowski, palpable à travers les premiers tomes de ses *Mémoires*, se révèle pleinement lorsqu'il prévoit de devenir le roi de Madagascar.

Face à l'impossibilité d'établir des contacts directs avec les Japonais ou les Hollandais, Beniowski se voit contraint de quitter le Japon avant même que ses lettres n'atteignent leur destinataire, ou qu'il puisse assister aux conséquences de ses actes. Mais peut-être est-ce là encore un plan délibéré ? Le contenu de la lettre eut-il été révélé avant le départ de Beniowski, on peut se demander si les choses auraient été différentes.

Quoiqu'il en soit, son passage déclenche l'arrivée de la Russie dans les préoccupations de la communauté des interprètes présents à Nagasaki, puis des lettrés japonais, ainsi que l'émergence d'une toute nouvelle réflexion concernant les relations étrangères. Comme le résume Wada Toshiaki :

> オランダ商館長にあてたロシアの日本侵略の陰謀も、《ほら吹き男爵》のフィクションであったのだが、長崎のオランダ語通詞の口を通じて流されたロシアの侵寇のデマは、かなりまことしやかに宣伝された。[106]

[100] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.128
[101] *Ibid.*, p.128
[102] Hirazawa Kyokuzan 平沢旭山 (1733-91) : Médecin originaire d'Uji, il se rend à Edo en 1768 pour étudier dans l'école confucianiste Shôheikô 昌平黌, dont il devient le directeur en 1779 jusqu'en 1790. Voir BEERENS Anna, *Friends, Aquaintances, Pupils and Patrons – Japanese intellectual life in the late eighteenth century : a prosographical approach* (Amis, connaissances, maîtres et disciples – La vie intellectuelle au Japon à la fin du 18ème siècle : une approche prosopographique), Leiden, Leiden University Press, 2006, p.68
[103] 瓊浦 (*Keiho*) est un autre nom pour Nagasaki.
[104] WADA Toshiaki, *op.cit*, p.14
[105] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.128
[106] WADA Toshiaki, *op.cit.*, p.14

Les plans secrets d'invasion du Japon pour la Russie transmis au directeur de la factorerie hollandaise étaient pure fiction de la part du « comte qui criait au loup », mais les fausses rumeurs sur cette invasion russe furent véhiculés par les interprètes en langue hollandaise de Nagasaki, et transmis en tant que propos plausibles.

2. Les conséquences du passage de Beniowski : le début des rivalités européennes dans le Pacifique nord

(1) Une absence de réaction shogunale

Plus que le contenu de l'avertissement lui-même, ce sont surtout ses conséquences sur la politique étrangère shogunale et sur les réflexions des lettrés à ce sujet qui nous intéressent aujourd'hui. On remarque tout d'abord une absence de réaction shogunale immédiate. Ceci peut être considéré comme étonnant, dans le sens où l'avertissement de Beniowski constitue la première source d'informations provenant de l'étranger qui n'a pas été recherchée par les autorités. En effet, les seules autres sources d'informations de l'époque concernant l'étranger sont les rapports remis annuellement par les Hollandais (*Oranda fûsetsugaki* 阿蘭陀風説書), ou celles qui sont parvenues au shogunat par l'intermédiaire de Sidotti, et donc d'Ara.i. Malgré tout, il semblerait que l' « incident Hanbengorô » n'ait pas déclenché de réaction immédiate de la part du shogunat[107]. Pourtant, elles auraient pu être nombreuses : mettre en place un système d'alerte côtière, renforcer les défenses maritimes, interroger les Chinois de Nagasaki, les Coréens de Tsushima, ou encore les Aïnous, pour obtenir des informations concernant la Russie, envoyer un ambassadeur en Moscovie, envoyer une mission d'investigation dans les Kouriles… Plusieurs hypothèses pourraient expliquer un tel immobilisme : la crainte de représailles, l'absence de crédit donnée aux paroles de Beniowski (absence partagée, comme on l'a vu, par les Hollandais), ou l'incrédulité face à l'imminence d'une attaque. Celle-ci est perceptible à travers les propos des lettrés, y compris chez certains avocats d'un renforcement des défenses, tels que Kudô Heisuke : « On ne peut pas véritablement penser que cela signifie le déploiement des armées suivi d'une guerre » (中々軍兵を発して大合戦に及ぶべき事には思はれず), « Ils ne vont pas nous envahir traitreusement par la force, ou sans raison » (兵戒を以て暴逆に切りとり、又は無名の兵は出さぬとかや). En outre, on peut également se demander quel a été le rôle des Hollandais dans cette absence de réaction. Ont-ils minimisé l'importance de l'évènement ? Ont-ils souhaité éviter un branle-bas de combat qui aurait peut-être compromis leur position privilégiée au Japon ? Eux aussi n'ont-ils pas pris Beniowski au sérieux ? Se sont-ils renseignés de leur côté pour vérifier s'il y avait lieu de réagir ? Il est difficile de répondre à ces questions sans avoir accès à des documents diplomatiques confidentiels, aussi bien japonais que hollandais.

Quoiqu'il en soit, le shogunat souhaite que les informations contenues dans la missive de Beniowski -ainsi que son existence même- soient gardées secrètes. Toutefois, s'il peut contenir les conséquences d'un tel évènement au Japon, il n'a en revanche aucun contrôle sur les conséquences de celui-ci à l'étranger, à commencer par le premier intéressé, l'empire russe.

[107] CULLEN L.M., *A History of Japan, 1582-1941 : Internal and external worlds* (Une histoire du Japon (1582-1941): Mondes intérieurs et extérieurs), Cambridge, Cambridge University Press, Cambridge, 2003, p.95

(2) La réaction russe : la mission Shabalin

Les premiers informés des frasques de Beniowski sont bien entendu les Russes : elles ont rendu nécessaire un contrôle accru de la région de Kamtchatka. Le 11 mai 1772, Magnus Karl von Behm (1727 ?1729 ?-1806) est placé à la tête du Gouvernement du Kamtchatka de Bolcheretsk par Catherine II, succédant ainsi à Nilov, tué dans la révolte à laquelle a participé Beniowski (On pourra consulter un tableau récapitulatif en annexe XXV). Le gouverneur de Sibérie à Irkoutsk, Adam Ivanovitch Bril[108], lui ordonne d' « envoyer en secret un navire civil pas trop important, qui, sous couvert de campagne de pêche et de chasse, doit se rendre le plus au sud possible dans les Kouriles, c'est-à-dire à Atkis [Akkeshi], ou bien si possible, jusqu'à Matmae »[109]. Le but d'une telle expédition est de « dépeindre les coutumes de la population, les particularités géographiques des îles –rivières, forêts-, les activités de chasse et de pêche dans la région et de compiler une carte de ces îles ». Par ailleurs, il s'agit également de « procéder à une investigation sur le type de biens et de matériaux russes nécessaires [aux Japonais] et si possible de conclure des traités avec le Japon pour des échanges bilatéraux et de fixation de prix, et de ce fait, d'établir des relations amicales avec eux ». Le dernier but de cette expédition est de convertir les « personnes poilues » (les Aïnous) en sujets de l'Empire russe et de les convaincre d'envoyer un certain nombre des leurs en Russie pour étudier les coutumes russes[110]. Par ailleurs, la tsarine réitère la demande de ses prédécesseurs d'envoyer tous les Japonais qui échouent au Kamtchatka à Okhotsk -aux frais du gouvernement- où l'on doit leur enseigner la langue russe afin qu'ils deviennent des enseignants de japonais[111]. Jusqu'à ce que l'ordre soit rétabli dans les Kouriles, les Aïnous ne doivent pas se rendre au Japon[112], et aucun Russe ne doit se rendre dans les Kouriles avant l'achèvement de la mission[113].

Pavel Sergueïevitch Lebedev-Lastochkin (?- ?), un commerçant d'Iakoutsk, s'associe à Grigori Ivanovitch Shelikov (1747-1795)[114], et accepte de financer l'expédition, qui compte

[108] A ce sujet, voir http://worldleadersindex.org/Asia/RussianoblastsSiberiaFareast.html, consulté le 28 juillet 2013.

[109] POSTNIKOV Alexei, « Outline of the History of Russian Cartography » (Résumé de l'histoire de la cartographie russe), dans KIMITAKA Matsuzato (éd.), *Regions : A Prism to view the Slavic-Eurasian World – Towards the discipline of "Regionology"*, Sapporo, Japan : Slavic Research Center Press, 2000, p.39

[110] LENSEN George Alexander, *The Russian Push Towards Japan : Russo-Japanese Relations, 1697-1875* (La poussée russe vers le Japon : les relations nippo-russes entre 1697 et 1875), Princeton, Princeton University Press, 1959, p.84

[111] *Id.*, « Early Russo-Japanese Relations » (Le début des relations nippo-russes), *The Far Eastern Quarterly*, vol.10, n°1, novembre 1950, p.14

[112] *Ibid.*, p.10

[113] Cette richesse en fourrure attise les convoitises, et en 1776, le capitaine Zubov, Commandant d'Okhotsk, demande la permission au Gouverneur d'Irkoutsk de visiter les Kouriles. Lorsque celle-ci est refusée, il envoie une autre demande l'année suivante, puis de nouveau en 1779.

[114] Grigori Ivanovitch Shelikov (1747-1795) : parfois orthographié « Chelikov ». Il organise des voyages commerciaux entre les îles Kouriles et les Aléoutiennes dès 1775. En 1783-1786, il conduit une expédition à travers ces dernières au cours de laquelle il fonde des établissements de commerce qu'il dirige à partir de 1790. Il est l'un des fondateurs de la Compagnie russo-américaine, dès sa fondation en 1799. Il donne son nom à un golfe dans la mer d'Okhotsk, un détroit entre l'Alaska et l'île Kodiak, et une ville dans la région d'Irkoutsk.

cinquante-cinq personnes[115] ; Ivan M. Antipin, un jeune noble de Sibérie qui a fréquenté l'école japonaise d'Irkoutsk, en prend la tête ; il est accompagné par Dimitri Shabalin ainsi que son camarade d'école, l'interprète Ivan (Piotr ?) Ocheredin[116]. Celui-ci serait le frère aîné de la femme russe du naufragé du Taga-maru, Rihachirô 利八郎, rebaptisé Féodor[117] et mort à Irkoutsk en 1786)[118]. D'après certaines sources, il est possible que ce dernier lui-même ait été du voyage[119], peut-être en tant qu'interprète, ou peut-être en tant que monnaie d'échange et gage de bonne volonté, lors de l'instauration de relations commerciales.

En 1774, le premier vaisseau, l'*Ekaterina*, est détruit à Petropavlovsk. Dès qu'un nouveau vaisseau est construit, ils quittent Petropavlovsk le 5 juillet 1775, à bord du *Nikolaï*. Ils accostent à Ouroup, où un violent orage fait subir de lourdes avaries au navire ; ils se voient obligés d'hiverner sur place. Au printemps suivant, vingt hommes (dont Otcheredin) repartent sur des barques improvisées pour expliquer à Lebedev-Lastochkin ce qu'il s'est passé. Celui-ci renvoie Otcheredin pour récupérer Antipin et Shabalin à bord du *Natalia* ; il parvient à Ouroup le 11 octobre 1776, où ils hivernent de nouveau. Le printemps suivant, Otcheredin est envoyé sur Hokkaidô, accompagné de trente-trois personnes. Arrivés à Kounachir, ils rencontrent le chef aïnou, Tsukinoe, qui les accompagne jusqu'au *basho* de Nemuro à Nokkamappu[120].

Otcheredin y rencontre un responsable domanial chargé de récolter les *karumono* du *basho* de Kounachir, Ara.ita (Niida ?[121]) Daihachi 新(井)田大八, l'inspecteur Kudô Seizaemon 工藤清左衛門, et l'interprète en langue aïnoue Rin.emon 林右衛門 ; il demande à ouvrir des relations commerciales avec le Japon, qui s'effectueraient par l'intermédiaire d'Aïnous de Shimushir[122]. Il est probable que cette venue ait surpris les Japonais, d'autant plus qu'au moins un locuteur de japonais (russe de surcroît !) se trouve parmi eux. En sus, les Russes leur remettent une lettre de la main du capitaine du Taga-maru, Takeuchi Tôbê, pour expliquer son cas. Les Japonais proposent aux Russes d'établir des relations commerciales sur la côte nord de Kounachir en attendant d'obtenir l'avis du souverain, et leur demandent de se retrouver un an plus tard au même endroit, le 31 juillet 1779, le temps qu'ils demandent l'autorisation aux autorités compétentes. Shabalin repart à Itouroup pour hiverner.

---

[115] Comme le révèlent les documents dérobés par Beniowski à la chancellerie de Bolcheretsk concernant les expéditions au départ du Kamtchatka, et offerts à la France, les expéditions financées par des entrepreneurs privés ont un but principalement commercial et comme destination les îles Aléoutiennes, riches en fourrure, à l'instar des expéditions Bassov et Nievodtchikov en 1745-46, Kholodilov en 1747, Iougov en 1750, Trapeznikov en 1750, 1754 et 1758, Serebriannikov en 1755, Tolsty en 1756, Kouznetsov en 1770. Ces expéditions avaient toutes pour destinations les îles Aléoutiennes.

[116] HIRAKAWA Arata, *Kaikoku he no michi* (La route vers l'ouverture), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi », volume 12, 2008, p.34

[117] MANABE Shigetada, *Nichiro kankei-shi 1697-1875* (Histoire des relations nippo-russes 1697-1875), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1978, p.74

[118] Pour Donald Keene, il s'agit du fils de Tokubee. KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, p.223

[119] « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.304

[120] TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, p.83

[121] Brett Walker privilégie cette graphie du patronyme. WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2006, p.165

[122] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.84

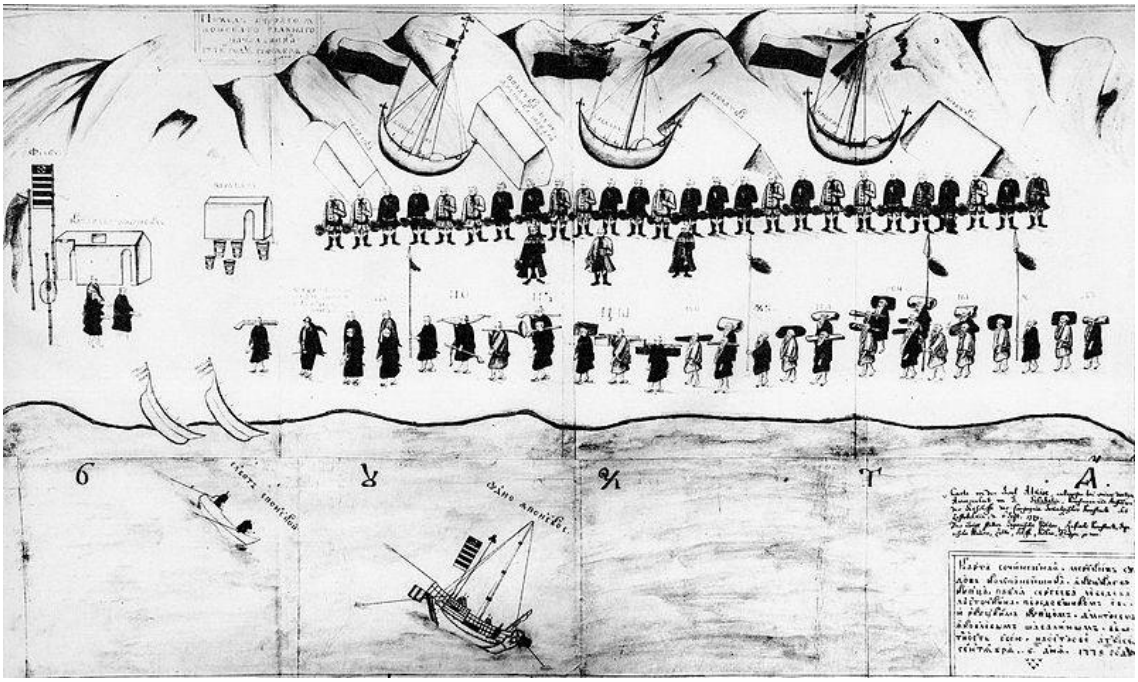

Figure 44 - Shabaline à Akkeshi
(http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Russians_meeting_Japanese_in_Akkeshi_1779.jpg, consulté le 27 septembre 2013)

En juin 1779, il retourne au Japon avec Antipin, à la tête d'une expédition de quarante-cinq personnes. Il est accompagné par l'Aïnou Shireita (de son nom russe Maxim Gregorevitch), fils du chef de l'île de Rasshua, Chikoichuui (Grigorii Chiikine, de son nom russe), et d'Otcheredin[123]. Les Japonais, Arai.ta, Kudô, ainsi que Matsui Shigee 松井茂兵衛 et Asari Kôbê 浅利幸兵衛, les reçoivent avec courtoisie[124]. Le 16ème jour du 9ème mois, ils informent les Russes que la loi du pays restreint le commerce avec l'extérieur à Nagasaki (異国交易の場所は日本にては長崎と申所一ヶ所に限り、其他は制禁する事国法にて候へば、何程お望候とも相叶ざる事に候[125]). S'ils veulent ouvrir des relations commerciales, il faut donc qu'ils s'y rendent. En attendant, ils sont interdits de séjour à Kounachir et Itouroup, mais s'ils séjournent plus au nord dans les Kouriles et s'ils ont besoin de quoi que ce soit, ils peuvent se procurer des denrées japonaises via les Aïnous d'Ouroup[126]. Les Russes retournent donc à Ouroup, où ils hivernent dans des conditions difficiles, assaillis par un froid intense, des tremblements de terre et un tsunami.

Cette réponse est domaniale ; les autorités de Matsumae ont une nouvelle fois tu l'incident au shogunat[127], qui ne l'apprendra que quelques années plus tard, lorsque l'ancien préfet aux comptes de Matsumae Minato Genzaêmon 湊源左衛門 en fera part à Kudô Heisuke.

[123] A cette occasion, nous pouvons remarquer que certains Aïnous des Kouriles septentrionales ont reçu des noms russes, et probablement également le baptême ; en outre, on compte parmi eux des élites.
[124] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.83
[125] MOGAMI Tokunai, « Ezo sôshi » (Notes sur Ezo), dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 1 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.395
[126] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1959, p.92
[127] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.346

Les autorités domaniales ont par ailleurs brûlé la lettre de Takeuchi[128]. Le fief semble chercher à maintenir une sorte de statu quo territorial (Kounachir sous contrôle japonais du fait de son *basho*, Ouroup servant de zone-tampon[129]), tout en n'attirant pas leurs foudres en permettant un contact indirect. En un certain sens, le fief cautionne donc une interaction commerciale avec un pays européen, et ce sans en informer le shogunat. Pour expliquer cette réaction, on peut invoquer plusieurs facteurs : le désintérêt du *daimyô* pour les questions stratégiques, diplomatiques et commerciales d'une part (cette décision est le fait des guerriers commerçants plus que du souverain local), mais aussi l'impossibilité d'une intervention ou d'une démonstration de force, du fait du peu de forces en présence sur l'île (26 600 Japonais, autant d'Aïnous, et seulement 170 familles de guerriers), de l'absence de routes à l'intérieur du pays et de navires de grande taille, ajoutée aux brouillards de la belle saison et aux glaces de l'hiver. En outre, prévenir le shogunat aurait eu des répercussions néfastes pour le fief, qui risquerait de se faire confisquer sa raison d'être et l'origine de son traitement particulier : la surveillance de la frontière nord.

Cette rencontre a une autre conséquence grave, bien qu'indirecte. Les frais occasionnés par les vivres consentis aux Russes durant leur attente de réponse ainsi que les allers-retours des responsables domaniaux mettent d'autant plus le fief dans l'embarras financier. Il se voit donc contraint d'emprunter 3780 *ryô* au gestionnaire contractuel des trois *basho* d'Akkeshi, Kiitappu et Kounachir, Hidaya Kyûbê 飛騨屋久兵衛[130]. Il est bon de rappeler que le seigneur à la tête du fief à l'époque, Michihiro 道広, mène un train de vie au-delà de ses moyens, et n'éprouve que peu d'intérêt pour la bonne tenue financière domaniale.

(3) **Le regard russe se tourne vers les Aléoutiennes**

Quasiment au même moment, le 30 avril 1779, Catherine II, qui cherche à prévenir des échauffourées entre Russes, Aïnous et Japonais dans les Kouriles méridionales, ordonne dans une lettre au Gouverneur d'Irkoutsk, Dennis Ivanovitch Chitcherin (1720-1785), d'interdire la collection de *yasak* parmi les Aïnous des Kouriles (impôt qui avait été étendu jusqu'à Ouroup en 1768), car la Russie n'est pas capable d'assurer la protection des collecteurs[131].

> With regard to difficulties encountered in exercising control over the newly subjugated lands, and abuses against Our new subjects, the hairy Kurillians, the latter are to be left in peace, and no collection of any kind shall be demanded of them, nor shall the inhabitants thereof ever henceforth be compelled to pay; but rather try, by friendly treatment and gentleness, for further benefit in trapping and trade, to continue the relationship we have begun with them.[132]

---

[128] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p. 304

[129] Une telle configuration est visible lors de la Signature du Traité de Shimoda en 1855, qui marquent le début des relations officielles entre le Japon et la Russie, et aujourd'hui, à travers les revendications territoriales japonaises sur les îles de Kounachir, Shikotan, Itouroup ainsi que les rochers Habomai.

[130] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.86

[131] AKIZUKI Toshiyuki, *Nihon hokuhen no tanken* (La découverte des franges septentrionales japonaises), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankôkai, 1999, p.176 et TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, p.138

[132] http://www.sakhalin.ru/Engl/Region/book/17th_18th.htm, consulté le 5 janvier 2010

> Au regard des difficultés rencontrées pour contrôler les terres nouvellement soumises et des abus perpétrés sur nos nouveaux sujets, les Kouriliens poilus, ceux-ci doivent être laissés en paix, et aucune collecte d'aucune sorte ne doit leur être imposée, et aucun de ces habitants ne sera contraint de le payer à l'avenir ; plutôt, il faut, grâce à un traitement amical et doux, dans l'optique de bénéfices plus grands dans la capture et l'échange [des peaux et fourrures], de maintenir les liens [amicaux] que nous avions noués avec eux au début.

La tension est palpable à travers les *Mémoires* du troisième voyage de Cook en octobre 1778. Il accoste au sud du Kamtchatka, après avoir effectué une pointe vers le nord dans le but de découvrir le passage du Nord-Ouest, reliant les océans Atlantique et Pacifique en passant entre les îles arctiques de l'actuel grand nord canadien :

> Les Russes qui nous avaient vus passer au nord, lorsque nous en revînmes, étaient en guerre contre les Japonais, et ils craignirent d'abord que nos vaisseaux n'appartinssent au Japon[133].

A cette date, Shabalin et ses compagnons hivernent à Itouroup en attendant la réponse japonaise, et il est possible que l'attente de leur retour soit à l'origine de spéculations concernant la belligérance des Japonais à leur égard. Quoiqu'il en soit, Cook par cette phrase sibylline nous permet d'entrevoir la préparation des Russes face à l'éventualité de l'approche d'un navire japonais dans la région, ainsi que leur méfiance vis-à-vis des mouvements japonais dans les Kouriles.

Conséquemment, l'attention des Russes se focalise donc momentanément sur les Aléoutiennes. En effet, outre les ressources locales –principalement de la fourrure et de la viande-, une voie maritime entre cet archipel et Macao permettrait de contourner l'accès exclusif au marché chinois, fixé à Kiakhta (Altan Bulak) par le *Traité de Kiakhta* de 1727, et d'accéder au marché européen. En 1782, Lastoshkin envoie le *Saint-Paul* vers les Aléoutiennes, mais celui-ci disparaît. Il a été poussé en direction des Kouriles, et s'est échoué à Ouroup. Trois membres d'équipage, Simeon Dorofevitch Ijuyo(zo)f, Ivan Verkovitch Sasunokoi (Shosonoskoi), et Nikita rallient Itouroup en barque (C'est là que Mogami Tokunai les rencontre en 1786[134]). Ils restent les seuls Russes présents dans les Kouriles méridionales jusqu'à la colonisation d'Ouroup en 1795[135]. Ce sont eux qui apprennent à Mogami, et donc au shogunat, le sort de l'équipage du Taga-maru[136].

En 1783, Shelikov s'associe au collecteur d'impôt d'Irkoutsk, Ivan Larionovitch Golikov (1729-1805), pour monter une société privée de commerce et de transport maritime, à laquelle se joint l'ancien compagnon de Beniowski, Ismaïlov. En 1784, ils soumettent les autochtones et établissent une base à Kodiak. Ils reçoivent le soutien de Catherine II, qui

---

[133] RICKMAN John, *Troisième Voyage de Cook, ou Journal d'une expédition faite dans la mer Pacifique du Sud et du Nord en 1776, 1777, 1778, 1779, & 1780*, Paris, Belin, 3ème édition, 1783, p.325, livre numérisé dans son intégralité, disponible à l'adresse suivante : http://books.google.fr/books?id=ey8_AAAAcAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false, consulté le 28 juillet 2013

[134] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.77

[135] Colonie établie dans la Baie de Waninau (aujourd'hui Baie Aleutka) ; les colons sont au nombre de quarante. A leur tête, V.K. Zvezdochhyotov ; à sa mort en 1805, les colons quittent l'île.

[136] « Ezochi ikken (Affaire d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.408

proclame un *ukaz* en faveur de l'exploration des territoires entre Irkoutsk et l'Alaska en 1785[137]; Gavril Sarytchev (1763-1831) est envoyé pour cartographier la région[138]. Cette société est l'ancêtre de la Compagnie russo-américaine, dont nous reparlerons par la suite. En 1786, Ezhov et Sosnovsky fondent une colonie à Itouroup.

En 1788, un nouveau décret voit le jour, renforçant d'autant l'intérêt pour les Aléoutiennes au détriment des Kouriles :

> We emphasize most strongly to all trappers as regards the Kuril Islands, that they are not to engage in disputes about possession with the Chinese (sic), nor likewise set foot on islands which are under the jurisdiction of other States.[139]
> Nous encourageons fortement tous les chasseurs, en ce qui concerne les îles Kouriles, à ne pas engager d'hostilités relatives à la possession [de ces îles] avec les Chinois (sic), ni mettre le pied sur des îles sous la juridiction d'autres États.

Ce décret est très important, car il nous permet d'affirmer que la Russie reconnaît une autorité extérieure sur certaines Kouriles, où les ressortissants russes ont interdiction de se rendre. Il apparaît évident à la lecture de ce décret, que Catherine essaie à tout prix de ne pas déclencher d'échauffourées avec ceux qu'elle semble prendre, à tort, pour des Chinois. La réaction russe qui suit l'incident Beniowski se fait en deux temps : tout d'abord l'envoi d'une mission pour l'ouverture de relations commerciales -qui échoue-, puis des décrets préservant les Kouriles et leurs habitants de nouvelles incursions russes. Il est intéressant de noter qu'au moment où les Japonais fixent leur regard vers le nord, les Russes tournent le leur vers l'est, et ce jusqu'en 1792.

(4) Les autres réactions européennes : « D'incalculables avantages à l'initiative d'un gouvernement audacieux »

La Russie n'est pas le seul pays européen à réagir aux informations de Beniowski. D'après Edward Kajdański, celui-ci quitte le Kamtchatka en emportant des archives secrètes russes concernant des plans d'expansion dans le Pacifique nord, qu'il dévoile à la France, pays hostile à la Russie à l'époque. Par ailleurs, John Hyacinth Magellan, qui recueille les *Mémoires* en Angleterre, est à l'époque secrétaire du Premier Ministre, et en excellents termes avec la Cour d'Espagne. Il divulgue à ses interlocuteurs les informations contenues dans le manuscrit ; de ceci découle, toujours d'après Kajdański, le début des rivalités européennes dans le Pacifique nord[140]. En 1773, le vice-roi de la Nouvelle-Espagne, Antonio Maria Bucareli y Ursúa (1717-1779), prend la décision d'envoyer une expédition dans le Pacifique nord. Par ailleurs, une instruction secrète transmise à Cook lors de sa deuxième expédition en 1772, lui ordonne de s'emparer -au nom de la Couronne britannique- de toutes les terres pour

[137] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.138-139
[138] DICKEN Evan Robert, *Creating Ezo : The Role of Politics and Trade in the Mapping of Japan's Northern frontier* (Créer Ezo : le role de la politique et les échanges dans la cartographie de la frontière septentrionale japonaise), mémoire de Master, Ohio State University, 2009, p.72
[139] http://www.sakhalin.ru/Engl/Region/book/17th_18th.htm, consulté le 5 janvier 2010
[140] BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *Mémoires et voyages*, Paris, Phébus, 2010, p.20

lesquelles il serait certain que le droit du premier arrivant ne revient ni à la Russie, ni à l'Espagne[141].

Dans un article troublant de 1889, Germain Lefèvre-Pontalis porte à notre attention un projet de conquête anglo-russe du Japon, dont le Ministère des Affaires Etrangères français aurait pris connaissance grâce à un mystérieux rapport de juillet 1776, au moment de la Guerre d'Indépendance américaine. Lefèvre-Pontalis aurait trouvé ce rapport par hasard dans les archives du Ministère. Il aurait été rédigé par Jean-Benoît Scherer[142] :

> Le Ministère des affaires étrangères français est « saisi d'un mémoire singulier, qui signalait à l'attention immédiate du comte de Vergennes[143] et de ses agents la découverte d'un projet surprenant à coup sûr, mais dont l'étrangeté ne suffisait pas néanmoins pour en nier sans examen la réalité éventuelle. Il ne s'agissait de rien moins, selon son auteur de ce rapport, que d'une conquête commune du Japon, à laquelle l'Angleterre aurait convié Catherine II, entreprise concertée ayant pour base d'opérations les possessions russes de l'extrême Asie septentrionale, et pour guide le célèbre navigateur anglais James Cook, alors à la veille de commencer sa troisième croisière dans le Pacifique. L'ouverture des ports japonais au commerce britannique, menacé de perdre ses débouchés coloniaux dans le Nouveau-Monde, et une promesse générale d'assistance du gouvernement russe dans la guerre d'Amérique, auraient constitué le salaire avantageux de l'Angleterre[144].

Il apparaît ici clairement que les agents français sont au fait des informations contenues dans les *Mémoires* de Beniowski, mais également de leur révélation à l'Angleterre, et donc de la possibilité d'une connivence entre deux empires ennemis aux projets expansionnistes similaires. Celle-ci est rendue d'autant plus plausible par l'envoi répété du navigateur James Cook dans la région du Pacifique nord, et ce à l'aube de sa troisième mission. Le contenu dudit mémoire est ensuite précisé :

> 1° L'Angleterre a fait depuis longtemps à la Russie la proposition de s'emparer du Japon ;
> 2° La Cour de Londres a promis que le capitaine Cook, après avoir ramené son Otahitien[145], feindrait de chercher un passage dans le nord la côte de Californie, et que, sous ce prétexte, il aborderait au Kamtchatka ;
> […]
> La Russie a promis que si l'opération réussissait, elle assisterait l'Angleterre du plus grand nombre de vaisseaux qu'il lui serait possible, et de tenir les ports du Japon ouverts à leur commerce et à l'extraction de toutes sortes de denrées.[146]
> […]

---

[141] *Secret Instructions for Captain James Cook, Commander of His Majesty's Sloop, the* Resolution, MS. BL. Egerton 2177B à la British Library, cité dans BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *op.cit.*, p.20

[142] Jean-Benoît Scherer (1741-1824) : diplomate et linguiste, il étudie les langues orientales. à l'Université de Strasbourg. Il séjourne en Allemagne et en Russie. Rentré en France en 1774, il cède au Ministère des Affaires Etrangères sa collection d'ouvrages et de manuscrits. Par ailleurs, il publie de nombreux textes sur l'histoire de la colonisation de la Sibérie et sur le voyage de Spanberg au Japon. Donald Keene évoque la possibilité que le mémoire en question soit un pendant du *Kaikoku heidan* (KEENE Donald, *op.cit.*, p.45), mais il n'a pas semblé y reconnaître un rapport sur les dires de Beniowski.

[143] Charles Gravier de Vergennes (1719-1787) : diplmoate et homme d'État français, il est le secrétaire d'État des Affaires étrangères de Louis XVI.

[144] LEFEVRE-PONTALIS Germain, « La Conquête du Japon », *Annales de l'Ecole Libre de Sciences Politiques*, tome IV, 1889, p.433

[145] Il s'agit ici d'(O)mai (v.1751-1780), parti des îles de la Société en compagnie de Cook en 1773 ; il y revient en 1776, après un séjour de deux ans à Londres, où il a rencontré le roi George III et fréquenté la haute société.

[146] LEFEVRE-PONTALIS Germain, *op.cit.*, p.440

Le sieur Scherer, qui a été chargé de recueillir ces notions, y ajoute les éclaircissements suivants qu'il a puisés lui-même dans les archives secrètes de l'Académie Impériale de Pétersbourg, auprès de laquelle il a été employé :

1° L'empereur aujourd'hui régnant au Japon est parvenu à terminer la querelle sanglante qui subsistait depuis un siècle entre le sacerdoce et l'empire. Il réunit les deux pouvoirs. Soit goût naturel pour la magnificence, soit politique, ce prince bâtit des palais immenses dans plusieurs provinces de l'empire, et, comme le fer est très rare au Japon, on engage les sujets à donner leurs armes pour être converties à l'usage de ces bâtiments ; cette consommation est telle que le Japon se trouve presque sans armes ;

2° La Russie a établi depuis plusieurs années, une école de navigation à Irkutsk (sic), où l'on forme des constructeurs qui vont ensuite pratiquer leur art à Kamtchatka ;

3° Cette cour fit passer, il y a environ deux ans, 14,000 cosaques zaporoves (sic)[147] et beaucoup de matelots dans cette partie de la Sibérie où aucun objet d'utilité apparente ne les appelait.

Si ces notions se trouvaient isolées de tout autre point d'appui, on pourrait les regarder comme chimériques, mais nous avons la preuve authentique que, dès 1768, la Russie avait ordonné de grands préparatifs à Kamtchatka sous prétexte d'une invasion qu'elle feignait de redouter […].

C'est le baron Beniowski qui nous a fourni cette preuve. Il a trouvé dans les registres du gouvernement de Kamtchatka, dont il a été le maître pendant plusieurs semaines, les ordres secrets envoyés de Pétersbourg, et les dispositions faites en conséquence par le gouverneur d'Okhotsk qui continuait à exécuter en 1772 les instructions relatives aux opérations annoncées dès 1768.

[…]

Une des mesures les plus remarquables qui ont été prises c'est l'expédition secrète que les Russes ont faite, il y a quelques années, dans les îles du Japon, et dont l'objet était d'enlever des Japonais. On en a conduit en effet un nombre considérable à Irkutsk (sic), où l'on a établi une école pour cette langue. On sait par des relations qui se sont glissées dans le public que cette école réussit très bien, et que les Japonais, gens d'esprit et instruits, montrent beaucoup d'attachement pour la Russie[148]

[…]

Selon les notions tirées des archives de Russie, la distance de la Californie au Kamtchatka et aux îles Kouriles, dont une partie est sous la domination russe, n'est pas à beaucoup près aussi considérable qu'on le croit communément.

[…]

L'obstacle le plus puissant qu'on peut opposer à cette entreprise serait d'avertir le Japon du danger qui le menace et de lui porter le fer et les armes qu'il pourra, en cas de besoin, mettre dans la main de ses sujets. […] On objectera que nous n'avons pas accès au Japon, mais la relation du voyage du baron Beniowski prouve qu'il est facile de négocier avec ces peuples et même de s'établir soit dans l'île de Formose, soit dans celle d'Usmayligon, Kunaschir (sic), ou d'autres îles voisines mais indépendantes du Japon. Cet officier a rapporté deux espèces de patentes qu'il a reçues des habitants de Meaco et d'Usmayligon près des côtes de Corée, au moyen desquelles il pourrait se faire connaître à son retour. Il serait donc facile de lier ces deux projets, c'est-à-dire d'aller s'établir dans quelques-unes de ces îles, et d'y former un dépôt de fer et d'armes qu'on ferait passer facilement au Japon.[149]

Cet établissement servirait en même temps à faire un des commerces les plus avantageux du globe. […] Monsieur de Bougainville[150], qui a déjà rivalisé avec M. Cook dans leurs expéditions précédentes, paraît naturellement désigné pour tenter cette entreprise.

[…]

La situation de puissance européenne la plus rapprochée du Japon, par l'extension de son territoire de la Baltique au Pacifique, n'avait donc pas facilité à la Russie, dans la mesure où l'on pourrait le croire, l'entretien de relations directes avec le mystérieux empire. […] Néanmoins, pour n'avoir jamais été exploitée, la proximité de la Sibérie du sud et des îles

[147] Egalement appelés les cosaques zaporogues, ils constituent une faction des cosaques ukrainiens.

[148] LEFEVRE-PONTALIS Germain, *op.cit.*, p.441

[149] *Ibid.*, p.442-443

[150] Louis Antoine de Bougainville (1729-1811) : navigateur et explorateur français. Entre 1766 et 1769, il effectue un tour du monde. A Tahiti, il embarque un jeune volontaire, Ahutoru (v.1756-1771), qui l'accompagne en France. Il est le premier Océanien à atteindre l'Europe, quelques années avant (O)mai. Il rencontre Louis XV et la haute société aristocrate française, avant de repartir en 1770. Il décède en 1771 avant de revoir son pays natal.

> septentrionales du Japon pouvait, à un moment donné, créer d'incalculables avantages à l'initiative d'un gouvernement audacieux.
> Par une coïncidence curieuse, le ministère français était seul à posséder, à cette époque, une source d'informations précieuses sur ces contrées presque fabuleuses encore[151].

Les informations concernant le Japon sont inexactes, mais semblent posséder un fond de vérité. Les querelles évoquées font sans doute référence à la période des guerres civiles, à l'unification du Japon, et à la mise en place du pouvoir shogunal. Les palais immenses sont peut-être des châteaux construits par les *daimyô*. Il apparaît ici que le système de gouvernance bicéphale shogunal-domanial n'est pas connu des Français. L'idée de la rareté des métaux au Japon a peut-être été véhiculée suite aux décisions d'Ara.i et consorts de baisser les exportations de métaux, fait sans doute connu en France. En outre, cet argument permet de mettre en exergue la vulnérabilité du Japon face à l'Angleterre et à la Russie, et de ce fait l'urgence d'une réaction française. Enfin, l'envoi de colons en Extrême-Orient russe ne semble pas avoir d'autres explications que des plans d'invasion ; il apparaît ici que la France, avant l'expédition de La Pérouse, n'est pas du tout au fait de la réalité locale en Sibérie orientale, ni de dépendance des habitants russes d'Extrême-Orient aux denrées importées de l'ouest. La date de 1768 coïncide, d'après Beniowski, avec l'ouverture de l'école de navigation et de langue japonaise à Irkoutsk, cependant à notre connaissance, aucune menace d'invasion –même feinte- n'a été formulée par la Russie à l'époque. S'agit-il d'une élucubration de Beniowski ?

L'expédition secrète dont il est question est sûrement celle de Spanberg et les « Japonais enlevés » sont sûrement les naufragés, qui enseignent « en grand nombre » à Irkoutsk. La solution proposée est d'avertir le Japon –comme l'a fait Beniowski-, mais également de lui venir en aide et de lui prêter des armes, comme la France est en train de le faire aux insurgés américains de la Guerre d'Indépendance[152]. Toutefois, ici la France irait plus loin, jusqu'à s'implanter dans cette région du globe, sous couvert d'un dépôt de fer pour aider le Japon, avant de devenir le comptoir français de l' « un des commerces les plus avantageux du globe ». Les patentes en question existent-elles ? Si oui, s'agit-il des documents à remettre aux étrangers les incitant à se rendre à Nagasaki ou à quitter la région ? Quand bien même celles-ci auraient existé, « personne en Europe ne sait la langue japonaise »[153].

En conclusion, « la proximité de la Sibérie du sud et des îles septentrionales du Japon pouvait, à un moment donné, créer d'incalculables avantages à l'initiative d'un gouvernement audacieux. » Entre les lignes, on peut lire que si la Russie ne s'en charge pas, il faut qu'une autre puissance s'établisse dans la région. Et pourquoi pas la France ? C'est sans nul doute dans cette optique que quelques années plus tard, La Pérouse est envoyé en mission dans les eaux du Pacifique.

---

[151] LEFEVRE-PONTALIS Germain, *op.cit.*, p.448-449

[152] Guerre d'Indépendance américaine (1775-1783) : elle oppose l'armée britannique aux colons installés en Amérique du nord, les « insurgés » ou les « patriotes ». La France s'engage aux côtés des insurgés en leur fournissant du matériel, puis à partir de 1778, elle participe aux opérations militaires terrestres et navales. Elle se termine par la victoire des patriotes et la signature du Traité de Paris en 1783.

[153] LEFEVRE-PONTALIS Germain, *op.cit.*, p.449

(5) Le Voyage de La Pérouse

Il semblerait que sur les conseils de Jean-Baptiste Colbert (1619-1683), contrôleur général des finances entre 1665 et 1683, Louis XIV ait décidé d'envoyer une ambassade au Japon[154] sous l'égide de François Caron (1600-1673), ancien directeur de la factorerie hollandaise à Hirado entre 1639 et 1641 ayant pris la tête de la Compagnie Française des Indes Orientales en 1650. Privé de son atout diplomatique en Asie, quand celui-ci décède en 1673 au large du Portugal, les projets français dans la région sont stoppés. Toutefois, les notes de Caron, préservées dans les archives royales, sont toujours d'une précieuse utilité.

Suite aux informations secrètes évoquées ci-dessous par Lefèvre-Pontalis, en 1785, le roi Louis XVI enjoint Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse, d'explorer le Pacifique nord.

Figure 45 - Jean-François de Galaup, comte de La Pérouse
(http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Laperouse_1.jpg, consultée le 2 octobre 2013)

Les buts de sa mission sont multiples : répertorier les routes navigables du Pacifique, effectuer des investigations quant aux colonies portugaises, espagnoles et anglaises dans la région et sur les avancées russes en Extrême-Orient, découvrir des bases susceptibles d'accueillir des activités de pêche à la baleine, se renseigner sur les possibilités d'ouvrir un

[154] LENSEN George Alexander, *op.cit.*, 1959, p.132 et THIEBAUD Jean-Marie, *La Présence française au Japon : du XVIème siècle à nos jours*, Paris, L'Harmattan, collection « Recherches asiatiques », 2008, p.17

commerce de fourrure avec la Chine, et un quelconque commerce avec le Japon[155]. Il doit également trouver « Ségalien », également appelée *Oku-Jesso*, de vérifier si cette entité est liée au continent eurasiatique, c'est-à-dire enfin résoudre la question de l'insularité de l'île. Enfin : « Le but de notre mission n'était pas rempli, si nous manquions le détroit qui sépare le Jesso de la Tartarie. »[156]. Par ailleurs, il donne à cette mission une valeur universelle, digne de l'esprit des Lumières : « Notre voyage avait pour but l'utilité commune de toutes les nations maritimes. »[157].

> Nous brûlions d'impatience d'aller reconnaître cette terre dont notre imagination était occupée depuis notre départ de France ; c'était la seule partie du globe qui eût échappé à l'activité infatigable du capitaine Cook.[158]

On perçoit dans cette dernière phrase la rivalité, mais aussi l'admiration que ressent La Pérouse à l'égard de Cook. Il met le doigt sur un fait important, le manque de connaissances empiriques et pratiques européennes (la Russie ne faisant pas partie de l'Europe) de cette région :

> Les géographes qui, sur le rapport du père des anges [Girolamo de Angelis], et d'après quelques cartes japonaises, avaient tracé le détroit de Tessoy, déterminé les limites du Jesso, de la Terre de la Compagnie, et de celle des États, avaient tellement défiguré la géographie de cette partie de l'Asie, qu'il était nécessaire de déterminer à cet égard toutes les anciennes discussions, par des faits incontestables.[159]

La Pérouse, à la tête de la Boussole, et Paul Fleuriot de Langle (1744-1787), aux commandes de l'*Astrolabe*, quittent Brest le 1er août 1785. Ils traversent l'Atlantique, passent le Cap Horn, l'île de Pâques, accostent aux Îles Sandwich (Hawaï), remontent jusqu'en Alaska, redescendent jusqu'à Monterey (actuelle Californie), rallient Macao via les Mariannes, effectuent une boucle au sud par Manille. Ils longent ensuite les côtes chinoises, coréennes et japonaises jusqu'au Détroit de Tartarie (qui ne porte pas encore le nom de Mamiya Rinzô), entre Sakhaline et le continent eurasiatique, sans pour autant parvenir à établir de manière certaine si Sakhaline est une île, du fait d'un fond trop haut pour le passage sans encombre des navires. En redescendant vers le sud, La Pérouse découvre le détroit de Sôya -qui porte aujourd'hui son nom-, puis traverse de part en part le Détroit de Tsugaru, avant de rejoindre Petropavlovsk à l'extrême sud de la péninsule du Kamtchatka. Il y dépose Jean-Baptiste Barthélémy de Lesseps (1766-1834), chargé de rentrer en France avec les documents déjà établis (dont le journal de La Pérouse), avant de repartir vers le sud et son funeste destin[160].

---

[155] HIRAKAWA Arata, *Kaikoku he no michi* (La route vers l'ouverture), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi », volume 12, 2008, p.41

[156] LA PÉROUSE Jean-François de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, Paris, édition du Carrefour, collection « Voyages et Découvertes », 1930, p.182

[157] *Ibid.*, p.230

[158] *Ibid.*, p.171

[159] *Ibid.*, p.171

[160] HIRAKAWA Arata, *op.cit.*, p.41

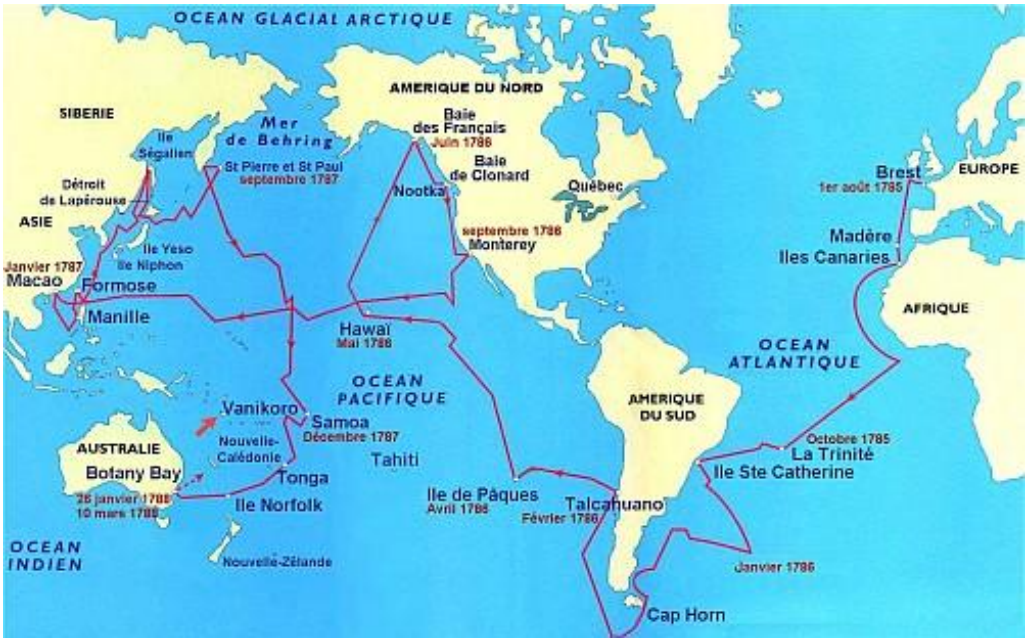

Figure 46 - Le voyage de La Pérouse
(Image disponible sur le site de l'Association Salomon (Patrimoine Maritime de Nouvelle Calédonie) http://www.patrimoine-maritime.asso.nc/joomla15/index.php/fr/association-salomon-mainmenu-30, consulté le 27 septembre 2013)

Voici les extraits du journal de La Pérouse relatifs à son passage dans le Pacifique nord. Il pénètre dans la mer du Japon via le détroit de Tsushima durant la première décade de mai 1787, mi-juin il longe Hokkaidô.

> [Le 14 juin 1787] Nous étions déjà par 44° degré de latitude [nord], et nous avions atteint celle que les géographes donnent au prétendu détroit de Tessoy [Teshio].[161] […] Depuis que nous prolongions cette terre, nous n'avions vu aucune habitation ; pas une seule pirogue ne s'était détachée de la côte ; et ce pays, quoique couvert des plus beaux arbres, qui annoncent un sol fertile, semble être dédaigné des Tartares et des Japonais. Ces peuples pourraient y former de brillantes colonies ; mais la politique de ces derniers est, au contraire, d'empêcher toute émigration et toute communication avec les étrangers ; ils comprennent sous cette dénomination les Chinois comme les Européens.[162] […]Depuis que nous prolongions la côte, ni une seule pirogue, ni un seul feu, nous ne pouvions croire qu'un pays qui paraissait aussi fertile, à une si grande proximité de la Chine, fût sans habitants.[163]

Ici La Pérouse fait référence aux interdictions maritimes et s'étonne du manque d'initiative des Japonais et des Tartares. Du fait qu'il emploie plus loin dans cet extrait le mot « chinois », il est toutefois difficile de savoir si l'expression « Tartares » fait référence à la dynastie des Qing, d'origine mandchoue.

> Baie de Ternai (45°13' nord, 135°9' est), même que le port d'Acquéis où ont abordé les Hollandais (Akkeshi ?) […] Nous nous flattions d'arriver dans la nuit [du 6 au 7 juillet] au 50ème degré de latitude [nord], terme que j'avais fixé pour cesser notre navigation sur la côte de Tartarie, et retourner vers Jesso et l'Oku Jesso, bien certain, s'ils n'existaient pas, de rencontrer au moins les Kouriles en avançant vers l'Est ; mais à huit heures du matin, nous eûmes

[161] LA PÉROUSE Jean-François de, *op.cit.*, p.167
[162] *Ibid.*, p.170
[163] *Ibid.*, p.172

> connaissance d'une île qui paraissait très étendue, et qui formait avec la Tartarie une ouverture de trente degrés.[164]

La Pérouse « découvre l'île » de Sakhaline ; les Aïnous qu'ils rencontrent dans la baie qu'il baptise Baie de Langle, lui révèlent son insularité, car lui-même ne pourra la vérifier de ses yeux.

> Un des vieillards se leva, et avec le bout de sa pipe, il traça la côte de Tartarie, à l'Ouest, courant à peu près Nord et Sud. A l'Est, vis-à-vis, et dans la même direction, il figura son île [Sakhaline] ; et en portant la main sur la poitrine, il nous fit entendre qu'il venait de tracer son propre pays, […] laissant […] un détroit au fond de l'entonnoir, à notre grande surprise, il y ajouta le fleuve Ségalien [165]

> Je ne pouvais plus douter que l'île que nous prolongions depuis les 47°, et qui, d'après le rapport des naturels, devait s'étendre beaucoup plus au Sud, ne fût l'île Ségalien, dont la pointe septentrionale a été fixée par les Russes à 54°, et qui forme, direction Nord et Sud, une des plus longues îles du monde.[166] […] Cette même île est l'Oku-Jesso ; et l'île de Chicha, qui était par notre travers, séparée de celle de Ségalien par un canal de douze lieues et du Japon par le détroit de Sangaar [Tsugaru], est le Jesso des Japonais, et s'étend au Sud jusqu'au détroit de Sangaar. […] Ce point de géographie, le plus important de ceux que les voyageurs modernes avaient laissé à résoudre à leurs successeurs, nous coûtait bien des fatigues, et il avait nécessité beaucoup de précautions, parce que les brumes rendent cette navigation difficile.[167]

Le toponyme *Chicha* pour désigner Hokkaidô vient peut-être de l'exonyme kamtchadale *Chichaman*, précédemment évoque, pour désigner les Japonais, de manière à signifier leur présence sur cette île. La Pérouse s'attarde sur ses hôtes :

> Les manières de ces habitants étaient graves, nobles et très affectueuses. [168] […] Nous n'en avions pas rencontré [de peuple], depuis notre départ de France, qui ait plus excité notre curiosité et notre admiration. Nous savons que les nations les plus nombreuses et peut-être les plus anciennement policées, habitent les contrées qui avoisinent ces îles ; mais il ne paraît pas qu'elles les aient jamais conquises, parce que rien n'a pu tenter leur cupidité ; et il était très contraire à nos idées de trouver chez un peuple chasseur et pêcheur, qui ne cultive aucune production de la terre et qui n'a point de troupeau, des manières en général plus douces, plus graves, et peut-être une intelligence plus étendue que chez aucune nation d'Europe.[169] […] Ils sont généralement bien faits, d'une constitution forte, d'une physionomie assez agréable, et velus d'une manière remarquable.[170] […]Les figures de ces insulaires sont belles et d'une proportion de traits fort régulière ; ils étaient fortement constitués et taillés en hommes vigoureux. Leur barbe descend sur la poitrine, et ils ont les bras, le cou et le dos couverts de poils ; j'en fais la remarque car c'est un caractère général, car on trouverait facilement en Europe plusieurs individus aussi velus que ces insulaires.[171]

Il se montre dithyrambique à leur égard ; s'agit-il de propagande pour souligner la facilité, ou l'intérêt que la France aurait à soumettre une telle population ? En sus, les commentaires concernant la fertilité et le peu de population de ces terres, évoqués précédemment par La Pérouse, ne servent-ils pas d'arguments similaires ? Il nuance cependant ses propos :

---

[164] LA PÉROUSE Jean-François de, *op.cit.*, p.180
[165] *Ibid.*, p.185-186
[166] *Ibid.*, p.195
[167] *Ibid.*, p.214
[168] *Ibid.*, p.183
[169] *Ibid.*, p.187
[170] *Ibid.*, p.188
[171] *Ibid.*, p.215

> Nous pouvons assurer que les habitants de cette île forment un peuple policé, mais si pauvre que, de longtemps, ils n'auront à craindre ni l'ambition des conquérants, ni la cupidité des négociants : un peu d'huile de poisson séché sont de bien minces objets d'exportation.[172]

La véracité des propos de La Pérouse concernant ses rencontres est confirmée par sa mention du mot *chip*, pour désigner un bateau en langue aïnoue. Il n'aurait pu le savoir autrement que par sa rencontre avec eux. Néanmoins, il ajoute :

> Ce n'est pas sans étonnement que j'ai entendu dans leur langue le mot chip, pour un vaisseau, *tou*, *tri*, pour les nombres deux, trois. Ces expressions anglaises ne seraient-elles pas une preuve que quelques mots semblables dans les langues diverses ne suffisent pas pour indiquer une origine commune ?[173]

Cette information est très étonnante, car « deux » et « trois » se disent respectivement *tup* et *rep*. Les prononciations de *two* et *tup* se ressemblent, certes, mais il est possible que La Pérouse croie au passage d'Anglophones –et pourquoi pas même Cook- quelque part dans la région. Ceci semble être confirmé par l'extrait suivant :

> Les Hollandais font depuis longtemps le commerce du Japon, et envoient tous les ans un ou deux vaisseaux à Nagasaki ; mais j'ignore s'ils dirigent leur route par le canal de Formose, ou s'ils passent dans l'est de cette île [Jeju-to]. On m'a assuré que les capitaines faisaient serment, avant leur départ de Batavia, de tenir secrets les détails de leur navigation, et de ne permettre à personne de prendre copie des cartes manuscrites qui leur sont remises. Une semblable précaution annoncerait-elle que d'autres Européens seraient reçus au Japon, et pourraient y faire commerce concurremment avec eux ![174]

Il décrit par la suite la traversée du détroit qui porte aujourd'hui son nom :

> Nous venions de traverser un détroit de douze lieues de largeur, qui sépare le Jesso de l'Oku-Jesso : aucun vaisseau européen ne l'avait franchi avant nous. Ce passage important avait échappé aux autres navigateurs.[175]

Malgré ses découvertes, on perçoit une certaine déception à travers les propos de La Pérouse :

> On n'avait pas permis à ceux qui faisaient le voyage de Tartarie, de s'approcher des bords de la mer ; cette précaution, et la défense faite dans tous les temps par l'empereur du Japon, de naviguer au Nord de ses états, étaient un motif de croire que cette partie de l'Asie recélait des richesses que la politique japonaise et chinoise craignait de laisser connaître aux Européens.[176]

Il semblerait que paradoxalement -de l'avis de La Pérouse du moins-, c'est la défense et la protection de ce territoire, ainsi que son mystère en tant que terre inconnue- qui l'ont rendu désirable aux puissances étrangères, et l'interdiction de commercer avec le Japon qui incitait

[172] LA PÉROUSE Jean-François de, *op.cit.*, p.189
[173] *Ibid.*, p.190-1
[174] *Ibid.*, p.222-3
[175] *Ibid.*, p.220-221
[176] *Ibid.*, p.223

les puissances européennes à tenter d'établir ce type de relations. L'acharnement de la Hollande à maintenir secrète la géographie de ces parages, dans le but de protéger sa position d'unique interlocuteur européen, a de même attisé la curiosité d'autres Européens. Et pourtant, la seule ressource dont semble faire état La Pérouse –et ce à deux reprises- est l'huile de baleine. En outre, il souligne que de nombreuses grandes puissances pourraient être rebutées par une expansion dans le Pacifique nord pour si peu de ressources.

> Il est aisé de conclure […] qu'aucun motif de commerce ne peut faire fréquenter ces mers aux Européens ; un peu d'huile de baleine ou du poisson séché ou fumé, sont avec quelques peaux d'ours ou d'élan, de bien petits articles d'exportation pour couvrir les dépenses d'un si long voyage.[177]

Finalement, il paraît déconseiller à la France de coloniser ces régions, qu'il décrit pourtant au début de son voyage comme étonnamment vierge. Il nuance néanmoins l'absence de grande puissance dans la région.

> Des vingt et une Kouriles qui appartiennent à la Russie, seules quatre sont habitées : la première, la deuxième, la treizième et la quatorzième[178]. […] Les insulaires plus méridionaux et indépendants, traversent quelquefois en pirogue les canaux qui les séparent des Kouriles russes, pour y échanger quelques marchandises du Japon contre des pelleteries.[179]

Les deux premières sont certainement Shumshu et Paramouchir, pour les autres, il pourrait s'agir de Shimushir et Ouroup. En reconnaissant officiellement leur appartenance à la Russie, La Pérouse s'interdit d'en réclamer une quelconque revendication territoriale.

Comme nous l'avons évoqué précédemment, ces informations nous sont parvenues grâce à de Lesseps.

Figure 47- Le Voyage de Lesseps à travers la Russie (http://gillesenlettonie.blogspot.fr/2011/04/les-aventures-extraordinaires-de-jean.html, consulté le 27 septembre 2013)

[177] LA PÉROUSE Jean-François de, *op.cit.*, p.226
[178] Peut-être Rasshua et Ushishir.
[179] LA PÉROUSE Jean-François de, *op.cit.*, p.244

Le naufrage et la mort de La Pérouse et de ses compagnons dans l'archipel de Vanikoro en 1788 nous empêchent de connaître l'influence que son retour aurait eue sur la présence française dans le Pacifique nord. En outre, la Révolution Française, les guerres civiles et les conflits armés avec les nations étrangères qui s'ensuivent, puis l'expansion napoléonienne en Europe empêchent l'entreprise de nouveaux projets dans cette région[180].

A partir du milieu du 18ème siècle, ce n'est plus la recherche de l'Eldorado qui motive l'exploration européenne dans les eaux autour d'Ezo, mais la recherche de terres inexplorées et non-revendiquées, ainsi que la mise en place de nouvelles routes commerciales. Outre la Russie, la France et l'Angleterre, les Américains, indépendants depuis 1783, s'intéressent au Pacifique nord. En effet, ils ont découvert la possibilité de s'approvisionner en thé[181] (la Boston *Tea Party*), en ralliant la Chine au départ de la baie de Nutopka, sur la côte ouest de l'île de Vancouver. Par ailleurs, les Espagnols, possesseurs d'une grande partie du territoire américain par le Traité de Tordecillas de 1494, poussent leur exploration septentrionale jusqu'aux îles Kayak en 1779, îles sur lesquelles James Cook a revendiqué la territorialité britannique un an avant[182]. L'appartenance des îles Kouriles, qui se joue entre Japonais et Russes, fait encore l'objet de débats. Sanson note sur l'une de ses cartes, datées des années 1730-1740, sur la partie méridionale de la péninsule du Kamtchatka « les Kurilski qu'on croit Colonie du Japan (sic) sous le nom Terre Jeso »[183]. En 1787, La Pérouse les considère presque toutes comme russes. Quinze ans plus tard, dans son *Entdeckungsgesichte der Insel Jesso und der Halbinsel Sakhalin* (Histoire de la découverte de l'île d'Ezo et de la presqu'île de Sakhaline) de 1812, Ludwig Linder cite :

[180] Nous nous pouvons nous empêcher de rédiger ici une brève notice récapitulative sur l'avenir de la présence française autour de Hokkaidô. De retour le 28 juin 1855, lors d'un épisode oublié de la Guerre de Crimée au cours de laquelle une alliance franco-anglo-turque s'oppose à la Russie. Les Français à bord du *Colbert*, de la *Constantine* et de la *Sibylle*, sont coincés par les brumes, en attente de rejoindre les Anglais dans la baie d'Aniwa au sud de Sakhaline. Quelques mois plus tard, en septembre, une coalition franco-anglaise à bord de la *Sybille* et de la *Pique* prennent possession d'Ouroup, qu'ils baptisent l'«Île de l'Alliance », au sein de l'« Archipel des Brumes ». Sept mois plus tard, le Traité de Paris de mars 1856 restitue cette île à la Russie. A ce sujet, voir MORMANNE Thierry, *L'Archipel des Brumes – Précis d'histoire kourilienne*, Paris, INALCO, 1990, 276 p. et *Id.* « La prise de possession de l'île d'Urup par la flotte anglo-française en 1855 », *Cipango, - Cahiers d'études japonaises*, n°11, hiver 2004, p. 209-236. Plus tard, en 1869, durant la Guerre de Boshin opposant les troupes pro-impériales et pro-shogunales japonaises, ces dernières, alliées à la France se voient contraintes de se replier toujours plus au nord. Face à une défaite imminente, tous sauf cinq officiers français continuent de se battre à leurs côtés, Jules Brunet, Bouffier, Cazeneuve, Fortant et le Marlin. Ils fondent à Hakodate le 25 décembre 1868 l'éphémère République Indépendante d'Ezo (*Ezo kyôwakoku* 蝦夷共和国). Ils sont rejoints par Eugène Collache et Henri de Nicol. Le général Enomoto Takeaki 榎本武揚 (1836-1908) en devient le premier, et seul, président. Ils doivent se rendre le 8 juin 1869. Cet épisode méconnu a inspiré le film *The Last Samurai* d'Edward Zwick, sorti en 2003. On pourra consulter THIEBAUD Jean-Marie, *op.cit.*, p.35-38

[181] L'importance de cette denrée pour les colons britanniques aux États-Unis, puis les Américains, est matérialisée par la *Boston Tea party*, une révolte contre la hausse des taxes d'importation du thé en 1773, durant laquelle des patriotes coulent des cargaisons de thé en provenance d'Angleterre. Beaucoup considèrent que c'est l'évènement déclencheur de la Guerre d'Indépendance américaine.

[182] HIRAKAWA Arata, *op.cit.*, p.44

[183] GOLDER F.A., *Russian Expansion on the Pacific 1641-1850 – An account of the Earliest and Later expeditions made by the Russians along the Pacific coast of Asia and North America, including some related expeditions to the Arctic regions* (L'expansion russe dans le Pacifique 1641-1850 : Expéditions précoces et tardives des Russes le long des côtes Pacifique d'Asie et d'Amérique du Nord, ainsi que des expéditions arctiques), Gloucester, Peter Smith, 1960, p.129

> In Jesso the Europeans can prove through colonisation that they have become not only more skilled, but also wiser. They will not trust the fate of this new colony to fanatical preachers or greedy mercenaries. They will not let themselves be shamed by the sensible, kindhearted and innocent Ainos, who are Christians in deed even though they know nothing of ceremonies.[184]
> A Ezo les Européens peuvent prouver à travers la colonisation qu'ils sont devenus non seulement plus habiles, mais également plus sages. Ils ne confieront pas le destin de cette nouvelle colonie à des prêtres fanatiques ou à des rapaces cupides. Ils ne se laisseront pas humilier par la sensibilité, la bonté et l'innocence des Ainos, qui sont des chrétiens de fait, s'ils ne pratiquent ni ne connaissent rien des rites.

Il semble que pour certains, non seulement Sakhaline est encore une presqu'île, mais qu'Ezo est un territoire à prendre. L'étau se resserre autour de Hokkaidô, qui fait l'objet de convoitises de la part des puissances européennes. Si le shogunat ignore ceci, et qu'il a choisi l'immobilisme face au passage de Beniowski, ce n'est pas le cas des « spécialistes des études hollandaises » qui ont participé à la traduction de l'avertissement. A travers eux, les informations filtrent jusqu'aux lettrés qui leur sont proches ; ils rédigent les premiers traités d'ouverture et de défense maritime. Ils bénéficient au même moment de conditions internes au Japon favorables à leur rédaction : un contexte politique favorable, et des difficultés financières shogunales abyssales sous le *rôjû* Tanuma Okitsugu.

3. Le contexte d'émergence des traités d'ouverture et de défense : l'époque de Tanuma

(1) Contexte économique de l'arrivée au pouvoir de Tanuma Okitsugu

Du fait du développement de l'économie marchande et du manque de liquidité conjoncturel du shogunat et des fiefs, la riziculture durant le dernier siècle et demi de l'époque d'Edo n'est plus aussi attractive qu'avant. Malgré des campagnes de défrichage menées dans le nord-est du Japon, dans de nombreuses régions (comme Morioka), la production de riz stagne. La priorité passe alors à une agriculture à but commercial (des *cash-crops*, comme les pois, le tabac, les légumes, les oléagineux et les plantes tinctoriales), mais également à la sylviculture, à la proto-industrie piscicole, à l'industrie minière et à l'élevage[185]. Cette volonté de diversifier la production, tout en se spécialisant régionalement, trouve également son origine dans un facteur climatique : le petit âge glaciaire qui sévit dans l'hémisphère nord entre le début du 14ème siècle et le milieu du 19ème siècle. En outre, les températures baissent de manière encore plus spectaculaire à partir des années 1750[186], ce qui pousse certains historiens du climat, à l'instar d'Emmanuel Leroy Ladurie (né en 1929), à y voir l'un des facteurs à l'origine des soulèvements populaires que sont la Guerre

[184] HARRISON John A., « Notes on the discovery of Yezo » (Notes sur la Découverte de Yezo), Annals of the Association of American Geographers, Volume 40 n°3, septembre 1950 , p.254
[185] YAMAMURA Kôzô, « Toward a reexamination of the economy of Tokugawa Japan 1600-1867 » (Vers une réévaluation de l'économie du Japon des Tokugawa), *The Journal of Economic History*, Volume 33, n°3, septembre 1973, p.530
[186] HUDSON Mark, *Ruins of Identity : Ethnogenesis in the Japanese Islands* (Vestiges d'identité : Ethnogénèse dans les îles japonaises), Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, p.229

d'Indépendance américaine (1776-1783) et la Révolution française (1789-1799)[187]. Au Japon, entre les années 1740 et 1780, on assiste à une période de très faibles températures qui, ajoutée aux catastrophes naturelles, a pour conséquence de faibles récoltes et des vagues de famine. L'historien démographe Hayami Akira 速水融 y voit l'un des facteurs à l'origine des changements sociétaux et des soulèvements populaires, d'ampleur et des formes variées[188], qui secouent le Japon de la fin du 18ème siècle. A titre d'exemple, en 1754, dans le fief de Kurume, cinquante mille paysans lancent un mouvement de protestation contre la hausse des taxes visant à payer le voyage du *daimyô* pour sa résidence à Edo ; en 1764, les provinces de Musashi, Kôzuke et Shimosuke s'enflamment à leur tour du fait d'une hausse des corvées en vue de l'arrivée d'une ambassade coréenne[189].

Dans un tel contexte, nombreux sont les personnages proches du pouvoir qui cherchent à amasser des profits, de quelque manière que ce soit. Ces spéculateurs, souvent considérés comme étant sans scrupule et poussés par une ambition démesurée[190], sont appelées *yamashi* 山師[191]. Ce mot est l'abréviation de *kanayamashi* 金山師, c'est-à-dire « mineur d'or », du fait qu'ils essaient d'obtenir de l'argent pour des entreprises souvent hasardeuses (*shakô* 射倖) (telles que la prospection minière) ou spéculatives, et ce de manière parfois peu scrupuleuse (*sagishi* 詐欺師)[192]. Tanuma Okitsugu, le plus haut personnage de l'État entre 1767 et 1786, possède lui-même la réputation d'être l'un des plus actifs *yamashi*[193]. La poétesse Tadano Makuzu 只野真葛 (1763-1825), témoin de cette époque, écrit que « dans le monde de Tanuma, les gens n'étaient pas honnêtes et l'argent tournait » (田沼世界故、人も浮気にて金廻りよかりし[194]).

(i) Tanuma Okitsugu, personnage controversé de l'histoire japonaise

De ce fait, d'après Ebina Kazuo 海老名一雄 (le premier à travailler sur Hayashi Shihei et l'époque Tanuma après Meiji, en 1908), cette période est à la fois la plus despotique et corrompue de tout le règne des Tokugawa, mais l'une de celles durant laquelle on peut s'exprimer et spéculer le plus librement, durant laquelle apparaît l'intérêt pour les nouveautés (*shinki* 新奇) et l'esprit d'entreprise (*kigyô* 起業)[195]. Pendant longtemps une majorité des

[187] TOBY Ronald, *« sakoku » to iu gaikô* (La politique étrangère dite du « pays verrouillé »), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi – Shinshiten kenseishi », volume 9 (sur 16), 2008, p.86
[188] HÉRAIL Francine, *Histoire du Japon, des origines à la fin de Meiji*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1986, p.360
[189] *Ibid.*, p.360
[190] USU.I Ryûji, « Satô Nobuhiro no kôzangaku, sono jinji kanriron » (Les études minières de Satô Nobuhiro, la théorie de gestion du personnel), *Shakai mondai kenkyû*, volume 20, n°4, avril 1971, p.39
[191] Ce mot est employé par la fille de Kudô Heisuke, Tadano Makuzu 只野真葛 (1763-1825), dans son ouvrage *Récits d'autrefois* (*Mukashibanashi* 昔話), écrit autour de 1812.
[192] FUJITA Satoru, *Tanuma Okitsugu*, Tôkyô, Minerva shobô, collection « Minerva Nihon Hyôdensen », 2007, p.80
[193] *Ibid.*, p.64-65
[194] TADANO Makuzu, *Mukashibanashi – Tenmei zengo no Edo no omoide* (Récits d'autrefois – Souvenirs d'Edo autour de l'ère Tenmei), retranscrit et annoté par Nakayama Eiko, Tôkyô, Heibonsha, collection « Tôyô bunko », 1984, p.59
[195] EBINA Kazuo, « Kaikoku ron no bokkô to Tanuma jidai » (Le développement soudain des théories pour l'ouverture du pays et l'époque Tanuma), *Rekishi chiri*, volume 31, n°2, 1918, p.159-160

ouvrages historiques retient de Tanuma qu'il a mis à mal la morale confucéenne, en généralisant l'usage des pots-de-vin et en montrant trop d'indulgence vis-à-vis des profiteurs ; l'économiste Sawada Shô, considèrent le mode de gouvernement de Tanuma comme despotique, extravagant et corrompu, menant à une grave crise financière[196]. Toutefois, plus récemment, l'accent a également été mis sur le caractère novateur de certains de ses projets, dont l'ouverture de l'île d'Ezo et son peuplement par les *eta* d'Edo. D'après John Whitney Hall, l'époque dite « de Tanuma » (*Tanuma jidai* 田沼時代), durant laquelle Tanuma Okitsugu conseille le shogun en tant qu'Ancien (*rôjû*) apparaît comme celle qui donna naissance aux premières dynamiques de changement d'un état féodal à un état-nation moderne. Un grand climat de tolérance s'installe, ainsi qu'une confiance sans précédent avec les directeurs de la factorerie hollandaise de Dejima, tels qu'Arend Willem Feith et Isaac Titsingh (1745-1812)[197]. En outre, pour relativiser les conséquences économiques désastreuses de la gouvernance de Tanuma, des chercheurs, tels que Herman Ooms (l'un des biographes de Matsudaira Sadanobu) souligne que celui-ci pâtit d'une baisse des températures spectaculaire, ainsi que d'une série de catastrophes qui ne le rendent pas seul responsable des problèmes financiers dont hérite son successeur, Matsudaira Sadanobu[198].

Comme le souligne Francine Hérail, la seconde moitié du 18ème siècle est marquées par les carrières antithétiques des grands Anciens Tanuma Okitsugu et Matsudaira Sadanobu[199]. La preuve en est le nombre d'ouvrages biographiques les concernant, soulignant leur influence sur la politique shogunale[200]. Leurs politiques respectives sont souvent mises en opposition par les chercheurs ; Tanuma est présenté comme un dépensier novateur, et Matsudaira Sadanobu, comme un conservateur rigoriste et pragmatique[201]. Cette opposition a pu déteindre parfois sur les chercheurs, à l'instar des querelles entre deux grands historiens japonologues américains John Whitney Hall et Herman Ooms. Le premier s'intéresse en 1955 à Tanuma, le présentant comme un « pionnier du Japon moderne » (*forerunner of modern Japan*)[202], le second souligne l'importance de la politique de Matsudaira, un « bureaucrate charismatique » (*charismatic bureaucrat*)[203]. Hall parle de « retour en arrière » enclenché par

[196] SAWADA Shô, « Financial difficulties of the Tokugawa Bakufu » (Difficultés financières du shogunat des Tokugawa), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 1, n°3/4, novembre 1936, p.320

[197] Respectivement *opperhoofden* entre 1771 et 1781, et entre 1779 et 1784 (1779-1780, 1781-1783 et 1784), et HORIUCHI Annick, « Le Japon et la Russie au tournant du 19ème siècle : les répercussions d'une rencontre manquée », dans COUTO Dejanirah et LACHAUD François, *Empires éloignés, l'Europe et le Japon (XVIe – XIXe siècle)*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient, collection « Etudes thématiques », 2010, p.180

[198] OOMS Herman, *Charismatic bureaucrat : A Political Biography of Matsudaira Sadanobu, 1758-1829* (Un bureaucrate charismatique : biographie politique de Matsudaira Sadanibu), Chicago, University of Chicago University Press, 1975, p.7

[199] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.358

[200] On citera Ebina Kazuo 海老名一雄, Tsuji Zennosuke 辻善之助, Honjô Eijirô 本庄栄治郎 (1888-1973), pionnier dans l'étude de l'économie japonaise, Inobe Shigeo 井野辺茂雄, Shibusawa Eiichi 渋沢栄一, John Whitney Hall, Herman Ooms, Robert L. Backus, Iwasaki Haruko, Fujita Satoru 藤田覚, Dômon Fuyuji 童門冬二.

[201] Cette vision a été récemment ébranlée par l'article d'Iwasaki Haruko dévoilant les piécettes comiques et parodiques de Matsudaira, qui nuancent fortement son caractère conservateur et rigoriste. IWASAKI Haruko, « Portrait of a Daimyô : Comical Fiction by Matsudaira Sadanobu » (Portrait d'un daimyô : une fiction comique de Matsudaira Sadanobu), *Monumenta Nipponica*, volume 38, n°1, printemps 1983, p.1-18, et MATSUDAIRA Sadanobu, IWASAKI Haruko (trad.) « Daimyô Katagi », *Monumenta Nipponica*, volume 38, n°1, printemps 1983, p.20-48.

[202] HALL, John Whitney, *Tanuma Okitsugu, 1719-1788: Forerunner to modern Japan* (Tanuma Okitsugu, 1719-1788 : un pionnier du Japon moderne), Cambridge (Massachussets), Harvard University Press, 1955, 208 p.

[203] OOMS Herman, *op.cit.*, 1955, 225p.

Matsudaira tranchant avec l'expansionnisme politique novateur de Tanuma ; Ooms critique avec véhémence l'idée préconçue que le libéralisme économique mène systématiquement au progrès et au bien-être d'une société, insiste sur le fait que le bureaucratisme, le retour à l'idéologie confucianiste ainsi que la préséance de la politique sur l'économie ont été bénéfiques pour le Japon, ouvrant la voie pour de nombreuses politiques de Meiji. Plus récemment, les biographes japonais qui leur ont succédé (à l'instar d'Ôishi Shinsaburô, Dômon Fuyuji, et Fujita Satoru) ne prennent pas part à de telles querelles[204]. Ces deux derniers auteurs partagent leurs recherches entre les deux personnages dans des biographies aux titres objectifs et sobres[205]. Fujita rend d'ailleurs hommage à ses prédécesseurs, Tsuji Zennosuke (1915)[206] et Ôishi, pour leurs travaux de réhabilitation de Tanuma, tout en soulignant la difficulté de brosser un portrait réaliste de cet homme politique, tant les écrits qui nous sont parvenus sont peu nombreux. Tour à tour considéré comme intègre puis corrompu et assoiffé de pouvoir, comme un insouciant ou un novateur[207], Tanuma possède une réputation des plus sulfureuses. Kawaji Toshiakira 川路聖謨 (1801-1868), préfet aux comptes puis chargé des défenses côtières, et enfin chargé des Affaires, résume ainsi la vie de Tanuma Okitsugu à l'un des ces successeurs, Mizuno Tadakuni 水野忠邦 (1794-1851), *rôjû* de 1834 à 1845 : la première partie de sa vie, il est applaudi, mais la seconde le voit s'accaparer tout le pouvoir shogunal, devenir arrogant et perdre tout soutien populaire[208].

Quoiqu'il en soit, ceci prouve bien l'importance de ces deux hommes politiques, à la tête du Japon lors d'une période charnière de son histoire politique, diplomatique et économique, et qu'ils ont chacun défendu un point de vue crucial pour la politique septentrionale : Tanuma prône le développement de l'île, Matsudaira le repli diplomatique face à la menace russe, le renforcement du contrôle gouvernemental sur le nord et un retour aux sources idéologique.

(ii) L'ascension au pouvoir de Tanuma

Tanuma Motoyuki 田沼意行 (1688-1734), le père d'Okitsugu, fantassin du fief de Kii rencontre le futur shogun Yoshimune en 1704 et devient son page (*koshô* 小姓) ; l'année suivante, quand celui-ci devient *daimyô*, il rentre à son service, puis le suit à Edo quand il devient shogun en 1716. (On pourra consulter le tableau 2 des relations entre lettrés, politiciens et explorateurs en annexe XIX). La famille Tanuma obtient le rang de vassal (*hatamoto*), puis le 5ème rang inférieur[209]. Le fils aîné de Motoyuki, Mototsugu 意次 (plus tard Okitsugu), naît à Edo en 1719. Il rencontre le shogun à l'âge de 14 ans et se rapproche de l'héritier désigné de Yoshimune, son fils aîné Ieshige 家重, de huit ans son cadet ; il devient

[204] Robert L. Backus sur Matsudaira en 1963, Ôishi Shinsaburô sur Tanuma en 1991
[205] DÔMON Fuyuji, *Tanuma Okitsugu to Matsudaira Sadanobu* (« Tanuma Okitsugu et Matsudaira Sadanobu »), Tôkyô, Jijitsûshinsha, 2000, 252p. et FUJITA Satoru, – *Seijikaikaku ni idonda rôjû* (Matsudaira Sadanobu – l'Ancien qui défia les réformes politiques), Tôkyô, Chûôkôronsha, collection « Chûkô shinsho », 1993, 217 p. et *op.cit.*, 2007, 271p.
[206] TSUJI Zennosuke, *Tanuma jidai* (L'époque Tanuma), Tôkyô, Iwanami bunko han, n°18, 1980 (1ère édition 1915), 357 p.
[207] FUJITA Satoru, *op.cit.*, 2007, p.i
[208] *Ibid.*, p.ii
[209] *Ibid.*, p.2-3

son page en 1734[210]. Un an plus tard, il hérite des six cents *koku* de revenu de son père[211]. En 1745, Ieshige devient le 9ème shogun ; Tanuma a 24 ans. Grâce à l'héritage de son père et sa position auprès du nouveau shogun, sa rente annuelle atteint les deux mille *koku*. En 1751, il devient le premier suivant du shogun (*goyôtoritsugi* 御用取次) et sa rente annuelle atteint les cinq mille *koku*[212]. En 1758 a lieu le soulèvement dans le fief de Mino gujô 美濃郡上 (*Gujô ikki* 郡上一揆) ; la famille Kanamori, à la tête du fief, souhaite passer d'une taxe annuelle à taux fixe (*jômen* 定免) à un taux variable en fonction de la récolte (*kemi* 検見). Inquiète de voir ses taxes augmenter, la population alerte le shogunat puis se révolte. Tanuma se montre ferme dans ses propositions et les Kanamori sont exclus de la tête de leur fief, au profit des Nambu[213]. Son habileté à convaincre ses pairs et sa fermeté sont dévoilées et renforce la confiance que le shogun a placée en lui. Il commence son ascension des marches du pouvoir. Sa rentre passe à 10 000 *koku*.

Figure 48 - Tanuma Okitsugu
(http://commons.wikimedia.org/wiki/File:Tanuma_Okitsugu2.jpg, consulté le 27 septembre 2013)

Quand on fait partie de l'entourage d'un shogun, il est rare de ne pas être remplacé par les proches du nouveau shogun lors de son accession au pouvoir ; parmi ces rares et notables exceptions, on trouve Ara.i Hakuseki et Tanuma Okitsugu. En 1760, Ieshige se retire au profite de son fils aîné, Ieharu 家治. Contre toute attente, Tanuma est prié de garder son poste auprès du nouveau shogun[214]. En 1762, sa rente atteint les quinze mille *koku*. Cinq ans plus tard, il devient grand chambellan (*soba yônin* 側用人) du shogun et atteint le 4ème rang inférieur ; il augmente encore sa rente de cinq mille *koku*. Devenu seigneur du fief de Tôtômi Sagara 遠江相良 (un fief à 20 000 *koku*) en 1767[215], il y fait construire un château. Quand en 1769, il devient *rôjû*, sa rente atteint les cinquante-trois mille *koku*[216]. Ses prédécesseurs puis collègues Anciens, Matsudaira Takechika 松平武元 (1714-1779) et Terutaka 輝高 (1725-1781) meurent respectivement en 1779 et 1781, lui laissant le champ libre pour s'entourer de ses proches, Mizuno Tadatomo 水野忠友 (1731-1802) comme *rôjû* en 1788, Matsumoto Hidemochi et Aka.i Tadaakira 赤井忠晶 comme préfets aux comptes, et son propre fils

[210] FUJITA Satoru, *op.cit.*, 2007, p.5
[211] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.359
[212] FUJITA Satoru, *op.cit.*, 2007, p.8
[213] *Ibid.*, p.50
[214] *Ibid.*, p.10
[215] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.359
[216] SAWADA Shô, *op.cit.*, p.319

Okitomo 意知 comme jeune Ancien en 1783[217]. Ensemble, ils mènent les grandes campagnes de l'époque Tanuma : l'assèchement de l'étang d'Inba, les investigations en territoire aïnou, les grands emprunts, les taxes. En 1779, le successeur désigné d'Ieharu décède soudainement, et celui-ci se retrouve sans héritier à 43 ans. La loi veut qu'il ait encore sept ans pour en désigner un ; il choisit l'adoption. La lourde tâche de sélectionner un héritier incombe à Tanuma ; celui-ci désigne Toyochiyo, de la branche des Tokugawa de la maison des Hitotsubashi[218]. Le pouvoir et le népotisme d'Okitsugu inquiètent dans les cercles du pouvoir ; son fils est assassiné en 1784, l'obligeant à adopter son petit-fils, Okiaki 意明, pour lui succéder. Au même moment, il atteint sa rente annuelle maximale de 57 000 *koku*[219].

(iii) Des difficultés financières et des catastrophes naturelles

L'ascension de Tanuma Okitsugu a été fulgurante, faisant parfois oublier ses origines et son éducation relativement modestes pour un homme politique de son rang. Elles expliquent ses mesures, souvent empreintes d'empirisme et peu orthodoxes au regard de ses prédécesseurs. Celles-ci sont d'autant plus critiquées qu'il fait face, comme on l'a vu, à une conjoncture économique particulièrement difficile, ainsi qu'à de nombreuses catastrophes naturelles. En effet, le Japon connaît en 1770 une grande sécheresse, un grand incendie à Edo deux ans plus tard, une série d'épidémies en 1773, des éruptions volcaniques dans le Kyûshû en 1778[220]. Le 14ème jour du 7ème mois de 1782, la région d'Edo subit des tremblements de terre à répétition et au début de l'année 1783, pas moins de six grands incendies ont ravagé la capitale. Dans le nord, des conditions climatiques particulièrement froides causent des famines exceptionnelles dans les régions de Date, Nambu, et Tsugaru entre 1783 et 1788. Respectivement soixante-mille et quatre-vingt mille personnes trouvent la mort dans ces deux régions[221], pour un total de 260 000 morts dans tout le Tôhoku, soit 13% de sa population ; en tout, la population japonaise baisse de 925 000 personnes[222]. Le 7ème mois, le mont Asama 浅間 entre en éruption, tuant plus de 30 000 personnes, et causant un nuage de fumée qui endommage les cultures dans tout le Kantô[223]. Il en résulte une famine, dont de nombreux récits décrivent la gravité et l'horreur : les gens errent, les femmes n'ont plus leurs règles, les gens tuent chevaux et bœufs pour les manger (malgré les interdits bouddhiques), et se livrent même par moment à l'anthropophagie[224]. Dans tout le pays, les greniers à riz et les

[217] FUJITA Satoru, *op.cit.*, 2007, p.viii
[218] *Ibid.*, p.19
[219] SAWADA Shô, *op.cit.*, p.319
[220] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.359
[221] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.256
[222] BASSINO Jean-Pascal, « Market Integration and Famines in Early-modern Japan, 1717-1857 » (Intégration mercantile et famines dans le Japon moderne 1717-1857), *Paragraph*, n°4, p.7
[223] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.54. Il est possible que les éruptions spectaculaires qui ont eu lieu en Islande au même moment, connues sous le nom d'incident de Laki, aient également eu une incidence en faisant baisser les températures dans l'hémisphère nord de 1 à 3°C. BASSINO Jean-Pascal, « Market Integration and Famines in Early-modern Japan, 1717-1857 » (Intégration mercantile et famines dans le Japon moderne 1717-1857), *Paragraph*, n°4, p.9
[224] WADA Toshiaki, 'Les trois auteurs classiques qui ont fait voler en éclats l'illusion du *sakoku* (pays verrouillé)', dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord),

commerçants de céréales sont mis à sac, et les révoltes paysannes se succèdent. Poussés par la faim, de nombreux habitants du nord de Honshû rallient Matsumae ; les archives domaniales mentionnent l'arrivée de dix mille personnes entre le 8ème et le 11ème mois de 1783[225]. Du fait de cette famine, la population japonaise plonge d'environ vingt-six millions en 1780 à 24 900 000 en 1792, avant d'augmenter de nouveau[226].

Dans un tel contexte, entre 1751 et 1787 (soit une période de trente-six ans), le shogunat parvient à boucler son budget treize fois seulement[227] : il est donc endetté les deux tiers du temps. Si on schématise, on peut dire que l'ère Hôreki (1751-1764) correspond à une période prospère, l'ère Meiwa (1764-1772) à une période de difficultés financières, l'ère An.ei (1772-1781) à une période de re-stabilisation et enfin l'ère Tenmei (1781-1789) à une période de très grosses difficultés, aggravées par les famines. En 1771, puis de nouveau en 1783, ces difficultés obligent le shogunat à mettre en place des décrets d'austérité (*ken.yaku rei* 倹約令) interdisant les prêts shogunaux sans intérêts aux *daimyô*, appelés *haishakukin* (拝借金) (accordés en cas d'incendie de château ou de mauvaises récoltes)[228]. En sus, nombreuses sont les mesures qui placent l'intérêt du shogunat au-dessus de l'intérêt domanial, telle la mise sous contrôle domanial de la mine d'Ani (fief d'Akita) en 1764[229], de vingt-quatre villages en bord de mer dans le fief d'Amagasaki en 1769[230]. De telles mesures fragilisent d'autant la relation de confiance entre le shogunat et les fiefs. Toutefois, c'est la preuve que Tanuma -à l'instar de son successeur Matsudaira Sadanobu- sait faire preuve de rigueur et de persévérance. Cependant face à la faiblesse récurrente de la trésorerie shogunale, Tanuma s'éloigne des mesures habituelles, toujours à forte inspitration confucianiste, et cherche à tirer profit des revenus marchands, à étendre les activités économiques shogunales en développant les industries minières et manufacturières shogunales et en ouvrant Hokkaidô ; en outre, il est le premier à vouloir engager une véritable réflexion concernant les possibilités de relations commerciales avec les Russes.

(iv) Les mesures innovantes de Tanuma

A la recherche de solutions innovantes, il se rapproche du milieu des *rangakusha*, grâce à Hiraga Gennai 平賀源内 (1727-1779)[231], dont il toujours été proche. Hiraga se surnomme lui-même un « grand *yamashi* » (*ôyamashi* 大山師)[232]. Son intérêt pour la prospection minière est partagé par Tanuma ; il pousse le shogunat à décréter en 1763 que toute mine de cuivre qui

volume 3 (sur 10) « Rumeurs des Ezo rouges, Aperçu illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges », Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.11

[225] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.256

[226] TOBY Ronald, *op.cit.*, 2008, p.87

[227] FUJITA Satoru, *op.cit.*, 2007, p.19

[228] *Ibid.*, p.79

[229] Dans ce cas précis, le shogunat se voit obligé de faire marche arrière, face à la grogne populaire.

[230] FUJITA Satoru, *op.Cit.*, 2007, p.115-116

[231] Hiraga Gennai 平賀源内 (1727-1779) : spécialiste des « études hollandaises », physicien et botaniste, il est également l'auteur de pièces satiriques. Il a participé à l'invention d'un générateur électrostatique, d'un thermomètre et de méthodes de tissage de l'amiante. Dans un accès de folie, il poignarde l'un des ses condisciples et est envoyé en prison, où il meurt en 1779.

[232] FUJITA Satoru, *op.cit.*, 2007, p.86

n'est pas encore exploitée, ou qui a cessé de l'être, doit l'être, et une campagne de prospection est ouverte[233]. La mine qui fournit la moitié du cuivre d'exportation, la mine d'Ani 阿仁 en Akita (explorée en son temps par Sakakura Genjirô), est intégrée aux territoires shogunaux et en 1765, un comptoir de cuivre (*dôza* 銅座) est mis en place à Ôsaka pour centraliser sa vente[234]. Tanuma continue d'innover : après avoir soutenu la production et la manufacture du *sarasa* (印花布・更紗・斑布) en 1766[235], il autorise l'élevage de moutons (*men.yô* 綿羊) pour produire de la laine en 1773, puis soutient la culture japonaise du ginseng (*panax shinseng*, dit « carotte coréenne » (*chôsen ninjin* 朝鮮人参), jusqu'alors un produit pharmaceutique d'importation. Cette culture voit le jour en 1782, grâce aux efforts de Tamura Ransui 田村藍水 (1718-1776), surnommé « Docteur Carotte », *ninjin hakase* 人参博士). Tanuma soutient ensuite la production du sucre japonais en 1786[236]. Il exprime également de l'inquiétude vis-à-vis du commerce de produits manufacturés à l'étranger, comme l'a fait en son temps Ara.i[237], et souhaite développer la proto-industrie manufacturière. L'une des raisons de son intérêt pour Ezo est la possibilité d'y ouvrir des mines et de tirer profit du commerce auquel se livre Matsumae[238]. En outre, il prévoit d'y mettre en place un million de *chôbu* de rizières, d'après *Le cas Ezo* (*Ezo-chi ikken* 蝦夷地一件) ; finalement, les premières rizières à être mises en place le seront dans la région de Hakodate en 1805[239].

(v) Une politique controversée

Plutôt que de soutenir les finances shogunales grâce à une augmentation de la production rizicole, Tanuma -comme Ara.i en son temps- cherche donc à palier les difficultés financières en encourageant la production japonaise de produits d'importation le développement de l'industrie minière ainsi que la mise en place de nouveaux produits manufacturés[240]. De telles méthodes lui attirent les foudres des lettrés conservateurs proches du pouvoir[241]. Cette recherche du profit, matérialisée aussi bien par ses mesures économiques innovantes que par son accumulation personnelle de richesses valent à Tanuma la réputation de *yamashi*. En ce sens, ses méthodes sont vivement critiquées par certains lettrés conservateurs (*kojitsuka* 故実家), à l'instar d'Ise Sadatake 伊勢貞丈 (1717/1718-1784)[242], Kaiho Seiryô 海保青陵 (1755-1817) et bien sûr Matsudaira Sadanobu, qui considèrent que la recherche du profit et de la richesse (*chifu* 致富) va à l'encontre de l'une des vertus

[233] FUJITA Satoru, *op.cit.*, 2007, p.88
[234] *Ibid.*, p.89
[235] *Ibid.*, p.95
[236] *Ibid.*, p.95
[237] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2006, p.142
[238] TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, p.137
[239] KIKUCHI Isao, « Ezo-jima no kaihatsu to kankyô », dans KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises », n°19, 2003, p.256
[240] FUJITA Satoru, *op.cit.*, 2007, p.79
[241] HALL, John Whitney, *op.cit.*, 1955, p.57
[242] Ise Sadatake 伊勢貞丈 (1717/1718-1784) : membre de la garde personnelle du shogun entre 1745 et 1784.

confucéennes cardinales (*jingi* 仁義, l'humanité et la justice) et que le Japon risque de devenir « une autre Hollande »[243].

C'est à cette époque justement qu'un schisme se crée entre deux courants de pensée parmi les lettrés proches du pouvoir. Les orthodoxes continuent d'adhérer à la stricte vision sociétale et économique –et donc physiocrate- confucéenne ; ils sont eux-mêmes scindés en deux courants, celui de la théorie du retour à la terre des *bushi* 土着論 (*dochaku-ron*), censé assainir les finances ainsi que les esprits, et celle de l'inutilité des marchands 商人無用論 (*shônin muyô ron*), qui cherche à éliminer toute dépendance économique commerciale[244]. Face à eux, les empiristes tentent de découvrir des solutions innovantes et réalistes aux problèmes de leur temps. Ces derniers ont surtout laissé des écrits sous forme de missives aux autorités (*jôsho* 上書, *hôji* 封事, *kengi* 建議)[245]. La plus grande différence entre ces deux factions est leur regard sur l'économie marchande, les premières souhaitant l'ignorer, ou la minimiser, la seconde souhaitant s'y adapter institutionnellement. Les empiristes s'alignent derrière deux types d'argumentation bien distincts : les premiers prônent un renforcement de la mainmise de l'État sur la gouvernance et l'économie (*kokka keiei ron* 国家経営論), sous forme d'une production de capital et de mise en place d'entreprises et de monopoles d'État ; les seconds prônent une ouverture au commerce avec l'étranger (*kaikoku kôeki ron* 開国貿易論).

Tanuma encourage de telles réflexions par son esprit novateur et le climat de relative liberté de pensée et de parole qui caractérisent son époque, mais également par les difficultés financières que sa gouvernance engendre ; d'après l'un des ouvrages de référence en histoire septentrionale, la *Nouvelle Histoire de Hokkaidô*, la raison principale qui pousse les lettrés à s'interroger sur une possible ouverture du territoire aïnou est l'état des finances shogunales[246]. C'est dans ce climat propice que les lettrés, captivés par l'incident Beniowski et motivés par la recherche de solution en matière d'économie, se mettent à rédiger leurs traités d'ouverture et de défense maritime.

---

[243] FUJITA Satoru, *Tanuma Okitsugu*, Tôkyô, Minerva shobô, collection « Minerva Nihon Hyôdensen », 2007, p.81. La période d'administration de Tanuma coïncide d'ailleurs avec la présence au Japon de deux Européens, curieux du Japon et avides de contacts avec les Japonais, le naturaliste suédois Karl Peter Thunberg (1743-1828), qui séjourne à Dejima en tant que médecin en 1775 et 1776, et Isaac Titsingh (1745-1812), directeur de la factorerie entre 1779 et 1785. Et John Whitney Hall reconnaît à Tanuma deux grandes inspirations intellectuelles : Seki Shôsô 関松窓 (1727-1801), proche de Hirasawa Kyokuzan, et Hiraga Gennai (1729-1779).

[244] HALL, John Whitney, *Tanuma Okitsugu, 1719-1788: Forerunner to modern Japan* (Tanuma Okitsugu, 1719-1788 : un pionnier du Japon moderne), Cambridge (Massachussets), Harvard University Press, 1955, p.60

[245] De tels exemples sont Ogyû Sorai (1666-1728) 荻生徂徠 et son *Seidan* 政談 (Discours sur le gouvernement), Motoori Norinaga (1730-1801) 本居宣長 et son *Hihon tamakushige* 秘本玉くしげ (La boîte secrète du peigne précieux), Naka.i Chikuzan 中井竹山 et son *Sôbô kigen* 草茅危言 (*Paroles raffinées de l'herbe et du chaume*) ou la missive de Jinbee, le fabricant de *geta* (*geta-ya jinbee no jôsho* 下駄屋甚兵衛の上書). Cette dernière est connue car elle précède de deux jours la mise en place de la nouvelle politique de Matsudaira Sadanobu, le 17ème jour du 6ème mois de 1787.

[246] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 1 (sur 9), Résumé, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.44

(2) Un contexte d'essor intellectuel et de remise en cause des piliers du confucianisme

(i) Une goutte d'huile dans un étang[247] : la transition des « études barbares » (*bangaku* 蛮学) aux « études hollandaises » (*rangaku* 蘭学) et le rôle grandissant des « spécialistes des études hollandaises » dans les réflexions menées sur les relations avec l'étranger

Le milieu du 18ème siècle correspond à la naissance de ce qu'Immanuel Wallerstein appelle le « système-monde moderne ». Celui-ci est caractérisé par l'impératif d'accumuler sans cesse des capitaux, dicté par l' « économie-monde » née deux siècles auparavant, et entraîne des changements technologiques permanents ainsi qu'une expansion continue des frontières, qu'elles soient géographiques, intellectuelles ou scientifiques. Le Japon n'est pas en reste : comme le souligne Fujita Satoru, la seconde moitié de l'époque d'Edo coïncide avec une période de remous politiques, sociaux, culturels mais aussi intellectuels[248]. Ces derniers sont liés à la multiplication des institutions publiques ou privées liées à l'éducation à partir du milieu du 18ème siècle, augmentant considérablement le nombre d'individus susceptibles de prendre part à des activités intellectuelles. En effet, comme nous le rappelle Annick Horiuchi, les « hommes de lettres » se comptent non seulement parmi les guerriers –catégorie la plus engagée car supposée conduire les affaires du pays- mais également parmi les marchands, les artisans et les riche paysans[249]. Ceci confère une grande diversité aux écrits. En sus, comme nous l'avons vu précédemment, à partir de l'ère Genroku (1688-1703), la liberté nouvelle prise par rapport à l'héritage chinois à la suite d'Ogyû Sorai 荻生徂徠 (1666-1728) ainsi que la pénétration de l'économie monétaire et les « anormalités » qui en sont les conséquences ont déjà ébranlé l'édifice idéologique confucéen[250]. L'essor des « études hollandaises » poursuit ce travail, en permettant une réflexion qui s'en éloigne encore un peu plus. Puisant leur origine dans l'étude de la médecine, basée sur des études de cas précis et des expériences empiriques (*jitsuyôka* 実用化), les « études hollandaises » influencent bientôt de nombreux domaines, dont l'économie et les relations avec l'étranger. Elles motivent la recherche de solutions uniques et appropriées, mais aussi souvent inédites, pour régler des problèmes distincts, poussant certains individus à regarder plus loin que les solutions généralement acceptées en matière d'économie ou de défense nationale[251].

---

[247] Sugita Gentaku en 1815, écrit : « On dit qu'une goutte d'huile dans un étang s'étendra jusqu'à en couvrir toute la surface, et ce peut être le cas. Au début, nous n'étions que trois –Maeno Ryôtaku, Nakagawa Jun.an et moi-même - nous réunissant pour planifier nos études. Dorénavant, près de cinquante ans plus tard, ces études a atteint chaque recoin du pays, et chaque année de nouvelles traductions voient le jour ». KEENE Donald, *op.cit.*, 1969, p.30 et MACÉ Mieko, *Médecins et médecine dans l'histoire du Japon*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, p. 100-109.

[248] FUJITA Satoru, *Kinseikôki seijishi to taigaikankei* (Histoire politique de la fin de l'époque moderne et relations internationales), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 2005, p.i

[249] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2010, p.46-47

[250] KIM Young-Chin, « On political thought in Tokugawa Japan » (Sur la pensée politique à l'époque des Tokugawa), *The Journal of Politics*, Volume 23, n°1, Février 1961, p.136

[251] JANSEN, Marius B., « New materials for the intellectual history of nineteenth-century Japan » (De nouveaux documents pour l'étude de l'histoire intellectuelle du Japon du 19ème siècle), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 20, n°3/4, décembre 1957, p.572

Il nous parait utile de revenir ici brièvement sur l'avènement de ces « études hollandaises », si cruciales dans l'émergence des traités d'ouverture et de défense maritime. A l'origine, le terme « sciences hollandaises » (*rangaku* 蘭学) désigne un mouvement de traduction d'ouvrages scientifiques, du hollandais vers le japonais ; celui-ci prend véritablement corps à partir du milieu du 18ème siècle[252]. Ce mouvement est initié par la curiosité de certains lettrés confucéens cherchant des solutions innovantes et pragmatiques aux difficultés financières shogunales à l'instar des « pères des études hollandaises », Ara.i Hakuseki et Nishikawa Joken, évoqués précédemment. L'émergence de ce mouvement est bien connue grâce au récit qu'en fait Sugita Gempaku 杉田玄白 (1733-1817) dans ses *Débuts des études hollandaises* (*Rangaku kotohajime* 蘭学事始). D'après ce témoignage quelque peu romancé, le mouvement serait né dans le milieu des interprètes de Nagasaki en contact avec les représentants de la Compagnie générale des Indes Orientales, puis, aurait progressivement gagné le monde savant de la capitale. Il est rendu possible par la levée de l'interdiction de l'importation de livres occidentaux non prosélytes traduits en chinois en 1720, puis celle sur les livres en hollandais (langue des Protestants, et donc dénué, selon les autorités japonaises, du caractère prosélyte des langues espagnoles ou portugaises) en 1740.

Ces mesures sont prises par le 8ème shogun, Yoshimune, passionné de mathématiques et d'astronomie. On considère généralement que son désir de mettre en place un calendrier plus précis est à l'origine de l'ouverture vers les savoirs occidentaux. En effet, celui-ci tient un rôle prépondérant dans la bonne marche du pays : il est le garant des rites et sert d'almanach où sont consignés les jours fastes et néfastes pour les cultures, les cérémonies, les voyages, les entreprises diverses, etc. Depuis la période antique au Japon, et plus anciennement encore en Chine, la connaissance et la maîtrise du calendrier est l'apanage des souverains, ainsi que l'un des symboles matériels de leur pouvoir. En ce sens, il en va de l'autorité du shogun de s'assurer de sa synchronisation avec le mouvement des planètes et des astres[253]. Yoshimune demande à l'expert calendaire Nakane Genkei 中根元圭 (1662-1733) de lire et de commenter un ouvrage chinois de référence en la matière, qui se trouve être la traduction d'un extrait d'un livre occidental. Comme celle-ci nécessite la compréhension des informations nouvelles apportées par la Révolution copernicienne[254], Nakane réclame d'autres ouvrages occidentaux pour comprendre les informations contenues dans le premier ouvrage. En 1720, puis de nouveau 1740, Yoshimune assouplit donc l'interdiction d'importation d'ouvrages étrangers. En outre, en 1720, il demande à deux lettrés, le médecin et botaniste Noro Genjô 野呂元丈[255]

[252] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2010, p.171
[253] KEENE Donald, *op.cit.*, p.13
[254] La Révolution copernicienne est une révolution scientifique qui substitue au modèle géocentrique de l'univers, hérité des Grecs et de Ptolémée, un modèle héliocentrique défendu d'abord par Nicolas Copernic dès le début du 16ème siècle, puis par Johannes Kepler, Galilée et Isaac Newton.
[255] Noro Genjô 野呂元丈 (1693-1761) : Médecin et botaniste originaire d'Ise. Il apprend le confucianisme de Namikawa Tenmin. Il est envoyé par le shogunat récolter des plantes médicinales dans chaque région du Japon. Il devient l'un des médecins attitrés du shogun. Proche du directeur et du médecin de la factorerie hollandaise de Dejima, il s'initie à la médecine et la botanique occidentale. Il apprend le hollandais en 1740 sur ordre du huitième shogun Yoshimune, dans le but de traduire des traités de médecine hollandaise. En 1750, il rédige ses *Explications japonaises de la botanique hollandaise Oranda honsô wage* 阿蘭陀本草和解).

(1693-1761), ainsi que le confucianiste Aoki Kon.yô 青木昆陽 (1698-1769) [256], d'apprendre le hollandais et de rédiger respectivement un traité de botanique hollandaise en japonais et un dictionnaire. En 1750, Noro achève ses *Explications japonaises de la botanique hollandaise* (*Oranda honsô wage* 阿蘭陀本草和解), et huit ans plus tard, Aoki achève la rédaction de son dictionnaire (*Oranda moji ryakukô* 和蘭文字略考). Ces études sortent de l'ombre pour occuper le devant de la scène intellectuelle ; l'évènement déclencheur est la traduction d'un ouvrage d'anatomie hollandais.

D'après Christopher Bayly, l'un des piliers de la « mondialisation archaïque » est la volonté de compréhension de la santé du corps en termes de morale ou de tempérament[257]. Dans cette optique, un groupe de médecins japonais composé de Maeno Ryôtaku 前野良沢 (1723-1803), Nakagawa Jun.an 中川淳庵 (1739-1786) et Katsuragawa Hôshû 桂川甫周 (1751-1809) [258], réunis autour de Sugita Gempaku 杉田玄白 (1733-1817), lance un projet de traduction d'un ouvrage d'anatomie occidentale, les *Tables Anatomiques* (*Tabellen Anatomischen*), publiées par Johann Adam Kulmus en 1722[259]. Cette traduction voit le jour en 1774 et est publiée sous le titre de *Nouveau Livre d'Anatomie* (*Kaitai shinsho* 解体新書) ; elle crée une petite révolution dans le monde médical et fait affluer de jeunes médecins auprès de ces « spécialistes » de la nouvelle science (parmi leurs disciples, on trouve Kudô Jôan et son fils, Heisuke, dont nous parlerons plus en détail par la suite). Malgré tout, on ne peut expliquer l'ascension rapide de ce mouvement dans la capitale par le seul intérêt que suscite la médecine occidentale[260]. Nous sommes tentés de penser que ce succès est aussi dû au contexte diplomatique créé par l'arrivée de Beniowski, et à la demande pressante du pouvoir shogunal d'être renseigné sur la Russie. En effet, les spécialistes des *rangaku* sont les seuls à cette époque à pouvoir répondre aux exigences du pouvoir dans ce domaine. En 1771, ce sont les interprètes de Nagasaki qui ont la charge de traduire l'avertissement de Beniowski, découvrant cette nouvelle puissance à leur porte ; conséquemment, ce sont eux, ainsi que les lettrés qui leur sont proches, qui utilisent ces informations inédites pour focaliser leur attention sur la Moscovie et sur les régions septentrionales d'Ezo. En outre, la transition entre « études barbares » (*bangaku* 蛮学)[261] et « études hollandaises » (*rangaku* 蘭学) matérialise une évolution dans le regard qui est porté sur l'étranger : brisant le simple cadre dichotomique « barbare contre civilisé », cet étranger a désormais un nom (la Hollande), qui mérite qu'on l'étudie en profondeur et qu'on le respecte.

[256] Aoki Kon.yô 青木昆陽 (1698-1769) : confucianiste et spécialiste des études hollandaises. Responsable des archives shogunales, il apprend le hollandais en 1740 sur ordre du huitième shogun Yoshimune, et rédige un lexique nippo-hollandais.

[257] BAYLY Christopher, *La Naissance du Monde moderne (1780-1914)*, Paris, Editions de l'Atelier avec le concours du Monde Diplomatique et du Centre National du Livre, collection « L'Atelier en Poche », 2007, p.77

[258] En tant que médecin attaché au palais shogunal, poste que sa famille occupe depuis quatre générations, il a accès aux ouvrages hollandais de la bibliothèque du shogun. Sa position privilégiée lui permet de jouer les intermédiaires entre le pouvoir et les *rangakusha*. HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2010, p.178

[259] Traité d'anatomie pour débutants d'origine allemande, il connut un grand succès en Europe. Les Japonais le découvrirent à travers l'édition hollandaise (*Ontleekundige Tafelen*) datant de 1734. MACÉ Mieko, *op.Cit.*, p. 100-109

[260] BAYLY Christopher, *op.cit.*, p.77

[261] Lors de la rencontre entre les Japonais et les Européens - en l'occurrence les Portugais en 1543-, ceux-ci, venant du Sud, sont baptisés les « barbares du sud » (*namban* 南蛮) pour intégrer le système paradigmatique chinois, précédemment évoqué.

Comme le souligne l'historien Tsuruta Kei, c'est à cette époque et à la lumière de textes étrangers, que certains Japonais ont commencé à concevoir le Japon comme un pays fermé à l'étranger[262]. En sus, comme le fait remarquer Annick Horiuchi, l'Europe, en tant que région du monde, n'a pas d'existence réelle aux yeux de l'immense majorité de Japonais ; seul un petit groupe d'interprètes et de personnages haut placés ont la possibilité de rencontrer les marchands hollandais et de se faire une idée concrète de leurs mœurs et de leur langue[263]. Comparé à l'immobilisme dont a fait preuve le shogunat face au passage de Beniowski, un évènement aussi important qu'inédit, la réactivité de certains spécialistes en études hollandaises face à l'avertissement Beniowski est fulgurante.

(ii) Une réaction immédiate de la part des traducteurs et des lettrés : Hirasawa Kyokuzan 平沢旭山 et Yoshio Kôgyû 吉雄耕牛

Un lettré d'Uji, dans la province de Yamashiro, Hirasawa Kyokuzan 平沢旭山 (1733-91), également appelé Gengai 元愷 (1733-91), disciple de l'école Shôheikô (昌平黌) puis de Katayama Hokkai 片山北海, séjourne à Nagasaki en 1774 au service du préfet de Nagasaki Kuwabara Morigasu 桑原盛員 (1721- ?). Il apprend l'existence de l'avertissement de Beniowski par l'interprète Matsumura Kiminori 松村君紀 (?-1779)[264], et relate l'affaire dans son *Essai de Keiho* (*Keiho Gûhitsu* 瓊浦偶筆) en 1744[265]. Quelques années plus tard, en 1777, il est envoyé par le shogunat à Matsumae pour s'assurer de la véracité des propos de Beniowski. Les représentants du fief qu'il rencontre se montrent étonnamment bienveillants et prévenants à son égard, - peut-être du fait que, comme l'écrit plus tard Matsumae Hironaga, Hirasawa fait mine d'être venu calculer des latitudes[266] ; toutefois les responsables domaniaux se montrent peu loquaces sur une quelconque présence étrangère dans la région[267]. En effet, ceci n'est pas uniquement du à de la mauvaise volonté : un an avant l'arrivée de Shabalin, les contacts directs avec les Russes n'ont jusqu'alors concerné que les Aïnous. Il écrit trois livres (dont le *Petit précis de l'Asie, Ajia ryakusetsu* 亜細亜略説), mais malheureusement, ces deux manuscrits ne nous sont pas parvenus[268] ; on ignore d'ailleurs s'ils ont été perdus ou détruits

[262] TSURUTA Kei, « Kinsei Nihon no 'yotsu no kuchi' » (Les quatre « portes d'entrée » du Japon moderne), dans *Ajia no naka no Nihonshi 2 – gaikô to sensô* (L'histoire du Japon dans l'Asie 2 – Relations étrangères et conflits), Tôkyô, Tôkyô daigaku shuppankai, 1992, p.314

[263] HORIUCHI Annick, « Le *sakoku-ron* et la construction de l'identité japonaise », Actes du troisième colloque d'études japonaises de l'Université Marc Bloch – La Rencontre du Japon et de l'Europe : Images d'une découverte, Presses Orientalistes de France, 2006, p.123

[264] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.346

[265] GRAMLICH-OKA Bettina, « Kirishitan kô by Tadano Makuzu: a late Tokugawa woman's warnings » (Le Kirishitan kô de Tadano Makuzu : les avertissements d'une femme de la fin de l'époque Tokugawa), *Bulletin of Portuguese/Japanese Studies*, juin 2004, volume 8, p.70

[266] Ceci est confirmé par les sources domaniales d'époque. MATSUMAE Hironaga, « Matsumae-shi » (Description de Matsumae), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10) 'Description d'Ezo, Essais d'Ezo, Description de Matsumae', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.113

[267] KEENE Donald, *op.cit.*, p.35

[268] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.49

volontairement par l'auteur ou par les autorités shogunales. On suppose que le premier évoque des mesures d'ouverture et de développement de Hokkaidô et le deuxième la faiblesse des mesures de protection du fief de Matsumae[269].

En juillet 1778, d'autres interprètes évoquent le sujet épineux de la défense septentrionale. Miura Baien 三浦梅園 (1723-1789)[270] cite ce qu'il a entendu de l'interprète Yoshio Kôgyû 吉雄耕牛 (1724-1800)[271] sur la nécessité de soumettre Ezo en employant les techniques colonisatrices des Occidentaux, dans son mémoire *Chronique d'un retour aux montagnes* (*Kisanroku* 帰山録) en 1778.

> 是に由りてこれを思ふに、実にこれ西人の意測り易からず、国家の防、厳に怠らず、可謂其要得、然して其国の人、智巧万国に勝る、よく思ふべし[272] […] 而して其國智巧未開けず、西術を用ひ、我國の威武により恩を以て撫し、教を以て開き、穀金の美を知らしめ、彼平生好む所の煙酒を譖り、人心我に帰るする様にせば、彼悦んで帰仕せん。己に蝦夷の地を有せば、金穴開くべし財貨拠るべし、北門是に由て固かるべし[273]。
> De ce fait [la supériorité technique et les projets expansionnistes occidentaux], à bien y réfléchir, on ne peut pas mesurer véritablement les intentions des Occidentaux ; il ne faut donc pas négliger la défense de notre pays. Je suis persuadé que les habitants de ces pays, par le savoir et l'ingéniosité, gagneraient sur le monde. […] Les hommes de ce pays [les Aïnous] ne possèdent pas ce savoir, il s'agit d'utiliser des techniques occidentales : au lieu de montrer la puissance de notre pays, nous leur montrons sa générosité, nous les éduquons et les civilisons, leur faisons connaître la beauté de l'agriculture et de l'or, leur offrons du tabac et du saké, qu'ils apprécient habituellement ; si nous soumettons le cœur des hommes, ils se réjouiront et n'auront pas l'impression d'être soumis. Si nous faisons d'Ezo notre territoire, nous pourrons exploiter de l'or et faire des bénéfices, et ainsi sécuriser cette porte nord.

Il préconise donc de ne pas négliger la défense du Japon, de ne pas sous-estimer les Occidentaux, et de pas être pris au dépourvu le jour où leurs intentions véritables –pour l'instant invérifiables- seront dévoilées. Il souligne l'importance de consolider une telle position stratégique et mentionne la richesse de son sous-sol –tout en ajoutant qu'il ignore si les autochtones exploitent les mines. Inobe Shigeo le considère à ce titre comme le précurseur des théories pour l'ouverture à but défensif (*kokubô ronsha* 国防論者) et en particulier contre la Russie (*tairo ronsha* 対露論者)[274]. On voit ici apparaître le concept de « porte nord » ; d'antimonde peuplé de barbares, on est passé à la porte nord du pays.

Pour prendre pleinement la mesure de l'aspect novateur de leur écrits et de leurs propositions, il faut se rappeler la position ambiguë d'Ezo, considéré comme un pays étranger

[269] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.99
[270] Miura Baien 三浦梅園 (1723-1789) : né dans une famille de médecin du Bungo, en Kyûshû, il s'intéresse aux sciences hollandaises, ainsi qu'à la philosophie.
[271] Yoshio Kôgyû 吉雄耕牛 (1724-1800) : fils aîné d'un interprète de Nagasaki, Yoshio Fujisaburô, il fréquente dès son plus jeune âge la factorerie. A 19 ans, il devient à son tour interprète-assistant, puis interprète en 1748. Par l'intermédiaire de son occupation, il s'intéresse à des sujets variés, tels que l'astronomie, la géographie, la botanique, toutefois c'est la médecine qui l'intéresse le plus. Il est le premier à effectuer une analyse urinaire au Japon. Des disciples affluent de tout le Japon ; on compte parmi eux Maeno Ryôtaku, Sugita Gempaku, ou encore Hiraga Gennai. Il écrit la préface du *Nouveau Livre d'Anatomie*.
[272] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.99
[273] HONJÔ Eijirô, « Tokugawa jidai ni okeru shokuminteki shisô » (La pensée coloniale à l'époque des Tokugawa), *Keizai ronsô*, volume 38, n°1, 1934, p.332
[274] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.51

jusqu'au début du 19ème siècle et à la prise de contrôle shogunal direct. A la fin du 18ème, lorsqu'éclate la Guerre de Shakush'ain, le Cabinet shogunal ordonne aux troupes de réserve de Nambu d'être prêtes à intervenir en terre étrangère :

> 何れにも外国之儀、万一取鎮之人数不足候はば、其方へ人数之儀申遣候。[275]
> Quand bien même s'agisse-t-il de l'étranger, si par hasard il y avait un nombre insuffisant de troupes pour mater [la Guerre de Shakush'ain], il faut envoyer des renforts.

Dans son *Rinkô shimatsu monogatari* 隣交始末物語 (Récit de l'arrêt des échanges avec les pays voisins) de 1731, le penseur confucéen Amenomori Hôshû 雨森芳酬 (1688-1755) cite Ezo comme l'un des pays étrangers limitrophes du Japon.

La question du développement de l'île d'Ezo se pose d'autant plus que, d'après l'un des grands spécialistes de l'histoire de Hokkaidô, Kaiho Mineo, durant la seconde moitié de l'époque d'Edo, on « atteint la première étape d'un processus de changements structurels – économique et politique- dans l'autonomie de l'île »[276]. En effet, comme le souligne David Howell, l'île sert jusque-là de frontière entre civilisation et terres barbares, entre le Japon et l'ailleurs, et donc comme « entité étrangère semi-indépendante », autonome par rapport au règne des Tokugawa[277]. En outre, le système des lieux d'entreprise est en train de changer les rapports entre les Aïnous et les Japonais, ainsi que le rôle de l'autorité domaniale sur le territoire aïnou.

(iii) Au nord, rien de nouveau : l'état d'Ezo en 1781 vu par Matsumae Hironaga

Si le shogunat juge utile de ne pas ébruiter le passage de Beniowski, le fief de Matsumae ne juge pas utile de rapporter aux autorités celui de Shabalin. En 1781, deux politiques de l'autruche se font face sans le savoir. Elles ont un point commun : la menace russe. Quand en 1781, Matsumae Hironaga 松前広長 (1737 ou 1738-1801), à la suite d'Ara.i Hakuseki, nous propose sa *Description d'Ezo* (*Matsumae-shi* 松前志), il se réfère à la Russie comme au « pays des barbares du nord » (北狄地方). Et il ressent malgré tout une crainte vis-à-vis de ces nouveaux voisins du nord. En outre, dans sa *Description de Matsumae* de 1781, deux ans avant Kudô, Matsumae Hironaga cite le lettré visionnaire Kumazawa Banzan 熊沢蕃山 (1619-1691), qui dans ses *Questions sur la Grande Etude* (*Daigaku wakumon* 大学或門) de 1681 critique le système shogunal. Il y met en exergue la nécessité de mettre en place un système de défense plus efficace :

> 日本北狄の備へなくんばあるべからずと云置けること、誠に宜ならずや[278]

[275] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Collection « Kôdansha sensho mechie » 69, Kôdansha, 1996, p.216
[276] *Id., Kinsei no Hokkaidô* (Hokkaidô à l'époque pré-moderne), Tôkyô, Kyôikusha, collection « Nihonshi » n°99, 1979, p.3
[277] HOWELL David, « Ainu ethnicity and the boundaries of the early modern Japanese state » (L'identité ethnique aïnoue et les frontières du Japon pré-moderne), *Past and Present*, n°142, 1994, p.69-74
[278] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.104

> Il serait véritablement néfaste de ne pas entreprendre des préparatifs contre les barbares du nord du Japon.

Matsumae Hironaga est le 5ème fils du seigneur Kunihiro 邦広. Adopté par une famille vassale, il occupe différentes fonctions administratives domaniales, dont celle de responsable des prélèvements et des mesures économiques en 1772, puis membre du conseil des anciens (*karô* 家老) entre 1782 et 1786. Il rédige l'intégralité des soixante livres retraçant l'histoire de son clan, les *Fukuyama hifu* 福山秘府 (Archives secrètes de Fukuyama) en 1780, ainsi que la *Description d'Ezo* un an plus tard. Ce dernier ouvrage se divise en dix volumes. Malgré de timides allusions à la proximité de barbares au nord, cette *Description* suit un plan similaire à celle d'Ara.i, proche de celui des descriptions de provinces comprenant des notices sur les lieux, les mœurs et les productions remontent à l'époque ancienne avec les *fudoki*, empruntés à la Chine. Ce genre connaît une grande vogue à l'époque d'Edo[279]. Le premier livre reprend, à la manière des *Chroniques de Shinra*, la généalogie de la famille Matsumae, les deux suivants la géographie et les mœurs aïnous, les quatrième et cinquième la faune terrestre, puis halieutique, les quatre suivants la flore – agricole, arboricole, médicinale-, et le dernier les ressources minières. Cette *Description* nous permet d'avoir une vision intérieure sur la présentation qu'un membre du clan Matsumae fait de l'état de son fief. Grand érudit, il cite le *Livre des Monts et des Mers* (*Shan Hai Jing* 山海経), les chroniques de l'impératrice Saimei dans le *Nihonshoki*, la *Description de l'unification du Tsugaru* (*Tsugaru ittôshi* 津軽一統志), les écrits de Hayashi Razan, l'ouvrage d'Ara.i Hakuseki -qui l'a sans doute inspiré quant au titre de son propre ouvrage-, l'*Encyclopédie Sino-japonaise illustrée des trois composantes de l'univers* (*Wakan sansai zue* 和漢三才図会) de Terajima Ryôan, mais aussi le *Hokkai zuihitsu* de Sakakura -qu'il qualifie de « vils mensonges » (*jaaku bôdan* 邪悪妄談)[280]. Il cite comme sources inédites les écrits de guerriers domaniaux envoyés en mission : Kôsaki Den.emon 礦崎伝右衛門, qui aurait voyagé dans le nord de l'île pendant l'ère Genroku (1688-1704)[281], Takahashi Moriaki 高橋盛明 qui a obtenu des informations de Sebukaf'ain, le chef de Taraika en Sakhaline entre 1711 et 1716, puis un certain Katô 加藤, qui aurait voyagé jusqu'à Sakhaline autour des années 1751[282], et enfin Kudô Nagamoto 工藤長旧, qui rencontre à Sôya le chef de Nayoro en Sakhaline[283]. Un tel fait est intéressant à plusieurs points de vue ; tout d'abord, cela signifie que des guerriers du fief peuvent se rendre jusqu'à Sakhaline, ensuite, comme ses écrits ne nous sont pas parvenus et qu'il n'en est question dans aucune autre source, on peut imaginer que le shogunat ou les lettrés proches de celui-ci n'ont pas pu y avoir accès.

Matsumae Hironaga commence donc par une légitimation historique du pouvoir de son clan, citant son illustre ancêtre, qu'il désigne comme « le fils adopté de la place forte de Hanazawa » (花沢館の養男), c'est-à-dire le fils adoptif de Kakizaki Sueshige 蠣崎季繁, Takeda Nobuhiro 武田信広. Il précise que celui-ci est l' « artisan de l'ouverture du pays » (開国創業の主)[284]. Il souligne que ce qui est précisé dans l'introduction d'Ara.i concernant le passage à

[279] HÉRAIL Francine, *op.cit.*, p.303
[280] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.136
[281] *Ibid.*, p.108
[282] *Ibid.*, p.107
[283] *Ibid.*, p.110
[284] *Ibid.*, p.96

Hokkaidô de Minamoto Nobuhiro en 1443 est erroné, et qu'il s'agit en fait de 1454[285]. Il précise également la liste des vassaux, à la tête des places fortes, et plus tard allocataires des comptoirs et lieux d'entreprise : les Kobayashi 小林, les Kawano 河野, les Satô 佐藤, les Nanjô 南条, les Komozuchi 薦槌, les Imaizumi 今泉, les Shimokuni 下国, les Aihara 相原, les Kondô 近藤, les Okabe 岡部, les Atsutani 厚谷, les Mobetsu 茂別, et les Kakizaki 蛎崎.

Il s'exprime ensuite sur les Aïnous. Par rapport à ses prédécesseurs, il montre un véritable intérêt pour leurs coutumes, sans les cantonner au simple rôle de barbares soumis. Il évoque le brocart d'Ezo, le tatouage féminin, et ses phrases sont mâtinées de termes en langue aïnoue en katakana. En sus de son intérêt pour leur langue, il cherche sans doute à faire montre en cela de son érudition. On retrouve les habituelles allusions à leur goût pour le tabac et l'alcool, ainsi que pour la viande cuite (mais pas le vinaigre !)[286]. Il souligne l'absence d'écriture ou de système calendaire, nuancée par l'existence de termes désignant les mois de l'année. Il précise - et c'est le premier à le faire à notre connaissance- que les Aïnous éprouvent de la gêne à satisfaire leurs besoins naturels sous le regard d'un autre, au point que si l'un d'eux est surpris, il peut réclamer des *tsugunai*.

> 夷中なべて大小の便をなすに外見を恥辱とす。[287]
> En général, ils ressentent une gêne lorsqu'ils sont observés en train de faire leurs besoins.

Son enthousiasme vis-à-vis des Aïnous se ressent à travers l'une des phrases de conclusion de cette partie, louant leur beauté sauvage.

> 誠に張蝦夷人は境内第一の美鬚胡にて[288]
> Les Ezo sont véritablement les plus beaux barbares barbus à l'intérieur de nos frontières.

On peut se demander quelle est la signification de l'expression « à l'intérieur des frontières » ; est-ce une manière d'affirmer qu'Ezo fait partie intégrante du Japon ? Signifie-t-il plutôt « en ce monde » ? On remarque à cette occasion le début d'une évolution dans le discours descriptifs des Aïnous à la fin du 18ème siècle, que l'on découvrira dans toute son ampleur dans les *Informations concernant les gens et les coutumes du pays des Ezo* (*Ezo-koku fûzoku ninjô no sata* 蝦夷国風俗人情之沙汰) de Mogami Tokunai en 1791.

Matsumae Hironaga cherche ensuite à lier géographiquement et topographiquement les entités régionales. Il précise qu'à l'extrême-est de la Tartarie (*taruta* 韃靼), et au nord de Kara(fu)to (Sakhaline), se trouve la Mandchourie (*mandiu* マンヂウ). La frontière entre celle-ci et la Corée se nomme Ôrakai (兀良哈). Proche de cette région, et à l'est des îles Ezo se trouve « la terre des places fortes de Moscovie » (莫斯哥未亜国の砦の地), Kamushikatsuke (le Kamtchatka)[289]. Il est bon de préciser ici que lorsque Hironaga évoquent « les » îles d'Ezo, il ne désigne pas uniquement Hokkaidô, Sakhaline, Kounachir, etc., mais plutôt, comme on peut le voir sur la carte fournie avec son ouvrage, les îles de Sôya et d'Ishikari, qui sont en fait des

[285] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.97
[286] *Ibid.*, p.99
[287] *Ibid.*, p.98
[288] *Ibid.*, p.97
[289] *Ibid.*, p.103

régions de l'île[290]. Au nord-est de Kara(fu)to, à quinze jours en petit bateau d'Usshamu, se trouve Taraika ; de-là en quelques jours, on peut atteindre Santan[291]. Au nord de Taraika, se trouve le village d'Orikata, dont les habitants troquent du brocart avec les hommes de Santan ; les Aïnous de Taraika troquent ensuite contre ce brocart du tabac et des objets en fer japonais, qu'ils se sont procurés via les Aïnous de Sôya[292]. (Cf. carte p.114) Il précise qu'en 1762 un Japonais dénommé Tokujirô 徳次郎 d'Ôsaka, fait naufrage au large d'Ui, dans le nord de Sakhaline, où il secouru par un Aïnou, avant d'être raccompagné jusqu'à Sôya en 1763[293]. Il semblerait qu'il ait été interrogé par le fief pour obtenir ces informations précises sur la géographie de Sakhaline.

> 夷地諸島の伝来せる物の品中長崎制禁の物にひとしきものも来れることあれば、国法を夷人に制して交易を禁ずるなり。[294]
> S'il arrive que parmi les produits qui transitent autour des îles Ezo se trouvent des produits interdits par Nagasaki, on applique la loi [shogunale] aux Ezo et leur commerce est interdit.

Matsumae Hironaga couvre ses arrières : conscient du rôle d'intermédiaires commerciaux des Aïnous, sous la surveillance du fief de Matsumae, il précise que celui-ci fait appliquer la loi nationale. Cela signifie sans doute qu'aucun produit russe ne circule –du moins officiellement- dans les réseaux commerciaux nippo-aïnous du nord.

Peut-être pour signifier l'ancienneté des rapports septentrionaux, et mettre en exergue leur continuité et leur stabilité, il évoque la stèle, dite de Fujiwara no Nakamaro 藤原仲麻呂 (706-764) (du nom du plus haut ministre de l'époque), gravée en 762. Celle-ci indique les distances avec des territoires frontaliers dans les quatre directions, dont celle avec le pays des Makkatsu, à trois mille *ri*[295]. Il enchaîne avec des informations nouvelles concernant les latitudes, calculées d'après lui par Hirasawa Kyokuzan 平沢旭山. Fukuyama, désigné ici comme *Fukuhan* 福藩, se trouve à 43° de latitude nord, Kounachir (屈結失里) doit se trouver à 44° nord, Itouroup (耳杜禄膚) proche des 45°, Ouroup (烏児払) au-delà des 45° et Sôya (速烏亜) proche des 46°[296]. Il précise qu'on ne connaît ni la latitude de Sakhaline, ni celle du Kamtchatka de manière certaine, bien que cette dernière doit excéder les 56° nord. On remarque à cette occasion que Hironaga connaît la capitale gouvernementale effective de la Russie de l'époque ; il précise que Moscovie (Moscou) est l'ancienne capitale, mais que l'actuelle s'appelle *Peterbôru* (Saint-Pétersbourg)[297]. Sont-ce des informations qu'il a obtenues grâce à la mission Shabaline ? Il conclut la partie consacrée à la géographie régionale en affirmant :

[290] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.105
[291] *Ibid.*, p.107
[292] *Ibid.*, p.108
[293] *Ibid.*, p.109
[294] *Ibid.*, p.103
[295] Cette distance est sans doute inspirée par celle qui est indiquée sur la stèle du château de Taga, dont nous parlerons dans la partie suivante.
[296] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.113
[297] Pierre le Grand fait de Saint-Pétersbourg sa capitale en 1712. A sa mort, Pierre II déplace la capitale à Moscou, avant qu'elle ne soit rétablie par Anna Ivanovna en 1730. MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.105

実に日本北門の真鑰、永世の藩鎮たり。（中略）夷賊の討て此地を定め、万世の基を開き、永く日本東顧の憂を忘しこと、我日高見の国の幸のみ非ず。真に天下の大勲功ならずや。[298]
En vérité, la protection du verrou nord du Japon est la tâche éternelle du fief. […] Les fruits de notre pays du nord sont le combat contre les barbares, la mise en place de frontières, pour que le Japon oublie sa peur de se tourner vers l'est et ne bénéficie que d'avantages venant de notre pays du nord. N'est-ce pas là notre contribution véritable au service de notre souverain ?

Il semble que Matsumae cherche de nouveau à légitimer et à renforcer la présence de son clan dans le nord. Il est, à notre connaissance, le premier à utiliser l'expression de « verrou », reprise plus tard par Tokugawa Nariaki 徳川斉昭[299], en 1839 (*hokumon no sayaku* 北門の鎖鑰). Il va même plus loin :

青竜、白虎、朱雀、玄武、兼ね備はらずと云ふことなし。真に境内の要枢繁昌の勝地、天府自然と云ふべし。是全く天造り、地設て、以て永く我国家の為にするものなるべし。然れども此事漫り言外に及ぶべきにあらねば、密かに愚見を著して、識者の批判を待んとす。詳なることは松前武備考に著せり。此書人に視することを許さず。[300]
On ne dit pas que les quatre directions [le dragon vert, le tigre blanc, l'oiseau rouge et le guerrier de l'ombre] ne sont pas prêtes. En vérité, ces terres sont riches et prospères, des terres qui seront profitables en ressources importantes. Si on les exploite, si on construit des installations, cela sera bénéfique pour l'éternité à notre pays. Mais cela ne sont que des élucubrations, mon humble avis en toute discrétion, et je m'attends aux critiques des savants. Il y a certains détails concernant la préparation militaire du fief. Il ne faut pas permettre au public de lire cet écrit.

On sent Hironaga plus hésitant sur la fin : va-t-il trop loin ? En tout état de cause, son discours est extrêmement novateur, et ce particulièrement pour un membre du gouvernement domanial. Il est le premier à désigner l'île comme un point stratégique majeur pour le pays (il emploie le mot d' « État » (*kokka* 国家) ; il est donc clair qu'il désigne le Japon dans son intégralité, et non juste son fief, comme cela pourrait être le cas s'il avait employé le mot *kuni* 国). En ce sens, Inobe Shigeo considère que ce travail est remarquable (出色)[301]. Malgré tout, il ne propose pas de mesures concrètes et la défense n'est pas l'objet de son écrit. C'est Kudô Heisuke qui, le premier, centre son travail sur la réorganisation septentrionale, du fait de la proximité avec la Russie et des problèmes financiers shogunaux.

Après le passage de Beniowski, il faut quelques années de digestion, puis de réflexions aux lettrés pour qu'émergent les premiers véritables traités pour l'ouverture. Toutefois, on peut voir qu'une transition en ce qui concerne l'importance d'Ezo (et indirectement en ce qui concerne les mesures concrètes à entreprendre ainsi que le statut des populations locales) est

[298] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.115
[299] Tokugawa Nariaki 徳川斉昭 (1800-1860) : Originaire du fief de Mito, dont il deviendra le seigneur en 1829, il reçoit les enseignements de lettrés tels qu'Aizawa Seishisai. Conscient de l'importance de la connaissance des pays étrangers, il ouvre une école spécialisée en la matière (*Kôdôkan* 弘道館). D'abord puni par le shogunat pour ses vues pro-impériales (c'est un des précurseurs du mouvement de « révérence de l'empereur et du rejet des barbares occidentaux » *sonnô jôi* 尊皇攘夷), il est chargé de la défense côtière après l'arrivée de Perry en 1853. Il s'oppose à la signature du Traité Harris en 1858 et finit ses jours assigné à résidence. Père du dernier shogun.
[300] MATSUMAE Hironaga, *op.cit.*, p.117
[301] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.43

déjà à l'œuvre, et ce même parmi les lettrés de Matsumae. Dans le contexte propice de difficultés économiques et de relative liberté d'expression sous Tanuma, les spécialistes des études hollandaises ouvrent la voie aux avocats du changement de la gestion septentrionale et parmi eux aux auteurs des « traités de défense maritime ».

A la fin du 18ème siècle, l'avertissement de Beniowski et l'arrivée à Nokkamappu d'Ivan Shabalin ébrèchent durablement l'illusion d'un pays verrouillé. Comme on l'a vu précédemment, le shogunat se montre peu enclin à revoir près d'un siècle et demi de politique économique et diplomatique d'isolement, ce qui l'obligerait par la même à remettre partiellement en cause les institutions qui l'ont vu naître. A contrario, les lettrés tirent la sonnette d'alarme et proposent des solutions pragmatiques et innovantes, tranchant avec le *statu quo* théorique confucianiste et une vision figée des rapports avec l'étranger. La plupart de leurs ouvrages allient descriptions géographique, historique, culturelle, géologique, et pensées de l'auteur ; on assiste à l'augmentation des textes évaluant la puissance et le niveau de nuisance potentiel des différents pays étrangers en se basant sur de telles considérations descriptives[302]. Annick Horiuchi met en exergue le nombre et la diversité des textes où la Russie occupe le premier plan entre 1780 et 1810, preuve de la réactivité du monde des lettrés, complétant ce corpus on trouve les traités de géographie traduits et les rapports établis suite au rapatriement des naufragés japonais[303].

4. La naissance des traités de géographie : les partisans de l'ouverture (積極論者) et les hommes qui « brisèrent le rêve du *sakoku* »

Les différents auteurs abordent de manière directe des questions inédites, telles que les relations d'autorité entre le shogunat et le fief de Matsumae, la responsabilité du shogun à garantir la prospérité et le maintien en vie de son peuple et les implications économiques de celle-ci, les relations possibles avec ce nouveau partenaire régional, et la soumission de la frange ethnique aïnoue. Par ailleurs, ils remettent plus ou moins directement en cause plusieurs politiques shogunales : le système de défense inspiré de la Chine en inadéquation avec la géographie maritime japonaise – que le géographe et spécialiste du Japon Philippe Pelletier qualifiera plus tard de « sur-insularité »[304]-, ainsi que la viabilité économique et défensive des interdictions maritimes. De tels propos ne sont pas sans péril, comme nous le verrons. Chaque lettré possède ses théories et ses atouts argumentatifs (connaissances en géographie, en économie, en culture classique, connaissance des conditions sur place, informations privilégiées, etc.). Les grandes lignes de force développées par les partisans d'un changement de gestion septentrionale sont les suivantes : l'ouverture et le développement (*kaitaku-ron* 開拓論), la mise sous domination shogunale (*gappei-ron* 合併論), l'assimilation

[302] HORIUCHI Annick, « Le *Kaikoku heidan* (De la défense des pays maritimes) de Hayashi Shihei – Présentation et traduction de la préface », *Ebisu*, n°38, Tôkyô, 2007, p.91
[303] *Id.*, « Le Japon et la Russie au tournant du 19ème siècle : les répercussions d'une rencontre manquée », dans COUTO Dejanirah et LACHAUD François, *Empires éloignés, l'Europe et le Japon (XVIe –XIXe siècle)*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient, collection « Etudes thématiques », 2010, p.171
[304] Voir PELLETIER Philippe, *La Japonésie. Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, Paris, CNRS éditions, collection « Espaces et milieux », 1997, 400 p.

des Aïnous (*fûzoku henka-ron* 風俗変化論), la protection du territoire national (*kokubô-ron* 国防論) et maritime (*kaibô-ron* 海防論), l'instauration de relations diplomatiques ou commerciales avec la Russie (*shinro-ron* 親露論, ou *chiro-ron* 知露論). (On pourra consulter le tableau récapitulatif 2 dans l'annexe XIX). Nous nous intéresserons plus particulièrement aux deux premiers avocats de ce changement que sont Hayashi Shihei et Kudô Heisuke, qui, avec Honda Toshiaki, sont parfois considérés comme les trois lettrés qui ont véritablement « fait voler en éclats l'illusion du *sakoku* » (鎖国の夢を破った古典的三名者)[305].

(1) Hayashi Shihei 林子平, le « consultant free-lance » : « Un pays prospère, une armée forte » par la préparation et l'anticipation

Hayashi Shihei 林子平 (1738-1793) est l'un des plus renommés parmi les lettrés des traités d'ouverture et de défense maritime, et sans doute le plus connu de son temps. Toutefois, il est parfois accusé de ne pas mériter sa place parmi les visionnaires de l'ouverture septentrionale ; certains chercheurs, à l'instar d'Ôtomo Kisaku, lui refusent ce statut, lui reprochant d'avoir écrit ses traités après ceux de Kudô[306], et ce malgré l'existence, certes relativement peu connue des *Opinions écrites* entre 1765 et 1781. Du fait de cette antériorité dans la réflexion septentrionale, nous l'évoquerons en premier.

Parmi les chercheurs –relativement peu nombreux, comme le remarque Annick Horiuchi[307]- qui se sont intéressés à Hayashi, on compte Julius Klaproth, Ebina Kazuo, Donald Keene, Ôtomo Kisaku, Wada Toshiaki, Taira Shigemichi, Annick Horiuchi, et Arakawa Hiroshi. L'approche de Hayashi au problème de la domination du nord est motivée par la volonté que le Japon devienne un pays prospère et puissant, et focalisée sur la défense militaire –en ce sens c'est sans doute le premier à avoir véritablement rédigé un traité de défense maritime (*kaibôron* 海防論). Il s'appuie sur des connaissances techniques et géographiques basées sur ses conversations avec le directeur de la factorerie hollandaise, Willem Arend Feith, et les spécialistes en études hollandaises qu'il rencontre au cours de ses trois séjours à Nagasaki. Matérialisée par l'absence de navires de guerre ou de système de défense côtière, la caducité de la défense maritime japonaise est due d'après lui à l'influence de la science militaire chinoise, en grande partie dévouée à la sauvegarde des frontières terrestres ; les invasions du territoire chinois et les chutes des dynasties sont en effet le fait de campagnes terrestres et de mouvements de cavalerie. L'un des moyens qu'il emploie pour étayer ses arguments est de discréditer la Chine, et d'instiller le doute vis-à-vis de ses intentions à l'égard du Japon ; il s'appuie également sur ses connaissances géographiques ; plus que les autres, il remet en question le modèle chinois.

---

[305] WADA Toshiaki, 'Les trois auteurs classiques qui ont fait voler en éclats l'illusion du *sakoku* (pays verrouillé)', dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) « Rumeurs des Ezo rouges, Aperçu illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges », Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.7-25

[306] TAIRA Shigemichi, *Hayashi Shihei – sono hito to shisô* (Hayashi Shihei - L'homme et sa pensée), Tôkyô, Hôbundô, collection « Sendai han no rekishi », n°4, 1977, p.167

[307] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.83

Cette préoccupation défensive, ainsi que son intérêt pour les problématiques de domination septentrionale, s'explique tout d'abord par une grande loyauté vis-à-vis de son fief d'adoption, Sendai, voisin de Hokkaidô et de ce fait en première ligne en cas d'invasion maritime septentrionale. En effet, si c'est principalement à Nagasaki, puis à Edo, que se concentrent les lettrés spécialisés en études hollandaises, c'est bien de la menace étrangère d'une part et des famines à répétitions dans les fiefs du nord d'autre part, que naissent les « théories de gouvernance » (*keiseiron* 経世論)[308]. En effet, Annick Horiuchi souligne que ces crises ont délié les langues et libéré les esprits par rapport au pouvoir établi[309]. En définitive, les écrits de Hayashi visent à replacer le Japon dans le contexte mondial, à informer des dangers auxquels le pays est exposé et à proposer des mesures pour que le pays soit sauf et prospère[310].

(i) Une loyauté indéfectible vis-à-vis du fief de Sendai

Hayashi Shihei, également connu sous le nom de Rin Shihei (« Rinsifée », d'après la transcription de Klaproth)[311], naît à Edo en 1738. Il est le fils cadet de Hayashi Yoshimichi 林良通, un *hatamoto* qui travaille à la Grande Réserve d'archives et de lettres de Momijiyama au château d'Edo. Ce dernier est impliqué dans une querelle armée quand son fils n'a que trois ans et perd son statut de guerrier : il se voit contraint de quitter la capitale shogunale. Shihei ainsi que ses frères et sœurs sont alors adoptés par leur oncle Hayashi Jûgo 林従吾, médecin à Edo. La sœur aînée de Shihei, Naho, est employée dans la résidence des seigneurs de Sendai dans la capitale shogunale (*Edoyashiki* 江戸屋敷) lors de leur séjour alterné auprès du shogun. Elle gagne l'affection du seigneur, Date Yoshimura 伊達吉村 (1680-1752), et le suit à Sendai. Le frère aîné de Shihei, Makoto 諒, entre au service des Date à Edo : sa famille reçoit une allocation de la part du fief.

[308] FUJIWARA Noboru, « Hoppô yôgaku shisô shi – Nambu/Morioka to Hakodate » (Histoire de la pensée occidentale septentrionale), *Artes Liberales*, n°53, 1993, p.1

[309] HORIUCHI Annick, « Honda Toshiaki (1743-1820) ou l'Occident comme utopie » dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.416

[310] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.85

[311] Plus tard, il sera également connu sous le nom de *Roku mu sai*. A la fin de sa vie, lorsqu'il est mis aux arrêts par le shogunat et que ses œuvres sont confisquées, Shihei se lamentera qu'il vit dans « un ermitage aux six manques » (*rokumu an* 六無庵) ; il n'a « pas de parents, pas de femme, pas d'enfants, pas de blocs xylo-gravés [originaux de ses écrits], pas d'argent, rien d'intéressant dans sa vie, et même aucune envie de mourir » (*Chichioya mo naku, tsuma naku, ko naku, hangi naku, zeni mo naku, mata omoshiro mo naku, shinitaku mo nashi* 父母も無く、妻無く子無く、版木無く、銭も無く、又面白も無し・死にたくも無し).

Figure 49 - Hayashi Shihei
(Image libre de droits d'auteur disponible sur le site de Wikipédia http://ja.wikipedia.org/wiki/%E3%83%95%E3%82%A1%E3%82%A4%E3%83%AB:Sihei.jpg, consulté le 27 septembre 2013)

On ignore quel type d'éducation reçoit le jeune Shihei ; on ignore même s'il est envoyé à l'école (*hankô* 藩校), ou s'il suit des cours privés[312]. En 1754, alors qu'il a seize ans, son père lui envoie ainsi qu'à son frère une lettre de conseils pour vivre en tant que *bushi*, dans laquelle il les enjoints d'étudier les lettres classiques sans relâche, et de se plonger dans les textes confucianistes[313]. En 1756, à la mort de l'oncle Jûgo, Makoto devient officiellement un *bushi* du fief de Sendai et y déménage. Shihei a 18 ans, mais n'a ni femme, ni enfant ; il le suit, et mène la vie d'un guerrier, sans en posséder véritablement le statut. De fait, lettré sans statut ni responsabilité, il possède du temps ainsi qu'une grande liberté de mouvement : comme le résume Annick Horiuchi, il s'agit d'un guerrier sans véritable fonction, ni revenu, à la situation précaire, toléré plus que respecté par son fief d'adoption[314]. Conséquemment, il se sentira toujours redevable vis-à-vis de celui-ci, et lui réserve la primeur de ses réflexions.

(ii) La *Première Opinion écrite* (*Dai.ichi jôsho* 第一上書) de 1765 :

En 1762, il quitte la ville sous le château pour parcourir le fief. Suite à ses pérégrinations, il rédige à l'adresse du seigneur sa *Première Opinion écrite* (*Dai.ichi jôsho* 第一上書), concernant l'éducation et la préparation militaire. Elle est également connue sous le nom de « Suggestions pour un pays prospère » (*Fukoku kengi* 富国建議) et « Pensées

[312] ARAKAWA Hiroshi, « Kansei no sankinin to yûreki no jidai » (« Les Trois Personnages Exceptionnels de l'ère Kansei et leurs pérégrinations), *Jinbun* ronshû (Essais en Sciences Culturelles), n°55 (2), Shizuoka, Shizuoka Daigaku shuppan, 2005, p.7
[313] *Ibid.*, p.8
[314] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2010, p.184

personnelles » (*Shiryo* 思慮)[315]. C'est la première de trois, les deux suivantes datant respectivement de 1781 et 1784[316].

D'après Maeda Tsutomu, tout le travail des lettrés d'origine guerrière de l'époque d'Edo, à l'instar de celui de Shihei, est porté par le souci de faire converger deux systèmes de valeurs d'inspiration distincte : le système confucianiste, qui met l'accent sur les vertus du souverain et la primauté de l'étude, et le système inhérent à la société guerrière, qui privilégie l'ordre, la discipline et la force coercitive de la loi[317]. En outre, la tradition d'une science de la guerre (*heigaku* 兵学), ou d'un art de la stratégie, hérité de la Chine antique, garde une place importante dans l'enseignement des guerriers, aux côtés des classiques confucianistes[318]. Toutes ces inspirations sont palpables dans ce premier écrit de Shihei, dans lequel il affirme que « la prospérité du pays et la puissance de l'armée sont les priorités d'un gouvernement » (富国強兵は国政第一成事[319])[320].

La *Première Opinion écrite* (*Daiichi jôsho* 第一上書) fait partie des premiers travaux de Hayashi Shihei. Elle traite de plusieurs points qui lui tiennent particulièrement à cœur : l'éducation, la science militaire, la loi, les peines pour contravention à celle-ci, l'économie locale (*chiri* 地利), la frugalité économique, les règles vestimentaires. Tout d'abord, il y évoque l'éducation (*gakusei no koto* 学政の事) et la priorité pour l'État de la formation de personnes capables :

> 先つ国政は人才を御座候故、国政の第一には学政を先と仕事に御座候[321].
> Tout d'abord comme le gouvernement est capable, sa priorité est avant tout de travailler à l'éducation de ses sujets.

Le deuxième point est son opinion concernant la préparation militaire du pays. Cette partie, intitulée « De la préparation militaire » (*bubi no koto* 武備の事), sert de précurseur au *Panorama illustré des Trois Royaumes* (*Sangoku tsûran zusetsu* 三国通覧図説), mais surtout à son traité sur la défense des pays maritimes (*Kaikoku Heidan* 海国兵談, *De la défense des pays maritimes*[322]). Nous y reviendrons plus en détail par la suite. La troisième partie concerne l'état du système (*seido no koto* 制度の事) et évoque des normes de base pour pallier la pauvreté grandissante des guerriers. Il met en exergue la nécessité de lois fondamentales

[315] YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 3 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.1-2
[316] *Ibid.*, p.3-4
[317] MAEDA Tsutomu, *Heigaku to shushigaku, rangaku, kokugaku – Kinsei Nihon shosôshi no kôzu* (L'art de la guerre et le néoconfucianisme, les études hollandaises, les études nationales – Ebauche de l'histoire de la pensée du Japon moderne), Tôkyô, Heibonsha, 2006, 280 p., cité dans Horiuchi Annick, « Le *Kaikoku heidan* (De la défense des pays maritimes) de Hayashi Shihei – Présentation et traduction de la préface », *Ebisu*, n°38, Tôkyô, 2007, p.87
[318] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.86
[319] HAYASHI Shihei, « Dai.ichi jôsho » (Première opinion écrite), *Rokumusai zensho* (Les œuvres complètes de Rokumusai), dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 3 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.42
[320] L'expression *fukoku kyôhei* (« un pays prospère, une armée forte »), d'inspiration chinoise et datant de l'époque des Royaumes Combattants (entre 481 et 222 avant notre ère), et remise au goût du jour par Dazai Shundai 太宰春台 (1680-1747) à l'époque d'Edo, marquera durablement l'histoire japonaise à partir de l'ère Meiji.
[321] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*7, p.46
[322] Pour ces deux ouvrages, nous reprenons les traductions proposées par Annick Horiuchi.

(*seihô* 定法) dans chaque fief, d'une étiquette concernant le logement et la restauration, les meubles, en d'autres termes « une politique d'omnipotence législative » (*seihô bannôshugi no seiji* 法定万能主義の政治)[323]. Parallèlement, il évoque en quatrième point l'importance d'une intransigeance législative (*hôrei no koto* 法令の事), qui passe par l'interdiction du luxe et de certains divertissements, qui avilissent l'esprit des guerriers (il se montre hostile au *jôruri* 浄瑠璃[324], au kabuki et au shamisen[325] ; en outre, la consommation de gâteaux (菓子類) devrait être interdite[326]). La loi participerait à la promotion d'un esprit guerrier et du respect de soi, la mise en place de l'autosuffisance dans chaque fief, et interdirait toute présence étrangère sur le territoire ainsi que l'importation de produits étrangers[327]. En ceci, il prône une sorte de « théorie du verrouillage » (*sakoku-ron* 鎖国論), très proche de la morale guerrière confucianiste, mais diamétralement opposée à Kudô Heisuke et Honda Toshiaki, qui prônent la lecture de livres étrangers et l'étude de la colonisation russe en tant qu'inspiration. L'avis de Hayashi évoluera également après ses séjours à Nagasaki.

Nous souhaitons ici revenir sur le deuxième point -la préparation militaire-, car c'est dans ce chapitre qu'il mentionne pour la première fois Ezo, dans le cadre d'une argumentation sur la nécessité d'une évolution du dispositif de défense.

D'après les théories stratégiques chinoises, une guerre se joue plus au niveau de la préparation défensive (*sonae* 備え) qu'au niveau des combats eux-mêmes ; en outre, d'après l'historien Taira Shigemichi 平重道 (1911-1993), également originaire de Sendai, la défaite de Hideyoshi en Corée, due à la supériorité militaire des Ming, l'a sûrement inspiré[328]. (On pourra consulter l'intégralité du texte en annexe XXVI)

> La préparation militaire constitue la préparation du cœur et de l'esprit des arts du guerrier. Même en temps de paix, il ne faut pas oublier la guerre. Suivant cet avertissement des sages, dans les temps anciens, le Japon et la Chine se distinguaient par leur préparation militaire, mais récemment, celle-ci est devenue bâclée et dans le Japon d'aujourd'hui, il n'en existe virtuellement pas. La raison en est que les guerriers reçoivent un salaire élevé, et de plus, ils s'entassent dans les villes seigneuriales. De ce fait, ils deviennent peu à peu très raffinés, et graduellement, s'épanouissent dans le luxe et deviennent faibles, comme les nobles ou les gens du commun. De plus, ils ne sont pas regroupés en compagnies, et de ce fait, ils ne peuvent pas servir ainsi dans le cadre des activités de l'armée. En outre, il n'y a pas d'entrainement régulier des hommes ou des chevaux, et de ce fait, nombreux sont les hommes qui ne connaissent bien évidemment pas les techniques de guerre, ni se servir des armes ou des chevaux. En ce qui concerne les chevaux, ils ne sont montés que sur les terrains d'entrainement, mais il n'y en a pas un qui puisse être monté dans le cadre de l'armée. L'établissement de compagnies et les entrainements sont essentiels. L'armée de Hideyoshi pour l'invasion de la Corée était composée uniquement d'hommes qui, pendant des dizaines d'années au Japon, s'étaient habitués au combat [du fait de troubles de l'époque des provinces en guerre]. Ils se sont battus contre les Ming, et ont été vaincus. L'armée Ming à cette époque-là n'était pas une armée habituée à la guerre, car en temps de paix. Ils s'entrainaient beaucoup et étaient bien établis en compagnies, et c'est pour cela qu'ils ont vaincu le Japon. Le Japon, comme n'importe quel

[323] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.50
[324] Théâtre traditionnel de marionnettes, accompagné au shamisen.
[325] HAYASHI Shihei, « Dai.ichi jôsho » (Première opinion écrite), *op.cit.*, 1978, p.35
[326] *Ibid.*, p.49
[327] *Ibid.*, p.35
[328] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.50

> autre pays, s'il possède compagnies (armées) désorganisées, ne peut vaincre que dans une guerre où les deux armées sont désorganisées. [329]

Cette préparation militaire se traduit de manière pragmatique par « la mise de côté de grain, la mise de côté d'argent, la conscription, la préparation ainsi que l'entrainement des hommes et des chevaux, une réserve d'armes et d'accessoires de cavalerie et enfin une augmentation de la population chevaline » (穀を畜ると金銭を畜ると人数の組様と人馬の調練と武具馬具を貯ると馬をふやし候[330]). Ces moyens nécessitent une amélioration sensible des conditions économiques pour les *bushi* dans la pauvreté, et par la création d'un environnement qui participe au niveau mental et psychologique à la préparation militaire. Pour ce dernier point, il préconise la fin de la vie des guerriers dans les villes seigneuriales et leur retour au pays (*dochaku-ron* 土着論), à l'instar de Kumazawa Banzan, les empêchant ainsi de mener un train de vie oisif et luxueux[331]. Nous ne pouvons nous empêcher de voir dans ses propos la patte d'un homme désœuvré, relativement désargenté, dont le père a été déchu de son statut de guerrier, que lui-même ne possède pas. Il serait plausible que dans de telles circonstances, il idéalise à outrance le rôle et la charge du guerrier, ce qui n'est pas le cas de Banzan ou de Sorai.

> 日本は朝鮮琉球蝦夷三国と界を接し候得ば、万一此国々より不意に変生じ候て練切たる兵馬を押かけられ候はば、日本は破竹の如く崩れ何レ申候得ば何卒天下中の兵馬を調練致し置度候得共力不及事御座候得は責めて御国計りも人馬の調練可ニ成置一候[332]
> Comme le Japon est en contact direct avec les pays que sont la Corée, les Ryûkyû et Ezo, en cas de changement soudain de leur attitude, et si des cavaleries déferlent, il est possible que le Japon soit plié tel un fétu de paille. Il faut d'une manière ou d'une autre entraîner nos hommes et nos chevaux, et ce au moins dans le fief de Sendai.

Pour Hayashi, non seulement la préparation militaire constitue l'un des objectifs de tout guerrier en temps de paix, mais elle est nécessaire au maintien de celle-ci en tant que moyen de prévention d'une invasion de l'étranger. Il faut qu'hommes et bêtes soient prêts à parer une invasion possible des troupes armées et venues de ces trois pays. Nous découvrons ici la colonne vertébrale argumentative autour de laquelle vont s'articuler ses arguments dans le *Traité de la défense des pays maritimes*, et le *Panorama Illustré*. En sus, il insiste sur la position géographique stratégique, mais vulnérable, du fief de Sendai et sur l'importance de sa préparation militaire. Hayashi évoque les défaites militaires en Corée face à l'armée chinoise et met en exergue la nécessité de préparer la cavalerie (il emploie à de multiples reprises l'expression *jinba* 人馬), ce qui donne à son propos une coloration quelque peu sino-centrée. Toutefois, s'il évoque des cavaliers malgré l'insularité japonaise, on peut s'imaginer il a sûrement présentes à l'esprit les tentatives d'invasion mongoles, les seules visant le Japon.

Dans ses remarques conclusives, Hayashi rappelle sa priorité : « la prospérité nationale est la priorité numéro un ; il faut rapidement que le gouvernement prenne en main l'économie

[329] HAYASHI Shihei, « Dai.ichi jôsho » (Première opinion écrite), *Rokumusai zensho* (Les œuvres complètes de Rokumusai), Tôkyô, Dôkyûsha, 1882, p.5-6
[330] *Id.*, « Dai.ichi jôsho » (Première opinion écrite), *op.cit.*, 1978, p.22
[331] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.49
[332] HAYASHI Shihei, « Dai.ichi jôsho » (Première opinion écrite), *op.cit.*, 1978, p.21

locale [les profits des activités économiques locales] et la manufacture. Chaque année de retard signifie une année de pertes » (国を富し候事は国政の第一番なる事て御座候間地利并細工ものの儀をは急に御取立可被候一年遅はり候得は一年損て御座候[333]). Hayashi insiste dans ce premier texte sur la nécessité d'une meilleure préparation militaire et économique ; avec le temps sa détermination ne change pas, même si les moyens qu'il propose évoluent. La colonne vertébrale de tous ses textes est la préparation et l'anticipation.

Les considérations de Hayashi précèdent près de dix ans l'avertissement de Beniowski, de vingt ans les *Réflexions* de Kudô, et de près d'un siècle l'émergence des lettrés partisans d'un « pays prospère et d'une armée forte » (富国強兵 *fukoku kyôhei*)[334] de Meiji : il peut être considéré comme un véritable précurseur. On pourrait presque dire qu'il se mêle de ce qui ne le regarde pas, dans le sens où il n'a aucune légitimité pour ce genre d'écrits et relativement peu d'informations concrètes et de faits pour étayer son propos. Ceci explique peut-être pourquoi il ne pousse pas son argumentation plus loin concernant une possible préparation militaire maritime. Par ailleurs, une mise en exergue de l'insuffisance de la préparation militaire remettrait-elle de trop près en question les restrictions en matière de construction navale imposées par le shogunat ?

Les retombées de cette première *Opinion* sont nulles au niveau du fief ; celui-ci ne suit pas les conseils de Hayashi et ne semblent y prêter que peu d'importance. Il semble décider alors d'obtenir des renseignements crédibles, capables de légitimer son propos, et chercher peut-être à trouver des oreilles attentives à ses remarques. Pour cela, il se rend à Nagasaki. Si ses séjours à Nagasaki n'ont pas pour but l'étude de la langue hollandaise, ni les études hollandaises en elles-mêmes, Hayashi y rencontre de nombreux interprètes, tels que Yoshio Kôgyû, Sugita Gempaku, Maeno Ryôtaku, Motogi Yoshinaga et Matsumura Genkô, mais aussi Arend Willem Feith et Rokubê. Tous vont lui permettre d'étendre son regard au-delà des frontières de Sendai, du Japon, et même de l'Asie.

(iii) De multiples rencontres

Comme nous l'avons vu précédemment, le milieu des spécialistes des « études hollandaises » et des lettrés est en ébullition depuis le passage de Beniowski, et nombreux sont ceux qui traduisent des ouvrages sur la Russie. En 1771, Yoshio et Maeno traduisent tout d'abord l'ouvrage de Johann Hübners (1668-1731) *Kurze Fragen aus der alten und neuen Geographie* (*Brèves interrogations sur la géographie ancienne et nouvelle*), publié en 1693 et traduit en russe en 1719, en hollandais en 1722, et en français en 1757 sous le titre *La géographie universelle, où l'on donne une idée abrégée des quatre parties du monde et des différents lieux qu'elles renferment*[335]. En 1771, ils traduisent son ouvrage en six volumes *Algemeene Geographie of beschryving des geheelen Aardrijks* (Géographie générale de la

[333] HAYASHI Shihei, « Dai.ichi jôsho » (Première opinion écrite) dans *op.cit.*, 1978, p.49
[334] Cette expression est issue d'une compilation de traités militaires chinois, les *Stratagèmes des Royaumes combattants* (戰國策 *Zhàn Guó Cè*), écrits entre les 4ème et 2ème siècles avant notre ère.
[335] KATSURAGAWA Hôshû, SIARY Gérard (éd. et trad.), *Naufrage et pérégrinations d'un japonais dans la Russie de Catherine II (1782-1792)*, Paris, Chandeigne, collection « Magellane », 2004, p.40

Terre), ci-après *Géographie* (*Chiri zenshi* 地理全誌 ou *Bankokuchi chiri* 万国地理誌), publié deux ans plus tôt à titre posthume. Lors de son premier séjour à Nagasaki en 1775, Hayashi baigne donc dans un climat d'effervescence géographique qui va le marquer. A cette occasion, il s'initie également aux techniques cavalières hollandaises, et découvre un globe terrestre chez un traducteur, un certain Matsumura[336], sûrement Matsumura Genkô/ Kiminori 松村元綱君紀, qui a dévoilé l'incident Beniowski à Hirasawa. Il semble d'ailleurs que Hayashi ait reproduit des cartes que lui prête ce dernier, qu'il rapporte par la suite à Sendai et qui illustreront son *Traité pour la Défense*[337]. En 1777, il rencontre des spécialistes des sciences hollandaises éminents, tels qu'Ôtsuki Gentaku, Katsuragawa Hôshû, Udagawa Genzui 宇田川玄随 (1755-1797)[338] et Motoki Ryôei/Yoshinaga 本木良永 (1735-1794).

Du fait d'un assouplissement des restrictions concernant les contacts avec les Hollandais sous Tanuma, Hayashi s'entretient avec le directeur de la factorerie hollandaise (*opperhoofd*), Arend Willem Feith, dès son premier séjour. Hayashi prend alors conscience de la gravité du problème d'Ezo et de l'expansion orientale russe[339]. Il est vite convaincu que la puissance montante à cette époque est la Russie, et il sait de manière certaine que les Russes attendent une occasion de déferler sur Ezo. C'est lors de son deuxième séjour, en 1777-78, que Feith lui parle de l'avertissement de Beniowski.

> 安永ノ末年、[…] 和蘭人アーレント＝ウエルレ・ヘイトニ逢フ、ヘイト語テ曰、蝦夷ハ日本ト一条ノ海水ヲ隔タレバ其地勢別国ニ似タレトモ併ラ日本ヨリ少ク招諭セバ上国ノ風ヲ望テ其俗忽チ変化スベシ、其俗変化セバ其国悉ク日本ノ分内トナルベシ、和蘭ハ云ニ不レ及、欧羅巴諸国ノ風ニテ遠ク万里ヲ隔タル国ヲサヘ能招諭帰服セシメ、己レガ分国トナシテ永ク本国ノ助トス、然ル故ニ近頃、欧羅巴ノ莫斯歌末亜遠ク北海ヲ越テ蝦夷ヲ招諭スルノ志アリト語レリ[340]
>
> A la fin de l'ère An.ei, […] je rencontre le Hollandais Arend Willem Feith. Celui-ci me dit : « Ezo est séparé du Japon par un seul bras de mer, et que bien qu'Ezo soit topographiquement un pays différent, si on l'intègre et que les autochtones s'y sentent ne serait-ce qu'un peu invités, ou poussés, ils verraient nos coutumes et nous pourrions les pousser à changer les leurs. Si celles-ci changeaient, Ezo deviendrait une partie intégrante du Japon. La Hollande n'en dirait rien. Si on observe les habitudes des pays européens, ils soumettent et commandent d'autres pays qui sont éloignés de milliers de *ri*. En tant qu'entité séparée, ils aident la métropole ; c'est pour cela que, ces derniers temps, la Moscovie d'Europe traverse les lointaines mers du nord et a l'intention de soumettre Ezo ».

La traduction de Julius Klaproth [341] diffère légèrement, même si le fond reste relativement inchangé.

> Fin des mêmes années, trouvé à Nangasaki (sic) un Hollandais nommé Aarend Werle Veit. Il croyait que les mœurs et les usages du Japon pouvaient contribuer à changer ceux des Yeso. Il

[336] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.91
[337] http://kam-r.sub.jp/ainu/karatizu.html, consulté le 26/08/08
[338] Spécialiste des études chinoises, il se tourne bientôt vers les études hollandaises et devient l'élève de Katsuragawa, Maeno et Sugita.
[339] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.94
[340] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), dans *op.cit.*, 1978, p.42
[341] Disponible en ligne et en français à l'adresse suivante. http://books.google.fr/books?id=lsoNAAAAIAAJ&pg=PAi&redir_esc=y#v=onepage&q&f=false

ajouta aussi que les Moscowites pouvaient venir par la mer du nord au Yeso et s'empareraient peut-être bientôt de cette contrée, et qu'alors les mœurs et les usages y changeraient, etc. [342]

C'est lors de cette conversation avec Feith que Hayashi prend conscience pour la première fois de la réalité de la colonisation européenne et se rend compte qu'Ezo court le risque de subir le même sort. Il est tout d'un coup propulsé dans le macrocosme des relations internationales et de l'expansion territoriale, dans lequel le Japon interagit –de gré ou de force- avec les autres pays du monde. Cette vision mondiale est renforcée par des cartes de Satsuma, Tsushima, Taïwan, et de la Chine[343] qu'il consulte durant ce second séjour, jetant ainsi les bases pour son *Panorama*. Toutefois, ses nouvelles connaissances en géographie ne lui font pas oublier des connaissances plus anciennes, héritées de Sendai. Entre ses séjours à Nagasaki, il rédige ses *Réflexions sur la stèle des distances* (*Tsubo no ishibumi kô* 坪碑考).

(iv) Les *Réflexions sur la stèle des distances* (坪碑考 *Tsubo no ishibumi kô*)

En 1778, il apporte à Nagasaki ses *Réflexions sur la stèle des distances* (坪碑考 *Tsubo no ishibumi kô*) ainsi qu'une reproduction de ladite stèle, dont il demande l'introduction au médecin chinois rattachée à la résidence de Nagasaki Tei Sekijô 程赤城. Ce travail peut être considéré comme subsidiaire par rapport à ceux qui vont suivre, cependant il a une signification particulière pour lui, dans le sens où il cherche expressément une reconnaissance pour ce travail[344].

Nous avons déjà brièvement évoqué en première partie la stèle de l'ancienne place forte de Taga 多賀, siège du gouvernement de la région de Michinoku et dernier bastion de l'avancée japonaise septentrionale. Cette stèle est découverte lors du règne du 4ème seigneur de Sendai, Date Tsunamura 伊達綱村 (1659-1719) entre 1659 et 1672, elle est immortalisée par Matsuo Basho 松尾芭蕉 (1644-1694), et atteint une renommée nationale grâce à Sakuma Dôgan 佐久間洞巖 (1655-1736). L'inscription indique que « la frontière du pays des Emishi se trouve à 120 *ri*[345] [l'équivalent de 63 kilomètres actuels], la capitale à 1 500 *ri*[346] [l'équivalent de 799 km] et celui des peuples Toungouses à 3000 *ri* [l'équivalent de 1 599 km]»[347] (去蝦夷国界百廿里、去靺鞨国界三千里). (On pourra de nouveau consulter l'annexe VIII). Ce qui est important ici n'est pas l'exactitude géographique de ces indications, mais l'affirmation d'une volonté de domination septentrionale jusqu'aux confins des terres. En outre, Ara.i et Sakakura ont déjà évoqué cette stèle dans leurs ouvrages respectifs sur Ezo, toutefois il est difficile de savoir si Hayashi a les a déjà lus à cette époque, vu qu'il ne les cite pas. Il est possible qu'il ait

[342] RINSIFÉE (Shihei Hayashi), *San kokf tsou ran to sets, ou Panorama général des trois royaumes*, traduction Julius von Klaproth, Oriental Translation Fund, Londres, 1832, 257 p.
[343] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.91
[344] *Ibid.*, p.100
[345] *Ri* 里 : ancienne unité de distance japonaise, héritée de la Chine. Sous l'État régi par les codes, un *ri* équivaut à cinq *chô* (l'équivalent de trois cents pas, soit environ 533 mètres). Sous les Tokugawa, un *ri* équivaut à 36 *chô*, soit 3924 m (à Meiji, un *ri* équivaut à 3927, 27 mètres, soit 3,9 km), cependant dans les temps plus reculés, un *ri* équivalait à environ 6 *chô*, soit environ 654 mètres. Un *ri* actuel équivaut à 5,3 *ri* anciens, un *ri* ancien équivaut à 0,18 *ri* actuel. (On pourra consulter l'annexe II)
[346] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.101
[347] KOJIMA Kyôko, *Emishi, Ezo kara Ainu e* (Des Emishi et des Ezo aux Aïnous), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Rekishi bunka Laiburarî » 273, 2009, p.46

découvert son existence par Fujizuka Tomoaki 藤塚知明 (1737-1800)[348] ; on sait en effet que les deux personnes sont proches, grâce à une lettre envoyée par Shihei à Fujidzuka le 18ème jour du 12ème mois de 1772[349]. Etant associé au fief de Sendai, l'étude de cette stèle intéresse tout particulièrement Hayashi. En outre, on peut se demander si le titre de son écrit n'est pas un jeu de mot entre l'homophonie de *tsubo no ishibumi* 壺の碑 (la « stèle recouverte »), expression poétique typique des poèmes japonais *waka* puis *haiku* pour désigner un objet des temps anciens ou égaré, et *tsubo no ishibumi* 坪碑 (la « stèle indiquant les distances »). Ceci aurait peut-être pu attirer un lectorat de lettrés classiques.

La stèle désignée par l'appellation *Tsubo no ishibumi* a une importance particulière pour de nombreux lettrés et explorateurs du septentrion ; elle a par ailleurs été l'objet de nombreux débats parmi eux. L'existence d'une telle stèle, évoquée dès la fin du 12ème siècle, dans les *Notes des Manches* (*Shûchûshô* 袖中抄[350]),

> みちのくの奥につものいしぶみあり、日本のはてといへり。但、田村将軍征夷の時、弓のはずにて、石の面に日本の中央のよしをかきつけたれば、石文といふといへり。信家の侍従の申しは、石面ながさ四五丈計なるに文をゑり付けたり。其所をつぼと云也[351]
>
> Il y a dans la région de Michinoku une stèle recouverte, dont on dit qu'elle indique le bout du Japon. Toutefois, à l'époque du général pacificateur des barbares Tamura, comme les encoches où l'on bande la corde d'un arc, dans la face de la stèle est gravée la limite du Japon central, on dit donc que c'est une épigraphe.

Cette stèle est considérée par certains comme étant la stèle du château de Taga (Sakuma Dôgan, Mito Mitsukuni, Ara.i Hakuseki, Hayashi Shihei, Matsuo Bashô, etc.), d'autres pensent que la *Tsubo no ishibumi* ne fait pas référence à la stèle de Taga, mais à une autre stèle, à Nambu, qui n'aurait pas encore été découverte. C'est le cas de Furukawa Koshoken, Sugae Masumi, Matsuura Takeshirô, Yoshida Tadakichi, etc. Enfin, d'autres, tels de Tachibana Nankei, pensent qu'il existait deux stèles, une à l'est (Nambu) et une à l'ouest (Taga). En sus, si l'authenticité de la stèle de Taga a longtemps été mise en doute, elle est aujourd'hui acceptée par tous les chercheurs. A l'heure d'aujourd'hui aucune stèle n'a été découverte à Nambu.

La réflexion menée par Hayashi sur la stèle n'est pas épigraphique, ce qui l'intéresse est le problème des frontières d'Ezo et l'inscription 去蝦夷国界一百廿里 (« A 120 *ri* de la frontière avec le pays Ezo »). A cette époque, le district de Monô 桃生郡 (compris dans le fief de Sendai) correspond à la limite du pays emishi[352]. On peut imaginer que si Hayashi a porté un tel intérêt à cette stèle, c'est pour son rôle de preuve historique de l'expansion septentrionale japonaise, de son insertion dans l'histoire du Japon, de la réussite militaire qu'elle représente ? Peut-on parler alors d'une sorte d'irrédentisme primaire chez Hayashi? Ou alors

---

[348] Fujizuka Tomoaki 藤塚知明 (1737-1800) : Brillant dans ses études de lettres classiques, il devient vite connu dans le fief de Sendai. Il rédige des nombreux écrits, dans les Réflexions historiques critiques concernant la stèle des distances (*Tsubo no ishibumi shi shô kô* 坪碑史証考) en 1781.

[349] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.105

[350] Compilation de poèmes *waka* en vingt livres réalisée entre 1185 et 1190.

[351] SASAKI Kôji, « Kita Ôshû no rekishi ni okeru denshô no ichi : bunkaronteki shiten yori » (La position de la transmission du folklore dans l'histoire de la région septentrionale de l'Ôshû), *Hirosaki daigaku kokushi kenkyû*, n°77, 1981, p.4

[352] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.100

Hayashi s'intéresse-t-il à cette stèle du fait de la renommée dont elle profite, espérant qu'elle puisse rejaillir sur lui ? Quoiqu'il en soit, il évoque de nouveau la stèle dans son *Panorama illustré des Trois Royaumes* (*Sangoku tsûran zusetsu* 三国通覧図説) de 1785.

(v) La *Deuxième Opinion écrite* (*Daini jôsho* 第二上書)

La *Deuxième Opinion écrite* date de 1781. Elle complète la première, en mettant un accent particulier sur l'urgence de changements à entreprendre, du fait des famines qui sévissent dans le nord, mais aussi de l'extension des autres pays, dont la Moscovie. Après ses séjours à Nagasaki, Hayashi est beaucoup plus au fait de la réalité du monde européen, et il s'agit moins d'anticipation que de réaction à une menace réelle ; quinze ans après sa première *Opinion*, l'urgence est d'autant plus palpable dans ses propos :

> 異国にては湯武の所業又は韃靼の唐山を取り、阿蘭陀、莫斯哥未亜[353]、などが地を広め候大業、皆一代一主の力にて致す事に御座無候皆掟を遠く子孫へ伝へ候故に御座候[354]
>
> Dans les pays étrangers, ils expérimentent avec les armes automatisées fonctionnant à la vapeur ; en sus, les Tartares ont pris la Chine, et la Hollande, la Moscovie ont toutes pour objectif gouvernemental d'agrandir leur pays. Aucun ne souhaite l'accomplir en une seule génération de souverain, mais ils laissent des instructions pour les générations futures dans cet objectif.

Ici Hayashi souhaite mettre en exergue le fait que les décisions qui seraient prises à l'heure où il écrit ces lignes serviraient pour les générations futures ; il affirme que les autres pays ont déjà mis en place des mesures pour élargir leur pays, et qu'il ne faut pas prendre plus de retard. Il propose le développement d'activités qu'il juge lucratives et utiles à la prospérité du pays : les vers à soie, le *Toxicodendron succedaneum* (*haze* 櫨, un arbre qui produit un latex utilisé dans la préparation de la laque), le mûrier, mais aussi l'holothurie bouillie et l'abalone séchés (tous deux des produits d'Ezo)[355].

On perçoit ici l'envie de Hayashi de mettre en lumière l'urgence dans laquelle se trouve le Japon, et de proposer des mesures concrètes. Pour ce faire, il va ensuite mettre à profit les informations qu'il a obtenues à Nagasaki. Il écrit deux ouvrages en 1785 ; il illustre ses connaissances géographiques dans le premier, le *Panorama illustré des Trois Royaumes* (*Sangoku tsûran zusetsu* 三国通覧図説), et ses connaissances en matière de sciences militaires et de contexte international dans son *Traité sur la défense d'un pays maritime* (*Kaikoku*

[353] Il est intéressant d'analyser les idéogrammes choisis pour retranscrire « Moscovie » (mo-shi-ko-bi-a). En effet, ils l'ont été pour leur prononciation phonétique sino-japonaise, mais le sens associé à ces idéogrammes n'est pas sans intérêt. 莫 (*mo*) peut signifier « la fin » d'une journée ou d'une année, « vaste », quelque chose qui pousse de manière épaisse, indiquer la négation, ou même rentrer dans la composition d' « idiot ». 斯 (*shi*) peut signifier « couper », « déchirer ». 哥 (*ko*) étonnamment est un terme affectueux pour désigner le « grand frère », ou le chant. Enfin le composé 未亜 (*biya* ou *miya*) peut signifier « pas encore l'Asie ».

[354] HAYASHI Shihei, « Dai ni jôsho » (Deuxième opinion écrite), dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 3 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.58

[355] *Ibid.*, p.69-70

heidan 海国兵談). Nous n'aborderons pas le second écrit dans cette partie, car il est publié en 1791, dans un nouveau contexte politique.

(vi) Le *Panorama illustré des Trois Royaumes* (*Sangoku tsûran zusetsu* 三国通覧図説) de 1785

Le troisième séjour à Nagasaki de Shihei, en 1781-82, a pour but affiché de reproduire les cartes nécessaires à joindre à l'ouvrage qu'il est en train d'écrire, le *Panorama illustré des Trois Royaumes*[356](*Sangoku tsûran zusetsu* 三国通覧図説, ci-après *Panorama*). Durant son séjour, il a l'occasion de visiter un bateau hollandais et se rend compte à cette occasion du retard technique naval du Japon. En 1782, il écrit sa *Description Illustrée d'un bateau hollandai*s (*Orandasen zusetsu* 阿蘭陀船図説)[357] ; on retrouvera ses remarques concernant la nécessité de développer les techniques navales militaires japonaises dans son *Traité de défense d'un pays maritime* (*Kaikoku heidan* 海国兵談).

La rencontre la plus significative qu'il fait durant ce troisième séjour est sans nul doute celle de Kudô Heisuke. On ne sait pas vraiment comment les deux personnages se sont rencontrés, mais ils ont déjà en commun d'être des ressortissants du fief de Sendai. En outre, on sait que Hayashi est proche de Morishima Chûryô 森島中良 (1756-1810), qui se trouve être le frère cadet biologique de Katsuragawa Hôshû et un disciple de Yoshio Kôgyû[358] ; c'est certainement par leur intermédiaire qu'ils se sont rencontrés. Kudô a déjà écrit sa pétition au shogunat -les *Réflexions*- dans laquelle il développe ses arguments quant à la nécessité de développer l'île d'Ezo et d'ouvrir un commerce avec les Russes. Shihei ne l'a pas encore lu, mais ses interrogations concernant la défense du territoire national et son intérêt grandissant pour les informations concernant l'étranger sont sans doute liées à des discussions avec Kudô relatives à son contenu[359].

Le *Panorama* est plus connu au Japon que les *Réflexions sur les rumeurs à propos de la Russie* (*Aka-ezo fûsetsukô* 赤蝦夷風説考) de Kudô bien qu'il paraisse deux ans plus tard, en 1785[360]. Si cet ouvrage traite de la Corée, des îles Ryûkyû et d'Ezo, ainsi que très brièvement des Îles Bônin[361]-, c'est bien le territoire septentrional qui est traité avec le plus de force, et plus des deux tiers de l'ouvrage lui sont consacrés. C'est Katsuragawa Hôshû qui en rédige la préface[362].

---

[356] ARAKAWA Hiroshi, *op.cit.*, p.9

[357] HAYASHI Shihei, « Orandasen zusetsu » (Description Illustrée d'un bateau hollandais), dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 1 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.69-76

[358] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.188

[359] ARAKAWA Hiroshi, *op.cit.*, p.9

[360] WADA Toshiaki, *op.cit.*, p.15

[361] C'est le premier ouvrage en langue japonaise concernant les îles Ogasawara, d'après Tanaka Hiroyuki (traduit par Stephen Wright Horn). http://nihongo.hum.tmu.ac.jp/~long/bonins/04tanaka.htm#_edn1, consulté le 1er août 2013

[362] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des trois royaumes), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des

❖ Un titre à la hauteur de l'ambition de Shihei

Si l'on analyse brièvement le titre, on peut noter que les trois pays qui représentent les trois thématiques principales de l'ouvrage sont placés au même niveau, et leur ensemble est désigné par l'expression *sangoku* (三国), ou « trois pays ». Ils ont certes en commun le fait que les contacts entre eux et le Japon se font par l'intermédiaire de trois fiefs (Tsushima pour la Corée, Satsuma pour les Ryûkyû et Matsumae pour l'île d'Ezo), toutefois si la Corée et les Ryûkyû ont à leur tête des rois, les habitants de l'île d'Ezo ne possèdent pas de structures étatiques organisées, ni de gouvernement unifié. Hayashi le précisera dans la partie relative à l'île.

Sans doute ce titre fait-il référence à la vision japonaise antique d'un monde composé de trois entité, évoquée précédemment : le Japon (*wagachô* 我が朝), la Chine (*shintan* 震旦, ou *kara* 唐) et l'Inde (*tenjiku* 天竺). Peut-être fait-il également écho au *Wakan sansai zue* 和漢三才図会, l'*Encyclopédie Illustrée sino-japonaise* de Terajima Ryôan 寺島良安, elle-même inspirée d'une encyclopédie chinoise antérieure, publiée en 1609 (*Sancai Tuhui* 三才圖會), *l'Encyclopédie Illustrée des Trois Domaines*. Ces références peuvent servir à donner une crédibilité à l'œuvre de Shihei, qui n'a pas encore écrit d'ouvrages de grande notoriété, et à l'intégrer dans la lignée des penseurs ayant tenté de replacer le Japon dans le monde. En outre, un tel titre semble indiquer sa volonté d'englober ce dernier dans sa réflexion ; on est loin des considérations circonscrites au fief de Sendai.

❖ En quête de postérité et de gloire

Hayashi Shihei semble vouloir se créer un nom, et obtenir une certaine notoriété par le biais de cette œuvre. Ses écrits précédents ont fait office d'étapes dans un schème qui vise à ce qu'il soit lu à Edo, et ce parmi les plus hautes sphères du pouvoir. Ce texte ne retient pas l'attention du *rôjû*, mais Shihei apprendra qu'il a été lu par l'empereur Kôkaku 光格天皇 (1771-1840), et se rendra à Kyôto. Cette recherche de la gloire et de la postérité ne passe pas inaperçue parmi ses contemporains ; Kudô dit de lui qu'il « sait bien peu de choses et est têtu, mais qu'il possède de nombreuses convictions. » (*sogan nari toiedomo shinjutsu no miru beki mono no ari* 疎頑なりと雖も心術の見るべきものあり)[363]. Quand Hayashi lui demande plus tard d'écrire l'introduction de son *Traité*, il ne se contente pas de le critiquer sévèrement pour sa recherche de gloire (*meiyoyoku* 名誉慾), il entrevoit son destin.

> 子平者慷慨之士也。（中略）子平蔑視。不為家。（中略）皆言当世之策。（中略）其論説確実激切。[364]

Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.55-56

[363] WADA Toshiaki, *op.cit.*, p.16

[364] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense des pays maritimes), dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 1 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.79

Shihei effectue une lamentation patriotique. […] Il est méprisé. Son travail traité d'affabulations. […] Il veut qu'on parle de lui. […] Ce qu'il écrit est véritablement l'objet d'un débat épineux.

Wada Toshiaki, dans son commentaire, exprime les choses beaucoup plus directement :

卿才疎にして行詭なり。後必ず禍あらむ。著述は難事なり、しかも卿これを忽かにす。我れひそかに卿の為取らず。卿自ら謂う、慾寡しと。而して常に名を貪るは何とぞ[365]
Il est traité d'idiot talentueux et ses écrits d'affabulations. Il va certainement lui arriver quelque chose de funeste. Il évoque des choses difficiles, mais il néglige son propre sort. Il ne prend aucune mesure de discrétion. Il dit lui-même qu'il ne veut que peu de choses en ce monde. Pourquoi veut-il donc tellement se créer un nom ?

Hayashi semble également être un adepte du « name-dropping » quand il demande à deux lettrés reconnus comme spécialistes des relations avec l'étranger de leur temps, Kudô et plus tard Katsuragawa Hôshû, de rédiger les préfaces de ses ouvrages.

❖ Le *San kokf tsou ran to sets* de Rinsifée : une traduction française dès 1832

Sans le savoir, Hayashi se fait un nom avec son *Panorama*[366] en Europe. Il y est rapporté par Isaac Titsingh, l'*opperhoofd* de Dejima, qui le traduit en français. A sa mort, le sinologue français Jean-Pierre Abel-Rémusat[367] en fait l'acquisition. A la mort de ce dernier, Julius Klaproth[368] révise la traduction de Titsingh et fait publier le texte en 1832, grâce au soutien de la Fondation Orientale de Traduction de Grande-Bretagne et d'Irlande (*Oriental Fund of Translation of Great Britain and Ireland*), sous le titre *San kokf tsou ran to sets, ou Aperçu général des trois royaumes*, écrit par Rinsifée[369]. On entrevoit ici une tentative de retranscrire le titre japonais à l'aide de la phonétique française ; quant au nom de Hayashi, on préfère à celui-ci la lecture sino-japonaise *Rin*, qu'on accole à un Shihei, dont les Français n'arrivent parfois pas à prononcer le « h » aspiré. L'intérêt dont font preuve les puissances

[365] WADA Toshiaki, *op.cit.*, p.16
[366] Disponible en ligne et en japonais à l'adresse suivante : http://record.museum.kyushu-u.ac.jp/sangokutu/, consultée le 1er août 2013
[367] Jean-Pierre Abel-Rémusat (1788-1832) : sinologue et orientaliste français. Il est nommé au Collège de France en 1814, où il est titulaire d'une chaire en langue et littérature chinoises et tartares-mandchoues. Il participe également aux cours de l'Ecole des Langues Orientales, l'ancêtre de l'Institut des Langues et des Civilisations Orientales.
[368] Julius Heinrich Klaproth (1783-1835) : linguiste et orientaliste allemand. Avec Jean-Pierre Abel-Rémusat, il est considéré comme le plus grand orientaliste de son temps. Il s'intéresse très tôt à la culture chinoise, et publie dès 19 ans l'*Asiatisches Magazin*. Par la suite, en plus de la langue chinoise, il étudie les langues asiatiques, dont l'afghan et l'ouïghour. Il est un membre fondateur de la Société Asiatique de Paris. Il part à Irkoutsk en 1806 pour participer à la première ambassade russe de Golovkine en Chine, mais celle-ci n'a finalement pas lieu. Cependant, il y apprend l'existence d'une école gouvernementale d'apprentissage du japonais, enseigné par des naufragés, dont un certain Shinzô d'Ise, rebaptisé Nikolaj Kolotygin. Celui-ci lui enseigne quelques rudiments de japonais. (A ce sujet, voir WALRAVENS Hartmund, « Julius Klaproth : His Life and Works with Special Emphasis on Japan » (Julius Klaproth : sa vie et son œuvre, avec un focus particulier sur le Japon), *Japonica Humboldtiana*, n°10, 2006, p.177-191)
[369] Certains préfèrent la lecture sino-japonaise *rin* à la lecture japonaise *hayashi* du caractère 林 formant le nom de famille de Shihei.

européennes, -dont la France- pour cet ouvrage démontrent les enjeux d'une meilleure connaissance du Japon, mais aussi de la région du Pacifique nord, en ce début de 19ème siècle.

On apprend dans la préface de Klaproth que s'il a fait preuve d'autant d'intérêt pour ce texte et sa traduction, c'est parce qu'il a déjà eu en main un exemplaire original à Irkoutsk en 1805, lors de son voyage en vue de participer à la première ambassade russe de Golovkine en Chine. Celle-ci n'a finalement pas lieu, toutefois Klaproth profite lors de sa traduction des conseils d'un Japonais naufragé japonais, installé à Irkoutsk, du nom de Sin sou [Shonzô], originaire d'Ise et baptisé dans la foi orthodoxe sous le nom russe de Nicolas Kolotyghin[370] (nous en reparlerons plus en détail par la suite). Il dit s'appuyer également sur deux autres relations concernant Yeso (sic), l'une datant de 1720, écrite par le docteur Faksikf (Ara.i Hakuseki) et l'autre de 1752, de la main de Georg Wilhelm (Stöller) Steller (1709-1746)[371]. La présence de cet ouvrage à Irkoutsk est la preuve que les Russes -comme les Français et les Anglais qui en financent la traduction- y accordent un vif intérêt. Klaproth confirme la supériorité de la partie concernant l'île d'Ezo sur les deux autres.

> La partie la plus intéressante du livre de Rinsifée me paraît être la grande description de l'île de Yeso, située au nord du Japon et habitée par les Aïnos ou Kouriles, qui occupent non seulement l'archipel désigné par leur nom, mais aussi la grande île de Tarakaï, connue en Europe sous la dénomination impropre de Sakhalien, ainsi que la pointe méridionale du Kamtchatka.[372]

❖ Une vue d'ensemble du *Panorama*

Hayashi Shihei souligne dans son introduction l'importance capitale des connaissances géographiques pour la défense nationale. Nous citerons Klaproth quand sa traduction correspond au contenu de Hayashi, en ajoutant, le cas échéant, certaines tournures du texte original.

> Les connaissances géographiques sont d'une haute importance. Si ceux qui habitent les palais et tiennent les rênes du gouvernement manquent de ces connaissances, comment pourront-ils réussir à apaiser les troubles et à avoir soin du peuple (大哉地理ノ肝要ナルコト、ケダシ廊廟ニ居テ国事ニ與ル者地理ヲ知ラザルモノハ治乱ニ臨テ失有[373]) ? Ils ne feront que des fautes. Si le militaire, qui doit protéger la patrie et livrer des batailles, est ignorant en géographie, sera-t-il en état de choisir le terrein (sic) pour y établir un camp, sans commettre des erreurs ? […] On doit sentir que cette science n'est pas facile à acquérir, car la géographie ne peut être enseignée en peu de mots. Aussi doit-on s'abstenir de vouloir connaître tous les pays du monde ; mais il ne faut pas non plus se borner à la connaissance seule de notre patrie. M'étant convaincu que c'est ce que l'on peut faire de mieux, je publie à présent de nouvelles cartes des pays qui entourent le pays. […][374]

---

[370] Il s'agit ici de Shinzô 新蔵, compagnon de Daikokuya Kôdayû, Isokichi et Koichi, il dérive jusqu'aux Aléoutiennes en 1782, avant d'être secourus par des chasseurs russes en 1787 et d'être emmenés au Kamtchatka. Il devient le traducteur officiel de bureau gouvernemental à Irkoutsk et prend le nom de Nikolaï Petrovitch Kolotyghin. Il accompagne Tsûdayû à son retour au Japon lors de l'expédition d'Ivan Fédorovitch Krusenstern (1770-1846) en 1803-6.

[371] Du nom de Georg Wilhelm (Stöller) Steller (1709-1746), botaniste allemand qui voyage au Kamtchatka avec Stepan Petrovitch Kracheninnikov entre 1738 et 1740, avant de rejoindre l'expédition de Béring ; il donne son nom à des espèces d'aigles, de lions de mer et de canards, et d'autres animaux, qu'il est le premier à décrire.

[372] RINSIFÉE, traduction par Julius Klaproth, *San kokf tsou ran to sets, ou Panorama général des trois royaumes*, Oriental Translation Fund, Londres, 1832, p.IV

[373] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des trois royaumes), *op.cit*., 1979, p.57

[374] RINSIFÉE, *op.cit.*, p.5

La carte d'Ezo a été « complétée d'après la description du docteur Faksikf [Hakuseki], et d'après une autre rédigée par Kanefori »[375] (On pourra consulter la carte 43 de l'annexe XIII). Ici, le mot *kanehori* signifie littéralement « creuser pour de l'or » ; dans le texte original il est question des *Essais des Mers du Nord*, écrits par un chercheur d'or (*yurigane-ka* 淘金家[376]). Il s'agit bien sûr de Sakakura Genjirô.

> 小子ヒソカニ憶ウ、皆過及バザルカト。コノ故今新タニ本邦ヲ中ニシテ朝鮮、琉球、蝦夷及ビ小笠原島即伊豆ノ無人島ナリ等ノ国ヲ明スコト小子微意有。（中略）コレ小子コノ図ヲ作テ世人ニ示ス所ナリ。[377]
>
> Ce que je sais au fond de moi, ne devrais-je pas le transmettre au monde ? Pour cette raison, je souhaite aujourd'hui mettre en lumière les pays que sont la Corée, les Ryûkyû, Ezo et les îles Ogasawara (c'est-à-dire les îles inhabitées d'Izu), situés autour du nôtre. […] J'ai dessiné ces cartes et les révèle aujourd'hui au monde.

Dès les premières lignes, Hayashi se permet de donner des conseils au shogunat, et de mettre en exergue la nécessité et la difficulté des connaissances géographiques.

> Ni les riches, ni les pauvres, ni les lettrés, ni les militaires, parmi mes compatriotes, n'ont une notion bien exacte de ces trois royaumes, et mon but a été de les [Corée, Riou Kiou, Yeso, Oo gasa wara sima] leur faire connaître.[378]

❖ A propos d'Ezo

Il semblerait donc qu'à part lui, personne -y compris le shogunat-, ne possède les connaissances en géographie nécessaires concernant les pays limitrophes du Japon. Hayashi cite malgré tout ses sources concernant l'île d'Ezo en introduction : la *Description d'Ezo* (*Ezo shi* 蝦夷志, 1720) d'Ara.i Hakuseki, les *Essais des Mers du Nord* (*Hokkai zuihitsu* 北海随筆, 1739) de Sakakura Genjirô, les conversations qu'il a pu avoir avec Kudô ou le directeur de la factorerie hollandaise Feith, ajoutés aux dires d'un habitant de Matsumae, Rokubê 六兵衛, qu'il rencontre au cours de l'un de ses voyages en 1772[379]. Il prône dans cet ouvrage l'importance des connaissances géographiques et l'élargissement territorial pour comme dispositifs de défense nationale ; d'après Wada Toshiaki, on peut déjà parler de proto-militarisme[380].

Dans ce chapitre, il développe cinq idées principales, lui servant d'arguments à une expansion territoriale japonaise sur toute l'île d'Ezo. Il évoque tout d'abord la menace russe en s'attardant sur la gestion du Kamtchatka par les Russes et leurs interactions avec les populations locales. Ensuite, il aborde le sujet des ressources naturelles exploitables dans l'île.

---

[375] RINSIFÉE, *op.cit.*, p.7
[376] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des trois royaumes), *op.cit.*, 1979, p.58
[377] *Ibid.*, p.57
[378] RINSIFÉE, *op.cit.*, p.6
[379] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des trois royaumes), op.cit., 1979, p.79
[380] WADA Toshiaki, *op.cit.*, p.19

Puis, il invoque la légitimité d'une expansion à l'île d'Ezo toute entière et non seulement à Matsumae. Enfin, il affiche le devoir de civilisation, ainsi que la facilité de soumission des Aïnous.

Il commence, comme de coutume, par une introduction géographique pour replacer Ezo, les distances entre le Japon et différents *basho* (dont Sôya ou Kiitappu[381]), l'existence de Karafuto (dont le véritable toponyme est Taraika[382]). Il évoque brièvement les denrées échangées dans cette région, puis aborde la question des Kouriles ; elles sont au nombre de trente-sept et seules deux d'entre elles sont en contact étroit avec Ezo : Kounachir et Itouroup (三十七島アリ此中、蝦夷ト通スルモノ只二ツ、曰、クナシリ、曰、エドロフ也[383]). Il enchaîne avec la présence russe dans ces îles et un sommaire de l'expansion orientale russe.

> 此三十七島ヲ過テ東ニ又国アリ加模西葛杜加ト云是又韃靼ノ地続ニテ蝦夷国ノ北ヲ取巻テ東へ延タル遠地也日本寛文ノ頃、欧羅巴洲、莫斯哥未亜ノ女帝、大豪傑ニシテ（中略）次第ニ韃靼ノ北辺ヲ略シテ終ニ日本元文ノ頃迄ニ東ノ限リ加模西葛杜加ノ岬マデ、日本道三千余里ヲ莫斯哥未亜ノ領国ト為テ、彼ノ国ヨリ代官ヲ置テ国事ヲ勤メシムル也然レドモ其地穀帛ナシ其貢物ハ、人別ニ因テ一人ヨリ一獣皮ヲ取ト云[384]
> Si l'on traverse ses trente-sept îles, on trouve de nouveau un pays. Il s'appelle le Kamtchatka. C'est un pays lointain qui, au départ de Tartarie, en suivant ces terres, a soumis et englobé les terres au nord d'Ezo. Pendant l'époque Kambun, l'impératrice de Moscovie, en Europe, une personne extrêmement valeureuse [385] […] a progressivement envahi jusqu'aux côtes septentrionales de la Tartarie, et finalement, dans les années Ghen Boun (sic) [1736 à 1740], les Moscovites arrivèrent jusqu'à l'extrême pointe du Kamsikattka (sic), et étendirent de cette manière leur pays à 3000 *ri* japonais. Ils y ont un gouverneur (*daikan* 代官), mais comme on ne trouve dans ce pays ni grain, ni étoffe, chaque habitant est tenu de donner au gouvernement une peau par an.[386]

> 此島彼カ手ニ入タリト覚ヘテ近頃ハ此島ニ莫斯哥未亜人、多ク住居スル由也是ヲ基本ニシテ此頃ハ蝦夷ニ近キ、エドロフ江来テ交易ヲスル也然レドモ其交易ニ来ル本心計リ難シ、若クハ、エドロフヲ呑ノ意志ニハ不有歟[387]（中略）既ニラッコ島ヲ取テ、エドロフヲナツケシ上ハ又一タビ西ニ観ミバ、蝦夷ノ東北部ニ至ルベシ、日本ト蝦夷トハ唇歯ノ国ナリト察スベシ。[388]
> Ils ont mis la main sur cette île [Itouroup] et ces derniers temps, s'y sont rendu des Moscovites en grand nombre pour s'y installer, et y installer des bases. Récemment, ils s'approchent d'Ezo, se rendent jusqu'à Itouroup et y commercent. Toutefois, il est difficile d'établir si le commerce est bien leur véritable intention ; n'ont-ils pas l'intention de s'emparer d'Itouroup ? […] Ils se sont déjà emparés de l'Île aux Loutres, s'ils portent ne serait-ce qu'une fois le regard vers l'ouest jusqu'à Itouroup ou Akkeshi, il portera jusqu'au nord-est d'Ezo, en sachant qu'Ezo et le Japon sont comme lèvres et dents, il faut se méfier.

Nous joignons ici la traduction de Klaproth, qui intègre les notes explicatives laissées par Hayashi. On peut apprécier la justesse de sa traduction, qui ne fait défaut qu'à certains moments, comme dans la dernière phrase, ici inexacte ; l'expression *Nihon to Ezo wa shinshi*

[381] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.33
[382] *Ibid.*, p.34
[383] *Ibid.*, p.35
[384] *Ibid.*, p.35-36
[385] Nous proposons ici notre traduction, la fin de la phrase propose celle de Klaproth. Les traductions de Klaproth sont indiquées par une référence bibliographique.
[386] RINSIFÉE, *op.cit.*, p.196
[387] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.36
[388] *Ibid.*, p.74

no kuni nanodakara 日本と蝦夷は唇歯の国なのだから signifie plutôt que ces deux entités sont proches comme « lèvres et dents ». Cette inexactitude prête à sa traduction une nuance défensive.

> Les Moscovites habitent en grand nombre [à Rakko sima], et ils ont des relations avec les Yeso à Etorofou [Itouroup], où ils font un petit commerce avec eux et leur apportent du poivre, du sucre en poudre et un peu de drap. […] Les habitans (sic) de Yedorofou leur demandèrent à leur arrivée, dans quelle intention ils venaient, quel était leur pays. Ils répondirent qu'ils étaient d'Oroshiya, comme les habitans de Yeso l'appellent. Tantôt prononcé Oroshiya ou Rousiya. La capitale de Rousiya est Moskoviya, comme Yedo est celle du Japon. Les habitans de ce pays s'habillent comme des Hollandais, tant pour la coupe que pour la couleur des habits ; cependant ils préfèrent le rouge. C'est pour cette raison que les Yeso les appellent Fori sii Siyamo[389] (rouge-bon-homme) […]. Comme ils se sont emparés de Rakko sima et qu'ils viennent à Yedorofou et à Natsoukesi (Atskesi), ils pourraient bien avec le temps, s'étendre jusque dans la partie occidentale du Yeso, tourner les yeux sur les tribus du nord-est de ce pays, et arriver ainsi au Japon. Le Yeso est pour notre royaume, comme les lèvres et les dents sont pour le corps. Il faut donc être sur ses gardes. [390]

Dans cette partie, Hayashi met en exergue la mise en place d'un système de domination locale, sous la forme d'un administrateur et de la remise d'un tribut, dans le cadre de la politique expansionniste russe. Les Russes semblent désormais confrontés à l'océan, ne peuvent plus s'étendre à l'est et n'ont d'autre choix que de se tourner vers le sud, c'est-à-dire vers les Kouriles, l'île d'Ezo, puis le Japon. Il semble que Hayashi ne soit pas au fait des missions d'expansion vers les Aléoutiennes et l'Amérique du nord. Il enchaîne avec la facilité avec laquelle les Russes sont parvenus à soumettre les populations locales (« bêtes et bonnes » 蝦夷ノ性、愚ニシテ善也[391]), sous-entendant qu'une telle chose serait également aisée pour le Japon.

> La nature des indigènes est bête et heureuse. Quand les Russes ont essayé d'établir le contact avec eux, ils n'ont pas utilisé la force, et il n'y eut aucune rébellion (暴逆ヲ不為[392]). Ceci consiste à mettre en place des techniques pour les apprivoiser en utilisant la civilisation et la force [*bunbi aikanete* 文武相兼ねて]. Comme Ezo est un pays froid, il faut les protéger du froid grâce des *dotera* [kimono rembourré], pour qu'ils abandonnent les vêtements en écorce et arrivent à supporter la glace, ravir leurs papilles indigènes grâce au goût du sucre et au goût du saké, de temps en temps, il fallait faire résonner le fusil pour la discipline. […] Les Yeso, quoique stupides, sont pourtant d'un bon naturel. Ils n'achètent pas d'armes chez les Russes qui les visitent, car ils n'en ont pas besoin, et ne pensent pas à se révolter. Comme le Yeso est un pays froid, ils reçoivent d'eux principalement du poivre qu'ils prennent pour se garantir intérieurement contre le froid ; des habits fourrés qui les protègent contre le vent glacial, du sucre, qu'ils aiment par-dessus tout pour sa douceur, et de l'eau-de-vie qu'ils boivent en guise de vin. Les Russes font peur aux insulaires par le bruit de leurs grands canons. [393]

---

[389] Ici, on retrouve le mot aïnou *shisam*, retranscrit par Klaproth ; dans le texte original, il s'agit de シイシャモ. Ce mot signifie « voisin », et est le même mot employé pour désigner les Japonais. Peut-être s'agirait-il du mot *fure shisam*, qui pourrait signifier « voisins rouges ». Voir HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des trois royaumes), *op.cit.*, 1979, p.74

[390] RINSIFÉE, *op.cit.*, p.198

[391] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.36

[392] *Ibid.*, p.36

[393] RINSIFÉE, *op.cit.*, p.199

On retrouve ici des éléments du discours de Feith concernant l'assimilation des autochtones, que Hayashi s'est depuis approprié, en le citant toutefois. Il précise que cette tâche serait relativement facile, dans le sens où l'on a ici affaire à des indigènes bêtes et heureux. En outre, l'un des arguments qu'il utilise pour justifier ce besoin d'assimilation est le comportement des autochtones vis-à-vis des ressources à leur disposition, telles que l'or.

> A Ezo les montagnes remplies d'or sont nombreuses (其国ニ第一金山甚多シ), et les *Ezojin* ne savent pas les creuser. Il y aussi des gisements d'argent et de cuivre, ainsi que de nombreuses résurgences de poussière d'or. Ils ne les collectent pas et les jettent vainement, et c'en est navrant. Peut-être que la Russie s'en empare discrètement. (是等ノ金銀ヲ不取シテ空ク捨置コト可借コト也、竊ニ億フ今取スンハ後世必、莫斯哥未亜取ヘシ[394]) La protection de ces ressources est capitale. […] Cependant, on ne récolte ni l'or, ni l'argent à Yeso, de peur que les Moscovites ne s'emparent de ce pays. Quand même les Japonais voudraient exploiter ces lavages d'or, le climat de Faboro s'opposerait à cette entreprise ; car il serait à craindre que les ouvriers ne mourussent de froid, ou ne tombassent malades. Il faudrait donc bien réfléchir avant de l'entreprendre. […] Il est à regretter qu'on n'exploite pas les mines d'or et d'argent de ce pays.[395]

Dans cet extrait, Hayashi met en lumière sans le savoir un débat qui animera les lettrés à partir de 1792 : faut-il développer Ezo avant que les Russes ne le fassent (discours des « activistes » 積極論 *sekkyoku-ron*), ou faut-il au contraire laisser l'île en l'état pour ne pas attirer leur convoitise (discours des « passifs » 消極論, *shôkyoku-ron*). Il semble qu'il fasse partie des premiers.

Hayashi enchaîne avec une sous-partie dédiée aux ressources sylvicoles, animales, halieutiques. Pour clore cette partie, Hayashi pose une question rhétorique :

> 密憶今取スンハ後世心、莫斯哥未亜取ヘシ、莫斯哥未亜、既ニ是ヲ取ハ、臍ヲ噛トモ、遅カルヘキ歟[396]
> Si l'on y réfléchit à part soi, si l'on ne s'en empare pas [des ressources d'Ezo], la Moscovie le fera, et si la Moscovie l'a déjà fait, ne nous mordrions-nous pas les doigts d'avoir pris du retard ?

Au cas où les arguments économiques et stratégiques ne seraient pas suffisants, Hayashi propose un argument historique, qui se base sur un vestige qui lui tient particulièrement à cœur, la stèle du château de Taga. Il cherche ici à légitimer l'expansion et à la replacer dans un contexte historique, les réflexions commencées en 1777-78 lors de la rédaction du *Tsubo ishibumi kô* 坪碑考, constituant une sorte de rappel historique de l'évolution de la frontière avec ce pays nommé Ezo. Pour résumer les propos de Hayashi, jusque vers les années 760, les frontières du pays Ezo se trouvent dans le fief de Sendai, à Monô (桃生), mais elles sont repoussées vers le nord. La stèle marque l'emplacement du poste avancé provisoire au château de Taga. Les frontières sont finalement repoussées jusqu'à Sotogahama dans le Tsugaru après 797, date à laquelle l'empereur Kanmu appointe Sakanoue Tamuramarô comme *Sei.i taishôgun*. Six siècles plus tard, en 1443, Takeda Tarô Minamoto Nobuhiro 武田

[394] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.37
[395] RINSIFÉE, *op.cit.*, p.200
[396] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.37

太郎源信広 s'introduit en pays ezo et cause des troubles (蝦夷国へ乱入し[397]), il établit les frontières à Kuma.ishi (à 1320 *ri* antiques - 70 *ri* de l'époque de Hayashi- du château de Taga).

> 此松前ノ北ノ限りヲ熊石［クマゼキ］ト云、多賀城趾ヨリ熊石マデ道一千三百二十里、今道二百二十里也、是今ノ蝦夷国界ニシテ日本風土ノ限リトスル也、是ヲ以テ考エレバ、天平宝字ノ頃ヨリ、蝦夷国界ノ広クナリシコト九倍余ナリ、如此ク奥ノ地、次第ニ開ケシ故ニ、古ト今ト蝦夷国界ノ遠近、大ニ差アル也、今人其義ヲ不レ知、此故ニ今坪碑ヲ読者、其文ニ因テ蝦夷国界大ニ近シト言テ惑ヲ取人多シ、仍テ筆シテ以テ今ノ蝦夷国界ハ、古ノ蝦夷国界ニ非ルコトヲ弁ス[398]（中略）右ノ如ク熊石ヲ以テ日本風土ノ限リト見ルハ、蝦夷ヲ外国ト立シコトナル故、柔和正直ノ見識トモ云ベキ、亦竊ニ憶ヘバ、強テ蝦夷ノ極北、ソウヤ、シラヌシ等ヲ以テ日本風土ノ限リスベシ、是蝦夷国ヲ以テ日本ノ分内ニシタル見識也[399]
>
> La limite septentrionale du territoire de Matsumae est Kumazeki [Kuma.ishi] ; des vestiges du château de Taga à Kuma.ishi s'étendent 1 320 *ri* [863 km, selon les *ri* anciens]. Kuma.ishi constitue la limite du territoire japonais (日本風土) et la frontière avec le territoire aïnou (蝦夷国界). A bien y réfléchir, depuis l'époque Tenpyô (729-749), cela signifie une augmentation de 90% de notre territoire par rapport à celui des Emishi. De cette manière, les confins des terres ont été ouverts et développés progressivement, et la position de la frontière avec le pays aïnou a énormément évolué. Les gens d'aujourd'hui ignorent ceci, et pour cette raison, nombreux sont mes lecteurs qui, de par cette inscription, pensent que les frontières du pays aïnou sont proches. Pour cette raison, j'ai pris la plume pour argumenter que les frontières d'aujourd'hui sont différentes de celles d'hier. […] Comme il a été dit précédemment, le fait de considérer Kuma.ishi comme la limite du territoire japonais est lié au fait qu'Ezo est considéré comme un pays étranger, ce qui est un jugement franc et honnête, mais si l'on y réfléchit à part soi, en plaçant la limite septentrionale à l'extrême-nord d'Ezo, jusqu'à Sôya, Shiranushi, etc., on peut juger qu'Ezo fait partie intégrante du Japon.

La conclusion de Hayashi est sans ambages :

> 奥ノ地、次第ニ開ケシ故ニ古ト今ト蝦夷国界ノ遠近、大ニ差アル也、今人其義ヲ不知（中略）熊石ヲ以テ日本風土ノ限リト見ルハエソヲ外ト立シコトナル故、柔和正直ノ見識トモ云ヘキ歟 、亦密カニ憶ヘバ、強テ蝦夷ノ極北、ソウヤ、シラヌシ、等ヲ以テ日本風土ノ限トスベシ。コレ蝦夷国ヲ以テ日本ノ分内ニシタル見識ナリ。[400]
>
> Les confins des terres ont progressivement été ouverts ; de ce fait, les frontières anciennes étaient lointaines, et récentes sont proches. Il y a un grand écart. Peu de gens savent cela aujourd'hui. […] le fait d'établir la frontière à Kuma.ishi fait d'Ezo un pays étranger, est-ce là un raisonnement intègre et clément ? A bien y réfléchir, le fait d'établir la frontière à l'extrême nord d'Ezo à Sôya et Shiranushi aurait porté à considérer Ezo comme faisant partie du Japon.

Shihei met ici en exergue l'évolution de la frontière (蝦夷国界北進説) et la possibilité inhérente de les étendre encore plus (蝦夷国分内説). Ici, Hayashi évoque clairement une expansion territoriale shogunale. Bob Wakabayashi considère un tel point de vue comme irrédentiste[401], ce qui semble être confirmé par les fréquentes références à l'histoire et à la

[397] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des Trois Royaumes), *op.cit.*, 1978, p.40
[398] *Ibid.*, p.39-40
[399] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des trois royaumes), dans *op.cit.*, 1979, p.78
[400] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des Trois Royaumes), dans *op.cit.*, 1978, p.40
[401] WAKABAYASHI Bob, *Anti-foreignism and Western Learning in early modern Japan* (Repousser l'étranger et apprendre de l'Occident au début du Japon moderne), Cambridge, Harvard University Press, 1986, 1991 (2ème édition), p.174

stèle. Il va utiliser le même type d'argument pour évoquer les populations à soumettre : d'après lui, bien que les habitants du Mutsu et du Dewa ne reconnaissaient pas l'autorité du souverain et méprisaient la Cour, ils ont été bien intégrés. N'en serait-il pas de même avec les Aïnous ?

> 然シヨリ以来夷人等上国ヲ推貴テ今世夷人挙テ上国ノ人タランコトヲ欲スル情多シト云リ少ク術ヲ施サバ其俗忽チ変化シテ速ニ上国ノ人物トナルヘキコト[402]
> A partir de ce moment là, les *Ezojin* furent attachés à leur appartenance au territoire impérial et de nos jours, l'ensemble des *Ezojin* ont envie de devenir des Japonais. En mettant en place quelques mesures adéquates, il serait facile de changer les coutumes et de transformer rapidement ces gens en Japonais[403].

> 蝦夷モ同類ノ人也然レドモ其国文華開ケズ今ノ世迄モ開闢ノ時ノ如クニテ寶貨、穀帛、文字、禮服、紀年、等無クシテ只食ヲ求ルコト男女交合ノ業ヲ知レル耳ニシテ実ニ蠢爾タルコトハ彼ノ国、智者出ヲ教ルコトナキ故也[404]
> Les Ezo sont dans un cas similaire, sans avoir subi l'influence de la culture chinoise, encore maintenant à la veille de leur ouverture, ils ne possèdent ni monnaie, ni capacité à cultiver des cinq céréales ou vestimentaire, ni écriture, ni de cérémonies religieuses, ni de calendrier. Ils ne savent que manger, se reproduire et vivoter, du fait qu'aucun sage ne les leur ait enseignés.

Ci-dessous, on trouvera la traduction de Klaproth :

> Les habitans de Yeso et autres tribus de même origine, sont encore aujourd'hui au même degré de civilisation où étaient les peuples au commencement du monde. Ils ne savent presque rien de l'usage des richesses, du commerce, des grains et des étoffes, de l'art d'écrire, des lois sociales, de l'habillement, de la chronologie, etc. Ils ne pensent qu'à manger et coucher avec leurs femmes, et vivent dans un état complet de grossièreté[405].

> 日本モ唐山モ朝鮮モ阿蘭陀モ今コソ文物国トハ成タレトモ開闢ノ当坐ハ皆今ノ蝦夷ノ如ニアリシヲ大智ノ人、交出テ数先年ノ間、油断ナク教化アリシニ因テ各文物国トハ成シ也大智ノ人出テ教化セバ漸々ニ開クコト疑ナシ（中略）隣国ヨリ教化シテ人道ヲ知シメ物産ヲ開テ生育ナサシムヘキコト是神佛儒ノ旨ナルヘシ殊ニ蝦夷ハ界モ近ク其上、日本ヲ尊敬スル国俗ナレバ少ク其俗忽チ化服スヘシ其国江立入[406]
> Même le Japon, la Chine, la Hollande, la Corée sont devenus des pays civilisés, mais au moment de leur ouverture, ils étaient comme les Ezo, auxquels des sages ont enseigné diligemment pendant des milliers d'années. De ce fait, chacun d'entre eux est devenu un pays civilisé et il ne fait aucun doute qu'avec un enseignement adéquat, les Ezo aussi pourraient progressivement s'ouvrir [à la civilisation]. S'ils reçoivent une éducation de leur pays voisin, apprennent la voie des valeurs humaines, s'ouvrent à l'agriculture et à la manufacture, suivent les lois du Shintô, du Bouddhisme et du Confucianisme, s'ils respectent le Japon et adoptent ses coutumes, ils en seront assimilés et soumis et pourront y être intégrés.

Ici, Hayashi montre son désaccord avec Ara.i, qui prône la dissimilation. Hayashi aurait rencontré un habitant de Matsumae, Rokubê, au cours d'un voyage en 1772. Il n'est d'ailleurs

[402] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.40-41
[403] WADA Toshiaki, *op.cit.*, p.18
[404] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.41
[405] RINSIFÉE, *op.cit.*, p.200
[406] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.41

pas clair dans sa formulation s'il s'agit d'un voyage sur place[407]. Toujours est-il qu'il lui a posé des questions sur Ezo ; d'après Rokubê, nombreux sont les Ezo qui se languissent du Japon, si le Japon les accueillait un peu, ils ne demanderaient pas mieux que de se plier aux manières des sujets impériaux, et changeraient d'habitudes [408]. Cette transformation permettrait d'intégrer tout le territoire au Japon. Les pays européens soumettent bien des pays qui leur sont éloignés de dizaines de milliers de *ri*. Comme à cette époque la Moscovie a l'intention de traverser la lointaine mer du nord et de s'emparer d'Ezo, il faut que le Japon s'y mette immédiatement, ou il sera trop tard. Nous reconnaissons ici le discours que lui a tenu Arend Willem Feith.

D'après Shihei, les Japonais, porteurs de la civilisation, ont pour devoir de civiliser les Ezo. Cette « Destinée Manifeste » passe également par une bienveillance accrue à l'égard des Aïnous. Peut-être a-t-il entendu parler par Rokubei des mauvais traitements qu'ils subissent dans les pêcheries proto-industrielles ? C'est possible dans le sens où il évoque les *unjôya*[409], dont il n'a pas pu apprendre l'existence par Ara.i ou Sakakura, et que seuls connaissent ceux s'étant rendus en territoire aïnou. En outre, sans aucun doute sait-il qu'il leur est interdit de pratiquer la langue et les coutumes japonaises ? Il préconise un changement dans les relations avec les Aïnous, en s'appuyant sur un devoir moral de civilisateur.

> Les Yeso n'ont ni roi, ni princes, ni grands seigneurs. Dans chaque hameau, le vieillard le plus respectable est le chef, et a soin des affaires de la commune. Quoique les habitans (sic) de ce pays soient très stupides, ils sont pourtant d'un excellent caractère (至愚至善[410]). Ceux qui ont des relations avec des Japonais aiment à s'instruire de leurs usages et des leurs lois. On peut donc présumer que peu à peu ce peuple deviendra plus civilisé par le commerce et par la navigation avec les Japonais. [411]

Il va même plus loin :

> 熱思ヘハ、蝦夷をば早く招諭スヘシ。早クセスンハ後世必莫斯哥未亜の賊至ルヘシ。其時臍を噛ムトモ遅カラン歟。（中略）前文ノ如ク其俗忽上國ノ風ニ移テ遠クカラフト迄モ松前ニ等キ風俗トナルヘシ。[412]
>
> Si on y réfléchit sérieusement, il faut rapidement ouvrir les yeux aux Ezo, faute de quoi, nous nous ferons devancer et voler par la Moscovie dans l'avenir. A ce moment-là, ne nous mordrions-nous pas les doigts d'avoir été trop longs [à nous décider] ? […] Comme il a été dit précédemment, si l'on transfère nos coutumes et nos habitudes rapidement, elles peuvent s'étendre jusqu'à Karafuto [Sakhaline], comme pour Matsumae.

---

[407] D'après Anna Beerens, Hayashi s'est bien rendu sur place en 1772. BEERENS Anna, *Friends, Aquaintances, Pupils and Patrons – Japanese intellectual life in the late eighteenth century : a prosopographical approach* (Amis, connaissances, maîtres et disciples – La vie intellectuelle au Japon à la fin du 18ème siècle : une approche prosopographique), Leiden, Leiden University Press, 2006, p.65

[408] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), dans *op.cit.*, 1978, p.42

[409] Quoique les habitans (sic) de Yeso soient à demi sauvages et peu cultivés, ceux qui dans les Oun siô ya [*unjôya*], ou entrepôts de commerce, ont eu des communications plus fréquentes avec les Japonais, sont moins rudes et moins grossiers. RINSIFÉE, *op.cit.*, p.185

[410] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.43

[411] RINSIFÉE, *San kokf tsou ran to sets, ou Panorama général des trois royaumes*, traduction de Julius Klaproth, Oriental Translation Fund, Londres, 1832, p.241 et HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des trois royaumes), *op.cit.*, 1979, p.81

[412] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.42

Hayashi clôt son propos par un dernier argument étonnant en faveur de l'assimilation.

> 私ニ於テハ愚人ヲ済度スルノ類ナレハ其人ニ取テハ善根トモ云ヘキ歟、都テ北国ノ物語、聞及ヒシコトドモ此書ニ記シタキコト数多アレドモ忌諱ヲ顧テ不筆大尾[413]
> A mon sens, le salut des ignorants dépend de leurs bonnes actions, d'après tous les récits des pays du nord, ainsi que les paroles ; les nombreuses choses que j'ai voulu écrire ici cherchent à n'offenser personne. Fin.

Le discours venu d'Europe selon lequel le salut des ignorants viendrait de leurs bonnes actions nous rappelle la doctrine religieuse chrétienne. Hayashi n'ignore certainement pas qu'il est possible de déceler une nuance prosélyte entre ces lignes. En sus, dans la dernière phrase de son écrit, il affirme n'avoir cherché à offenser personne. Pourquoi donc termine-t-il par une phrase aussi provocatrice ? Est-ce pour choquer le lecteur et permettre à ses propos de devenir inoubliables ? Est-ce pour expliquer la grille de lecture de ses sources étrangères ? Ce passage est-il passé inaperçu des autorités ? Quoiqu'il en soit, malgré tous les efforts du Hayashi, son texte ne trouve pas la réception escomptée.

❖ La réception du texte

Ce texte n'est pas bien reçu en son temps ; Furukawa Koshoken 古河古松軒 (1726-1807) considère que c'est un tissu d'âneries, et n'aura de cesse que de le réitérer : il traite le *Panorama* de billevesées (虚説なり[414]), l'accuse d'écrire des âneries (甚しき虚説偽りを書きあらわせし人なり[415]), remet en doute ses connaissances géographiques[416] puis de ne répandre de par le monde que des absurdités (林子平埒もなきことのみ版本として世にひろめしこと[417]), que les idiots avalent comme du pain béni (一犬虚をほえて、愚かなる人は実とおもいて[418]). Habuto Masayasu 羽太正養 (1752-1814) le qualifiera d'explication écrite de la *Description d'Ezo* d'Ara.i Hakuseki ; la plupart des historiens d'avant-guerre considèrent qu'il y a à prendre et à laisser dans son travail[419]. Dans ce texte, Hayashi Shihei multiplie les thématiques argumentatives pour étayer son propos. Par rapport à son premier texte, l'*Opinion écrite,* son ambition s'est renforcée et son horizon s'est élargi. Il souhaite conseiller le shogunat, et non plus simplement le fief de Sendai ; il souhaite préconiser une expansion territoriale défensive, légitime et inévitable du point de vue historique et de la responsabilité morale d'un peuple aussi civilisé que le peuple japonais. On lui prêtera la rédaction d'un texte postérieur intitulé *Supplément du Panorama* (*Sangoku tsûran ho.i* 三国通覧補遺), cependant son contenu reflétant parfaitement les *Réflexions* de Kudô, il semble qu'il n'en ait pas été l'auteur[420]. Un an plus tard, le *Traité de défense des pays maritimes* prend une tournure plus militariste, mais aussi

[413] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), *op.cit.*, 1978, p.44
[414] FURUKAWA Koshoken, *Tôyû zakki* (Notes sur des pérégrinations à l'est), annoté par Ôto Tokihiko, Tôkyô, collection « Tôyô bunko », n°27, Heibonsha, 1964, 1980 (8ème édition), p.112
[415] *Ibid.*, p.144
[416] *Ibid.*, p. 145
[417] *Ibid.*, p. 145
[418] *Ibid.*, p. 145
[419] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.96
[420] YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 2 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.3, l'intégralité p.81-113

beaucoup plus critique à l'égard du shogunat. N'ayant pas réussi à attirer son attention par son *Panorama*, Shihei change de stratégie, il se montre plus entreprenant, et s'éloigne définitivement du modèle sino-centré et continental ; il préconise dorénavant une défense maritime nippo-centrée, tournée contre la puissance qu'il considère comme la plus menaçante, la Russie. Hayashi ne le sait pas encore, mais il atteindra la postérité avec son ouvrage suivant. Celui-ci le fera même mettre aux arrêts, mais également le propulsera un rang de « personnage exceptionnel de l'ère Kansei » (*Kansei no san-kijin* 寛政の三奇人)[421].

Comme nous venons de le voir, malgré une antériorité dans les réflexions de défense nationale chez Hayashi, c'est souvent Kudô Heisuke qui est considéré comme le précurseur dans le sens où, avant Hayashi, il consacre un écrit à la Russie. Alors que Shihei focalise son attention sur les trois pays que sont Ezo, la Corée et les Ryûkyû, Heisuke, mandé par le pouvoir, doit désormais s'intéresser à l'empire russe. Il va bénéficier pour cela des connaissances des médecins et spécialistes des études hollandaises, et du réseau de la « famille des médecins du fief de Sendai ».

(2) Kudô Heisuke : celui qui fit bouger le shogunat (幕府を動かした人物[422])

(i) Les réseaux de la « famille des médecins du fief de Sendai » et des « spécialistes en études hollandaises »

Heisuke naît en 1734 à Wakayama dans une famille de médecins. Il est le troisième fils de Naga.i Mototaka 長井基孝（大庵）(?- ?), médecin officiel du fief en poste à Edo. Autour de l'année 1746, il est adopté par confrère et ami de son père, proche de Namikawa Tenmin, Kudô Chikuan 竹庵 ou Jôan 丈庵 (1685-1755) (工藤・長井じじ様がたは幼きより友達にて[423]). Celui-ci est médecin domanial du fief de Sendai en poste à Edo. Il enseigne au jeune Kudô la médecine ; mais il semblerait que celle-ci ne le passionne guère. En effet, il est beaucoup plus intéressé par les opinions paternelles concernant l'île de Hokkaidô, en partie héritées de Namikawa[424], mais aussi par des ouvrages de Yoshio Kôgyû qu'il a pu se procurer[425]. En outre, le jeune Kudô excelle dans les débats d'idées et l'arbitrage de différends ardus. Toutefois, sa véritable profession reste la médecine, profession exercée à la fois par son père

[421] Il partage ce statut avec Takayama Hikokurô 高山 彦九郎 (1747-1793) et Kamô Gumpei 蒲生 君平 (1768-1813), respectivement l'un des premiers à prôner le retour au pouvoir de l'empereur et la destitution des shoguns, et un fervent avocat de la protection nationale face à la Russie, ainsi qu'un critique virulent de l'absence de mesures shogunales à cet égard (perceptible dans son écrit de 1807, *Fujutsu.i* 不恤緯), et l'auteur de l'une des premières monographies impériales.

[422] KÔNO Tsunekichi, « Aka-ezo fûsetsu kô no chosha Kudô Heisuke » (L'auteur des *Réflexions à propos des rumeurs concernant la Russie*), *Shigaku zasshi*, volume 26, n°5, p.607

[423] TADANO Makuzu, *Mukashibanashi – Tenmei zengo no Edo no omoide* (Récits d'autrefois – Souvenirs d'Edo autour de l'ère Tenmei), retranscrit et annoté par Nakayama Eiko, Tôkyô, Heibonsha, collection « Tôyô bunko », 1984, p.27

[424] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 1 (sur 9), Résumé, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.48

[425] TADANO Makuzu, *op.cit.*, p.51

biologique, son père adoptif, et le père de son beau-père, Kuwara Takatomo 桑原隆朝 (v.1700-1775), également rattaché à la résidence du fief de Sendai à Edo. Contre toute attente, c'est grâce à la médecine qu'il pourra allier son intérêt pour Ezo et sa passion pour les débats d'idées.

Nous avons la chance de pouvoir apprécier l'ampleur l'intérêt porté par Kudô sur les questions de domination septentrionale à travers les écrits de sa fille, la poétesse Tadano Makuzu 只野真葛 (1763-1825)[426]. Son ouvrage autobiographique *Récits d'autrefois* (*Mukashibanashi* むかしばなし), nous laisse entrevoir une facette plus intime du personnage qu'est son père. Dans l'extrait suivant, elle retranscrit une discussion entre celui-ci et son oncle :

> 蝦夷地開けばおのずから仙台は中国となる故、末々めでたき国とならん。我が日本国の都は厚き所より寒き所へ移るかたちなり。はじめは筑紫より大和・山城と移り、後鎌倉・江戸に栄え移り、この後はさしずめ仙台なるべし。これうたがいなし。[427]
> Si le territoire d'Ezo était développé, notre pays de Sendai deviendrait une région centrale, et plus tard une région prospère. La capitale de notre pays a toujours été déplacée d'une région chaude vers une région froide : de son origine à Tsukushi [dans le Kyûshû], au Yamato et Yamashiro, puis à Kamakura et Edo. En fin de compte, ce sera le tour de Sendai. Cela ne fait aucun doute.

En 1780, il se rend à Edo pour étudier la médecine hollandaise. Du fait des liens entre les médecins du fief de Sendai et les spécialistes en études hollandaises -souvent eux-mêmes médecins-, il est très tôt entouré de lettrés versés dans les sciences occidentales. (On pourra consulter le schéma 2 de l'annexe XIX pour visualiser les liens entre les lettrés). Il apprend la médecine occidentale de Nakagawa Jun.an 中川淳庵[428] (1739-1786) et Noro Genjô 野呂元丈 (1693-1761), le confucianisme et les lettres classiques d'Aoki Kon.yô 青木昆陽 (1698-1769) et de Hattori Rissai 服部栗斎 (1736-1800), les études hollandaises de Maeno Ryôtaku 前野良沢 (1723-1803) et Yoshio Kôgyû 吉雄耕牛 (1724-1800)[429]. En sus, il est lié par le mariage à un autre médecin du fief de Sendai, Ôtsuki Gentaku 大槻玄沢 (1757-1827), disciple de Maeno et Sugita. Kudô, Hayashi et Ôtsuki sont appelés les « trois corbeaux de Sendai » (*Sendai Date han no sanwa garasu* 仙台伊達藩の三羽烏)[430]. A leur suite, de nombreux médecins du nord deviendront des avocats de la défense septentrionale, à l'instar d'Ôshima Takatô 大島高任

[426] Influencée par son père, elle s'interroge également sur l'étranger et les possibles menaces qu'il présente dans ses *Réflexions sur le christianisme* (*Kirishitan kô* キリシタン考), écrites entre 1820 et 1825. Ayant grandi dans un milieu d'effervescence intellectuelle, entourée des lettrés qui fréquentent son père, puis ayant servi de professeur particulier à la fille du *daimyô* de Sendai, elle rédige en 1818 une réflexion politique sous le titre des *Pensées solitaires* (*Hitori kangae* 独考). A ce sujet, voir GRAMLICH-OKA Bettina, « Kirishitan kô by Tadano Makuzu: a late Tokugawa woman's warnings » (Le Kirishitan kô de Tadano Makuzu : les avertissements d'une femme de la fin de l'époque Tokugawa), *Bulletin of Portuguese/Japanese Studies*, juin 2004, volume p.67. Dans les *Récits d'autrefois – Souvenirs d'Edo autour de l'ère Tenmei* (むかしばなし－天明前後の江戸の思い出 *Mukashibanashi – Tenmei zengo no Edo no omoide*) de 1812, elle évoque ses souvenirs d'enfance et d'adolescence et ce père qu'elle admire, et en nous livrant de précieuses anecdotes sur ses activités, mais aussi leur réception.

[427] TADANO Makuzu, *op.cit.*, p.70

[428] Nakagawa Jun.an 中川淳庵 (1739-1786) : Médecin et spécialiste des plantes médicinales originaire du fief d'Obama en Wakasa. Versé en études hollandaises, il étudie la médecine occidentale, et participe à la traduction d'ouvrages hollandais, comme les *Tables Anatomiques*.

[429] WADA Toshiaki, *op.cit.*, p.10

[430] *Ibid.*, p.8

(1826-1901), médecin originaire de Nambu, devenu spécialiste des études hollandaises sur ordre de son fief[431].

Comme nous l'avons vu précédemment, certains spécialistes des *rangaku* proches de Kudô s'intéressent déjà à la Russie. Maeno, Yoshio et Ôtsuki lui fournissent des traductions japonaises d'ouvrages occidentaux, comme la *Géographie* (*Chiri zenshi* 地理全誌) de Hübners. Ils lui fournissent également des informations relatives à l'ouvrage qu'ils sont en train de traduire *Beschreibung von Russland* (Description de la Russie) de Johannes Broedelet (1668-1732) et Johan Frederik Reitz (1695-1778), publié en hollandais à Utrecht en 1744 sous le titre *Oude en nieuwe staat van 't Russische of Moskovische keizerryk* (Ancienne et nouvelle histoire des empereurs russes de Moscou) ; en 1781, cette traduction prend le titre de *Roshia daitô ryakki* 魯西亜大統略記 (Résumé de la grande unification de la Russie) ou *Roshia-shi* 露西亜誌 (*Description de la Russie*, ci-après *Description*)[432]. En sus, Kudô a accès aux notes de Katsuragawa Hôshû, dont les rencontres avec Carl Peter Thunberg (1743-1828)[433] lui apportent de nouvelles informations sur l'Europe[434]. Cet environnement intellectuel façonne les réflexions de Kudô et l'initie à la géographie ainsi qu'aux relations internationales.

❖ Une renommée qui s'étend des gens du commun aux lettrés et *rangakusha* et jusqu'aux cercles du pouvoir

Toutefois, aussi étonnant que cela puisse paraître, Kudô ne s'est jamais rendu à Nagasaki[435] ; à chacun de leur passage à Edo, les interprètes et spécialistes des sciences hollandaises viennent lui rendre visite. Sa maison devient une sorte de salon pour les lettrés de l'époque. Sans qu'il soit considéré comme un spécialiste des études hollandaises *per se*, son mode de pensée est indissociable du leur, et leur influence dans ses travaux est flagrante. Ayant pris comme disciple un élève de Yoshio Kôgyû, Higuchi Shiba 樋口司馬, il se fait apporter par lui de Nagasaki des ouvrages étrangers, puis des objets (vêtements, chaussures, du vin, un bougeoir à facettes en miroir, dont la lumière est tellement plus forte que les lanternes japonaises que Kudô l'appelle le « bougeoir vertical [qui éclaire] une pièce de mille tatamis » (千畳敷掛行灯 *senjôshiki kakeandon*)[436]. Ce personnage fascine les hommes de son époque, et sa renommée grandit. Contrairement aux autres médecins rattachés à des fiefs, Kudô n'est pas assigné à résidence à Edo, et exerce librement son métier[437] : ceci lui donne une grande liberté d'action et de mouvement, ainsi que la possibilité -par sa position et pour ses loisirs- de rencontrer des gens du commun.

[431] FUJIWARA Noboru, « Hoppô yôgaku shisô shi – Nambu/Morioka to Hakodate » (Histoire de la pensée occidentalisante sptentrionale), *Artes Liberales*, n°53, 1993, p.1
[432] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.347
[433] Carl Peter Thunberg (1743-1828) : surnommé le « Linné japonais », ce naturaliste suédois séjourne à Dejima entre 1775 et 1776.
[434] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.185
[435] *Ibid.*, p.185
[436] KADO Reiko, « Makuzu shôden » (Petite biographie de Makuzu), *Waga Makuzu monogatari – Edo no josei shisakusha tanpô* (Tout d'horizon des penseuses de l'époque d'Edo – Notre histoire de Makuzu), p.6-7 et TADANO Makuzu, *op.cit.*, p.50, 53-57
[437] http://www.eri-21.or.jp/other/20080512.shtml, consulté le 19/02/10

De nombreuses personnes se pressent chez Kudô, pour devenir son apprenti ou obtenir des conseils. Comme le souligne plus tard sa fille :

> 父様御名の広まりしは二十四五よりのことなり。三十にならせられる頃は、はや長崎・松前など遠国より高名を慕いて御弟子にと志して入り来たりし。[438]（略）父様は三十代が栄えの極みなるべし。日に夜に賑わいそい人の用いもましたりし。御名の高きことは医業のみならず、その世にはおしなべて仁愛を高きことにせしは、それがその世のはやりなり。（中略）御才人なりといふ名の広まりしは、日本中にこへて外国迄も聞へし故、国の果てなる長崎松前よりも人にしたひ来りしなり[439]
> Le nom de mon père avait déjà atteint une certaine notoriété quand il avait 25 ans. Quand il atteignit 30 ans, elle s'était étendue jusqu'à Nagasaki et Matsumae, ainsi, de toutes les provinces lointaines, affluèrent ceux qui souhaitaient être ses disciples. […] Quand il atteignit la trentaine, il était au faîte de sa gloire. Les demandes de la foule bruyante faisant la queue [devant chez nous] jour et nuit augmentaient sans cesse. Sa renommée n'était pas simplement le fait de son activité de médecin, mais de sa grande mansuétude vis-à-vis de tous ; c'est cela qui faisait accourir les gens. […] Sa réputation d'individu brillant s'étendit, et fut même connue en dehors du Japon ; de ce fait, des frontières du pays, de Nagasaki et de Matsumae, des hommes se pressaient pour venir [le voir].

Il s'agirait dans ce dernier cas de personnes venues de Matsumae pour demander conseil dans une affaire judiciaire[440]. Par l'intermédiaire de Maeda Gentan 前田玄丹 ou Komeda Gentan 米田玄丹 (guerrier du fief de Matsumae)[441], Kudô rencontre l'ancien préfet aux comptes du fief de Matsumae, Minato Genzaemon 湊源左衛門, démis de ses fonctions en 1781 suite à la plainte de Hidaya Kyûbê 飛騨屋久兵衛[442]. Limogé par le fief de Matsumae, celui-ci ne pratique plus la langue de bois domaniale. Il initie Kudô à la problématique des régions du nord et lui parle du commerce secret entre Matsumae et les Russes ; il évoque également la visite de Shabalin en 1778[443]. Par ces biais, Kudô apprend de nombreuses informations sur la réalité économique locale dans le fief septentrional.

La renommée de Kudô lui attire bientôt l'attention shogunale ; sa fille relate une conversation entre son père et un proche (*yônin* 用人) de Tanuma (peut-être Miura Shôji 三浦庄司 (1724- ?)[444]), alors qu'elle a entre dix-huit et dix-neuf ans (soit entre 1780 et 1782).

> 父様をば田沼時代は大智者と思えてありしとぞ。ある時公用人と差向いにて用談終って咄しのうち用人言う、

[438] TADANO Makuzu, *op.cit.*, p.50
[439] *Ibid.*, p.71-72
[440] KADO Reiko, *op.cit.*, p.5
[441] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.347
[442] Hidaya Kyûbê est le gestionnaire contractuel à la tête des *basho* d'Ishikari et d'Akkeshi. En 1767, le fief, en la personne du préfet aux comptes Minato, reçoit une meilleure offre de Nambu-ya Kichisaemon 南部嘉右衛門 et rompt le contrat avec Hidaya. En 1772 un incendie ravage la résidence des seigneurs de Matsumae à Edo, et Matsumae Michihiro 道広 se voit contraint d'emprunter de nouveau de l'argent à Hidaya. Celui-ci récupère donc ses concessions. Cependant, il se plaint de la rupture de contrat non-conventionnelle dont s'est rendu coupable Minato, et obtient son renvoi. KÔNO Tsunekichi, *op.cit.*, p.605-606, ÔISHI Shinsaburô, *Tanuma Okitsugu no jidai* (L'époque de Tanuma Okitsugu), Tôkyô, Iwanami Shoten, 1991, p.131
[443] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.50
[444] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.169, ou 庄二, d'après KADO Reiko, *op.cit.*, p.8.

用人・わが主人の田沼意次は、富にも禄にも官位にも官位にも不足なし。このうえの願いには田沼老中の時仕おきたることとて、長き世に人のためになることをしおきたき願いなり、何わざをしたらよからんか。
平助・それはいかにも良き御心付きなり、さあらば国を広くする工夫よろしかるべし。
用人・それはいかがしたることぞ。
平助・それ蝦夷国は松前より地続きにて、日本へ世々随いいる国なり、これをひらきて貢物を取る工面をなされかし。日本を広くせしは田沼様のわざとて、永々人を仰ぐべきことよ。
用人・恐れ入り了簡なり、いざさらばそのあらまし主人へ申し上げたし、一書にして出たされよ。（中略）
父様は今便それはいやとも言われず、また田沼を拵えて家中を抜いて公儀衆になりしと言わるるものも後暗し、大きに御心労なされたりしが、いろいろ御工夫の上、伊達重村へ打明け［た］[445]

Sous Tanuma Okitsugu, mon père était considéré comme un grand savant. A cette époque, un responsable gouvernemental vint pour avoir une entrevue en tête-à-tête ; pendant l'entretien, ce dernier lui dit ces mots :
Le responsable : Notre maître, Tanuma Okitsugu, ne manque ni de fortune, ni de revenus, ni de titres. Toutefois, il a un autre souhait ; pendant son administration en tant qu'Ancien, il souhaite mettre en place quelque chose qui durera longtemps, pour les générations futures. Comment pourrait-il s'y prendre ?
Heisuke : J'ai en tête quelque chose de cet ordre. Ne serait-il pas profitable de mettre un projet sur pied pour étendre le pays ?
Le responsable : Comment pourrait-on y parvenir ?
Heisuke : Le pays des Ezo est une prolongation terrestre du fief de Matsumae, et avec le temps, ce pays en est venu à être soumis par le Japon. Un projet pour son développement et pour en récolter des bénéfices serait sans doute une bonne idée. Les générations futures lui voueront certainement du respect, en disant : « L'expansion du Japon est l'œuvre de maître Tanuma ».
Le responsable : Je vous prie de m'excuser de vous accabler avec ceci, mais je m'en remets à vous, serait-il possible de résumer cette idée dans ses grandes lignes pour la présenter à mon maître dans un écrit ? […]
Sans aller jusqu'à dire que ce service demandé à mon père lui était désagréable, de par soi, il s'inquiétait beaucoup de devenir un fonctionnaire shogunal et une figure publique, de devoir rendre des comptes à Tanuma et d'être arraché à sa maison ; il s'en ouvrit à de nombreuses reprises à Date Shigemura [le seigneur du fief de Sendai[446]], qu'il consulta sur de nombreux problèmes épineux.

C'est dans ce cadre qu'il rédige ses *Réflexions sur les rumeurs concernant la Russie* (*Akaezo fûsetsu kô* 赤蝦夷風説考)[447]. Ce texte, dont on redécouvre l'importance aujourd'hui, a fait l'objet d'un projet d'études mené par Iwasaki Naoko à l'Université de Kyôto entre 2006 et 2009[448].

[445] TADANO Makuzu, *op.cit.*, p.143
[446] Cette proximité avec le seigneur de Sendai pourrait signifier que Kudô ait servi d'informateur et d'ambassadeur officieux pour son fief d'adoption, un statut qu'aurait sans nul doute apprécié Hayashi.
[447] Le titre de cet ouvrage a été traduit : *Réflexion sur les rumeurs à propos de la Russie* [Ezo rouge] ou *Analyse des échos de la Russie* par Annick Horiuchi, *Thoughts on rumors about Kamtchatka* par Bettina Gramlich-Oka, *A study of Red-Ainu reports* par Donald Keene. Nous choisissons de reprendre la traduction proposée par Annick Horiuchi, très légèrement modifiée. Bien qu'il puisse s'agir d'une réflexion sur le Kamtchatka, elle concerne l'ensemble de l'empire, par ailleurs, le mot « réflexions » semble refléter une invitation au débat, plus qu'une dictée d'une conduite à tenir shogunale. Par ailleurs, les différents thèmes et styles employés dans la rédaction nous poussent à utiliser le pluriel.
[448] A ce sujet, voir http://kaken.nii.ac.jp/d/p/18520493/2008/8/ja.ja.html, consulté le 10 août 2013.

(ii) Les *Réflexions sur les rumeurs concernant la Russie* (*Akaezo fûsetsu kô* 赤蝦夷風説考)

Les *Réflexions sur les rumeurs concernant la Russie* (*Akaezo fûsetsu kô* 赤蝦夷風説考, ci-après *Réflexions*) sont composées de deux livres, complétés le 21ème jour du 4ème mois de 1781 pour celui présenté en second et à la première lune de 1783 pour celui qui est présenté en premier. *Aka-ezo* (littéralement « Aïnous rouges ») désigne, non pas la Russie, mais le Kamtchatka. Certains chercheurs, à l'instar de Bettina Gramlich-Oka, choisissent une traduction plus proche « Réflexions concernant les rumeurs du Kamtchatka » (*Thoughts on rumors about Kamtchatka*)[449]. D'autres conservent le toponyme d'origine ; c'est le cas de Donald Keene (*A study of Red-Ainu reports*), d'Augustin Berque (Considération sur la rumeur des Ezo rouges), d'Alan Kimball (*Account of Reports about Red Ezo*) et d'Anna Beerens (*Investigations into Rumours from Red Ezo*). Toutefois, comme le sujet préoccupant Kudô est la Russie, présente au Kamtchatka, nous choisissons de reprendre la traduction proposée par Annick Horiuchi, très légèrement modifiée. Bien qu'il puisse s'agir d'une réflexion sur le Kamtchatka, elle concerne l'ensemble de l'empire. Par ailleurs, l'emploi du pluriel semble refléter les différents thèmes abordés dans l'ouvrage, qui traitent de la géographie, l'histoire, la culture, un peu de manière pêle-mêle, tels les *fudoki*. On peut se demander d'où vient le mot « Ezo rouge » : constitue-t-il un pendant aux « cheveux rouges » (*kômô* 紅毛), l'un des termes qui sert à désigner les Hollandais à l'époque, également utilisé par Kudô[450] ? Fait-il référence à la première description écrite des Russes par un Japonais dans le *Recueil de propos étrangers* (*Sairan igen* 采覧異言) d'Ara.i Hakuseki[451] ? Ou fait-il écho aux premières informations sur les Russes relayées par Minato, et obtenues par l'intermédiaire de deux chefs aïnous évoquant des « étrangers vêtus de rouge »[452] ? Quoiqu'il en soit, ce texte n'est rendu public et publié à Meiji, par Kôno Tsunekichi 河野常吉[453], auteur de l'*Histoire de Hokkaidô* (*Hokkaidô shi* 北海道史), évoquée en introduction, dans le but de souligner les origines pluriséculaires de la mission civilisatrice japonaise sur Hokkaidô. Par ailleurs, plus récemment, Ebina Kazuo 海老名一雄 le remet de nouveau au goût du jour en 1918. A son époque, l'avis de Kudô semble n'avoir été connu que d'un petit cercle de dirigeants et de *rangakusha*, toutefois il influence la politique extérieure de Tanuma Okitsugu jusqu'à sa chute en 1787[454].

Il constitue un écrit véritablement novateur pour l'époque ; il aborde les questions de l'ouverture du pays (*kaigyô* 開業), la question de territoire, de protection nationale, puis

[449] GRAMLICH-OKA Bettina, *op.cit.*, p.70
[450] Donald Keene suggère que la référence à la couleur rouge, établie par les Chinois et reprise par les Japonais par la suite, peut avoir pour origine la couleur des cheveux de certains démons, ou servir d'allusion au fait que les cheveux des occidentaux étaient souvent plus clairs que les cheveux des Chinois et des Japonais. KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, p.16
[451] Leur pays se situe au nord-est de l'Europe, leurs étés sont humides, leurs hivers très enneigés, les habitants sont tous grands, ils ont les cheveux rouges, les visages blancs et les yeux rapprochés, leurs coutumes ressemblent à celles des Mongols. (國在欧羅巴東北、地夏沮如、冬積雪、人皆長大、赤髪皆面縁瞳、俗與莫臥児略同) Cité dans TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, p.77
[452] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.344
[453] KÔNO Tsunekichi, *op.cit.*, p.596-610
[454] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2010, p.175

évoque dans le second livre la Russie, un pays dont peu se soucient encore à l'époque, en dehors des *rangakusha*. Pour justifier son intérêt, Kudô y insiste sur le fait que cet empire forme un pont entre l'Europe et l'Asie. Il s'appuie sur les ouvrages et informations précédemment citées, mais également sur le rapport annuel fourni par le Hollandais (*Oranda fûsetsugaki* オランダ風説書) de 1782. La variété et la rareté de ses informations donnent une légitimité à son propos. Celui-ci s'articule autour de trois lignes de force : la nécessité d'éduquer et de traiter de manière correcte les Aïnous dans l'intérêt de défense territoriale, l'ouverture de relations commerciales officielles avec la Russie, l'ouverture et le développement du territoire aïnou[455].

Nous proposons ci-après la traduction d'une large partie de cet ouvrage, en commençant par le premier volume (*jôkan* 上巻). Une version numérisée est disponible en annexe XXVII.

> 『カムサスカ』は赤蝦夷の本名也。つらつら其事を尋ぬるに、阿蘭陀のひがし隣にあたりて国有、ヲロシヤといふ。此國の都を「ムスカウヒヤ」といふ。我國にては「ムスコベヤ」と唱るは此國の事也。[456]
> Le Kamtchatka[457] est le vrai nom d'*Aka-ezo* [Ezo rouge]. Si l'on se penche sur la question, on peut découvrir qu'il existe un pays voisin de la Hollande à l'est, qui se nomme la Russie[458]. La capitale de ce pays s'appelle Moscovie[459]. C'est le pays que l'on nomme chez nous la Moscovie[460].
>
> この国寛文中の頃より段々はびこりて、正徳の頃、おくゑぞ『カムサスカ』といふ国まで皆きりしたがへたり。[461]
> Ce pays s'est étendu progressivement depuis le milieu de l'ère Kanbun (1661-73), et pendant l'ère Shôtoku (1711-6), il a conquis toutes les terres jusqu'à la région du Kamtchatka-Okuyezo. Kamtchatka est le véritable nom d'Ezo rouge, c'est au Japon que l'on le nomme Ezo rouge. Dans ce pays, on le nomme Kamtchatka.

Il est intéressant de noter ici l'insistance de Kudô vis-à-vis des toponymes. Il semble vouloir marquer une différence nette entre les territoires sous domination russe et ceux que les Japonais appellent Ezo. Plusieurs explications non-exclusives sont possibles : soit il souhaite différencier les territoires sous domination russe de ceux qui ne le sont pas de manière à souligner la possibilité de domination japonaise sur Hokkaidô, soit il veut montrer l'étendue de ses connaissances géographiques et toponymiques dès le début de son argumentation.

> Entre Ezo et le Kamtchatka, il y a les îles appelées « Milles Îles » (*Chishima*). Depuis l'ère Kyôhô (1716-36), les Russes s'en emparent aussi progressivement et y construisent des châteaux et des forts. Les habitants de ce pays sont régulièrement victimes de naufrages et se retrouvent échoués dans les environs de Matsumae. Ce pays possède une frontière avec la Hollande et s'étend à l'est vers le Japon jusqu'à Okuezo, éloigné de 5000 *ri*.

---

[455] WADA Toshiaki, *op.cit.*, p.7
[456] KUDÔ Heisuke, 'Aka-ezo fûsetsu kô' (Réflexions sur les rumeurs à propos de la Russie), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.29
[457] Kudô le transcrit « Kamusasuka » dans le texte, devenu « Kamuchatsuka » カムチャツカ en japonais moderne.
[458] Retranscrit « Woroshiya », devenu « Roshia » en japonais moderne.
[459] Retranscrit « Musukaubiya », devenu « Mosukuwa » en japonais moderne.
[460] Retranscrit « Musukobeya » poue différencier le pays de la ville.
[461] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.29

Par ailleurs, Oku-ezo, littéralement « confins d'Ezo », peut désigner à l'époque les îles Kouriles septentrionales, ou comme, il est indiqué dans le *Supplément au Panorama*, le Kamtchatka[462]. Parallèlement, Kita-ezo (« Ezo du nord ») désigne Sakhaline.

> 依てそのあらましを考るに、松前の物語と、おらんだ書物にしるす所と、能く合たる事共ある故、珍らしき物語とおもひ、且おもはぬ所存をくわへて一冊となし、外にその考えの証拠をだげて一冊とし、合せて上下二冊とはなりぬ。見給ふ人、上の巻にてたりぬべし、下の巻はみ給ふに及ばぬ事どもなりかし。[463]
>
> Pour qui souhaite répondre de manière plus approfondie aux questions posées par ce sommaire introductif, on peut consulter le présent ouvrage qui cite par moment des récits de Matsumae (松前物語) et des documents hollandais (おらんだ書物), auxquels j'ai ajouté ce que l'on peut considérer ou non comme des récits rares, ainsi qu'un ouvrage de synthèse et de réflexion sur ces sources ; on obtient donc au total deux tomes. Aux lecteurs, si la lecture du premier tome vous paraît triviale, peut-être n'est-il pas nécessaire de lire le second.

Le terme de *Matsumae monogatari* (松前物語) désigne ici les informations orales qu'il a pu obtenir de l'ancien préfet aux comptes Minato, ou en lisant les retranscriptions d'entretien (*kuchigaki*) des naufragés, par opposition aux documents hollandais écrits. En effet, le rapport de 1781 indique que la Russie accueille les naufragés japonais et leur fait enseigner le japonais aux Russes (オロシャは日本の漂流者を留置して日本言葉の稽古をさせている)[464]. Kudo a également pu tirer cette information du récit de Beniowski, ou alors de celui de Minato.

> A entendre les récits de Matsumae, il y a un pays au nord-est d'Ezo (蝦夷の奥寅丑に当たり国有り[465]). Il s'appelle Ezo rouge (*Aka-Ezo* 赤狄). De l'autre côté de la mer par rapport à l'extrémité nord-est d'Ezo [ゑぞの東北], il y a un chapelet d'îles grandes et petites qui se succèdent et que l'on appelle « Mille Îles » (*Chishima*). Depuis les temps anciens, un commerce occasionnel a cours en provenance de ces îles (この島続より折々交易する事むかしよりこれあるよし). Les produits d'Ezo rouge sont le saumon séché, l'huile de baleine, et d'autres produits ezo (蝦夷物品). Depuis les temps anciens, l'Ezo antérieur (*Kuchi-Ezo* 口ゑぞ[466]) est intégré à ce commerce, au sein duquel nous envoyons entre autres du sel, du riz, du textile, des objets en fer, des sabres et des couteaux. Ils sont appelés aussi bien les Ezo rouges, les hommes rouges (あか人), les *hito-ezo* (人ゑぞ), ou les *Oku-ezo*. Mais ces derniers temps, des navires qui se présentent comme ayant dérivé (近来漂流と号して), accostent occasionnellement vers « Urayashibetsu » [Urashibetsu 浦士別] ou « Notsushamu » [Nosamu, ancien toponyme du cap Nosappu], en terre d'Ezo. Leur apparence a changé par rapport aux temps anciens, leurs navires correspondent à la même facture que les hollandais, les vêtements ressemblent aux hollandais, ils portent des vêtements de laine noire et rouge, et ils viennent accompagnés d'un interprète[467].

On perçoit la suspicion chez Kudô, qui doute des intentions véritables des Russes. Il met par ailleurs en exergue le changement dans la construction des navires russes. En effet, au fur

---

[462] YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *op.cit.*, p.3, l'intégralité p.96
[463] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.29
[464] TANAKA Akira, *Urâ Diana – Shirasezaru Nihon hokuhen kankei shi* (Hourra Diana! Histoire tue des relations étrangères dans le Japon septentrional), Tôkyô, Kindai bungei sha, 1995, p.60
[465] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.30
[466] *Kuchi-ezo*, littéralement « Ezo de l'embouchure », désigne à la fois le territoire du fief de Matsumae et le territoire aïnou limitrophe de celui-ci.
[467] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.30

et à mesure des envois d'expédition vers le Japon, la taille des navires augmente. Il tient sûrement ceci de Minato, qui rencontre Ivan Antipin lors de sa visite en 1779. La présence d'interprètes semble confirmer qu'il ne s'agit pas ici de naufragés, mais de tentatives de prise de contact intentionnées et préparées, comme en 1778.

> ゑぞ通詞　日本通詞ありて、日本の言葉を遣ひ、かたかなをかき、何事も通ぜずといふ事なし。ゑぞ通詞もよくくちゑぞ言葉を遣ひて能く通弁す。[468]
> Il y a un interprète ezo et un interprète japonais qui emploie des mots japonais, écrit le *katakana* et peut tout traduire. L'interprète ezo utilise de nombreux mots de Kuchi-ezo et est très doué pour traduire.

L'expression « kuchi-ezo » désigne ici la langue employée par les Aïnous en contact avec les Japonais à Matsumae, par opposition à celle des Kouriles. Les interprètes en question sont sans doute des Aïnous des Kouriles Shireita (de son nom russe Maxim Gregorevitch), fils du chef de l'île de Rasshua, et Chikoichuui (Grigorii Chiikine, de son nom russe), qui accompagnent Antipin. L'interprète japonais est sûrement le naufragé du nom de Rihachirô 利八郎, évoqué précédemment. Il faut rappeler à cette occasion qu'Antipin, comme Otcheredin, ont également appris le japonais à Irkoutsk.

> Sur leur pipe, sont gravés en *katakana* des *waka* ou des *tanka* de trente et un signes. Quand on leur demande comment cela se fait, ils répondent qu'il y a longtemps, des Japonais ont été poussés par le vent dans leur pays, que l'on s'y est si bien occupés d'eux (厚くいたはりて) qu'ils ont pris une épouse, qu'ils ont enseigné le japonais à leurs enfants et petits enfants et que l'interprétariat du japonais est devenu une profession héréditaire. Dans la région de « Yakukoi » [Iakoutsk], une école a été ouverte qui enseigne le japonais.[469]

Les naufragés en question sont Dembei/Gavriil, qui enseigne le japonais à Saint-Pétersbourg à partir de 1705, Sanima/Ivan à partir de 1715, Sôza/Kouzma Schulz et Gonza/Demian Pomortsev à partir de 1734, et enfin l'énigmatique Rihachirô.

> Il poursuit que lui aussi a donc des Japonais comme ancêtres, et à la question de comment s'appelle le pays en question, il répond la « Russie ». Dans le bateau, il y a des clous de girofle, de l'aloès, du poivre, du sucre, de la laine rouge, du velours, du *sarasa* (chintz/coton imprimé), etc. Il y a beaucoup de vaisselle, des ustensiles, de l'argenterie, des objets magnifiques et d'une grande beauté. Leur intention est de commercer avec le Japon, ils viennent délibérément, en faisant passer cela pour de la dérive. [470]

On perçoit de nouveau toute la suspicion de Kudô vis-à-vis des Russes.

> 古来よりゑぞ産物と違ひ、新規なる品々これある故、許容せず追及したるよし。[471]
> Ils font ceci pour se procurer sans permission des produits de facture neuve, qui diffèrent des sempiternels produits ezo.

[468] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.30
[469] *Ibid.*, p.30
[470] *Ibid.*, p.30
[471] *Ibid.*, p.30

> Il semble qu'à un moment donné, dans un accès de folie, ils se soient rendus à terre, qu'ils y aient pris position, et qu'à l'aide de canons, ils aient combattu les Ezo, qu'il y ait eu des morts et des blessés de part et d'autre. Ces personnages, comme je l'ai dit au début, ont des attitudes similaires aux Hollandais, les Ezo sont comme aux temps jadis, comme les habitants barbares d'Aka-ezo (赤ゑぞの夷). [472]

Kudô évoque ici sans doute les échauffourées entre Russes et Aïnous dans les Kouriles méridionales qui s'échelonnent entre 1770 et 1777, abordées lors du chapitre précédent. Il en profite pour souligner la différence de degré de civilisation entre Aïnous et Russes, qu'il compare aux Hollandais. Il souligne que le peuple autochtone du Kamtchatka, soumis par les Russes, est –comme les Aïnous- un peuple barbare.

> Partout dans les terres de mer du nord, il y a, en sus des Ezo, différents peuples barbares des îles (格別の島夷) dont il faut se méfier. On peut douter du fait que ces pays également soient appelés « Russie » (Woroshiya). Quand on demande à des personnes bien informées [物しり] s'il y a un pays appelé Russie parmi les innombrables pays du monde [万国のらち], personne ne le connaît[473].

Ici, Kudô semble pêcher par orgueil, on mettant en exergue la relative ignorance des lettrés concernant ce pays qu'est la Russie, comme le fait Hayashi.

> Si on recoupe les récits des habitants de Nagasaki et de Matsumae, et qu'on consulte les documents hollandais, tout devient clair. Si l'on mène des investigations, « Russie » est le nom d'un pays appelé plus communément « Moscovie », Ezo Rouge, et les administrateurs de Moscovie, quand ils sont venus en ces terres, ont répondu « Russie » quand on leur demandait le nom du pays.
>
> 2, Aux dires des récits des hommes de Nagasaki [les interprètes], en Meiwa 8 (1771), un document fut remis aux Hollandais y résidant provenant d'un navire étranger à la dérive, qui avait navigué dans la mer du Mutsu et du Dewa, qui s'était échoué à Kazusa, et avait été de là au détroit d'Awa [pour arriver jusqu'à Nagasaki]. A la demande de leur nom, le capitaine du navire « Kamtchatka » répondit « Mauritsu Aradaru Bengoro ». Une note parvint à Edo, qui fut envoyée à Nagasaki pour qu'elle soit traduite. Dans le texte traduit, il était dit que « Han Bengoro » était un ressortissant du pays appelé « Allemagne »[474]. L'Allemagne est une sorte de Hollande (『ドイチ』といふのは『ヲランダ』の種類なり[475]). L'année précédente, l'Allemagne se battait contre la « Moscovie ». Il fut fait prisonnier, et il fut envoyé avec une cinquantaine de personnes au Kamtchatka, il saisit sa chance et déroba un bateau, prit la mer et en voulant rejoindre son pays s'était échoué au Japon. Il devait sa vie au protecteur d'Awa, et c'était pour rendre cette faveur qu'il s'adressait au Japon via les Hollandais.
>
> 3, Ezo rouge est la Russie. C'est la même chose que le pays appelé Rus (一、赤蝦夷の本国は『ヲロシヤ』なり。『リユス』国といふも同じ事なり。[476]). La capitale［城下］ en est Moscovie, appelée également « Muscovie ». Le Kamtchatka est le véritable nom d'Ezo rouge. « Kamushikatoka » désigne la même chose. Les détails se trouvent dans un autre tome. Ceux-ci sont très compliqués et tels quels difficiles à comprendre. Ici, j'ai simplifié.
>
> 4, Si l'on demande aux interprètes hollandais des informations concernant Ezo rouge, il y a de nombreuses théories, dont celle de la conspiration contre le Japon. Je veux exprimer du fond de

[472] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.30
[473] *Ibid.*, p.31
[474] Retranscrit « Doitchi »ドイチ dans le texte, « Doitsu » ドイツ en langue japonaise d'aujourd'hui.
[475] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.31
[476] *Ibid.*, p.31

mon cœur un avertissement sincère, d'après les dires des interprètes hollandais, une rumeur leur est parvenue en Tenmei 2 (1782), comme quoi le pays appelé « Rus » ourdissait un complot à l'égard du Japon. Le pays appelé « Rus », comme nous l'avons déjà vu, est la Russie, le Kamtchatka – Ezo rouge. Il est difficile de faire confiance à un tel écrit. Si l'on réfléchit à ce qui a été dit avant, la Hollande et la Moscovie sont voisins et de ce fait sont très proches, et il se pourrait bien que la Hollande soit un pays soumis au « Rus ». L'Allemagne est très similaire. Il y a de nombreuses choses dont il faut se méfier. Déjà à l'époque de Kyôhô, des gens de Moscovie, sur ordre de leur roi, accompagnés du « Kapitan » hollandais, seraient descendus vers le sud au Japon comme une sorte d'inspection, les deux pays étaient très proches à cette époque. En 1771, Han Pengoro de la même manière examinait la topographie de notre pays, inspiré par les Hollandais, maîtres des mers (海上功者[477]), il a navigué avec des Russes. D'après les dires de ceux qui virent le bateau, ils abaissaient une corde dans l'eau pour évaluer sa profondeur. A n'en pas douter, il était en train d'évaluer la profondeur des eaux autour du Japon. On ne voit pas ici l'ombre d'un naufragé.

しかるに、しきりに反逆隠謀ある由を申し唱る事不審の第一なり[478]。
Il convient plutôt de se méfier de ceux qui crient sans relâche à la trahison et au complot.

Dans cet extrait, Kudô sous-entend une possible duplicité des Hollandais. A plusieurs reprises, il a auparavant comparé les Russes aux Hollandais, et il va même jusqu'à évoquer la possibilité que la Hollande est soumise à son voisin russe. Il est difficile de ne pas penser que, parallèlement à Hayashi et à sa méfiance envers la Chine, Kudô considère que les Hollandais représentent une sorte de menace. Il ajoute qu'il faut se méfier de ces prétendus « naufragés », qui adoptent plutôt un comportement d'investigateur. De l'évaluation de la profondeur de l'eau et la prospection à la planification d'une invasion, il semble n'y ait qu'un pas.

よしそのきざし有とても申まじきすじなるに、まして前後の次第にて考る中に軍兵にもおこして大合戦に及ぶべき事にはおもはれず、始にいふゑぞの小せり合は、『カムサスカ』の地付の島ゑびす共の仕わざにて、『ヲロシヤ』の国の評議に懸りたる事なきとしられたり。[479]
Quand bien même la Russie aurait de tels desseins, elle ne les ébruiterait pas ; qui plus est, et dans les circonstances présentes, il paraît peu probable qu'elle lève une armée pour nous livrer bataille ; le combat des Ezo évoqué précédemment était le fait des Ezo des îles des environs du Kamtchatka, et n'ont pas été l'objet de pourparlers avec la Russie.

Kudô fait peut-être référence ici aux échauffourées dans les Kouriles suite à la réclamation d'un *yasak*.

Il m'est d'avis que les Russes ont entendu parler de nos mines d'or, d'argent et de cuivre, du commerce que nous pratiquons avec la Hollande, de la richesse de notre pays, et qu'ils ont eu voulu à tout prix se lancer dans un commerce lucratif, et qu'apprenant cela, les Hollandais ont pensé que si jamais nous en venions à commercer avec les Russes, eux-mêmes connaîtraient un déclin ; de ce fait, c'est le souhait des Hollandais que Japonais et Russes n'aient pas de relations commerciales, et ils nous couvrent de raisons pour ne pas en ouvrir. [480]

[477] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.32
[478] *Ibid.*, p.32
[479] *Ibid.*, p.32
[480] *Ibid.*, p.32

La méfiance vis-à-vis de la Hollande de Kudô s'explique ici par la volonté hollandaise de maintenir un commerce exclusif avec le Japon. On perçoit en filigrane le soutien apporté par Kudô à l'ouverture des relations commerciales avec la Russie.

> Les produits que les Hollandais échangent avec le Japon proviennent tous d'un pays du sud. La Hollande est un pays septentrional, et les produits hollandais sont tous des produits manufacturés. Ils parcourent des dizaines de milliers de *ri* sur les mers, ce qui n'est pas de tout repos, et le prix est établi en fonction. A l'inverse, la Russie ne parcourt que la terre de son propre territoire, et même si elle est éloignée du Japon par voie de mer, il y a une succession d'îles (*shima tsuzuki* 島続)[481].

Cette mise en exergue de la possibilité russe de cabotage via les îles Kouriles n'est pas sans nous rappeler le cabotage commercial japonais, rendu obligatoire par les édits des années 1630. Kudô fait peut-être référence ici à une possibilité de commercer avec les Russes, sans pour autant avoir recours aux navires de gros tonnage, que le Japon n'est pas capable de construire à cette époque. En sus, il sous-entend que le prix des produits russes serait peut-être moins élevé que celui des produits hollandais.

> De la capitale russe à la Perse, il y a une grande rivière, où il est facile de transporter des produits à sa guise. En Perse, en Inde, en Arabie, en Afrique, dans tous ces pays il y a de grandes rivières, des marchandises peuvent donc être transportées et se retrouver à Moscovie. On trouve tous les produits au monde à Moscovie. Et bien que la Moscovie soit éloignée du Kamtchatka, il y a de grandes rivières, comme je l'ai mentionné précédemment, pour transporter les produits à sa guise. En quittant les rivières pour la mer du Nord, on peut aussi naviguer à sa guise vers toutes les régions du Japon (皆領分の内[482]). Ce serait aussi simple que de naviguer au creux de sa main.
>
> Par ailleurs, de la Russie à la Chine, il y a trois routes possibles, et il y circule des marchandises et de l'argent ; de nombreuses marchandises quittent Pékin par voie fluviale. Comme je l'ai évoqué précédemment, du fait des prix moins élevés de telles marchandises, si nous établissions un commerce avec la Russie, on peut subodorer que celui établi avec la Chine et la Hollande ne nous serait plus profitable. Pour cette raison, ne serait-il pas possible que de nombreuses rumeurs [hollandaises] circulent dans le but de nous flouer et de nous faire perdre l'envie de commercer avec la Russie à l'avenir ? Aux dires des interprètes hollandais eux-mêmes, si on emprunte la mer du nord la distance entre la Hollande et le Japon est minime. Toutefois, il y a beaucoup de glace sur la mer qui est difficile à contourner, en sus, les habitants de Tartarie du Nord sont brutaux et ne laisse pas passer les voyageurs ; comme ils craignent tout cela, les Hollandais ne prennent pas la voie maritime septentrionale. Cette Tartarie du Nord, Sunahachi, est une terre de la Russie. Au Japon, c'est un fait reconnu qu'il doit bien exister une route. Et ce type de population barbare et non-civilisée, sorte d'Ebisu des îles, peuvent être soumis, tout comme les Ezo le sont aujourd'hui. [483]

On perçoit ici toute l'importance stratégique des Aïnous, détenteurs du contrôle de la route septentrionale, que les Hollandais voudraient cacher aux Japonais et que Mogami Tokunai et Mamiya Rinzô iront explorer plus tard. Pourtant, le passage sud des Hollandais s'explique à la fois par l'impossibilité de passer par une voie maritime au nord de la Russie, mais aussi par la présence des comptoirs hollandais à Batavia, fournisseur d'une partie des denrées (dont le sucre) qu'achètent les Japonais. En outre, le passage de Beniowski, puis des

[481] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.33
[482] *Ibid.*, p.33
[483] *Ibid.*, p.33

Russes prouve à Kudô qu'une route septentrionale existe bien, et qu'elle est praticable. Cependant peut-être croit-il qu'elle est au départ de l'Europe et non du Kamtchatka ?

> Bien que nous ignorions dans quel objectif Beniowski a navigué autour du Japon et inspecté nos côtes, les Russes éduquent les naufragés japonais jusqu'à ce qu'ils maîtrisent leur langue, ou comment va évoluer leur plan d'action pour devenir une grande puissance, occupant une position stratégique forte et crainte par tous, nous ne devons pas faire comme si de rien n'était. Plutôt, il faut espérer de tout cœur qu'après une minutieuse investigation, il sera possible sans nous tromper, d'instaurer des relations avec la Russie[484]. Ce qui se trame en ce moment reste caché. Par ailleurs, dans la mesure où il est difficile de connaître les circonstances exactes de la contrebande (*nukeni* 抜荷), Il faudrait déjà vérifier si elle a lieu ou non. La manière de se prémunir contre la contrebande est extrêmement difficile. Dans la mesure où il existe de nombreux moyens d'instaurer des relations avec la Russie, l'important est d'adopter une position stratégique. Ensuite, il faut interdire la contrebande. Si on laisse les choses telles quelles, les contrebandiers vont progressivement devenir plus aguerris. A bien y réfléchir, ce n'est pas différent d'un commerce, qui serait effectué sous le manteau. [485]

Kudô utilise comme argument la possible présence d'une contrebande de produits russes dans le nord, en sous-entendant qu'il vaudrait mieux légaliser et légitimer un état de fait en ouvrant des relations commerciales officielles avec la Russie. En outre, un tel commerce offrirait la possibilité d'apprendre à connaître son rival régional.

> 交易あらばその向の人情も知れ、風土もしるるゆへ、それに向ての手当てもあるべし。[486]
>
> S'il y avait un véritable commerce établi, nous pourrions connaître les gens à qui nous avons affaire [les Russes], ainsi que la topographie du lieu, et cela serait bénéfique. Si on évoque la quantité, comme il y a de nombreuses montagnes recelant de l'or à Ezo, l'endroit semble connu pour cela. (又その寸分をいはば、蝦夷には金山多きよし、世のいふ所なり。). Autrefois, un ami proche de mon père (僕の親の友) a eu l'intention de d'entreprendre cette quête, et a épuisé ses forces. Il avait dans l'intention d'envoyer la poussière d'or d'Ezo. A écouter les récits des gens de Matsumae, le parent de la personne de ma connaissance (僕のしる人の親) occupa le même rôle dans les montagnes d'or d'Ezochi. Il semblerait qu'autrefois, il y ait eu beaucoup d'or sous l'herbe des plaines également. Aujourd'hui, c'est dans les rivières que l'on trouve de la poussière d'or. Il faut nécessairement aller extraire l'or des endroits difficiles d'accès dans les montagnes.

Il semblerait que la personne à qui Kudô fait référence ici est Namikawa Tenmin 並河天民 (1679-1718), auteur de *Kaikyôroku* 開疆録 (*Archives pour l'ouverture des frontières*), qui daterait de 1714 et d'*Ezochi kaibyaku* 蝦夷地開闢 (*Ouverture des terres des Ezo*) de 1718, que nous avons évoqué précédemment. En outre, lorsque Kudô évoque le « parent de la personne de ma connaissance », il s'agit peut-être Satô Nobukage, précédemment cité. En effet, son fils, Nobusue 信季, voyage à Ezo avec son propre fils, Nobuhiro, lorsque celui-ci n'a que treize ans[487], Ensuite, il semblerait qu'il a étudié les sciences hollandaises et la botanique en tant qu'élève d'Udagawa Genzui et d'Ôtsuki Gentaku. C'est par ce biais qu'ils auraient pu se rencontrer.

---

[484] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.33-34
[485] *Ibid.*, p.34
[486] *Ibid.*, p.34
[487] USU.I Ryûji, « Satô Nobuhiro no kôzangaku, sono jinji kanriron » (Les études minières de Satô Nobuhiro, la théorie de gestion du personnel), *Shakai mondai kenkyû*, volume 20, n°4, avril 1971, p.37

> En dehors de cela, on trouve des montagnes recelant de l'argent et du cuivre, mais leur exploitation n'est pas rentable. En tout cas, c'est ce que l'on raconte, mais ce n'est pas un fait établi. C'est exagéré. Cependant c'est un point dont il faut s'assurer sur place. Si la preuve est apportée qu'il y a de l'or, de l'argent et du cuivre, il faut l'extraire, et s'en servir pour commercer avec la Russie, et du fait des bénéfices engendrés, il faut y retourner autant de fois que nécessaire. Le fait de faire venir à Hokkaidô [この国に入る] des produits russes et des produits médicinaux et de les échanger contre de l'or, de l'argent ou du cuivre, cela seul suffirait à engranger des bénéfices abondants pour le pays (国家の潤沢). Par ailleurs, notre commerce avec la Russie (我国の『ヲロシヤ』との交易), servirait d'incitation au commerce avec les Chinois et les Hollandais, et résulterait en une baisse des prix, et ferait baisser notre exportation du cuivre, jusqu'ici trop élevée. [488]

Kudô utilise ici des arguments économiques. En effet, on a vu que l'un des soucis du shogunat est la fuite des métaux vers l'étranger et la recherche de produits d'exportation de substitution, à l'instar du *kombu* avec la Chine. L'intrusion de la Russie dans les commerces bilatéraux nippo-chinois et nippo-hollandais permettrait au Japon de faire jouer la concurrence au niveau des prix. Incidemment, Kudô ne semblerait pas mécontent de se rendre lui-même sur place pour enquêter. Pourtant, il ne se rendra jamais à Ezo.

> En outre, si l'on essaie de se fixer sur les prix des Chinois et des Hollandais, il faut connaître les prix de revient et les prix du marché grâce à une échelle. Jusqu'à maintenant, les Chinois apprécient les *tawaramono* du fait de la proximité de notre pays. Les Hollandais n'apprécient pas les *tawaramono* du fait de l'éloignement du leur. La Russie est un grand pays, et bien que sa capitale soit éloignée, le Kamtchatka est tout proche, et donne sur les côtes de l'extrême nord, nos *tawaramono* de riz, de saké, de sel pourraient les aider à survivre [命に懸ける] et devenir de ce fait fort appréciés. Si ce commerce est entrepris, rien qu'un simple échange de denrées le rendrait rentable[489].

Une nouvelle fois, Kudô met en exergue la simplicité et la rentabilité d'échanges avec les Russes ; il ne serait même pas nécessaire d'après lui que le Japon se défasse de produits précieux. Les Russes du Kamtchatka étant éloignés de leur capitale, le Japon pourrait se contenter de leur fournir des produits de première nécessité, comme aux Aïnous : du sel, du saké et du riz.

> Cependant, si les intentions de la Russie semblent être de mettre la main sur notre or, argent et cuivre. Il faut vérifier de nos propres yeux les connaissances des *shima Ezo* [Aïnous des Kouriles] concernant la topographie du Kamtchatka. Même s'il n'y a pas d'ouverture de relations diplomatiques ou commerciales avec la Russie, l'or, l'argent et le cuivre d'Ezo servirait dans le commerce avec la Chine et la Hollande, et ceci seul suffirait à engranger d'abondants bénéfices ; même si nous ne rentrons pas dans nos frais, il ne serait pas souhaitable que nous laissions en état des lieux d'entreprise peu rentables [pour le shogunat]. [490]

Ici, Kudô met en exergue l'absence de rentabilité shogunale de Hokkaidô. Même en maintenant telles quelles les interdictions maritimes (dont il n'est jamais directement question), et même sans l'ouverture d'un commerce septentrional, le développement d'Ezo

[488] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.34
[489] *Ibid.*, p.34-35
[490] *Ibid.*, p.35

serait rentable. En outre, il préconise de se renseigner auprès des Aïnous des Kouriles pour mettre en exergue qu'il n'est même pas nécessaire d'envoyer des Japonais sur place. On remarque que pour tous les lettrés cités jusqu'ici (Namikawa, Ara.i, Sakakura, Hayashi et Kudô), le développement de l'île d'Ezo ne semble pas contrevenir aux interdictions maritimes des années 1630, là où l'instauration d'un commerce nippo-russe ou l'envoi au-delà de Hokkaidô de Japonais semblent au contraire constituer une entorse.

> Dans le but d'accroître la prospérité de notre pays, il ne faut négliger aucune piste. Il ne sert à rien de craindre que la Russie devienne une grande puissance, sans essayer de trouver une route pour le commerce. Ce qui est certain c'est que nous ne saurons pas tant que nous ne l'aurons pas vérifié. Sans vérifier par soi-même, on ne peut pas trouver la paix. Par ailleurs, pourquoi ne pas effectuer une enquête sur la religion orthodoxe ? La marche à suivre une fois cette vérification terminée, est de changer de *bugyô* [septentrional] chaque année. Sans inspecter les lieux d'entreprise alloués scrupuleusement, il est difficile de se faire une idée. Si on laisse les choses en l'état, la contrebande va augmenter d'année en année. Et comme on voit chaque année des gens de Russie débarquer, qui, de par leur caractère, recherchent les bénéfices, cette contrebande ne peut qu'augmenter. Il est difficile de l'interdire aux Ezo de Matsumae. Il ne faut pas limiter l'autorité shogunale à Matsumae. Le commerce à Matsumae fait que des gens de toutes les régions [du Japon] s'y rendent régulièrement, et de ce fait, les marchandises issues de la contrebande sont éparpillées à tous vents. Par ailleurs, il est difficile de connaître les voies maritimes de la mer de l'est et les manières de commercer avec les Ryûkyû. [491]

Kudô met ici en exergue les fruits d'un commerce échappant au contrôle shogunal.

> A en croire les documents hollandais, cela fait quelques décennies que la Russie s'intéresse à l'établissement de relations commerciales avec le Japon, et ils font preuve d'un esprit commercial à toute épreuve. Sans un *bugyô* et un contrôle établi, il serait difficile d'interdire la contrebande ; dans de bonnes circonstances, il faudrait, dans l'intérêt du Japon, surveiller chaque produit qui sort d'Ezo. Grâce à l'or, l'argent et le cuivre du territoire ezo, les herbes médicinales dont notre pays a besoin, nous pourrions améliorer les finances de l'État (国用), et chaque année, nous pourrions diminuer la quantité du cuivre envoyé à l'étranger ; si une mesure d'interdiction de contrebande était promulguée, en quelques décennies, la prospérité de la nation [国家のゆたか] serait garantie. [492]

Il est intéressant de noter ici l'emploi du mot *kokka* (pays).

> 惣じて国を治るの第一は、我国のちからをあつくするにあり。国のちからをあつくするには、とかく外国の宝をわが国に入るが第一といふべし。[493]

> De manière générale, la priorité du gouvernement du pays est d'étoffer notre force. Pour ce faire, le plus important est d'introduire dans notre pays les richesses des autres. Le fait d'introduire dans notre pays l'or, l'argent et le cuivre des pays étrangers, et d'en devenir le dépositaire exclusif, requiert qu'on mette tout notre cœur à l'ouvrage et que l'on fasse preuve de détermination pour ne pas que cela soit un effort vain[494]. Il n'y a rien de plus important. (これによりとても及ばざるなり。[495])

> Pour tirer profit de la force du Japon, il faut ouvrir de mines d'or et produire en grande quantité. L'extraction de l'or de la montagne, les prospecteurs (*yamashi* 山師) indiquent depuis

[491] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.35
[492] *Ibid.*, p.35
[493] *Ibid.*, p.35
[494] *Ibid.*, p.35-36
[495] *Ibid.*, p.36

longtemps que c'est faisable, mais comme la quantité produite ne cadrait pas avec les besoins, elle a été stoppée.

Il est intéressant de noter ici l'emploi du mot *yamashi*, précédemment évoqué. Dans ce contexte, il peut être compris dans ses deux sens : littéral (« prospecteur minier »), ou métaphorique (« spéculateur recherchant des profits »). Incidemment, Kudô ne fait pas mention de la guerre de Shakush'ain quand il évoque l'exploitation d'or à Hokkaidô ; en effet, ceci pourrait nuire à son propos.

『ヲロシヤ』と交易の事おろらば、この力を以て開発有度事なり[496]。

Comme je le disais auparavant, si des relations commerciales étaient mises en place avec la Russie, cette force serait mise à profit pour le développement. Grâce à la force apportée par ce développement et ce commerce, on pourrait soumettre Ezo [ゑぞ一国を伏従せしめば[497]], et nous aurions alors de l'or, de l'argent et du cuivre en des quantités inépuisables et l'intégralité de ses ressources serviraient à notre pays. Ces lieux de commerce ne seraient pas uniquement limités à Ezo. Celui-ci aurait lieu dans tous les ports qui occupent une position stratégique, à commencer par Nagasaki.

Ici Kudô évoque la possibilité d'ouvrir de nouveaux ports au commerce avec l'étranger.

右申す通り、日本のちからを益事、蝦夷にしく事なし。またこのまゝにすておきて、『カムサスカ』のもの共ゑぞ地と一所になれば、蝦夷も『ヲロシヤ』の下知に附従ふゆへ、もはや我国の支配はうけまじ。[498]

Comme on le voit dans ce que j'ai dit précédemment, la force du Japon, c'est Ezo. Si on laisse les choses telles quelles, le Kamtchatka et Ezo ne seront plus qu'une seule et même chose, et Ezo aussi tombera sous le contrôle de la Russie et échappera au nôtre. Cela ne serait qu'une source de regret.

A entendre les bruits qui courent, les gens du Ezo du nord-est [ici, des Kouriles] sont devenus proches et se sont soumis à la Russie. Comme je l'ai dit précédemment, une fois soumis à la Russie, il ne sera pas possible de les faire redevenir comme ils le sont maintenant, quels qu'en soient les moyens. Comme ça a été le cas jusqu'à maintenant, on ne peut pas déterminer quelle est la marche à suivre s'il n'y a pas relations avec la Russie.

Grâce aux informations de Minato, Kudô sait sans doute que les interprètes aïnous des Kouriles ont été baptisés et portent des noms russes. S'il n'insiste pas sur le prosélytisme dont les Russes semblent faire preuve dans les Kouriles –qui nuirait une fois encore à ses propos-, il s'exprime plus sobrement, mais l'idée est la même : une fois assimilés par les Russes, il sera quasiment impossible de se garantir le soutien ou la soumission des Aïnous. Kudô sous-entend l'urgence de la situation, sans pour autant fournir toutes les informations au shogunat.

前にいふ所の我国のちからを益国とてゑぞにしく事なし。これにより心をつくすべき事なり。[499]

[496] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.36
[497] *Ibid.*, p.36
[498] *Ibid.*, p.36
[499] *Ibid.*, p.36

Comme je l'ai dit auparavant, la force de notre pays réside dans les bénéfices financiers, et ceux-ci dépendent d'Ezo. Il faut y mettre tout notre cœur.

En remarque ici l'emploi d'*ekikoku* et *kokueki*, qui semble mettre en exergue les bénéfices du Japon dans sa globalité -par l'intermédiaire du shogunat- et non l'intérêt d'un seul fief. On perçoit clairement ici que, d'après Kudô, la prise en charge d'Ezo est indispensable à la prospérité du pays entier, et que c'est grâce au shogunat que le Japon pourra bénéficier des nouvelles richesses que propose ce territoire. Ceci n'est pas étonnant dans le sens où le shogunat lui a commandé cet écrit, toutefois cet argument lui sert également à démontrer que pour l'instant, si ce n'est le shogunat qui engrange les bénéfices, c'est donc le fief de Matsumae.

如何様の国益を考るとも、我国の内計りにての手段　工夫にては、はかばか敷き事はあるまじきなり。[500]
Comment peut-on penser aux intérêts nationaux en envisageant exclusivement des moyens et des techniques à l'intérieur de notre pays ? Une telle vision n'est guère satisfaisante. A fortiori, les circonstances actuelles, évoquées précédemment, ne nous poussent-elles pas à agir ? Je réfléchis depuis de nombreuses années à l'interdiction de toute contrebande, mais jusqu'à maintenant, les lois en vigueur ont rendu impossible une telle interdiction.

Ce qu'il faut enquêter et creuser en vérité ce sont les montagnes où se trouvent les gisements d'or d'Ezo et le comportement de la Russie. Si pour chaque centaine de *ryô* issus des mines d'Ezo, on échange l'équivalent de mille *ryô* de marchandises russes, et que l'on continue à chercher de l'or, tout irait pour le mieux, mais mon propos ne s'arrête pas là.

Si d'aventure nous ne rentrions pas dans nos frais annuels commerciaux, que nous devions mille ou deux mille *ryô*, et qu'il faille négocier avec les Chinois et les Hollandais pour ne pas qu'ils nous réclament nos dus, serait-ce une tâche si ardue ?[501]

Par ailleurs, concernant les frais engendrés par l'exploitation aurifère, que j'ai déjà évoqués, je souhaite proposer des détails concernant d'autres possibilités.

ゑぞ地、金、銀通用これなく、只、米、酒、塩、たばこの類ばかりを好むゆへ入用と申すに、金銀は費へず、只山内はたらきの人の給分入用ばかりにて、これも地付のゑぞを交へてはたらくゆへ、給分は皆俵物にて、正金は入らぬ見込なり。[502]
Comme à Ezo, les habitants n'utilisent ni or, ni argent, et qu'ils apprécient le riz, le saké et le tabac, les dépenses ne s'effectuent pas en liquidités ; même dans le cas des allocations de ceux [ici, des Japonais dans les *basho*] qui travaillent dans les montagnes [ici, des Japonais dans les *basho*], ils échangent avec les Ezo autour de leur *basho*, tout le monde [Japonais et Aïnous] est rémunéré en *tawaramono*. On peut prévoir qu'il n'y aura aucun besoin d'y faire pénétrer des liquidités. Quand bien même les frais d'exploitation seraient élevés, l'argent du commerce peut aider.

Il est un fait frappant : aucune mention n'est faite à propos des famines qui sévissent pendant l'année de rédaction, et dans la région d'où est originaire Kudô. Plusieurs hypothèses pourrait expliquer ceci : soit l'ampleur véritable de la famine n'est pas encore connue, soit il s'agit d'un sujet trop épineux pour s'en servir d'argument. Quoiqu'il en soit, il aurait sans nul doute trouvé sa place dans les propos économiques et pro-ouverture de Kudô.

[500] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.36
[501] *Ibid.*, p.37
[502] *Ibid.*, p.37

Kudô a entamé son argumentation pour une légitimation géographique et toponymique de son propos, pour convaincre le lectorat de son autorité en la matière. Son propos se poursuit de manière logique, raisonnée et rhétorique. Il est un fait avéré que des Russes font mine de dériver et circulent dans les Kouriles et ils ont des interprètes en japonais qu'ils ont formés eux-mêmes à l'enseignement (informations obtenues par Minato à propos de Shabalin). Il est un fait avéré que les Hollandais semblent mettre en garde les Japonais contre les Russes (d'après leur rapport annuel), mais n'est-ce pas pour se garantir une exclusivité commerciale et le maintien de prix élevés (considérations sur les baisses des prix peut-être héritées de Namikawa Tenmin) ? En sus, ne faudrait-il pas se méfier d'un pays qui affirme l'impraticabilité de la route septentrionale, pourtant empruntée par Beniowski et Shabalin ?

Fort de ces informations, il s'agit de se montrer stratégique : il faut ouvrir des relations commerciales avec la Russie de manière à mieux connaître leurs desseins, faire baisser les prix des produits hollandais et chinois à Nagasaki. En sus, la mise à profit de tous les métaux précieux qu'il y a à Ezo, permettrait de ne pas délester les coffres shogunaux (informations sans doute obtenues via Satô Nobuhiro). En outre, en l'état, les bénéfices des *basho* de Hokkaidô et de la contrebande échappent au shogunat : il faut installer un *bugyô* à Ezo. Il ajoute qu'il en va de l'intérêt de l'État.

Son argumentation s'oriente donc selon trois lignes de force : il est nécessaire, dans l'intérêt économique et défensif de la nation, d'ouvrir des relations avec la Russie, il faut mettre fin au commerce caché, et il faut exploiter les filons aurifères. La conclusion rhétorique de cette argumentation est la nécessité du contrôle, de l'ouverture et du développement du territoire aïnou, qui permettrait de remplir conjointement ces trois objectifs.

Ce premier volume comporte un supplément, centré plus particulièrement sur Ezo et sur les possibilités d'exploitation aurifère. (On pourra de nouveau consulter l'annexe XXVII)

> Supplément [du premier volume]
>
> 蝦夷地に東西の差別有る事[503]
>
> Les différences entre l'est et l'ouest du pays
>
> 1, A l'est et au nord-est de la ville sous le château (*jôkamachi*) des Matsumae, il y a de hautes montagnes appelées Sengen 浅間 [peut-être une référence au Hokkaidô Komagatake 北海道駒ヶ岳], ce sont les montagnes les plus hautes des environs, et elles regorgent depuis les temps anciens d'or et d'argent. Quand les ancêtres du clan Matsumae furent envoyés sur cette terre, ils firent partir jusqu'au dernier ceux qui étaient venus de tout le Japon pour creuser les montagnes.

Ici, Kudô semble faire référence au départ des chercheurs d'or suite à la guerre de Shakush'ain, or c'est durant celle de Kosham'ain que les ancêtres des Matsumae, les Kakizaki et Takeda Nobuhiro, ont pris le pouvoir au sud de l'île. On peut en déduire qu'il n'a pas eu

[503] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.37

accès aux sources historiques de Matsumae même. Incidemment, les montagnes Sengen sont désignées par les mêmes idéogrammes que le Mont Asama.

> Les traces laissées par eux sont situées à une hauteur de plusieurs *jô* [un *jô* équivaut à 3 mètres], en accordéon comme des paravents. On peut en voir dans toutes les montagnes de cette chaîne, des traces de creusage pour le *miyoshi*. Le mot *miyoshi* désigne la poussière d'or.
>
> 2, Si l'on suit cette chaîne de montagnes en partant de la ville sous le château, à environ 9 *ri*, on trouve la source chaude de Shirinai (尻内). A cet endroit, il y a six générations, il y avait beaucoup de poudre d'or. Il y en avait environ pour des dizaines de milliers de *ryô*. A partir de cette époque, à l'occasion de la mort des seigneurs, on offre 10 *monme* (environ 37,5 g) de poussière d'or lors de la cérémonie. Encore maintenant, le fait d'offrir 10 *monme* de cuivre [青銅] à la fin de chaque année est un reste de cette ancienne tradition.

Kudô met de nouveau en valeur ses connaissances topographiques -sans doute obtenues de Satô- mais aussi historiques. En effet, six générations avant Matsumae Michihiro, le contemporain de Kudô qui règne de 1765 à 1792 et qui démet Minato de ses fonctions, Kinhiro est au pouvoir ; on se trouve en effet en pleine ruée vers l'or.

> 3, A 25 ou 26 *ri* à l'est de la ville sous le château, il y a un endroit appelé Hakodate, où arrivent des bateaux de tout le Japon. A l'est, il y a une haute montagne appelée Esan (恵山). Cette montagne contient du cuivre, ainsi que du soufre et de l'alun. Il y a quelques années, un commerçant de Hakodate du nom de Shiratori Shinjûrô 白鳥新十郎 le commercialisait et l'exploitait, mais depuis quelques années, il s'est arrêté.

Ici, ce « name-dropping » anecdotique sert à étayer l'argumentation de Kudô en prouvant qu'il détient des informations vérifiables, nominatives et récentes, sans doute de nouveau grâce à Minato.

> 4, A 30 ri de Wesan (sic), dans un endroit appelé Yuuratsufu [Yûrappu], coule la rivière Kunnui. En remontant cette rivière sur trois *ri*, il y a de la poussière d'or. Il y a quelques années, ce gisement était exploité par le clan Matsumae, et bien qu'il en ait eu en grande quantité, mais n'ayant pas les moyens de le récolter, ils abandonnèrent le gisement sans l'entamer[504].

Kudô propose ici une mine « clé en main », précisant que les Matsumae ont laissé le filon presque tel quel.

> A cet endroit, pendant l'ère Hôreki (1751-64) [en 1773 en vérité], un commerçant d'Edo du nom du Yamashiro-ya Yasueimon 山城屋安右衛門, accompagné des inspecteurs Yazawa Tomozô 矢沢友蔵 et Usami Nizaemon 宇佐美仁左衛門 inspectèrent l'endroit, mais n'y jetèrent qu'un bref coup d'œil. A l'amont de cette rivière, il y a une haute montagne, qui s'appelle Yuubari. C'est une montagne où git de l'or. On l'appelle Shikotsu no Yuubari. Dans les rivières qui abreuvent Kunnui et Setanai en territoire aïnou de l'ouest, il y a de l'or.
>
> 5, A l'est de Kunnui, il y a un lieu appelé Saru. Il se trouve à 150 *ri* de la ville sous le château de Matsumae. A cet endroit, dans les temps anciens, des milliers de personnes creusaient la montagne pour de l'or. Il y a là les traces de milliers de maisons.

[504] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.38

6, Plus à l'est, il y a Erimo, et autrefois de gens de tous pays y creusaient la montagne, mais au moment des troubles d'Ezo (蝦夷蜂起の節), une centaine de bandits (盗賊) furent exécutés par le clan Matsumae. On appelle aussi cet endroit le « port aux cent hommes » (百人浜). On dit qu'il y avait énormément d'or à cet endroit. A partir de là, les montagnes s'aplanissent et l'on se rapproche d'Atsukeshi, près de l'embouchure où traversent les Russes (赤蝦夷渡り口). Les Aka-Ezo traversent vers Atsukeshi.

西蝦夷の事[505]

Le territoire aïnou de l'ouest

1, A 3 *ri* de la ville sous le château de Matsumae, il y a un endroit qui s'appelle Akagami (赤神) et il y a un gisement de plomb. Plus à l'ouest, il y a un lieu appelé Kiyobe, où git du cuivre.
2, A 60 *ri* de là, dans un endroit appelé Sutsuki, autrefois, il y avait de nombreuses carrières dans la montagne, et on en voit encore maintenant les traces.
3, A 150 *ri* de la ville sous le château, il y a une grande rivière appelée Ishikari. Si on remonte son cours pendant une semaine, on arrive vers Yuubari.
4, A 100 *ri* à l'ouest de là, il y a un endroit appelé Mashike, sur cette berge, dans un endroit appelé Haboro, il y a de la poussière d'or. Il y a quelques années, un vassal du clan Matsumae, Notsuke Yogoemon 野付与五右衛門, s'y est rendu pour trouver de l'or, mais sans quelqu'un pour lui indiquer le lieu, il ne put rien trouver. Pour cela, j'ai entendu dire qu'il n'existe aucun moyen. Il faut que les personnes qui ont réussi expliquent leur manière de faire.

J'ai rédigé la partie précédente selon les dires que j'ai pu entendre[506].

Il est difficile d'établir de manière certaine quelles sont les montagnes qui contiennent de l'or. Comme je l'ai dit auparavant, le commerce constitue la première nécessité, je me suis exprimé à son sujet dans les grandes lignes, et par la suite, d'autres y réfléchiront.

Ainsi s'achève le premier livre des *Réflexions*, complété à la nouvelle année de 1783. Le deuxième livre (下巻) s'intitule カムサスカ　ヲロシヤ　私考の事[507] (*Kamusasuka Woroshiya Shikô no koto*, soit *Kamtchatka, Russie : réflexions personnelles*). En lieu et place d'une traduction exhaustive, nous nous permettrons de mettre en lumière quelques extraits intéressants pour notre propos.

Parallèlement au début de son premier livre, Kudô évoque de nouveau le problème des toponymes et de la difficulté de transcrire des langues étrangères en japonais. Il s'essaie même à l'écriture des caractères romains, qu'il appelle « caractères des cheveux rouges [Hollandais] » (*kômô no moji* 紅毛の文字), et évoque, outre les « règles de lecture latine » (*raten no dokuhô* 羅甸の読法), les alphabets cyrilliques (*kiriikisu* キリイキス) et slavons (*surahoniya* スラホニヤ). En outre, il souligne la confusion face à la multitude d'appellations auxquelles il est confronté : Aka-Ezo, Kamtchatka, Russie, Moscovie, Russland, au point que « même les gens de Matsumae ne savent pas pourquoi, quand on visite ce pays, les gens ne l'appellent pas Kamchatka, mais Russie » (然るに国をたづねれば、カムサスカとはいわずしてヲロシヤといふ事いかなるわけか松前の人も知らず[508]). Il cite en exemple dans le débat toponymique deux de ses sources, *Beschreibung von Russland* (ベシケレイビング・ハン・ルユ

[505] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.38
[506] *Ibid.*, p.39
[507] *Ibid.*, p.39
[508] *Ibid.*, p.40

スランド), écrite en 1744 – ici il fait une petite parenthèse pour expliquer le fonctionnement du calendrier occidental-, et *Géographie*, datant de 1769. Il procède à une sorte de lecture commentée de ce dernier.

Dans la première partie de ce second livre – dont le but semble pédagogique-, il est également question de réflexions géographiques. Kudô affirme ici que le Kamtchatka fait partie de l'Amérique du nord (この国は北亜墨利加の堺内にて[509]). Si une telle conviction peut étonner aujourd'hui, elle démontre au contraire toute l'étendue des connaissances de Kudô, quelques décennies seulement après les expéditions de Béring. Il lie cette introduction géographique à une introduction historique, dans laquelle il détaille l'expansion russe.

> ヲロシヤの国古代は欧羅巴堺在国なりしが、段々はびこりて今は東西百七十度余に至りて大世界の一半も保つ、西は欧羅巴の堺中の隣国も蚕食し、東は亜細亜堺韃而靼の故国、シベリアの地北海を際りにて残らず伏従せしめて、北亜墨利加堺カムサスカ赤狄の地並に赤ゑぞよりくちゑぞにつづきたる島々及び奥ゑぞカラフトの北サカリインの島まで一円に一国となりて各代官を置、術道を開き、河道を通じ、海舶を達して大貨殖を致す。[510]
>
> Dans les temps anciens, la Russie était limitrophe de l'Europe, mais elle s'est peu à peu étendue, et maintenant, elle s'étend d'est en ouest sur 170 degrés, occupant ainsi la moitié du monde ; à l'ouest, elle a même phagocyté les pays limitrophes qui faisaient partie de l'Europe, à l'est, elle a tout conquis, la Tartarie, qui faisait partie de l'Asie, la Sibérie jusqu'à la mer du nord. Elle a poursuivi d'île en île au départ du Kamtchatka en Amérique du nord, des terres d'Aka-Ezo à celles des Kuchi-Ezo jusqu'à l'île de Sakhaline, au nord du Karafuto des Oku-Ezo. Ce territoire forme un seul et même pays, où ont été installés des administrateurs dans chaque région, on y a ouvert des routes, creusé des canaux, envoyé des grands navires et ont augmenté les richesses.

L'une des choses intéressantes à noter est l'ambigüité territoriale autour de Sakhaline ; Kudô semble indiquer qu'il y a en effet deux îles : Sakhaline au nord, où sont installés les Russes, et Karafuto, où vivent les Oku-Ezo, et où le Japon a installé des *basho*. Par ailleurs, on le sent ici admiratif du travail d'ouverture et de défrichage de ces régions, qui ont été bénéfiques, malgré un coût certain que Kudô ne fait que sous-entendre. Il résume ainsi les informations qu'il a obtenues dans *Géographie* (右はゼオグラーヒの説[511]), en précisant bien celles-ci sont ignorées des Ezo, comme des Japonais de Matsumae (赤蝦夷の風土記、ゑぞの人も松前の人もしらず、紅毛のゼヲグラーヒにて[512]). Il allie donc informations accessibles exclusivement dans le milieu des *rangakusha* à des informations privilégiées, issues de Matsumae même.

> ゑぞのすえ、カラフトの北にサカリインといふ大島あり。日本の九州の地ほどもあるか。この地もヲロシヤの所属なりとぞ、ゑぞの図にてみれば、ゑぞの正北の海上に、瀬戸難所多く通路なしとかや。この難所の沖にて一、二百里をはだつるとおもはるるゆへ、蝦夷松前人のしらぬもことわりか。[513]
>
> Au bout d'Ezo, au Nord de Karafuto, il y a une grande île appelée Sakaliin (sic). Elle ferait à peu près la taille de Kyûshû. Cette terre est sous domination russe. Si on regarde une carte d'Ezo, juste au nord se situe un détroit [Détroit de Nevelskoï] qui est difficile à manœuvrer et

[509] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.40
[510] *Ibid.*, p.40-41
[511] *Ibid.*, p.41
[512] *Ibid.*, p.41
[513] *Ibid.*, p.42

où il n'y aurait pas de passage. On pense que ce détroit est large de 100 ou 200 *ri*, et de ce fait, on ne peut pas penser que les gens de Matsumae l'ignorent.

Ici, Kudô montre du doigt les cachoteries de Matsumae, qui ne peut prétendre ne pas être conscient de la présence de Sakhaline à ses frontières. Par ailleurs, il rappelle que toutes ces informations géographiques sont issues de l'ouvrage de Hübners et lui-même en doute. Peut-être est-ce parce qu'elles ne vont pas dans le sens de son propos : l'urgence de contrôler le nord ? En outre, s'il pense que Karafuto et Sakhaline sont deux îles distinctes, ces informations sont erronées.

右はゼヲグラーヒの説、この説にてみれば、ダッタンの地の唐へちかき川にて、カムサスカえは通ぜず。うたがふべし。但し図説に有る入海をわたれば、カムサスカの西浜にちかし。便利なるべし。但し又サカリインもカムサスカとひとつ国にみてかくのごとく書記すものか。考ふべし。[514]
Les informations précédemment citées proviennent de *Géographie*. A les lire, on peut penser que de l'embouchure de la rivière de Tartarie proche de la Chine [l'Amour], on ne peut traverser jusqu'au Kamtchatka. On peut en douter. Si on traverse, on est extrêmement proche de la côte occidentale du Kamtchatka. C'est même très pratique. Toutefois, Sakhaline et le Kamtchatka sont-ils un seul et même pays, comme il l'a été écrit auparavant ? Je le pense.

Mamiya Rinzô est le premier Japonais à affirmer que Sakhaline est une île, et non une presqu'île reliée au Kamtchatka. Kudô semble désigner sous cette appellation toute la région de Sibérie orientale russe et il évoque les liens topographiques entre Sakhaline, Karafuto et le Kamtchatka, alors que ce dernier est plus proche des Kouriles du nord. Ce qu'affirme *Géographie* :

ゑぞよりカムサスカにつづきて島多し。カムサスカに近きはカムサスカに属し、蝦夷に近きはゑぞに属す。（略）クナシリ　エスツルツヒユ　ウルツペこの三つを合わせて日本にてエゾといふ。[515]
D'Ezo au Kamtchatka se succèdent de nombreuses îles. Celles qui sont proches du Kamtchatka lui sont soumises, celles qui sont proches d'Ezo lui sont soumises. […] Kounachir, Etsurutsuhyu [Itouroup] et Urutsupe [Ouroup] mises ensemble sont appelées « Ezo » au Japon.

Dans *Géographie*, il semblerait donc qu'Ezo désigne Kounachir, Ouroup, et sûrement Itouroup, désignée par le cryptique toponyme « Etsurutsuhyu ». Les îles qui sont donc situées près de ce bloc de trois sont soumises à elles, et donc au Japon.

Les informations concernant les dates d'exploration et de soumission sont relativement concordantes.

Le Kamtchatka fut soumis pour la première fois en 1713 (紅毛千七百十三年), notre Shôtoku 3 (我正徳三年). Avant longtemps, il le fut complètement (1730). Et à partir de ce moment-là, chaque année, les habitants paient un tribut d'une peau par personne[516].

[514] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.43
[515] *Ibid.*, p.43
[516] *Ibid.*, p.44

L'année 1713 correspond à la soumission des Kouriles par Ivan Kozyrevsky, et les premières demandes pour que les habitants de payer le *yasak*. Il est donc possible que Kudô confonde le Kamtchatka et les Kouriles. Les informations contenues dans *Géographie* semblent concorder avec les dires des gens de Matsumae (comprendre Minato) (この説松前人の物がたよりによく合たり。実説といふべし。[517]) ; Kudô recoupe ses sources pour légitimer son propos.

Dans l'un des extraits les plus souvent repris dans les articles et ouvrages concernant Kudô et ses *Réflexions*, il est question de sa mise en exergue de la colonisation russe du Kamtchatka.

> 数百年前にカムサスカえ人をまく。（中略）人をまくといふ事、外国に有る事なり。無人島に人の種を遺す事なり。罪ある男女を遣して国をひらくなどの事なるかとおもわるるなり。[518]
> Il y a quelques années [la Russie] a semé des hommes dans le Kamtchatka. […] Semer des hommes signifie qu'ils vivent en pays étrangers. Laisser des « graines d'hommes » sur des îles inhabitées. Ou envoyer des criminels, hommes et femmes, ouvrir et développer le pays.

L'emplacement de cette allégorie imagée de la colonisation, illustrée par la métaphore agricole du semeur et des graines, entre des remarques géographiques sur la Mongolie et des remarques sur l'emplacement du fleuve Amour, semble étrange. Elle est également tirée de l'ouvrage *Géographie*, cependant comme Kudô ne procède pas à une traduction systématique, l'ordre de ces propos semblent indiquer que son étude n'est pas véritablement linéaire (que ce soit au niveau thématique, ou géographique –il ne procède pas d'ouest en est, ni du nord au sud, mais procède à des mouvements de va-et-vient). On peut imaginer que cette remarque - qui ressemblerait presque à une invitation- est noyée dans un flot d'informations à dessein. En outre, quelques années auparavant, en 1778, Tanuma avait ordonné l'envoi des personnes sans domicile des environs d'Edo à Sado pour travailler dans les mines[519]. Kracheninnikov mentionne que « les Japonois, établis dans cette isle [Matmai, donc Hokkaidô], sont la plupart des bannis »[520].

Kudô tire de cette lecture commentée la conclusion suivante :

> 右の通りにて考るに、蝦夷をとりまきてカラフトの末、西北より東に及てヲロシヤの境地なり。おそるべし。去安永五年、着岸のおらんだ船の中に、塩引、鮭子、籠鮭夥しくこれあるよし。これは船中の食料なり。
> 鮭といふ魚、外の国になきものゆへ日本人これをおくれば、はなはだ悦び珍重す。しかるに、かくごとき事全く赤蝦夷より廻達するとみへたり。[521]

[517] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.44
[518] *Ibid.*, p.41
[519] BOTSMAN Dani, « Punishment and Power in the Tokugawa Period » (Pouvoir et châtiment pendant l'époque Tokugawa), *East Asian History*, volume 2, n°3, 1992, p.22
[520] KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, p.391
[521] KUDÔ Heisuke, 'Aka-ezo fûsetsu kô' (Réflexions sur les rumeurs à propos de la Russie), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) « Rumeurs des

> Si on réfléchit à tout ce qui a été dit précédemment, Ezo est entouré de territoires russes limitrophes, du bout de Karafuto [Sakhaline] au nord-ouest, jusqu'à l'est. C'est redoutable. En 1776, dans les bateaux hollandais qui accostèrent au Japon, il y avait beaucoup de poissons salés, d'œufs de poissons, et de paniers de poissons. Ce sont des aliments consommés à bord des navires.
> Le saumon est un poisson qui n'existe pas en dehors du Japon, si des Japonais leur avaient fourni, cela aurait été pour les féliciter, ou leur rendre un grand hommage. Toutefois, cela ressemble plutôt à quelque chose provenant de Russie.

Ici encore, on perçoit la méfiance de Kudô vis-à-vis des Hollandais, qu'il n'accuse pas ouvertement -mais presque- d'être en contact avec les Russes au nord d'Ezo.

Ainsi se conclut la première partie de ce second livre ; la partie suivante s'intitule « Des choses de Russie (également appelée Moscovie) » (ヲロシヤの記事（一名ムスコビヤ）). Cette partie est inspirée par le *Résumé de la grande unification de la Russie* (*Roshia daitô ryakki* 魯西亜大統略記).

Ce royaume millénaire est un pays d'Europe, devenu empire en 1514 et grande puissance grâce à Pierre Alexeïevitch, désigné comme Pierre le Grand « père de la patrie et empereur de toutes les Russies » (*Vater des Vaterland Kaiser von alle Russland Peter Gorod,* transcrit en *katakana* dans le texte et traduit grâce aux idéogrammes suivants – dans cet ordre- 父の本国　帝の惣　国名　人名　大)[522]. S'ensuit une courte biographie de Pierre le Grand (1672 (règne en 1682)-1725), de Catherine la Grande (1684 (règne en 1725)-1727) et de l'impératrice Anna Ivanovna (1693 (règne en 1730)-1740). Kudô évoque ensuite l'histoire de l'expansion orientale russe : en 1550, soumission de la région de Tobolsk [d'après les sources contemporaines, Tobolsk aurait été fondée par Boris Goudounov en 1587], frontière de l'Asie orientale, en 1552, la soumission de Kazan, en 1644, soumission d'Irkoutsk, frontière de l'Asie, et en 1689, à Nerchinsk, mise en place de la frontière avec la Chine. En 1713, la Russie soumet le Kamtchatka, et en 1724, un certain capitaine (カビタン某) soumet les îles au large du Kamtchatka :

> これは赤ゑぞとくちゑぞとの間の千島の内の島なるべし。尚安永九年に来りしおらんだの物語を通詞にきくに、「ゑぞ」の、千島の内を段々伏征して島毎にとりでをかまへ、城郭を築くといふ、この類の事か。[523]
> Il s'agit d'îles parmi les Mille Îles entre Aka-Ezo et Kuchi-Ezo. D'après les dires d'interprète hollandais arrivé en l'an 9 de l'ère An.ei [1780], chaque île a été soumise et des forts, des places fortes et ce genre d'édifices y ont été construits.

Il s'agit là encore d'informations obtenues via Minato relatives à la mission Shabalin. L'impératrice Anna Ivanovna aurait d'ailleurs ordonné d'ouvrir des relations commerciales avec la Chine et le Japon, et d'évaluer leur force ou leur faiblesse. Kudô évoque ici un Herr

---

Ezo rouges, Aperçu illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges », Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.43
[522] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.44
[523] *Ibid.*, p.47

Heruhiku (sûrement Béring), ainsi qu'un capitaine de vaisseau hollandais (忽爾蘭徳ゼイカピタン *See Kapitan*), Suharenberugu, sûrement Philip Johan von Strahlenberg[524].

D'après leurs découvertes, il y aurait trente-quatre îles Kouriles et les habitants du sud du Kamtchatka se nommeraient les *kur* (un mot pour « homme » en langue aïnoue, et proche du mot « Kouriles »).

Kudô enchaîne avec une troisième partie « Des représentations des Russes venus à Matsumae » (松前より写来る赤狄人図説の事[525]) ; il y décrit une image que lui a montrée, dans le plus grand secret, quelqu'un de Matsumae (松前の人のひそかにみせたる赤狄人の絵図といふものをみたり). Le premier personnage est l'envoyé d'Iakoutsk, Ivan, qui parle japonais et a les cheveux blancs. Il s'agit ici sans doute d'Ivan Antipin. Le deuxième personnage décrit est Shabalin, aux cheveux et aux sourcils blancs, qui « porte un mouchoir, à la manière des Hollandais, pour se moucher le nez » (カタチヲランダノ通、左ノ手ニ鼻ヲカムフロシキヲモツ) et qui semble être le chef du groupe[526]. Le troisième personnage est un interprète aïnou des Kouriles, du nom de Shiriitari ; il s'agit sûrement de Shireita. Il est décrit comme étant habillé à la hollandaise, et ne portant pas de boucles d'oreille, à l'inverse de la plupart de ses compatriotes. Kudô évoque un Kamtchadale du nom de Kishinkonte, puis un Moscovite du nom de Rienton (Anton ?).

Kudô conclut son propos par cette phrase sibylline :

> この一巻の考、僕が見識にあらず。僕は審学未熟にして考ることにあたわず。鴻学の士に尋て聞くところなり。[527]
> Les réflexions contenues dans ce livre ne reflètent que mon propre avis. Ces réflexions sont celles d'un néophyte de l'investigation. Il s'agirait de consulter un connaisseur aguerri.

Ce rouleau a été complété le 21ème jour du 4ème mois de 1781.

Dans cet ouvrage, Kudô s'éloigne de la thèse de Beniowski concernant une possible invasion russe, et choisit de se pencher sur les bénéfices commerciaux d'une telle présence. Il analyse de manière très pertinente l'attitude des Hollandais, inquiets de maintenir leurs droits commerciaux exclusifs avec le Japon, et de ne pas laisser les Russes s'immiscer dans cet équilibre. En outre, Kudô soulève deux problèmes de taille. Le premier est que le fief de Matsumae a donné le droit de gérer les *basho* aux seuls marchands ; ceux-ci se permettent donc tout, y compris un commerce secret. Deuxièmement, si le shogunat laisse en l'état les liens qui existent entre les Russes et les Aïnous, ceux-ci risquent de ne plus tenir compte des demandes et des indications du shogunat. Enfin, en parallèle, il encourage fortement le développement de l'industrie minière à Ezo et prône un rapprochement commercial avec les

[524] KUDÔ Heisuke, *op.cit.*, p.47. Philip Johan von Strahlenberg (1676-1747) : officier de marine et géographe d'origine suédoise. Capturé par les Russes suite à la bataille de Poltava, il est envoyé en tant que prisonnier de guerre à Tobolsk de 1711 à 1721. Pendant cette période, il étudie sans relâche la géographie régionale, ainsi que les us et coutumes locales.
[525] *Ibid.*, p.48
[526] *Ibid.*, p.49
[527] *Ibid.*, p.51

Russes. Dans le deuxième livre, il s'attache à l'histoire de la Russie depuis Pierre le Grand jusqu'à Catherine la Grande. A travers tout son ouvrage, on sent qu'il promeut sinon une révision, du moins un assouplissement, des mesures de restriction maritime des années 1630.

En ce sens, Inobe Shigeo considère qu'il est difficile de considérer Kudô comme l'un des pères des réflexions sur l'ouverture totale du Japon (*kaikoku ron* 開国論) dans le sens où il envisage uniquement une ouverture des relations commerciales avec la Russie et non avec d'autres pays. S'opposant ainsi à Wada Toshiaki, Inobe considère qu'une telle ouverture ne serait en aucun cas contradictoire avec les édits de l'ère Kan.ei, dans le sens où seules les relations avec l'Espagne et le Portugal y sont formellement interdites. Par ailleurs, si un bateau russe se rend à Nagasaki, -et uniquement à Nagasaki-, il n'y a aucune raison, d'après les édits, de ne pas le laisser rentrer[528]. Kudô remet en cause la logique du *sakoku*, en proposant l'ouverture de relations commerciales avec la Russie et d'une préfecture (*bugyô*) qui y serait consacrée à Hokkaidô, mais il ne remet pas en cause l'esprit de celui-ci dans le sens où il ne le conceptualise pas, et qu'il n'y fait aucune allusion. On pourrait dire qu'il propose simplement d'y apporter des amendements.

① Influences mutuelles : Hayashi et Kudô

Il existe des débats parmi les chercheurs concernant l'importance de l'influence respective qu'ont pu avoir l'un sur l'autre les deux grands penseurs Hayashi et Kudô. La théorie la plus courante étant celle soulignant l'influence de Kudô sur Hayashi (*Kudô yûi ron* 工藤優位論) ou la préséance celui-ci (*Kudô senzai ron* 工藤先在論).

Dans les années 1940, le chercheur ayant rassemblé les écrits de Hayashi, Nakamura Tokushige 中村徳重, estime que Hayashi n'a pas –ou très peu- été influencé par Kudô. L'argumentation de Nakamura se base sur trois lignes de force. Il évoque tout d'abord leurs points de vue divergents concernant les mesures préventives contre la Russie : la préparation militaire pour Hayashi, l'ouverture de relations commerciales pour Kudô. En sus, Hayashi -non content de souligner les menaces étrangères- signale les menaces internes : le manque de préparation militaire, l'existence d'une classe de guerriers de plus en plus incapable de faire la guerre (*hibushika* 非武士化) et de plus en plus dépravée (*daraku* 堕落). Ensuite, Nakamura souligne les différentes sources qu'ils emploient ; les connaissances de Kudô sur la Russie proviennent des ouvrages traduits par les lettrés, des informations révélées par Minato ainsi que des rapports des Hollandais. Celles de Shihei proviennent des conversations avec Feith, de cartes, et même d'un voyage probable à Matsumae. En effet, certains chercheurs pensent qu'il s'est rendu à Hokkaidô en 1772, et peut-être même à plusieurs reprises[529]. Il est question dans les archives d'une carte d'Itouroup dessinée par Hayashi Shihei à Matsumae en 1772, et de présents rapportés de Hokkaidô[530]. Il est étonnant cependant qu'à aucun moment Shihei ne donne du poids à son argumentation en justifiant d'un voyage sur place ; en outre, il est naturel de se demander dans quel cadre – il est un guerrier sans statut du fief de Sendai- il aurait pu s'y rendre, et pour quelle raison il n'en reste aucun document officiel. Enfin,

[528] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.76
[529] TAIRA Shigemichi, *op.cit.*, p.191
[530] *Ibid.*, p.191

Nakamura met en exergue la préséance de Hayashi dans la réflexion sur les menaces étrangères ; peu de chercheurs en effet évoquent les *Opinions écrites*.

Il est évident que les deux lettrés ont été en contact et qu'ils se sont porté un respect mutuel sincère. Kudô rédige même l'introduction de son *Traité de défense*. En outre, il est indéniable que Hayashi a eu connaissance -au moins dans les grandes lignes- du contenu des *Réflexions* avant de rédiger son *Panorama*. Toutefois étant donné que celles-ci ont été écrites à l'intention du shogunat, à moins que Kudô le lui ait fait lire, il est peu probable que Hayashi ait eu accès au texte intégral, en particulier les informations secrètes et privilégiées concernant une possible contrebande. Par ailleurs, on ne peut remettre en cause l'étendue du savoir de Kudô, qui bénéficie d'informations internes, du fait de sa proximité avec Minato.

Quoiqu'il en soit, ils ont en commun de vouloir informer le pays sur la présence de pays étrangers aux frontières japonaises et de proposer des conseils sur la politique à adopter. Ils ont de différent l'usage de la langue de bois : Kudô se montre plus diplomate, utilisant des tournures moins directes et ne critiquant pas ouvertement la politique shogunale. Au contraire, Hayashi est plus véhément : il souhaite toucher un plus large public, et malgré des circonvolutions stylistiques quelque peu pompeuses, il se montre direct, ses critiques sont à peine voilées et sa maîtrise de la rhétorique imparable. En ce sens, il est véritablement le premier à avoir remis en question la défense du pays, et proposé des mesures concrètes pour y remédier ; en outre, il est le premier à avoir suggéré une prise de contrôle effective jusqu'à Sôya et même Shiranushi[531], ainsi que le premier à avoir cherché à haranguer les foules[532]. L'avenir montrera que l'un comme l'autre avait raison de prôner le changement. Mais dans le cas de Hayashi Shihei, pas avant d'avoir subi les foudres du gouvernement de Matsudaira Sadanobu.

② Les *Réflexions* et le shogunat

Contrairement à Hayashi Shihei, Kudô ne fait donc pas parvenir directement son écrit au shogunat ; il présente d'abord son travail à celui qui lui a demandé de le rédiger, un guerrier du fief de Sagara, dans le pays du Tôtômi (à l'ouest de l'actuel fief de Shizuoka), Miura Shôji 三浦庄司[533] ou 庄二, confident de Tanuma[534]. Ce dernier le confie au préfet aux comptes Matsumoto Hidemochi. De son côté, Kudô semble caresser le secret espoir de devenir préfet de Matsumae (*Matsumae bugyô*), ce qu'on devine à travers les dires de sa fille :

> 其方も縁付くべき年には成たれども、我身分いかがなるや知れ難し。今縁付れば余り高きかたへは遣はしがたし。我身一きわぬけ出なば妹共をば宜しき方へもらはれんに、姉のをとりてあらんはあしかるべし。[535]
> Quand viendra le temps de te marier, on ne peut pas savoir quelle sera ma position. Si tu te maries bientôt, je ne peux pas te laisser épouser quelqu'un qui n'est pas d'un rang élevé. Si d'un coup, je gagne une position élevée, tes petites sœurs parviendront à épouser quelqu'un d'un rang élevé, et il ne siérait pas à la sœur aînée qu'il n'en soit pas de même.

[531] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.96
[532] *Ibid.*, p.106
[533] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.133
[534] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.351
[535] TADANO Makuzu, *op.cit.*, p.144

L’avertissement de Beniowski, ainsi que l’effervescence intellectuelle dans le milieu des « spécialistes des études hollandaises » et l’amélioration des connaissances en géographie, le tout dans un climat politique favorable, sont à l’origine de l’émergence des traités sur l’ouverture. Si ce n’est pas à proprement parler la vision de l’étranger qui est remise en cause, l’importance de la connaissance de celui-ci ainsi que l’anticipation en vue de contacts est mise en exergue par Hayashi et Kudô. La balle est dans le camp du shogunat. Il s’agit désormais de vérifier si les informations contenues dans le manuscrit de Kudô se révèlent exactes, mais aussi si certaines autres lui auraient échappé. Suite à celle des réflexions, l’heure des missions d’investigation a sonné.

V. LE TEMPS DE LA RÉFLEXION : LES MISSIONS D'EXPLORATION 1783-1786

Jusqu'au manuscrit de Kudô, la vision qu'ont les autorités shogunales de Matsumae est très schématique. Elles connaissent l'histoire et le fonctionnement du fief dans les grandes lignes, les ressources naturelles, mais ignorent la réalité économique sur place, ainsi que la présence effective russe dans les Kouriles[1]. Certes, le shogunat a déjà envoyé des missions sur l'île (*junkenshi* 巡見使) en 1634, 1667, 1681, 1710, 1717, 1727, 1746 et 1761, mais celles-ci ne s'aventurent guère en territoire aïnou. (On pourra de nouveau consulter le tableau récapitulatif de l'annexe XVII). Pour pallier ceci, le gouvernement Tanuma et ses successeurs envoient des missions d'investigation qui se rendent non seulement dans l'ensemble de l'île, mais même plus loin - sur Sakhaline et dans les Kouriles méridionales. Ce changement de portée régionale est significatif : il matérialise à la fois une volonté de contrôle sur une plus grande zone, et la transition entre des missions « administratives » et des missions « investigatrices ». Ces dernières ont pour but de répondre à des questions précises : où en est l'expansion russe dans les Kouriles ? Existe-t-il un marché de contrebande ? Quel est le potentiel rizicole de l'île ? Comment mettre cette riziculture en place ? Quelles sont les autres ressources ? Que faire des Aïnous ? Si la question de l'incorporation de l'île au territoire domanial ou shogunal n'est pas encore à l'ordre du jour, ces interrogations s'inscrivent dans une sorte d'enquête préliminaire officieuse. Les premiers envoyés à Ezo -Ôhara Sakingo[2] et Hezutsu Tôsaku- le sont d'ailleurs officieusement ; parallèlement, la première mission shogunale à dépasser les frontières du territoire japonais sur l'île est officiellement une simple mission d'arpentage. L'intégralité des documents relatifs à ces missions (ordres de missions, comptes-rendus, factures, etc.) est compilée entre 1784 et 1790 sous le titre : le *Cas Ezo* (*Ezochi ikken* 蝦夷地一件).

1. Le temps de l'investigation : les missions d'exploration 1783-1786

(1) La mission de Hezutsu Tôsaku 平秩東作

La première mission d'exploration depuis le *Panorama* et les *Réflexions* n'en est pas officiellement une : le premier envoyé, Hezutsu Tôsaku 平秩東作 (1726-1789), est plus poète qu'enquêteur. De son vrai nom Tatematsu Tômô 立松懐之, Hezutsu est le fils unique d'un loueur de chevaux qui tient un relais sous le nom d'Inageya Kin.uemon 稲毛屋金右衛門. Orphelin à dix ans, il vend du tabac tout en étudiant les classiques chinois et la poésie. En grandissant, Hezutsu devient un auteur de *gesaku* 戯作[3] renommé. Parmi ses collègues du cercle de *waka*, on trouve le préfet aux comptes Ishigaya Kiyomasa 石谷清昌 (1715-1782)[4] et le sous-préfet Shinoki Rokuzaemon 篠木六左衛門. Par leur intermédiaire, il rencontre le sous-

[1] ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, p.72-73

[2] Envoyé secrètement par le fief de Mito dès 1783, il effectue plusieurs séjours à Matsumae. Il fera l'objet d'une sous-partie ultérieure.

[3] Style littéraire désignant une œuvre frivole, satirique, ou légère.

[4] Nommé à la fonction de préfet aux comptes en 1759, il se voit également attribuer celle de préfet de Nagasaki. En outre, sa petite-fille adoptive a épousé le neveu de Tanuma Okitsugu.

préfet aux comptes Tsuchiyama Sôjirô 土山宗次郎 (1740-1788). Hezutsu évoque avec ceux-ci son intérêt pour Ezo, et sa volonté d'y voyager dès le milieu de l'ère An.ei (1772-1781)[5]. En outre, il fréquente la résidence des Matsumae à Edo (松前志摩守屋敷に心安き者[6]) ainsi qu'un gestionnaire contractuel d'Esashi et d'Okushiri, Murakami Yasôbê 村上弥惣兵衛[7], qui lui fournissent tous deux des informations à ce sujet.

En août 1783, juste après la rédaction des *Réflexions*, Hezutsu se rend à Matsumae avec un certain Ara.i Shôjûrô 新井庄十郎 (ou 荒井庄十郎)[8]. Il semblerait qu'il ait emprunté les fonds, ainsi qu'une carte de l'île à Tsuchiyama, dont il est proche (懇意成ものにて[9]). Toutefois les circonstances exactes de son départ ne sont pas claires[10] ; Tsuchiyama lui-même écrit, en évoquant Hezutsu : « Tôsaku, à l'occasion de son Nouvel An sur place, a pu observer de nombreuses choses » (東作、彼地え罷越候節、所々見物いたし候[11]), puis plus loin « quand Tôsaku a été envoyé sur l'île » (島を東作差遣可候間[12]). Il semblerait qu'il ne s'agisse pas là d'une mission d'investigation en bonne et due forme, mais plutôt de services rendus mutuels ; en échange de l'argent prêté, Hezutsu doit fournir un maximum de renseignements sur le commerce et l'état des choses à Matsumae. Prétextant de rendre visite à son ami, Murakami, le gestionnaire contractuel du vassal domanial, Kawa.i Asaemon 河合浅右衛門, Hezutsu y hiverne d'octobre 1783 à mars 1784[13]. Hezutsu se fait passer pour un poète en voyage, ainsi son journal, le *Tôyûki* 東遊記 (*Pérégrinations dans l'est*)[14], est rempli de considérations poétiques.

> 葉月の七日又みちのくへとこころざし、つぼの碑ふみわけ、鹽釜のうらより出船して、松島の美景を眺め、半の月を此処に見はやしぬること、老後の思ひ出是なめり。[15]
> Le 7ème jour du 8ème mois, je décidai à partir pour les confins des terres [la province du Mutsu], j'ai débroussaillé la stèle découverte et pris le bateau de Shiogama, j'ai admiré la beauté des îles de Matsushima ; la lune semi pleine rendait cet endroit féérique, ce souvenir hantera ma vieillesse.

[5] ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.21
[6] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.275
[7] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.46
[8] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.344
[9] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.275
[10] *Ibid.*, p. 299
[11] ÔTOMO Kisaku (éd.), *op.cit.*, 1972 (5ème édition), p.26
[12] *Ibid.*, p.26
[13] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.275-279
[14] On trouve parfois un autre titre pour ce journal : *Tôyûzakki* 東遊雑記 (Notes diverses sur mes pérégrinations dans l'est). C'est sous ce deuxième titre qu'il a été publié chez Heibonsha, dans le dictionnaire encyclopédique du *Kôjien*, et en ligne weblio. Dans les collections d'ouvrages consacrées à l'histoire du septentrion japonais, on trouve plus souvent le premier titre. C'est celui qui nous privilégierons.
[15] HEZUTSU Tôsaku, « Tôyûki » (Pérégrinations dans l'est) dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.319

Hezutsu fait ici référence à la stèle du château de Taga, à la fois pour son sens poétique –la découverte d'un lieu imprégné par le passé, où il ne subsiste que des traces ou des vestiges enfouis-, et pour son sens propre : il se rend en pays emishi.

Comme nous l'avons vu plus haut, dans son journal, Hezutsu doit jouer le rôle d'un simple observateur sans rentrer dans des analyses ; il y passe du coq à l'âne sans rentrer dans les détails. Il cite Ara.i Hakuseki et sa *Description d'Ezo*[16], qui ont pu l'inspirer sur certains points au niveau des informations et de la structure. En bon voyageur, il aborde d'abord la question du climat, en mettant un accent particulier sur le froid et la puissance du vent (風荒き所). En bon lettré, il cite un poème de Saigyô 西行 (1118-1190) :

> こさ吹ば　曇りものせん　みちのくの　蝦夷に浪る　秋のよの月[17]
> Souffle par temps de froid Malgré les nuages Se laisse parfois entrevoir des Emishi de Michinoku La lune un soir d'automne

Ce poème est issu du *Recueil de waka de l'Est* (*Fuboku waka shô* 夫木和歌抄[18]), un recueil de poèmes de trente-six livres, compilés par Fujiwara no Nagakiyo 藤原長清 (?- ?) vers 1310. Suite à ses considérations météorologiques, il revient brièvement sur le système de rémunération des vassaux : des droits de taxes en territoire aïnou pour les plus importants, du riz domanial pour les autres (家内の士場所などと稱する者は、蝦夷地に運上地有。（中略）軽き士は領主蔵米を給す。[19]). Il ajoute que ce système appauvrit les Matsumae (依て領主は甚だ困窮なり。[20]). Il évoque ensuite les coutumes des habitants. Ils semblent se montrer méfiants, réservés et simples :

> 諸人眉をひそめつぶやき待る様子也き。町人、百姓の風俗質素也。[21]
> Tous paraissent méfiants et murmurent. Les citadins, les paysans se montrent frugaux.

Hezutsu semble sous-entendre que les habitants de Matsumae ont quelque chose à cacher. En outre, en lisant la suite de son *Journal*, on s'aperçoit de la richesse des habitants du fief (confirmée quelques années plus tard par Furukawa Koshoken), et leur apparence simple prend un tout autre sens. On aurait affaire ici à des personnes se livrant à un commerce illégal et secret. En effet, le sujet qu'il aborde ensuite est celui des activités commerciales, en insistant sur la prépondérance de la pêche et les profits nombreux des commerçants de Matsumae (松前商人の金を操廻し、利潤を得る者也。[22]). Il enchaîne avec le système douanier : les ressortissants d'autres régions peuvent entrer par les trois ports ouverts –Matsumae, Hakodate et Esashi, ce dernier étant le plus actif. Environ huit mille voyageurs rentrent par an. Hezutsu précise qu'en raison de la famine (隣国凶年) qui sévit cette année-là, peu de

[16] HEZUTSU Tôsaku, *op.cit.*, p.333
[17] *Ibid.*, p.323
[18] La version originale est こさ吹ば　曇りもぞする　みちのくの　蝦夷には見せじ　秋の夜の月. Le mot *kosa* 胡沙, retranscrit avec les idéogrammes du « barbare » (*ebisu*) et du « sable », désigne la buée qui s'échappe de la bouche de quelqu'un par temps de froid. D'après une légende aïnoue, il s'agit en fait de l'esprit de la maladie qui s'échappe du corps.
[19] HEZUTSU Tôsaku, *op.cit.*, p.324
[20] *Ibid.*, p.324
[21] *Ibid.*, p.325
[22] *Ibid.*, p.327

voyageurs s'y sont rendus[23]. Lorsqu'il évoque le fonctionnement des temples en territoire japonais, il insiste sur le sens du partage des habitants de Matsumae vis-à-vis de leurs voisins du sud, poussés sur l'île par la famine[24]. Bien qu'il ne puisse encore en connaître l'ampleur, les références à la famine qui touche le nord du Japon en 1783-1784 sont nombreuses dans son *Journal*.

Hezutsu s'attarde ensuite longuement sur les maisons, et les habitudes alimentaires et vestimentaires des habitants d'Ezo. Il décrit ensuite les Aïnous à la manière d'Ara.i, auquel il rend hommage pour sa *Description*. On reconnaît d'un côté les éléments caractéristiques de leurs coutumes barbares : ils mangent de la viande de cerf, ont les cheveux ébouriffés et le pan gauche sur le droit, et qu'ils courent les montagnes comme des animaux. D'un autre côté, il évoque la beauté de leurs vêtements et de leurs boucles d'oreille, agrémentées de perles bleues[25]. En outre, il s'éloigne des préoccupations d'Ara.i, et on perçoit chez lui un intérêt que l'on pourrait presque qualifier d'ethnographique. Par exemple, il s'attarde sur la description des rites funéraires, des cérémonies de libations (durant lesquelles les Aïnous chanteraient à la gloire de Yoshitsune), ainsi que de la structure villageoise et familiale. Il s'étend également sur la cérémonie d'*iomante*[26] et le système des *tsugunai*[27]. En plus de l'intérêt dont il fait preuve à leur égard, il semble éprouver une certaine sympathie pour les Aïnous : il évoque leur forte mortalité face aux maladies[28], et déplore les décès dus à la disette (蝦夷三四百人餓死のもの有と聞く。憐むべき事也。[29]), ou encore la peur que leur inspirent les interprètes (通詞をば強く恐る[30]). Par ailleurs, ses descriptions sont parsemées de mots en langue aïnoue.

Outre ces premières considérations, certaines remarques précises d'ordre législatif, pécuniaire, ou stratégique, sont plus dignes de l'enquêteur que du poète, comme celles concernant l'interdiction d'importer en territoire aïnou du saké de qualité, des sabres, ou de l'argent liquide[31]. En outre, il se permet quelques remarques sur le laxisme des lois de Matsumae (松前城下は法令ゆるき[32]), ainsi que sur le marché noir qui existe autour de la vente de riz (松前城下奸猾の者手を廻し調て、密に松前へもち行、売て利分をえたりとぞ。[33]). Il attend la fin de son propos pour évoquer la contrebande de peaux de loutres de mer :

> かやう高きものを憚りものと唱、領主は買上るの外他にて売買すると国禁也と云。然れども家中の士又は町人の手に抜荷物ありて、城下商人の蔵には有[34]
> De telles denrées sont exceptionnelles, elles doivent être vendues au seigneur, dans le cas contraire, elles sont interdites à l'achat ou à la vente. Malgré tout, des vassaux ou des commerçants possèdent de telles marchandises de contrebande, et on peut en trouver dans les stocks des marchands.

[23] HEZUTSU Tôsaku, *op.cit.*, p.328
[24] *Ibid.*, p.347
[25] *Ibid.*, p.333
[26] *Ibid.*, p.336
[27] *Ibid.*, p.338
[28] *Ibid.*, p.341
[29] *Ibid.*, p.364
[30] *Ibid.*, p.342
[31] *Ibid.*, p.347
[32] *Ibid.*, p.332
[33] *Ibid.*, p.333
[34] *Ibid.*, p.358

On voit apparaître ici un intérêt particulier pour ces questions, effleurées dans son *Journal*, mais développées dans le rapport de Tsuchiyama. En supplément du *Journal*, Hezutsu propose des informations supplémentaires sur les produits d'Ezo ; il précise presque à la fin de chacun des paragraphes que le développement de la pêche, la récolte, ou l'agriculture de chaque produit induirait d'énormes bénéfices (其利多かるべしと思はる[35]). Il estime la quantité de saumon pêchée à Ezo à quarante millions de têtes et le prix de chacun à Matsumae ou Esashi à 20 ou 30 *mon* au plus bas[36]. Par contre, il n'y a pas de prix fixe et uniforme en territoire aïnou. Il ajoute que lors de l'arrivée des harengs, tous -jusqu'aux guerriers et aux médecins- mettent la main à la pâte (武家醫者迄も船を用意して鯡に出ざる者なし[37]). Il estime que bien que cette année ait vu une mauvaise pêche, 28 000 000 de harengs ont été pêchés en territoire aïnou[38]. Il évoque également le *kombu*, l'holothurie, le haddock, et d'autres produits encore, en précisant que si ces marchandises circulaient dans tout le pays, elles apporteraient d'énormes bénéfices (広く諸国へ廻しなば国益となるべき品也[39]). De la même manière, il remarque que si l'on faisait venir des agriculteurs d'autres provinces, les profits seraient importants (外にも農家多く出来なば、国益多かるべす。[40]).

Quand Hezutsu évoque les Russes, c'est au détour d'une phrase : par exemple, quand il évoque la puissance des chefs locaux, à l'instar de Tsukinoe (parfois appelé Tsukinoi), qui fait occire trois Russes qui ont effrayé les Aïnous en tirant des coups de feu (ツキノエと云もの豪強也。（中略）先年赤人わたりて、石火矢を放しけるを怒り、赤人三人を殺害したるもの也。[41]). S'agit-il de l'échauffourée entre Russes et Aïnous à Itouroup en 1777, lorsque des chasseurs sont tués ? Cette anecdote nous permet de voir que Hezutsu, comme Kudô, a eu accès à cette information sensible. Plus loin, il indique que les populations de loutres de mer ont baissé, du fait de campagnes de chasse menées par les Russes à Ouroup (近年異国より赤人と云もの此島［ラッコ島］に渡り、ラッコを捕る故少く也たりと云[42]).

Bien que ne s'étant pas véritablement aventuré en territoire aïnou, Hezutsu évoque les profits accumulés par les *basho,* le mauvais traitement des Aïnous, la venue de Russes pour commercer. En sus, le refus de laisser entrer quiconque pourrait repartir avec des informations écrites a de quoi inquiéter le shogunat.

En mai 1784, Tanuma demande à Matsumoto d'effectuer des investigations préalables en vue d'envoyer une expédition à Ezo. Cette date correspond au retour d'Ezo de Hezutsu ; de nouveau, il serait étonnant qu'il s'agisse d'une coïncidence, et il apparaît comme possible que Hezutsu ait été envoyé à Ezo à l'initiative de Tsuchiyama, et peut-être également de Matsumoto[43]. Officiellement, ce dernier s'adresse alors à Tsuchiyama et lui demande d'établir

[35] HEZUTSU Tôsaku, *op.cit.*, p.366
[36] *Ibid.*, p.350
[37] *Ibid.*, p.352
[38] *Ibid.*, p.354
[39] *Ibid.*, p.355
[40] *Ibid.*, p.327
[41] *Ibid.*, p.340
[42] *Ibid.*, p.358
[43] Ces conjectures ont fait l'objet de nombreuses versions romancées, consultables sur Internet, telle celle de NAKATSU Fumihiko, *Tenmei no hittei* (L'espion de Tenmei), Tôkyô, PHP Bungei bunkô, 2013 http://books.google.fr/books?id=6-WmZ-

un rapport sur la question (松前并蝦夷地之儀に付御勘定組頭土山宗次郎え承候趣申上候書付)[44]. Les informations contenues dans celui-ci, intitulé « Réponse à votre demande concernant Matsumae et Ezo » (*Matsumae narabini Ezo no gi ni tsuite uketamawari oyobu sôrô omomuki môshiagaru sôrô jôsho* 松前並蝦夷地之儀に付、及レ承候趣申上候書付) [45] sont sans nul doute tirées de la *Description* d'Ara.i, des *Essais* de Sakakura, des *Réflexions* de Kudô, ainsi que du *Journal* de Hezutsu, mais proviennent aussi d'individus possédant des informations sur l'île : le commerçant Yamashiro-ya Yasûeimon 山城屋安右衛門, qui a posé une demande auprès du shogunat au début de l'ère Meiwa (1764-1772) pour rouvrir les mines fermées après la guerre de Shakush'ain[46], le commerçant Kimura Kichiueimon 木村吉右衛門, qui voyage dans les Kouriles pour son commerce [47], un commerçant du nom de Ôkuchiya Heijûrô 大口屋平十郎, et bien sûr Minato Genzaeimon.

Tsuchiyama commence par une remise en contexte du pouvoir du clan Matsumae sur l'île depuis le Moyen-âge, suivie de considérations géographiques. Il évoque ensuite le voyage de Hezutsu, qui a souligné la richesse de cette terre (甚冨暁の地に御座候。[48]). Plus loin, il souligne les mauvais traitements dont les Aïnous sont victimes : « Les interprètes et autres leur infligent un mauvais traitement ; ils les gourmandent, les battent, et malgré tout, font des transactions se montrent très sévères, et par occasion les battent, mais malgré tout, ils [les Aïnous] ont l'air de se montrer étonnamment patients face à cette sévérité. (通辞など散々あしらい、或は無理を申懸、打擲抔仕候得共、日本人に対候ては諸事慮外仕間敷由、厳敷申渡し之有候間、心外に堪忍仕候様子に相見え[49]). En ce sens, ils semblent accepter l'inégalité du commerce nippo-aïnou : un hameçon est échangé contre cinq saumons, un tonnelet de deux *shô* de saké, coupé pour moitié à l'eau, pour deux cents saumons ; d'autres fois, les Aïnous arrivent avec un bateau chargé de saumons, et sans raison, les Japonais refusent la transaction. Ils les laissent ainsi sans y toucher sur les bateaux, puis les récupèrent par la suite en tant que saumon séchés (日本人面倒に存候て、此鮭はやくに不立と申候得は、折角取候鮭を川に捨候て、また々外の鮭を積参り候。乾鮭と申は、右の捨候鮭にて之有候[50]). Tsuchiyama aborde des considérations pécuniaires plus précises, et dresse, grâce à Hezutsu, un bilan financier assez précis. Annuellement, l'ensemble de ces produits rapportent à Matsumae 1500 *ryô* de taxes sylvicoles, 5000 *ryô* de taxes de transport, 2800 *ryô* de taxes sur le saumon et les laminaires, 400 sur les produits de Nagasaki, 460 *ryô* d'autres revenus, pour un total de 10 160 *ryô*,

---

K23V0C&pg=PT232&lpg=PT232&dq=%E4%B8%8B%E5%9C%8B%E8%88%8E%E4%BA%BA&source=bl&ots=q90ryeVmfc&sig=vfm2HwSwv3o6opAFunDKo9Zg5gk&hl=fr&sa=X&ei=83QCUvH4CY2r0AXj-ICwBA&ved=0CE4Q6AEwBA#v=onepage&q=%E4%B8%8B%E5%9C%8B%E8%88%8E%E4%BA%BA&f=false, ou http://umi-no-hon.officeblue.jp/e_umi32.htm, consulté le 7 août 2013.

[44] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.275-279

[45] *Ibid.*, p. 298-305

[46] Les deux responsables shogunaux envoyés sur place pour vérifier la faisabilité de cette requête, Yazawa Tomozô 矢澤友蔵 et Utusuno Nizaemon 宇津野仁左衛門 diront plus tard qu'ils n'ont pu l'établir du fait de la mauvaise volonté domaniale pour les aider dans leur tâche. FUJITA Satoru, *Tanuma Okitsugu*, Tôkyô, Minerva shobô, collection « Minerva Nihon Hyôdensen », 2007, p.134

[47] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p. 277

[48] *Ibid.*, p. 300

[49] *Ibid.*, p. 301

[50] *Ibid.*, p. 301

auxquels il faut rajouter : 240 à 250 *ryô* de pêche à la baleine[51]. Tsuchiyama indique que les deux lieux qui rapportent le plus sont Sôya et Akkeshi, et qu'en sus,

> 右の場所には異国通路の土地にて、要害第一の所に御座候得共、当時他国のものえ相渡候に付、諸国商人も入込む、不取締に罷成、都て蝦夷地は他国のもの立入せ申間敷旨の仰渡被も御座候処、右の通、猥に相成、そ其夫故唐物抜荷品々不埒の筋も御座候由。[52]
>
> Etant le lieu de passage des bateaux venus de l'étranger, ces deux lieux sont les plus stratégiques. Et pourtant, des personnes d'autres régions s'y rendent, des commerçants de tout le Japon y pénètrent, sans aucun contrôle, les restrictions concernant l'entrée en territoire aïnou ne sont pas respectées. Par ailleurs, la contrebande relative aux produits destinés au commerce chinois est endémique.

Pour donner plus de poids à son propos, Tsuchiyama évoque les échauffourées entre Russes et Aïnous à Ouroup, quelque dix années auparavant, durant lesquelles trois étrangers sont tués et cinq prennent la fuite, ainsi que le passage de Shabalin, sept ans plus tôt.

Le 16ème jour du 5ème mois de 1784, le préfet aux comptes Matsumoto Hidemochi 松本秀持 remet à Tanuma une missive intitulée « A propos des la Russie » (*Aka ezo no gi ni tsuki môshiagesôrô kakitsuki* 赤蝦夷の儀につき申し上げ候書付)[53], qu'il a rédigée avec l'aide de Kudô. Il y dresse les grandes lignes des *Réflexions* en y ajoutant les informations obtenues par Hezutsu. Il précise que Kudô a profité du savoir d'un ressortissant de Matsumae qui lui est proche (蝦夷地案内成松前のものに好身之有[54]).

Le contenu de cette missive peut être résumé de la manière suivante. Il y a un pays au nord-est des confins d'Ezo, appelé Ezo rouge (蝦夷の奥丑寅に当り国之有、赤蝦夷と申[55]), ainsi qu'un chapelet d'îles grandes et petites du nom de Chishima. Un commerce pluriséculaire existe le long de cet archipel, où circulent du poisson séché, de l'huile de baleine, et bien d'autres choses encore, pour les échanger contre le sel, le riz, les textiles, les objets en métal japonais. Ce commerce est effectué par les *kuchi Ezo* (Aïnous de Hokkaidô) (口蝦夷と交易之有候儀、昔より承伝候処[56]). Toutefois, plus récemment, des gens se disant à la dérive ou naufragés sont arrivés dans ces îles (近来漂流と申候て、蝦夷の島え着船仕候[57]). Ils sont vêtus comme les Hollandais, et possèdent leurs interprètes en langue japonaise et aïnoue (衣服迄紅毛等敷、日本通詞　蝦夷通詞　之有[58]). Ils éduquent les naufragés japonais pour accomplir ceci. Ils apportent avec eux de médicaments, du sucre, de la soie, de la laine rouge, du *sarasa*, et réclament vouloir commercer avec nous officiellement (日本交易を好[59]), et ce depuis plusieurs décennies (ヲロシヤの日本交易の心は、数十年の事に之有[60]). Quand on leur demande d'où ils viennent, ils répondent de Russie. Un commerçant du nom de Hidaya Kyûbê 飛騨屋久兵衛 a

[51] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p. 302-303
[52] *Ibid.*, p. 303
[53] *Ibid.*, p.273-275
[54] *Ibid.*, p.274
[55] *Ibid.*, p.273
[56] *Ibid.*, p.273
[57] *Ibid.*, p.273
[58] *Ibid.*, p.273
[59] *Ibid.*, p.273
[60] *Ibid.*, p.274

commercé avec eux et fait circuler des produits de contrebande jusqu'à Nambu[61]. Il est d'autant plus difficile de se faire une idée précise de la contrebande que « les étrangers d'autres régions qui savent lire et écrire –lettrés confucéens, travailleurs saisonniers, moines *yamabushi*, médecins, etc. – sont interdis de séjour [en territoire aïnou] » (儒者　出稼　山伏　医者等都て文字携候ものは、国内え入申不[62]). Pour enquêter à propos de ceci, il vaudrait donc mieux envoyer discrètement des gens sans grande responsabilité -tels des arpenteurs- sous prétexte d'établir des relevés concernant les mines d'or (御取締の仕方取調のため、彼地金山見分為相心得候御普請役にても手軽に差遣し[63]). Si ceci est reconnu comme étant utile, Matsumoto se propose de faire venir le plus rapidement possible Kudô Heisuke pour l'interroger de nouveau, ainsi que des vassaux de Matsumae pour les interroger (志摩守家来呼寄、内意申聞候様仕可候[64]).

Il joint à cette missive un exemplaire des *Réflexions* et fait parvenir le tout à Mizuno Tadatomo 水野忠友 (1731-1802), *rôjû* aux côtés de Tanuma depuis 1781. Un mois plus tard, le premier jour de la sixième lune de 1784, Matsumoto Hidemochi rédige une série de questions (visée par Tanuma) à l'encontre de guerriers de Matsumae séjournant à la résidence domaniale à Edo[65], Yoko.i Kansaeimon 横井関左衛門 et Shimonokuni Toneri 下國舎人. Elle concerne essentiellement l'existence d'un commerce de contrebande dont Matsumoto dit avoir entendu parler (拙者共御役に付ては、隠密のものも差出、諸国の風聞（中略）異国持渡の品、近頃多分に相成（中略）近来赤蝦夷の方えも諸国の商人共入込、異国人と引合交易いたし候趣に相聞候。[66]). Il précise d'ailleurs que la surveillance et le contrôle du commerce de l'île est la responsabilité du seigneur et des vassaux (右御取締りに相調、志摩守殿には勿論御家中も安堵致被[67]).

> 町人共は赤蝦夷辺迄も入込、異国不正の交易をいたし、其品は松前え運送いたさず、直に外国え抜荷に相成候[68]
> Nous avons entendu que les marchands se rendent jusqu'en territoire des Ezo rouges, y pratiquent un commerce malhonnête avec un pays étranger, et que sans passer par Matsumae, ils fournissent des denrées de contrebande aux pays étrangers.

Ce commerce est désigné comme étant *fusei* 不正, ce qui peut à la fois signifier « moralement répréhensible », ou « malhonnête », et -par extension- « illégal » : il diffère de *fuhô* 不法 (« illégal »). Peut-on imputer l'emploi de *fusei* à une volonté de cultiver cette ambigüité sémantique ? Il semblerait en effet que Matsumoto ne souhaite pas faire ici référence aux édits de restriction maritime, mais plutôt jouer sur la relation de confiance entre le shogunat et le fief, et la délégation d'autorité dont ce dernier bénéficie de la part du premier. Parallèlement, Matsumoto insiste également sur la relation de confiance brisée entre le fief et ses commerçants. Par ailleurs, il est intéressant de noter l'emploi des deux mots *ikoku* 異国 et *gaikoku* 外国 dans cette phrase. S'ils sont extrêmement proches sémantiquement, le premier

[61] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.274
[62] *Ibid.*, p.276
[63] *Ibid.*, p.274
[64] *Ibid.*, p.275
[65] La lettre de mission est consultable dans le « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.305-307
[66] *Ibid.*, p.305
[67] *Ibid.*, p.306
[68] *Ibid.*, p.306

terme est devenu relativement désuet en japonais contemporain, où le second l'a supplanté. En effet, il semblerait que ce dernier soit plus neutre –littéralement « pays extérieur »-, là où le premier est composé du caractère signifiant « différent » (異), qui suppose une opposition. Nous effleurons ici le fond du débat qui commence à animer les dirigeants shogunaux. Ce nouveau partenaire est-il un pays auquel il faut s'opposer, ou avec lequel il faut compter ?

Shimonokuki repart à Matsumae pour établir des rapports, toutefois, il n'est pas même sûr qu'il soit rentré à Fukuyama pour le faire[69] . La réponse parvient au shogunat par l'intermédiaire du médecin domanial en poste à Edo, Kawa.i Asaemon 河井浅右衛門. L'avenir de leur fief étant dans la balance, ils sont restés délibérément vagues[70]. Shimonokuni réexplique le système de *basho*, en assurant qu'aucun commerçant étranger à Matsumae ne pénètre en territoire aïnou et que le fief ne pratique qu'un commerce direct avec les Aïnous – ce qui a été autorisé par les autorités shogunales (志摩守領の儀は、一体田畑年貢等之無、（中略）諸国の商人、猥に蝦夷地え入込候儀、決て相成不、（中略）蝦夷人の直売買いたし候者は厳科行可被旨の御朱印も下置候[71]). Les marchandises servant d'offrandes – perles, plumes et brocarts- proviennent de l'étranger ; elles s'appellent des *karumono*, elles sont apportées par les Aïnous et collectées directement par les responsables domaniaux. Elles ne peuvent absolument pas être récupérées par les gestionnaires des lieux d'entreprise (献上仕来候、虫巣玉真羽其外蝦夷錦等は異国の品にて、前々より遠蝦夷の島々より持来り其場所の蝦夷共差出、上乗のもの持参いたし候儀にて、都て右の頃は軽物と唱、請負人共交易仕候儀は堅禁止申付置候由[72]). En outre, il dément l'existence de collusion avec l'étranger :

> Il y a beaucoup de petites îles en territoire ezo, et bien que nous ayons entendu parler de la présence étrangère proche, elle est difficile à rapporter précisément. Au large de Matsumae, il y a de petites îles, et il est difficile de prévoir si les étrangers vont y accoster. En outre, les voies maritimes sont périlleuses. Chaque année, nos responsables domaniaux se rendent en territoire ezo, et ils n'ont pas entendu parler de commerce avec l'étranger.[73]

Les informations contenues dans une telle réponse sont invérifiables sans se rendre sur place. La réception shogunale des *Réflexions*, motivée par les informations obtenues par l'intermédiaire de Hezutsu et Tsuchiyama, ainsi qu'une certaine mauvaise volonté domaniale face aux représentants shogunaux, est sans précédent : là où le passage de Spanberg et Walton, de même que l'avertissement de Beniowski, n'ont pas été suivi de réaction immédiate, les *Réflexions* et ses conséquences poussent les autorités à l'action. L'idée d'une mission shogunale germe. On peut imaginer qu'une telle différence s'explique également par le fait qu'en 1784, Tanuma tient seul les rênes du pouvoir, et qu'il n'y a pas parmi ses proches et conseillers de voix conservatrice qui puisse s'opposer à une telle enquête.

[69] ÔTOMO Kisaku, *op.cit.*, p.128
[70] TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, p.134
[71] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.308
[72] *Ibid.*, p.308
[73] *Ibid.*, p.308

(2) L'expédition de l'ère Tenmei

Les buts de cette mission sont l'enquête concernant des rumeurs concernant la présence russe et un marché de contrebande (異国と不正の交易), la recherche d'une voie commerciale avec la Russie, Santan et la Mandchourie, et enfin une évaluation des ressources naturelles et minières en territoire aïnou, ainsi que de son potentiel pour accueillir la riziculture[74]. Un premier groupe se rendra à l'est (Kounachir, Ouroup et Itouroup), un second groupe se rendra à l'ouest, (Sôya puis Sakhaline)[75]. Cette expédition est connue comme l' « expédition shogunale des années 5 et 6 de l'ère Tenmei » (*Tenmei go roku no tankenshi* 天明五六年の探検使). On perçoit ici qu'il ne s'agit pas d'une mission shogunale habituelle (*junkenshi* 巡検使), mais une expédition qui sort des sentiers battus et qui a pour but l'investigation et l'exploration (*tanken* 探検). Son succès dépend de la discrétion de ses membres. Matsumoto la prépare donc minutieusement, à commencer par le transport, qui est assuré par deux habitués de Matsumae, Tomaya Kyûbê 苫屋久兵衛 et Sakai.ya Ichisaemon 堺屋市左衛門 (度々蝦夷渡海仕[76]).

Les membres de la mission quittent Edo le 17ème jour du 2ème mois de 1785 ; ils commencent véritablement leur enquête le 29ème jour du 5ème mois[77]. La première équipe -celle de l'est- est menée par Aoshima Shunzô 青嶋俊蔵[78] (1751-1790) et Yamaguchi Tetsugorô (Takashina) 山口鐵五郎高品 (1748-1822) ; s'y ajoutent trois aides (Ôtsuka Koichirô 大塚小一郎, Ôishi Ippei 大石逸平 et Mogami Tokunai 最上徳内, qui commence la mission sans statut, mais devient officiellement aide-arpenteurs en 1786). La deuxième équipe -celle de l'ouest- est menée par deux arpenteurs Ihara Yaroku 庵原弥六 et Satô Genrokurô 佐藤玄六郎 ; s'y ajoutent trois aide-arpenteurs (*kefushin yaku* 下普請役), Satomi Heizô 里見平三, Inasa Shinbê 引佐新兵衛 et Suzuki Seishichi 鈴木清七. (On pourra consulter le tableau récapitulatif des membres de la mission dans le tableau 2 de l'annexe XVII.) Minakawa Oki.uemon 皆川沖右衛門 reste à Fukuyama et s'occupe de la logistique dans un premier temps, avant de se rendre à Kounachir. Aoshima souhaite à l'origine inclure dans cette mission un vieil ami, Honda Toshiaki 本多利明, mais ce dernier tombe malade, et se fait remplacer à la dernière minute par son disciple, un jeune *rônin* du district de Murayama en Dewa, Mogami Tokunai. Nous reviendrons par la suite sur les destins peu communs de ces deux hommes. Les membres de l'expédition, en plus des informations qu'ils ont pu collecter et des journaux personnels qu'ils rédigent, renvoient des feuilles de calcul et des extraits des cahiers de comptes des *basho* (comme ceux d'Akkeshi, Kiitappu et Kounachir), des listes de marchandises qui y sont et en sont transportées, des retranscriptions d'entretien avec des

[74] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.311
[75] *Ibid.*, p.312 et 323
[76] *Ibid.*, p.316
[77] ÔTOMO Kisaku, «Kaisetsu » (Explication), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Hokkô shobô, 1972, p.72
[78] Certains documents attestent qu'Aoshima est responsable de la naissance d'une fille naturelle à Fukuyama, un fait possible au vu de sa fréquentation assidue des maisons de plaisir durant son séjour. Voir ASAKURA Yûko, *Hoppô shi to kinsei shakai* (L'histoire des régions septentrionales et la société pré-moderne), Tôkyô, Seibundô, 1999, p.75

Aïnous, une liste non-exhaustive des *basho* et de leurs gestionnaires, des tableaux comparatifs de production de laminaire[79] ; on croirait à une véritable enquête policière.

(i) L'équipe orientale

Parvenus à Sôya au 7ème mois de 1785, Aoshima et Yamaguchi partent au 8ème mois pour Kounachir, où ils rencontrent le chef Tsukinoe, qui leur apprend la présence de Russes (赤人) sur Ouroup[80], le chef Shonko de Nokkamappu leur apprend la présence de Russes à Itouroup[81]. En outre, ce dernier évoque une altercation qu'il a eue avec un « méchant interprète » (*wen itak tsunshi*)[82]. Il aurait acheté des étoffes à des Russes sur Itouroup, puis il les a rapportées au magasin de Kiitappu -*basho* appartenant au vassal Kondô Kichizaemon 近藤吉左衛門 et géré par les Hidaya- pour effectuer un troc. Apeurés à l'idée des problèmes qu'ils pourraient rencontrer, l'interprète San.emon 三衛門 et le responsable du magasin, Kojirô 小次郎, auraient soit brûlé, soit dissimulé sous des rochers, ou dans la montagne, ou encore jeté à la mer, les précieuses étoffes[83]. L'interrogatoire de Kojirô (*Kiitappu basho shihainin Shôjirô*[84] *jinmonsho* キイタップ場所支配人正次郎尋問書), qui se trouve dans les archives de la maison Hidaya, est traduit par Brett Walker[85]. De son côté, le chef de Kounachir, Tsukinoe, aurait été battu à coup de crochet pour avoir rendu visite aux Russes sur Ouroup par le responsable domanial[86]. Il est intéressant de noter que le mot utilisé pour désigner un responsable shogunal est *Wento kamui nishpa*, ce qui signifie littéralement « très grand chef d'Edo », - les responsables domaniaux ne sont que des *Matomae nishpa*, des « chefs de Matsumae »- le mot pour « Ezo rouge » est *fure shamo*[87], littéralement « voisins rouges », *shamo* étant le même mot pour désigner les Japonais – ceux-ci appellent les russes « Ezo rouges », les Aïnous « voisins rouges », au moins sont-ils d'accord sur la couleur. Le secret de la présence russe est bien gardé, et Ikotoi, le chef aïnou d'Akkeshi, leur confirme que les responsables de l'*unjôya* et de Matsumae leur ont dit que s'ils communiquaient avec les Russes, ils seraient décapités et qu'ils n'avaient pas le droit de commercer avec eux[88]. Aoshima va même jusqu'à retranscrire l'intégralité de son témoignage en *katakana*[89]. En outre, l'équipe orientale apprend également la venue de Shabalin[90]. Forte de ces informations, elle décide de repartir hiverner à Matsumae et de revenir l'année suivante, en laissant derrière

[79] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.381
[80] *Ibid.*, p.332
[81] *Ibid.*, p.340
[82] Le mot *tsunshi* en langue aïnoue vient du mot *tsûji* 通詞 en japonais.
[83] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.341 et 362
[84] Deux lectures sont possibles pour ce patronyme. Brett Walker choisit Shôjirô.
[85] WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2006, p.166-168
[86] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.341
[87] *Ibid.*, p.340
[88] *Ibid.*, p.340
[89] *Ibid.*, p.340-341
[90] *Ibid.*, p.338

elle Ôishi [91]. Satô rejoint Ôishi à Akkeshi au 10ème mois, et récolte ces premières informations pour rédiger son rapport pendant l'hiver.

Au premier mois de 1786, Aoshima Shunzô et son aide-de-camp Mogami Tokunai quittent Matsumae et repartent pour Akkeshi. Au 4ème mois, accompagné d'un interprète aïnou du nom de Furi, ils traversent jusqu'à Itouroup (Atsuiya)[92], Yamaguchi, rejoint par Minakawa, rallie Kounachir. Au même moment, un navire étranger fait son apparition, traverse le détroit de Tsugaru d'est en ouest, et jette l'ancre dans la baie de Sutsuki ; les voyageurs présentent du pain et de l'alcool aux Aïnous montés à bord[93]. On suppose, grâce aux informations fournies par Yoshino Sukejûrô 吉野助十郎, qui travaillé longtemps en tant que négociant en *tawaramono* à Nagasaki, puis à Hakodate, que ce bateau est celui de Grigorii Ivanovitch Shelikov, revenu de la découverte des îles Kadiak[94]. Connu comme l'un des fondateurs de la Compagnie russo-américaine, à partir de 1783, il s'associe au collecteur d'impôt d'Irkoutsk, Ivan Larinovitch Golikov, pour monter une société privée de commerce et de transport maritime, à laquelle se joint l'ancien compagnon de Beniowski, Ismaïlov. En 1784, ils soumettent les autochtones et établissent une base à Kadiak. En 1785, suite à un *ukaz* de Catherine II pour l'exploration des territoires entre Irkoutsk et l'Alaska, Gavril Sarytchev cartographie la région.

Mogami continue seul et parvient à Naibo en Itouroup le 4ème jour du 5ème mois[95] ; le chef d'Akkeshi, Ikotoi, lui sert d'interprète. Il y apprend du beau-père de ce dernier, Mauteka'ain, que non loin de là, à Sharsham, vivent trois Russes, Simeon Toroévitch Josefov ou Ijuyozov d'Irkoutsk (シメオン・トロベイシュ・イジュヨゾフ, ci-après Ijuyo), âgé de trente-deux ans, Ivan Sasunoskoi (イワン・ウエンゴーイシュ・サスノスユイ), âgé de vingt-huit ans, et Nikita[96]. Le 5ème jour du 5ème mois, Mogami arrive à Sharsham (plus tard Shibetoro 藥取) ; il est le premier Japonais à se rendre si haut au nord, et il le souligne, sans fausse modestie (此島を一人にて先駆し、見分の役を勤て渉海せり。[97]). Les Russes sont nourris et logés par Mauteka'ain. Ils lui expliquent qu'ils sont venus chasser la loutre de mer, et que suite à des tensions avec leurs camarades, ils ont été abandonnés[98]. Deux d'entre aux, repartent avec Mogami à Kounachir, mais après concertation avec les autorités du *basho*, il est décidé de renvoyer les Russes sur Itouroup en vertu des interdictions –relayées par les vassaux allocataires des *basho*- pour des étrangers de pénétrer à l'intérieur des frontières japonaises (クナシリ島運上小屋に至り、有司議終り、松前家臣より赤人へ命令を演じたり。異国人等を日本境内に入る事厳しき制禁なり。) Ils resteront finalement dans les Kouriles jusqu'en 1791, avant de repartir vers le nord[99]. Lors de ce premier voyage, Mogami se passionne pour l'étude de la

[91] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.332
[92] *Ibid.*, p.360
[93] *Ibid.*, p.356-358
[94] *Ibid.*, p.354
[95] MOGAMI Tokunai, « Ezo sôshi » (Notes sur Ezo), dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 1 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.385
[96] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.135
[97] MOGAMI Tokunai, *op.cit.*, p.385
[98] *Ibid.*, p.386
[99] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.355

présence russe dans la région et les mœurs des Aïnous (il publiera en 1791 son *Rapport sur les mœurs et les coutumes du pays des Ezo* (*Ezo-koku fûzoku ninjô no sata* 蝦夷国風俗人情之沙汰). Son but ultime cependant est d'explorer « les confins des îles du Kamtchatka [les Kouriles] » (島々カムサスカの奥まで渡らん)[100]. Il retournera dans la région à de nombreuses reprises.

(ii) L'équipe occidentale

L'équipe de l'ouest quitte Edo au printemps 1785, elle est rejointe à Matsumae par deux vassaux domaniaux (censés leur servir de sauf-conduit), trois interprètes et un médecin. Ils ont pour mission d'aller à l'ouest, de dépasser Sôya, et de se rendre à Sakhaline, à Tarantomari. C'est la première expédition japonaise sur l'île. Parvenu au 6ème mois de 1785 à Sôya, Satô demeure sur place pour enquêter sur de la possible contrebande au *basho* appartenant au vassal Ôhara Kamegorô 大原亀五郎, et géré par Hidaya Kyûbei. Il apprend que les Aïnous de Karafuto y viennent le 7ème mois pour commercer et que les Aïnous de Sôya sont traités avec une extrême rudesse (甚手荒き)[101]. Le contremaître Kojirô confirme que les pourparlers entre Japonais et Aïnous ont lieu en langue aïnoue, mais que ceux entre Aïnous et Russes ont lieu en russe[102]. Après avoir récolté ces informations, Satô se rend ensuite de Sôya à Akkeshi entre le 8ème et le 10ème mois pour explorer la côte et les *basho*. Il y retrouve Ôishi Ippei ; Yamaguchi et Aoshima ont quitté les lieux pour rallier Kounachir au 8ème mois, puis sont repartis à Matsumae pour hiverner. Satô récolte les nouvelles de l'équipe de l'est, et rentre à Matsumae rédiger son compte-rendu, connu sous le nom de *Notes glanées sur Ezo* (*Ezoshûi* 蝦夷拾遺) ; il part ensuite pour Edo, où il les remet à Matsumoto au 2ème moi de 1786[103].

Ihara, envoyé entre temps à Sakhaline atteint Tarantomari, dix jours au nord, et à Shiretoko, une semaine à l'est. Il rebrousse chemin au 8ème mois et rentre hiverner à Sôya, plutôt qu'à Matsumae, pour faire l'expérience du froid pendant que Suzuki rejoint l'équipe orientale en bateau. Satomi remplace Ihara, qui décède le 13ème jour du 4ème mois de 1786[104], et repart au 3ème mois de 1786. Ôishi doit le rejoindre. Il parvient au 5ème mois à Sakhaline. Il poursuit sa route jusqu'à Shiranushi avec cinq bateaux aïnous. Il arpente la côte occidentale avec l'aide des chefs locaux. A Naotomari 大泊, il rencontre par hasard vingt-et-un Tartares, venus commercer. Il interroge leur chef Biyanko, à l'aide d'interprètes. Ils rallient ensuite Nayoro 名寄, puis Kushunnai 久春内[105]. Il se trouve alors à trente et un jours au nord de sa

[100] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.135
[101] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.332
[102] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.167
[103] ÔTOMO Kisaku, «Kaisetsu » (Explication), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Hokkô shobô, 1972, p.86
[104] Une série de programmes éducatifs ont été consacrés en septembre 2001 à Ihara Yaruko par une radio locale, basée à Wakkanai. Ils sont téléchargeables à l'adresse suivante : http://www.wappy761.com/furusato/2011/09/, consulté le 3 août 2013.
[105] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.392

base de Shiranushi. Il rentre finalement le 7ème jour du 7ème mois à Sôya, rejoint par Satomi, ils rejoignent tous deux l'expédition orientale à Akkeshi et rallient Fukuyama[106].

(iii) Le rapport de Satô Genrokurô 佐藤玄六郎

Satô rédige son rapport (*Ezochi no gi sore made kenbun tsukae sôrô omomuki môsjiageru sôrô kakizuki* 蝦夷地之儀是迄見分仕候趣申上候書付), qu'il envoie à Matsumoto ; ce dernier remet au shogunat son opinion officielle au 2ème mois de 1786[107]. A la deuxième lune de 1786, Satô fait parvenir ses premiers résultats à Matsumoto, outre les informations évoquées précédemment, ils peuvent être résumés comme suit. Ezo est immense, peu peuplé, peu riche en nourriture, et difficile à contrôler[108]. Il n'est pas aisé de se rendre à Akkeshi, Kiitappu et Kounachir de Matsumae, et ce, uniquement par bateau. Karafuto (et les villages du sud : Worikata, Nikubun, Taraika et Nayoro) est séparé de Sôya, en « territoire ezo principal » (*hon Ezo-chi* 本蝦夷地)[109] de dix *ri*, ce qui est peu. Nayoro est très peuplé et les hommes de Santan y descendent pour commercer ; ceux-ci viennent de Tartarie, parlent une langue différente des Aïnous et connaissent le mandchou[110]. La population est de vingt-six ou vingt-sept mille. Il décrit brièvement les Aïnous :

> 仏法は存知申不、詞は甚異なる事も御座候得とも、（中略）男女とも乱髪にて、男は至て毛深く、女は歯を染不、口の廻りを染、手に入墨をいたし[111]
> Ils ne connaissent pas la loi bouddhique et leur langue est très différente […] les hommes comme les femmes portent les cheveux emmêlés, les hommes sont couverts de longs poils, les femmes ne se noircissent pas les dents, mais les contours de la bouche, et se tatouent les mains.

Les lieux d'entreprise sont tenus par les commerçants, vis-à-vis desquels le fief est lourdement endetté, ce qui leur laisse donc le champ libre d'agir comme ils le souhaitent. Satô confirme les lois régissant le commerce, en citant dans son intégralité l'édit de Kambun 4, et assure que des vendeurs japonais ne se rendent pas sans permission à l'intérieur du territoire aïnou[112].

Satô fait état de tentatives de venues de bateaux d'autres régions à Ezo, et même d'autres pays. A la fin du 5ème mois de 1786, Satô entend dire qu'un navire est arrivé jusqu'à Wohota en territoire aïnou de l'ouest. Satô évoque la possibilité qu'il ait pu s'échouer, bien qu'il n'en ait pas l'apparence (漂流等の様子にも之無). C'est un grand bateau d'au moins trois

---

[106] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.355
[107] *Ibid.*, p.330-342
[108] *Ibid.*, p.356
[109] Cette appellation fait son apparition dans les rapports de mission et les traités pour l'ouverture de la fin du 18ème siècle, avec la prise de conscience de la présence de nombreux autres territoires dans la région où vivent des Aïnous.
[110] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.338
[111] *Ibid.*, p.335
[112] *Ibid.*, p.336

mille *koku*, tout de fer (内外共残不鉄にて作り候船の由), recouvert de bitume (チャン塗), et clairement non japonais. Un Aïnou s'est rendu à bord avec du poisson et a reçu du tabac, et de l'alcool, qu'ils boivent dans des verres et servent dans des flacons. Il ne comprend pas leur langue. A bord se trouvent quatre-vingt personnes vêtus d'habits superbes, qui ressemblent à des Hollandais ; leurs objets et leur navire également (いつれにも阿蘭陀の類) ; ceci est confirmé par deux hommes travaillant à Dejima, qui se trouvent par hasard dans la région (à Niigata en Echizen). Ceux-ci reconnaissent les *mochi* qu'ils consomment comme étant du pain (餅も則、紅毛人平生喰候バンと申物に御座由)[113]. Il établit même une liste des personnes suspectées d'avoir détenu des produits étrangers ; elle contient le nom de dix-sept concessionnaires, y compris Hidaya Kyûbei[114].

En outre pour une surface estimée à 11 664 000 *chôbu*, on estime à 1 166 000 le nombre de *chôbu* exploitables en riziculture (soit un dixième de la surface), pour un rendement d'environ 5 832 000 *koku*[115]. Suite à un tel développement, Satô évoque la possibilité de soumettre ensuite les Santan, les Mandchous et même les Russes, et considère que si la main d'œuvre est assez conséquente, le défrichage rizicole ne devrait pas prendre plus que huit ou neuf an[116].

> 土地開候得は、自ら諸商人共も入込、人別相満ち候得は、追々異国の渡り口を取締しめ御威光を以て、西はサンタン　マンヂウ、東は赤蝦夷の本国迄、御国に伏属仕候様取計候はは、全く永久の御取締出来、殊に彼地相開け候得は、大造威御高相増、奥州羽州も中國同様の國柄に相成可申儀（中略）人別丈けは是非とも八、九ヶ年の内には成就仕可[117]
> En outre, vu ce qui a été écrit auparavant, si on ouvre ce territoire, on peut y envoyer nos propres commerçants, et quand la population sera suffisante, on pourra graduellement fermer l'île au commerce, et grâce à votre pouvoir et votre autorité, on peut planifier de soumettre les Santan et les Mandchous à l'ouest, et le pays des hommes rouges à l'est, et si cela est établi de manière permanente, il est possible d'ouvrir à leur tour ces territoires et d'augmenter de manière exponentielle votre autorité […] si la population est suffisante, cela ne devrait pas prendre plus de huit ou neuf ans.

(iv) Conséquences de l'expédition

Le 6ème jour du 12ème mois de 1785, Matsumoto envoie une proposition au shogunat : que l'un des préposés gouvernementaux à la navigation supervise pendant une année un commerce avec les Aïnous à Akkeshi, Kiritappu et Kounachir, c'est-à-dire dans les *basho* de Hidaya, où l'on soupçonne qu'il se fait un trafic illégal avec les Russes[118], -illégal, car, d'après les édits de l'ère Kan.ei et les suivants, il n'y a qu'à Nagasaki, Tsushima, Satsuma et

[113] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.356-358
[114] *Ibid.*, p.381-383
[115] *Ibid.*, p.330
[116] FUJITA Satoru, *Tanuma Okitsugu*, Tôkyô, Minerva shobô, collection « Minerva Nihon Hyôdensen », 2007, p.136
[117] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.331
[118] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.83

Matsumae, que peut s'effectuer un commerce, et l'on se trouve ici en dehors du territoire domanial même. Il est intéressant de noter qu'ici, il n'est fait aucune référence aux édits. Au deuxième mois de 1786, il affirme que le commerce de Nagasaki est assez lucratif et que l'ouverture d'un nouveau commerce en territoire aïnou en deviendrait un obstacle (異国之産ハ、長崎交易ニて御国用ニ不足も無之、勿論蝦夷地ニて新交易取組候てハ、長崎俵之差障ニも相成[119]). Il s'oppose donc à Kudô, comme un conservateur (*hikaikoku ronsha* 非開国論者).

Cinq jours plus tard, les grandes lignes du projet d'ouverture et de développement d'Ezo sont rédigées : le commerce doit être pris en main par le shogunat, avec l'établissement de comptoirs shogunaux sur trois ans, néanmoins, Matsumoto ne considère pas comme nécessaire l'ouverture d'un commerce légal avec les Russes, dans le sens où le commerce déjà existant à Nagasaki lui paraît suffisant et que le Japon risque de se voir délester d'autant plus de ces métaux précieux[120]. Toutefois, l'ouverture de mines ne fait plus non plus partie des priorités[121].

La mission révèle la possibilité prometteuse de développer la riziculture à grande échelle. Les estimations évaluent à plus de 1 160 000 hectares de surface utilisable, pour fournir l'équivalent de la moitié de la production du reste du Japon, c'est-à-dire 5 830 000 *koku* de riz ; ceci nécessiterait une main d'œuvre de plus de 100 000 personnes[122]. La population aïnoue et japonaise de l'île, estimée à 40 000 personnes à l'époque (on pourra consulter les tableaux de population en annexe XII), à elles seules ne suffisent pas ; il est alors question d'envoyer 70 000 *eta* et *hinin* sur place pour compléter[123]. Par ailleurs, à cette époque, les *eta* correspondent à deux à trois pour cent de la population ; nombre d'entre eux sont déjà assigné à des tâches de surveillance ou paramilitaires sous l'égide d'un chef[124]. Le leader des parias de l'époque, Danzaemon 弾左衛門, promet de fournir cette main d'œuvre[125]. Des 33 000 *eta* sous son leadership, sept mille iront à Hokkaidô, et parmi les 230 000 autres *eta*, 63 000 les suivront[126]. Assimilés aux descendants des captifs emishi lors des guerres du nord-est, les *kawata* ne sont pas considérés comme étant japonais, d'après le penseur shintô et confucianiste Tani Shinzan 谷秦山 (1663-1718) en 1717. Ceux-ci constituent un vivier idéal de main d'œuvre :

> Comme les autochtones ebisu ne sont pas assez nombreux pour ce projet de développement, nous avons conçu un plan pour réunir les *eta* des différentes provinces et les déplacer à Ezo. Quand nous avons demandé à Danzaemon, sans lui révéler leur destination, s'il avait déjà envisagé d'utiliser certains de ses sujets pour la construction de nouvelles rizières, il a répondu que parmi les 33 000 *eta* sous sa juridiction, sept mille pourraient se consacrer à un tel projet. Ce n'est pas assez, mais l'autorité de Danzaemon ne s'étend pas à toutes les provinces.

[119] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.84
[120] HALL, John Whitney, *Tanuma Okitsugu, 1719-1788: Forerunner to modern Japan* (Tanuma Okitsugu, 1719-1788 : un pionnier du Japon moderne), Cambridge (Massachussets), Harvard University Press, 1955, p.105
[121] FUJITA Satoru, *op.cit*., 2007, p.138
[122] *Ibid.*, p.136
[123] *Ibid.*, p.136
[124] MAC CORMACK Noah, « *Buraku* emigration in the Meiji era – Other ways to become Japanese » (L'émigration *buraku* durant l'époque de Meiji – une autre manière de devenir Japonais), *East Asian History*, n°23, juin 2002, p.92
[125] HALL, John Whitney, *op.cit.*, p.67
[126] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.357

Toutefois, comme il a pu parfois transmettre ses ordres à différents chefs *eta* à travers le pays, nous pourrions le placer à la tête de l'ensemble des *eta*/*hinin* du pays, environ 230 000 personnes. Ceci nous permettrait de déplacer entre 63 000 et 70 000 personnes à Ezo, Danzaemon inclus[127].

Hoashi Banri 帆足万里 (1778-1852) ajoute même dans son *Tôsen furon* 東潜夫論 (*Théories d'un Oriental anonyme*[128]) :

今ノ穢多ト云モノ、古奥羽ニ住セシ一種ノ夷人ノ裔ナリ、上古蝦夷ノ俘ヲ伊勢ノ廟ニ献ジ玉ヒシニ、牛馬ヲ喰テ皮肉ヲナゲチラシ、神山ノ木ヲ伐テ叫呼セシ故、倭姫ノ命朝廷請テ、是ヲ諸州ニ移シ玉ヘリ、是ヲ佐伯部トイフ、今穢多ノ祖先ナリ、其後田村麻呂奥羽ノ地ヲ平ゲテ、蝦夷ヲ尽ク日本人トセリ、故ニ穢多モ常ノ人ト異ナルコトナシ、穢多ハ盗賊ヲ監スル名有テ、実ハ盗賊ノ宿ヲナス、且ツ平人ト交ラヌ故其悪事露顕セズ、諸候ノ城下ニ夷狄ノ邦アルガ如シ、宜ク尽ク召集メテ大神祠ニ詣シ、祓除シテ平人トナシ玉ヒ、是ヲ蝦夷島空曠地ニ移シ、耕種蓄牧ノ業ヲ開カシムベシ、其後死刑ヲ以テ粋方ト云モノヲ禁ジ玉ヒ、質庫ニ盗ミ物ヲ資スルモノハ、都下ノ如ク欠所トナシ玉フベシ、是法甚ダ善ナレド、遠国ニハ未ダ行ハレザルナリ、是ヲ如ナラバ盗偸ハ長ク止ムベシ[129]

Ceux que l'on appelle aujourd'hui les Eta vivaient autrefois dans le Dewa et l'Ôu et étaient des descendants d'une sorte de barbare. Durant les temps anciens, les captifs Ezo étaient présentés en offrande au temple d'Ise. Ils mangeaient de la viande de cheval et de bœuf, ils portaient des peaux de bêtes. Comme ils coupaient des arbres des montagnes sacrées, les sanctuaires se plaignirent et firent une demande à l'impératrice à la Cour. Les Ezo furent envoyés dans toutes les régions, dans ce qu'on appelle des Saekibe (佐伯部)[130]. Ce sont les ancêtres des Eta d'aujourd'hui. Par la suite, Tamuramaro pacifia les terres du Dewa et de l'Ôu et fit des Ezo des Japonais. De ce fait, les Eta ne sont pas différents des gens du commun. Ils sont considérés comme étant des voleurs et des truands, et en vérité, c'est leur moyen de subsistance. De plus, parce qu'ils ne se mélangent pas aux gens du commun, leurs crimes n'ont pas été mis à jour. Il y en a dans toutes les villes seigneuriales, ils devraient être rassemblés, et emmenés aux grands sanctuaires où ils feraient l'objet d'un rite de purification pour qu'ils deviennent des gens ordinaires. On les envoie ensuite sur la vaste et vide île d'Ezo, pour qu'ils y développent des cultures, et de l'élevage. Par la suite, on interdit de séjour sous peine de mort les artistes itinérants, et les voleurs, comme à la capitale impériale. Une telle loi serait très bonne, mais n'a pas encore été mise en place dans les contrées lointaines ; si c'était le cas, la criminalité prendrait fin.

[127] OOMS Herman, *Tokugawa Village Practice* (Pratiques villageoises du Japon des Tokugawa), Berkeley, University of California Press, 1995, p.296-297 et HONJÔ Eijirô, « Tokugawa jidai ni okeru shokuminteki shisô » (La pensée coloniale à l'époque des Tokugawa), *Keizai ronsô*, volume 38, n°1, 1934, p.334

[128] MAC CORMACK Noah, *op.cit.*, p.92. On trouvera une autre traduction -*Traité de l'Anonyme de l'Est*- dans TAKAHASHI Hiromi, « 'L'Occident' et 'l'idéal antique' chez les confucianistes de l'époque d'Edo », dans COUTO Dejanirah et LACHAUD François, *Empires éloignés, l'Europe et le Japon (XVIe –XIXe siècle)*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient, collection « Etudes thématiques », 2010, p.81

[129] KIKUCHI Isao, « Kinsei ni okeru Ezo-kan to 'Nihon fûzoku' » (La vision japonaise des Ezo à l'époque moderne et les « coutumes japonaises »), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.225

[130] Les Ezo qui ne se soumettaient pas au pouvoir étaient appelés « Saeki » (de Saeru 抗拒する). D'après le Nihonshoki, les Ezo captifs étaient envoyés à Ise, ou présentés en offrande à la Cour, mais pour mettre fin aux troubles, ils furent envoyés dans les régions du centre Harima (sud-ouest de Hyôgo), Aki (ouest de Hiroshima), Sanuki (Kanagawa), Awa (Tokushima), Iyo (Aichi). On considère que les habitants de ces régions étaient aussi assimilés à des Saeki.

Il ajoute qu'il faudrait transférer les populations des petits fiefs au Kamtchatka, dans les Kouriles et à Hokkaidô[131]. Cette expédition, bien qu'elle n'eût pas les résultats escomptés, en raison de la chute de Tanuma, permit au moins de rendre compte de la réalité de la géographie locale, de la présence russe et de rendre nécessaire la gestion de l'île dans un but de défense du territoire shogunal. Bien que le rapport de Satô ne nous soit pas parvenu, celui établi par Matsumoto à la lecture de ce dernier nous indique son contenu dans les grandes lignes. Il met en lumière les bénéfices qu'aurait le Japon à désenclaver l'île, à ouvrir des mines et développer les relations commerciales, ainsi que les fonds nécessaires pour y parvenir[132].

Toutefois, la concrétisation de telles mesures ne voit pas le jour, et le retour de l'expédition de l'ère Tenmei se heurte à la mort du shogun et au changement de l'équipe gouvernementale. Ses résultats ne sont pas demandés, ni publiés[133] et c'est finalement Mito Mitsukuni qui se voit remettre ces rapports[134]. Aoshima Shunzô est accusé de collusion avec le fief de Matsumae lors de son enquête et assigné à résidence[135] ; il sera finalement amnistié. Tsuchiyama Sôjirô, l'une des têtes pensantes de l'expédition de l'ère Tenmei, est accusé de détournement de fonds publics (est-ce du fait qu'il ait prêté de l'argent à Hezutsu ?), puis exécuté au premier mois de 1788. Matsumoto est condamné pour corruption, puis amnistié. Là où le gouvernement Tanuma opportuniste soutenait l'ouverture, le nouveau gouvernement recherche un pragmatisme économique et une baisse des dépenses incompatibles avec les mesures proposées par Satô.

(3) Un changement de contexte politique : la chute de Tanuma et l'arrivée au pouvoir de Matsudaira Sadanobu

(i) La chute de Tanuma

La chute de Tanuma Okitsugu a lieu en trois étapes. A la mort du shogun Ieharu, au 8ème mois de 1786, Tanuma remet sa démission[136] ; deux mois plus tard, la rente de 20 000 *koku* et sa résidence à Ôsaka lui sont confisqués, suivis un an plus tard de sa rente de 27 000 *koku*. Finalement, il est assigné à résidence (*inkyo* 隠居, *chikkyo* 蟄居) du fait de la mauvaise gestion des fonds shogunaux dont il est accusé. Le nouveau grand ancien, Matsudaira Sadanobu 松平定信, se serait exprimé en ces termes au nouveau shogun, Ienari 家斉 (1773-1841, au pouvoir de 1787 à 1837).

[131] MAC CORMACK Noah, *op.cit.*, p.92
[132] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.136
[133] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.111
[134] TAKAKURA Shin.ichirô, *Shinpan ainu seisaku shi* (Nouvelle édition de l'Histoire des mesures concernant les Aïnous), Tôkyô, San.ichi shobô, 1972, p.126
[135] YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.114
[136] Le 17ème jour du 8ème mois plus exactement. La mort du shogun a été annoncée le 8ème jour du 9ème mois, mais on pense qu'elle a du avoir lieu autour du 25ème jour du mois précédent, soit une semaine après la démission de Tanuma, qui devait savoir le shogun malade. Ce décalage entre la date de la mort et la date de son annonce est courant durant l'époque Tokugawa.

その方、勤役中不正の取計いどもこれ有る段、おいおい御聴に達し、重々不埒の至りに思し召され候、御先代御病中御聴に達し、ご沙汰の趣もこれ有り候につき、この度二万七千石お取り上げ、隠居仰せつけらる、下屋敷え蟄居いたし、きっと慎みまかりあるべく候[137]

Cette personne, durant son administration, s'est rendue coupable de mauvaise gestion, a outrepassé ses pouvoirs, et s'est conduite de manière de plus en plus impardonnable ; elle est passée outre tous les conseils lors de la maladie de votre prédécesseur. Selon vos ordres, lui seront retirés 27 000 *koku*, ainsi que ces titres, et il se voit assigné à résidence, où il doit mener une existence frugale.

L'une des raisons évoquées par l'historien Fujita Satoru pour sa première condamnation est la possibilité qu'il ait été accusé d'avoir choisi des médecins ayant hâté la mort du shogun[138]. Cependant Tanuma s'en défend, dans l'un des rares manuscrits qui nous est parvenu de sa main, son rapport au shogunat (*jôsôbun* 上奏文) daté du 15ème jour du 5ème mois de 1787. Il semblerait qu'il ait appris d'un proche du shogun que l'attitude de ce dernier à son égard avait changé du tout au tout. Il semble que Tanuma ne se souvienne pas de ce qui aurait pu déclencher une telle réaction.

去る午（天明六年）の秋、御不予［家治の病気］の刻みに、一日わかに御機嫌穏やかならざる趣、告げる人あり、しかるといえども、意次あえて御不審を蒙るべきこと、身に覚えなし[139]

Automne de l'année du Cheval, en ces temps [la maladie du shogun], quelqu'un m'a appris qu'en une journée, votre humeur à mon encontre est devenue pleine de ressentiment, toutefois, je ne peux me rappeler ce qui me vaut d'avoir éveillé votre suspicion.

Fujita évoque également la possibilité que le *rôjû* remplaçant (*tsukiban no rôjû* 月番の老中), Mizuno Tadatomo 水野忠友, ait été la personne qui l'a poussé vers la sortie. C'est d'ailleurs lui qui remet la lettre de démission de Tanuma[140]. La raison en serait le ressentiment de Mizuno face à l'annulation de la procédure d'adoption qu'il a lancé visant le second fils de Tanuma, Okimasa 意正, par son père à la mort de son aîné. En outre, l'impopularité de Tanuma est partagée par les gens du peuple. En effet, il est associé aux catastrophes naturelles exceptionnelles ayant eut lieu sous son administration, que certains considèrent comme des actes de rétribution divine (*tenken* 天譴) envers la corruption dont il est accusé, ainsi que des politiques de défrichage et d'assèchement qu'il a mises en place[141]. A la fin de l'époque Tanuma, les soulèvements se sont multipliés, face à la pauvreté et aux conséquences des catastrophes naturelles ; le shogunat étant garant de la paix et de la stabilité du pays, sa position est affaiblie. Bien qu'aucun de ces soulèvements n'ait eu pour but un renversement du pouvoir en place, ils ne constituent pas non plus seulement des expressions de colère sporadiques[142]. Il est donc nécessaire de combattre les problèmes financiers et de durcir sa

[137] FUJITA Satoru, *op.cit.*, p.246
[138] *Ibid.*, p.230-231
[139] *Ibid.*, p.232
[140] *Ibid.*, p.238
[141] *Ibid.*, p.237
[142] OOMS Herman, *Charismatic bureaucrat : A Political Biography of Matsudaira Sadanobu, 1758-1829* (Un bureaucrate charismatique : biographie politique de Matsudaira Sadanibu), Chicago, University of Chicago University Press, 1975, p.7

politique pour regagner une certaine légitimité. Par conséquent, le nouveau shogun, celui que Tanuma a lui-même choisi et qui n'a que quatorze ans quand il accède au pouvoir, conseillé par son père biologique, Tokugawa (Hitotsubashi) Harusada 治済, ordonne un changement radical de politique[143]. La chute et la condamnation de Tanuma incarnent donc - aux yeux du public comme de la classe politique- une rupture d'avec une époque marquée par les catastrophes naturelles, les famines, l'insatisfaction populaire et la corruption.

(ii) Matsudaira Sadanobu et les *Réformes de l'ère Kansei*

Le nouveau *rôjû* Matsudaira Sadanobu est choisi par le père du shogun et l'ensemble des trois grandes maisons. Né en 1758 dans l'une d'elles, il est le fils aîné de Tokugawa Munetake 徳川宗武 (1716-1771), lui-même fils cadet du 8ème shogun, Yoshimune. A ce titre, sa famille tente de mettre Sadanobu en bonne place pour la succession shogunale, mais Tanuma en choisit un autre. En 1774, il est adopté par Matsudaira Sadakuni 定邦 (1728-1783), le seigneur du fief de Shirakawa 白河 (cent mille *koku*) dans le Mutsu. A l'âge de quinze ans, Sadanobu succède à son père adoptif au dixième mois de 1783, en pleine famine. Grâce aux mesures qu'il prend, il remet le fief sur pied puis le développe financièrement, ce qui lui vaut de se faire remarquer par le shogunat. Il devient *rôjû* en 1787 ; ce poste est d'autant plus important qu'Ieharu meurt à 49 ans, alors que son successeur, Ienari, n'a alors que treize ans. Il restera au pouvoir jusqu'à sa démission en 1793.

Figure 50- Matsudaira Sadanobu
(Image libre de droit http://en.wikipedia.org/wiki/File:Matsudaira_Sadanobu.jpg, consulté le 27 septembre 2013)

Matsudaira Sadanobu ne perd pas de temps et met en place au 6ème mois de 1787 des mesures, rétrospectivement appelées les *Réformes de l'ère Kansei* (*Kansei no kaikaku* 寛政の

[143] FUJITA Satoru, *op.cit.*, p.243

改革). En l'espace de six années, il parvient à purger le gouvernement, éliminer les lettrés corrompus, promouvoir de nouveaux talents en leur lieu et place, mettre sur pied un dispositif administratif efficace, transparent et honnête, annuler la dette (*kien ryô* 棄損令), et placer le système de crédit sous régulation shogunale. En outre, il réaffirme le pouvoir shogunal par rapport à la Cour lors de l'*Affaire des Titres* (*Songô jiken* 尊号), dont nous reparlerons plus loin. Marquant une première dans l'histoire japonaise, il utilise l'idéologie gouvernementale comme instrument de mobilisation de talents au service de l'administration shogunale. Herman Ooms, biographe de Tanuma, considère que le bureaucratisme, la préséance gouvernementale sur les considérations économiques et l'instrumentalisation de l'idéologie constitueront des bases pour la politique de Meiji[144].

La priorité de Matsudaira lors de la mise en place des réformes est la stabilité financière ; il souhaite y parvenir en suivant un axe économique et moral. L'axe économique se base sur le contrôle gouvernemental des capitaux et du riz – jusque-là détenu par les marchands-, du marché et de la circulation d'espèces, la réduction des dépenses shogunales, l'instauration d'une politique de rigueur, et enfin le renforcement de la base paysanne. Les mesures concrètes pour y parvenir sont : la fin de la délivrance d'espèces or en avril 1788, puis la refonte de l'alliage de basse qualité (*nishu* 二種) en pièces d'argent[145], la réduction du volume d'échange à Nagasaki d'un tiers[146] , ou encore la baisse des prix (*bukka hikisage* 物価引下げ) en juillet 1790[147]. En d'autres termes, il va à l'encontre des mesures plutôt libérales, mercantilistes et expansionnistes de son prédécesseur, par pragmatisme économique. Celui-ci est né de son expérience à la tête du fief de Shirakawa en temps de famine ; chaque *daimyô* se voit obligé de construire des greniers à riz pour pallier les mauvaises récoltes (*kakoimai* 囲米).

L'axe moral est basé sur des mesures contre la dégénérescence morale et le luxe ; parmi les raisons invoquées par Sadanobu, on trouve l'extravagance du peuple, dont il considère qu'il consomme trop. Cet axe est matérialisé par des « interdictions des écoles hétérodoxes » de l'ère Kansei (*Kansei igaku no kin* 寛政異学の禁) en 1790. Celles-ci déclarent que le néoconfucianisme de Zhu Xi est considéré comme l'enseignement confucianiste officiel du Japon et interdisent la propagation d'autres enseignements. A Meiji, le personnage de Matsudaira est promu pour servir de modèle et incarner les vertus confucéennes[148].

Pour l'historien Soranaka Isao, ces réformes échouent, dans le sens où shogunat ne parvient pas à faire comprendre aux gens leur intérêt pratique du fait de l'utilisation d'une idéologie devenue désuète et d'une profonde incompréhension des changements qui agitent la société japonaise. On remarque d'ailleurs que sa politique n'a pas été appréciée à sa juste valeur, par rapport à celle de son prédécesseur Tanuma, comme en témoigne ce poème léger qui circule à l'époque :

---

[144] OOMS Herman, *Charismatic bureaucrat : A Political Biography of Matsudaira Sadanobu, 1758-1829* (Un bureaucrate charismatique : biographie politique de Matsudaira Sadanibu), Chicago, University of Chicago University Press, 1975, p.82

[145] SORANAKA Isao, « The Kansei reforms –Success or Failure ? » (Les Réformes de l'ère Kansei – Succès ou échec ?), *Monumenta Nipponica*, volume 22, n°2, été 1978, p.155

[146] *Ibid.*, p.159

[147] *Ibid.*, p.161

[148] IWASAKI Haruko, « Portrait of a Daimyô : Comical Fiction by Matsudaira Sadanobu » (Portatrit d'un daimyô : une fiction comique de Matsudaira Sadanobu), *Monumenta Nipponica*, volume 38, n°1, printemps 1983, p.4

白川の清きに魚も棲みかねて元の田沼の濁り恋しき
The fish [the people] unable to live in the pure water of the white river[149] yearn for the muddiness of the field pond[150].
Les poissons vivant dans la pureté des eaux claires se languissent de la vase des étangs des rizières.

En outre, Matsudaira ne prend pas conscience que les prix des produits varient parfois indépendamment les uns des autres ; il n'a pas su se rendre compte que tous les prix ne s'indexent plus sur celui du riz, mais que depuis la mise en place à Meiwa du système de guildes corporatives (*kabu nakama* 株仲間), ce sont en grande partie les marchands qui les influencent, ainsi que la loi de l'offre et de la demande. Les fiefs et les commerçants n'obtempèrent pas pour protéger leurs propres intérêts[151]. En 1785, le shogunat possède 2 147 200 *ryô*, 817 200 en 1787, puis 1 079 700 *ryô* en 1798[152]. Toutefois, d'après Annick Horiuchi, sa réforme de l'administration, placée sous le signe de la frugalité et de la rigueur, permet au régime de survivre[153]. En outre, certains chercheurs lui reprochent une vision trop fermée du Japon dans le monde, ainsi que de renforcer certains aspects féodaux du fonctionnement politique japonais[154]. En sus, son contemporain, Shiba Kôkan 司馬江漢 (1747-1818)[155], critique sa méconnaissance de la géographie[156], sans doute en partie responsable de son manque d'enthousiasme vis-à-vis du développement septentrional.

Toutefois, dès le début de sa gouvernance, il se montre très lucide sur sa propre incompétence en la matière quand il s'exprime sur la préparation défensive d'Ezo (蝦夷御備一件) :

予未年大任を蒙りしよりしてこの事をいひ出し、それぞれ評議に及ぶといへども、いま目に見たる事なければ、その評議もまた定まらず。[157]
J'ai reçu en cette année 1787 en lourde responsabilité, qui induit nombre de discussions, à l'heure d'aujourd'hui ce n'est pas encore visible, et aucune discussion n'a été prévue.

Il ne minimise pas pour autant l'importance de la question :

[149] A l'époque, Matsudaira Sadanobu est souvent désigné par l'appellation *Shirakawa kô* 白川公 (le seigneur de Shirakawa), du nom de la ville sous le château de son fief, et qui signifie littéralement « la rivière blanche (pure) ».
[150] La traduction littérale du patronyme de Tanuma est « étang de rizière ».
[151] SORANAKA Isao, *op.cit.*, p.163
[152] *Ibid.*, p.152
[153] HORIUCHI Annick, « Honda Toshiaki (1743-1820) ou l'Occident comme utopie » dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.416
[154] OOMS Herman, *op.cit.*, 1975, p.82
[155] Shiba Kôkan 司馬江漢 (1747-1818) : peintre d'inspiration occidentale. Il est proche de Hiraga Gennai et s'inspire des ouvrages hollandais pour apprendre à maîtriser les techniques picturales occidentales (la perspective, la peinture à l'huile, le clair-obscur, le traitement de l'ombre et de la lumière, l'utilisation de plaques de cuivre pour l'impression). Il s'intéresse également à l'astronomie et à la géographie. Il se montre très critique de la politique shogunale et de l'isolement partiel.
[156] KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, p.102
[157] SHIBUSAWA Ei.ichi, *Rakuô-kô den* (Biographie de Rakuô [Matsudaira Sadanobu]), Tôkyô, Iwanami shoten, 1937, p.273

海国御備の事は、天下の御備といふが中にもことに勝れたる御要務なり。しかるに是まで何といふ御備のありたるためしもなければ、未年已来ことに思ひわづらひ、遂にその事を言上に及びし[158]

La préparation défensive maritime constitue la plus haute priorité de la préparation militaire du shogunat. Toutefois, vu qu'aucune réflexion n'a été menée jusqu'à aujourd'hui et que nous sommes déjà en 1787, je serai amené à m'exprimer sur ce sujet.

Pour se renseigner sur le sujet, Matsudaira décide donc d'organiser une expédition shogunale nationale (*shokoku junkenshi* 諸国巡検使) au 5ème mois de 1787, celle-ci reste cantonnée à Hokkaidô au territoire de Matsumae, contrairement à la mission spéciale de 1785-1786.

(4) Une mission shogunale sous Matsudaira : Furukawa Koshoken « cent paroles ne valent pas un regard »（百聞は一見に及ばず）

Par rapport à la mission de 1785-1786, la mission shogunale de l'an 8 de l'ère Tenmei est colossale, et compte cent dix-huit personnes[159]. Elle quitte Edo en mai 1788, avec à sa suite le géographe Furukawa Koshoken 古河古松軒 (1726-1807). Issu d'une famille de commerçants en herbes médicinales, il est devenu géographe, et c'est en tant que tel qu'il accompagne cette mission de cinq mois. Furukawa note ses impressions dans son journal, intitulé *Notes de pérégrinations à l'est* (ci-après *Notes*), *Tôyû zakki* 東遊雑記.

En préparation à son voyage, Furukawa Koshoken semble avoir eu accès à la *Description* d'Ara.i, mais aussi plus étonnamment au *Panorama*, et même au *Cas Ezo*[160] ; en effet, il cite ces trois ouvrages directement. En sus, à de nombreuses reprises, certaines citations ou la tournure de ses phrases rappellent le *Journal* de Hezutsu[161]. Toutefois, s'il apparaît comme évident que Furukawa a eu accès au *Panorama*, il n'est pas clair qu'il ait eu accès au *Traité de défense d'un pays maritime*, quelques mois seulement après sa parution à Sendai, et ce en très peu d'exemplaires. Le shogunat lui a-t-il donné accès aux ressources concernant Ezo en vue de son voyage ? Cela paraît plausible, étant donné la restriction de l'accès à des sources sensibles telles que le *Cas Ezo*. En outre, la véhémence dont fait preuve Furukawa à l'égard de Hayashi –il va jusqu'à l'accuser de crimes (林子平が罪というべきものならずや[162])- pourrait indiquer une demande de la part du shogunat. Quand Hayashi ne mentionne jamais explicitement s'être rendu à Matsumae, Furukawa rédige son journal sur place, ce qui lui donne une certaine crédibilité et lui permet de mener une sorte de propagande anti-Hayashi. Furukawa l'affirme lui-même : « Cent paroles ne valent pas un regard. » (百聞は一見に及ばず). Il évoque par exemple une espèce de poisson décrite par Hayashi dans son

[158] SHIBUSAWA Ei.ichi, *op.cit.*, p.273
[159] Le détail peut être consulté à l'adresse suivante, http://www.town.fukushima.hokkaido.jp/chiyohshi/mokuji/fukusima_3/3-1-8.html, consultée le 12 août 2013
[160] FURUKAWA Koshoken, *Tôyû zakki* (Notes sur des pérégrinations à l'est), annoté par Ôto Tokihiko, Tôkyô, collection « Tôyô bunko », n°27, Heibonsha, 1964, 1980 (8ème édition), p.117
[161] *Ibid.*, p.132, 136
[162] *Ibid.*, p.145

Panorama en soulignant : « Quand j'ai questionné les gens, personne à Matsumae n'en connait l'existence » (尋ねるに松前にては知る人なし[163]). Nous nous contenterons de signaler ici les informations nous paraissant importantes ou inédites dans son propos ; par ailleurs, nous regrouperons thématiquement ces informations, présentées dans l'ouvrage original – comme c'est souvent le cas- dans un propos allant du coq à l'âne.

Parvenue à Matsumae au 20ème jour du 7ème mois, l'expédition y séjourne un mois. Son passage est plus tard critiqué, et les autorités domaniales se plaignent que « les masses qui séjournent à Fukuyama s'encanaillent dans tous les quartiers, agacent les commerçants et les restaurateurs : nombreux sont ceux qui ont des comportements intolérables, et qui se conduisent comme bon leur semble » (城下逗留中の下々の者共、町々夜遊に出て、商人茶屋者共迷惑及び、此度巡見至て不埒の事多有之､其以て我儘なり[164]).

Les *Notes* commencent par un passage dithyrambique sur la beauté de Matsumae et de ses familles de guerriers. Il faut préciser que les louanges concernant Matsumae s'expliquent par sa comparaison avec la région du Tsugaru qu'il vient de quitter :

> その家宅の奇麗なること、都めきし所にて、（中略）貴賤の男女千体仏のごとく拝見に出でし風俗、容てい・衣服に至るまで上方勤めの人物に少しも劣らず[165]
> Leurs habitations sont superbes, ce lieu a le raffinement de la capitale. […] hommes et femmes de tous rangs par milliers étaient venus nous voir et leurs manières, leur apparence, jusqu'à leurs vêtements n'auraient pas eu à rougir face aux habitants de la capitale.

D'après Harold Bolitho, le style d'écriture de Furukawa révèle d'habitude un dédain patricien vis-à-vis des régions et des populations qu'il visite[166]. On le retrouve quand il décrit les gens du commun –membres de l'expédition et travailleurs de Matsumae :

> 人足の者ども士に会せることなき所にて礼を知らず、無礼の体、夷狄の風かくやあらんと思わしなり。案内に出ずる者は庄屋名主なるに、無筆の者ありて、郡村の文字も知らず、言語を解し難く、困りしことままあり。[167]
> Les gens du commun, quand ils se trouvent dans un endroit où ils ne rencontreront pas de guerriers, font fi de leurs manières, s'oublient, et se conduisent comme des sauvages. Même notre hôte, à la tête de la maison de commerce Shôya (sic) est analphabète, ne connaît même pas les idéogrammes de son pays natal, et est inintelligible, ce qui nous met dans l'embarras.

Il est intéressant de noter que par contraste, ce sont les Aïnous qui semblent mieux se comporter ; il signale que le territoire aïnou n'est pas sous le contrôle du seigneur de Matsumae (今世にいう蝦夷地は必ず松前候の支配あるにもあらず[168]), et que « contrairement aux jours anciens, les Ezo « vivant proches de Matsumae s'initient à l'écriture japonaise et

[163] FURUKAWA Koshoken, *op.cit.*, p.187
[164] AKIMOTO Matsuyo, *Sugae Masumi – Jômin no hakken* (Sugae Masumi – la Découverte des gens du commun), Kyôto, Tankôsha, collection « Nihon no tabibito » 9, 1973, p.130
[165] FURUKAWA Koshoken, *op.cit.*, p.115
[166] BOLITHO Harold, « Traveler's Tales : Three Eighteenth Century Travel Journals » (Récits de Voyageurs : Trois journaux de bord du 18ème siècle), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 50, n°2, décembre 1990, p.491
[167] AKIMOTO Matsuyo, *op.cit.*, p.84
[168] FURUKAWA Koshoken, *op.cit.*, p.116

s'adaptent aux coutumes japonaises incessamment sous peu » (蝦夷も今にては昔のようにもなくて、松前に近き所にては、日本のいろは文字も習うといえば、こののちはそろそろ日本風にもなるべし。[169]). Une telle information peut paraître surprenante, quand on sait la dissimilation entre Aïnous et Japonais, si précieuse au statut du fief dans le shogunat, toutefois dans les faits, certains Aïnous vivant dans le territoire japonais – à l'instar d'Iwanosuke, que nous avons brièvement évoqué précédemment - ont pu apprendre leurs coutumes. Par la suite, il évoque la splendeur des résidences des vassaux, en affirmant que la taxe commerciale prélevée sur les *basho* seule ne pourrait expliquer tant de beauté. Ils possèdent de bonnes habitudes, en accord avec les règlements de la vie de guerrier, et un esprit solide. (江戸にていわば諸侯の館のごとし。（中略）海浜よりあがる荷物の運上はかり難し。武家の風俗よく制度も正しく、たのもしいこと多し。[170]). Ici Furukawa souhaite souligner le fait que les guerriers de Matsumae vivent en accord avec la morale guerrière -et donc avec le point de vue de Matsudaira ; il est difficile de déceler s'il s'agit ici de propagande pure, ou d'une naïveté sans borne de la part de Furukawa, ou encore d'une mascarade mise en place par Matsumae lors des inspections shogunales. Plus loin, Furukawa semble se montrer de nouveau très candide, comme lorsqu'il fait les remarques suivantes sur les revenus des guerriers :

> 御家士も数多あることにて、小姓・馬廻りというくらいの士は、ソウヤ・アツケシ・クナシリへ渡海せる商船のうわ乗役を給金とすることにて、一度の往来およそ金子三十両くらいにあたるよし。（中略）かの地にては、針一本に干鮭の五つも七つもくれるよし。[171]
>
> Les guerriers sont nombreux ; ceux qui possèdent un rang de page (*kôshô* 小姓) ou de grand écuyer (*umamawari* 馬廻り) récoltent de l'argent sur le commerce des bateaux marchands se rendant à Sôya, Akkeshi et Kounachir. Un aller-retour leur vaut trente *ryô*. […] En territoire aïnou, un hameçon vaut cinq ou sept saumons séchés.

Quand il entame son propos sur les rumeurs russes, il commence de manière indirecte en citant les dires d'un gros commerçant de Matsumae, Abura-ya Hyôe 油屋兵衛, qui commerce avec Sôya ; d'après lui certaines marchandises très rares comportent des signes alphabétiques hollandais (稀には阿蘭陀文字の印しある器も来ることなり[172]). Il s'agit sans aucun doute de lettres cyrilliques, mais Furukawa se garde bien d'analyser cette information. Il rappelle l'engouement pour la pêche aux harengs, ainsi que le peu d'envie des habitants de Matsumae -dont il cite deux sources précises, Kitatani Saemon 北谷左衛門 et Kiyomizu Jibê 清水次兵衛-de se mettre à l'agriculture[173]. Il précise qu'il y a de l'or à Ezo et que les commerçants de Matsumae se rendent dans toute l'île. Il pose d'ailleurs la question du statut de l'île, qui reflète peut-être les réflexions shogunales du moment : « Etant donné que les commerçants de Matsumae se rendent partout dans l'île, faut-il laisser les choses en l'état ? » (蝦夷の地へは松前の商人至らざる所もなくそのままに捨て置くべきや。[174]). Cette question peut être vue sous deux angles différents. Tout d'abord, on peut imaginer qu'il serait souhaitable de restreindre l'accès à ce territoire. Ou alors, on peut considérer qu'il faut changer les textes

[169] FURUKAWA Koshoken, *op.cit.*, p.130 et 175
[170] *Ibid.*, p.185
[171] *Ibid.*, p.186
[172] *Ibid.*, p.163
[173] *Ibid.*, p.182
[174] *Ibid.*, p.183

pour légaliser un état de fait. La suite de ses propos ne permet pas véritablement de trancher. Furukawa a-t-il cherché à cultiver l'ambigüité d'une question qui peut s'avérer explosive ?

C'est après avoir posé cette question et dans les dernières pages relatives à Ezo que Furukawa évoque la Russie, mais plutôt que pour s'exprimer sur le statut de l'île, c'est de nouveau pour critiquer Hayashi.

> 右の書のうちに、ムスカフヒヤと称する国に大豪傑の女帝ありて、吾より後の子々孫々我が制するを改めずして、土地を広くして帝業をなすべしといい置きしによりて、それより人才を用いて韃靼の隣国をことごとく略し、近年にてはエゾ近きクルムセ島（ラッコ島のこと）かれが手に属せしと見え、エゾ地に黄金多きことを知りてここらざしありと記し、日本よりして早く蝦夷人を招喩せずんばムスカフヒヤに取られて、その時に至りて臍を噛むともかえるまじとあり。これらのこと至って怪説にして（中略）かようのことは智ある人は信ぜぬことなれども、一犬虚を吠え百犬実を伝うと、版本となして世に広むることあるまじきことなり。[175]
>
> Il faut lier ce qui a été dit précédemment au pays appelé Moscovie, où règne une grande impératrice. Si nous ne pas changeons pas notre système en vue des générations futures, elle étend son territoire et en y instaurant l'ordre impérial, en employant des personnes capables et a envahi les pays voisins de la Tartarie. Ces dernières années, il semblerait qu'elle ait mis la main sur les îles Kurumuse (l'île aux Loutres), et il est écrit qu'elle sait qu'il y a de l'or en grande quantité à Ezo. Si nous n'intégrons pas rapidement les Ezo, ils le seront par la Moscovie et là nous ne pourrons retourner en arrière et ne pourrons que nous mordre les doigts. Ce sont là des propos loufoques […] Il est difficile de croire qu'ils aient pu provenir d'un lettré, quand un homme propage des mensonges, et que cent hommes transmettent la vérité, il ne faut pas publier ses mensonges et les répandre de par le monde.

Il est intéressant de noter que Furukawa va jusqu'à citer quasiment mot pour mot les expressions rhétoriques (臍を噛む[176]) de Hayashi, pour ensuite les dénigrer et les traiter de mensonges. Toutefois, Furukawa n'apporte aucun argument pratique lui permettant de justifier son jugement. Il se contente d'affirmer :

> 林子平が気遣いに思うムスカヒヤ蝦夷地に志ありとも、松前候の武備あるを見ては思いも寄らぬことなり。[177]
>
> Quand bien même, comme s'inquiète Hayashi, la Moscovie aurait des vues sur Ezo, un regard à la préparation défensive du seigneur de Matsumae et l'on n'y pense plus.

Cette phrase va complètement à l'encontre de ce que préconise Hayashi, et semble avoir pour but de tranquilliser les lecteurs. On ne peut que se demander si les propos de Furukawa ont d'autre but que de décrédibiliser ceux de Hayashi, tellement le texte est entremêlé de critiques à son égard. Furukawa semble partager –et même louer- la ligne gouvernementale de Matsudaira. Son propos n'en est que moins crédible. En sus, sa candeur apparente sur la stabilité de Matsumae est rapidement mise à mal quand éclate le soulèvement de Kunashiri-Menashi un an et demi plus tard.

---

[175] FURUKAWA Koshoken, *op.cit.*, p.183-184
[176] HAYASHI Shihei, « Sangoku tsûran zusetsu » (*Panorama illustré des Trois Royaumes*), dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 2 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.37 et 42
[177] FURUKAWA Koshoken, *op.cit.*, p.185

2. Le soulèvement de Kunashiri-Menashi

Le soulèvement de Kunashiri-Menashi est considéré comme le dernier mouvement de révolte aïnou contre la présence des Japonais dans le septentrion. On trouve plusieurs appellations pour les désigner dans les sources primaires et secondaires qui y font référence : la révolte de l'ère Kansei (*Kansei Ezo sôdô* 寛政蝦夷騒動), la guerre de Kunashiri-Menashi (*Kunashiri-Mensashi no tatakai* クナシリメナシの戦い), les émeutes de Kounachir (*Kunashiri jôran shimatsu* 久奈志理擾乱), la rébellion de Mamekiri (*Mamekiri no hanran* マメキリの反乱). Les origines de ces soulèvements correspondent à la fois à un schéma ancien de tensions commerciales intra- et interethniques similaire à celui de Shakush'ain, et à un schéma nouveau de relations nippo-aïnoues dictées par le proto-industrialisme et le proto-capitalisme qui caractérisent les *basho* du nord-est, le tout dans un contexte de présence russe dans les Kouriles.

Les sources primaires sont relativement nombreuses sur le sujet, mais difficilement accessibles. On citera le *Déroulement des émeutes de Kounachir* (*Kunashiri jôran shimatsu* 久奈志理擾乱始末) et les *Ecrits et missives des fiefs voisins relatifs aux troubles ezo* (*Ezo sôdô ni tsuite Matsumae-sama go-rinkoku-sama yori go-todoke narabi go-tachigaki* 蝦夷騒動ニ付松前様御隣国様より御届け并御達書), documents de la réserve de la bibliothèque de l'Université de Hokkaidô, le *Rapport sur les soulèvements des Ezo* (*Ezo sôdô ki* 蝦夷騒動記), à la Bibliothèque municipale de Hakodate, et l'Affaire des soulèvements ezo (*Ezo sôdô ikken* 蝦夷騒動一件), à la Bibliothèque documentaire de Hokkaidô, et l'*Histoire secrète d'Ezo* (*Junshû Ezo hidan* 巡周蝦夷秘談), un document de la réserve des archives gouvernementales, le *Journal d'investigation des soulèvements Ezo de l'ère Kansei* (Kansei ezoran nikki 寛政蝦夷乱取調日記) d'Ara.ita (Niida) Magosaburô 新井田孫三郎 ou encore le document domanial écrit pour Matsudaira Sadanobu, le *Règlement de l'affaire des troubles ezo* (*Ezo sôjô ikken torihakari shimatsu* 蝦夷騒擾取計始末), au Musée National de Tôkyô. Suite aux troubles, de nombreux interrogatoires ont lieu ; des chefs aïnous non-interventionnistes, ainsi que des employés du *basho* de Kounachir[178] sont questionnés par Aoshima Shunzô, mandaté par le fief, ou Magosaburô, à la tête des forces coercitives[179]. Ce dernier interroge Shonko, Shimochi et Tsukinoe ; le contenu est visible dans le Journal d'investigation des troubles ezo de l'ère Kansei (*Kansei Ezo-ran torishirabe nikki* 寛政蝦夷乱取調日記), cependant dans le cas de ces derniers, il faut garder à l'esprit que nombre d'interprètes ayant participé à cette rédaction (dont Maruya Mitsuemon) étaient à l'origine des employés de Hidaya, et donc leur version est peut-être biaisée. Parmi les sources secondaires, outre les ouvrages-clé des historiens spécialistes d'Ezo (Takakura, Susumu, Kaiho, Kikuchi, Walker, Howell, Segawa, Shin.ya, etc.), on trouve d'autres ouvrages qui se sont penchés sur des aspects particuliers de ces soulèvements ; Asakura Yûko s'est focalisée sur leur répercussion sur la politique shogunale, Iwasaki Naoko sur leurs liens avec la hiérarchie des chefferies aïnoues.

[178] Leurs noms sont Denshichi 伝七, Kichibê 吉兵衛, Shôzô 庄蔵 et Kichitarô 吉太郎.
[179] Celui-ci laisse d'ailleurs un journal.

(i) Le contexte régional

Comme nous avons pu le percevoir à travers les dires de Furukawa, à la fin du 18ème siècle, une grande partie de la richesse de l'île se concentre autour des régions de Sôya, d'Akkeshi et de Kounachir. Grâce à l'essor du commerce kourilien, le centre de gravité commercial s'est graduellement déplacé vers le nord-est, ce qui mène à la séparation des *basho* de Kiritappu et d'Akkeshi en 1701, puis de l'ouverture de celui de Kounachir en 1754[180]. D'après les témoignages de Tomoemon 友右衛門, capitaine de navire pour la maison marchande Horikawa-ya 堀川屋, dans les *Chroniques d'un naufragé à Itouroup* (*Etorofu-shima hyôryûki* エトロフ島漂流記[181]) de 1756, des bateaux venus de Matsumae, mais aussi d'Itouroup, de toute la région de Menashi[182], et de Kounachir[183] se rassemblent à Akkeshi. En outre, si ni le fief, ni le shogunat ne l'ont encore véritablement intégré dans leurs politiques respectives, cette région possède une grande importance stratégique, du fait de la présence russe dans les Kouriles.

Quant à elle, la partie occidentale d'Ezo est intégrée au commerce de Santan via Sôya et Sakhaline ; l'âge d'or de ce commerce se situe entre la seconde partie du 18ème siècle et le début du 19ème siècle[184]. Les Aïnous sont contraints de se procurer toujours plus de produits du continent pour faire face à la demande japonaise, mais aussi du fait du commerce inégal avec ces derniers, qui en exigent toujours plus. Par conséquent, les Aïnous ne peuvent pas toujours honorer leurs dettes vis-à-vis du continent. En sus, le système du *yasak* instauré dans la région, fait gonfler les prix côté continental. Comme le confirme Mogami Tokunai, de nombreux Aïnous de Sakhaline -et même certains Aïnous de Sôya- se retrouvent endettés et se voient parfois contraints de travailler sur le continent pour payer leur dette. Mogami conte l'histoire de Yôchiite'ain[185]. En 1745, ce dernier fait assassiner des hommes de Santan soumis aux Mandchous, ayant servi d'émissaires pour réclamer un tribut aux Aïnous. Suite aux rétributions commerciales qui pèsent sur son *kotan*, il se voit contraint de séjourner en Chine en tant que compensation pour les tributs impayés. Autorisé à rentrer chez lui quelques années

[180] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.49

[181] A ce sujet, voir KAWAKAMI Jun, « Hôreki roku-nen (1756) Kishû-sen Etorofu-tô hyôryûki ni tsuite » (A propos du récit de dérive jusqu'à l'île d'Itouroup du bateau en provenance de Kishû en l'an 6 de l'ère Hôreki (1756)) », *Hikaku bunka ronsô-Sapporo daigaku bunka gakubu kiyô*, n°17, 2006, p.5-29

[182] Cette région tire son nom de la langue aïnoue ; celui-ci signifie « est ». Elle est située au nord de la péninsule de Shiretoko et est située de l'autre côté du détroit de Nemuro par rapport à Kounachir.

[183] HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Suggestions de pistes d'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, p.114

[184] Il périclitera progressivement du fait des incursions russes à Sakhaline et aux perturbations des modes de vie des peuples septentrionaux. A Meiji, il sera purement et simplement interdit. NAKAMURA Kazuyuki et ODA Hirotaka, « Ezo nishiki to kita no shirukurôdo » (Le brocart d'Ezo et la Route de la Soie septentrionale), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.837

[185] SASAKI Shirô, « Higashi Ajia no rekishi sekai ni okeru Ainu no yakuwari » (Le rôle des Aïnous dans l'histoire d'Asie orientale), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.867

plus tard, il continue de commercer avec les Aïnous de Sôya[186]. Mogami évoque la beauté du brocart et de perles bleues du commerce de Santan en des termes dithyrambiques, mais la nuance néanmoins en soulignant le prix que les Aïnous doivent payer pour s'en procurer.

> 〔山韃人はシラヌシといふ所に〕錦、青玉の類ひを携ひ来たりて、蝦夷共に貸売致し、金高かさみたる上は、代りとして蝦夷人を山韃国へ連行くなり。（略）是皆松前にて催促して、錦、青玉を買上る故なり。[187]　（略）初て此事を聞て、皆落涙したり。蝦夷錦は美しきものなりとて、紙入れに拵ひ、青玉を風鎮にいたし、愛玩すれども、顧れば蝦夷の身を異国へ売りたる代金なり。実に体の塊なり。[188]（略）満州の官人どもは、日本の油断なることを曾て笑うへし事ならん。たとひ数万両の金を捨つるとも、是迄取られたる蝦夷を返したく思ふ事なり。[189]
>
> Les Santan viennent dans un lieu appelé Shiranushi, chargés de toutes sortes de brocarts et de perles, et les Ezo les achètent à crédit ; en plus d'empocher un bon prix, ils emmènent les Ezo à Santan pour le compléter. […] La cause en est de satisfaire la demande pressante de Matsumae en brocart et en perles. […]Quand nous avons entendu cela pour la première fois, nous en avons tous pleuré. Le brocart d'Ezo est une chose superbe, il décore les portefeuilles, les perles bleues servent de poids pour les rouleaux peints, et ce sont des objets chéris et précieux. Mais à bien y réfléchir, le prix de tels objets est la chair des Ezo à des étrangers. Le prix en est une simple poignée de chair d'Ezo. […] Il ne faut pas que les administrateurs mandchous puissent se gausser de notre inattention. En leur lâchant quelques dizaines de milliers de *ryô*, ils seront sûrement persuadés de rendre les Ezo qu'ils retenaient jusqu'à présent.

A la fin du 18ème siècle, les tensions commerciales sont donc vives au nord-ouest de comme au nord-est de l'île ; les tensions nippo-aïnoues atteignent leur paroxysme en 1789.

(ii) Le contexte local : la mainmise des Hidaya sur le nord-est de l'île

Nous avons déjà évoqué Hidaya Kyûbê dans le chapitre précédent en tant que responsable du renvoi du préfet aux comptes de Matsumae, Minato Genzaemon, et principal suspect de contrebande lors de la mission d'investigation de l'ère Tenmei. En presque un siècle, sa famille est devenue la plus puissante de l'île, et ses ambitions démesurées sont à l'origine des troubles de l'ère Kansei. Nous nous proposons ici de revenir brièvement sur l'ascension des Hidaya à Matsumae et son pouvoir sur le fief.

Hidaya (Masuyuki 倍行) Kyûbê (1674-1728), premier du nom, naît dans la province de Hida ; celle-ci ayant subi une grande déforestation, elle importe de grandes quantités de bois. Masuyuki décide donc de se lancer dans ce commerce profitable et fonde sa maison en 1696. Il commence par exploiter les forêts de cyprès de Nambu. En 1700, la mise en place de rizières sèches dans cette région le met dans l'embarras, et il s'embarque pour Matsumae en

[186] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.331
[187] KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Collection « Kôdansha sensho mechie » 69, Kôdansha, 1996, p.200-201
[188] NAKAMURA Kazuyuki et ODA Hirotaka, *op.cit.*, p.837, KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.200-201 et WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), University of California Press, Berkeley, 2006, p.148-149
[189] KAIHO Mineo, *op.cit.*, 1996, p.201

1702. Il obtient l'autorisation domaniale d'ouvrir une concession de pin d'Ezo à Shiribetsu 尻別 pour 825 *ryô* annuels. Son successeur, Masusada 倍定 (Kyûbê) (1698-1743), et lui obtiennent en 1718 l'autorisation du fief d'ouvrir une concession sylvicole à Etomo[190], où il devient gestionnaire des comptoirs du vassal Ôhara Kamegôrô. Ils obtiennent ensuite la concession d'Usu pendant huit ans entre 1719 et 1727 pour un total de 5000 *ryô*, en indivision avec les Yamada[191]. Ils débitent trente cinq mille planches de trois mètres. Le bois de Hidaya devient très prisé pour sa qualité à Edo, où il sert à confectionner des objets de luxe. Masusada ouvre de nouvelles concessions, à Shiribetsu en 1737, l'année de naissance de son fils Masuyasu 倍安 (Kyûbê) (1737-1784). De 1743 à 1747, ils débitent dix-huit mille *koku* de récolte pour 2000 *ryô* de rente[192]. En sus, après la mort de son père, Masuyasu obtient en 1745 –à l'âge de sept ans !- une concession à Assabu et Esashi pour 2 300 *ryô* sur cinq ans. En 1750, il reprend la concession d'Akkeshi (11 000 *koku* récoltés, 600 *ryô* de rente), et prolonge celle de Shiribetsu en 1752. Au bout de deux ans, le bois de bonne qualité se faisant rare, il demande la permission domaniale de s'installer en Ishikari ; il la reçoit en 1755 (12 000 *koku* de production, 600 *ryô* de rente)[193]. Auparavant la chasse gardée des marchands d'Ômi, qui possèdent trente maisons de commerce à Matsumae en 1758, les concessions passent peu à peu entre les mains des marchands d'Edo et les Hidaya ; à la fin du siècle, il n'en reste qu'onze aux mains des marchands d'Ômi[194].

Deux ans après la naissance du quatrième Kyûbê, Masugô 益郷(1765-1822), en 1767, Nambu-ya Yoshizaemon 南部屋嘉右衛門 propose au fief, propriétaire des *basho* d'Akkeshi et Ishikari, d'en reprendre les concessions que sa maison marchande a déjà gérées dans les années 1730 (les tableaux récapitulatifs 1 et 2 dans l'annexe XXI), et ce en augmentant la rente jusqu'à mille *ryô*. Deux ans plus tard, Masuyasu se les voit donc retirer[195] ; le fief lui confie en échange la gestion des activités piscicoles des *basho* de Kiitappu et Kounachir[196]. L'activité principale des Hidaya se concentre désormais sur les pêcheries. Cependant, les Nambu-ya ne rencontrent pas le succès escompté et en 1771, ils sont remplacés par les Niimiya-ya 新宮屋. Ces derniers échouent également en 1773[197]. Entre-temps, en 1772, un incendie a ravagé la résidence des seigneurs de Matsumae à Edo, et Matsumae Michihiro 道広 se voit contraint d'emprunter de nouveau de l'argent aux Hidaya (huit mille *ryô*[198]) : en échange, celui-ci récupère donc ses concessions pour douze ans à partir de 1774. Cependant, entre-temps il s'est plaint de la rupture de contrat non-conventionnelle dont s'est rendu coupable Minato, le préfet aux comptes domanial, et obtient son renvoi. Les Hidaya se retrouvent à la tête des *basho* d'Etomo, Ishikari, Akkeshi, Kiitappu, et Kounachir ; un an plus

[190] YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.99. On pourra également consulter un site dédié à la famille Hidaya, http://www.ne.jp/asahi/cccp/camera/HoppouRyoudo/Naiyou/Hidaya/index.htm, consulté le 22 août 2013
[191] KIKUCHI Isao, « Ezo-jima no kaihatsu to kankyô » (Le développement de l'île d'Ezo et son environnement), dans KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.241
[192] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.244
[193] *Ibid.*, p.244
[194] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.107 et 111
[195] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.245
[196] KIKUCHI Isao, *op.cit.*, 2003, p.242
[197] *Ibid.*, p.242
[198] « Ezochi ikken » (le Cas Ezo) dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.439

tard, ils se retrouvent également à la tête de Sôya et Kushiro. Ils contrôlent tout le nord-est de l'île. Ce problème a été souligné dès 1784 par Tsuchiyama :

> ソウヤ 、アッケシ其外貳ヶ所、金高之場所に而御座候處、借金の代りに、他國之ものえ、二十年賦に相渡候に、当時皆無同然に罷成申候。右場所は、異國通路之土地に而、要害第一之所に御座候得共、当時他國之ものえ相渡候に付、諸國商人も入込、不取締に罷成、都而蝦夷地は、他國之もの立入せ申間敷旨之被ニ仰一も御座候處、右之通猥に相成、夫故唐物、抜荷、品々不埒之筋も御座候由。[199]
>
> Les deux *basho* de Sôya et d'Akkeshi sont profitables, et le fait de les céder pendant vingt ans à une personne d'une autre région du Japon, en tant que paiement de dettes contractées vis-à-vis de lui, en ce moment est, on peut le dire, complètement inutile. Ces *basho* se situent sur la route de pays étrangers, et constituent de ce fait des positions stratégiques prioritaires. Il ne faut pas les céder à quelqu'un d'une autre région du Japon, y laisser pénétrer les commerçants de toute région. L'utilisation de cette voie d'acheminement est périlleuse, la voie sans foi ni loi de marchandises, de contrebande, d'objets chinois.

(iii) Tensions et famines

Il est rapidement confronté à l'insoumission des chefs aïnous régionaux. En effet, jusqu'à présent, les Aïnous de Kounachir chassent, pêchent et commercent librement dans les Kouriles, y compris avec les Russes. En outre, les modifications environnementales, -moins prononcées dans cette région plus reculée-, permettent pendant longtemps aux Aïnous de se sustenter sans être contraints de travailler dans les *basho*[200]. Cependant, l'augmentation du commerce dès le milieu du 18ème siècle est à l'origine de tensions à la fois inter et intra-ethniques, comme lors des prémisses de la guerre de Shakush'ain. Les Aïnous du nord-est, qui y ont très peu participé, ont néanmoins depuis longtemps la réputation d'être des adversaires redoutables, en particulier ceux de Kiritappu, Akkeshi et Kushiro, comme le confirment les *Essais des mers du nord* de Sakakura en 1739 et le *Notes diverses sur mes pérégrinations dans l'est* de Furukawa.

A l'instar de la partie méridionale de l'île au moment de la guerre de Shakush'ain, le nord compte encore des grands chefs : les chefs de Kounachir (Tsukinoe de Tobui, Sankichi de Mushirikeshi, Mamekiri de Furukamafu, Nochiutokan de Wetorire, Ikumaku de Fuyuni, Ikorikayani et Sansha), et de la région de Menashi (Ikotoi d'Akkeshi, Shitonoe de Shibetsu, Keuntomohishike de Chishine, Sentoki de Chuurui, Hishoishiya de Sakemui, Shanhiru de Wenbetsu, Shikotoroka de Niikappu, Shonko de Nokkamappu, Tashiyanin, Hekirinin, Takaiso de Kushiro, Kotanbiru de Rurumoppe [Rumoi], Kinkiriu d'Iyochi [Yôichi], Wajima d'Iwanai[201]), ainsi que les quatorze chefs d'Itouroup[202]. Ikotoi est Tsukinoe sont des chefs très influents dans la région, et leur pouvoir s'étend jusqu'à Ouroup ; ils sont considérés comme

[199] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) », *op.cit.*, p.303

[200] HOWELL David L., « Is Ainu history Japanese history ? » (L'histoire aïnoue fait-elle partie de l'histoire japonaise?), *Journal of Northeast Asian Studies*, Volume 5, n°1, juin 2008, p.121-142

[201] IWASAKI Naoko, *Nihon kinsei no Ainu shakai* (La société aïnoue du Japon pré-moderne), Tôkyô, Kôzô shobô, collection « Rekishi kagaku sôsho », 1998, p.163

[202] Rurishibi, Itomi'ainu, Sakerok, Iwarekaainu, Ekunishino, Numatorushi, Monishibi, Ikeshitsuruba, Shirlukeainu, Shumarori, Takarubaani, Nushue, Kososoainu, Kutekira. IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.117

les chefs responsables du commerce kourilien[203]. En outre, ils sont fréquemment en contact avec les chasseurs russes qui séjournent à Ouroup, comme nous l'avons vu au chapitre précédent.

En 1756, le commerce est interrompu à cause d'une rébellion à Kiitappu, et en 1758, les Aïnous de Noshamappu fondent sur ceux de Sôya, en tuant soixante en en blessant deux cents[204]. En 1770, des tensions entre les Aïnous de Tokachi et de la région de la rivière Saru obligent les Matsumae à envoyer des officiels pour arbitrer les différends[205]. En 1774, lorsque Hidaya envoie un bateau de commerce à Kounachir pour récupérer les peaux de loutre et autres *karumono*, le responsable commercial est tué par Tsukinoe, chef de Tobui, en Kounachir[206]. Ce dernier est donc condamné à être privé de commerce avec les Japonais pendant dix ans[207]. Ceci a pour conséquence une augmentation du commerce avec les Russes, et sa rencontre avec la mission Shabalin en 1776, mais également une volonté de bien se faire voir du fief. Quelques années plus tard, Aoshima s'exprime ainsi à son sujet : « Aujourd'hui âgé, il a commis des infractions par le passé qu'il regrette » (当時老年には及ひ、旧悪をの存出し先罪を悔罷在候[208])). Enfin, les tensions nippo-aïnoues sont ravivées par la grande famine de 1782, durant laquelle entre 800 et 900 Aïnous de Sôya et de Kounachir, et 180 Aïnous de Sakhaline, meurent de faim.

En sus, si l'on étend quelque peu ce spectre régional, il faut rappeler que Matsumae, bien que peu touché par la famine per se, en subit indirectement les conséquences, du fait d'un afflux de personnes venues des régions sinistrées. En effet, entre 1783 et 1788, la famine qui sévit dans les régions du nord de Honshû pousse une partie des populations locales à émigrer vers Hokkaidô. Ceci est décrit par un voyageur dans la région à cette époque, Sugae Masumi 菅江真澄 (1754-1829)[209].

> 楚堵賀浜風 (Août 1785) : 鍋釜おひ、あらゆる器をたづさへ幼き子をかかへて、男女みちをさりあへず来るは、地逃すとて、飢人とならんことをおそれて、他国に行けるとなん。此者らもいふをきけば、すぎし飢渇には、松前に渡りて人にたすけられたり。[210]
>
> Sotogahama (Août 1785) : chargés de lourdes casseroles, bardés d'ustensiles divers, portant de jeunes enfants, inévitablement hommes et femmes arrivent ici ; ils fuient la région, craignent de devenir affamés, cherchent à quitter le pays. Si on leur demande, ils disent que s'ils traversent jusqu'à Matsumae, des gens aident ceux qui ont faim et soif.

---

[203] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.162
[204] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.43
[205] *Ibid.*, p.43
[206] KAWAKAMI Jun, *op.cit.*, p.264
[207] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.44
[208] « Ezochi ikken » (le cas Ezo), dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.451
[209] Sugae Masumi 菅江真澄 (1754-1829) : Né Shira.i Hideo 白井秀雄 en 1754, celui qui sera connu plus tard sous le nom de Sugae Masumi naît dans l'actuelle préfecture d'Aichi, à Mikawa. En 1783, il quitte sa famille et son pays natal pour ne plus y revenir. Nul ne sait si c'est par choix, ou à cause d'un bannissement. Il existe très peu d'informations à son sujet. Suite à ses pérégrinations, il s'installe en 1811 dans la ville sous le château de Kubota. Ses notes et poèmes ne sont publiés qu'à partir des années 1960, sous le titre *Sugae Masumi Yûranki* 菅江真澄遊覧記.
[210] AKIMOTO Matsuyo, *Sugae Masumi – Jômin no hakken* (Sugae Masumi – la Découverte des gens du commun), Kyôto, Tankôsha, collection « Nihon no tabibito » 9, 1973, p.104

Bien qu'aucune étude n'ait pour le moment cherché à établir s'il existe un lien entre les famines et les soulèvements de l'ère Kansei, une hausse de la demande en denrées alimentaires cabotées entre Matsumae et le nord de Honshû, ou même dans un fief dont la population a augmenté est probable. De ce fait, les prix ont pu flamber, poussant les gestionnaires des *basho* à exiger plus de travail de la part de leurs employés aïnous.

C'est dans ce contexte que Hidaya ouvre une pêcherie sur Kounachir en 1788[211]. Sa fonction est de fabriquer de la farine de poisson pour faire de l'engrais en récoltant par la même occasion l'huile de poisson. La fabrication se fait par cuisson et macération du poisson dans de grandes marmites, puis par pressage, et enfin par séchage du résidu. Il nous est possible de connaître les difficiles conditions de vie et de travail des Aïnous grâce à des interrogatoires menés auprès des employés japonais survivants et des Aïnous locaux après la révolte (*Kunashiri-tô Ezo sôdô todokegaki* クナシリ島蝦夷騒動届書). Ceux-ci sont menés avec l'aide de Kagaya Tokubê 加賀屋徳兵衛[212], originaire d'Akita et employé au *basho* de Nemuro par les Kashiwaya 柏屋.

Tout d'abord, une telle production nécessite de grandes quantités de poissons ; ceci a pour résultat le lancement par Hidaya d'une campagne de pêche à la truite à grands filets dès 1788[213] qui réduit à néant la pêche individuelle des Aïnous, et les rend d'autant plus dépendants des *basho*. De plus, ce travail de fabrication nécessite la présence et le travail de nombreux Aïnous sur place, ce qui vide les *kotan* de leurs habitants. Pour couronner le tout, ces derniers travaillent dans des conditions difficiles pour un taux de rémunération extrêmement bas. Des dires mêmes d'un contremaître d'Akkeshi du nom de Denshichi 伝七, leur salaire est tel qu'ils se voient obligés de travailler jusqu'à la période des premières neiges, sans avoir pu pêcher de quoi subvenir à leurs besoins alimentaires pendant l'hiver[214]. D'après le journal d'interrogatoire d'Ara.ita (Niida ?) Magosaburô 新井田孫三郎, à Menashi, les chefs sont payés un sac de riz et une poignée de tabac, les hommes une demi-poignée de tabac et un *makiri*[215]. Les sacs de riz échangés ne contiennent plus huit *shô* (soit 14,4 litres), mais trois (soit 5,4 litres)[216]. De plus, des tonneaux à double fond contenant un *tô* et quatre *shô* au lieu de deux *tô* sont utilisés pour le transport du saké, préalablement coupé à l'eau. Les Aïnous sont donc trompés sur la quantité comme sur la qualité.

---

[211] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.172

[212] Premier d'une grande lignée d'interprète, il fait preuve d'un véritable intérêt pour la langue, ainsi que son successeur, Kagaya Tetsuzô 加賀屋鉄蔵. En 1816, celui-ci rédige un manuel d'initiation à la langue aïnoue, l'*Abécédaire de langue ezo* (*Iroha ezo-go* イロハ蝦夷言), pour son frère cadet et successeur, Kagaya Denzô 加賀屋伝蔵. Ce dernier travaillera au poste de surveillance d'Itouroup dans les années 1840 et contribuera à la rédaction ou à la mise en forme de nombreux ouvrages sur la langue aïnoue : *Modèles de langue aïnoue* (*Ainu-go o-tehon* アイヌ語お手本), le premier dictionnaire nippo-aïnou écrit par Uehara Kumajirô 上原熊治郎 et Abe Chôzaburô 阿部長三郎, les *Notes des algues et de la mer* (*Moshiogusa* 藻汐草), un *Dictionnaire de langue aïnoue* (*Ainu-go jiten* アイヌ語辞典), *Langues des habitants des pays barbares* (*Banpaku kokujing*en 蛮貊邦人言). Son propre successeur, Kagaya Tsunezô 加賀屋常蔵, sera à l'origine du jeu de *sugoro*ku inspiré par l'ouverture de Hokkaidô à Meiji en 1877 le *Hokkaidô shindô ichiran sugoroku* 北海道新道一覧双六. De plus amples informations concernant la famille Kagaya sont consultables à l'adresse suivante : http://www.hoppou.go.jp/gakushu/watashitachi/akita/#s12, consulté le 22 août 2013.

[213] KAWAKAMI Jun, *op.cit.*, 2003, p.268

[214] ASAKURA Yûko, *Hoppô shi to kinsei shakai* (L'histoire des régions septentrionales et la société pré-moderne), Tôkyô, Seibundô, 1999, p.51

[215] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.171

[216] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.40

Par ailleurs, les disparités régionales sont défavorables aux Aïnous du nord, qui n'ont pas participé à la guerre de Shakush'ain. En effet, un tas du hareng en compte deux cents à Sôya, et 182 (quatorze ficelles de treize poissons) à Matsumae[217]. Dans le sud de l'île, le salaire moyen pour la production de farine de hareng est de vingt sacs de riz pour un chef, sept ou huit pour un homme, cinq pour une femme ; à Kounachir, les taux sont de trois pour un chef, un ou deux pour un homme et du tabac pour une femme, et à Menashi, seul le chef reçoit un sac de riz[218]. Rien n'est dit à propos des enfants, qui travaillent également dans les *basho*[219]. Dans ses *Récits et paroles d'Ezo* (*Igen zokuwa* 夷諺俗話), datant de 1793, Kushihara Masamine 串原正峰 raconte qu'à Sôya, il y a six magasins, espacés de deux à six *ri* ; durant la saison de pêche à l'holothurie au mois de juin, environ trois cents bateaux et quatre cents Aïnous –hommes et femmes confondus- y participent. Chaque bateau rapporte quotidiennement une moyenne de quatre cents holothuries ; elles sont bouillies et embrochées par dix, puis séchées avant d'être remises au magasin[220]. Pour chaque centaine d'holothuries pêchées, les Aïnous reçoivent environ 0,4 litres de riz ou trois verres de saké[221].

La recherche du profit à tout prix et à moindre coût des concessionnaires sylvicoles est connue de tous, y compris du shogunat ; en effet, Tsuchiyama a souligné dès 1784 le fait que « les commerçants en bois sont issus d'une corporation de *yamashi* » (山師仲間と申は、木商売のもの御座候得共[222]). Dans les pêcheries proto-industrielles, la recherche du profit est reine. L'appétit et l'ambition de la maison Hidaya encouragent les contremaîtres et les interprètes à augmenter sans cesse la marge bénéficiaire, et à se montrer fermes avec les travailleurs. Il en existe certains qui les traitent correctement[223], toutefois, dans la plupart des cas les relations entre Aïnous et Japonais dans ces *basho* sont tendues, et certains parmi ces derniers semblent même avoir fait du zèle. En 1784, Tsuchiyama souligne la dépendance des Aïnous vis-à-vis des interprètes :

> 蝦夷人はおろかなるものにて、文字は向通用無レ之、此方より参り候通辞など、散々にあしらひ、或は無理を申かけ、打擲抔仕候得共。[224]
> Les Ezo sont bêtes, ils ne possèdent pas de système d'écriture, et les interprètes qui s'y rendent les traitent avec sévérité, les traitent d'incapables, et les frappent.

En effet, ceux-ci résident au *basho* toute l'année, contrairement aux autres Japonais, et exercent une énorme influence sur les Aïnous qui y travaillent, complètement dépendants d'eux pour communiquer avec les responsables du *basho*.

En plus de cela, plusieurs évènements ponctuels viennent faire empirer les relations nippo-aïnoues dans le nord-est. Les *ikor* du chef Horowemeki de Chiurui sont volés[225]. Les

[217] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.40
[218] *Ibid.*, p.41
[219] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.176
[220] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.360
[221] *Ibid.*, p.360
[222] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) » dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p. 300
[223] Un certain Saêi a même épousé une femme aïnoue du nom d'Utekunte, avec qui il a eu des enfants.
[224] « Ezochi ikken (Cas d'Ezo) », *op.cit.*, p. 301
[225] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.185

femmes des chefs Keutomohishike, Hishoichiya, Shanhiru sont mariées de force à des Japonais[226] et l'épouse ainsi que la concubine d'un dénommé Shiriusu sont violées par leurs contremaîtres[227] (l'absence de femmes japonaises -interdites de séjour en territoire aïnou- pousse certains hommes à s'approprier des femmes aïnoues). Shitonoe, la fille du chef de Menashi, accusée par ses contremaîtres de ne pas travailler suffisamment, est battue à coup de fagots de bois et succombe à ses blessures[228], de même que Shankaku, fille d'Iruwose[229].

Les interrogatoires précédemment cités dressent un tableau alarmiste de la gestion Hidaya des *basho* du nord-est : les contremaîtres et les interprètes multiplient les menaces de jeter les femmes enceintes ou incapables de travailler dans de l'eau bouillante, les chiens dans les rivières, de battre à mort les Aïnous incapables de travailler, et même de les tuer tous[230]. En outre, les Aïnous sont menacés de mort s'ils évoquent la venue de Shabalin et le transit de produits russes via les *basho* de nord, surveillé par la mission shogunale de Satô Genrokurô en 1786. C'est à ce moment-là que ressurgit le spectre de l'empoisonnement des Aïnous par les Japonais ; une méfiance s'installe vis-à-vis du saké et des aliments échangés dans les magasins. Le chef d'Akkeshi, Ikotoi[231], et le chef de Nokkamappu, Shonko[232], qui n'ont pas participé aux troubles, évoquent des personnalités cruelles parmi les employés japonais, menaçant sans cesse les Aïnous de les empoisonner[233].

Aux origines du conflit on trouve l'expression d'une volonté de se débarrasser du joug du système des pêcheries nouvellement implantées dans la région avec tout ce qu'elles impliquent – la fin du commerce libre des Aïnous dans les Kouriles, et leur impuissance face à la cruauté de certains Japonais. En outre, l'attitude du fief de Matsumae est résumée par une phrase de l'*Histoire de l'arrondissement de Sapporo* (*Sapporoku-shi* 札幌区史) datée de 1911 :

> 松前藩の土人に対する之を以て領主人君と云ふべからず、牧民施政者と云ふべからず。実に一個利を博するに巧妙なる一大商估と謂ふべきのみ。[234]
> L'attitude du clan Matsumae envers les indigènes n'est pas celle d'un seigneur gouvernant son peuple, ni celle d'un gouvernant, mais l'attitude d'un commerçant important, très habile à générer du profit.

(iv) Les évènements

En 1789, le guerrier vassal Takeda Kanpei 竹田勘平 se rend à Kounachir en tant que représentant domanial (*uwanori*). Le chef de Kounachir, Sankichi, est alité, et donc la

[226] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.43
[227] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.112
[228] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.42
[229] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.185
[230] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.160
[231] Avec sept femmes et 35 personnes dans son *utare*, c'est l'un des plus grands chefs de Hokkaidô. Il est soupçonné un temps de collusion avec les Russes.
[232] Quarante-trois personnes dans son *utare*. « Ezochi ikken » (le cas Ezo), dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.452
[233] ASAKURA Yûko, *op.cit.*, 1999, p.47
[234] http://kindai.ndl.go.jp/info:ndljp/pid/763043/1, consulté le 22 août 2013.

cérémonie d'*umsa* n'a pas lieu. Il meurt semble-t-il après avoir consommé du saké qu'il a reçu du magasin. Peu de temps après, l'épouse de Mamekiri, frère cadet de Sankichi et chef de Furukamahu sur Kounachir, ayant reçu des provisions du poste de garde décède également. Les Aïnous estiment que les contremaîtres, fidèles à leurs menaces, les ont empoisonnés. Interrogés plus tard, Tsukinoe, Honishi'ainu (le fils de Sankichi), et Mamekiri, ainsi que la maison Hidaya, accuseront un contremaître de Wenbetsu à Menashi–un dénommé Kambê 勘兵衛 – d'être celui qui a fourni le saké incriminé[235]. Il s'agit sûrement là du responsable domanial, pris pour un contremaître. Les Aïnous réclament des présents compensatoires pour tous ces évènements, comme le veut leur coutume, mais n'en obtiennent pas. D'après Iwasaki Naoko, plus que la mort ou le rapt des personnes en eux-mêmes, c'est le refus de procurer des *tsugunai* qui met finalement le feu aux poudres[236].

Le soulèvement commence à Kounachir. D'après un interprète du nom de San.emon 三右衛門, dans les premiers jours du 5ème mois de 1789, les surveillants de Chuurui sont tous tués ; il est lui-même miraculeusement épargné. A partir du 7ème jour du cinquième mois, les Aïnous de Furukamahu, sous l'égide de Mamekiri et de Honishi'ain, membres de la famille des victimes, attaquent des Japonais à Furukamahu, Tomari, Hetoka, Memakirae, Chifukaruhetsu. Vingt-deux Japonais trouvent la mort, dont le superviseur, le manager, l'interprète (Rin.emon, qui a rencontré Shabalin[237]) et les gardes du *basho* de Kounachir[238]. Six jours plus tard, la révolte traverse le détroit de Nemuro jusqu'à Menashi, où trente-six contremaîtres sont tués à Shibetsu, Kotanuka, Kunnehetsu, Sakimai, et Wenbetsu. Quarante-neuf Japonais trouvent la mort dans cette région ; à l'exception du responsable domanial Takeda, tous sont des employés des *basho* de Hidaya Kyûbê[239]. En tout, soixante-et-onze Japonais[240] -soixante surveillants et contremaîtres, ainsi que dix membres d'équipage de bateau domanial Ôdôri-maru 大通丸, et le responsable Takeda- sont assassinés (*ôshi* 横死[241]), c'est-à-dire la quasi-totalité des Japonais habitant dans cette région[242]. Seuls quatre d'entre eux parviennent à en réchapper, -certains aidés par des Aïnous-, Denshichi 伝七, San.emon 三衛門, Kichiê 吉兵衛, Shôzô 庄蔵 (ou Kichitarô 吉太郎). Les bâtiments et magasins sont brûlés et les marchandises confisquées en tant que compensations.

Le 1er jour du 6ème mois, la nouvelle atteint Fukuyama relayée par Tsukinoe, qui prend l'initiative de prévenir le fief, tout en essayant de convaincre son propre fils, Seppaya (l'un des instigateurs de la révolte), de se rendre aux autorités[243]. D'après d'autres sources,

---

[235] ASAKURA Yûko, *op.cit.*, p.48 et IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.203
[236] *Ibid.*, p.200
[237] « Ezochi ikken » (le Cas Ezo), dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.443
[238] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.299
[239] HIRAKAWA Arata, *Kaikoku he no michi* (La route vers l'ouverture), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi », volume 12, 2008, p.66
[240] La liste complète est consultable dans l' « Ezochi ikken » (le Cas Ezo), dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.443-446
[241] « Ezochi ikken » (le Cas Ezo), *op.cit.*, p.439
[242] TAHARA Kaori, « Réflexions sur une série de peintures sur soie de Kakizaki Hakyô représentant des chefs aïnous », *Japon Pluriel* 5, Actes du cinquième colloque de la Société Française des Études Japonaises, Arles, Éditions Philippe Picquier, 2004, p.203
[243] HOWELL David L., *Geographies of Identity in Nineteenth-Century Japan* (Géographies identitaires dans le Japon du 19ème siècle), University of California Press, Berkeley and Los Angeles (California), 2005, p.124

l'information est relayée par un certain Sukeemon, un employé des Hidaya[244]. Le fief envoie des troupes (260 hommes), commandé par Matsumae Noritada 松前則忠 et des interprètes. Les chefs non-interventionnistes, à l'instar de Tsukinoe et Ikotoi, tentent d'apaiser les tensions en proposant des *tsugunai*. Les troupes parviennent à Nokkamappu le 8ème jour du 7ème mois. Les révoltés sont au nombre de deux cents[245]. La stratégie de Matsumae n'est pas tant de soumettre les rebelles par la force, mais de les persuader de se rendre, grâce à la médiation des chefs non-interventionnistes[246]. Ce souci de médiation est sans doute directement lié à la présence des Russes dans la région, et à une volonté de ne pas ébruiter l'affaire. Ara.ita (Niida ?) Magosaburô, envoyé sur place par le fief, voyage à travers l'île et s'arrête dans vingt-sept *kotan* ; d'après ce que l'on peut déduire à la lecture de son journal, il est même probable qu'il soit à chaque fois resté dans une famille aïnoue[247]. Il parvient à ramener avec lui à Fukuyama quarante-quatre Aïnous alliés de Matsumae, dont Kochikako, Shitouken d'Osatsu, Kenno.u et Sakurakawa. Ce dernier, qui possède un nom japonais, semble en effet très proche de ceux-ci[248]. Ara.ita se sert des Aïnous alliés pour jouer la médiation avec les insurgés. Il envoie les alliés dans la région de Menashi et de Kounachir pour récupérer les agitateurs. Ceux-ci semblent avoir envisagé de devoir présenter des *tsugunai* au fief, mais pas d'être exécutés[249]. Finalement, les troupes domaniales rassemblent 137 Aïnous de Kounachir –parmi lesquels ils trouvent 47 conspirateurs-, et 183 de Menashi -parmi lesquels ils trouvent 49 conspirateurs[250]. Ils questionnent les insurgés et désignent huit chefs responsables (Mamekiri (le frère cadet de Sankichi), Seppaya (le fils de Tsukinoe), Honishi'ain (le fils de Sankichi), Sakechire et Nochiutokan pour le compte de Kounachir, Horowemeki, Shitonuwe et Keutomoshike pour Menashi) ainsi que vingt-neuf Aïnous ayant tué des Japonais. Ils sont écroués, et condamnés à mort, puis décapités et leurs têtes sont exhibées à Fukuyama. Les douze chefs ayant servi d'intermédiaires, quant à eux, sont récompensés ; ils reçoivent des dizaines de sacs de riz et des centaines de poignées de tabac. En sus, ils sont peints par Kakizaki Hakyô 蠣崎波響 (1764-1826)[251]. Toutefois, comme le souligne Tahara Kaori, malgré leur allégeance au fief de Matsumae, et le fait qu'ils portent du brocart richement décoré, leur représentation picturale met en exergue une certaine dimension barbare (*ifûsei* 異風性). Leurs manteaux sont fermés sur le côté gauche, on ne voit pas leur bouche sous leur barbe épaisse, leur prunelles petites, -signe de défiance vis-à-vis de son souverain[252].

[244] WALKER Brett L., *op.cit.*, 2006, p.173
[245] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.301
[246] TAHARA Kaori, *op.cit.*, p.203
[247] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.190
[248] *Ibid.*, p.190
[249] *Ibid.*, p.193
[250] *Ibid.*, p.184. Une liste est consultable dans l'« Ezochi ikken » (le cas Ezo), dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.456-458
[251] En 1984, une série de peintures sur soie de Kakizaki Hakyô (1764-1826), le cinquième fils du *daimyô* Sukehiro représentant les chefs aïnous non-interventionnistes a été identifiée dans les collections du Musée des Beaux-arts et d'Archéologie de Besançon. Elle est connue sous le nom de *Suite de portraits de chef barbares* (*Ishû retsuzô* 夷酋列像). Bien que cette série ait été authentifiée comme originale par des experts japonais, certains doutes subsistent néanmoins. Malheureusement, la série de Besançon n'est pas complète. Il manque le portrait d'Ikorikayani, alors vice-chef de Kounachir, et celui du fils de Tsukinoe, ainsi que deux des quatre planches de texte accompagnant la série, écrites par Hattori Motohisa.
[252] TAHARA Kaori, *op.cit.*, p.209

Figure 51 - Tsukinoe
(Image disponible sur la site de la ville de Nemuro http://www.city.nemuro.hokkaido.jp/dcitynd.nsf/0/1FF3414162708C1D49257124003078FE?OpenDocument, consulté le 27 septembre 2013)

Figure 52 - Ikotoi
(Image disponible sur la site de la ville de Nemuro http://www.city.nemuro.hokkaido.jp/dcitynd.nsf/0/1FF3414162708C1D49257124003078FE?OpenDocument, consulté le 27 septembre 2013)

Figure 53Shonko
(Image disponible sur la site de la ville de Nemuro http://www.city.nemuro.hokkaido.jp/dcitynd.nsf/0/1FF3414162708C1D49257124003078FE?OpenDocument, consulté le 27 septembre 2013)

Figure 54 - Ichikusa
(http://satton2.blog.so-net.ne.jp/2012-09-12, consulté le 27 septembre 2013)

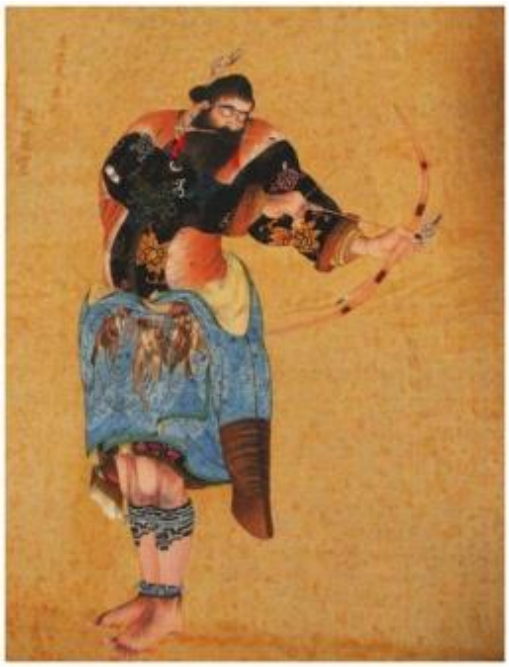

Figure 55- Shimochi
(http://satton2.blog.so-net.ne.jp/2012-09-12, consulté le 27 septembre 2013)

Figure 56- Choumusa
(http://satton2.blog.so-net.ne.jp/2012-09-12, consulté le 27 septembre 2013)

Figure 57- Nishikomakke
(http://satton2.blog.so-net.ne.jp/2012-09-12, consulté le 27 septembre 2013)

Figure 58- Ininkari
(http://bittercup.blog.fc2.com/blog-date-20111117.html, consulté le 27 septembre 2013)

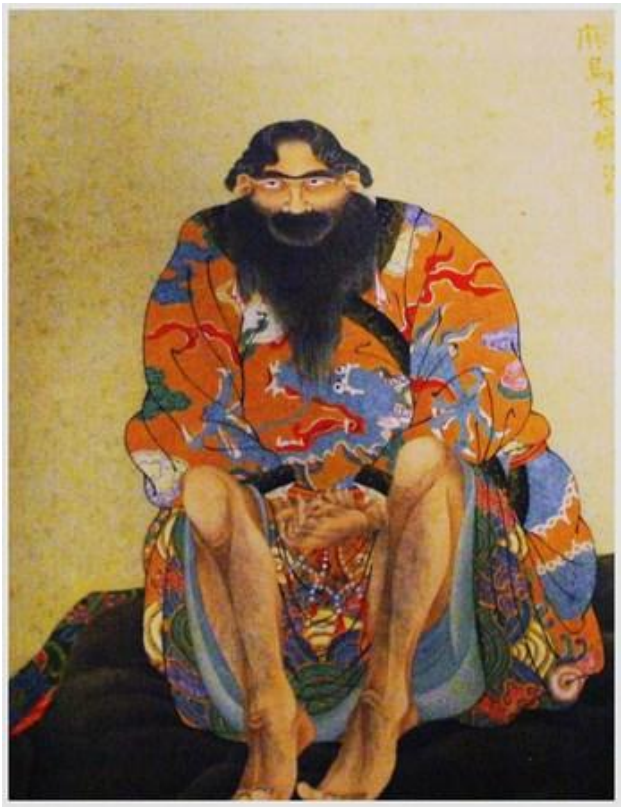

Figure 59- Mautaroke
(http://satton2.blog.so-net.ne.jp/2012-09-12, consulté le 27 septembre 2013)

Figure 60- Poroya
(http://satton2.blog.so-net.ne.jp/2012-09-12, consulté le 27 septembre 2013)

Figure 61- Chikiriashikai
(http://bittercup.blog.fc2.com/blog-date-20111117.html, consulté le 27 septembre 2013)

La préface de la série de peinture relate les faits comme suit :

> Tandis que les têtes des condamnés à mort étaient publiquement exposées devant la barrière du château de Matsumae, les douze chefs Ainu qui avaient rendu d'éminents services en réprimant la révolte furent dûment loués par notre Seigneur. Ainsi, l'alternance de récompenses et de justes punitions renforcèrent d'autant la dignité du Seigneur de Matsumae, lequel s'est toujours montré très attentif à l'administration locale ainsi qu'aux préparatifs militaires et stratégiques[253].

Le 11ème jour de la 9ème lune, le seigneur à la tête du fief reçoit les Ezo, et, avec l'aide d'un interprète, leur transmet la reconnaissance du fief :

> 此度クナシリ島に於て、夷共徒党いたし、荷物改目付を始め、あまたの人間殺害いたし候に付、早速御勢差向候処、イコトイ、ションコ、ツキノエを始、其方共格別忠節を抽で相勤候段、御上にの感じ被ニ思召一候。悪党の夷共は、夫々に仕置被ニ仰付一候。然ども残の夷の内、若悪心を指含候事、見聞に及候はゞ、早速打取り、其上可ニ訴出一候。此度はるばるの処御目見得に相登り候に付、御満足に被ニ思召一、御杯被ニ下置一、其上御料理被ニ下置一候。但し御土産物差上、御一段御悦被ニ思召一候。此段ウタレ共迄申渡候。[254]
>
> Sur l'île de Kounachir, les Ezo ont commis assassiné de nombreuses personnes, à commencer par un inspecteur responsable des marchandises [Takeda]. Rapidement, nous avons eu comme interlocuteurs Ikotoi, Shonko, et Tsukinoe, des personnes à la loyauté exceptionnelle qui ont œuvré, et qui sont appréciés des autorités. Les mauvais Ezo ont été punis. Cependant, parmi les Ezo restants, il y en a peut-être qui n'ont pas de bonnes intentions. Si vous vous en rendez compte, il faut les appréhender immédiatement et les déférer en jugement. Aujourd'hui des inspecteurs domaniaux sont venus jusqu'ici pour vous exprimer leur reconnaissance et vous offrir à boire et à manger. Nous vous offrons des présents, et exprimons notre joie. Transmettez-là à vos *utare*.

(v) Les réactions shogunale et domaniale

Comme dans le cas de la guerre de Shakush'ain, ce n'est pas par le fief de Matsumae que le shogunat entend parler des soulèvements. Le fief de Nambu est le premier qui reçoit des informations concernant le soulèvement, du fait des échanges commerciaux. Toutefois, avant même que Nambu ait pu envoyer de missives au shogunat, Aoshima Shunzô est prévenu par Mogami Tokunai, son collègue lors de la mission d'exploration shogunale de l'ère Tenmei. En effet, lors de son séjour à Ouroup, ce dernier a pu rassembler des informations grâce aux Russes, selon lesquelles les tensions dans la région étaient vives et que les Aïnous ne tarderaient pas à se soulever[255]. Après avoir été remercié par le shogunat, et s'être entretenu avec Honda Toshiaki, il s'est retiré à Nobeji, dans l'est d'Aomori. Mogami précise dans sa lettre que si les Russes sont à l'origine de ces troubles, il s'agirait alors d'un véritable conflit armé (若赤人加徒党仕候而者、実ニ兵乱御座候)[256]. Au début du 9ème mois, Aoshima contacte le préfet aux comptes et collègue de Matsumoto Kuze Hirotami 久世広民

[253] TAHARA Kaori, *op.cit.*, p.205
[254] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.301
[255] ASAKURA Yûko, *op.cit.*, p.43
[256] *Ibid.*, p.43

(1737-1800)[257], anciennement préfet de Nagasaki entre 1775 et 1784 ; il transmet à son tour l'information au *rôjû* Honda Tadakazu 本多忠籌 (1740-1813)[258], qui vient d'entrer en fonction.

Ce dernier décide d'interroger l'aîné de la famille Yoko.i Kanzaemon 横井関左衛門, en résidence à Edo, mais celui-ci minimise les faits, en évoquant quatre morts du côté japonais. Insatisfaits, Honda et Matsudaira décident au 10ème mois d'envoyer de nouveau – et en secret- Aoshima Shunzô à Ezo, accompagné de l'inspecteur Kasahara Godayû 笠原五太夫 et de Mogami Tokunai pour évaluer le degré d'implication des Russes dans les soulèvements[259] et pour tenter de répondre à ces questions : où s'arrête la juridiction du fief ? Les pratiques commerciales de Hidaya sont-elles correctes et légales ? Qu'en est-il du statut d'Ouroup : les Russes y ont-ils installé des infrastructures permanentes ? Qu'en est-il de la volonté des Russes de commercer ? Des présents ont-ils été échangés ? Si oui, ont-ils été rendus[260] ? Par ailleurs, le shogunat demande aux fiefs de Nambu, Tsugaru et Hachinohe de tenir leurs troupes de réserve prêtes à intervenir.

D'après Aoshima, ni les Russes, ni le fief ne sont à l'origine des soulèvements, mais le comportement des contremaîtres et surveillants des *basho*. Il en conclut une mauvaise gouvernance de l'île par le fief, qui confie la gestion des territoires frontaliers à des marchands, rendant ainsi les Japonais y vivant vulnérables aux Aïnous, mais aussi aux Russes[261]. N'arrangeant rien au sort du fief, lors de son propre interrogatoire, Hidaya Kyûbê plaide la duplicité des chefs aïnous (il traite Tsukinoe de « personne sournoise et sans cœur » ツキノ井と申者クナシリの長にて、邪欲不仁のものに御座候[262]) ; il rétorque qu'il ne pratique pas de commerce illégal, que c'est un responsable shogunal qui a empoisonné Sankichi, et qu'enfin le fief lui doit 5400 *ryô*[263]. Il s'avèrera que le fief doit à Hidaya un total ahurissant de 13 800 *ryô*[264].

Il est dans l'intérêt du fief de placer le plus de responsabilité possible sur Hidaya, et les mauvais traitements qu'il inflige, pour éviter que la gestion domaniale des relations nippo-aïnoues soit remise en cause. C'est d'ailleurs un problème délicat, car malgré les injonctions de traiter les Aïnous avec bienveillance et de les laisser circuler librement, contenues dans les lettres de cachet shogunales depuis 1604, après la guerre de Shakush'ain, les mouvements des Aïnous sont de plus en plus restreints et la présence japonaise dans leur territoire de plus en plus néfaste. Outre quelques responsables domaniaux (*uwanori*), le fief ne se donne pas les moyens de superviser ce qui se passe quotidiennement dans les *basho* et le shogunat, grâce à la mission d'enquête de l'ère Tenmei, a pu s'en rendre compte par lui-même. Dans un contexte de menace russe, ni le shogunat, ni le fief, ne peuvent se permettre de laisser les tensions nippo-aïnoues en l'état.

[257] Egalement appelé Kuze Tango no kami Hirotami 久世丹後守広民.
[258] ASAKURA Yûko, *op.cit.*, p.42
[259] « Ezochi ikken » (le cas Ezo), *op.cit.*, p.460-461
[260] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.111-112
[261] ASAKURA Yûko, *op.cit.*, p.46
[262] « Ezochi ikken » (le cas Ezo), *op.cit.*, p.442
[263] *Ibid.*, p.440
[264] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.211

Le 19ème jour du 11ème mois, le shogunat rend son premier jugement. Hidaya est reconnu comme innocent dans le sens où il a été surveillé par les responsables (*uwanori*) du fief, et qu'il a géré le *basho* au nom de celui-ci (交易は藩主名義で行われていて、役人も乗船して監視しているので少しのやましさもない[265]). C'est donc indirectement le fief lui-même -de par sa surveillance insuffisante- qui est condamné. Cependant le shogunat esquive la question du commerce inégal avec les Aïnous. Un an plus tard, au 8ème mois de 1790, quand le jugement final est rendu, comme Hidaya a prêté de larges sommes au fief, qu'il ne peut plus se rembourser via ses *basho*, le fief, les vassaux et les guerriers à qui il a prêté de l'argent se voient contraints de lui rembourser (soit un total de 4 223 *ryô* pour les responsables domaniaux, et 11 887 *ryô* pour les guerriers)[266].

Au 12ème mois de 1789, le fief envoie trois missives au shogunat. La première dément une quelconque participation russe. La seconde accuse directement Hidaya et les Japonais travaillant dans les *basho* d'empoisonner les Aïnous, d'enlever leurs femmes et de pratiquer des tarifs inégaux. La dernière fait part de la décision domaniale de confisquer les *basho* de Hidaya[267], au profit de Murayama Denbê 村山伝兵衛 (1738-1813), gestionnaire pour les Abe-ya. Ceux-ci commercent à Fukuyama depuis trois générations et Murayama lui-même est un secrétaire du magistrat municipal. Par ailleurs, sans doute soucieux de maintenir de bonnes relations avec le shogunat, le seigneur de Fukuyama, Michihiro, lui envoie une liste de mesures correctives (*Ezo-chi kaisei an* 蝦夷地改正案) au quatrième mois de 1790 ; il y propose la mise en place de bureaux gouvernementaux extérieurs (*kinbansho* 勤番所) à Akkeshi et Sôya, l'installation de troupes, la mise en place de postes de surveillance (*bansho* 番所) sur le territoire (à Yamakoshinai, Etomo, Yufutsu, Samani, Kushiro, Nemuro, Kunashiri, Etorofu, Ishikari et Karafuto) :

> 一、東西の蝦夷地場末の分は、以来旅人へ請負不ニ申付一、向後手船相立、家来を以介抱為レ致、蝦夷人帰服の儀第一に為ニ取計一申候。
> 一、蝦夷地交易稼方、是迄は他領候えども、以来場末蝦夷の分、領分百姓共計差置、稼方申付候。
> 一、東蝦夷地アッケシ、西蝦夷地ソフヤ申所へ、番所建立、番頭並侍、足軽差置、蝦夷人行跡万事取締、勤番申付候。尤至て寒強く、殊に氷海に相成候土地柄にて、冬中越年難ニ相成一、依て蝦夷人手宛等厚く致し置、交易稼方の者共、不レ残為ニ引取一申候。
> 一、東西の蝦夷地番所の外にも、最寄宜土地え番所建置、猶又家来支配の蝦夷地迄、制度相守候様申付候。
> 一、外国の儀も有レ之候間、以来は別て武備専要に申付、万一急変の儀も、有レ之候節は、兼て烽火を所々築置、早速注進有レ之候様に、為ニ取計一、申候。
> 前書之通改正致し、此外も遠境の蝦夷並島々異国境迄、連年家来差遣、地理、方角、人物等も、篤と見分の上、取計方も可レ有レ之奉レ存候。以上。[268]
> Concernant la mise sur pied des *basho* à l'est comme à l'ouest, à partir de maintenant, les gestionnaires ne seront plus des étrangers, et la circulation de bateaux de commerce se fera par l'intermédiaire des vassaux domaniaux, car la soumission des Ezo est notre ultime priorité.
> Les travailleurs, saisonniers provenaient jusqu'à présent de toutes les régions ; à partir de maintenant, ils viendront d'Ezo, et possèderont un statut de paysan.

[265] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.114-115
[266] *Ibid.*, p.116
[267] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.208-209
[268] « Ezochi ikken » (le cas Ezo), dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.490-491

> A Akkeshi à l'est et à Sôya à l'ouest, il faut installer des postes de garde, mettre à leur tête des guerriers et des fantassins (*ashigaru*) pour contrôler les faits et gestes des Ezo. Comme le froid est extrême, et que la mer gèle, il faut passer l'hiver à terre et fournir aux Ezo les denrées nécessaires. Il ne faut pas qu'il reste de saisonniers japonais pour effectuer le commerce.
> En dehors des postes de garde à l'est et à l'ouest d'Ezo, il faut construire des postes locaux, jusqu'au territoire contrôlé par nos vassaux, de manière à mettre en place un système de protection.
> Du fait de la proximité de l'étranger, à partir de maintenant, une préparation militaire appropriée sera mise en place, et en cas de changement soudain, il faut installer des feux de signaux, de manière à prévenir les autorités.
> Nous proposons les améliorations suivantes, jusqu'aux frontières avec l'étranger sur les îles d'Ezo, qu'année après année, nous envoyions un vassal pour explorer les régions, leur situation, les habitants avec attention, et que cela constitue un office domanial, pour que les mesures appropriées soient prises.

Le fief prend de court le shogunat, en proposant ses propres mesures d'amélioration et de prévention, de manière à éviter qu'on lui en impose et pour montrer sa bonne volonté. Ce sont les vassaux du fief qui assumeront les diverses tâches de surveillance et d'exploration. Par ailleurs, il reconnaît ici clairement l'influence néfaste des gestionnaires, et interdit l'hivernage des Japonais en territoire aïnou. Toutefois, au vu des créances domaniales, il paraît évident que le fief n'a pas les moyens pour mettre en place seul toutes ces mesures, et à mon sens, une demande d'aide financière shogunale est implicite, appuyée par les arguments de défense du territoire national urgente clôturant la missive. Par ailleurs, on perçoit très bien ici la volonté domaniale d'intégrer des régions constituant jusque-là la périphérie de la zone de contrôle domanial dans l'orbite de Matsumae. Cette intégration dans la sphère de contrôle domaniale est matérialisée par la participation de ces chefs à des cérémonies d'*uimam* à Fukuyama, à l'instar de Tashiyanishi de Kushiro[269]. En outre, dans une missive datée du 30ème jour du 6ème mois de 1789, écrite par Shimonokuni no Toneri, adressée à la force expéditionnaire du clan, il est précisé que l'on a notifié aux Aïnous l'obligation via leur *basho* de l'obligation de se rendre annuellement à Fukuyama pour y rencontrer le seigneur. Il y est précisé qu'aucun échange de présents n'aura lieu. Ceci marque un tournant dans la relation entre le fief et les Aïnous ; l'aspect commercial est oublié, ce qui constituait la base de la cérémonie d'*uimam* est aboli, seule reste la soumission annuelle des représentants aïnous au fief[270]. La transition entre cérémonie commerciale et acte de soumission ritualisé est achevée. A partir de la prise de contrôle directe de l'île par le shogunat, les *uimam* sont systématisées, comme le démontre des archives datant de 1809. L'année du Cheval, de Kuon à Takashima, l'année du Mouton Otarunai à Tomamai, l'année du Singe, de Teshio à Sakhaline[271].

[269] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, 1998, p.160
[270] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), *op.cit.*, 1960, p.46
[271] INAGAKI Reiko, « Kinsei Ezochi ni okeru girei shihai no tokushitsu: uimamu, omusha no hensen o tooshite », (Les caractéristiques de la domination cérémonielle à Ezo durant l'époque moderne - Autour de la question des changements dans les cérémonies d'uimam et d'omusha), dans Minshû kenkyûkai (éd.), *Minshû seikatsu to shinkô, shisô* (Croyances, pensée et vie quotidienne du peuple), Tôkyô, Yuzankaku, 1985, p. 120

(vi) Les conséquences concrètes

Suite aux troubles, et pour la première fois, une liste de vocabulaire nippo-aïnou (les *Notes des algues et de la mer* (*Moshiogusa* 藻汐草)) est rédigée, d'après la langue utilisée par les Aïnous dan les pêcheries de Kounachir, dans le but d'améliorer la compréhension mutuelle entre les Aïnous et les Japonais, et de ne pas dépendre uniquement des traducteurs. En 1792, les taux d'échange se sont améliorés à Sôya pour un sac de huit *shô* de riz : 120 harengs, 100 saumons, 500 pièces d'*iriko*[272]. A titre indicatif, c'est un *shô* de plus seulement qu'à la veille de la guerre de Shakush'ain, cent vingt ans auparavant.

Murayama Denbê reçoit la gestion des vingt-cinq *basho* de Hidaya. La récolte de *kombu*, qui a débuté en 1786, est prospère. La première année, les rumeurs veulent qu'il engrange un total de 60 000 *ryô*[273]. En 1791, 8000 *da* sont récoltés. En 1796, Murayama perd la gestion de Sôya, Shari et Sakhaline ; le commerçant d'Ôsaka Koyama-ya Konbê 小山屋権兵衛, propose au frère aîné de l'une des concubines de Michihiro, le vassal Itagaki Tomishirô, le triple de l'allocation de Murayama, soit 10 000 *ryô*. Il obtient le contrôle des trois *basho*[274]. Ceci prouve que la corruption régit désormais ce système, pour lequel le fief ne fournit même plus de contrats écrits. En effet, celui-ci essaie de faire jouer la concurrence, et donc les enchères entre les commerçants, pour augmenter ses propres profits. Les liens de confiance entre les commerçants et le fief sont brisés, et ceux-ci n'ont plus aucun scrupule à faire régner leurs lois dans les *basho*, sans rendre de compte à qui que ce soit. Les interdictions d'utiliser certains types de filets pour préserver les espèces volent en éclats. S'ensuivent une surpêche et une dérégulation grandissante des prix. Le système des *basho* est devenu sclérosé et corrompu. L'année suivante, trois mille habitants du territoire japonais se révoltent ; en effet, à cause de la pêche à grande échelle effectuée dans les pêcheries proto-industrielles grâce à l'utilisation de filets verticaux transversaux (*tateami* 建網), il est impossible de pêcher du saumon ou du hareng en territoire japonais[275]. Certains gestionnaires des lieux de l'ouest de l'île, comme ceux de Mashike et de Rumoi sont exilés[276]. Ôhara Sakingo, qui enseigne les armes et les lettres à Matsumae à partir de 1796, écrira plus tard dans son *Chihoku gûdan*, que les habitants sont nostalgiques du prédécesseur de Michihiro, qui est certes un seigneur éclairé, mais pâtit de son avidité[277].

Les soulèvements de Kunashiri-Menashi ont permis de mettre en lumière plusieurs choses : tout d'abord, l'incapacité du fief de surveiller ce qui se passe en dehors de ces frontières et sa « politique de l'autruche », ensuite la puissance des marchands de Honshû sur l'île ainsi que leur influence sur les relations nippo-aïnoues, puis la réactivité grandissante du shogunat, mis en garde par les missions d'enquête de 1785-1786, et enfin une instabilité

[272] DERIBA Hiroshi, « Kinsei makki ni okeru Ainu no kegawa kedamono shuryô ni tsuite – Kegwa kôeki no shiten kara » (La chasse pour l'obtention de fourrures chez les Aïnous de la fin de l'époque pré-moderne – Du point de vue du commerce des fourrures), dans SASAKI Shirô (éd.), *Akareta tsunagari to shite no shuryô saishû shakai* (Les sociétés de chasseurs-cueilleurs ouvertes), Bulletin d'information du Musée national d'Ethnologie n°34, 2002, p.133-134
[273] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.117
[274] *Ibid.*, p.118
[275] SEGAWA Takurô, *Ainu no rekishi – Umi to takara no nomado* (L'Histoire des Aïnous – Nomades des mers et des trésors), Kodansha sensho Métier 401, Tôkyô, 2007, p.49
[276] *Ibid.*, p.49
[277] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.119

problématique dans les Kouriles méridionales. Côté Matsumae, la peur domaniale d'une ingérence shogunale est perceptible, bien plus que celle vis-à-vis de la toute-puissance des employés japonais des *basho*, de la peur de nouveaux soulèvements aïnous, ou la peur des Russes, qui ne leur sert que d'argument. Au contraire, c'est la présence des Russes qui préoccupe le shogunat, bien que gouvernants et lettrés soient encore partagés entre différents degrés de changement dans la gestion des territoires septentrionaux.

3. Le temps de la réflexion : immobilisme ou changement ?

(1) Deux politiques shogunales possibles :

La présence russe et les soulèvements de Kunashiri Menashi ont rendu évidente la nécessité d'une ligne shogunale claire concernant le septentrion. L'heure n'est plus seulement à la récolte d'information et à l'investigation, mais à la réflexion et à l'action. Entre le 7ème mois de 1789 et le 9ème mois de 1790, Matsudaira Sadanobu réfléchit avec ses nouveaux collègues Matsudaira Nobuakira 松平信明 (gouverneur d'Izu, *Izu no kami* 伊豆守)[278], Matsudaira Norimoto 松平乗完 (gouverneur d'Izumi, *Izumi no kami* 和泉守)[279] et Honda Tadakazu 本多忠籌 (1739-1812) -promu *rôjû* au 4ème mois de 1790- de la politique à adopter vis-à-vis d'Ezo. Il évoque deux politiques distinctes : une politique de prise en charge shogunale, et une politique de statut quo.

(i) Une possible prise en charge shogunale partielle

Au douzième jour de la neuvième lune de 1789, Matsudaira Sadanobu évoque le premier plan :

> 此度クナシリ一件も赤人加り候ニハ無相違旨ニも相聞申候、依之弾正殿ニもかねがね蝦夷地境御固之義建議有之、私も其心得を以相談仕候旨[280]
> A l'affaire de Kounachir et à la présence des Russes, en accord avec les objectifs immuables et l'officier judiciaire [Honda Toshikazu], avec qui je partage la même opinion, je préconise un durcissement de la politique des frontières en Ezo.

Dans cette optique, Matsudaira recommande l'installation de deux postes de surveillance avancés –un à Kounachir et l'autre en territoire aïnou-, et l'envoi de guerriers (*kinban* 勤番) représentants des fiefs de Nambu, de Tsugaru et de Matsumae pour établir une sorte de magistrature sur place « comme celle des Nabeshima à Nagasaki » (鍋島之長崎ニおけるか如くいたし[281]). En effet, si le port de Nagasaki se trouve géographiquement dans le territoire du domaine de Saga -à la tête duquel on trouve la famille Nabeshima- la gestion du

[278] Matsudaira Nobuakira 松平信明 (1763-1817) : quatrième *daimyô* du fief de Mikawa Yoshida 三河吉田, il devient *rôjû* au 4ème mois de 1788.
[279] Matsudaira Norimoto 松平乗完 (1752-1793) : second *daimyô* du fief de Mikawa Nishio 三河西尾藩. Il devient *rôjû* au quatrième mois de 1789.
[280] *Bunkô gohitsurui* 文公御筆類 (Manuscrits de personnages publics) cités dans ASAKURA Yûko, *Hoppô shi to kinsei shakai* (L'histoire des régions septentrionales et la société pré-moderne), Tôkyô, Seibundô, 1999, p.54-55
[281] *Ibid.*, p.54-55

commerce est gérée par le shogunat. Les Nabeshima sont par contre responsables de la défense du port.

(ii) Une politique de maintien du statu quo – « Combattre le barbare par le barbare »

Toutefois, Matsudaira tempère quelque peu l'ardeur de son jeune collègue et évoque la deuxième politique possible, une sorte de « statut quo sous surveillance ».

> 此節再思仕候処、赤人之蚕食と申ハ、秦之六国をほろぼし候類い之義ニハ無之、只ひろく交易いたし度と申のミ之事と相聞候へハ、左ほとに要害を専といたし候ニも及ひ申ましく哉、蝦夷地中三百里不毛之地ニ候へハ、赤人之類多勢召連レ日本之地ニ可至ニも粮食ニつかれ申候へハ、不毛之中三百里を日本之広埒と心得へハ、いつ迄も蝦夷国ハ夜国ニいたし候かた、服従いたし候やすく、外国ゟもしゐてハ至りかたく可有之（中略）民は愚ニ候へはおさめやすきが故ニて御座候、蝦夷人之昏愚ハ日本之幸とも可申候[282]
>
> Si l'on y réfléchit de nouveau, l'expansion territoriale russe n'avait pas pour but la chute des six pays Qin, mais simplement l'extension du commerce ; est-il donc nécessaire de faire d'Ezo une zone stratégique prioritaire ? Si les trois cents *ri* d'Ezo restent incultes, quand bien même de nombreux Russes voudraient se rendre jusqu'au Japon, en terme de dissuasion, ces trois cents *ri* de terres sauvages ne seraient-elles pas un fossé de protection ? Le fait de maintenir le pays ezo dans l'obscurité, le rend facile à garder sous notre contrôle, et difficile à atteindre de l'étranger […] Si le peuple est stupide, il est plus facile à diriger, pour cette raison, l'idiotie des Ezo fait le bonheur du Japon.

Il résume ce second plan en ces termes : « Combattre le barbare par le barbare » (夷狄を以て夷狄をうつ[283]). En sus, il s'agit de surveiller la gestion septentrionale de Matsumae pour mettre ses dirigeants sous pression et qu'ils sentent la menace d'une confiscation de leur pouvoir (志摩守家老召下しとくと糺し、恐怖之余恐れ入り候（中略）そのまま任せえをかれ候[284]).

(iii) Une surveillance et une bienveillance accrues

Matsudaira demande l'avis de Honda, et des autres *rôjû*. Les réponses lui parviennent sans tarder : le jour même (Norimoto), le lendemain (Nobuakira), et trois jours plus tard (Honda). Nobuakira et Norimoto soutiennent le plan B ; ce dernier s'exprime en ces termes : « Obtenir [la mainmise] sur ce territoire n'apporterait aucun bénéfice, et le perdre n'induirait aucun préjudice » (其國を得るも無益、其國を失うも國に無損儀[285]).

L'opinion de Honda diffère de celle de ses collègues, ce qui explique qu'il mette plus de temps à répondre. Selon lui, les Russes profitent de la bêtise des Aïnous, font mine de lier des

[282] *Bunkô gohitsurui* 文公御筆類 (Manuscrits de personnages publics) cités dans ASAKURA Yûko, *Hoppô shi to kinsei shakai* (L'histoire des régions septentrionales et la société pré-moderne), Tôkyô, Seibundô, 1999, p.54-55
[283] *Ibid.*, p.56
[284] *Ibid.*, p.55
[285] *Ibid.*, p.57

relations commerciales et s'installent dans les Kouriles, comme ils l'ont fait à Itouroup et Ouroup (蝦夷人之愚直を考、交をむすひ以術ラッコ島ニ住居いたし、奪とも見えす赤人之国ニ相成), devenus des territoires soumis (赤人之属島), et comme ils le feront peut-être plus tard à Kounachir[286]. Il préconise donc une surveillance accrue, qui se concrétiserait par l'envoi annuel d'envoyés shogunaux (御小人目付尓ても、又者御普請役、又御徒目付尓ても一年ニ両人ツヽ被派遣), chargés de marchandises qui plaisent aux Aïnous (« Chaque année, que les envoyés partent avec un bateau, sur lequel ils transportent du saké, du tabac, du sucre de canne, des armes, des provisions, toute sorte de marchandises qui plaisent aux Ezo » 年々御徒目付付参候節廻船一艘被遣、酒・多葉粉・黒砂糖、其外武器・兵糧之外蝦夷人之好候品を相廻し)[287]. Il a même dans l'idée de faire venir deux ou trois Russes et Aïnous pour leur faire rencontrer le shogun, et que les Russes enseignent leur langue aux Japonais en vivant dans la maison d'arrêt des chrétiens (*Kirishitan yashiki*)[288]. Tout ceci cadre avec la vision politique de Honda, qui souhaite réformer en profondeur le gouvernement shogunal et met en place des mesures d'aide à l'éducation des jeunes enfants et des petites gens, des politiques de grands travaux pour l'assainissement de l'eau, des obligations de mises en réserve de nourriture à utiliser en cas de famine. En sus, il met en exergue le devoir d'ingérence shogunale :

> 松前尓ても治方怠申間敷、此度之不調法有之上ハ御恨可申様も無之、（中略）一体外国境又交易之地なとハ、長崎之如く御役人尓交代持之方、（中略）薩州・対州之類属国をハをのつから廻護仕候様なる心得違も有之間敷とも難申、自国之益をのミ存、御国益を不存[289]
> Il ne faut pas que le shogunat batte sa coulpe de ne pas avoir fait assez attention à l'administration de Matsumae, ou ressente de la culpabilité face à ses contraventions. […] Dans les terres frontalières ou commerçantes, un envoi régulier de responsables shogunaux, comme ceux qui travaillent à Nagasaki, est nécessaire […] Il n'est pas possible de dire qu'il en va différemment pour Satsuma et Tsushima, qui gèrent commerce et protection en ne pensant qu'à leurs propres bénéfices, et non aux bénéfices du pays.

Honda ne remet pas foncièrement en cause la gestion domaniale, mais il insiste qu'elle doit être étroitement surveillée par le shogunat ; il faut que ce qui se passe à Ezo corresponde à ce qui se passe dans le reste du Japon, et que ce territoire ne constituent pas une exception (蝦夷地中も日本之国中ニ相化し、長く隣隙も無之甚可然義との趣[290]), à l'instar de Satsuma et de Tsushima d'ailleurs.

Sadanobu transmet la réponse de Honda aux deux autres. Nobuakira abonde dans son sens, en évoquant toutefois la difficulté de choisir des responsables gouvernementaux incorruptibles (nous verrons plus loin que cela a toute son importance). Norimoto maintient son désaccord, mais souhaite toutefois légiférer sur la surveillance de Matsumae[291]. En outre, il semble que les intéressés aient également cherché à obtenir l'avis de membres de trois grandes familles, comme en témoigne le contenu de cette lettre adressée à un membre de la

[286] *Bunkô gohitsurui* 文公御筆類 (Manuscrits de personnages publics) cités dans ASAKURA Yûko, *Hoppô shi to kinsei shakai* (L'histoire des régions septentrionales et la société pré-moderne), Tôkyô, Seibundô, 1999, p.57
[287] *Ibid.*, p.58
[288] ASAKURA Yûko, *op.cit.*, p.75
[289] *Bunkô gohitsurui* 文公御筆類 (Manuscrits de personnages publics) cités dans ASAKURA Yûko, *Hoppô shi to kinsei shakai* (L'histoire des régions septentrionales et la société pré-moderne), Tôkyô, Seibundô, 1999, p.58-59
[290] *Ibid.*, p.54-55
[291] ASAKURA Yûko, *op.cit.*, p.59

famille Tokugawa (Mito) Harumori 徳川水戸治保 (1751-1805). Il est intéressant de noter que les historiens ne s'accordent pas ni sur la date, ni sur l'expéditeur de la lettre. Inobe Shigeo y voit une missive de Sadanobu datant du 10ème jour 7ème mois 1790, Asakura Yûko une missive de Honda datée du 10ème jour du 10ème mois de 1789[292] :

> 松前之儀、段々相糺し候処、当時ニてハ、取扱方差て悪敷事も無之、手当之儀厳重ニ申付、志摩守より両所番所相建、役人共差遣し（中略）松前へ蝦夷之儀ハ御任せ之方可然と、各論談相決候。[293]
> En ce qui concerne Matsumae, après enquêtes et conseils, il semble qu'à l'heure actuelle, un contrôle étendu ne serait pas une mauvaise chose. La mise en place doit être ferme : la construction par Matsumae Michihiro de deux postes de surveillance, l'envoi de responsables, […] les différentes discussions prouvent qu'il faut que la gestion du territoire aïnou soit placée naturellement sous la responsabilité de Matsumae.

Au vu de son contenu, et quel qu'en soit l'auteur, il semblerait qu'un contrôle accru, tout en laissant la gestion à Matsumae soit le compromis le plus bénéfique. En outre, il apparaît comme évident que le shogunat a pris conscience de la divergence des intérêts marchands, domaniaux et shogunaux concernant la gestion septentrionale. Il s'avère donc que la prise en charge des défenses (*hen.kyô torishimari* 辺境取締り) a été négligée et le shogunat émet l'ordre suivant au huitième mois de 1790 :

> 去年蝦夷人及ニ騒擾一候儀は、彼地の儀、猥に町人に為ニ引受一候故の儀と相聞候。国々境も相接し候土地の事に候得ば、大切の儀に有レ之処、等閑成取計、不束の事に候。右御咎の品も可レ被ニ仰付一候得共、人数差向、早速仕置申付候手配等は行届候趣にも相見、且又しくせ不レ宜儀も心附、以来相改、取締の主法追々可ニ申付一趣に候間、右の趣を以、今度は御宥恕有レ之、御咎の御沙汰に不レ被レ及候。以後の取締、弥可ニ念入一旨、被ニ仰出一候。尤蝦夷地取締方の儀、追て見分被ニ差遣一儀も可レ有レ之候間、可レ被レ得ニ其意一候。[294]
> L'année passée les Ezo se sont soulevés à cause de la prise en main de leur territoire par les commerçants. De par le contact de nos deux frontières, ce territoire est extrêmement important, fait qui avait été négligé, et ceci constitue une erreur. Des coupables ont été débusqués parmi les foules, des peines expéditives ont été rendues aux responsables. Cependant pour éviter de nouveau une telle déloyauté, à partir d'aujourd'hui, nous allons établir une loi fondamentale pour contrôler ce territoire. Nous sommes dans l'apaisement, et non plus dans l'accusation. Ce contrôle constitue un objectif délibéré. Nous allons envoyer en mission les personnes responsables de ce contrôle, pour qu'ils puissent donner leur avis.

Une nouvelle fois, il s'agira de se rendre sur place pour évaluer la marche à suivre ; ceci s'avère d'autant plus nécessaire qu'Aoshima est accusé à son retour de mission de collusions avec la famille Matsumae. Il s'avère qu'à la demande du chef de famille, Matsumae Sazen 松前左膳, Aoshima aurait donné au fief des conseils en matière de politique et de mesures à prendre après les émeutes, pensant bien faire et oubliant la nature secrète de sa mission. Le contenu d'une missive de conseils a été repris par le fief. Au 2ème mois de 1790, Aoshima a souligné que l'administration de Matsumae n'est pas restreinte à son fief, mais concerne

[292] ASAKURA Yûko, *op.cit.*, p.60
[293] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.114
[294] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, 1969, 1981 (rééd.), p.303-304

également l'étranger, et que dans ces conditions, ne pas prendre de mesures extraordinaires est une erreur (松前国政は一国限の儀にも之無、外国え接しの儀、かつ又聊擾乱の砌に候へは、平常の時節共違ひ[295]). Cette phrase est reprise dans plusieurs lettres que les responsables domaniaux adressent au shogunat. Aoshima est accusé de collusion avec les Matsumae (松前家来え内談[296]). Il est écroué à son retour à Edo, et condamné. Il meurt au 9ème mois de 1790[297]. Mogami Tokunai -accusé d'être son complice- est finalement amnistié. Toutefois, toutes les informations récoltées par Aoshima sont désormais mises en doute ; en particulier celles concernant la présence de Russes à Ouroup. Il s'agit donc de renvoyer quelqu'un sur place pour récolter des informations sur la présence russe, enquêter sur l'état véritable des rapports nippo-aïnous et se montrer bienveillants vis-à-vis des Aïnous. Au 3ème mois de 1791, Honda Tadakazu lance la première mission de « commerce charitable » (*gokyû bôeki* 御救交易), qui a pour but d'étudier les dispositifs de défenses côtières et les relations nippo-aïnoues[298]. Il souhaite obtenir la soumission des Aïnous par des actes de bienfaisance (蝦夷の人の、御恩沢にしたがひ奉る様に[299]). Nous verrons par la suite quels sont les résultats de cette mission.

Si tous s'accordent sur le fait que les menaces intérieures et extérieures, ajoutées à une mauvaise gestion domaniale, rendent nécessaire une politique septentrionale shogunale adaptée, les gouvernants ne partagent pas le même avis quant à la teneur de celle-ci. Ils sont partagés entre les avocats d'un « immobilisme actif », qui –loin de constituer une politique de l'autruche- cherche à ruser pour ne pas attirer l'attention des Russes, les avocats d'un changement radical –l'ouverture et le développement d'Ezo, ainsi que l'éducation des Aïnous-, et les avocats d'une ligne de conduite intermédiaire. A titre d'exemple, des représentants de ces écoles respectives seraient respectivement Matsudaira Norimoto, Honda Tadakazu et Matsudaira Sadanobu. Les divergences d'opinion gouvernementales sont reflétées au niveau des lettrés et des explorateurs, tels que Naka.i Chikuzan, Naka.i Riken, Mogami Tokunai, en enfin Honda Toshiaki.

Les débats des lettrés entre immobilisme ou changement diffèrent des traités d'ouverture ou des précis de géographie analysés précédents. En effet, forts des informations contenues dans ces derniers, ces nouveaux écrits se focalisent sur la proposition d'une direction politique et des mesures concrètes et constituent désormais de véritables « théories pour la gouvernance d'un pays » (*keiseiron* 経世論, ou *keikokuron* 経国論). Parmi ces œuvres, la *Discussion à la lumière de la grande étude* (*Daigaku Wakumon* 大学惑問) de Kumazawa Banzan (entre 1688 et 1704)[300], les *Mesures secrètes pour gouverner* (*Keisei hisaku* 経世秘策) de Honda Toshiaki, ou encore la *Parole d'un homme sous le ciel* (*Uge no hitogoto* 宇下人言) de Matsudaira Sadanobu. Cette tendance presque « positive » parmi les lettrés, soucieux de connaître les mécanismes économiques, plutôt que de se pencher sur l'étude des sociétés et

[295] « Ezochi ikken » (le cas Ezo), dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.465
[296] *Ibid.*, p.492
[297] *Ibid.*, p.502
[298] MANABE Shigetada, *Nichiro kankei-shi 1697-1875* (Histoire des relations nippo-russes 1697-1875), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1978, p.109-110
[299] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.359
[300] A ce sujet, voir SOUM Jean-François (trad. et étude), *Questions sur la «Grande Étude» (Daigaku wakumon)* (éd. bilingue), Tôkyô, Maison franco-japonaise, 1995, 233 p.

des devoirs des hommes en société[301]. Annick Horiuchi parle même de l'émergence d'une « identité » lettrée, entendant par là une conscience partagée d'être investi d'une mission, portée par un diagnostic très pessimiste porté sure le mode de gouvernement des fiefs et du shogunat, jugés incapables de faire face aux menaces intérieures comme extérieures[302]. Ces hommes sont portés par le souci de protéger leur pays des dangers qui le guettent et par la conviction qu'ils ont un rôle important à jouer dans ce redressement[303]. En ce sens, ils marquent un tournant dans les objectifs des lettrés : ces derniers ne se contentent plus d'informer, mais se montrent plus critiques à l'égard de la politique shogunale, et proposent des conseils pour l'améliorer. Les axes de réflexion qu'ils présentent reprennent les grands thèmes que sont l'économie, la morale guerrière, les relations avec l'étranger, et, bien sûr, la question de la gestion septentrionale. L'un des précurseurs en la matière est Naka.i Chikuzan.

(2) Le pragmatisme marchand de Naka.i Chikuzan

(i) Préserver l'utile, se débarrasser du superflu : tout l'or du monde ne vaut pas du riz

Naka.i Chikuzan 中井竹山 (1730-1804) est le fils de Naka.i Shuan 中井甃庵 (1693-1758), l'un des fondateurs de l'école Kaitokudô 懐徳堂. Il en devient lui-même professeur en 1762, puis directeur en 1782. Ouverte par des marchands d'Ôsaka en 1724, cette école est fondée sur le principe que les gens du commun peuvent devenir des hommes vertueux par le biais de l'éducation[304]. Elle se fait connaître jusque dans les plus hautes sphères du shogunat, et en 1788, elle reçoit même la visite de Matsudaira Sadanobu. Alors en voyage entre Edo et Kyôto, ce dernier souhaite y rencontrer Naka.i, avec qui il s'entretient pendant toute une journée. Cette discussion sert de base à son ouvrage en dix livres de 1789, *Sôbô kigen* 草茅危言 (*Paroles sans ambages d'un frondeur*[305]), dans lequel Naka.i présente des propositions de mesures « pour gouverner le pays » (*keikokusaku* 経国策)[306]. Il se montre très pragmatique : il prône l'abandon du système de résidence alternée, souligne l'importance du talent par rapport à la classe dans la promotion gouvernementale, propose la mise en place d'un système

[301] HÉRAIL Francine, *Histoire du Japon, des origines à la fin de Meiji*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1986, p.304

[302] HORIUCHI Annick, « Les lettrés japonais au tournant du 19ème siècle », dans HORIUCHI Annick (dir.), *Pratiques lettrées au Japon et en Chine XVIIe-XIXe siècle*, Paris, les Indes Savantes, collection « Etudes japonaises », 2010, p.49

[303] *Ibid.*, p.49

[304] A ce sujet, voir NAJITA Tetsuo, *Visions of Virtue : the Kaitokudô Merchant Academy of Ôsaka* (Des visions de la vertu : l'Académie marchande du Kaitokudô à Ôsaka), Honolulu, University of Hawai'i Press, 1997, 335 p.

[305] Nous reprenons ici la traduction de Koyasu Nobukuni, dans son article KOYASU Nobukuni, « Nakai Riken (1732-1817) _ Mode d'existence et contours du savoir de l'intellectuel confucianiste », dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.356. D'autres traductions sont proposées par Anna Beerens et Najita Testuo (Bold words of grasses and reeds) dans BEERENS Anna, *Friends, Aquaintances, Pupils and Patrons – Japanese intellectual life in the late eighteenth century : a prosopographical approach* (Amis, connaissances, maîtres et disciples – La vie intellectuelle au Japon à la fin du 18ème siècle : une approche prosopographique), Leiden, Leiden University Press, 2006, p.117

[306] MATSUZAKI Hiroshi, « Naka.i Chikuzan no Sôbôkigen ni okeru keizaigakusetsu » (Les théories économiques dans le Sôbôkigen de Naka.i Chikuzan), *Keizaigaku shôgyôgaku kokumin keizai zasshi*, n°5, volume 5, 1908, p.743

d'éducation nationale pour les gens du commun[307]. Il propose également que le shogunat dicte une ligne de conduite économique nationale, plutôt que de se comporter comme une sorte de « super-fief », en compétition avec les autres[308]. Dans ce cadre, il souhaite mettre fin à la thésaurisation shogunale qui a pour but d'empêcher la fuite à l'étranger de métaux précieux – inutile selon lui-, et suggère plutôt de restreindre l'exportation de cuivre ou de fer, plus utile au peuple (金銀ノ二品ハ何ノ用立ヌモノナリ乏シキトテモ事カカズ、銅鉄ノ二ノ品ハ民用ニ甚切ニテ[309]). Dans cette optique, il souligne que le commerce avec l'étranger prive le Japon de denrées utiles, tels les produits pharmaceutiques ou la nourriture, en conservant des métaux inutiles (貨ハ薬品ヲ主トシテ無用ノ珍玩ハ禁切有[310]). À l'instar de Talleyrand[311], auquel on attribue la judicieuse remarque que l'« on peut tout faire avec des baïonnettes, sauf s'asseoir dessus », Naka.i semble impliquer que l'or et l'argent seraient de peu d'utilité dans le cas d'une famine comme celle qui a touché le nord du Japon quelques années auparavant. Naka.i ne s'oppose pas au commerce extérieur et le considère comme positif ; toutefois il s'oppose à l'exportation de produits utiles et à l'importation de produits inutiles et luxueux (*shashi shina* 奢侈品), à l'instar du sucre de canne des Ryûkyû. Naka.i rejoint ici en partie les dires de Kudô –qu'il a peut-être lu- qui s'exprime en ces termes quelques années auparavant : Le fait de faire venir à Hokkaidô [この国に入る] des produits russes et des produits médicinaux dans ce pays et de les échanger contre de l'or, de l'argent ou du cuivre, cela seul suffirait à engranger des bénéfices abondants pour le pays (国家の潤沢)[312].

(ii) La gestion septentrionale : assainissement des relations nippo-aïnoues et mise en valeur des ressources utiles au peuple

Dans cet esprit de pragmatisme au service de toutes les catégories du peuple, il préconise une mise en valeur d'Ezo à moindre coût et sans créer une quelconque dépendance. Une sous-partie intitulée « D'Ezo » (*Ezo no koto* 蝦夷の事) est dédiée à ce sujet[313].

> 両年前蝦夷ノ騒動ハ何故ナリシヤ、遠境絶域ノ事故シカト知ラザレドモ、流傳ノ説ニハ我商船ノ往テ互市スル者、年来昏昧ノ夷人ヲ欺誑シテ、厚利ヲ貪リシ奸計次第ニ甚

[307] BOTSMAN Dani, « Punishment and Power in the Tokugawa Period » (Pouvoir et châtiment pendant l'époque Tokugawa), *East Asian History*, volume 2, n°3, 1992, p.27-28
[308] NAJITA Tetsuo, *op.cit.*, p.174
[309] MATSUZAKI Hiroshi, *op.cit.*, p.744
[310] *Ibid.*, p.744
[311] Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord (1754-1838) : homme d'État et diplomate français, il est notamment évêque, agent général du clergé puis député aux États généraux sous l'Ancien Régime, président de l'Assemblée nationale et ambassadeur pendant la Révolution française, ministre des Relations extérieures sous le Directoire, le Consulat puis sous le Premier Empire, président du gouvernement provisoire, ambassadeur, ministre des Affaires étrangères et président du Conseil des ministres sous la Restauration, ambassadeur sous la Monarchie de Juillet.
[312] KUDÔ Heisuke, 'Aka-ezo fûsetsu kô' (Réflexions sur les rumeurs à propos de la Russie), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) « Rumeurs des Ezo rouges, Aperçu illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges », Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.34
[313] NAKA.I Chikuzan, annoté par SUGANO Kazutarô, *Naka.i Chikuzan zenshû* (Œuvre complètes de Naka.i Chikuzan), Tôkyô, Seibundô shinkôsha, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935 (1ère édition), 1940 (rééd.), p.127-129

敷成、終ニ発露シテ夷人憤怒シタルヨリ出ルト云、定テ左有何事也、此奸商ノ事ハ官ヨリ松前ヨリモ兼テ掟有可、又互市ノ湊ニ官吏ノ蒞ミテ糺察スルモ有可、邊土絶域ノ事故カタバカリニテ、其法忽略成事ニヤ如何、我邦ノ米一升酒一升鍼一本宛ヲ以、乾鮭數十本ニ易ル等聞傳フ、 何分大利ノ有事ナレバ、随分裁仰シテ夷人ノ悦服スル様ニ有タシ [314]

Tout ce que l'on sait sur les soulèvements d'Ezo il y a quelques années est qu'il s'est passé quelque chose dans un territoire lointain. D'après les bruits qui nous parviennent, des Japonais qui se rendent sur place et commercent avec eux dupent les Ezo ignorants depuis les temps anciens, convoitant de gros bénéfices. Ces actes de malveillance ont grandi dans l'ombre pour finalement se manifester au grand jour, déclenchant la rage des Ezo (夷人憤怒[315]), ainsi que les soulèvements précédemment cités. Le commerce était régulé par des décrets du gouvernement et de Matsumae ; les ports de commerce étaient sous l'autorité d'un responsable gouvernemental, qui surveillait les opérations. Cependant ce rôle fut négligé ; un *shô* de notre riz, ou de notre saké, ou encore un simple hameçon s'échangeait contre dix saumons séchés[316]. Il serait tout à notre bénéfice de leur rendre désormais justice et qu'ils se soumettent de leur plein gré (随分裁仰シテ夷人ノ悦服スル[317]).

Il revient tout d'abord sur les soulèvements de Kunashiri-Menashi, qui n'ont pas encore eu lieu lorsqu'il s'entretient avec Matsudaira. Il est difficile d'affirmer que la question septentrionale a fait partie des échanges de 1788. Toutefois il apparaît que la nouvelle s'est propagée jusqu'à Naka.i, et ce en peu de temps, démontrant l'importance de l'évènement. Naka.i met en avant la nécessité d'une rupture avec les relations nippo-aïnoues basées sur l'appât du gain.

今ノ蝦夷ハ古ノ粛慎ノ地ニテ、粛慎ヲ俗ニ赤蝦夷ト云、赤蝦夷ヨリ段々蝦夷ヲ蚕食シ併呑スルト云ハ今ハ如何成シヤ、何分遂ニハ皆併サル可、又モスコビヤ國強大ニ成、東北敷十國ヲ併呑シ、兼テ蝦夷ヲモ伺ト云、皆其実否ヲ知ズ、何レ蝦夷ノ地ハ既ニ松府ノ啓ケシ上ハ、其余モ我邦ヨリ綏撫シテ、手ノ届可程ノ所ハ内附令ム可者也、先官吏ノ物ニ心得タル人ヲ募テ互市場ニ渡置、我商舶ノ厚利ヲ貪ルヲ堅制シ、夷人ノ悦デ互市ニ就様ニサセバ事モ能弁ジ、商舶モ後ニハ却テ是ヲ利トス可[318]

L'Ezo d'aujourd'hui est la terre des Shukushin d'hier, que l'on nomme communément aujourd'hui les Ezo rouges, ceux-là même qui grignotent progressivement Ezo [les Kouriles] et les annexent. Que va-t-il advenir ? Vont-ils finalement toutes les annexer ? Par ailleurs, la Moscovie est en train de devenir un pays fort, a annexé une dizaine de territoires dans le nord-est, et a même visité Ezo [Hokkaidô]. On ne sait pas si tout cela est vrai. Quoiqu'il en soit, le territoire ezo a déjà été en partie ouvert par Matsumae, pacifié par notre pays, et la partie sous contrôle possède ses propres lois. Si des responsables domaniaux de savoir et d'expérience (官吏ノ物ニ心得タル人ヲ募テ) sont employés pour effectuer ce commerce, pour contrôler fermement les profits exorbitants des marchands, les Ezo se réjouiront. Ainsi nous pourrons leur enseigner le commerce vertueux. Même les commerçants pourront en bénéficier.

Naka.i se contente de ne faire qu'une brève allusion à l'une des raisons justifiant un changement de gestion septentrionale : la présence russe. Il s'agit d'abord d'assainir les relations commerciales nippo-aïnoues en faisant intervenir des responsables domaniaux pour diminuer l'influence de la cupidité marchande. On perçoit ici une certaine fibre morale de la part de Naka.i, de culture commerçante. On sent qu'il est à la recherche d'un commerce

[314] NAKA.I Chikuzan, annoté par SUGANO Kazutarô, *op.cit.*, p.127
[315] *Ibid.*, p.127
[316] On reconnaît ici des taux de change déjà évoqués par d'autres lettrés précédemment.
[317] NAKA.I Chikuzan, annoté par SUGANO Kazutarô, *op.cit.*, p.127
[318] *Ibid.*, p.127-128

vertueux, encadré par le fief. Il ne diabolise pas les Ezo, malgré la violence des soulèvements ; il cherche à leur faire découvrir un commerce sain, pour leur bénéfice, mais également pour celui des marchands. L'île d'Ezo semble d'abord être pour lui ce qu'elle a toujours été : une zone d'échange commerciale. En cela, il marque une rupture avec ses prédécesseurs, qui ont plutôt vu le potentiel rizicole ou minier de l'île.

> 扨夷人ノ悦所ノ米・酒・醤・豉等次第ニ多渡シ、稲ハ出来ザル地ノ由ナレバ、黍・稷・稗・大小豆ノ種ヲ渡、農具ヲ遣シ耕作ヲ教ヘ、野菜ノ種ヲ渡、國字ヲモ習セ、居室・衣服・器用迄追々我風ヲ学ビ、初ニ暫ハ敷年骨ヲ折テ世話ヲヤキ告諭セバ、夷人モ次第ニ相傳テ甘徒スル者多ク成[319]
> Par la suite nous pouvons envoyer sur place progressivement du riz, du saké, du soja, du *miso*, et comme cette terre ne peut accueillir la riziculture, envoyer des graines de millet, de panic des marais, de soja, des outils pour enseigner l'agriculture, des graines de légumes. On leur enseignera l'écriture, les choses de la vie quotidienne, l'habitat, les vêtements, les outils ; ils apprendront peu à peu nos coutumes. Au début, cela sera difficile et il faudra leur prodiguer nos enseignements avec force, mais progressivement ils enseigneront les uns et aux autres et ce savoir se propagera très rapidement pour toucher de nombreuses personnes.

Il s'agit ensuite d'amadouer les Aïnous en leur envoyant des produits de première nécessité, avant de les initier à produire eux-mêmes. L'impossibilité de la riziculture ne devrait pas empêcher la culture d'autres produits comestibles ; toutefois Naka.i ne propose pas de travaux de défrichage de grande ampleur. Cette initiation doit être complétée par une éducation. On perçoit ici clairement la volonté de Naka.i de mettre en place une éducation pour tous –y compris les Aïnous-, comme l'absence de propos concernant un développement minier. La présence d'or et d'argent sur l'île ne lui est certainement pas inconnue, toutefois il ne semble pas y voir d'utilité.

> 段々手ヲ広クシ、其上ニテ府ヲ開キ益招来セバ、夷壌ノ東邊ハ往々我ニ帰ス可シテ、海産夥ク輻湊シテ以天下ノ民用ニ便ス可、或東陲凶餓ノ備モ厚ク成、又崎港ノ外舶互市ノ料モ饒ニ成、旁以國家ノ大益トス可、（下略）[320]
> En étendant notre emprise, nous pourrons y établir un gouvernement et récolter les bénéfices et nous étendre jusqu'à l'est du pays. Les nombreux produits pourront être acheminés par mer pour les besoins du peuple, ou mis de côté à l'est pour pallier des famines, ou vers d'autres ports pour être échangés ailleurs dans le pays. Ceci induira des bénéfices pour notre pays (國家ノ大益[321]) […].

Naka.i prône ici la mise place d'une antenne gouvernementale. Celle-ci pourrait entre autre garantir la mise en place de réserves en cas de mauvaises récoltes, de catastrophes naturelles ou de famines ; le spectre de la famine de 1783 est encore présent. La proximité géographique des régions les plus touchées par celles-ci et de l'île d'Ezo sont sans doute pour beaucoup dans cette facette physiocrate de son argumentation. Par ailleurs, la mise en commun et la redistribution sous l'égide shogunale de ressources agricoles et minières est sans doute également issue d'une volonté d'éradiquer de telles plaies. Le mot *kokka* ici ne semble pas désigner un fief particulier, mais plutôt le Japon shogunal dans son intégralité.

[319] NAKA.I Chikuzan, annoté par SUGANO Kazutarô, *op.cit.*, p.127-128
[320] *Ibid.*, p.127-128
[321] *Ibid.*, p.128

(iii) Une histoire de famille : les origines d'une théorie du pare-feu, développée par Naka.i Riken

Pour étayer ses propos, et à la manière de ses prédécesseurs, Naka.i revient ensuite sur l'histoire de l'île et sur la soumission des Emishi, qui prit un millénaire et un siècle jusqu'à la pacification après les troubles de la « Seconde Campagne des trois Ans » (*Go sannen no eki* 後三年の役[322]) à la fin des années 1080. Il précise que comparé à ces campagnes, le matage des rebellions auxquelles eut affaire l'ancêtre des Matsumae n'est rien (夫に比すれば、松前の先祖の世乱に乗じて夷域を切開しは、遙に易き事也[323]). Toutefois, il ajoute :

> 今ノ蝦夷ハ域外ノ事故、是ヲ奏皇漢武ノ辺ヲ開タル如クス可ニ非ズ、唯互市務ヲ置テ管轄スル計ノ事也、若北狄ノ寇大ニ至事アラバ、府ヲ撤シテ引取テ済可、何モ国ノ恥トスルニ足ズ、初ヨリ屯戍ヲ設ケテ、夷壌ヲ衛ルニ非ザレバ、引取事何モ卑怯トスベカラズ、又絶域ノ事ナレバ、斯ル時応援ヲ議シ我国ヲ労シテ其地ヲ争フ杯云事決シテ有ベカラズ、蝦夷若外狄ニ奪レタラバ、又夷狄ト互市ヲ通ジテヨクバ通ジ、絶シテヨク絶ス可、是等ハ皆度外ニ置可ノミ。
>
> Du fait qu'Ezo est actuellement un pays en dehors du territoire, ce n'est pas comparable à l'ouverture pratiquée par le premier empereur des Qin et l'empereur Wu des Han ; il s'agit ici simplement d'établir un commerce mutuel et projeter d'établir un contrôle juridictionnel. En cas d'invasion des barbares du nord, il faut que le gouvernement se retire, cela n'engendrera aucune honte que ce soit. Du fait que, dès le départ, nous n'y avons pas envoyé de troupes, ou protégé nos bases, il n'y a aucune couardise à se retirer. Par ailleurs, le fait que ce soit un pays lointain, son maintien dans notre giron nécessite du soutien, du travail, et nous oblige à éviter un conflit, car si Ezo est envahi par des barbares de l'étranger, il sera bien temps de décider s'il faut rompre ou non les relations commerciales.

Une nouveauté apparaît ici. Naka.i affirme que dans l'éventualité d'une intervention russe, le Japon ne perdrait pas la face en se retirant, du fait qu'aucun véritable effort de préparation militaire n'y a été entrepris. En ce sens, un développement commercial et agricole est souhaitable, toutefois sans entreprise de défrichage massif, ni déploiement de troupes, ni ouverture de quelconque relation avec la Russie, avant que celle-ci ne se montre menaçante. Si jamais les Russes font part d'un intérêt militaire pour l'île, il s'agit de se retirer, sans honte, et de réfléchit -a posteriori- de la meilleure marche à suivre. On remarque d'ailleurs, qu'il emploie les mots *ikigai* (« région extérieure ») quand il souhaite mettre en exergue son voisinage et *zetsuiki* (« terre lointaine ») quand il évoque la menace. D'après Inobe Shigeo, on a affaire ici à une théorie de renonciation (*hôki ron* 放棄論)[324]. Il nous semble également que l'on a affaire à un succédané de théorie d'une île-tampon, dans le sens où aucune transformation d'ampleur n'est accomplie, où le shogunat se contenterait d'assainir et d'améliorer des potentiels préexistants (assainissement du commerce, éducation des Aïnous, mise en valeur agricole), tout en se réservant le droit de quitter l'île au besoin. En cela, il s'approche de l'avis de son jeune frère Naka.i Riken 中井履軒 (1732-1817).

D'après Koyasu Nobukuni, contrairement à son frère aîné, Riken épouse le mode de vie social d'un simple savant « indépendant », ermite qui fait du monde un lieu de retraite, tout en portant un regard critique sur les interprétations « officielles » touchant les Classiques et les

[322] NAKA.I Chikuzan, annoté par SUGANO Kazutarô, *op.cit.*, p.129
[323] *Ibid.*, p.129
[324] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.159

Livres confucianistes[325]. Bien qu'il aide son frère à diriger le Kaitokudô, et qu'il lui succédera à sa mort, il ouvre sa propres école. Par ailleurs, il refuse de rencontrer Matsudaira. Plus extrême que son frère dans ses positions concernant le septentrion, il se fait l'avocat d'une théorie du pare-feu (*hiyokeron* 火よけ論), foncièrement incompatible avec l'ouverture ou le développement d'Ezo. Aux alentours de 1799, il s'exprime ainsi sur le sujet :

> 只恐るべきは北地也。津軽、松前の間十里にたらず、蝦夷地三百里を過ぎて、ソウヤより唐太の間、又十里許（中略）然るにつひに来寇せざるものは、幸いにして夷地不毛人少なく山高く、平地村里稀にして、禽獣と居り鹿豕と遊びて、只今日の口を糊するのみして、古より主をいへるはなし。酋長といへるも、松前候に属従して（中略）是則夷地不毛にして、文盲頑愚なるは日本の幸いとす。北風や日本の日除蝦夷が島と、よくいふと謂べし。[326]
>
> La seule chose dont il faut avoir peur, c'est le nord. Il n'y a que dix *ri* entre Tsugaru et Matsumae, une fois parcourus les 300 *ri* d'Ezo, il n'y a de nouveau que dix *ri* entre Sôya et Sakhaline. […] Pour l'instant personne n'y est venu dans un but invasif, et fort heureusement les terres sont stériles, les habitants peu nombreux, les montagnes élevées, les plaines et les villages rares et épars, les animaux grouillent, les cerfs et les sangliers pullulent, on peut à peine y survivre, et donc c'est un pays sans maître. Si on veut vraiment parler de maître, l'île est soumise au seigneur de Matsumae […]. Une terre d'Ezo stérile, et des habitants illettrés et stupides, voilà une source de bonheur pour le Japon. Il est bon de dire que l'île d'Ezo est le rempart contre les vents du nord et les incendies.

Il insiste sur les conséquences d'une ouverture :

> 然るに今此国を開き、田畑を開発し、和人多く渡りて、宝貨充満し、教育する時は、夷地不毛にあらず、又頑愚にあらずして、終に豊饒文才の地となるべし。（中略）願くは蝦夷地を其儘差置れ、不毛の島嶮を以、北風を防ぎ給はば、来寇の憂あるべからず。[327]
>
> A partir du moment où l'on ouvre le pays, où l'on construit des rizières et on plante des cultures, où l'on envoie des Japonais en grand nombre, où l'on envoie des capitaux en quantités suffisantes, où l'on éduque les indigènes, Ezo ne sera plus une terre stérile, peuplées d'idiots, elle deviendra une terre prospère et cultivée. […] Je vous en implore, laissez Ezo telle quelle, grâce à son aspect stérile et escarpé, elle nous protégera des vents du nord, et nous n'aurons plus de quoi avoir peur.

Par la suite, après la prise de contrôle shogunal direct, il poussera pour rendre sa gestion à Matsumae (*Matsumae-shi fukuryô-ron* 松前氏複領論) en 1806[328].

> 此後商船の蝦夷地方にゆくことを禁断すべし、（中略） 松前も粛慎の地なり、わが日の本の域にあらず、（中略） 大抵不毛の地無人の堺ともいふべし、これわが国の大利なり、俚詞に『北風や日本の火よけ蝦夷が島』といへるまことにあたれり、さるを今更経営して人民繁昌なさしめんとするは大なる失策なめり (年成録)
>
> Dorénavant, il faut interdire aux navires de commerce de se rendre à Ezo […] que Matsumae même devienne la terre des Mishihase, et que cela ne fasse plus partie de notre territoire […] il faut dire que c'est un terre plutôt stérile et inhabitée, et ceci est à notre avantage, et ce que dit le dicton est vrai : « Vent du Nord et Rempart du Japon, l'île d'Ezo » et si nous prenions le

[325] KOYASU Nobukuni, *op.cit.*, p.341
[326] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.159
[327] *Ibid.*, p.160
[328] *Ibid.*, p.161

contrôle (nous occupions de la gestion) de ce territoire maintenant, dans le but que les gens y fleurissent, ce serait une très mauvaise mesure. (*Registre des années*[329])

Les deux frères Naka.i –chacun à leur manière- prônent une sorte d'immobilisme : un « immobilisme du moindre effort » pour Chikuzan, qui a pour objectif d'améliorer la vie des marchands et des Aïnous présents sur l'île, et du peuple japonais dans son ensemble, et une « immobilisme défensif » pour Riken, qui cherche à prévenir une quelconque provocation des velléités expansionnistes russes en s'assurant que l'île reste aussi sous-développée que possible. En cela, l'un comme l'autre s'opposent à un lettré passionné de longue date par la gestion septentrionale en la personne de Honda Toshiaki.

(3) Le changement radical : Honda Toshiaki et Mogami Tokunai

Comme nous l'avons vu précédemment, d'après Wada Toshiaki, Honda Toshiaki 本多利明(1743-1821)[330] fait partie des hommes qui « ont brisé l'illusion du sakoku » ; d'après Takakura Shin.ichirô, son premier écrit (les *Notes glanées sur Ezo* (*Ezo shûi* 蝦夷拾遺[331])), fait basculer l'opinion publique pour une amélioration des défenses contre les Russes et le développement de l'île[332]. Nous souhaiterions ici revenir sur ce personnage brillant et ses œuvres, déterminantes pour la gestion septentrionale du début du 19ème siècle.

(i) Le « professeur barbare du nord » (北夷先生 *hoku-i sensei*)

Comme le souligne l'un de ses principaux biographes, Donald Keene, les informations personnelles relatives à Honda sont peu nombreuses. Il naît en 1744, le fils cadet d'un guerrier –probablement désargenté[333]- de la province d'Echigo (actuelle département de Niigata). Dès son plus jeune âge, il se serait intéressé aux questions septentrionales du fait de contacts avec

[329] Nous reprenons ici la traduction de Herman Ooms pour le *Nenseiroku* 年成録. OOMS Herman, « Logique des idées et logique de la pratique », dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.146

[330] A de nombreuses reprises, et en particulier dans les documents shogunaux, on trouve la graphie suivante : 本田. En outre, dans le livre d'Anna Beerens, il apparaît sous l'apellation Honda Toshiakira. BEERENS Anna, *Friends, Aquaintances, Pupils and Patrons – Japanese intellectual life in the late eighteenth century : a prosopographical approach* (Amis, connaissances, maîtres et disciples – La vie intellectuelle au Japon à la fin du 18ème siècle : une approche prosopographique), Leiden, Leiden University Press, 2006, p.108

[331] Il existe deux ouvrages portant ce nom. Le premier est le rapport de l'expédition de 1785-1786, le second est un traité écrit par Honda Tohiaki en 1789.

[332] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.50

[333] HORIUCHI Annick, « Honda Toshiaki (1743-1820) ou l'Occident comme utopie » dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.416

des pêcheurs et saisonniers se rendant régulièrement à Hokkaidô ; il semble qu'il soit parfois parti en mer avec eux[334].

> 五十歳之今日迄も開發之仕方晝夜心底不相離工夫相凝罷在候。[335]
> Jusqu'à aujourd'hui, à mes cinquante ans, je réfléchis de toute mon âme nuit et jour sans faillir à des moyens pour développer [ces terres][336]

Il se rend Edo à l'âge de dix-huit ans, où il commence à étudier les mathématiques, l'astronomie, les sciences calendaires et l'escrime. A vingt-trois ans, il ouvre sa propre école, préférant cependant voyager, de manière à étudier la géographie régionale et s'entretenir avec des personnes d'origines sociales variées. Sa propre précarité et les conditions de ses pérégrinations le mettent parfois en contact avec des bandits de grand chemin ainsi que d'innombrables voyageurs, mais aussi avec des populations pauvres. Ses voyages le rendent témoin de la misère et la pauvreté, mais surtout de la famine et de ses conséquences dramatiques. Ceci le pousse à vouloir mettre en place des mesures pour améliorer les conditions de vie de ses concitoyens. Il envisage l'ouverture du commerce comme l'une des solutions possibles, un développement de la science de la navigation comme l'un des moyens d'y parvenir. Pour s'initier à celle-ci, il se lance donc dans l'étude d'ouvrages occidentaux sur le sujet et s'initie à la langue hollandaise[337]. De ce fait, il devient familier du cercle des *rangakusha* sans pour autant partager leurs compétences linguistiques. Ses correspondances les plus assidues sont celles qu'il échange avec les lettrés du fief de Mito Tachihara Suiken 立原翠軒 (1744-1823)[338] et son disciple Komiyama Fûken 小宮山楓軒 (1764-1840)[339]. Tachihara est l'administrateur du bureau des archives historiques du fief de Mito, lié aux problématiques de domination d'Ezo depuis le passage de Mitsukuni. Ace titre, il est préoccupé par la gestion de l'île ; en effet, dans une lettre adressée à Matsudaira Sadanobu au 6ème mois de 1787, Tachihara a exposé ses « trois tourments pour le pays » (*tenka no san taikan* 天下の三大患), parmi lesquels se trouve la menace septentrionale.

Son intérêt et sa véhémence pour les questions de développement septentrional lui ont valu le surnom de « professeur barbare du nord » 北夷先生 (*hoku-i sensei*). Le premier biographe de Honda est son disciple, Kôno Michiyoshi 河野通義 (1791-1851)[340] ; il rédige le *Récit de conduite du professeur Honda Toshiaki* (本多利明先生行状記 *Honda Toshiaki sensei*

---

[334] HONDA Toshiaki, « Ezo kaihatsu ni kansuru jôsho » (Opinion écrite concernant le développement d'Ezo) dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.321

[335] *Ibid.*, p.321

[336] La traduction en français de la traduction en anglais proposée par Donald Keene est la suivante : « De cette époque jusqu'aujourd'hui, à cinquante ans passés, je n'ai eu de cesse nuit et jour de réfléchir à des moyens de développer cette région. KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, p.91-92

[337] *Ibid.*, p.92

[338] Tachihara Suiken 立原翠軒 (1744-1823): Guerrier du fief de Mito, il relance l'édition de l'*Histoire du Grand Japon* (*Dainipponshi* 大日本史), commencée par Tokugawa Mitsukuni 徳川光圀 (1628-1700). Il est associé à l'émergence de l'Ecole de Mito 水戸学, à partir des années 1789-1801, elle-même à l'origine des bases théoriques du mouvement *sonnô jôi*. Très intéressé par les questions de gestion septentrionale, en 1793, il envoie son disciple Kimura Kenji 木村謙次 à Matsumae.

[339] KEENE Donald, *op.cit.*, p.93

[340] D'après Donald Keene, il s'agit d'Uno Yasusada et de son *Honda sensei gyôjô-ki* 本多先生行状記.

gyôjô-ki) en 1816 -donc du vivant de son professeur- où il affirme que ce dernier s'est rendu au Kamtchatka en 1784. Cette information n'est pas contestée par Honda, mais n'est attestée par aucun document[341]. Honda obtient des informations précieuses sur Ezo grâce à son disciple, Mogami Tokunai, qui le remplace à sa demande lors de la mission d'enquête de l'ère Tenmei en 1785-86[342]. Honda se rend lui-même dans le nord en 1801, mais l'écrit relatif à son voyage, le *Journal d'une traversée des mers* (*Tokai nikki* 渡海日記)[343], se concentre sur des informations quantitatives et chiffrées, dénuées de tout enthousiasme et de toute réflexion ; il semble refléter sa désillusion face à une région qui l'a longtemps fait rêver[344]. A la fin de sa vie, en 1810, il quitte le fief de Kaga après un an et demi en tant que conseiller aux affaires étrangères (*gaikoku goyô* 外国御用), et se consacre à l'enseignement, et voyage dans le Mutsu, le Hitachi, et Ezo en effectuant des relevés géographiques et sur les ressources naturelles. Parmi ses élèves, on trouve de fervents avocats de l'ouverture septentrionale tels que Zeniya Gohei 銭屋五兵衛 (1773-1852)[345].

(ii) Une argumentation logique et mathématique imparable, mâtinée d'une admiration pour l'Occident

Aujourd'hui c'est sans nul doute son profil d'économiste qui est de loin le plus marqué et le mieux connu[346]. Auteur de projets de réforme politique (*keiseiron* 経世論, ou *keikokuron* 経国論) à l'instar de Naka.i Chikuzan, ses ouvrages les plus célèbres sont ses *Contes d'Occident* (*Sei.iki monogatari* 西域物語) et ses *Mesures secrètes pour gouverner* (*Keisei hisaku* 経世秘策)[347], datant tous les deux de 1798. D'autres ouvrages se penchent sur l'économie et les relations avec l'étranger : *Discours à propos de la conduite naturelle d'un pays* (*Shizen chidô no ben* 自然治道之弁) en 1795[348], *Des pays étrangers* (*Ikokuwa* 異国話) autour de 1800, *Remarques inconsidérées sur l'économie* (*Keizai hôgen* 経済放言) après 1801. Il est intéressant de noter l'antériorité de la plupart des écrits concernant les questions septentrionales, bien moins connus : les *Notes glanées sur Ezo* (*Ezo shûi* 蝦夷拾遺[349]) de 1789,

[341] KEENE Donald, *op.cit.*, p.93
[342] FUJITA Satoru, *Kinseikôki seijishi to taigaikankei* (Histoire politique de la fin de l'époque pré-moderne et relations internationales), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 2005, p.192
[343] HONDA Toshiaki, « Tokai nikki » (*Journal d'une traversée des mers*), dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.287-291
[344] KEENE Donald, *op.cit.*, p.93
[345] Zeniya Gohei 銭屋五兵衛 (1773-1852): commerçant issu d'une famille prospère de changeurs (*zeniya*) du fief de Kaga se spécialisant dans le transport de marchandises par les *kitamaebune*. Au faîte de son commerce, il possède près deux cents bateaux. Il prône une ouverture commerciale en territoire aïnou et à Itouroup. Sur l'île de Rebun, où il aurait pratiqué un commerce de contrebande avec les Russes, une stèle a été érigée à sa mémoire. Il meurt écroué, après avoir été accusé de mauvaise gestion dans l'assèchement du marais de Kahoku.
[346] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2002, p. 411-412
[347] Pour le premier des deux ouvrages, nous utiliserons la traduction proposée par Annick Horiuchi. Toutefois, la traduction du second ouvrage semble faire débat. On trouve en effet : Mesures secrètes pour réformer le monde (Horiuchi), A Secret Plan of Government (Keene), Plan secret sur l'économie (Hérail).
[348] A ce sujet, voir MIYATA Jun, « Honda Toshiaki no keizai shisô – Kansei nananen seiritsu no 'Shizen chidô no ben' no sôgôteki kenkyû » (La pensée économique de Honda Toshiaki – La rédaction en l'an 7 de l'ère Kansei de « Shizen chodô no ben »), *Asia Japan Journal*, n° 5, 2009, p.19-41
[349] Il existe deux ouvrages portant ce nom. Le premier est le rapport de l'expédition de 1785-1786, le second est un traité écrit par Honda Toshiaki en 1789.

les *Vues sur le développement d'Ezo* (*Ezo tochi kaihatsu guson no taigai* 蝦夷土地開発愚存之大概) et la *Situation actuelle chez les barbares rouges* (赤夷動静 *Seki.i dôsei*) de 1791, l'*Opinion écrite concernant le développement d'Ezo* (*Ezo kaihatsu ni kansuru jôsho* 蝦夷開発ニ関スル上書) en 1792, mais aussi sa *Chronique secrète et interdite des côtes du nord* (*Hokuhen kimpi roku* 北辺禁秘録)[350] en 1795 et *Connaissances sur la province des côtes du nord* (*Ezodô chiben* 蝦夷道知邊) en 1800. C'est sur ces ouvrages que nous nous pencherons plus particulièrement ici.

Inobe Shigeo résume ainsi les arguments de Honda dans son propos sur la gestion septentrionale (on pourra consulter le schéma 4 de l'annexe XIX) : pour bien gouverner un pays, il faut le rendre prospère, pour cela il s'agit d'accumuler de l'or, de l'argent et du cuivre, soit en le produisant, soit en échangeant des denrées intérieurs contre les métaux précieux des autres pays. Pour ce faire, il n'y a pas d'autre voie que l'ouverture commerciale, celle-ci nécessite des connaissances en navigation maritime du fait de l'insularité japonaise, qui elles-mêmes rendent nécessaire l'exploration maritime. Cette dernière serait à son tour rendue possible par une accumulation de connaissances en astronomie et en géographie[351]. En bon avocat de la révolution copernicienne au Japon[352], Honda Toshiaki est un fervent admirateur de l'Occident, qui possède ces connaissances, et en particulier de la Russie. Il ne cache pas que les pays occidentaux auxquels il fait référence dans ses ouvrages ont valeur de modèle, et que ses écrits visent précisément à susciter une adhésion en leur faveur[353]. Il loue le pragmatisme du système d'écriture alphabétique et admire autant qu'il se peut la religion catholique, tout en gardant certainement en tête le précédent Hayashi Shihei, que nous aborderons d'ici peu. Toutefois, comme dans le cas de ce dernier, une telle admiration est moins l'objet d'une véritable connaissance théologique que d'une association simpliste entre la prospérité d'un État et sa religion. A contrario, il se montre parfois très sévère par rapport à son pays natal, comme dans ses *Contes d'Occident* (*Sei.iki monogatari* 西域物語), traduits en partie par Donald Keene :

> En général, on pourrait dire que le Japon est au point mort, alors que la Russie avance. Du fait de notre inaptitude en toute chose, la Russie est devenue le maître du Kamtchatka aux dépens d'un Japon immobile. La raison pour laquelle les barbares des îles à l'est, à l'ouest, au sud et au nord du Kamtchatka semblent tous être attirés comme des fourmis par la douceur de l'ordre russe est que les Russes ont mis à profit leur millénaire et demi d'expérience de luttes et de labeur[354].

À ses débuts, Honda se cantonne aux questions de domination septentrionale et son premier écrit les concernant se veut informatif et pédagogique, car en très grande partie

---

[350] Disponible en version numérisée en suivant ce lien : http://www2.lib.hokudai.ac.jp/cgi-bin/hoppodb/kyuki.cgi?id=0A027290000000000&page=1&lang=0&title=%E5%8C%97%E8%BE%BA%E7%A6%81%E7%A7%98%E9%8C%B2%20%2F%20%E6%9C%80%E4%B8%8A%E5%BE%B3%E5%86%85, consulté le 30 août 2013. Ce site le présente comme un écrit de Mogami. Il n'est pas impossible que ce dernier et Honda ait travaillé dessus conjointement.

[351] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.170

[352] La première mention qui en est faite date d'une conversation entre Miura Baien et un interprète de Nagasaki en 1778. Shiba Kôkan l'apprend une décennie plus tard. Des mentions apparaissent dans les écrits des lettrés dès 1796.

[353] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2002, p.414

[354] KEENE Donald, *op.cit.*, p.83

inspiré par les notes de son disciple Mogami et le rapport d'expédition compilé par Satô et ses collègues, que Mogami lui a fait parvenir à leur retour en 1786 des « frontières du pays des Ezo, île subordonnée à notre règne » (本朝の属島蝦夷国界御見届御用被仰出たり[355]). Honda a d'ailleurs repris le titre du rapport original de Satô.

① Les *Notes glanées sur Ezo* (*Ezo shûi* 蝦夷拾遺)

Clairement inspirées par les premières *Notes*, les secondes sont achevées au 11ème mois de 1789 ; pour des raisons que nous développerons dans la partie suivante, elles ne seront publiées - et donc rendues accessibles au grand public- qu'un demi-siècle plus tard, en 1843. Ces *Notes* comportent plusieurs parties intitulées : « Une fois l'ouverture et le développement des terres d'Ezo achevés, elles deviendront un pays prospère » (蝦夷土地開発成就して良国と可成事), « Rumeurs ancrant dans l'esprit des gens du commun des pays chauds » (暖国の庶庸人胸中の世話), « Paroles des livres étrangers traduits » (蛮書翻訳の世話) et enfin « Rumeurs confirmées » (証ある世話). On peut y déceler une première ligne argumentative ; tout d'abord, il semble vouloir s'adresser à un public néophyte et relativement, auquel il cherche à s'adapter en procédant à une vulgarisation de ses connaissances. Il s'attaque aux idées préconçues des gens du commun (*sewa* 世話), et leur permet d'accéder à un savoir étranger –souvent avili, mais dont certains contenus se trouvent confirmés. Ses sources sont donc à la fois les résultats de la mission de l'ère Tenmei à laquelle a participé Mogami, mais aussi ce qu'il a pu retenir des livres étrangers traduits par les *rangakusha*.

Plutôt que d'effectuer une traduction intégrale, nous nous proposons de revenir sur les informations et les arguments importants ou inédits dans le propos Honda. On perçoit dès les premières lignes son envie de remettre en question les postulats de départ, sous la forme d'idées préconçues de la majorité des gens sur l'île et ses habitants :

> 都て庶人のおもはく、蝦夷の土地ハ雲霧深くして湿地なれは、住み馴さる日本の人抔は中々以て住居なりがたき土地なり（中略）夷狄といへば実に獣類のことくに思ふもの多き[356].
> Les gens du peuple pensent que les terres d'Ezo sont enfouies sous les nuées et les brumes, recouvertes de marais, et qu'elles sont des terres où pourraient difficilement habiter des Japonais qui n'y seraient pas habitués. […] Nombreux sont ceux qui pensent que les barbares sont de la même espèce que les animaux.

L'hypothèse de Honda est que les Aïnous peuvent être civilisés, les terres développées et peuplées. Pour le démontrer, il reprend tout d'abord une argumentation historique, devenue semble-t-il presque canonique dans ce type d'écrit et déjà utilisée par nombre de ces prédécesseurs : le Japon a développé les régions orientales et septentrionales depuis les temps anciens. Pourtant, Honda s'en détache vite pour présenter des arguments nouveaux, relatifs aux latitudes. Il met en exergue que ce n'est pas la latitude d'Ezo –similaire à celle de Pékin

[355] HONDA Toshiaki, « Ezo shûi » (Notes glanées sur Ezo), dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.296
[356] *Ibid.*, p.298

(中華北京の北極出地に等し[357])- qui empêche son développement, mais sa faible population, ainsi que son manque de terres défrichées (土地に人民乏しくして耕作の地面無故[358]). On découvre ici ce qui devient par la suite un argument-clé pour l'ouverture des pays septentrionaux chez Honda : la latitude. Comme le souligne Annick Horiuchi, il énonce l'idée qu'à latitudes égales, les climats sont égaux, de même que les potentiels de développement[359]. Dans cette optique, il s'étonne que ces terres septentrionales n'aient pas attiré les convoitises du Japon, non seulement du fait de leur potentiel agricole, mais aussi de leur position stratégique.

> 雲霧は元来土地より発生するものなれば、蝦夷土地の諸島の四方各国皆開業なりて良国となりて人民充満すれば、其国々より土地発散の水と脱、悉く雲霧となりて蝦夷土地に群り集り夏中地面を蔽ふ。（中略）御領私領神社領に毎年死刑を行ふべき罪人を委しく助命せしめ、左遷の士をも倶に蝦夷土地に送り遣し、これに監副の明吏を加へて守護なさしめ、能く能く蝦夷の土人を教育せしめ[360]（中略）山岳の渓水を導、或は井を堀、溝を穿ち用水の流行等の便利を量りて田畑を懇耕して、百穀蒔植、農業を為さしめば終には良田畑となる事慥なり、依て鍛治木匠を始に遣し諸職人も追々替りて家宅器材等の制作あるべし[361]
>
> Comme les nuages et le brouillard se forment naturellement dans ces régions, si l'on défriche et développe toutes les terres de toutes les îles Ezo, elles deviendront prospères ; si on les peuple suffisamment, on se débarrasse de l'excès d'humidité dans la terre qui devient alors des nuages et du brouillard, puis on rassemble les gens et on défriche les terres pendant l'été. […] Il faut épargner les condamnés à mort des domaines shogunaux, domaniaux et des temples et sanctuaires, et les envoyer –ainsi que les guerriers remerciés- dans les terres d'Ezo, accompagnés de responsables shogunaux pour les surveiller et les protéger, et bien éduquer les indigènes. […] Il faut trouver des sources dans les montagnes, creuser des puits, et construire des canaux en calculant où doit aller l'eau, puis défricher et construire des rizières, y planter de nombreuses espèces, pour arriver à obtenir une prospère terre agricole. Si l'on y envoie d'abord des forgerons et des bûcherons, pour ensuite envoyer les personnes de toutes sortes de professions, il sera possible de construire des habitations grâce au matériel [élaboré par eux].

Si nombre des prédécesseurs de Honda ont déjà émis la possibilité de défricher et de cultiver les terres d'Ezo, aucun ne s'est penché sur des considérations météorologiques et agronomiques, ou évoqué la nécessité de trouver des sources et de pratiquer l'irrigation. Honda va plus loin dans la mise en place des mesures de défrichage, en proposant une sorte de « check-list » logistique extrêmement précise, dont dépend la faisabilité du projet d'ouverture et de rentabilisation. Celle-ci dépend également de la relance l'industrie minière, stoppée par le fief suite aux soulèvements de « Shamush'ain Shausen »[362], et de l'éducation des autochtones. Cette dernière passerait par l'instruction des chefs de villages en lois (法令) et en sciences calendaires (民間暦), menant ainsi à leur imprégnation de la Voie de l'Homme, et à la prospérité du pays (人道を染り、良民となり良国となるべきなり[363]).

Après ce rapide préambule, Honda évoque la question russe, en soulignant sa présence dans les Kouriles depuis le début des années 1720. Il se sert des informations récoltées par son

[357] HONDA Toshiaki, « Ezo shûi » (Notes glanées sur Ezo), *op.cit.*, p.299
[358] *Ibid.*, p.299
[359] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2002, p. 424
[360] HONDA Toshiaki, « Ezo shûi » (Notes glanées sur Ezo), *op.cit.*, p.301
[361] *Ibid.*, p.301
[362] *Ibid.*, p.300
[363] *Ibid.*, p.302

disciple Mogami auprès des Russes d'Itouroup, qu'il cite. Il mentionne *Musukuba*, capitale de la *Worosha*, le pays d'Okhotsk à l'est, le *Kamusaska* encore plus à l'est, le pays des Mandchous au sud-ouest d'Okhotsk –d'où viennent les brocarts d'Ezo-, et le pays des Santan –d'où proviennent les perles bleues. Il en profite pour préciser que c'est le peuplement de ces régions qui les a rendues prospères (如此四方各国人民充満して皆良国となりたり)[364]. Il évoque aussi Sakhaline, que lui-même nomme Karafuto et qui se dit au Japon « Ezo lointain occidental » (*Nishi oku-Ezo* 西奥蝦夷)[365]. Au nord de l'Asie de trouve la *Siperia* -jusqu'à récemment appelée « la Tartarie »[366]- sous contrôle de guerriers et d'administrateurs chinois relégués. Les Russes sont parvenus à les soumettre en leur venant en aide militairement, par la confiance et le respect (国中の万人尊信伏従せしといへり[367]).

Pourquoi les Russes ont-ils entrepris un pareil projet ? La latitude du Kamtchatka étant la même que celle de la Hollande -étalon européen de l'époque-, leurs capacités de productions sont égales (此土地北極出地五十四度気候凡阿蘭陀に等し、諸土産も又同じかるべし[368]). Le Kamtchatka en devient donc une terre désirable. Toutefois les îles d'Ezo (蝦夷の諸島) sont considérées au Japon comme un pays froid et difficile à peupler (寒国にて人民の住居成がたきと云[369]), postulat qui est démenti par le fait avéré que les lois russes y sont diffusées, les indigènes éduqués, les terres rebaptisées et le défrichage entrepris, d'île en île en partant du Kamtchatka (カムサスカ国より連属の諸島)[370]. Il convient, donc pour le Japon, de se montrer ferme et légitime :

> 今の内日本国の猛威をもって武威を布くに於ては、忽ちに島々の土人伏従して日本の法令を守るべきなれば、魯西亜口の十五島の内と、山丹口の唐太島西北の海辺に関所を建、異国と日本の境界ありて、要害堅固にあり度所也。[371]
> Il faut à présent déployer l'autorité japonaise en se montrant agressif, soumettre les indigènes des îles et protéger les lois japonaises ; il faut installer des postes-frontière dans les quinze îles donnant sur la Russie et la côte nord-ouest de Sakhaline, qui donne sur Santan, pour marquer une séparation entre les Japon et l'étranger, et en faire une position stratégique forte.

Honda souligne que ceci est d'autant plus important que l'île sous contrôle de Matsumae et Sakhaline mises ensemble font environ la taille du Japon (松前所在の島と此唐太島の両島にては、凡日本の広さに近るべしといえり)[372]. Honda se permet ici de critiquer le pouvoir qui n'épargne pas ses sujets, et gâche l'opportunité de s'approprier des terres fertiles. Il s'agirait d'épargner les petits criminels et de les envoyer occuper le nord. En outre, il n'y a qu'un « système effarant qui laisse un tel pays, immense et plein de richesses, et qui gâche la vie d'un homme –précieux membre du pays- qui a commis un menu larcin » (如此の良知の大国を空しく捨置て、大切なる国民を僅の小罪を以て一命を裁は勿体なくも恐ろしき制度なり[373]).

---

[364] HONDA Toshiaki, « Ezo shûi » (Notes glanées sur Ezo), *op.cit.*, p.303
[365] *Ibid.*, p.303
[366] A notre connaissance, il s'agit de la première occurrence de ce terme dans un ouvrage japonais. Honda tire sûrement ce toponyme d'un ouvrage étranger traduit, mais nous ignorons lequel.
[367] HONDA Toshiaki, « Ezo shûi » (Notes glanées sur Ezo), *op.cit.*, p.309
[368] *Ibid.*, p.302
[369] *Ibid.*, p.303
[370] *Ibid.*, p.303
[371] *Ibid.*, p.304
[372] *Ibid.*, p.304
[373] *Ibid.*, p.304

Avant de clore son propos, Honda revient sur des informations qu'il a obtenues de Mogami et qu'il se contente de commenter. Il effectue une curieuse parenthèse nutritive où il explique que la vie dans un pays septentrional sous-entend des vêtements d'hiver, des habitations d'hiver et de la nourriture d'hiver (冬衣冬宅冬食[374]), cette dernière sous-entend à son tour la prise quotidienne de trois repas, dont l'une des bases principales est la consommation de graisses animales[375]. Enfin, il semble vouloir faire étalage de son érudition en évoquant des informations glanées dans les traductions de livres étrangers (les distances entre le cap Nokkamappu et Kounachir, entre celle-ci et Ouroup, entre cette dernière enfin et Itouroup), dans les rapports de Mogami. En 1772, une soixantaine de Russes s'y sont installés, en particulier pour pêcher la loutre de mer, dont « la peau sert de décoration à leur élites » (ラッコの皮は彼国の官服の飾に用ゆるといっへり[376]). Les Aïnous d'Ouroup, d'après leur chef Happ'ainu, sont sous l'autorité du *Kamoi* (le seigneur de Matsumae) et donnent leurs prises en loutres de mer au *nishpa*, c'est-à-dire le directeur du magasin du *basho*[377]. Il évoque ensuite l'équipage de Takeuchi Tokubê du village de Sa.i, naufragé au Kamtchatka en 1744. Honda est ainsi le premier à évoquer les naufragés du Taga-maru. Il a sans doute appris leur existence par Mogami, qui l'a à son tour appris des Russes rencontrés sur Itouroup, qui l'ont à leur tour entendu des Aïnous des Kouriles.

Ce premier écrit constitue un surprenant mélange entre des arguments issus d'une logique ancienne concernant l'expansion septentrionale historique et des arguments nouveaux se voulant scientifiques, représentés par cette sorte de « loi de la transposition latitudinale », entre des informations inédites concernant des naufragés japonais en Russie et des considérations très pragmatiques concernant les techniques de riziculture ou les apports nutritifs adaptés, le tout entrecoupé de critiques acerbes contre le système (*seido* 制度). Si une certaine logique peut être décelée à l'intérieur des arguments eux-mêmes, Honda développe son propos à la manière de ses prédécesseurs, c'est-à-dire en proposant des blocs thématiques sans véritable développement logique entre eux. En outre, il faut attendre son écrit suivant pour qu'il développe véritablement son concept de « devoir envers le pays » (*kokumu* 国務), prémisse à son traité de gouvernement.

Il peut paraître étonnant que les *Notes* de Honda, qui ne s'est pas rendu à Hokkaidô, précèdent de près d'un an la mise en forme des notes personnelles de Mogami. On peut imaginer que l'origine de ce retard est liée à l'assignation à résidence d'Aoshima et de Mogami, à la suite d'accusations de collusion avec les Matsumae à la fin 1789. Si les deux écrits n'ont pas été rédigés conjointement, du moins les discussions entre Honda et Mogami relatives à leurs contenus respectifs transparaissent à travers des similitudes de fond comme de forme. Mogami adopte la « théorie des latitudes » de Honda, qui à son tour s'inspire de l'égalitarisme entre Aïnous et Japonais de Mogami. Nous nous proposons à présent de revenir brièvement sur le contenu des notes de Mogami, ainsi que sur sa personne.

[374] HONDA Toshiaki, « Ezo shûi » (Notes glanées sur Ezo), *op.cit.*, p.305
[375] *Ibid.*, p.307
[376] *Ibid.*, p.309
[377] *Ibid.*, p.310-11

(iii) Des inspirations croisées : les *Notes sur Ezo* (*Ezo sôshi* 蝦夷草紙) de Mogami Tokunai

Mogami Tokunai 最上徳内 naît Kô Genkichi Tsunenori 高元吉常矩 dans une famille de paysans producteurs de tabac dans le village de Mogami Tateoka, dans le district de Murayama, en Dewa en 1755. Jeune homme brillant, il travaille dans un commerce dans l'espoir de pouvoir entreprendre par la suite des études de médecine. A la mort de son père en 1781, il part pour Edo où il devient le disciple de Kushihara (Naga.i 永井) Masamine 串原正峯[378], et par l'intermédiaire duquel il rencontre Honda ; ce dernier l'appelle son « petit frère » (末弟[379]). Mogami devient le disciple de ce dernier, qui lui enseigne les mathématiques et l'histoire de la navigation. Il est ensuite recommandé par son maître pour faire partie la mission d'investigation, et chargé de lui rapporter des informations à ce sujet. Mogami est sans doute déjà influencé par les opinions de Honda sur le développement de l'île que l'on retrouve en grande partie dans ses *Informations concernant les gens et les coutumes du pays des Ezo* (*Ezo-koku fûzoku ninjô no sata* 蝦夷国風俗人情之沙汰) de 1791, à travers lesquelles il met en exergue les ressources naturelles et la possibilité de développer l'agriculture[380].

Figure 62 - Mogami Tokunai
(http://en.wikipedia.org/wiki/File:Mogami_Tokunai.jpg, consulté le 27 septembre 2013)

[378] WADA Toshiaki, 'Les trois auteurs classiques qui ont fait voler en éclats l'illusion du *sakoku* (pays verrouillé)', dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) « Rumeurs des Ezo rouges, Aperçu illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges », Tôkyô, Sôbunsha, 1978, p.8

[379] HONDA Toshiaki, « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), dans WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle chez les barbares rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1978, p.119

[380] IWASAKI Naoko, *Nihon kinsei no Ainu shakai* (La société aïnoue du Japon pré-moderne), Tôkyô, Kôzô shobô, collection « Rekishi kagaku sôsho », 1998, p.220-221

Outre l'influence et les connaissances de son maître Mogami manifeste une profonde sympathie et une grande ouverture d'esprit envers les populations rencontrées. Ceci le pousse à soutenir la cause de ses principaux interlocuteurs -les Aïnous- qu'il considère même comme du même type que les Japonais (日本人と種類ひとしき人間/ 其根本は倭人の種類にして、異国の種類にはあらざる也[381]), mais aussi des Russes, rencontrés sur Itouroup et avec qui il se lie d'amitié. Les rapports qu'il rédige sont empreints de ces traits de caractère et de l'influence de Honda, tout en restant très objectifs ; ils sont considérés comme les premiers rapports de type ethnographique produits par des explorateurs japonais[382]. En outre, Mogami est généralement considéré par les chercheurs spécialistes des Aïnous -à l'instar de Kikuchi Isao ou Iwasaki Naoko- comme étant le premier à avoir véritablement cherché à comprendre et, in fine, compris les Aïnous [383] . Il préfère d'ailleurs utiliser pour les désigner l'expression « autochtones d'Ezo » (*Ezo no dojin* 蝦夷の土人) lors de ses premières missions, puis dès 1808, se rendant compte que l'appellation « Ezo » déplaît aux Aïnous, l'expression « Aino »[384].

Dès ses premiers écrits, Mogami s'attache à décrire Ezo comme un pays qui possède un fort potentiel caché, mais dont les possibilités sont entravées par les interdictions faites aux Aïnous d'apprendre à cultiver les céréales et le riz, ainsi que la langue japonaise ; d'après lui, ces mesures ont pour seule origine la volonté de contrôle des gestionnaires des *basho*[385]. En 1790, il présente ses notes relatives à l'expédition de l'ère Tenmei, ses *Notes sur Ezo*[386] (*Ezo sôshi* 蝦夷草紙) en 1790. Conscient du caractère inédit des informations qu'il a pu récolter – entre autre grâce à son contact avec des naufragés russes sur Itouroup-, il met en exergue à plusieurs reprises –non sans un certain orgueil- le fait qu'il est le pionnier de l'exploration japonaise kourilienne (此島を一人にて先駆し、見分の役を勤て渉海せり。[387]).

Il commence par établir quinze remarques en guise de mise en contexte (*hanrei jûgo soku* 凡例十五則), avant de procéder à des descriptions thématiques. Le premier livre s'attache aux ressources (la pêche aux harengs, et les autres ressources piscicoles, les cultures), le deuxième et le troisième aux Aïnous et à leur mode de vie, et l'annexe à Ouroup et Itouroup et à sa rencontre avec les Russes. Comme pour les ouvrages précédents, nous ne procéderons pas à une traduction exhaustive, mais plutôt à des remarques ponctuelles relatives au contenu.

Dans les premières remarques, qui constituent une sorte de résumé des propos qui vont suivre, il met en exergue la vacuité de ce vaste territoire qu'est l'intérieur des terres du territoire aïnou (奥は皆空地にして、人跡絶たる深山、広野のみなり。（中略）地中に至りては蝦夷人住居せず。よって開闢己来人跡なき処多し。[388]), avant d'expliquer brièvement le système des *basho* et le mode de vie des Aïnous. On perçoit tout de suite que Mogami a pris le parti de ces derniers ; quand il évoque leur régime alimentaire, ce n'est pas pour souligner leur

[381] *Ezokoku fûzoku ninjô no sata* cité dans IWASAKI Naoko, *Nihon kinsei no Ainu shakai* (La société aïnoue du Japon pré-moderne), Tôkyô, Kôzô shobô, collection « Rekishi kagaku sôsho », 1998, p.221
[382] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2010, p.182
[383] IWASAKI Naoko, *op.cit.*, p.220
[384] *Ibid.*, p.224
[385] ASAKURA Yûko, *op.cit.*, p.65
[386] Nous reprendrons ici la traduction proposée par Annick Horiuchi.
[387] MOGAMI Tokunai, « Ezo sôshi » (Notes sur Ezo), dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 1 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.385
[388] *Ibid.*, p.313

consommation de viande, mais pour l'expliquer en fonction de leur environnement, et des interdictions domaniales (彼国法ニテ蝦夷地へ都テ穀物ノ種子ヲ渡ス事ヲ停止ナリ其故ヲ知ラズ[389]). Il évoque ensuite brièvement, mais de manière extrêmement précise et exact le mode de vie aïnou.

Sans doute influencé par Honda, Mogami souligne, dans sa partie sur les tentatives infructueuses de mise en place de la riziculture que le territoire aïnou est à la même latitude que Pékin, qui signifie qu'il est possible de l'y mettre en place[390]. Tout au long de son propos, Mogami sous-entend qu'un tel territoire offre de nombreuses possibilités en termes d'agriculture, d'élevage, de pêche. Il précise à plusieurs reprises que l'île possède deux facettes (蝦夷地と松前とは、日本国よりいえば奥と表の如し。[391]) : le territoire des habitants de Matsumae (*shamo no koku* シャモの国, il précise que le terme *shamo* signifie « humain ») et le pays aïnou (*aino no koku* アイノの国). A l'intérieur même des Aïnous, il y a ceux qui habitent proches du Japon (日本に近き蝦夷), les *kuchi Ezo* 口蝦夷, et ceux qui habitent plus loin (遠きを奥蝦夷), les *oku Ezo* 奥蝦夷[392].

Dans le second livre, il évoque les Russes dès le début en évoquant sur l'île de Chirboi, au nord d'Ouroup une source d'eau « délicieuse comme du saké et sucrée comme de la poire […] qui n'empoisonne ni ne rend saoul ». Les Aïnous, nous apprend-il, apprécient beaucoup cette eau –qu'ils nomment « eau des dieux », au point d'effectuer des séjours de plusieurs jours sur cette île et d'en boire jusqu'à saturation. Les Russes eux-mêmes semblent l'apprécier[393]. Il poursuit sur les règles de bienséance lors des cérémonies d'*umsa*, lors des entrevues entre les chefs aïnous (*charanke*), la cérémonie d'*iomante* (*iomande*), les danses, les *tsugunai*. Mogami souligne la difficulté de communiquer avec les Aïnous des Kouriles, se désignant lui-même comme un pionnier de l'exploration japonaise sur place (東蝦夷島々を先駈せし時、日本人は吾一人蝦夷人に交りて、行先不案内にして[394]). L'un des jeunes Aïnous lui servant peu ou prou d'interprète, Furiwen[395], lui demande de lui apprendre à écrire ; Mogami s'exécute. Suite à cette anecdote, il s'élève contre les interdictions domaniales :

> 松前より悪しみを受けたるこそ是非もなき次第なり。是蝦夷国今は己に開国の時に熟し至りなれば、程なく良国ともなるべきなれば、松前より悪みたる事も解すべし。[396]
> Sans raison, ils ont pâti de la cruauté de Matsumae. Maintenant que l'heure de l'ouverture du pays est arrivée, si ce pays doit devenir prospère d'ici peu, alors il faut le libérer de cette cruauté.

Ici, Mogami souligne deux choses, tout d'abord que l'heure de l'ouverture du territoire a sonné, et que celle-ci passe par la fin des règlements domaniaux néfastes aux Aïnous. Son argumentation pour l'ouverture et le développement d'Ezo est en partie motivée par sa

[389] MOGAMI Tokunai, *op.cit.*, p.315
[390] *Ibid.*, p.326
[391] *Ibid.*, p.321
[392] *Ibid.*, p.331
[393] *Ibid.*,, p.336-337
[394] *Ibid.*, p.352
[395] Le nom Furiwen peut se décomposer en *furi* (coutumes) et *wen* (mauvaises). Peut-être sa capacité à parler japonais a-t-elle été à l'origine de celui-ci?
[396] *Ibid.*, p.353

compassion pour les Aïnous et passe par leur éducation. Elle évoluera peu tout au long de ses séjours dans le nord. En sus, sa volonté d'éduquer les Aïnous possède également une facette pragmatique ; elle empêcherait les Russes de le faire, et participerait à la protection septentrionale :

> 人道を制禁有といへ共、近年魯斉亜国の赤人数多渉海し、彼国の法令を施し、撫育教導すれば、土人等大に悦てヲロシヤ国の風俗に化すれば、何程松前家にて制禁すとも大国なれば行届事能不、俗に言大海を手にて防とは是を云べし。開国の時至りたりと思はる処なり[397]。
> Dans ce contexte d'interdiction d'apprentissage de la civilisation [de maintien dans l'ignorance], les Russes en grand nombre traversent les mers ces dernières années ; s'ils mettent en place leurs lois, et éduquent les autochtones avec bienveillance, si ces derniers s'en réjouissent et embrassent les coutumes russes, il est impossible que le clan Matsumae, avec un tel système, devienne une grande puissance. Il faut obtenir le contrôle maritime et protéger cette terre. M'est d'avis que l'heure de l'ouverture de ce pays a sonné.

Cette dernière phrase a un côté définitif et résonne comme un appel. Pour Mogami, il ne fait aucun doute que l'éducation des Aïnous et le développement du pays le rendraient prospère :

> 撫育教導し、令命を下すにおゐては忽ち良民と化すべし。此時勢に乗じて、開国成就して最上の国となるは疑ひなし。此邊カラフト島の手前にて、カラフト島と相対しよき所なり。開業成就の上は繁昌の土地ともなるべし。[398]
> Avec un enseignement bienveillant, et des règlements, ils deviendront un bon peuple. Dans de telles circonstances, quand l'ouverture sera achevée, il n'y a aucun doute que ce pays sera le meilleur. Lui faisant face est l'île de Karafuto, un endroit similaire. Après sa mise en valeur, cette région prospérera.

On remarque plusieurs choses à la lecture de cet extrait. Tout d'abord, comme Honda, Mogami ne restreint pas son raisonnement à la seule île d'Ezo, mais l'étend à Sakhaline. Ensuite, il emploie deux mots différents *kaikoku* et *kaigyô*. On peut imaginer que le premier correspond au développement d'Ezo, déjà plus avancé que celui de Sakhaline, dans le but d'en faire à terme une région faisant partie du Japon, là où le terme *kaigyô* semble sous-entendre que tout est à faire de l'autre côté du détroit.

Dans son annexe, Mogami dévoile des informations inédites. Il y évoque en détail la présence russe dans les Kouriles, et la question des naufragés japonais. Si Mogami attend la fin de son propos pour mettre en lumière ces informations et les présentent à part, on peut imaginer que c'est à la fois pour les mettre sur un plan différent des thèmes évoqués précédemment, mais aussi peut-être pour se ménager l'option de réserver la primauté de ce contenu à un lectorat restreint, de manière à éviter le sort de Hayashi Shihei. Quoiqu'il en soit, il est certain que Honda a lu avec attention cette dernière partie, et les influences mutuelles entre les deux auteurs s'en ressent fortement.

[397] MOGAMI Tokunai, *op.*cit., p.353-354
[398] *Ibid.*, p.355

Il évoque tout d'abord la présence de naufragés dans les Kouriles, comme en témoignent les ancres de navire présentes à différents endroits qu'il a visités, toutefois il souligne que dans de nombreux villages, les autochtones n'ont jamais vu de Japonais[399]. D'après lui, trois Russes habitent sur le territoire du chef Mautek'ain ; ils y ont érigé une sorte de stupa, sur laquelle est inscrite des caractères russes [cyrilliques] et qu'ils vénèrent matin et soir (卒都婆の如く柱を建て置きたり。此柱にかの国の文字を録したり。庭前に建置て信仰し、朝暮に拝礼すといへり。[400]). Ils les désignent comme étant des « Russes » (*Roshia-koku no hito* 魯斎亜国の人), tout en précisant pour la suite qu'ils sont « ceux que l'on appelle « hommes rouges » (魯斎亜国の人にて、赤人と唱るもの[401]) ; Mogami semble faire preuve d'autant de respect pour les Russes que pour les Aïnous, et cherche à éviter des dénominations trop connotées. Il peut communiquer avec les Russes par l'intermédiaire d'un Aïnou, dénommé Ibanushika, qui parle leur langue, et a été baptisé Hounanin par les Russes[402]. Le chef Rurihishita leur a fait parvenir l'ordre de rentrer au pays, toutefois le dénommé Ijuyo aurait affirmé ne pas pouvoir le faire. Mogami évoque la possibilité qu'il y ait commis un crime (若し帰国すれば死刑をあふ罪ありて、帰国はなり難し。[403]).

A Ouroup, il y a cinq ou six habitations provisoires russes (赤人假住居の家五六戸あり。[404]) ; les Russes ont rebaptisé l'île Shabalin (赤人此地を改名してシャバリンと号す。[405]). Ceci est sans doute lié au naufrage sur cette île du *Nikolaï* en 1775, qui oblige Shabalin et d'autres membres d'équipage à séjourner sur place pendant plus d'un an. Mogami évoque d'ailleurs un grand navire échoué autour de 1776 vers Chiheyayaimu[406]. Il enchaîne en constatant l'effet néfaste de la pêche russe des loutres de mer pour le Japon :

> ラッコは日本の名産にて、古来は肥前長崎に廻し、唐人に交易ありしは久々の古例なりしに、近年は赤人どもラッコをはじめ名産をとって、ヲロシヤの産物と称して中華北京に出し、交易して大利を得るといへり。かれこれ日本の為には自然と不利の基となるべき事也。[407]
>
> La loutre de mer est l'une des spécialités du Japon, depuis très longtemps, elle est envoyée à Nagasaki, où elle est échangée avec les Chinois, mais ces dernières années, les Russes s'emparent à leur tour de cette ressource, et, soutenant que c'est une spécialité russe, l'envoient à Pékin où elle leur rapporte d'importants profits. Pour le Japon, ceci engendrera naturellement des pertes de bénéfices.

Si la présence russe a été vue jusqu'à présent par les lettrés soit comme une menace territoriale, voire militaire, ou comme une opportunité commerciale, elle n'a jamais pour l'instant été perçue comme une menace commerciale indirecte. En effet, si les marchandises japonaises transitent par Matsumae, puis Nagasaki pour atteindre la Chine, les Russes semblent avoir un accès commercial plus direct –et donc peut-être plus rapide- à la capitale chinoise, où ils s'approprient un produit jusqu'ici connu comme étant une spécialité japonaise.

[399] MOGAMI Tokunai, *op.cit.*, p.375
[400] *Ibid.*, p.377
[401] *Ibid.*, p.377
[402] *Ibid.*, p.377
[403] *Ibid.*, p.384
[404] *Ibid.*, p.380
[405] *Ibid.*, p.380
[406] *Ibid.*, p.380
[407] *Ibid.*, p.380

Mogami insiste sur le danger que cela représente pour le commerce japonais. En sus, les indigènes respectent les Russes au plus haut point (土人等深く赤人を尊信伏従せし故なるべし。[408]) et peuvent préférer commercer avec eux à l'avenir. Indirectement, Mogami prône un changement de gestion septentrionale qu'il appuie ensuite grâce à des arguments d'ordre géographique. Mises ensemble, les vingt-et-une îles des Kouriles constituent un territoire plusieurs fois supérieur au Japon (二十一島合せては、日本に比すれば数倍に過たり。[409]).

Mogami propose ensuite une liste des informations qu'il a pu rassembler concernant la Russie :

> 赤人国の年号一千七百拾三年、日本の正徳にあたりて、赤人はじめてカムサスカ国に至りて、この国を従へたり。其後安永年中よりカムサスカ国に城郭を築き、郡県の交代ありて、開業をなす事壮たり。よつて二十一島すべて島の名を改め、撫育教導し、租税を取て、帝都ムスクバ送る也。其島々の土人を既に今は赤人の風俗に化したり。嘆ずべきにあらずや。[410]
> En l'année 1713 pour le pays des Hommes Rouges, soit pendant l'ère Shôtoku (1711-6) pour le Japon, les Hommes Rouges pénètrent pour la première fois dans le Kamtchatka, et soumettent ce pays. Par la suite, à partir de l'ère An.ei (1772-81), ils y construisent un château, ils établissent un système de districts, et ils se lancent dans le défrichage. Ils nomment les vingt-et-une îles, se lancent dans l'éducation [des indigènes], prélèvent des taxes, et les envoient à la capitale, Muskba (sic). A présent, les indigènes de ces îles ont déjà adopté les coutumes des Hommes Rouges. N'est-ce pas là une chose déplorable ?

En sus, pour Mogami, il est un fait certain que les Russes ne vont pas stopper leur expansion territoriale :

> 南陽の地より北陸の地へは進み難し。北陸より南陽の地へは進み易きは天理なり。カムサスカより南に向つて一日路南方に来れば、一日だけで暖かなり。又産物も次第に多し。依て進み易き道理なり。日本国より蝦夷地の諸島は皆北地なれば進み難きは前義に反すれば也。[411]
> Il est difficile de s'étendre au nord pour un pays méridional. Il est un fait de la nature qu'il est facile de s'étendre au sud pour un pays septentrional. Le chemin parcouru en une journée vers le sud depuis le Kamtchatka rend le climat d'autant plus chaud. En sus, les ressources deviennent plus nombreuses. Il est donc dans l'ordre des choses que l'expansion soit plus facile. Les îles du territoire d'Ezo sont toutes situées au nord du Japon, ce qui rend au contraire la progression difficile.

Mogami concède que l'expansion dans le territoire d'Ezo est plus difficile et moins naturelle pour le Japon que pour la Russie. Il utilise des arguments climatiques similaires à Honda. Toutefois, il met en exergue un utilisant l'expression « îles du territoire d'Ezo », plutôt que « territoire d'Ezo » la multiplicité des possibilités d'expansion. Pour lui qui a été jusque dans les Kouriles, le territoire d'Ezo ne s'arrête pas au nord de Hokkaidô. La mission de 1785-1786 semble avoir intégré les Kouriles méridionales et –dans une moindre mesure- le sud de Sakhaline au concept « territoire d'Ezo ». Si l'expression *Ezo-chi* désigne clairement le

[408] MOGAMI Tokunai, *op.cit.*, p.385
[409] *Ibid.*, p.381
[410] *Ibid.*, p.382
[411] *Ibid.*, p.382

territoire aïnou au-delà des frontières de Matsumae après la guerre de Shakush'ain, la fin des années 1780 la voit englober de plus en plus systématiquement les Kouriles méridionales, le sud de Sakhaline, et même parfois des îles plus au nord dans l'esprit des lettrés.

Le propos de Mogami semblent être confirmés par les dires d'un marin du nom de Magotarô 孫太郎, échoué à Bornéo vers 1762, et ramené au Japon par le directeur de la factorerie de Dejima Feith en 1771. Ces informations ont été rapportées par Matsudaira Sadanobu[412]. Il est intéressant de noter que plutôt que de faire référence à Beniowski, qui sévit cette même année, Mogami préfère se fier à une source différente - shogunale ?- et inédite.

La compassion dont fait preuve Mogami vis-à-vis des Aïnous, ainsi que son intime conviction qu'ils sont de la même race que les Japonais, lui servent d'argument irrédentiste vis-à-vis de l'ensemble des Kouriles. L'importance de l'île de Hokkaidô à l'intérieur du réseau commercial des Kouriles méridionales ne lui a pas échappé, toutefois sa méconnaissance des Kouriles septentrionales et du Kamtchatka –et ce malgré les informations qu'il a pu obtenir sur les Tchoutchkes- le pousse à croire que l'ensemble de l'archipel est –par ricochet- dépendant du Japon via Matsumae, ce qui n'est pas le cas.

> 東蝦夷地の島すべて二十一島、大古より松前所在島にして、日本人種類の蝦夷人住居すれば、則ち日本の境内に疑なし。[413]
> L'est de l'île d'Ezo, ainsi que la totalité des vingt-et-une îles ont toujours été sous la domination de l'île où se trouve Matsumae, et si l'on considère que les Ezo qui y vivent sont de la même ethnie que les Japonais, alors il n'y a pas de doute que ces territoires se trouvent à l'intérieur des frontières japonaises.

Par contre, un fait inquiétant est la méconnaissance géographique des Kouriles, y compris parmi les habitants de Matsumae, et qu'aucun Japonais ne s'y soit rendu pour se renseigner, de sorte que des Japonais n'aient jamais vu ces îles, ni même entendu parler d'elles (島々の遠近海上の里程は、松前の里人も知らず（中略）まだ日本人渡海せざる所なれば、見ぬは勿論、聞ざる島多し。[414]).

A la fin de son propos, Mogami insiste sur la puissance de la Russie, qui a soumis d'après lui le Portugal, l'Espagne, la France, l'Italie, l'Arabie, et Kiev entre autres (諸国皆ヲロシヤに属せり[415]).

A la lecture de cet ouvrage, il est parfois difficile de démêler ce qui émane de Mogami, ce qui émane de Honda, et ce qui trouve son origine dans une réflexion conjointe. En effet, tous deux développent des arguments géographiques relatifs aux latitudes, tous deux mettent en exergue la puissance russe. Toutefois, il a chez Mogami une curiosité à l'égard des régions septentrionales encore inconnues très perceptible et du peuple aïnou très perceptible. Plus tard, dans ses *Informations concernant les gens et les coutumes du pays des Ezo* (*Ezo-koku fûzoku*

[412] MOGAMI Tokunai, *op.cit.*, p.383
[413] *Ibid.*, p.385
[414] *Ibid.*, p.394
[415] *Ibid.*, p.398

ninjô no sata 蝦夷国風俗人情之沙汰), c'est ce dernier qui lui sert d'argument-clé pour soutenir l'éducation des Aïnous :

> 懐に、蝦夷国今は既開国の時至りたれば、程なく良国となるべき勢ひなり。如何といふは、近来ヲロシヤ人多く渉海し、島々の土人を撫育教導する故に、土人等赤人を甚尊信伏従するなれば、大切の時と思はるゝなり。（中略）呉々も開国も萌しと思はるゝ也。依て此時に乗じ事を策らば、大なる大功を興し、後世に名誉ならん事此時にあり[416]
> Aujourd'hui, Ezo est déjà sur la voie de développement, il faut qu'il devienne un pays prospère et puissant, d'ici peu. Quoiqu'on en dise, ces derniers temps, de nombreux Russes ont traversé la mer, dans le but d'éduquer les indigènes de ces îles, de les évangéliser, et de les soumettre, nous arrivons à un moment important. […] Pour nous aussi est venu le temps des prémices de l'ouverture. Si l'on met en place des mesures pour saisir cette occasion, nous rencontrerons un franc succès et nous serons loués par les générations futures.

Il évoque les bienfaits du développement d'une agriculture, auquel participeraient les Aïnous :

> 蝦夷の土人に粟稗を初め百穀を作るの農業を稼穡とする利益を知らしめハ、終にハ良民となり良国となるへきは慥也（中略）日本より米穀・器材を送り、家宅造作し、五常を施し、撫育指導し、令命降るにおゐてハ、忽に良民と変し、良国となるへし[417]
> Si l'on enseigne aux autochtones d'Ezo les bienfaits de la culture agricole des cents céréales, à commencer par le millet italien et le mil, il n'y a aucun doute que finalement le pays, comme le peuple, se révèlera bon et prospère. […] Si on leur envoie du riz, des céréales, des outils et des matériaux, qu'on leur construit des maisons, qu'on leur enseigne les valeurs confucéennes, qu'on les éduque avec bienveillance, et qu'on les instruits, ils deviendront un peuple prospère et le pays prospèrera également.

Suite à sa réhabilitation aux yeux du shogunat au 4ème mois de 1790, Mogami est vite perçu comme l'un des plus grands spécialistes des expéditions septentrionales. Honda Tadakazu s'exprime ainsi dans une lettre dithyrambique adressée au seigneur du fief d'Owari au 26ème jour du 9ème mois de 1790 :

> 最上徳内と申者、蝦夷地深く度々参、地利、風俗も存、彼地之言語も通し、赤人と唱候ムスコウビヤ之人にも応対仕赤人之様子も存罷在[418]
> La personne nommée Mogami Tokunai s'est rendu plusieurs fois de manière prolongée en Ezo, il connaît sa géographie et ses mœurs, il parle même la langue des indigènes, et a même établi des relations avec les hommes de Moscovie que l'on appelle les Hommes Rouges ; il peut même prendre leur apparence.

Tenu en cette haute estime, Mogami est renvoyé sur place dans le cadre du « commerce charitable » (*gokyû kôeki* 御救交易) shogunal. Il ne subsiste que très peu d'informations concrètes sur cette mission[419]. En effet, il semble que contrairement à la volonté de compiler

[416] MOGAMI Tokunai, *Ezo-koku fûzoku ninjô no sata* 蝦夷国風俗人情之沙汰 (*Informations concernant les gens et les coutumes du pays des Ezo*), cité dans IWASAKI Naoko, *Nihon kinsei no Ainu shakai* (La société aïnoue du Japon pré-moderne), Tôkyô, Kôzô shobô, collection « Rekishi kagaku sôsho », 1998, p.221
[417] *Ibid.*, p.221
[418] ASAKURA Yûko, *op.cit.*, p.64
[419] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.359

les informations concernant Ezo à l'origine du *Cas Ezo*, le shogunat souhaite désormais rester plus discret sur ces activités au nord. Il a compris qu'une expédition shogunale de l'ampleur de celle de 1788 est inutile, mais aussi que l'idéal est d'envoyer quelqu'un de discret, capable et incorruptible au-delà des frontières domaniales. Nous en reparlerons. Matsudaira Sadanobu l'évoque brièvement dans ses mémoires *Uge no hitogoto* 宇下人言 (*Parole des hommes sous le ciel*), en 1816 :

> 此蝦夷てふ国は、いといたうひろければ、世々の人米殻などうへてその国をひらくべしなどいふものことに多かりけれど、天のその地を開き給はざるこそ有難けれ。いま蝦夷に米殻などおしへ侍らば、極て辺害をひらくべし。ことにおそるべき事なりと建議してその義は止にけり。忠籌朝臣初めはその国をひらく事をのみ任とし給ひしが、これも予がいひしによて止めて、今にてはその蝦夷の人の御恩沢にしたひ奉るやうにとの建議なり。これらものちにはいか様成る弊をや生じぬらんともおもふなり。[420]
> Ce pays, du nom d'Ezo est très vaste et il y a de nombreuses voix qui s'élèvent comme quoi il faudrait ouvrir le pays et y planter du riz et des céréales, mais il m'est difficile de le faire sans l'aval du souverain. Si l'on enseigne maintenant l'agriculture aux Ezo, cela causera également de nombreux tracas. Comme cela me paraît dangereux, je ne promeus pas une telle mesure. Au départ, seul Honda souhaitait mettre ceci en place, je décidai de mettre un terme à ce projet de par ma connaissance du dossier, et d'instaurer des mesures de bienveillance à l'égard des Aïnous. Je pensais que par la suite une telle action ne pourrait pas poser de problème.

Au 12ème mois de 1792, Matsudaira explique ainsi le concept dans une missive à ces collègues intitulée *De l'affaire de la préparation défensive shogunale d'Ezo* (*Ezo go-sonae ikken* 蝦夷御備一件) :

> 此御救交易といふは御普請役・御小人目付などの類、或は米・たばこなんど船につみて、かの地へ来り、鮭なんどとかふるなり。事々正しくして松前の交易不正をただし、専ら御仁恵を下さるるの御主法なり。（中略）この見分をかねて二ヶ年来りしゆへに、これまで松前の故態もわかり、赤人かねて蝦夷地へひそかに来るなんどもよくしれたり。去年赤人来りしにも、松前の地にいまだこの小官ら居たりしゆへに、手くばりもよく、事情もすみやかに江都へいひこしぬ。[421]
> Dans le cadre du « commerce charitable », des arpenteurs et des inspecteurs se sont rendus en bateau, munis de riz et de saké dans le territoire ezo pour les échanger contre du saumon et autres produits locaux, de manière à effectuer un commerce juste et à enquêter sur les agissements illégaux du fief, ainsi qu'à leur faire bénéficier de la bonté émanant de nos lois. […] Grâce à cette mission de deux ans nous connaissons bien la situation à Matsumae et la fréquence de passage des Russes en territoire ezo : ils ont fait le nécessaire, car ils ne veulent pas que les informations atteignent trop rapidement Edo.

La mission de « commerce charitable » des *rôjû* Matsudaira et Honda ressemble donc fortement à celle de leur prédécesseur Tanuma. Ceci démontre la flexibilité et l'empirisme dont fait preuve Matsudaira, ainsi que sa capacité à corriger ses erreurs. Mogami, promu au rang d'arpenteur en chef, accompagné de l'inspecteur Wada Hyôdayû 和田兵太夫, parvient à Fukuyama en janvier 1791. Ils sont rejoints par les arpenteurs en chef Tanabe[422] Yasuzô 田辺

[420] MATSUDAIRA Sadanobu (retranscrit en langue contemporaine par Matsudaira Sadamitsu), *Uge no hitogoto* (Paroles d'un homme sous le ciel), Tôkyô, Iwanami shoten, collection « Iwanami bunko », 1942 (1ère édition), 1969 (4ème édition), p.144-145
[421] SHIBUSAWA Ei.ichi, *Rakuô-kô den* (Biographie de Rakuô [Matsudaira Sadanobu]), Tôkyô, Iwanami shoten, 1937, p.275-276
[422] Dans la *Nouvelle Histoire de Hokkaidô*, on trouve également le patronyme Kawabe 川辺.

安蔵 et Ôtsuka Tadaichirô 大塚唯一郎 ainsi que les inspecteurs Takasaki Sukeshirô 高崎助四郎[423] et Toyoda Genpachirô 豊田源八郎. Mogami et Wada partent pour les Kouriles ; Tanabe et Takasaki se rendent à Akkeshi. Ôtsuka reste à Fukuyama[424]. L'année suivante, Mogami, Wada, Tanabe, accompagnés cette fois de l'inspecteur Kimura Daizô (Kenj) 木村大蔵（謙次） et de l'arpenteur Nakamura Koichirô 中村小一郎, se rendent à Sôya et sur Sakhaline avant de redescendre vers la région d'Ishikari. Ils sembleraient qu'ils aient également été accompagnés par Kushihara Masamine.

L'équipe de Sakhaline se rend jusqu'à Kushunnai et Tôbutsu. C'est à cette occasion que Mogami apprend que Yaenkor'ain[425], chef de Nayoro, a reçu de son père le titre de 楊貞忠, et qu'il peut commercer avec eux[426]. En sus, il rencontre Kariyashin, un Aïnou réduit en esclavage sur le continent pour régler ses dettes avec les commerçants de Santan. Mais la découverte la plus intéressante qu'il fait est celle de chaussures de facture mandchoue qui ont été commandées par Matsumae Heikaku 松前平角, mais surtout une missive que ce dernier aurait fait parvenir au commandement mandchou[427]. Comme Kariyashin ne se rendra à Matsumae que l'année suivante, il demande à Mogami de les lui porter. Toutefois, il ne reste aucune trace des missives envoyées par Mogami au shogunat ; les résultats de ces enquêtes sont présentés dans ses *Informations concernant les gens et les coutumes du pays des Ezo* (*Ezo-koku fûzoku ninjô no sata* 蝦夷国風俗人情之沙汰), puis dans les *Notes sur Ezo postérieures* (蝦夷草紙後編), rendues publiques en 1800. Outre les notes de Mogami, celles de Kushihara, les *Histoires d'Ezo* (*Ezo zokuwa* 蝦夷俗話) nous sont également parvenues. Il y arrive aux mêmes constats : le fort potentiel d'Ezo, la fermeté du fief concernant les interdictions pour les Aïnous d'apprendre la langue et la culture japonaises, le danger imminent d'une expansion russe dans les Kouriles, la précarité des Aïnous. Ils prônent l'ouverture et le développement d'Ezo, ainsi que l'éducation des Aïnous.

C'est dans ce climat de méfiance shogunal à l'égard du fief et de la situation septentrionale, ainsi que de confiance retrouvée en Mogami (et par ricochet de confiance en Honda) que ce dernier se décide à proposer des mesures concrètes relatives à la gestion septentrionale.

(iv) La *Situation actuelle chez les barbares rouges* (赤夷動静 *Seki.i dôsei*)

La *Situation actuelle chez les barbares rouges* (赤夷動静 *Seki.i dôsei*) date du premier mois de 1791 ; elle est sous-titrée « Rumeurs sur les hommes rouges qui dérivent vers le Japon régulièrement ces dernières années » (*Akajin Nihonkoku he hyôchaku ni koshirahe kinnen hanni torai suru ni iware aru koto* 赤人日本国へ漂着に挍へ近年繁に渡来するに謂ある事).

[423] Il tombe malade et décède au 10ème mois de 1791.
[424] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.359
[425] Le nom «Yaenkor'ain » signifiant littéralement « l'homme chef des Aïnous de Sakhaline (les *yaenkur*) ».
[426] MANABE Shigetada, *Nichiro kankei-shi 1697-1875* (Histoire des relations nippo-russes 1697-1875), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1978, p.112
[427] MOGAMI Tokunai, « Ezo sôshi kôhen » (Notes sur Ezo postérieures), dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.467

On retrouve le concept de « rumeurs » présente dans le titre de l'ouvrage de Kudô, dont Honda s'est beaucoup inspiré pour rédiger sa *Situation*, dans le fond et la forme, dans la structure et les termes. Nous nous contenterons donc de nous pencher sur les éléments nouveaux tant au niveau des informations que de la structure argumentative.

Dès la première ligne, Honda explique que les « hommes rouges » sont ceux que les autochtones de Hokkaidô (il reprend ici la même expression que Mogami) appellent les « voisins rouges » (*fure shamo*) ; ils sont en fait les indigènes de la Russie, un pays voisin de la Hollande à l'est, et au nord-ouest du Japon, dont la capitale est Moscovie, et que certaines langues barbares nomment *Russland*[428]. Il reprend les informations obtenues par Mogami lors de l'expédition de Tenmei, concernant le passage de Shabalin, entre autres choses. Toutefois, fait relativement nouveau : au-delà du simple constat de la présence russe dans les Kouriles méridionales, Honda tente de l'expliquer.

Si les Russes sont arrivés jusqu'à Akkeshi, c'est du fait de l'absence de revendication territoriale japonaise dans les Kouriles (領主国王なき島々なるゆえ[429]), ce qui leur permet de soumettre, d'éduquer et de convertir (日本にて重き禁制ある切支丹宗の類なりといへり[430]) les indigènes, de rebaptiser les îles et d'en faire un territoire russe. Dans cette optique, ils profitent du soutien logistique d'interprètes aïnous et japonais, dont le naufragé membre de l'équipage du Taga-maru, qui en a fait un métier (日本の事に通ずるを家業とするといへり[431]), mais surtout de leur impressionnante marine. Leurs bateaux ne se brisent pas, ne dérivent pas même par grand vent (颶に逢ふとも、破舶する事なく、又漂流せず), et la terre entière tremble de peur à la vue du pavillon d'un navire-amiral russe qui se lève, au point qu'on peut dire qu'ils n'ont aucun ennemi (モスコビヤ官舶の印旗を建れば、万国皆恐惶して無敵なりといえり[432]). Honda rejoint ici le point de vue de Hayashi. Bien qu'il paraisse peu probable qu'il ait eu accès au *Traité de Défense d'un pays maritime*, il rejoint pourtant son auteur sur la supériorité militaire russe. Il insiste sur l'invasion russe du pays de Tchouktches [la Béringie], qui mène à une autre grande terre, l'Amérique[433]. Il va même jusqu'à évoquer la rumeur comme quoi la Hollande aurait elle-même été soumise par les Russes, l'un des trois grands empires d'Europe occidentale avec la Germanie (ドイツランド) –peut-être son ennemie- et la Turquie[434]. Ici, on perçoit une nouveauté par rapport à Hayashi et Kudô, l'insistance sur les empires -par opposition aux royaumes- ainsi qu'une référence à la proximité du continent américain ; Honda est le premier à évoquer cette terre encore peu connue des Japonais.

Comme Kudô, Honda évoque Beniowski et le rapport annuel des Hollandais de 1782, selon lequel dix-huit des vingt-et-une îles des Kouriles seraient occupées par les Russes[435],

[428] Ici, il est sûrement question d'une référence à l'ouvrage de Hübner, fréquemment cité, que l'on retrouve entre autres dans les écrits de Kudô Heisuke.
[429] HONDA Toshiaki, « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), dans WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle chez les barbares rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1978, p.118
[430] *Ibid.*, p.118
[431] *Ibid.*, p.118
[432] *Ibid.*, p.120
[433] *Ibid.*, p.122
[434] *Ibid.*, p.123
[435] *Ibid.*, p.121

qui seraient fort intéressés par l'or et l'argent présents au Japon[436]. Les Hollandais étant au fait de l'interdiction japonaise d'exporter de telles denrées, ils ont peut-être dépeint comme exagérément vif cet intérêt de manière à rendre les Russes plus antipathiques aux autorités shogunales. Or, rien ne permet de dire que ce sont les métaux précieux qui intéressent l'empire russe, d'après Honda, qui ne nous apparaît pas comme un « hollandiste »[437] convaincu, mais plutôt comme un défenseur de la Russie :

> 赤蝦夷の事訳を和蘭人に尋る日本に対し奉りて反逆陰謀あるよしの事を言いふらすは甚だ不審なり。実にその兆しありといふとも云いふれまじき節なり。（中略）渠が訛言なるべし。この訛言をいふの趣意は、日本の金銀銅多き国なる事をモスコビヤ知るゆへ、日本を如何様にも策してヲロシヤより交易の道を開き、日本の金銀銅をモスコビヤへ容れ、国力を厚くせん計略ある事を、和蘭推察し、万が一その通りに成ては和蘭の衰微となるゆへ、何卒この以後とても日本とモスコビヤと親くなり、交易の道の開けぬ様にと工夫して、種々異説をいひ触らすならん[438]).（中略）和蘭は推量して、この交易〔日魯交易〕一度始りたらば、唐及び和蘭の長崎交易は無益なる物となるべきと遠慮するより、色々と虚説をいひ触らし、日本を欺、末々までヲロシヤと親くならぬ様にと謀計を回しての異説か。[439]
>
> Il est un fait douteux que lorsqu'on demande des renseignements aux Hollandais concernant les Russes, ils tentent de propager des rumeurs de complot visant le Japon. En vérité, à l'heure actuelle, il n'y en a aucune preuve. Ce sont des affabulations. Les Hollandais inventent de telles calembredaines car la Russie connaît bien les quantités d'or, d'argent et de cuivre présentes au Japon, et si des mesures en ce sens étaient prises, le Japon ouvrirait un commerce avec la Moscovie et ces métaux partiraient pour la Russie, dans le but de renforcer ce pays ; c'est que la Hollande suppute. Si jamais les choses vont ainsi, la puissance de la Hollande déclinerait et de ce fait, le Japon et la Russie deviendraient proches, et donc elle [la Hollande] met au point des stratagèmes pour qu'une voie commerciale ne puisse s'ouvrir, en faisant circuler de fausses rumeurs. […] Comme la Hollande le projette, si de telles relations commerciales venaient à s'établir, les produits chinois ou hollandais du commerce de Nagasaki perdraient en profit ; elle ne laissera pas les choses en arriver là, et fait donc circuler de fausses rumeurs, tente de duper le Japon, et met au point nombre de plans pour empêcher celui-ci de devenir proche de la Russie.

Nous avons déjà pu lire chez Kudô des propos extrêmement similaires, tant du point de vue du fond que de la forme (しかるに、しきりに反逆隠謀ある由を申し唱る事不審の第一なり[440]). Honda souligne l'importance pour le Japon de nouer des relations amicales avec la Russie, surtout si le territoire de celle-ci s'étend jusqu'à lui. Il semble néanmoins conscient qu'un changement législatif est nécessaire pour que des relations commerciales soient ouvertes avec elle (日本を如何様にも策して).

> モスコビヤの領地は（中略）日本国へ近くヲホツカ、カムサスカ、東蝦夷諸島まで領地となれば 、地続きも同様なれば、隣国の好みを結び、相互に和融し交易を始めるにおいては、両国相互に国用に便利を求むべき道理なり。又ヲロシヤは北方に所在し、日本は南方に所在し、北陰の地より南陽の地へ進むべし。南地より北地へは好むまじ。

[436] HONDA Toshiaki, « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), *op.cit.*, p.124
[437] Nous reprenons ici le terme utilisé par Annick Horiuchi dans son article: « Honda Toshiaki (1743-1820) ou l'Occident comme utopie » dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.418
[438] HONDA Toshiaki, « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), *op.cit.*, p.124
[439] *Ibid.*, p.125
[440] *Ibid.*, p.32

殊に大国のヲロシヤの勢ひを用て如何様にも推興し、交易の道を開くべきとの評論ありたりとなり。[441]

Si le territoire [de la Moscovie] s'étend jusqu'à Okhotsk, le Kamtchatka, et même les îles d'Ezo oriental proches du Japon, il y aura une grande étendue terrestre entre cette capitale et le Japon ; il serait raisonnable de chercher le profit mutuels pour les deux pays, en établissant des relations amicales, pacifiques et commerciales entre pays voisins. La Russie est au nord, le Japon au sud ; il s'agit pour elle de poursuivre son chemin du nord *yin* jusqu'au sud *yang*. Et le sud ne peut pas ressentir de sentiments amicaux pour le nord. Il est impossible d'estimer la force militaire de la Russie, il n'y a qu'en commerçant avec elle que nous pourrons nous faire une idée.

Honda souligne ici que l'ouverture de relations commerciales permettrait également d'apprendre à connaître les Russes, comme il est préconisé dans l'*Art de la Guerre* de Sun Tzu.

日本にても心得をいふなれば、いずれにも一通りの交易はあるべきか。しかしながら、至って大切の事なれば、愚存をいふは全くの妄言にはあれども、若しこの交易を永く停止せば、後々は國の大事に係んかもしれがたし。（中略）エトロフ嶋クナシリ嶋に場処を定め、日本の俵物を用てヲロシヤ土産物と交易するにおいては無事なるべし。さすれば人情も風土も知るるに依って、いか様の手当もあるべし。昔はヲロシヤ人渉海せざるゆへに、カムサスカ土人といふとも、やはり嶋蝦夷にて無智蒙昧の者共なれば、打ち捨て置くべけれども、近年になりてはモスコビヤの吏到り撫育教導せば、昔のカムサスカとは大に異り、ヲロシヤの段々と大国となり、剛国となりては、一通りの御要害はなくて叶はぬ所なれば、いずれの国よりも恐しきは、このロシヤなるに、如何なる模様かも知らずに打捨あるは済まぬ事なり。[442]

En sachant tout cela, doit-on continuer de procéder de la sorte à jamais ? Bien qu'il puisse y avoir des sottises dans mes propos, il s'agit d'une question importante : si l'on repousse éternellement ce commerce, il sera difficile de connaître son importance pour notre pays. […] Il faut qu'il soit possible d'installer des *basho* à Etorofu et Kounachir, et échanger des *tawaramono* japonais contre des produits russes. De cette façon, nous connaîtrons leurs sentiments et les conditions, et nous y gagnerons. Autrefois, les Russes ne pratiquaient pas la navigation, et ils n'en avaient que faire des indigènes barbares des îles d'Ezo, mais ces dernières années, les administrateurs de Moscovie les éduquent et ce qui était le Kamtchatka a énormément changé, les Russes en ont peu à peu fait un pays prospère, un pays fort, une position stratégique; plus que n'importe de quel autre pays, ne serait-ce que de par sa taille, il faut se méfier de la Russie[443].

Honda semble bien renseigné car avant Pierre le Grand, la Russie n'est pas un pays maritime. Il se méprend toutefois sur son intérêt vis-à-vis d'Ezo dans le sens où il est moins motivé par la découverte de voies navigables (laissée à Béring et consorts vers l'Amérique russe) que de ressources exploitables et de commerce en Sibérie orientale. Toutefois, Honda a raison dans le sens où les ressources recherchées par les Russes sont soit des fourrures, soit des denrées nécessaires à l'installation de colons en Sibérie orientale. En outre, pour lui, la Russie apparaît comme d'autant plus menaçante qu'on ne connaît pas ses desseins.

ヲロシヤにては、日本人を扶助し日本の事に通じ、（中略）日本の東洋を乗り回り、日本の地方を見届けなどするといへども、日本にては何事を企るとも夢にも知らず、

[441] HONDA Toshiaki, « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), *op.cit.*, p.124
[442] *Ibid.*, p.125-126
[443] WADA Toshiaki, *op.cit.*, p.21-22

打ち捨てあるは国家の災害を招くに当れば、いずれにも打ち捨て置くべきに非ず。（中略）唯今の勢ひなれば、国家の急務は蝦夷土地にあるなり。[444]

En Russie, ils portent secours aux Japonais et leur font parler de leur pays […], ils circulent dans nos mers orientales, ils inspectent nos côtes ; quels sont leurs desseins à notre égard ? Nous ne le savons pas. Toutefois, ne pas s'en préoccuper équivaudrait à inviter les catastrophes à s'abattre sur la nation (*kokka*). Il n'est pas question de ne pas s'en préoccuper. […] Toute notre force doit être tournée vers notre plus grande priorité nationale (*kokka no kyûmu*) : le territoire ezo.

Honda établit ensuite les priorités nationales urgentes (国務の急務) pour rendre le pays prospère, on découvre ici les bases de ces essais économiques et de ses conseils pour une meilleure gouvernance. Il faut augmenter la production de métaux précieux -en cela, il s'oppose complètement à Naka.i Chikuzan-, encourager le peuplement et le défrichage de l'île, la mise en place et la protection des frontières, et l'utilisation des ressources d'Ezo pour pallier les famines japonaises.

国家の重務といふは我国の力を厚くするにあり。国の力を厚くするには、兎角に外国の金銀同を採って我国へ容れるにあり。欧羅巴州の諸国は皆これを専務とする所なり。（中略）日本の国力を増益するには、蝦夷の金銀銅鉛鉄山を掘り創め、次に土産物を多く出産する様に仕掛るに如く事なし。土産物の多く出産する様に仕掛るには土人を増殖するにあり。この土人を増殖するには後文にいふ罪人を遣し浪流人を遣すにあるなり。[445]

Notre devoir impératif national est d'étoffer la puissance de notre pays. Pour ce faire, il faut faire pénétrer dans notre pays de l'or, de l'argent et du cuivre. Tous les pays européens en ont fait leur unique priorité. […] Pour augmenter la puissance du Japon, il faut ouvrir les mines d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer à Ezo, ensuite il faut développer la production. Pour ce faire, il faut augmenter la population d'autochtones[446]. Dans cette optique, il faut envoyer sur place des condamnés et des vagabonds.

À l'inverse de l'un de ses successeurs Fujimori Kôan 藤森弘庵 (1799-1862), Honda considère que l'urgence de la gestion de la question d'Ezo empêche de mettre sur pied un plan de peuplement bien défini, et compte sur une émigration libre, mais surtout sur l'envoi de condamnés à Ezo pour peupler l'île[447]. Il considère qu'il faut faire venir, de force, un million deux cent mille personnes pour défricher un territoire qui vaut, d'après lui, un million six cent mille *koku*[448]. On sent d'ailleurs que Honda ne maîtrise pas ses chiffres ; il estime la population aïnoue totale de Hokkaidô à quatre mille individus, à cinq mille si on ajoute Sakhaline, Kounachir, Itouroup et Ouroup[449]. Ceci nous permet de mettre en lumière l'une des grandes inconnues de l'expédition de l'ère Tenmei : la population aïnoue, estimée autour de 27 700 en 1804[450] (on pourra consulter le tableau en annexe XII). En outre, comme le

[444] HONDA Toshiaki, « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), *op.cit.*, p. 126
[445] *Ibid.*, p. 126
[446] Il précise à cette occasion qu'ils sont vingt mille environ avant Shakush'ain, mais que leur population a un peu baissé du fait de l'éruption du mont E en 1764.
[447] FUJII Sadayoshi, « Fujimori Kôan no Ezo kaitakuron » (Les théories concernant l'ouverture d'Ezo de Fujimori Kôan), *Ôsaka furitsu daigaku keizai kenkyû*, 1958, p.73
[448] *Ibid.*, p.73
[449] HONDA Toshiaki, « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), *op.cit.*, p. 128
[450] HAMMEL E.A., « A glimpse into the Demography of the Ainu » (Aperçu de la démographie aïnoue), *American Anthropologist*, New Series, volume 90, n°1, mars 1988, p.28

souligne Donald Keene, les visions malthusiennes de Honda sont issues aussi bien de son expérience personnelle en tant que voyageur témoin d'infanticides[451], que de son mode de calcul erroné[452]. De la même manière, Annick Horiuchi souligne sa forte propension à l'exagération et à l'approximation[453]. Keene y voit là une tentative d'argument quantitatif scientifique pour justifier la colonisation.

> 土人を増殖すれば開発も自然と成就するは瞭かなり。依って日本国中の盗人或は法度を犯したるなどの死刑に処すべき罪人を悉く助命せしめ、その次の軽き罪人も悉く送り遣したらば、或は漁猟をし耕作をして生計を保つべけれ。（中略）自然と開発も成就し、異国と日本の境界も立て、国家鎮護の基を開〔くべし。〕（中略）さすれば斬する人、廃する人もともとに救れて、大なる慈仁になり、大なる国益になるなり。[454]（中略）日本国中もむだ人減しのためにもなり全く開発に企つべき決れり。[455]
>
> Si on augmente la population autochtone, il sera aisé de défricher et de développer les ressources naturelles. C'est pourquoi il faut gracier les condamnés à mort, et les y envoyer, ainsi que les criminels aux peines plus légères, mais aussi développer la chasse, la pêche et l'agriculture pour garantir leur survie. Il faut défricher et développer les ressources naturelles, mettre en place des frontières avec l'étranger, et établir des avant-postes pour la protection du territoire national. […] Conséquemment, les meurtriers et les personnes mises au ban seront secourus, ce qui est à la fois un acte de grande compassion, mais aussi très bénéficiaire pour notre pays. […] Dans le but de faire baisser à l'intérieur du Japon le nombre de personnes inutiles, il faut choisir l'ouverture et le développement.

On retrouve ici sa volonté d'épargner le peuple, dont chaque membre constitue une richesse pour le pays. Il faudrait commencer par les personnes n'apparaissant pas sur les registres de population d'Edo (人別帳外にて隠て居る流浪人（中略）江都を始とし諸国繁華の土地[456]) pour ensuite élargir progressivement aux vagabonds, puis aux criminels des autres régions. Honda ajoute que si cela n'est pas fait rapidement, et les choses laissées en l'état, la Russie se chargera de gérer les Kouriles ; les habitants du Kamtchatka se montreront de plus en plus assurés, enverront des responsables officiels, installeront un habitat permanent, ils instaureront leurs lois, propageront leur religion, et les autochtones en viendront tout naturellement à les respecter (蝦夷土地をこのままに捨置あらば、ヲホツカ及カムサスカの者ども次第におごり、東蝦夷諸島一所にならば、モスコビヤより吏来りて住居を定め、國令を布き、宗門を弘法するにおいては、島々の土人どもヲロシヤの命令を尊守するは必然たり。[457]).

La mise en place de frontières permettrait également de limiter la contrebande, qui persiste malgré de lourdes interdictions et la mise en place shogunale « il y a longtemps » (前々より) de mesures très sévères pour prévenir de la contrebande occidentale (抜荷は前々より重き禁制なれども、なおも止まざる（中略）まず西国の抜荷の防として、前々色々まして至て厳重なるは御制度の御手当あれども、今にやはり止まず。[458]). Il semble ici que Honda fait référence aux

---

[451] Il décrit ses pérégrinations dans le nord et témoigne des conséquences des grandes famines dans ses *Contes d'Occident*, traduits en partie par Donald Keene. KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, p.213-218

[452] KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, p.115

[453] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2002, p.412

[454] HONDA Toshiaki, « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), *op.cit.*, p. 129

[455] *Ibid.*, p. 131

[456] *Ibid.*, p. 130

[457] *Ibid.*, p. 129

[458] *Ibid.*, p. 130

édits de l'ère Kan.ei, et à leur inefficacité. Celle-ci est renforcée dans le nord pour l'absence de frontières claires.

> 東蝦夷のヲロシヤも西蝦夷の山丹口も無関にて、異国日本の境界もなき蝦夷土地なれば、抜荷は勿論抜人もできるべき道理あり。[459]
> La Russie des territoires orientaux comme la voie de Santan des territoires occidentaux ne possèdent pas de poste-frontière, s'il n'existe pas de frontières entre le Japon et l'étranger, il est logique qu'à Ezo, on assiste à de la contrebande.

Il conclut son argumentation en agitant le spectre du christianisme. Il affirme que le chef de Sharushamu en Itouroup -un certain Maudeka'ain- a érigé une croix devant sa maison (文字柱を建置)[460] ; une nouvelle fois, il insiste sur l'urgence de la situation (日本より開発を企つべきに決まりたれば片時も急ぎ発起すべき[461]).

Il garde une dernière proposition pour la fin : le développement de la construction navale (第一船舶の製作を先となすべし[462]) par à la mise à profit des ressources naturelles arboricoles de Hokkaidô (日本の土地に大樹の良材乏しくなりたれば、蝦夷の良材を用て国用を達すべし[463]), et grâce auquel il sera possible d'importer des métaux précieux étrangers et de rendre le pays prospère (外国の金銀銅及長期長財を得て、我国へ容れ国力を厚くするの長策ももとより、船舶の徳なり。).

Pour clore son propos, il récapitule les priorités qui servent de base à la sécurité de la nation (*kokka anzen no kihon* 国家安全の基本) : la mise en place de frontières, l'envoi de condamnés, le développement de l'industrie minière pour enrichir le pays, le développement de la riziculture pour mettre fin aux famines, la construction navale[464]. (On pourra consulter un schéma récapitulatif de son argumentation dans le schéma 4 de l'annexe XIX).

> 開発すれば第一に異国と日本国との境界も自然と立北敵の要害となりて（中略）第二には日本国中の罪科の死刑人も救命を蒙り追放人遠流人も共に国家の用に立（中略）第三には金銀鐵銅を掘し日本へ容れ国力を厚くし、第四には開発の功に依て百穀百果及海川出産物遂年多く出来而日本の米穀の補助となり飢饉年の手当ともなり云々[465]
> Si l'on développe [l'île], les frontières entre le Japon et les pays étrangers seront d'ordre naturel […] ; ensuite si les condamnés à mort sont épargnés, ils pourront y être utile pour le pays, ainsi que les condamnés à l'exil […] ; de plus, si l'on extrait l'or, l'argent, le fer et le cuivre, pour l'introduire au Japon, cela augmentera la richesse de notre pays, et enfin, du fait du succès de cette entreprise, nous pourrons produire les cent céréales et les cent fruits, ainsi que d'innombrables produits de la mer et des rivières, ainsi le riz et les céréales du Japon pourront être préservés et utilisés en temps de famine.

Nous noterons au passage l'emploi –comme chez Kudô- des mots *kokka* 国家 pour désigner le Japon dans son ensemble et de *kokueki* 国益 pour désigner les bénéfices du Japon

[459] HONDA Toshiaki, « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), *op.cit.*, p. 130
[460] *Ibid.*, p. 131
[461] *Ibid.*, p. 132
[462] *Ibid.*, p. 132
[463] *Ibid.*, p. 132
[464] *Ibid.*, p. 132
[465] *Ibid.*, p. 132

et de son peuple, mais aussi les emplois de *kokumin* 国民 pour désigner le peuple japonais dans son ensemble, de *kokumu* 国務 et de *kyûmu* 急務 pour évoquer les devoirs (urgents) d'un souverain vis-à-vis de ce dernier. Honda voit au-delà des frontières des fiefs, sans doute mu par sa confrontation directe aux conséquences des famines dans les fiefs du nord et son intime conviction que le devoir d'un souverain est de protéger chaque sujet.

On remarque chez Honda une grande capacité argumentative : à travers un raisonnement qui se veut logique, l'emploi de la rhétorique, d'un vocabulaire soigneusement sélectionné, et un développement qui se veut très pédagogue, il semble mettre tout en œuvre pour convaincre son lectorat, et ce même si certaines données chiffrées et certaines théories peuvent laisser quelque peu à désirer à l'aune de nos connaissances contemporaines. Cette volonté d'enseigner et de convaincre se perçoit à travers la rédaction conjointe de la *Situation* et d'un court écrit : les *Grandes lignes concernant le développement d'Ezo* (*Ezo tochi kaihatsu guson no taigai* 蝦夷土地開発愚存之大概), ci-après *Grandes lignes*. Ces deux écrits datent du premier mois de 1791 et partagent un contenu similaire. Les *Grandes lignes* reprennent quasiment mot pour mot le récapitulatif final de la *Situation*. On peut imaginer que l'existence de ces deux textes indique une volonté de toucher deux publics différents : des néophytes en matière de connaissances septentrionales, et des lettrés spécialistes du calibre de Kudô, ou de Hayashi.

Honda propose dans ces premiers écrits une synthèse des connaissances théoriques issues des informations accessibles via les *rangakusha*, des connaissances pratiques via les missions auxquelles participe Mogami, de ses propres réflexions en matière de climatologie et d'agronomie, et enfin des réflexions de ses prédécesseurs –en particulier Kudô et Hayashi, et peut-être indirectement Naka.i Chikuzan. (On pourra consulter les tableaux 1 et 2 de l'annexe XIX pour un tableau récapitulatif et comparatif des théories des différents lettrés.) Il rejoint Naka.i sur l'importance du peuple et de sa préservation, tout en réitérant la nécessité de se procurer des métaux précieux ; il rejoint Kudô sur la possible duplicité des Hollandais et la nécessité de vérifier par soi-même les intentions russes, ainsi que la proposition d'ouverture de relations commerciales, même s'il ne va pas aussi loin que ce dernier avec l'ouverture d'un port dédié et la mise en place d'une magistrature spécifique ; il rejoint Hayashi sur la nécessité de se mettre au niveau européen sur le plan technique et naval, sans pour autant partager ses inquiétudes sur le plan militaire. C'est d'ailleurs en 1791 que Hayashi publie les seize volumes du *Traité de défense d'un pays maritimes* sont publiés, scellant ainsi son destin.

En 1785, Hayashi Shihei complète l'ouvrage que de nombreux chercheurs considèrent comme son texte majeur : le *Traité de défense d'un pays maritime* (*Kaikoku heidan* 海国兵談). Cette année coïncide avec la publication d'une fiction légère (*sharebon* しゃれぼん) intitulée « Moscovie » (*Musukobeya* 無粋子部屋, également transcrit 息子部屋) et écrite par Santô Kyôden 山東京伝[466] (1761-1816). Le sujet de la Russie semble donc sourdre dans les rangs d'un public toujours plus large, et c'est d'ailleurs à un large public que Hayashi souhaite s'adresser lorsqu'il décide de publier son texte. Contrairement à Kudô, qui s'adresse

[466] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.90

exclusivement au shogunat et aux lettrés proches du pouvoir, Hayashi souhaite voir publier son œuvre. Guerrier sans statut, il se voit contraint de récolter ses propres fonds, entre autres en vendant des copies de son dessin d'un navire hollandais[467]. Il parvient à publier le premier des seize volumes (« De la bataille navale » *suisen* 水戦) en 1787 à Sendai, mais doit attendre la fin de l'année 1791 pour publier le reste, et ce en trente-huit exemplaires seulement[468].

La rédaction du *Traité* marque l'émergence des traités de défense maritime, sa publication marque un tournant dans le lectorat visé. Ses écrits précédents, ou encore le *Panorama* et les *Réflexions* de Kudô, n'ont pas été dévoilés au grand public, et s'adressent à un lectorat restreint, averti et haut placé. Le *Traité*, plus dans la lignée des écrits de Honda, vise un public plus large. Trop large peut-être, étant donné que le *Traité* constitue une remise en cause de la politique gouvernementale en matière de défense, qui a pour vocation d'être diffusée. C'est sans doute pour cette raison que Hayashi bénéficie à l'époque d'une plus grande renommée que Kudô, mais également pour cela qu'il subit un sort bien différent. Le destin du *Traité* matérialise la transition entre les gouvernements Tanuma et Matsudaira, entre l'opportunisme et la recherche du profit à tout prix, et la réflexion et l'économie. Né de l'élan du premier, il se heurte à la sévérité du second. Dans le climat d'effervescence de la littérature septentrionale, il est facile d'oublier que le shogunat –loin de s'y désintéresser et malgré un immobilisme apparent- s'y montre attentif et veille sur ses intérêts.

4. Le temps de l'action : le tournant de 1791-1792

(1) Le *Traité de Défense d'un pays maritime* 海国兵談 (*Kaikoku heidan*) (1785)

Comme l'indique le titre de cet ouvrage, il y est question de la défense d'un pays maritime, ici le Japon. Une telle mise en exergue de l'insularité japonaise s'insère dans la remise en cause par Hayashi de l'influence du sino-centrisme dans les stratégies de défense, la préparation militaire, et fait une nouvelle fois allusion au fait que les ennemis du Japon -Chine des Qing comprise- viendront de la mer. L'un des traits distinctifs de ce texte est qu'il y développe un discours de type militaire, sur le thème de la défense nationale ; à ce titre, il s'inscrit dans la tradition de la science de la guerre ou l'art de la stratégie[469], mais constitue le premier traité de défense maritime (*kaibôron* 海防論). Hayashi est d'ailleurs tout à fait conscient du caractère novateur de son écrit, qu'il met en lumière dans son introduction et dans sa conclusion. Comme nous l'avons vu précédemment, Kudô Heisuke en rédige l'une des préfaces, et Hayashi une autre de sa propre main. Annick Horiuchi propose une traduction complète de cette dernière dans son article[470] ; nous nous permettrons de nous baser sur celle-ci, en y ajoutant, le cas échéant, le texte en japonais de manière à mettre en lumière la manière de s'exprimer de Hayashi.

[467] KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, p.43
[468] *Ibid.*, p.43
[469] HORIUCHI Annick, « Le *Kaikoku heidan* (De la défense des pays maritimes) de Hayashi Shihei – Présentation et traduction de la préface », *Ebisu*, n°38, Automne-hiver 2007, p.86
[470] *Ibid.*, p.83-101

今小子始て是を言者ハ、深く患ル所有て、広く問切に考て、此旨を得たり。此旨を得たりといふとも、尋常の世人は口外すべからず。小子は直情徑行の獨夫なるゆえ、敢て忌諱を不顧。（中略）却て海国肝要の武備ハ如く此也ト云事を、肉食の人々に知しめんト欲ル故、見聞スル所を纂集シテ、此書を作為ス。是吾小子。徳ヲ不量、位ヲ不計シテ患ルニ海国を以てスルゆへんなり。是併ラ小子極テ僭踰也。罪ヲ不遁ことを知。然とも人をば不可取、言をば可取。是吾小子、徳ト位トヲ不量計、此書を作為シテ言を当世ニ危スル所也。[471]

Les idées que j'expose pour la première fois ici, me sont venues à l'esprit après une longue période de tourments, passée à interroger et à réfléchir. Parvenu à ces conclusions, un homme ordinaire se serait gardé d'en parler autour de lui par crainte des sanctions. Etant pour ma part un homme sans attache, honnête et direct, je ne crains le blâme. […] J'ai composé cet ouvrage en m'aidant des propos entendus ici et là dans le seul but de montrer au commun des mortels à quoi se résumait l'essence de la préparation militaire pour un pays maritime. C'est emporté par mon inquiétude et oubliant ma qualité et mon rang que j'ai osé évoquer les pays maritimes. J'ai cependant transgressé mon humble condition, et je sais que je n'échapperai pas aux sanctions. Mais il faut retenir les propos et non l'homme. J'ai conçu ce livre en oubliant mon humble condition et mon modeste rang pour avertir le monde des dangers[472].

On peut apprécier ici le ton dramatique et dépréciatif, mâtiné d'auto-louange caractéristique de Hayashi. En outre, il explique la publication de cet ouvrage explosif par un excès de philanthropie ainsi qu'une loyauté sans faille à sa patrie, au point de faire fi du danger qu'il court. Il se sacrifie – et ce avec une humilité ostentatoire- pour le bien du Japon et de ses habitants, tout en assumant le fait qu'il ne possède aucun statut de lettré ou de guerrier et qu'il se comporte en quelque sorte comme un consultant free-lance. Il réitère les mêmes propos dans ses remarques conclusives mais également dans les conclusions de certains livres :

小子が千古独見にして、日本武備の綱領斯ニ在ト、竊ニ誇ル所也[473]

Dans toute l'histoire de notre pays, seul je me suis montré visionnaire et ai dressé un portrait des défenses japonais ; il y a là de quoi être fier.

太平の化を蒙ル世に居て、此等の言を吐出ス事、実に多罪也。然ト云とも、初より段々云如く日本は海国にて然も隣国多き地勢なれば、只外国の変の為に如此教置べき（中略）皆虚談にして実用なし。危の甚也。武備ト云事を不知には劣れり。[474]

Dans cette époque de paix, le fait de proférer de telles paroles constitue véritablement une offense. Toutefois, comme je le dis depuis le début, le Japon est un pays maritime, comptant de nombreux voisins, et il s'agit simplement d'apprendre à se préparer en cas de changement. […] On ne prête pas attention à mes propos, traités de billevesées ; mais c'est extrêmement dangereux. La méconnaissance de la préparation militaire nous rendra inférieurs.

妄りに孟浪の言を発のみ。[475]（中略）推て我慢を立ントにもあらず"[476]。既に巻首に述べし如く、日本の武備を記したる書に此の兵談の如く、自ら異邦の人に面接し、遠く

[471] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime) dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 1 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.84
[472] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, p.99-100
[473] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.125
[474] *Ibid.*, p.229
[475] *Ibid.*, p.287
[476] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime) dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 1 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.288

異国蛮夷の軍情を知り、新たに奇計妙策を尽し、海陸全備の真味を述べし者は之れ無きなり。開闢以来未曾有の発明なり。[477]
Ce ne sont que des paroles absurdes proférées sans permission. […] Je n'en tire aucune fierté. […] Comme je l'ai dit en introduction, en tant que rédacteur de ce traité militaire relatif à la préparation défensive japonaise, je ne suis rien d'autre qu'un homme qui a lui-même rencontré des étrangers, obtenu des informations concernant les techniques militaires des barbares des pays lointains, établi des mesures habiles, et qui évoque la réalité de notre préparation défensive terrestre et maritime.

Malgré son orgueil, Hayashi met en effet le doigt sur un véritable problème : l'état des défenses japonaises et leur caducité en cas d'attaque. La révélation au plus grand nombre de ce problème épineux n'est pas pour plaire au shogunat.

(i) Un contenu novateur

De l'avis même des spécialistes, la présentation de ce contenu n'est pas chose aisée[478] ; du fait du mouvement fréquent de va-et-vient argumentatif, nous procéderons à une étude thématique et non linéaire du texte de Hayashi. Nous classerons donc les citations tirées de l'introduction ou de la suite du texte dans les différents thèmes abordés par Hayashi qui nous intéressent.

❖ De la nécessité de remplacer une vision sino-centrée de la guerre par une vision nippo-centrée -et donc maritime- de la stratégie défensive

海国とハ何の謂を曰、地続の隣国無して四方皆海に沿ル国を謂也、然ルニ海国にハ海国相当の武備有て唐山の軍書及ヒ日本にて古今伝授する、諸流の説ト品替れる也、此わけを知されハ、日本の武術とハ云かたし[479]
Qu'entend-on par pays maritime ? C'est un pays qui n'a aucune frontière terrestre et qui est cerné de tous côtés par la mer. Un pays maritime nécessite une préparation militaire spécifique, distincte de celles que prônent les ouvrages militaires de Chine, ou qu'enseignent les maîtres japonais des temps passés et modernes. Une science de la guerre qui l'ignore ne peut se prétendre japonaise[480].

Hayashi commence par rappeler ce qui nous semble une évidence : le Japon est un archipel, et donc une nation maritime. Par conséquent, il requiert un dispositif de défense maritime différent de celui de la Chine qui lui a servi de modèle depuis les temps passés. En outre, il cite de grands hommes politiques et chefs de guerre renommés au Japon, Ôe no Masafusa 大江匡房(1041-1111)[481], Kusunoki Masahige 楠木正成(1294-1336)[482], Uesugi

[477] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.288
[478] YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami, « Kaisetsu » (Explication) dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 1 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.13
[479] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.81
[480] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.94
[481] Ôe no Masafusa 大江匡房 (1041-1111) : homme politique et grand connaisseur des classiques chinois. Gouverneur de Dazaifu.

Kenshin 上杉謙信 (1530-1578)[483] et Takeda Shingen 武田信玄 (1521-1573)[484], qui « se sont contentés de suivre le modèle des ouvrages militaires chinois. Occupés à enseigner la théorie militaire chinoise, aucun d'eux n'a songé à la réalité du pays maritime »[485] (皆唐山流の軍理のミ伝授して[486]).

En tant que pays maritime, le Japon requiert un dispositif de défense maritime, lui-même basé sur la maîtrise du combat naval, nécessitant à son tour la possession de canons. Notons ici qu'il n'est même pas question de contrevenir aux restrictions de tonnage et de construction maritime dictées par les mesures de l'ère Kan.ei, mais de construire de gros canons. Par ailleurs, une nouvelle fois, la différence entre les défenses du Japon et de la Chine sont mises en exergue. Cette dernière est une nouvelle fois présentée comme une menace ; Hayashi revient sur son histoire ainsi que sur les relations entre le Japon et les différentes dynasties – pacifiques sous les Tang entre le 7ème et le 9ème siècle, belliqueuses sous les Yuan au 13ème siècle, tendues sous les Ming entre le 14ème et le milieu du 17ème siècle. Sous les Qing (au pouvoir de 1636 à 1912), peuple barbare du nord, la Chine redevient une grande menace.

> Depuis Kang Xi (règne de 1654 à 1722), la Chine est à nouveau unie avec la Tartarie. A l'heure actuelle, cette unité est renforcée et les régions du nord sont plus paisibles que jamais. C'est pourquoi, si la Chine avait l'idée d'envoyer des soldats au loin, elle pourrait le faire sans craindre pour ses arrières. […] De même, sous l'influence des mœurs du Nord, les hommes se sont endurcis ; ils se sont peu à peu imprégnés de l'avidité des barbares du Nord ; leur sentiment humanité s'est estompé[487].

Désormais gouverné par une dynastie d'« ennemis du nord » (*hokuteki* 北敵) et appelé *shin* 清 par les Japonais, ce pays ne représente plus le centre et la civilisation (*chûka* 中華). Toutefois, ceci ne signifie en aucun cas que le système paradigmatique du barbare et du civilisé est remis en cause, en effet la position de centre civilisé de l'Asie que possède désormais le seul Japon (*Nihongata ka.i chitsujo* 日本型華夷秩序), déjà matérialisée par la restriction - puis la codification et la ritualisation- des relations commerciales et diplomatiques dans le cadre des restrictions maritimes, s'en trouve renforcée[488].

Hayashi effectue ensuite une habile transition en abordant le sujet d'autres barbares du nord et de l'ouest, qui constituent également une menace : les Russes.

---

[482] Kusunoki Masahige 楠木正成 (1294-1336) : guerrier sous les ordres de l'Empereur Go-Daigo, il meurt à son service. Il est souvent représenté comme un idéal de bravoure et de loyauté.
[483] Uesugi Kenshin 上杉謙信 (1530-1578) : administrateur de la province du Kantô, il s'oppose à de nombreux clans puissants –les Takeda, les Hôjô, et Oda Nobunaga. Sur le point d'attaquer ce dernier, il meurt soudainement. Il est également connu pour ses qualités en tant qu'administrateur et fin politicien. Il est l'ennemi juré de Takeda Shigen.
[484] Takeda Shingen 武田信玄 (1521-1573) : ennemi juré d'Uesugi Kenshin. Guerrier redoutable, il parvient même à vaincre les armées d'Oda Nobunaga et de Tokugawa Ieyasu en 1573, avant de mourir soudainement. Sa vie a inspiré le film *Kagemusha* de Kurosawa Akira.
[485] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.95
[486] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.81
[487] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.96
[488] WALKER Brett L., « Reappraising the sakoku paradigm : the Ezo trade and the extension of Tokugawa political space into Hokkaidô » (Réévaluer le paradigme du sakoku : le commerce à Ezo et l'extension de la sphère politique des Tokugawa à Hokkaidô), *Journal of Asian History* 30/2, 1996, p.169

❖ La menace russe

Pour étayer sa thèse, Hayashi évoque l'avertissement de Beniowski, qui prouve selon lui que les projets d'invasion du Japon s'appuient sur la zone septentrionale :

> 加模西葛杜加［カムシカットカ］（既カムサスヤ也蝦夷ノ東北ニ在）迄押領したり、然ルに加模西葛杜加より東にハ此上、取べき国土なし、此故に又西に顧ミて蝦夷国の東なる、千島を手に入ルべき機シ［キサシ］ありト聞及べり、既に明和辛卯の年［8年］、莫斯歌末亜より加模西葛杜加江遣シ置ル豪傑、バロンマオリツツアラアダルハン、ベンゴロウといふ者、加模西葛杜加より船を発シて、日本江押渡り港々江下縄して、其深サを計りながら、日本を過半乗廻シたる事あり、就レ中土佐の国に於いてハ日本国に在合、阿蘭陀人江と認し書を遣置［ノコシ］たる事もある也、是等の事其心根可レ憎可レ恐[489]
>
> La Moscovie d'Europe s'est appropriée les terres jusqu'au Kamtchatka (au nord-est d'Ezo), mais il n'y a plus de terres à conquérir à l'est du Kamtchatka. Pour cette raison, elle se serait redirigée vers l'ouest et chercherait, selon les rumeurs, à s'emparer des Îles Chishima, situées à l'est de la province d'Ezo[490]. Déjà, en Meiwa 8 (1771), la Moscovie a envoyé un homme courageux au Kamtchatka, Baron Moritz Aradar von Bengoro. Il a pris le bateau depuis là-bas, est arrivé au Japon et a accosté de port en port en descendant vers le sud pour prendre des mesures. Il parcourut ainsi plus de la moitié du pays, et c'est de Tosa qu'il laissa une missive aux Hollandais. Ceci nous cause véritables horreur et crainte.

Le Japon est donc en quelque sorte pris entre les feux croisés de deux empires aux intentions malveillantes, et doit pallier une défense maritime tellement peu développée « que sur un simple coup de tête du capitaine, des navires proscrits peuvent gagner nos côtes »[491]. En outre, l'urgence est due au fait que les « bateaux noirs » russes « ressemblent aux navires hollandais, et sont comme de petites forteresses » (其舩［加模西葛杜加の黒舩］ハ和蘭舩の類にして小城の如ク[492]). Il décrit ensuite les navires étrangers, en se servant du contenu de sa *Description d'un navire hollandais*. Comme il l'affirme plus loin dans son ouvrage : « L'observation est une étape cruciale de la stratégie militaire ; elle peut faire la différence entre la victoire et la défaite. En ce sens, elle est une priorité » (物見は軍の肝要なるものにして、勝敗の係る所なれば、可重の第一也[493]).

❖ La préparation défensive en termes d'armes et de lettres

Il évoque ensuite les modes de combat japonais - « c'est le combat qui compte ici, il y a peu de place pour la tactique. On mise sur le courage naturel de nos habitants » [494] :

> 国土自然の勇気に任せ、命を捨て敵を砕ク事を第一の戦法[495]
>
> Notre stratégie principale est de se fier au courage naturel des habitants de notre pays, qui sacrifient leur vie pour se ruer et réduire l'ennemi en pièces.

[489] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.83
[490] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.97
[491] *Ibid.*, p.97
[492] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.89
[493] *Ibid.*, p.140
[494] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.98
[495] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.83

Les ennemis auxquels le Japon doit faire face sont différents : les Chinois « privilégient le raisonnement et la méthode » mais « [leur] réaction est lente » [496] (唐山ハ理ト法ト重して、謀計多キ、持重を第一義とするゆへ其軍立ハ堂々たれとも血戦に至てハ、甚鈍[497]), les pays européens « maîtrisent les armes à feu […], la fabrication des navires de guerre […] et jamais ne se font la guerre entre eux » [498] (欧羅巴の諸国ハ大小の火器を専として、其外飛道具甚多（中略）同国攻討事なく、只互に他州を侵掠事なく[499]).

Ces trois données, à savoir que le Japon est un pays maritime, qu'il doit se méfier de la Chine des Qing, car elle est supérieure à la Chine d'antan, et que les trois régions [Chine, Japon et Europe] ont leur mode de combat, n'ont jamais jusqu'à présent été formulées par les spécialistes de l'art militaire[500]. Hayashi utilise une argumentation rhétorique pour amener le lecteur à reconnaître la nécessité de se protéger contre des ennemis entourant le Japon de toutes parts, et possédant des techniques militaires spécifiques et différentes. Pour la première fois en plusieurs siècles, l'ennemi est extérieur au Japon (une première depuis les tentatives d'invasion de la Corée par Hideyoshi) et il est possible qu'il s'y rende avec des intentions belliqueuses (une première depuis les tentatives d'invasion mongoles du 13ème siècle).

❖ Les mesures concrètes à prendre

Hayashi résume ainsi les mesures concrètes à prendre. Tout d'abord, il s'agit de construire des navires de guerre armés de canons comme les européens ; à cette occasion, on perçoit l'influence de ses séjours à Nagasaki, et ses connaissances sur la construction navale européenne. En sus, il faut entraîner les capitaines de vaisseaux à l'art de la bataille navale, puis les soldats[501]. On retrouve ici des préoccupations militaires évoquées dans ses *Opinions*. Les dispositifs de défense spécifiques à un pays maritime sont donc, d'après Hayashi, la fabrication des bateaux, -dont on avait pressenti l'intérêt de la part de l'auteur de la *Description illustrée d'un bateau hollandais* (*Orandasen zusetsu* 阿蘭陀船図説)-, et l'usage des canons :

> 海國の武備ハ海邉にあり、海邊の兵法は水戦にあり、水戦の要は大銃にあり。是海國自然の兵制也。[502]
> L'art d'empêcher [les attaques extérieures] repose sur le combat maritime et l'essence du combat maritime réside dans les canons (*ôzutsu* 大銃). Maîtriser ces deux arts, c'est bien là le nœud du dispositif de défense du Japon ; c'est là que notre stratégie militaire se distingue de celle des pays continentaux comme la Chine ou la Tartarie. La guerre navale […] est au fondement même de la préparation militaire au Japon. [503]

---

[496] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.98-99
[497] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.83-84
[498] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.99
[499] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.84
[500] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.99
[501] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.99
[502] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.87
[503] HORIUCHI Annick, « Le *Kaikoku heidan* (De la défense des pays maritimes) de Hayashi Shihei – Présentation et traduction de la préface », *Ebisu*, n°38, Automne-hiver 2007, p.95

Il préconise également une remilitarisation du régime via des centres d'entrainement. On retrouve à cette occasion la fermeté législative dont il a fait preuve dans ses *Opinions* :

> 妄りに備の中を奔走する者ハ縛。妄りに高声する者ハ縛、再犯者ハ斬。軍中、酒を禁ズ、犯スは縛、再犯者ハ斬。[504]
> Dans les corps d'armée, l'alcool est interdit. Les contrevenants seront mis aux arrêts, les récidivistes exécutés.

Une telle ribambelle de mesures accompagnée d'une telle rigueur met indirectement en cause l'immobilisme shogunal. Toutefois, Hayashi va plus loin et ne se prive pas de le pointer directement du doigt.

(ii) Un contenu explosif

❖ L'immobilisme shogunal et l'inefficacité du système de défense

Comme le remarque Annick Horiuchi, Hayashi interpelle le pouvoir shogunal dès le début de son traité, en sous-entendant que celui-ci n'est pas à la hauteur de la situation et adopte une position trop immobiliste[505]. « Les armes et les lettres sont des noms de valeurs (*toku* 徳). La 'préparation' n'est pas une valeur. Elle relève de l'action (*waza* 事). Il s'agit de mettre en place un dispositif qui nous permette de faire face à toutes les situations »[506] (備ハ徳にあらず事［ワザ］也[507]). Outre le fait que Hayashi se montre assez critique, la révélation au public et peut-être aux Hollandais -et donc aux Européens- de la caducité du système de défense côtier est une infraction au secret-défense japonais. Celle-ci a pour double conséquence de démontrer l'inefficacité et de laxisme shogunaux.

Comme la menace viendra de la mer, il propose d'abord d'armer tous les ports et baies navigables de canons, comme c'est le cas à Nagasaki[508] :

> 窃に憶へば、当時長崎に厳重に石火矢を備有りて、却て安房・相模の海港に其の備なし。此の事、甚だ不審。細に思へば、江戸の日本橋より唐、阿蘭陀まで境なし水路なり。然るを、此に備へずして長崎にのみ備る何ぞや[509]
> Si l'on y réfléchit de par soi, il existe actuellement à Nagasaki un dispositif défensif sûr sous la forme de canons ; cependant des ports ouverts sur la mer tels qu'Awa ou Sagami n'en possèdent pas. Ce fait est très curieux. A bien y réfléchir, il n'y a aucune frontière entre le quartier de Nihonbashi[510] à Edo et la Chine ou la Hollande ; ce sont des routes maritimes.

---

[504] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.138
[505] HORIUCHI Annick, « Le *Kaikoku heidan* (De la défense des pays maritimes) de Hayashi Shihei – Présentation et traduction de la préface », *Ebisu*, n°38, Tôkyô, 2007, p.87
[506] *Ibid.*, p.87
[507] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.87
[508] *Ibid.*, p.87
[509] *Ibid.*, p.88
[510] Le quartier de Nihonbashi 日本橋 est à l'époque un quartier commerçant très animé, notamment par la présence d'un grand marché aux poissons. C'est aussi là que se trouve le point zéro japonais et point de départ

Malgré cela, seul le port de Nagasaki est prêt défensivement, et non le reste du Japon. Comment expliquer un tel phénomène ?

Hayashi propose toutefois une amende honorable au shogunat, en justifiant l'absence d'un système de défense maritime tout en anticipant la réaction de son lectorat :

窃に按ずるに、日本開闢より三千年来、此大銃の備を海岸に不設して、今に至て猶安全也。（中略）今新たに此海国の備を事々敷言出ス事、且ハ思慮の過たるにも似、且ハ新論を好にも似、亦ハ狂言を発するにも似たり。[511]
Si l'on y réfléchit bien, depuis les débuts du Japon, il y a trois mille ans, nous avons vécu jusqu'à aujourd'hui dans la tranquillité, malgré l'absence de canons côtiers. […] Le fait d'aborder expressément la question de la préparation défensive maintenant me vaudra que les gens penseront de moi que j'ai été trop loin, ou que ma théorie leur plait, ou que mes paroles sont folles.

Plusieurs facteurs expliquent l'urgence d'une défense maritime. Tout d'abord, les navires japonais ne font pas le poids face aux navires occidentaux :

異国の城の如き大舩え我が小舩を以て仕懸ル伝ハ更に無之[512]（中略）日本人ハ彼ノ奇術に逢バ、恐入て実に胆を奪れ臆病を生して日本人の持前トする血戦も弱くなる也。[513]

Face aux navires étrangers, bâtis comme des châteaux-forts, nos petits bateaux ne peuvent rien faire. […] Si les Japonais se trouvaient face à eux, ils prendraient peur, perdraient leurs moyens se montreraient hésitants : l'entrain guerrier japonais faiblirait.

Les Japonais eux-mêmes ne semblent pas faire le poids :

北京及び韃靼、朝鮮等の北地の人ハ骨柄も壮大にして、力も日本人より強し。[514]
La structure osseuse des habitants des pays septentrionaux, tels les Pékinois, les Tartares ou les Coréens est solide ; ils ont plus de force que les Japonais.

Ensuite, ces derniers semblent désorganisés :

人数組ハ兵の肝要なるもの也。（中略）接戦するに甚強し。（中略）都て人数組ハ軍の根本也。日本の軍ハ此法なき故、忽チ多勢、忽チ小勢、紛々として不一斉也。[515]（中略）異国にて陣営同法ト云も此趣意也。日本にて陣取ト備立ト別伝なる故、事多くして煩き也。[516]
La mise en escadres est l'un des points cruciaux de la stratégie militaire. […] En combat rapproché, elle rend puissante l'armée qui l'a mise en place. […] La base de l'armée est la mise en escadres. Au Japon, nous ne suivons pas une telle règle ; il n'y a aucune cohésion et les

(et d'arrivée) des routes Nakasendô 中仙道 et Tôkaidô 東海道, entre la capitale shogunale Edo et la capitale impériale Kyôto. Se situant au sud de Tôkyô, il est situé près de la baie qui porte son nom.

[511] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.93
[512] *Ibid.*, p.103
[513] *Ibid.*, p.155
[514] *Ibid.*, p.138
[515] *Ibid.*, p.165
[516] *Ibid.*, p.171

groupes, tantôt grands, tantôt petits, sont tous éparpillés. […] Dans les pays étrangers, toute l'armée suit les mêmes règles et les mêmes objectifs. Au Japon, les objectifs, la préparation sont différents, ce qui cause un grand désordre.

De même l'état du réseau routier serait un obstacle à une intervention terrestre :

当時日本の街道多くは左右より田畑に切落したるゆへ、日光街道の外は東海道とても、十分の街道とは難し。[517]
A l'heure actuelle, la plupart de nos routes ont été mutilées par les rizières, et en dehors de la route menant à Nikkô, pour la majorité des tronçons du Tôkaidô, on ne peut pas les qualifier de route.

Enfin les leaders du pays ne semblent pas être des sources d'inspiration. On retrouve ici les inquiétudes de Hayashi, déjà perceptibles dans son *Opinion* : l'importance d'allier éducation militaire et confucianiste classique pour « éviter de tomber dans l'excès de militarisme et veiller à la coexistence des armes et des lettres. Car lorsque la voie militaire l'emporte, on tombe dans la sauvagerie et l'ignorance[518] (偏武なんバ野也無智也[519]) ». En cela, il rejoint Matsudaira et son concept de *bumbu* 文武[520].

大将たる人は文武両全なる事を欲スベし。和漢大将たる人多けれとも、文武二ツなから備レル人少也。（忠略）此女主［莫斯歌未亜の女主］五世界に一帝たらんト志て、徳を布、武を張て今数代を経て其令不絶也。[521]（中略）日本名将ト称スル人多シト云とも、皆天授の才のみにして学問なき人々なる故、皆通達の義理にうとく、只勢を専にして法を立ル事を知さる故、其軍立齊一ならず、堂々整々の威儀を失り。[522]
Les dirigeants doivent profiter des avantages d'une éduction aux lettres et aux armes. Bien que les dirigeants chinois et japonais aient été nombreux, ils sont peu à avoir profité des deux pour leur préparation militaire. […] Cette impératrice [de Moscovie] a uni les cinq mondes, est pleine de vertu, met l'accent sur les armes, et ces règles sont incontestées depuis des générations. […] Nombreux sont ceux que l'on considère au Japon comme des chefs renommés ; ils étaient tous doués de dons du ciel, mais aucun ne possédait une éducation. Ils possédaient un savoir riche concernant les implications du devoir. Leurs connaissances étant basées sur la vie militaire, ils ne savaient établir des règles, l'armée ne possédait pas de véritable esprit de corps, et ils perdirent leur autorité.

❖ Une origine de la puissance européenne dans leur « loi fabuleuse »

Au-delà des avancées techniques évidentes, Hayashi cherche à expliquer la supériorité militaire européenne de manière théorique aussi bien que matérielle. Le concept de *bumbu* (« lettres et armes ») le préoccupant au plus haut point, leur technique militaire supérieure seule ne semble pas capable de l'expliquer. Hayashi trouve les origines de cette supériorité théorique dans l'unicité religieuse.

[517] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.171
[518] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.97
[519] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.83
[520] Comme nous l'a fait remarquer François Macé, ce concept est ancien, il est déjà rappelé dans les différents *buke shohatto* depuis celui qui fut rédigé par Hayashi Razan, il est aussi au cœur de la réflexion d'un Yamaga Sokô, par ailleurs défenseur d'une vision nippo-centrée du monde.
[521] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.273
[522] *Ibid.*, p.274

然ルに各国、皆英雄豪傑あり。各三千余年の智を積て、天文、地理、海路、等を度量して掌上に見ルが如し。然ル故に相互に他の遠国を侵掠すべき工夫、五世界の英雄豪傑等、互に是を旨トする事、当世一統の人情トなれり。欧羅巴の諸国、妙法を奉するの国人、殊に情多し。然れども遠国を取るには妄りに干戈を動かず、只利害を説話して、其国人を懐けて、然して後に押領ス。（中略）近年、唐山、韃靼の人等、欧羅巴人ト交親ト云り。愈親ば、唐山、韃靼の英雄豪傑等、妙法を受べし。妙法を受得ば侵掠の心起ルべし。[523]

Chacun de ces pays [d'Europe] est héroïque et audacieux. Ils ont accumulé depuis environ trois mille ans des connaissances en astronomie, en géographie, en navigation, et autres, et ils peuvent désormais faire comme bon leur semble. Ils possèdent chacun les techniques, l'audace et le courage pour s'envahir l'un l'autre, toutefois ils possèdent également les mêmes sentiments humains qui les unissent. Dans tous les pays d'Europe, nombreux sont les habitants qui se soumettent à la « loi fabuleuse ». Quand ils s'emparent d'un pays, ils ne provoquent pas d'hostilités vaines, ils pèsent simplement le pour et le contre, ressentent de la compassion pour les habitants du pays en question, et s'imposent par la force. […] Ces dernières années, la Chine et les Tartares ont été en contact avec les Européens. De ce fait, le courage et l'audace dont ils font preuve montrent qu'ils ont dû recevoir cet enseignement fabuleux. Recevoir cet enseignement donne la force de la conquête.

Comme le soulignent Donald Keene[524] et Annick Horiuchi[525], Hayashi emploie un mot particulièrement intrigant pour évoquer la paix entre les nations européennes ; celle-ci serait due à leur « loi fabuleuse » (*myôhô* 妙法). L'emploi de ce mot est intéressant, car il peut être interprété de différentes manières. D'après le dictionnaire *Kôjien*, il peut prendre le sens d' « enseignement exceptionnel » (すばらしい教え), ou constituer l'abréviation de l'appellation *myôhô renge kyô* 妙法蓮華経, qui signifie le sûtra du lotus de la loi merveilleuse, cette loi merveilleuse étant celle du Bouddha. D'après le dictionnaire *Meikyô*, ce mot peut signifier « la loi bouddhique, incomparable et exceptionnel enseignement » (比類なくすぐれた教えである仏法). Dans ce contexte, ce mot désigne la religion chrétienne, à peine camouflée par l'emploi d'un terme relatif au bouddhisme, car au Japon, c'est un fait connu que les Européens ne pratiquent pas cette religion. Ceci donne un sens tout à fait différent à la phrase : « Grâce à leur foi, ces pays sont bien policés et vivent en bonne entente » : cette religion qu'ils partagent rend ces pays d'Europe solidaires et conquérants[526]. On voit apparaître ici l'une des raisons de l'assignation à résidence de Hayashi ; en effet, l'emploi de ce mot peut constituer, sinon un acte véritable de prosélytisme, du moins une ambigüité dangereuse et néfaste. Toutefois, c'est la volonté de renforcer l'autorité du gouvernement central mais aussi et surtout un devoir de discrétion qui poussent Matsudaira à mettre Hayashi aux arrêts[527] ; en effet, au même moment, ce dernier est en train de mettre en place ses propres mesures de défense militaire.

[523] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.cit.*, 1978, p.93
[524] KEENE Donald, *op.cit.*, p.42
[525] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.91
[526] *Ibid.*, p.91
[527] Le jugement est consultable dans SHIBUSAWA Ei.ichi, *Rakuô-kô den* (Biographie de Rakuô [Matsudaira Sadanobu]), Tôkyô, Iwanami shoten, 1937, p.285-286

(2) Un très mauvais timing : les mesures défensives de Matsudaira et la réception du *Traité*

Il faut croire que suite aux premiers rapports de la mission de « commerce charitable » ainsi qu'aux passages au large de la région de Kii d'un navire en provenance d'Amérique en 1790, puis de deux autres navires étrangers l'année suivante, le 2ème jour du 9ème mois de 1791, le shogunat édicte l'ordre suivant (on pourra consulter le texte intégral en annexe XXIX, texte 2) :

> Il y a peu, un navire a été vu naviguant au large de Chikuzen (au nord-ouest de l'actuel département de Fukuoka), de Nagato (au nord-ouest de l'actuel département de Yamaguchi) et Iwami (à l'ouest de l'actuel département de Shimane), et ce de manière assez éloignée des côtes, puis de manière plus rapprochée. L'ombre d'une voile n'a pas été revue depuis une huitaine. En cas de passage d'un navire étranger, la marche à suivre est la suivante : confisquer les biens à bord, l'envoyer à Nagasaki, où il sera interrogé. A partir de maintenant, si des navires étrangers sont aperçus, il faut très rapidement stationnés des préposés incognito, puis envoyer un rapport écrit ou un des préposés pour que le navire se plie aux instructions précédemment citées. S'il refuse, vous réduisez à néant hommes et navire sans regret. S'ils s'en vont au plus vite, vous pouvez également tirer, et appréhender des hommes. Bien évidemment il est possible d'employer les canons. S'ils ne refusent pas une vérification par écrit ou une enquête, et qu'ils obtempèrent calmement, il faut confisquer les biens à bord, les faire descendre à terre et les remettre aux gardes, les entraver, et les questionner dans les plus brefs délais. S'ils refusent, il faut les appréhender. Si vous ne connaissez pas la religion des étrangers, il faut que personne ne les voie en dehors des gardes. S'il s'agit des bateaux cités précédemment, il s'agit d'agir de la même sorte. Quand bien même il y aurait plusieurs bateaux, ou au contraire peu de bateaux, s'il faut dès le départ se montrer ferme, ou ne pas se montrer trop rigide, cela dépend des circonstances. Dans l'éventualité d'un tel évènement, il faut en appeler rapidement à la capitale, ou au fief le plus proche pour qu'hommes et navires y soient envoyés.
>
> Les casernes à l'extérieur ou les petits domaines ne possédant pas de canons de grande portée, doivent contacter rapidement le lieu le plus proche en possédant, pour que les navires étrangers s'y rendent rapidement.

Suite à cela, le shogunat ordonne à tous les *daimyô* à la tête de domaines côtiers de prendre les mesures nécessaires pour parer à l'éventualité d'accostage par des étrangers. Par ailleurs, il prévoit la mise en place à Shimoda et Misaki de préfectures (*bugyô*) affectées aux pays lointains, ainsi que de postes de surveillance, la construction de navires de type étranger -dont un ou deux patrouilleraient dans la Baie d'Edo, ainsi qu'autour d'Itouroup. Enfin, le shogunat place la responsabilité de surveillance de leur voisin septentrional sur les fiefs de Nambu et Tsugaru[528]. En sus, dans cette optique de préparation défensive, Matsudaira ordonne la même année au *bugyô* Ishikawa Rokuemon 石川六衛門 d'envoyer une trentaine de capitaines, matelots et marins à Sagamiura pour s'entraîner au maniement de navires de guerre et aux calculs de navigation maritime[529].

Les travaux de Hayashi paraissent à un moment tel que Matsudaira peut craindre l'ébruitement de ces ordres et de ces manœuvres. Il semblerait cependant que la chose qui est

[528] MANABE Shigetada, *Nichiro kankei-shi 1697-1875* (Histoire des relations nippo-russes 1697-1875), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1978, p.113
[529] SHIBUSAWA Ei.ichi, *op.cit.*, p.278

le plus reprochée à Hayashi n'est pas la rédaction de cet ouvrage, mais le fait qu'il ait cherché à le rendre publique et à le faire sortir du cercle restreint des lettrés et traducteurs proches du pouvoir[530]. Plutôt que de réserver la primeur de ces informations au gouvernement, il pêche par orgueil et préfère la renommée. En effet, on peut penser que s'il avait pour priorité de servir son pays, il aurait laissé le shogunat décider du niveau de sensibilité de l'information contenue dans le *Traité*. Un tel acte est-il imputable, ne serait-ce qu'en partie, à la recherche d'une renommée quelconque pour le lettré sans statut, adopté presque malgré lui, par le fief de Sendai ? Sa propre volonté d'action, ajoutée à un certain immobilisme shogunal face à la menace étrangère lui dicte-elle de faire un coup d'éclat pour faire bouger les choses ? Sans ce dernier, le shogunat aurait-il prêté attention à un homme sans statut ? Etait-il nécessaire, pour étayer son argumentation, et de dévoiler les points faibles japonais à tous ? Les Hollandais auraient très bien pu se procurer cet ouvrage.

Comme Hayashi l'affirme lui-même quand il propose des règlements militaires :

> 妄りに敵ト詞を通したる者ハ斬。（中略）味方に敵ト内通の者などを聞ス時ハ速に本大将え言上すべし。遅々するに於ては罪あり、又ことに因て卽坐に斬。（中略）敵方え遣して敵の計畧を聞出して言上致し、（中略）行たる者上功也[531]
> Ceux qui communiquent sans raison avec l'ennemi doivent être exécutés. […] Les personnes qui entendent parler d'un camarade qui communique avec l'ennemi doivent immédiatement le rapporter à leur supérieur, tout retard sera considéré comme une offense, et si la chose se reproduit, le coupable sera exécuté. […] Toute personne envoyée en mission parmi l'ennemi et qui rapporterait leur projet sera récompensée.

Sans doute considère-t-il avoir fait partie seconde catégorie plutôt que de la première, comme pourrait l'en accuser le shogunat. Quant à lui, Matsudaira s'ouvre sur cette affaire dans ses *Chroniques d'un cœur de vieille femme* (*Bashinroku* 婆心録) vers 1828 :

> 浅はかに口外して、（中略）建議処置めく事までも茶話にいひさわぐは、尤もにくむべき事なり。此如浅はかにいふものは、心中さしても思わず、（中略）実に御為を思ふにはあらざるものも多かるべし。[532]
> De commettre des indiscrétions de manière aussi légère […] de réduire les mesures gouvernementales à une conversation de comptoir, voilà qui est le plus détestable. De telles personnes ne réfléchissent pas ; […] en vérité, nombreux sont ceux qui ne pensent pas à leurs intérêts.

Suite à la parution du *Traité* au 9ème mois de 1791, Hayashi est rapidement dénoncé comme semant de faux rapports et considéré comme un danger pour l'État. Le 5ème mois de 1792, Hayashi est accusé d'avoir publié un livre sur les affaires d'État et de prôner la violation des lois en vigueur. Son précédent ouvrage, le *Panorama*, du fait de ses cartes, est également mis suspecté. Le *Traité* est frappé d'interdit et Hayashi est arrêté et emprisonné, sur les ordres de Matsudaira. Le jugement contre Hayashi et la maison d'édition Suhara-ya 肆須原屋 est sans ambages :

---

[530] HORIUCHI Annick, « Le Japon et la Russie au tournant du 19ème siècle : les répercussions d'une rencontre manquée », dans COUTO Dejanirah et LACHAUD François, *Empires éloignés, l'Europe et le Japon (XVIe – XIXe siècle)*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient, collection « Etudes thématiques », 2010, p.184
[531] HAYASHI Shihei, « Kaikoku heidan » (Traité de défense d'un pays maritime), *op.Cit.*, 1978, p.138-139
[532] SHIBUSAWA Ei.ichi, *op.cit.*, p.282

> 取留之無、又は推察を以て、異国より日本を襲ふ事之有可趣、奇怪異説等取交ぜ著術致し右之内には御要害の儀等も相認め、（中略）三国通覧と申書は、奇怪異説等相認め候本にて、右添へ候日本并外国の絵図は地理相違等も之有[533]
> Par des propos incohérents et des suppositions, [Hayashi] estime que le Japon se fera attaquer par l'étranger dans un tissu d'affabulations fallacieuses, le tout sous couvert de défense du pays […] Le *Panorama des trois royaumes* est un tel écrit, qui est accompagné de cartes à la géographie mensongère.

Au bout de six mois d'emprisonnement, les autorités shogunales concluent que Hayashi ne vaut pas la peine d'être exécuté et il est envoyé à Sendai afin d'y être assigné à résidence. Les épreuves de son ouvrage et les blocs xylographes ayant servi à l'impression sont détruits[534]. Hayashi lui-même, malgré le confort dont il bénéficie (assigné à résidence dans la maison de son frère) sombre dans la mélancolie. Il nomme sa prison « un ermitage aux six manques » (*rokumu an* 六無庵), d'après un poème qu'il compose durant cette période. Il n'a « pas de parents, pas de femme, pas d'enfants, pas blocs xylogravés [originaux de ses écrits], pas d'argent, rien d'intéressant dans sa vie, et même aucune envie de mourir » (*Chichioya mo naku, tsuma naku, ko naku, hangi naku, zeni mo naku, mata omoshiro mo naku, shinitaku mo nashi* 父母も無く、妻無く子無く、版木無く、銭も無く、又面白も無し・死にたくも無し). Il meurt cependant un an plus tard, en 1793, semble-t-il, de chagrin[535]. Annick Horiuchi considère même qu'ayant « placé son honneur de guerrier dans cette publication, il [s'éteint] quelques années plus tard, brisé par la sentence »[536].

Hayashi Shihei incarne les liens entre stratégie militaire et changement de la gestion septentrionale ; il va même plus loin en proposant des transformations dans tous les domaines à l'échelle nationale. D'autres après lui suivront cette voie : un intérêt pour les questions entourant Ezo dans leur jeunesse, puis une remise en cause des institutions Tokugawa à leur maturité. Il influencera grandement ses successeurs, Koga Tôan 古賀侗奄 (1788-1847)[537] et Satô Nobuhiro[538]. Il se montre visionnaire, comme les évènements le prouveront un an plus tard.

(3) L'*Opinion écrite relative au développement d'Ezo* (*Ezo kaihatsu ni kansuru jôsho* 蝦夷開發に關する上書)

Malgré le sort subi par Hayashi, Honda persiste à promouvoir l'ouverture et le développement d'Ezo en ce début d'année 1792. Toutefois, il change de stratégie –peut-être justement du fait du sort funeste de son prédécesseur- et s'adresse directement aux autorités.

---

[533] SHIBUSAWA Ei.ichi, *op.cit.*, p.285-286
[534] KEENE Donald, *op.cit.*, p.44
[535] *Ibid.*, p.44
[536] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2007, p.83
[537] Koga Tôan 古賀侗奄 (1788-1847) : Troisième fils de Toga Seiri 古賀清里 (1750-1817). Tous deux professeurs à l'école Shôheikô, ils fréquentent les frères Naka.i. Tôan s'intéresse particulièrement aux gestions de défense maritime. Il rédige entre autres les *Conjectures en matière de défense maritime* (*Kaibô isoku* 海防臆測) vers 1839.
[538] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.107

Si le ton de l'*Opinion écrite relative au développement d'Ezo* (*Ezo kaihatsu ni kansuru jôsho* 蝦夷開發に關する上書) de Honda est extrêmement respectueux, le propos n'en est pas moins pressant : il faut prendre des mesures concrètes et cohérentes concernant Ezo. Après ce qui semble constituer des galops d'essai, Honda se livre à un exercice très différent : s'adresser au shogunat, exercice périlleux s'il en est ; le style est révérencieux, humble, comme nous le montre son sous-titre : « Je me permets de vous rendre compte par écrit de l'intérêt du territoire Ezo » (乍恐以書付蝦夷地之趣意申上候). (Le texte numérisé peut être consulté en annexe XXIX, texte 1).

> Même si les terres d'Ezo font partie du Japon, peut-être sont-elles encore considérées comme un pays étranger et peut-être est-ce pour cela que depuis fort longtemps et jusqu'à aujourd'hui, c'est un pays vide (往古より今以空國に有之候[539]) ? C'est vraiment regrettable. Il y a énormément de pays prospères jusqu'à 60° de latitude nord ; en particulier les pays entre 40° et 50° degrés nord ont la possibilité de devenir des pays prospères où l'on récolte les cent céréales et les cent fruits, nous en avons la preuve certaine. Comme je suis né dans le Nord, j'ai, dans ma jeunesse, eu la chance d'effectuer de nombreuses fois la traversée de la mer avec des marins [et de m'y rendre], et je possède de ce fait une connaissance des terres, des coutumes, et des gens d'Ezo (蝦夷土地風俗人情之儀能く奉存[540]) et jusqu'à aujourd'hui, à mes cinquante ans, je réfléchis de toute mon âme nuit et jour sans faillir à des moyens pour développer [ces terres] (開發之仕方晝夜心底不相離工夫相).
>
> Il y a huit ans, au printemps, une mission d'enquête d'Ezo sur ordre shogunal a été mise sur pied (蝦夷地見聞御用被仰出候之間), elle intervint au moment où, par bonheur, une personne de ma connaissance, un arpenteur du nom d'Aoshima Shunzô, fut choisi comme membre ; il fit la demande pour que je puisse y participer et je fus accepté en tant que fantassin (*ashigaru*). Pourtant, à ce moment-là, je suis tombé malade. Mon disciple, un dénommé Mogami Tokunai, natif de Tatetobi 楯飛, dans le district de Murayama, dans la région de Tanba, apprenti à Edo chez des commerçants (町人) a pu prendre ma place. Je lui enseignais depuis quelque temps le maniement du matériel de mesures et comme j'ai jugé qu'il était quelqu'un de compétent, quand il fut question d'envoyer quelqu'un à ma place, je demandais à Shunzô de l'emmener.

Ici, Honda donne du crédit à son argumentation en affirmant s'être rendu à plusieurs reprises à Matsumae, et y avoir envoyé son disciple.

> Parmi les arpenteurs parti à Ezo, il n'y en avait aucun qui connaissait l'astronomie et la géographie (天文地理等之心得有之候衆中の無之[541]), mais Tokunai en possédaient quelques rudiments. Il existe des voies maritimes pour atteindre les îles de l'Ezo oriental, ou qui rejoignent le continent, mais en ce qui concerne les terres non-défrichées (未開之土地), elles sont difficiles à traverser du fait de l'absence de routes ; il s'agit donc d'emprunter les bateaux des autochtones. [Mon disciple] commença par l'île sur laquelle se trouve Matsumae (松前所在島), il fit le tour de toutes les côtes de l'île – à peu près 800 *ri*. Il fit un sondage rapide de la population. A cette époque, il y avait environ 4430 indigènes (土民). Jusqu'à trois décennies plus tôt, ils avaient été environ 20 000. Dans l'île, à Esashi (エサシ), il y eut une éruption de soufre et une grande quantité de pierre et de feu s'abattit dans la mer. A cause de cela, tous les types de poissons dans la mer d'Ezo de l'Est étaient morts et on ne pouvait pas les pêcher. Comme c'est un pays qui dépend des produits de la mer, les indigènes moururent tous de faim jusqu'au dernier et il n'y resta plus un seul. L'année suivante, des indigènes des autres îles vinrent petit à petit s'installer, et maintenant, ils peuplent les plages, comme je l'ai évoqué plus haut. L'intérieur des terres n'est pas peuplé, la civilisation n'y a pas pénétré et il n'y a plus que des montagnes profondes ou les plaines claires.

[539] HONDA Toshiaki, « Ezo kaihatsu ni kansuru jôsho » (Opinion écrite concernant le développement d'Ezo) dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.321
[540] *Ibid.*, p.321
[541] *Ibid.*, p.322

Ce contenu est complètement inédit. À quelle catastrophe Honda fait-il donc référence ? Comment cela s'insère-t-il dans son argumentation ?

> Il a cartographié avec soin ces villages sur les côtes, en notant leurs noms. En plus de cela, il y a cinq cartes. Il paraît qu'il y a trois *ri* jusqu'à Kounachir, qui fait 150 *ri* de circonférence. Itouroup est à 56 *ri* et fait 300 *ri*. Ouroup est à 20 *ri* de là, et sa circonférence ainsi que les us et coutumes (人情風俗[542]) et ressources locales sont soigneusement consignés à part. De là, en allant vers le nord-est, à 20 *ri*, il y a Shimushir et plus loin, de l'autre côté d'un détroit, une île de 40 *ri* de circonférence qu'on dit occupée par des étrangers. La traversée vers cette île est malaisée, même aux dires des indigènes qui vont y commercer, et il est difficile d'en revenir.

En plus d'informations géographiques que l'on retrouve fréquemment, et qui peuvent être issues d'ouvrages hollandais, nous nous trouvons ici face à des considérations maritimes ayant trait à la navigation dans les Kouriles, recueillies par Mogami dont les sources sont locales.

> Les indigènes des quatre îles précédemment citées ne vivent donc que sur les côtes, et sont très pauvres. A l'intérieur de ces îles, se trouvent des terres sans trace humaine (不殘空地).

Pour la deuxième fois, Honda met en exergue le caractère vide, de *terra nullius* de l'intérieur de l'île. S'agit-il d'une ruse rhétorique pour inciter discrètement le shogunat à s'en emparer, sans avoir l'air de l'y pousser ?

> Les activités effectuées par les indigènes (土民共之穡稼之儀) sont la pêche au printemps, en été et à l'automne, la chasse en hiver ; la chair de ces poissons et animaux constituent leur principale source de nourriture […][543]. Il y a mille et un [cent mille, dans le texte] tourments à vivre comme des bêtes dans un tel environnement (誠に禽獣同様の境界に罷在候儀は不便千万之有様に御座候[544]). Malgré tout, les autochtones sont tous sans exception de la même race que les Japonais. (左候得共土民は不殘日本人之種類に御座候[545])

On retrouve ici les propos de Mogami, presque mot pour mot. Il poursuit avec le même type d'argumentation.

> 左様に御座候故漸々と日本風俗を流布させ、漸々國政も相立、撫育教導仕候はゝ、後々は良民と相化し、良國と可罷成と奉存候。[546]
> Si l'on propage progressivement les us et coutumes japonais, on pourra petit à petit y instaurer un mode de gouvernement, leur fournir une éducation bienveillante, et par conséquent, ils deviendront par la suite un bon peuple, et le pays deviendra prospère.

[542] HONDA Toshiaki, « Ezo kaihatsu ni kansuru jôsho » (Opinion écrite concernant le développement d'Ezo), *op.cit.*, p.322
[543] Cette coupure dans les propos est présente dans le texte que nous avons pu consulter. Il est difficile d'établir avec certitude s'il s'agit d'un choix éditorial délibéré, ou s'il s'agit d'une conséquence de la dégradation d'un document original.
[544] HONDA Toshiaki, « Ezo kaihatsu ni kansuru jôsho » (Opinion écrite concernant le développement d'Ezo), *op.cit.*, p.323
[545] *Ibid.*, p.323
[546] *Ibid.*, p.323

> Comme je l'ai évoqué précédemment, sur ces îles sauvages vierges de toute trace humaine (人道未開)], il y a par endroit de nombreuses mines d'or, d'argent et de cuivre, et la mise en place de leur extraction ne serait pas sans peine et constituerait un travail de longue haleine. Y aura-t-il des gens du commun et des gens aisés pour s'y essayer ? Par ailleurs, à l'époque il y avait des exploitations des mines d'or et d'argent de Sado, mais comme il y a aujourd'hui de nombreuses personnes qui sont envoyées en vain dans des endroits où il n'y a aucune extraction, si on envisageait de les envoyer creuser à Ezo, c'est un fait certain que nous retirerons une montagne de trésors (大御宝山).

Honda change ici légèrement son argumentation. Dans ses écrits précédents, il a été question d'épargner le peuple et de sauver des vies – le devoir d'un bon souverain-, alors qu'ici la rhétorique employée par Honda est différente. Il prévoit d'envoyer des personnes sur Ezo car il sous-entend que personne ne souhaiterait y aller de soi-même. Le shogunat est beaucoup moins mis en cause dans ce raisonnement.

> Jusqu'au milieu de l'ère Kanbun, il y avait environ vingt mille de ces personnes qui travaillaient dans les mines qui ont été déplacées à l'extraction dans les mines d'or. Au final, ils étaient également aptes à être employés dans le défrichage agricole. Mais le chef du pays de Saru, Shamushain, un grand général, commit une trahison. Il se fit un ennemi du clan Matsumae et fut à l'origine de soulèvements (騒動). A cette occasion, cette population s'y associa et ils furent finalement punis comme les autochtones par le clan Matsumae. A la suite de cela, il fut interdit pour les Japonais de pénétrer dans l'île. On oublia l'idée d'ouverture, et les Ezo sont revenus à leurs anciennes coutumes (開國之意自疎遠に風俗立戻り申候). Ils sont retournés comme auparavant, en pays ezo. Sans lieu d'habitation fixe, sans maison, jusqu'à la fin de leur vie ils réparent des cabanons de pêche et de chasse et s'en servent comme lieu de vie. Lorsqu'il n'y a plus de poisson, ils se déplacent et changent de lieu d'habitation. Ce sont des terres sauvages, vierges de toute trace humaine, très peu aisées.

Honda place la responsabilité de l'arrêt du développement de l'île sur les soulèvements de Shakush'ain. Sans placer de responsabilité directe sur le fief, il constate avec amertume qu'un retour en arrière a été effectué, alors que tout était si bien parti. En filigrane, nous voyons apparaître la question de savoir si un contrôle domanial aurait pu changer la donne. En outre, il semble peindre un portrait volontairement misérabiliste de l'existence des Aïnous depuis la fin des incursions japonaises dans leur territoire.

> Au nord-est de l'île d'Ouroup, précédemment citée, séparé de la province de Hitachi au nord-est par 300 ou 400 *ri*, à partir de l'île sur laquelle se trouve Matsumae, il y a un chapelet ininterrompu d'environ vingt et une îles, chacune de la taille de Shikoku et Kyûshû, chacune peuplée d'autochtones (土民), chacune prospère (善き島々). Depuis les époques Meiwa et An.ei (1764-72 et 1772-81), de nombreux étrangers s'y rendent (異國人) et éduquent les autochtones (島々の土民共を撫育仕候), et de ce fait aujourd'hui les dix-huit îles au Nord-est de Shimushir appartiennent aux étrangers (唯今にてはシモシリ島より丑寅之方位の拾八島は異國人之様ニ相成候). […][547] Qu'il soit demandé à ce qu'on laisse la vie sauve aux criminels des domaines shogunaux, des domaines privés, et des domaines appartenant aux temples et aux sanctuaires, qui n'ont pas commis de faute grave. Qu'on les envoie, de même que les bannis et les vagabonds, en terre d'Ezo ; la distance de bannissement (遠近島) est souvent fixée en fonction de la gravité de l'offense, mais on peut commencer par envoyer les hommes et les femmes adultères, les prostituées et les voleurs à la tire à Esashi, pour élargir progressivement aux gens qui errent de tous le pays, qui ne sont pas inscrits sur les registres (人別帳) et qui pullulent, et ceux qui causent du tort aux bonnes gens qui sont légion, c'est gênant de les avoir chez nous. S'ils sont tous envoyés vivre à Ezo, on peut les employer à notre guise.

[547] Coupure de nouveau dans le texte publié.

Nous retrouverons ici sa préoccupation de rendre utile les contrevenants, mais cette fois, il ajoute qu'un tel envoi les rendrait peut-être même heureux, malgré l'image froide et rude de l'île.

> Depuis des siècles, nombreux sont ceux parmi le petit peuple des pays de neige qui bordent la mer du nord - Mutsu, Dewa, Echigo, Sado, Noto et Kaga- qui se rendent avec joie chaque été à Ezo. Les Watariyo (渡世) sont nombreux. Quand ils sont là où il leur plait, ils ressentent du bonheur, et nombreux sont ceux qui s'y rendent avec femme et enfants et s'y installent. Si l'on y envoie progressivement les personnes qui souhaitent aller vivre à Ezo, il y en aura beaucoup, au-delà même de nos prédictions [御思召之外].

On retrouve ici la marotte démographique de Honda. Une importante population est une garantie de prospérité.

> Comme je l'ai évoqué précédemment, du fait du système d'interdictions de la maison Matsumae, aujourd'hui encore, il n'est pas possible de s'installer pour vivre où l'on veut, il n'y a donc pas de civilisation et donc personne pour cultiver des rizières ou des champs ; c'est un pays vide, que personne n'a parcouru, et c'est un manque à gagner. Les étrangers sont venus et s'y sont installés, et à notre grand déplaisir, c'est un immense regret (残念千万).

Honda saisit cette occasion pour placer la responsabilité, non pas sur le shogunat, mais sur le fief de Matsumae, et ce de manière fugace. Il poursuit en mettant une nouvelle fois en exergue la nécessité d'améliorer les techniques de navigation japonaise (tout en précisant qu'il ne dévoile ici aucune information relevant du secret-défense).

> Il est bien connu du peuple que la traversée d'Edo à Ezo dans les mers du nord est périlleuse. Tout d'abord, la construction des navires laisse à désirer, et de plus, du fait que seuls les capitaines possèdent à peine quelques rares connaissances en astronomie et en géographie, il faut voyager par cabotage, en s'aidant par beau temps de leur mémoire concernant telle ou telle île, ou telle ou telle haute montagne du Japon ; quand il ne fait pas beau, les bateaux qui se brisent, s'échouent ou dérivent sont légion. Par ailleurs, ils naviguent grâce à la position du soleil, de la lune et des étoiles dans le ciel, en prenant place sur des plateformes d'observation. La navigation et le transport sont des activités importantes qui sont intrinsèquement liées au secours de dizaines de milliers de personnes lors de famines hivernales. Il n'est pas possible de ne pas faire de ceci la priorité numéro un du pays. (御世話無御座候では不相成国務最第一と奉存候).

Ce n'est qu'à la fin de son propos que Honda en appelle véritablement et directement au shogunat. En effet, nous avons plus l'impression d'avoir affaire à une sorte de supplique qu'à une critique ou une accusation.

> J'en prends pour preuve, les navires hollandais parcourent des dizaines de milliers de *ri*, chevauchant de hautes vagues et ils accostent dans le Grand Empire du Japon (大日本帝國), quelle que soit la saison ; c'est un fait connu de tous. D'Edo à la lointaine Ezo, il existe une voie maritime, comparable à un chemin terrestre, la traversée est donc facile, cela dépend de la construction du bateau. Ces techniques comprennent la construction de navires de grand tonnage […][548]. Si l'on voulait construire de tels bateaux, comme Ezo est un endroit qui

[548] Coupure de nouveau dans le texte publié.

> possède de nombreuses ressources arboricoles, on pourrait commencer par y construire un navire, on pourrait envoyer des produits d'Ezo à Edo, et d'année en année, apprivoiser les voies maritimes de la mer du Nord. […][549]

Une nouvelle fois, Honda précise que ses propos ne révèlent rien qui soit inconnu du public. On peut également noter l'emploi de l'expression « grand empire japonais », qui nous semble anachronique, mais fait justement son apparition dans ce type d'écrit.

Honda n'a pas beaucoup dévié de ses préconisations précédentes dans cet écrit. Cependant, le moment qu'il choisit est plus propice pour obtenir l'attention shogunale. La preuve en est qu'au 7ème mois de 1792, Matsudaira fait procéder à des essais de tir dans l'ouest de la plaine de Musashi, à Tokumarugahara (武州西台徳丸原), puis plus tard à Kamakura dans la région de Sagami (相州鎌倉)[550]. Toutefois, l'attention de Matsudaira n'est toujours pas véritablement tournée vers Ezo, et la meilleure preuve de la justesse des remarques de Hayashi, Kudô, Honda, Mogami et nombre d'autres avocats de l'ouverture et du développement de Hokkaidô concernant la présence des Russes et l'imminence d'un contact est l'arrivée du Russe Laxman à Nemuro en 1792.

[549] Coupure de nouveau dans le texte publié.
[550] SHIBUSAWA Ei.ichi, *op.cit.*, p.287

VI. LE TEMPS DE L'ACTION : L'OUVERTURE

1. La rencontre avec Laxman

(1) La fabuleuse histoire de Daikokuya Kôdayû et d'Isokichi, ambassadeurs malgré eux :

Le 13ème jour du 12ème mois de 1782, le capitaine Daikokuya Kôdayû 大黒屋幸太夫 ou 光太夫 (1751-1828) de Shiroko en Ise, Isokichi 磯吉 (ou 豊吉[1]) de Kameyama et Koichi 小市 de Minami Wakamatsu, ainsi que le reste de l'équipage du Shinshô-maru 神昌丸, quittent le port de Shiroko, dans le district d'Ange, en Ise, pour rallier Edo et y transporter une cargaison de riz. Au large de la baie de Suruga, ils sont pris par des vents violents et subissent de grosses avaries matérielles. Ils dérivent pendant près de huit mois avant d'arriver à Amtchitka dans les îles Aléoutiennes. Ils y restent en tout quatre ans et y rencontrent deux Russes, Féodor Mikhaïlovitch et Iakov Ivanovitch Nevidimov, commis de Vassili Yakovlevitch Jigarev, un grand commerçant de Moscou. D'après Daikokya, Amtchitka aurait été récemment annexée par les Russes[2]. Malgré la bienveillance des autochtones à leur égard, les conditions climatiques sont difficiles et les dix survivants d'un équipage qui en comptait à l'origine dix-sept[3], décident de quitter l'île[4].

Grâce à l'aide des Russes, ils parviennent à construire un frêle esquif qui leur permet d'atteindre le Kamtchatka au bout d'un mois et demi de navigation, en septembre 1787[5]. A Nijni-Kamtchatsk, siège du gouvernement russe du Kamtchatka, ils sont pris en charge par le major Orleankoff, et rencontrent un jeune français de passage, Jean-Baptiste Barthélémy de Lesseps, interprète franco-russe de l'expédition de La Pérouse, arrivé en septembre 1787 à Petropavlovsk. Il a quitté l'Astrolabe sur les ordres de ce dernier, pour remettre un rapport au roi Louis XVI. Voici les informations qu'il nous a laissées sur celui qu'il appelle « Kodaïl » :

> […] Mais ce qui m'intéressa le plus à Nijinei [Nijni-Kamtchatsk], & que je ne saurois passer sous silence, c'est que j'y trouvai neuf Japonois qui, l'été dernier, y furent amenés des îles Aléoutiennes sur un bâtiment russe destiné au commerce des loutres. Un de ces Japonois me raconta qu'il s'étoit embarqué avec ses compagnons sur un navire de leur pays, pour se rendre aux îles Kouriles les plus au sud, dans la vue d'y commercer avec les insulaires ; […] Son nom est Kodaïl ; sa figure n'a rien d'étrange, elle est même agréable ; ses yeux ne sont pas tirés comme ceux des Chinois ; […] Il saisit avec une promptitude admirable tout ce qu'on veut lui faire comprendre il paraît surtout très curieux & grand observateur. […] On me pardonnera, je crois, cette disgression sur ces Japonois ; je ne saurais imaginer qu'on la trouve déplacée : elle

[1] FUJITA Satoru, *Kinseikôki seijishi to taigaikankei* (Histoire politique de la fin de l'époque pré-moderne et relations internationales), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 2005, p.26
[2] KATSURAGAWA Hôshû, SIARY Gérard (éd. et trad.), *Naufrage et pérégrinations d'un japonais dans la Russie de Catherine II (1782-1792)*, Paris, Chandeigne, collection « Magellane », 2004, p.82
[3] Un équipage de seize et neuf survivants d'après Keene. KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, p.51
[4] TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, p.145
[5] KATSURAGAWA Hôshû, SIARY Gérard (éd. et trad.), *op.cit.*, p.28. La date ici est basée sur le calendrier russe.

pourra servir à faire connoître un peuple que nous sommes si rarement dans le cas de voir et d'étudier[6].

Il est intéressant de noter dans cet extrait, que Kôdayû semble avoir eu comme but premier non le transport de riz d'Ise à Edo, mais le commerce avec les Aïnous des Kouriles méridionales. Plusieurs hypothèses peuvent expliquer une telle information : un souci de traduction du japonais au russe (ou au aïnou puis au russe), puis du russe au français, ou encore un mensonge de la part de Kôdayû pour justifier aux Russes sa présence aux Aléoutiennes. Peut-être n'a-t-il pas évoqué sa route d'approvisionnement initiale de peur que les Russes l'interrogent sur ce sujet ou puissent l'interroger sur la voie maritime vers la capitale shogunale ? Lesseps clôt sa description des Japonais -et en particulier de Kodayû- en soulignant que les Français ont peu d'occasion de connaître le peuple japonais.

Après neuf mois de séjour, Kôdayû et ses sept camarades restants quittent Nijni-Kamtchatsk en juin 1788 pour rallier Bolcheretsk, puis de là Okhotsk, Iakoutsk, et enfin Irkoutsk -capitale de la Sibérie orientale- en février 1789[7]. Il y rencontre le naturaliste finno-suédois de l'Académie impériale Erik (Kiril) Gustavovitch Laxman (1737-1796). Proche ami de Carl Peter Thunberg, Laxman a lu les écrits rédigés par ce dernier sur son séjour au Japon. Il y mentionne même le nom de Katsuragawa Hôshû. Comme l'attestent les sept ouvrages en seize livres emportés avec lui et laissés à Saint-Pétersbourg[8], Kôdayû est un homme curieux et les conversations qu'il a avec Laxman les passionnent l'un comme l'autre.

Toutefois, Kôdayû est de plus en plus las des pressions du gouverneur de la province, Ivan Alferiev Pil (un tableau est consultable en annexe XXV), et du commerçant influent Grigori Shelikov (1747 ou 1749-1795), l'un des fondateurs de la Compagnie d'Amérique russe, pour rester en Russie et servir d'interprète ; il souhaite ardemment rentrer au Japon. Il demande l'autorisation à Pil, de rentrer chez lui. Ce dernier demande conseil au gouvernement impérial, sans réponse. Pour accélérer les démarches de Kôdayû, Erik lui propose de l'accompagner à Saint-Pétersbourg à ses frais. Ils y parviennent en février 1791[9] ; trois mois plus tard, Kôdayû rencontre Catherine la Grande à Tsarskoïe Selo. Elle l'autorise à rentrer au Japon, et envoie par la même occasion une mission pour l'accompagner, mais aussi pour solliciter l'ouverture de relations commerciales avec le Japon[10]. Le fils cadet d'Erik, Adam Kirilovitch Laxman (1766-1806 ?), alors âgé de 26 ans, doit en prendre la tête. Catherine rédige même un *ukaz* à l'attention du gouverneur Pil[11], le 25 septembre 1791, stipulant que si

[6] DE LESSEPS Jean-Baptiste Barthhélémy, *Journal Historique du Voyage de Monsieur de Lesseps, Consul de France, employé dans l'expédition de Monsieur le comte de La Pérouse, en qualité d'interprète du Roi*, 1ère partie, p.203-211. Disponible en intégralité sur Googlebooks. http://books.google.fr/books/about/Journal_historique_du_voyage_de_M_de_Les.html?id=U68UAAAAQAAJ&redir_esc=y, consulté le 4 septembre 2013.

[7] Les dates relatives au séjour de Kôdayû et ses compagnons en Russie sont issues du calendrier julien.

[8] Partie intégrante du fonds Ivan Bussé (1763-1835) à partir de 1798, ils sont déposés à l'Institut des études orientales de l'Académie des sciences de Russie.

[9] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.147

[10] Pour plus d'informations sur lui, voir YAMASHITA Tsuneo (ed.), *Daikokuya Kôdayû shiryôshû* (Collection de documents relatives à Daikokuya Kôdayû), coll. « Edo hyôryûki sôsho», volume 1 'Kaikoku no akebono – Roshia no kurofune Ezo-chi ni shutsugensu' (volume 1 sur 4), Tôkyô, Nihon hyôronsha, 2004, 736p.

[11] Document No.16985, 24 septembre 1791 ; POLONSKII, A. « Kurily » (Kouriles), *Zapiski imperatorskago russkago geograficheskago obshchestva. Po otdeleniiu etnografii*, vol. IV, St. Pétersbourg, 1871, p.473-5. Une

l'occasion se présente de rapatrier des naufragés japonais, comme la Russie souhaite ouvrir des relations commerciales avec le Japon, et que celui-ci n'est pas très distant, il faut les traiter avec tous les égards et les raccompagner, tout en se renseignant sur la route la plus courte pour atteindre ce pays[12].

Fort d'un soutien financier impérial, les Laxman et les Japonais retournent à Irkoutsk et mettent sur pied une expédition vers le Japon avec l'aide de Pil. Daikokuya Kôdayû, Isokichi et Koichi les accompagnent, leurs cinq compagnons restants s'installant définitivement à Irkoutsk. Pour certains, c'est un choix, pour d'autres une obligation. En effet, leur compagnon Shinzô 新蔵 est tombé gravement malade, et s'est converti à la foi orthodoxe pour pouvoir être enterré en cas de décès. Ayant miraculeusement survécu, il se voit contraint, à regret, de rester en Russie[13]. Par la suite, il devient le traducteur officiel de bureau gouvernemental du Kamtchatka et prend le nom de Nikolaï Petrovitch Kolotyghin[14]. Il accompagne Tsûdayû à son retour au Japon lors de l'expédition d'Ivan Fédorovitch Krusenstern (1770-1846) en 1803-6. En outre, le grand orientaliste allemand Julius Klaproth, traducteur en français du *Panorama illustré des Trois Royaumes* de Hayashi Shihei, dont nous avons parlé précédemment, fut l'un de ses élèves et le consulte pour sa traduction[15].

Figure 63 - Le voyage de Daikokuya Kôdayû
(http://www.daikokuya.co.jp/user_data/materials.php, consulté le 27 septembre 2013)

Erik accompagne l'expédition jusqu'à Okhotsk. Outre Adam Laxman, elle compte dans ses rangs le capitaine Vassili Lvostov, Ivan Filipovitch Trapeznikov, âgé de 36 ans (né en

traduction japonaise de cet *ukaz* est consultable dans sa version japonaise dans SHIBUSAWA Ei.ichi, *Rakuô-kô den* (Biographie de Rakuô [Matsudaira Sadanobu]), Tôkyô, Iwanami shoten, 1937, p.306

[12] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.148

[13] KEENE Donald, *op.cit.*, p.52

[14] Il rencontre Julius Klaproth en 1805 à Irkoutsk, et l'aide à traduire en français le *Panorama illustré des Trois royaumes* de Hayashi Shihei. Voir RINSIFÉE (Shihei Hayashi), *San kokf tsou ran to sets, ou Aperçu général des trois royaumes*, traduction de Julius Klaproth, Londres, Oriental Translation Fund, 1832, p.II

[15] *Ibid.*, p.II

1756). Il est probable qu'il soit issu de la famille de Trapeznikov envoyé dans les Aléoutiennes en 1750, 1754, et 1758, probablement le frère de Natalia Shelikova), ou le fils d'un certain Kyûsuke 久助, originaire de Nambu, qui aurait été recueilli par les Russes[16]. Ce dernier faisait sûrement partie de l'équipage du Taga-maru, qui quitte Nambu pour Edo en 1744, et échoue à Onnekotan dans les Kouriles du nord. Secourus par les Russes, ils sont amenés à Irkoutsk en 1754 pour y enseigner le japonais. En sus, il aurait enseigné le japonais à Igor Ivanovitch Tugolukov, l'interprète officiel de la mission et professeur particulier de Kôdayû. Par ailleurs, Dimitri Shabalin fait également partie de l'expédition, fort de son expérience quelques quatorze ans auparavant. Il semblerait qu'il ait d'ailleurs possédé quelques rudiments de langue aïnoue[17].

Le navire *Ekaterina* quitte la Sibérie le 13 septembre 1792 (calendrier julien) parvient en vue d'Itouroup le 17 octobre, soit le 3ème jour du 9ème mois de l'an 4 de l'ère Kansei, ils jettent l'ancre en Baie de Nemuro, au *basho* de Kiitappu.

Figure 64 - Le voyage de Laxman
(http://pucchi.net/hokkaido/history/laxman.php, consulté le 27 septembre 2013)

Les responsables domaniaux envoient des Aïnous dans des barques pour enquêter, mais ceux-ci sont effrayés par les coups de canon tirés par le navire[18]. Laxman rencontre une première fois le responsable domanial du *basho*, Kumatani Tomitarô 熊谷富太郎, ainsi qu'un représentant du fief, Kudô Shôemon 工藤庄右衛門. Il leur explique les raisons de sa venue et met en exergue la nécessité pour lui d'hiverner dans la baie. Il est assisté pour communiquer par Kôdayû et Togulukov[19]. Kumatani lui demande d'envoyer une requête écrite à Matsumae. Ils sont conduits à terre et surveillés pour passer l'hiver.

[16] KATSURAGAWA Hôshû, SIARY Gérard (éd. et trad.), *op.cit.*, p.73. La famille Trapeznikov est également liée aux Shelikov par le mariage de Grigorii et Natalia, la belle-mère de Nikolaï Rezanov.
[17] HIRAKAWA Arata, *Kaikoku he no michi* (La route vers l'ouverture), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi », volume 12, 2008, p.85
[18] *Ibid.*, p.70
[19] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.151

Figure 65 - Daikokuya et Isokichi
(http://en.wikipedia.org/wiki/Daikokuya_K%C5%8Dday%C5%AB, consulté le 27 septembre 2013)

Il faut noter que les Russes choisissent de mettre pied à terre en territoire aïnou et non directement dans un port japonais. Il semble qu'ils souhaitent ne pas se montrer hostiles, et profiter de la domination de Matsumae sur la région pour faire passer leur message. D'après l'autobiographie de Matsudaira Sadanobu, l'une des lettres est écrite en russe (« en caractères barbares » *banji* 蛮字) et l'autre en caractères ressemblant à des *kana* japonais (*honkoku no kana* 本邦のかな). Cette double transcription est intéressante dans le sens où elle semble vouloir prouver à la fois une bonne volonté et un intérêt sincère de la part des Russes vis-à-vis du Japon, en laissant dans le même temps transparaître la préparation qui a été employée pour mettre sur pied ce projet. Les Russes y demandent la permission d'aller jusqu'à Edo et de rencontrer des responsables gouvernementaux pour remettre les naufragés en mains propres (松前志摩守へ之状もありしとて出。ひらきみるに、ひとつは蛮字也。ひとつは本邦のかなにて書いたり。松前志摩守さまへなどと書。幸大夫［ママ］をおくりこすによて、江戸まで直に出、江戸御役人へわたし申可と之事也。[20]). Ils se sont adressés au fief de Matsumae (松前志摩守さまへなどと書。), plutôt que directement au shogunat, sans doute une nouvelle fois pour ne pas paraître trop hostiles ou trop directs. Ils précisent qu'ils hiverneront jusqu'en mars (date du calendrier julien) à Nemuro, et que faute d'avoir reçu d'ici là une réponse, ils se rendront directement à Edo (もし江戸へ出候事、江戸之御さし図来三月まではまつべし、そのうへにもさし図なくば江戸へ

[20] MATSUDAIRA Sadanobu (retranscrit en langue contemporaine par Matsudaira Sadamitsu), *Uge no hitogoto* (Paroles d'un homme sous le ciel), Tôkyô, Iwanami shoten, collection « Iwanami bunko », 1942 (1ère édition), 1969 (4ème édition), p.165

直にのり来るべしとの事也。[21]). Les Russes montrent ici qu'ils savent que c'est à Edo que se trouve le shogun, et semblent conscients de l'effet qu'une telle demande peut avoir, peut-être grâce à Kôdayû. Ils laissent à la fois le temps aux autorités compétentes –domaniales et/ou shogunales- de répondre, tout en exerçant une certaine pression sur les autorités.

A la réception de la missive de Laxman, au 6ème jour du 10ème mois, une fois n'est pas coutume, le fief envoie immédiatement une missive au tout nouveau *daimyô* Akihiro 章広 (1755-1833), qui séjourne alors à Edo. Elle atteint finalement le shogunat le 19ème jour du 10ème mois de 1792[22].

(2) **La réaction shogunale**

Contrairement à son prédécesseur Tanuma, et à la grande joie des chercheurs, vers la fin de sa vie, Matsudaira rédige son autobiographie, *Uge no hitogoto* 宇下人言 (Paroles des hommes sous le ciel), en 1816. Il s'adresse à ses descendants, qui pourraient être amenés à occuper des positions de pouvoir ; ce livre est resté scellé jusqu'à l'époque de Meiji[23]. Preuve de toute la finesse de Matsudaira, le titre de cette œuvre est un jeu de mots et de caractères. Les idéogrammes 宇下人言 semblent décomposer ceux de son nom personnel 定信, et la signification du titre indique qu'il se donne tout entier –et en homme ordinaire- pour être jugé par les hommes, tous les hommes sous le ciel. Il s'y remet en question –certes a posteriori- et fait preuve d'une capacité exemplaire à reconnaître ses erreurs.

La première réaction à l'arrivée de Laxman semble d'ailleurs être le regret de sa relative inaction jusqu'en 1792 :

> 蝦夷地は山丹・満州・ヲロシヤの国々に接しことに大切の所なるに今までその御備なきこそふしんなれ。未年御役を蒙りしよりして、このことにおよびことに霜台侯同意なりしが、そのなす所の趣法はたがいぬ。（中略）すでに酉年（寛政元年）のクナジリ騒擾のときも、この機に乗じて御とりしまりあらんなどいひ合ひたれど、重き御方々を初め、これぞといふ御許しもなかりけりつゐに子年に至り霜台侯これまで心つくされ、見分なんどもやられたりけれど、その御備の所はこれぞと建議被可なし。[24]。（中略）この御備は後々までものこることにあんなれ。
>
> Ezo est en contact avec Santan, les Mandchous, et la Russie ; qu'un lieu d'une telle importance n'ait pas encore été préparé défensivement est pour le moins étrange. Toutefois depuis 1787, année à laquelle j'ai accédé à mes fonctions auprès du shogun, nous étions d'accord sur nombre de choses avec Honda, mais pas sur le lieu de ce contrôle. […] Dès 1789 et les troubles de Kunajiri (sic), l'occasion n'a pas été saisie de contrôler complètement la région, et pour cela, je suis impardonnable. Finalement, jusqu'en 1792, j'ai bénéficié de la confiance de Honda, nous avons effectué nombre de missions, mais aucune mesure gouvernementale n'a été prise quant à une défense. […] Cette préparation devrait attendre encore quelque temps.

[21] MATSUDAIRA Sadanobu (retranscrit en langue contemporaine par Matsudaira Sadamitsu), *op.cit.*, p.165
[22] INOBE Shigeo, « Matsudaira Sadanobu to Ezochi kaikô » (Matsudaira Sadanobu et l'ouverture de ports du territoire aïhnou), *Shigaku zasshi*, volume 45, 1934, p.78
[23] IWASAKI Haruko, « Portrait of a Daimyô : Comical Fiction by Matsudaira Sadanobu » (Portrait d'un daimyô : une fiction comique de Matsudaira Sadanobu), *Monumenta Nipponica*, volume 38, n°1, printemps 1983, p.3
[24] MATSUDAIRA Sadanobu (retranscrit en langue contemporaine par Matsudaira Sadamitsu), *op.cit.*, p.174

Matsudaira nous décrit ensuite le sursaut qu'a constitué cette nouvelle ; dans la première décade du 10ème mois, il prend ses premières décisions. (Le texte original est consultable dans le texte 3 de l'annexe XXIX)

> A partir de 1787, date à laquelle j'ai reçu la charge qui est mienne, j'ai entrepris diverses mesures, et promu les armes et les lettres, avec le projet de mettre en place un pays prospère et une armée forte (富国強兵). Aujourd'hui, la faiblesse des résultats apparaît au grand jour, je n'ai pas saisi l'occasion de réinsuffler un esprit guerrier en prenant des mesures directes en vue de la défense maritime (海防). Depuis longtemps, la défense de la Baie d'Edo est extrêmement faible, et de ce fait nombre de seigneurs de petits domaines (Izu, Awa, Kazusa, Shimousa) vont être redéployés pour se trouver en charge de cette Baie et y déplacer des guerriers autour de cinq mille *koku*, sous leurs ordres et qui seront en charge de la défense de Shimoda, Misaki, Hashirimizu, etc. dans la Baie. Il faut augmenter le nombre de postes de garde et de patrouille dans les îles d'Izu. Les frais engendrés par une telle préparation militaire seront pris en charge par la confiscation d'Ina Tadataka 伊奈(那)忠尊 (1764-1794), gouverneur du Kantô, et le tout supervisé par le shogun lui-même, dans un élan de soutien à la défense maritime.

Les termes employés ici rappellent ceux de Hayashi. Le 7ème jour du 1er mois de 1793, le préfet aux comptes Kuze, les inspecteurs Nakagawa Kansaburô 中川勘三郎 (1753-1830)[25] et Moriyama Gengorô 森山源五郎 (1738-1815) quittent Edo pour une tournée d'inspection de fiefs côtiers et autour de la capitale (Musashi, Sagami, Izu, Surugaj Awa, Kazusa, Shimousa, Hitachi)[26].

Concernant le problème russe –plus urgent- Matsudaira consulte d'abord les archives pour établir une sorte de jurisprudence ; cette enquête doit servir dissimuler sa confusion vis-à-vis d'un évènement encore inédit :

> 通信通商無國之漂流人はとどめてかへす事なし。国王の書うけがたし。ゆへは通信之國にあらざればその國王の称呼もわかりがたく候へば、この國にて敬する事かのかたにて疎慢にあたらんも計りがたし。[27]
> Il n'était encore jamais arrivé qu'un pays avec lequel nous n'avions ni relations diplomatiques, ni relations commerciales nous renvoie des naufragés. Par ailleurs, il n'y avait aucune missive du souverain. Comme il s'agissait d'un pays avec lequel nous n'entretenions pas de relations diplomatiques, et qu'il était même difficile d'en connaître le souverain, il l'était tout autant de juger si le fait de lui preuve de respect ou non correspondait de notre part à de la négligence.

Dans le texte original, il est intéressant de noter la présence des termes « pays étrangers avec lesquels le Japon communique » (*tsûshin no ikoku* 通信之異国) et « pays étrangers avec lesquels le Japon ne possède ni communication, ni relations commerciales » (*tsûshin/tsûshô nashi no kuniguni* 通信・通商無之国々). A ma connaissance, il s'agit de l'un des premiers textes d'époque dans lesquels apparaissent ces termes, réutilisés bien plus tard par les spécialistes étudiant le *sakoku*. En vérité, les édits limitent leurs restrictions au Portugal et à

[25] Nakagawa Kansaburô 中川勘三郎 (1753-1830) : également appelé Nakagawa Tadateru 忠英, il travaille d'abord en tant qu'inspecteur, puis à la magistrature de Nagasaki à partir de 1795, il travaille en tant que traducteur chinois-japonais, entre autre sous les ordres de Kondô Jûzô. En 1797, il devient préfet aux comptes et gouverneur du Kantô. En 1807, il est envoyé à Ezo, en 1811 en Corée.
[26] SHIBUSAWA Ei.ichi, *Rakuô-kô den* (Biographie de Rakuô [Matsudaira Sadanobu]), Tôkyô, Iwanami shoten, 1937, p.313
[27] MATSUDAIRA Sadanobu (retranscrit en langue contemporaine par Matsudaira Sadamitsu), *op.cit.*, p.166

l'Espagne, mais nulle part n'est-il précisé que faire si d'aventure des Russes dont les Japonais n'ont appris que très récemment l'existence apparaissaient au Japon. Il faut souligner qu'à aucun moment il n'est précisé quels sont les pays avec lesquels le Japon a des relations diplomatiques, et quels sont ceux avec qui il a des relations commerciales, voire les deux[28].

Les résultats des recherches de Matsudaira en matière de jurisprudence sont les suivants : en 1673, les Anglais ont été déboutés du fait de leur reine portugaise, et les Portugais en 1685 du fait de leur foi impie[29] ; en 1727, le roi du Cambodge a envoyé des présents qui sont refusés, mais le navire a pu pénétrer à Nagasaki[30] ; comme nous l'avons vu précédemment, en 1790, un navire étranger est apparu à deux reprises au large d'Ôshima en Kishû, avant de disparaître. A cette occasion, Matsudaira Sadanobu a pris les premières véritables mesures de défense côtière.

Il demande l'avis des trois préfets les plus importants (三奉行へも一々いひきかせ談じけるが[31]) : des temples et sanctuaires (Itakura Katsumasa 板倉勝政 (1759-1821)), de la ville (Odagiri Naotoshi 小田切直年 (1743-1811)), et aux comptes (Negishi Yasumori 根岸鎮衛 (1737-1815))[32]. Leurs avis –radicalement différents- sont les suivants (衆評まちまちなれども大意之処は大がいおなじ[33]). Il faut récupérer les naufragés mais il ne faut pas autoriser le navire à se rendre à Edo. Il faut les envoyer à Nagasaki –port ouvert aux étrangers- pour négocier. Il faut s'y rendre pour remettre les naufragés aux autorités. Il faut ouvrir des relations commerciales avec les Russes via le territoire aïnou. L'avis de Matsudaira est exprimé dans son écrit : la *Manière d'appréhender la Russie* (*Roshia toriatsukai tedome* 魯西亜取扱手留)[34].

> 今ここに来るも、江戸などへしゐて来るべしとはいはず、また只来りしにもあらず。漂流せし人をおくりかへすとて来るなれば、彼のかた名正し。さるにその漂流人は江戸へ出て公儀の御役人へ渡すべきとの王命といひつのり、ネムロに御下知をまつといふは、日本地にあらざれば追ひ払ふべき事もなきをしり、子ムロにまちても下知なくば、江戸へのり来るべしといふは、是亦彼方直なり、この意を、只上陸をゆるさずなど、非義の事いひては、彌彼直にして、我曲となるべし。長崎へ来るべしなどいふも、わが方にて礼を失ひたるなればいかがなり。その人［漂流民］の為はるばる千里を経て来りしを門をあけすして、この門よりは来るまじ、いづかたへ廻りて来れよといはば、たれにとてもこころよくは思はず。さればこれまたいかがなり。[35]
>
> Bien qu'ils soient venus jusqu'ici, il n'est pas question de les laisser se rendre jusqu'à Edo. Le fait même qu'ils soient ici est inadmissible. Toutefois, comme ils sont venus pour nous ramener des naufragés, leur comportement est respectable. Ils affirment avec tant de véhémence qu'il faut qu'ils remettent les naufragés aux autorités à Edo par ordre impérial et

[28] La première précision officielle concernant cette distinction date de 1845, dans une réponse shogunale adressée au roi Guillaume II d'Orange demandant de préciser le statut des relations nippo-hollandaises. Dans celle-ci, il est stipulé que le japon entretient des relations diplomatiques avec la Corée et les Ryûkyû, et des relations commerciales avec la Chine et la Hollande. TOBY Ronald, *« sakoku » to iu gaikô* (La politique étrangère dite du « pays verrouillé »), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi – Shinshiten kenseishi », volume 9 (sur 16), 2008, p.92

[29] KEENE Donald, *op.cit.*, p.53

[30] WAKABAYASHI Bob, *Anti-foreignism and Western Learning in early modern Japan* (Repousser l'étranger et apprendre de l'Occident au début du Japon moderne), Cambridge, Harvard University Press, 1986, 1991 (2ème édition), p.64

[31] MATSUDAIRA Sadanobu (retranscrit en langue contemporaine par Matsudaira Sadamitsu), *op.cit.*, p.165

[32] SHIBUSAWA Ei.ichi, *op.cit.*, p.299

[33] MATSUDAIRA Sadanobu (retranscrit en langue contemporaine par Matsudaira Sadamitsu), *op.cit.*, p.165

[34] INOBE Shigeo, *op.cit.*, 1934, p.79

[35] SHIBUSAWA Ei.ichi, *op.cit.*, p.299-300

qu'ils attendent un responsable à Nemuro, mais comme ils ne sont pas en terre japonaise, nous n'allons pas les expulser de force. S'ils attendent à Nemuro et qu'aucun responsable shogunal ne s'y rend, ils se rendront directement à Edo. Plus nous leur interdisons de se rendre à terre, le plus ils risquent de le faire, et cela nous sera néfaste. Si nous leur permettons d'aller jusqu'à Nagasaki, passons-nous pour des malotrus ? S'ils ont parcourus des milliers de *ri* exprès pour nous ramener les naufragés, que nous ne leur ouvrons pas la porte, et que nous ne les laissons pas se rendre jusqu'à cette porte en leur disant de rentrer chez eux, ce ne sera une bonne chose pour personne. Donc que peut-on faire ?

Pour Matsudaira, il s'agit de se protéger par la politesse et la loi (礼と法をもつて防がんほかはなし。[36]), mais également –dans les faits- à la lumière des précédents. La loi japonaise (*kokuhô* 国法) empêche de se rendre jusqu'à Edo, la jurisprudence « cambodgienne » empêche d'accepter des présents, mais permet d'entrer à Nagasaki. La solution serait donc de leur transmettre un laissez-passer pour que les Russes se rendent à Nagasaki.

En attendant, malgré ses atermoiements, Matsudaira doit faire face à l'urgence. Le 7ème jour du 11ème mois, il ordonne à tous les seigneurs à la tête des fiefs de renforcer leurs systèmes de défense ; il s'agit d'abord d'établir un inventaire des hommes, des navires et des armes, d'établir des contacts en ce sens avec les fiefs voisins, et de recevoir les envoyés shogunaux qui viendront vérifier les résultats[37]. En sus, Matsudaira ordonne le déploiement de troupes des fiefs de Nambu et Tsugaru à Matsumae[38]. Le 27ème jour du 12ème mois, le renforcement du système de défense de la Baie d'Edo est ordonné. Enfin, il envoie l'inspecteur Ishikawa Tadafusa 石川忠房 (1750-1832)[39] et le *metsuke* Murakami Yoshiaya 村上義礼 (1747-1798)[40] au nord avec sa réponse (つゐに予建議して御目付両人を宣諭使として松前へ下さる事とは成ける[41]). Ils sont désignés par le shogunat comme « chargés de dispenser les explications » (*sen.yu shi* 宣諭使).

Au 8ème jour du 11ème mois de 1792, les instructions de Matsudaira sont claires : il faut signifier aux Russes sans ambages et insister sur le fait qu'il leur est impossible de se rendre à Edo –et ce même s'ils ne souhaitent pas se rendre à Nagasaki, ne recevoir aucun document officiel de leur part, ni aucun présent, et ne pas dévier de la marche à suivre prévue quelle que soit leur déception (長崎へ相こし候へと申義、是亦好み候義には之無候へども、江戸へ是非相こしたき旨申し候を、いくへも相成らずとばかり申し渡し、国書も請け取らず、献上物も受納之無きときは、彼れも失望候はば、又いか様にか計策をいたし申すべく候[42]).

[36] INOBE Shigeo, *op.cit.*, 1934, p.84
[37] SHIBUSAWA Ei.ichi, *op.cit.*, p.311
[38] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.151
[39] Ishikawa Tadafusa 石川忠房 (1750-1832) : inspecteur chargé de recevoir Laxman et de récupérer Daikoku Kôdayû. Il écrit un recueil de poèmes *waka* durant son séjour (Recueil de poèmes du surveillant shogunal *Ishikawa Sakon no shôgen eisô* 石川左近将監詠草). Il est renvoyé à Ezo en 1799 lors de la prise de contrôle direct du shogunat.
[40] Matsudaira les qualifie respectivement de « trop progressiste » (進み過) et de « prudent » (自重), preuve que le shogunat souhaite avoir des partisans des deux factions 'autorité shogunale et défrichage' (直轄・開発論) et 'maintien de l'autorité domaniale et en l'état' (松前委任・非開発論) pour s'assurer un regard objectif.
[41] MATSUDAIRA Sadanobu (retranscrit en langue contemporaine par Matsudaira Sadamitsu), *op.cit.*, p.165
[42] YAMAZOE Hiroshi, « Edojidai chûki haitaishita Nihongata 'kindaiteki' kokusai chitsujo – Kansei-ki kara bakumatsu ni kakete no tai-Roshia seisaku wo tsûjite » (L'émergence d'un ordre du monde international 'moderne' à la japonaise au milieu de l'époque d'Edo – A travers les mesures gouvernementales relatives à la Russie de l'ère Kan.ei à la chute du shogunat), dans Conférence des études en politique internationale japonaises (dir.), *Kokusai seiji* (Politique internationale), n°139 'Nihon gaikô no kokusai ninshiki to chitsujo kôsô' (La

Bien qu'aucun document officiel n'en ait gardé trace, il semblerait que Matsudaira se soit même posé la question d'ouvrir à l'avenir les relations commerciales à Akkeshi[43]. En effet, des écrits postérieurs d'Ishikawa et de Mitsukuri Gembo 箕作阮甫 (1799-1863), ainsi qu'un document en possession du Russe Rezanov de la main même de Matsudaira (楽翁公の自筆にて細書あり) en attestent[44]. Quand la réponse est envoyée aux Russes, Matsudaira ne s'est pas encore décidé à autoriser l'ouverture de relations commerciales si les Russes en font la demande à Nagasaki, ni –le cas échéant- de les ouvrir à Nagasaki ou à Ezo. D'après Inobe Shigeo, il s'agit du « moment idéal » (*kiun* 機運[45]) pour l'ouverture de relations commerciales, qui aurait pu être portée politiquement et effectivement par Matsudaira Sadanobu, théoriquement par des penseurs tels que Hayashi, Kudô, Ôhara, mais surtout Honda Toshiaki. Une telle hésitation reflètent peut-être l'inquiétude de Matsudaira, car comme Hayashi l'a pointé du doigt, et lui-même le concède désormais : « Le Japon n'a pas de défense » (日本之御備全備無之うち[46]). Le 20ème jour du 11ème mois, il en fait part par écrit à Tokugawa (Mito) Harumori 治保 :

> 外国をも并呑蠶食も仕、戦争にも馴罷在候へば、此節手強に過候はば、武を汚し、候と申にも可至、ことに本邦海辺御備不十分[47]
> Si nous nous faisons phagocyter par l'étranger, ou en cas de guerre, nous ne sommes pas entraînés militairement, si nous réagissons de manière trop forte cette fois-ci, il faut prendre garde que non seulement notre armée est désorganisée, mais nos défenses côtières sont insuffisantes.

A travers cette missive, on perçoit toute l'importance de l'équilibre entre la loi et la politesse ; si le Japon se montre trop ferme ou trop hostile, il n'est pas prêt militairement à affronter la Russie, et Matsudaira –comme Hayashi- en est conscient. Son but est donc de se montrer pacifique.

Ishikawa et Murakami quittent Edo au 22ème jour du premier mois de 1793 et parviennent à Nemuro au troisième mois ; ils proposent à Laxman de se déplacer jusqu'à Hakodate, plus pratique pour la surveillance du navire. Les Russes acceptent. Laxman, accompagné du responsable shogunal Murata Hyôzaemon 村田兵左衛門, parvient à Etomo, puis à Hakodate, et enfin à Matsumae. Il y parvient le 20 mai 1793, accompagné de Kôdayû et d'Isokichi (Koichi est mort du scorbut peu de temps avant). Russes et responsables shogunaux se font face en terre japonaise pour la première fois le 21ème jour du 6ème mois.

---

conscience internationale dans les relations diplomatiques japonaises et la conception d'un paradigme), novembre 2004, p.19
[43] INOBE Shigeo, *op.cit.*, 1934, p.85-86
[44] *Ibid.*, p.85-86
[45] *Ibid.*, p.188
[46] *Ibid.*, p.84
[47] *Ibid.*, p.84

Figure 66- Laxman au Japon
(Image disponible sur le site http://www.ne.jp/asahi/cccp/camera/HoppouRyoudo/Naiyou/Hidaya/index.htm, consulté le 26 septembre 2013)

(3) **Le face-à-face**

Lors de cette première rencontre, les responsables shogunaux rendent à Laxman la lettre adressée au seigneur de Matsumae. Puis, ils lui font cadeau de trois grands sabres et de cent sacs de riz. Ils lui font ensuite la lecture de la *Notice explicative des lois shogunales pour les étrangers* (*Ikokujin no satosareru gokokuhôsho* 異國人え被諭御國法書), préparée le 20ème jour du onzième mois de 1792, un mois après l'arrivée de Laxman. On peut la résumer en sept points :

> 通信なき異国の船、日本の地に来る時は、或は召捕、又は海上にて打払ふ事、いにしへより国法にして、今も其掟にたがふことなし。[48]
> Quand des navires de pays n'ayant pas de relations diplomatiques avec le Japon parviennent ici, soit ils sont appréhendés, soit ils sont chassés ; ceci constitue notre loi fondamentale depuis les temps anciens, et elle est encore en vigueur de nos jours.

> 豫ねて通信なき國の船舶本邦に渡来せば、之を逮捕し或は撃攘する事我國法にして、若し漂民あらば必ず長崎に護送すべし、國書を齎すとも受領する事能はざる旨[49]

[48] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.124

> Si un navire étranger arrive au Japon sans avoir préalablement prévenu, d'après nos lois, il faut le saisir ou le chasser, et s'il ramène des naufragés, il faut l'escorter jusqu'à Nagasaki en apportant une missive de son pays à fournir.

Quand des naufragés japonais sont ramenés au pays, on ne les laisse pas accoster ailleurs qu'à Nagasaki, et ce même si exceptionnellement cette fois-ci, ils ont été ramenés à Nemuro. Quand des naufragés d'autres pays -y compris des pays possédant des relations diplomatiques avec le Japon, y accostent- ils sont renvoyés chez eux dans un navire hollandais au départ de Nagasaki. Ceci n'est pas tout à fait vrai, dans le sens où les naufragés natifs des Ryûkyû sont remis au fief de Satsuma, les Coréens au fief de Tsushima, les Chinois au comptoir de Nagasaki. Parmi les très rares autres exemples, Inobe Shigeo cite le cas d'un Anglais et d'un Hollandais, échoués dans les Ryûkyû en 1625, et envoyés par le fief de Satsuma à Nagasaki, et dont on perd la trace ensuite[50]. Il n'y a pas d'échanges avec les pays qui ne possèdent pas de relations diplomatiques ou commerciales avec le Japon (通信通商の事も、定置たる外、みだりに許し難い[51]). Il est formellement interdit de se rendre à Edo sans y être invité, même par les ressortissants des pays ayant des relations avec le Japon. Quand les Russes reviendront, muni de leur autorisation à Nagasaki, il sera possible de renégocier, sans garantie aucune[52].

On peut dire que c'est donc Matsudaira Sadanobu qui énonce pour la première fois les interdictions maritimes en tant que loi fondamentale (il emploie les termes de *sohô* 祖法, « loi ancestrale », et *gokokuhô* 御国法, « loi fondamentale shogunale ») dictant la politique étrangère japonaise, et ce parce qu'il est le premier à avoir affaire à une demande d'ouverture de relations commerciales avec un nouveau pays ; c'est lui qui présente le concept de « verrouillage du pays » (*sakoku*) comme une loi fondamentale[53], en s'appuyant, entre autre, sur l'ancienneté de ces mesures.

La deuxième entrevue a lieu au 24ème jour. Laxman remet une confirmation écrite qu'il a bien pris connaissance des lois japonaises :

> につぽんの、をんこくほう、をんかきつけ、をんわたし、くわしく、をんとききかせくだされ、かしこまり、ほんごくえかゑり、そのとふり、もうすべくそろ、いじやう。
> くわんせいご、うしどし、
> をろしやこく
> あだむ・らくすまん[54]

> 日本の国法の書付を私に詳しく説き聞かせ下され、畏まりました。本国へ帰り、その通り、申すべき候。以上。
>
> 寛政５丑年
> ヲロシヤ国

---

[49] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.153
[50] INOBE Shigeo, *op.cit.*, 1935, p.142
[51] TOBY Ronald, *« sakoku » to iu gaikô* (La politique étrangère dite du « pays verrouillé »), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi – Shinshiten kenseishi », volume 9 (sur 16), 2008, p.91
[52] FUJITA Satoru, *op.cit.*, 2005, p.34
[53] TOBY Ronald, *op.cit.*, 2008, p.91
[54] SHIBUSAWA Ei.ichi, *op.cit.*, p.303

アダム・ラクスマン

L'on m'a expliqué en détail les lois japonaises, et je les ai comprises. De retour dans mon pays, je les ferai connaître.

1795 (Kansei 5)
Russie
Adam Laxman

Laxman réitère son envie d'établir des relations, et a fait traduire en japonais la lettre d'Ivan Pil, inspiré de l'*ukaz* de Catherine II, pour le prouver. En gage de bonne foi, il remet les naufragés aux autorités ; ceux-ci paradent dans les rues, à l'instar des Aïnous lors des cérémonies d'*uimam*, ou l'ambassade coréenne à Edo en 1763.

Le 27ème jour du 8ème mois a lieu la troisième et dernière entrevue. En vertu des lois japonaises, pour montrer que le Japon apprécie le renvoi les naufragés, Ishikawa lui remet la permission de pénétrer à Nagasaki pour un bateau russe ; les Russes ont le droit de revenir, avec des naufragés, grâce à une autorisation spéciale (*shinpai* 信牌[55]), mais uniquement à Nagasaki. Celle-ci leur est remise lors de la troisième et dernière entrevue entre les autorités shogunales et les Russes :

おらしや国の船一艘、長崎に至るためのしるしの事
爾等に諭す旨を承諾し、長崎にいたらんとす。抑切支丹の教は我国の大禁なり。其像および器物書冊等をも持渡る事なかれ。必害せらるる事あらん。此旨よく格遵して長崎に至り、此子細を告訴すべし。猶研究して上陸をゆるすべきなり。夫が為に此一張を与ふる事しかり。

石川将監花押
村上大学花押
政府の指揮を奉じて

あだむ・らくすまん
わしれい・ろくちふ [56]

Permission d'entrée pour un navire russe à Nagasaki.

Comme expliqué précédemment, il s'agit de Nagasaki et nulle part ailleurs. L'enseignement de la religion chrétienne est formellement interdit, de même que l'importation de statues, d'objets ou de textes. Il ne faut pas contrevenir à ces ordres. S'ils sont suivis, il sera possible de se rendre à Nagasaki sans entrave. Après examen, il sera permis de descendre à terre. Dans ce but, la présente vous est confiée.

Ishikawa Jôgen (signature apposée)
Murakami Daigaku (signature apposée)

Représentants shogunaux

[55] *Shinpai* 信牌 : autorisation de commercer à Nagasaki pour les Chinois, mise en place par Ara.i Hakuseki pendant les décrets de l'ère Shôtoku (*Shôtoku shinrei* 正徳新例), pour éviter la contrebande.
[56] MANABE Shigetada, *Nichiro kankei-shi 1697-1875* (Histoire des relations nippo-russes 1697-1875), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1978, p.108

Adam Laxman
Vassili Lvostov

> Permission for entrance into Nagasaki harbour is granted to one vessel of the great Russian empire; as explained already, foreign vessels are forbidden to come to places other than Nagasaki, and we repeat that the Christian faith is not tolerated in our country, so that upon arrival there be no sign of it, either in act of worship or oblation ; should any agreement be reached, nothing must be done contrary to our laws as laid down in the prescript handed to you by us; it is for this purpose that we give the paper to Adam Laxman[57].

À partir du moment où cette missive est remise, les autorités shogunales savent de manière certain que l'arrivée d'un vaisseau russe à Nagasaki est inévitable. Il est difficile toutefois d'affirmer avec certitude ce qui se serait produit si Laxman avait décidé de poursuivre jusqu'à Nagasaki dans la foulée, muni de cette autorisation, ni si cette réaction était celle qui était attendue par le shogunat. Quand il s'avère évident que laxman est reparti en Russie, l'attente commence. En marge de la réaction shogunale, il nous faut ici citer celle d'une autre entité, dont l'intérêt pluriséculaire pour la gestion septentrionale a déjà été évoqué : le fief de Mito. Sur les ordres du *daimyô* Tokugawa Harumori, Kimura Kenji 木村謙次 (1752-1811), un disciple de Tachihara Suiken 立原翠軒 (1744-1823) se rend sur l'île suite à l'arrivée de Laxman. Son *Journal d'un Voyage au Nord* (*Hokkô nichiroku* 北行日録) est remis au fief et lui vaudra plus tard d'être envoyé à Ezo en tant que membre d'une mission shogunale. On perçoit ici l'importance pour le fief de Mito de se tenir informé des conditions sur l'île, et ce dans une relative discrétion. A partir de 1792, l'intérêt qu'il lui porte ne faiblira plus.

Adam Laxman repart quant à lui le 30ème jour du 6ème mois de 1793, après dix mois de séjour. Les envoyés shogunaux repartent quant à eux le 16ème jour du 7ème mois. Laxman parvient à Okhotsk le 27 août 1793 (le 8 septembre pour le calendrier julien). En février 1794, il rencontre Pil à Irkoutsk, et part avec lui pour Saint-Pétersbourg, où ils sont récompensés par Catherine II. Laxman reçoit l'autorisation d'ajouter un sabre japonais au blason de sa famille.

(4) **Les conséquences du côté russe**

Comme le souligne Tabohashi, le traducteur Egor Ivanovitch Togulukov n'avait certainement pas la capacité de traduire le langage ampoulé et toute en nuance du texte du shogunat, et il y a un risque que le gouvernement russe ait considéré cette missive comme une garantie d'ouverture de relations commerciales, et non comme une simple autorisation de se rendre à Nagasaki[58]. Ceci aura des répercussions au passage de Nikolaï Rezanov (1764-1807), qui se rendra à Nagasaki en 1804. Les avis des chercheurs diffèrent quant au succès de la

[57] LENSEN George Alexander, *The Russian Push Towards Japan : Russo-Japanese Relations, 1697-1875* (La poussée russe vers le Japon : les relations nippo-russes entre 1697 et 1875), Princeton, Princeton University Press, 1959, p.114
[58] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.*, p.156

mission de Laxman. Plutôt que de se rendre directement à Nagasaki -ce qui aurait peut-être changé le cours de l'histoire en ce qui concerne les relations nippo-russes- celui-ci rentre en Russie, remettre l'autorisation à sa souveraine. Comme le souligne Donald Keene, il dut paraître étonnant aux autorités japonaises que les Russes ne reviennent pas au Japon, toutefois les suites de la révolution française et les débuts des pérégrinations napoléoniennes ont certainement détourné provisoirement l'attention russe[59]. La Russie doit démêler ces problèmes avant de pouvoir, envoyer Nikolaï Pétrovitch Rezanov, à bord de la *Nadezhda* de Krusenstern à Nagasaki en 1804.

Grigorii Shelikov, impatient à l'idée de pouvoir commercer avec les Japonais grâce à l'autorisation de Laxman, obtient la permission de Catherine II d'établir une colonie à Ouroup. En tant que représentant de la Compagnie du Nord (plus tard, Compagnie russo-américaine), il ordonne à Alexandre Baranov, plus tard directeur de la Compagnie en Alaska, de prendre la tête de l'opération avec Vasili Zvezdochetov, et trente-cinq hommes, vingt chasseurs de loutres et trois femmes[60]. Ils arrivent à l'été 1795 à Slavorossiia. Une colonie est rouverte à Ouroup qui durera onze ans, jusqu'à la mort de Zvezdochetov en 1803. La *Réflexion sur la Défense des frontières et leur localisation* (辺要分界図考 *Hen.yô bunkai zukô*) de Kondô Jûzô 近藤重蔵 (1771-1829) de 1804 en fait état[61] ; c'est un fait connu du Japon. Il convient maintenant d'analyser les conséquences côté japonais et de prendre la pleine mesure de la réaction en chaîne déclenchée par le passage de Laxman.

2. Le durcissement des positions : l'émergence d'une volonté de rejeter les barbares

En 1792 peu après le passage de Laxman, Michihiro se retire du pouvoir (*inkyo* 隠居). Celui qu'il a choisi pour lui succéder, son fils aîné Akihiro 章広 (1775-1833), n'a que dix-huit ans. Il est possible que Michihiro ait été l'objet de pressions shogunales pour se retirer ; en effet, en sus de son incapacité à surveiller les agissements des commerçants sur son territoire, et de prévenir des soulèvements aïnous, il est été mêlé à l'*Affaire des Titres* et s'est opposé à Matsudaira. Toutefois, son ingérence dans les affaires du fief persiste, et nombre de lettrés considèrent qu'elle est néfaste à la sécurité septentrionale. C'est le cas d'Ôhara Sakingo 大原左金吾 (1760 ?-1810).

(1) Un envoyé spécial malgré lui : le parcours atypique d'Ôhara Sakingo

Ôhara Sakingo 大原左金吾 est né vers 1760 dans le village d'Ôhara, dans le fief de Sendai ; son père aurait été un petit guerrier basé à la campagne. De ses propres aveux, Ôhara mène une jeunesse vagabonde et débauchée. Pourtant, à son arrivée à Edo, son talent en

[59] KEENE Donald, *op.cit.*, p.57
[60] RAVALLI Richard, « The Sea Otter Islands : Geopolitics and Environnement in the East Asian fur trade » (Les îles aux loutres de mer : Géopolitique et environnement dans le commerce de fourrures en Asie orientale), *Asia Pacific perspectives*, volume 9, n°2, juin 2010, p.31
[61] TABOHASHI Kiyoshi, *op.cit.* p.158

calligraphie pousse le maître des peintures du shogunat, Itaya Hôshû 板谷桂舟 (?-1797), à le prendre sous son aile. Les tenants et les aboutissants des différents épisodes de sa vie ne sont pas clairs, on ignore même comment il est devenu proche des Kakizaki[62]. Il est probable que Kakizaki Hakyô 蠣崎波響, l'auteur des peintures d'Aïnous (*ainu-e*) représentant les chefs aïnous alliés durant les soulèvements de Kunashiri-Menashi et frère cadet de Michihiro précédemment évoqué, était un proche d'Itaya, et que c'est par son intermédiaire qu'ils se sont rencontrés. Quoiqu'il en soit, en 1783 ou 1784, Ôhara traverse le détroit de Tsugaru et se rend à Matsumae pour séjourner chez Hakyô. Il y passe un an avant de repartir et poursuivre ses pérégrinations. En 1791, puis de nouveau en 1794, Kakizaki Hakyô séjourne à Kyôto, où il fréquente Ôhara qui s'y est installé. Hakyô lui demande de l'accompagner à Matsumae, où il servira la famille seigneuriale en tant que professeur d'arts et de lettres. Avant leur départ, une fête d'adieux est organisée, à laquelle assiste Tachibana Nankei 橘南谿 (1753-1806)[63], artiste, médecin et *kokugaku-sha*[64].

Ôhara se rend donc à Matsumae en 1795, pour un an, mais il y séjourne finalement jusqu'en 1797. Il doit converser avec Michihiro et éduquer son successeur ; ainsi ces écrits prennent souvent la forme d'un échange entre ses employeurs et lui-même. Ils lui posent des questions, et Ôhara tente d'y répondre. Non sans un certain orgueil, il indique qu'ils semblent contents de lui (寡人深くよろこぶことあり[65]). Dans les premiers temps, Ôhara admire Michihiro, qui est un personnage brillant et haut en couleurs, qui lui indique que Matsumae n'est pas un fief comme les autres ; du fait du travail effectué par ses ancêtres dans la pacification des barbares, il faut considérer Ezo comme « un pays étranger » (異域等しき国也 *i.iki no hitoshiki kuni nari*[66]). Toutefois, l'inquiétude d'Ôhara grandit progressivement lorsqu'il découvre les effets néfastes de sa vie dissolue et son désintérêt pour la gouvernance de son propre fief :

> 刑名功業の学をよろこび、國を治め、鎮をかたくして世の憂ふる心なきに似たりければ、快々として楽不。[67]
> Comme il [Michihiro] ne montrait aucun cœur à l'ouvrage en terme de joie d'apprendre les choses de la justice, crimes et les châtiments, ainsi que les comportements méritoires d'un seigneur, et enfin la gouvernance d'un pays, et ne savait rester calme et se préoccuper de la marche du monde, ma tâche n'était pas simple.

Suite aux soulèvements de Kunashiri-Menashi et après l'arrivée de Laxman à Nemuro, des rumeurs circulent comme quoi le fief de Matsumae pratique un commerce illicite avec

[62] ÔTOMO Kisaku, *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 sur 10, Tôkyô, Hokkô shobô, 1972, p.16-17
[63] Tachibana Nankei 橘南谿 (1753-1805) : médecin originaire d'Ise. En 1782, vers trente ans, il part en voyage sur les routes japonaises. Ses notes sont publiées en 1795 sous le titre *Pérégrinations dans l'est* (*Tôyûki* 東遊記) et *Pérégrinations dans l'ouest* (*Seiyûki* 西遊記). En 1829, il écrit *Le monologue fastidieux de la fenêtre du nord* (*Hokusô sadan* 北窓瑣談)
[64] ÔTOMO Kisaku, *op.cit.*, p.20
[65] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), dans ÔTOMO Kisaku, *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 (sur 10), Tôkyô, Hokkô shobô, 1972, p.158
[66] *Ibid.*, p.225
[67] *Ibid.*, p.159

l'étranger (*Kôto kenbunroku* 江都見聞録)[68] ; il est même question que le fief ait secrètement fait parvenir à Laxman une carte du nord de Honshû, dans le cas où celui-ci voudrait envahir le Japon, « une carte précise de notre pays, incluant Tsugaru et Nambu et le Dewa, qui établit sommairement les villages, les montagnes et leur hauteur, ainsi que les routes, qu'il aurait envoyé à l'impératrice » (本邦の詳図、あはせて須がる〔津軽〕念部〔南部〕奥羽のあらまし、村落のつづき、山の高低、路の迂直までをしるし図せしを、彼が帝王へおくりものとなしたり[69]). Des rumeurs persistantes circulent à cette époque selon lesquelles Michihiro est en connivence avec les Russes. Ôhara en vient à douter de ses capacités ; ce changement d'opinion, que l'entraîne à réfléchir à de possibles changements de gestion septentrionaux est perceptible à travers ses deux écrits : ses *Humbles paroles concernant les terres du nord* (*Chihoku gûdan* 地北寓談), ci-après *Humbles paroles*, et l'*Avertissement concernant les terres du nord* (*Hokuchi kigen* 北地危言). Le premier reprend son séjour à Matsumae et les réflexions qu'il a inspirées, le second reprend plus succinctement l'opinion qu'Ôhara a pu se forger de la gestion septentrionale suite à ce séjour.

(2) Les *Humbles paroles concernant les terres du nord* (*Chihoku gûdan* 地北寓談) – la sérénité à travers « un pays prospère et une armée forte » (富国強兵)

Comme à l'accoutumée, nous nous proposons de mettre en lumière les points importants de ces ouvrages, sans procéder à une traduction exhaustive. Dans ses *Humbles paroles*, rédigées en trois livres, Ôhara choisit d'abord de revenir sur l'histoire de Matsumae, dans une partie intitulée « Des origines de Matsumae » (*Matsumae ranshô no koto* 吾妻[70]江濫觴の事). Il évoque « une île séparée par la mer du nord-est, soumise depuis les temps anciens aux Emishi, qui vivent de chasse et de pêche, se vêtent de peaux de bêtes, courent la lande et ne ressentent ni le froid, ni le chaud » (丑とらのうみを隔てひとつの島有。このしまむかしより、ゑみし等がまつらふのみにて、漁獵を以命を繋ぎ、つねに獣皮を衣服となし、徒跣野処して寒暑をしらず[71]). A l'ère Kempô (1214-1219), le shogunat de Kamakura y envoie des pirates en exil, qui dupent les Ezo y construisent des habitations, administrant cette terre comme si elle leur appartenait (建保中にかまくらより海賊あまためしとりて、此しまへ追放せられし、（中略）無智の夷人等をあざむき、従はしめ、おのおの居館を構へておのれが領國のごとく威を震ひしもの多しとぞ。[72]). On perçoit ici le discrédit qu'Ôhara souhaite jeter sur les origines du peuplement de Matsumae et la famille Matsumae elle-même, souvent encensée dans les chroniques domaniales. Il semble également chercher à prouver que les Matsumae n'ont aucune véritable légitimité politique sur l'île. Il termine cette partie en évoquant les troubles de Shakush'ain et de Kunashiri-Menashi, tous deux la preuve d'une ingérence du clan Matsumae.

Suite à ce préambule, il évoque sa rencontre avec Michihiro (大江介殿) ; dans cette partie, il se montre beaucoup moins critique de son employeur pour refléter son état d'esprit lors de leurs premiers échanges. Il indique que suite au retour de Daikokuya au pays, malgré l'abdication de Michihiro, ce dernier continue à agir dans l'ombre (赤蝦夷等帰国の後も陽には中

[68] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.152
[69] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.207
[70] Ces deux idéogrammes étaient également utilisé par désigner l'est (*Azuma*) durant l'Antiquité.
[71] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.93
[72] *Ibid.*, p.94

務どの事をとるといへども、陰には大江介どのによらざるものなし。[73]). Ôhara semble donc se donner très tôt pour mission de conseiller le seigneur à la tête du verrou septentrional, pour protéger son pays : la défense de du Japon à travers le verrou nord ne doit pas être négligée, ne serait-ce qu'une journée (我國は北鎖鑰にして一日も武におこたるべからず[74]).

Ôhara semble tout d'abord accorder à Michihiro des circonstances atténuantes pour sa mauvaise gestion : sans éducation et sans étude, comment peut-il soutenir à bien une telle responsabilité (藩永く無学無術となって、あしたに事あるいかで其任に堪ふべき。[75]) ? Michiro n'a aucun moyen d'accéder au savoir, né dans cette terre éloignée, dans un univers si étroit qu'il n'y a rien à y découvrir, à y voir, à y entendre, sans éducation appropriée (僻遠の土に生れ、見る所せまく、聞所すくなし、賢者の教諭するにあらずんばいかで事理に達して此任を堪べけむや[76]). Ensuite, Ôhara évoque une autre origine possible de la difficulté de gestion du fief en mettant en exergue le décalage entre la richesse du territoire, et la pauvreté des habitants :

> これを交易して利をはかるもの十に八九烏合の賈人諸州より群集して得る所の利は悉く八方へ携帰りて、其郷の富人と称する[77].
> Ceux qui commercent et profitent des bénéfices sont huit ou neuf fois sur dix des marchands de tous poils, assemblés ici de tout le Japon, qui grappillent des bénéfices à tous les râteliers ; ce sont eux les hommes riches de ce pays.

Pour Ôhara, la manière d'obtenir la sérénité d'un pays est simple ; elle passe par « un pays prospère et une armée forte » (富国強兵)[78], a fortiori pour un territoire frontalier du « pays des Ezo rouges, le plus grand pays du monde, étendu sur dix mille *ri* » (赤夷の國たる地方万里宇宙の最大國[79]), comptant des « Russes cruels et des barbares insoumis » (虎狼の赤夷隣り其間また叛服常なき毛夷あり[80]). Ôhara poursuit sa réflexion : une armée forte nécessite tout d'abord un pays prospère, et c'est dans ce sens qu'il faut mettre en place les premières mesures. Il les résume ainsi :

> また緩中の急、急中の緩をしるべし。[81] これ緩にして急なるものなり。[82]
> Il faut savoir être reconnaître l'urgence malgré le calme, et faire preuve de calme face à l'urgence. Ici nous avons affaire à une urgence, à laquelle il faut réagir avec calme.

Il s'agit de se montrer à la fois calme et ferme, réfléchi et rapide (緩急 *kankyû*). Ce terme possède plusieurs sens : celui de « célérité », d' « urgence », mais aussi d'expression dichotomique « flexible/calme et ferme », « lent mais rapide ». On y perçoit une volonté de l'auteur d'exprimer à la fois le fait qu'il faut rompre avec l'immobilisme, mais pas pour autant confondre vitesse et précipitation. La préparation défensive contre les Russes doit être

[73] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.97
[74] *Ibid.*, p.97
[75] *Ibid.*, p.103
[76] *Ibid.*, p.108
[77] *Ibid.*, p.109-110
[78] *Ibid.*, p.111
[79] *Ibid.*, p.111
[80] *Ibid.*, p.111
[81] *Ibid.*, p.112
[82] *Ibid.*, p.112

réfléchie, le défrichage et la mise en valeur agricole rapide[83]. Dans le cas d'Ezo, en vue de ces derniers, un déploiement des autochtones sont indispensables (兵を強くするは國を富すにあり、國を富すは墾田より先なるはなし、是急なり。[84]). En outre, il s'agit d'établir avec eux des liens d'amitié (交易を以て親を結び、財帛をあたへて土人の心をとり[85]).

Par ailleurs, la prospérité du pays passe par sa défense. L'insularité japonaise implique que toute attaque viendra de la mer, rendant une anticipation difficile du fait de l'absence de rassemblement et de mouvements de troupes terrestres, mais aussi du manque de moyen japonais en termes de surveillance maritime. En l'état actuel des choses, Ôhara souligne qu'en cas d'attaque, le soutien de Nambu et Tsugaru risquait de ne pas être effectif en temps voulu du fait de leur éloignement, et l'île se retrouverait seule face à la menace. Pour lui, il n'y a pas une heure à perdre, il faut vite que le shogunat mette en place une défense qui permette de réagir rapidement (海国なれば明日に来るもはかりがたく、近く念部（南部）須加留（津軽）の救応あるも海を隔てて急據のたすけとなし得べからざれば、孤独して暫時のささへもなるべきほどの備は一時も早く御用意あるべし。[86]). Et cette menace est bien présente En effet, Ôhara fait part d'une information sensible que lui a confiée un vassal sur place (*kashin* 家臣) : si les Russes sont passés par Ezo au lieu de se rendre directement à Nagasaki lors du passage de Laxman, c'est pour se renseigner sur la région (やが崎（長崎）へは来るべき旨公命ありといへども、彼土へは廻るべからず[87]). Comme le conclut Ôhara : « A la vue de ces informations, il n'est plus possible de douter qu'en vérité ils cherchent à étendre leur territoire » (小賢吾、此書を披き見申けるは、実にかくのごとくならば彼国土をひろむるをもてつとめとすること疑なし。[88]). Cette idée est renforcée par la suspicion que le fief de Matsumae est peut-être impliqué. En effet, malgré les injonctions d'Ôhara, Michihiro ne semble pas pressé de mettre en place des mesures visant à la prospérité et à la défense de son fief. Lorsqu'Ôhara exhorte Michihiro à ouvrir des rizières et faire venir des colons. Celui-ci répond qu'il n'a pas les moyens, et que les tentatives pour l'agriculture ont été infructueuses :

> 兵は二、三百に過ぎず、一年の収納又わづかに一、二万なれば、何の余財あって墾田を企て、何の人衆を以って不虞に供ふべき（中略）国用乏しく且墾田のことも往歳一処に秧をうへしむる事すべて三年してこれを試むるに、はじめはよく実のれどもは翌年より大に異なりこれ土性のかなはざるにやあらむ。今子が説を非するに似たれども、此土この上に一歩をもすすむるの道あるべからす先生空論を以て説を席上に逞しくする人にあらず、さだめて別に良法あるべしねがはくは教られよ[89]
>
> Les forces armées n'excèdent pas les deux cents, ou trois cents hommes, les revenus annuels pas les dix mille ou vingt mille ; avec de tels moyens comment construire des rizières, avec quels moyens humains offrir protection et sérénité ? […] Le fief est pauvre en ressources financières, et en ce qui concerne le défrichement de rizières, il fut un temps où nous essayâmes de planter du riz pendant trois années de suite, la première année fut un succès, mais dès l'année suivante, ce fut complètement différent ; ne serait-pas que la qualité de la terre n'est pas celle escomptée ? Je ressemble peut-être a un enfant qui refuse une explication, mais sur cette terre il n'y a aucune route qui permettent d'y pénétrer ne serait-ce que d'un pas ; professeur, vous n'êtes qu'un homme qui utilise des propos vides de sens et qui composent des

[83] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.167
[84] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.112
[85] *Ibid.*, p.112
[86] *Ibid.*, p.116
[87] *Ibid.*, p.129
[88] *Ibid.*, p.127
[89] *Ibid.*, p.134

explications à l'emporte-pièce ; il doit y avoir une bonne solution, et je vous demande ardemment de me l'indiquer.

Ôhara souhaite lui faire comprendre l'urgence de la situation et l'importance de faire prospérer le pays en vue d'une armée forte, car si le fief doit se mesurer à leur aune russe, un décalage est perceptible. Il faut comparer : « leur commandement (*gunshô* 軍将) et le nôtre, leurs mille hommes pour nos cent hommes (彼軍の千は吾軍の百), leurs armes et nos armes (*kikai* 器械), leurs frais et nos dépenses, les stratégies de combat naval, et terrestre, en montagne et en plaine, de jour et de nuit, les avancées et les retraites[90]. Pour combler le manque de fonds (今國用乏しき), il s'agit de mettre en place une milice agricole (*nôhei* 農兵). Comme les habitants de Matsumae ont du temps libre après la pêche du printemps, il faut leur enjoindre de défricher des rizières, quitte à les exempter de taxes pendant quelques années[91]. En sus, il faut que le fief se substitue aux commerçants pour éviter de nouveaux soulèvements aïnous[92]. Enfin, il faut envoyer dans les villages un maître d'armes pour qu'il enseigne aux habitants le maniement d'un fusil. Les commerçants doivent être également mis à profit, soit par une contribution financière, soit par leur main d'œuvre. Il ajoute que quand les personnes sans activités ou les pauvres des autres provinces entendront parler de cet effort de défrichage, ils prendront avec eux femmes et enfants, et parcourront les mille *ri* jusqu'à Matsumae (万里の波濤をわたって、其利を謝むとするもの多し。これ他邦より移すして一富国とするゆゑなり。)[93].

諸州の遊民貧庶この擧あることを聞は家を携て千里の外より来るものあらん。ま事にかくのごとくならば国中乏しきを愁い玉ふ事なかれ。（中略）此地わずか人力を費さは自然城壁の形をなすべし。（中略）はやく農兵の制度を出して田をひらき武を講すべし。[94]（中略）苗時代は老人婦女の業となすべきなれば漁者の業を妨くべからす。（中略）にしんは春三ヶ月の間に功を終わ得る時は一日二の内に日数千金の漁あり[95]
Si on s'efforce à peu gâcher cette force humaine, elle deviendra un rempart naturel. […] Il faut rapidement mettre en place un système de milice agricole, ouvrir des rizières et enseigner la voie des armes. […] En outre, si l'on confie le repiquage aux personnes âgées et aux femmes, cette tâche ne sera pas un obstacle aux campagnes de pêche. […] Pendant les trois mois de printemps que dure la campagne des harengs, il est possible de se faire plusieurs milliers de pièces par jour, ou tous les deux jours.

Ôhara démontre ici qu'il est très aux faits des réalités économiques domaniales, qui place la pêche, et en particulier la pêche au hareng à la première place de leur liste de priorités.

La mauvaise volonté de Michihiro met la puce à l'oreille d'Ôhara, qui le soupçonne de plus en plus de suivre son propre plan, sans prendre en compte le bien commun et la protection du pays. Ôhara, désormais sur la défensive, évoque « des rumeurs sur les barbares répétées en secret » (大江介ひそかに夷の風説を語る事)[96], qui circulent dans l'entourage même du seigneur. Ôhara entend parler du voyage au nord de deux guerriers, Nohira Tappei 野平辰平 (et Nodura Kakusaeimon 野面角右衛門), dans les Kouriles (*Oku-Ezo* 奥蝦夷) et même

[90] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.135-136
[91] *Ibid.*, p.138
[92] *Ibid.*, p.142
[93] *Ibid.*, p.137
[94] *Ibid.*, p.139
[95] *Ibid.*, p.140
[96] *Ibid.*, p.158

jusqu'en territoire russe (赤夷の領へ赴きし[97]), où ils apprennent que les Russes ont l'intention de se rendre au Japon l'année suivante. Dans cette optique, ces derniers mettraient de côté de la viande séchée. Ôhara est témoin que le fief ne transmet pas l'information au shogunat. Il conclut ce premier livre en affirmant que pour Michihiro, « l'État signifie l'héritage de ses ancêtres, mais non l'État uni sous le souverain. » (国家は曩祖よりの国家にして、一君の国家にあらず[98]).

Le second livre commence par une partie intitulée : « De la première fois où j'ai pu voir le cœur véritable de Michihiro » (小賢吾はじめて大江介殿の実心を察する事)[99]. L'une de leurs premières divergences d'opinion inconciliables concerne le traitement des Ezo (天地黒白の相違[100]), vis-à-vis duquel Michihiro, loin d'essayer de s'attirer leur sympathie et leur soutien, se montre exagérément sévère. En outre, il se révèle incapable de faire autre chose que de s'amuser (日夜遊飲外他なし。[101]) et se montre peu enclin à être attentif à d'autres choses que la beauté et le luxe (華美奢侈のことに於ては耳目のわたる所すくなし。[102]). Il se flatte de n'aller qu'un an sur cinq à Edo (大江殿いふ、我は五年に一度朝して都下に留ることすくなく、交ること多からず。[103]) et se targue de ne pas avoir peur des Russes, et donc aucune défense de prête (我れ赤夷すこしもおそろしとおもはざるなり。よつて此備はなくともありぬべし。[104]). Ôhara considère que Michihiro se prend pour le roi du nord (北方の大王), supérieur au shôgun lui-même (大将軍にもまさるごとくして)[105]. Dans les yeux de son employé, Michihiro est devenu une menace. Il conclut ainsi :

> 大江介殿の決する所は、いかにしても赤人の防ぎなりがたき小藩なれば、もし赤人攻め来るとも敵することなく、却て彼れに降参して、日本への導兵となり[106]
> Michihiro a décidé que comme ce petit fief est difficile à protéger des Russes, en cas d'attaque, il ne s'opposera pas et se rendra aux Russes, ouvrant ainsi la voie vers le Japon.

A partir de là, la mission d'Ôhara change : il cherche à se renseigner le plus possible sur Michihiro et le fief, dans le but de transmettre ensuite ces informations à qui de droit. Il revient à la charge avec des allégations de collusion entre une dizaine de Russes présents dans la région l'année précédente, avec qui un homme de troupe aurait discuté et se serait même liés d'amitié[107]. D'après lui, les Russes auraient dit qu'en cas d'invasion qu'ils ne tueraient personne, mais exigeraient simplement d'être traité en État suzerain et de recevoir un tribut[108]. Ôhara ajoute que Michihiro semble ressentir des sentiments amicaux pour les Russes (隠候の赤人にこころをよせて[109]) ; il s'intéresse à leur pays et fait preuve d'énervement quand ils sont critiqués (赤夷来舶の後は、ひたと彼の國の学を主張し、たまたま赤夷をそひるものあれば、怒り丹

[97] *Ibid.*, p.159. Il s'agit peut-être d'Ouroup.
[98] *Ibid.*, p.171
[99] *Ibid.*, p.186
[100] *Ibid.*, p.188
[101] *Ibid.*, p.189
[102] *Ibid.*, p.189
[103] *Ibid.*, p.190
[104] *Ibid.*, p.193
[105] ÔTOMO Kisaku, *op.cit.*, 1972, p.27-28
[106] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.194
[107] *Ibid.*, p.206
[108] *Ibid.*, p.206
[109] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.217

心より出ることがごとし。[110]). Ôhara semble vouloir accumuler les preuves de la mauvaise gestion de Matsumae ; il en propose même une liste de vingt. Parmi ces raisons, on trouve le fait que leurs entretiens ont toujours lieu entre quatre yeux, rendant impossible pour qui que ce soit – y compris le seigneur Akihiro- de participer à ces débats, que malgré les nombreuses propositions d'Ôhara, Michihiro ne montre aucun empressement à mettre des mesures militaires en place[111], ou encore son désintérêt vis-à-vis du décalage entre les techniques de guerre japonaises (*waryû heigaku* 和流兵学) et les réalités militaires russes :

> 赤夷の軍法血戦を欲せず、（中略）火攻の術を練て、今の甲冑のごときは不明となれり。（中略）我邦また火攻にくはしきことは、今は戦国の時のごときにあらず。[112]
> Les Russes ne souhaitent pas de combat rapproché […] Notre entraînement au combat par arme à feu ainsi que nos casques sont obsolètes. […] Les armes à feu dans notre pays ne dépassent pas le niveau de l'époque des provinces en guerre.

On retrouve ici en quelques arguments de Hayashi, bien qu'il faille attendre la fin du propos d'Ôhara pour que celui-ci ne le cite enfin comme source[113]. En outre, Ôhara s'inquiète de la désinvolture avec laquelle le fief traite la proximité russe et la possibilité d'une attaque : en période de carnaval, les habitants se déguisent en étrangers (異国人のすがたとなり[114]) et le successeur de Michihiro lui-même se vêtirait « à la russe » (先年赤夷帰国の後に、中務ども赤夷のごとき衣服を制し[115]). Face à cette désinvolture, Ôhara conclut :

> 赤夷に降るまじとならば、一人ものこらず戦死の外あるべからず。（中略）大江介殿いかに虎狼の心ありて[116]
> S'il ne se rend pas aux Russes, tous ici se feront tués. […] Michihiro a un mauvais cœur.

(3) **De nouvelles menaces : le premier passage de Broughton**

La possibilité d'une attaque est rendue d'autant plus réelle par l'augmentation significative du nombre de navires circulant dans la région. En 1797-1798, ce ne sont pas moins de onze navires qui sont aperçus croisant au large des côtes japonaises[117]. À la fin de l'été 1796, le *Providence* arrive en vue des côtes de Hokkaidô. C'est un navire de quatre cents tonnes, qui compte cent quinze membres d'équipage et seize canons. Le but du voyage de son capitaine William Robert Broughton (1763-1821) est dévoilé dans le titre de son journal de voyage (*A Voyage of Discovery to the north Pacific Ocean in which the coast of Asia, from the latitude of 35 north to the latitude of 52 north, the island of Insu (commonly known under the name of Jesso), the north, the south, and east coasts of Japan, the Lieuchieux and the adjacent isles, as well as the coast of Corea, have been examined and surveyed. Performed by His Majesty's sloop Providence and her tender in the years 1795, 1796, 1797, 1798*); il est

[110] *Ibid.*, p.216
[111] *Ibid.*, p.220
[112] *Ibid.*, p.226
[113] *Ibid.*, p.314
[114] *Ibid.*, p.331
[115] *Ibid.*, p.332
[116] *Ibid.*, p.299
[117] HIRAKAWA Arata, *Kaikoku he no michi* (La route vers l'ouverture), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi », volume 12, 2008, p.177

imprimé à Londres par T. Cadell et W. Davies à Londres en 1804[118]. Cet objectif semble être confirmé par les informateurs domaniaux. Les hommes qu'ils ont pu observer sur le navire utilisent un outil avec lequel ils mesurent l'ombre du soleil (un sextant) (なにか一器を出して日影をはかり[119]), pendant que de la musique résonne sur le navire[120].

Broughton et son équipage ne font qu'une courte halte à Hokkaidô pour se réapprovisionner en bois et en eau, car il se méfie des Japonais :

> The extreme caution of the Japanese, and their inflexible obstinacy in excluding any foreigners, except the Dutch, from landing on their territories, are sufficient apologies for the want of knowledge of that empire, observable in the voyages of both the French and English navigators. […] The same unremitted jealousy of foreigners seems to have pervaded every place of those seas where the Providence touched at; and although the desires of the crew for wood and water were readily complied with, yet any wish of exploring the interior of the country, and of gaining a more perfect knowledge of its government, produce, and manners, was invariably and pertinaciously resisted.[121]
> La prudence extrême des Japonais, ainsi que leur opiniâtreté inflexible, les poussant à interdire aux étrangers, à l'exception des Hollandais, d'accoster leurs territoires, sont assez d'excuses pour expliquer le manque de connaissances relatives à cet empire, observable dans les récits des navigateurs français aussi bien qu'anglais. […] Ce même ressentiment envers les étrangers semble s'être glissé partout où passait le Providence, and bien que les demandes de notre équipage en bois et en eau furent remplies sans la moindre hésitation, toute velléité d'exploration de l'intérieur des terres, ou d'acquérir des connaissances sur le gouvernement, les ressources et les manières furent invariablement et opiniâtrement refusée.

Le 14ème jour du 8ème mois de 1796, à l'annonce de l'arrivée d'un navire étranger à Abuta, le fief envoie plusieurs guerriers, qui ont eu l'occasion d'apprendre quelques mots de cette langue lors du passage de Laxman, Sudô Heizaemon 須藤平左衛門 et Satô Dengo 佐藤傳五 (ou Katô Kengo 加藤肩吾)[122]. D'après Ôhara Sakingo, Michihiro est persuadé qu'il s'agit de Russes, et comme Abuta n'est qu'à 67 *ri* de Fukuyama. Michihiro décide de s'y rendre à cheval, contre l'avis d'Ôhara. En outre, loin d'être tenue secrète, la nouvelle circule dans toute la ville[123]. Michihiro rencontre finalement les guerriers sur le chemin du retour[124] ; ils l'informent sur ce qu'ils ont pu apprendre. Nous bénéficions ici d'une occasion de faire état des deux facettes de cette rencontre : la version japonaise à travers le journal d'Ôhara, et la version anglaise à travers le journal de Broughton. Une utilisation conjointe permet de s'approcher de la manière véritable dont se sont déroulées ces entrevues.

D'après le journal de Broughton, le 13 septembre, deux petites jonques observent le navire. Le 14, un Japonais monte à bord et tente de converser avec eux, sans y parvenir. Le 16,

---

[118] Disponible en version numérisée à l'adresse suivante : http://pds.lib.harvard.edu/pds/viewtext/12329001?op=t&n=9&s=2, consultée le 9 septembre 2013.
[119] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.360
[120] *Ibid.*, p.361
[121] BROUGHTON William R., *A Voyage of Discovery to the north Pacific Ocean in which the coast of Asia, from the latitude of 35 north to the latitude of 52 north, the island of Insu (commonly known under the name of Jesso), the north, the south, and east coasts of Japan, the Lieuchieux and the adjacent isles, as well as the coast of Corea, have been examined and surveyed. Performed by His Majesty's sloop Providence and her tender in the years 1795, 1796, 1797, 1798*, p.xviii
[122] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.348
[123] *Ibid.*, p.348
[124] *Ibid.*, p.360

quelques membres d'équipage débarquent pour se procurer de l'eau. Ils sont accompagnés par un Japonais qui ne laisse pas s'approcher les Aïnous (the jealousy of this man would not let them approach within a certain distance[125]). A terre, ils rencontrent d'autres Japonais dont les questions semblent indiquer aux Anglais qu'il faudrait qu'ils s'en aillent et qui démontrent à quel point les Japonais sont pressés qu'ils repartent (Their inquiries seemed to allude to our departure, and to show their anxiety for our going away[126]). Ils se montrent également très curieux de connaître la provenance du navire et des raisons de leur visite (They were very particular in enquiring what nation we belonged to, and what our intentions were in coming among them[127]). Le 17, un groupe d'Anglais se rend de nouveau à terre, au grand dam des Japonais :

> On our return, we landed at the large village and our Japanese acquaintance, appeared very uneasy in seeing us so near their habitations, and strongly pressed us to return to the ships. [128]
> Nous retournâmes et accostâmes au grand village ; nos connaissances japonaises semblaient très mal à l'aise de nous voir si près des habitations, et nous pressaient ardemment de remonter sur nos bateaux.

Le 25 septembre, ils se rendent de nouveau à terre :

> In the morning we were visited by a new party of Japanese, superior to the others in dress, and equally in behaviour. […] They showed us a chart of the world, which appeared to have been constructed in Russia; and having a book with them in which were drawn the arms of different countries, they immediately pointed out those of Great Britain, to which country they supposed us to belong. They had also a Russian alphabet, and by what I could understand, one of them had been at Petersburg. We had on board a seaman of that country, who conversed with them in his native language[129]. They permitted me to copy a large chart of the islands to the North of Japan, and promised me to bring one of their own the next day. […] Our Japanese friends joined us at dinner, and presented me with a chart of their own doing; in return I gave them Captain Cook's general chart of the world, which gratified them extremely. […] They seemed highly pleased to hear that we intended to depart shortly.
> Au matin, nous reçûmes la visite d'un nouveau group de Japonais, supérieurs aux autres en habillement comme en manière. […] Ils nous montrèrent une carte du monde, qui semblait avoir été dessinée en Russie ; et possédant un livre recensant les armes des différents pays du monde, ils désignèrent immédiatement celles de la Grande-Bretagne, pays auquel nous étions censés appartenir. Ils possédaient également un alphabet russe, et de ce que nous pûmes comprendre l'un d'eux s'étant rendu à Pétersbourg. Nous avions à bord un marin originaire de ce pays, qui conversa avec eux dans sa langue maternelle. Ils me permirent de copier une grande carte des îles du nord du Japon, and me promirent d'en apporter une autre leur appartenant le lendemain. […] Nos amis japonais nous rejoignirent au diner, et nous présentèrent leur propre carte ; en retour je leur donnai la carte générale du monde du Capitaine Cook, ce qui les satisfit au plus haut point. […] Ils eurent l'air extrêmement heureux d'entendre que nous allions repartir sous peu.

Il est intéressant de noter ici l'attitude des envoyés domaniaux. Certes, ils se montrent pressés du départ des Anglais, mais relativement peu farouches, allant jusqu'à leur montrer des cartes de la région. L'inquiétude d'une possible invasion en provenance du nord ne dicte pas la conduite des guerriers du fief. Les accusations d'Ôhara semblent donc fondées. Les

[125] TAKAKURA Shin.ichirô, *Shinpan ainu seisaku shi* (Nouvelle édition de l'Histoire des mesures concernant les Aïnous), Tôkyô, San.ichi shobô, 1972, p.96
[126] *Ibid.*, p.96
[127] *Ibid.*, p.97
[128] *Ibid.*, p.98
[129] *Ibid.*, p.100-101

Japonais se montrent toutefois méfiants d'un contact prolongé entre les Aïnous et les Anglais, peut-être du au fait qu'ils craignent que les autochtones révèlent cet évènement aux autorités shogunales lors de leur prochaine expédition. C'est apparemment grâce au marin russe que les Japonais apprennent que le bateau vient d'Angleterre (*Angeriyai*)[130]. Toutefois, on peut se demander quel est donc ce livre qu'ont en leur possession les responsables domaniaux représentant les armes –et peut-être également les drapeaux- des autres pays du monde.

> These people of Insu were tributary, and in great subjection to the Japanese, who prevented them as much as they could from having any intercourse with us; for whenever they appeared, Japanese drove them away[131].
> Ces habitants d'Insu étaient tributaires, et très soumis aux Japonais, qui les empêchaient le plus possible d'interagir avec nous ; dès qu'ils apparaissaient, les Japonais les chassaient.

Outre la rencontre avec les Aïnous et les Japonais, le seul évènement notable qui se produit lors de ce premier séjour est la mort accidentelle de l'un des membres d'équipage, un Danois du nom de Hans Oldson (ou Olason), le 29 septembre 1796 alors qu'il cherche à se procurer du bois de chauffe[132]. Il est finalement enterré sur l'île de Daikoku, dans la baie d'Uchiura[133]. Suite à cet évènement, et vu l'avancement de la saison, Broughton et son équipage partent hiverner plus au sud. Ce passage achève de convaincre Ôhara que la situation à Matsumae est critique.

Et encore, Ôhara ne sait-il pas tout. En novembre 1793, le Wakamiya-maru 若宮丸, avec à son bord seize membres d'équipage, dont Tsudayû 津太夫, quitte Ishinomaki dans la province de Mutsu pour rallier Edo. Pris dans des vents violents, il subit de nombreuses avaries et dérive pendant six mois jusqu'en mai 1794, quand il échoue dans les Aléoutiennes, à Andreitka. Tous les membres d'équipage ont survécu. Ils sont accueillis par les autochtones, mais trois jours après leur arrivée, le capitaine trouve la mort. Les quinze Japonais restant y passent un an, avant d'être secourus par des chasseurs russes avec qui ils rallient Okhotsk en mai 1795. Ils y croisent le groupe de colons russes en route pour Ouroup et leur confie une lettre pour les autorités shogunales. Les colons la remettent aux Aïnous, qui l'apportent à Akkeshi, où elle parvient en 1796 ; les autorités domaniales refusent de l'accepter[134]. Comme on l'a vu, cette rétention d'informations de la part de Matsumae n'est pas rare ; cependant elle aura cette fois de graves conséquences.

---

[130] ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), dans ÔTOMO Kisaku, *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 (sur 10), Tôkyô, Hokkô shobô, 1972, p.362
[131] *Ibid.*, p. 108
[132] BROUGHTON William R., *op.cit.,* p.xiii
[133] IRISH Ann B., *Hokkaidô : a History of Ethnic Transition and Development on Japan's Northern Island* (Hokkaidô : l'Histoire d'une transition ethnique et de développement dans l'île septentrionale japonaise), Jefferson (Caroline du Nord), McFarland, 2009, p.67. lors de son passage à Hokkaidô, Matthew Perry ira se recueillir sur Daikoku, qu'il appellera l'Île d'Olason.
[134] HIRAKAWA Arata, *Kaikoku he no michi* (La route vers l'ouverture), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi », volume 12, 2008, p.100

(4) L'*Avertissement concernant les terres du nord* (北地危言 *Hokuchi kigen*)

Au 10ème mois de 1796, déçu par l'attitude des autorités, Sakingo quitte le fief et se rend à Mito, s'entretient avec Tachihara Suiken 立原翠軒 (1744-1832), précédemment évoqué. D'après le journal de celui-ci, Ôhara fait part de ses doutes concernant Michihiro : « S'il entretient des relations avec l'étranger, il n'est pas homme à laisser dans le nord. Si l'on poursuit des investigations à ce sujet, on ne pourra pas prendre une telle offense à la légère ; il faut le convoquer à Edo et l'y installer pour éviter de futurs ennuis » (道広ハ外夷内通ノ志アラバ、松前ニ置ベキ人ニアラズ。其事ヲ糺サレナバ其罪軽ニ従ヒガタシ。江戸ニ召サレ、江戸永住ニ定メ、其害ヲ除クベシ。[135]) Ce dernier est impressionné par le travail d'Ôhara, il transmet les informations aux *rôjû* Matsudaira Nobuakira 松平信明 et Honda Tadakazu, les écrits d'Ôhara. Ce dernier rédige l'*Avertissement concernant les terres du nord* (北地危言 *Hokuchi kigen*) à l'automne 1797. Ce qui perce dans les deux œuvres, c'est la méfiance qu'il faut éprouver vis-à-vis du fief de Matsumae. On ne peut pas faire confiance à Matsumae : 松前にても信用は仕らぬよしに御座候[136].

L'*Avertissement* se divise en dix parties, dont les deux dernières sont consacrées spécifiquement à la gestion d'Ezo. Comme Honda, il commence par mettre en exergue les « priorités urgentes de son temps » (当代第一の急務之事)[137]. Il entame son propos en rappelant que le Japon n'a jamais été envahi par l'étranger (日本古来外国より犯されし例なし。[138]) ; pour que ceci continue, il faut se montrer attentif à la menace russe, mettre de côté des réserves de riz dans tous les fiefs (諸侯に有余を生じ米穀沢山に蓄ふべき事[139]), préparer les guerriers vaillants à la défense côtière (海岸の備に付智勇の士を出すべき事[140]), construire des armes pour se protéger des envahisseurs (防寇の器械を作るべき事[141]), construire de solides navires de guerre dans chaque fief (堅固の軍船諸国にて製造の事[142]) – « il ne faut pas perdre ne serait-ce qu'une journée en vue de la préparation militaire de la marine, la préparation au combat naval est la priorité numéro un » (一日も早く軍船の用意あって、水戦の用意あり度、是第一の急務と在奉候[143]). En sus, il faut tuer sans exception tous les membres d'équipage des navires étrangers (蛮船の者どもみなごろしにすべき手だての事[144]). Malgré tout, Ôhara nuance quelque peu cette dernière idée en soulignant qu'avant de s'embarquer dans un conflit, il s'agit de peser le pour et le contre (戦はざる先に我が利不利をさとるべき事[145]). Dans cette optique, se battre pour Matsumae ne serait peut-être pas profitable :

---

[135] INOBE Shigeo, *op.cit.*, 1935, p.155
[136] ÔTOMO Kisaku, *op.cit.*, p.42
[137] ÔHARA Sakingo, « Hokuchi kigen » (Avertissement concernant les terres du nord), dans ÔTOMO Kisaku, *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 (sur 10), Tôkyô, Hokkô shobô, 1972, p.387
[138] *Ibid.*, p.387
[139] *Ibid.*, p.390
[140] *Ibid.*, p.398
[141] *Ibid.*, p.400
[142] *Ibid.*, p.404
[143] *Ibid.*, p.409
[144] *Ibid.*, p.409
[145] *Ibid.*, p.414

> 然るに此国、一粒の米穀も生じ申不、兵は二百に足らず、金城湯池の固メもなく、畢竟無事の時に御座候故、一かどの藩屏と相見へ候得共、実は死地にすて置にひとしく、一旦此処に事を生じ候はば、歯の寒きにも至り申可候。[146]
> Ce pays, où pas un grain de riz ne pousse, où moins de deux cents hommes sont stationnés, où le château n'est même pas fortifié, qui peut en fin de compte apparaître en tant de paix comme un véritable protecteur pour le pays, en vérité, il est comme un pays laissé pour mort ; une fois que quelque chose se produit, il grelotte de peur.

Les arguments poussant vers une invasion d'Ezo par les Russes sont leur connaissance précise de la géographie et de la topographie de l'île jusqu'à Fukuyama, grâce au passage de Laxman, ajoutée au fait qu'il est plus facile pour des gens du nord de se rendre au sud, du fait du réchauffement de la température (極寒の地より寒暖調和の方へ参るのやすき、高きより低きに下るが如く[147]) et enfin de la similitude de régime alimentaire avec les Ezo (l'absence de riz ne leur posera pas autant de problèmes qu'aux Japonais). On retrouve ici des arguments qui s'apparentent plus à ceux de Honda concernant les latitudes et l'alimentation. On peut se demander si, de retour à Edo et désormais intéressé par la gestion septentrionale, Ôhara n'a pas chercher à se renseigner sur le sujet en lisant les écrits de Honda. Ceci est difficile à vérifier dans le sens où Ôhara ne le cite pas. Ses idées se rapprochent souvent de celles de Hayashi, qu'il cite à la fin de son propos[148].

Ôhara souligne l'absence de frontières et la nécessité d'éduquer les autochtones (蝦夷國残不國民となるべき教導の事), qui permettrait d'en faire -sans trop de peine- des sujets comme les autres (去乍今の内是を教科いたし候はば、力を労せずして国民とひとしきものに相成申可候[149]). Une telle éducation serait facilitée par l'autorité que possèdent déjà les souverains de Matsumae, vis-à-vis des autochtones, au point que ces derniers les nomment *kamoi* pour montrer leur déférence (松前の主、此地に恩威を敷き、遠近の夷人どもカモイ殿と尊崇し[150]). Cette autorité est due au fait que les Aïnous sont mus par un appétit féroce, en particulier pour le riz, le saké et le tabac (蝦夷の大欲っは口腹にあるものにて、其中に米、酒、たばこを専ら嗜み申候[151]), ainsi qu'une nature stupide (愚直なる其風). En outre, Ôhara propose un chantage :

> 今諸道具、衣服は赤夷より来るべけれども、米、酒、煙草は彼國の乏しき所なれば、其事をあらかじめ申聞かせ、松前よりの令を背き、赤夷等と相親み、又は彼國の邪法を尊信するものあらば、此以後絶て米、酒、たばこの類を送り遣すべからずとならば、是のみにても蝦夷ども辟易いたし、堅く赤夷に近寄申まじく候[152]。
> Bien que tous leurs ustensiles et leurs vêtements viennent de Russie, ce pays est peu pourvu en riz, saké, et tabac ; il faut leur faire savoir [aux Ezo] avant toute chose, que par un décret domanial, ceux qui ont tissé des liens avec les Russes ou se sont convertis à leur religion hérétique, ne recevront plus ni riz, ni saké, ni tabac. Dans ces conditions, les Ezo proches des Russes vont disparaître comme peau de chagrin et ils refuseront fermement tout contact.

Une prise de décision rapide est nécessaire :

[146] ÔHARA Sakingo, « Hokuchi kigen » (Avertissement concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.414
[147] *Ibid.*, p.417
[148] *Ibid.*, p.314
[149] *Ibid.*, p.418
[150] *Ibid.*, p.419
[151] *Ibid.*, p.420
[152] *Ibid.*, p.420

> 我より手ばやにいたし候に於ては、蝦夷も國民にかはる事なく、大日本の属たる小日本も出来申可、箇ばかりの難易利害損益あきらかなることに、うかうかと打捨て置候内、赤夷より教化し来り、彼等が本國城郭の壮麗なる事ども申聞せ[153]
> Si d'autres sont plus rapides que nous, nous ne parviendrons pas à faire des Ezo des sujets. En laissant les choses en l'état sans y prêter l'attention nécessaire, sans prendre en compte une par une les difficultés et les facilités, les profits et les pertes, les bénéfices et les risques de faire un « petit Japon », soumis au « grand Japon », les Russes viendront les éduquer, et leur parler de la splendeur de leurs palais.

Ici, Ôhara fait preuve d'une vision globale du Japon, pas en tant qu'agglomérat de fiefs, mais en tant qu'entité indivisible. Il évoque un « grand Japon » et le concept de « nation » (*kokumin* 国民).

Le deuxième chapitre relatif à Ezo concerne la préparation militaire, et s'intitule « De l'envoi de fusils aux Ezo comme complément aux forces armées » (蝦夷どもへ鉄砲をわたし置き助兵となすべき事[154]). Il est intéressant de noter ici que l'expression *Ezo-domo he* ne laisse aucun doute dans l'interprétation, et qu'il s'agit bien en effet d'armer les autochtones. Ôhara réitère ce qu'il a évoqué dans le chapitre précédent, c'est-à-dire une possible intervention militaire russe. Il commence par souligner les risques de mesures d'éducation mises en place par les Russes : la construction de temples en territoire ezo (寺などを夷地へ建立いたし[155]), et l'envoi de professeurs, auxquels les autochtones s'attachent et qui sont donc à même de leur inculquer des pensées hérétiques (後々は教師へなづき候て（中略）教師の心々によって、さまざまの邪説を加へて説きよせ可レ申なれば[156]), au point que certains parmi eux pourraient même à leur tour devenir des grands chefs et mener les Ezo à se soulever (おのづから教師自身に将となって、蝦夷等に乱を起こさせる事も可レ有レ之[157]). Il souligne que le souverain cumule des fonctions gouvernementales et religieuses, et qu'il est à la fois souverain et tête de l'église (領主より政と教とを一同に出し、領主みづから本山を兼ね候[158]), et que grâce à la religion, il est facile de rassembler les Ezo, de les soumettre et de mettre en place une loi pour les régir (彼等が早く会得いたし、従ひやすき様、別に一法をあみ立候べし[159]). Il ajoute que même si les Ezo sont stupides de nature, ils finiront par suivre ces enseignements (蝦夷愚蒙といへども、段々教へ行届候[160]), et ne finiraient-ils pas même par apprendre à parler et à écrire leur langue (領主本山を兼て教化いたし候にも、言語不通、文字不行のもの共に御座候間、すみやかに行届き兼申可申歟[161]) ?

Ôhara agite le spectre du prosélytisme pour étayer son propos, ce faisant, il ressuscite une peur datant du début du 17ème siècle : une conversion de masse préparant une invasion militaire, tout en exhortant le fief à s'approprier de tels stratagèmes :

> 是も手段之有可、先松前中には蝦夷通事と申し（中略）一人づゝ所々は分ち遣し、蝦夷をあつめて、講説いたさせ、夷人共の内にも慧解なる者に早くさとし、退きても友

[153] ÔHARA Sakingo, « Hokuchi kigen » (Avertissement concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.420
[154] *Ibid.*, p.422
[155] *Ibid.*, p.422
[156] *Ibid.*, p.422
[157] *Ibid.*, p.422
[158] *Ibid.*, p.422
[159] *Ibid.*, p.422
[160] *Ibid.*, p.422
[161] *Ibid.*, p.423

妻子などへ教は、文字もいろはの類にて事すみ候（中略）深く我道を信仰し、赤夷をいやしめ候風に相成申可候[162]
En utilisant ces mêmes moyens, il s'agit d'appeler les interprètes ezo […] de leur envoyer partout [sur le territoire], de rassembler les Ezo, de leur enseigner, de convaincre les plus dégourdis parmi eux, qu'ils l'enseignent à leur tour à leurs amis, leurs femmes, leurs enfants, et de leur apprendre à écrire grâce à l'*iroha*. […] Quand ils croiront profondément à nos croyances, ils en viendront à mépriser les Russes.

Ôhara suggère que le moment est venu, car Russes et Aïnous ont déjà commencé à commercer autour d'Itouroup, et des conflits concernant la chasse aux loutres de mer vont naître (エトロフの辺に赤人と毛人と、両方より相交り、らっこを取り候由なれば、いつしか争ひを生じ[163]), et que « face aux canons des Russes, il n'est pas souhaitable que les Aïnous, désormais soumis à notre cause, ne soient armés que de flèches empoisonnées » (我が教化に服し居り候とも、毒箭ばかりて、赤人の大銃大弩にあたり候事かなふべからず[164]). En plus de les éduquer, il faut donc leur envoyer des fusils et installer des canons dans les lieux stratégiques (此義も教化行われたり候上には、彼等にも鉄砲を渡し、要所々々に大銃大弩を備置き候事も相成可、是迄許して鉄砲不を、今あらたに彼等に相渡候[165]), même si ceci a été interdit jusqu'à maintenant. Pour rassurer ses lecteurs, il rappelle que des Aïnous ont toujours été les alliés des Japonais, à l'instar de Tsukinoe et Ikotoi, et que de ce fait, il n'y a aucune raison de craindre d'armer les Aïnous (背かざる夷にも［鉄砲を］所持いたす事故、鉄砲を渡せしとて、あながちに恐るべきにもあらず[166]). Il ajoute que des soulèvements se sont déjà produits au Japon, fomentés par des Japonais eux-mêmes (昔より国民の内にも徒党乱を起し候のもの数多有レ之[167]).

Il accuse ensuite directement la gestion domaniale, qui a restreint l'accès des Aïnous à l'éducation et aux armes après Shakush'ain (surtout aux sabres, que ceux-ci utilisaient pourtant comme objet rituel plus que comme arme blanche) :

蝦夷に教を敷かず、武器を渡さず、言語を学ばしめず、並に文字の通用をゆるし申不は、松前主の私にして、官の御為には之有間敷。[168]
En ne permettant pas que l'on éduque les Ezo, qu'on leur fournisse des armes, qu'on leur enseigne notre langue, qu'ils apprennent à écrire, le seigneur de Matsumae n'a pas agit dans l'intérêt du gouvernement.

Au contraire, Ôhara met en exergue la cruauté de celui que les Ezo appellent *kamoi* (« dieu » 神人) ; quand ces derniers viennent le voir, il mange des pousses de bambou dans de la soupe, tandis qu'on leur sert des morceaux de bambous adulte dans un bouillon, il mange des haricots noirs tandis qu'on leur sert des cailloux[169]. Ôhara récuse ce type de gouvernance stupide et aveugle (愚盲の治め) alors que le Japon partage désormais une frontière avec la Russie et que des navires anglais et autres se multiplient dans la région (既に赤人と境を接し、

[162] ÔHARA Sakingo, « Hokuchi kigen » (Avertissement concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.423
[163] *Ibid.*, p.423
[164] *Ibid.*, p.423
[165] *Ibid.*, p.424
[166] *Ibid.*, p.424
[167] *Ibid.*, p.424
[168] *Ibid.*, p.424
[169] *Ibid.*, p.424

其上にアンゲリヤの如き数度往返致し候[170]). Il propose que ce soit à l'empereur, et non au seigneur de Matsumae, que les Aïnous soient soumis :

> おとな分の夷人共をば、一代に一度づゝと申候様にゆるし遣はし、都の盛大中美なる事共も見せ遣し候はば、其部下のもの共へも語り聞かせ、天地の間かかる所もあるまじと驚き思ふ所より、従伏の心深く、みだりに乱を起し申まじく、又松前カモイの外に、天下様と申ことをよく覚え、猶々上を重んじ、赤人いかにさとすとも聞入申まじく候[171]。
> Parmi les élites des Ezo, il faudrait en autoriser un par génération, se rendre à Kyôto une seule fois, pour lui montrer le faste et la grandeur de la capitale impériale, pour qu'il raconte ainsi à ses inférieurs, qu'il ne pensait qu'en ce monde puisse exister un tel lieu, et que de ce fait, tous se montrent profondément soumis, qu'ils ne se soulèvent pas, qu'ils se souviennent qu'il y a, en sus du *kamoi* de Matsumae, un empereur (*tenka-sama*), qu'ils faut révérer, et ils ne tiendront plus compte des Russes.

La partie suivante concerne le peuplement des terres en friche pays du nord, Matsumae et Nambu, et la production de riz (松前、南部の荒地に人民多くなり、米穀あまりあるべき事[172]). Ceci, au même titre que l'éducation des Aïnous, est une priorité pour Ôhara (蝦夷教導の事も急務なりと雖ども、又是より急なるべき[173]). Il emploie ici la même terminologie que Honda, et ce presque simultanément. Il conseille d'envoyer sur place des hommes et des femmes, des jeunes et des vieux, de manière équilibrée (男女老若まじへて、一方には過べからず[174]) ; ils pourront participer au défrichage (*konden* 墾田) et à la protection du territoire (*bôgyo* 防禦). Contrairement à d'autres lettrés, il considère qu'ils convient d'y envoyer, non pas des *eta* (穢多の類にもあらず[175]), mais plutôt les criminels et les sans-abris, ainsi que les enfants abandonnés.

> 罪人なども島流すべきものか、又は殺すべきもの、大かたの事は、罪一等をゆるして、彼土へ遣し、又は家なくて寄食するものなどの類をあつめ候はば、夥多しく之有可候[176]。始は假小屋を建（中略）老農を添て師とし、法令を厳にし、開地せしめ、不意に防寇の事あらば、其ままの組立を以て戦場に赴かしむべし[177]
> Les criminels, les condamnés à mort, dans leur ensemble, les criminels de premier ordre devraient être graciés et envoyés dans ces terres, les sans-abris et les parasites rassemblés ; ils sont extrêmement nombreux. Il faudrait qu'ils construisent des cabanes provisoires, que les plus anciens enseignent l'agriculture aux plus jeunes, que la loi soit fermement appliquée, qu'ils soient contraints de défricher ; qu'ils soient également capables en cas d'invasion inopinée, de se mettre en formation immédiatement et de se déplacer vers le théâtre des combats.

Ôhara appelle cela un « système de milice agricole » (*nôhei no sei* 農兵の制) qui n'est pas sans rappeler celle mise en place pour le défrichage et la protection de l'île devenue Hokkaidô et partie intégrante du territoire impériale japonais, les *tondenhei* 屯田兵, mises en

[170] ÔHARA Sakingo, « Hokuchi kigen » (Avertissement concernant les terres du nord), *op.cit.*, p.425
[171] *Ibid.*, p.425-426
[172] *Ibid.*, p. 426
[173] *Ibid.*, p. 426
[174] *Ibid.*, p. 427
[175] *Ibid.*, p. 428
[176] *Ibid.*, p. 428
[177] *Ibid.*, p. 429

place en 1874[178]. Cependant, dans l'esprit d'Ôhara, comme dans celui de Honda, il faut aussi envisager de peupler les terres plus au nord, ici Sakhaline et Itouroup, et même la Tartarie (後々には遠きカラフト、エトロフ邊迄も人民繁富して、本邦土壌の大なる清の韃を合せ[179]).

Dans sa dernière partie, Ôhara évoque la construction d'une place forte septentrionale - et ce malgré le manque de fonds (北狄永鎮の堅城国費多からずしていくつも築出すべき事[180]). Il y abord tout d'aborde le problème de la mise en place de la défense côtière (海岸御備) et souligne que tous (天下一統) doivent participer à cet effort défensif, qui en hommes, qui en riz, qui matériaux et main d'œuvre pour la construction[181].

> 松前、南部領内広く人民乏しき所へ、御仁制を以て、凍餓に死すべきもの、寄食なきものを集めて、此両地へ山野を開地致し、田畑を墾き、樹木をうゑて、おのおの産業にありつかせ候迄の物入費用は、かの山手領国の諸候より出さしめ[182]
> Par des mesures éclairées, les frais utilisés pour rassembler les parasites et les sans-abris, pour les envoyer à Matsumae et à Nambu pour qu'ils défrichent les plaines et les montagnes, qu'ils construisent des rizières, qu'ils plantent des arbres, et qu'ils produisent chacun quelque chose, peuvent être pris en charge par un fief des montagnes [et non un fief côtier]

En outre, Ôhara insiste sur le fait que la construction d'un château somptueux sur l'île servirait à soumettre les autochtones, et qu'ils feraient du même coup parvenir la nouvelle aux Russes[183]. Il précise bien que ceci n'a pour but le bénéfice du seigneur de Matsumae, mais bien le pays (松前一主の為にあらず、天下の御為なれば[184]). L'emplacement doit en être sélectionné pour pouvoir y construire un port confortable – contrairement à Hakodate- ainsi qu'une grande ville (後には大都会にも相成可などの地を見立て[185]). Comme Honda, il l'imagine plutôt au nord de Hokkaidô, dans les alentours de Sakhaline (カラフトの邊人民繁富するほどに相成候はば、此所一大繁華の大港に相成可[186]). Il y avance ses arguments habituels en ajoutant le fait que l'importation de riz de Nambu, de Tsugaru et d'Echigo n'est pas bon marché, et qu'en sus, ces dernières années, les campagnes de pêche avaient été moins bonnes[187]. Il estime qu'en mettant à profit les terres de Hokkaidô, il en reviendrait un million de *koku*, qui seraient bien nécessaire en cas de mauvaise récolte dans le nord de Honshû et de mauvaises saisons de pêche[188].

---

[178] Voir GODEFROY Noémi, *L'acculturation des Ainu à l'époque de Meiji*, mémoire de maîtrise sous la direction de MACÉ François, soutenu à Paris, à l'Institut National des Langues et des Civilisations Orientales en 2004, p.67-68
[179] ÔHARA Sakingo, « Hokuchi kigen » (Avertissement concernant les terres du nord), *op.cit.*, p. 431
[180] *Ibid.*, p. 431
[181] *Ibid.*, p. 432
[182] *Ibid.*, p. 433-434
[183] *Ibid.*, p. 435-436
[184] *Ibid.*, p. 436
[185] *Ibid.*, p. 436
[186] *Ibid.*, p. 436
[187] MINAMI Tetsuzô, « Meiji ishin mae ni okeru Hokkaidô nôgyô kaihatsu iken to sono hôkô » (Opinions et orientations concernant le développement agricole à Hokkaidô avant la restauration de Meiji), *Hôkei kaironshô*, n°9, avril 1941, p.213
[188] *Ibid.*, p.214

(5) Vers les concepts de *fukoku kyôhei, jô.i* et le rôle grandissant de l'Ecole de Mito

Les travaux d'Ôhara sont particulièrement intéressants dans le sens où ils marquent une double-charnière entre le cadre de pensée dichotomique ancien d'avec des barbares sous développés (*ka.i chitsujo* 華夷秩序), et nouveau, synonyme d'un rejet face à des étrangers supérieurs techniquement, dont on aspire à s'inspirer. On peut noter que dans ses travaux, Ôhara n'emploie pas les expressions « Russe » (ヲロシヤ人), ou même « hommes rouges » (*aka-jin* 赤人), mais un terme signifiant « barbares rouges » (*aka.i* 赤夷) pour désigner les Russes. Il se place encore dans une opposition entre le Japon et la barbarie, à la différence près qu'on ne se trouve plus dans un rapport entre centre civilisé et barbare inculte, mais entre deux entités civilisées, parmi lesquels l'entité désignée comme « barbare » est considérée comme plus développée techniquement. Honda et Ôhara prennent tous deux la Russie comme modèle de connaissances et de technique, le premier souhaite s'en inspirer amicalement, le second utiliser ses connaissances contre lui. A travers ses deux modes de pensée, on découvre l'essence d'un débat qui occupera encore les lettrés japonais presque un siècle plus tard : de quelle manière le Japon doit-il s'ouvrir à l'étranger ? En embrassant ses techniques et sa culture ? Ou en rejetant sa barbarie (*jô.i* 攘夷) ? Même si l'on retrouve des arguments communs à Ôhara et Hayashi concernant la modernisation militaire, ou à Ôhara et Honda concernant les considérations géographiques et expansionnistes, la grande spécificité d'Ôhara est la critique véhémente de la gestion septentrionale par les Matsumae. En effet, il ne se place pas dans l'optique d'une amélioration de la gouvernance shogunale (*keiseiron*), mais plutôt de la dénonciation d'une détérioration de la gouvernance domaniale ; en cela, il se montre plus consensuel que Honda. Et pourtant, il semble proche de Hayashi, dans le sens où il peut être considéré comme l'un des premiers théoriciens du « pays prospère et de l'armée forte » (富国強兵 *fukoku kyôhei*), qui deviendra l'un des slogans des partisans de la modernisation à Meiji. Pour Ôhara, l'une de ses corollaires est la préparation défensive des territoires septentrionaux. En effet, il est le premier à pousser pour la création de milices agricoles, l'envoi massif de colons japonais à Hokkaidô, l'envoi de familles guerrières, et le premier à suggérer ouvertement qu'il faudrait réfléchir à attaquer les navires étrangers patrouillant dans la région[189]. Ses liens avec le fief de Mito lui permettent d'avoir accès à l'attention gouvernementale. Il se montre extrêmement visionnaire dans sa conception de la domination du nord : non content d'être à l'origine de la prise de contrôle shogunal direct de l'île quelques années plus tard, il prédit certaines mesures du gouvernement de Meiji et de la Mission au défrichement lors de son annexion en 1869[190].

Matsudaira Nobuakira fait passer les écrits d'Ôhara à Hayashi Jussai 林述斎 (1768-1841) pour obtenir son avis sur la véracité de ces propos. Celui-ci répond qu'il ne faut pas apporter de crédit aux dires d'Ôhara (信ず可からざる) que « si ses véritables intentions sont de taire les difficultés de l'État, il faut édulcorer cet écrit, sans aller jusqu'à mettre de la poudre aux yeux des gens » (惣て実意に国家の大事難黙止本心にも候はば、文章をとり繕ひ、人の目を悦ばしめ候に

[189] INOBE Shigeo,*op.cit.*, 1935, p.184

[190] A ce sujet, voir GODEFROY Noémi, « Hokkaidô, An Zéro – Changements des rapports de domination et septentrion japonais à la fin du XIXe siècle », *Cipango – Cahiers d'études japonaises*, n°18, 2011, p.105-134 et *op.cit.*, 2004, 158p.

も不及事[191]). Les doutes concernant Michihiro sont plus dus à sa vie dissolue, son désintérêt pour la politique domaniale, traits de caractère aggravés du fait de la proximité des frontières avec un pays étranger. Cependant pour faire taire ces rumeurs, qui se propagent parmi la population, le shogunat décide de restreindre les libertés de Michihiro ; au 11ème mois de 1798, il est convoqué à Edo, où il doit demeurer[192]. Cette décision précède d'un mois la prise de contrôle shogunal direct d'Ezo. Comme le confirme Takakura Shin.ichirô, les écrits d'Ôhara sont déterminants dan la décision de prise de contrôle shogunal direct de l'île quelques années plus tard[193].

(6) **Le retour de Broughton**

Broughton est de retour dans la région le 14 août de l'année suivante sur le *Swift* ; le *Providence* s'étant brisé sur une barrière de corail entre Okinawa et Taïwan. Le 19ème jour du 7ème mois de 1797, il accoste à Etomo, en demandant du bois de chauffe et de l'eau. Il dit être accueilli par des Japonais venus de Matsumae, lui demandant d'où il vient et dans quel but. Le 18, les Japonais qu'il a rencontrés l'année précédente sont de retour[194]. De nouveau, ils se montrent pressés qu'ils repartent. Le shogunat, cette fois est mis au courant et demande au fief de Tsugaru d'envoyer des troupes, au fief de Nambu de se tenir prêt à intervenir. Le seigneur Akihiro 章広, alors en chemin pour sa résidence alternée à Edo, est renvoyé au nord, et Michihiro, est envoyé à Edo[195]. Accusé de collusion avec les Russes, entre autres par Ôhara Sakingo, le shogunat considère qu'il est un personnage dangereux à surveiller. La tension est plus vive, et le récit de Broughton s'en ressent.

> On the 18th, our old friends arrived; the same we had noticed last year for their civility. They seemed much surprised (sic) at seeing us in so small a vessel, and could not well account for our coming here again. As they came expressly to look after us, and to prevent our intercourse with the natives, we had always their company either on board or on the shore, where they resided opposite the vessel. They were anxious for out departure, and strongly urge it every day, but in a very civil manner[196]. I had to regret we could understand each other better, this man being equally intelligible and communicative. I acquired from him a very compleat (sic) map of the Japanese islands, with strong injunctions not to acknowledge from whom I procured it; as they explained the parting with it would bring them into disgrace and punishment, were it known[197].
>
> Le 18 nos vieux amis sont arrivés ; les mêmes que nous avions remarqué l'année précédente pour leur politesse. Ils eurent l'air fort surpris de nous voir dans un vaisseau si petit, et n'eurent pas l'air de comprendre pourquoi nous étions revenus. Comme ils étaient venus expressément dans l'intention d'éviter toute interaction avec les indigènes, nous nous trouvions toujours en leur compagnie, sur le navire, comme sur terre, où ils vivaient en face de celui-ci. Ils se montraient impatients de nous voir partir, et nous y incitaient fortement chaque jour, quoique

[191] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.155
[192] *Ibid.*, p.156
[193] TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.51
[194] *Voyage*, Livre II, p.271
[195] MANABE Shigetada, *Nichiro kankei-shi 1697-1875* (Histoire des relations nippo-russes 1697-1875), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1978, p.114
[196] BROUGHTON William Robert, *A Voyage of Discovery to the North Pacific Ocean* (Voyage à la Découverte du Pacifique nord), Séoul, Keini bunka sha, collection « Kinsei Higashi Ajia Seiyôgo shiryô sôsho », p.321
[197] *Ibid.*, p.322

de manière très civile. Je ne pouvais que regretter que nous ne puissions mieux nous comprendre, car cet homme était à la fois intelligible (?) et communicatif. J'acquis de lui une carte très complète des îles japonaises, accompagnée d'injonctions répétées de ne pas révéler qui me l'avait procurée ; ils expliquèrent que ce don, s'il venait à s'ébruiter, entrainerait pour eux disgrâce et châtiment.

These people informed us that the proper name of this extensive island was Insu or Insoo [Ezo], and universally called so by the natives: Matzmai applying only to the town and district inhabited by the Japanese, situated opposite to the coast of Nipon, in the straits. They also informed us of the Russians trading in Ago-dad-dy [Hakodate], a port on the island to the north-east of Matzmai, which they represented as a very good harbour, much superior to Endormo [Etomo][198].
Ils nous informèrent que le toponyme correct pour cette île étendue était Insu ou Insoo [Ezo], et universellement désignée de la sorte par les indigènes : Matzmai s'appliquant uniquement à la ville et le district habités par les Japonais, situés de l'autre côté de détroit par rapport aux côtes de Nipon. Ils nous informèrent également du commerce des Russes à Hakodate, un port sur l'île au nord-est de Matsumae, qu'ils dépeignirent comme un très bon port, bien supérieur à Etomo.

Ce qui nous frappe dans cet extrait est la révélation que des Russes viennent commercer à Hakodate. Il est évident que depuis la venue de Laxman, cette possibilité est dans tous les esprits, toutefois, on peut se demander quel intérêt aurait le fief d'affirmer une telle chose ? Est-ce pour indiquer aux Anglais que le port de Hakodate, d'où le fief conduit son commerce maritime, est une destination plus appropriée, s'ils veulent revenir ? Quoiqu'il en soit au 11ème mois de 1797, le shogunat, informé par le chef de famille Matsumae Sazen, envoie des troupes des fiefs de Nambu et Tsugaru sont postées de manière permanente à Hakodate[199] ; c'est le premier pas vers le contrôle shogunal.

3. L'émergence du courant d'abandon du modèle asiatique au profit du modèle européen, la création de la figure paternelle du souverain et la proposition de mesures coloniales dans les écrits de Honda Toshiaki

Honda Toshiaki n'est pas resté inactif depuis 1791. Sans doute quelque peu déstabilisé par le destin de Hayashi, puis remotivé après le passage de Laxman, il poursuit et précise ses réflexions concernant les devoirs d'un gouvernant et la gestion septentrionale. Il rédige en ce sens deux écrits majeurs en 1798, les *Contes d'Occident* (*Sei.iki monogatari* 西域物語) et ses *Mesures secrètes pour gouverner* (*Keisei hisaku* 経世秘策).

(1) Les *Contes d'Occident* (*Sei.iki monogatari* 西域物語) – l'expansionnisme septentrional selon Honda

Honda évoque dans ses *Contes d'Occident* (*Sei.iki monogatari* 西域物語, ci-après *Contes*) le Japon, la Chine et l'Occident, mais comme il considère que les informations

[198] BROUGHTON William Robert, *op.cit.*, p.322
[199] INOBE, *op.cit.*, p.137

concernant les deux premiers pays sont connues de tous, il met l'accent sur ce dernier[200]. Donald Keene propose dans son ouvrage une traduction partielle des *Contes*, centrée sur le second volume. La pensée de Honda semble avoir évolué depuis le passage de Laxman, son horizon semble s'être étendu ; toutefois, il est difficile de dire si sa pensée en elle-même a changé, ou si elle a été en quelque sorte désinhibée par le passage de Laxman. En effet, dans la toute première phrase, dans laquelle il mentionne les illustres origines japonaises sous Jinmu, il utilise *tenka* 天下 pour désigner le monde, mais dans la dernière phrase, il utilise *sekai* 世界. Ce glissement sémantique semble symboliser à lui seul le passage entre des paradigmes dichotomiques anciens et la prise de conscience d'un système-monde global. Son horizon s'est étendue et il évoque pêle-mêle l'écriture alphabétique, les merveilles du monde occidental - telles la grande cloche de Moscou, ou le pont de pierre au-dessus de la Tamise, à Londres-, et la famine, les infanticides et l'anthropophagie dont il a été témoin dans le nord du Japon lors de ses pérégrinations entre 1783 et 1786, puis l'ouverture septentrionale japonaise, objet de notre étude. Nous nous focaliserons donc sur cette partie.

A l'instar de Hayashi, Honda précise en ouverture de son ouvrage qu'il est conscient que celui-ci pourrait mener à des controverses, et que sa rédaction le met en danger. Il souligne néanmoins qu'il l'a fait dans l'intérêt de son pays et de ses gens[201]. Fort de sa conviction qu'à latitude égale, le climat est identique, il propose d'étendre le territoire japonais jusqu'au Kamtchatka, qui possède la même latitude que l'Angleterre, pays incomparable en architecture et manufacture[202], et d'y déplacer la capitale japonaise[203]. Il veut même faire du Kamtchatka la nouvelle capitale japonaise (*Kamuchakka sento-ron* カムチャッカ遷都論)

> 日本を天下第一の最良国と成すべき法を論ずれば、神武以来一千五百歳の内、漸々諸道も具足せしに乗じ、カムサスカの土地に本都を遷し、〈赤道以北五十一度也。エゲレスの都ロンドンと同じ。故に気候相等し。〉西唐太島に大城廓を建立し、〈赤道以北四十七度也。フランスの都パリス同じ。故に気候相等し。〉（中略）日本の国号をカムサスカに移し、今の日本を古日本と改号し、カムサスカに假館をすゑ、貴賤の内より、大器英才ありて、徳と能とを兼備の人物を選択し、郡県に任じ、彼地に住居を構へ、開業を丹誠ならしむるに於ては、年を経て良国となり、追々繁昌を添へ、遂に世界第一の良國とならん。[204]
>
> Si l'on se penche sur les moyens à mettre en œuvre pour que le Japon devienne le meilleur pays au monde, il ressort qu'en mettant à profit toutes les vertus de la civilisation ainsi que les techniques que nous nous sommes appropriées pendant le millénaire et demi qui a suivi le règne de Jinmu, il s'agit de déplacer la capitale au Kamtchatka (à 51° de latitude nord, la même que Londres, capitale de l'Angleterre, bénéficiant donc des mêmes conditions climatiques), de construire un grand château à l'ouest de Sakhaline (à 47° de latitude nord, la même que Paris, capitale de la France, bénéficiant donc des mêmes conditions climatiques) […]. Il faut baptiser le Kamtchatka « Japon », et que le « Japon d'aujourd'hui » devienne « l'ancien Japon », puis établir un gouvernement provisoire au Kamtchatka et choisir des hommes de talent et de vertu, possédant de grandes capacités ; indépendamment de leur rang, il faut les placer à la tête des districts et des départements, les déplacer dans ces terres, et lancer la colonisation propre, que

[200] KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, p. 205
[201] *Ibid.*, p.204-205
[202] *Ibid.*, p.210
[203] *Ibid.*, p.221
[204] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.174

d'année en année, le pays prospère, qu'il s'étoffe peu à peu, pour devenir enfin, le meilleur pays du monde.

Honda se montre convaincu que le destin de tout pays est scellé par sa géographie, mais également – une nouveauté par rapport à ses écrits antérieurs- par son degré d'ancienneté[205]. L'ancienneté est selon lui un gage de développement : le plus un pays est ancien, le plus il s'approche de la perfection. En ce sens, la jeunesse du Japon par rapport à la Chine ou à l'Egypte fait qu' « il n'est pas étonnant alors qu'il y ait [au Japon] quelques imperfections »[206]. Honda cherche donc à atteindre l'idéal d'un « Japon ancien », dans le sens de « vénérable », un *ko Nihon* (古日本). Ici, il ne s'agit donc pas d'un Japon du passé, mais d'un Japon de l'avenir, qui peut se targuer d'être ancien et vénérable[207]. Il semble que la valeur d'un pays se mesure désormais à l'aune de valeurs plus universelles : la latitude, l'ancienneté, les avancées techniques. Celles-ci concernent aussi bien l'architecture que les mesures d'expansion septentrionales. Honda met en exergue, comme l'avait fait Ôhara, les mesures mises en place par les Russes dans leur conquête de la Sibérie Orientale et des Kouriles ; c'est grâce à leur bienveillance à l'égard des Aïnous que les Russes ont conquis le septentrion pacifique :

我國にて打捨てある故に、安永の頃よりモスコビヤの吏渡来して、総ての有様を見透し、土人はいまだ人道を得ずして困苦するを救助して、己れが属國となさんとの密策を以て、本國より器財百物を齎し来り、土人を撫育し、國産を取って交易し、人の道を教示するに因て、土人悉く信服して、モスコビヤに従ひ属する者、カムサスカより南洋の東蝦夷、凡二十余島に及べり。[208]

Comme cette région a été laissé en l'état par notre pays, depuis l'ère An.ei, des administrateurs moscovites s'y rendent, enquêtent sur les lieux, aident les autochtones ne connaissant pas encore la voie de la civilisation à surmonter leurs difficultés quotidiennes, et à l'aide de mesures secrètes en vue de leur soumission du pays, ils apportent du matériel, des outils, et des graines, ils éduquent les indigènes, ils apportent des produits qu'ils échangent et comme ils leur indiquent la voie de la civilisation, ils les soumettent de leur plein gré. Ces hommes qui les soumettent à la Moscovie sont partis du Kamtchatka et progressent vers le sud en direction du territoire ezo oriental, le long de la vingtaine d'îles.

Il conclut en ces termes :

開業成就する日に至れば、国家を保持する本意に協ひ、日本と異国との境界も自然に立ち、国家鎮護の天職に叶ふべきなり。[209]

Jusqu'au jour de la mise en place de la colonisation, il nous faut mettre tout notre cœur à l'ouvrage pour la protection du pays, établir des frontières naturelles entre le Japon et les pays étrangers, et remplir la mission céleste de protection du pays.

Comme Donald Keene, nous privilégions ici le mot « colonisation » (*shokuminchi-ka* 植民地化, en japonais actuel) pour traduire le terme *kaigyô* 開業. Honda fait partie des lettrés, tels

[205] HORIUCHI Annick, « Honda Toshiaki (1743-1820) ou l'Occident comme utopie » dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.422

[206] *Ibid.*, p.423

[207] Annick Horiuchi nous résume dans son article le travail de Yokoyama Toshio, qui met en exergue une superposition de différentes conceptions du temps chez Honda : un temps historique et un temps anthropologique. *Ibid.*, p.413

[208] INOBE Shigeo, *op.cit.*, 1935, p.166

[209] *Ibid.*, p.165

Ôhara, Tanuma ou Matsudaira à insister sur la prise de mesures inhérentes à l'ouverture d'une véritable colonie, parmi lesquels l'envoi de colons, la mise en place de structures administratives, ou encore le choix d'une politique vis-à-vis de la population autochtone. S'il ne les évoque pas toutes ici, les *Contes* et les *Mesures*, dont nous parlerons dans la partie suivante, les contiennent toutes.

Contrairement à Ôhara, Honda privilégie l'ouverture à la préparation militaire pour protéger le pays ; comme Ôhara, il propose des exemples occidentaux comme source d'inspiration. Le mot *kokka* chez Honda est à prendre dans le sens d'un État unifié et souverain. Le terme de « mission céleste » (*tenshoku* 天職) indique qu'il partage avec des lettrés tels qu'Ogyû Sorai de voir émerger au Japon un État souverain qui s'engage davantage et de meilleur façon dans la gestion du pays et qui prennent davantage en compte les aspirations des gouvernés[210].

Dans ce premier écrit, Honda propose une nouvelle échelle de valeurs –plus universelles- pour juger du degré de perfection d'un pays, et dans cet ordre d'idée une expansion septentrionale pour déplacer le centre de gravité ainsi que la capitale japonaise vers une latitude proche de certaines nations européennes -telles que l'Angleterre- et plus propice à la maîtrise des techniques européennes.

(2) Les *Mesures secrètes pour gouverner* (*Keisei hisaku* 経世秘策)

Les *Mesures secrètes pour gouverner* (*Keisei hisaku* 経世秘策, ci-après *Mesures*) constituent sans aucun doute l'écrit le plus connu de Honda. Achevées au 10ème mois de 1798, on y retrouve de nombreuses idées inspirées des informations tirées de ses voyages, ou des voyages des autres (comme ceux de Mogami, *Ezo shûi* 蝦夷拾遺 *Notes glanées sur Ezo*), et développées dans ses écrits précédents (*Situation actuelle chez les barbares rouges* 赤夷動静 *Seki.i dôsei*). Les *Mesures* sont composées de deux livres et d'une annexe, bien que la deuxième partie -que Honda qualifie lui-même comme étant d'intérêt mineur- ne soit pas toujours inclue dans les collections regroupant ses écrits. L'analyse de son titre nous révèle plusieurs choses. Tout d'abord, comme Honda l'a déjà précisé lors de l'introduction des *Contes*, les mesures qu'il propose peuvent être l'objet de controverses et même remettre en question certaines caractéristiques de la politique nationale. Le mot *keisei* 経世, utilisé par Honda, et qui désigne le mode de gouvernement d'un pays, est souvent associé à l'expression *saimin* 済民, qui désigne le fait de venir en aide au peuple. Il semble en effet difficile pour Honda de dissocier, au vu de ses descriptions des souffrances du peuple pendant les vagues de famine de l'ère Tenmei, ainsi que l'apparente résignation de la population – l'aide pécuniaire de Honda avait été refusée à plusieurs reprises, car jugée inutile. Le secours au peuple était également en son temps un argument d'ouverture septentrionale chez Satô Nobukage. En outre, Honda précise bien dès les premières lignes que : « Ces mesures secrètes ont pour but d'éviter la haine et la chagrin du peuple » (万民の恨み悔みを避けるの秘策也[211]). Le premier

[210] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2002, p.430

[211] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.7

livre a pour but de présenter les trois premiers « devoirs urgents » (*kyûmu* 急務) du gouvernement, le supplément a pour objectif de présenter le quatrième. Le second livre complète ses propos concernant l'importance de l'histoire et de la géographie dans les destins des pays. Les quatre priorités du premier livre et du supplément sont reprises, sous une forme légèrement altérée dans une missive adressée au shogunat, l'*Opinion écrite relative aux quatre grandes tâches urgentes* (*Yon dai kyûmu ni kan suru jôsho* 四大急務に関する上書).

Dans l'introduction du premier livre, Honda commence par affirmer que le calme et la paix d'un pays (天下静謐) passent par une quantité suffisante de ressources (国産) pour le peuple (万民), car l'insuffisance de la production d'un pays est incompatible avec le calme et la paix en ce monde (国産不足になりて、世の中静謐ならず[212]). Ici, il reprend l'argumentation développée dans sa *Situation*, et rejoint le concept de « pays prospère » d'Ôhara. Honda poursuit : dans cette optique, on ne peut laisser une seule parcelle non mise à profit.

> 日本國中の廣野及空山迄も土地の限りは皆開発し、田畑となりて、農業耕作し（中略）其の〔追日追月増殖する四民〕の勢ひを折かぬ様に策るには、四大急務を以て国政の最第一として治る。[213]
> Jusqu'aux confins des plaines les plus vastes et des montagnes les plus isolées, il faut défricher, construire des rizières, pratiquer l'agriculture. […] Pour ne pas briser la force des quatre classes du peuple, sans cesse en augmentation, la priorité gouvernementale se résume en quatre grandes tâches prioritaires.

Celles-ci sont résumées par la suite ; on retrouve à cette occasion le schéma argumentatif développé avant le passage de Laxman (voir le schéma 4 de l'annexe XX), auquel Honda a ajouté des considérations techniques et militaires (comme l'importance de la poudre et l'armement), sans doute du fait des écrits de Hayashi et d'Ôhara. Comme auparavant, le but est que l'État se donne les moyens de faciliter la communication et l'échange, à l'intérieur comme à l'extérieur du territoire, en vue de la prospérité du pays. Les trois premières priorités sont présentées dans le premier livre.

La première priorité est le salpêtre/la poudre (*enshô* 焔硝) utilisée à des fins civiles telles que l'aménagement des voies de navigation -le salpêtre peut permettre de rendre une rivière encombrée de pierres praticable, là où le travail manuel seul ne suffirait pas- permettant ainsi le transport de marchandises, et de ce fait aidant le peuple (庶民の辛苦を助け)[214]. Mais il peut également être mis à profit à des fins militaires, parmi lesquelles la force de frappe japonaise. Sa pensée peut être résumée ainsi :

> これ〔焔硝〕のみに非ず、多く採て多く所持すれば、武備の要害武國の名に勢ひ、盛衰勝劣も固より焔硝蘊積の多少に因れり。[215]
> La poudre à elle seule ne suffit pas, mais si l'on en possède et que l'on s'approprie beaucoup, la quantité de poudre accumulée détermine la force militaire d'un pays, ainsi que la préparation défensive de ses points stratégiques, et de fait décide de son apogée ou son déclin, sa victoire ou sa défaite.

[212] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.6
[213] *Ibid.*, p.6
[214] *Ibid.*, p.8
[215] *Ibid.*, p.8

La deuxième priorité est la possession de métaux (*shogon* 諸金) pour assurer le financement des projets :

> 國君の國務は入用雑費に拘らず、国家の益を取るを主とせり、（中略）入用雑費は國民のみ取れば、我が子に與ふるに等し、斯如く大切なる諸金なれば、急務の第二とす。[216]
>
> Le devoir envers la nation de notre souverain est principalement de garantir le profit pour notre pays, sans regarder à la dépense […] comme les frais sont actuellement à la seule charge du peuple, il fait investir en vue de nos enfants, et en ce sens, tous les métaux précieux constituent la deuxième priorité.

La troisième priorité est la construction navale (*senpaku* 船舶) et par extension le transport maritime chapeauté par l'État (官の船舶). Il est évident que Honda sous-entend ici une libération du joug du transport maritime via les maisons de commerce, où transparaît une certaine méfiance vis-à-vis de la classe marchande, ainsi qu'une volonté de renforcement du pouvoir shogunal, au-delà des frontières domaniales.

> 渡海運送交易は國君の天職なれば、商民に任すべきに非ず。[217]
> Le transport maritime et le commerce sont une tâche qui incombe au souverain ; la classe marchande ne doit pas en être responsable.

Ce n'est que comme cela que, redevable à son peuple, un souverain doit le protéger contre les menaces étrangères, mais aussi contre la faim, la pauvreté et l'indigence. Ici, il s'agit de le secourir de la faim et du froid (万民の饑寒を救ふ[218]).

> 天民一人廃亡するは皆國君の科なり。[219]
> Si un seul de ses sujets perd la vie, c'est la responsabilité du souverain.

Il dépeint un tableau sombre des conséquences de cet état de fait : l'appauvrissement des guerriers et des paysans, la famine, la réduction de la population -et donc de la production-, créant un cercle vicieux, mais aussi l'augmentation de la criminalité[220]. Cette dernière fait partie des manifestations de colère et d'insatisfaction (*kaikon fundo* 悔恨憤怒) du peuple vis-à-vis des prix du riz, eux-mêmes la résultante d'une inadéquation du transport maritime contrôlé par les marchands. A cette occasion, et à l'instar de Hayashi, Honda rappelle que le Japon est une nation maritime (日本は海国なり[221]), impliquant la formation aux techniques de navigation astronomiques et mathématiques des transporteurs maritimes, habitués jusque-là au cabotage et donc à la navigation à vue.[222]

---

[216] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.12
[217] *Ibid.*, p.12
[218] *Ibid.*, p.12
[219] *Ibid.*, p.12
[220] *Ibid.*, p.12
[221] *Ibid.*, p.14
[222] *Ibid.*, p.15

Ainsi se conclut le premier livre. La quatrième priorité fait l'objet d'un traitement à part, sans doute parce que c'est celle qui tient le plus à cœur à Honda. Elle fait l'objet d'un supplément (*ho.i* 補遺) souvent présenté dans les collections consacrées à Honda après le deuxième livre. Par souci de préserver le raisonnement argumentatif de Honda, et comme le fait Donald Keene, nous nous permettrons de traiter ici -et donc avant le deuxième livre- le contenu de ce supplément, relatif au développement des îles sous contrôle japonais (*zokutô no kaigyô* 属島の開業[223]) dans les *Mesures*[224].

> 屬島之開業といふは、日本附之島々を開きて良國となすべきをいふ、日本附の島々を開き良國となさば、六十餘州のごときの國々數多出來、日本の要害となるのみならず、諸金山も開け、諸穀果も出來、其外諸産物も出來潤澤に入り來て、大に日本の國力を增殖すべし[225]
>
> La colonisation des îles subordonnées signifie l'ouverture et le développement des îles soumises au Japon, en ce qu'elles doivent devenir des régions prospères. Dans ce cas, le Japon récupérerait plus de soixante provinces ; ceci ne présenterait pas qu'un bénéfice stratégique, il deviendrait possible d'y ouvrir des mines, de cultiver des céréales et des fruits, mais aussi d'y pratiquer l'agriculture, nous procurant de l'abondance, augmentant ainsi de manière significative la puissance du pays.

L'argumentation de Honda peut-être résumée ainsi : il existe des îles soumises au Japon que l'on peut ouvrir et développer, elles recèlent de ressources naturelles et sont peuplées d'indigènes qu'il est possible de civiliser et d'éduquer, mais aussi d'employer.

> 抑開業といふは、舶を遣て其島々北極出地を測量し、土地之幅員を測量し、自然土産を料り、土之員數を料り、其島開業なりて、大概何程の國となるべきを知て、後開業に掛るを順とせり、若其島之土人いまだ穴居ならば、家宅の道を教示し、或は長たる土人の分は造作しても遣し、或は器財之闕たるは補ひ遣し[226]
>
> Voici l'ordre dans lequel doit s'effectuer l'ouverture : envoyer des navires pour s'assurer de la localisation de ces îles et pour effectuer des mesures topographiques des terres, pour évaluer les ressources, la population. De tels relevés permettraient de savoir à combien de régions on aurait affaire. Si les habitants de l'île vivent encore dans des habitats semi-enterrés, il faut leur montrer comment se loger correctement, il faut construire une maison convenable pour les chefs, mais aussi comment se servir proprement des outils et objets et leur fournir.

Il est intéressant de noter l'emploi du mot *dojin* 土人, « indigène » ou « autochtone », peu employé chez les lettrés jusqu'ici. Il pourrait à la fois indiquer que ces règles s'appliquent de manière générale, et pas uniquement dans les cas d'Ezo, mais aussi une volonté de la part de Honda d'éviter l'amalgame associant a priori systématiquement les autochtones à des barbares.

> 萬事萬端土人の欲する所に随て救ひ施すに於ては、懐き随ふ事童児の父母を慕ふが如く信服すべし、夷狄といへども天下人情一枚なるゆへなり、扨又此雑費の償ひ方は其島之自然土産を取て日本へ運送し、交易して是を償ふを手始とする也（中略）何れの

[223] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.8
[224] *Id.*, « Yon dai kyûmu ni kan suru jôsho » (Opinion écrite relative aux quatre grandes tâches urgentes), dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.267
[225] *Id.*, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.40
[226] *Ibid.*, p.40

島々にても、材木のなき土地のなきものなれば、材木を無代に取ても、其價格若干之員數あらん、況外之産物は勝て算ふべきに非ず。土人を一人にても無益に一日をも送らせぬ様に志向し、仕掛し、教導するは君父之道にして、片時も怠慢ならぬ事なり、此所政務第一之肝要なり[227]

En aidant les indigènes à obtenir tout ce qu'ils désirent, on obtient leur confiance et leur soumission, telles celles auxquelles un enfant aspire vis-à-vis de ses parents. ; bien qu'ils soient des barbares (夷狄), ils possèdent les mêmes sentiments humains que nous. Ces frais divers seront compensés par l'envoi au Japon de produits naturels de l'île ; pour commencer, ce commerce à lui seul serait une compensation. Il n'est pas question que des barbares reçoivent sans contrepartie nos bienfaits et ne nous dédommagent pas de quelque manière. Ces produits constituent le point de départ d'une taxation. […] Même si toutes les îles possèdent des ressources en bois, qui est obtenu gratuitement, les profits ne seront peut-être pas élevés, comme pour les autres produits. Il faut s'arranger pour que pas un jour ne passe sans que chaque indigène soit mis à profit. L'éducation passe par l'enseignement d'un souverain-père, il ne faut jamais qu'ils se montrent fainéants ; c'est une priorité vitale des affaires du pays.

Ici, le terme utilisé pour désigner le souverain *kunpu* 君父 rappelle le rôle paternel de l'empereur, plutôt que du shogun. On se trouve face à quelque chose qui ressemble à l'idéologie de l'empereur en tant que figure paternelle, l'«idéologie du système-empereur » (*emperor-system ideology*), que l'on retrouve à Meiji[228], tout comme la priorité de faire des Aïnous une main d'œuvre utile[229]. Les autochtones dans les territoires sous domination russe sont traités avec bonté, protégés de la faim et du froid, et ils sont protégés par la voie qui fait du souverain le père et la mère des peuples (國王萬民に父母たる道を勉守る事[230]).

實をふまえて動かず、後來之得失損益を策て遠く慮り、風俗之善きは扶け、悪きは避けるの人情を保たせ、國君之恩澤を忘却せざる様に制度を建立するを開國の大意とす、[231]

Ce qui est important lors de l'ouverture d'un pays, c'est de mettre en place un système à long-terme, prenant en compte les profits et les pertes, qui protège les sentiments louables des indigènes, prévenant leurs méfaits, ainsi que leurs coutumes louables, en leur rappelant sans cesse les bontés du souverain.

Ici, on perçoit de nouveau l'ambigüité du terme employé pour désigner le souverain, qui ne nous permet pas de savoir si Honda a plutôt dans l'esprit le shogun, ou l'empereur. Donald Keene traduit par l'expression « souverain japonais » (*Japanese ruler*[232]). Quoiqu'il en soit, Honda se montre ici assez critique des priorités établies par les souverains japonais :

[227] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.40-41
[228] HOWELL, David L., « Making 'useful citizens' of Ainu subjects in early twentieth century Japan » (Faire des Aïnous des sujets 'citoyens utiles' au début du 20ème siècle), *The Journal of Asian Studies*, Vol.63, n°1, février 2004, p.17-18
[229] Voir GODEFROY Noémi, « Hokkaidô, An Zéro – Changements des rapports de domination et septentrion japonais à la fin du XIXe siècle », *Cipango – Cahiers d'études japonaises*, n°18, 2011, p.105-134 et *Id.*, *L'acculturation des Ainu à l'époque de Meiji*, mémoire de maîtrise sous la direction de MACÉ François, soutenu à l'Institut National des Langues et des Civilisations Orientales (Paris) en 2004, 158p.
[230] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.44
[231] *Ibid.*, p.41
[232] KEENE Donald, *op.cit.*, p.181

然るに日本は志那之古俗に倣たる癖あって、有司たる者天文算理に誘脱之人稀なれば、時々蝦夷之地を開業なさん萌あれども、還て相續する所存のなきは道理に暗らき故なり[233]

Mais le Japon a la fâcheuse tendance de suivre les vieux modèles chinois, et les dirigeants qui sortent de ce carcan et embrassent l'astronomie et les mathématiques sont rares. Par moments, une impulsion pour l'ouverture de l'île d'Ezo se fait sentir, mais la raison pour laquelle elle n'est pas suivie des faits va à l'encontre de la raison.

Honda sous-entend que l'exemple à suivre, désormais est celui de l'Occident, anticipant le mouvement de rejet du modèle asiatique au profit du modèle européen (*datsua nyûô* 脱亜入歐), prôné entre autres par Fukuzawa Yukichi 福沢諭吉 (1835-1901) (*Datsuaron* 脱亜論 de 1885) à l'ère Meiji.

日本より遙かに良國の大國を愚庸之妄言に迷惑して、大益を取らざるは日本の不幸なり、殊に蝦夷の諸島は明和安永のころよりモスコビヤの吏渡來して、開業に丹誠を竭せしゆえ、既にカムサスカ大國を始、東蝦夷の諸島凡拾八九島を横領して、所々に寨を築き、郡縣交代して土人を撫育するといへり、然るに土人父母之如く信服せると聞ゆ、扨又日本にては未其道行れずして、五穀之種物を持渡るを禁じ、家作道具之刃物を持渡るを禁じ、日本言葉を度人へ教示するを禁じ、其外禁甚多し、永久夷狄の儘に置んと策るは歎敷制度なり[234]

Nous nous méprenons par rapport à la puissance de ces pays prospères loin de chez nous, égarés que nous sommes par des histoires irréfléchies, médiocres et stupides, et le fait que nous rations des opportunités de grands de profits fait le malheur du Japon. De surcroît, des administrateurs de Moscovie font le voyage jusqu'aux îles Ezo depuis Meiwa (1764-72) et An.ei (1772-81). J'ai entendu dire que, sans dissimuler leurs intentions colonisatrices, ils ont commencé par le Kamtchatka, et se sont déjà emparés d'une vingtaine d'îles d'Ezo de l'Est [les Kouriles], y construisant ça et là des places fortes, y appliquant leur système de découpage géographique administratif, mais en traitant les indigènes avec bienveillance malgré tout, et instaurant des relations de confiance et d'obédience similaires aux relations parents-enfants. Le Japon n'a pas encore suivi cette voie, en interdisant [à Ezo] l'importation de céréales, l'importation d'outils pour construire les maisons, l'enseignement du japonais aux indigènes – parmi de nombreuses autres interdictions -, les laissant ainsi dans leur état primitif ; cela ne convient pas. Le système [russe] est le suivant : la Moscovie envoie ses propres ressortissants vivre avec les indigènes de l'ensemble des îles Ezo, et, de ce fait, ceux-ci les imitent et les révèrent comme des dieux, c'en est véritablement navrant.

Ici, Honda semble décrire un processus de colonisation : l'invasion, l'intégration administrative, l'instauration de relations de confiance et d'obédience avec les autochtones, la mise en valeur du territoire et la construction d'édifices, et enfin l'envoi de colons. La Russie semble en avoir fait l'une de ses priorités nationales.

大切の趣意はモスコビヤの政務は開業を以て帝業之第一ゆへ、近年になりて大世界之半國はモスコビヤに属せり[235]

Comme l'objectif qui tient à cœur à la Moscovie est l'intégration dans l'empire, sa priorité gouvernementale est la colonisation, et depuis quelques années, la moitié des pays du monde sous tombés sous son contrôle.

[233] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.41
[234] *Ibid.*, p.41-42
[235] *Ibid.*, p.45

Or, cet objectif met en péril l'intégrité territoriale japonaise :

> 悔て帰らぬ事なれば是非ともに松前所属島計りも取留置ざれば、大事に便る場所なれば、片時も急ぎ其締なくて叶ぬ事なり、若過て棄置に於ては、塀垣なくして盗賊を防んとするも等し、危き事も頂上なり[236]
> C'est un fait regrettable, mais irréversible, et il nous faut absolument garder l'île soumise à Matsumae et la traiter avec l'importance qu'elle mérite, sans espérer pouvoir attendre plus longtemps. A trop tarder, nous la perdrons, comme si l'on essayait de se protéger de bandits sans murs ; il n'y a pas de danger plus grand.

Vient ensuite l'argumentation habituelle de Honda pour défendre la colonisation d'une île que beaucoup considèrent comme froide et rude. Il la décrit comme suit : une île de mille *ri* de circonférence, se situant entre 40° et 43° de latitude nord, et possédant un climat comparable à Shun-t'ien-fu en Chine. La pointe sud du Kamtchatka se trouve à 51° de latitude nord, les îles d'Ezo de l'est entre 40° et 50° de latitude nord. Il est clair que ces terres doivent être prospères au niveau des cinq céréales et des cent fruits (五穀百果豐熟之良國) ; preuve en est que la capitale de la Hollande se situe à 53°23' de latitude nord.

> 北極高度を以て土地の寒暖を知、五穀百果之豐熟不熟を知事開業一之証拠せり[237]
> Grâce à la latitude d'un pays, on peut déduire son climat, et si un pays est apte à la production des cinq céréales et des cent fruits ou non ; en retour, ceci mène ou non à sa colonisation.

Comme Hokkaidô est à la même latitude que la Hollande, pour Honda, le port d'Okhotsk est en train de devenir un lieu d'importance stratégique (要地) pour l'ensemble des pays orientaux (東洋諸國), et est intégré dans le système administratif de Moscovie en tant que protectorat. Des bateaux rayonnent à partir d'Okhotsk pour se rendre dans l'ensemble des îles d'Ezo, en Amérique du Nord et du Sud, pour le transport et le commerce. D'après Honda, penser le contraire est néfaste à la prospérité du Japon :

> 日本人外国へ出たる事なく、天分算数に未熟の人多ければ、内心徹底して諦悟することならざれば、常に疑惑する心根とり愚庸の妄言にも酔て、ヶ程之大駅を取事を得ず、是日本之大不幸なり[238]
> Les Japonais ne sortent pas du Japon, et nombreux sont ceux qui ne sont pas mûrs pour l'apprentissage des mathématiques ou de l'astronomie ; s'ils n'ont pas une illumination complète, ils vont s'abreuver d'idées stupides et absurdes, qui vont semer le doute dans leur esprit au quotidien, et les rendre incapables de générer de grands profits, ce qui fera le malheur du Japon.

Ici Honda remet directement en question l'interdiction pour les Japonais de sortir du pays, remontant aux édits de l'ère Kan.ei. Toutefois, ce n'est pas la seule raison pour leur relative ignorance ; un tel défaut peut également être imputé à la relative jeunesse japonaise. On retrouve ici l'une des idées développées dans les *Contes*.

[236] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.43
[237] *Ibid.*, p.43
[238] *Ibid.*, p.44

其全体を推察するに、日本國人道草創以来之歴年欧羅巴に比すれば、未半にも至らざるゆへか、未国務の本末を明にする人鮮し、是自漸々補入して諸道具足し、政務の本末も明になるべきなり[239]
On peut supposer, en comparant l'histoire du Japon depuis les temps anciens à celle de l'Europe, qu'elle est moitié moins longue, et que de ce fait, nous sommes novices en matière de civilisation et de devoirs d'un État. En suppléant ces connaissances, nous aussi deviendrons versés dans les responsabilités de l'État.

Les terres du nord doivent être vues comme possédant une grande importance stratégique :

唐太島の西北の地は山丹國なり、此山丹國之西北の地は満州國なり、此満州國は古韃靼之地なり、此地の西方之地續則歐羅巴之地なり、爰を以歐羅巴は遠國なれども地続續なれば、唐太島は大切之國界なり[240]
Au nord-ouest de Karafuto se trouve le pays de Santan. Au nord-est de Santan se trouve la Mandchourie, qui est l'ancienne Tartarie, et en continuant à l'ouest de cette région, il y a l'Europe. Bien que celle-ci se situe à une grande distance, elle est en continuité terrestre [avec Santan], et Karafuto en devient de ce fait un territoire-frontière important.

En résume, il n'y a pas de terre plus importante pour le Japon que le Kamtchatka. (此地ほど大切の國界はなし). Outre cette idée, chez Honda, plus que chez Hayashi ou Kudô, on retrouve des concepts techniques-clés, celui d'îles soumises (*zoku tô* 属島), de continuité terrestre (*zoku chi* 属地), de ligne-frontière (*kokkai* 国界).

Il énumère les mesures concrètes à prendre : les *unjôya* existants dans les *basho* doivent devenir des bases de départ vers le nord, être embellies et agrandies ; « des Japonais doivent aller s'y installer toujours plus nombreux » (日本人追日追月次第多く入込) car il s'agit une région importante, qu'il ne faut pas lâcher » (手を引ぬ様にあるべき大切之地なり). On voit apparaître ici un plan de peuplement colonial pour la première fois depuis les ébauches d'envoi de criminels ou d'*eta* à Ezo sous Tanuma. Contrairement à ces dernières, les colons dont il est question ne sont pas des personnes en marge ou rejetées par la société, mais, comme Honda l'a précisé plus haut, des membres éduqués et valeureux de celle-ci, triés sur le volet.

Le dernier argument utilisé par Honda avant de conclure pour insister sur l'urgence de la colonisation est celui de la conversion des autochtones dans les Kouriles. « A Itouroup et Kounachir, ces derniers sont initiés par les administrateurs de Moscovie, de hautes croix sont érigées devant les trônes des chefs tribaux et sont révérées nuit et jour. Elles semblent s'appeler *gurusu*. Par ailleurs, il y a des statues comme de Bouddhas, des statues de bois, des statues dorées, de douze formes. Elles semblent s'appeler *Têus*. On peut supposer qu'il doit s'agir de la secte hérétique interdite à l'ère Keichô (1596-1615) ». (東蝦夷エトロフ島クナシリ島の土人等、モスコビヤの吏の伝授なりとて、長夷どもの座前に高丈餘の十字柱を建置朝夕となく拝をするといへり、その名を問ばグルスといふ、又仏像、木像、金像の三品ありて、其相十二品ありといへり、其名を問ばテーウスといふ、推察するに慶長のころ厳禁ありし邪宗門之類なるべし[241]).

[239] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.44
[240] *Ibid.*, p.44
[241] *Ibid.*, p.46

Une fois l'intérêt d'une ouverture septentrionale démontré, les moyens proposés et l'urgence d'une telle entreprise soulignée, Honda peut désormais conclure :

> 此外種々様々の事あって、日本にとりては瑕瑾あれども事長ければ措、扨又蝦夷の諸島開業なって良国ならば、当時の日本の国産に数倍となるべき道理前文に依て明白なり、此外東洋にも西洋にも日本に属すべき島々もあれども先措、蝦夷の諸島は當時モスコビヤへ奪るべき大切の時節なれば、急務のうちの急務なり、当時の如くに属島の開業の制度なき時は、異国へ可レ奪も無レ事も何に依て可レ知様なく、國家守護之道を發るなれば、暫時も懈怠すべきに非、開業之制度建立あれば、是につき渡海之道も濁海くべし。只今のごとく渡海、運送、交易は商賈の家業となり居ては、属島之土人も永久に人間に可レ化様なく、夷狭の儘に経歴するゆへ、モスコビヤにては能時節と見透し、蝦夷の諸島を開業に丹誠を尽くすは、時を得たるともいふべきなり、日本にて開業の制度なきゆへに島々へ政事不レ亘、政事不レ亘ば国君の恩沢を知らず、国君之恩沢を不レ知故にモスコビヤに服する事速なり、如レ斯大切之趣意あるに依て急務之第四す[242]
>
> Il apparaît clairement à travers ce qui a été exposé ci-avant que quand toutes les îles d'Ezo seront colonisées et qu'elles prospèreront, le Japon augmentera sa production. Aujourd'hui, nous sommes à un moment crucial où la Moscovie saisit toutes les îles Ezo, et ce bien qu'il y en ait également à l'Est et à l'Ouest qui devraient appartenir au Japon : nous sommes face à « une urgence d'entre les urgences ». En des temps comme ceux que nous vivons sans la mise en place d'un système de colonisation des îles sous notre domination, il n'y a aucun moyen de savoir si elles vont être saisies ou demeurer telles quelles. Si nous nous lançons sur la voie de la protection nationale, il ne faudra pas chômer pendant quelque temps. Avec la mise en place le système de colonisation se développera la connaissance en matière de navigation. A présent, la navigation, le transport et le commerce sont l'apanage exclusif des familles de commerçants, et les indigènes des îles dominées demeurent inchangés par la main de l'homme depuis la nuit des temps. Leur longue histoire, passée à l'état de barbare, a constitué une opportunité habilement saisie par la Moscovie, pour se lancer de plain pied dans la colonisation, et le moment est bien choisi. Du fait de l'absence d'un système de colonisation au Japon, des officiels ne s'y rendent pas, et cette absence a empêché les indigènes de connaître la bonté de notre souverain ; de ce fait, leur soumission à la Moscovie n'en a été que plus rapide. Cet objectif urgent [que représente la colonisation] constitue l'une des quatre priorités [avec la poudre à canon, les métaux et la navigation].

Le message de Honda est clair : il faut lancer la colonisation sans plus tarder de peur de ne plus avoir le choix de le faire, et suivre l'exemple des Russes qui ont choisi non seulement le bon moment, mais la bonne méthode pour le faire. Les convictions de Honda sont si fortes, et sa volonté de convaincre si profonde, qu'il réitère le même contenu dans sa *Missive aux autorités relative aux quatre priorités* (*Yondai kyûmu ni kan suru jôsho*), dans laquelle il ne fait que citer les trois premières, mais reproduit en intégralité son argumentation concernant la colonisation septentrionale.

Dans le second livre, Honda fait le lien entre les quatre priorités et l'augmentation de la population, l'une de ses marottes argumentatives. Si un pays est gouverné selon les quatre priorités, chaque parcelle de terre, même les landes désertes et les montagnes vides peuvent être défrichées, et donc peuplées :

[242] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.47

> 万人の増殖の勢ひを国君大に誉め悦び、短なる所を扶け長ずる所を賞すれば、万人増殖の勢ひ蹇れずして終に開業の所望悉く成就して、国家大に富饒剛健となれば、武国の名に協ひ、隣国迄も威服し（中略）一国一郡を治るも、天下を治るも、庶人の一家を治る意味に意義あることなし[243]
>
> L'augmentation de la population rend le souverain heureux et fier, s'il cherche à pallier les faiblesses et encourager les forces de ces dizaines de milliers d'hommes, la colonisation sera couronnée de succès ; l'État deviendra prospère et fort et deviendra une puissance militaire, qui soumettra ses voisins. […] Il n'y a pas de différences dans le fait de gouverner un pays ou une région, ou même tout un royaume, et celui d'être à la tête d'une famille.

On retrouve de nouveau ici une conception du gouvernement s'approchant d'un système à la tête duquel trône la figure paternelle du roi, ou de l'empereur. Honda semble le décrire comme un père aimant et faire, prêt à tout pour garantir le bien de ses enfants-sujets sous sa responsabilité. Celle-ci est mise en exergue dans l'extrait suivant :

> 古今の諸儒口に仁慈を説て心に得ず、官職有司口に仁政を言て心に得ず、農民餓死して良田畠を亡処となさしめは、誰か過失とならん、皆国君の罪科に帰すべきし、不忠不貞いふべき様なし[244]
>
> Les confucianistes palabrent à propos de compassion et de bienveillance, mais leur cœur en est dépourvu, les administrateurs du gouvernement parlent de gouvernement éclairé, mais leur cœur est dépourvu de bienveillance et de vision ; sur qui incombe la faute lorsque les paysans meurent de faim et qu'on laisse pourrir les terres fertiles ? La responsabilité en revient toute entière au souverain, qui ferait preuve dans ces derniers cas de déloyauté.

Honda poursuit que si aujourd'hui les quatre priorités sont remplies, les prix des produits japonais seraient stabilisés (日本国の諸産物の価悉く皆平均し[245]) et le mécontent populaire tué dans l'œuf (万民恨悔の根葉を絶へ[246]). Il revient brièvement sur les famines de 1783 et les infanticides qui l'ont tant marqué ; il insiste sur les deux millions de morts des régions de l'Ôu et les conséquences dramatiques d'une telle baisse d'une population qu'il juge insuffisant[247].

Il poursuit en proposant de nouveau d'autres modèles que la Chine, du fait de l'antécédence de la civilisation égyptienne par rapport à la chinoise, ce qui la rend plus imparfaite sur le plan de priorités gouvernementales (*kokumu*)[248]. En outre, les caractères chinois, compris en dehors de la Chine des seuls Japon et Corée, sont peu pratiques par rapport aux vingt-cinq (sic) lettres de l'alphabet européen (*Yôroppa no kokuji* 欧羅巴の国字)[249]. Après avoir chanté les louanges des techniques européennes, il reproche au Japon de n'avoir les yeux rivés que vers la Chine.

> 日本の風俗人情は、支那の教順に染めて立たる風俗人情なれば、外に善事美事を求ることをせず、故に唐土の聖賢の教順 に洩たる四大急務抔は夢にも知らず[250]

[243] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.16
[244] *Ibid.*, p.22
[245] *Ibid.*, p.20
[246] *Ibid.*, p.20
[247] *Ibid.*, p.22
[248] *Ibid.*, p.24
[249] *Ibid.*, p.24
[250] *Ibid.*, p.26

Les coutumes et le tempérament des Japonais sont imprégnés des enseignements chinois, au point qu'ils ne peuvent voir ce qui est bon et beau en dehors de ceux-ci ; de ce fait, ils n'auraient même pas pu s'imaginer en songe les quatre grandes priorités, aveuglés qu'ils sont par les sages enseignements chinois.

Rejoignant Hayashi, Honda se lance à son tour dans l'argumentation de la nation maritime pour mettre à mal le modèle continental chinois.

日本は海国なれば、渡海運送交易は固より国君の天職最第一の国務なれば、万国へ船舶を遣りて、国用の要用たる産物、及び金銀銅を抜き取て日本へ入れ国力を厚くすべきは海国具足の仕方なり[251]
Le Japon est un pays maritime, et de ce fait, la première priorité d'un souverain se doit d'être le transport et les échanges maritimes, l'envoi de navires de par le monde, l'importation des produits dont le pays a besoin, ou de métaux précieux, pour augmenter sa puissance ; voilà les moyens à la disposition d'un pays maritime.

Au contraire, « un pays qui se résout à l'autosuffisance est perdu ».

自国の力を以て治る計りにては、国力次代に弱り、其弱り皆農民に当り、農民連年耗減するは自然の勢なり、此界に至て大切の政務なり、近く論ずれば、是迄の諸家の政務は、卑賤の者其日暮しの渡世に等し（中略）領国の庶民は天民にして預り者ならずや、一人にても大切の天民なれば、見殺にすべき道理あるべきや、是を撫育するを保護職の国務にして、国君の家業ならずや[252]
Un pays qui ne compte que sur ses propres forces s'affaiblit progressivement, et cet affaiblissement affecte en particulier les paysans ; d'année en année leur chiffre baisse naturellement ; lorsqu'on en arrive à ces extrémités, l'heure est grave. A dire vrai, jusqu'à maintenant les familles au pouvoir dans chaque fief les ont condamnés à vivre au jour le jour. […] Un homme du peuple habitant sur des terres domaniales ne doit-il pas être traité comme un sujet du souverain dont le seigneur a la charge ? Y a-t-il une logique derrière le fait que chaque personne, un sujet important, doit être laissé à l'appréciation d'un seigneur ? Le rôle du souverain n'est-il pas de veiller avec bienveillance et de protéger ses sujets ?

Donald Keene traduit *tenmin* 天民 par « sujets impériaux », et ce qui est frappant ici ce sont les références à la responsabilité d'un souverain, mais au-delà de cela, aux responsabilités d'un empereur. Il est clair que Honda remet ici en cause le système d'autorité bicéphale shogunal-domanial, auquel il préfère un plus grand contrôle du souverain sur le quotidien du peuple. Le discours de Honda frappe également par son côté égalitaire, que l'on peut lier à la religion chrétienne ; après avoir utilisé le spectre de celui-ci comme épouvantail lors de son plaidoyer en faveur de l'ouverture d'Ezo, doit-on on comprendre que Honda s'en inspire indirectement, et même l'admire ?

上下とこそ替れ、人間なれば、国君たる人思ひ計り給ふべきことなり[253]
Riches comme pauvres, tous nous sommes humains, et le souverain devrait prendre ceci en considération.

[251] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.26-27
[252] *Ibid.*, p.27
[253] *Ibid.*, p.28

Après quelques pages concernant les difficultés que représentent pour le peuple les incendies, le manque de riz et les cambriolages nocturnes, Honda conclut. Il souhaite pour le Japon trois capitales : une septentrionale en Ezo du nord, une centrale à Edo, et une méridionale à Ôsaka[254]. Si les quatre priorités sont suivies, le Japon ne peut que devenir « le pays le plus riche et le plus puissant du monde » (世界最大第一の大富饒大剛強), dans le sens où il possède de vastes quantités d'or, d'argent, de cuivre, de plomb et de fer.

Il précise en toute fin de propos, comme Hayashi en son temps :

> 右の秘策皆当時の風俗より推て其根本に遡り、善悪邪正を明白に論判すれば、御政務を誹謗する様に聞え、恐れ畏み奉りけれども、又其憚りを扣へ恭敬尊崇を主とする時は、大切の道理薄く聞え候はんかと出位の罪を犯して書記し畢はんぬ[255]
> Ces mesures secrètes peuvent paraître une critique du gouvernement, dans le sens où elles discutent ouvertement des avantages et des désavantages des coutumes de notre temps, en remontant jusqu'à leurs racines les plus profondes ; j'en suis très inquiet. J'ai donc cherché à me restreindre, mais à trop vouloir privilégier la déférence et le respect, l'importante voix de la raison n'est parfois pas assez entendue, aussi me suis-je peut-être rendu coupable de sortir de mon rang.

Honda semble encore craindre un sort similaire à celui de Hayashi, Si Beniowski est encore présent dans ses propos, Laxman et Broughton brillent par leur absence ; peut-être Honda considère-t-il qu'il vaut lieux ne pas aborder de front ces sujets sont encore trop épineux ? Ou peut-être considère-t-il que la validité de son argument prônant le modèle européen pâtirait du rappel de ces moments délicats pour le shogunat ?

Quoiqu'il en soit, malgré une certaine réserve, après le passage de Laxman, la langue de Honda semble s'être déliée. En effet, il se montre beaucoup plus critique du pouvoir en place, dont l'inefficacité à protéger le peuple a été prouvée par les famines. Son admiration pour l'Occident –et pas seulement les puissances citées habituellement, comme la Hollande, la France, et l'Angleterre, mais aussi l'Egypte !- apparaît au grand jour. Toutefois cette vision de l'Occident ne lui permet pas de se débarrasser de certaines contradictions dans son argumentation. Il critique implicitement les édits de l'ère Kansei en prônant l'ouverture, tout en utilisant ceux de l'ère Keichô dans le même but. Il utilise la menace du christianisme dans les Kouriles, tout en tenant un discours égalitaire parfois très proche des concepts chrétiens. En sus, Honda va jusqu'à se demander si l'adoption de cette religion, très ancienne et donc d'autant plus proche de la perfection selon lui, ne serait pas bénéfique pour le Japon[256]. D'après Annick Horiuchi, cette image fabriquée –presque fantasmée- de l'Europe chez Toshiaki révèle l'aspiration profonde d'une classe de lettrés à voir enfin leurs compétences reconnues par le pouvoir[257]. En outre, elle cite Raymond Ruyer pour qui « beaucoup d'utopistes mineurs sont des faibles qui protestent contre la réalité parce qu'ils n'y peuvent jouer un rôle à leur convenance, et qui cherchent une compensation à leur faiblesse. Ils se donnent de l'importance en réformant le monde en pensée, et en exerçant sur le monde tel qu'il est un ressentiment caché »[258]. Il semble que cela a été le cas pour Hayashi, et peut-être pour Honda, craignant un sort similaire. Son but –la prospérité japonaise - reste inchangé.

[254] HONDA Toshiaki, « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), *op.cit.*, p.38
[255] *Ibid.*, p.39
[256] HORIUCHI Annick, *op.cit.*, 2002, p.436
[257] *Ibid.*, p.437
[258] RUYER Raymond, *L'utopie et les utopies*, cité dans HORIUCHI, *op.cit.*, 2002, p.438

Toutefois, les arguments se sont étoffés, et se sont affirmés. On perçoit à travers eux l'émergence des concepts tels que l'abandon du modèle asiatique au profit de l'européen et une figure paternelle impériale qui prendront toute leur ampleur à Meiji.

4. Intégrer Ezo

Suite aux passages de Laxman et de Broughton, aux écrits de Hayashi, d'Ôhara et de Honda, le shogunat décide d'envoyer une nouvelle mission d'investigation shogunale dans le territoire aïnou de l'est ; le 3ème mois de 1798, la mission quitte Edo.

(1) « Itouroup, grand empire japonais » (*Dai Nippon Etorofu* 大日本恵土呂府) - l'expédition de 1798

L'inspecteur Watanabe Tane 渡邊胤, Ôkô.uchi Masatoshi 大河内政寿, l'assistant au préfet aux comptes Mitsuhashi Narikata 三橋成方 prennent la tête de cette mission qui a pour but de se renseigner sur les allers et venues des navires étrangers dans le septentrion[259]. Le responsable de la mission dans la capitale shogunale est le préfet aux comptes Ishikawa Tadafusa 石川忠房 (1750-1832)[260]. Cette mission en territoire aïnou est d'une ampleur inégalée : plus de cent personnes y participent, dont ceux qui sont considérés comme faisant par la suite partie de la fine fleur de l'exploration septentrionale : Tôyama Kagekuni 遠山景久晋[261] (1764-1837), Kondô Jûzô 近藤重蔵 (1771-1829), Mogami Tokunai 最上徳内, Kimura Kenji 木村謙次, et Mutô Kanzô 武藤勘蔵. Arrivé au 5ème mois à Fukuyama, Ôkô.uchi et sa suite se rend jusqu'à Samani, Mitsuhashi et sa suite se rendent à Sôya[262]. Accompagnés d'une vingtaine d'Aïnous d'Akkeshi, Kondô Jûzô, Kimura Kenji et Mogami Tokunai traversent jusqu'à Kounachir, puis Tannemoi en Itouroup, où ils érigent un poteau, sur lequel est inscrit : « Itouroup, grand empire japonais » (*Dai Nippon Etorofu* 大日本恵土宮府)[263]. Etait-ce prévu ? Etait-ce un ordre précis du shogunat ? Connaissaient-ils le sort que va subir le territoire aïnou d'ici peu ? Quoiqu'il en soit, un tel acte est loin d'être anodin, comme nous le confirme David Day.

D'après lui, il matérialise l'avènement du Japon à un stade de société « supplantante » (*supplanting society*). Il définit ce concept de la manière suivante:

[259] Une liste des responsables shogunaux les plus haut-placés participant à la mission peut être consultée dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.447
[260] MANABE Shigetada, *Nichiro kankei-shi 1697-1875* (Histoire des relations nippo-russes 1697-1875), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1978, p.115
[261] Tooyama Kagekuni 遠山景晋 (1764-1837) : Après son exploration d'Ezo en 1798, il est muté à Nagasaki où il s'entretient avec Rezanov en 1805, puis à Ezo en 1807. En 1812, il devient magistrat de Nagasaki, puis magistrat aux comptes en 1819.
[262] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.365
[263] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.115

> The initial movement, or invasion, [that] gives rise to a prolonged process by which the supplanting society tries to make its claim to that land superior to the claim of the pre-existing people as well as being superior to any other society that might think to challenge it[264].
> Un mouvement initial, ou une invasion, qui donne lieu à un processus se prolongeant dans le temps dans lequel la société supplantante établit une souveraineté sur un territoire supérieure à celles des autochtones, ainsi qu'à celles de toute autre société qui pourrait la remettre en question.

Ici « l'autre société » qui pourrait réclamer la souveraineté sur le territoire est bien évidemment la Russie. Ce concept se rapproche de celui de « colonie interne », à l'intérieur de laquelle un centre soumet un territoire périphérique. Dans ce cadre, trois étapes sont nécessaires pour revendiquer une autorité territoriale. Il faut tout d'abord s'en rendre maître *de jure* -c'est-à-dire de manière officielle et visible par d'autres- en plantant un drapeau ou en érigeant une stèle, le tout pouvant être accompagné de la lecture d'une proclamation. Cette prise de possession indique que le territoire en question ne peut plus être considéré comme *terra nullius* (littéralement « terre n'appartenant à personne »). Ensuite, il faut s'en rendre propriétaire *de facto*, en explorant jusqu'aux confins du territoire revendiqué, en nommant les principaux éléments topographiques, puis en développant les ressources naturelles, en peuplant les terres, en établissant villages et villes, ainsi que des voies de communication entre eux, et en défrichant les terres incultes, pour les rendre productives. Cette étape est également cruciale pour revendiquer la possession territoriale. En effet, d'après le philosophe et théoricien John Locke (1632-1704) il faut travailler la terre (par exemple, en pratiquant l'agriculture) de manière à la déclarer comme étant sa propriété légitime. Cette approche agricole était souvent utilisée par les colonialistes français et britanniques comme moyen de nier la propriété des Amérindiens sur le territoire qu'ils occupaient, sur la base qu'ils ne travaillaient pas, et de ce fait ne rendaient pas celui-ci « meilleur ». Conséquemment, un tel territoire était considéré comme étant *res nullius*, « n'appartenant à personne ».

Emmanuel Kant (1724-1804) réfute une telle conception en affirmant que le développement terrien n'est rien de plus qu'un signe extérieur de possession. Pour lui, c'est bien la capacité à défendre un territoire –c'est-à-dire à résister aux tentatives de prise de possession par un autre parti- qui constitue en soi la preuve qu'on en est le propriétaire, indépendamment du défrichage ou de la culture du terrain. Dans tous les cas, il s'agit d'envoyer sur place des hommes dont la tâche et dédiée au défrichage et à l'agriculture, ou à la défense, ou enfin aux deux dans le cas de milices agricoles de soldats-paysans (*tondenhei* 屯田兵).

David Day conclut par le dernier acte nécessaire à une prise de possession *de facto* : le choix de la politique à suivre vis-à-vis des populations autochtones (annihilation, expulsion, assimilation). Cette dernière étape s'accompagne le plus souvent d'une justification morale de la revendication territoriale : prosélytisme, apport de la civilisation à un peuple inculte, développement agricole de terres incultes[265].

[264] DAY David, *Conquest: How societies overwhelm each other* (Conquête, ou Comment des sociétés se supplantent l'un l'autre), New York, Oxford University Press, 2008, p.6
[265] *Ibid.*, p.7-8

La stèle érigée par Kondô et Mogami - et ce avant même la prise de contrôle shogunal direct- marque donc le début d'un long processus d'annexion progressive du septentrion japonais et le premier acte d'expansion territoriale depuis les édits de l'ère Kan.ei. Cet acte replace le Japon dans une optique similaire à l'expansion septentrionale antique, évoquée dans la première partie, et l'éloigne d'une politique d'isolement.

(2) **Une décision pour contrer la bienveillance russe à l'égard des Aïnous**

L'expédition est de retour à Edo le 11ème mois ; elle a confirmé le caractère inculte des autochtones du fait de la politique du fief de Matsumae à leur égard, ainsi que la cruauté des gérants des *basho*, qui explique non seulement la propension des Aïnous de se tourner vers les Russes pour commercer, mais également leur bonne volonté face à l'enseignement de la langue et des coutumes russes, ainsi que leur conversion. La menace la plus immédiate venant des Russes n'apparaît donc pas comme militaire, mais d'ordre diplomatique. En outre, Kondô et consorts apprennent d'un chef aïnou de Kounachir, Ikorikaya, que treize ou quatorze Russes se sont installés sur Ouroup depuis 1792, et qu'ils y ont construit des greniers[266]. Pour le responsable Matsudaira Tadaakira 松平忠明, cet acte matérialise également, la perte de confiance en les pays étrangers (外国江信を失ひ候[267]). Ishikawa Tadafusa est d'avis que ces Russes soient punis de s'être installés en territoire aïnou, l'année même où l'on a transmis les législations shogunales à Laxman et insister sur le départ des Russes des Kouriles méridionales (年も不隔蝦夷地之内江罷越[268]) ; c'est manquer de respect aux Japon (日本を侮候仕方に有之候). La méconnaissance de la géographie russe, et donc de la distance que Laxman doit parcourir pour aller rendre compte de son voyage à l'impératrice, mais également la distance qu'il faudra parcourir dans l'autre sens pour faire parvenir les informations aux confins de l'empire pousse certains membres des autorités shogunales à interpréter ces informations comme des actes de défi de la part des Russes.

Le 11ème mois de 1798, Matsumae Michihiro est assigné à résidence à Edo[269] et la prise de décision d'une gestion shogunale directe du territoire aïnou de l'est actée. Elle est tout d'abord provisoire (*kari jôchi* 仮上知) et doit durer sept ans, sous la responsabilité de Matsudaira Tadakaakira. Le 10ème jour du 12ème mois, il reçoit la réponse shogunale à ses suggestions (*Ezo-chi goyôgakari he aogiwatasare kakitsuke* 蝦夷地御用掛え仰渡被候書付) :

> 蝦夷人教育の議を始風俗を替候儀並交易の趣法迄も存寄に任せ一体開国の御趣意を含み服従いたし候儀第一に可被心得候右御用の儀は深き御趣意にて[270]

[266] FUJITA Satoru, *Kinseikôki seijishi to taigaikankei* (Histoire politique de la fin de l'époque pré-moderne et relations internationales), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 2005, p.36
[267] *Ibid.*, p.37
[268] *Ibid.*, p.38
[269] INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, p.156
[270] MINAMI Tetsuzô, « Meiji ishin mae ni okeru Hokkaidô nôgyô kaihatsu iken to sono hôkô » (Opinions et orientations concernant le développement agricole à Hokkaidô avant la restauration de Meiji), *Hôkei kaironshô*, n°9, avril 1941, p.215

Nous vous confions la tâche de mettre en place une législation concernant l'éducation les Ezo, le changement de leurs coutumes et le commerce, l'objectif premier de cette mission est de les soumettre et d'intégrer leur pays.

L'emploi du mot *kaikoku* employé ici désigne le fait d'ouvrir et de développer une terre, et non de s'ouvrir à l'étranger. Toutefois, par la suite, du fait du temps qui sera nécessaire à ce développement, l'emploi de ce mot est interdit le 20ème jour du 11ème mois de 1799[271]. En outre, le but des principales mesures est clairement exprimé : instaurer une relation de confiance avec les Aïnous.

Cette décision est motivée par plusieurs constatations, résumée par Habuto Masayasu 羽太正養 (1754-1814) dans son *Recueil de grande et lumineuse vertu* (*Kyûmei kôki* 休明光記) de 1807 (ci-après *Recueil*) :

松前小身にて広大の土地、家士を以て制法する事能は（中略）場所引受の姦商どもは、まづ第一におのれおのれが利潤を計り（中略）蝦夷共と交易の時、米・酒・煙草其外の諸品に至るまで、升目を掠め、秤をくるはせ、或は腐れ損したる品を渡しなど、有とあらゆる非義をを行ふにより、蝦夷人共次第に衰微し、松前家の苛政を恨む事すでに年久。[272]
Il est impossible pour un fief aussi petit et un tel nombre de guerriers de maintenir l'ordre sur un territoire aussi vaste […] Les commerçants qui ont pris en charge les *basho* sont malhonnêtes et ne pensent qu'à leurs profits, ils trompent les autochtones lors des transactions commerciales de riz, de saké, de tabac et d'autres marchandises : ils les trompent sur la quantité, sabotent les balances, ou alors ils leur fournissent des denrées périmées. Du fait de tels actes de mauvaise conduite, les Ezo ont subi un déclin progressif ; cela fait des années déjà que la politique despotique du clan Matsumae s'est rendue coupable de tout ceci.

Il poursuit :

蝦夷地は、四方海にして、広大なる島なれば、いづこをさして、堅城砦抔を設くべき謀もあらず、只夷人共を厚く撫育し、悉く国家の仁政にのべふし、衆人一致に心を決し、外国よりいかになづくるとも、敢てかたむかざるやうに教へなすより、施すべき術もなし。もとよりヲロシヤ国は攻戦を好まず、人をなづくるをのみ業とすれば、此術よく整ふ時は、外寇蚕食の道を断切る道理にして、則衆人を以て堅城砦となすの法也。[273] 外寇蚕食の道を断切る道理にして、即ち人を以て堅城となす法也。[274]
Ezo est une grande île, entourée par la mer, et où que l'on regarde, il n'y a aucune stratégie de construction défensive de châteaux, ou de places fortes, il faut éduquer les Aïnous avec compassion, les gouverner avec bienveillance, les unir au peuple, et mettre en place un enseignement qui les fera pencher en notre faveur, au détriment de l'étranger. Dans les premiers temps, la Russie, qui n'apprécie pas la confrontation armée, s'est efforcée de gagner le cœur des hommes, et quand cette technique a porté ses fruits, elle s'est éloignée de la voie du grignotage territorial et de l'invasion, et c'est son peuple qui s'est érigé en rempart. […] Le moyen le plus sage d'arrêter le phagocytage des terres par les pirates étrangers est de construire un rempart humain.

[271] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.450
[272] HABUTO Masayasu, *Kyûmei kôki* (Recueil de grande et lumineuse vertu), cité dans TAKAKURA Shin.ichirô, *Shinpan ainu seisaku shi* (Nouvelle édition de l'Histoire des mesures concernant les Aïnous), Tôkyô, San.ichi shobô, 1972, p.137
[273] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.157
[274] HABUTO Masayasu, *op.cit.*, p.137

Cet extrait met en exergue l'approche non-militarisée mise en place par les Russes, et semble souligner le fait qu'aucune intervention armée n'est nécessaire, si le travail sur les autochtones est bien fait. Ceci leur confère une importance stratégique immense.

Le 16ème jour du premier mois de 1799, la prise de contrôle shogunal direct du territoire aïnou de l'est, s'étendant d'Urakawa jusqu'à la péninsule de Shiretoko, la façade la plus exposée aux incursions russes provenant des Kouriles, est actée et ce territoire retiré au fief de Matsumae, par l'*Ordre de gestion du territoire ezo* (*Ezochi torishimari goyôgakari* 蝦夷地取締御用掛). Cette région devient un territoire shogunal temporaire, administrée par cinq commissaires (*Ezochi torishimari goyô gakari* 蝦夷地取締御用係) : Matsudaira Tadaakira, à la tête du *shoinban* (書院番) -l'organisation des *hatamoto* en matière d'affaires militaires, preuve que cette question est une priorité militaire et défensive-, Habuto Masayasu (mestuke), Ishikawa Tadafusa, Ôkô.uchi et Mitsuhashi, sous l'autorité du *rôjû* Toda Ujinori 戸田氏教 (1756-1806) et du jeune Ancien Tachibana Tanechika 立花種周 (1744-1809)[275]. En tout, soixante-dix administrateurs shogunaux sont envoyés dans le nouveau territoire[276]. Le fief de Nambu a la responsabilité de protéger Nemuro, Kounachir, Itouroup, le fief de Tsugaru Sunahara et Hakodate ; ils doivent également déblayer des routes de communication intérieure[277].

Il y a plusieurs raisons expliquant pourquoi la partie occidentale de Hokkaidô ne fait pas l'objet de mesures similaires à cette époque ; outre le fait que la menace russe vient des Kouriles –et donc de l'est-, elle est liée depuis des siècles, via l'île et Sakhaline, au commerce continental, dit de Santan. Sa prise de contrôle direct pose donc la question de l'intégration de ce commerce au shogunat, contrevenant aux restrictions maritimes. Ceci constitue une contradiction de fait avec la *Notice*, transmise à Laxman ; les Russes étant accusés de contrevenir à celle-ci, les Japonais peuvent difficilement faire de même.

(3) **Gommer le barbare, respecter l'autochtone - les mesures concrètes envers les Aïnous**

S'inspirant des directives shogunales, le 10ème jour du 2ème mois de 1799, les cinq responsables envoient aux *rôjû* une proposition pour une série de mesures complètes (*Ezochi goyô no goshui shihai muke he moushiwatashi no kakitsuke* 蝦夷地御用之御趣意支配向江申渡之書付).

> 今度蝦夷地御用の御趣意は、彼島未開の地に有之、夷人共衣食住の三も不相整、人倫の道も弁へざる儀、不便の次第に付、此御役人被遣、御徳化を及し、教育せられ、漸

[275] INOBE, *op.cit.*, p.156
[276] HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 1 (sur 9), Résumé, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.54
[277] TABATA Hiroshi, « Bakufu no Ezochi keiei (Kansei-Bunsei ki) no shomondai » (Problématiques de la gestion shogunale du territoire ezo pendant les ères Kansei et Bunsei) dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.271

漸日本の風俗に帰し、　厚く服従いたし、万々一外国より懐け候事など有之候とも、心底不動様存込セ候儀[278]

Le territoire ezo est inculte, l'habitat, les vêtements et les habitudes alimentaires des Ezo impropres, et ils ne suivent pas les enseignements vertueux, pour pallier cela, le but de la gestion du territoire ezo est d'envoyer des responsables, leur inculquer les vertus, les éduquer, et les amener progressivement à adopter les coutumes japonaises, de manière à les soumettre, au cas où un pays étranger se montrerait bienveillant à leur égard, ils seraient incorruptibles et acquis à notre cause […]

Retranscrites dans le *Recueil* de Habuto Masayasu, elles s'articulent autour de plusieurs axes : l'éducation et l'enseignement des techniques de pêche et agricoles, la pacification commerciale et la bienveillance. Le but à long terme des mesures prises à l'encontre des Aïnous est d'en faire des sujets (夷狄といへども天下之人情一枚なるゆえ[279]) et de les ouvrir à la civilisation (往々文華の開け候様、可心懸事[280]).

L'axe prioritaire est l'assimilation progressive des Aïnous : l'enseignement de la langue (和語を遣ひ候様申教へ（中略）いろは文字並数の文字抔連々に教込) et des coutumes japonaises (和人之風俗), ainsi que des valeurs confucéennes (人倫之道)[281]. Toutefois, ces enseignements ne sont pas systématisés ou unifiés, de sorte qu'ils dépendent en grande partie de la qualité des contacts nippo-aïnous au sein d'un *basho*. Dans le cas des Aïnous des Kouriles ou en proche contact avec eux, il s'agit d'éradiquer les enseignements russes -dont la religion- ainsi que tout sentiment de sympathie à leur égard (邪宗門にしたがふもの、外国人にしたしむもの、其罪重かるべし。[282]). Par une série de mesures et un enseignement vertueux, il s'agit de pousser les Aïnous à adopter les coutumes japonaises et à être plus profondément soumis (御徳化を及し、教育せられ、漸々日本風俗ニ帰し、厚く服従致し[283]). Ils seront coiffés à la manière *sakayaki* et vêtus à la japonaise (月代を致させ、日本の服をも与え[284]) et il leur sera interdit de porter des tatouages –assimilés au châtiment d'un crime-, et le port de boucles d'oreille –assimilé à une blessure (耳金・入墨等致未[285]). La pratique d'*iomante* leur est également interdite[286]. En d'autres termes, la frontière ethnique, maintenue et mise en scène à grand peine par le fief de Matsumae, est abolie. Le fief de Matsumae laissait de vastes espaces à la diversité culturelle aïnoue dans les secteurs d'activité religieuse et domestique, et leur interdisait d'adopter les traits distinctifs japonais ; le shogunat met en place des mesures d'assimilation gommant la frontière ethnique et interdisant les caractères distinctifs aïnous, il efface les traits distinctifs du barbare. Il s'agit également concrètement de les débarrasser de leurs coutumes barbares –en particulier alimentaires- à travers l'enseignement de l'agriculture l'introduction de techniques agricoles et la subsistance grâce aux végétaux, ils s'habitueront aux lois japonaises (耕作の道を教へ、穀食を以て命をつなぎ候事覚えさせ、漸々国法の風儀に馴れ候様、教育致可事。

[278] KOJIMA Kyôko, *Ainu minzoku shi no kenkyû : Ezo, Ainukan no rekishiteki hen.yô* (Etude de l'histoire du people aïnou : les changements historiques vus par les Aïnous et Ezo), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, p.247
[279] HABUTO Masayasu, *op.cit.*, p.133
[280] KOJIMA Kyôko, *op.cit.*, p.247
[281] IWASAKI Naoko, *Nihon kinsei no Ainu shakai* (La société aïnoue du Japon pré-moderne), Tôkyô, Kôzô shobô, collection « Rekishi kagaku sôsho », 1998, p.227
[282] HABUTO Masayasu, *op.cit.*, p.180
[283] *Ibid.*, p.138
[284] *Ibid.*, p.138
[285] *Ibid.*, p.142
[286] *Ibid.*, p.187

[287]). Il faut noter que l'enseignement agricole sera interrompu en mars 1802, sur ordre shogunal et les Aïnous seront maintenus en dehors de l'effort de défrichage, contrairement à l'époque Meiji[288].

L'amélioration du commerce (*kôeki kaizen*) passe par l'amélioration de la qualité, ainsi que des taux d'échange (de la quantité) (升目・秤目等不満之無、並悪敷品等相渡不聊以不正の節之無[289]), la levée de l'interdiction d'un commerce monétaire, la stabilisation des prix, deux moyens de minimiser les fraudes[290]. Il s'agit de mettre fin aux pratiques commerciales injustes envers les Aïnous, leur fournir de l'équipement piscicole nouveau, et mettre fin au système des gestionnaires contractuels, sans pour autant débaucher les responsables, qui ont de l'expérience dans les contacts avec les Aïnous[291]. Les employés japonais des *basho* demeurent donc, mais leur attitude vis-à-vis des Aïnous doit effectuer un tournant à cent quatre-vingt degrés. Parmi les mesures de bienveillance d'ordre pratique, on trouve également la levée de l'interdiction pour les Aïnous de porter des survêtements de paille (*mino* 蓑), des chapeaux de bambou, et des chaussures[292], mais également l'envoi de matériel médical, des médicaments (夷人共病気之有候はば、所によりて臥具等も与え、薬用其外成可丈手当いたし[293]), mais aussi de médecins –bien qu'au début, ils ne soient que six[294].

Les responsables domaniaux parcourent ensuite les *basho* pour rassembler les Aïnous et leur lire les nouvelles directives, comme au 6ème jour du 6ème mois de 1799 à Tokachi, où l'on annonce que le *basho* est désormais soumis à l'autorité shogunale depuis le 5ème jour du 5ème mois (当場所五月五日より公儀御用地相成[295]).

Au 12ème jour du 8ème mois de 1799, le territoire est étendu jusqu'à Shiriuchi. Mille personnes, des agriculteurs et des pêcheurs, originaires de Hachiôji, sous protection shogunale sont envoyées à Yûrappu et Shiranuka en tant que soldats-paysans. Ceci constitue la première mesure de peuplement de type colonial à Hokkaidô[296]. Le shogunat a dans l'idée d'étendre son autorité jusqu'à Ouroup, île que Mogami a été le premier Japonais à fouler lors de la mission shogunale de 1785-1786. Dans cette optique, le shogunat envoie une mission cartographique sur place, comprenant le cartographe Inô Tadataka 伊能忠敬 (1745-1818) et Mamiya Rinzô 間宮林蔵 (1780-1844), envoyé spécial du shogunat et qui se rendra jusqu'au poste de Deren en 1809. Cette première mission cartographique dans le nord constitue à la fois la première tentative de coucher sur papier l'étendue d'Ezo et les distances séparant les îles, mais également l'une des premières étapes à l'établissement d'une carte complète du

[287] HABUTO Masayasu, *op.cit.*, p.138
[288] GODEFROY Noémi, « Hokkaidô, An Zéro – Changements des rapports de domination et septentrion japonais à la fin du XIXe siècle », *Cipango – Cahiers d'études japonaises*, n°18, 2011, p.105-134 et *L'acculturation des Ainu à l'époque de Meiji*, mémoire de maîtrise sous la direction de MACÉ François, soutenu à l'Institut National des Langues et des Civilisations Orientales (Paris) en 2004, 158p.
[289] HABUTO Masayasu, *op.cit.*, p.138
[290] *Ibid.*, p.150
[291] TABATA Hiroshi, *op.cit.*, p.270
[292] HABUTO Masayasu, *op.cit.*, p.137
[293] *Ibid.*, p.141
[294] *Ibid.*, p.177
[295] *Ibid.*, p.141
[296] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 1, p.54

Japon. En 1801, le shogunat envoie également en mission Kondô Jûzô et l'arpenteur Yamada Ribê 山田鯉兵衛 pour établir le nombre de Russes vivant à Ouroup et leur signifier qu'ils n'ont plus le droit de commercer avec les Japonais ; arrivés sur place au 6ème mois, ils érigent un écriteau « Île éternellement soumise au Grand Japon » (*Tenchô chikyû Nihon zokutô* 天長地久大日本属島)[297]. Suite à cela, les Aïnous d'Itouroup sont interdits en 1803 de se rendre à Ouroup[298]. Kondô fournit matériel et nourriture aux Aïnous, qu'il n'appelle pas Ezo, mais *murakata* 村方 (les chefs *myôshu* 名主), il leur enseigne des techniques, coutumes et langues japonaises, leur donne des noms japonais. Par ailleurs, à Shana 紗那, ils construisent une mairie et un port[299]. Il sera à la tête de la gestion d'Itouroup à partir de 1799 ; il procèdera à l'assimilation des 1118 Aïnous (*shamu furi* シャム振) recensés en 1799[300].

Au 9ème mois de 1799, le clan Matsumae se voit confier un territoire équivalent à cinq mille *koku* en pays de Musashi 武州埼玉郡久喜町, dans le district de Saitama en compensation du territoire de l'est[301]. Pour la première fois, il possède un territoire rizicole. Au 11ème mois de 1799, les *basho* sont abolis, et les *unjôya* deviennent des « lieux de réunion » (*kaijo* 会所). Les effets, y compris économiques, de cette prise de contrôle, se font ressentir très rapidement, en particulier dans les Kouriles. Sur l'île d'Itouroup, où un lieu de réunion est ouvert en 1800[302], la production de saumon salé est quasiment doublée, et passe de 3300 *taba* à 6000 *taba* ; il en va de même pour le saumon séché, de 100 à 200 *taba*, pour l'huile de poisson, de 450 à 870 挺[303].

Le contrôle direct shogunal (*ei jôchi* 永上知) est confirmé le 23ème jour du 2ème mois de 1802, avec la mise en place à l'endroit du poste douanier de Kameda-Hakodate de la préfecture d'Ezo (*Ezochi bugyô* 蝦夷地奉行), qui devient le 11ème jour du 5ème mois la préfecture de Hakodate (*Hakodate bugyô* 箱舘奉行), avec à sa tête Toda Yasunori 戸川安論 et Habuto Masayasu. Ils alternent leurs séjours sur place : l'un des deux est en poste à Edo, l'autre à Hakodate, puis ils permutent. Le rendement du territoire de l'est est estimé à 23 670 *koku*[304]. La famille Matsumae reçoit 3500 *ryô* supplémentaires par an en échange de cette prise de contrôle[305]. Le système des lieux d'entreprise contractuels est aboli et les gestionnaires contractuels employés par le shogunat démis de leurs fonctions, un système de comptoirs de commerce est remis en place (la « gestion directe » *jikisabaki* 直捌), à la tête desquels se trouvent des administrateurs shogunaux, éliminant de ce fait les intermédiaires

[297] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.117
[298] *Ibid.*, p.117
[299] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 1, p.54
[300] KAWAKAMI Jun, « Nichiro kankei no naka no Ainu » (Les Aïnous dans les relations nippo-russes), dans KIKUCHI Isao (éd.), *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.273
[301] YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, p.137
[302] HIRAKAWA Arata, *Kaikoku he no michi* (La route vers l'ouverture), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi », volume 12, 2008, p.67
[303] IWASAKI Naoko, *Nihon kinsei no Ainu shakai* (La société aïnoue du Japon pré-moderne), Tôkyô, Kôzô shobô, collection « Rekishi kagaku sôsho », 1998, p.174
[304] YAMASHITA Masaya, *op.cit.*, p.139
[305] INOBE Shigeo, *op.cit.*, p.157

marchands[306]. Malgré tout, le shogunat se montre finalement hésitant de la marche à suivre vis-à-vis des Aïnous. Le 26ème jour du 3ème mois de 1802, toute mesure d'assimilation est stoppée. L'année suivante, elles sont reprises[307]. En 1803, grâce à la gestion bienveillante de Kondô sur les techniques de pêche, l'île d'Itouroup se développe plus rapidement que n'importe quelle autre partie d'Ezo. Les chefs locaux adoptent des noms japonais (Ruribishi devient Rurisuke, Ikeshitsuruha devient Tsurusuke, Ichangemushi Ichisuke), s'initient aux coutumes japonaises[308] et commencent à parler en japonais[309], marquant le début de l'assimilation des Aïnous. Il est même question de jeunes Aïnous, employés par les responsables shogunaux pour les aider dans leur tâche. Takakura Shin.ichirô mentionne le cas d'Apepana, un jeune Aïnou d'Uenbetsu, remarqué pour ses efforts en matière d'apprentissage des mœurs japonaises par le responsable shogunal de Nemuro, Inoue Shinnosuke 井上辰之助[310].

Bien que ni les mesures d'assimilation, ni le développement agricole ne fassent pas encore l'objet d'une planification généralisée sous l'égide d'une instance administrative qui leur serait consacrée, et bien qu'aucune véritable mesure de peuplement du territoire n'ait encore été mise en place, ces premières mesures sont clairement d'ordre colonial, un nouveau type de rapports avec l'étranger pour le Japon.

[306] EDMONDS Richard Louis, « Northern Frontiers of Qing China and Tokugawa Japan » (Frontières septentrionales de la Chine des Qing et du Japon des Tokugawa), *Research Paper n°213*, Chicago, Department of Geography, University of Chicago Press, 1985, p.97
[307] HOKKAIDÔ (éd.), *op.cit.*, volume 2, p.452
[308] MANABE Shigetada, *op.cit.*, p.116
[309] TAKAKURA Shin.ichirô, *Shinpan ainu seisaku shi* (Nouvelle édition de l'Histoire des mesures concernant les Aïnous), Tôkyô, San.ichi shobô, 1972, p.172-173
[310] *Ibid.*, p.172-173

Au tournant du 19ème siècle, le shogunat est passé outre aux édits de l'ère Kan.ei en acceptant le retour des naufragés japonais de Russie, il a étendu son territoire au nord, et mis en place des mesures en vue de l'intégration d'une population étrangère en son sein. Il a pris ces décisions sans précédent face à la présence russe dans les Kouriles, et de manière à anticiper de possibles tensions territoriales régionales. En outre, face à l'éventualité d'un autre évènement inédit – l'arrivée à Nagasaki d'un bateau russe muni d'une autorisation shogunale-, les courants de pensée préexistants parmi les lettrés vont se durcir et se développer quant au rejet ou au contraire la mise en place de contacts avec l'étranger. Loin de remettre en cause le prisme hiérarchique des rapports avec l'étranger du Japon, les théories du « rejet du barbare étranger » (*jô.i* 攘夷) et de l' « ouverture du pays » (*kaikoku* 開国) semblent se substituer à celle de l'ouverture sélective, matérialisée par la politique dite du *sakoku*, tout en s'insérant dans la suite logique de l'évolution des rapports avec l'étranger que nous avons pu mettre en lumière en nous penchant sur l'exemple septentrional. Celui-ci nous permet de montrer que les deux siècles et demi d'ouverture sélective et d'isolement partiel n'ont pas figé ces rapports, bien au contraire et qu'ils ont suivi une progression logique.

Dans un premier temps, l'influence culturelle du référentiel sino-centré dichotomique dans lequel un centre porteur de civilisation est opposé à des périphéries incultes confère à l'expansion japonaise dans le nord de l'île de Honshû l'image d'une mission pacificatrice et civilisatrice envers une marge peuplée de barbares à soumettre. Pour les gouvernants et chefs de guerre japonais, véhiculer une telle vision se révèle d'autant plus crucial que les frontières ethniques et territoriales entre les Emishi et les Japonais ne sont pas clairement définies. Le début du Moyen-âge marque l'intégration du nord de Honshû, la soumission des Emishi et l'avènement à la tête du Japon d'un « généralissime chargé de la soumission des barbares » (*sei.i taishôgun* 征夷大将軍), incarnant l'importance de cette mission pour le pays. La frontière du territoire soumis au shogun atteint le détroit de Tsugaru vers le 11ème siècle ; celui-ci en vient à matérialiser une ligne-frontière d'ordre ethnique. Au-delà de cette dernière, sur l'île d'Ezogashima, le degré de barbarie des habitants est défini par des codes fixes : une forte pilosité, un aspect hirsute, des vêtements en fibres naturelles non-traitées dont le pan gauche recouvre le droit, un sabir incompréhensible, une promiscuité au sein d'un habitat comparé à des tanières ou des nids, la consommation de viande animale, une absence de pratique de l'agriculture, des capacités de déplacement et de maîtrise de l'environnement comparables à celles de la faune locale, ou encore le port de tatouages. Le groupe méridional des Wataritô – en contact avec le Japon dans le cadre d'échanges commerciaux- est plus proche des Japonais, mais plus on pénètre au nord de l'île, plus le peuple est considéré comme barbare. Les Hinomoto et les Karako sont comparés à des animaux, et parmi eux ceux qui se rendent à l'étranger sont même considérés comme des démons à l'aspect changeant. La figure du barbare se situe donc à la limite – voire à l'extérieur – du monde humain ; son degré de barbarie est proportionnel à sa distance par rapport au centre civilisé et mesurable grâce à la présence ou non de marqueurs visuels et matériels fixes, auxquels s'opposent les marqueurs de civilisation des trois royaumes (*sangoku* 三国) - le Japon (*wagachô* 我が朝 ou *honchô* 本朝), le monde sinisé (*Shintan* 震旦 ou *Kara* 唐), et l'Inde (*Tenjiku* 天竺) – sous la forme des apports culturels du monde chinois et du bouddhisme (interdits liés à la consommation de viande, association du tatouage au crime, et pratique de l'agriculture, entre autres). Notons qu'en outre, certaines de ces pratiques culturelles propres aux populations d'Ezo, du sud de

Sakhaline et des Kouriles se fixent à partir du 13ème siècle pour marquer une frontière ethnique avec les peuples d'Okhotsk -en particulier nivkhes et mongoles- avec qui elles sont en contact et parfois en conflit ; la culture aïnoue est née.

Ce sont les contacts avec ces peuples d'Okhotsk que rendent possibles les échanges avec le continent, permettant aux Aïnous de se procurer des objets de prestige aux yeux des élites japonaises – plumes d'aigle et de faucon, brocart, perles, peaux de loutre de mer- et d'endosser ainsi le rôle de véritables intermédiaires commerciaux. Le contrôle des ports du nord attise d'ailleurs des conflits entre les différents clans (Abe, Kiyohara, Fujiwara, Minamoto, Andô) ; suite à leur apaisement, à partir de la fin du 11ème siècle, on assiste à la mise en place d'un habitat japonais permanent à l'extrême sud de l'île, protégé des barbares par douze places fortes. L'augmentation de la population japonaise sur l'île et les tensions commerciales nippo-aïnoues à la fin du 15ème et au début du 16ème siècle se soldent finalement par des conflits. Ceux que les Japonais appellent les Ezo sont toujours considérés comme des barbares, mais ils se révèlent des adversaires organisés et efficaces. Par ailleurs, à cette époque, les Ezo deviennent des « barbares parmi les barbares », suite à la rencontre des Japonais avec des ressortissants de pays européens. Le Japon découvre l'étendue d'un monde qui compte une myriade de pays (*bankoku* 万国), ainsi qu'une myriade de peuples, parmi lesquels il s'agit de trouver sa place. Le Japon remplace peu à peu la Chine en tant que centre d'où rayonne la civilisation à l'intérieur d'un « paradigme dichotomique du civilisé et du barbare centré autour du Japon » (*nihon gata ka.i chitsujo* 日本型華夷秩序). Dans ce contexte de découverte, l'île d'Ezo devient une énigme cartographique, ainsi qu'un potentiel Eldorado pour les Occidentaux ; pour les chefs de guerre ambitieux du Japon de l'époque « des provinces en guerre » de la fin du 16ème siècle, elle devient un territoire stratégique, pont entre le pays et le continent.

Lors de l'arrivée au pouvoir des Tokugawa, la présence japonaise sur la péninsule d'Oshima est institutionnalisée, donnant ainsi naissance au fief de Matsumae. Défini par le shogun, son rôle est de superviser le commerce avec les Aïnous. Un système de double-dépendance s'instaure alors : le fief dépend des Aïnous pour légitimer son existence et survivre économiquement, ces derniers dépendent en retour de lui pour survivre matériellement, et les chefs aïnous pour justifier leur statut au sein des communautés. En outre, les barbares d'Ezo ne sont plus des êtres à peine humains, porteurs de souillure et arriérés, peuplant des marges périphériques contigües qu'il faut mater, ils deviennent des intermédiaires commerciaux indispensables dont la domination est un enjeu domanial crucial. Au milieu du 17ème siècle, le conflit de Shakush'ain rend d'autant plus nécessaire le maintien d'une ligne-frontière territoriale et ethnique ferme dans le sud d'Ezo, ainsi que le renforcement de l'autorité de Matsumae sur ses voisins. Dans cette optique, ce nouveau statut de « barbare apprivoisé » est mis en scène, son altérité physique et culturelle exacerbée et maintenue par le fief, qui interdit aux Aïnous de s'initier à la langue et aux coutumes japonaises. Il utilise la figure du barbare à des fins de domination locale -tout en adoptant certains de ses codes (le port du brocart) comme manière de se démarquer à son tour du reste du pays. Parallèlement, la politique de non-défrichage de l'île accentue l'ascendant commercial japonais sur les Aïnous, tout en renforçant le statut unique du fief au sein du Japon. Ce statut d'intermédiaire commercial est d'autant plus enviable qu'au début du 17ème siècle, le Japon adopte une politique d' « ouverture sélective », matérialisant ainsi le

« paradigme dichotomique du civilisé et du barbare centré autour du Japon » évoqué précédemment. Il se trouve dorénavant au centre d'un système où gravitent des périphéries soumises ou tributaires –ou considérées comme telles- et au-delà duquel existent des pays bénéficiant ou non de contacts avec lui. A l'intérieur de ce système, le fief de Matsumae devient la porte nord (*kita no kuchi* 北の口) du Japon et Ezo renforce sa position de plaque tournante commerciale.

La fermeture partielle japonaise et ses conséquences pratiques (limitation de la taille des navires commerciaux, des importations de denrées alimentaires, difficultés financières shogunales qui en découlent) motivent une première vague de lettrés -à l'instar de Satô Nobukage 佐藤信景, Namikawa Tenmin 並河天民, Ara.i Hakuseki 新井白石 et Sakakura Genjirô 坂倉源次郎- à remettre en question la gestion domaniale d'Ezo ainsi que la politique de non-défrichage de son territoire. Les premiers traités d'ouverture (*kaitaku-ron* 開拓論) n'ont pas pour but une ouverture au monde, mais se veulent au contraire un soutien à la politique shogunale d'isolement partiel en vigueur. Le fief de Matsumae de son côté a tout intérêt à éviter un tel développement, qui le priverait de sa raison d'être. Cependant, des dépenses domaniales toujours plus nombreuses ainsi qu'une demande intérieure grandissante en produits locaux –en particulier en farine de hareng- l'obligent à modifier sa politique en confiant la production et sa supervision à des maisons marchandes spécialisées. Les Ezo en viennent à cumuler les rôles de faire-valoir domanial et celui de main d'œuvre locale dans le cadre de relations proto-capitalistes dans les *basho*.

L'avènement d'un nouveau protagoniste régional – la Russie- à la fin du 18ème siècle pousse les « spécialistes des études hollandaises » (*rangakusha* 蘭学者), mais aussi certains lettrés gravitant autour d'eux à se renseigner sur le nouvel arrivant. Deux écrits-phares sont rédigés dans ce contexte : le *Panorama illustré des trois Royaumes* (*Sankoku tsûran zusetsu* 三国通覧図説) de Hayashi Shihei 林子平 et les *Réflexions sur les rumeurs concernant la Russie* (*Akaezo fûsetsu kô* 赤蝦夷風説考) de Kudô Heisuke 工藤平助. A partir de 1783, les vagues de famine dans le nord de Honshû ainsi que la politique shogunale de Tanuma Okitsugu 田沼意次, axée sur la recherche du profit et donc relativement ouverte aux idées nouvelles allant dans ce sens, relancent les débats relatifs au changement de gestion septentrionale. Renforcés par la présence russe puis par les soulèvements aïnous dans le nord-est, ces débats donnent naissance à de nouveaux questionnements concernant la nécessité de mettre en place une défense maritime adéquate (*kaibô-ron* 海防論), d'une part, et une possible ouverture commerciale avec ces nouveaux voisins (*kaikoku-ron* 開国論), d'autre part. Dans le premier cas, l'opinion des lettrés oscille entre un immobilisme volontaire assumé – le « combat du barbare par le barbare » (théorie du non-défrichage pare-feu des frères Naka.i, Chikuzan et Riken 中井竹山・中井履軒)- et la nécessité de s'inspirer des techniques militaires des menaces occidentales, mieux adaptées à l'insularité japonaise, au détriment de la stratégie militaire continentale de la menace chinoise. Cette dernière volonté est doublée du souci de mettre en place « un pays prospère et une armée forte » (*fukoku kyôhei* 富国強兵). Dans le second cas, l'ouverture commerciale prônée par Honda Toshiaki 本多利明 s'oppose aux édits de restrictions maritimes de l'ère Kan.ei, ainsi qu'à la politique de Matsudaira Sadanobu 松平定信. Parallèlement, une opposition naît entre un fief soucieux de maintenir son assise régionale, minimisant de ce fait la présence russe et les risques qu'elle implique, et un gouvernement central à qui échoit la responsabilité du bien-être de ses sujets ainsi que la défense territoriale,

et qui souhaite parer à toute éventualité. En filigrane, on assiste à l'émergence de l'idée d'un Japon en tant qu'État -et non simple conglomérat de fiefs aux buts différents- où vit une population unie qui doit être nourrie et protégée par un gouvernement central éclairé (*keiseisaimin* 経世済民), et qui en ce sens doit s'éloigner des codes des modèles chinois dont il s'inspire depuis plus d'un millénaire au profit des nouveaux modèles occidentaux qui se présentent à lui. Malgré tout, en cette fin de 18ème siècle, il n'est pour l'instant nulle part question de questions relatives au droit des gouvernants à gouverner, toutefois on trouve dans ces traités sur Ezo des expressions-clés, maintes fois reprises jusqu'à l'ère Meiji et même parfois au-delà : « loi ancestrale » (*sohô* 祖法) et « loi du Japon » (*waga kokuhô* 我国法 ou *gokokuhô* 御国法) chez Matsudaira Sadanobu, « un pays prospère et une armée forte » (*fukoku kyôhei* 富国強兵) chez Hayashi Shihei et Ôhara Sakingo, « finances du Japon » (*kokuyô* 日本の國用) et « bénéfices du Japon » (*kokueki* 国益) chez Kudô Heisuke, « verrou de la porte nord » (*Kita sayaku* 北鎖鑰) chez Ôhara Sakingo, « production d'un pays » (*kokusan* 国産), « devoir envers le pays » (*kokumu* 国務), « protection du pays » (*kokka shugo* 國家守護), « grand Japon » (*dai Nippon* 大日本), « grand empire du Japon » (*Dai Nippon teikoku* 大日本帝國), « colonie » (*kaigyô* 開業) chez Honda Toshiaki.

L'île d'Ezo devient un territoire stratégique, ses habitants de possibles instruments de domination septentrionale, et le fief devient le gardien du verrou nord (*sayaku* 鎖鑰) contre les Russes, et avec les Aïnous. En 1792, l'arrivée de Laxman à Nemuro et sa demande d'ouverture de relations commerciales russes brisent l'illusion d'imperméabilité de la politique d' « ouverture sélective » et démontrent la nécessité de statuer une bonne fois pour toutes sur le territoire aïnou. Cette dernière est renforcée par le retour à cette occasion des naufragés japonais ramenés par Laxman, qui incarnent la caducité des édits de l'ère Kan.ei, ainsi que la connaissance russe du Japon et de sa langue, qui souligne d'autant l'étendue de la méconnaissance japonaise de la Russie. Ce face-à-face inédit fait basculer le Japon dans la modernité[311]. La perspective du retour des Russes, repartis munis d'une autorisation pour se rendre à Nagasaki, inquiète : l'immobilisme n'est plus envisageable. Cette politique est d'ailleurs de nouveau mise à mal par les passages de Broughton en 1795 et 1797, et la révélation par Ôhara Sakingo 大原左金吾 de l'incompétence domaniale de Matsumae face à ces évènements. En 1799, le shogunat décide de prendre le contrôle de la partie orientale de l'île d'Ezo, façade la plus exposée aux menaces étrangères ; le fief est démis de sa gestion de l'île et des mesures de bienveillance et d'assimilation envers les Aïnous sont mises en place. La figure du barbare est gommée, l'autochtone devient l'objet de bienveillance, d'éducation et d'intégration, pour se protéger d'une menace plus grande encore. Elle n'est désormais plus représentée par une frange barbare inculte, une société sans État aux mœurs impropres et aux techniques arriérées, mais bien par de nouveaux barbares, sujets d'un empire puissant et vaste, bénéficiant de nombreuses avancées technologiques, et contre lequel il faut se prémunir, en le rejetant ou en l'imitant, ou en alliant ces deux politiques. Les barbares d'hier –les Aïnous- deviennent des remparts, voire des alliés, pour se protéger contre les barbares d'aujourd'hui, ennemis de demain. Le statut d'Ezo n'est plus celui d'antimonde, ou de territoire inculte et vide, mais celui de terre qu'il faut développer et protéger.

[311] Pour reprendre les termes d'Annick HORIUCHI dans « Le Japon et la Russie au tournant du 19ème siècle : les répercussions d'une rencontre manquée », dans COUTO Dejanirah et LACHAUD François, *Empires éloignés, l'Europe et le Japon (XVIe –XIXe siècle)*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient, collection « Etudes thématiques », 2010, p.171

L'étude de l'évolution des rapports de domination dans le septentrion nous permet donc d'affirmer que la vision dichotomique et hiérarchisée du barbare n'a pas disparu du prisme japonais des relations avec l'étranger, mais que la figure de ce barbare a évolué, effectuant un glissement temporel, géographique et technique. Si le barbare rôde toujours aux frontières septentrionales japonaises, ni lui, ni elles, ne sont les mêmes au début et à la fin du 18ème siècle et ce n'est désormais plus sa pilosité qui inquiète, ce sont ses canons.

La mise en place de cette gestion shogunale directe marque un tournant dans les relations nippo-aïnoues, mais également dans la vision japonaise des relations avec l'étranger. La voie diplomatique est préférée à la voie militaire, les moyens déployés par les Russes lors de leur expansion à la dissimilation d'inspiration chinoise. Loin des considérations économiques de Satô Nobukage, Sakakura Genjirô, de la volonté de dissimilation d'Ara.i, des demandes de laisser l'île en l'état de Naka.i Riken, des conceptions militaristes de Hayashi ou d'Ôhara, le shogunat se rapproche des visions de Namikawa Tenmin, de Yoshio Kôgyû, de Mogami Tokunai et de Honda Toshiaki. La grandeur et la sécurité du Japon passe par l'intégration et l'éducation des Aïnous.

Sans contrevenir frontalement aux édits de l'ère Kan.ei, quelques années après les contacts avec les Russes ou les Anglais de passage et le rapatriement des naufragés japonais, l'expansion du territoire shogunal sur des terres étrangères –et a fortiori occupées par une population étrangère - parachève de fissurer le *sakoku*, qui semble céder sous la pression conjointe des lettrés et des étrangers. Au moment même où la politique d'ouverture sélective, conceptualisée par Engelbert Kaempfer, fait son apparition dans la langue japonaise sous le terme de *sakoku*, façonné par Shizuki Tadao 志筑忠雄 en 1801, cette décision shogunale démontre la prise de conscience parmi les élites gouvernantes de l'anachronisme des édits de l'ère Kan.ei et matérialise le premier acte d'expansion territoriale depuis la mise en place de la politique d' « ouverture sélective », mais elle constitue également un premier pas vers la mise en place d'une véritable politique coloniale dans le septentrion, à qui il ne manque qu'un plan généralisé de peuplement et la mise en place d'une politique ferme, cohérente et généralisée visant la question indigène.

Cette première étape de transition vers des rapports avec l'étranger nouveaux a pour origine un engagement grandissant des lettrés dans les décisions concernant les relations avec l'étranger dans le septentrion japonais. Elle matérialise une sorte de transvaluation éthique[312] qui a transféré la vertu de la protection du peuple contre le prosélytisme chrétien et du protectionnisme commercial (permis par l' « ouverture sélective » et le *sakoku* 鎖国), à une protection du peuple contre la famine et contre les agressions extérieures. Ces responsabilités sont à la charge du shogun, qui réendosse en ce début de 19ème siècle son rôle de protecteur du Japon contre les barbares, et elles peuvent désormais être anticipées par des politiques de colonisation (*kaigyô* 開業), d'ouverture (*kaikoku* 開国) ou de rejet (*jô.i* 攘夷). Plus d'un demi-siècle avant l'arrivée de Perry, la question de la gestion septentrionale et des rapports avec l'étranger a participé à la naissance des factions qui s'opposeront jusqu'à l'ère Meiji. Comme le souligne Richard Louis Edmonds, des changements dans le système administratif qui régit

[312] Nous reprenons ici le terme proposé par TOTMAN Conrad, « From *sakoku* to *Kaikoku* : the Transformation of Foreign-Policy Attitudes, 1853-1868 » (Du *sakoku* au *Kaikoku* : la transformation de la politique étrangère, 1853-1868), *Monumenta Nipponica*, volume 35, n°1, printemps 1980, p.6

les frontières présagent souvent des changements politiques nationaux d'envergure[313], l'avenir lui donnera raison.

[313] EDMONDS Richard Louis, « Northern Frontiers of Qing China and Tokugawa Japan » (Frontières septentrionales de la Chine des Qing et du Japon des Tokugawa), *Research Paper n°213*, Chicago, Department of Geography, University of Chicago Press, 1985, p.4

VII. BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX, ATLAS ET DICTIONNAIRES

EDITIONS ATLAS (éds.), *Le Grand Atlas du Monde*, Paris, Editions Atlas, 1999, 232 p.

ORTOLLAN Didier et PIRAT Jean-Pierre, *Atlas géopolitique des espaces maritimes – Frontières, énergies, pêche et environnement*, Paris, Editions Technip, 2008, 277 p.

HISTOIRE – OUVRAGES GÉNÉRAUX ET THÉORIQUES

BAYLY Christopher, *La Naissance du Monde moderne (1780-1914)*, Paris, Editions de l'Atelier avec le concours du Monde Diplomatique et du Centre National du Livre, collection « L'Atelier en Poche », 2007, 862 p.

BRAUDEL Fernand, *La dynamique du capitalisme*, Paris, Flammarion, collection « Champs », 2000, 121 p.

CLASTRES Pierre, *La Société contre l'État. Recherches d'anthropologie politique*, Paris, éditions de Minuit, 1974, 186p.

DAY David, *Conquest: How societies overwhelm each other* (Conquête, ou Comment des sociétés se supplantent l'un l'autre), New York, Oxford University Press, 2008, 288p.

DENIS Vincent, « Administrer l'identité : le premier âge des papiers d'identité en France (18ème siècle-milieu 19ème siècle) », *Labyrinthe*, n°5, 2000, p.25-42

GILPIN Robert, *War and change in World Politics* (Guerres et changements dans la politique), New York, 1981, 288p.

POUCHEPADASS Jacques, « Les *Subaltern Studies* ou la critique coloniale de la modernité », *L'Homme*, n°156, octobre-décembre 2000, p.161-186

SMITH Anthony, *National Identity*, London, Penguin books, 1991, 226p.

VAN DAMME Stéphane, « Comprendre les *Cultural Studies* : une approche d'histoire des avoirs », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2004-2005, n°51-4 bis, p.48-58

VEYNE Paul, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes?*, Paris, Seuil, collection « Points Essais », 1983, 169 p.

WALLERSTEIN Immanuel, *Comprendre le monde - Introduction à l'analyse des systèmes-monde*, Paris, La Découverte, collection « Grands repères », 2006, 173p.

HISTOIRE DU JAPON

ADACHI Gentarô, *Mugen ibun chinsetsu – Wakokuden monogatari* (Histoires rares, inouïes et fantastiques : le récit du Wakokuden), Tôkyô, Bungeisha, 2002, 274p.
足立玄太郎　『夢幻異聞珍説―和国伝物語』　文芸社

BOLITHO Harold, *Treasures Among Men : the Fudai Daimyo in Tokugawa Japan* (Des Trésors parmi les hommes : les fudai daimyô dans le Japon des Tokugawa), New Haven, Yale University Press, 1974, 278p.

BOTSMAN Dani, « Punishment and Power in the Tokugawa Period » (Pouvoir et châtiment pendant l'époque Tokugawa), *East Asian History*, volume 2, n°3, juin 1992, p.1-32

BROWN Philip C., *Central Authority and Local Autonomy in the Formation of Early modern Japan : The Case of Kaga Domain* (Autorité centrale et autonomie locale dans la formation du Japon moderne antérieur : l'Exemple du fief de Kaga), Stanford, Stanford University Press, 1993, 312p.

CULLEN L.M., *A History of Japan, 1582-1941: Internal and External Worlds* (Une histoire du Japon (1582-1941): Mondes intérieurs et extérieurs), Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 357p.

DEBARY William Theodore, KEENE Donald, TANABE George et VARLEY Paul (dirs.), *Sources of Japanese tradition – 1600 to 1868* (Sources de la tradition japonaise), volume 2 (sur 2), New York, Columbia University Press, 2006 (3ème édition), 619p.

FUJITA Satoru, *Kinseikôki seijishi to taigaikankei* (Histoire politique de la fin de l'époque moderne et relations internationales), Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, Tôkyô, 2005, 323p.
藤田覚　『近世後期政治史と対外関係』　東京大学出版

HALL John Whitney (éd.), *The Cambridge History of Japan – Early modern Japan* (L'histoire du Japon de Cambridge – Le début du Japon moderne), New York, Cambridge University Press, Volume 4, 6 volumes, 1991, 976p.

Id., « The *bakuhan* system » (Le système du *bakuhan)*, dans JANSEN Marius B. (éd.), *Warrior rule in Japan* (Le règne des guerriers au Japon), Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p.147-201

HANIHARA Kazurô, « Dual Structure Model for the Population History of the Japanese », *Japan Review 2*, 1991, p.1-33

HÉRAIL Francine, *Histoire du Japon, des origines à la fin de Meiji*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1986, 462p.

Id., *Eléments de bibliographie japonaise*, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1986, 334p.

Id. (dir.), *Histoire du Japon*, Lyon, Horvath, collection « Histoire des Nations », 1990, 631p.

HOWELL David L., « Territoriality and Collective Identity in Tokugawa Japan » (La territorialité et l'identité collective dans le Japon des Tokugawa), *Daeadalus*, volume 127, n°3, été 1998, p.105-132

Id., *Geographies of Identity in Nineteenth century Japan* (Géographies des identités dans le Japon du 19ème siècle), Berkeley, University of California Press, 2005, 261 p.

HUDSON Mark J., *Ruins of identity : Ethnogenesis in the Japanese Islands* (Vestiges d'identité : Ethnogenèse dans les îles japonaises), Honolulu, University of Hawai'i Press, 2000, 352 p.

INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, 546p.
井野辺茂雄　『維新前史の研究』　中文館書店

JANSEN Marius B. (éd.), *Warrior rule in Japan* (Le règne des guerriers au Japon), Cambridge, Cambridge University Press, 1995, 280p.

Id., *The Making of Modern Japan* (La construction du Japon moderne), Cambridge, Belknap Press pour Harvard University Press, 2002, 936p.

MAC CORMACK Noah, « *Buraku* emigration in the Meiji era – Other ways to become Japanese » (L'émigration *buraku* durant l'époque de Meiji – une autre manière de devenir Japonais), *East Asian History*, n°23, juin 2002, p.87-108

MACÉ François et MACÉ Mieko, *Le Japon d'Edo*, Clamecy, Belles Lettres, collection « Guides des Belles Lettres des Civilisations », 2006, 2009 (réédition), 319p.

MACÉ Mieko, *Médecins et médecine dans l'histoire du Japon*, Paris, Les Belles Lettres, 2013, 309p.

NINOMIYA Hiroyuki, « L'époque moderne », dans HERAIL Francine (dir.), *Histoire du Japon*, Lyon, Horvath, collection « Histoire des Nations », 1990, p.301-424

OOMS Herman, *Tokugawa Ideology : Early Constructs, 1570-1680*, Princeton, Princeton University Press, 1985, 349p.

Id., *Tokugawa Village Practice* (Pratiques villageoises du Japon des Tokugawa), Berkeley, University of California Press, 1995, 425p.

PELLETIER Philippe, *La Japonésie. Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, Paris, CNRS éditions, collection « Espaces et milieux », 1998, 400p.

PONS Philippe, *Misère et crime au Japon du XVIIe siècle à nos jours*, Paris, Gallimard, collection « Bibliothèque des sciences humaines », 1999, 551 p.

RAVINA Marc, « State building and political economy in early-modern Japan » (La construction étatique et l'économie politique dans le Japon moderne), *The Journal of Asian Studies*, Volume 54, n°4, novembre 1995, p.997-1022

SAMSON George, *A History of Japan: 1615-1867* (Une Histoire du Japon), Stanford, Stanford University Press, 1963, 272p.

SOUYRI Pierre-François, *Histoire du Japon : le Monde à l'Envers, la Dynamique de la société médiévale*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1999, 321p.

TANAKA Masashi *et al.*, « Mitochondrial Genome Variation in Eastern Asia and the Peopling of Japan » (Variation dans le génome mitochondrial en Asie de l'est et le peuplement du Japon), *Genome Research*, n°14, 2004, p.1832–1850

TOTMAN Conrad, « Ethnicity in the Meiji Restoration : an interpretive essay » (Le rôle de l'ethnicité japonaise dans la Restauration de Meiji : un essai interprétatif), *Monumenta Nipponica*, Volume 37, n°3, automne 1982, p.269-287

YAMAMURA Kozo, « Toward a reexamination of the economy of Tokugawa Japan 1600-1867 » (Vers un réexamen de l'économie dans le Japon des Tokugawa), *The Journal of Economic History*, Volume 33, n°3, Septembre 1973, p.509-546

WAKITA Osamu, « The Kokudaka System : A device for unification » (Le système du kokudaka : un Moyen de l'unification), *Journal of Japanese Studies*, volume 1, n°2, printemps 1975, p.297-320

HISTOIRE DE HOKKAIDÔ

Sources secondaires

ASAKURA Yûko, *Hoppô shi to kinsei shakai* (L'histoire des régions septentrionales et la société pré-moderne), Tôkyô, Seibundô, 1999, 325 p.
浅倉有子　『北方史と近世社会』　清文堂

BERQUE Augustin, « La Chaîne culturelle d'une colonisation : les paysans à Hokkaidô », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, année 1974, volume 29, numéro 6, p.1425-1449

Id., La Rizière et la Banquise : Colonisation et changement culturel à Hokkaidô, Paris, Presses Orientalistes de France (POF), 1980, 272 p.

EMORI Susumu (éd.), *Shinpen monogatari hanshi* (Nouvelle histoire domaniale), Volume 1 « Les fiefs de Hokkaidô et du Tôhoku », Shin jinbutsu ôraisha, 1975, 414p.
榎森進（編）『新編物語藩史』　〔北海道・東北諸藩〕　新人物往来社

Id., « Ezochi wo meguru hoppô no kôryû » (Les échanges dans les régions septentrionales autour du territoire Ezo), dans MARUYAMA Yôsei (éd.), *Nihon no kinsei: jôhô to kôtsû* (L'époque moderne japonaise : informations et trafic), Tôkyô, Chûô kôronsha, volume 6, 1992, 462p.
同上　「蝦夷地をめぐる北方の交流」　丸山雍成　『日本の近世－情報と交通』　中央公論

Id., *Hokkaidô kinseishi no kenkyû* (Etude de l'histoire pré-moderne de Hokkaidô), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1997, 521p.
同上　『北海道近世史の研究』　北海道出版企画センター

EMORI Susumu (éd.), *Kaitei zôho Hokkaidô kinseishi no kenkyû* (Etude révisée et augmentée de l'histoire de Hokkaidô à l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1997, 521p.
同上（編）『改訂増補北海道近世史の研究』　北海道出版企画センター

ENOMOTO Morie et KIMI Nobuhito, *Hokkaidô no rekishi* (Histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Kenshi shirîzu », 1970, 237p.
榎本守恵み・君尹彦　『北海道の歴史』　山川出版社　〈県史シリーズ〉

FUJITA Satoru, « Ezo-chi daiichiji jôchi no seiji katei » (Le processus politique menant à la prise de contrôle shogunal direct du territoire des Ezo), dans TANAKA Takeo (éd.), *Nihon zenkindai no kokka to taigai kankei*, Tôkyô, Yoshikawa Kôbunkan, 1987, 679-681p.
藤田覚編　「蝦夷地第一次の政治過程」田中健夫（編）　『日本前近代の国家と対外関係』　吉川弘文館

FRIDAY Karl F., « Pushing Beyond the Pale: The Yamato Conquest of the Emishi and Northern Japan » (La Conquête des Emishi et du septentrion japonais), *Journal of Japanese Studies*, Volume 23 (1), Hiver 1997, p.1-24

GODEFROY Noémi, « Hokkaidô, An Zéro – Changements des rapports de domination et septentrion japonais à la fin du XIXe siècle », *Cipango – Cahiers d'études japonaises*, n°18, 2011, p.105-134

HAMADA Ryûji, *Kaitaku : Hokkaidô no rekishi* (Défrichement : L'histoire de Hokkaidô), Tôkyô, Mainichi shinbunsha, 1974, p.245
浜田琉司　『開拓使　北海道の歴史』　毎日新聞社

HARRISON John A., « Notes on the discovery of Yezo » (Notes sur la Découverte de Yezo), *Annals of the Association of American Geographers*, Volume 40, n° 3, septembre 1950, p.254-266

Id., *Japan's Northern Frontier: A Preliminary Study in Colonization and Expansion with Special Reference to the Relations of Japan and Russia*, Gainesville, University of Florida Press, 1953, 202p.

HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 1 (sur 9), Résumé, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), 367p.
北海道（編）　『新北海道史』　第一巻　概説

HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 2 (sur 9), Explication générale 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), 902p.
北海道（編）　『新北海道史』　第二巻　通説一

HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), 1426 p.
北海道（編）　『新北海道史』　第七巻　資料一

HOKKAIDÔ CHÔ (éd.), *Shinsen Hokkaidô shi* (Nouvelle histoire de Hokkaidô), 7 volumes, Tôkyô, 1937, 886p.
北海道庁（編）『新撰北海道史』

HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, 346p.
北海道・東北史研究会（編）『北からの日本史』　三省堂

IRISH Ann B., *Hokkaidô : a History of Ethnic Transition and Development on Japan's Northern Island* (Hokkaidô : l'Histoire d'une transition ethnique et de développement dans l'île septentrionale japonaise), Jefferson (Caroline du Nord), McFarland, 2009, 370p.

IRUMADA Nobuo, KOBAYASHI Masato, SAITÔ Toshio (dirs.), *Kita no naikai sekai – Kita ôshû, Ezogashima to chi.iki shoshûdan* (Le Monde des mers intérieures du nord – L'Ôshû septentrional, l'île d'Ezo et les peuples de ces régions), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000 (2ème édition), 224p.
入間田宣夫・小林真人・斉藤利夫（編）　『北の内海世界―北奥州、蝦夷ヶ島と地域諸集団』　山川出版社

IRUMADA Nobuo, « Nukanobu, He.i, Ezogashima no kaiminshûdan to shodaimyô » (Les populations maritimes de Sato-gun, He.i, Ezogashima et les seigneurs), dans IRUMADA Nobuo, KOBAYASHI Masato, SAITÔ Toshio (dirs.), *Kita no naikai sekai – Kita ôshû, Ezogashima to chi.iki shoshûdan* (Le Monde des mers intérieures du nord – L'Ôshû septentrional, l'île d'Ezo et les peuples de ces régions), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000 (2ème edition), p.50-82
入間田宣夫　「糖部・閉伊・夷が島の海民集団と諸大名」 入間田宣夫・小林真人・斉藤利夫（編）　『北の内海世界―北奥州、蝦夷ヶ島と地域諸集団』　山川出版社

KAIHO Mineo, *Nihonhoppôshi no ronri* (Théorie de l'histoire des régions septentrionales japonaises), Tôkyô, Yûzankaku shuppan, 1974, 321p.
海保嶺夫　『日本北方史の論理』　雄山閣

Id., *Bakuhansei kokka to Hokkaidô* (L'État shogunal et Hokkaidô), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, 332p.
同、『幕藩制国家と北海道』　三一書房

Id., *Kinsei no Hokkaidô* (Hokkaidô à l'époque pré-moderne), Tôkyô, Kyôikusha, collection « Nihonshi » n°99, 1979, 220p.
同上　『近世の北海道』　教育社会史新書　〈日本史 99〉　教育社

Id., *Bakusei shiryô to Ezochi* (Archives shogunales et territoire ezo), Tôkyô, Miyama shobô 1980, 281p.
同上『幕政史料と蝦夷地』　みやま書房

Id. (dir.), *Chûsei no Ezochi shiryô* (Archives médiévales relatives à Ezo), Tôkyô, San.ichi shobô, 1983, 325p.
同上（編）『中世の蝦夷地史料』　三一書房

Id., *Kinsei Ezochi seiritsushi no kenkyû* (Etudes sur la mise en place du territoire des Ezo dans l'époque pré-moderne), Tôkyô, San.ichi shobô, 1984, 359p.
同上『近世蝦夷地の成立史の研究』　三一書房

Id., *Rettô hoppôshi kenkyû nôto – Kinsei Hokkaidô wo chûshin toshite* (Notes sur l'étude de l'histoire des régions septentrionales de l'archipel – Hokkaidô à l'époque pré-moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1986, 350p.
同上『列島北方史研究ノート　近世の北海道を中心として』　北海道出版企画センター

Id., « Hoppô kôeki to chûsei Ezo shakai » (Commerce septentrional et société médiévale à Ezo), dans AMINO Yoshihiko, *Nihonkai to hokkoku bunka: Umi to rettô bunka* (La Mer du Japon et les cultures septentrionales : cultures maritimes et insulaires), Tôkyô, Shôgakukan, 1990, 557p.
同上　「北方交易と中世蝦夷社会」　網野善彦（編）『日本海と北国文化　海と列島文化』　小学館

Id., *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'Histoire des Ezo: les hommes du Nord et le « Japon »), Tôkyô, Kôdansha, collection « Kôdansha sensho mechie » 69, 1996, 285p.
同上　『蝦夷の歴史―北の人々と「日本」』　講談社選書メチエ

KIKUCHI Isao, *Bakuhan taisei to Ezochi*, Tôkyô, Yûzankaku shuppan, 1984, 366p.
菊池勇夫　『幕藩体制と蝦夷地』　雄山閣

Id., *Hoppôshi no naka no kinsei Nihon* (Le Japon de l'époque pré-moderne dans l'histoire des régions septentrionales), Tôkyô, Kôzô shobô, 1991, 390p.
同上　『北方史のなかの近世日本』　校倉書房

Id. (dir.), *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, 314p.
菊池勇夫（編）『蝦夷島と北方世界』　吉川弘文館　日本の時代史 19

Id., « Ezo-jima no kaihatsu to kankyô », dans KIKUCHI Isao, *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.232-259
同上　「蝦夷島の開発と環境」　菊池勇夫（編）『蝦夷島と北方世界』　吉川弘文館　日本の時代史 19

Id. et MAEHIRA Fusaaki (éds..), *Rettô shi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne) 1, 2006, 264p.
菊池勇夫・真栄平房昭（編）　『列島史の南と北』　吉川弘文館　〈近世地域史フォーラム〉

KUDÔ Masaki, « Kodai Emishi to sono shakai » (Les Emishi de l'Antiquité et leur société), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.138-162
工藤雅樹　「古代蝦夷とその社会」　北海道・東北史研究会（編）『北からの日本史』　三省堂

KUMAGAI Kimio, *Ezo no chi to kodai kokka* (La terre d'Ezo et l'État antique), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Nihonshi Liburetto »11, 2004, 106p.
熊谷公男　『蝦夷の地と古代国家』　山川出版社　日本史リブレット

NAMIKAWA Kenji, *Kinsei Nihon to hoppô shakai* (Le Japon pré-moderne et les sociétés du nord), Tôkyô, Sanseidô, 1992, 305p.
浪川健治　『近世日本と北方社会』　三省堂

NANTA Arnaud, « Torii Ryûzô : terrains et discours d'un anthropologue et d'un archéologue japonais du début du XXe siècle », *Bulletins et mémoires de la Société d'anthropologie de Paris*, Volume 22, Juin 2010, p.24-37

Id., « Koropokgrus, Aïnous, Japonais, aux origines du peuplement de l'archipel. Débats chez les anthropologues, 1884-1913 », *Ebisu*, n°30, 2003, p.123-154

ÔISHI Naomasa, « Chûsei no Ôu to Hokkaidô » (La région d'Ôu au moyen-âge et Hokkaidô), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.43-80

大石直正　「中世の奥羽と北海道」　北海道・東北史研究会（編）『北からの日本史』　三省堂

ÔNISHI Hideyuki, « Hokkaidô higashibu ni okeru ‘Chûsei Ainu’ shakai keisei zen.ya no dôkô – Rettôshi no naka no Tobinitai bunka no ichi » (Tendances historiques et culturelles à la veille de l’avènement de la société des « Aïnous du Moyen-âge » dans l’est de Hokkaidô – La place de la culture Tobinitai dans l’histoire de l’archipel) dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L’avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d’Etudes Japonaises Internationales de l’Université de Hôsei, 2007, p.211-234
大西秀之　「北海道東部における「中世アイヌ」社会形成前夜の動向―列島史の中のトビニタイ文化の位置」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

SAITÔ Toshio, « Hokui yonjûdo ihoku no jû-jûisseiki » (Les 10ème et 11ème siècles au nord du 40ème degré de latitude nord), dans IRUMADA Nobuo, KOBAYASHI Masato, SAITÔ Toshio (dirs.), *Kita no naikai sekai – Kita ôshû, Ezogashima to chi.iki shoshûdan* (Le Monde des mers intérieures du nord – L’Ôshû septentrional, l’île d’Ezo et les peuples de ces régions), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000 (2ème edition), p.4-49
斉藤利夫　「北緯四十度以北の従～十一世紀」　入間田宣夫・小林真人・斉藤利夫（編）　『北の内海世界―北奥州、蝦夷ヶ島と地域諸集団』　山川出版社

SASAKI Kaoru, *Ainu to « Nihon » - Minzoku to shûkyô no hoppôshi* (Les Aïnous et le « Japon » - Histoire septentrionale populaire et religieuse), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2001, 246p.
佐々木馨　『アイヌと「日本」―　民族と宗教の北方史』　山川出版社

SASAKI Kôji, « Kita Ôshû no rekishi ni okeru denshô no ichi : bunkaronteki shiten yori » (La position de la transmission du folklore dans l’histoire de la région septentrionale de l’Ôshû), *Hirosaki daigaku kokushi kenkyû*, n°77, 1981, p.1-19
佐々木考二　「北奥州の歴史における伝承の位置－文化論的の視点より」　『弘前大学国史研究』

SAWA.I Gen, « Jûichi- jûni seiki no Satsumonjin ha nani wo mezashita ka » (Les hommes de Satsumon des 11ème et 12ème siècles que sont-ils devenus ?) dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L’avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d’Etudes Japonaises Internationales de l’Université de Hôsei, 2007, p.241-269
澤井玄　「十一～十二世紀の擦文人は何をまざしたか」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

SCHEINPFLUG Alfons, *Die Japanische Kolonisation in Hokkaido*, Leipzig, 1935, 132p.

SOUYRI Pierre-François, « La colonisation japonaise : un colonialisme moderne mais non-occidental », dans Marc Ferro, *Le livre noir du colonialisme : XVIème-XXIème siècle, de l’extermination à la repentance*, Paris, Hachette littératures, collection « Pluriel », 2003, p.545- 574

Id., « Une forme originale de domination coloniale ? Les Japonais et le Hokkaidô avant l'époque Meiji », *De Russie et d'ailleurs,* Mélanges de Marc Ferro, Paris, 1995, p.541-574

STEPHAN John J., « Ezo under the Tokugawa Bakufu, 1799-1821: An Aspect of Japan's Frontier History » (Ezo sous le Bakufu des Tokugawa, 1799-1821 : Un aspect de l'histoire du front pionnier japonais), Ph.D. dissertation, University of London, 1969, 276p.

SUZUKI Takuya, *Emishi to Tôhoku sensô* (Les Emishi et les guerres du Nord-est), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Sensô no Nihonshi » (L'Histoire du Japon dans les guerres) 3, 2008, 290p.
鈴木拓也　『恵美氏と東北戦争』　吉川弘文館　戦争の日本史

TABATA Hiroshi, « Bakufu no Ezochi keiei (Kansei-Bunsei ki) no shomondai » (Problématiques de la gestion shogunale du territoire ezo pendant les ères Kansei et Bunsei) HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.260-268
田端宏　「幕府の蝦夷地経営〈寛政～文政期〉」　北海道・東北史研究会（編）　『北からの日本史』　三省堂

TAGUCHI Eiji, *Saigo no Hakodate bugyô no nikki* (Dernier journal de la magistrature de Hakodate), Tôkyô, Shinshôsha, 1995, 226p.
田口英爾　『最後の函館奉行の日記』　新潮社

TAKAKURA Shin.ichirô, « Edojidai ni okeru Ezochi iminron », *Hôkei kaironsô*, n°4, Janvier 1936, p.22-35
高倉新一郎「江戸時代における蝦夷地移民論」『法經會論』

Id., « Hokkaidô beisaku zenshi » (Histoire des origines de la riziculture à Hokkaidô), *Hôke kaironsô*, n°9, avril 1941, p.265-278
同上　「北海道米作前史」　『法經會論叢』

Id. (dir.), *Hokkaidô no kenkyû* (Etudes sur Hokkaidô), Tôkyô, Seibundô, 1984, 8 volumes
同上　『北海道の研究』　清文堂

TSURUTA Kei, « Jûnana seiki no Matsumae han to Ezochi » (Le fief de Matsumae au 17ème siècle et le territoire ezo), dans FUJITA Satoru (éd.), *Jûnanaseiki no Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon du 17ème siècle et l'Asie orientale), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000, p.157-185
鶴田啓　「十七世紀の松前藩と蝦夷地」　藤田覚（編）　『十七世紀の日本と東アジア』　山川出版社

Id., « Kansei kaikaku to Ezochi seisaku » (La révolution de l'ère Kansei et le territoire des Ezo), dans FUJITA Satoru, *Bakuhansei kaikaku no tenkai*, Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2001, 232p.
同上　「寛政改革と蝦夷地政策」　藤田覚（編）　『幕藩制改革の展開』　山川出版社

WALKER Brett L., « Matsumae Domain and the Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Tokugawa Expansion, 1593-1799 » (Le fief de Matsumae et la conquête des terres

aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion des Tokugawa 1593-1799), Ph.D. dissertation, University of Oregon, Eugene, 1997

Id., « Reappraising the Sakoku paradigm: the Ezo trade and the extension of Tokugawa Political Space into Hokkaidô » (Réévaluer le paradigme du Sakoku : le commerce à Ezo et l'extension de l'espace politique des Tokugawa), *Journal of Asian History* 30.2 (1996), 169-192

Id., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2001, 332p.

YAGI Arinori, « Tonoshima Emishi to Tsugaru Emishi » (Les Emishi de Tonoshima et les Emishi de Tsugaru), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.75-87
八木光則　「渡嶋蝦夷と津軽蝦夷」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

YAMAMOTO Tadashi (éd.), *Kinsei Ezo-chi nôsakubutsu nenpyô* (Chronologie des cultures agricoles à Ezo pendant l'époque pré-moderne), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankô kai, 1996, 135p.
山本正（編）　『近世蝦夷地農作物年表』　北海道大学図書刊行会

YAMASHITA Masaya, *Hokkaidô no shônin daimyo – Otonosama ha « kei.eisha », Matsumae han no Edojidai* (Les seigneurs commerçants de Hokkaidô – Leurs Majestés les gestionnaires, L'époque Edo dans le fief de Matsumae), Tôkyô, Gurafusha, 2009, 278p.
山下昌也　『北海道の商人大名―お殿さまは「経業者」松前藩の江戸時代』　グラフ社

YANAGA Yoshiko, *Ezo no sakin* (Poussière d'or d'Ezo), Sapporo, Hokkaidô Shuppan Kikaku Sentâ, 1981, 174p.
弥永 芳子 『蝦夷の砂金』　北海道出版企画センター

Sources primaires

« Ezochi ikken » (le cas Ezo), dans HOKKAIDÔ (éd.), *Shin Hokkaidô shi* (Nouvelle Histoire de Hokkaidô), Volume 7 (sur 9), Documents historiques 1, Sapporo, 1969, 1981 (rééd.), p.259-509
「蝦夷地一件」　北海道（編）『新北海道史』　第七巻　史料 1

MATSUMAE CHÔ SHI HENSANSHITSU (dir.), *Matsumae chô shi* (Histoire du district de Matsumae), Volume 1, Tôkyô, Daiichi insatsu shuppanbu, 1974, 1039p.
松前町史編纂室（編）　『松前町史』　第一印刷部

HISTOIRE DES AÏNOUS ET DES MARGES AU JAPON

AKINO Shigeki, « Ainu no tama-okuri girei to basho ukeoi seido » (Les cérémonies rituelles d'envoi d'âmes d'animaux des Aïnous et le système des lieux d'entreprise contractuels), dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusaaki (éds..), *Rettô shi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne) 1, 2006, p.190-215
秋野茂樹　「アイヌの霊送り儀礼と場所請負制度」　菊池勇夫・真栄平房昭（編）『列島史の南と北』　吉川弘文館　〈近世地域史フォーラム〉

BUKH Alexander, « Ainu identity and Japan's Identity : The Struggle for Subjectivity » (L'identité aïnoue et l'identité japonaise : une lutte pour la subjectivité), *The Copenhagen Journal of Asian Studies*, volume 28, n°2, 2010, p.35-54

CORNELL John B., « Ainu assimilation and Cultural Extinction : Acculturation Policy in Hokkaidô » (Assimilation des Aïnou et extinction culturelle : les politiques d'acculturation à Hokkaidô), *Ethnology*, volume 3, n°3, juillet 1964, p.287-304

DALLAIS Philippe, « Hokkaidô : le peuple ainu, ou l'ambivalence de la diversité culturelle au Japon » dans BUISSOU Jean-Marie (dir.), *Le Japon Contemporain*, Paris, Fayard/CERI, p.357-361

EMORI Susumu, « Hokutô Ajia kara mita Ainu » (Les Aïnous vus de l'Asie du nord-est), dans KIKUCHI Isao (dir.), *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.126-166
江森進　「北東アジアから見たアイヌ」　菊池勇夫　『蝦夷島と北方世界』　吉川弘文館　日本の時代史

ENDÔ Iwao, « Ôei shoki no Ezo hanran - Chûsei kokka no Ezo mondai ni yosete » (La résistance ezo du début de l'ère Ôei – le problème ezo et l'État médiéval), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.163-187
遠藤巌　「応永初期の蝦夷反乱ー中世国家の蝦夷問題によせて」　北海道・東北史研究会（編）『北からの日本史』　三省堂

GODEFROY Noémi, *L'acculturation des Ainu à l'époque de Meiji*, mémoire de maîtrise sous la direction de MACÉ François, soutenu à l'Institut National des Langues et des Civilisations Orientales (Paris) en 2004, 158p.

Id., « The road from Ainu barbarian to Japanese primitive - A brief summary of Japanese-Ainu relations in a historical perspective » (De barbare aïnou à primitif japonais : un bref résumé des relations nippo-aïnoues dans une perspective historique), *Proceedings of the 3rd International Consortium for Asian and African Studies 'Making a Difference : Representing/ Constructing the Other in Asian/African Media, Cinema and Languages*, Tôkyô, OFIAS, 2011, p.201-212

Id., « Hokkaidô, An Zéro – Changements des rapports de domination et septentrion japonais à la fin du XIXe siècle », *Cipango – Cahiers d'études japonaises*, n°18, 2011, p.105-134

GOTÔ Takuto, « Senjû minzoku Ainu wo kangaeru » (Sur les aborigènes du Japon, les Aïnous), *Bunkyô daigaku Shônan sôgôkenkyûjo kiyô* (Revue d'études du Laboratoire Shônan de l'Université de Bunkyô), octobre 1997, p.209-220
後藤拓人「先住民族アイヌを考える」『文教大学湘南総合研究所紀要』

HAMMEL E.A., « A glimpse into the Demography of the Ainu » (Aperçu de la démographie aïnoue), *American Anthropologist*, New Series, volume 90, n°1, mars 1988, p.25-41

HIRAYAMA Hiroto, *Ainu-shi no susume* (Invitation à l'étude de l'histoire aïnoue), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2002, 270p.
平山裕人　『アイヌ史のすすめ』北海道出版企画センター

HOSAKA Satoru, « Shakush'ain no tatakai » (La Guerre de Shakush'ain), dans HOSAKA Satoru (dir.), *Ikki to shûen* (Révoltes et contexte), collection « Minshû undô shi – Kinsei kara kindai he» (Histoire des mouvements populaires – Du Moyen-âge à l'époque moderne) n°1, Tôkyô, Aoki shoten, 2000, p.229-251
保坂智　「シャクシャインの戦い」　保坂智（編）　『一揆と周縁』　民衆運動史　近世から近代へ　青木書店

HOWELL David, « Ainu ethnicity and the boundaries of the early modern Japanese state » (L'identité ethnique aïnoue et les frontières du Japon pré-moderne), *Past and Present*, n°142, 1994, p.69-93

Id., « Making 'useful citizens' of Ainu subjects in early twentieth century Japan » (Faire des Aïnous des sujets 'citoyens utiles' au début du 20ème siècle), *The Journal of Asian Studie*s, Vol.63, n°1, février 2004, p.5-29

Id., *Geographies of Identity in 19th century Japan* (Géographies identitaires), Berkeley, University of California Press, 2005, 261p.

Id., « Is Ainu history Japanese history ? » (L'histoire aïnoue fait-elle partie de l'histoire japonaise?), *Journal of Northeast Asian Studies*, Volume 5, n°1, juin 2008, p.121-142

HUDSON Mark, *Ruins of Identity : Ethnogenesis in the Japanese Islands* (Vestiges d'identité : Ethnogénèse dans les îles japonaises), Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, 323p.

INAGAKI Reiko, « Kinsei Ezochi ni okeru girei shihai no tokushitsu: uimamu, omusha no hensen o tooshite » (Les caractéristiques de la domination cérémonielle à Ezo durant l'époque moderne - Autour de la question des changements dans les cérémonies d'uimam et d'omusha), dans Minshû kenkyûkai (éd.), *Minshû seikatsu to shinkô, shisô* (Croyances, pensée et vie quotidienne du peuple), Tôkyô, Yuzankaku, 1985, p. 111-130 (253p.)
稲垣令子　「近世蝦夷地における儀礼支配の特質―ウイマム・オムシャの変遷を通して」　民衆史研究会（編）『民衆生活と信仰・思想』

Id., « Ainu minzoku ni taisuru girei shihai: uimamu, omusha ni tsuite » (La Domination des Aïnous par le rituel : les uimamu et les omusha), *Kita kara no Nihonshi* (L'Histoire du Japon vue du Nord), Hokkaidô Tôhoku-shi kenkyûkai, Tôkyô, 1988, p. 315-321.
同上　「アイヌ民族に対する儀礼支配〈ウイマム〉・〈オムシャ〉について」『北からの日本史』　北海道東北史研究会

IWASAKI Naoko, *Nihon kinsei no Ainu shakai* (La société aïnoue du Japon pré-moderne), Tôkyô, Kôzô shobô, collection « Rekishi kagaku sôsho », 1998, 250p.
岩崎奈緒子　『日本近世のアイヌ社会』　校倉書房　〈歴史科学叢書〉

KAIHO Mineo, *Ezo no rekishi : kita no hitobito to « Nihon »* (L'histoire d'Ezo : les hommes du nord et le « Japon »), Tôkyô, Kôdansha sensho mechie 69, Kôdansha, 1996, 285p.
海保嶺夫『蝦夷の歴史―北の人々と「日本」』　講談社選書メチエ

KAWAKAMI Jun, « Nichiro kankei no naka no Ainu », dans KIKUCHI Isao (éd.), *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.260-293
川上淳　「日露関係の中のアイヌ」　菊池勇夫（編）『蝦夷島と北方世界』　吉川弘文館　日本の時代史

Id., « Kinsei ni okeru Ezo-kan to 'Nihon fûzoku' » (La vision japonaise des Ezo à l'époque moderne et les « coutumes japonaises »), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.206-229
菊池勇夫　「近世における蝦夷観と〈日本風俗〉」　北海道・東北史研究会（編）『北からの日本史』　三省堂

Id., *Ainu minzoku to Nihonjin* : *Higashi Ajia no naka no Ezo-chi* (Le peuple aïnou et les Japonais : Ezo et l'Asie Orientale), Tôkyô, Asahi sensho n°510, 1994, 297p.
同上　『アイヌ民族と日本人』　朝日選書

KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éds.), *Rettôshi no minami to kita* (Histoire du nord et du sud de l'archipel), collection « Histoire territoriale de l'époque moderne », Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, 264p.
菊池勇夫・真栄平房昭（編）　『列島史の南と北』　近世地域史フォーラム　　吉川弘文館

KIKUCHI Toshihiko, « Ainu minzoku to hoppô kôeki » (Le peuple aïnou et le commerce septentrional), dans Chohôshi Kenkyû Kyôgikai (éd.), *Hoppôshi no shin shiza: Taigai seisaku to bunka*, Tôkyô, Yûzankaku, 1994, p.107-108
菊池俊彦　「アイヌ民族と北方交易」　地方史研究協議会編（編）『北方史の新視座』　雄山閣

KOBAYASHI Kazuo, « Edo jidai kôki ni okeru higashi Ezo chi no Ainu shûraku » (Les villages aïnous en Ezo de l'est à la fin de l'époque d'Edo), *Hokkaidô daigaku jinbunkagaku ronshû*, n°24, 1986, p.21-55
小林和夫「江戸時代後期における東蝦夷地のアイヌ集落」『北海道大学人文科学論集』

KOBAYASHI Masato, « Ezobune ni tsuite » (A propos des bateaux d'Ezo), dans HOKKAIDÔ-TÔHOKU-SHI KENKYÛKAI (éd.), *Kita kara no Nihon-shi* (L'histoire japonaise vue du Nord), Tôkyô, Sanseidô, 1988, p.260-268
小林真人　「蝦夷舟について」　北海道・東北史研究会（編）『北からの日本史』　三省堂

Id., « Hokkaidô no sengokujidai to chûsei ainu minzoku no shakai to bunka » (L'Epoque des guerres civiles à Hokkaido et la société et la culture aïnoues du Moyen-âge), dans IRUMADA Nobuo, KOBAYASHI Masato, SAITÔ Toshio (dirs.), *Kita no naikai sekai – Kita ôshû, Ezogashima to chi.iki shoshûdan* (Le Monde des mers intérieures du nord – L'Ôshû septentrional, l'île d'Ezo et les peuples de ces régions), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000 (2ème édition), p.83-112
同上　「北海道の戦国時代と中世アイヌ民族の社会と文化」　入間田宣夫・小林真人・斉藤利夫（編）　『北の内海世界―北奥州、蝦夷ヶ島と地域諸集団』　山川出版社

KOJIMA Kyôko, *Ainu minzoku shi no kenkyû : Ezo, Ainukan no rekishiteki hen.yô* (Etude de l'histoire du peuple aïnou : les changements historiques vus par les Aïnous et Ezo), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2003, 475p.
児島恭子　『アイヌ民族史の研究 : 蝦夷・アイヌ観の歴史的変遷 』　吉川弘文館

Id., *Emishi, Ezo kara Ainu e* (Des Emishi et des Ezo aux Aïnous), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Rekishi bunka Laiburarî » 273, 2009, 181p.
同上　『エミシ・エゾからアイヌへ』　吉川弘文館　歴史文化ライブラリー

LIE John, *Multiethnic Japan* (Un Japon multiethnique), Cambridge, Harvard University Press, 2001, 264p.

MATSUURA Takeshiro, SARASHINA Genzô et YOSHIDA Yutaka (trad.), *Jinbutsushi*, Tôkyô, Nôsangyuson Bunka Kyôkai, 1981, 342 p.
松浦武四郎（著）更科源蔵・吉田豊（訂）『人物誌』　農山漁村文化協会

MORRIS-SUZUKI Tessa, *Henkyô kara nagameru – Ainu ga keiken suru kindai* (Regards venant de la frontière – Les Aïnous au prisme de l'époque moderne), Tôkyô, Misuzu shobô, 2000, p.312
テッサ・モーリス鈴木　『辺境から眺めるーアイヌが経験する近代』　みすず書房

Id., HUDSON Mark, DENOON Donald, McCORMACK Gavan (dirs.), *Multicultural Japan: Paleolithic to Postmodern* (Un Japon multiculturel: Du paléolithique à l'époque post-moderne), Cambridge, Cambridge University Press, 2001, 312p.

NAKAMATSU Hideyuki, *Nihon minzoku no keisei katei : Hayato, Ezo, Ryûkyû, Ainu* (Le processus d'émergence du peuple japonais), Tôkyô, Seikatsu jânaru, 319p.
仲松秀行　『日本民族の形成過程 : 隼人・蝦夷・琉球・アイヌ』 生活ジャーナル

NAMIKAWA Kenji, *Kinsei nihon to hoppô shakai* (Le Japon moderne et les sociétés septentrionales), Tôkyô, Sanseidô, 1992, 305p.
浪川健治　『近世日本と北方社会』　三省堂

Id., *Ainu minzoku no kiseki* (Dans les pas du peuple aïnou), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, collection « Nihonshi Liburetto », 2004, 96p.
浪川健治　『アイヌ民族の軌跡』　山川出版社　日本史リブレット

OGASAWARA Nobuyuki, *Ainu sabetsumondai yomihon (Shisamu ni naru tame ni)* (Le problème de la discrimination aïnoue), Tôkyô, Ryokufû shuppan, collection « Puroburemu Q&A », 1997, 2000 (réédition), 266 p.
小笠原信之　『アイヌ差別問題読み本［シサムになるために］』　緑風出版　プロブレム Q&A

Id., *Ainu kingendaishi yomihon* (Histoire moderne et contemporaine des Aïnous, Tôkyô, Ryokufu shuppan, 2001 (2ème édition), 278 p.
小笠原信之　『アイヌ近現代史読み本』 緑風出版

OGUCHI Masashi, « Bunken shiryô kara mita 'Ezo' no seiritsu – 'Kôkogaku kara mita Ainu minzoku-shi' he no komento » (L'avènement des 'Ezo' dans les documents de référence – un commentaire de la présentation 'L'histoire des Aïnous du point de vue de l'archéologie'), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshin toshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.65-74
小口雅史　「文献資料から見た〈エゾ〉の成立―「考古学からみたアイヌ民族史」へのコメント」　小口雅史・澤登寛恥（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として―』

OGUMA Eiji, *« Nihonjin» no kyôkai : Okinawa, Ainu, Taiwan, Chôsen shokuminchi shihai kara fukkiundô made* (Des frontières parmi les Japonais : Okinawa, Ainu, Taïwan, Corée, de la domination coloniale aux mouvements de restitution), Tôkyô, Shin.yôsha, 1998, 778p.
小熊英二　『〈日本人〉の境界－沖縄・アイヌ・台湾・朝鮮植民地支配から復帰運動まで』　新曜社

ÔTSUKA, *Ainu : Kaihei to mizube no tami* (Les Aïnous : guerriers et peuple de la mer), Tôkyô, Shinjuku shobô, 1995, 249p.
大塚和義　『アイヌ:海兵と水辺の民』　新宿書房

SAKATA Minako, « Uimamu to omemie – Ainu to Wajin, futatsu no ninshikiron » (Les *uimam* et les *omemie* – Deux théories de la conscience de l'autre entre Aïnous et Wajin), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.507-530
坂田美奈子　「ウイマムとお目見―アイヌと和人、ふたつの認識論」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

SARASHINA Genzô, *Ainu to nihonjin* (Aïnous et Japonais), Tôkyô, NHK Books, 1970, 252p.
更科源蔵　『アイヌと日本人』　NHK ブックス

SASAKI Shirô, « Higashi Ajia no rekishi sekai ni okeru Ainu no yakuwari » (Le rôle des Aïnous dans l'histoire d'Asie orientale), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.845-869
佐々木史郎　「東アジアの歴史世界におけるアイヌの役割」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

SASAKI Toshikazu, « Hirasawa Heizan 'Omusha-zu' no sekai » (Le monde entourant la peinture d'umsa par Hirasawa Heizan), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.587-601
佐々木利和　「平沢屏山〈オムシャ図〉の世界」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

SATÔ Tomomi, « Jûhasseiki zenhan no ikutsuka Ainugo shiryô ni tsuite » (A propos de quelques documents en langue aïnoue de la première moitié du 18ème siècle), *Hokkaidô daigaku bungaku-ka kiyô*, n°127, 2009, p.29-58
佐藤知己　「18 世紀前半のいくつかアイヌ語資料について」　『北海道大学文学研究科紀要』

SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, 947p.
澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

SEGAWA Takurô, *Ainu ecoshisutemu no kôkogaku* (Archéologie des écosystèmes aïnous), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 2005, 245p.
瀬川拓郎　『アイヌ・エコシステムの考古学』　北海道出版企画センター

Id., *Ainu no rekishi – Umi to takara no nomado* (L'histoire des Aïnous – Les nomades de la mer et des échanges), Tôkyô, Kôdansha, collection « Kôdansha sensho Métier » 401, 2007 (1ère édition), 2009 (4ème édition), 278p.
瀬川拓郎　『アイヌの歴史―海と宝のノマド』　講談社選書メチエ　401

SHIN.YA Gyô, *Ainu minzoku to nihon tennôsei kokka* (Le peuple ainu et l'État impérial japonais), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, 398 p.
新谷行　『アイヌ民族と日本天皇制国家』　三一書房

SIDDLE Richard, *Race, Resistance and the Ainu of Japan* (Race, résistance et les Aïnous du Japon), London and New York, Routeledge, 1996, 269 p.

TABATA Hiroshi (dir.), *Sanjûnanahhon no inau* (Trente-sept *inao*), Sapporo, Hokkaidô shhuppan kikaku sentâ, 1990, 343p.
田端宏（編）　『三十七のイナウ』　北海道出版企画センター

TAHARA Kaori, « Réflexions sur une série de peintures sur soie de Kakizaki Hakyô représentant des chefs aïnous », *Japon Pluriel* 5, Actes du cinquième colloque de la Société Française des Études Japonaises, Arles, Éditions Philippe Picquier, 2004, p.199-210

TAHARA Kaori, *Senjû minzoku Ainu*, Tôkyô, Ningen shuppan, 2006, 261p.
多原香里　『先住民族アイヌ』　にんげん出版

TAKAHASHI Ayumi, « Kinsei zenki ni okeru Hirosaki-han no Ainu shihai to han.ishiki » (La soumission des Aïnous de Hirosaki et la redéfinition du fief au début de l'époque moderne), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.727-770
高橋亜由弓　「近世前期における弘前藩のアイヌ支配と藩意識」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

TAKAKURA Shin.ichirô, HARRISON John A. (traduction et annotation), « The Ainu of Northern Japan: A story of Conquest and Acculturation » (Les Aïnous du septentrion japonais : l'histoire d'une conquête et d'une acculturation), *Transactions of the American Philosophical Society*, New Series, volume 50, n°4, 1960, p.1-88

Id., *Shinpan ainu seisaku shi* (Nouvelle édition de l'Histoire des mesures concernant les Aïnous), Tôkyô, San.ichi shobô, 1972, 616p.
同上　『新版アイヌ政策史』　三一書房

TSUSHIMA Yûko (dir.), *Tombent, tombent les gouttes d'argent – Chants du peuple aïnou*, Paris, Gallimard, collection « L'aube des peuples », 1996, 387p.

UMEHARA Takeshi et HANIHARA Kazurô, *Ainu ha gennihonjin ka* (Les Aïnous sont-ils les premiers Japonais ?), Tôkyô, Shôgakukan Raiburarî, 1993, 1994 (réédition), 234p.
梅原猛・埴原和郎　『アイヌは原日本人か』　小学館ライブラリー

WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion, 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise, 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2006, 332p.

Id., « The early modern Japanese state and Ainu vaccinations : Redefining the Body politic » (L'État japonais moderne et la vaccination des Aïnous : la redéfinition d'une politique corporelle), *Past and Present*, n°163, mai 1999, p.121-160

WATANABE Ken, « 'Tsukunai' to 'kishômon » (Offrandes compensatoires et serments), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions –

Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.531-564
渡辺賢　「〈ツクナイ〉と〈起請文〉」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

WALKER Brett L., *The Conquest of Ainu Lands: Ecology and Culture in Japanese Expansion 1590-1800* (La Conquête des terres aïnoues : Ecologie et culture dans l'expansion japonaise 1590-1800), Berkeley, University of California Press, 2001,

WEINER Michael, *Japan's minorities: The Illusion of homogeneity* (Les minorités japonaises: une homogénéité illusoire), London, Routeledge, 1997,

Id., « The Invention of Identity; Race and Nation in Pre-war Japan » (Inventer l'identité : Race et nation dans le Japon d'avant-guerre), dans Dikkötter F. (éd.), *The Construction of Racial Identites in Japan and China* (La construction des identités raciales au Japon et en Chine), Hong Kong University Press, 1997

Id., *Race, Ethnicity and Migration in Modern Japan* (Race, Ethnicité et Migration dans le Japon moderne), London, Routeledge, 2004, 1336 p.

WHITE Richard, *The Roots of Dependency: Subsistance, Environment, and Social change among the Choctaws, Pawnees, and Navajos* (Les racines de la dépendance : subsistance, environnement et changements sociaux chez les Choctaws, les Pawnees et les Navajos), Lincoln, University of Nebraska Press, 1983, 433p.

Id., *The Middle Ground : Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Regions, 1650-1815* (La zone-intermédiaire : Indiens, empires et républiques dans la région des Grands Lacs, 1650-1815), Cambridge, Cambridge University Press, 1991, 562p.

Id., « Animals and Enterprise » (Animaux et entreprise), dans MILNER II Clyde A. *et al.*, *The Oxford History of the American West*, New York, Oxford University Press, 1994, 904p.

YIENGPRUKSAWAN Mimi, *Hiraizumi : Buddhist art and Regional Politics in Twelfth-Century Japan*, Cambridge, Harvard Press, 1998, 296p.

YOSHIDA Kôzô, « Ainu no jinô – Shiryô wo chûshin to shite » (Population aïnoue – en se basant sur les documents), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°37, p.279-301
葭田光三　「アイヌ人口―資料を中心として」　『研究紀要』　日本大学文理学部人文科学研究所

Id., « Meiji mae Ainu jinkô shi I – Higashi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji I – le territoire ezo de l'est), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°73, 2007, p.101 -128
葭田光三　「明治前アイヌ人口史Ｉ－東蝦夷地」　『研究紀要』　日本大学文理学部人文科学研究所

Id., « Meiji mae Ainu jinkô shi II – Nishi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji II – le territoire ezo de l'ouest), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°75, 2008, p.209-236
同情　「明治前アイヌ人口史Ⅱ－西蝦夷地」

Id., « Meiji mae Ainu jinkô shi III – Karafuto, Chishima, Rokkebasho, Wajinchi » (Population aïnoue avant Meiji III – Sakhaline, les Kouriles, les six basho, le territoire japonais), *Nihon daigaku jinbun kagaku kenkyû kiyô* (Revue académique du laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon), n°78, 2009, p.123-136

OUVRAGES RELATIFS À LA CULTURE AÏNOUE

AINU MINZOKU HAKUBUTSUKAN (éd.), *Ainu bunka no kiso chishiki* (Connaissances de base sur la culture des Aïnous), Tôkyô, Sôfûkan, 1993, 248p.
アイヌ民族博物館（編）　『アイヌ文化の基礎知識』　草風間

CARSON Benjamin, « Ainu and Anishinaabe Stories of Survivance : Shigeru Kayano, Katsuichi Honda, and Gerald Vizenor » (Histoires aïnoues et anishinaabe de survivance : Shigeru Kayano, Katsuichi Honda, et Gerald Vizenor), *Etudes des négociations culturelles en Asie*, n°2 p.443-449

CHIKAPPU Mieko, *Ainu moshiri no kaze* (Vent du pays aïnou), Tôkyô, Nihon hôsô shuppankyôkai, 2001, 254 p.
チカップ美恵子　『アイヌ・モシリの風』　日本放送出版会

DERIHA Hiroshi, « Kinsei makki ni okeru Ainu no kegawa kedamono shuryô ni tsuite – Kegwa kôeki no shiten kara » (La chasse pour l'obtention de fourrures chez les Aïnous de la fin de l'époque pré-moderne – Du point de vue du commerce des fourrures), dans SASAKI Shirô (éd.), *Akareta tsunagari to shite no shuryô saishû shakai* (Les sociétés de chasseurs-cueilleurs ouvertes), Bulletin d'information du Musée national d'Ethnologie n°34, 2002, p.97-163
出利葉浩司　「近世末期におけるアイヌの毛皮獣狩猟について－毛皮交易の視点から」　佐々木史郎（編）『開かれた系としての狩猟採集社会』　国立民俗学博物館調査報告

ETTER Carl, *Ainu Folklore: Traditions and Culture of the Vanishing Aborigines of Japan* (Le folklore aïnou : tradition et culture des aborigènes du Japon en voie de disparition), 234p. Chicago, Wilcox and Follett, 1949

EMORI Susumu, « Yûkara no rekishiteki haikei ni kan suru ikkôsatsu » (Etude de la toile de fond historique des *yukar*), *Shishô*, n°5, 1979, p.96-98
榎森進　「ユーカラの歴史的背景に関する一考察」　『史湖』
FITZHUGH W. W. et DUBREUIL C. O. (éds.), *Ainu : spirit of a northern people* (Aïnou: l'Esprit d'un peuple du nord), Washington, Arctic Studies Center, National Museum of Natural History, Smithsonian Institution, 1999, 416p.
IBOSHI Hokuto, *Kotan* (Village), Tôkyô, Sôfûkan, 1984, 173p.
違星北斗　『コタン』　草風館

ICHIGE Motoyuki, « Nihon kinsei no Ezochi Shikotsu, Ishikari, Saru no chiikiteki tokushitsu » (Les particularités régionales de Shikotsu, Ishilari et Saru dans le territoire ezo du Japon moderne), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.601-631
市毛幹幸　「日本近世の蝦夷地のシコツ・イシカリ・サルの地域的特質」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

INAGAKI Reiko, « Kinsei Ezochi ni okeru gireishihai no tokushitsu – Uimamu, omusha no hen.yô wo tôshite » (Les particularités du contrôle à travers les cérémonies rituelles dans le territoire ezo à l'époque moderne), *Minshû seikatsu to shinkô* (Vie quotidienne et croyances du peuple), Tôkyô, Minshûshi kenkyûkai, 1985, p.111-113
稲垣　「近世蝦夷地における儀礼支配の特質　ウイマム・オムシャの変遷を当して」　『民衆生活と信仰・思想』　民衆史研究会

IWASAKI Naoko « Ainu 'otona' kô » (Réflexion sur les 'otona' aïnous), dans ASAO Naohiro (éd.), *Nihon shakai no shiteki kôzô : kinsei, kindai*, Kyoto, Kyôju Taikan Kinenkai, Shibunkaku Shuppan, 1995, p.251-274
岩崎　『アイヌ「おとな」考』

JAHUNEN Juha, « Tracing the Bear Myth in Northeast Asia » (Le mythe de l'ours en Asie du nord-est), *Acta Slavica Iaponica*, n°20, 2003, p.1-24

KAYANO Shigeru, *Ainu no ishibumi* (Epitaphe pour les Aïnous), Tôkyô, Sôfûkan, Asahi shinbunsha, 1999 (8ème éd.), 205 p.
萱野茂　『アイヌの碑』　草風館　朝日新聞社

KUBODERA Itsuhiko, *Ainu no bungaku* (La littérature aïnoue), Tôkyô, Iwanami shoten, Iwanami shinsho 989, 1977, 212 p.
久保寺逸彦　『アイヌの文学』　岩波書店　岩波新書

Id., *Ainu jojishi shin.yô no kenkyû*, Tôkyô, Iwanami shoten, 1995, 780 p.
同上　『アイヌ叙事詩の研究』　岩波書店

LEROI-GOURHAN Arlette et André, *Un Voyage chez les Aïnous : Hokkaido 1938*, Paris, Albin Michel, 1989, 156 p.

MACÉ François, « Rythmes humains, rythmes divins dans les épopées ainu », *Diogène*, n°181, janvier-mars 1998, p.29-38

MUNOZ-GONZALEZ Yolanda, *La literature de resistencia de las mujeres ainu* (Littérature de résistance des femmes aïnoues), México, El Colégio de México, 2008, 509p.

MUNRO Neil Gordon, *Ainu Creed and Cult*, Westport, Connecticut, Greenwood Press, 1962, 182 p.

MURASAKI Kyôko, KOJIMA Kyôko, YOSHIMOTO Taka.aki, *Yûkara-omorosaushi*, Tôkyô, Shinchôsha, Shinchô kotenbungaku arubamu, 1992, 111p.
紫児島『ユーカラ・おもろさうし』　新潮社　新潮古典文学アルバム

OKUDA Osamu, « Ainu Oral Literature as Materials for Historical Study » (La littérature orale aïnoue comme base pour les recherches historiques), *Bulletin of the Hokkaidô Ainu Research Center*, n°2, p.19-31

PHILIPPI Donald, *Songs of Gods, Songs of Humans: The Epic Tradition of the Ainu* (Chants des dieux, chants des hommes : la tradition de chants épiques aïnous), Tôkyô, University of Tôkyô Press, 1979, 417p.

REFSING Kirsten, *Early European writings on Ainu culture: travelogues and descriptions*, volume 4, London, Routeledge, The Ainu Library Collection, 1250 p.

SAKATA Minako, « Possibilities of Reality, Variety of Versions : The Historical Consciousness of Ainu folktales » (Des réels possibles, des versions variées : la Conscience historique à travers les contes aïnous), *Oral Tradition*, volume 26, n°1, 2011, p.175-190

Id., « Uimamu to omemie – Ainu to Wajin, futatsu no ninshikiron » (Les *uimam* et les *omemie* – Deux théories de la conscience de l'autre entre Aïnous et Wajin), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.507-530
坂田美奈子　「ウイマムとお目見―アイヌと和人、ふたつの認識論」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

Id., « Ainu Oral Tradition as a Representation of the Past : Uwepeker and Upaskuma » (La tradition orale aïnoue comme représentation du passé : Uwepeker et Upaskuma), *Komaba Journal of Area Studies*, n°9, p.70-94

SASAKI Toshikazu, *Ainu bunka nôto* (Notes sur la culture aïnoue), collection « Bibliothèque d'histoire et de culture », Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2001, 220p.
佐々木利和　『アイヌ文化詩ノート』　歴史文 化ライブラリー128　吉川弘文館

SIDDLE Richard, *Race and Resistance and the Ainu of Japan*, London, Taylor & Francis, 2012, 284 p.

STRONG Sarah, « The most revered of Foxes : Knowledge of Animals and Animal power in an Ainu kamui yukar » (Le plus vénéré des renards : Savoir et pouvoirs des animaux dans un *kamui yukar* aïnou), *Asian Ethnology*, volume 68, n°1, 2009, p.27-54

KREINER Josef et ÖLSCHLEGER Hans-Dieter, *Les Aïnous: peuple chasseur, pêcheur et cueilleur du nord du Japon*, Bruxelles, édité par le crédit Communal, 1989, 165p.

TSUSHIMA Yûko (dir.), *Tombent, tombent les gouttes d'argent – Chants du peuple aïnou*, Paris, Gallimard, collection « L'aube des peuples », 1996, 387p.

VAN GULIK Willem R., *Irezumi: the Pattern of Dermatography in Japan* (Irezumi: Motifs de dermatographie au Japon), E.J.Brill, Leiden (Pays-Bas), 1982, 380 p.

WATANABE Hitoshi, *The Ainu Ecosystem and Group Structure* (Écosystème et structure du groupe chez les Aïnous), Tôkyô, University of Tôkyô Press, 1972, 170p.

YAMADA Takako, *Ainu no sekai kan – 'Kotoba' kara yomu shizentouchû* (La vision du monde des Aïnous – la nature et l'univers à travers les mots), Kodansha sensho Métier 24, Tôkyô, 1994, 278p.

山田孝子　『アイヌの世界観―「ことば」から読む自然と宇宙』　講談社選書メチエ　24

Id., « Gender and cultural revitalization movements among the Ainu » (Mouvements de revitalisation culturelle et sexuelle), *Senri Ethnological Studies*, n°56, p.237-257

WAKUSAKA Shûichi, « Ainu bunka no zenshi toshite no Ohôtsuku bunka – Mappô gawa hokugan iseki wo jirei toshite » (La culture d'Ohkotsk en tant qu'ancêtre de la culture aïnoue – L'exemple des vestiges de la rive nord de la rivière Mappô) dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.235-240
涌坂周一　「アイヌ文化の前史としてのオホーツク文化―松法川北岸遺跡を事例として」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

YAMADA Hidezô, *Ainugo chimei no kenkyû* (Etude des toponymes en langue aïnoue), Tôkyô, Sôfûkan, 1995, 334p.
山田秀三　『アイヌ語地名の研究』　草風館

OUVRAGES RELATIFS À L'ÉTUDE DE LA FRONTIÈRE

ANDERSON Benedict, *Imagined Communities : Reflections on the Origins and Spread of Nationalism* (Communautés imaginées: Réflexions autour des origines et de l'extension du nationalisme), London, 1991, 240p.

BATTEN Bruce, « Frontiers and Boundaries of Pre-modern Japan » (Frontières et limites du Japon pré-moderne), *Journal of Historical Geography*, 25, n°2, 1999, p. 166-182

Id., To the ends of Japan : Premodern frontiers, boundaries, and interactions (Jusqu'au bout japonais: frontières pré-modernes, bornes et interactions), University of Hawai'i Press, Honolulu, 2003, 337 p.

CLAVAL Paul, « La fabrique des barbares : représentations populaires et savoirs érudits », dans Association Kubaba (éd.), *Comment peut-on être barbare ?*, Paris, L'Harmattan, collection « Cahiers Kubaba », n°8, p.41-59

DROCOURT Zhitang, « La notion de 'barbares' en Chine ancienne », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.13-28

EDMONDS Richard Louis, « Northern Frontiers of Qing China and Tokugawa Japan » (Frontières septentrionales de la Chine des Qing et du Japon des Tokugawa), *Research Paper n°213*, Chicago, Department of Geography, University of Chicago Press, 1985, p.1-189

HAYASHI Masami, *Tôge no minzoku chishi – sakai wo megutte* (Atlas ethnographique des cols – la relation à la frontière), Tôkyô, Kokon shoin, 1980, 224p.
林雅巳 『峠の民族地誌−境をめぐって』　古今書院

HOWELL, David L., « Ainu ethnicity and the Boundaries of the Early Modern Japanese State », *Past and Present*, 142, 1994, p.69-93

Id., « Territoriality and collective identity in Tokugawa Japan » (Territorialité et identité collective dans le Japon des Tokugawa), *Daedalus* 127, n°3, 1998, p.105-32

KAMIYA Nobuyuki, « Japanese Control of Ezochi and the Role of Northern Koryô » (Le contrôle japonais d'Ezochi et le rôle de Koryo du nord), *Acta Asiatica* 67, 1994, p.49-68

KRISTOF Ladis, « The nature of frontiers and boundaries » (La nature des frontières et limites), *Annals of the Association of American Geographers*, n°49, 1959, p.269-82

MORMANNE Thierry, «L'instant de la frontière », *Cipango*, n°8, 1999, p.7-64

MORRIS-SUZUKI Tessa, « Creating the Frontier: Border, Identity, and History in Japan's Far North » (Créer la frontière: Limites, identité et histoire dans le septentrion japonais), *East Asian History* 7, 1994, p.1-24

Id., « A Descent into the Past : The Frontier in the Construction of Japanese history » (Un plongeon dans le passé : La frontière dans la construction de l'histoire japonaise), dans DENOON D., HUDSON M., McCORMACK G. and MORRIS-SUZUKI T. (éds.), *Multicultural Japan : Paleolithic to Postmodern* (Un Japon multiculturel : du paléolithique au postmoderne), Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p.81-94

Id., « The Frontiers of Japanese Identity » (Les frontières de l'identité japonaise), dans TONNESSON Stein et ANTLOV Hans (éds.), *Asian forms of the Nation*, Surrey, Curzon Press, 1996, p.41-66

Id., « Lines in the snow : Imagining the Russo-Japanese Frontier » (Des lignes dans la neige : Imaginer la frontière russo-japonaise), *Pacific Affairs*, volume 72, n°1, Université de Colombie britannique, Printemps 1999, p.57-77

MURA.I Shôsuke, « Espace régional et construction de l'État dans l'archipel japonais au Moyen-âge », *Annales HSS*, mai 2003, p.981-1008

Id., « The Boundaries of Medieval Japan » (Les frontières du Japon médiéval), *Acta Asiatica* 81, 2001, p.72-91

OGUMA Eiji, *« Nihonjin» no kyôkai : Okinawa, Ainu, Taiwan, Chôsen shokuminchi shihai kara fukkiundô made* (Des frontières parmi les Japonais : Okinawa, Ainu, Taïwan, Corée, de la domination coloniale aux mouvements de restitution), Tôkyô, Shinyôsha, 1998, 778 p.
小熊英二　『＜日本人＞の境界　沖縄・アイヌ・台湾・朝鮮植民地支配から復帰運動まで』　新曜社

PELLETIER Philippe, « Iles-frontières, territoires impossibles ? », *Revue des Etudes Internationales*, Volume XXVIII, n°1, mars 1991, p.73-103

Id., *La Japonésie. Géopolitique et géographie historique de la surinsularité au Japon*, Paris, CNRS éditions, collection « Espaces et milieux », 1997, 400 p.

Id., « Tumulte des flots entre Japon et Corée. A propos de la dénomination de la 'mer du Japon' », *annales de Géographie*, 2000, t.109, n°613, p.279-305

PRESCOTT John Robert Victor, *International Frontiers and Boundaries* (Zones-frontières et lignes-frontières internationales), Hutchinson & co., London, 196è (rééd.), 190p.

RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, 139 p.

TOBY Ronald, « Imagining and Imaging 'Anthropos' in early modern Japan", *Visual Anthropology Review*, 14.1 (1998), p.19-44

TURNER Frederick Jackson, *The Frontier in American History* (Le front pionnier dans l'histoire américaine), New York, Henry Holt & co.,1920, 375p.

WIGEN Kären, *The Making of a Japanese Periphery, 1750-1920* (La construction de la périphérie japonaise, 1750-1920), Berkeley, University of California Press, 1995, 356p.

OUVRAGES RELATIFS À LA QUESTION DU *SAKOKU*

ARANO Yasunori, *Kinsei Nihon to Ajia* (Le Japon pré-moderne et l'Asie), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 1988, 306p.
荒野泰典　『近世日本と東アジア』　東京大学出版会

Id., « Kaikin to sakoku » (Interdictions maritimes et verrouillage du pays), dans ARANO Yasunori, ISHI.I Masatoshi et MURA.I Shôsuke (dirs.), *Ajia no naka no Nihon-shi 2: gaikô to sensô* (L'histoire du japon en Asie 2: guerre et diplomatie), Tôkyô, Tôkyô Daigaku shuppankai, 1992, p.191-222
同上　「解禁と鎖国」　荒野泰典・石井正敏・村井章介　（編）『アジアの中の日本史－外交と戦争』　東京大学出版会

Id., « The Entrenchment of the concept of 'National Seclusion' » (L'enracinement du concept d' « isolement national »), *Acta Asiatica* 67, 1994, p.83-103

Id., « Sakoku-ron kara kaikin, jôi chitsujo » (Du 'Sakokuron' aux interdictions maritimes et au paradigme du barbare et du civilisé), *Nihon rekishi 14 – Kaikin to sakoku* (Histoire du Japon 14 – Interdictions maritimes et Sakoku), Tôkyô, Tôkyôdô shuppan, 2002, p.41-68
同上　「鎖国論から海禁・華夷秩序」『日本歴史 14－海禁と鎖国』　東京堂出版

Id., *Sakoku wo minaosu* (Ré-évaluer le *Sakoku*), Livret de conférence de l'Académie Populaire de la Ville de Kawasaki
同上『「鎖国」を見直す』川崎市民アカデミー講座ブックレット

ASAO Naohiro, *Sakoku : Nihon no rekishi 17* (Histoire du Japon 17－Sakoku), Tôkyô, Shôgakukan, 1975, 406p.
朝尾直弘『鎖国　日本の歴史 17』　小学館

Id., « Sakoku no seiritsu » (La mise en place du Sakoku), *Kôza nihonshi 4 – Bakuhantaisei shakai* (Cours d'histoire japonaise – la société sous le système du bakuhan), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 1973
同上　「鎖国制の成立」　『講座日本史 4－幕藩体制社会』　東京大学出版会

BATTEN Bruce, « Frontiers and Boundaries of Pre-modern Japan », *Journal of Historical Geography*, 25, 2, 1999, p. 166-182

GONOJI Masahiro, « Ratengo de yomu Kemperu Sakokuron : Kaikoku kikan joshû ronbun to sono hon.yaku ni tsuite » (Le 'Sakokuron' de Kaempfer lu en latin : un article tiré de son 'Kaikoku kikan' et sa traduction), *Kyôto daigaku seiyô koten kenkyûkai* (Publications de la Recherche en textes classiques occidentaux de l'Université de Kyoto), collection « Seiyô koten ron shû » (Recueil de textes classiques occidentaux), 2010, 22, p.260-278
五之治　昌比呂　ラテン語で読むケンペル「鎖国論」：『廻国奇観』所収論文とその翻訳について　京都大学西洋古典研究会　西洋古典論集

HAMASHITA Takeshi et KAWAKATSU Heita (éds.), *Ajia kôeki ken to Nihon kôgyôka 1500-1900* (La sphère commerciale du commerce asiatique et l'industrialisation du Japon 1500-1900), Tôkyô, Fujiwara shoten, 2001, 238p.
浜下武志・川勝平太（編）　『アジア交易圏と日本工業化　1500 年～1900 年』　藤原書店

HERAIL Francine (dir.), *Histoire du Japon*, Lyon, Horvath, collection « Histoire des Nations », 1990, 632p.

HESSELINK Reinier et MATSUI Yôko, « Sakoku or Japan 'Closed off' from the Outside World. A New Stage : the second half of the Seventeenth Century. » dans Léonard Blussé, Willem Remmelink et Ivo Smits, *Bridging the Divide : 400 Years the Netherlands-Japan*, KIT Publishers, 2000, 288p.

HORIUCHI Annick, « Le *Sakoku-ron* et la construction de l'identité japonaise », dans les Actes du troisième colloque d'études japonaises de l'Université Marc Bloch – La Rencontre du Japon et de l'Europe : Images d'une découverte, *Presses Orientalistes de France (pof)*, 2006, p.123-134

ISHIMURA Yûichi et Ô.ISHI Shinsaburô, *Sakoku- Yuruyakana jôhôkakumei* (Le Sakoku, une révolution tranquille de l'information), Tôkyô, Kôdansha, 1995, 206p.
市村祐一・大石慎三郎　『鎖国　ゆるやかな情報革命』　講談社

IWAO Seiichi, *Nihon no rekishi : Sakoku* (L'histoire du Japon: le Sakoku), Tôkyô, Chûô kôronsha, 1966

KAEMPFER Engelbert (édité, traduit et annoté par BODART-BAILEY Béatrice M.), *Kamepfer's Japan, Tokugawa Culture Observed*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 1999, 608p.

Id., *Histoire naturelle, civile et ecclésiastique de l'empire du Japon*, La Haye, P.Gosse et J. Neaulme, 1729, 408p.
Une version numérisée est disponible à l'adresse suivante :
http://books.google.fr/books?id=ha8-AAAAcAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false

KATÔ Eiichi, « The Development of Japanese Studies on Sakoku, Closing the Country : A survey » (Le développement des études japonaises concernant le Sakoku:une enquête), *Acta Asiatica*, 22, 1972, p.84-103

KATÔ Hidetoshi, « The Significance of the Period of National Seclusion Reconsidered » (Reconsidérer la signification de la période d'isolement national), *Journal of Japanese Studies*, volume 7, n°1, hiver 1981, p.85-109

KATSURAJIMA Nobuhiro, « Le démantèlement de l''idéologie du barbare et du civilisé' et les évolutions dans la conscience de soi et de l'autre à la fin du 18ème et au début du 19ème siècle », *Histoire de la conscience de soi et de l'autr*e, Yûshisha, Tôkyô, 2008
桂島宣弘　「華夷思想の解体と自他認識の変容　１８世紀末期～１９世紀初頭を中心に」　『自他認識の思想史』　有志舎

LAVER Michael S., *The Sakoku edicts and the Politics of Tokugawa Hegemony* (Les édits du Sakoku et la politique derrière l'hégémonie Tokugawa), Amherst, Cambria Press, 2001, 218p.

TASHIRO Kazui, « Foreign relations during the Edo period : Sakoku re-examined » (Les relations extérieures durant l'époque d'Edo : une réévaluation du Sakoku), *Journal of Japanese Studies*, Vol. 8, No. 2, été 1982, University of Washington, p.22-35

TOBY Ronald, « Reopening the Question of Sakoku : Diplomacy in the Legitimization of the Tokugawa Bakufu » (Réexaminer la question du Sakoku : la Diplomatie dans la légitimation du shogunat des Tokugawa), *The Journal of Japanese Studies*, vol.3, No.2, été 1977

Id., « Sakoku » to iu gaikô (La politique étrangère dite du « pays verrouillé »), Tôkyô, Shogakukan, collection « Nihon no rekishi – Shinshiten kenseishi », volume 9 (sur 16), 2008, 348p.
ロナルド・トビ　『「鎖国」という外交』　小学館　〈日本の歴史・新視点近世史〉　第九巻

TOTMAN Conrad, « From *Sakoku* to *Kaikoku* : the Transformation of Foreign-Policy Attitudes, 1853-1868 » (Du *Sakoku* au *Kaikoku* : la transformation de la politique étrangère, 1853-1868), *Monumenta Nipponica*, volume 35, n°1, printemps 1980, p.1-19

TSURUTA Kei, « Kinsei Nihon no 'yotsu no kuchi' » (Les quatre « portes d'entrée » du Japon moderne), dans *Ajia no naka no Nihonshi 2 – gaikô to sensô* (L'histoire du Japon dans l'Asie 2 – Relations étrangères et conflits), Tôkyô, Tôkyô daigaku shuppankai, 1992, p.314
鶴田啓　「近世日本の四つの〈口〉」　『アジアのなかの日本史 2－外交と戦争』　東京大学出版会

UCHIDA Ginzô (annoté par MIYAZAKI Michio), *Kinsei no Nihon : Nihon kinsei shi*, Tôkyô, Heibonsha, collection « Tôyô bunko », n°279, 1975, 308p.
内田銀蔵（著）　宮崎道生（校注）『近世の日本/日本近世史』　平凡社　東洋文庫 279

WALKER Brett L., « Reappraising the Sakoku paradigm : the Ezo trade and the extension of Tokugawa political space into Hokkaidô » (Réévaluer le paradigme du *Sakoku* : les échanges à Ezo et l'extension de la politique des Tokugawa dans l'espace septentrional de Hokkaidô), *Journal of Asian History* 30/2, 1996, p.169-190

YAMAMOTO Hirofumi, *Sakoku to kaikinseisaku jidai* (La période du Sakoku et les interdictions maritimes), Tôkyô, Azekura shobô, 1995, 263p.
山本博文　『鎖国と海禁時代』　校倉書房

HISTOIRE DES RELATIONS AVEC L' ÉTRANGER

Généraux

ARANO Yasunori, *Kinsei Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon pré-moderne et l'Asie orientale), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 1988, 306p.
荒野泰典『近世日本と東アジア』　東京大学出版会

CULLEN Louis Michael, *A History of Japan, 1582-1941: Internal and External Worlds* (Une histoire du Japon (1582-1941): Mondes internes et externes), Cambridge, Cambridge University Press, 2002, 371p.

FUJITA Satoru, *Kinseikôki seijishi to taigaikankei* (Histoire politique de la fin de l'époque pré-moderne et relations internationales), Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 2005, 312p.
藤田覚　『近世後期政治史と対外関係』　東京大学出版会

HIRAKAWA Arata, *Kaikoku he no michi* (La route vers l'ouverture), Tôkyô, Shôgakukan, collection « Nihon no rekishi », volume 12, 2008, 358p.
平川新　『開国への道』　小学館　日本の歴史

INOBE Shigeo, *Ishin zenshi no kenkyû* (Etude de l'histoire antérieure à la Restauration), Tôkyô, Chûbunkan shoten, 1935, 546p.
井野辺茂雄　『維新前史の研究』　中文館書店

ITABA Yoshihisa, *Reconstructing Japanese Rhetorical Strategies: A Study of Foreign-Policy Discourse during the Pre-Perry Period 1783-1853* (La reconstruction des stratégies rhétoriques japonaises : une étude du discours en matière de relations étrangères durant la période pré-Perry), thèse de doctorat, Minneapolis, University of Minnesota, 1995, 710p.

KATÔ Eiichi, KITAJIMA Kazuhide, FUKAYA Toshihiko (éds.), *Bakuhan kokka to i.iki/ikoku* (L'État shogunal et l'étranger), Kôzô shobô, 1989, 451p.
加藤榮一・北島万次・深谷克己　『幕藩国家と異域・異国』　校倉書房

KOKUSHO KANKÔ KAI, *Tsukô ichiran* (Catalogue général de la navigation), Tôkyô, Seibundô, 1967, 8 volumes
国書刊行会　『通航一覧』　清文堂

MACÉ François, « Pour être civilisé, il faut des barbares : le cas du Japon dans l'Antiquité », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.29-41

RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, 139p.

TABOHASHI Kiyoshi, *Kindai Nihon kaigaikankeishi* (Histoire des relations étrangères du Japon moderne), Tôkyô, Tôkyô shoin, 1930, 784p.
田保橋潔　『近代日本外國關係史』　刀江書院

TANAKA Akira, *Urâ Diana – Shirasezaru Nihon hokuhen kankei shi* (Hourra Diana! Histoire tue des relations étrangères dans le Japon septentrional), Tôkyô, Kindai bungei sha, 1995, 286p.
田中　明『ウラー・ディアナ　知らせざる日本北辺関係史』近代文藝社

TASHIRO Kazui, « Foreign relations during the Edo period : Sakoku re-examined », Translated by Susan Downing Videen, *Journal of Japanese Studies*, Vol. 8, No. 2, University of Washington, été 1982, p.22-35

TSURUTA Kei, « Kinsei Nihon no 'kokkyô' » (Les « frontières » du Japon pré-moderne), *Kokusai kôryû* (Echanges internationaux), n°59, 1992
鶴田啓　「近世日本の〈国境〉」　『国際交流』

WALKER Brett L., « Foreign Affairs and Frontiers in Early Modern Japan: A Historiographical Essay of the Field » (Affaires étrangères et frontières dans les premiers temps du Japon moderne : un Essai historiographique), *EMJ*, volume 10 (2), 2002, p.44-62

YAMAZOE Hiroshi, « Edojidai chûki haitaishita Nihongata 'kindaiteki' kokusai chitsujo – Kansei-ki kara bakumatsu ni kakete no tai-Roshia seisaku wo tsûjite » (L'émergence d'un ordre du monde international 'moderne' à la japonaise au milieu de l'époque d'Edo – A travers les mesures gouvernementales relatives à la Russie de l'ère Kan.ei à la chute du shogunat), dans Conférence des études en politique internationale japonaises (dir.), *Kokusai seiji* (Politique internationale), n°139 'Nihon gaikô no kokusai ninshiki to chitsujo kôsô' (La conscience internationale dans les relations diplomatiques japonaises et la conception d'un paradigme), novembre 2004, p.13-28
山添博史　「江戸時代中期に胚胎した日本型〈近代的〉国際秩序観―寛政期から幕末にかけての対ロシア政策を通じて」　日本国際政治学会編　『国際政治』　第 139 号　〈日本外交の国際認識と秩序構想〉

Avec l'Asie

FUJITA Satoru (éd.), *Jûnanaseiki no Nihon to Higashi Ajia* (Le Japon du 17ème siècle et l'Asie orientale), Tôkyô, Yamakawa shuppansha, 2000, 218p.
藤田覚（編）　『十七世紀の日本と東アジア』　山川出版社

GREPINET Vincent, « Le 'barbare' en Corée et au Japon, à l'aune de la civilisation chinoise et de la civilisation japonaise », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.97-108

Id., « Le mythe de l'entente cordiale et durable entre le Japon et la Corée durant la période d'Edo », dans BERLINGUEZ-KÔNO et THOMANN Bernard, *Japon Pluriel 8 – La*

modernité japonaise en perspective. Actes du huitième colloque de la Société française des études japonaises, Arles, Philippe Picquier, 2011, p.397-405

HARRISON John, « The Saghalien Trade : A contribution to Ainu studies » (Le commerce de Sakhaline : une contribution aux études aïnoues), *Southwestern Journal of Anthropology*, volume 10, 1954, p.278-293

HESSELINK Reiner, *Prisoners from Nambu – Reality and Make-believe in 17th Century Japanese Diplomacy* (Prisonniers de Nambu – Réalité et Fiction dans la diplomatie japonaise au 17ème siècle), Honolulu, University of Hawai'i Press, 2002, 205p.

KAMIYA Nobuyuki, *Daimyô gaikô to Higashi Ajia* (La Diplomatie des Daimyô et l'Asie Orientale), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1997, 316p.
紙屋敦之　『大名外交と東アジア』　吉川弘文館

QUISEFIT Laurent, « Quelques notes sur la perception des barbares en Corée », dans RABUT Isabelle (éd.), *Visions du barbare en Chine, en Corée et au Japon (Actes de la journée d'étude organisée le 31 mars 2008 par le Centre d'Etudes Chinoises et le Centre d'Etudes Japonaises)*, Paris, Publications Langues'O, 2010, p.43-58

TOBY Ronald, « The Early Tokugawa Bakufu and Seventeenth Century Japanese relations with East Asia », PhD Dissertation, Columbia University, 1977, 218p.

Id., *State and Diplomacy in Early Modern Japan: Asia in the Development of the Tokugawa Bakufu*, Princeton University Press, 1984 (réimpression), Stanford, Stanford University Press, 1991, 312p.

Avec l'Europe

BLOMBERG Catharina, *The West's encounter with Japanese Civilization 1800-1940* (La rencontre de l'Occident avec la civilisation japonaise), Richmond, Curzon Press, 2000, 3500p.

COUTO Dejanirah et LACHAUD François, *Empires éloignés, l'Europe et le Japon (XVIe – XIXe siècle)*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient, collection « Etudes thématiques », 2010, 296p.

KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, 255p.

THIEBAUD Jean-Marie, *La Présence française au Japon : du XVIème siècle à nos jours*, Paris, L'Harmattan, collection « Recherches asiatiques », 2008, 480p.

WAKABAYASHI Bob, *Anti-foreignism and Western Learning in early modern Japan* (Repousser l'étranger et apprendre de l'Occident au début du Japon moderne), Cambridge, Harvard University Press, 1986, 1991 (2ème édition), 343p.

Avec la Russie

ADAMI Norbert, *Tôi rinjin – Kinsei nichiro kôshôshi* (Des voisins éloignés – Histoire des relations entre le Japon et la Russie à l'époque moderne), Tôkyô, Heibonsha, 1993, 268p.
アダミ・ノルバート　『遠い隣人　近世日露交渉史』　平凡社

AKIZUKI Toshiyuki, *Nichirokankei to Sahalin – Bakumatsu Meiji shonen no ryôdo mondai* (Les relations nippo-russes et Sakhaline - Conflits territoriaux à la fin du shogunat et au début de Meiji), Tôkyô, Chikuma shobô, 1994, 280p.
秋月俊幸『日露関係とサハリン島幕末明治初年の領土問題』　筑摩書房

CAPRIO Mark et MATSUDA Koichirô (éds.), *Japan and the Pacific, 1540-1920* (Le Japon et le Pacifique, 1540-1920), collection « The Pacific Worlds- Lands, Peoples and History of the Pacific, 1500-1900 » dirigée par FLYNN Dennis O. et GIRALDEZ Arturo, volume 10 (sur 17), Ashgate Variorum, 2006, 462p.

GOLDER Franck Alfred, *Russian Expansion on the Pacific 1641-1850 – An account of the Earliest and Later expeditions made by the Russians along the Pacific coast of Asia and North America, including some related expeditions to the Arctic regions* (L'expansion russe dans le Pacifique 1641-1850 : Expéditions précoces et tardives des Russes le long des côtes Pacifique d'Asie et d'Amérique du Nord, ainsi que des expéditions arctiques), Gloucester, Peter Smith, 1960 (réédition), 1914 (1ère édition), 368p.

HARRISON John A., *Japan's Northern Frontier: A Preliminary Study in Colonization and Expansion with Special Reference to the Relations of Japan and Russia* (La frontière septentrionale japonaise: une étude préliminaire de la colonisation et de l'expansion japonaise avec une mention spéciale pour les relations nippo-russes), Gainesville, University of Florida Press, 1953, 202p.

HIRAOKA Masahide, *Nichiro kôshôshishi Ishinzengo no Nihon to Roshia* (Histoire des relations nippo-russes – Le Japon et la Russie avant et après la restauration de Meiji), Tôkyô, Hara shobô, 1982, 418p.
平岡雅英　『日露交渉史話　維新前後の日本とロシア』　原書房

HORIUCHI Annick, « Le Japon et la Russie au tournant du 19ème siècle : les répercussions d'une rencontre manquée », dans COUTO Dejanirah et LACHAUD François, *Empires éloignés, l'Europe et le Japon (XVIe –XIXe siècle)*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient, collection « Etudes thématiques », 2010, p.171-190

KAWAKAMI Jun, « Nichiro kankei no naka no Ainu » (Les Aïnous dans les relations nippo-russes), dans KIKUCHI Isao (éd.), *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.260-293
川上淳　「日露関係の中のアイヌ」　菊池勇夫（編）『蝦夷島と北方世界』　吉川弘文館　日本の時代史 19

KÔNO Tsunekichi, « Ansei izen Matsumae to Roshiajin tono kankei » (Les relations entre le fief de Matsumae et les Russes antérieures à l'ère Ansei), *Shigakuzasshi*, vol. 27, n°6, p.662-677

河野常吉　「安永以前松前と露人との関係」　『史學雑誌』

KOORIYAMA Yoshimitsu, *Bakumatsu nichirokankeikenkyûshi* (Histoire de la recherche en relations nippo-russes à la fin du shogunat), Tôkyô, Kokushohankôkai, 1980, 372p.
郡山良光　『幕末日露関係研究史』　国書刊行会

KRACHENINNIKOV Stepan Petrovich, *Histoire et Description du Kamtchatka*, 2 volumes, Amsterdam, Marc Michel Rey, 1770, 439p.

LEFEVRE-PONTALIS Germain, « La Conquête du Japon », *Annales de l'Ecole Libre de Sciences Politiques*, tome IV, 1889, p.433-457

LENSEN George Alexander, « Early Russo-Japanese Relations » (Le début des relations nippo-russes), *The Far Eastern Quarterly*, vol.10, n°1, novembre 1950, p.2-37

Id., *The Russian Push Towards Japan : Russo-Japanese Relations, 1697-1875* (La poussée russe vers le Japon : les relations nippo-russes entre 1697 et 1875), Princeton, Princeton University Press, 1959, 554p.

MANABE Shigetada, *Nichiro kankei-shi 1697-1875* (Histoire des relations nippo-russes 1697-1875), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1978, 347p.
真鍋重田忠　『日ロ関係史』　吉川弘文館

MCDOUGALL Walter, *Let the Sea Make a Noise: Four Hundred Years of Cataclysm, Conquest, War and Folly in the North Pacific* (Laissons la mer s'exprimer : quatre cents ans de cataclysmes, de conquêtes, de guerre et de folie dans le Pacifique nord), New York, Avon Books, 1993, 793p.

MORMANNE Thierry, *L'archipel des brumes : précis d'histoire kourilienne*, mémoire de maîtrise sous la direction de Pierre-François Souyri, Paris, Institut National des Langues et des Civilisations Orientales, 1990, 276p.

Id., « La prise de possession de l'île d'Urup par la flotte anglo-française en 1855 », *Cipango, - Cahiers d'études japonaises*, n°11, hiver 2004, p. 209-236

MORRIS-SUZUKI Tessa, « Lines in the Snow : Imagining the Russo-Japanese frontier » (Des lignes dans la neige : Imaginant le frontière nippo-russe), *Pacific Affairs*, volume 71, n°1, printemps 1999, p.57-77

ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokubô no ranshô* (Les débuts de la défense du pays contre la Russie), Tôkyô, Naukasha, 1935, 299 p.
大友喜作　『對露國防の濫觴』　ナウカ社

POLONSKII, A. « Kurily » (Les Kouriles), *Zapiski imperatorskago russkago geograficheskago obshchestva. Po otdeleniiu etnografii*, vol. IV, St. Pétersbourg, 1871, p.367-576

PREOBRAZHENSKY A.A., « Pervoe Russkoe Posolstvo v Iaponiiu » (La première mission russe au Japon), *Istoricheskii Arkhiv*, vol.7, no.4, 1961, p.115-148

STEPHAN John J., *The Kuril Islands: Russo-Japanese Frontiers on the Pacific*, Oxford University press, 1974

SUEMATSU Yasukazu, *Kinsei ni okeru Hoppômondai no shinten* (L'évolution du problème des territories du nord à l'époque moderne), Tôkyô, 1928, 405p.
末松保和　『近世に於ける北方問題の進展』　至文堂

TAKEHARA YAMADA Yumiko, *Japon et Russie: l'histoire d'un conflit de frontière aux îles Kouriles*, Paris, l'Harmattan, collection « Recherches asiatiques », 2011

TANAKA Akira, *Urâ Diana – Shirasezaru Nihon hokuhen kankeishi* (Urâ Diana – L'histoire cachée des relations étrangères dans le septentrion japonais), Tôkyô, Kindaibungeisha, 1995, 286 p.
田中明　『ウラー・ディアナ　知らせざる日本北辺関係史』　近代文藝社

WADA Toshiaki, *Hoppô ryôdo no genkaku* (Hallucinations des territoires du nord), Tôkyô, Sôbunsha, 1981, 193p.
和田敏明　『北方領土の幻覚』　叢文社

WATANABE Kyôji, *Kokusen zen.ya – Roshia, Ainu, Nihon no sankokushi* (La veille des bateaux noirs – Russes, Aïnous et Japonais), Tôkyô, Yôsensha, 2010, 353p.
渡辺京二　『黒船前夜～ロシア・アイヌ・日本の三国志』　洋泉社

WILDES Harry Emerson, « Russia's Attempts to open Japan » (Les tentatives russes pour ouvrir le Japon), *Russian Review*, volume 5, n°1, automne 1945, p.70-79

Beniowski

AKIZUKI Toshiyuki, *Nihon hokuhen no tanken* (La découverte des franges septentrionales japonaises), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankôkai, 1999, 405p.
秋月俊幸　『日本北辺の探検と地図の歴史』　北海道大学図書刊行会

BENIOWSI Maurice Auguste, *Mémoires et voyages*, préfacé et annoté par Edward Kajdański, Paris, Phébus, 2010, 784p.

DOUTEAU Robert, « La croisière extraordinaire de la galiote 'Saints-Pierre-et-Paul' dans le Mer de Béring et sur les côtes du Japon », *Monumenta Nipponica*, volume 1, n°2, juillet 1938, p.439-450

CULLEN L.M., *A History of Japan, 1582-1941 : Internal and external worlds* (Une histoire du Japon : mondes internes et externes), Cambridge, Cambridge University Press, 2003, 376p.

HALL John Whitney, *Tanuma Okitsugu, 1719-1788 : Forerunner of modern Japan* (Tanuma Okitsugu : précurseur du Japon moderne), Cambridge, Harvard University Press, 1955, 208p.

HORIUCHI Annick, « Le *Kaikokuheidan* (De la défense des pays maritimes) de Hayashi Shihei – Présentation et traduction de la préface », *Ebisu*, n°38, 2007, p.83-101

KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La découverte japonaise de l'Europe : 1720-1830), Stanford, Stanford University press, 1969, 255 p.

MIZOGUCHI Hideo et NUMATA Jirô (trad.), *Benyofusukî kôkaiki* (Le Récit des Voyages en mer de Beniowski), Tôkyô, Heibonsha, 1970, 350p.
水口志計夫・沼田次郎　『ベニョフスキー航海記』　平凡社

WADA Toshiaki, 'Les trois auteurs classiques qui ont fait voler en éclats l'illusion du *Sakoku* (pays verrouillé)', *Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord*, volume 3 « Rumeurs des Ezo rouges, Aperçu illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges », p.7-25
和田敏明〈鎖国の夢を破った古典三名著〉「赤蝦夷風説考・三国通覧図説・赤夷動静」『北方未開古文書集成』第三巻

Les naufragés

ARAKAWA Hidetoshi, *Nihon hyôryû hyôchaku shiryô*, Tôkyô, Chijin shokan, collection «Kishô shiryô shîrîzu 3», 1962, 658p.
荒川秀俊　『日本漂流漂着』　〈稀少資料シーリーズ―〉　知人書簡

Id., *Ikoku hyûryû monogatari* (Histoire d'une dérive en terre étrangère), Tôkyô, Shakaishisô sha, 1969, 212p.
同上、　『異国漂流物語』 社会思想社

HARIMA Narakichi, « Rokoku ni okeru nihongo gakkô » (Les écoles de langue japonaise en Russie), *Shigaku zasshi*, volume 33, n°10, p.791-800
播磨楢吉　「露國に於ける日本語學校の沿革」　『史學雜誌』

HORI Takeo, « Genroku Kyôho nenkan Roshia ni okeru Nihonjin » (Les Japonais en Russie pendant les ères Genroku et Kyôho), *Shigaku zasshi*, volume 29, n° 1, p.111-130
堀竹雄　「元禄享保年間ロシアに於ける日本人」　『史學雜誌』

IKUTA Michiko, « Kamuchakka no Takadaya Kahei », *Gengobungaku kenkyû*, n°36, mars 2010, p.210-221
生田美智子　「カムチャッカの高田屋嘉兵衛」　『言語文学研究』

INOUE Yaushi, *Oroshiyakoku suimutan* (*Rêves de Russie*), Tôkyô, Bunshun, 1974, 382p.
井上靖　『おろしや国酔夢譚』　文藝春秋

Id., KOYAMA-RICHARD Brigitte (trad.), *Rêves de Russie*, Paris, Phébus, 2005, 320p.

KANMURA Tadamasa, « Kyôikugakusha Bogudânofu no tekisutozukuri » (La création de textes par l'enseignant Bogdanov), *Kagoshima kôgyô kôtô senmon gakkô kenkyû hôkoku*, n°33, 1998, p.97-116
上村忠昌　「教育学者ボグダーノフのテキスト作」　『鹿児島工業高等専門学校報告』

KATSURAGAWA Hôshû, KAMEI Takayoshi (éd.), *Hokusabunryaku – Daikokuya Kôdayû Roshia hyôryûki* (Notes brèves d'une dérive au nord – Journal de Daikokya Kôdayû, échoué en Russie), Tôkyô, Iwanami shoten, collection « Iwanami bunko », 1990, 484p.
桂川甫周『北槎聞略　大黒屋光太夫ロシア漂流記』　岩波書店　岩波文庫

Id., SIARY Gérard (éd. et trad.), *Naufrage et tribulations d'un japonais dans la Russie de Catherine II (1782-1792)*, Paris, Chandeigne, collection « Magellane », 2004, 430p.

KAWAKAMI Jun, « Hôreki roku-nen (1756) Kishû-sen Etorofu-tô hyôryûki ni tsuite » (A propos du récit de dérive jusqu'à l'île d'Itouroup du bateau en provenance de Kishû en l'an 6 de l'ère Hôreki (1756)) », *Hikaku bunka ronsô-Sapporo daigaku bunka gakubu kiyô*, n°17, 2006, p.5-29
川上淳　「宝暦六年（1756）紀州船エトロフ島漂流記について」　『比較文化論叢　札幌大学文化学部紀要』

KISAKI Ryôhei, *Hyôryûmin to Roshia* (Les naufragés et la Russie), Tôkyô, Chûôkôronsha, 1991, 199p.
木崎良平　『漂流民とロシア』 中央公論社.

Id., Kôdayû to Rakkusuman : bakumatsu nichiro kôshôshi no ichisokumen (Kôdayû et Laxman : un aspect des relations nippo-russes à la fin du shogunat), Tôkyô, Tôsuishobô, 1992, 266p.
同上、『光太夫とラックスマン―幕末日露の一側面』　刀水書房

Id., Sendai hyômin to Rezanofu: bakumatsu nichiro kôshôshi no ichisokumen n°2 (Les naufragés de Sendai et Rezanov : un aspect des relations nippo-russes à la fin du shogunat), Tôkyô, Tôsui shobô, 1997
同上、　『仙台漂流民とレザノフ―幕末日露交渉史の一側面』　刀水書房

NAKAMURA Yoshikazu, « The Satsuma Dialect in St.Petersburg » (Le dialecte de Satsuma à Saint-Pétersbourg), *The Japan Foundation Newsletter*, volume 26, n°3, p.1-5

PLUMMER Katherine, « Shogun's reluctant ambassadors : castaways » (Ambassadeurs malgré eux : les naufragés), *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, n°3, volume 19, 1984, p.33-136

Id., The Shogun's reluctant Ambassadors – Sea drifters (Ambassadeurs à contre cœur du shogun – les Naufragés), Tôkyô, Lotus Press, 1985, 317p.

RAMMING Martin, *Reisen schiffbrüchiger Japaner im XVIII. Jahrhundert* (Les naufragés japonais au 18ème siècle), Berlin, Würfel Verlag, 1931, 90p.

WOOD Michael S., *Literary Subjects adrift: A cultural history of early-modern castaway narratives, CA. 1780-1880* (Des personnages littéraires à la dérive : une histoire culturelle des récits narratifs des naufragés de l'époque moderne), thèse de doctorat présentée au Département de Langues et Littératures d'Asie Orientale et à l'Ecole Doctorale de l'Université de l'Oregon, mars 2009, 417p.

YAMASHITA Tsuneo (ed.), *Daikokuya Kôdayû shiryôshû* (Collection de documents relatives à Daikokuya Kôdayû), coll. « Edo hyôryûki sôsho», volume 1 ‘Kaikoku no akebono – Roshia no kurofune Ezo-chi ni shutsugensu’ (volume 1 sur 4), Tôkyô, Nihon hyôronsha, 2004, 736p.
山下恒夫　『大黒屋光太夫資料集』　江戸漂流記叢書　〈開国のあけぼの―ロシアの黒船蝦夷地に出現す〉　日本評論者

Id., Daikokya Kôdayû – *Teisei Roshia hyôryû no monogatari* (Histoire d’une dérive en Russie impériale), Tôkyô, Iwanami shoten, 2004
同上、『大黒屋光太夫　帝政ロシア漂流の物語』　岩波書店

YOSHIMURA Akira, *Daikokuya Kôdayû*, 2 volumes, Tôkyô, Mainichi shinbunsha, 2003
『大黒屋光太夫』　毎日新聞社

HISTOIRE DE LA CARTOGRAPHIE ET DE L'EXPLORATION DU PACIFIQUE NORD

Cartographie

AKIOKA Takejirô, *Nihon chizu shi* (L'histoire des cartes du Japon), Tôkyô, Kawade Shobô, 1955, 224 p.
秋岡武次郎　『日本地図史』　河出書房

AKIZUKI Toshiyuki, *Nihon hokuhen no tanken* (La découverte des franges septentrionales japonaises), Sapporo, Hokkaidô daigaku tosho kankôkai, 1999, 405p.
秋月俊幸　『日本北辺の探検と地図の歴史』　北海道大学図書刊行会

BAGROW Leo, « A few remarks on Maps of the Amur, the Tartar Strait and Sakhalin » (Quelques remarques sur des cartes de l'Amour, du détroit de Tartarie et de Sakhaline), *Imago Mundi*, volume 12, 1955, p.127-136

BARRAT Glynn, *Russia in Pacific Waters 1715-1825*, the University of British Columbia, 1981, 300p.

CORTAZZI Hugh, *Isles of Gold : Antique Maps of Japan* (Les îles d'or : cartes antiques du Japon), New York, Weatherhill, 1983, 142p.

DICKEN Evan Robert, *Creating Ezo : The Role of Politics and Trade in the Mapping of Japan's Northern frontier* (Créer Ezo : le rôle de la politique et les échanges dans la cartographie de la frontière septentrionale japonaise), mémoire de Master, Ohio State University, 2009, 147p.

FISHER Raymond, « The Early Cartograohy of the Bering Strait Region » (Les débuts de la cartographie du Détroit de Béring), *Arctic*, volume 37, numéro 4, décembre 1984, p.574-589

FREI Henry P., *Japan's Earliest Cartographic Notions of the North Pacific Region* (Les premières notions cartographiques japonaises concernant le Pacifique nord), Portland, Oregon Historical Society, 1991, 193p.

FUNEKOSHI Akio, *Hoppôzu no rekishi* (Histoire des cartes septentrionales), Tôkyô, Kôdansha, 1976, 331p.
船越昭生　『北方図の歴史』　講談社

HARRISON John A., « Notes on the discovery of Yezo » (Notes sur la Découverte de Yezo), *Annals of the Association of American Geographers*, Volume 40 n°3, septembre 1950, p.254-266

Id., Japan's Northern Frontier: A Preliminary Study in Colonization and Expansion with Special Reference to the Relations of Japan and Russia, Gainesville, University of Florida Press, 1953, 202p.

KISS George, « The Cartography of Japan during the middle Tokugawa era : A study in cross-cultural influences » (La cartographie japonaise au milieu de l'époque Tokugawa : une étude des influences interculturelles), *The Annals of the Association of American Geographers*, volume 37, numéro 2, juin 1947, p.101-119

KITAGAWA Kay, « The Map of Hokkaido of G. de Angelis, ca 1621 » (La carte de Hokkaidô de G. de Angelis, aux alentours de 1621), *Imago Mundi*, volume 7, 1950, p.110-114

LINDNER Ludwig, « Entdeckungsgeschichte des Insel Jesso und den Halb-insel Saghalien » (Histoire de la découverte de l'île d'Ezo et de la presqu'île (*sic*) de Sakhaline), *Allgemeine Geographisches Ephmeriden*, 38, 1812, p.249

OKAMOTO Yoshitomo, *Jûroku seiki ni okeru Nihonchizu no hattatsu* (L'apparition des cartes du Japon au 16ème siècle), Tôkyô, Yagi shoten, 1973, 306p.
岡本良知　『十六世紀における荷日本地図の発達』　八木書店

PELLETIER Philippe, « Tumulte des flots entre Japon et Corée. A propos de la dénomination de la 'mer du Japon' », *Annales de Géographie*, 2000, t.109, n°613, p.279-305

POSTNIKOV Alexei, « Outline of the History of Russian Cartography » (Résumé de l'histoire de la cartographie russe), dans KIMITAKA Matsuzato (éd.), *Regions : A Prism to view the Slavic-Eurasian World – Towards the discipline of "Regionology"*, Sapporo, Japan : Slavic Research Center Press, 2000, p.1-49

PYE Norman et WEASLEY W.G., « An Undescribed Manuscript Copy of Inô Chûkei's Map » (Une copie manuscrite non-répertoriée de la carte d'Inô Chûkei), *The Geographical Journal*, volume 117, n°2, juin 1951, p.178-187

SHIPITKO Ulyana, « Imagining and Mapping the North Pacific : On the topic of Russian Imperial Building in Asia » (Imaginer et cartographier le Pacifique nord : Sur la construction impériale russe en Asie), *Ritsumei kokusai kenyû*, numéro 24-3, mars 2012, p.115-130

SUAREZ Thomas, *Early Mapping of the Pacific – The Epic Story of Seafarers, Adventurers and Cartographers who mapped the Earth's Greatest Ocean* (Les débuts de la Cartographie du Pacifique – Marins, aventuriers et cartographes qui explorent le plus vaste océan du monde), Hong-Kong, Periplus, 2004, 224 p.

TOBY Ronald, « Imagining and Imaging 'Athropos'in Early-modern Japan » (Imaginer et représenter l' « anthropos » dans le Japon pré-moderne), *Visual Anthropology Review*, volume 14, n°1, printemps-été 1998, p.19-44

UMEKI Michitoku, *Ezo kochizu monogatari* (Histoire des anciennes cartes d'Ezo), Sapporo, Hokkaidô shinbunsha, 1975 (2ème édition), 102p.
梅木通徳　『蝦夷古地図物語』　北海道新聞社

UNNO Kazutaka, *Cartography in Japan, Korea and Vietnam* (La Cartographie en Corée, au Japon et au Vietnam), « Cartography in Japan » (La Cartographie au Japon), Chicago, University of Chicago Press, 1994, p.346-477

WALKER Brett L., « Mamiya Rinzô and the Japanese Cartography of Sakhaline Island : cartography and empire » (Mamiya Rinzô et la cartographie japonaise de l'île de Sakhaline : cartographie et empire), *Journal of Geographical History*, n°33, 2007, p.283-313

WATANABE Akira, *Cartography in Japan : Past and Present* (La Cartographie au Japon : passé et présent), Tôkyô, International Cartographic information Center, 1980, 46p.

YAMADA-KOMEIE Shinobu, « Mapping the Russian Far East – Cartography and the representation of Sakhalin, the Kurils and Japan in the 18th Century » (Cartographier l'Extrême-Orient russe – La cartographie et la représentation de Sakhaline, des Kouriles et du Japon au 18ème siècle), *Hôsei daigaku bungakubu kiyô*, p.55- 65

YONEMOTO Marcia, « Spatial Vernacular in Tokugawa Maps » (L'espace vernaculaire dans les cartes de l'époque Tokugawa), *The Journal of Asian Studies*, volume 59, n°3, août 2000, p.647-666

Id., *Mapping Early-modern Japan : Space, Place, and Culture in the Tokugawa Period* (Cartographier le Japon pré-moderne : Espace, endroits et culture à l'époque des Tokugawa), Berkeley, University of California Press, 2003, 249p.

Exploration

AKIMOTO Matsuyo, *Sugae Masumi – jômin no hakken* (Sugae Masumi – la Découverte des gens du commun), collection « Nihon no tabibito » 9, Kyôto, Tankôsha, 1973, 231p.
秋元松代　『菅江真澄―常民の発見』　〔日本の旅人〕　淡校社

ARMSTRONG Terence, *Russian settlement in the north* (Implantation russe dans le nord), Cambridge, Cambridge University Press, 1965, 233p.

BLACK Lydia T., *Russians in Alaska* (Des Russes en Alaska), Fairbanks, University of Alaska Press, 328p.

BOLITHO Harold, « Traveler's Tales : Three Eighteenth Century Travel Journals » (Récits de Voyageurs : Trois journaux de bord du 18ème siècle), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 50, n°2, décembre 1990, p.485-504

CIESLIK Hubert (éd.), *Hoppō tankenki: Genna nenkan ni okeru gaikokujin no Ezo hōkokusho* (Exploration septentrionale : les récits des étrangers pendant l'ère Genna), Tôkyô, Yoshikawa Kôbunkan, 1962, 122p.
CIESLIK Hubert（編）『北方探検記: 元和年間に於ける外国人の蝦夷報告書』　吉川弘文館

HORA Tomio, *Mamiya Rinzô*, Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 1960, 352p.
洞富雄　『間宮林蔵』 吉川弘文館

KITAKAMA Yasuo, *Senroppyakuyonjûsan nen no Ainu shakai tanbôrai – Furîsu kantaikô kaikiroku* (A la Découverte de la société aïnoue de 1643 – le journal de nord des vaisseaux de Vries), Tôkyô, Yûzankaku shuppan, 1983, 58p.

北構保男　『1643 年のアイヌ社会探訪来―フリース艦隊航海記録』　雄山閣出版

小河久『光圀の蝦夷地探検隊』 創栄出版
Ogawa Hisashi, *Mitsukuni no Ezochi tankentai* (La mission d'exploration sur Hokkaidô de Mitskuni), Tôkyô, Sôei shuppan, 2

KOLLER Susanne, « An.ei nenkan no Roshia-jin Ezo-chi torai no rekishiteki haikei » (Contexte historique de l'arrivée des Russes à Ezo pendant l'ère An.ei), *Saruba kenkyû*, n°51, p.391-413

MARCH Patrick G., *Eastern Destiny : Russia in Asia and the North Pacific* (Destin Oriental : la Russie en Asie et dans le Pacifique nord), Westport (Connecticut), Praeger, 1996, 273p.

MINAKAWA Shinsaku, *Mogami Tokunai*, Tôkyô, Dentsu shuppan bu, 1943, 441p.
皆川新作　『最上徳内』　電通出版部

MIYAMOTO Tsuneichi, *Henkyô wo aruita hitobito* (Les hommes qui arpentèrent la frontière), Tôkyô, Kawaden shoin shinsha, 2005, 225p.
宮本常一　『辺境を歩いた人々』河出書房新社

Motoyama Keisen, *Mamiya Rinzô tairiku kiko*, Tôkyô, Yashiro shoten, 1942, 212p.
本山桂川　『間宮林蔵大陸紀行』　八弘書店

ÔSAKI Keiji, *Tenmeiki no Ezochi-zu to bakufu no Hokkaidô nôkô teki menseki no mitsumori* (La carte du territoire ezo de l'ère Tenmei et l'estimation des terres cultes), Hokkaidôdaigaku nôkeironsô, n°43, 1987, p.167-186
大崎恵治　「天明期の蝦夷地図と幕府の北海道農耕適地面積の見積」　『北海道大学農經論叢』

ÔTANI Tsunehiko, *Mamiya Rinzô no saihakken*, Tôkyô, Tsukuba shorin, 142p.
大谷恒彦　『間宮林蔵の再発見』　筑波書林

TERU.I Sôsuke *Tenmei Ezo tanken shimatsu ki – Tanuma Okitsugu to haigun no tankenkatachi* (Récits des missions d'exploration de l'ère Tenmei – Tanuma Okitsugu et les explorateurs), 2001, 381p.
照井壮助『天明蝦夷探検始末記―田沼意次と悲運の探検家たち』影書房

REFSING Kirsten, *Early European writings on Ainu culture : travelogues and descriptions* (Premiers écrits relatifs à la culture aïnoue : journaux de voyage et descriptions), Londres, Routeledge, 2000, 1250p.

WALKER Brett L., « Mamiya Rinzō and the Japanese exploration of Sakhalin Island: cartography and empire » (Mamiya Rinzô et l'exploration japonaise de l'île de Sakhaline), *Journal of Historical Geography*, 2007, p.283-313

WELLS David N. (éd. et trad.), *Russian Views of Japan , 1792-1813 – An Anthology of Travel Writing* (Visions russes du Japon (1792-1813) : une anthologie des récits de voyage), London, Routeledge-Curzon, 2009 (réédition), 234p.

Récits de voyages, de captivité et d'expéditions

BENIOWSKI Maurice Auguste (préfacé et annoté par Edward Kajdański), *Mémoires et voyages*, Paris, Phébus, 2010, 778 p.

BENYOWSKY, *Memoirs and Travels*, London, 1790

BROUGHTON William Robert, *A Voyage of Discovery to the North Pacific Ocean* (Voyage à la Découverte du Pacifique nord), Séoul, Keini bunka sha, 1804, 445p.

COEN Cornelius, *Voyage to Cathay, Tartary, and the Gold- and Silver-Rich Islands East of Japan, 1643 : The Journal of Cornelius Jansz. Coen Relating to the Voyage of Marten Gerritsz. Fries to the North and East of Japan*, Amsterdam, Philo Press, 1975, 294p.

D'ANVILLE Jean-Baptiste, *Lettre de Monsieur D'Anville, géographe ordinaire du Roy au Révérent Père de Castel au sujet des Pays du Kamtchatka & de Jeço*, Paris, 1737, 49p.

DOUTEAU Robert, « La croisière extraordinaire de la galiote 'Saints-Pierre-et-Paul' dans le Mer de Béring et sur les côtes du Japon », *Monumenta Nipponica*, volume 1, n°2, juillet 1938, p. 439-450

FURUKAWA Koshoken, *Tôyû zakki* (Notes sur des tribulations à l'est), annoté par Ôto Tokihiko, Tôkyô, collection « Tôyô bunko », n°27, Heibonsha, 1964, 1980 (8ème édition), 305 p.
古河古松軒　『東遊雑記』　大藤時彦解説　平凡社　東洋文庫

HEZUTSU Tôsaku, « Tôyûki » (Pérégrinations dans l'est) dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 2 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.318-369
平秩東作　「東遊記」　大友喜作（編）　『北門叢書』　国書刊行会

DE LESSEPS Jean-Baptiste Barthélémy, *Journal Historique du Voyage de Monsieur de Lesseps, Consul de France, employé dans l'expédition de Monsieur le comte de La Pérouse, en qualité d'interprète du Roi*, 1ère partie, 280p.

LA PEROUSE Jean-François de, *Voyage de La Pérouse autour du monde*, Paris, édition du Carrefour, collection « Voyages et Découvertes », 1930, 293p.

MAMIYA Rinzô (traduit par John A. Harrison), « Kita Yezo Zusetsu » (Description illustrée d'Ezo septentrional), *Proceedings of the American Philosophical Society*, volume 9, n°2, avril 1955, p.93-117

MILET-MUREAU M.L.A, *Voyage de La Pérouse autour du Monde*, Imprimerie de la République, 1797, 4 tomes

MOGAMI Tokunai, « Ezo sôshi » (Notes sur Ezo), dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 1 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.311-410

最上徳内　「蝦夷草紙」　大友喜作（編）　『北門叢書』　国書刊行会

MOGAMI Tokunai, « Ezo sôshi kôhen » (Notes sur Ezo postérieures), dans ÔTOMO Kisaku (éd.), *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 sur 6 volumes, Tôkyô, Kokushokankôkai, 1972 (5ème édition), p.447-479
最上徳内　「蝦夷草紙後編」　大友喜作（編）　『北門叢書』　国書刊行会

NICHOLSON William, *The Memoirs and travels of Mauritius Augustus Count de Benyowsky in Siberia, Kamchatka, Japan, the Liukiu Islands and Formosa from the translation of his original manuscript (1741-1771)*, Captain Pasfield Oliver, Londres, 1893, 399p.

RICKMAN John, *Troisième Voyage de Cook, ou Journal d'une expédition faite dans la mer Pacifique du Sud et du Nord en 1776, 1777, 1778, 1779, & 1780*, Paris, Belin, 3ème édition, 1783, 354p. (Livre numérisé dans son intégralité, disponible à l'adresse suivante : http://books.google.fr/books?id=ey8_AAAAcAAJ&printsec=frontcover&hl=fr&source=gbs_ge_summary_r&cad=0#v=onepage&q&f=false, consulté le 28 juillet 2013)

SAKAKURA Genjirô, « Ezo zuihitsu » (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.57-81
坂倉源次郎　〈蝦夷随筆〉『北方未公開古文書集成』　叢文社

ÉCONOMIE

Commerce japonais pendant l'époque d'Edo

BASSINO Jean-Pascal, « Market Integration and Famines in Early-modern Japan, 1717-1857 » (Intégration mercantile et famines dans le Japon moderne 1717-1857), *Paragraph*, n°4, p.5-45

BROADBRIDGE Seymour, « Economic and Social Trends in Tokugawa Japan » (Tendances économiques et sociales dans le Japon des Tokugawa), *Modern Asian Studies*, volume 8, n°3, 1974, p.347-372

CRAWCOUR Sydney E., « Changes in Japanese Commerce in the Tokugawa Japan » (Changements commerciaux dans le Japon des Tokugawa), *The Journal of Asian Studies*, volume 22, n°4, août 1963, p.387-400

FLERSHEM Robert G., « Some Aspects of Japan Sea Trade in the Tokugawa Period » (Certains aspects du commerce maritime pendant la période Tokugawa au Japon), *The Journal of Asian Studies*, Volume 23, n°3, mai 1964, p.405-416

Id., « Some Aspects of Japan Sea-shipping and Trade in the Tokugawa Period, 1603-1867 » (Quelques aspects de l'exportation maritime et du commerce pendant l'époque Tokugawa, 1203-1867), *Proceedings of the American Philosophical Society*, volume 110, n°3, juin 1966, p.182-226

HAUSER William B., « Some Misconceptions about the Economic History of Tokugawa Japan » (Quelques idées reçues à propos de l'histoire économique du Japon des Tokugawa), *The History Teacher*, volume 16, n°4, août 1983, p.569-583

INNES Robert L., *The Door Ajar : Japan's Foreign Trade in the Seventeenth Century* (La porte entrouverte : le commerce international japonais au 17ème siècle), PhD, Ann Arbor, University of Michigan, 1980, 1380p.

LATHAM John et KAWAKATSU Heita (éds.), *Intra-Asian Trade and the World Market*, New York, Routeledge, 2006, 242p.

LEE John, « Trade and Economy in Pre-industrial East Asia, c.1500- c.1800 : East Asia in the Age of Global Integration » (Commerce et économie préindustriels en Asie orientale entre les années 1500 et 1800 : l'Asie orientale à l'âge de l'intégration mondiale), *The Journal of Asian Studies*, volume 58, n°1, février 1999, p.2-26

SAWADA Shô, « Financial difficulties of the Tokugawa Bakufu » (Difficultés financières du shogunat des Tokugawa), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 1, n°3/4, novembre 1936, p.308-326

SPENCER Daniel Lloyd, « Japan's pre-Perry preparation for Economic Growth » (Préparatifs pré-Perry pour le développement économique du Japon), *American Journal of Economics and Sociology*, volume 17, n°2, janvier 1958, p.195-216

TOBY Ronald, « Both a Borrower and a Lender-be. From Village money-lender to Rural Banker in the Tempo Era » (Emprunteur et usurier. Du prêteur villageois au banquier rural pendant l'ère Tempô), *Monumenta Nipponica*, volume 46, n°4, hiver 1991, p.483-512

YAMAMURA Kôzô, « Toward a Reexamination of the Economic History of Tokugawa Japan, 1600-1867 » (Vers une relecture de l'histoire économique du Japon des Tokugawa, 1600-1867), *The Journal of Economic History*, volume 33, n°3, 1973, p.509-546

Commerce à Hokkaidô

ARAMU Ken.ichirô « Le marché d'Ôsaka et les produits des Ryûkyû et de Matsumae », dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, p.112-139
荒武賢一郎　「大阪市場と琉球・松前物」　菊池勇夫・真栄平房昭（編）　『列島史の南と北』　吉川弘文館　〈近世地域史フォーラム〉

ASAKURA Yûko, « Tenpô-ki ni okeru nukeni mondai to Niigata・Ezo-chi » (Le problème de la contrebande entre Niigata et Ezo pendant l'époque Tempô), dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, p.140-162
浅倉有子　「天保期における抜け荷問題と新潟・蝦夷地」　菊池勇夫・真栄平房昭（編）　『列島史の南と北』　吉川弘文館　〈近世地域史フォーラム〉

DERIHA Hiroshi, « Kinsei makki ni okeru Ainu no kegawa kedamono shuryô ni tsuite – Kegwa kôeki no shiten kara » (La chasse pour l'obtention de fourrures chez les Aïnous de la fin de l'époque pré-moderne – Du point de vue du commerce des fourrures), dans SASAKI Shirô (éd.), *Akareta tsunagari to shite no shuryô saishû shakai* (Les sociétés de chasseurs-cueilleurs ouvertes), Bulletin d'information du Musée national d'Ethnologie n°34, 2002, p.97-163
出利葉浩司　「近世末期におけるアイヌの毛皮獣狩猟について－毛皮交易の視点から」　佐々木史郎（編）『開かれた系としての狩猟採集社会』　国立民俗学博物館調査報告

HARA Naofumi, « Matsumae ton.ya », dans Yoshida Nobuyuki (éd.), *Shîrizu kinsei no mibunteki shûen 4 - Akinai no ba to shakai* (Série 'Autour des statuts de l'époque pré-moderne' 4 - La place du marchand et la société), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2000, 277p.
原直史　「松前問屋」　吉田伸之（編）『シーリズ近世の身分的周縁四　商いの場と社会』　吉川弘文館

HARRISON John, « The Saghalien Trade : A contribution to Ainu studies » (Le commerce de Sakhaline : une contribution aux études aïnoues), *Southwestern Journal of Anthropology*, volume 10, 1954, p.278-293

HOKKAIDÔ SHINKAISHA (éd.), *Ezo nishiki no kita michi* (Le chemin d'où vient le brocart d'Ezo), Sapporo, Hokkaidô shinkaisha, 1991, 153 p.

北海道新開社　「蝦夷錦の来た道」　北海道新開社

NAKAMURA Kazuyuki et ODA Hirotaka, « Ezo nishiki to kita no shirukurôdo » (Le brocart d'Ezo et la Route de la Soie septentrionale), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.827-843
中村和之・小田寛貴　「蝦夷錦と北のシルクロード」澤登寛聡・小口雅史（編）『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

NAKANISHI Satoshi, *La structure d'un marché japonais des époques pré-modernes et modernes : analyse des transactions des « sardines de Matsumae »*, Tôkyô, Presses Universitaires de l'Université de Tôkyô, 1998, 375p.
中西聡　『近世・近代の市場構造―「松前鰯」肥料取引の研究』　東京大学出版会

RAVALLI Richard, « The Sea Otter Islands : Geopolitics and Environnement in the East Asian fur trade » (Les îles aux loutres de mer : Géopolitique et environnement dans le commerce de fourrures en Asie orientale), *Asia Pacific perspectives*, volume 9, n°2, juin 2010, p.27-35

SASAKI Shirô, « Jûhachi, jûkyû seiki ni okeru Amûru-gawa karyû iki no jumin no kôeki katsudô » (Activités commerciales des peuples de la région de l'aval du fleuve Amour aux 18ème et 19ème siècles), *Kokuritsu minzokugaku hakubutsukan kenkyû hôkoku*, volume 22, n°4, 1998, p.683-763
佐々木史郎　「18、19 世紀におけるアムール川下流域の住民の交易活動」　『国立民族学博物館研究報告』

SHIOYA Tomoko, « Akita Tsuchizaki to Matsumae Ezochi to no shôhin ryûtsû no jittai – Kinsei kôki no jirei wo sozai to shite » (Circulation de produits entre le territoire ezo et Matsumae et le port de Tsuchizaki en Akita – Un exemple concret de la fin de l'époque moderne), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.633-651
塩屋朋子　「秋田土崎と松前蝦夷地との商品流通の実態―近世後期の事例を素材として」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

TAKAKURA Hiroki, « Jûhasseiki～jûkypuseiki no kita taiheiyôsekai ni okeru Karafuto senju minzoku kôeki to Ainu » (Les Aïnous et le commerce avec les peuples du Pacifique nord aux 18ème et 19ème siècles, dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, p.164-189
高倉浩樹　「十八世紀～十九世紀の北太平洋における樺太先住民族交易とアイヌ」　菊池勇夫・真栄平房昭（編）　『列島史の南と北』　吉川弘文館　〈近世地域史フォーラム〉

TAKIMOTO Hisafumi, « Kaikyô wo koeru chiikikan kôryû » (Le commerce qui dépasse les détroits), dans KIKUCHI Isao et MAEHIRA Fusa.aki (éd.), *Rettôshi no minami to kita* (Septentrion et méridien dans l'histoire de l'archipel), collection « Kinsei chiiki shi Fôramu » (Histoire territoriale de l'époque moderne), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, 2006, p.216-240
瀧本壽史　「海峡を越える地域間交流」　菊池勇夫・真栄平房昭（編）　『列島史の南と北』　吉川弘文館　〈近世地域史フォーラム〉

TEZUKA Kaoru, « Long distance trade newtorks and shipping in the Ezo region » (Réseaux commerciaux et transport maritime autour d'Ezo), *Arctic Anthropology*, volume 35, n°1, 1998, p.350-360

YAMADA Shinobu, « Ezochi, Wajinchi, Naichi wo meguru ryûtsû shisutemu to sono saihen » (Système de circulation de marchandises entre les territoires ezo, japonais et le reste de l'archipel et ses évolutions), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.679-698
山田志乃布　「蝦夷地、和人地、内地をめぐる流通システムとその再編」　澤登寛聡・小口雅史（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として』　法政大学国際日本学研究所

Système des lieux d'entreprise contractuels

HOKKAIDÔ – TÔHOKUSHI KENKYÛKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, 429p.
北海道・東北研究会（編）『場所請負制度とアイヌ－近世蝦夷地史の構築をめざして』　北海道出版企画センター

HOWELL David, « Proto-industrial origins of Japanese capitalism » (Origines proto-industrielles du capitalisme japonais), *The Journal of Asian Studies*, volume 51, n°2, mai 1992, p.269-286

Id., *Capitalism from within: Economy, Society, and the State in a Japanese Fishery* (Un capitalisme intérieur: économie, société et État dans une pêcherie japonaise), Berkeley, University of California Press, 1995, 264p.

KAIHO Mineo, « Basho ukeoisei kakuritsuki ni okeru basho kyôkai ronsô – Hôrekiki wo chûshin ni » (Querelles de frontières entre les « basho » à l'époque de la mise en place du système des lieux contractuels – La période Hôreki), dans *Matsumae han to Matsumae – Matsumaechôshi kenkyû kiyô* (Revue académique d'étude de l'histoire du district de Matsumae – Le fief de Matsumae et Matsumae), n°20, 1983, 138p.
海保嶺夫　「場所請負制確立における場所境界論争－宝暦記を中心に」　『松前藩と松前－松前町史研究紀要』

KOBAYASHI Masato, « Akinaiba chigyôsei seiritsu katei ni tsuite no ikkôsatsu » (Retour sur la mise en place du système des comptoirs de commerce alloués), dans *Matsumae han to Matsumae – Matsumaechô-shi no kenkyû kiyô*, n°19, mars 1982, 122p.
小林真人　「商場知行制成立過程についての一考察」　『松前藩と松前松前町史の研究紀要』

Id., « Akinaiba chigyôsei no saikentô – Sakoku ni kanrenshite » (Réévaluation du système des comptoirs de commerce alloués), *Hokkaidô kaitaku kinenkan kenkyû kiyô* (Revue académique du mémorial pour la commémoration de l'ouverture de Hokkaidô), n°23, 1995, 99p.
同上　「商場知行制の再検討－鎖国に関連して」　『北海道開拓記念館研究紀要』

Id., « Seiritsuki bashoukeoisei no seidoteki kôsatsu – Akinaiba chigyôsei to bashoukeoisei no kankei ni tsuite » (Investigation sur le système des lieux d'entreprise contractuels à leur mise en place – Sur les liens entre le système de comptoirs de commerce alloués et le système des lieux d'entreprise contractuels), dans HOKKAIDÔ – TÔHOKUSHI KENKYÛKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, p.42-111
同上　「成立期場所請負制の制度的考察－商場知行政と場所請負制の官関係について」北海道・東北研究会（編）『場所請負制度とアイヌ－近世蝦夷地史の構築をめざして』　北海道出版企画センター

MINAMI Tetsuzô, « Mastumae han jidai ni okeru basho ukeoi seido » (Le système des lieux d'entreprise contractuels à l'époque du fief de Matsumae), *Shakai keizai shi gaku*, volume 5, n°3, Août 1933, p.465-476
南鉄蔵　「松前藩時代における場所請負制度」『社会経済史学』

NAGASAWA Masayuki, « Basho ukeoiseika no ainu shakai – basho ni okeru seisan to rôdô » (La société aïnoue sous le système des basho- la production et le travail dans les basho), dans SAWATO Hirosato et OGUCHI Masashi (éds.), *Ainu bunka no seiritsu to hen.yô – Kôeki to kôryû o chûshintoshite* (L'avènement de la culture aïnoue et ses évolutions – Commerces et échanges), Tôkyô, Centre d'Etudes Japonaises Internationales de l'Université de Hôsei, 2007, p.565-585
長澤政之　「場所請負制下のアイヌ社会」　小口雅史・澤登寛恥（編）　『アイヌ文化の成立と変容―交易と交流を中心として―』

NAKANISHI Satoshi, « Bashoukeoiseika no nishin gyôhai ichiba » (Le marché de l'engrais à base de hareng sous le « système des lieux contractuels »), dans HOKKAIDÖ – TÔHOKUSHI KENKYÜKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, p.112-139
中西聡　北海道東北史研究会（編）『場所請負制度とアイヌ－近世蝦夷地の構築をめざして』　北海道出版企画センター

OBA Yoshio, « Ezochi kaku basho ukeoinin unjôkin shirabe » (Sondage sur les contractuels et les prélèvements de chaque *basho* à Ezo), *Hokkai gakuendaigaku gakuen ronshû*, n°144, juin 2010, p.37-65
大場四千男　「蝦夷地各場所請負人運上金調」　『北海学園大学学園論集』

SHIROYAMA Tomomasa, *Matsumae ezochi basho ukeoiseido no kenkyû* (Etude du système de lieux d'entreprise contractuels Mastumae et dans le territoire ezo), Tôkyô, Ganandô shoten, 1971, 661p.
白山友正　『松前蝦夷地場所請負制度の研究』　巌南堂書店

TABATA Hiroshi, « Matsumae han ni okeru bashoukeoisei seiritsu katei ni hito kôsatsu » (Réflexions sur le processus de mise en place du système de lieux d'entreprise contractuels), dans Chihôkenkyû kyôgikai hen (éd.), *Ezochi Hokkaidô – Rekishi to seikatsu* (Ezochi Hokkaido – Histoire et vie quotidienne), Yûzankaku, 1981, 413p.
田端宏　「松前藩における場所請負制成立過程についての一考察」　地方研究協議会編　『蝦夷地北海道―歴史と生活』　雄山閣

Id., « Basho ukeoisei shiron no gaikyô » (Situation générale de l'histoire théorique concernant le « système de lieux contractuels »), dans HOKKAIDÔ – TÔHOKUSHI KENKYÛKAI (éds.), *Basho ukeoi seido to Ainu – Kinsei Ezochishi no kôchiku wo mezashite* (Le système des lieux d'entreprises contractuels et les Aïnous – Vers l'élaboration d'une histoire d'Ezochi pendant l'époque moderne), Sapporo, Hokkaidô shuppan kikaku sentâ, 1998, p.15-41
同上　「場所請負制史論の概況」　北海道東北史研究会（編）『場所請負制度とアイヌ－近世蝦夷地の構築をめざして』　北海道出版企画センター

TAJIMA Toshiya, « Basho ukeoi kôki no Ainu no gyogyô to sono tokushitsu: Nishi Ezochi Yoichi basho no baai » (La pêche pratiquée par les Aïnous à la fin de la période des lieux d'entreprise contractuels : le cas du *basho* de Yoichi en territoire ezo de l'ouest), dans TANAKA Takeo (éd.), *Zenkindai no nihon to higashi ajia* (Le Japon pré-moderne et l'Asie orientale), Tôkyô, Yoshikawa Kôbunkan, 1995, p.271-95
「場所請負後期のアイヌの漁業とその特質－西蝦夷地余市場所の場合」　『前近代の日本と東アジア』

TAKAKURA Shin.ichirô (éd.), « Ezochi kakubashoukeoinin unjôkin shirabe » (Vérification des taxes et gestionnaires contractuels de tous les lieux d'entreprise contractuels à Ezo), *Hokkaigakuen daigaku gakuen ronshû*, n°144, juin 2010, p.37-65
高倉新一郎　「蝦夷地場所請負運上金調べ」　『北海学園大学学園論集』

TANIMOTO Akihisa, « Ainu no 'jibun kasegi' » (Les Aïnous louent leurs bras), dans KIKUCHI Isao (dir.), *Ezogashima to Hoppô sekai* (Ezogashima et le monde septentrional), Tôkyô, Yoshikawa kôbunkan, collection « Histoire des époques japonaises » n°19, 2003, p.199-231
谷本晃久　「アイヌの〈自分稼〉」　菊池勇夫（編）『蝦夷島と北方世界』　吉川弘文館　日本の時代史

YOSHIDA, « Meiji mae Ainu jinkô shi I – Higashi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji I – le territoire ezo de l'est), *Kenkyû kiyô*, n°73, Laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon, 2007, p.101 -128
葭田光三　「明治前アイヌ人口史Ｉ－東蝦夷地」　『研究紀要』　日本大学文理学部人文科学研究所

Id., « Meiji mae Ainu jinkô shi II – Nishi Ezochi » (Population aïnoue avant Meiji II – le territoire ezo de l'ouest), *Kenkyû kiyô*, n°75, Laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon, 2008, p.209-236
同情　「明治前アイヌ人口史Ⅱ－西蝦夷地」

Id., « Meiji mae Ainu jinkô shi III – Karafuto, Chishima, Rokkebasho, Wajinchi » (Population aïnoue avant Meiji III – Sakhaline, les Kouriles, les six basho, le territoire japonais), *Kenkyû kiyô*, n°78, Laboratoire de recherches en sciences culturelles du département de sciences et littérature de l'Université Nihon, 2009, p.123-136

OUVRAGES RELATIFS À LA PENSÉE JAPONAISE

Ouvrages généraux sur la pensée à l'époque d'Edo

BEERENS Anna, *Friends, Aquaintances, Pupils and Patrons – Japanese intellectual life in the late eighteenth century : a prosopographical approach* (Amis, connaissances, maîtres et disciples – La vie intellectuelle au Japon à la fin du 18ème siècle : une approche prosopographique), Leiden, Leiden University Press, 2006, 320 p.

DEBARY William Theodore, KEENE Donald, TANABE George et VARLEY Paul (dirs.), *Sources of Japanese tradition* (Sources de la tradition japonaise), volume 2 (sur 2), Columbia University Press, 2005, 1148p.

EARL David M., *Emperor and Nation in Japan : Political thinkers of the Tokugawa Period* (Empereur et Nation: Penseurs politiques de l'époque Tokugawa), University of Washington Press, 1964 (1ère édition), 1981 (réédition), 270 p.

FUJIWARA Noboru, « Hoppô yôgaku shisô shi – Nambu/Morioka to Hakodate » (Histoire de la pensée occidentale septentrionale), *Artes Liberales*, n°53, 1993, p.1-10
藤原暹　「北方洋学思想史―南部盛岡と函館」　『Artes liberales』

GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, 526p.

HAROOTUNIAN Harry D., *Toward Restoration : Political Consciousness in Tokugawa Japan* (Vers la Restauration : Conscience politique dans le Japon des Tokugawa), Berkeley, University of California Press, 1970, 435p.

HONJÔ Eijirô, « Tokugawa jidai ni okeru shokuminteki shisô » (La pensée coloniale à l'époque des Tokugawa), *Keizai ronsô*, volume 38, n°1, 1934, p.329-348
本庄栄治郎　「徳川時代における植民的思想」　『経済論叢』

HORIUCHI Annick (dir.), *Pratiques lettrées au Japon et en Chine XVIIe-XIXe siècle*, Paris, les Indes Savantes, collection « Etudes japonaises », 2010, 171p.

Id., « Les lettrés japonais au tournant du 19ème siècle », dans HORIUCHI Annick (dir.), *Pratiques lettrées au Japon et en Chine XVIIe-XIXe siècle*, Paris, les Indes Savantes, collection « Etudes japonaises », 2010, p.45-65

JANSEN Marius B., « New materials for the intellectual history of nineteenth-century Japan » (De nouvelles informations pour l'étude de l'histoire de la pensée du Japon du 19ème siècle), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 20, n°3/4, décembre 1957, p.567-97

KATSURAJIMA Nobuhiro, « Ka.i shisô no kaitai to jita ninshiki no hen.yô – Jûhasseiki makki – jûkyû seiki shotôki wo chûshin ni » (Le démantèlement de l'idéologie du barbare et du civilisé et l'évolution dans la conscience de soi et des autres – La fin du 18ème et le début du 19ème siècle), dans KOMORI Yôichi (éd.), *Iwanami kôza kinsei Nihon no bunkashi 2 –*

Cosmorojî no kinsei (Histoire culturelle du Japon d'Iwanami kôza – les Cosmologies de l'époque moderne), Tôkyô, Iwanami shoten, 2001, p.237-272
桂島宣弘　「華夷思想の解体と自他認識の変容―18 世紀末期～19 世紀初頭期を中心に」　小森陽一　『岩波講座近代日本の文化史 2 コスモロジーの近世』

Id., Jita ninshiki no shisôshi- Nihon no nashonarizumu no seisei to higashi Ajia (L'émergence du nationalisme au Japon et l'Asie orientale), Tôkyô, Yûshisha, 2008, 215p.
同上　『自他認識の思想史－日本のナショナリズムの生成と東アジア』　有志舎

KEENE Donald, *The Japanese Discovery of Europe 1720-1830* (La Découverte japonaise de l'Europe 1720-1830), Stanford, Stanford University Press, 1969, 255 p.

KIM Young-Chin, « On political thought in Tokugawa Japan » (Sur la pensée politique du Japon des Tokugawa), *The Journal of Politics*, Volume 23, n°1, février 1961, p.127-45

MAEDA Tsutomu, *Heigaku to shushigaku, rangaku, kokugaku – Kinsei Nihon shosôshi no kôzu* (L'art de la guerre et le néoconfucianisme, les études hollandaises, les études nationales – Ebauche de l'histoire de la pensée du Japon moderne), Tôkyô, Heibonsha, 2006, 280p.
前田勉　『兵学と朱子学、蘭学、国学―近世日本思想史の構図』　平凡社

MARUYAMA Masao, *Essais sur l'histoire de la pensée politique au Japon*, Paris, Presses Universitaires de France, collection « Orientales », 1996, 238 p.

MATSUZAKI Hiroshi, « Naka.i Chikuzan no Sôbôkigen ni okeru keizaigakusetsu » (Les théories économiques dans le Sôbôkigen de Naka.i Chikuzan), *Keizaigaku shôgyôgaku kokumin keizai zasshi*, n°5, volume 5, 1908, p.742-749
松崎壽　「中井竹山之草茅危言ニ於ケル經濟學説」　『經濟學商業學國民經濟雜誌 』

MINAMI Tetsuzô, « Meiji ishin mae ni okeru Hokkaidô nôgyô kaihatsu iken to sono hôkô » (Opinions et orientations concernant le développement agricole à Hokkaidô avant la restauration de Meiji), *Hôkei kaironshô*, n°9, avril 1941, p.195-238
南鐵蔵　「明治維新前に於ける北海道農業開発意見とその方向」　『法經會論叢』

NAJITA Tetsuo, *Visions of Virtue : the Kaitokudô Merchant Academy of Ôsaka* (Des visions de la vertu : l'Académie marchande du Kaitokudô à Ôsaka), Honolulu, University of Hawai'i Press, 1997, 335 p.

NAKA.I WILDMAN Kate, « The Naturalization of Confucianism in Tokugawa Japan : The Problem of Sinocentrism » (La naturalisation du confucianisme dans le Japon des Tokugawa : le problème du sino-centrisme), *Harvard Journal of Asiatic Studies*, volume 40, n°1, Juin 1980, p.157-99

NAKAMURA Shin.ichirô, « New Concepts of Life of the post-Kansei Intellectuals : Scholars of Chinese Classics » (Les nouveaux concepts de vie des intellectuels postérieurs à l'ère Kansei : les lettrés en classiques chinois), *Modern Asian Studies*, volume 18, n°4, 1984, p.619-630

ÔISHI Shinsaburô, *Tanuma Okitsugu no jidai* (L'époque de Tanuma Okitsugu), Tôkyô, Iwanami Shoten, 1991, 236p.
大石慎三郎　『田沼意次の時代』　岩波書店

OOMS Herman, *Tokugawa Ideology : Early Constructs, 1570-1680* (Idéologie Tokugawa : les débuts d'une construction, 1570-1680), Princeton, Princeton University Press, 1985, 349p.

Id., « Logique des idées et logique de la pratique », dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe - XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.125-163

TAKAHASHI Hiromi, « 'L'Occident' et 'l'idéal antique' chez les confucianistes de l'époque d'Edo », dans COUTO Dejanirah et LACHAUD François, *Empires éloignés, l'Europe et le Japon (XVIe –XIXe siècle)*, Paris, Ecole Française d'Extrême-Orient, collection « Etudes thématiques », 2010, p.73-83

TOBY Ronald, « Imagining and Imaging 'Anthropos' in early modern Japan » (Imaginer et représenter l''anthropos' dans le Japon modern antérieur), *Visual Anthropology Review*, n°14-1, 1998, p.19-44

Id., « Leaving the Closed Country: New Models for early-modern Japan » (Quitter le pays fermé : de nouveaux modèles pour le Japon moderne antérieur), *Transactions of the International Conference of Orientalists in Japan*, n° 35, 1990, p. 213-221

Ouvrages biographiques

ACKROYD Joyce (trad.), *Told around the brushwood fire : the autobiography of Ara.i Hakuseki* (Contée autour d'un feu de bois : l'autobiographie d'Ara.i Hakuseki), Tôkyô, Tôkyô University Press, 1979, 347p.

ARAKAWA Hiroshi, « Kansei no sankinin to yûreki no jidai » (Les Trois Personnages Exceptionnels de l'ère Kansei et leurs pérégrinations), *Jinbun ronshû* (Essais en Sciences Culturelles), n°55 (2), Shizuoka, Shizuoka Daigaku shuppan, 2005, p.1-41
荒川紘「寛政の三奇人と遊歴の時代」『人文論集』　静岡大学出版社

BACKUS Robert L., *Matsudaira Sadanobu as a Moralist and a Litterateur*, thèse de doctorat, Berkeley, Université de Californie, 1963, 608p.

DO. I Yasuhiro, *Hongusa gakusha : Hiraga Gennai*, Tôkyô, Kôdansha Sensho Métier 407, 2008, 221p.
土井康弘　『本草学者　平賀源内』　講談社選書メチエ 407　（単行本）

DÔMON Fuyuji, *Tanuma Okitsugu to Matsudaira Sadanobu* (« Tanuma Okitsugu et Matsudaira Sadanobu »), Tôkyô, Jijitsûshinsha, 2000, 252p.
童門冬二　『田沼意次と松平定信』　時事通信社

EBINA Kazuo, « Kaikoku ron no bokkô to Tanuma jidai » (Le développement soudain des théories pour l'ouverture du pays et l'époque Tanuma), *Rekishi chiri*, volume 31, n°2, 1918, p.159-165
海老名一雄　「開国論の勃興と田沼時代」　『歴史地理』

FUJII Sadayoshi, « Fujimori Kôan no Ezo kaitakuron » (Les théories concernant l'ouverture d'Ezo de Fujimori Kôan), *Ôsaka furitsu daigaku keizai kenkyû*, 1958, p.67-79
藤井定義　「藤森弘庵の蝦夷開拓論」　『大阪府立大學經濟研究』

FUJITA Satoru, *Matsudaira Sadanobu – Seijikaikaku ni idonda rôjû* (Matsudaira Sadanobu – le Chambellan qui défia les réformes politiques), Tôkyô, Chûôkôronsha, collection « Chûkô shinsho », 1993, 217 p.
藤田覚『松平定信－政治改革に挑んだ老中』　中央公論社　中公新書

Id., *Tanuma Okitsugu*, Tôkyô, Minerva shobô, collection « Minerva Nihon Hyôdensen », 2007, 271p.
同上　『田沼意次』　ミネルヴァ書房　ミネルヴァ日本評伝選

GRAMLICH-OKA Bettina, « Kirishitan kô by Tadano Makuzu: a late Tokugawa woman's warnings » (Le Kirishitan kô de Tadano Makuzu : les avertissements d'une femme de la fin de l'époque Tokugawa), *Bulletin of Portuguese/Japanese Studies*, juin 2004, volume 8, p.65-92

HALL, John Whitney, *Tanuma Okitsugu, 1719-1788: Forerunner to modern Japan* (Tanuma Okitsugu, 1719-1788 : un pionnier du Japon moderne), Cambridge (Massachussets), Harvard University Press, 1955, 208p.

HORIUCHI Annick, « La science dans la pensée politique de l'époque d'Edo : l'exemple de Honda Toshiaki (1743-1820) », *Actes du Premier colloque d'études japonaises de l'Université Marc Bloch*, Strasbourg, 2000, p.85-96

Id., « Honda Toshiaki (1743-1820) ou l'Occident comme utopie » dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.411-448

Id., « Le Kaikoku Heidan (De la défense des pays maritimes) de Hayashi Shihei : présentation et traduction », *Ebisu*, n°38, Automne-hiver 2007, Tôkyô, Maison franco-japonaise, p.83-101

INOBE Shigeo, « Matsudaira Sadanobu to Ezochi kaikô » (Matsudaira Sadanobu et l'ouverture de ports du territoire aïhnou), *Shigaku zasshi*, volume 45, 1934, p.78-88
井野辺茂雄　「松平定信と蝦夷地開港」　史学雑誌

IWASAKI Haruko, « Portrait of a Daimyô : Comical Fiction by Matsudaira Sadanobu » (Portrait d'un daimyô : une fiction comique de Matsudaira Sadanobu), *Monumenta Nipponica*, volume 38, n°1, printemps 1983, p.1-18

IWASAKI Naoko, « 'Aka-ezo fûsetsu kô' no saikô » (Un réexamen du « Aka-ezo fûsetsu kô »), *Hokkaidô-Tôhokushi kenkyû* (Recherches sur l'histoire de Hokkaido et du Tôhoku), n°3, Sapporodô shoten, 2006, p.80-85

岩崎奈緒子「〈赤蝦夷風説考〉の再考」『北海道・東北史研究』サッポロ堂書店

Id., « ‘Kamusatsuka fûsetsu kô’ no rekishi teki shii » (Le sens historique des *Réflexions sur les rumeurs à propos du Kamtchatka*), dans KYÛSHÛ SHIGAKU KENKYÛKAI (éd.), *Kyôkai kara mita uchi to soto* (L’intérieur et l’extérieur vus des marges), Iwata shôin, 2008, p.59-76
同上　「〈加模西葛杜加国風説考〉の歴史的意義」　九州史学研究会（編）　『境界からみた内と外』

Id., « Shiryô shôkai – Namikawa Tenmin no ‘Hekikyô roku’ » (Introduction aux documents historiques – Namikawa Tenmin et ses *Archives pour l’ouverture des frontières*), *Hokkaidô Tôhoku kenkyûkai*, n°5, 2009, p.73-81
岩崎奈緒子　「並河天民の"闢疆録"」　『北海道・東北史研究』

KADO Reiko, « Makuzu shôden » (Petite biographie de Makuzu), *Waga Makuzu monogatari – Edo no josei shisakusha tanpô* (Tout d’horizon des penseuses de l’époque d’Edo – Notre histoire de Makuzu), Tôkyô, Fujiwara shoten, 2006, 414p.
門玲子　「真葛小伝」　『わが真葛物語ー江戸の女性思索者探訪』藤原書店

KÔNO Tsunekichi, « Aka-ezo fûsetsukô no chosha Kudô Heisuke » (L’auteur de la Réflexion sur les rumeurs à propos de la Russie [Ezo rouge], Kudô Heisuke), *Shigaku zasshi*, volume 26, n°5, 1916, p.51-64
河野常吉『赤蝦夷風説考の著者工藤平助』史学雑誌

KOYASU Nobukuni, « Nakai Riken (1732-1817) _ Mode d’existence et contours du savoir de l’intellectuel confucianiste », dans GIRARD F., HORIUCHI A., MACÉ M. (dir. & éd.), *Repenser l'ordre, repenser l'héritage : Paysage intellectuel du Japon (XVIIe -XIXe siècles)*, Paris, Droz, 2002, p.341-373

KURODA Genroku (?), Honda Tadakazu kôden, Tôkyô, Tôyô shoin, 1942, 455p.
黒田源六　『本多忠籌候伝』　東洋書院

KURODA Hidetoshi, « Ezo no ninshiki wo kakuritsu shita senshô-sho » (Les écrits précurseurs ayant éveillé les consciences à propos d’Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.11-38
黒田秀俊　「蝦夷の認識を確立した先蹤書」　寺沢一・和田敏明・黒田秀俊（編）『北方未公開古文書集成』　叢文社

LEDERER F., *Hayashi Shihei. Diskurs über die Wehrhaftigkeit einer Seenation* (Hayashi Shihei. De la défense des pays maritimes), Munich, Iudicium Verlag, 2003, 585p.

MATSUDAIRA Sadanobu, IWASAKI Haruko (trans.) « Daimyô Katagi », *Monumenta Nipponica*, volume 38, n°1, printemps 1983, p.20-48.

MINAKAWA Shinsaku, *Mogami Tokunai*, Tôkyô, Dentsu shuppanbu, 1943, 441p.
皆川新作　『最上徳内』　電通出版部

MIYATA Jun, « Honda Toshiaki no keizai shisô – Kansei nananen seiritsu no ‘Shizen chidô no ben’ no sôgôteki kenkyû » (La pensée économique de Honda Toshiaki – La rédaction en l’an 7 de l’ère Kansei de « Shizen chodô no ben »), *Asia Japan Journal*, n° 5, 2009, p.19-41
宮田純　「本多利明の経済思想―完成七年の『自然の治道の弁』の総合的研究」 Asia Japan Journal

NAKA.I Nobuhiko, « Ezokaitakusetsu no keifu » (Généalogie des théories de développement d’Ezo), *Shakaikeizaishigaku*, n°18, volume 5, 1952, p.444-449
中井信彦　「蝦夷開拓説の系譜」　『社会経済史学』

OKUMURA Shôji, *Hiraga Gennai wo aruku – Edo no kagaku wo tazunete*, Tôkyô, Iwanami shoten, 2003, 223p.
奥村正二　『平賀源内を歩く―江戸の科学を訪ねて』　岩波書店 (単行本)

OOMS Herman, *Charismatic bureaucrat : A Political Biography of Matsudaira Sadanobu, 1758-1829* (Un bureaucrate charismatique : biographie politique de Matsudaira Sadanibu), Chicago, University of Chicago University Press, 1975, 225p.

ÔTOMO Kisaku, *Tairo kokuho no ranshô - Akaezo fûsetsu kô*, Tôkyô, Naukasha, 1935, 299p.
大友喜作　『対露国保の濫觴・赤蝦夷風説考』　ナウカ社

SHIBUSAWA Ei.ichi, *Rakuô-kô den* (Biographie de Rakuô [Matsudaira Sadanobu]), Tôkyô, Iwanami shoten, 1937, 430p.
渋沢栄一　『楽翁公伝』　岩波書店

SORANAKA Isao, « The Kansei reforms –Success or Failure ? » (Les Réformes de l’ère Kansei – Succès ou échec ?), *Monumenta Nipponica*, volume 22, n°2, été 1978, p.151-164

SOUM Jean-François, « Morale et pratique sociale dans la pensée de Kumazawa Banzan », *Ebisu*, volume 3, numéro 3, 1993, p.49-73

TAIRA Shigemichi, *Hayashi Shihei – sono hito to shisô* (Hayashi Shihei- L’homme et sa pensée), Tôkyô, Hôbundô, collection « Sendai han no rekishi », n°4, 1977, 307p.
平重道『林子平　その人と思想』 仙台版の歴史　　宝文堂

TSUJI Zennosuke, *Tanuma jidai* (L’époque Tanuma), Tôkyô, Iwanami bunko han, n°18, 1980 (1ère édition 1915), 357p.
辻善之助 『田沼時代』 岩波文庫版

USU.I Ryûji, « Satô Nobuhiro no kôzangaku, sono jinji kanriron » (Les études minières de Satô Nobuhiro, la théorie de gestion du personnel), *Shakai mondai kenkyû*, volume 20, n°4, avril 1971, p.30-53
碓井隆次　「佐藤信淵の鉱山学、その人事管理論」　『社会問題研究』

Id., « Satô Nobuhiro to Kawakami Hajime : Teikoku shugi shosô to shakai shugi shisoô » (Satô Nobuhiro et Kawakami Hajime : Impérialisme et socialisme), octobre 1971, n°21, p.1-20
碓井隆次　「佐藤信淵と河上肇―帝国主義思想と社会主義思想」　『社会問題研究』

WADA Toshiaki, ‘Les trois auteurs classiques qui ont fait voler en éclats l’illusion du *Sakoku* (pays verrouillé)’, dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) « Rumeurs des Ezo rouges, Aperçu illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges », Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.7-25
和田敏明〈鎖国の夢を破った古典三名著〉「赤蝦夷風説考・三国通覧図説・赤夷動静」『北方未開古文書集成』　第三巻　叢文社

WALRAVENS Hartmund, « Julius Klaproth : His Life and Works with Special Emphasis on Japan » (Julius Klaproth : Sa vie et son œuvre, avec un accent spécial sur le Japon), *Japonica Humboldtiana*, n°10, Berlin, 2006, p.177-191

Sources primaires

ARA.I Hakuseki, « Ezo-shi » (Description d’Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.41-54
新井白石　「蝦夷志」　寺沢一・和田敏明・黒田秀俊（編）『北方未公開古文書集成』　叢文社

HAYASHI Shihei, « Dai.ichi jôsho » (Première opinion écrite), *Rokumusai zensho* (Les œuvres complètes de Rokumusai), Tôkyô, Dôkyûsha, 1882
林子平　「第一上書」　『六無全書』　同求社蔵版

Id., « Dai.ichi jôsho » (Première opinion écrite) dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 3 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.15-50
林子平　「第一上書」　山岸徳平・佐野正巳（編）　『林子平全集』　三一書房

Id., « Dai ni jôsho » (Deuxième opinion écrite) dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 3 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.51-74

Id., « Kaikoku heidan » (Traité de défense d’un pays maritime) dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 1 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.77-288
同上　「海国兵談」　山岸徳平・佐野正巳（編）　『林子平全集』　三一書房

Id., « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des Trois Royau*mes*), dans YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 2 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, p.15-80
同上　「三国通覧図説」　山岸徳平・佐野正巳（編）　『林子平全集』　三一書房

同上　「坪碑」　學藏會（編）　『林子平全集』　生活社刊

Id., « Sangoku tsûran zusetsu » (Panorama illustré des trois royaumes), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.55-109
林子平　「三国通覧図説」〈赤蝦夷風説考・三国通覧図説・赤夷動静〉　寺沢一・和田敏明・黒田秀俊　『北方未公開古文書集成』　叢文社

HONDA Toshiaki, « Ezodô shirube » (Connaissances du circuit d'Ezo), dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.327-334
本多利明　「蝦夷道知辺」　本庄栄治郎（編）　『本多利明集』　誠文堂　〈近世社会経済学説大系〉

Id., « Ezo kaihatsu ni kansuru jôsho » (Opinion écrite concernant le développement d'Ezo) dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.319-325
同上　「蝦夷開發に關する上書」　本庄栄治郎（編）　『本多利明集』　誠文堂　〈近世社会経済学説大系〉

Id., « Ezo shûi » (Notes glanées sur Ezo), dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.295-314
同上　「蝦夷拾遺」　本庄栄治郎（編）　『本多利明集』　誠文堂　〈近世社会経済学説大系〉

Id., « Keisei hisaku » (Mesures secrètes pour gouverner), dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.5-49
同上　「経世秘策」　本庄栄治郎（編）　『本多利明集』　誠文堂　〈近世社会経済学説大系〉

Id., « Seki.i dôsei » (Situation actuelle chez les barbares rouges), dans WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle chez les barbares rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.113-133
同上　〈赤夷動静〉「赤蝦夷風説考・三国通覧図説・赤夷動静」　寺沢一・和田敏明・黒田秀俊　『北方未公開古文書集成』　叢文社

Id., « Yon dai kyûmu ni kan suru jôsho » (Opinion écrite relative aux quatre grandes tâches urgentes), dans HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, p.267-270
同上　「四大急務に関する上書」　本庄栄治郎（編）　『本多利明集』　誠文堂　〈近世社会経済学説大系〉

HONJÔ Eijirô (dir.), *Honda Toshiaki-shû* (Œuvres complètes de Honda Toshiaki), Tôkyô, Shinbundô, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935, 404p.
本庄栄治郎（編）　『本多利明集』　誠文堂　〈近世社会経済学説大系〉

KUDÔ Heisuke, 'Aka-ezo fûsetsu kô' (Réflexions sur les rumeurs à propos de la Russie), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 3 (sur 10) 'Rumeurs des Ezo rouges, Panorama illustré des trois royaumes, Situation actuelle des Ezo rouges', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.27-51
工藤平助　〈赤蝦夷風説考〉「赤蝦夷風説考・三国通覧図説・赤夷動静」　寺沢一・和田敏明・黒田秀俊　『北方未公開古文書集成』　叢文社

MATSUDAIRA Sadanobu (retranscrit en langue contemporaine par Matsudaira Sadamitsu), *Uge no hitogoto* (Paroles d'un homme sous le ciel), Tôkyô, Iwanami shoten, collection « Iwanami bunko », 1942 (1ère édition), 1969 (4ème édition), 220p.
松平定信　（松平正光・校訂）　『宇下人言』　岩波書店　岩波文庫

Id., « Daimyô katagi » (Portrait d'un daimyô), *Monumenta Nipponica*, volume 38, n°1, printemps 1983, p.20-48

MATSUMAE Hironaga, « Matsumae-shi » (Description de Matsumae), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10) 'Description d'Ezo, Essais d'Ezo, Description de Matsumae', Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.85-157
松前広長　「松前志」　寺沢一・和田敏明・黒田秀俊　『北方未公開古文書集成』　叢文社

NAKA.I Chikuzan, annoté par SUGANO Kazutarô, *Naka.i Chikuzan zenshû* (Œuvre complètes de Naka.i Chikuzan), Tôkyô, Seibundô shinkôsha, collection « Kinsei shakai keizai gakusetsu taikei », 1935 (1ère édition), 1940 (rééd.), 453p.
中井竹山（著）　菅野和太郎（解説）『中井竹山全集』　聖文堂親光社　近世社会経済学説大系

ÔHARA Sakingo, « Chihoku gûdan » (Humbles paroles concernant les terres du nord), dans ÔTOMO Kisaku, *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 (sur 10), Tôkyô, Hokkô shobô, 1943 (1ère édition), 1972 (réédition), p.89-386
大原左金吾　「地北寓談」　大友喜作　『北門叢書』　北光書房

Id., « Hokuchi kigen » (Avertissement concernant les terres du nord), dans ÔTOMO Kisaku, *Hokumon Sôsho* (Collection d'écrits pour l'étude du septentrion), volume 3 sur 10, Tôkyô, Hokkô shobô, 1943, p.383-439
同上　「北地危言」　大友喜作　『北門叢書』　北光書房

RINSIFEE (Shihei Hayashi), traduit par Julius Klaproth, *San kokf tsou ran to sets, ou Aperçu général des trois royaumes*, Londres, Oriental Translation Fund, 1832, 257p.

SAKAKURA Genjirô, « Ezo zuihitsu » (Essais d'Ezo), dans TERASAWA Hajime, WADA Toshiaki, KURODA Hidetoshi (éds.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), volume 1 (sur 10), Tôkyô, Sôbunsha, 1979, p.57-81
坂倉源次郎　〈蝦夷随筆〉『北方未公開古文書集成』　叢文社

TADANO Makuzu, *Mukashibanashi – Tenmei zengo no Edo no omoide* (Récits d'autrefois – Souvenirs d'Edo autour de l'ère Tenmei), retranscrit et annoté par Nakayama Eiko, Tôkyô, Heibonsha, collection « Tôyô bunko », 1984, 268p.
只野真葛　『むかしばなし－天明前後の江戸の思い出』　中山栄子・校注　平凡社・東洋文庫

TERASAWA Hajime (éd.), *Hoppô mikôkai kobunsho shûsei* (Recueil de textes anciens non-accessibles au grand public concernant les territoires du Nord), 10 volumes, Tôkyô, Sôbunsha
寺沢一　『北方未公開古文書集成』　叢文社

YAMAGISHI Tokubei et SANO Masami (éds.), *Hayashi Shihei zenshû* (Les œuvres complètes de Hayashi Shihei), volume 3 (sur 5), Tôkyô, San.ichi shobô, 1978, 512p.
山岸徳平・佐野正巳（編）　『林子平全集』　三一書房

Noémi GODEFROY

Autour de la question de l'île d'Ezo : évolution dans les rapports de domination septentrionale et des relations avec l'étranger au Japon, des origines au 19ème siècle

Dès l'Antiquité japonaise, le référentiel dans lequel s'inscrivent les rapports avec l'étranger est concentrique ; autour d'une arborescence centrale d'où rayonne la civilisation gravitent des périphéries incultes dont le degré de barbarie est proportionnel à la distance les séparant de celle-ci. Cette vision antagoniste, inspirée de la Chine, évolue pour devenir, à la fin du 15ème siècle, un « paradigme dichotomique du civilisé et du barbare à la japonaise » (*nihon gata ka.i chitsujo*). Une étude approfondie des rapports de domination dans le septentrion japonais nous révèle que, par la suite, malgré les deux siècles et demi d'ouverture sélective qui valent au Japon d'être qualifié de « pays verrouillé » (*sakoku*), cette figure du barbare effectue un glissement temporel, technique et géographique. Le barbare n'est plus un être à peine humain, souillé et arriéré, peuplant des marges périphériques contigües et qu'il faut soumettre, ni même un « barbare apprivoisé » dont l'altérité est mise en scène à des fins de domination. Au tournant du 19ème siècle, du fait de la présence grandissante des Russes à la frontière septentrionale, le barbare est devenu un adversaire potentiel dangereux, possédant une avance technologique à imiter, qui doit être maintenu à distance (*jô.i*). Le statut d'Ezo n'est plus celui d'antimonde, ou de terres incultes et vides, mais celui d'un territoire qu'il faut développer et protéger. Incarnée par ces métamorphoses et illustrée par les traités des lettrés prônant une défense maritime adéquate (*kaibô-ron*), un développement agricole (*kaitaku-ron*), une ouverture commerciale (*kaikoku-ron*) ou un « pays prospère et une armée forte » à la fin du 18ème siècle, la première étape de transition entre fermeture et ouverture du Japon a pour origine l'influence de ces derniers dans les décisions concernant les relations avec l'étranger, accompagnée d'une transvaluation éthique qui transfère progressivement la vertu du *sakoku* (protection de la population contre le prosélytisme chrétien et protectionnisme commercial) au *kaikoku* (protection du peuple contre les agressions extérieures et contre la famine).

Mots-clés : Ezo, Aïnous, Matsumae, domination septentrionale, sakoku, kaitaku-ron, kaibô-ron, rapports nippo-russes.

After the 5th century, Japanese relations with foreign entities fit in a multi-layered concentric distinction between a central arborescence radiating civilization and uncultivated outer fringes gravitating around it, whose barbaric quality increases according to their distance from it. This oppositional vision, inspired by the antique Chinese world-order, gradually evolves into a dichotomous paradigm, often referred to as "Japanese middle kingdom ideology" (nihon gata ka.i chitsujo) at the end of the 15th century. A thorough study of the power struggles in the Japanese north reveals that despite two and a half centuries of selective foreign relations which earn Japan its reputation as a "locked-up country" (sakoku), the barbaric figure shifts in terms of time, space and technical abilities. The barbarian is no longer viewed as a barely human entity, impure and underdeveloped, inhabiting peripheral contiguous fringes, who must be subdued, or even a "tamed barbarian" whose otherness is staged to legitimate domination over him. At the turn of the 19th century, due to an increasing Russian presence at its northern border, the barbarian has become a potentially dangerous yet worthy adversary, technologically advanced, who needs to be kept at bay (jô.i). Ezo's status is no longer that of a netherworld, or of a vast and empty wasteland, but that of a territory worth developing and protecting. Embodied by such shifts and treaties written by scholars advocating an adequate maritime defense (kaibô-ron), agricultural development (kaitaku-ron), the opening of foreign commercial relations (kaikoku-ron) or "a prosperous country and a powerful army" at the end of the 18th century, the first stage in the transition from a closed to an open Japan stems from their influence on the decisions regarding foreign relations, as well as an ethical transvaluation which gradually transfers virtue from sakoku (protecting the population against Christian proselytism and commercial protectionism) to kaikoku (protecting the people from foreign harm and famine).

Keywords: Ezo, Ainu, Matsumae, northern power struggles, sakoku, kaitaku-ron, kaibô-ron, Japanese-Russian relations.